INTERNATIONALE ZEITSCHRIFT

FÜR

ALLGEMEINE

SPRACHWISSENSCHAFT

UNTER MITWIRKUNG DER HERREN

L. ADAM IN RENNES, G. I. ASCOLI IN MAILAND, F. A. COELHO IN LISSABON, O. DONNER IN HELSINGFORS, H. L. FLEISCHER UND G. VON DER GABELENTZ IN LEIPZIG, A. S. GATSCHET IN WASHINGTON, R. LEPSIUS IN BERLIN, A. LESKIEN IN LEIPZIG, G. MALLERY IN WASHINGTON, F. A. MARCH IN EASTON, F. VON MIKLOSICH UND FRIEDRICH MÜLLER IN WIEN, MAX MÜLLER IN OXFORD, G. OPPERT IN MADRAS, H. PAUL IN FREIBURG, A. F. POTT IN HALLE, W. RADLOFF IN KASAN, L. DE ROSNY IN PARIS, A. H. SAYCE IN OXFORD, W. SCHERER UND H. STEINTHAL IN BERLIN, J. STORM IN CHRISTIANIA, J. VINSON IN PARIS, W. D. WHITNEY IN NEW HAVEN, W. WUNDT IN LEIPZIG

UND ANDERER GELEHRTEN DES IN- UND AUSLANDES

BEGRÜNDET UND HERAUSGEGEBEN

VON

F. TECHMER.

III. BAND.

MIT EINEM STAHLSTICH UND 39 FIGUREN.

LEIPZIG, 1887.

JOHANN AMBROSIUS BARTH

PARIS: E. LEROUX. TURIN: H. LOESCHER. LONDON: TRÜBNER & CO.

NEW YORK: B. WESTERMANN & CO.

Papier von Ferd. Flinsch.
Druck von Metzger & Wittig in Leipzig.

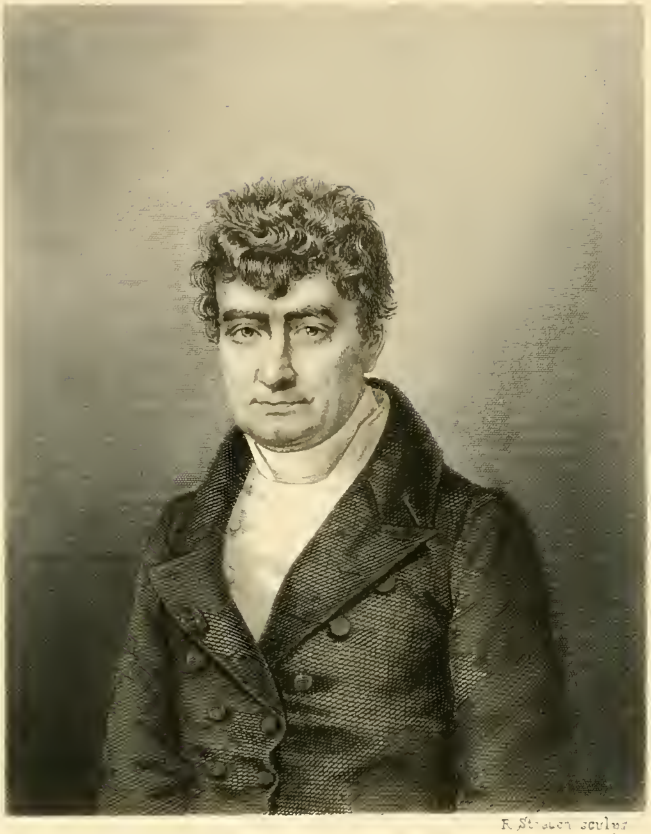
INHALT DES III. BANDES.

BERICHTIGUNGEN.

(Vgl. S. 224.)

Infolge einer leider erst nach dem Druck der betr. Bogen eingetroffenen Korrektur sind noch einige Berichtigungen nachzutragen:

S. 147 Z. 15 v. u. *r* statt r_{i}
S. 151 Z. 7 v. u. zu streichen *-nѝн̦*
S. 152 Z. 7 v. o. t_{i} statt *ti*
S. 152 Z. 16 v. o. p_{i}*ètṣén*$_{\mathrm{i}}$*jÆ̀* statt *p*$_{\mathrm{i}}$*ètsén*$_{\mathrm{i}}$*jÆ̀*
S. 153 Z. 25 v. o. ihrer statt seiner
S. 167 Z. 3 v. o. *tṣ̦* statt *t, ṣ*
S. 167 Z. 6 v. o. *Ǽ* statt *Æ̇*
S. 167 Z. 7 v. o. k_{i}*ép*$_{\mathrm{i}}$*ì* statt *képì*
S. 173 Z. 8 v. o. *iz* statt *is*
S. 176 Z. 9 v. o. *s* — s_{i} — *ṣ*, *o* — *à* — *á* statt *s* — s_{i}, *o* — *à*
S. 177 Z. 22 v. o. derjenigen statt denjenigen
S. 178 Z. 19 v. u. *pr*$_{\mathrm{i}}$*èzr*$_{\mathrm{i}}$*ét*$_{\mathrm{i}}$ statt *pr*$_{\mathrm{i}}$*ézr*$_{\mathrm{i}}$*ét*$_{\mathrm{i}}$
S. 179 Z. 21 v. u. при . . . statt пру . . .
S. 179 Z. 6 v. u. *vzd* statt *vdz*
S. 181 Z. 14 v. u. d_{i} statt *d*
S. 185 Z. 11 v. o. derselben statt desselben.



R. St[illegible]en sculps

Le Bon Silvestre de Sacy

Silvestre de Sacy.

Une esquisse biographique.

Il me semble remplir un devoir de piété et de reconnaissance en rendant un hommage public à la mémoire de Silvestre de Sacy. Je n'ai jamais manqué de le revendiquer comme un ancêtre littéraire, dont j'aurais recherché l'approbation, si j'avais été son contemporain, dont j'ai essayé, dans la limite de mes forces, de réaliser quelques unes des intentions par mes publications [1] comme par mon enseignement.

Il y a quelques mois à peine qu'appelé à ouvrir un cours sur l'islamisme, je saisissais l'occasion qui s'offrait à moi de rappeler que, si d'une part j'avais recueilli le périlleux honneur d'occuper à l'École spéciale des langues orientales vivantes 'la chaire d'arabe littéral, si brillamment remplie par l'illustre Silvestre de Sacy de 1796 à 1838' [2], d'autre part mon éducation d'orientaliste portait l'empreinte des saines doctrines introduites par Sacy dans l'étude et la connaissance de l'arabe: 'Si je n'ai pas été directement l'élève de Silvestre de Sacy, disais-je à mes auditeurs, j'ai eu l'honneur d'être initié à la méthode du maître par un de ses meilleurs élèves, par le continuateur de sa tradition, par l'annotateur et le réviseur de sa grammaire arabe. Avant que je l'aie nommé, vous avez reconnu à ces traits le patriarche des études orientales en Europe, l'éditeur du Baidâwî, M. le professeur Fleischer.' [3]

C'est la persistance de mon admiration pour Silvestre de Sacy qui, à défaut d'autre titre, m'a sans doute désigné au fondateur et rédacteur de cette revue, désireux d'accomplir un acte de justice envers notre pays et envers une de nos gloires le plus justement incontestées. Je n'ai eu garde

---

[1] Cf. essai sur les pluriels arabes (Paris, 1867), p. 64—105; notes sur la grammaire arabe I (Paris, 1870), p. 3; le livre de Sîbawaihi I (Paris, 1881), p. xlii.

[2] la science des religions et l'islamisme (Paris. 1886), p. 3.

[3] Ibid., p. 7 et 8.

de repousser un appel aussi flatteur. Le jugement de la postérité fera luire d'un nouvel éclat l'auréole dont SILVESTRE DE SACY fut entouré de son vivant. Ses élèves ont disparu l'un après l'autre, et MM. FLEISCHER et KAZIMIRSKI sont probablement les derniers survivants de la phalange cosmopolite, qui se pressait autour du maître. Mais l'école est debout, transformée il est vrai, parce que le temps ne laisse rien sans changement, disséminée et répandue dans les divers pays de l'Europe, parce qu'ils contestent à la France le privilège de ce 'sceptre'[1], mais l'origine commune a maintenu un reste de cohésion entre les forces dispersées, et partout le nom de SILVESTRE DE SACY a conservé son ancien prestige.

Dans les pages qui vont suivre, nous résumerons d'abord la biographie de SILVESTRE DE SACY; nous détacherons ensuite de son œuvre les livres relatifs à la science du langage en général, à la langue arabe en particulier; enfin nous chercherons à faire revivre le professeur dans sa propagande active, dans son activité féconde. De ce triple examen se dégagera une triple leçon; SILVESTRE DE SACY se montra consciencieux jusqu'au scrupule dans les actes de sa vie privée et publique, dans le respect qu'il témoigna au monde savant à travers la masse de ses écrits, dans la prodigalité avec laquelle il dépensa son temps sans compter pour gagner des prosélytes aux études orientales.

I.

ANTOINE ISAAC SILVESTRE DE SACY naquit à PARIS le 21 septembre 1758. Son père, qui était notaire, mourut en 1765, et son éducation fut dirigée par sa mère, femme supérieure, qui garda auprès d'elle l'enfant chétif et ne fit point passer sur son intelligence le niveau de l'enseignement secondaire public. Elle s'occupa, avec des auxiliaires choisis par elle, de former le cœur et l'esprit du jeune orphelin qui montrait une rare élévation de sentiments, des dispositions remarquables pour l'étude. La tendresse d'une mère peut seule féconder ces plantes chétives que flétrirait le contact de l'air vicié, où s'étiolent tant de natures délicates. M. DE SACY a eu le bonheur de trouver au foyer domestique l'atmosphère réconfortante, où se fortifièrent son corps, sa pensée, ses convictions.

Il plane une sorte de mystère sur l'éducation de SILVESTRE DE SACY. Nous ne connaissons ni le nom de ses maîtres, ni la part qu'ils purent avoir dans le choix des études spéciales que SILVESTRE DE SACY adopta par un

[1] J'emprunte cette expression à la NOTICE NÉCROLOGIQUE, signée G. DE L., qu'un élève très méritant de SILVESTRE DE SACY, GRANGERET DE LAGRANGE a insérée dans le JOURNAL ASIATIQUE de 1838 (voir 3e série, vol. V, p. 297).

sentiment juste de sa vocation. Ce qui me paraît certain, c'est que Port-royal, avec ses fortes humanités, avec ses leçons et ses pratiques d'austérité, avec son catholicisme janséniste, exerça, par je ne sais quel intermédiaire obscur et ignoré, une influence décisive tant sur le caractère que sur les conceptions de Silvestre de Sacy. Il n'y a pas seulement une coïncidence fortuite de noms entre Louis Isaac le maistre de Sacy, qui, en 1672 et dans les années suivantes, traduisit la sainte bible, 'avec des explications du sens littéral et du sens spirituel' et notre Antoine Isaac Silvestre de Sacy, qui commença par étudier l'hébreu pour contrôler les versions latines et françaises des Écritures saintes. Aucune parenté ne les rattache l'un à l'autre; mais il y a entre les deux hommes des affinités de sentiments et d'aspirations, qui, vu l'identité presque absolue de leurs noms, prêtent au moins à un curieux rapprochement.

Silvestre de Sacy habitait aux environs de saint-Germain des Prés: les jardins de l'abbaye étaient sa promenade quotidienne. Ce fut là qu'il cultiva, dit-on, la société d'un religieux et d'un juif, dont 'les entretiens fortuits'[1] devinrent pour lui une occasion trop rare à son gré de poser quelques questions sur les points demeurés obscurs pour l'autodidacte. Quelle était la valeur des réponses? Le témoignage de m. de Sacy aurait pu seul nous renseigner. Son silence n'est pas précisément un éloge. Mais bientôt, le jeune étudiant franchit le seuil de l'abbaye, sur l'invitation de Dom Berthereau, ce 'courageux travailleur'[2] qui, par l'examen et la traduction des textes arabes, frayait la voie au recueil des historiens des croisades. Dom Berthereau accueillit et encouragea le solliciteur qui implorait son assistance et qui recherchait la faveur d'être initié aux langues de la même famille que l'hébreu, aux langues sémitiques. Il avait en vain adressé précédemment la même requête à Denis Dominique Cardonne, professeur au Collège royal, secrétaire interprète du roi, etc. Mais celui-ci ne s'était pas laissé troubler dans la quiétude de sa sinécure, et avait congédié le candidat auditeur comme un fâcheux, dont il fallait se débarrasser pour ne point créer un précédent. Dom Berthereau se prêta de bon cœur à tout: il se prit d'amitié pour le disciple, dont il constata l'ardeur et la curiosité, dont il devina les aptitudes.

Les langues orientales n'accaparèrent pas l'intelligence précoce de Silvestre de Sacy. Il saisit la portée que donnerait à ses efforts la connaissance des langues européennes, et se mit à apprendre l'allemand, l'anglais, l'espagnol et l'italien, en même temps qu'afin d'assurer son avenir,

[1] Daunou, notice historique sur la vie et les ouvrages de m. le baron Silvestre de Sacy (Paris, 1838), éd. in 4°. p. 3.

[2] Comte Riant dans les archives de l'orient latin II, 1. p. 106.

il suivait avec assiduité les cours de l'École de droit. En 1780, le REPERTORIUM FÜR BIBLISCHE UND MORGENLÄNDISCHE LITTERATUR, recueil savant dirigé par J. G. EICHHORN, insérait une notice que SACY avait consacrée à un manuscrit syriaque de la Bibliothèque royale; en 1781, SILVESTRE DE SACY était nommé Conseiller à la cour des monnaies. Son activité ordonnée lui permit de concilier les devoirs de sa charge avec sa passion dominante. En 1783, il publia dans le REPERTORIUM également le texte et la traduction des deux lettres que les Samaritains avaient adressées à JOSEPH SCALIGER vers la fin du seizième siècle. ‘Ces premiers essais, dit M. DAUNOU[1], l'avaient fait assez connaître pour qu'on ne s'étonnât point, en 1785, de le voir appelé par le Roi à l'une des huit places d'académiciens libres résidents, créées alors au sein de cette Académie des inscriptions et belles-lettres qui devait obtenir de lui, pendant cinquante-trois ans, une si heureuse coopération.’

La langue arabe restait encore au second plan dans les préoccupations du jeune orientaliste. Il a raconté lui-même la genèse et l'évolution de ses idées dans le discours qu'il prononça le 5 mars 1810 au Corps législatif pour lui présenter sa GRAMMAIRE ARABE. Rappelons-nous qu'à cette époque personne ne pouvait pressentir la haute antiquité que nous révéleraient les découvertes de l'Égypte, de la Perse et de l'Assyrie: ‘L'étude des monuments primitifs de la religion, dit M. DE SACY à ses collègues[2], fut le premier objet qui engagea quelques savants à consacrer leurs efforts à la langue hébraïque dans laquelle sont écrits les plus anciens documents des premiers âges du monde. Bientôt on s'aperçut que, pour pénétrer dans ce sanctuaire et aplanir les difficultés qui s'offraient de toute part, il fallait joindre à l'étude de cette langue celle des autres idiomes qui, parlés dans les contrées voisines de celles qu'habitaient les Hébreux et par des peuples sortis de la même souche, nous étaient conservés dans un plus grand nombre de monuments, ou même étaient encore en usage dans diverses parties de l'Asie . . . Mais telle est la fécondité de l'esprit humain, que les moyens d'instruction qu'il se crée pour un objet déterminé, ouvrent souvent devant lui une carrière beaucoup plus vaste que celle qu'il s'était proposé de parcourir. Au nombre des langues que l'on étudiait subsidiairement à l'hébreu et à ses principaux dialectes, se trouvait la langue arabe . . . La France, à peine sortie des convulsions d'un affreux bouleversement, a ajouté un nouvel établissement à celui qu'elle possédait déjà dans la Capitale depuis FRANÇOIS Ier . . . Appelé à enseigner dans cette nouvelle Ecole la

---

[1] DAUNOU, NOTICE HISTORIQUE, p. 4.

[2] La plaquette, contenant le discours de M. DE SACY, est conservée à la Bibliothèque de l'École des langues orientales sous la cote Mél. 8°. 69.

langue arabe, j'ai dû, Messieurs, me consacrer tout entier, par devoir, à une science que, jusques-là, j'avais embrassée par goût.'

Dans le morceau, dont je viens de détacher quelques fragments, m. de Sacy a tracé un tableau fidèle de la carrière scientifique qu'il avait déjà parcourue en 1818, 'carrière beaucoup plus vaste, selon son expression, que celle qu'il s'était proposé de parcourir'. Les circonstances l'avaient délivré des occupations, qu'il avait longtemps remplies 'avec cette régularité et cette exactitude qu'il porta toujours en toutes choses.' [1] En 1791, le conseiller à la cour des monnaies avait vu sa charge supprimée. Louis XVI l'avait nommé commissaire général des monnaies, mais il donna sa démission en juin 1792 plutôt que de se résigner à servir un gouvernement, où 'la situation constitutionnelle se changeait de plus en plus en situation révolutionnaire.' [2] Rentré dans la vie privée, Sacy, qui s'était marié en 1786, se retira avec sa famille dans une petite maison de campagne, dans un village de la Brie. [3] Les agitations du dehors ne troublèrent pas sa retraite studieuse: il réussit à s'absorber si profondément dans le monde idéal de la science pure qu'il parvint à terminer et à faire imprimer, en l'année 1793, ses mémoires sur les antiquités de la perse. En même temps, il ne craignit pas de braver l'intolérance de ceux qui fermaient les églises, fit célébrer publiquement l'office divin dans sa maison, et montra que son caractère était à la hauteur de son talent. Le respect dont étaient entourés l'homme et le savant gagna jusqu'aux paysans qui se chargèrent à sa place des corvées que l'esprit égalitaire du temps aurait voulu lui imposer. Le séjour des champs, la diversion saine, que le jeu de boules et le jeu de quilles apportaient dans une existence trop sédentaire, donnèrent plus de ressort à ses facultés, plus de vitalité à sa constitution. Lorsqu'il reviendrait dans la capitale, il y apporterait, outre le résultat de recherches non interrompues et de réflexions persévérantes, un corps fortifié par le bon air et par l'exercice, une âme mûrie par le recueillement.

Le 30 mars 1795, la Convention nationale, après avoir entendu le rapport de ses Comités d'Instruction publique et des Finances, décréta qu'il serait établi dans l'enceinte de la Bibliothèque nationale une École publique destinée à l'enseignement des langues orientales vivantes, d'une utilité reconnue pour la politique et le commerce. Le Directoire exécutif mit en vigueur le décret de la Convention: deux professeurs, le citoyen Langlès pour le

---

[1] Duc de Broglie, éloge de Silvestre de Sacy, dans Silvestre de Sacy, mélanges de littérature orientale, p. VI.

[2] Mignet, histoire de la révolution française, 7e éd. I, p. 239.

[3] À Ognes, sans doute, d'où, le 20 novembre 1803, il écrivait à Anquetil-Duperron une lettre conservée à la Bibliothèque nationale; voir Collection Anquetil-Duperron. ms. 16, fol. 196.

persan, et le citoyen SILVESTRE SACY [sic] pour l'arabe ouvrirent leur cours le 22 juin 1796.[1] Le nouveau professeur de langue arabe refusa de prêter le serment politique que les gouvernants imposaient à tout fonctionnaire. Il 'résigna la chaire dont il était titulaire, en consentant toutefois à continuer d'enseigner jusqu'au moment où il serait remplacé. Le remplaçant ne se trouva point.'[2]

L'enseignement confié à SILVESTRE DE SACY le poussa à faire converger désormais ses efforts vers la connaissance plus intime de la langue et de la littérature arabes.[3] Cependant M. DE SACY composa, pour l'instruction de son fils aîné, ses PRINCIPES DE GRAMMAIRE GÉNÉRALE MIS À LA PORTÉE DES ENFANTS, ET PROPRES À SERVIR D'INTRODUCTION À L'ÉTUDE DE TOUTES LES LANGUES. La première édition parut en 1799. J'ai sous les yeux la cinquième, qui est de 1824. L'arabe, s'il n'est pas de propos délibéré banni de ce petit livre, n'y apparaît que discrètement et comme par surprise.[4] C'est le seul divertissement que M. DE SACY se soit permis à partir du moment où il résolut, selon son expression citée plus haut, de se consacrer tout entier, par devoir, à une science que, jusques-là, il avait embrassée par goût.

Le Directoire, en ne se laissant pas entraîner par l'exclusivisme sectaire à destituer le jeune professeur, avait fait un coup de maître. Ce fut aussi pour M. DE SACY un grand bonheur d'être arraché aux irrésolutions de sa curiosité vagabonde. L'article IV du décret de la Convention ordonnait aux professeurs de composer la grammaire des langues qu'ils enseigneraient. Pour M. DE SACY, une telle obligation ne pouvait rester lettre morte. Il ne recula pas devant les difficultés de la tâche qu'il avait assumée, et, tout en répandant dans divers recueils scientifiques, en France et à l'étranger, les trésors de sa vaste érudition, il écrivit les deux volumes de sa GRAMMAIRE ARABE, À L'USAGE DES ÉLÈVES DE L'ÉCOLE SPÉCIALE DES LANGUES ORIENTALES. La première édition, dont le texte était déjà arrêté et livré à l'impression en 1805[5], parut en 1810. La seconde, 'à laquelle on a ajouté un traité de la prosodie et de la métrique des Arabes', est de 1831. M. DE SACY, dans ses lectures préparatoires, avait choisi de nombreux extraits pour la plupart inédits, dont il composa sa CHRESTOMATHIE ARABE, 'avec une tra-

---

[1] (A. CARRIÈRE) NOTICE HISTORIQUE SUR L'ÉCOLE SPÉCIALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, p. 7—9 et facsimile de la première affiche.

[2] Duc DE BROGLIE, ÉLOGE, p. VIII.

[3] Déjà en novembre 1796, M. DE SACY commença la dictée d'une grammaire arabe, dictée qui fut achevée en août 1797. Un exemplaire de cette première rédaction est conservé à l'École des langues orientales, où il porte le no. 4406 des acquisitions. La copie des deux volumes dont il se compose a été terminée 'les derniers jours de décembre de l'année 1807' par JEAN VARSY.

[4] Voir la 5[e] éd., p. 34, 39, 42, 54, 111, etc.; et en particulier p. 264.

[5] (A. CARRIÈRE) NOTICE HISTORIQUE, p. 12.

duction française et des notes'. Cette vaste collection en trois volumes devança de quatre ans la grammaire. Elle fut publiée d'abord en 1806, puis, avec de nombreuses améliorations, en 1827. En 1829, l'anthologie grammaticale arabe compléta l'outillage que, l'on peut le dire, m. de Sacy sut créer de toutes pièces pour les nécessités de son enseignement.

Dans l'intervalle, m. de Sacy avait repris en 1803 son ancienne place dans l'Académie des inscriptions et belles-lettres, rétablie sous le titre de classe d'histoire et de littérature anciennes, s'était expatrié pour la première et pour la dernière fois en 1805 pour étudier les archives de la ville de Gênes, enfin avait, à son retour, accepté en 1806 la chaire de persan au Collège de France, en 1808 le mandat de membre du corps législatif comme représentant de la Seine. Les honneurs venaient à lui sans qu'il les recherchât. L'empereur le fit baron en 1813; il ne refusa pas cette distinction, mais il ne la considéra pas comme une entrave à la liberté de ses opinions politiques. Sa réputation, qui s'était répandue dans toute l'Europe[1], était si fortement établie qu'en 1814, à l'instigation de Guillaume de Humboldt, les armées envahissantes reçurent l'ordre de respecter ses propriétés. Son intervention auprès des coalisés sauva, dit-on, celles de M. le Comte Daru, que Blucher avait séquestrées en raison des haines provoquées en Prusse et en Autriche par le rigide intendant général de la Grande armée.

La Restauration répondait mieux que l'Empire aux aspirations religieuses et pacifiques de Silvestre de Sacy. Il salua avec enthousiasme le retour de Louis xviii, fut nommé en février 1815 recteur de l'Université de Paris, se tint à l'écart pendant les Cent-jours, puis, au retour des Bourbons, fut appelé dès le mois d'août dans la Commission de l'instruction publique. Le journal des savants, qui reparut en 1816, le trouva au premier rang de ses rédacteurs, ce qui ne ralentit en rien sa collaboration aux notices et extraits des manuscrits. Le journal asiatique, organe de la société asiatique, fondée en 1822 sur son initiative secondée par celle du jeune et ardent Abel Rémusat, réclama aussi une part, pour faible qu'elle fût, de la production si abondante de Silvestre de Sacy. Sa retraite du Conseil royal en 1823, comme on désignait alors l'ancienne Commission de l'instruction publique, lui fut dictée, ai-je besoin de le dire, par d'honorable motifs.[2] Elle aurait pu lui faire des loisirs; mais presque immédiatement après, il

---

[1] Paul-Louis Courier écrivait de Milan à Silvestre de Sacy, le 13 mars 1809: 'Je voyage depuis longtemps, et partout je vous entends louer par des gens que tout le monde loue. Ainsi je suis sûr de votre mérite dans les choses mêmes qui passent ma portée.' Cf. oeuvres de P. L. Courier (Paris, 1860), p. 508.

[2] J'emprunte cette expression à Daunou, notice historique, p. 13.

devenait successivement administrateur du Collège de France et de l'École spéciale des langues orientales.

La révolution de Juillet que SACY n'avait pas désirée, qu'il aurait aimé prévenir, eût trouvé en lui un opposant moins tiède, si elle avait atteint son protecteur LOUIS XVIII. Celui-ci était mort le 16 septembre 1824[1]; CHARLES X, son frère et son successeur, avait entrepris contre la société moderne et contre le mouvement imprimé aux idées par les événements de 1789 une lutte qui ressemblait à une gageure. Les esprits clairvoyants s'alarmaient. OÙ ALLONS-NOUS ET QUE VOULONS-NOUS? avait dit M. DE SACY sur le frontispice d'un pamphlet daté de novembre 1827. Lorsqu'il se sentit rassuré sur les intentions et sur la loyauté du nouveau gouvernement, M. DE SACY ne bouda, ni ne récrimina. Il se laissa comprendre en 1832 avec CUVIER dans une promotion de pairs de France. L'année suivante, comme si ses forces, loin d'être affaiblies par ses soixante-quinze ans, eussent réclamé un surcroît d'occupations, il devenait, presque à la même époque, inspecteur des types orientaux de l'Imprimerie royale, conservateur des manuscrits orientaux de la Bibliothèque royale[2] et secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il était parvenu au sommet des dignités que peut rêver l'ambition humaine: il avait gagné la maîtrise non seulement des études orientales, mais encore de la haute érudition, sans parler de son intervention efficace à la Chambre des pairs, toutes les fois que, dans une question, ses collègues faisaient un appel toujours entendu à sa compétence.

L'énumération que nous avons faite des charges publiques qui incombèrent à SILVESTRE DE SACY, l'inventaire que nous pourrions dresser de son œuvre, monographies, livres, mémoires, éditions de textes, traductions, commentaires, comptes-rendus, annotations, ne rendraient pas encore un compte suffisant de la manière dont il employait sa vie. Il offrait aux indigents mieux que des aumônes, il écoutait patiemment leurs doléances et savait se faire pardonner sa générosité à force de tact et de politesse.

La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.[3]

'Le matin, à son lever, dit M. REINAUD[4], il recevait ordinairement, comme membre du bureau de charité, les femmes pauvres de l'arrondissement, qui venaient chercher des cartes pour obtenir des secours. Il n'était pas rare,

---

[1] L'ordonnance du roi, qui conféra à SILVESTRE DE SACY le titre d'administrateur de l'École des langues orientales, est du 26 août 1824; voir (A. CARRIÈRE) NOTICE HISTORIQUE, p. 24.

[2] La nomination de SILVESTRE DE SACY avait été signée le 9 février 1833; cf. L. DELISLE, LE CABINET DES MANUSCRITS DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE II (1874), p. 394.

[3] PIERRE CORNEILLE, LE MENTEUR, acte I, scène I.

[4] NOTICE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE, p. 51.

quand on se presentait chez lui à cette heure, de trouver l'escalier et l'antichambre encombrés de ces infortunées.' Sa bienfaisance discrète se complaisait dans le mystère et dans l'ombre; ses obligés seuls auraient pu en trahir le secret.

Les malheureux n'étaient point seuls à lui apporter leurs confidences. Sa porte était toujours ouverte à quiconque se présentait chez lui, soit pour lui faire une communication, soit pour lui demander un conseil, soit pour solliciter son appui. Il prêtait une oreille complaisante aux épanchements de son interlocuteur et prolongeait ou abrégeait l'audience, selon l'intérêt qu'il y prenait. 'Non seulement, dit m. Alfred Maury [1], il accueillait avec bienveillance la jeunesse studieuse que la curiosité ou un goût réfléchi portait vers les lettres orientales; mais une voie nouvelle venait-elle à être ouverte par un jeune savant, il favorisait sa tentative et ses efforts. C'est ainsi qu'il obtint du roi la création d'une chaire de sanscrit pour Chézy, et tendit plus tard à Eugène Burnouf une main amie et protectrice [2]; qu'il appuya Champollion [le jeune] et rendit justice à ses découvertes . . .; qu'il encouragea m. Guigniaut à initier la France aux travaux dont l'Allemagne éclairait les religions antiques. Bref il appréciait toutes les idées nouvelles, utiles et généreuses; et, dans sa science comme dans sa demeure, il resta toujours l'homme abordable à tout le monde, accessible à tous ceux qui avaient quelque chose de bon à lui demander ou à lui apprendre.' À la date du 18 juillet 1811, m. de Sacy faisait lui-même sa profession de foi à cet égard, lorsqu'il écrivait à Champollion-Figeac [3]: 'Je n'ai jamais eu de plus vif désir que d'encourager les jeunes gens, ceux surtout qui ont assez de courage pour se livrer encore aujourd'hui à l'érudition et suivre une carrière qui offre plus d'épines qu'elle ne promet de couronnes.'

m. de Sacy était trop clairvoyant pour ne pas prévoir que d'autres trouveraient des épines et des amertumes dans la voie où il avait seulement cueilli des lauriers et remporté des victoires. 'Au milieu de tant d'hommes de lettres, célèbres par leurs infortunes presque autant que par leurs talents, dit m. Daunou, [4] il est du petit nombre de ceux qui n'ont pas subi les rigueurs du sort . . . . Après avoir traversé presque sans dommage les temps les plus orageux, il a obtenu, sous des gouvernements très divers, les ménagements, les égards, les hommages qu'il méritait. Aucun genre de récompense

---

[1] moniteur universel de 1853, p. 642.

[2] Cf. Naudet, notice historique sur mm. Burnouf, père et fils, lue dans la séance publique annuelle de l'Académie des inscriptions et belles-lettres le 18 août 1854, réimpression in-8° de Paris, 1886, 'pour la famille et les amis seulement' p. 35—36.

[3] Bibliothèque nationale, ms. 35 de la Collection Champollion, fol. 179.

[4] notice historique, p. 23.

n'a manqué à ses services .... Plus précieux encore que toutes ces prospérités, le bonheur domestique les a constamment couronnées et garanties. Une alliance honorable, contractée en 1786, a pendant près d'un demi-siècle, embelli, charmé sa vie laborieuse: il a recueilli dans les talents et les vertus de tous ses enfants les fruits de ses leçons et de ses exemples; et son nom, vénérable à jamais, reste à des fils dignes d'un si grand héritage.[1] La Providence ne lui a refusé que l'épreuve des adversités.'

La mort de Madame DE SACY en février 1835 porta à son mari un coup dont il parut se remettre, mais dont il ne se releva jamais.[2] Profondément religieux, il s'inclina devant l'arrêt de Dieu avec une mâle résignation et, s'il versa des larmes, il ne fit pas étalage de sa douleur. SILVESTRE DE SACY, comme l'a si bien dit M. RENAN[3], 'appartenait à cette société pour laquelle le nom de jansénisme était moins le signe d'une dissidence dogmatique que l'indice d'une profession de gravité et de religion austère'. Il survécut juste trois années à la compagne de sa vie, et fut frappé subitement le 19 février 1838. Bien qu'il eût quatre-vingts ans, ce fut un étonnement général, lorsqu'on apprit qu'il avait succombé. Je me rends compte de cette stupeur universelle en pensant à l'impression produite par la mort de THIERS en 1877, de l'historien RANKE il y a quelques mois. Jusqu'au dernier moment, SILVESTRE DE SACY avait suffi à l'accomplissement de tous ses devoirs. L'emploi du jour même de sa mort nous a été relaté par M. DAUNOU.[4] 'Le 19 février, il va donner, au Collège de France, une leçon de langue persane; examine, à la Bibliothèque royale, des manuscrits orientaux; remplit à l'Institut quelques-uns des devoirs attachés à sa fonction de secrétaire de l'Académie, et finit par prendre part à une discussion législative de la Chambre des pairs .... En regagnant ses foyers, il se sent frappé d'un de ces coups imprévus qui déconcertent les facultés vitales et laissent trop peu de moyens d'en rétablir l'harmonie. Le surlendemain il expire, entouré de ses enfants et de ses proches, qui, deux jours auparavant, ne pouvaient se croire menacés d'une si accablante affliction.' Par un privilège refusé à tant d'autres hommes, ainsi que l'a remarqué M. GRANGERET DE LAGRANGE dans la notice nécrologique émue qu'il a consacrée à SILVESTRE

[1] M. RENAN a caractérisé dans un article magistral le talent de l'un d'eux, SAMUEL USTAZADE SILVESTRE DE SACY, membre de l'Académie française, né à PARIS le 17 octobre 1801, mort à PARIS le 12 février 1879; voir ESSAIS DE MORALE ET DE CRITIQUE (2e éd. PARIS, 1860) p. 1—50. Mademoiselle STÉPHANIE DE SACY, la dernière survivante des filles, avec qui j'ai eu l'honneur de m'entretenir le mercredi 7 juillet dernier, a conservé un esprit d'une fraicheur exquise et d'une rare lucidité.

[2] M. DE SACY avait perdu en 1819 sa mère, âgée de quatre-vingt-six ans.

[3] RENAN, ESSAIS DE MORALE ET DE CRITIQUE, (2e éd. PARIS, 1860), p. 13.

[4] NOTICE HISTORIQUE, p. 25.

DE SACY dans le JOURNAL ASIATIQUE[1], il était resté exempt jusqu'à la fin de ses jours des infirmités du corps et de la décadence de l'esprit. Mais je crois fermement que, si l'intelligence était restée intacte, le chagrin minait, la douleur consumait l'homme séparé violemment de celle à laquelle il avait dû tant d'années de calme sans nuages, de bonheur sans mélange.

II.

Nous n'avons pas voulu, dans cette esquisse biographique, entrer dans les détails d'une production littéraire si féconde qu'on s'étonne qu'elle n'ait pas perdu en profondeur ce qu'elle a gagné en étendue. Une bibliographie comprenant tout l'œuvre de SILVESTRE DE SACY serait déplacée dans cette Revue. Nous nous contenterons d'y dresser, aussi complet que possible, le catalogue des écrits relatifs à la grammaire. C'est aussi sur le terrain des études grammaticales que nous nous maintiendrons exclusivement de propos délibéré pour apprécier la position que SACY a prise lorsqu'il les a abordées, les progrès qu'il leur a fait accomplir, les avantages et les inconvénients de sa méthode, l'allure qu'il a imprimée par le tour particulier de son esprit à l'étude de l'arabe, non seulement en France, mais aussi dans l'Europe entière, enfin la relation entre la manière dont il a posé les règles du langage et les lois de la philologie comparée.

La philologie comparée ne saurait revendiquer SILVESTRE DE SACY parmi ses précurseurs. Il se défiait des comparaisons et de la synthèse. Les écarts de l'étymologie, telle qu'elle avait été pratiquée avant lui, le choquaient, et l'abstention lui semblait préférable à l'arbitraire de rapprochements non démontrés. À coup sûr, les langues sémitiques, par leur identité presque absolue, ne se prêtent pas aux combinaisons hardies, aux découvertes merveilleuses d'un BOPP; pourtant je crois fermement que l'avenir nous réserve des surprises à cet égard et qu'il se trouvera un homme de génie et de science pour écrire la grammaire comparée des langues sémitico-chamitiques, c'est-à-dire d'un groupe embrassant les langues sémitiques proprement dites, les idiomes de l'Egypte ancienne[2], les dialectes africains. Un tel livre, s'il avait été composé du vivant de SILVESTRE DE SACY, aurait rencontré de sa part l'encouragement qu'il accordait volontiers à tout effort sincère, mais n'aurait en rien changé

[1] Troisième série, vol. V, p. 297.

[2] Un essai remarquable pour rattacher le copte aux langues sémitiques a été tenté par M. TH. BENFEY; voir son livre intitulé: ÜBER DAS VERHÄLTNIS DER ÄGYPTISCHEN SPRACHE ZUM SEMITISCHEN SPRACHSTAMM, LEIPZIG, 1844. Mais l'illustre auteur n'a pas poursuivi le filon qu'il avait signalé, et aucune tentative sérieuse n'a depuis lors été faite dans ce sens.

le point de vue auquel M. DE SACY s'est placé dans ses PRINCIPES DE GRAMMAIRE GÉNÉRALE et dans sa GRAMMAIRE ARABE.

Un juge bien informé, même sur les questions qui ne sont point de sa compétence directe, M. ALFRED MAURY a écrit les lignes suivantes[1]: 'SACY représente ces études d'autrefois qui se concentraient avec force et sagacité sur une grammaire, sur une langue, en saisissaient le génie et en interprétaient les monuments. Il ne s'était point élevé à cette étude comparée des langues qui éclaire les unes par les autres et, par le rapprochement des grammaires, assigne au langage ses lois, qui, décomposant les mots, remontant à leur origine et suivant leurs destinées à travers les temps et les lieux, découvre ainsi la date et la parenté des idiomes. La philologie comparée est une science toute moderne. SACY, je le répète, est le représentant le plus glorieux de la vieille école. Ce n'était pas d'ailleurs dans l'étude des langues sémitiques qu'on pouvait être conduit à la découverte de la philologie comparée. Le sanscrit seul . . . pouvait éclairer cette page inconnue dans l'histoire de l'esprit humain. Mais si SILVESTRE DE SACY n'a point connu ce qui a fait la gloire d'un GUILLAUME DE HUMBOLDT, d'un EUGÈNE BURNOUF, il n'était pas, comme beaucoup de savants, hostile à ce qu'il ignorait.'

M. le Duc DE BROGLIE, dans son ÉLOGE[2], semble émettre une opinion diamétralement opposée à celle que je viens de citer. Mais, nous le verrons, la contradiction n'est qu'apparente. Je regrette de ne pouvoir citer que le squelette de ce morceau si élevé de pensée et de forme: 'M. DE SACY résolut de composer, dans l'intérêt de l'enseignement, les livres les plus nécessaires . . . L'étude des langues et de la littérature orientale semblait précisément arrivée à ce point stationnaire où viennent aboutir en tout genre les premiers essais . . . Tout manquait à la fois, maîtres et disciples, livres et leçons; l'ancienne école avait fait son temps. M. DE SACY fonda la nouvelle. Il la fonda sur les principes mêmes qui ont régénéré et remis en honneur toutes les sciences, l'observation patiente, l'exactitude sévère, l'abnégation philosophique en fait d'idées personnelles et de systèmes préalablement conçus.'

Ce désintéressement de la philosophie, ce manque d'idées générales, cette indifférence voulue à l'égard des comparaisons le moins hasardées, voilà, pour M. ALFRED MAURY, autant de marques d'infériorité, pour M. le Duc DE BROGLIE, autant de qualités supérieures. Un tel empirisme appartient au passé, affirme celui-là; il caractérise la vérité positive, dont l'avenir recher-

---

[1] MONITEUR UNIVERSEL de 1853, p. 642.

[2] P. XX—XXIV.

chera la conquête, prétend celui-ci. L'appréciation sur les travaux philologiques de SILVESTRE DE SACY demeure la même dans les deux camps. On admire de part et d'autre, mais à des dates différentes. 'La nouvelle école' de M. le Duc DE BROGLIE n'est déjà plus à la mode au moment où M. ALFRED MAURY fait des réserves au sujet de ce qu'il appelle 'la vieille école'.[1]

M. DE SACY du reste nous fournira lui-même le témoignage de la volonté arrêtée qui le déterminait à ne pas dévier de la route qu'il avait librement adoptée: 'Je persiste à croire, dit-il[2], qu'il faut être sobre, dans une grammaire, de vues philosophiques, et surtout ne pas prêter aux langues, dans ces ouvrages didactiques, où tout doit être positif, des théories plus ou moins problématiques, dussent-elles faire beaucoup d'honneur à leurs auteurs . . . Dans la composition d'une grammaire destinée à l'enseignement d'une langue, le devoir de l'auteur est de constater les faits; de les rassembler, autant que possible, sous des catégories communes; de les éclairer à propos par des rapprochements qui n'aient rien de forcé; mais en même temps d'éviter les théories, soit étymologiques, soit philosophiques, qui n'ont pas pour but direct de faciliter l'étude, en diminuant, au profit du jugement, le travail de la mémoire. Je ne puis pas sans doute émettre mon opinion, sans me trouver en contradiction avec ceux qui adoptent un autre système. Mais ils se tromperont beaucoup s'ils attribuent ce dissentiment à tout autre chose qu'à une conviction, fruit de réflexions longues et impartiales. Et je crois en vérité qu'il m'en coûterait bien peu pour adopter le système contraire, si l'on parvenait à en démontrer la solidité et l'utilité.'

Le revirement dont au besoin SILVESTRE DE SACY se sentirait capable, n'eut pas été aisé à obtenir. Eût-il même été désirable? Je ne suis pas de ceux qui regrettent la ténacité de SILVESTRE DE SACY à ne point modifier sa manière. Car il y excellait et elle répondait absolument à la nature de son esprit lucide, d'une clarté toute française. Ce n'est point l'ignorance des autres langues sémitiques qui l'a poussé à s'en abstraire lorsqu'il a parlé de l'arabe. Il a fait ses preuves d'hébraïsant, il a prouvé qu'il était versé dans

---

[1] [Les notions de 'vieille' et de 'nouvelle école' sont fort relatives, puisqu'il y a un développement continu dans la science. C'est une vérité mise de nouveau en relief par la dernière phase de la 'philologie indo-européenne'. Wer den Besten seiner Zeit genug gethan, der hat gelebt für alle Zeiten. C'est ce qu'on peut dire de SILVESTRE DE SACY sans doute, autant que je connais l'histoire de notre science; et c'est pour ce motif que je me suis fait un point d'honneur de dédier ce volume au souvenir du grand sémitiste. Le volume suivant sera un hommage rendu à l'un de ses élèves, à FR. BOPP, le créateur de la philologie comparée indo-européenne. F. T.]

[2] SACY, OBSERVATIONS SUR LA CRITIQUE FAITE PAR M. SAM. LEE DU COMPTE-RENDU DANS LE JOURNAL DES SAVANTS DE SA GRAMMAIRE DE LA LANGUE HÉBRAÏQUE dans le JOURNAL ASIATIQUE de 1830, I. p. 96 et 334—335; tirage à part, p. 17—18 et 47—48.

les langues araméennes et même qu'il savait l'éthiopien.[1] Si la GRAMMAIRE ARABE avait seulement effleuré les parallèles à fleur de terre, que les langues sémitiques offrent d'elles-mêmes, l'Imprimerie nationale se fût piquée d'honneur d'étaler la variété de ses types dans un livre destiné à une diffusion relative pour un manuel d'érudition orientale. Nous nous trouvons donc en présence d'un parti-pris bien arrêté, d'une abstention réfléchie.

Avant de nous arrêter à la GRAMMAIRE ARABE et de l'examiner avec l'attention quelle mérite, faisons une halte devant les PRINCIPES DE GRAMMAIRE GÉNÉRALE. L'auteur les a présentés au public avec une telle modestie d'allures, le public les a acceptés avec un tel empressement qu'à notre tour nous ne pouvons pas leur tenir rigueur et que nous sommes forcés de reconnaître le besoin réel auquel ils répondaient. Au moment de la rédaction, M. DE SACY ne voyait encore qu'à travers les doctrines des solitaires de PORT-ROYAL. Ils étaient les maîtres absolu de sa pensée, et dominaient aussi impérieusement le grammairien que le chrétien. 'Le petit ouvrage que je publie, dit M. SILVESTRE DE SACY en tête de son Avertissement, sous le titre de PRINCIPES DE GRAMMAIRE GÉNÉRALE, MIS À LA PORTÉE DES ENFANTS, n'est guère autre chose qu'un extrait des meilleurs écrits qui ont paru en France sur cette matière, et spécialement de la GRAMMAIRE GÉNÉRALE ET RAISONNÉE DE PORT-ROYAL, de la GRAMMAIRE GÉNÉRALE DE BEAUZÉE, de l'HISTOIRE NATURELLE DE LA PAROLE ET DE LA GRAMMAIRE UNIVERSELLE DE COURT DE GÉBELIN. En adoptant la plupart des principes de ces savants écrivains, je les ai disposés dans l'ordre qui m'a paru le plus propre à en faire saisir la justesse et l'ensemble; je les ai dépouillés de toute discussion métaphysique et polémique.'

Ainsi qu'un père a des trésors d'affection pour celui de ses enfants qui peut le moins se passer de sa sollicitude, M. DE SACY a toujours manifesté une

---

[1] SILVESTRE DE SACY a publié des articles sur la Grammaire hébraïque dans le JOURNAL DES SAVANTS de 1828, p. 719 et suiv.; de 1829, p. 12 et suiv., p. 88 et suiv.; sur la Grammaire syriaque ibid. 1829, p. 579 et suiv.; de plus il a édité le NOUVEAU TESTAMENT en syriaque et en kârschoûnî; il a prouvé sa connaissance du sabéen mendaite par ses articles sur NORBERG, CODEX NASARAEUS, LIBER ADAMI APPELLATUS dans le JOURNAL DES SAVANTS 1819, p. 343 et suiv.; p. 646 et suiv.; 1820, p. 131 et suiv.; de l'éthiopien par son compte-rendu du Livre d'ENOCH, publié par R. LAURENCE, ibid. 1822, p. 545 et suiv., p. 587 et suiv. N'oublions pas qu'il avait débuté par le syriaque et le samaritain dans le REPERTORIUM d'EICHHORN. [Il s'était occupé aussi des langues non sémitiques, par exemple, pour ne pas parler des langues indo-européennes, du copte; voir sa LETTRE AU CIT. CHAPTAL . . . AU SUJET DE L'INSCRIPTION ÉGYPTIENNE DU MONUMENT TROUVÉ À ROSETTE, 1802, et AKERBLAD: LETTRE SUR L'INSCRIPTION ÉGYPTIENNE DE ROSETTE ADRESSÉE AU CIT. SILVESTRE DE SACY, 1802. Je profite de l'occassion pour noter que son nom occupe une place honorable dans l'histoire du déchiffrement de l'inscription de ROSETTE. SILV. DE SACY a été de ceux qui ont frayé la voie à CHAMPOLLION LE JEUNE, dont il a fait l'éloge comme secrétaire perpétuel de l'Ac. des inscriptions et belles-lettres (NOTICE SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE M. CHAMPOLLION LE JEUNE, 1833). F. T.]

prédilection très prononcée pour ses PRINCIPES DE GRAMMAIRE GÉNÉRALE. La préface qui ouvre la première édition de la GRAMMAIRE ARABE et qui a été reproduite dans la seconde, témoigne de cette tendresse toute paternelle. Lisez plutôt, si vous en doutez, le passage suivant[1]: ‘J'ai commencé chacune des divisions principales, soit de la partie étymologique de la grammaire, soit de la partie méthodique, c'est-à-dire de la syntaxe, par rappeler les principes généraux et les définitions communes à toutes les langues, et fondées sur la nature même des choses et sur celle des opérations de notre esprit; mais, pour ne pas être trop long dans cette exposition et ne pas grossir inutilement cet ouvrage, j'ai presque toujours renvoyé les lecteurs à celui que j'ai publié sous le titre de PRINCIPES DE GRAMMAIRE GÉNÉRALE MIS À LA PORTÉE DES ENFANTS, ET PROPRES À SERVIR D'INTRODUCTION À L'ÉTUDE DE TOUTES LES LANGUES, et dont la seconde édition a paru à PARIS, en l'an 12 (1803). J'aurais pu, sans doute, indiquer aux étudiants des traités plus profonds et plus savants; mais la simplicité même, qui, s'il m'est permis d'avoir un avis à cet égard, caractérise particulièrement ce petit ouvrage, m'a paru convenir au plus grand nombre des lecteurs; et je désire que ceux qui se serviront de ma grammaire pour l'étude de la langue arabe, se pénètrent bien des principes que j'ai exposés, avec tous les développements nécessaires, dans l'ouvrage élémentaire que je viens d'indiquer. Je puis assurer que l'expérience de plusieurs années ne me laisse aucun doute sur l'utilité de cette méthode, que j'ai appliquée avec un égal succès à l'enseignement du français, du latin, du grec, de l'arabe et du persan.’

C'est presque dans les mêmes termes qu'après l'analyse d'un texte latin pris dans la première Catilinaire, analyse ‘en forme de dialogue entre un maître nommé ANTOINE et un disciple désigné par le nom de VICTOR’[2], M. DE SACY formule ses conclusions[3]: ‘Je puis assurer qu'en observant la même marche, il n'y a point de période latine qu'on ne puisse aisément analyser; et, si je ne craignais d'être trop long, je le ferais voir, en appliquant cette méthode à l'exorde du beau discours de CICÉRON pour ARCHIAS, ou à quelque autre morceau oratoire du même genre. Mais je laisse cette application à faire aux personnes qui, convaincues que dans l'étude des langues, on ne saurait trop associer le jugement à la mémoire, goûteront la méthode que je propose, que j'applique journellement à l'enseignement du français, du

---

[1] SACY, GRAMMAIRE ARABE, 1re éd., p. VII—VIII; 2e éd., p. XI—XII.

[2] SACY, PRINCIPES DE GRAMMAIRE GÉNÉRALE (5e éd.), p. 245. Le maître nommé ANTOINE n'est autre qu'ANTOINE ISAAC SILVESTRE DE SACY, le disciple désigné par le nom de VICTOR est son fils aîné VICTOR DE SACY.

[3] Id. ibid., p. 263—264.

latin, du grec et de l'arabe, et dont j'ai été à portée de reconnaître les avantages par une expérience de plusieurs années.' Le persan n'est pas encore mentionné; m. de Sacy l'ajoutera à sa liste après qu'en 1806 il aura été nommé professeur de persan au Collège de France. Il n'y a pas manqué dans la première édition de la grammaire arabe, dont la préface a été écrite dans l'année même de la publication, c'est-à-dire en 1810.

L'impartialité n'est pas aisée à l'égard d'un traité éclos dans un milieu différent du nôtre, s'adressant à une société effrayée du présent et plus disposée à regarder en arrière qu'en avant. Un juge peu suspect d'être inféodé à la routine des idées rétrogrades, m. Th. Benfey, dans un résumé substantiel de l'histoire de la linguistique jusqu'au commencement de ce siècle, a porté le jugement suivant[1]: 'Cet ouvrage donne une orientation très claire sur les éléments et sur les catégories grammaticales des langues les mieux formées d'Europe et par là même facilite à un degré qu'on ne saurait ravaler, l'intelligence des autres; mais, malgré l'esprit scientifique qui y règne, l'importance en est moins théorique que pratique.'

On est bien autrement étonné de retrouver en 1862 un disciple de Silvestre de Sacy, Pierre Burggraff, professeur à l'Université de Liège, reprendre non seulement le titre des principes[2], mais, en renouvelant la forme, essayer de donner une nouvelle vie aux idées vieillies de son maître. L'anachronisme commis par l'auteur a été fatal au seul livre par lequel il ait rompu un silence presque érigé en système. Un élève distingué de Burggraff, son successeur à l'Université de Liège, m. Victor Chauvin laisse entendre avec la discrétion de la reconnaissance quel abîme séparait les principes de Burggraff 'de la méthode comparative et historique inaugurée par les Bopp, les Grimm et leurs glorieux émules à leur suite'. Le critique ajoute[3]: 'Bien que Burggraff possédât un grand nombre de langues de types différents, le grec, l'arabe, le turc, d'autres encore; bien qu'il fût au courant des derniers travaux de la linguistique et qu'il reconnût lui-même la nécessité d'entrer dans les voies nouvelles, son ouvrage se rattache plutôt à l'école ancienne.'

Si l'on peut contester à Silvestre de Sacy les vues larges d'ensemble, qui permettent de dominer les catégories de phénomènes et de soumettre à un classement rigoureusement scientifique les faits en apparence disparates, on ne saurait assez admirer son talent pour décrire minutieusement chaque

---

[1] Th. Benfey, geschichte der sprachwissenschaft und orientalischen philologie in deutschland seit dem anfange des 19. jahrhunderts mit einem rückblick auf die frühern zeiten (Munchen, 1869), p. 301.

[2] P. Burggraff, principes de grammaire générale ou exposition raisonnée des éléments du langage. Liège, 1863, avec une planche lithographiée.

[3] Victor Chauvin, Pierre Burggraff, sa vie et ses travaux (Liege, 1884), p. 15.

détail, pour exposer avec clarté chaque règle, ses applications et ses exceptions, pour s'assimiler et pour élucider chacun des systèmes antérieurs. La GRAMMAIRE ARABE est un répertoire étonnamment riche de matériaux mis en œuvre avec une habileté de main vraiment prodigieuse. Comparez ce monument avec tout ce qui l'a précédé, vous serez étonné qu'il ait pu être élevé sans que plusieurs générations en aient auparavant creusé et consolidé les fondements. Le seul manuel de cette époque, dont cette concurrence redoutable n'ait pas aboli jusqu'au souvenir, est la grammaire, publiée à CALCUTTA en 1813 par MATTHEW LUMSDEN.[1] Le dépouillement des écrivains indigènes y a introduit une agglomération d'observations précieuses, d'autant plus méritoire que l'on possédait encore fort peu de textes imprimés. Mais que la rédaction est inférieure à celle de SILVESTRE DE SACY, que l'érudition est sèche, peu attrayante, comme le format, l'impression et le papier sont rebutants!

La GRAMMAIRE ARABE, dans sa deuxième édition, qui en représente l'état le plus parfait, ne comprend pas moins de 2439 paragraphes, sans compter les cent-trois, dont se compose le TRAITÉ DE LA PROSODIE ET DE LA MÉTRIQUE DES ARABES. Autant de petits chefs-d'œuvre dans la conception et dans l'exécution. C'est plaisir d'admirer la netteté de l'idée et la transparence du style. Le choix des exemples est particulièrement heureux. L'auteur n'a qu'à puiser dans sa lecture et dans sa mémoire pour que ces sources lui fournissent en abondance les documents nécessaires. Il avait, de son propre aveu, négligé, pendant plus de vingt ans, de jeter sur le papier les observations grammaticales que lui suggéraient ses lectures.[2] Heureusement il avait au plus haut degré la faculté de se souvenir à propos, et nulle part on ne se ressent que M. DE SACY ait disposé d'indications trop peu précises, de renseignements incomplets.

M. DE SACY avait à l'origine composé sa GRAMMAIRE ARABE pour satisfaire le plus tôt possible à l'article IV du décret de la Convention, enjoignant aux professeurs de l'École publique, destinée à l'enseignement des langues orientales, de composer en français la grammaire des langues qu'ils étaient chargés d'enseigner. Certaines améliorations, dont son ouvrage était susceptible, ne lui avaient pas échappé. Lorsqu'enfin la seconde édition parut, préparée avec la maturité de l'âge et du talent, l'auteur la livra au public comme une sorte de testament grammatical. ‛J'avois vivement désiré, écrivait-il le 15

[1] M. LUMSDEN, A GRAMMAR OF THE ARABIC LANGUAGE. CALCUTTA, 1813, vol. I. (unique). ZENKER, BIBLIOTHECA ORIENTALIS I, no. 246, s'est trompé lorsqu'il a prétendu que les deux volumes annoncés sur le titre avaient paru.

[2] SACY, GRAMMAIRE ARABE, 1ère éd., p. XII; 2e éd., p. XVI.

août 1831[1], que la providence me conservât assez longtemps pour suppléer moi-même à ce qui manquoit à mon premier travail, et en faire disparoître les défauts que je connaissois mieux que personne. Mes vœux ont été exaucés, et je dois en témoigner publiquement ma reconnaissance à l'auteur de tout bien. Mais c'est sans doute la dernière fois qu'un semblable travail sortira de mes mains, et je lègue le soin de perfectionner celui-ci aux hommes qui parcourront après moi une carrière dans laquelle mon unique désir à été de me rendre utile, et de contribuer au progrès des lettres et à l'honneur de ma patrie.'

Le continuateur et le réviseur que SILVESTRE DE SACY appelait de ses vœux s'est trouvé parmi les élèves mêmes qu'il avait formés. 'Les contributions à la philologie arabe', que mon vénéré maître, M. FLEISCHER, a successivement apportées pendant vingt-et-une années de sa vie, et dont il vient de réunir la collection (KLEINERE SCHRIFTEN I, 1885), sont venues s'ajouter, comme un supplément de longue haleine, comme une série de rectifications à la GRAMMAIRE ARABE. M. FLEISCHER suit pas à pas la seconde édition et parfois renforce, parfois atténue, plus rarement combat les arguments de son maître. Ils sont l'un et l'autre des esprits d'égale envergure, plus enclins à constater les faits et à les décrire par le menu qu'à saisir les analogies pour en tirer des inductions hardies. Ils ne s'affranchissent peut-être pas assez résolûment de la tyrannie qu'exerce sur eux leur admiration légitime pour les grammairiens indigènes. De même qu'il y a quelques années je me suis cru autorisé à saluer en M. LANE le dernier des lexicographes arabes[2], de même je serais tenté d'appeler MM. SILVESTRE DE SACY et FLEISCHER les derniers disciples de l'école grammaticale de BAṢRA.

Cette affiliation trop étroite a provoqué bien des critiques. L'illustre législateur de l'hébreu de l'Ancien Testament[3], HEINRICH EWALD, dont j'ai eu l'honneur d'être l'élève à Gœttingue avant d'aller à Leipzig, pour y 'entendre' M. FLEISCHER, s'est jeté dans la mêlée avec sa fougue habituelle. Non content de protester contre l'asservissement de SILVESTRE DE SACY à la domination des grammairiens arabes[4], il s'est appliqué à écrire lui-même une GRAMMATICA CRITICA LINGUÆ ARABICÆ en vue de répandre les saines 'doctrines'[5]. Il s'en est du reste expliqué en ces termes (je traduis l'original

[1] Id. ibid. 2e éd., p. VIII.

[2] REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE 1878, no. 4, p. 57 et suiv.

[3] H. EWALD, AUSFÜHRLICHES LEHRBUCH DER HEBRÄISCHEN SPRACHE DES ALTEN BUNDES 8e éd., GÖTTINGEN, 1870.

[4] EWALD dans GÖTTINGISCHE GELEHRTE ANZEIGEN 1830, no. 81, p. 801—808; ABHANDLUNGEN ZUR ORIENTALISCHEN UND BIBLISCHEN LITTERATUR, vol. I (unique), GÖTTINGEN, 1832, p. 13—18.

[5] Voici les titres des deux volumes: 1°. VOLUMEN PRIUS ELEMENTA ET FORMARUM DOCTRINAM

latin)[1]: ‘Mes devanciers européens ont marché trop craintivement sur les traces des grammairiens arabes; ou, s’ils s’en sont écartés quelquefois, ils ne sont pas remontés pourtant aux vraies raisons des choses, c’est-à-dire aux raisons intérieures et fondamentales. Rien ne me paraissait à moi plus indispensable. Si j’ai désigné cette grammaire par l’épithète de critique, ce n’est pas que je me flatte d’avoir partout atteint par une saine critique ces principes, mais c’est que j’aspirais à frayer une voie, par laquelle on parviendrait peu à peu à une connaissance réelle de la langue. Corrections et additions s’imposeront plus tard. Je suis loin de contester l’utilité de la grammaire composée par l’illustre SILVESTRE DE SACY, à qui l’on doit et presque à lui seul le goût plus vif qui se manifeste actuellement pour ce genre d’études, un homme dont la vaste érudition m’inspire autant de respect que la pureté de son caractère. Sa grammaire est non seulement un progrès sur les grammaires qui l’ont précédée, mais encore une œuvre remarquable et très estimable pour son temps’.

EWALD prononçait ce jugement à la fin de 1830; il ne connaissait encore que la première édition de la GRAMMAIRE ARABE. La seconde parut en 1831 dans l’intervalle qui sépare les deux volumes de la GRAMMATICA CRITICA. Après avoir reconnu que cette seconde édition était plus irréprochable et plus développée que la première, EWALD s’exprime ainsi en juin 1833: ‘Comme l’on pouvait le conjecturer, la nature de l’œuvre n’a pas été modifiée. Ce qui en est encore aujourd’hui l’essence, c’est que cet homme, qui a rendu des services signalés aux lettres orientales, continue à suivre la méthode des maîtres arabes pour ne s’en séparer que rarement et sur des points sans importance. Animé du même esprit, il a ajouté un traité de métrique traduit de l’arabe. Je ne désapprouve ni ne dédaigne de tels travaux. Si pourtant j’affirme qu’on peut opposer à cette méthode une autre plus conforme à la réalité et à nos besoins, si j’ai osé m’engager dans une voie plus escarpée à première vue, mais plus large et, à condition que nous nous y avancions prudemment, plus sûre et plus aisée, je m’imagine me conformer à des considérations non pas étrangères, mais inhérentes à la chose même.’[2]

La grammaire arabe de CASPARI, le livre de classe qui depuis 1848 n’a pas cessé d’être mis entre les mains des élèves dans des rédactions latine (1848), allemande (1859, 1866 et 1876), anglaise (1862 et 1874) et française

---

COMPLECTENS (LIPSIAE, 1831); 2°. VOLUMEN POSTERIUS SYNTAXIN ET METRORUM DOCTRINAM COMPLECTENS (LIPSIAE, 1833). Remarquez l’emploi répété du mot doctrina.

[1] EWALD, GRAMMATICA CRITICA I, p. IV et V.

[2] Id., ibid. II, p. III et IV.

(1880), tient le milieu entre les tendances des deux rivaux. ‘Elle s’appuie, dit M. FLEISCHER[1], sur DE SACY et EWALD et cherche seulement, avec quelques rectifications et additions que j’ai fournies, à réunir les qualités de l’un et de l’autre . . . .[2] La grammaire de l’ancien arabe ne progressera vraiment d’une manière sensible que le jour où d’un côté on comparera et appréciera avec une balance de précision les philologues orientaux répartis dans les diverses écoles, et où d’autre part l’on soumettra les matériaux accumulés dans leurs plus excellents traités à une enquête approfondie dirigée dans le sens de notre linguistique.’

Dans cette dernière direction, c’est à peine si nous avons dépassé la première étape, franchie d’un seul bond par le jeune EWALD, presque à ses debuts. L’édition anglaise de CASPARI, par M. WILLIAM WRIGHT, ouvre seule quelques échappées sur l’horizon encore incertain de la philologie sémitique comparée. La GRAMMAIRE DE LA LANGUE ARABE qui, dans ses diverses transformations, continue à porter le nom de CASPARI, se recommande et a réussi surtout à cause de son ordonnance harmonieuse. Point de dérogations au plan général, chaque règle à sa place, pas de redites, pas de doubles emplois, une sobriété dans les tours de phrase n’excluant pas la clarté, une clarté obtenue sans redondances oiseuses et sans vaines amplifications. C’est un peu terre à terre, et cela manque d’essor; mais si l’imagination n’y trouve pas son compte, la raison est pleinement satisfaite par ce LHOMOND de la langue arabe.

L’ordre dans les matières traitées, voilà en vérité la supériorité indéniable qui, en dehors des questions étrangères à la science, comme la rareté et la cherté des exemplaires, ont fait préférer, au point de vue pédagogique, mais seulement à ce point de vue restreint, la grammaire de CASPARI à celle de SILVESTRE DE SACY. À tout instant dans cette dernière, l’on risque de se heurter à des irrégularités dans la composition: le livre second DES DIFFÉRENTES PARTIES DU DISCOURS ET DES FORMES DONT ELLES SONT SUSCEPTIBLES empiète sur le livre troisième DE LA SYNTAXE; la syntaxe revient sur bien des faits exposés à propos de la conjugaison et de la déclinaison; enfin le livre quatrième DE LA SYNTAXE CONSIDÉRÉE SUIVANT LE SYSTÈME DES GRAMMAIRIENS ARABES contient non seulement une récapitulation, mais encore une répétition presque textuelle, un peu abrégée seulement, des livres second et troisième.

[1] BEITRÄGE ZUR ARABISCHEN SPRACHKUNDE dans les VERHANDLUNGEN DER KÖNIGL. SÄCHS. GESELLSCHAFT DER WISSENSCHAFTEN (LEIPZIG, 1863), p. 93 et 94; réimprimé dans KLEINERE SCHRIFTEN, 1885, I, p. 1 et 2.

[2] M. KOSEGARTEN s’était également proposé de concilier les deux méthodes dans un ouvrage considérable rédigé en latin, dont 688 pages ont été imprimées; voir A. MÜLLER dans ERSCH et GRUBER, ALLGEMEINE ENCYKLOPÄDIE DER WISSENSCHAFTEN UND KÜNSTE, 2. Sektion. XXXIX, p. 144.

M. REINAUD, qui a relevé ce défaut avec une certaine âpreté, s'est encore arrêté à des vétilles, sur lesquelles il a appuyé sans cette mesure qui donne plus de prix aux observations critiques.[1] Il a insisté sur l'inconvénient d'indices séparés pour chacun des volumes et aussi sur l'ordre alphabétique des mots adopté de préférence à l'ordre alphabétique des racines. Ce sont là des peccadilles à peine dignes d'être remarquées. M. DE SACY pourrait bien d'ailleurs les avoir commises avec préméditation, pour ne point grossir chaque index et pour faciliter les recherches. M. REINAUD aurait dû témoigner plus d'indulgence pour son maître, plus de sévérité pour lui-même. Qui le croirait parmi ceux qui l'ont approché? Il se méconnaissait au point d'avoir songé à ʻpublier un appendice à l'ouvrage de SILVESTRE DE SACY, sorte de complément sur des points nouveaux ou incomplètement développés dans les travaux du grand orientaliste.ʼ[2] M. FLEISCHER a fait une allusion discrète et bienveillante à ces desseins avortés.[3]

Si jamais le projet d'une troisième édition de la GRAMMAIRE ARABE est repris par la génération actuelle, elle devra y procéder avec autant de respect pour le passé que d'érudition moderne. Je m'explique: le texte sera maintenu dans ses grandes lignes; ni l'ordre, ni la teneur des paragraphes ne seront modifiés, et l'on n'aura pas recours à un remaniement systématique qui enlèverait à l'œuvre son originalité, à l'auteur son titre de gloire personnelle. Certes, si le vieux GESENIUS revenait au monde, il protesterait contre l'abus qu'on fait de son nom pour l'inscrire en tête d'un manuel où lui-même pourrait se tenir au courant année par année des derniers résultats de la philologie hébraïque. Mais, pour ressenti que soit l'hommage rendu à la mémoire de SILVESTRE DE SACY, il dévierait de son but en tournant au fétichisme. Les Contributions de FLEISCHER entreraient en première ligne dans les additions et corrections. Un examen et un contrôle des exemples cités, qu'ils soient en prose ou en vers, amèneraient aussi un certain nombre de rectifications, dont quelques-unes ont été prévues par M. DE SACY lui-même. ʻJe ne saurais, dit-il dans son avertissement à la seconde édition[4], me dispenser d'observer ici qu'il est possible qu'il me soit échappé quelques erreurs dans la traduction des vers que j'ai cités pour exemples, et empruntés à des grammairiens arabes. De telles erreurs sont presque inévitables lorsqu'on n'a pas sous les yeux ce qui devait précéder et suivre ces vers ainsi isolés.ʼ L'appel de M. SILVESTRE DE SACY a été entendu par le schaikh MOḤAMMAD IBN SAʻD ʻAYYÂD

[1] NOTICE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE, p. 67 et 68.
[2] G. DUGAT, HISTOIRE DES ORIENTALISTES DE L'EUROPE I, p. 190.
[3] KLEINERE SCHRIFTEN I, p. 1.
[4] I, p. VI et VII.

AT-ṬANṬÂWÎ.[1] Celui-ci lut le 10 octobre 1851 devant l'Académie des sciences de St. Pétersbourg des observations sur la traduction de quelques vers arabes. La plus grande partie du mémoire se rapporte à des 'vers arabes cités dans la deuxième édition de la grammaire arabe du célèbre orientaliste.'[2] Mon père, M. JOSEPH DERENBOURG, chargé provisoirement de préparer la 'troisième édition', avait puisé les éléments de cette révision aux sources alors accessibles, et les marges de son exemplaire portent la trace d'importants travaux préparatoires. S'il les avait poursuivis, il aurait dû maintenant mettre à profit mon édition du livre de SÎBAWAIHI, c'est-à-dire d'un traité de grammaire arabe composé par un Persan vers 750 de notre ère. Au moment où elle a paru[3], M. FLEISCHER continuait à rédiger ses Contributions, mais il avait clos définitivement la période où de nouveaux textes étaient pris en considération et M. DOZY venait d'achever son supplément aux dictionnaires arabes.[4] Il en résulte que personne jusqu'ici n'a exploité à fond cette mine qui demeure ouverte aux fouilles et aux trouvailles.

III.

Un général, si habile tacticien qu'il soit, ne révélera son génie que sur le champ de bataille. Il faut l'occasion, un commandement, un combat pour donner le branle à des ressorts latents qui se rouilleraient dans l'inaction. SILVESTRE DE SACY, pour accomplir sa destinée, avait également besoin de diriger et d'aguerrir une troupe d'élite. Il avait la passion de l'enseignement et la vocation du professeur. Le professeur chez lui dominait encore le savant et nulle part cet érudit de premier ordre ne se sentait mieux à l'aise que dans sa classe au milieu de sa fidèle cohorte de disciples. L'art d'instruire réclame un concours de facultés que l'éducation pédagogique développe, mais il restera à jamais lettre close pour ceux qui ne les ont pas apportées avec eux en naissant. SILVESTRE DE SACY n'avait pas fréquenté l'école publique. Le premier cours officiel auquel il ait assisté fut sans doute celui qu'il fut chargé de faire lui-même. Mais il y montra, à défaut d'ex-

---

[1] Sur le schaikh AT-ṬANṬÂWÎ, auteur d'un remarquable recueil de dialogues arabes, sous le titre mal choisi de traité de langue arabe vulgaire (LEIPZIG, 1848), voir son Autobiographie, publiée par KOSEGARTEN dans la zeitschrift für kunde des morgenlandes VII (1850), p. 48—63 et 197—200.

[2] mélanges asiatiques I (1852), p. 474—495, en particulier p. 481—495.

[3] Le tome premier est de 1881, la première partie du tome second de 1885. L'édition n'est, je crois, citée que deux fois dans une lettre de M. le Professeur PRYM; voir FLEISCHER, kleinere schriften I, p. 546—547.

[4] LEYDE, 1877—1881, 2 vol.

périence, son instinct naturel et ses merveilleuses aptitudes. Le Directoire exécutif eut vraiment la main heureuse, lorsqu'il appela Silvestre de Sacy à occuper la chaire d'arabe dans la nouvelle École destinée à l'enseignement des langues orientales vivantes. Quand il eut été désigné en 1806 pour le cours de persan du Collège de France, Sacy put dire qu'avec ses six leçons par semaine, abstraction faite du repos du dimanche, il ne perdait jamais une journée.

Le professeur, lorsqu'il prend au sérieux sa tâche et son rôle, dépense beaucoup de forces qui sont perdues pour sa réputation. Verba volant. Le comédien, dont le public varie chaque soir, roule un vrai rocher de Sisyphe et recommence à chaque représentation sa montée sans profiter de la vitesse acquise, des espaces parcourus. Notre auditoire est plus constant, mais aussi plus exigeant. Nous sommes tenus de gagner et d'entretenir sans cesse son estime. Il ne faut pas que l'intérêt languisse un instant. Ces ingrats oublieraient bien vite notre vigilance d'hier pour condamner notre incurie d'aujourd'hui. Mais comme cette jeunesse, avec sa soif d'apprendre et sa curiosité insatiable, nous rend, et au delà, ce qu'elle reçoit de nous! On ne vieillit pas, ou plutôt l'on vieillit moins vite au contact de ce printemps dont le soleil réchauffe notre automne d'abord et ensuite notre hiver. Impossible, avec l'aiguillon de ce stimulant, de s'endormir dans la routine et dans les idées surannées. La désertion se ferait sans répit et sans merci autour d'une chaire arriérée dont le titulaire se laisserait dépasser par ignorance ou par obstination, et ne se tiendrait pas constamment au courant du mouvement scientifique.

Silvestre de Sacy, jusqu'à son dernier jour, se consacra avec une ardeur d'apôtre au culte et à la propagation de la vérité. Il vit, comme par intuition, quelle forme il convenait de donner à l'explication en commun des textes composés dans une langue étrangère. Au risque de paraître quitter les hauteurs de l'enseignement supérieur, il donna la parole à ses élèves, provoqua des discussions et se réserva la direction des débats. Il garda pour lui le rôle prépondérant de Socrate dans les dialogues de Platon. L'émulation des disciples, qui brûlaient de se distinguer, qui déployaient toute leur adresse dans ce tournoi pacifique, animait les controverses sur l'acception d'un mot, sur le sens d'une phrase, sur le style d'un auteur. Le président n'intervenait que pour préciser une définition, pour compléter un renseignement, pour rectifier une erreur, pour interpréter un passage que personne n'avait compris. Au cours de ces conférences où chacun mettait le meilleur de son esprit, il surgissait parfois une question inattendue, mais qui, une fois posée, ne devait pas être éludée. Silvestre de Sacy ne répondait séance

tenante que s'il possédait la solution du problème. Autrement, avec une modestie qu'on ne saurait trop proposer comme modèle aux présomptueux qui s'imaginent tout savoir, il se retranchait dans la nécessité d'un examen plus approfondi, dont il apporterait les resultats à la prochaine leçon.[1] Ses élèves n'en concevaient que plus de respect pour ses scrupules, que plus de confiance dans ses allégations. Sous son impulsion et par son exemple, le Collège de France et l'École des langues orientales vivantes entraient dans la voie féconde où l'École pratique des hautes-études a été engagée par la pensée du ministre éminent qui l'a fondée, par la communion de ceux qui l'ont organisée d'abord, de ceux qui n'ont eu ensuite qu'à continuer leurs traditions.[2] Or, le principe que bien auparavant m. de Sacy avait remis en vigueur avec une rare persévérance, c'est celui des colloquia du moyen-âge, de la collaboration constante entre le maître et son cercle de disciples.

Malgré l'état troublé de l'Europe, malgré l'obsession des événements politiques, le cours de Silvestre de Sacy ne tarda pas à être le point de mire de ceux qui détournèrent leurs regards des luttes entre les peuples pour les fixer sur les études orientales. Au plus fort de la guerre entre la France et ses ennemis coalisés, en 1812, le jeune Kosegarten, qui avait vingt ans, partait pour Paris à l'instigation de Schnurrer, chancelier de l'Académie de Tubingue, qui, en 1811, avait dédié à Silvestre de Sacy sa bibliotheca arabica, l'ébauche d'une bibliographie arabe. Paris occupait, de l'aveu général, la première place dans l'orientalisme européen, et l'honneur en revenait sans conteste à Silvestre de Sacy. Kosegarten, dès son retour à Greifswald en 1815, a communiqué, en tête de sa carminum orientalium triga[3], ses impressions de voyage. Après avoir hésité entre Lund, Vienne, Londres et Paris, l'étudiant s'est senti attiré d'une manière irrésistible par 'la célébrité du très illustre Sylvestre [sic] de Sacy, un homme qui, si nombreux qu'aient été les disciples suspendus à ses lèvres, s'est constitué en eux autant de hérauts qui, de par le monde, proclament non seulement sa science exquise, mais encore son humanité affable et accessible pour chacun.'[4] Qu'importent le dédain et la haine qu'inspire la France dans l'entourage du jeune enthousiaste? Il entre dans Paris le 25 octobre, et trouve la ville entière bouleversée par la conspiration du général Mallet qui venait d'être découverte. 'Sans me préoccuper, dit-il[5], de ce qui ne me regardait pas, à peine

[1] Reinaud, notice historique et littéraire, p. 50.

[2] bibliothèque de l'école des hautes-études 35e fascicule. mélanges publiés par la section historique et philologique (Paris, 1878), p. I—III.

[3] Stralesundii, 1815. L'auteur veut montrer dans cet opuscule qu'il est un virtuose dans les trois langues musulmanes, l'arabe, le persan et le turc.

[4] Kosegarten, carminum orientalium triga, p. 9.

[5] Id., ibid., p. 12 et 13.

je m'étais choisi un gîte, que j'allai saluer et assurer de mon adoration le très illustre Sylvestre (sic) de Sacy, que d'avance Schnurrer avait prévenu de mon arrivée. Mon attente ne fut pas trompée en ce qui concernait l'affabilité et la bienveillance du grand homme. Bien plus cet homme excellent voulut m'entourer d'une affection vraiment paternelle: si éclatante que fût sa supériorité de savant, si écrasante que fût la charge de ses fonctions, si élevé que fût son rang, il ne considéra ni comme un embarras ni comme un déshonneur de favoriser, de soutenir, de protéger, de faire profiter de sa conversation et de sa riche bibliothèque un jeune étranger obscur, qui n'avait pour le recommander que peut-être une certaine candeur d'âme, assurément des mœurs irréprochables et une ardeur inextinguible de s'instruire. Cette bonté parfaite ne s'est jamais démentie. L'accueil que je reçus à mon arrivée fut semblable à la cordialité des adieux.'

Il faudrait ne rien retrancher du tableau que Kosegarten trace de l'activité qui régnait alors dans l'enseignement des langues orientales à Paris.[1] Cette traduction complète nous entraînerait trop loin. Bornons-nous à ce qui concerne les deux cours de Silvestre de Sacy. Au Collège de France, il faisait expliquer la Chrestomathie persane de Wilken[2] revue et corrigée par lui, l'histoire des Samanides de Mirchond dans l'édition Wilken[3], le Goulistân et le Boustân de Sa'dî, d'après des exemplaires imprimés[4] et manuscrits, et l'Anwâri Sohaili, publié à Calcutta.[5] À l'École des langues orientales, on interprétait la chrestomathie arabe de Silvestre de Sacy, quelques chapitres du coran avec les gloses de Baidâwî, la vie de Tîmoûr, par ibn 'Arabschâh, éditée par Manger[6], le Fâkihat al-kholafâ du même auteur, enfin la mo'allaka de Lebîd, avec le commentaire de Zauzanî.[7] Les condisciples préférés de Kosegarten furent alors le jeune parisien Grangeret de Lagrange, François Bopp d'Aschaffenbourg, E. Mitscherlich de Neuende, près de Jever, dans le grand duché d'Oldenbourg.[8] Le premier, aussi modeste que savant, a, pendant plus de trente ans consécutifs, rendu, dans les modestes fonctions de correcteur, les services les plus désintéressés

---

1 Id., ibid., p. 13, 16—18, 22—24, 31—34.

2 Wilken (Fr.), institutiones ad fundamenta linguae persicae, Lipsiae, 1805.

3 Goettingae, 1808.

4 Voir la bibliographie du Boustân et du Goulistân avant 1812, dans Zenker, bibliotheca orientalis, I, nos 490—495, 497—502, 516, 525, p. 59—63; II., nos 453, 474, 3658, p. 36. 37, 305.

5 En 1804 et en 1805; voir Zenker, ibid. II, nos 635 et 636, II, p. 48 et 49.

6 Leovardiae, 1767—1772, 2 tomes en 3 vol.

7 La préparation de ce cours nous a valu la moallaka de Lebid en arabe et en français, par M. Silvestre de Sacy, à la suite de son Calila et Dimna, Paris, 1816, in-4.

8 Kosegarten, carminum orientalium triga, p. 36.

à ceux qui ont imprimé des ouvrages orientaux à l'Imprimerie royale, le deuxième est le créateur de la philologie indo-européenne, le troisième, après avoir publié en persan et en latin l'histoire des ṬÂHIRIDES[1] et celle des GOÛRIDES[2] de MIRCHOND, s'est voué exclusivement à la chimie, qu'il a enseignée à BERLIN comme successeur de BERZELIUS depuis 1821 jusqu'à sa mort en 1863.

Il est probable qu'en interrogeant les préfaces des ouvrages écrits par les disciples de SILVESTRE DE SACY sous l'inspiration directe de leur maître, nous recueillerions plus d'un témoignage rendu à son enseignement. La forme changerait, le sentiment exprimé resterait le même. Nous nous bornerons donc à quelques citations, dans la conviction que la gloire de SILVESTRE DE SACY n'a rien à perdre, si nous nous abstenons d'une fastidieuse accumulation de plaidoyers en faveur d'une cause gagnée d'avance. 'Ses élèves, a dit l'un d'eux, dont beaucoup sont venus à PARIS de contrées lointaines, attirés par sa haute réputation, n'oublieront jamais le bonheur qu'ils ont eu de se presser autour de lui pour entendre ses leçons instructives: et en effet, quelle parole fut jamais plus savante, plus réfléchie et plus digne d'être entendue que la sienne! Quelle connaissance profonde de ce qu'il enseignait! Quelle netteté dans les idées! Que de clarté et de précision dans le discours! Y eut-il jamais professeur plus zélé, plus assidu, plus consciencieux? Toujours jaloux de former des élèves, il se mettait à la portée de ceux qui commençaient, en leur développant, avec complaisance, et sans crainte de s'abaisser, les premiers éléments de l'arabe et du persan; mais, bientôt après, on le voyait . . . ouvrir les poètes et les commentateurs, les poursuivre jusque dans le dédale obscur de leurs pensées les plus subtiles, et les expliquer, comme en se jouant à ses auditeurs surpris.'

M. GRANGERET DE LAGRANGE, dont je viens de reproduire la parole autorisée[3], caractérise peut-être d'une manière un peu vague le système de conférences adopté par SILVESTRE DE SACY. Il y avait cependant participé pendant de longues années. KOSEGARTEN s'y était lié d'amitié avec lui. REINAUD l'y apprécia, lorsqu'il commença à suivre les leçons de SACY en 1814. 'Je rencontrai, dit-il[4], parmi les élèves anciens, M. GRANGERET DE LAGRANGE, aujourd'hui sous-bibliothécaire à l'Arsenal, et M. CHARMOY, professeur de persan et de turk [sic] à ST. PÉTERSBOURG; je vis arriver successivement M. FREYTAG, en ce moment professeur d'arabe à l'Université de BONN; M. HUMBERT, pro-

---

1 1ère éd. GÖTTINGAE, 1814; 2e éd. BEROLINI, 1819.
2 FRANCOFURTI ad MOENUM, 1818.
3 JOURNAL ASIATIQUE (1838) I, p. 298.
4 REINAUD, NOTICE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE, p. 47.

fesseur d'arabe à Genève, et m. Garcin de Tassy, professeur d'hindoustani à l'École spéciale des langues orientales.' Garcin de Tassy et Chézy ont été les élèves favoris de Silvestre de Sacy. Il les a tous deux appelés à l'École des langues orientales, celui-là pour l'hindoustani (1828—1878), celui-ci pour le persan (1824—1832). Rappelons que, sur la recommandation de Silvestre de Sacy, la chaire de sanscrit fut créée au Collège de France pour Chézy, qui l'occupa de 1814 jusqu'à sa mort en 1832.

Avant de prendre congé de Sacy professeur, je ne puis passer sous silence une brochure publiée à Ulm en 1828 et intitulée 'Lettres sur le progrès des études asiatiques à Paris, par un jeune allemand étudiant des langues orientales'.[1] Le jeune allemand, qui était venu chercher à Paris un supplément d'instruction, paraît avoir été K. D. Hassler, l'un des fondateurs de la deutsche morgenlandische gesellschaft, l'éditeur du evagatorium in terrae sanctae peregrinationem[2], mort à Ulm en avril 1873. Un passage curieux, relatif aux cours de Sacy, a été communiqué au public français en 1883 dans la notice historique sur l'école des langues orientales vivantes.[3] Parmi les auditeurs de Silvestre de Sacy pendant le semestre d'hiver de 1827—1828 sont nommés Fleischer, Stahl, Munk, Vullers, Olshausen.[4] Schulz, ce martyr de la science, dont il est parlé ensuite, appartenait à une série précédente.

Les élèves de langue allemande figurent seuls sur la liste dressée par le rapporteur anonyme, liste qui comprend seulement la brillante fournée de l'année scolaire 1827—1828. À Bopp, Burggraff, Charmoy, Chézy, Freytag, Garcin de Tassy, Grangeret de Lagrange, Hassler, Humbert, Kosegarten, Mitscherlich, Reinaud, qui ont défilé devant les lecteurs de mon esquisse comme auditeurs de Silvestre de Sacy à diverses époques, ajoutons Bernstein, l'éminent connaisseur de la langue et de la littérature syriaques; Bresnier, le fondateur de l'enseignement à l'occidentale de l'arabe en Algérie; Dulaurier, un transfuge de l'arabe, qui traversa le malais et le javanais pour aboutir à l'arménien; Flügel, l'infatigable éditeur du coran, du Dictionnaire bibliographique de Ḥâdjî Khalîfa, et de textes inédits en très grand nombre; Haughton, le grammairien et le lexicographe de la langue bengali; le chevalier Jaubert, professeur de turc à l'École des langues orientales de 1800 à 1847; A. de Biberstein Kazimirski, le traducteur du coran, l'auteur du dictionnaire français-arabe et tout récemment d'un vocabulaire français-persan

[1] briefe über den fortgang der asiatischen studien in Paris, von einem der orientalischen sprachen beflissenen jungen deutschen. Ulm (1828), 40 pages in 18.

[2] Cette relation d'un pèlerin du xve siècle, Felix Fabri, a paru dans les publications du literarische verein de Stuttgart en trois volumes dans les années 1843—1845.

[3] P. 5—8.

[4] La brochure porte Ohlshausen. Sur Justus Olshausen, élève de Silvestre de Sacy, voir Eb. Schrader, Gedächtnissrede auf Justus Olshausen (Berlin, 1883, in -4°), p. 6—8.

modestement dénommé DIALOGUES FRANÇAIS-PERSANS (PARIS, 1883); ÉTIENNE QUATREMÈRE, le savant compilateur de ces annotations un peu touffues qui ressemblent à de véritables monographies [1]; RASMUSSEN, l'historien danois des antiquités et des dynasties arabes; ÉDOUARD REUSS, l'illustre exégète de STRASBOURG; SAINT-MARTIN, l'éditeur définitif de L'HISTOIRE DU BAS-EMPIRE, par LEBEAU; J. J SÉDILLOT et son fils L. AM. SÉDILLOT, des mathématiciens au moins autant que des arabisants; le baron MAC GUCKIN DE SLANE, ce merveilleux travailleur, cet arabisant hors de pair, dont SILVESTRE DE SACY a chaudement applaudi les débuts dans le dernier article qu'il ait publié dans le JOURNAL DES SAVANTS, un mois avant sa mort, dans le numéro de janvier 1838; et tant d'autres, qui mériteraient au moins une mention. M. PAVET DE COURTEILLE, petit-fils par sa mère de SILVESTRE DE SACY, n'était point d'âge à suivre les cours de son grand-père. Mais il s'est inspiré de l'exemple qui lui était donné dans sa famille: grâce à lui, elle continue d'être représentée à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, au Collège de France et dans le jury d'examen pour les trois langues musulmanes à l'École des langues orientales vivantes.

Après un demi-siècle tantôt écoulé, l'enseignement de SILVESTRE DE SACY a moins vieilli que son œuvre grammatical. Notre pédagogie est une émanation de la sienne. Pas plus que lui, ses imitateurs ne visent à l'effet oratoire. Nos chaires ne sont pas des tribunes, nos amphithéâtres ne regorgent pas d'auditeurs muets, nous ne nous mettons pas en quête de leurs applaudissements. Si nous manions la parole, c'est pour exposer les faits avec simplicité, pour serrer avec rigueur les termes d'une définition, pour condenser un raisonnement, pour tirer les conclusions d'une discussion vivement menée. SILVESTRE DE SACY, le modèle parfait que nous suivons de loin, a été en France le promoteur de la réforme qui tend à convertir les cours d'apparat en conférences moins brillantes, mais plus instructives. Dans notre réaction contre le passé, n'allons seulement pas jusqu'à croire que le talent de bien dire exclue la faculté de bien savoir, et ne repoussons pas les agréments de la forme, lorsqu'ils s'allient à la solidité de l'érudition.

[1] M. QUATREMÈRE fut au JOURNAL DES SAVANTS le successeur de SILVESTRE DE SACY, 'longtemps son maître et son patron', selon l'expression de M. BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE, NOTICE SUR M. ÉTIENNE QUATREMÈRE (nouveau tirage, avril 1861), p. 6. QUATREMÈRE, qui en 1808 avait dédié à SILVESTRE DE SACY son premier ouvrage, ses RECHERCHES CRITIQUES ET HISTORIQUES SUR LA LANGUE ET LA LITTÉRATURE DE L'ÉGYPTE, le défendit en 1847 contre des attaques injustes. Voir JOURNAL DES SAVANTS 1847, p. 163 et 179, d'après BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE, ibid. p. 18.

PARIS, ce 11 novembre 1886.

HARTWIG DERENBOURG.

ON THE DHÀTUPÀ*THA*.[1]

(EXTRACT FROM AN UNPUBLISHED WORK ON THE SCIENCE OF THOUGHT)

NOIRÉ'S THEORY OF THE ORIGIN OF ROOTS.

NOIRÉ has taught us to recognise in the conscious and creative social acts of men, as accompanied by various natural sounds, the true germs of concepts embodied in language. We have learnt that that consciousness of repeated self-willed acts is, to all intents and purposes, what we mean by an original concept, and that the phonetic sign inseparable from it is what we mean by a root-word. Even HUME could not maintain that the consciousness of the continuously repeated act of digging was but a singular impression, nor could BERKELEY object that the mind had no idea of such continued acts. And as certain sounds naturally accompany every one of these acts and serve to recall it, we are not driven to the admission that, after the idea or the concept was formed, its phonetic body had to be fetched from elsewhere to give it security and shelter.

ROOTS EXPRESSIVE OF AGENT, ACT, INSTRUMENT, RESULT, AND PLACE.

But though roots expressive of acts are no doubt the most primitive, the most numerous and important elements in the growth of human language and human thought, we must remember that in speaking we have to do more than to express our acts only and what is connected with them. A root such as 'Dig', being once the recognised sign of the act of digging, might be used in different ways. Dig! might become a command, and without any outward change, it might remind those who heard it either of digging, the act, or digging, the place, or digging, the hole dug, or of digger, the man, or of digger, the instrument, the spade. There are languages, as we know, in which, as in Chinese, one and the same sound would answer all these purposes, while in other languages formative, and mostly demonstrative elements would be added in the slow process of time in order to distinguish the agent, the act, the instrument, the result, or the place of digging. Practical utility would suffice to determine the formation and retention of these derivative words.

[1] In the following article *italics* are used, not as in the transcription of this Review, explained I. 174, but in the sense of the Author's MISSIONARY ALPHABET, where they are exponents of modifications besides the ordinary sounds expressed by the ordinary Roman types. SMALL CAPITALS are here used also to represent roots. F. T.

INTRANSITIVE AND TRANSITIVE ROOTS.

It has generally been supposed that originally all roots, expressive of acts, were what we call intransitive, and expressed merely the act, or a state produced by such act. Such suppositions are difficult to prove or to disprove. Each root, no doubt, implies a subject and an object, whether they are expressed or not, and though it may be argued that words which express the object were later than the verbs expressing the subject, every root, as root, would seem to contain potentially a transitive as well as an intransitive character. I use these technical terms, transitive and intransitive, on purpose, because transitive expresses exactly what we want to express, the going over of our own act to something else. Thus what we now call the accusative was in many cases an original locative, indicating the goal or object to which an action tended. Romam destruxit, 'he destroyed Rome' was originally conceived exactly like Romam transivit, 'he went over to Rome', the act of destroying being conceived as tending toward ROME, or, as we say, having ROME for its object. The first transitive employment of a root, expressive of digging, would probably have been 'I dig a digging', i. e. 'I dig a hole'; but at all events the root of digging being given, it would have become possible to apply it either intransitively or transitively. In English this power has been retained to the present day. We can say that the sky crimsons, i. e. becomes crimson, or that the dawn crimsons the sky.

SUBJECTIVE STATES.

It is more difficult to understand how roots, if originally expressive of acts only, could be made to express mere subjective states. It may be true that the necessity of expressing subjective states arose at a much later time, and was not called forth by any such pressing wants as, for instance, the necessity for ordering people to dig or to strike or to pull. Nor must we suppose that the growth of language was ever determined by the clear consciousness of a want, and by a deliberate consideration of the best means of meeting it. People did not ponder how to express their states of feeling, when they were either frightened or delighted. They had no concepts yet for fright or delight. But if they had a root to express shaking, the shaking of a tree, for instance, and if they felt in themselves or saw in others the manifest effects of fear, namely a shaking of the limbs and a trembling of the breath, they would naturally apply a root expressive of the act, and more particularly, of the intransitive act of shaking, either to themselves or to others, who appeared upset, or swayed or shaken by fear.

The root *svas* means to blow, and in its contracted from *sush*, to hiss. But to blow can also be used in the sense of to dry. The wind (*sushila*) blows and dries. Hence *sush-yati*, to be in a state of windiness or dryness, to dry, to fade; *sush-ka*, sear, dry.

We must not attempt to define these crude processes in the earliest growth of reason by logical distinctions belonging to a much later phase.

All we can do is to try to follow the first tentative steps of reason, or what we now call grammar, taking care only not to forget that our thoughts must be very different from the thoughts of those who first framed what we call a neuter verb.

NEUTER VERBS USED AS ACTIVE VERBS

Several verbs which to us are active and transitive seem to have passed through a phase in which they were neuter, and expressive of a state only. Thus 'to hear' seems to us an active and transitive verb, but 'to hear' may also have been expressed by 'to be struck, or to be set in motion by something', and in that case the ablative, or in Greek the genitive, would have been most appropriate for what to us seems to be the object of hearing. A hunter, for instance, laying his ear to the ground in order to discover the approach of enemies or wild beasts, might well say 'I shake' or, as we should now express it, 'I vibrate', adding 'from a troop of horsemen' or 'from a lion', and thus expressing what we express by saying, 'I hear a troop of horsemen' or 'I hear a lion'. And it is certainly curious, as I have pointed out before, that the Sanskrit root SRU, to hear, the Latin cluo, does actually occur in the RIG VEDA in the sense of shaking: RV. I, 127, 3. vî*l*ú *k*it yásya sám*ri*tau srúvat vánâ iva yát sthirám, 'at whose approach even what is strong and what is firm would shake like the forests.' See MUIR, SANSKRIT TEXTS, IV, 494; BOEHTHLINGK-ROTH s. v.

Again, a root expressive of an act, might be used to express the state produced by that act. Thus 'to dig', 'to labour' might come to mean to work, to weary, to fail, ideas which we see united in such words as samî, work, sāmyati, to tire, Gr. κάμνειν.

PASSIVE VERBS.

From such roots employed to express a state there is an easy transition to roots employed for what we call passive purposes. It has been argued that in the Aryan languages, and particularly in Sanskrit, what is called the Âtmanepada or middle voice, often expressive of states, is more primitive than the Parasmaipada or active and transitive voice, and that it lent itself more easily to the expression of passive states, and became in fact what we call the passive voice. Thus 'I shake' might mean 'I tremble, I fear'; 'I shake through some one' would mean 'I am frightened by him.'

We should thus be able to understand the natural evolution of four verbal phases, though their full elaboration belongs of course to a much later time:

1. Active: I shake i. e. something undefined;
2. Neutral: I shake, i. e. I am in a state of shaking;
3. Passive: I shake, or I am in a state of being shaken, by some one;
4. Active transitive: I shake a tree.

OBJECTIVE ACTS.

All this, however, would only suffice to express what we know as our own deliberate acts or our own conscious states, and, supposing that our explanation of the origin of roots be right, namely that they are evolved from sounds accompanying what may be called social acts, performed by many people with a common purpose or even social states, it would also, without any new effort of thought, enable us to understand how the early framers of language succeeded in expressing the acts and states of their fellow workers. It would have enabled them to say 'We dig' as well as 'I dig', 'Thou diggest' and 'You dig' and after a time also 'He digs' and 'They dig'. 'We' is really an earlier concept than 'I', and 'we dig' would come more natural than 'I dig', while the mere necessities of an active life would soon introduce expressions for Dig! i. e. you or thou!

It is a greater step from this more or less dramatic language in the first and second persons to the more historical statements conveyed in the third persons, 'He digs' and 'They dig'. Still such utterances also could hardly fail to have been called forth by the simple intercourse of hunters, warriors, or diggers of the soil, and would involve no further effort than the transference of our own acts or states to persons in every other respect like ourselves.

It is totally different when we come to consider the next stage, the transference of our acts and states to the objects of nature. Small as this step now appears to us, it is really enormous. Nothing to us seems more simple than after saying 'He digs', to say also 'It digs', and yet this small step amounts to a complete re-translation of the text of our experience into a new language. I do not speak here of the so-called category of causality which first raises all sensations into percepts and concepts, and makes us speak of objects without as the cause of our experience within. I speak here of that fundamental metaphor which makes us conceive and speak of these objects as if they were subjects like ourselves. But, strange as this interpretation of the objective world may seem, and marvellous as is the universal mythology to which it has led, it was nevertheless inevitable. As we know one kind of being only, namely our own, and as we possess one language only, namely that which expresses our own acts and our own states, and by implication those of our fellow workers, what can we predicate of outward objects except some kind of being like our own, and what language can we apply to them except that which we have framed to express our own acts and our own states? When I see the lightning digging a hole in my field, what can I say but that a digger has dug a hole? When I see the wind grinding branches together till they catch fire, what can I say but that a grinder has ground out fire, just as I say of myself that I have ground out sparks by rubbing two fire-sticks till they spurt out flames? What we now call lightning was originally 'Digging, tearing, bursting, sparkling there and then'. What we now call wind may have been 'Smashing, grinding, hurling, blowing there and then.'

As soon as this mental act was performed, mythology, in the widest sense of the word, was born. A new world was created, a world which could be nothing but a reflex of ourselves, for the only light we could throw on it was the light from within, the only concepts by which we could conceive it were the concepts of our own acts and states, the only language we could apply to it was the language which was true of ourselves and of our fellow-workers. Here is the true key to the riddle of mythology, and, in one sense, of theology also, namely, the inevitable metaphor or transference of the subjective to the objective, while what we commonly call mythology is but a small remnant of that universal phase of human thought, a faint survival of what constituted once a complete realm of thought and speech. The same people who had learnt to speak of themselves as runners now spoke of rivers as runners. The sun darting with his rays was to them a warrior piercing with his spears. The cloud carried along by the wind was as a sailor or a ship blown across the sea with flying sails. If men could roar, so could the storm; hence he was called the roarer. If man could smash, so could the thunderbolt; hence he was called the smasher. If man could smile, so could the sun; hence he was called the bright. If man could measure, so could the moon; hence he was called the measurer of the sky, the maker or ruler of nights and fortnights and months. It has always been supposed that all this was the result of poetical fancy, that it was a voluntary, if not a capricious act. But it is time that people should understand that it was not so, for they will never understand mythology till they have learnt that what has been called anthropomorphism, or personification, or animism was really a dire necessity in the growth of our language and our reason. It was absolutely impossible to grasp and hold, to know and understand, to conceive and name the world without us, except through this f u n d a m e n t a l m e t a p h o r, this universal mythology, this blowing of our own spirit into the objective chaos, and re-creating it in our own image. The beginning of this second intellectual creation was the word, and we may add with perfect truth that all things were made, that is, were named and known by this Logos, and without him was not anything made that was made.

By means of this fundamental metaphor then the roots which originally had all a subjective character assumed the power of expressing the acts and states of our objective world also. Man conceived of the river as a tearer or runner, of the tree as a protector, of the stars as sowers of light, of the moon as a measurer, of the sun as an enlivener, and they were thus enabled to speak of the river as digging his furrow through the rocks, of the tree as protecting their huts, of the stars as showering down light out of darkness, of the moon as measuring their nights and days, and of the sun as the giver of light and life, as the cherisher, the nourisher, the father of mankind, though sometimes also as a friend who departed every night and left us in darkness, who died in winter and left us to starve or to die; nay even as an enemy who destroyed our harvests and whose scorching rays killed our cattle and our children. We shall have to consider

all this more fully when we come to examine the growth of mythology in the narrower sense of the word, and we shall then see how all that has been called either animism, or anthropomorphism, or personification has its common root in a much deeper stratum of thought, namely in the psychological necessity of our conceiving all objects as subjects like ourselves. If we want a name for this psychological necessity, it ought to be called Subjectivism, before it assumes the various characters of animism (conceiving objects as animated), anthropomorphism (conceiving objects as men), or personification (conceiving objects as persons). By means of this intellectual process which enabled the earliest speakers to use the sounds expressive of subjective acts and states with reference to all that had become objective to them in outward nature [1], we are enabled to understand the gradual formation of four classes of objective roots.

1. Active: the sun burns;
2. Neutral: the moon shines;
3. Passive: the river is swallowed (by the sea);
4. Active transitive: the sun burns the flower.

[1] See BENEKE, NEUE GRUNDLEGUNG ZUR METAPHYSIK. VIII. LEHRS.; GERBER. DIE SPRACHE UND DAS ERKENNEN. p. 92.

ROOTS OF SANSKRIT.

It may be objected, no doubt, that all this is theory only, or a mere outline of the general purposes which the roots of any language might be made to serve, provided always that such roots exist, and that they possess the peculiar character which has been ascribed to them. It is easy to say that all roots must express acts, and more particularly such simple acts as constitute the daily occupations of a primitive society. The question is, Is it so, and can we by historical evidence prove that it was so in any of the languages best known to ourselves?

In order to answer this question perfectly, we ought to analyse the dictionary of a whole family of languages, the Semitic or Aryan, and show that the original meanings of their roots are really such as we have postulated. Hebrew has been reduced to about 500 roots [1], but it would be desirable that some professed Semitic scholar should undertake to collect the roots for the whole Semitic family in its widest sense.

An attempt has indeed been made to collect the roots of the whole Aryan family, but the results are as yet so uncertain that it would be unsafe to base any arguments on so changeable a foundation. BENFEY counted 1706 roots in Sanskrit, 226 of classes II, III, V, VII, VIII, IX; 1480 of classes I, IV, VI, X, the last comprising 143 roots. For Gothic BENLOEW admits 600 radicals, for modern German only 250, while GRIMM has collected 462 strong verbs in the Teutonic family. For Slavic DOBROWSKY gave 1605 radicals. POTT thinks that a language has on an average about 1000 roots, but FICK has reduced the number of roots necessary to account for the whole wealth of Aryan words to a much smaller number. He admits as primitive roots those only which consist

1. of one vowel;
2. of the vowel a and consonant (AD, AP, AR);
3. of a consonant or double-consonant and the vowel a (DA, PA, SA, STA, SPA, SNA). [2]

It stands to reason that when there is so much doubt as to what is the exact number of roots in any single language, and what is to be considered as a typical root or as a mere variety, there must naturally be much greater doubt when we have to determine what are the primitive phonetic elements out of which, according to general phonetic laws, a whole family of languages could have fashioned its dictionary.

---

[1] RENAN, HISTOIRE DES LANGUES SÉMITIQUES, p. 138.

[2] WÖRTERBUCH, p. 939.

This being the case, it is best, I think, to begin with an examination of the roots of one of the Aryan languages only, with a view of ascertaining their original form and meaning. The objection that we cannot properly speak of roots except during a period when the Aryan languages were not yet separated is not tenable. The radical period of Aryan speech must no doubt be placed before the agglutinative and inflectional (I still hold to these three stages of evolution), and in that sense all roots may be said to be Aryan, and not either Sanskrit, Greek, or Latin. But we have only to suppose that all Aryan languages, except Sanskrit, had become extinct, and nothing would prevent us in that case from drawing up a list of Sanskrit roots.

The chief reason, however, why I prefer to try the experiment which we have to try, on the roots of Sanskrit is that we possess for Sanskrit a very complete, perhaps more than complete list of roots (DHÂTUPÂ*TH*A) which is ascribed to a very ancient grammarian, PÂ*N*INI, whom I place between the time of BUDDHA and ALEXANDER the Great, though I have little doubt that much of the work ascribed to him must have been prepared for him by earlier grammarians. To Hindu grammarians at all events belongs the credit of having for the first time conceived the idea of a root, and of having made as complete a collection of the constituent elements of their language as it was possible to make in their time. If therefore we can prove our point, viz. that all roots of Sanskrit are expressive of simple primitive actions, we have at least a strong presumption in favour of our theory that the roots of all Aryan languages, possibly of the Semitic and Turanian languages also, will show the same character. We must be satisfied with small and imperfect beginnings, and though those who lead the way into a new field of research are sure to be left behind by those who follow in their track and cannot escape the blame of having done the work that has to be done very imperfectly, all pioneers must take their chance, and if they are knocked down must take comfort in the thought that without them probably no advance whatever would have been made.

PÂ*N*INI'S DHÂTUPÂ*TH*A.

Before we begin to examine PÂ*N*INI's list of roots, let us first consider his position in the history of the language and literature of India. Like his grammar, this collection of roots stands on the very threshold of what is commonly called Sanskrit literature. If we except the Vedic literature there is nothing more ancient in India than PÂ*N*INI, and his authority has never been questioned for the last two thousand years. During the Vedic period PÂ*N*INI had precursors in his own line, namely the authors of the NIRUKTA and of the PRÂTI*S*AKHYAS, but from the close of the Vedic period the position of that grammarian has been quite unique. No Academy ever claimed such absolute authority as he possessed. Whatever in the later so-called classical literature contravenes a rule of PÂ*N*INI is ipso facto wrong, and not even the greatest poets, such as KÂLIDÂSA, would venture to put their judgment against the

ipse dixit of their inspired grammarian. Therefore, even if we, from our point of view, should be able to show that many of PÂ*N*INI's rules and roots are fanciful and more than fanciful, the fact remains that these rules determined the whole of what is called Sanskrit literature, with the sole exception of certain portions of the MAHÂBHÂRATA and RÂMÂYA*N*A, while there is no root in his DHÂTUPÂ*TH*A which a Sanskrit author, even at the present day, would not consider himself perfectly justified in employing.

A work therefore such as PÂ*N*INI's collection of roots is of the highest value to the student of the history of Sanskrit. It has stood alone, unquestioned and unrivalled for thousands of years, and it is in our days only that the students of other languages have been able to produce anything like it, perhaps, I ought to add, something better than it. We must bear in mind that even what to us may appear purely theoretical and fanciful in PÂ*N*INI's grammar, is the theory and fancy of an age so remote that its very theories and fancies may become more important than the facts of later ages.

But however stupendous that monument of Indian ingenuity and industry appears, we must not be blind to its defects, though these defects may seem inherent in the nature of the work. What it proposes to do is to give us, as the result of a careful grammatical analysis, those elements of language which cannot be further analysed, and which in Sanskrit are called Dhâtu, a feeder or a root. But the discovery of these roots is beset with great difficulties. Roots are liable to phonetic changes, and in the process of composition and decomposition they are sometimes completely lost. It requires a perfect knowledge of the history and of the phonetic laws of a language before we can, for instance, trace the Bohemian dci to the root DUH, or the Latin aetas, age, to the root I, to go, or in French âge to the Latin aetaticum. It could hardly be expected therefore that PÂ*N*INI and his predecessors should always have been successful in discovering the true roots of Sanskrit words, or that they should have resisted the temptation of admitting new and fanciful roots, whenever it seemed difficult to trace certain words back to the recognised feeders of the language. Hence that large number of what we call unnecessary roots, that is to say roots imágined for the derivation of words which may be quite as well derived from other roots, or which admit of no satisfactory derivation whatever. For instance, a root NA*T*, to dance, is put down in the DHÂTUPÂ*TH*A, in order to account for na*t*ati, he dances, nâ*t*aka, a play, though this is but a regular Prâkritic modification of the older root N*R*T, to dance. Again, to account for such a word as Badarâ or Badarî, the cotton tree, a root BAD is admitted in the sense of being strong. We must remember that Hindu grammarians were at perfect liberty to admit as many roots as they pleased, for to them these roots were not, what they are to us, historical facts, but simply the result of phonetic analysis, the remainder of a process of subtraction which removes from words all that can be accounted for as formal, whether as suffix, prefix or infix, or as the result of the phonetic strengthening and weakening to which the

material elements of a language are liable, when passing through the stages of growth and decay.

An insufficient knowledge, however, of the phonetic laws of Sanskrit, though it may account for some of the unnecessary roots in PÂNINI's DHÂTU-PÂTHA cannot account for all. WESTERGAARD, to whom we owe the first critical edition of the DHÂTHUPÂTHA in his RADICES LINGUAE SANSCRITAE, published in 1842, a work that will always rank among the masterworks of Sanskrit scholarship, hesitated before expressing a decided opinion on the character of what I call unnecessary roots. With the caution and modesty characteric of the true scholar he advised his fellow-labourers to continue their researches, and to wait for new discoveries in Sanskrit literature before asserting the purely fanciful character of these unnecessary roots. Mira assertio, he says, quum tam paululum literae Indicae notae sint. Puto contra quemque sibi persuasum habere posse eas radices, de quibus omnes grammatici consentiant, quum literae Indicae melius cognitae fuerint, omnes exemplis inde sumptis probatas repertum iri!

Circumstances, however, have changed, and our knowledge of the ancient literature of India, particularly the Vedic, has grown so much that we can hardly continue to hope for any considerable additions. We must therefore try to account for PÂNINI's unnecessary roots in a different way. BENFEY suggested that they might have been taken from dialects spoken in India at the time when these roots were collected, or even from the languages of neighbouring tribes. This is certainly an ingenious conjecture, and I shall try to show that it can be supported by the opinions of native scholars.

THE SPOKEN LANGUAGE, BHÂSHÂ, AT THE TIME OF PÂNINI.

What we know of literary Sanskrit can never be supposed to have represented the living speech of the whole of India. On the contrary, it seems to represent a very small segment only, the language of the Brâhmans, the language of religion, law, and literature, and no more. This is admitted by PATAÑGALI, the author of the great commentary on PÂNINI's grammar, who when the question is asked who are the authorities to settle what is right and what is wrong in Sanskrit grammar replied: the '*S*ish*t*as', i. e. the educated people, but not the *S*ish*t*as of the whole of India, but those of Âryâvarta only, that is the country East of Âdar*s*a, West of Kâlakavana, South of Himavat, and North of Pâriyâtra.[1]

This shows that PATAÑGALI, and, as we shall see, KÂTYÂYANA also were fully aware of the fact that many local varieties of Sanskrit were spoken over the vast extent of India.

The question is what was the classical Sanskrit on which PÂNINI founded his grammar? It was not the VEDA, for he gives special rules for that. Nor was it the language which we find in any of the literary works accessible to

---

[1] PÂNINI, ED. KIELHORN, VI. 3, 109. VEDIC HYMNS, vol. I, p. 59.

us, for all of them, with the exception of mere metaphrases of Vedic texts and the two great epic poems, are founded on his grammar, not his grammar on them. PÂNINI constantly refers to the Bhâshâ, the spoken language, not to literary works. But that Bhâshâ from which he takes his rules and which he tries to bind down by his rules, had changed so much, even at the time when his earliest commentator, KÂTYÂYANA, wrote, that not only words[1] but even grammatical forms had gone out of fashion in the meantime. KÂTYÂYANA[2], it is true, speaks in general terms only, of the fact that some words enjoined by PÂNINI are no longer usual, and that they may belong to a different country. But PATAÑGALI enters into details. He points out that forms like the 2 p. pl. of the reduplicated perfect, ûsha, you shone, tera, you crossed, *k*akra, you made, pe*k*a, you cooked, which were taught by PÂNINI and occur in the VEDA (such as ûshá in RV. IV, 51, 4; *k*akra in RV. IV, 36, 4) had become obsolete, and had been replaced by such expressions as yûyam ûshitavanta*h*, yûya*m* tîr*n*â*h*, yûya*m* k*ri*tavanta*h*, yûyam pakvavanta*h*.

More important, however, and in some respects even more confirmatory of BENFEY's opinion are PATAÑGALI's remarks on KÂTYÂYANA's VÂRTTIKA which states plainly that some of the roots and words, sanctioned by PÂNINI, may have belonged to various localities in India. In this passage of the MAHÂBHÂSHYA which I discussed many years ago[3] (1852) we read: (VÂRTTIKA 5) 'They were all used in another place.' PATAÑGALI adds: 'And if you say that they are not found, then let an effort be made to find them, for the sphere in which a word is used is wide. The earth has seven islands, there are three worlds, four VEDAS with their supplements and UPANISHADS, divided into many texts. There are a hundred branches of the ADHVARYUS, the SÂMAVEDA has one thousand modifications, the BAHV*RIK*YA has twenty-one, the ÂTHARVANA-VEDA has nine divisions. There is besides, the VÂKOVÂKYA (dialogues), the ITIHÂSA (legends), the PURÂNA (old traditions), and the VAIDYAKA (medicine). So wide is the sphere in which a word may be used. Without having explored the whole sphere in which a word may be used, it would therefore be mere rashness to say that certain words are not used.'

After this follows another important passage, important because it treats of a subject which is treated in a similar manner in the NIRUKTA also, a work supposed to be anterior to PÂNINI. There in the NIRUKTA we read II, 2: 'Vedic nouns (k*ri*t) are employed which are derived from ordinary roots, such as damûnâ*h* and kshetrasâdhâ*h*, and likewise ordinary nouns are employed which are derived from Vedic roots, such as ush*n*a and gh*ri*ta.' This means that dâmyati, from which damûnâ*h* is formed, is not found in the VEDA[4], though it is common in ordinary Sanskrit. The same applies to sâdhyati, from which kshetrasâdhâ*h* is formed. On the other

[1] See BHANDARKAR, WILSON LECTURES, p. 28.

[2] PÂNINI, ed. KIELHORN, vol. I. p. 9.

[3] ZEITSCHRIFT DER D. M. G. VII, 373.

[4] It occurs once in a very artificial passage of the B*RI*HAD. ÂR. UP. V, 2, 1: S. B. E. XV, p. 189.

hand the root of ush*n*a, hot, exists in the Vedic language only, viz. USH, (first conj.) to burn; likewise that of gh*ri*ta also, which is GH*R* (third conj.).

This shows that the author of the NIRUKTA was aware that certain verbal roots were used in the VEDA which were not used in Post-Vedic Sanskrit, and that other verbal roots were used in Post-Vedic Sanskrit which were not used in the VEDA. It shows, in fact, that already at the time of YÂSKA Vedic Sanskrit had been replaced by another kind of Sanskrit.

We now come to another remark of the same author which shows that he knew not only of these chronological, but likewise of certain local or dialectic differences in the language as spoken at his time. For he goes on to say:

'Among some people the verbal roots only are used, among others their derivatives only. For instance, the verbal root *s*avati, meaning to go, occurs among the Kambo*g*as only, while they use its derivative *s*avas (corpse) among the Âryas. The verbal root dâti (to cut) occurs among the Prâ*k*yas (Eastern people), its derivative dâtra (sickle) among the Udî*k*yas (Northern people).'

YÂSKA therefore, who is anterior to PÂ*N*INI, was aware of the existence of provincial words, and at a later time PATA*Ñ*GALI fully endorsed his remarks. After the passage translated above, PATA*Ñ*GALI, continuing almost in the very words of YÂSKA, says: 'The verbal root *s*avati, to go, is employed among the Kambo*g*as only, the Âryas employ it in the derivative form *s*avas (corpse). The verbal root hammati is employed among the Surâsh*t*ras, ra*m*hati among the Prâ*k*ya-madhyamas, while the Âryas use only gami, in the sense of to go. Dâti, to cut, occurs among the Prâ*k*yas, dâtra, the sickle, among the Udî*k*yas.'

I have quoted these remarks of YÂSKA, KÂTYÂYANA, and PATA*Ñ*GALI because they seem to me to confirm, what would otherwise be a mere conjecture, namely BENFEY's view that the language spoken at the time when PÂ*N*INI composed his grammar was much richer, much more diversified in different parts of India than we imagine. PÂ*N*INI himself calls that language Bhâshâ, and it is difficult to understand how some scholars can deny the historical character of that language, when we see how PÂ*N*INI throughout his grammar takes its existence for granted, and carefully distinguishes it from the *KH*ANDAS, NIGAMA, MANTRA, and BRÂHMA*N*A, that is the Vedic literature.

If therefore there are roots in PÂ*N*INI's DHÂTUPÂ*TH*A, which cannot be authenticated in the Sanskrit literature known to us, BENFEY's opinion that they may have been taken from the language, as spoken in PÂ*N*INI's time in different parts of India, seems perfectly legitimate, and ought not to be summarily rejected, although it is right to look for other explanations also.

VULGAR DIALECTS AS THE TIME OF KÂTYÂYANA.

We must take care not to transfer what KÂTYÂYANA, still less what PATA*Ñ*GALI tells us, to the time of PÂ*N*INI; but, after making that reservation, we may add that in KÂTYÂYANA's time vulgar dialects must have existed,

which though they had not yet suffered the phonetic havoc which characterises Prâkrit[1], had, according to PATAÑGALI's quotations, come very near to the standard of Pâli.

PATAÑGALI, in discussing the merits and demerits of the study of grammar, has to meet an objection that in learning the right word we cannot help learning at the same time a number of vulgar words (apabhra*ms*as), such as gâvî, go*n*î, gotâ, gopotalikâ, which are all dialectic varieties of the classical word gau*h*, cow.

In another VÂRTTIKA (I, 3, 1, 12) KÂTYÂYANA adds that it was neccessary to give a complete list of all Sanskrit roots in order thereby to exclude such verbs as â*n*apayati etc. PATAÑGALI adds va*tt*ati and va*ddh*ati. These three words are like gâvî and gonî not so much Prâkrit as Pâli, viz. â*n*âpeti, to command, va*tt*ati to be, va*ddh*ati, to grow. And when he adds that in ordinary parlance kasi is used for k*ri*shi, di*s*i for d*ris*i, these are again Pâli words, rather than Prâkrit, for in Prâkrit k*ri*shi would be kisi[2], and d*ris*i, disi.

I have referred to these passages in order to claim an unprejudiced consideration for PÂNINI's LIST OF ROOTS. I do in no wise commit myself to a recognition of every root which PÂNINI has recognised, but I do not think we have any right to exclude as purely fictitious every root of which as yet we cannot prove from literary documents that it was used either in nominal or verbal derivatives. The chief literary documents which we can consult, excluding those which are completely under the sway of PÂNINI, are the BRÂHMANAS, ÂRANYAKAS, UPANISHADS, SÛTRAS, possibly the Epic Poems, and these require a much more careful examination than they have hitherto received. I go even further, and, considering the age of Pâli and of the Buddhist Sanskrit, I should look in these two branches of Indian literature for traces of roots, collected by PÂNINI from the bhâshâ, with which they were contemporaneous. That the language of the Buddhist Sanskrit SÛTRAS is in some cases not very far removed from that of the BRÂHMANAS has been pointed out by Professor KERN in his INTRODUCTION TO THE SADDHARMA-PUNDARÎKA (SACRED BOOKS OF THE EAST, VOL. XXI, p. XVII). He there mentions the Buddhist Sanskrit term sarvâvat, (Pâli sabbâvâ) which in classical Sanskrit has hitherto been met with in the SATAPATHA-BRÂHMANA only. A second instance, viz. ekoti, which occurs once in the SATAPATHA-BRÂHMANA (XII, 2, 2, 4) in the sense of 'having one and the same course' and which KERN supposes to be the original form of the Buddhist Sanskrit ekoti in ekoti-bhâva (Pâli ekodi-bhâva), seems to me more doubtful, particularly if the true reading in the LALITA-VISTARA is eko*t*i-bhâva. In this case it is not impossible that the author of the SATAPATHA-BRÂHMANA has what is called 'sanskritised'

---

[1] KIELHORN in the Z. D. M. G. XXXIX. p. 327 calls these words Prâk*ri*t, but to avoid misunderstanding, it will be well to distinguish between Pâli and the other Prâk*ri*t dialects, properly so called, though, no doubt, the name prâk*ri*ta may be applied to both. Supati, too, which he quotes from PÂN. III, 1. 91, 4, is Pâli rather than Prâk*ri*t, where svapna has dwindled down to sivi*n*o (VAR. 13, 63). See JACOBI in K. Z. XXV, 292; 603; BHANDARKAR, WILSON LECTURES, p. 89.

[2] VARARUCHI, ED. COWELL I. 28.

a popular word, eko*t*i, which meant the same as ekâgra, by explaining it through eka-ûti, while the Buddhist author preserved the word as it was used in the bhâshâ, and the Pâli writer took it in another dialectic form as ekodi[1].

Professor KERN who considers the root LAṄG as a prâkritism of ING, shows that it occurs both in the Buddhist literature (Sanskrit, Gâthâ, and Pâli) and in the BR*I*HAD-ÂRA*N*YAKA, VI, 4, 23.

The same applies to the root MIṄG which was collected by PÂ*N*INI in his DHÂTUPÂ*TH*A. It is easy to say that PÂ*N*INI invented it. But why should he have done so? I am not aware of any word which he derived from it. As to its meaning, I doubt whether PÂ*N*INI took it in the sense either of speaking (bhâshâyâm) or of shining (bhâsâyâm), which our dictionaries attribute to it. PÂ*N*INI gives in his DHÂTUPÂ*TH*A XXXIII, 79—109 a string of roots which he defines as bhâshârthâ*h*. Now these roots cannot possibly have all the same meaning, namely that of speaking or shining, and I have little doubt that WESTERGAARD was right in supposing that bhâshârthâ*h* was here intended for 'They have those various meanings which are known in the Bhâshâ.' And of that Bhâshâ we find traces both in Pâli and in the Buddhist Sanskrit. In Pâli sam-mi*ṅ*geti means to bend back, and I do not see how we can identify this, even diffidently, with sam*riṅg* (CHILDERS) or sam-v*riṅg* (KERN[2]). In Buddhist Sanskrit we have un-mi*ṅg*, to bend forward, unmi*ṅ*gita, opened. Here, therefore, we have a root which PÂ*N*INI ascribes to the Bhâshâ, which, as yet, has not been found in Sanskrit, but which exists both in Pâli and in Buddhist Sanskrit.

Another fact which ought to make us pause before rejecting every root that cannot be authenticated in literature, is that now and then we meet with a root in the DHÂTUPÂ*TH*A which has been postulated by comparative philologists on the strength of its derivatives in other Aryan languages, but of which no trace has ever been discovered in Sanskrit itself. Thus dry, drought in English, dryge in AS., trocken in German, require the admission of a root which, according to GRASSMANN's rule[3], would be DRUKH or DRAKH. How shall we account for the presence of such a root, namely DRÂKH, *s*osha*n*e, to be dry, in the DHÂTUPÂ*TH*A, considering that it has never yet been traced anywhere in Sanskrit, either in verbal or nominal derivatives? A secondary form DHRÂKH, with initial and final aspirate, was naturally a great delight to GRASSMANN, as confirming his theory of the former existence of roots with initial and final aspirates, as required by AS. dryge, but here we can hardly follow him. The vowel and the final consonant of DHRÂKH leave some difficulty, still the coincidence is too great to be dismissed as purely accidental.

EXAMINATION OF PÂ*N*INI'S ROOTS.

After these preliminary observations we now proceed to an examination of PÂ*N*INI'S COLLECTION OF ROOTS. And here it gives me much pleasure to

[1] See ACADEMY, March 27, 1866, Dr. MORRIS on Ekodi-bhâva; and April 3. For similar mistakes in sanskritising vulgar, apabhra*m*sa, and Pai*s*âkî words see SYLVAIN LÉVI, JOURNAL ASIATIQUE, 1885, p. 415.

[2] BUDDHISMUS. I, p. 145.

[3] See KUHN'S ZEITSCHRIFT XII, p. 81.

acknowledge how much light has been thrown on the true nature of this difficult work bei Professor HJALMAR EDGREN in his excellent paper ON THE VERBAL ROOTS OF THE SANSKRIT LANGUAGE, published in the JOURNAL OF THE AMERICAN ORIENTAL SOCIETY in 1879. Though from what I have said before, it will appear that I cannot agree with all his conclusions, his essay will always mark a very important advance in the true appreciation of PÂNINI's great work. He distinguishes first of all between two classes of roots, the authenticated and the unauthenticated. In the first class he comprises all such roots as have actually been met with in personal or impersonal forms, and he brings their number to 992. That number will probably be increased by a few casual discoveries, but I doubt whether it will ever go much beyond 1 000. These are the living germs of the Sanskrit language, such as we know it from its literary remains.

From that number, however, Mr. EDGREN deducts first of all 112 duplicates, forms such as DAD (2, 16) and DÂY (14, 9)[1] by the side of DÂ; DADH (2, 7) by the side of DHÂ; Î (9, 34; 24, 40; 26, 34), and AY (14, 1) by the side of I; VEP by the side of VIP etc. He also treats nasalised as mere varieties of unnasalised roots, counting BADH and BANDH, SUBH and SUMBH, SAS and SAMS us identical roots. So far most scholars would probably agree with him. But when he proposes to treat SKAR and KAR, SKHID[2] and KHID, STAN and TAN, SPAS and PAS likewise as mere phonetic modifications, he seems to me to go either too far or not far enough. These roots have no doubt a common origin, but it is by no means clear that the forms without initial s were derived from those with initial s, or vice versa. They may be treated as parallel roots, particularly as in several instances their meanings also are kept distinct. Thus we find SMAR and MAR, KAND and SKAND, SKAM and KAM[3], STIM and TIM, SPHAR (for SPHUR) and PHAR, SK(Y)UT and K(Y)UT, STÂ und TÂ, in stâyú and tâyú, thief; STIP and TIP, and these seem to me to have as much right to be treated as parallel, though cognate roots, as GRABH, RABH, and LABH; NAS and AS[4]; NAH and AH (in amhas etc.).

After having reduced the number of authenticated roots from 992 to 880, Mr. EDGREN next takes away 48 denominative roots, such as AMS, AṄK, ARGH, ARTH etc. This reduction is quite reasonable, provided always that the nouns from which they are formed can be traced back to some other authenticated root. Thus DHÛP, to fumigate, can be accounted for as a derivation of DHÛ, to shake, SÛTR, to tie or to declare in the form of a sûtra, from SIV, to sew; but SABD, to sound, or MÛL, with ud, to uproot, are in a different position. They cannot, or, at all events, they have not yet been traced back to any other roots and have therefore a right to at least a provisional place in the DHÂTUPÂTHA.

Mr. EDGREN, after deducting 48 denominatives, and 16 other roots, which can be accounted for as derived from others, such as kâṅksh (from KAM or

[1] WESTERGAARD, p. 6, note.

[2] This seems a mistake; see ATH. V. v, 18, 7.

[3] See BENFEY, KURZE SANSKRIT-GRAMMATIK, § 62, note.

[4] The parallel forms would be AS, AMS, ANAS, NAS.

kan), *gâgar* (from gar), daridrâ (from drâ), etc. arrives at 880—64 = 816 as the actual number of authenticated roots which cannot be traced back to any simpler forms.

But even these remaining 816 roots can be still further reduced by showing that several of them are clearly parallel roots and form what may be called clusters. Thus, as l in Sanskrit is a parallel form of r, in most cases a later modification of it, such roots as ramb and lamb both meaning to hang down, ra*m*h, to hasten, and laṅgh, to leap, may fairly be counted as one, though they vary considerably in their application to special meanings. The same remark applies to certain roots in which r is final, such as dar, to burst, dal, to split; *k*ar, to go, and *k*al, to move; *g*var, to be hot, and *g*val, to glow; or where it is medial as in pru, to move on, and plu, to float, mraksh, and mlaksh, mre*t* and mle*t*; mre*d* and mle*d*; krand and kland. But if Mr. Edgren goes a step further and treats, for instance, lingual *n* and dental n as interchangeable and therefore bhan and bha*n* as parallel roots, I cannot follow him. The lingual *n* has a character of its own in Sanskrit, and I doubt whether it ever takes the place of a dental n without a definite reason. That r and sh produce that change is well known, likewise that in many cases r and sh may disappear, and yet leave behind their effect in the change of dentals into linguals. But without a cause a dental never becomes a lingual, and therefore bha*n*, to speak, though it may be a dialectic variety, cannot possibly be treated as a development of bhan, to sound. If it is to be connected with some other root, I should rather think of bhâsh, to speak, though I admit that it is as difficult to account for the presence of a final lingual sh in bhâsh as for that of the final lingual *n* in bha*n*.

And what applies to bhan and bha*n* applies also to such roots as at and a*t*, to *k*al and *s*al which Mr. Edgren groups together. at, to go, could not be changed into a*t*, to roam, without some reason, and that reason, namely the former presence of an r or sh, would at once separate the two roots. If a*t* has to be accounted for, the root *ri*t, to follow, to pursue, would offer a far better explanation than at. As to *k* and *s* being interchangeable at the beginning of a word, I know no evidence for it, and cannot therefore, for the present at least, accept such a cluster as *k*al, *k*ar, and *s*al, to leap.

Accepting, however, the general principles followed by Mr. Edgren, we may, under protest, admit his further reduction of 816 to 789 authenticated roots. He is himself fully aware that there may be much difference of opinion on this subject and that we must leave a certain margin to individual opinion. There would then remain 789 authenticated roots, sufficient to explain the whole wealth of the Sanskrit dictionary. But though every one of these roots can claim a kind of personal individuality, I pointed out many years ago (lect. s. l. vol. II. p. 329 seq.) that some of them can be arranged in families, though I did not commit myself exclusively to any theory in order to explain the exact degrees of relationship which hold the different members of such families of roots more or less closely together.

VARIATION OF ROOTS.

After carefully weighing the various theories proposed by Pott, Curtius, Fick and others, I still retain my conviction that none of them suffices by itself to account for all the facts which we have to explain. I cannot resist Pott's argument altogether, and I find that Mr. Edgren also is inclined to look upon such a root as *UGGH*, to leave, to abandon, as a compound of HÂ, to leave, with the preposition ud. Benfey admits VYAY = VI + AY; VYAÑK = VI + AÑK; VIDH = VI + DHÂ; PYUSH = API + USH, and some more. I should like to add at least BHISHAG, to heal, which I derive from SAG, to stick on, and bhi for abhi, in the sense of putting something on a wound or on any aching part of the body; likewise TYAG, to leave, to give up, from ti for ati, and AG, to throw, and possibly VYAG, to fan, from vi and AG; though I should not venture to go so far as some native commentators have done, who derive YAG, to sacrifice, from TYAG, to give up, i. e. to offer.

I am ready likewise to admit the theory of Benfey, Curtius and others who recognise in certain final consonants remnants of derivative verbs. If we know how often p is used in Sanskrit to form causatives and denominatives, we can hardly doubt that the same element exists in SARP, to creep, as compared with SAR, to go; in KALP, to prepare, as compared with KAR, to make; in KSHAP, (caus.) to destroy, as compared with KSHI, to destroy.

If one remembers how often the root DHÂ, to set, has been used in Greek for the further differentiation of roots, as in ἐσ-θί-ω, to eat, from AD, in ἀμυνάθειν etc.[1], we can hardly wonder that the final dh of many a Sanskrit root should have been interpreted in the same way. Why should not VUDH, to fight, be connected with YU, to join; MARDH, to destroy[2], with MAR, to crush; GÛRDH, to praise, with GUR, to approve?

The final *g* too may seem to be connected with the root GA or GAN, to produce, and thus YUG, to join, may come from YU, to join; GARG, to roar, from GAR, to call out; MARG, to rub, from MAR, to grind; VARG, to turn away, from VAR, to guard; SARG, to send forth, from SAR, to move; SPHURG, to rumble, from SPHUR, to quiver. When we meet thus with a number of roots, having the same or nearly the same meaning, and differing outwardly by one additional letter only, the conviction, no doubt, grows strong that this letter was really added in order to modify slightly the meaning of the simpler root. If this happened in one or two cases only, other cases would follow by the mere force of habit.

But I feel doubtful nevertheless whether this theory which treats differentiating consonants such as p and *g* and dh in SARP, SARG, and VUDH as verbal suffixes, possibly as remnants of independent roots, is altogether satisfactory. If there were no other consonants but p, *g*, and dh, or if some other consonants occurred with greater frequency and always with the same modificatory power, I should feel inclined to see in Curtius' theory as solution of all difficulties. But as the argument now stands, we must in most cases go further back and look for deeper causes to account for the facts which such Sanskrit roots present to us; we must try to distinguish between successive or phonetic, and contemporary or dialectic variety.

[1] See Curtius, Verbum, II, 339. [2] M. M. Lect. S. L. vol. II. p. 360.

1. PHONETIC CHANGE. SUCCESSION.

There is one class of modifications in roots which may safely be ascribed to what I call Phonetic Change, though even here it does not follow that one vowel was always changed into another in course of time, but it may sometimes be more correct to treat the two or three vowels as dialectic varieties of one and the same type. This whole chapter of radical pathology has been well treated by BENFEY[1], and after him by CURTIUS and others.

I. Vowel changes.

a) a and â: in DAS, to waste, and DÂS to vex; BADH, to bind, and BÂDH, to oppress; RAÑG, (rag) to be bright, and RÂG, (dîptau) to shine; VAS, to be eager, VÂS, to bellow; SAMS, (sas), to proclaim, SÂS, to teach; SAS and SÂS, to cut. See besides such stems as SAM, sâmyati, etc., PÂN. VII, 3, 74; and KAM, âkâmati, etc. PÂN. VII. 3, 75—76; KAM, kâmayate, PÂN. III, 1, 30.

Corresponding changes of î and i, û and u, *rî* and *ri*, may be seen in any Sanskrit grammar. Thus the verbs beginning with PÛ shorten their vowel in the special tenses (PÂN. VII, 3, 80). GUH lengthens its vowel in the same tenses (PÂN. VI, 4, 89). DIV forms dîvyati, BHÎ varies with BHI (PÂN. VI, 4, 115). Changes peculiar to special tenses may become general.

b) â and î: in AÑG, to move, IÑG, to move; AG, to drive, and ÎG, to drive, also EG; AR, to move, and ÎR, to move; AS, to get, and ÎS to get, to possess; possibly AH, to choke, to gasp, and ÎH, to desire; KHÂD, to squeeze, chew, and KHID to press; TAR, TIR, also TUR; SAMS, SÂS, to cut, SISH, to hurt; SÂS, (sams) to teach, SISH to teach; SÂDH, SADH, to reach the goal, SIDH, to reach the goal; TAM, to be weary, TIM, to be quiet; SAM, SIM, to labour. There is, besides, the Ablaut of roots in â (η, ᾱ, ω), giving us DHÎ, STHÎ, and DÎ by the side of DHÂ, STHÂ, DÂ. See also MÎ, MI, and DÎ, PÂN. VI, 1, 50.

c) â and u: in KAMP, to tremble, KUP[2], to be angry; TAR, TVAR, TÛR, to hurry; MAD, to gush forth, to rejoice, and MUD, to be glad. This change is different from the very common transition of an initial va into u as in VAKSH, to grow, and UKSH, to grow; VABH, to weave and UBH, to bind; VAH, to carry, and ÛH, to move; VAR, to cover, and ÛR-*nu*, to surround; perhaps also BHAG, to share, and BHUG, to eat, to enjoy.

d) a peculiar change of a to ê: AG, ÎG, and EG to set in motion; GAH and GEH, to gape; BHRAMS and BHRESH, to shake[3]; MARD and MRED, to gladden, VAS and YESH, to boil; VAN and VEN, to desire; BHRÂG and BHREG, to shine.

e) Nasalisation of radical vowels: in AS and AMS; AH and AMH; MAH and MAMH; IDH and INDH; ARG and ARÑG; BADH and BANDH; SUBH and SUMBH; SAG and SAÑG and many more. All verbs such as MANTH, PÂN. VI, 4, 24; see also PÂN. VI, 4, 25—26; VII, 1, 59—60.

---

[1] GRAMMATIK DER SANSKRITSPRACHE, 1852, p. 71; KURZE SANSKRIT-GRAMMATIK. 1855, p. 26.

[2] The change of a into u may be due to a parasitical v after k, t, and p. Thus, besides kamp and kup there may have been kvap, as in kvath, to boil. Tur and tvar may go back to tar, as tvaksh goes back to taksh.

[3] See JOH. SCHMIDT, ZWEI ARISCHE A-LAUTE, in K. Z. XXV, p. 62.

II. Other changes, consonantal etc.

a) Reduplication with loss of final vowel: DHÂ and DADH; DÂ and DAD; DHÛ and DUDH; HÂ, to leave and *G*AH.

b) Final s added (desiderative): A*S* and AKSH; NA*S* and NAKSH; Î*S*, to reach, and ÎKSH, to perceive; KÂM and KÂṄKSH; YA*G* and YAKSH; *S*RU and *S*RUSH; ÎR and ÎRSH; I and ISH and ÎSH; RAH, to free, to keep off, and RAKSH, to strive to keep off, i. e. to save[1]. With change of vowel, BHIKSH, to beg, from BHA*G*, to share, and BHAKSH, to eat; DHIKSH, to light, from DAH, to burn; MOKSH from MU*K*. I doubt however whether BHÂ and BHÂS, RÂ and RÂS, G*R* and GRAS, belong to the same category.

c) Reduplication with contraction: GHAS, to devour, and *G*AKSH, to devour; HAS, to laugh, and *G*AKSH, to laugh; KAS in *K*AKÂS, to shine, and *K*AKSH, to shine, to see; SA*K* and SAS*K*.

d) Prosthetic i as in IYAKSH, IRA*G*, IRADH, and even INAKSH, by the side of YA*G*, *R*G, RÂDH, and NA*S*; probably due to imperfect reduplication.

e) Final Â (and ài) with shortening of base: Î and VÂ, to go; U and VÂ, to weave; KÂ*S*, to shine, and K*S*Â, i. e. KHYÂ, to tell[2]; GAL, to drop, and GLÂ, to droop, unless connected with G*R*, to decay; GH*R*, to drip, GHRÂ, to sniff; *G*AN, can[3], and *G*NÂ, to know; *G*AS, to be tired, and KSHÂ (?), to fail (kshaye); *G*Î and *G*YÂ; T*R* and TRÂ; D*R*, to tear, and DRÂ, to run; DHAM and DHMÂ; DHÎ and DHYÂ; P*R* and PRÂ; PÎ and PYÂ; BHAS and PSÂ, to devour; MAN and MNÂ; MAL and MLÂ; VÎ and VYÂ, to cover; *S*Î, to sink, and *S*YÂ, to settle, to curdle; *S*Û and *S*VÂ, also *S*VI; *S*R and *S*RÂ, to boil; SAN (?) and SNÂ (also SNU, to drop); STÎ and STYÂ, to stiffen; HÛ and HVÂ, to call. The Sanskrit root *KH*Â, to cut, from which *kh*âta, *kh*ita, and *kh*yati, presupposes a root SKÂ, which appears in Lat. de-sci-sco etc. (CURTIUS, p. 145). SKÂ, however, points to SAK, and this appears in Lat. secare (ASCOLI, K. Z. XVI, 207).

Possibly the roots DÂ, SÂ, and *S*Â belong to the same class. If, as has been supposed, DÂ, to divide, is connected with AD, then

AD: DÂ, to divide, dâti, dyati, dayate;
AS: SÂ, to throw, sâti, syati, (saya);
A*S*: *S*Â, to sharpen, *s*i-*s*âti, *s*yati, (*s*i-*s*aya).

f) Sometimes this final â varies with i, which may become ay, as in *S*VÂ and *S*VI, VÂ and VI, to weave; G*R* and GRI, *g*rayati, senescere; G*R*, to move (?) and GRI.

g) Sometimes final â varies with u which may become av as in D*R*, DRÂ and DRU, S*R* and SRU, to flow; but hardly *S*ÂN, to whet, and KSH*N*U, unless ksh = *s* + *s*.

Mr. EDGREN connects even YAM and YU, which would be analogous to DRAM and DRU; and KAMP and KUP; but when he goes further and derives these, as well as YAT and YU*G* and YUDH from DAM, I doubt whether it is safe to follow him.

---

[1] See CURTIUS, GRUNDZÜGE, 28; 64.

[2] RIGVEDA. PRÂTI*S*ÂKHYA, p. 13, note; cf. Zend khçâ.

[3] *g*â-nâ-mi = *g*an̑-nâ-mi; cf. *g*â = gam.

Yet all these phonetic modifications or affections, all the changes, in fact, which could safely be included under the comprehensive name of Phonetic Change will not suffice to explain everything that has to be explained; nay some even of the phonetic affections which we have just examined may require a different explanation as being not simply phonetic. We must here, as elsewhere, have recourse to Dialectic Growth, as the second force which, together with Phonetic Change, has helped us to explain most of the riddles in the life of language.

2. DIALECTIC GROWTH. COEXISTENCE.

Let us suppose that people engaged in cracking bones, breaking stones, or felling trees, accompanied these and similar acts by the sounds of KRA. TRA, or PRA, that is by sounds produced by a firm closing and sudden opening of the chief barriers of the human voice, the throat, the teeth, and the lips. At first the variety of these sounds would probably have been far greater, for there is no reason why the inherent vowel should have been a rather than i or u, or why the r should have been pronounced before rather than after the vowel. We might thus have KAR or KRA, TAR or TRA, PAR or PRA; and again KRA, KRI, KRU, KAR, KIR, KUR etc. The very fact that roots had to be explained as sounds accompanying the acts of many people working in common would explain the original variety of such sounds, a variety due quite as much to the actual variety of individual sounds as to the more or less delicate perception, remembrance, and power of imitation of them by different members of the same gang. No doubt every one of these sounds was uttered at first by one individual only, for everything in the world is at first done by one individual only; but that individual must be a leader of men, and the true leader of men is he who leads while being led. From the process of leading while being led, two results would naturally follow: If these sounds were to answer their social purpose, that is, if they were to be understood, it was necessary, either that one individual sound should in the end prevail and the rest vanish, or that by a kind of friction and compromise the various sounds which had been started should be merged into one. The result in both cases would be much the same; the fittest sound would survive, the others would slowly vanish, unless they could be made to answer some new and special purpose. By the first process, that of individual selection or specialisation, we could quite as well as by composition account for roots, such as YUDH, to fight, YU*G*, to join, being adopted, because they happened to be the favourite terms of one great leader of men; by the second process, that of phonetic generalisation, the existence of such a root as YU, to join, might be explained, as being the most neutralised form of many more individual sounds, such as YUDH, YU*S*, YAU*T*, etc.

All this is, of course, purely hypothetical, and cannot be otherwise, because this first period in the growth of roots belongs to a past which we can reach by hypothesis only. All we can do is to look for possibilities by which the realities of language can be explained, though always keeping our

minds open for new explanations, whether adapted to single cases only, or to whole classes of words. What we have to guard against is the very common error that by positive assertion or reiteration, or even by wide popularity, one theory becomes more certain than another. I do not deny that YUDH and YU*G* may be explained as compounds of the root YU and the two roots DHÂ, and *G*AN, but I cannot shut my eyes to the difficulties of admitting such compounds, nor can I see any intelligible explanation of such modificatory consonants as final n, t, v, d, *k*, all of which are likewise admitted by Mr. EDGREN as radical suffixes (see also BENFEY, GRAMMATIK DER SANSKRITSPRACHE, § 144, IV). I therefore keep my eyes open for the other explanation, namely that out of a large number of individual or occasional sounds YUDH and YU*G* survived, because used by a powerful man or by a powerful clan, while YU survived as the most general sound by which the various acts of joining either in combat or in peaceful work had been expressed. These two hypotheses do not exclude one another, and by either of them we could understand what we must learn to understand, namely the existence of clusters of roots some of which, both in form and meaning, are co-ordinate, while others may be subordinate.

ROOT M*R*.

In my LECTURES ON THE SCIENCE OF LANGUAGE (vol. II. p. 347) I tried to show what I mean by a cluster of roots, selecting for that purpose the root M*R* and its relatives. There are two ways of representing the genealogical relationship of this family of roots. We can either look upon the simplest form M*R* as the ancestor of all the rest, or we may consider it as simply one out of many cognate roots, though perhaps as the most typical representative of the whole family.

In the first case our stemma would be something like this:

M*R*

(mal, mlâ)[1]

M*R**K*	M*R**KH*	M*R**G*	M*R*V	M*R*D	M*R*DH	M*R*SH	M*R**S*
to hurt	to perish	to polish	to crush	to rub	to injure to weary	to forget	to stroke to meditate
(mru*k*, mlu*k* mlup) to perish, to set.	(mûr*kh*) to faint			(mrad) to rub (mar*d*) to soften (mre*d*) to gladden (mrit) to crumble			(mraksh, mar*k*sh, to rub)

---

[1] I distinguish phonetic varieties by small letters.

In the second case we might represent the cluster in the following way:

MṚ*K*

MṚ*S* MṚ*KH*

MṚSH MṚ MṚ*G*

MṚDH MṚ*N*

MṚD

Besides these nine roots which have survived in Sanskrit, there may of course have been many more which became useless after a time and were replaced by others. But taking those which have survived, I can hardly bring myself to believe that they are all later descendants of one root MṚ. Some of them may be, but others lend themselves far more naturally to the second explanation, namely that they exhibit the working of Dialectic Growth, and represent to us the few remaining trees of a forest which may have been as many years in growing as it was in being cleared and rendered pervious to the rays of rational thought.

INITIAL MODIFICATORY LETTERS.

And what applies to these so-called radical suffixes, applies with still greater force to certain initial consonants which are supposed to have been either added or omitted in order to differentiate certain roots. Some of these consonants are clearly movable elements, but it does not follow that they were either added or omitted, considering that these double roots may equally well be explained as parallel forms from the very beginning.[1]

RESIDUUM OF REAL ROOTS.

I feel therefore very doubtful whether, for the present at least, we should go so far as Mr. EDGREN. I can follow him down to 789 roots, or deducting the roots SAD, BHAṆ and A*T*, to 792 roots. I also agree with him when he treats such roots as PÂ, to drink, and PÎ, to drink, SÂDH, to accomplish, SIDH, to be accomplished, RAÑ*G*, to be bright, and RÂ*G*, to shine, and again all such roots as MAN and MNÂ as primary and secondary, MNÂ being derived from MAN, RÂ*G* from RAÑ*G* or RA*G*, PÎ from PÂ. But I prefer to treat most of the other roots which Mr. EDGREN considers as derivative, as parallel, particularly as most of those which he calls derivative occur simultaneously in the earliest literary documents, while many of them can be proved to have existed even before the Aryan separation.

In several cases I doubt the relationship of the roots which he classes together. I do not see how NARD, to roar, could have become NAD, to sound,

[1] See before p. 15.

though NAD may be related to NAND, to rejoice. I know of no certain analogy even for such doublets as KAM, to love, and KAN, to be pleased, still less can I follow him when he tries to connect YUG, YUDH and YU with YAM and DAM. Mr. EDGREN is himself fully aware of the uncertainty of many of his conclusions, and like a true scholar he warns his readers against trusting too implicitly in the reduction of the Sanskrit roots which he has carried out. From the 789 (792) roots which remained at the end of his last census, he deducts 156, which I should generally allow to be cognate, but not necessarily derivative. This leaves 633 roots. From these he deducts a new list of what he calls 'varied developments of some lost elementary roots', leaving 587 roots. With regard to this last list, the only question is whether we must really admit with Mr. EDGREN the former existence of such primitive elementary roots, or whether it is not far preferable to treat roots like KAM and KAN, NARD and NAD, as the natural effects of what I call Dialectic Growth in roots. I do not see how it follows that, because *SUK*, to shine, *SUBH*, to shine, and *SUDH*, to purify, leave the impression of being cognate roots, there must have been an original *SU*, from which they were all derived. Nor can I bring myself to see more than accident in the fact that a number of roots ending in m, such as AM, KRAM, DRAM, BHRAM, express motion, while others ending in n express sound, e. g. TAN, DHVAN, BHAN, RAN, SVAN. I quite understand Mr. EDGREN when he says that a more vigorous dealing with this subject would considerably reduce the number of 587, but I am afraid that the latitude which we should have to claim for that purpose might lead us to where it has led other scholars who, like Dr. MURRAY, imagined that they could derive our language from nine roots, AG, BAG, DWAG, CWAG, LAG, MAG, NAG, RAG, SWAG, or who, like Dr. SCHMIDT, traced the whole Greek dictionary back to the root E, and the whole Latin dictionary back to the root HI.[1]

With all these reservations, however, I do not in the least intend to detract from the very useful work which Mr. EDGREN has carried out, and which seems to me to mark a decided advance beyond what had been achieved in the same direction by such eminent scholars as BENFEY, POTT, and CURTIUS. Whether we shall have to admit in the end 1000 authenticated roots, or 992, or 880, or 816, or 633, or 587, the marvellous fact remains that out of this small number of roots the whole wealth of the Sanskrit language has been elaborated, and that the problem of the origin of the Sanskrit language — and to a certain degree of all the Aryan languages — is solved, if we can give an intelligible account of the origin of this small number of predicative roots, together with the few demonstrative or pronominal elements which were employed for the derivation of verbal and nominal forms. I call this a marvellous fact, because it would have sounded incredible to men such as PLATO and ARISTOTLE, nay even to DESCARTES and SPINOZA, and it seems to me to mark a new dawn not only in the science of language, but likewise in the science of thought.

---

[1] M. M., LECT. S. L. I. p. 441.

UNAUTHENTICATED ROOTS.

We have still to consider a large class of roots contained in PÂNINI's DHÂTU-PÂTHA which have not hitherto been authenticated. Their number amounts to about 1100, and would be considerably higher, if every root to which two incompatible meanings are assigned, were treated as two. These roots have been carefully examined by Mr. EDGREN, and the conclusions at which he has arrived seem to me in most cases very sound. He points out that whereas with few exceptions all authenticated roots are surrounded by a large family of words, few of these unauthenticated roots, — only about 150 out of about 1000, have proved fertile at all, and even in their case their offspring seems often spurious. He likewise remarks that very few of them occur with prepositions in Sanskrit, and that still fewer can be traced in any of the other Aryan languages. [1] He shows that there is a certain method in multiplying roots and he hints that after a time grammarians may have taken a certain pride in adding new roots to those already collected by others. Still, admitting all this, this large number of roots not, or not yet, authenticated is startling, and it is but natural that scholars should be unwilling to brand them all as mere figments. Even if many of them should be mere grammatical figments, they are still interesting as showing that PÂNINI and his predecessors believed rather in the co-ordinate than in the subordinate character of roots, and were therefore ready to admit a vast dialectic growth of roots rather than the creation of one typical root, changed afterwards by modificatory suffixes. Nothing is more dangerous to a scholar than to find his own theories unexpectedly confirmed. Having myself postulated the existence of every possible variety of roots, I confess that finding in PÂNINI such strings of roots as TUP, TUMP, TUMB, TUBH, TUMPH, TURV, TRUP, or ARB, KARB, KHARB, GARBH, GHARB, KARB, TARB, NARB, PARB, BARB, MARB, LARB, SARB, SHARB, SARB, kept up a lingering belief that after all these roots might have been deduced from real words, lost to us, because not employed in literature, but familiar to PÂNINI and his predecessors from their intercourse with people belonging to different parts of India, to different towns, different villages, different schools, different families. But after reading Mr. EDGREN's remarks even that lingering belief has been much shaken, and I cannot resist the conviction that most of these unauthenticated roots are the result of a grammatical theory rather than of an analysis of actual words.

GROWTH OF MEANING.

Much more important, however, than the phonetic form of the roots and their variation is the growth of meaning which we may study in the

[1] FICK in his WÖRTERBUCH DER INDOGERMANISCHEN SPRACHEN traces 450 of the authenticated Sanskrit roots in other Aryan languages, but only 80 of the unauthenticated, and many of these very doubtfully.

roots of the Sanskrit language. The changes of form possess their own peculiar interest, and they must often be settled first, before we can attempt to disentangle the changes of meaning with any degree of certainty. Thus, if we want to know whether the original meaning of ÎD, was to beg or to honour, we must try to find out what phonetic changes are presupposed by the form ÎD. The lingual *d* postulates the previous existence of an r, the long î points back, as in ÎG and AG, ÎS and AS, to a more primitive a. Thus we arrive at ARD as an earlier form of ÎD, and this ARD means to hurt, to torment, to stir by prayer, i. e. to importune, thus showing that ÎD must have meant originally to implore, before it come to mean to honour.[1] Whether we may go a step further and derive ARD from *R*, to move, to stir, is a question which I should not venture to decide, at all events not in the sense that ARD was derived from *R* by means of the suffix D.

So again, if we wish to know how such a concept as lord and master, or to be a lord and master, to rule and govern, was elaborated, we should grope very much in the dark, unless we knew that such a root as ÎS, to rule, (Goth. aigan, to possess, Anglo-Saxon ágan, to owe) and the substantive î*s*a, lord, may be traced back to the root A*S*, which means to reach, to obtain. This root had probably at first a less general meaning, and we find it used in Sanskrit as a*s*-nâ-ti, he obtains his portion, he eats, and a*s*-no-ti, he obtains a share, and with nasalisation as A*M**S*, from which a*m**s*a, a part. From this root A*S* we obtain not only ÎS, to rule, but likewise a desiderative root AKSH, to reach, perhaps originally to wish or to strive to reach, and by again changing a to î, ÎKSH, literally to reach after, then to see or to perceive. In akshi, the eye, the same meaning has been anticipated, supposing that akshi means eye, because it meant originally the searcher or groper, just as netram, means eye, because originally it meant the leader, from NÎ, to lead. It is most tempting, no doubt, to go a step further, and with Mr. EDGREN to take NA*S*, to reach, as a derivative form of A*S*. It may be possible to explain the initial n of NA*S* and NAH as the effect of nasalisation. If A*M**S* was under certain circumstances pronoumed ANA*S*, that form may have become permanent (see p. 15, note 4). Frequent reduplicated forms, too, such as âna*s*e etc. may have led to the formation of a new root NA*S*. But until we can give a really satisfactory account of the accretion or the dropping of the initial n, we ought to wait, and be satisfied to treat NA*S* as an independent root which survived in the struggle for existence by the same inherent power which gave permanence to A*S* and A*M**S*.

With regard to the meaning of roots PÂ*N*INI is a useful, though not always a safe guide. His explanations of the meaning of every root have perhaps been somewhat unfairly criticised by those who expected more from him than the old Indian grammarian ever intended to give. His object seems to have been no more than to give a general and approximate definition of every root, without attempting an exhaustive account of all its meanings,

---

[1] BOETHLINGK, (Z. D. M. G. XXXIX, p. 533), connects î*d* with ish, to wish, and compares pî*d* and pish, which BENFEY derives from pi and sad; GRAMMATIK DER SANSKRITSPR. § 142, III.

still less a psychological analysis of the development of these meanings from the special to the general, or from the general to the special, from the concrete to the abstract and again from the abstract to the concrete. In many cases it would really have been difficult to give the exact meaning of a root without repeating, as is done in several cases, the root itself in its abstract substantival form. In several cases when he confines himself to saying that a certain root is used in the sense of gati, going, and hi*m*sâ, killing, we should, I believe, be not very far wrong if we took going in the general sense of intransitive, killing in the sense of transitive action, Pâ*n*ini being satisfied with this general indication, and leaving the more special application of a root to be elaborated by others. If this is so, we should feel at much greater liberty than before to check and improve Pâ*n*ini's remarks by our own independent observations, and to vindicate for every root those meanings which can be authenticated in the literature accessible to us, though much of that literature did not yet exist in Pâ*n*ini's time.

FLORENCE, October, 1885.

F. MAX MÜLLER.

STUDIEN ÜBER DIE CHINESISCHE SPRACHE.[1]

Themistokles erbat sich vom Perserkönig ein Jahr Frist, bevor er vor ihm erscheine; ἐν τῷ χρόνῳ ὃν ἐπέσχε τῆς Περσίδος γλώσσης ὅσα ἠδύνατο κατενόησε, wie Thukydides bemerkt I. 138. Bei Cornelius Nepos heißt es freilich: omne illud tempus litteris sermonique Persarum se dedidit; quibus adeo eruditus est, ut multo commodius dicatur apud regem verba fecisse, quam ei poterant, qui in Perside erant nati (Themist. 10). Wie es immer mit der letztern Nachricht bestellt sein mag, auch nach zwei Jahren, die ich fast ununterbrochen dem Studium des Chinesischen widmete, könnte ich die Resultate nur mit den Worten des Thukydides bezeichnen: ich merkte mir von der Sprache so viel, als in diesem Zeitraume möglich ist. Diese geringe Kenntnis würde mich kaum berechtigen, die unten genannten Bücher zu besprechen, wenn nicht zwei Umstände zu Hilfe kämen: erstens nämlich enthält die größere Grammatik ein System, oder stellt die Sprache nach gewissen Anschauungen dar, über deren Berechtigung zu urteilen es nicht durchweg fachmännischer philologischer Sprachkenntnisse bedarf. Auch beim Verf. entsprang das System aus dem philosophischen Drange, die Sprache als zusammenhängendes Ganze zu schauen und zu zeigen; denn wie wenig die solidesten Sprachkenntnisse allein zu einer solchen Darstellung führen, erkennt man aus dem, was der Verf. in der Ztschr. der deutschen morgenl. Gesellsch. Bd. XXXII (1878) in seinem Beitrag zur Geschichte der chinesischen Grammatiken S. 604 ff. über die beiden berühmten Sinologen, den Pater Prémare und Stanislas Julien, bemerkt bei aller Würdigung ihrer philologischen Verdienste. Ob ein grammatisches System keine Widersprüche enthalte und mit den Thatsachen übereinstimme, das kann und darf man vom Boden der allgemeinen Sprachwissenschaft aus beurteilen, oder es gibt für diese Betrachtungsweise überhaupt kein Objekt. Zweitens sind Anfangsgründe der Grammatik irgend einer Sprache dazu bestimmt, die Kenntnis

---

[1] Angeregt durch:

1. Chinesische Grammatik mit Ausschluss des niedern Stils und der heutigen Umgangssprache von Georg von der Gabelentz. Mit drei Schrifttafeln. Leipzig. 1881. T. O. Weigel. xxix, 552.

2. Anfangsgründe der chinesischen Grammatik mit Übungsstücken von Georg von der Gabelentz. Mit einer Schrifttafel. Leipzig. 1883. T. O. Weigel. viii, 150.

derselben nach Möglichkeit auszubreiten und zu deren Erlernung weitere Kreise aufzumuntern. Handelt es sich nun gar um eine Sprache, die um ihrer Absonderlichkeit und Schwierigkeit willen fast sprichwörtlich geworden ist, über die man ebenso häufig redet, liest und wohl auch schreibt, als sich selten Mühe gibt, genauere Kenntnisse zu erwerben, so dürften die Bemerkungen jemandes, der sich ernsthaft dieser Mühe unterzogen, über den Charakter der Sprache und ihre Eigentümlichkeiten schon vom pädagogischen Gesichtspunkte aus Beachtung finden. Denn das Chinesische kann nicht, wie etwa das Ägyptische, fast nur im Kreise der Fachmänner auf Interesse rechnen; es beansprucht eine allgemeinere sprachwissenschaftliche Bedeutung, und eine ihr entsprechende Teilnahme versagt man ihm heutzutage, trotzdem man es als abgeschliffene, mehr oder weniger mit dem Englischen zu vergleichende Sprache aufzufassen geneigt ist, ebensowenig als früher, wo es Rang und Titel einer Ursprache behauptete. In beiden Fällen ist es eine gleich merkwürdige Erscheinung, die durch das Alter von fast vier Jahrtausenden, die Selbständigkeit des Charakters, den Wert und den Umfang der Litteratur unser Staunen erregt. Zwei neue Grammatiken einer solchen Sprache, eine streng systematische ausführliche und eine kürzere mehr praktische, durften in dieser für allgemeine Sprachwissenschaft bestimmten Zeitschrift unmöglich mit Stillschweigen übergangen werden[1]; so trage ich am besten den Dank ab, den ich dem Verf. schulde, aus dessen Grammatiken ich meine sämtlichen chinesischen Kenntnisse geschöpft. Von zusammenhängenden Texten bot Zottolis cursus literaturae sinicae erster Band: lingua familiaris[2] reichliche Auswahl, und was die allgemeine Auffassung betrifft, so scheint mir Steinthals Abschnitt in der charakteristik der hauptsächlichsten typen des sprachbaues immer noch vortrefflich, obwohl die Gründe, die ihn damals bestimmten, seiner Schilderung die neuere Sprache zu Grunde zu legen, heute nicht mehr bestehen. In meiner Besprechung scheide ich die beiden Lehrbücher durch die Abkürzungen: gr. Gr., kl. Gr., bloße Zahlen beziehen sich immer auf die gr. Gr.

Von demjenigen, was der allgemeine Teil der gr. Gr. enthält: Einleitung S. 3—23, Laut- und Betonungslehre S. 24—41, Schriftlehre S. 42—89, lautgeschichtliche und etymologische Probleme S. 90—111, die Grundgesetze

---

[1] Mittlerweile hat der Herausg. in der Bibliogr. des I. Bdes. eine kürzere Besprechung der beiden Werke veröffentlicht, welche durch gegenwärtigen Aufsatz in willkommener Weise ergänzt wird, namentlich in betreff des eigentümlichen grammatischen Systems der v. d. Gabelentzschen Grammatiken; von besonderer Bedeutung sind die nachfolgenden Untersuchungen für die vgl. Syntax im weitern Sinne des Wortes und für die Lehre von den Wortkategorien.

[2] Der vollständige Titel des großartigen Werkes lautet: cursus literaturae sinicae neo-missionariis accommodatus auctore P. Angelo Zottoli S. I. e missione Nankinensi. Chang Hai ex typographia missionis catholicae 1879—1882. volumen primum pro infima classe: lingua familiaris viii, 819. volumen secundum pro inferiore classe: studium classicorum vii, 655. volumen tertium pro media classe: studium canonicorum xxiv, 767. volumen quartum pro suprema classe: stylus rhetoricus xix, 820. volumen quintum pro rhetorices classe: pars oratoria et poetica xi, 840. Dem chinesischen Texte steht durch das ganze Werk die lateinische Übersetzung gegenüber. Anmerkungen und Einleitungen enthalten auch viele Sacherklärungen.

des Sprachbaues S. 112—118, erwähne ich zunächst die **Betonung**, damit die Art der Umschreibung verständlich werde, bespreche dann die Schrift, aber mehr hinsichtlich ihrer Erlernbarkeit, und nehme schließlich meine eigentliche Aufgabe, die Kritik des grammatischen Systems, in Angriff.

Betonungen (šīṅ) unterscheidet der Verf., wie WILH. SCHOTT in der chinesischen Sprachlehre (1857), fünf: die hohe gleiche šáṅ[1] phîṅ, tiefe gleiche hià phîṅ, steigende šàṅ,[1] weggehende khiü′ oder fallende, eingehende žip oder abgeschnittene, der Reihe nach z. B. bei a durch ā â à á bezeichnet, indem die letzte keines Zeichens bedarf, weil sie nur vor k t p sich[2] einstellt. Verwirrend wirkt anfänglich, daß die klassischen Zeichen des Akutes und des Gravis, des frz. accent aigu und accent grave, ihre Rollen vertauschen und der Akutus den fallenden, der Gravis den steigenden Ton anzeigen. Doch wählte schon SCHOTT[3] diese Darstellung, welche wohl sich darauf gründet, daß die Chinesen die Betonungen in ein Viereck einordnen, die beiden gleichen zusammen links unten, die steigende links oben, die fallende rechts oben, die abgeschnittene rechts unten; von den Ecken aus nach innen verbunden erhält natürlich die steigende Betonung die Gravislinie, und die fallende die Akutuslinie. Eine Anpassung an die klassische Bezeichnung würde zu viele Mißverständnisse und Versehen nach sich ziehen und müßte jedenfalls von einer Autorität ausgehen.

I. SCHRIFT.

Ausführlicher empfiehlt es sich über die **Schrift** zu sprechen, weil sie vom Studium der Sprache am meisten abschreckt und doch mit dieser so eng verbunden ist, daß man ihrer nicht entraten kann. Über den Zusammenhang von Sprache und Schrift im Chinesischen lese man die schönen Worte STEINTHALS nach in der GESCHICHTE DER SPRACHWISSENSCHAFT BEI DEN GRIECHEN UND RÖMERN S. 25 flg. Ich nehme den Satz herüber: ʻWie sehr das Zeichen

---

[1] Mit diesen Zeichen, šáṅ und šàṅ, versehen in der kl. Gr. S. 6, gemäß der Bestimmung von § 61 (gr. Gr. S. 333): šáṅ ʻobenʼ u. s. w., šàṅ ʻsteigen besteigenʼ. Dagegen wird in der gr. Gr. das § 101 und 104 gedruckte šàṅ šīṅ, steigender Ton, unter den Druckfehlern in šáṅ šīṅ abgeändert.

Übrigens ist ph kh th tsh čh mit abgetrenntem Hauche wie in: Kapphahn Eckhaus Rathaus Ratsherr Fletschhorn [natürlich ohne Sprechsilbenscheide, F. T.] zu sprechen; ṅ bezeichet den gutturalen Nasal, sonst mit ng umschrieben; š ist der harte, ž der weiche Zischer, jener unser sch, dieser frzsch. j; ï bedeutet ein vokalisches Forthallen des vorausgehenden Konsonanten s ts tsh oder r.

[2] BOPP hätte in der VERGL. GRAMM. I (1857) S. 202 die chinesischen Wurzeln pá ʻachtʼ lŭ ʻsechsʼ šĭ ʻzehnʼ, deren mit dem Kürzezeichen versehener Vokal eben den ʻeingehendenʼ Ton darstellt, nicht mit den Sanskrit-Interrogativstämmen ka ku ki vergleichen sollen bezüglich ihrer lautlichen Form. Denn die ältern, dialektisch erhaltenen Nebenformen sind pat luk šip, im Kanton-Dialekt, dessen Aussprache LOBSCHEIDS sonderbare Grammatik (1864) wiedergibt: pat luk šap. — Einige Male, wenn ich den abgefallenen Konsonanten mit meinen Mitteln nicht zu bestimmen wußte, setzte ich auf den Vokal ein Kürzezeichen z. B. lŭ = luk? lut? lup? Ebenso vertritt oft das Längezeichen beide Arten des gleichen Tones.

[3] Vgl. bereits KIRCHERI CHINA, 1667, 236 und I. Z. I. 444. F. T.

den Laut im Bewußtsein überwiegt, geht daraus hervor, daß der Ausdruck tsï', der eigentlich Schriftzeichen bedeutet, der grammatische Terminus für Wort überhaupt ist. Es gibt im Chinesischen keinen Ausdruck, der unserm 'Wort' genau entspräche.'[1]

Es ist eine entschiedene Unannehmlichkeit, die Erlernung einer Sprache mit der Aneignung eines fremden Alphabets beginnen zu müssen, das doch höchstens vierzig bis fünfzig einfache Zeichen umfaßt. Hier liegt eine Schrift vor, von welcher Kanghis Wörterbuch über 40.000 Zeichen enthält — das die landläufige, nicht unrichtige und doch den Sachverhalt entstellende Anschauung, wobei man nicht bedenkt, wie denn der Chinese selber die Masse bewältigt, dessen geistige Fähigkeiten wir doch nicht von vorn herein über die unsrigen stellen dürfen. Alle 40 000 Zeichen im Kopfe zu haben, kann sich eben so wenig ein Chinese rühmen, als ein Deutscher oder Engländer, den Wortvorrat seiner Muttersprache vollständig zu beherrschen. Denn nicht mit dem Alphabet, sondern mit den Wörtern anderer Sprachen sind diese Zeichen zu vergleichen; so viele Zeichen man sich einprägt, so viele Wörter bringt man in seinen Besitz. Zum Verständnis chinesischer Texte ist die Kenntnis von nicht mehr, aber auch nicht weniger Zeichen erforderlich, als man in andern Sprachen Wörter kennen muß. Ein wohlerzogener Engländer, der eine öffentliche Schule und die Universität besucht hat, seine Bibel, den Shakespeare und die times und überdies alle Bände der Mudieschen Bibliothek liest, braucht nach Max Müller im Gespräch doch kaum mehr als 3000, gewiß noch nicht 4000 Wörter (vorlesungen über die wissenschaft der sprache, bearbeitet von Karl Böttger, 1863, S. 223), und damit kommt überein, wenn der Pater Prémare[2] eine solide Bekanntschaft mit vier oder fünf tausend Zeichen für alle gewöhnlichen Zwecke als ausreichend hält. Beabsichtigt man nun nicht, sich zum Sinologen auszubilden und selbständig Texte zu interpretieren, oder wohl gar chinesisch zu komponieren, so darf man jene Zahl auf zwei tausend ermäßigen, die auch nicht alle auf einmal und von Anfang an erlernt sein wollen. Am Schluß der kl. Gr., auf zwölf Seiten, findet sich ein sehr erwünschtes Verzeichnis aller in den Regeln und Beispielen vorgekommenen Zeichen, 1050 an der Zahl; in dem oben angegebenen Zeitraume kann man sich diese Zahl soweit zu eigen machen, um die Zeichen sicher wieder zu erkennen und etwa die Hälfte zu schreiben, und schon diese Kenntnis von ungefahr tausend selbstverständlich sehr häufigen Zeichen

[1] So z. B. in Zottoli I, 126 Kol. 10/11 khïn kièn liàn tsï' 'die beiden Zeichen (für) Sorgfalt und Sparsamkeit'; 132 Kol. 13 sò-ì čé-kò kièn tsï' tsúi ší haò-tik 'des-wegen ist (ší) dieses Zeichen: Sparsamkeit sehr (tsúi) heilsam': eig. 'dieses Sparsamkeits- (kièn) Zeichen' parsimoniae littera. Noch deutlicher zeigt den Einfluß der Schrift S. 92 Kol. 2—4: 'deswegen sagten die Alten: durch Lehre umändern alle Bürger erfordert Pietät, Freundestreue, Eintracht mit den Verschwägerten. Mitgefühl. Du siehst: sie reden von Pietät, dann reden sie von Freundestreue, und darunter gleich (tì hià tsieú) reden sie vom Eintrachtszeichen (muk tsí').' Es läßt sich vergleichen, wenn in ältern sprachwissenschaftlichen Werken nicht von Lauten, sondern von 'Buchstaben' die Rede ist.

[2] Das Verzeichnis im ersten Bande von Zottoli, der etwa 400 Seiten Texte enthält, umfaßt, wenn ich recht gezählt, 3560 Zeichen.

leistet beim Vergleichen und Kontrolieren von Texten mit einer nicht zu freien Übersetzung erhebliche Dienste, und gestattet, den Zeichenvorrat allmählich und ohne Beschwerde zu vermehren. Übrigens stellt man derartige Übungen nur selten für sich als reine Gedächtnisproben an, sondern im Anschlusse an die Regeln und Beispiele, so daß die Bewältigung der äußern Hindernisse mit der Einsicht in den Sprachbau Schritt hält; die kl. Gr. vermeidet aufs glücklichste das Auseinanderfallen der beiden Thätigkeiten.

Vor allem kommt es darauf an, in den zusammengesetzten Zeichen, und zu diesen gehört weitaus die größte Zahl, den anfänglichen Wirrwarr von Strichen in seine Hauptbestandteile aufzulösen und in dieser rationellen Auffassung dem Gedächtnisse einzuprägen. Die meisten Zeichen zerfallen nämlich in einen **ideologischen** und in einen **phonetischen** Teil, die oft beide, besonders der zweite, wieder zusammengesetzt sind. Die ideologischen Teile, meist links oder unten befindlich oder auch das phonetische Element einrahmend, heißen Radikale, und es gibt ihrer 214. Aus ihnen bestehen meist auch die phonetischen Elemente: denn, von einigen Kürzungen abgesehen, denen die ideologischen Teile unterliegen können, scheidet nicht die Gestalt, sondern nur die Stellung die beiden Arten. Dasselbe ideologische Zeichen erscheint auch in phonetischer Geltung: mên 'Türflügel', ein deutliches Abbild der Sache, wird ideologisch verwendet in kiān 'Zwischenraum', hiàn ausgesprochen 'müßig', indem unten zwischen die Flügel das phonetische Zeichen für kiān (hiàn) tritt; hingegen phonetisch steht das Bild der Thürflügel in wén 'fragen' und wên 'hören', während als ideologische Teile dort 'Mund', hier 'Ohr' dazwischen gesetzt werden; d. h. der Laut mên respektive wén und wên soll in dem durch die Zeichen für Mund und Ohr angedeuteten Sinne verstanden werden; und kiān (hiàn) nehme man in der durch das Bild der Thürflügel symbolisierten Bedeutung von Zwischenraum. Hier unterscheidet sich das ideologische mên vom phonetischen mên (wén wên) gar nicht, selbst nicht einmal durch die Stellung. Kaum wird man das zwischen die Thürflügel gesetzte Ohr für 'hören' symbolisch vom Horcher an der Thüre verstehen wollen; hören ist nicht horchen, und der Mund zwischen den Thürflügeln für 'fragen' ließe eine entsprechende Symbolik doch nicht zu. Sonst bietet freilich die Schrift mehrere rein symbolische Bezeichnungen ohne phonetische Andeutungen, wie die Gruppe Weib und Kind für haò gut und haó lieben, Sonne und Mond für mîn hell u. s. w., siehe die gr. Gr. § 136. Als zweites Beispiel der gewöhnlichen Zeichengruppen diene khiûn 'Herde', eine Verbindung des phonetischen Zeichens khiûn, das, für sich gebraucht, kiūn gesprochen wird und 'Fürst' bedeutet, mit dem ideologischen Bestandteil yàn 'Schaf', der links vor oder auch unter das Lautzeichen khiûn (kiūn) zu stehen kommt. Die Zusammenstellung mahnt also, das Lautzeichen khiûn in dem mit 'Schaf' angedeuteten Sinne zu nehmen; die Vorstellung 'Schaf' erweckt die der Herde, freilich dem Chinesen auch die des Guten, Milden, Sanften, und mehrere sehr übliche Wurzeln wenden zum Andeuten des Inhalts das Schafzeichen an, z. B. mèi 'schön', ní 'Rechtlichkeit' sind unter der Idee 'Schaf' eingestellt; šén 'gut schön', obwohl unter Rad. 30 kheù 'Mund', enthält gleichfalls deutlich das Schafzeichen. Andrerseits erscheint

yâṅ als Lautzeichen in yâṅ 'Ocean', das links das Zeichen für Wasser beigegeben erhält, d. h. der Laut yâṅ unter der Idee des Wassers, und in yâṅ 'ernähren', das unter dem Zeichen des Schafes das ideologische für šik 'essen' aufweist, und so stehts mit der großen Mehrzahl der Zeichen. Man denke sich, dem französischen Laute sa͏̨, je nachdem er cent sang sans sens bedeutet, würden besondere, Zahl, Leib, Gesellschaft, Sinn ausdrückende Zeichen unter- oder vorgesetzt; cent würde durch No. sa͏̨ ausgedrückt, wovon No. die Idee der Zahl bezeichnete, und man wird von der chinesischen Schriftweise einen zutreffenden Begriff bekommen.

So einfach lassen sich aber doch nicht alle Charaktere deuten. Im Laufe der Zeit fanden so viele Übertragungen statt von Seiten der Bedeutung und des Lautes, und die Kombinationen wurden mechanisch und wie einfache Zeichen weiter überliefert, oft neuerdings modifiziert, daß schließlich die große Masse eben mechanisch eingeprägt werden muß; aber auch so schafft Klarheit über die einzelnen Bestandteile, wenn man auch gar oft nicht begreift, wie daraus der betreffende Sinn entsteht, dem Memorieren Unterstützung. Wilh. Schott gibt in den Anmerkungen durch die ganze Grammatik hin Deutungen der überlieferten Zeichen, und vieles ist gewiß ebenso richtig als ansprechend; die Figur für fù 'Hausfrau, Ehefrau' haftet leichter, wenn man weiß, daß zu dem Zeichen für Weib das für Besen tritt, und so stellt es sich auch der Chinese vor; denn tritt statt des Zeichens für Weib das Zeichen für šeù 'Hand' ein, so erhält man saó 'fegen'. Tragen aber die Deutungen eine künstliche oder unnötige Symbolik an sich, so helfen sie dem Gedächtnis nicht nur nichts, sondern beschweren es mit unrichtigen Vorstellungen; S. 24 Anm. sagt Schott: 'Wer in der Zusammensetzung yâṅ 'Ocean' (sieh oben) auch dem Schafe Bedeutsamkeit geben will, der finde in den Meereswogen Analogie mit den Flocken der Wolle oder mit einer Herde zusammengedrängter und etwa vor Schrecken sich überstürzender Schafe!' S. 100 Anm. wird das oben besprochene khiûn 'Herde' so erklärt, daß dessen lautlicher Bestandteil, kiûn 'Fürst', zugleich sich auf den die Herde leitenden Widder oder Hammel beziehe, u. s. w. Wenn unser Verf. sich solcher Erklärungen namentlich in der kl. Gr. enthielt, so ist das um so mehr zu billigen, als dadurch nur ein geringer Bruchteil der Zeichen bemeistert werden könnte, und noch dazu teilweise auf Kosten der Wahrheit. Öfteres Schreiben resp. Nachzeichnen mindestens solcher Charaktere, die Verwechselungen begünstigen, wie von fú 'reich' kuéi 'vornehm' tāṅ 'geziemt sich' šâṅ 'beständig' thâṅ 'Halle' kšit 'voll wahr', die man im Anfange kaum oder nicht genügend von einander scheidet, kann nicht genug empfohlen werden, und der Zeitverlust, den das vorsichtige Nachzeichnen verursacht, wird reichlich durch die Sicherheit und Deutlichkeit aufgewogen, mit der nachher die Zeichen im Gedächtnisse haften. Diese Beschäftigung wird derjenige, der als Schüler zeichnete, viel weniger schwierig und langweilig finden, als der, welcher sich nie in scharfer Auffassung von Gestalten geübt hat. Eben so thut man gut, diejenigen Zeichen zusammenzustellen, in denen derselbe phonologische Bestandteil erscheint, um sich gleich anfangs zu gewöhnen, dasselbe Zeichen, das man in einer bestimmten Bedeutung kennen lernte,

mit andern Zeichen als bloß lautliches Element, seiner Bedeutung beraubt, aufzufassen, und darauf beruht wohl die größte Schwierigkeit der Schrift: die Verbindung, die man im Geiste zwischen Zeichen und Bedeutung gestiftet hat, nicht so zu befestigen, um sie nicht jeden Augenblick wieder lösen zu können, wenn das Zeichen bloß phonetisch auftritt als Teil einer Zeichengruppe. Für alle derartigen Übungen gewährt das schon erwähnte Zeichenlexikon am Schlusse der kl. Gr. genügenden und doch nicht zu weiten Spielraum, und zugleich treffliche Gelegenheit, mit der Technik des Nachschlagens der Zeichen sich vertraut zu machen, um sich in größern Verzeichnissen zurecht zu finden.

In allen chinesischen Wörterbüchern stehen die Zeichen unter die 214 Radikale oder ideologischen Figuren geordnet; diese versehen somit den Dienst unsrer Buchstaben, und die Reihenfolge der 214 Radikale sollte man eben so gut inne haben, als die der 20—30 Buchstaben des Alphabetes. Hierbei wird das Gedächtnis dadurch unterstützt, daß sie nach der Zahl der Striche geordnet sind, aus denen sie sich zusammensetzen, so zwar, daß die einfachsten Formen vorn, die kompliziertern hinten stehen. Daß nicht alle gleich wichtig sind und diejenigen, welche nur wenige phonetische Zeichen zu sich nehmen, im Anfange übersprungen werden können, bedarf wohl kaum weiterer Erörterung. Unter jedem der 214 ideologischen Zeichen finden sich alle phonetischen Zusätze, deren es fähig ist, wieder nach der Zahl der Striche geordnet. Dem Anfanger macht nun das Nachschlagen deswegen oft Schwierigkeit, weil bei kompliziertern Gruppen nicht immer das Radikal, unter welchem sie verzeichnet stehen, gleich deutlich in die Augen springt und auch nicht immer aus dem Sinne erschlossen werden kann; es versteht sich wahrlich nicht von selbst, daß man die aus 13 resp. 18 Strichen bestehenden Gruppen für sui 'Jahr' und kuči 'zurückkehren' unter dem Radikal 77 či 'stille stehen' suchen muß. Ja auch bei einfachen Zeichen kann man in Verlegenheit geraten und lange umsonst suchen; daß niên 'Jahr' unter kān 'Schild' Rad. 51, wut 'Ding' unter nieû 'Ochse' Rad. 93, wêi 'sein, machen' unter čaò 'Klaue' Rad. 87, wâň 'König' unter yük 'Edelstein' Rad. 96 u. s. w. eingereiht ist, und vieles ähnliche entdeckt man oft erst nach langer fruchtloser Bemühung. Die kl. Gr. greift dem Anfanger dadurch unter die Arme, daß der Verf. den Zeichen, zuerst allen, im Verlaufe den neu eintretenden Zahlen beifügt, die sich auf das Radikal beziehen, unter dem man sie finden kann. Jede Mühe etwa dadurch zu beseitigen, daß diese Zahlen immer und überall beigegeben würden, wäre ganz verkehrt. So bietet die kl. Gr. gerade diejenige Unterstützung und Wegleitung, welche selbständige Bewegung nicht ausschließt und auf Streifzügen im Walde der Zeichen, wenn es auch nicht immer gelingt, das zu ertappen, was man wünscht, begegnet man dafür Neuem und Unerwartetem, dessen man gerade nicht nötig hat, aber später haben wird oder früher gehabt hatte. Die kl. Gr. ist so vortrefflich eingerichtet und so pädagogisch angelegt, daß man bei aller Mühseligkeit, die jeder über sich nehmen muß, der Chinesisch studiert, doch nicht das Gefühl der Ermüdung verspürt, und fast unvermerkt immer weiter gelockt wird. Schließlich gelangt man dazu, das Zeichenregister, dem man zuerst ratlos gegenüber stand, sicher

zu benutzen und sich darin heimisch zu finden. Folgendes erlaube ich mir dazu anzumerken, das unter den 'Berichtigungen' fehlt: unter Rad. 1 yit 'eins' vermißt man khieū 'Hügel' von §. 43 II; unter Rad. 30 kheù 'Mund' fehlt kok 'jeder'; unter Rad. 51 kān 'Schild' vermißt man hiṅ 'glücklich', das im III. Lesestück §. 2 S. 119 vorkommt, während dieses Zitat unter Rad. 160, wohin es wegen der Ähnlichkeit der Zeichen für hiṅ 'glücklich' und sīn 'bitter unangenehm' sich verirrte, zu streichen ist; unter Rad. 120 mik 'Seide' fehlt das §. 232 VII erwähnte kè 'geben', das übrigens Schott S. 106 kǐ umschreibt; unter Rad. 140 tshaò 'Gras' vermißt man hoā 'Blume', das §. 187 in einem Beispiel und im V. Lesestück §. 1 S. 131 vorkommt; endlich unter Rad. 145 ī 'Kleid' das in §. 232 VIII erwähnte pí 'leiden, tragen' Passivsilbe. Auch wäre oft eine vollständigere Aufzählung der Stellen, an denen ein Zeichen erscheint, erwünscht: so findet sich unter Rad. 12 (statt 18): fēn 'Teil Unterschied' noch §. 133, 221 und im V. Lesestück §. 10; unter Rad. 24: šīṅ 'steigen' noch §. 137; unter Rad. 120: kīṅ sonst 'Buch' noch §. 209 als Partikel des Präteritums erwähnt; unter Rad. 146: yaó 'wünschen' noch §. 240, Lesestück IV 3, V 9.

Wenn die Schrift größere Bedeutung und Aufmerksamkeit beansprucht als der **Laut**, so rührt das nicht nur von ihrer Schwierigkeit her, sondern die Schrift ist bei aller Kompliziertheit ungleich deutlicher als der Laut. Wenn wir auch die verschiedenen Töne beachten und die ursprünglichen Schlußkonsonanten k t p, welche dialektisch noch vorhanden sind, ansetzen, und schließendes m, wofür n gesprochen wird, den Wurzeln, denen es zukommt, zurückgeben, so fallen doch noch so viele Wurzeln lautlich zusammen, daß ein Verständnis alter Texte nach dem Ohre oder nach der Umschreibung unmöglich wird. Schott, S. 11 seiner Gramm., verwendet den Wurzellaut ssï als Beispiel. So viele Bedeutungen die gr. u. kl. Gr. in den Beispielen von ssï gewähren, sei hier kurz zusammengestellt: ssī bedeutet 1. vorstehen, Amt, Beamter; 2. Vorbild, Lehrer; 3. Menge, Heer; 4. Diener; 5. Seide, Seidenfaden; 6. Denken, Gedanke; 7. eigen, selbstsüchtig; 8. dieser, wovon bloß die zweite und dritte Bedeutung nicht im Zeichen geschieden sind; ssì bedeutet 1. lassen, verursachen; 2. sterben, Tod; 3. ähnlich, gleichen; 4. Geschichtsschreiber; ssí bedeutet 1. Geschäft, Sache, dienen; 2. opfern, Opfer; 3. Gelehrter, Beamter;[1] 4. Speise, Brod; 5. vier; 6. Bote, Gesandter; 7. Ehrentitel, wovon die vierte Bedeutung[2] das Zeichen mit šik 'essen', die sechste mit der ersten von ssì teilt. Gleicherweise ist es mit andern Lauten bestellt; ich will mit yeu exemplifizieren: yeū bedeutet 1. dunkel; 2. sorgen, Not; yeû 1. aus, von, seit; 2. auch, wie, noch; 3. mehr, magis; 4. was das relative sò; 5. traurig; 6. behaglich, selbstbewußt gr. Gr. S. 369 § 949; 7. Tadel gr. Gr. S. 147 § 344; 8. Öl; 9. schwimmen; 10. wandeln, wandern;

[1] So, ssí, vom Vf. durchweg betont, auch wenn zur Verdeutlichung das Zeichen für 'Mensch' vorgeschlagen wird; wegen des letztern sieh den zweiten Satz § 1153 der gr. Gr. Zottoli I 4 und 290 betont in beiden Fällen ssì.

[2] Im Satze šik khî ssì čè put pí khî nân zu Ende von § 1152 der gr. Gr. 'wer (čè) Eines (khî) Brod (ssì) ißt, flieht (pí) nicht (put) dessen (khî) Beschwernisse', unterscheiden sich šik und ssì im Zeichen nicht.

11. Eigenname; yeù 1. haben; 2. Freund; 3. vermodert; 4. kieù yeù die neun Provinzen gr. Gr. S. 341 § 885; yeú 1. jung, Kind; 2. rechts; 3. helfen; 4. auch, dann, wiederum. Darunter fallen im Zeichen bloß yeù 1. u. 4., yeù 1., 6., 10. zusammen; yeú 3. ist von yeú 2. durch das vorgeschobene ideologische Zeichen für Mann unterschieden. Schließlich fu; fū: beratschlagen, Ehemann, Haut; fù: Ehefrau, Geländer, Präfektur, tragen (fù mi Reisträger einwilligen, aufhelfen, erhaben, Flußarm; fú: Vater, reich, Vers, verleihen, ängstlich, Meister — — alle mit durchaus verschiedenen Zeichen; jeder andre Wurzellaut ergäbe ein gleiches Resultat. Dagegen ist der Fall, daß ein Zeichen mehrere Aussprachen hätte, unverhältnismäßig seltener: yok Musik und lok Freude, čaō morgen und čhaô königlicher Hof, den Hof machen, kién sehen und hién zeigen, kiān Zwischenraum und hiân 'müßig', vereinigen sich je in einem Zeichen; andre Paare sehe man § 231 der gr. Gr., unter denen núi 'innen' und nap 'enthalten, eintreten' das merkwürdigste ist. Nur durch verschiedene Abkürzung desselben Radikals für Herz weichen mâṅ 'sehr beschäftigt, zerstreut sein' und wâṅ 'vergessen', nur durch verschiedene Stellung des phonetischen Zeichens thiên 'Feld' und des Radikals 120 mik 'Seide' weichen sı: tenuis subtilis und lēi (lūi): vincire voneinander ab. Kommt nun noch hinzu, daß die Aussprache vielfach schwankt und von den Autoritäten verschieden angegeben wird: ob šuet oder šuot 'reden', kuek oder kuok 'Staat', wut oder wet 'Ding', núi oder néi 'innen', lúi oder léi 'Pflug', lūi oder lēi 'binden', luán luén 'Aufstand, Verwirrung', žân oder žên 'so' u. s. w. verschlägt nichts, abgesehen davon, daß Dialekte wie der von Kanton (kuàṅ tūṅ) völlig andre Laute aufweisen: 'pat nicht' für put, tak 'Tugend' für tek u. s. w. Immerhin ist es besonders für eine Elementargrammatik wünschenswert, die Worte einheitlich transkribiert zu enthalten, und die kl. Gr. verfährt in dieser Beziehung durchaus konsequent, während die gr. Gr. mehrfache Schwankungen zeigt.

Einsilbigkeit, Mehrdeutigkeit, lautliche Unbestimmtheit vereinigen sich, um die[1] Schrift in den Vordergrund zu rücken, und verleiten fast wider Willen dazu, die Sprache mehr mit den Augen als mit dem Ohre zu erfassen, so vorteilhaft es auch immer sein mag, um den Rhythmus chinesischer Sätze zu empfinden, den Laut nicht zu vernachlässigen; denn was Syntax und Struktur der Sprache anlangt, so darf man wohl zugeben, daß sie sich auch mit den Augen auffassen und beurteilen läßt. Warum sollte ich nicht aus dem Vorkommen der Zeichen čī und čè mir einen zutreffenden Begriff von den entsprechenden Partikeln machen und mit diesen Zeichen ebensogut verbinden können als mit den Lauten? Muß ich mich nicht vielmehr an die Zeichen halten, weil gerade der Laut čī auch 'wissen' bedeutet? Stellenweise scheint die Schrift schon von Anfang an für das Auge Bestimmungen und Scheidungen anzudeuten, die das Ohr nie vernahm und somit die Sprache

[1] Damit will ich bei Leibe keinen Mangel andeuten; im Gegenteil scheint mir WILHELM WUNDT in seiner ERKENNTNISLEHRE (1880) S. 48 mit vollem Recht die Wichtigkeit der Schrift für das Denken hervorzuheben, und ich stimme bei, wenn er bemerkt: 'Ein Bewußtsein, welches der Gesichtszeichen für die Begriffe entbehrt, muß zum abstrakten Denken wenig geeignet sein.'

nicht machte; so wenn yeú 'rechts' in der Bedeutung 'helfen' durch Vorsetzen des Mensch-Zeichens ausgezeichnet wird; das weist doch offenbar nur das Auge des Lesers an, das Zeichen für rechts im Sinne menschlicher Thätigkeit aufzufassen; denn der sprachliche Vorgang beruht, wie man meint, in der Verwandlung des Adverbs oder Adjektivs in ein Verb, und für diesen Vorgang gibt es kein Zeichen. Ferner: wâṅ 'vergehen', erhält das Herzzeichen, um 'vergessen werden' zu bedeuten; aber wer sollte sich überreden, daß z. B. der Satz tshiên wâṅ put wâṅ 'die frühern Könige werden nicht vergessen' mehr als metaphorisch gebrauchtes wâṅ enthalte? Der Zusatz der Radikale Mensch und Herz darf in diesen Fällen nicht beirren, in yeú 'helfen' und wâṅ 'vergessen werden' etwas andres als verbales 'rechts' und metaphorisches 'vergehen' zu erblicken, keineswegs gesonderte Wurzeln. Daß es sich nur um Schrift, nicht um Sprache handelt, wird aus Fällen, in denen der ideologische Zusatz auch fehlen kann, recht offenbar; kò 'Frucht' wird mit und ohne Rad. 140 tshaò 'Gras' geschrieben; mit wohl nur, um es von kuò 'in der That' zu unterscheiden; ebenso ssí 'Gelehrter, Beamter' (sieh oben) mit und ohne das Zeichen für Mensch. Hier überschritt die Schrift ihre Grenze und wendete sich lediglich an das Auge, um ähnliche Unterschiede zu erzeugen, als wenn wir Sie für die angeredete Person mit großem Anfangsbuchstaben ausstatten oder durch dasselbe Mittel das Nomen Wohl vom Adverb wohl scheiden. Nichtsdestoweniger liegt in dieser Schrift doch ein guter Teil der Laut- und Bedeutungslehre verborgen: auf phonetische Veränderungen weisen die zahlreichen Fälle, in denen Zeichen mit denselben phonetischen Elementen in der Aussprache nicht ganz miteinander übereinstimmen; so wechselten oben die Lautwerte men und wen, kian und hian, khiün und kiün; so schließt das Zeichen für kuok (kuek) 'Staat' mit einem großen Viereck als Symbol der Zusammenfassung ein phonetisches Zeichen ein, das für sich huok lautet und 'jemand etwas etwa vielleicht' bedeutet; hô 'wer, wie, was, warum', zerfällt in das ideologische Zeichen für Mann und in einen phonetischen Teil, der allein khò lautet mit der Bedeutung: können und dürfen — also Wechsel von kh und k, k und h, kh und h! Die wichtigsten derartigen Fälle finden sich in der gr. Gr. § 214—226 zusammengestellt. Was die Bedeutung betrifft, so läßt sich vermuten, daß či 'regieren', mit Wasserzeichen versehen, zunächst auf das Lenken eines Schiffes sich bezog; daß nêṅ 'können, vermögen', weil es unter Rad. 130 žuk 'Fleisch' eingestellt ist, im Gegensatze zu dem ins moralische Gebiet spielenden khò, zuerst physische Kraft, dann die Reaktion gegen äußere Hindernisse bezeichnet; auf die Fassung des Begriffes: Glück, Unglück (fuk huó) wirft der ideologische Teil des Zeichens, Rad. 113 ší 'Geist Omen', genügend Licht[1] u. s. w. Das nur einige Andeutungen, daß die Kenntnis der Schrift für eine nicht bloß oberflächliche Erfassung der Sprache nicht entbehrt werden kann.

[1] Man lese z. B. den Vortrag über Fungschui (fûṅ šùi) oder chinesische Geomantie in der Ztschrr. f. Ethnologie XI (1879) S. (34) ff.

II. WURZELN UND KATEGORIEN.

Die Grammatik einer Sprache wie der chinesischen zu schreiben erscheint als eigentümliche Aufgabe vom Standpunkte unsrer Sprachen aus; es fehlt eben all das, was den Inhalt der gewohnten Grammatik bildet: es gibt keine Lautlehre, weil die Wurzeln unveränderlich sind; es fehlt eine Wortbildungs- und Formenlehre, weil alle Wurzeln noch dazu einsilbig sind; denn was weiter greifende sprachhistorische Untersuchungen hier aufstellen können, überschreitet die Grenze einer Grammatik, welche die Sprache im gegenwärtigen Bestande darstellt; man hat keine Syntax, welche die Verwendung der Formen lehrt. Nun muß aber jede Sprache, um diesen Namen zu verdienen, allgemein formale Bestimmungen oder grammatische Kategorien enthalten, welche irgendwie lautlich zur Erscheinung kommen; sie brauchen keineswegs mit den unsrigen sich zu decken, aber entdecken muß man sie können; sie allein bedingen die Verständlichkeit jeder Rede, welche über die tierischen Bedürfnisse und die Not der Existenz hinausreicht. Diese Kategorien aufzufinden und darzustellen ist Aufgabe der Grammatik. Eines darf man dabei nicht vergessen: die grammatischen Kategorien entstammen nicht alle dem Denken, sondern sind zum Teil nur entwickelte und verfeinerte Anschauung. Vom grammatischen Geschlechte wird man das sofort zugeben, es hat den natürlichen Unterschied der Geschlechter zur Grundlage. Ebenso stützt sich die Einteilung in Substantiva, Adjektiva, Verba darauf, daß schon die Natur Dinge, Eigenschaften, Ereignisse darbietet: das Blau oder Grau des wölbenden Himmels, das Grün weit gestreckter Gras- oder Wasserflachen, das Weiß schimmernder Schneefelder läßt sich nicht in Formen einfangen und einzelnen Gegenständen zuteilen, die in der Gesamtwirkung, z. B. der Grashalm auf der Wiese, gar nicht zur Geltung kommen, erleichtert also auch da, wo zuerst die geschlossne Form und das Gegenständliche ins Bewußtsein fällt, die Absonderung der Eigenschaft, hier der Farben, und bereitet die grammatische Kategorie des Adjektivs vor; eben so das Sausen des Windes, das Rollen des Donners, das Zucken des Blitzes, wovon man keinen Urheber wahrnimmt, die Absonderung von Thätigkeiten und die Entstehung der verbalen Kategorie. Dadurch sind aber auch schon viele Wurzeln des Chinesischen, bevor wir nur nach seinen grammatischen Kategorien fragen, weil der Zusammenhang dieser grammatischen Dreiteilung mit der Anschauung nie völlig reißt, so wenig als der des grammatischen Geschlechtes mit dem natürlichen Geschlechte, für viele Fälle doch schon grammatisch bestimmt, vorerst alle diejenigen, welche sinnenfällige Wahrnehmungen bezeichnen, und ein Verstandnis, das ans grammatische oder sprachliche anstreift, vielfach schon möglich. Die Wurzeln für Berg, Baum, Strom, Hügel, Auge, Mund u. s. w. erscheinen auch im Chinesischen fast nur als Substantiva. Wendungen wie yaó thì tiē niāṅ tik sīm[1] (Du) mußt verkörpern (thì) Herz (sīm) von

[1] Aus ZOTTOLI I, wo sich die Worte zweimal S. 68 Col. 13 und S. 70 Col. 1 finden; ZOTTOLI übersetzt: debes conjungi patris matrisque (parentum) animo, intransitiv 'Körper werden, sich vereinigen' was andre Stellen z. B. thi wân-sui yê tik Šiṅ sim S. 220, 13 = adhaerere

tik 'Vater (und) Mutter' = Du mußt das elterliche Gefühl in Fleisch und Blut übergehen lassen; ṅù meù čī tsik. šú čī i sāṅ 'Hauswesen zu (čī) fünf ṅu Morgen, bepflanzen[1] es (čī) mit (ì) Maulbeerbäumen' (gr. Gr. S. 432 unten, kl. Gr. S. 74 oben), in welchen, thì 'Körper' und šú 'Baum' verbal als 'verkörpern' und 'bebäumen' zu verstehen, die folgenden Objekte sīm 'Herz' und čī 'ihn sie es' nötigen, darf man nicht auf jeder[2] Seite erwarten. Auf dieser vorgrammatischen Stufe der Anschauung, nicht auf begrifflicher Fassung ruht der Unterschied von huot tsí 'lebende Zeichen' und ssì tsí 'tote Zeichen'; diese Ausdrücke sind noch gröber als 'Thätigkeitswörter' und 'Dingwörter', weil die ssì tsí auch die Eigenschaftswörter befassen; daß sie aber unterschieden werden, kann man daraus schließen, daß ausgemachte Eigenschaftswörter z. B. der Farbe, Größe u. s. w. kaum je oder nie mit čī der alten Sprache, das doch alle andern möglichen Attribute bezeichnet, attributiv einem Substantiv vorhergehen, sondern unmittelbar ohne Hilfswort das Substantiv folgen lassen; vgl. gr. Gr. § 973. Zu diesen Unterschieden im Gebiete[3] der Anschauung kommen noch einige Bestimmungen, welche zwar rein innerlich, aber gleichzeitig so deutlich und einfach sind, daß die für sie bestimmten Wurzeln sich auch grammatisch als besondere Klasse ausweisen; die Unterschiede des ich du er, dieser jener; des innen außen, oben unten, links rechts, vornen hinten oder mit zeitlicher Übertragung des vor und nach; der Zahlen und die Verneinung werden zwar mit voller Klarheit erst in und mit der Sprache erfaßt und sind insofern wesentlich grammatisch, aber allen Sprachen eigen und daher außer dem Gebiete der einzelnen Sprache gelegen. Indessen ist die Unbestimmtheit immer noch groß genug; ob tshì žìn sanskritischem ajam̃ g'anah' oder[4] atra g'anah' 'dieser Mensch oder 'hier der Mensch' entspricht, wer will das ausmachen? was ich weiß ist ja nur, daß die Bestimmung der Nähe attributiv mit 'Mensch' verbunden wird. Gleicherweise kann šāṅ tı 'der höchste Herr, Gott' sanskritisches adhi-pati oder parameçvara darstellen, in šaṅ ein Adverb wie adhi oder

(conjungi) immortalis (eigentl. 10000 jährig) parentis (yê) summae voluntati zu bestätigen scheinen; tik = cī ist Genetivzeichen, sieh S. 78 ff. Ebenso im Satze S. 47 Anm. 1.

[1] 'Umpflanzen' die gr. Gr.

[2] Ich bringe noch bei aus Zott. I, 104, Kol. 2: iû-žuk hiāṅ-li '(als) Fisch (und) Fleisch (die) Nachbarschaft (behandeln)'; oft pèi 'Rücken': den R. kehren, auf d. R. tragen.

[3] Ich meine natürlich nicht, daß diese Unterschiede durch Anschauung, im engsten Sinne gefaßt, zu Stande kommen, sondern, daß sie sich zunächst auf die Objekte der Anschauung (Erscheinungen) beziehen; siehe Lazarus, das leben der seele, II, 285 ff. (1878).

[4] Häufig wird im Sanskrit die Adjektivform des Pronomens durch eine Adverbialform gleichen Sinnes ersetzt: ato hetoh' oder atah' karaṇāt 'aus dieser Ursache', kuto 'pi sthānāt 'von irgend einem Platze'; jatra deçe ... tasmin deçe Rāmaj. I, 41, 4/5 'in welcher Gegend ... in dieser Gegend', ekam ito (a)laṅkaraṇād imam muktavalīm̃ samādaja (Böhtl. Chrestom.[2] S. 118, 21) 'diese eine Perlenschnur von diesem Schmucke nehmend', kārje tat kva-upajug'jate (ebenda S. 131, 26) 'bei welchem Geschäfte kann man das brauchen?' u. s. w. atra = asmin neben Lokativen von Nomina trifft man oft. Noch näher kommen Wendungen wie evam̃-vacanam̃ çrutvā 'eine solche Rede gehört habend', evaṅ-guṇa-samanvito rāg'a 'ein mit solchen Vorzügen ausgestatteter König', wo evam = evam̃vidha, 'so' für 'solch.' In allen diesen Fällen geht der Unterschied der Wortarten in der attributiven Beziehung unter; wie viel mehr im Chinesischen.

ein Adjektiv wie parama enthalten, und ebenso stehts mit hià min 'das niedere (eig. unten) Volk', čūn kuok 'das Mittelreich' u. s. w. Der Chinese wird in diesen Fällen sich begnügen, das attributive Verhaltnis im allgemeinen festzuhalten.

Die Unterschiede in der sinnlichen Wahrnehmung in Verbindung mit den erwähnten Denkbestimmungen machen die psychologische Grundlage dafür aus, daß der Verf. § 253 und 849 50 der gr. und § 27 und 167 der kl. Gr. jeder chinesischen Wurzel außer der grammatischen Funktion im Satze, die wechselt, eine bleibende Grundbedeutung, Kategorie, beilegt, 'ob sie Individuen oder Gattungen, Eigenschaften, Zahlen, Thätigkeiten oder Zustände u. s. w. bezeichnen. Danach ergeben sich Wortkategorien', welche der Verf. mit deutschen Wörtern benennt: Hauptwort, Eigenschaftswort, Zeitwort u. s. w., während er die lateinischen Termini für die Satzfunktion aufspart. 'So z. B. ist tá 'groß' seiner Wortkategorie nach ein für allemal ein Eigenschaftswort, es mag nun jeweilig als Substantivum: Größe, als Adverb: sehr (grandement), als Verbum: vergrößern, oder was sonst bedeuten' gr. Gr. § 253) und ähnlich wiederum: 'tá 'groß' hat die weitern Bedeutungen: Größe, vergrößern, groß sein, sehr; wir sagen also: das Eigenschaftswort sei (oder fungiere als) Adjektivum, Substantivum, Verbum factivum, Verbum neutrum, Adverb.' Oben bemerkte ich, wie die Art der Wahrnehmung (Anschauung) vielfach die grammatische Fassung präjudiziere; auch in der kl. Gr. § 167 heißt es: 'In der Regel richtet sich der Redeteil, welchen ein einsilbiges Wort vertritt, nach seiner Grundbedeutung (Kategorie). Ein Hauptwort wird also meistens als Substantivum, ein Eigenschaftswort als Adjektivum fungieren u. s. w.'; in der gr. Gr. liest man § 851: 'Hauptwörter fungieren in der Regel als Substantiva' und § 883: 'Die Wörter von verbaler Grundbedeutung sind in der Regel Verba'. Selbst die 'Einteilung des Wortschatzes' nach den Grundbedeutungen trifft mit den obigen Bestimmungen zusammen, von den beiden ersten Klassen abgesehen; der Verf. unterscheidet nämlich 'a) Ausrufwörter (Interjektionen), b) Schall nachahmende Wörter, c) Für- und Deutewörter d. h. Wörter von pronominaler Grundbedeutung, d) Hauptwörter d. h. Wörter von gegenstandlicher Grundbedeutung, e) Teil- und Verhältniswörter z. B. šáň oben heú nach núi innen, f) Zahlwörter, g) Eigenschaftswörter, h) Zeit- oder Lebewörter d. h. Wörter mit verbaler Grundbedeutung, i) Verneinungswort ... Eine Kategorie Umstandswörter einzuführen scheint kaum erforderlich' (§ 850 der gr. Gr.). Davon sind d) g) h) stofflich in grammatischer und psychologischer Hinsicht, weil sie der sinnlichen Wahrnehmung entspringen; c) e) f) sind stofflich in grammatischer, aber formal in psychologischer Hinsicht, weil sie zwar aus dem Innern stammen oder subjektiver Art, aber grammatisch unbestimmt sind; i) endlich ist reiner Denkakt und logischer Natur; das Verneinungswort soll, ohne einer Wortklasse anzugehören, eben nur verneinen, wie das beim chinesischen put stattfindet. Bis dahin gehe ich mit dem Verf. einig, außer daß ich als k) die ausdrückliche Bejahung, oder die Verbindung von Deuten und Bejahen, wie sie žàn 'so' enthält, hinzufugen würde. Denn teils erwahnt der Verf. § 947 selbst Wurzeln, welche wesentlich Umstandswörter sind, teils hebt er § 662

hervor, daß žân nicht adnominal gebraucht zu werden pflegt', eben weil es wie put einen auf ein Verhältnis sich beziehenden, nicht den einzelnen Gegenstand treffenden Denkakt bezeichnet. Weil put und žân sich nicht mit Nomina verbinden, insofern lassen sie sich Umstandswörter nennen.

Dagegen weiche ich darin vom Verf. ab, daß ich bis jetzt noch außer der Grammatik und Sprache oder höchstens an deren Grenze zu verweilen meine und die Grammatik erst mit dem Satze beginnen sehe, in welchem die Wurzeln durch ihre Stellung ihre Geltung als dieser oder jener Satzteil erhalten; der Verf. versetzt sowohl die Grundbedeutungen oder Kategorien, wie er sie nennt, die 'dem Worte unwandelbar anhaften', als auch die Funktionen im Satze, welche 'bei vielen Wörtern wechseln', auf grammatischen Boden und teilt beiden denselben Grad der Schärfe und Bestimmtheit zu. Nach ihm sind die Wurzeln grammatisch doppelt: für sich und inhaltlich als Wortkategorien (Hauptwort u. s. w.) dann im Satze nach ihrer Funktion als Redeteile (Substantivum u. s. w.) bestimmt; daher redet er auch immer von 'Wörtern'; denn 'Wort' heißt die grammatisch bestimmte Wurzel. Erblickt man aber in den sog. Kategorien des Verf. nur die Wirkung teils der sinnlichen Wahrnehmung teils einfacher Denkbestimmungen, so läßt sich die erstere nicht immer in ein festes Schema bannen, und brauchen die zweiten bei der Schärfe des Inhaltes im Satze gar nicht immer einem bestimmten Redeteile[1] zugewiesen zu werden; sieh, was oben über tshì žìn bemerkt wurde. Demgemäß kann ich nur Steinthal beistimmen, der beim chinesischen Abschnitte seiner charakteristik außerhalb des Satzes nur von Wurzeln redet, weil sie nur Stoff bieten so viel oder so wenig geformt, als es dessen Natur mit sich bringt, und selbst für den Satz S. 118 treffend die Abhängigkeit der syntaktischen Form von der dem Stoffe anhaftenden nachweist. Man frage einen Engländer, welcher Kategorie, somit abgesehen von jedem Satze, er aid change fit form love meet u. s. w. zuteile; unmöglich kann er eine bestimmte Antwort geben, weil man ihm den einzigen Anhalt, die Funktion im Satze, verwehrt und auch der Sinn für sich nicht so anschaulich ist, um als Handhabe zu dienen; bei green hand map u. s. w. dürfte er wohl unbedenklich eigenschaftliche und dingliche Grundbedeutung annehmen, die verbale Verwendung gestattet; vom Gelehrten, der die Frage ablehnt, weil er verschiedene Grundformen aufweisen oder wahrscheinlich machen kann, sehe ich natürlich ganz ab. Ist es mit dem Sprachgefühl des Chinesen wohl besser bestellt? Ferner: man mute uns zu, jeden Begriff als konkret oder abstrakt zu bezeichnen; gewiß 'Tier, Mensch' sind konkret, bei 'wild, gesittet' besinnen wir uns bereits; von 'Maschine, Gewicht' wissen wir gar nicht, was wir sagen sollen, auch die Philosophen nicht — ich verweise auf Wilh. Wundts erkenntnislehre S. 90. Der Verf. scheint mir dem Chinesen Schwierigeres zuzutrauen.

---

[1] Sind italien. ci und vi 'uns' und 'euch', eig. 'hier hierin, da dahin' substantivisch oder adverbial? Die Frage scheint mir müßig, weil der Ort mit Personen erfüllt gedacht wird; beides schmilzt in einander; siehe Potts präpositionen (1859) S. 123.

Doch wir wollen uns auf den Standpunkt des Verf. begeben; § 849 der gr. Gr. bezeichnet er 'die Ermittelung der Grundbedeutungen der Wörter' als 'unerläßliche Voraussetzung zur Feststellung der Redeteile, welchen sie angehören, und somit weiter ihrer Beziehungen zu den übrigen Teilen des Satzes.' Aber wie kann man die Grundbedeutung ermitteln? Man darf sich ja nicht auf den Satz stützen und hat es mit den einfachen und losgelösten Sprachelementen zu thun; welchen andern Anhalt gibt es als die Evidenz der Bedeutung? Der Verf. sagt ja selbst in der ZTSCHR. DER DEUTSCHEN MORGENLÄND. GESELLSCH. XXXII (1878) 855 'Gegeben, d. h. durch einfaches Nachschlagen im Wörterbuche auffindbar, ist die Wortkategorie; unbekannt und aus dem Zusammenhange zu ermitteln ist der Redeteil.' Baum ist Dingwort und grün Eigenschaftswort und ich ein Fürwort, und wo die Bedeutung nicht so evident ist, daß ein Primarschüler die Wurzel ihrer 'Kategorie' ohne Besinnen zuteilen kann, da gibt es nichts zu ermitteln, da bleibt die Kategorie unbestimmt, da weiß auch der Sinologe keinen Rat. Und selbst der sinnlichsten Dinganschauung kann sich die Anschauung dessen, was das Ding thut oder was damit gethan wird, anhängen; so ist kiok kheù 'Horn Mund' als Ausdruck für 'zanken' ZOTT. I. 242, I. 244, II (rixari, contentio verborum) hinsichtlich des zweiten Bestandteiles sehr wohl verständlich. Nicht schlägt die substantivische Kategorie in die des Verbums über — ein, genauer angesehen, unmöglicher Vorgang —, sondern die ungeformte Anschauung beschränkt ihren Inhalt nach den Erfordernissen des Satzes. Ferner weil ti 'jüngerer Bruder' žîn 'Mensch' yeù 'Freund' wâṅ 'König' čù 'Herrscher' heù 'Fürst' u. s. w. nicht bloß die Personen, sondern auch ihr Verhältnis und Gebaren, ihre Stellung und Pflichten bezeichnen, können sie auch im abstrakten Sinne verwendet werden: Liebe und Gehorsam gegen den ältern Bruder, pflichtmäßiges Verhalten, Freundestreue, Amt eines Königs, Herrschers, Fürsten. Der Zusatz am Zeichen žîn und ti, um den abstrakten Gebrauch anzudeuten, der bei ti auch fehlen darf, hat mit dem Sprechen nichts zu schaffen. Von der ursprünglichen einheitlichen Anschauung tritt bald die Person bald ihr Thun hervor, ohne daß die zurücktretende Hälfte völlig aus dem Bewußtsein verschwände. Ein Umschlag des Konkreten in Abstrakte findet nicht statt. Wie schwer hält es da, scharfe grammatische Grenzen zu ziehen? Oder wäre der Verf. glücklicher? § 850 beginnt: 'Vorlaufig wird sich folgende Einteilung des Wortschatzes empfehlen'; diese selbst schrieb ich schon oben aus. Warum vorläufig? Nachdem eben einmal der Verf. das als Unterschiede und Kategorien der Grammatik angesehen, was jeder Grammatik vorausgeht und das Produkt unmittelbarer Evidenz ist, kam er in die Lage, von Ermittelung zu reden, ohne sie naher angeben zu können, und der Schwierigkeit mit jenem 'vorläufig' zu entgehen. Oder bereitet das Wörtchen darauf vor, daß zu den a)—i) Wortkategorien von § 850, die in den folgenden Paragraphen mit Ausnahme von a) b) c) i) der Reihe nach besprochen werden, mit § 887 ziemlich überraschend eine neue Kategorie, 'Zustandshauptwörter' nachrückt? 'Dahin gehören u. a. tek Tugend hiaó Pietät li gute Sitte yok Musik čiṅ Regierung hiok Lehre Studium luén Aufstand Empörung kiṅ Ehrerbietung huô Harmonie', also alle mehr

oder weniger abstrakter Art? Aber diese und verwandte Wurzeln werden ebenso oft verbal und adjektivisch angewendet; warum soll ihre Grundbedeutung hauptwörtlich sein? Antwort: während sonst Zeit- und Eigenschaftswörter, um als Substantiva zu gelten, čè anhängen (mèi čè der die das Schöne, Schönheit, ssì čè der Tote, der Tod, das Sterben), können die aufgezählten Wurzeln, 'ohne Weiteres und in allen Fällen als abstrakte Substantive angewendet werden', und folgt ihnen čè, so wird derjenige, der so ist, das übt u. s. w., nicht das Abstraktum, gemeint nach § 467 der gr. Gr., so daß Person und Zustand, die in mèi čè und ssì čè zusammenfielen, getrennte Bezeichnung erhält. Diese Wörter nämlich 'sind schon früh von der Sprache substantivisch, als Abstrakta behandelt' (§ 467), 'sind schon frühzeitig an sich zum Gegenstande des Denkens gemacht worden' (§ 877). Doch besinnen wir uns, wie es von der Grundbedeutung oder Kategorie hieß: 'sie ist dem Worte unwandelbar anhaftend' (§ 253); hier scheint es fast, als wäre sie durch spekulatives Denken entweder geschaffen oder verschoben worden — beides gleich mißlich; jedenfalls ist sie aber hier erst aus der Satzfunktion erschlossen — sie, deren Ermittelung 'unerläßliche Voraussetzung zur Feststellung der Redeteile' u. s. w. sein sollte. Also, sei doch die Grundbedeutung dieser Abstrakta, was sie wolle; sie erklärt uns sicherlich nichts; was wir bestimmt wissen, ist nur, daß eine Anzahl Wurzeln, die namentlich moralische Begriffe bezeichnen, auch ohne die Partikel čè substantivische Verwendung erlauben. So spricht der Praktiker, und er hat recht. Wollten wir aber diesem Gebrauche auf den Grund gehen, so können wir einfach das, was Steinthal von einer dieser Wurzeln hiaó 'Pietät', sagt S. 118, auf alle ausdehnen: logisch, d. h. dem Inhalte nach bezeichnen sie alle Thätigkeiten die nach bestimmter Norm vollzogen oder mindestens beurteilt werden; die Kategorie, im Sinne des Verfassers, ist bei allen entschieden verbal. Übernehmen sie nun im Satze Funktionen, die substantivische Geltung erfordern, sei es, daß sie Subjekt sind oder Genetive vor sich haben, so hindert die verbale Grundbedeutung einen völligen Umschlag in die substantivische Funktion; auch da 'wird die Ausübung mitgedacht'; 'hiaó čī taò-lì heißt genauer doch wohl: des pietätsvollen Benehmens Prinzip'. Das Ausbleiben des substantivierenden čè ist dadurch verständlich; denn gerade moralischen Begriffen kann das Moment des Handelns nicht abhanden kommen. Natürlich widerstreben diese Wurzeln ebensosehr der reinen Adjektivform; hiaó, 'wo es als Adjektiv erscheint, ist zugleich Partizipium'. In die dargestellten Unwahrscheinlichkeiten geriet der Verfasser durch sein Bestreben, möglichst scharf die einzelnen Wortkategorien und die einzelnen Funktionen zu fassen und möglichst scharf einander beide gegenüber zu stellen.

Um nicht vorschnell ein Urteil zu fällen, nehmen wir eine Wurzel aus ganz andrer Sphäre: § 884 und 943 steht unter den gegensätzlichen Verbalpaaren šēn 'leben', ssì 'sterben';[1] aber ssì-huot: 'tot lebendig' oder: 'Tod Leben'. Die Sache scheint klar: šēn bedeutet 'zeugen, gezeugt werden',

[1] Vgl. tshûn šēn čī ssì 'von der Geburt bis zum Tode.'

somit Thätigkeit, der gegenüber ssǐ sich ebenfalls zur Thätigkeit verschiebt und 'sterben' bedeutet; huot bezeichnet den Zustand: lebendig, Leben, und mit ihm gepaart, ssǐ entsprechend: tot und Tod.. Mit wâṅ 'vergehen' kehrt ssì im Synonym-Kompositum ssǐ wâṅ zum Sterben zurück. Dasselbe wâṅ, wann es tsái 'da sein' gegenüber hat, heißt: fort sein, auch zuweilen: tot sein, wenn tsái = leben; dagegen mit tshûn 'erhalten bleiben, am Leben bleiben' wieder: vergehen, sterben; tshūn wâṅ čī nân 'Schwierigkeiten des (čī) Bestehens und Vergehens = der Existenz'. Wie steht es da mit der Wortkategorie? wâṅ ist so zweideutig als οἴχεσθαι 'fortgehen, fort sein' und mag als Zeitwort gelten; aber ssǐ und huot, die zwischen Eigenschaftswort und Zeitwort schwanken? Fest steht nur, dass der Chinese beim Begriffe 'leben' Thätigkeit und Zustand scheidet, die erstere als φύεσθαι πεφυκέναι mit šēṅ, den andern als βιῶναι mit huot benennt, diese Scheidung aber beim Gegensatze nicht vollzieht, sodass ssì beiden Wurzeln des Lebens gegenüber tritt und daher bald so bald so schillert oder auch indifferent bleibt. Mit Wortkategorien hat das nichts zu schaffen, das sind Eigentümlichkeiten der sinnlichen Anschauung: der Chinese faßt in ssǐ den Todeskampf mit dem tot liegen zu einem Bilde zusammen, wobei der Zusammenhang des Satzes oder die Zusammenstellung mit andern Wurzeln die eine oder andre Seite hervorkehrt. Die besprochenen Wurzeln ssǐ und huot entweder unter die Eigenschaftswörter oder unter die Zeitwörter zu stellen, erscheint mir weder möglich noch nötig; sie sind beides zusammen oder keines von beiden; zu ähnlichen Zweifeln dürften noch viele Wurzeln Anlass geben.

Im nämlichen § 943 steht zu Ende das gegensätzliche Paar siaō 'abnehmen schwinden', čhâṅ 'wachsen', entschiedene Verba; ebenso § 873 šén put khò šit, ṅok put khò čhâṅ 'Gutes muß man nicht verlieren, Schlechtes nicht verlängern'; aber § 939 findet man unter den 'Adjektiva von Hause aus' čhâṅ 'lang', tuàn 'kurz', čhâṅ tuàn Langenerstreckung; vergl. die Phrase šuet čhâṅ taó tuàn schwatzen lang plaudern kurz d. h. dies und das schwatzen; die Verbindung[1] čhâṅ kieù bedeutet 'lange ewig' (vergl. kl. Gr. S. 80 ob.). Welches Mittel haben wir nun, die Wortkategorie von čhâṅ, ob Zeitwort ob Eigenschaftswort, zu bestimmen? Ich sehe in der Wurzel nur die formlose Anschauung des lang und alt werdens von Naturgegenständen, die man keiner Kategorie zuteilen kann und darf. Unter 'Adjektiva von Hause aus' und 'Substantiva von Hause aus' (§ 907) wird nämlich der Verfasser wohl Eigenschafts- und Hauptwörter verstehen, die gemäß dieser Grundbedeutung auch im Satze meist als Adjektiva und Substantiva auftreten. Der Ausdruck verrät immerhin das Zugeständnis, daß über die Grundbedeutungen oder Wortkategorien die Evidenz und nicht irgend eine Ermittelung (§ 849) entscheide. Nun aber verwirren sich dieselben auch beim Verfasser so sehr, wie es Kategorien nicht begegnen sollte, die der

[1] Dieses čhâṅ, dessen Zeichen als Radikal 168 fungiert, ist nicht mit einem andern čhâṅ 'immer, bisher' (gr. Gr. § 1260, kl. Gr. § 86, I), auch nicht mit šâṅ 'immer' zu verwechseln, deren Zeichen unter sich und besonders vom ersten čhâṅ abweichen. Der Begriff 'wachsen, lange = groß' ist ihnen ganz fremd.

Wurzel 'unwandelbar anhaften'. Die Zustandshauptwörter erwähnte ich schon, die doch Thätigkeiten, Zustände und Eigenschaften zum Inhalte haben (§ 887); § 1004 erscheinen 'Eigenschaftswörter, deren Begriff eine Bethätigung in sich schließt': klug in Geschäften, vorsichtig im Reden u. s. w. Was verbleibt den 'Zeit- oder Lebewörtern' eigen? 'Die verbale Grundbedeutung' nach § 850 und 883; worin diese besteht, habe ich nirgends auffinden können; § 251 heißt es bloß: 'huot tsí, lebende Wörter, sind Verba im Gegensatze zu den Nominibus, ssì tsí toten Wörtern'.

Bisher suchte ich zu beweisen, daß den Stoffwurzeln des Chinesischen, den sog. šit tsí 'vollen Zeichen', keine grammatischen Kategorien inne wohnen, sondern nur so viel Form anklebe, als der Stoff, sinnliche Wahrnehmung und einige subjektive Bestimmungen, schon an sich trage; daß der Verfasser da scharfe grammatische Bestimmungen handhabe, wo es noch gar keine Grammatik gebe, und daher notwendig entweder den Sprachstoff in das System presse, oder jene Bestimmungen abstumpfe, bis sie keine mehr seien. Ich gehe aber noch weiter und sage, dass der Chinese selbst im Satze nicht durchweg das Wesen unsrer Redeteile erreicht, des Subjektivs, Adjektivs u. s. w. und überhaupt der Funktion im Satze nicht sofort die Redeteile entsprechen, denen oft nur ad hoc die betreffenden Wurzeln zugewiesen werden müssen, wie der Verfasser annimmt.[1] Liegen nämlich den Redeteilen die vorsprachlichen Unterschiede sinnlicher Wahrnehmung und einiger subjektiver Bestimmungen zu Grunde, so haben sie ihre eigene Wurzel und sind vom Satze unabhängig, obwohl Beziehungen zwischen einzelnen Redeteilen und einzelnen Satzteilen sich bilden können, wie z. B. das attributive Verhältnis als zweites Glied ein Substantiv voraussetzt. Der Begriff des Subjekts führt wohl am ehesten dazu, die Wurzel als Substanz, eben substantivisch, zu fassen; aber das Substantiv kann daneben im Satze auch Objekt Attribut und Prädikat vorstellen; das Prädikat kann außerdem aus Adjektiv oder Verb bestehen, das Attribut auch ein Adjektiv sein, das Objekt auch ein Verbum z. B. nach Hilfszeitwörtern — wie wäre es nur möglich, zwischen Satzfunktion und Redeteilen besonders enge Beziehungen anzunehmen? Um eine Übereinstimmung herzustellen, geht der Verfasser so weit, jedes Prädikat als Verb fungieren zu lassen; 'die substantivischen oder adjektivischen Prädikate wirken im Satzganzen als Verba neutra: das oder so sein' (§ 841), und auch § 851 den Satz aufzustellen: 'Hauptwörter fungieren in der Regel als Substantiva. Allein syntaktisch berühren sie sich . . . im Prädikat mit dem Verbum neutrum'. Dagegen heißt es ungenauer § 867: 'Eigenschaftswörter sind Adjektiva . . . wenn sie das Prädikat bilden'. Also z. B. in pèn tá li ta '(ist die) Wurzel (= Kapital) groß, (so ist der)

[1] Die Worte in der kl. Gr. § 27: 'Wir unterscheiden bei den Wörtern 1. ihre Grundbedeutung, Kategorie, und 2. ihre jeweilige Funktion nach dem Redeteile, dem sie angehören, und ihren syntaktischen Beziehungen' bleiben mir undeutlich; die syntaktischen Beziehungen, sind sie etwas andres als die jeweiligen Funktionen? und bestimmen nicht diese die Redeteile? So ist tá 'groß' Adjektivum mit dadurch, daß es als Attribut fungiert; § 253 b) der gr. Gr. zeigt eine glücklichere Diktion.

Gewinn groß' soll tá ein Verbum neutrum sein! im Chinesischen sollte die Prädikatsfunktion solche Verschiebung der Redeteile veranlassen und Verbindungen, die überall sich von selbst verstehen, ohne solche Chikanen nicht gestatten! Ließe ich mir aber auch das gefallen, so verstände ich doch wieder nicht, wie nach § 1134 'die verbalen Prädikate meist unmittelbar, die nominalen dagegen nur dann unmittelbar, wenn es unbeschadet der Verständlichkeit geschehen kann', auf ihre Subjekte folgen; 'sonst tritt ein Ausdruck der Kopula zwischen beide' — eine Kopula und ein Verbum! denn zu den Verbis neutris sind auch nach diesem Paragraph substantivische und adjektivische Prädikate zu zählen. Was bleibt denn vom verbalen Charakter der nominalen Prädikate übrig? Wenn irgend wo tritt hier der Irrtum hervor, Satzfunktionen und Redeteile zu parallelisieren, so daß dem Prädikate nur ein Redeteil, das Verbum, zufallen durfte. Behaupten wir aber, was bis jetzt niemand bestritten hat, daß Verba Adjektiva und Nomina das Prädikat darstellen dürfen, so hört natürlich jede Gleichmäßigkeit auf. Trauen treu Treue unterscheiden sich inhaltlich nicht und entsprechen etwa chinesischem čūṅ, wovon ich aber nicht aussagen mag, ob es der Chinese als Eigenschaft oder nicht eher als Thätigkeit bestimmt, tragen aber deutlich die Form eines Verbs Adjektivs Substantivs an sich, unabhängig von jedem Satze, der nur Subjekt Prädikat Objekt Attribut Bestimmungen verschiedener Art erzeugt, aber keine Redeteile, und diese Scheidung ist dem Chinesen unbekannt, weshalb er sie auch im Satze nicht erreicht und sich ihr bloß so weit nähert, als die Satzverhältnisse es erheischen; čūṅ žîn kann, ebensowol 'ein Mann von Treue' als 'ein treuer Mann' sein, und žîn čūṅ ebensowol 'der Mann ist treu' als auch 'der Mann benimmt sich treu' bedeuten. Treue wird zum Substantiv nicht dadurch, daß ich dasselbe zum Subjekt oder Objekt eines Satzes mache, sondern daß ich die Form der Substanz, die sich in Dingen, wie Baum Hügel Berg Strom aufdrängt, so daß ich sie gar nicht anders denken kann, auf Wahrnehmungen und Vorstellungen ausdehne, die ich sehr wohl anders denken kann, als inhärierende Qualität oder als flüssige Thätigkeit. So wenig Sprachen ohne grammatisches Geschlecht durch die syntaktischen Verhältnisse eines erhalten, obwohl das Subjekt einige Neigung zu den beiden persönlichen Geschlechtern und das Objekt zum Neutrum verrät, so wenig entstehen aus dem Satze Redeteile, die wie das Geschlecht schon vor ihm vorhanden sein müssen. Was im Chinesischen sich Analoges vorfindet, ist die doppelte Wirkung teils der Evidenz der Grundbedeutungen vieler Wurzeln, teils der Satzfunktion, die z. B. beim Subjekte die Form der Substanz, beim Attribute die der Inhärenz, beim Prädikate die der Energie so weit begünstigt, als es die Grundbedeutung zuläßt. Jenes Ordinaten- und Abscissensystem aber, das der Verfasser zeichnet, worin der Kreuzungspunkt der Kategorie und der Funktion die grammatische Stelle jeder Wurzel bestimmt, scheint mir, wenn es im Geiste des Chinesen vorhanden sein soll, äußerst künstlich, ja unmöglich; dagegen vortrefflich, wenn es bloß der Darstellung angehört und dem Zwecke dient, zum sichern Verständnis der Texte anzuleiten. Mein Standpunkt ist eben rein psychologisch; ich frage nur: was findet sich und geht im Bewußtsein des Chinesen vor, nicht:

wie vermittelt sich die fremde Sprachart mit unsrer Grammatik, und gestehe sofort ein, daß sich von meinem Standpunkte aus wohl eine Charakteristik der Sprache entwerfen, aber keine Grammatik schreiben läßt. Das System des Verfassers, soweit es bis jetzt besprochen wurde, kann ich zwar als keine Thatsache des chinesischen Bewußtseins anerkennen, rate aber jedem, sich desselben zu bedienen, um in der Sprache sich zurecht zu finden und sie nach allen Seiten kennen zu lernen. Kant empfiehlt in der kritik der reinen vernunft (Hartenst.) S. 451 flg., die Erfahrung gemäß den drei Vernunftideen so aufzufassen, als ob diese wirklich existierten — das 'als ob' spielt dort eine hervorragende Rolle —; so nehme auch der Lernende das System des Verfassers, als liege es wirklich der Sprache zu Grunde, zu Handen und er wird an ihm einen sichern Ariadnefaden durch die chinesischen[1] Unbestimmtheiten haben.

Auf diese Unbestimmtheiten weist übrigens der Verf. mehrmals hin; so § 267 Anm.: 'die chinesische Ausdrucksweise ist zunächst allgemein und wird nur nach Bedürfnis und Belieben spezialisiert; die unsre hält sich immer an das besondere, nur der Gedanke kann ihr die Allgemeinheit unterlegen' und ähnlich kl. Gr. § 32 Anm.; § 313 heisst es von einem Satze: 'der Sinn ist auch ohne die Umschreibung klar; die grammatische Konstruktion selbst darf dunkel bleiben', ein Geständnis, das mit der Aufstellung eines Systems von Kategorien und Funktionen nicht recht harmonieren will; § 904 wird wiederum die Abstraktheit des chinesischen Ausdruckes erörtert und an dem Satze verdeutlicht: šiṅ hī thiēn, den man übersetzen könne mit 1. der (die) Heilige (-gen) strebt (-ben) dem Himmel nach, 2. heilig ist: dem Himmel nachstreben, 3. heilig ist, wer dem Himmel nachstrebt, 4. Heiligkeit ist, dem Himmel nachstreben. Das nenne ich nicht sowohl abstrakt und allgemein, als unbestimmt gesprochen, weil die Konstruktion dunkel bleibt und bleiben darf, so lange der Gedanke keinen Schaden leidet. Die Möglichkeit solcher Sätze, wenn man sie nicht etwa als das Produkt mystischer Stammelei erklärt, begreift man von meinem Standpunkte aus leichter, weil hier die Wortkategorie für Unsinnliches von vornherein unbestimmt ist und auch durch die Satzfunktion nicht genügend präzisiert wird, so daß in diesem Satze bloß durch die Stellung šiṅ als Subjekt, und hī thiēn als Prädikat, und innerhalb desselben, thiēn als Objekt bezeichnet wird; das genügt, um den Sinn festzustellen, und ist die allen obigen Übersetzungen gemeinsame grammatische Form; aber wie nach dem Verf., der šiṅ von vornherein in eine Wortkategorie einstellen[2] muß?

---

[1] In der ztschr. d. m. g. XXXII 656 äußert sich der Vf. 'der praktische Wert des hier besprochenen Lehrstückes dürfte auch Fernerstehenden einleuchten. Dafür bleibe denn nicht verschwiegen, daß dieser Wert auch die wissenschaftliche Bedeutung der ganzen Lehre entschieden überwiegt.'

[2] Unbestimmtheiten lassen oft genug auch die sanskritischen Komposita übrig, welche sich mit der chinesischen Sprachart insofern berühren, als sie Stamm an Stamm gerade so schieben, wie letztere Wurzel an Wurzel; z. B. kann man uddāma-durvṛtta-damanāja 1. 'um Zügellose und Bösewichte zu bändigen', 2. 'um zügellose Bösewichte zu b.', 3. 'um Leute, die zügellos schlecht sich aufführen (-führten) zu b.', 4. 'um eine zügellose schlechte Aufführung zu b.' auffassen

Am meisten scheinen die sog. Teil- und Verhältniswörter des Verf. System zu rechtfertigen, weil sie in der Anwendung besonders vielseitig sind und im Satze als Substantiv, Adverb, Adjektiv, Postposition, Verbum factitivum und neutrum auftreten. Es sind: šán oben auf, čūń mitten innen, hià unten, nui innen, ńuái außen, kiān zwischen, tshiên vorne, siēn früher vor, héu nach hinten u. s. w. (gr. Gr. § 854, kl. Gr. § 60). Nun wird auch der Verf. § 856 genötigt zu sagen: 'Wörter dieser Art erscheinen als Substantiva in allen Kasus; doch wird man in den meisten Fällen, wenigstens beim Übersetzen, sich lieber für das Adverb oder die Postposition entscheiden'; šáń šit khî taò rî šat khì hià, fēi lì yè 'Oben verfehlen seinen (khì) Weg und (rî) töten unterhalb seiner, ist wirklich (yè) nicht Recht (lì)', oder auch: '(Wenn) die Obern verf. ihren W. und t. ihre Unterthanen, so ist das wirklich nicht recht' fließt wol im Kopfe des Chinesen zusammen; er befriedigt sich, šit 'verfehlen' und šat 'töten' als Subjekte und fēi lì 'ist nicht recht' als Prädikat, außerdem khî taò 'seinen (ihren) Weg' als Objekt von šit zu verstehen, und mehr hat er nicht nötig; ob šáń 'oben'[1] oder 'der Obere, die Obern' bedeute, ob khî hià eig. 'sein (ihr) unten' als 'unterhalb seiner (ihrer)' oder als 'seine (ihre) Untern' aufzufassen sei, dieser theoretische Zweifel, der den Sinn nicht berührt, quält ihn gewiß nicht; höchstens kann man es wahrscheinlich finden, daß er, um der Symmetrie mit khì taò willen, khî hià substantivisch auffasse. Ferner bemerkt der Verf. § 860, bei šáń pek hià hek 'hat man die Wahl, ob man das Teil- und Verhältniswort substantivisch oder adverbial übersetzen will: das Oberteil ist weiß, das Unterteil schwarz, oder: oben weiß uud unten schwarz. Letzteres ist vielleicht das der chinesischen Auffassung Angemessenere'. Bei der Deutlichkeit des Sinnes dürfte der Chinese zu grammatischer Formung sich gar nicht bemüssigt finden. Warum soll denn nicht auch in diesen beiden Beispielen die Konstruktion dunkel bleiben dürfen? In den Beispielen von § 864 scheint freilich die Geltung dieser Wörter als Verba sicher: so im Satze ší-ì šíń žìn heú khî šīn rî šīn siēn 'des-wegen (der) heilige Mensch (setzt) hintan seine Person (šīn), und doch (rî) (seine) Person (steht) vorn'. Nur wird ein plötzlicher Umschlag ins Verbum auch hier nicht stattfinden; man denke an 'auf', das als Kommandowort bei den verschiedensten Gelegenheiten ver-

---

und übersetzen, also durvṛtta konkret und abstrakt verstehen, und im erstern Falle Beiordnung oder Unterordnung, diese wieder adjektivisch oder adverbial, annehmen. Obwohl der Sprechende oder Schreibende bestimmte grammatische Verhältnisse sich vorstellen kann, weil er sie außerhalb der Komposition sich vorstellen muß, so würde dies doch nichts für den Chinesen beweisen, dem diese doppelte Ausdrucksweise fremd ist. Wenn nun gar auch im Sanskrit bloß der Sinn maßgebend sein sollte in derartigen Gebilden, um wie viel notwendiger wäre dieselbe Annahme im Chinesischen!

[1] Daß wenigstens die substantivische Auffassung nicht zweifellos ist, beweisen Sätze wie šáń-piēn ńái-siüt pek-síń, hià-piēn yè kāi thì-liáń čhāo-thíń 'oberhalb hegt man Liebe und Mitleid für das Volk, unterhalb muß man dem Hofe sich anschließen (thì S. 37 Anm.) und zu Hilfe kommen' (ZOTT. l. S. 220, 1); denn piēn 'Seite' bildet sonst Adverbien, wie Kol. 11 derselben Seite ńuái pien 'außerhalb, auswärts', was aber natürlich nicht verhindert, 'die obere Seite, Hälfte ... die untere Seite, Hälfte' sc. des Staates, der Gesellschaft, zu verstehen.

wendet wird, und wäre es auch nur beim Kegeln als Zuruf an den Kegelbuben, an 'hinaus! herunter!' u. s w. Insbesondere bei Hilfszeitwörtern können wir uns die Mischung von Präposition und Verbum klar machen: ich will zurück, vorbei, voran, bei denen der Ausdruck der Bewegung fehlen kann, weil das Richtungswort ihn schon involvirt: siaò mîn put kàm čhut šeù wäre: 'das geringe Volk wagt nicht den Kopf vor', vergl. 'sich weit vorwagen'. Eine Ellipse ist nicht vorhanden; in diesen Wörtchen drängt sich eben die ganze sinnliche Vorstellung zusammen, die Richtung und Bewegung enthält, und dieses Moment der Bewegung bringt, wie bei den angeführten deutschen Wörtchen, die verbale Geltung hervor; nur ist es im Chinesischen bei einer größeren Zahl und etwas regelmäßiger, nicht nur bei Hilfszeitwörtern und im Imperativ [1], möglich, und ein Widerspruch von Präposition und Verbum deswegen nicht spürbar, weil diese Wurzeln von Anfang an nicht grammatisch, sondern nur inhaltlich und anschaulich bestimmt sind; man nehme etwa, um sich's klar zu machen, die Worte: tshaò šàn čī fūn 'Gras über (wehender, streichender) Wind!' Wie diese Verhältniswurzeln die Bewegung nicht ausschließen, so neigen sich umgekehrt die Richtungsverba präpositionalem Gebrauche zu, namentlich in der neuern Sprache: lâi her-kommen, čhut heraus-kommen, khiú hinweg-gehen; nâ šùi lâi 'bring Wasser her' resp. 'mit Wasser komm' eig. 'nimm Wasser-komm', was alles der Chinese nicht unterscheidet. Präpositionalen Eindruck machen hier die drei Verba nur deswegen, weil sie, einzeln und verbunden, zu vielen andern Verben treten, um die Richtung zu bestimmen z. B. šīn šeù čhut lâi 'strecken die Hand (šeù) her(lâi) -vor' (kl. Gr. § 207 f); das Moment der Bewegung, das schon die andre Wurzel (nâ, šīn) enthält, tritt für lâi čhut khiú zurück, ohne völlig zu verschwinden; denn man kann auch 'mit gestreckter (streckend die) Hand hervor-kommen' im selben Sinne verstehen, wenn man sich Redensarten vergegenwärtigt wie: mit dem Kopfe herauskommen (aus einem Graben, einer Höhle). Beide Klassen, die Verhältniswörter, in denen die Richtung, und die Richtungsverba, in denen die Bewegung dominiert, wenigstens ursprünglich, treffen zu gemeinsamer Bestimmung andrer Verba zusammen z. B. in šēn hià lâi 'hervorbringen, erzeugen' eig. her (lâi) -unter (hià) zeugen sc. die Reihe der Nachkommen, zeugend herunter-kommen. Schon in der alten Sprache ist lâi diese präpositionale Verwendung nicht fremd; kl. Gr. § 85 IV tsí Wên wâṅ ì lâi von König Wen an, tsí kù ì lâi von Alters her.[2] Ein Umschlagen aus einem Redeteil in den andern vermag ich nicht zu entdecken: der Sinn von šēn hià lâi als Ganzem ist ebenso klar, als der grammatische Wert der einzelnen Wurzeln unsicher — sondern nur eine Verschiebung des Gewichtsverhält-

---

[1] Selten sonst, wie im folgenden Satze Hebels: 'Auf und ab und ab und auf in der Mitternacht, machte er [der Soldat als Schildwache] bald zum Zeitvertreib Additionsexempel . . . bald betrachtete er zur Abwechslung die benachbarten Häuser . . .' Das Gesperrte wird niemand als Verba auffassen, trotzdem es deutlich Thätigkeit bezeichnet; vgl. 'alle ab' der Kühne.

[2] Tsí bedeutet 'von . . . an, seit', also eig. 'um vom König Wen (vom Altertum) zu kommen', fr. à partir de . . ., sskrt. ārabhja mit Ablat., jauvanād ārabhja 'von der Jugend an', eig. anfangend von . . .

nisses der in der Anschauung enthaltenen Elemente, wodurch für uns der Schein bald eines Verbums bald einer Partikel entsteht: lâi enthält das 'her' und das 'kommen' mit Überwiegen des letztern, hià das 'hinab' und das 'senken fallen' mit Überwiegen des erstern; die Umgebung bestimmt dieses Gewichtsverhältnis und das Resultat kann nur ein Zwitter sein. Im Satze S. 290 Kol. 1 bei Zottoli 'er pflückte selber immer wildes Gemüse lâi kiā wèi kēn yáñ tshīn' fährt man lieber fort: 'kam (damit) heim (kiā), machte (eine) Suppe (daraus und) bot (sie den) Seinigen an', resp. '(um sie den Seinigen anzubieten', dagegen in Kol. 2/3 'selber trug (er) (auf dem) Rücken einige Scheffel Reis lâi kiā čhūi-čù kúñ-yáñ fú-mù' ergänzt man lieber: 'nach Hause, kochte (sie und) bot (sie den) Eltern an' resp. '(um sie den) Eltern anzubieten'; Zottoli gibt dort und hier veniensque domum, wie gewiß auch der Chinese keinen grammatischen Unterschied fühlt, weil er den Unterschied der Redeteile nicht besitzt. Auch verschlägt es nichts, ob man kiaó tsï- sūn-mên lâi mit 'Söhne (tsï - Enkel (sūn) kommen lassen' oder 'her (lâi) -rufen' übertrage (Zott. I, 302 Kol. 2); diese doppelten Übersetzungen berechtigen nicht, dem Chinesen ebenfalls zwei grammatische Auffassungen zuzutrauen, zwischen denen er schwankte oder wählte.

III. WURZELGRUPPEN.

Zur klaren Bezeichnung des Inhalts reichten schon in der alten Sprache die einfachen Wurzeln nicht aus, sondern Gruppierung wurde notwendig, so zwar, daß die beiden, einen Begriff darstellenden Wurzeln selbst wieder verschiedene syntaktische Verhältnisse enthalten können. In der neuern Sprache wird diese Gruppierung ein regelmäßiger Prozess. Die **Aufeinanderfolge der Wurzeln** bestimmt entweder der Inhalt oder die Syntax oder der Usus; sie ist daher meist unveränderlich. Der Inhalt nämlich so, daß das Vornehmere Ältere Größere Wichtigere[1] vorausgeht: žit yuet Sonne Mond, yuet žit Monat Tag; šān hài Berg Meer, hài šān wäre Meerberg; fú mù Vater Mutter = Eltern, mù fú wäre Vater der Mutter; fú tsï Vater und Sohn, tsï fú wäre Vater des Sohns (Knaben); tsï niü Knabe Mädchen = Kinder, niü tsï Mädchen, indem tsï bloß als Suffix wirkt (neuchines.). Die Syntax so, daß die weiterhin zu besprechenden Stellungsregeln zu befolgen sind, die für Satzglieder überhaupt gelten: tuk šū lesen (Buch), siè tsï schreiben (Zeichen), čhik fán essen (Reis), šat žîn töten (Menschen) u. s. w. tá fū großer Mann = Großwürdenträger, siaò žîn kleiner Mensch = gemeine Leute, šáñ tí höchster Herr = Gott, čūñ kuok Mittelreich = China, thiēn tsï Himmelssohn = Kaiser, thiēn hià Himmel unter = Reich u. s. w. Endlich der Usus bestimmt die Reihenfolge, wo weder Syntax noch Inhalt den

[1] Eine Ausnahme macht vulgäres hiuñ tí der jüngere Bruder (kl. Gr. Lesestück v. 4. 7) ti hiūñ Brüder; doch bedeutet in der Büchersprache hiuñ tí regelrecht: älterer und (oder) jüngerer Bruder, Brüder; denn hiūñ für sich bedeutet: älterer, tí: jüngerer Bruder.

Ausschlag geben, bei allen synonymen und gegensätzlichen Komposita: thù tí Land Gebiet, aber tı thù Terrain Boden; huò haò und hiep huô und huô muk einträchtig sein; šuet hoá und šuet taó und yēn iù plaudern, aber hoá šuet die Erzählung besagt, in der Erzählung heißt es; tō šaò viel wenig = Quantität[1], siaò tá klein groß = Größe, khīṅ čúṅ leicht schwer = Gewicht, čhâṅ tuàn lang kurz = Längsrichtung, kiù čì erheben, stille stehen = Verfahren u. s. w. Morgen, frühe heißt tsaò und čaō, Abend, spät heißt wàn und mú; aber sich gegenüberstehen dürfen nur tsaò wàn und čaō mú z. B. tsaò wàn siāṅ kién morgen (und) abends einander sehen (Zottoli 1, 102, Col. 1), čaō sām mú ssí morgens drei abends vier. Gleichgültig ist die Stellung z. B. für lâi wàṅ und wàṅ lâi kommen gehen, gehen kommen, hì hoān und hoān hì sich freuen, šēṅ ssì und ssì šēṅ leben sterben, Tod Leben u. s. w. Es ist ein vortrefflicher Gedanke, die Wurzeln in der kl. Gr. nach den gebräuchlichen Paaren vorzuführen, so daß sie sich gleichzeitig mit dem Einprägen der einzelnen Wurzeln befestigen.

Auf diese Komposita, so wichtig sie für die Praxis sind, würden diese theoretischen Betrachtungen kaum geraten sein, wenn sie nicht Anlaß zu einer, soviel ich urteilen kann, unrichtigen, jedenfalls stark übertriebenen Ansicht Steinthals gegeben hätten, der den einsilbigen Charakter des Chinesischen, d. h. das Bewußtsein um die Wurzeln[2] dieser Komposita willen in Abrede stellt. S. 122 seiner charakteristik der hauptsächlichsten typen des sprachbaues äußert er sich so: 'Wenn man meint, der Chinese spräche in Wurzeln oder die Wurzeln als solche lägen im Bewußtsein des chinesischen Volkes, so heißt das behaupten, dieses Volk wäre analytischer als irgend eines der Erde. Dies ist nun aber so falsch, daß man vielmehr sagen muß: der Chinese ist insofern weniger analytisch, als die sanskritischen und semitischen Völker, als er in seinem Bewußtsein fast nur Zusammensetzungen

---

[1] Wie dieses Wort, z. B. im Französischen, seine Neutralität einbüßt und 'Menge Vielheit' bedeutet, so auch stellenweise das chines. tō šaò, z. B. Zott. I, 244, 5. 246, 1. 262, 8 zweimal u. s. w. Oder sollte in tō šaò, wenn es 'viel' bedeutet, šaò 'wenig' so hinzugefügt sein, wie wâṅ kí 'vergessen' ein kí 'erinnern' enthält?

[2] Wenn auch Bopp in der vergleich. gramm. I (1857) S. 201 Anm. 'wirkliche' Wurzeln dem Chinesischen abspricht, 'da eine Wurzel immer eine Wortfamilie voraussetzt, deren Mittel- und Ausgangspunkt sie ist, und wozu man gelangt, wenn man von allen Wortformen, die einen gemeinschaftlichen Mittelpunkt und einen gemeinschaftlichen Grundbegriff haben, alles ablöst, was nicht zur Darstellung dieses Grundbegriffes gehört u. s. w.', so definiert er eben Wurzel so indogermanisch, daß sie freilich im Chinesischen so nicht vorkommen kann. **Wurzeln** sind die einfachsten, aller grammatischen Beziehungen entblößten Elemente der Sprache; im Chinesischen geschieht diese Entblößung dadurch, daß man den Satz aufhebt und in seine Elemente auflöst: im Indogermanischen dadurch, daß man zugleich die lautlichen Zeichen jener Beziehungen abstreift. Vergleichsweise kann man auch von Wurzeln im chinesischen Satze sprechen, wenn sie nach den wichtigsten grammatischen Beziehungen nicht bestimmt sind, z. B. ob Nomen oder Verbum, und sie dem allseitig oder nach den meisten Seiten bestimmten indogermanischen Worte gegenüber halten. Wurzel befindet sich im Gegensatz 1. zu den Ableitungen (Bopp), 2. zu den Komposita (oben Steinthal), 3. zum Wort und zwar a) absolut außerhalb des Satzes und b) relativ im Satze, dort weil sie gar nicht, hier wenn sie ungenügend bestimmt ist.

trägt' u. s. w. Nun will ich mich gar nicht auf Sätze steifen wie etwa den obigen: nà šùi lâi 'bring Wasser her', obwohl der Chinese drei einzelne Wurzeln darin anerkennen und empfinden muß. Die Hauptsache aber ist die: die Bestandteile dieser Gruppen finden sich teils für sich, wenn der Rhythmus verlangt, daß ein Glied die ganze Gruppe vertrete, teils mit andern Wurzeln gepaart an derselben oder andrer Stelle. So reden auch wir von der Art und Weise des Vorgehens oder bloß von der Art des Vorgehens und sind uns wohl bewußt, zwei getrennte Wörter vor uns zu haben. Die deutschen Wendungen zieht STEINTHAL selbst S. 124 herbei, um Kompositionen wie taò lú 'Weg' oder taò lì 'Norm Prinzip', šuet taó 'sagen' oder čī taò 'wissen' begreiflich zu machen, die eben auch aus rhythmischen Rücksichten, wenn der Zusammenhang keinen Zweifel gestattet, durch ihre einzelnen Komponenten vertreten sein dürfen; taò taó vereinigt nämlich die Bedeutungen 'Weg, Prinzip, sagen, wissen.' Oben wurde fú mù 'Vater Mutter', fú tsì 'Vater Sohn', tsì niù 'Knabe Mädchen' erwähnt; auch sonst trifft man diese Wörter oft genug einzeln und in andern Zusammenstellungen; so müssen sie notwendig auch einzeln dem Bewußtsein vorschweben, und was von ihnen gilt, gilt so ziemlich von allen andern. Wenn irgend eine Wurzelgruppe zur Einheit eines Begriffs verschmolzen wäre, hätte es gewiß bei tuk šū 'lesen' statt gefunden; aber šū findet man z. B. in šū kīṅ, und tuk ersetzt die Gruppe unter dem Einflusse des Rhythmus in kēṅ tuk čéu yé mâṅ[1] '(mit) Pflügen (und) Lesen Tag (und) Nacht beschäftigt.' Getrennt finden sich beide Wurzeln in ṅò yè tshêṅ tuk kuó šip kì niên šū = ego etiam olim studui decem plus annos litteris ZOTT. 1, 99, Anm. 2. Auch phêṅ yeù 'Freund' ist eine der gewöhnlichsten Gruppen, aber nicht so verschmolzen, daß nicht yeù allein vorkäme in ṅû yeù čāṅ yè 'mein Freund TSCHANG da' (gr. Gr. § 811 a), iū khì yeù 'an seinen Freund' (§ 1366), tshīn yeù 'Verwandte Freunde', oder als Abstraktum 'Freundestreue' (§ 885). Interessant erscheint das Sprichwort fū-tshī mién tshiên mok šuet čīn, phêṅ-yeù mién tshiên mok šuet kià[2] 'zwischen Mann (fū) und Frau (tshī) keine (mok) schlichte Rede, zwischen Freund und Freund keine Gleichnisrede' d. h. dort ist poetische Sprache, hier einfache Wahrheit am Platze, und das andre bei ZOTT. 1, 302, Col. 11 fū-tshī yaó huô, phêṅ-yeù yaó sin 'Mann und Frau ziemt Eintracht, Freund und Freund ziemt Wahrheit'; denn fū tshī fordert die entsprechende Trennung von phêṅ yeù und ganz ähnlich stehen sich in den zu andern Zwecken angeführten Beispielen von § 977 und 992 und sonst oft fú-mù 'Eltern' und tshī-tsì 'Weib Kind' so gegenüber, daß beide gleich lose oder gleich eng gefügt erscheinen. Wenn bei den gebräuchlichsten Gruppen die Wurzeln ihre Sonderexistenz retten, so sind sie eben **nie** aus dem Bewußtsein verschwunden. Nur in drei Fällen wäre dies anzunehmen: 1. wenn der Sinn des Wurzelpaares gar nicht aus dem der

[1] Aus ZOTTOLI 1, S. 414, Col. 10.

[2] Aus LOBSCHEIDS GRAMMATIK (1864) II, S. 147, der freier übersetzt: between husband and wife there must be all affection, between friends all fidelity; mién tshiên eigentlich: vor dem Gesichte.

einzelnen Wurzeln hervorginge; da würde natürlich diese Gruppe von ihren Bestandteilen, wenn sie für sich verwendet würden, sich loslösen und, durch den eigentümlichen Sinn zusammengehalten, als selbständiges Ganze weiter leben; § 279 der gr. Gr. gibt eine allgemeine Andeutung, daß manche Wurzelverbindungen 'schwer, manche wohl noch gar nicht genetisch zu erklären' sind; sollte wohl fū žîn 'Fürstin Madame' hierher gehören, eigentlich Mannsperson, wie niù žîn Weibsperson, tshī žîn Frauensperson? Auch bei vielen technischen Benennungen, wie siēn šēn 'Gelehrter Herr' eig. früher geboren, mèn šēn oder mèn žîn 'Schüler' eig. Thür lebend, Thürmensch u. s. w. mag sich diese Abtrennung vollzogen haben. Oder wenn 2. die eine oder beide Wurzeln völlig aus dem Gebrauche verschwänden, wovon ich nichts anzuführen weiß; oder wenn endlich 3. die Verbindung solche lautliche Veränderungen erlitte, daß sie von den Lauten der einfachen Wurzeln erheblich abwiche; ob die Gewohnheit der heutigen Umgangssprache, in zweisilbigen Verbindungen die eine oder andre Wurzel mit dem logischen Accente hervorzuheben, die unbetonte so unkenntlich macht, daß sie mit ihrer selbstandigen Gestalt nicht mehr zu identifizieren ist, kann ich freilich nicht angeben (§ 249 der gr. Gr.). Aber das meine ich: wo selbständig und in mannichfaltigen Verbindungen gebräuchliche Wurzeln ohne Veränderung des Sinnes und der Lautform zusammentreten, da fehlt ein Grund und genügt die Thatsache des Zusammensprechens nicht, das Bewußtsein um die einzelnen Wurzeln in Abrede zu stellen.

Damit ist ein Mangel an Abstraktionskraft zugestanden, weil das Bewußtsein nie über die Elemente hinauskäme. Aber wollen wir denn wirklich z. B. tō šaò 'viel wenig' unserm 'Quantität' gleich stellen, weil wir jene Verbindung so übersetzen können?[1] Gleicht es nicht vielmehr unsern Redeweisen wie 'mehr oder weniger', um 'ungefähr', oder 'nach drei vier Jahren', um 'nach wenigen Jahren' auszudrücken? Das Ungarische hat eine ganze Reihe unmittelbarer Zusammenstellungen, die den synonymen und gegensätzlichen Paaren des Chinesischen völlig gleichen: több kevesebb mehr weniger; jönni menni, jöttek mentek kommen gehen, kamen gingen = chin. lài wàn; éjjel nappal Tag und Nacht = čéu yé, nur versetzt; járni kelni, járás kelés = wandern, Wanderung; sajkám úgy hányodveted[2] 'mein (—m) Boot (sajka) wirfst du (—d) so (úgy) herum'; omla-

[1] Ein gutes Beispiel solcher Abstrakta gibt der Satz § 871 der gr. Gr. kuan wuṭ čī kuéi-tsien, tshiên čī khiń-čúń 'sehen (auf den) Wert der Sachen (wut) (und auf das) Gewicht des Geldes (tshiên)', in welchem 'Wert' mit kuéi-tsièn 'vornehm gering' und 'Gewicht' mit khiń-čuń 'leicht schwer' ausgedrückt ist; čī kommt dem Genetive gleich. Ohne čī drückt wohl die bloße Stellung den Genitiv aus im Satze, der sich bei Zottoli I, 358 dreimal wiederholt: yè put čī ssi-liao tō-šaò 'wirklich (ich) weiß nicht (der) Verstorbenen Menge'; denn man könnte auch verstehen: 'w. (ich) w. n., Verstorbene viel (oder) wenig.' Der Chinese faßt das Verhältnis überhaupt nicht bestimmt auf, weil es den Inhalt nicht berührt und zudem Subjekt und Prädikat, Attribut und Substanz in der Stellung der Glieder zusammenfallen und wohl auch im Sprachbewußtsein vielfach in einander verfließen; vgl. darüber später unter VII die Besprechung von čī. — Derlei gegensätzliche Zusammenstellungen bilden aber nicht immer Abstrakta: šuet šîm-mo čhâń-tuàn 'schwatzen was? lang-kurz = kreuz und quer, durch einander' Zottoli I, 76, Kol. 4.

[2] Aus Petöfis tündér-álom 'Feenschlaf' zu Anfang.

dek maradvány eig. 'Trümmer Überbleibsel', rab szolga 'Knecht Sklave' (slaw. rabŭ, sluga' u. s. w. Im übrigen verweise ich auf SIMONYIS MAGYAR NYELVTAN (1880) § 209, S. 94, der nach den Wortarten genügend Beispiele mit synonymen (rokon-értelm-ű) und gegensätzlichen (ellenkező-jelentés-ű) Gliedern vorführt.[1] Ein reines, von allen Einzelheiten freies Abstraktum wird durch solche Zusammensetzungen nicht erreicht, mögen sie auch noch so gebräuchlich sein; selbst fú mù 'Vater Mutter' darf man nicht sofort mit 'Eltern' identifizieren. Stände sich beides gleich, woher käme denn der Chinese zu seinem sehr üblichen fú mù šuāṅ, während man 'Elternpaar' in den meisten Wörterbüchern vergeblich aufsucht?[2] S'uāṅ, der Figur nach ein Vogelpaar, hebt eben die Verschiedenheit auf, die dem zweisilbigen Ausdrucke noch anhaftet, und erst dieser dreisilbige Ausdruck kommt unserm 'Eltern' gleich. Oder man müßte konsequentermaßen auch tshī tsï 'Weib Kind', das wir gleicherweise in 'Familie' zusammenfassen können wie fú mù in 'Eltern' als richtiges Abstraktum gelten lassen. Gerade die Beispiele, welche STEINTHAL S. 123 ff. von Wurzelgruppierungen gibt, zeigen deutlich die Mühseligkeiten der Abstraktion: phiáo tù čhik čhuān 'Wollust Spiel Essen Kleidung' für 'Vergnügungen'; darin ist čhik čhuān bereits ein sehr geläufiges Paar für 'Lebensbedürfnisse' cultus, über die das erste Paar für Luxus hinausgeht; oder vielleicht bezeichnet das erste Paar gröbere, das zweite feinere Genüsse — jedenfalls zerfällt das viergliederige Abstraktum in zwei weniger umfassende Abstrakta, die aus den Einzelvorstellungen bestehen. Nicht besser ist es mit kiāi fāṅ līn šé für 'Nachbarschaft' bestellt, weil daneben auch līn šé kiāi fāṅ sich findet; auch hier zwei übliche Wurzelpaare, die ein umfassenderes Abstraktum bilden helfen. Man sieht, wie stufenweise der Chinese den Punkt erreicht, auf den wir durch unsre Endungen —heit —tum —ung u. s w. mit einem male gelangen, und wer doch diese Anhäufungen mit Bildungen wie 'Vergnügen Nachbarschaft' gleichwertig halt, weil der Inhalt sich ungefähr deckt, dem kann es auch gleichgültig sein, ob man 10 durch 2×5 oder durch $(2 + 2) + (3 + 3)$ gewinne, weil der Erfolg ja doch derselbe sei. Wenn der Chinese ein reines Abstraktum erfaßt, so zieht er, damit der einen Idee auch eine lautliche Einheit entspreche, zwei Wurzeln in eine zusammen, was nach § 248 und 1038 der gr. Gr. teils bei den Zahlwörtern teils dialektisch auch sonst stattfand; so für 20 30 40 žip sap sip aus rí sām ssí und šip 'zehn'; sonst ṅan 'wir' nin 'ihr' aus ṅò 'ich' und nì 'du' mit Pluralsuffix mèn. Vielleicht, daß auch hop aus hô put hierher gehört und genau lateinischem quin = quī ne entspricht (vgl. § 682 und § 1355 der gr. Gr.), besonders im Sinne der Aufforderung. So häufig sind aber derlei Verschmelzungen nicht nachzu-

[1] Aus indogermanischem Gebiete habe ich bloß sāraphalguta, gurulaghuta und gurulaghava des Sanskrit zur Hand: 'hoher oder niedriger Wert, große und geringe Bedeutung.' Kopulative Komposita, die aus komplementaren und konträren, nie aus rein synonymen Gliedern bestehen, und selten begriffliche Einheit erstreben, wie sie WHITNEY z. B. § 1253 sq. seiner Grammatik aufzählt, gehören kaum hierher; sonst ließen sich gatāgatam gatagati 'das Gehen und Kommen', aharnicam ahoratram ratrindivam 'Tag und Nacht' vergleichen.

[2] So geordnet in ZOTT. z. B. S. 224, Kol. 1, nach der andern Weise S. 98, Kol. 3.

weisen, daß dadurch das Wurzelbewußtsein wesentlich getrübt würde; im Gegenteil können jene schwerfälligen Abstraktbildungen nur von einem geistigen Zustande aus begriffen werden, wo man sich nicht behaglich findet, wenn man nicht immer die Einzelheiten sich vergegenwärtigen kann. Natürlich meine ich nicht, daß mit jedem abgesonderten Laute sich auch ein bestimmter Sinn verbinde; aber wenn der Franzose sa hört, so erkennt er es als ein Wort seiner Sprache an, von dem er weiß, daß ihm der geeignete Zusammenhang einen Sinn verleiht; die Überzeugung von der Fähigkeit der Elemente, in passender Umgebung einen Sinn zu erhalten, reicht auch beim Chinesen zum Wurzelbewußtsein vollkommen aus. Die große Zahl der Homophone läßt nicht andres erwarten. Wenn also Synonym-Komposita wie taò lú 'Weg' denjenigen Begriff enthalten, in welchem die Begriffskreise der einzelnen Wurzeln sich decken, so kann man dies sich durch französ. vingt-cinq verdeutlichen, worin der Laut ve und der Laut se im Zahlbegriffe zusammentreffen und nur dadurch ein mit bestimmtem Sinn versehenes Kompositum erzeugen, daß die andern Bedeutungen der beiden Laute (vin vain, ceint sain saint sein) außer Spiel bleiben.

Bis jetzt beschäftigte uns bloß der Stoff der Sprache, den die sinnliche Wahrnehmung und gewisse Bestimmungen subjektiver Art lieferten; als grammatischen Vorgang konnten wir es nicht ansehen, wenn schon in der sinnlichen Wahrnehmung der Unterschied von Dingen oder Gegenständen, von Eigenschaften, und von Ereignissen oder Thätigkeiten sich ausbildete; daß das Chinesische darüber hinausgehe, ließ sich nicht erweisen; noch auch wenn die subjektiven Bestimmungen bei ihrer Einfachheit und Deutlichkeit mit den Klassen der Pronomina Zahlwörter Verhaltniswörter zusammenfallen; denn obwohl in der Sprache sich vollendend, haben die zu Grunde liegenden Begriffe doch keinen speziell grammatischen Ursprung; als einziges formales Element, aber der Logik angehörend, verblieb die Negation, die im Chinesischen am reinsten im Wörtchen put erscheint. Selbst der Satz, so weit er durch Stellung zu stande kommt, erzeugt, wie wir ferner hervorhoben, keine Redeteile, sondern nur Satzfunktionen, die, wenn auch gewisse Redeteile lieber diesen als jenen Funktionen dienen, eine scharfe Ausprägung nicht durchaus fordern und Zwitterredeteile, unbeschadet der syntaktischen Deutlichkeit, zulassen. Den scharfen Unterschied der Redeteile kennt demnach das Chinesische überhaupt nicht, weswegen man nicht von Wörtern, sondern nur von Wurzeln und Wurzelverbindungen reden sollte; in dieser Beziehung trete ich entschieden auf Seite Steinthals, der z. B. S. 132 den 'Mangel an Unterscheidung der Redeteile' erwähnt. Das einzige formale grammatische Prinzip, auf das wir bis jetzt stießen, sind eben die Satzfunktionen oder syntaktischen Verhältnisse, die zweifach, durch **Wurzelstellung** und durch **Einschieben von Hilfswurzeln**, zu stande kommen. Die gr. Gr. behandelt, nachdem sie S. 112—118 die Grundgesetze des Sprachbaues dargelegt als Schluß des allgemeinen Teiles, in zwei ausführlichen Abschnitten zuerst S. 120—170 die Stellungsgesetze, dann S. 170—327 die Hilfswurzeln, um daraus von S. 228—35 die notwendigen Regeln abzuleiten zur Bestimmung der Redeteile und zur

Abgrenzung der Sätze und Satzteile, eine Einteilung, wie man sie angemessener und einleuchtender nicht wünschen kann. In wie weit Hilfswurzeln Redeteile hervorbringen, kann erst später zur Sprache gelangen.

IV. WURZELSTELLUNG.

Ich wende mich jetzt den Stellungsgesetzen zu. Danach kommt das Subjekt vor das Prädikat zu stehen, jede nähere Bestimmung vor das zu bestimmende Glied d. h. das Attribut vor das Substantiv und adverbiale Zuthaten vor das Adjektiv und Verb, das Objekt folgt dem Verbum. 'So sind die drei Grundverhältnisse der menschlichen Rede: das prädikative, das attributive und das objektive nach ihrem doppelten Gegensatze von Subjekt und Objekt, Prädikat und Attribut fest geschieden' (STEINTHAL, CHARAKTERISTIK S. 115). Diese Regeln gelten für alle Sätze: Haupt- und Nebensätze, fragende und behauptende, einfache und zusammengesetzte, ohne Unterschied. Das indogermanische Gesetz weicht dadurch ab, daß es dem Objekte resp. dem Akkusative gleich vor dem Verb den Platz anweist und den Grundsatz, das Bestimmende vor das Bestimmte zu stellen, aufrecht hält. Diesen Grundsatz macht sich sonst auch das Chinesische sichtlich zu eigen; allein es vermeidet die Vermischung des Attributes und Objektes, was notwendig oft die Folge der Stellung vor dem Prädikate gewesen wäre, weil der stoffliche Unterschied dem grammatischen des Nomen und Verbum, wie wir gesehen, lange nicht gleich kommt. Merkwürdigerweise verletzt die neuere Sprache oft die Regel nach § 242 der kl. Gr., doch wohl, wie in den drei gegebenen Beispielen, nur so, daß eine Zweideutigkeit ausgeschlossen ist: aller Provinzen Mundarten kann (er) reden; Reis nicht bereiten, Boden nicht fegen, Gesicht nicht waschen; Gedichte Verse sämtlich verstehen (S. 126, Kol. 2).[1] Man könnte daraus den Schluß ziehen, daß diese Regel nicht von jeher in der Sprache gegolten hatte, und einen Einwand gegen den Zusammenhang des Chinesischen mit den hinterindischen Sprachen beseitigen. Daß umgekehrt das Indogermanische keine Veranlassung hatte, an seine Wortfolge sich zu binden, weil die Funktionen der Wörter durch ihre Endungen deutlich genug bezeichnet sind, liegt auf der Hand; vielmehr ist es nur der Gebrauch, der die obige Wortfolge befestigte, und wie fest und wie lange derselbe wirkte, geht nicht nur aus dem Altindischen hervor — ich verweise auf DELBRÜCKS Schrift DIE ALTINDISCHE WORTFOLGE AUS DEM ÇATAPATHABRĀHMAṆA (1878) — sondern auch aus dem Lateinischen, das ihr durchweg treu blieb in einer für den Römer charakteristischen Weise, worüber der Vf. in LAZARUS und STEINTHALS ZTSCHR. VIII, 311 ff. zu vergleichen. Der Grieche dagegen scheint schon früh sich von der Regel emanzipiert zu haben, mit dem Verbum den Satz zu schließen; denn daß 'im Griechischen direkte sichere Spuren dieser Stellung vorhanden seien', kann man nicht behaupten; vgl. DELBRÜCK, DIE GRUNDLAGEN DER GRIECH.

---

[1] In ZOTT. I, 305 Anm. finde ich: châ put ssī, fán put siañ '(an) Thee denkt (er) nicht, (an) Reis sinnt (er) nicht'; ähnliches S. 77 Anm. 2, S. 73 Anm. 3 u. sonst.

syntax (1879) S. 154. Herbart sucht sogar sämmtl. werke Bd. VII (Hartenst.) S. 516 ff. wahrscheinlich zu machen, daß Homer das Verbum in Hauptsätzen in die Mitte stelle, in Nebensätzen besonders Relativsätzen ans Ende; 'man findet die Verba so häufig zwischen den Worten, wodurch die Gegenstände bezeichnet werden, und verhältnismäßig so viel seltener am Ende oder im Anfange, daß schwerlich ein Zweifel übrig bleiben wird, welche Wortstellung sich als diejenige ankündige, die sich dem zu entwickelndem Gedanken am besten anschließe.' Herbart vergißt auch nicht, den Gegensatz zum Lateinischen hervorzuheben und auf die Analogie im Deutschen aufmerksam zu machen, das 'sonst das Prädikat dem Akkusativ in der Regel voranschickt, davon bei relativer Anknüpfung regelmäßig abweicht'.[1] Diese Bemerkungen sollen übrigens nur dazu dienen, die Macht des Usus in der Wortfolge selbst in solchen Sprachen zu veranschaulichen, welche die Not der Verständlichkeit nicht zwingt. Um so weniger stehen Ausnahmen im Chinesischen zu erwarten, auf das Not und Usus gleichmäßig einwirken; sie bedürfen alle genauerer Erwägung.

1. Nach § 338 kommen persönliche Verba voranzustehen, wenn 'erst auf die Erscheinung aufmerksam und dann deren Subjekt (als psychologisches Prädikat) namhaft gemacht wird.' Wenn unpersönliche Verba die erste Stelle einnehmen, wie yeù 'es gibt', hîñ in hîñ lûi 'es donnert' (vgl. lûi tién 'Donner Blitz = Gewitter') u. s. w., so bildet das eigentlich keine Ausnahme. In der That könnten alle zu Anfang stehenden Verba unpersönlich verstanden werden, so daß ein bestimmteres Subjekt erst nachfolge: fàm pi pek čeū 'es schwimmt — dort ein (jenes) Cypressenboot'; denn daß das deutsche 'es' anfänglich kein bloßes Strohsubjekt, sondern wahrhaftig unpersönlich gemeint war, dürfte man wohl zugeben. 'Im Schiking sind solche Inversionen des Prädikates überaus häufig, und letzteres scheint in dergleichen Fällen vom Attribute nicht scharf unterschieden zu sein.' Eine affektvolle, vielleicht bewußt ungrammatische Wendung ist das jedenfalls, die deswegen auch keine weitere Störung im Sprachorganismus zur Folge hatte. Regel-

[1] Im Irrtum befindet sich dagegen Wilh. Wundt, S. 57 seiner erkenntnislehre, wenn er 'den klassischen Sprachen' die Regel zuschreibt, 'in einfachen Urteilen, also immer in den verbalen Flexionsformen, häufig aber auch in einfachern Sätzen das die Handlung ausdruckende Prädikat, bei längern Gedankenverbindungen dagegen das den Gegenstandsbegriff enthaltende Subjekt voranzustellen.' Gerade weil in bharati das Subjekt hinten stände, kann es nicht, von lautlichen Schwierigkeiten noch abgesehen, aus Zusammenrückung eines Verbal- und eines Pronominalstammes hervorgegangen sein. Es stellt noch kein Urteil wie 'er trägt', das Subjekt und Pradikat ausscheidet, vor, sondern die Einheit der Anschauung, die den Wechsel des Subjekts als bloße Modifikation der Handlung empfindet. Das paßt vortrefflich dazu, daß Wundt S. 51 und 137 das Urteil als 'Zerlegung einer zusammengesetzten Vorstellung in ihre Bestandteile' bezeichnet, ebenso wie Steinthal in seiner 'einleitung' (1871) § 547 als 'Zerlegung der Anschauung in Subjekt und Prädikat'. Erst dadurch, daß aus dieser lautlichen und geistigen Einheit ein Subjekt sich im Gedanken oder Wort loslöst, entsteht ein Satz oder gewinnt jenes -ti die Geltung einer Kopula. Diese Auffassung verwehrt es, aus bharati, das noch gar keinen Satz enthält, einen Schluß auf die ursprüngliche Stellung der Glieder im Satze zu machen. Wäre bharati ein zusammengezogener Satz, so hätte das prädikative Verhältnis ebensowenig eine Versetzung seiner Glieder erfahren, als in rāǵaputrah· = raǵñah· putrah· 'Königssohn' das attributive.

recht geformt müßte das erste Glied čè, das zweite yè nach sich haben nach § 1172: čī ǹù čè thiēn yè 'der (čè) mich (ǹù) kennt (čī), ist der Himmel = der Himmel kennt mich.

2. Der Aufklärung bedürftig ist ein § 433 der gr. und § 152 der kl. Gr. durch Beispiele belegter Fall, wo das Objekt dem Verb vorangeht. Es kommen hier aber zur Umstellung noch andre Umstände hinzu, welche die Sache komplizieren; § 487 wird der Versuch gemacht, den Ausweg einer passiven Deutung zu eröffnen. Man vergleiche auch den Satz § 152 der kl. Gr. ǹù ssī čī wéi nêǹ sín 'ich kann dies noch-nicht glauben' eig. 'ich dies es noch-nicht kann gl.' mit dem Satz § 125, der den unter 6. zu erwähnenden regelmäßigen Fall darstellt: ǹù wéi čī nêǹ hîǹ yè 'ich kann es (čī) wirklich (yè) noch-nicht ausführen' und bemerke die verschiedene Stellung von čī wéi und wéi čī. Entsprechende Beispiele dieses zweiten Falles finden sich im Verlaufe der gr. Gr. noch S. 274 Zeile 5 = S. 434 Mitte, S. 435 § 1171, S. 510 Zeile 1.

3. Eigen ist es ferner, wenn das objektive Relativpronomen sò, dem das Subjekt seines Satzes ganz gewöhnlich im Genetiv vorangeht, vor sein Verb zu stehen kommt: khî sò žím, khî sò wéi 'was er (sie) erträgt (—agen), was er (sie) thut (thun)'; khî ist Genetiv Sing. oder Plur. Dieser und die folgenden Fälle sind § 125 der kl. Gr. zusammen gestellt, wegen sò vergl. ebenda noch § 68 und § 155, I.

4. Das Reflexivpronomen tsí 'selbst' steht auch als Objekt vor seinem Verb, während das andere Reflexivpronomen kì seinem Verb nachfolgt. Zu übersehen ist nicht, daß in mehreren Sätzen auch andre Auffassungen zulässig erscheinen, so kiāi tsí mîǹ 'alle sind von sich aus berühmt' oder 'alle sind selbst berühmt geworden' statt 'alle haben sich ber. gem.'; mèi čè tsí mèi 'der (die) Schöne (—en) ist (sind) für sich schön' statt 'der (die) Schöne (—en) hält (halten) sich selbst für schön' (kl. Gr. § 174a); das Sprichwort tsieù put tsúi žîn, žîn tsí tsúi kann man ebensowohl mit 'der Wein macht den Menschen nicht betrunken, der Mensch wird selbst betrunken' als in der zweiten Hälfte mit 'der M. macht sich selbst betrunken' übertragen, so daß tsí Nominativ, Adverbialis und vorausgesetzter Akkusativ sein kann. Dann ist bei der Identität von Subjekt und Objekt die Attraktion an das erstere nicht unnatürlich; einigermaßen wäre lat. ipse im Nom. statt eines obliquen Kasus zu vergleichen: rex ipse se defendit (siehe Raph. Kühners ausführliche lat. gramm. II, 461, Anm. 19), und wie im Lat. ipse oft zur bloßen Hervorhebung des Subjektes erstarrte, mochten im Chinesischen Sätze wie die angeführten beständiges Vorsetzen veranlassen. Im Beispiel šiǹ čè tsí čhîǹ yè 'Wahrheit ist Selbstvollendung' kann tsí ebensogut Subjekt als Objekt sein, weil čhîǹ auch intransitiv vorkommt, obwohl freilich der mit tsí čhîǹ in Sinn und Form nahezu identische Ausdruck sieū šīn 'pflegen die Person' neben tsí sieū den transitiven Gebrauch wahrscheinlicher macht. Daß auch solche Fälle das Sprachgefühl irre leiten konnten, darf man füglich annehmen.

5. Die Interrogativpronomina stehen oft vor dem sie regierenden Verbum; bei hô 'wer was' ist dies beinahe Regel; die Stellung am Ende oder gegen

Ende des Satzes scheint der Energie der Frage zu widersprechen; denn daß auch im Chinesischen das Ende des Satzes schwächer betont wurde als der Anfang, kann man wohl annehmen. In unsern Sprachen durchbrechen die Fragewörter gleichfalls alle Stellungsregeln und nehmen den ersten Platz im Satze ein, den der Chinese ausschließlich dem Subjekte reservierte, das einzige Mittel, es deutlich auszuzeicheen. Beispiel: ṅù kàm šûi yuén hû 'wen (šûi) unterstehe ich (ṅû) mich zu hassen (yuén)?', worin hû Fragepartikel.

6. In negativen Sätzen werden die Pronomina, aber auch nur sie, zwischen Negation und Verbum eingeschoben (§ 343 der gr. Gr.): mok čī wêi rî šâṅ tsî žân 'niemand macht (wêi) sie (čī), sondern (rî) beständig von — selbst so (sind sie)'. Hier und beim vorigen Punkte kommt es darauf an, das pronominale Objekt möglichst nach vorne zu befördern, dort weil die Fragepronomina selbst viel Nachdruck auf sich vereinigen, der dem Anfange des Satzes am besten ziemt, hier weil die unbedeutenden Pronominalformen von der stark betonten Negation angezogen werden. Rücken doch auch im Altindischen enklitische Wörter, also gerade Pronominalformen, gerne dem Anfang des Satzes zu nach Delbrucks altind. wortfolge S. 47 ff. und schart man auch im Lateinischen nach bekannter stilistischer Regel solche Wörter hinter ein stärker betontes Wort zusammen[1], und noch näher kommen vielleicht die romanischen Sprachen; denn dem bejahenden donnez-le-moi des Französischen und date me lo des Italienischen entspricht ein verneinendes ne me le donnez pas und non me lo date, offenbar aus demselben Grunde; obwohl nämlich im Französischen Accent und Kraft der Verneinung auf pas fällt, so mußte sie doch einmal auf ne geruht und so die Pronomina angezogen haben. Beispiele wie mok iû kàm či 'niemand (mok) wagt(e) mich (iû) anzuhalten (či)' wéi čī nêṅ hìṅ yè 'vermochte (nêṅ) wirklich (yè) sie (čī) noch-nicht (wéi) auszuüben' in § 344 der gr. Gr. beweisen, daß die Negation und nicht die regierende Verbalform die anziehende Kraft besitzt.

7. Wenn sich verbale Präpositionen mit Demonstrativ-, Relativ- oder Interrogativpronomina verbinden, so nehmen diese, obschon Objekt, gewöhnlich die erste Stelle ein: hô ì wodurch? sò ì wodurch, ší ì dadurch, šuk iû mit wem, sò yeû woher, ši yeû daher u. s. w. denn ì bedeutet 'nehmen, anwenden', iû 'geben helfen', yeû 'hindurchgehen, folgen'; ì wirkt instrumental, iû komitativisch, yeû ablativisch. Unter andrem schlägt der Vf. S. 148 der gr. Gr. die scharfsinnige Erklärung vor, daß Paare wie ší kú 'daher', eig. Ursache dessen, mit regelrechter Stellung, ein ursprüngliches ì ši in ši ì umgesetzt hätten. Daneben darf man jedenfalls das Bestreben nicht verkennen, das Pronomen, das entweder als Fragepronomen dem Anfange des Satzes zustrebte, oder dann als Relativ und Demonstrativ die Verbindung mit dem vorhergehenden Satze herstellte, an jene bevorzugte Stelle zu bringen[2]. Umgekehrt erscheint im Sanskrit das Relativ oft am oder

[1] Auch im Finnischen zieht bei negativen Fragen das Negationsverb immer die Fragepartikel lko ko an sich: et-kö tule 'kommst du nicht?'

[2] In einer Übersetzung des neuen Testamentes (1856) erscheint Luk. 13, 18 'wem gleicht

gegen Ende seines Satzes, um dem folgenden Demonstrativ moglichst nahe zu sein und so eine engere Verkettung der Sätze zu bewirken — also aus demselben Grunde an scheinbar auffälliger Stelle. Absolute Konsequenz darf man in diesen Dingen freilich nicht erwarten: das wohl ursprünglich gleichfalls verbale yīn 'Grund Anlaß' bildet yīn tshì 'deshalb daher' (kl. Gr. S. 128, 5) und yīn hô 'weswegen warum' (ZOTT. I, 294, Kol. 9); wenigstens deuten Verbindungen wie yīn wéi 'wegen weil' yīn siūn 'folgen' u. s. w. auf verbalen Charakter; weil auch iū als eine Verbalpartikel gilt — als Verbum ist iū allerdings kaum irgendwo mit Sicherheit nachgewiesen —, könnte es die den obigen Paaren widersprechende, aber regelrechte objektive Stellung des Pronomens in iū ší 'darauf' durchgesetzt zu haben scheinen. Den wahren Grund sähe ich gerne darin, daß in iū ší gerade die Präposition, an welche das Pronomen als Füllsel tritt, den Hauptbestandteil ausmacht: 'nachher, später' — das Pronomen voranzustellen hätte hier also keinen Sinn — wenn nicht auch iū tshì 'in diesem = hier', iū pì 'in jenem = dort' zur Seite wären. Man vgl. sò tsí 'woher = von wo an' und tsí ši 'von da an, seitdem'. Vielleicht darf man aber doch die Vermutung nicht von vornherein abweisen, daß die seltene Nachstellung von iū und die häufigere von ì (§ 744 und 709 der gr. und § 154 der kl. Gr.) auch bei Nomina mit der stärkern Betonung und größern Wichtigkeit der letztern zusammenhänge, was wohl auch der Vf. andeutet, wenn er das Objekt 'emphatisch vorangestellt' bezeichnet.

8. Eine Art Inversion findet sich in vielen Sprachen: das an die Spitze gerückte Satzglied wird an seiner eigentlichen Stelle durch ein Pronomen ersetzt und dadurch dem Stellungsgesetze Genüge gethan; § 1164 gibt eine reiche Zahl von Belegen: ńù meù čī tsik, šú čī ì sāń 'Hauswesen zu (čī) fünf (ńù) Morgen, bepflanzen es mit Maulbeerbäumen', was ich wegen des verbal verwendeten šú 'Baum' bereits S. 38 oben zitierte; 'die mich ohne Wankelmut unterstützenden ńù kiāi hiù čī šáń tá-fū čī ssí[1] ich versprach (hiù) ihnen (čī) allen (kiāi) Dienst von (čī) Ober(šáń)-Offizieren'; niaò ńù čī khì nêń fēi 'Vogel — ich weiß sein Fliegenkönnen' und eben so: 'Fisch — ich weiß sein Schwimmenkönnen, Wild — ich weiß sein Laufenkönnen' (vgl. kl. Gr. S. 113, Col. 2/3).

9. Nach § 260 Ende, 351, 385, 996 der gr. Gr. pflegen 'Zeit und Ort, wann und wo etwas geschehen, vor dem Subjekte genannt zu werden. Die Zeitangabe geht in der Regel der Ortsangabe voraus, d. h. man erzählt zunächst von der Zeit, dann innerhalb dieser vom Orte, endlich von der Person oder Sache (fortschreitendes **psychologisches Subjekt**)' ... Zwischen

---

das Reich Gottes, und wem soll ich es vergleichen?' folgendermaßen: šáń-tí kuok hô-ì phí čì, yeú i hô čè pì čì 'Gottes Reich wo-mit vergleichen es, und (yeú) nehm (ı)-end (čè) was (hô) vergleichen es'; die verschiedene Stellung erklärt sich von selbst daraus, daß i 'nehmen gebrauchen' zuerst abgeschwächt präpositional, dann ursprünglich und verbal steht: 'wem gleicht es und vergleichen soll ich's wem?' Die Worter dieses Sinnes nehmen indessen sonst nicht i, sondern iū oder hû zu sich; sieh Abschnitt VII 'Hilfswörter'.

[1] kiāi ist Adverb (§ 1073) und daher vor das Verb hiù gestellt: 'durchweg, allgemein versprechen'; tá fu eig. großer Mann; das erste čı ist dativisch, das zweite genetivisch.

Subjekt und Verbum sind Zeit- und Ortsangaben 'lediglich nähere Bestimmungen des letztern und also erst recht eigentlich adverbial.' Wo kein Subjekt ausgedrückt wird, bleibt es oft zweifelhaft, ob nicht die Ortsbestimmung als solches aufzufassen sei; doch entscheidet hier der Grundsatz von § 269, 349 und 374 Ende, daß der Chinese unpersönliches nicht personifiziert. So ist der Satz li šùi čī čūṅ šēṅ kīm wohl eher zu übersetzen: 'im (eig. mitten čūṅ) Li-Wasser šùi entsteht (entstand) Gold', so daß kīm 'Gold' Objekt des unpersönlich gebrauchten šēṅ wäre — šēṅ 'es entsteht' wie yeù 'es gibt' — als: 'des Li-Wassers Mitte erzeugt(e) Gold', nach § 337 der gr. und § 78 II der kl. Gr. In einer Sprache, die dem Subjekt die erste Stelle einräumt, ist das auffallend genug. Der Vf. behauptet nun, die Zeit- und Ortsangaben wären das 'psychologische' Subjekt, der Rest des Satzes das 'psychologische' Prädikat, und die Stellung an der Spitze des Satzes gerechtfertigt. In Lazarus' und Steinthals ztschr. VIII, 136 zeigt der Vf. an dem Beispiele 'in Amerika verfertigt seit einem Jahre eine Fabrik Hüte aus Papier', wie man dessen Glieder so umstellen kann, 'daß nacheinander jedes — mit Ausnahme des Verbs, das ein voranstehendes 'es' erheischen würde — den ersten Platz erhält' und das Subjekt zu den folgenden Gliedern bildet; die angeführte Form des Satzes zeigt Amerika als diejenige Vorstellung, welche durch die folgenden näher bestimmt wird oder in ihnen ihr Prädikat findet. Es gibt also drei Arten Subjekte und Prädikate: grammatische, logische, psychologische, von denen die ersten durch die bloße sprachliche Form, die Endung oder die Stellung oder beides zusammen, hervorgehoben werden; die zweiten vom Sinne und von der Sache aus sich bestimmen, so daß das Subjekt wirklich etwas bezeichnet, was thätig oder Träger von Eigenschaften sein kann, das Prädikat wirklich eine Thatigkeit oder Eigenschaft, die dritten sich auf das Verhältnis der Vorstellungen beziehen, deren eine das Interesse des Sprechenden besitzt und als psychologisches Subjekt auftritt, zu dessen hellerer Beleuchtung die übrigen dienen. Im Satze: 'es schwimmt dort ein Cypressenboot' wäre 'es' grammatisches, 'schwimmt' psychologisches und 'Cypressenboot' logisches Subjekt und gleichzeitig psychologisches Prädikat; denn die Umschreibung 'was dort schwimmt, ist ein Cypressenboot' stellt das psychologische Verhältnis der Vorstellungen dar. Was nach No. 8 an die Spitze des Satzes tritt, nennt der Vf. das psychologische Subjekt, mit vollem Rechte. Denn die psychologische Bestimmung hat mit Sprache und Grammatik nichts zu schaffen und ist allgemeiner Art; jeder beliebige Satzteil, insofern er eine Vorstellung bezeichnet und nicht bloß die sprachliche Verbindung der Vorstellungen wie etwa Konjunktionen, könnte als psychologisches Subjekt oder Prädikat erscheinen und zu Anfang oder zu Ende des Satzes Platz nehmen, wenn nicht jede Sprache Stellungsregeln hätte, die jene Freiheit wieder einschränken. 'Unter den Wörtern, die vorzugsweise gern einen sprachgebräuchlich festgestellten Platz einnehmen, scheint das Verbum obenan zu stehen. Ihm gebührt im Deutschen die zweite, in einigen melanesischen Sprachen die erste, in den tatarischen und dem Japanischen wie im Lateinischen die letzte Stelle' sagt der Vf. in Lazarus und Steinthals ztschr. VIII, 336. Daher möchte er ebenda S. 314

z. B. im Türkischen, das im Satze Zeitbestimmung, Ortsbestimmung, Attribut, Subjekt, Adverb der Art und Weise, Objekt, Zeitwort ordnet, diese Ordnung und die Abweichungen von ihr analog dadurch erklären, daß ihm das erste Glied immer als psychologisches Subjekt gilt.

Wenn dem psychologischen Subjekte stets die erste Stelle im Satze gebührt, die ihm nach seiner grammatischen Geltung das überlieferte Stellungsgesetz nicht immer zuerkennt, so ist es nur ein andrer Ausdruck für Delbrücks 'okkasionelle Stellung' zu Anfang des Satzes, die er der traditionellen gegenüber setzt. Schreiben wir zu größrer Sicherheit seine Worte aus! S. 13 der schon mehrfach angezognen Schrift DIE ALTINDISCHE WORTFOLGE heißt es: 'Es gibt eine traditionelle Wortstellung, die sich am besten in der ruhigen Erzählung erkennen läßt. . . . Sie wird durchkreuzt von der okkasionellen Wortstellung, welche in der bewegtern Erzählung und der begrifflichen Erörterung häufig ist. Das Grundgesetz derselben ist: jeder Satzteil, der dem Sinne nach stärker betont sein soll, rückt nach vorn', und ähnlich überall, wo Delbrück der okkasionellen Stellung erwähnt; S. 19 'das Verbum nimmt die erste Stelle im Satze ein, sobald dem Sinne nach ein Nachdruck auf ihm ruht (und ist dann accentuiert)'; S. 20 'sobald ein Kasus eine stärkere Sinnbetonung erhält, rückt er nach vorn' u. s. w. Selbstverständlich wird das dem Sinne nach Betonte auch durch die Stimme irgendwie hervorgehoben. Gegen diese Nachdruckstheorie hatte sich freilich der Vf. schon in der zitierten ZTSCHR. VIII, 135 ff. gewendet: ob nicht auch in Satzen, die einfache thatsächliche Mitteilungen, Lehrsätze, aphoristische Sentenzen u. dgl. enthalten, die also zu nachdrücklicher Betonung kaum Veranlassung geben, ein bestimmtes Wort notwendig das betonte sein müsse, oder ob das betonte Wort etwa nur zu Anfang stehe. 'Kann ich nicht in dem Satze: ich habe heute Kopfschmerzen je nach Belieben auf ich, heute oder Kopfschmerzen den Nachdruck legen? . . . wo bleibt da die Betonungstheorie?' Aber könnten nicht, um eine Gegenfrage zu stellen, nachdrückliche Betonung und Stellung zu Anfang denselben Zweck erreichen, die wichtigste Vorstellung hervorzuheben? Der Vf. erklärte ja S. 138, daß der Sprechende nicht von Wort zu Wort im Denken fortschreitet; 'der hat den Gedanken, den er aussprechen will, fertig, ehe er zu reden anfängt; es geht ihm, wie dem schaffenden Künstler: seiner Seele schwebt das fertige Bild vor', und damit stimmt Herbart Bd. VII 525 (Hartenst.) überein: 'es wird kaum nötig sein, hier noch gegen eine Einbildung zu warnen, die nur dem ganz oberflächlichen Beobachter begegnen könnte, nämlich als ob wirklich die Gedanken so kämen und gingen, wie die Wortlaute nach einander ins Ohr fallen, oder wie die Buchstaben sich vor den Augen in Reih und und Glied stellen.' Satztypen, nicht bloß einzelne Wörter prägen sich dem Kinde ein, und diese Satztypen überheben meist den Sprechenden der kleinlichen Sorge für das Einzelne, so daß man einen Gedanken geläufig vortragen und inzwischen bereits mit dem folgenden beschäftigt sein kann, gerade wie man in Gedanken versunken seinen gewohnten Weg zurücklegt und nicht Gefahr läuft, irre zu gehen; denn auch die Beinbewegung vollzieht sich nicht rein körperlich und käme ohne solid und eng verbundene Vorstellungs-

reihen gar nicht zu stande. Gesetzt aber, es stieße mir etwas auf dem Wege auf, das mich irgendwie interessierte, dann verlangsame oder beschleunige ich den Schritt, lenke wohl auch vom Wege ab, oder beides zusammen. So kann ich doch auch beim Sprechen, wenn eine Vorstellung das Interesse an sich reißt, durch Nachdruck und Ton der Stimme sie kennzeichnen, oder von der gewöhnlichen Wortfolge abweichen, oder beide Mittel gleichzeitig verwenden. Im Satze 'ich habe heute Kopfweh', gleichmäßig betont und traditionell geordnet, verläuft alles gleich- und regelmäßig; ist aber 'heute' Stichwort und psychologisches Subjekt, so hat man unter den drei Formen 'ich habe heute Kopfweh', 'heute habe ich Kopfweh' und 'heute h. i. K.' die Wahl; alle drei Formen bezeichnen als Merkmal des 'heute' mein Kopfweh. Die letztere Form eignet sich außerdem dann, wenn als Merkmal oder psychologisches Prädikat bloß 'Kopfweh', ohne 'mein', sc. nicht wie oft Zahnweh, erscheinen soll: 'heute habe ich Kopfweh.' Man sieht zugleich, daß das psychologische Prädikat, an das Ende des Satzes verschoben, durch den Ton allein entschädigt werden kann, der um so wirksamer ist, als sonst gerade das Satzende der Tonlosigkeit verfällt. Natürlich muß ihm immer ein psychologisches Subjekt gegenüberstehen, so daß sehr wohl 'K. habe ich heute' zulässig ist, aber kaum: 'ich habe K. heute'; denn dort rede ich von meinem heutigen Kopfweh; was soll aber in der letzten Form psychologisches Subjekt sein? Der Betonung kann man also schon deshalb nicht entbehren, um das psychologische Prädikat am Ende des Satzes zu kennzeichnen — es müßte denn einen größern Umfang haben und dem formell abgeschlossenen Satze etwas selbständig nachfolgen —, dann, um das grammatische Subjekt, das ohnehin den Satz eröffnet, ausdrücklich als psychologisches hervorzuheben ('ich habe heute K.'); endlich bezeichnet neben der Stellung auch die Betonung allein das psychologische Subjekt, und dieses deckt sich mit Delbrücks okkasioneller Stellung durchweg; wo bei ihm das psychologische Prädikat zu suchen, wird der Abschnitt 10 und 11 zeigen.

Trotz dieser langen, vielleicht langweiligen Erörterung glaube ich keineswegs erklärt zu haben, warum im Chinesischen Zeit- und Ortsangaben sogar dem Subjekte vorangehen; der Vf. glaubt es, indem er sie für psychologische Subjekte ausgibt, und das unterscheidet uns. Was denkt man sich bei diesem Ausdrucke, wenn man ihm sein vornehmes Aussehen abstreift? Daß man nach augenblicklicher Stimmung, wodurch das Übergewicht bald dieser bald jener Vorstellung zufällt[1], die herkömmlichen Stellungsgesetze abändern d. h. verletzen dürfe. Diese Willkür nimmt man bei Sprachen hin, die ohnehin deutlich die grammatischen Verhältnisse durch Endungen bezeichnen und eine bestimmte Wortfolge nur dem Herkommen verdanken; da macht der Wechsel gerade eine Zier aus und unterstützt die Klarheit der Rede. Anders im Chinesischen, das seine Wortfolge auf die Not gründet, um verständlich zu bleiben, und doch nach subjektivem Belieben wieder umstürzt; diesen Widerspruch beseitigt keine psychologische Erklärung. Täusche man sich

[1] . . . bald diese bald jene Vorstellung in der Apperception bevorzugt wird, lautet die technische Ausdrucksweise der Psychologen.

doch nicht über den Wert der Psychologie innerhalb der Grammatik[1]: Psychologie liefert keine Sacherklärungen und führt nicht neue Ursachen ein, die der Grammatik unbekannt oder unerreichbar wären; sie verschiebt nur die Sachen und gibt nur neue Betrachtungsweisen; was die Grammatik nicht erklärt, damit weiß auch die Psychologie nichts anzufangen; siehe Laz. und Steinth. ztschr. XIII 398. Nehmen wir an, Delbrück hätte nicht von traditioneller und okkasioneller Wortstellung, sondern von grammatischem und psychologischem Prinzipe resp. Subjekte gesprochen, was hätte er damit andres gewonnen, als weniger verständliche Ausdrücke für seine nüchternen und klaren? Die Sachen selbst hätten sich ja gleich bleiben müssen. Daß es sich auf chinesischem Boden anders verhalte, kann ich mich nicht überzeugen: psychologisches Subjekt ist nur ein vertiefter Ausdruck für: Stellung zu Anfange, okkasionelle Stellung — so lange als der Vf. nicht anzugeben vermag, warum gerade Zeit- und Ortsbestimmungen in China einer solchen Bevorzugung sich erfreuen, daß der ganze Rest des Satzes nur das Prädikat dazu bildet. Und fiele einem ein, daß auch im Lateinischen attributive Zahlangaben, als wären sie wesentlicher Art, im Genetiv zu stehen pflegen, nicht im Ablativ: fossa quindecim pedum u. s. w., so nimmt es sich im Chinesischen sonderbar aus, daß Angaben der Zeitdauer in der Regel hinter dem Verbum stehen, Angaben des Zeitpunktes den Satz eröffnen (§ 879): '10. Juli — ich verreiste nach Amerika', 'ich war in Am. 10 Jahre.' Die ganze Auffassung wäre eine chronistisch-geographische, welche Daten und Örter und die Verteilung der Ereignisse als Hauptsache ansieht.

Wohl weiß ich, daß man von vorn herein nichts ablehnen sollte, und wenn mir der Vf. versichert, daß das in der That chinesische Denk- und Auffassungsweise sei und mit ihren historischen Denkmälern übereinstimme, so käme mir die in Rede stehende Ausnahme des Wortfolgegesetzes viel begreiflicher vor, nur daß ich nicht in der Theorie des psychologischen Subjektes, sondern eben in dem Nachweise dieser äußerlichen Anschauung die wahre Erklärung finden würde. Inzwischen möge man folgende Umstände erwägen: Beginnen denn nicht häufig unsre Erzählungen und Romane mit längern Zeit- und Ortsbestimmungen: 'Es war ein frostiger Dezemberabend gegen das Ende der Adventszeit; über die öden Felder fuhr ein schneidender Ostwind u. s. w.' Ist hier wirklich das Datum die Hauptsache, das durch die folgende Erzählung nur näher bestimmt wird? Offenbar so wenig, daß das Datum noch gar nicht zur Erzählung gehört, sondern sie erst vorbereitet. Und wenn im Lateinischen die Zeitbestimmung durch einen Hauptsatz im Imperfekt oder Plusquamperfekt, die Handlung durch cum und den Indikativ Perf. eingeführt wird: jam ver appetebat, cum . . ., so fühlt man, wie der Hauptsatz bloß den Rahmen abgibt, in den die Handlung hineingezeichnet wird. Die Verbindung ist viel loser, als wenn die Zeit durch cum und die Handlung durch einen Hauptsatz ausgedrückt wäre; denn dann wäre die Zeitbestimmung ein Bestandteil der Erzählung, so steht sie außer der Erzäh-

[1] Es scheint, hier wird der Wert der Psychologie im allgemeinen für die Grammatik unterschätzt. F. T.

lung. Sollten nun nicht auch im Chinesischen die dem Subjekte vorangestellten Angaben über Zeit und Ort noch gar nicht zum Satze gehören, daher ihn auch nicht anfangen, sondern ihn erst vorbereiten und einleiten?[1] Dann verstände man, warum die Zeitdauer sich meist für diesen Zweck nicht schickt; wer wird eine Erzählung so vorbereiten, daß er die Dauer dessen angibt, was er noch gar nicht erzählt hat? Bei kürzern Zeitbestimmungen wie kù čè 'vor Alters', sik čè 'vormals', kīm[2] čè 'jetzt', kīm žit 'heute', mîn žit 'morgen', tsok žit 'gestern' u. s. w. — § 386 b c e f) — kann diese Erklärung nicht Platz greifen; allein ebenso künstlich scheint mir des Vf. Scheidung § 385, nach welcher kīm žù yuet = nunc tu dicis das bedeutet, was jetzt geschieht, žù kīm yuet = tu nunc dicis zunächst von dir redet und dann von dem, was du jetzt thust. Man darf gewiß nicht vergessen, daß die Verbalwurzeln keine Zeiten bilden, die Zeit nur aus dem Zusammenhange erschlossen wird, wenn nicht Wörter wie die angeführten sie unzweifelhaft feststellen. Weil nun diese nicht nur dem Satze angehören, bei welchem sie zunächst stehen, sondern alle folgenden Verben zeitlich bestimmen, bis sie ein andres Adverb ablöst, ist ihre Stellung an der Spitze des Ganzen sehr natürlich. Diesen Grund kann man selbst für längere Zeitbestimmungen geltend machen. Danach dürfte sich oft kīm žù yuet dadurch von žù kīm yuet unterscheiden, daß dort kīm auf eine Reihe von Satzen wirkt, hier nur einen Satz bestimmt. Das psychologische Subjekt will ich keineswegs ausschließen; z. B. nicht in dem Satze S. 274 ob. 434 Mitte: kù čè mîn yeù sām tsit, kīm yè huok ši čī wû yè 'vor Alters hatte (yeù) das Volk drei (sām) Gebrechen, jetzt aber (yè) hat es diese (ši)[3] vielleicht (huok) wirklich (yè) nicht (mehr)', wo der Gegensatz und der damit verbundene Nachdruck deutlich vorliegt. Nur bleibt das eben eine Ausnahme von den Stellungsgesetzen, die man begreifen, aber gegenüber der Grammatik durch Psychologie nicht rechtfertigen kann.

10. Von selbst schließt sich der Fall an, daß Konjunktionen und Adverbien wie žân 'so', tsek 'dann', ší kú 'daher' eig. Ursache (kú) dessen, ši i 'deshalb' u. s. w., teils weil sie auf das Vorausgegangene weisen, teils weil sie auf eine Reihe nachfolgender Sätze sich erstrecken, die erste Stelle einnehmen. Streng genommen kann auf sie, die das Verhältnis der Sätze angeben, kein einzelner Satz Anspruch machen; sie sind dem ὅτι des Griechischen, dem yat des spätern Altindischen, wenn sie vor direkten Reden stehen, unserm 'in Erwägung' bei gerichtlichen Urteilen und sonstigen Beschlüssen, wenn die Motive in der Form selbständiger Hauptsätze folgen, dem parce que und per che der Franzosen und Italiener, die sie oft durch eine spürbare Lücke vom folgenden Satze abtrennen, kurz mehr algebraischen Zeichen als Bestandteilen des Satzes zu vergleichen.

[1] Dieser Auffassung kommt der Vf. selbst schon sehr nahe, wenn er S. 13 seines Aufsatzes ÜBER SPRACHE UND SCHRIFTTUM DER CHINESEN in UNSERE ZEIT XI (1884) die Zeit- und Ortsangaben Überschriften der Sätze nennt.

[2] Die Partikel čè bringt dieselbe Wirkung hervor wie τό in τὸ πάλαι, τὸ πρίν, τὸ νῦν.

[3] ší ist nach Abschnitt 2) vorausgestelltes Objekt; kù čè-kim yè etwa wie πάλαι μέν — νῦν δέ; das zweite yè gehört zu wû 'nicht haben'.

Im folgenden stelle ich noch diejenigen Fälle zusammen, in denen außerordentlicherweise ein Wort am Ende des Satzes oder als **psychologisches Prädikat** erscheint; der letztere Ausdruck enthält natürlich ebensowenig eine Erklarung als derjenige des psychologischen Subjektes; man müßte doch wieder fragen, wie denn die Psychologie dazu komme, die Rollen von Subjekt und Prädikat anders zu verteilen als die Grammatik. Dem psychologischen Prädikate entspricht bei DELBRÜCK dasjenige, was er als Schleppe bezeichnet und im Abschnitt II § 25—28 behandelt. Eine Schleppe bekommt eben der Satz dadurch, daß er, formell abgeschlossen, doch nur einen Subjektsbegriff enthält; man erinnere sich an: 'Kopfweh habe ich — heute', worin psychologisch 'Kopfweh' Subjekt und 'heute' Prädikat ist, was durch den Gegensatz erhellt: 'Zahnweh hatte ich gestern', oder durch die Form des Bedauerns: 'daß doch das Kopfweh mich gerade heute befallen (= für mich heutig sein) mußte'! So beschaffen sind alle von DELBRÜCK unter der Aufschrift 'der Satz hat eine Schleppe' gesammelten Beispiele. Wenn es bei Wechselreden heißt sá hovāca gā́rgjah', so entspricht das durchaus unserm 'es (sá) sprach (uvāca) Gargja' d. h. der dann sprach, war G.; 'es' und sá sollen nur die Ansprüche der Grammatik befriedigen, die das Subjekt an der Spitze des Satzes nicht gern missen will. Ferner: só (a)rcañ çrā́mjaṅç cacāra prag'ā́kāmah' 'er wandelte in Gebet (und) Kasteiung, Nachkommenschaft (prag'ā) wünschend' besagt so viel als: der da . . . wandelte, wünschte Nachkommenschaft; in tát paçū́n evā́smā(i) etát pári dadāti gúptjāi 'so übergibt er ihm (asmāi) die Heerden zur Bewachung' ist als Zweck und Merkmal der Übergabe die Bewachung bezeichnet, somit der Dativ gúptjāi Prädikat und das Vorangehende Subjekt. Von Abschnitt I, der die Wortfolge des normal gebauten d. i. schleppenlosen Satzes behandelt, ziehe ich doch einen Fall hierher; § 5 beginnt: "das Prädikatsnomen eröffnet den Satz und verdrängt also den Subjektsnominativ von seiner Stelle . . . z. B. mártjā ha vā́ ágre devā́ āsuh' heißt: 'die Götter waren ursprünglich Menschen'... vāmanó ha višṇur āsa 'VISCHNU war ein Zwerg". Das grammatisch-logische Subjekt, das der Zusammenhang von selbst ergibt, fesselt nicht weiter die Aufmerksamkeit, dagegen das unerwartete Prädikat so sehr, daß es sich zum psychologischen Subjekte verschiebt und an die erste Stelle rückt, wodurch das grammatische Subjekt ins psychologische Prädikat umschlägt: Menschen waren ursprünglich, was jetzt als Götter gilt; ein Zwerg war, als was VISCHNU erschien. Die chinesische Parallele bietet der Satz[1] nân tek čè hiūń-tí, yi tek čè thiên-ti 'schwer zu bekommen (tek) (ist ein) Bruder, leicht (yí) zu bekommen (ist ein) Grundstück', in welchem čè das Vorhergehende substantiviert, so daß nân tek čè = δυςπόριστόν τι, yí tek čè = εὐπόριστόν τι. Vom Fall I. unterscheidet sich dies Beispiel nur dadurch, daß es sich dort um Verba, hier um Prädikatsnomina handelt. Sonst steht nach invertiertem Prädikate gemäß § 830 auch hû: ńuêi-ńuêi hû khî yeù čhîń kūń yè 'erhaben eben (yè) sind seine (khî) vollendeten Werke (kūń).' Die

[1] Aus LOBSCHEID II, 148, wo frei übersetzt ist: an estate is easily acquired, but a brother is with difficulty found.

andern Fälle des psychologischen Prädikates oder der Satzschleppe sind nun folgende:

11. Während nach § 996 Zeit- und Ortsangaben in der Regel den Satz eröffnen, vom Vf. als psychologisches Subjekt betrachtet, worüber unser Abschnitt 9. handelte, sind sie nach § 997 umgekehrt psychologisches Prädikat, wenn sie am Ende des Satzes stehen, meist von der Präposition iū begleitet; ihre grammatische Stelle als Adverbien wäre zwischen Subjekt und Prädikat; ohne Präposition am Ende des Satzes beziehen sich Zeitangaben nach § 358 und § 879 b) gewöhnlich auf die Zeitdauer, nicht auf den Zeitpunkt. Das psychologische Prädikat liegt unverkennbar wegen des Gegensatzes vor im Satze (§ 737): kí hîṅ čī iū kù, yik ṅî hiaó čī iū kīm ì '(man) übte es (čī) bereits (kí) im (iū) Alter(tume), auch (yik) dürfte (ì) (es) angemessen sein (ṅî), es in (der) Jetzt(zeit) nachzuahmen' = das Üben ist alt, wäre es auch jetzig! Freilich könnte man umgekehrt sagen: die alte Zeit übte es, die neue sollte es auch! so daß beide Bestimmungen als psychologische Subjekte, aber ohne iū, an der Spitze ständen, wie in dem Beispiele am Schlusse von Abschnitt 9. Bei der Willkür der Vertauschung kann man wohl nicht leugnen, daß die psychologischen Namen auf grammatischem Gebiete um nichts besser, nur etwas undeutlicher sind als die vom Raume (vorn, hinten) oder von der Häufigkeit (traditionell, okkasionell) hergenommenen und ebensowenig eine sachliche Erklärung liefern. — Was die zu Ende des Satzes befindlichen Zeitangaben ohne Präposition, die eine Zeitdauer bezeichnen, betrifft, so pflichte ich dem Vf. bei, der § 358 den Zeitverlauf als Wirkung mithin als Objekt des Geschehens auffaßt und auf 'unsern Akkusativ in ähnlichen Fällen' sich beruft. Aus unserm indogermanischen Akkusativ dürfte wegen seines weiten Gebrauches, den man in der Schrift von Karl Gädicke der akkusativ im veda (1880) übersehen kann, hierfür weniger als aus dem finnischen zu lernen sein, weil der finnische Akkusativ als Objektskasus und als Bestimmung der Zeitdauer mit dem Partitiv, auch Infinitiv, und der Stammform, gewöhnlich Nominativ geheißen, und zwar unter denselben Bedingungen wechselt, so daß man hier ganz richtig auch in praktischen Grammatiken die Regel aufstellt: auf die Frage wie lange? antworten die verschiedenen Objektskasus, oder: die Zeitdauer wird als Objekt behandelt; also[1]: viivyin viikon (Akkus.) 'ich verweilte eine Woche', en viipynyt viikkoa (Part.) 'ich verweilte nicht eine Woche' eig. non (e-) sum (-n) versa-tus (viipy-nyt), viivy viikko (Stammf.) 'verweile eine Woche' in Harmonie mit annoin kirjan (Akkus.) 'ich gab das Buch', en antanut kirjaa (Part.) 'ich gab das Buch nicht' eig. οὐκ (e-) εἰμί (-n) δούς (anta-nut), anna kirja (Stammf.) 'gib das Buch'. Das Ungarische kennt

[1] Kalew. IV, 121 ff. trifft bei einem Imperativ die Zeitdauer in der Stammform mit Objekten im Partitiv zusammen; denn beim Imperativ steht nur das totale Objekt in d r Stammform: syö vuosi suloa voita, toinen syö sian-lihaa, kolmas kuore-kokkaroita 'iß (syö) ein Jahr süßen Schmeer (voi), das andre (toinen) iß Schweine-fleisch, das dritte (kolmas) Rahm-kuchen'; sulo voi, sian-liha, kuore-kokkarat, die den zeitbestimmenden Stammformen entsprechenden Stammformen der Objekte, ergäben den Sinn: iß den süßen Schmeer, das Schweine-fleisch, die Rahm-kuchen. — Im übrigen ist y = ü und verdoppelte Vokale stehen für lange.

diese Verwendung des Akkusativs nicht und bedient sich der —ig-Form, seltener der Stammform: egy hétig, három nap máradni 'eine Woche, drei Tage lang bleiben'. Somit steht durch das Finnische eine Auffassung der Zeitdauer als Objekt des Verbums unbestreitbar fest.

12. Nach § 357, 387/8, 1177 erscheinen 'vorzugsweise sinnverstärkende, aber auch sinnschwächende Adverbien in dieser Stellung' nämlich als Schleppe, z. B. či sehr, šìm sehr, siê wenig, kieù lange u. s. w. yok kàm žîn šīm 'die Musik erregt den Menschen tief', kì šeú yīn šīm[1] 'avoir reçu des bienfaits profondément'. Der Vf. zweifelt, ob er diese Adverbien, die schulgerecht vor das Verbum gehörten[2], als 'ein Objekt der Wirkung' oder als 'Prädikat zweiter Ordnung', und das letztere wäre eben als psychologisches Prädikat, verstehen soll. Die beiden gegebenen Beispiele — andre mögen ja in der That zweifelhaft sein — enthalten 'prädikative Adverbien', wie sie der Vf. selbst nennt, weil sie schon mit einem Objekt, žìn Mensch yīn bienfait, versehen sind und der Sinn diese Ansicht begünstigt: die Wirkung der M. auf den M. ist tief, die erhaltenen Wohlthaten waren tiefgreifende. — Einem Objekt der Wirkung dagegen kommt der Satz Zott. I, 258, Kol. 13 sq. tshiŏ čuŏ, yā tshān, phī-žuk tsın; fūn čhūi, žit čé, tŭ-leū kān 'Spatzen picken, Raben fressen, Haut (und) Fleisch weg; Wind bläst, Sonne brennt, Kopf-knochen trocken', nahe, indem tsín 'erschöpfen' und kān 'trocken' den Grad bestimmen und mit den Verben verbunden werden können zu 'wegfressen (-picken), trocken blasen (brennen)'. Von unregelmäßiger Stellung[3] aber kann man nicht reden, weil tsın und kān zugleich als Prädikate zu 'Haut-Fleisch' und 'Kopfknochen' gehören, ja mit diesen Subjekten als selbständige Sätze sich ablösen ließen. Alle diese Zweideutigkeiten, die den Inhalt nichts angehen und deshalb dem Chinesen kaum zum Bewußtsein kommen, veranschaulicht obige Übersetzung. — Ganz entschieden liegt wieder ein psychologisches Prädikat, aber mit dem grammatischen zusammen, im Satze von § 301 vor: žîn miń ssï čúń 'Menschen — Schicksal (ist eine) Sache — wichtig.' Ein andres Beispiel füge ich aus Zott. I, 82, Kol. I hinzu: tshiên-tshâi ssï siaò, kut-žuk tshîń čúń 'Geld (und) Gut (ist eine) Sache — klein, Knochen (und) Fleisch (= Verwandtschaft) (ein) Interesse — wichtig' In den beiden Beispielen wirkt das den psychologischen Prädikaten siaò 'klein' čúń 'wichtig' vorgeschlagene grammatische Prädikat ssï 'Sache' tshîń 'Interesse' als äußerliche Erweiterung nur wie eine starke Betonung der Adjektive und wäre am ehesten dem deutschen 'es', das ebenso als grammatisches Subjekt dem Verb als psychologischem Subjekt vorgeschlagen wird, zu vergleichen. Dagegen in put khieû, tsik-tsï haò, čì khieû, līn-kiū haò 'nicht suchen, Wohnungen gut, nur suchen, Nachbarn gut '(Zott. I, 110, Kol. 2) gibt es keine regelwidrige Stellung, wenn

[1] Dieses šìm 'tief' ist eine andre Wurzel und hat ein andres Zeichen als ším 'sehr'. Übrigens ist S. 164 der gr. Gr., Lin. 12 von unten, wo dieser Satz steht, das Zeichen für yīn 'Wohlthat' irrtümlich mit dem ähnlichen für ssī 'Nachdenken' vertauscht.

[2] ńò ším khò liēn ši šáń žîn Zott. I, 266, Kol. 8 'ich muß (khò) sehr die Leute auf (šáń) der Welt (ší) bemitleiden' zeigt die regelrechte Stellung.

[3] Dagegen tà-ssï thā-žîn 'tot (ssï) schlagen andre Menschen'.

man den Satz sich so zurecht legt, daß man 'Wohnungen, Nachbarn' als Objekt des Hauptverbs und als Subjekt von haò 'gut' faßt; die Unbestimmtheit zwischen 'nicht (nur) suchen Wohnungen (Nachbarn), welche gut sind' und 'nicht (nur) suchen, daß W. (N.) gut sind' wird wohl die chinesische Auffassung charakterisieren, für die unsre attributive Sprechweise keinen Ausschlag geben kann. — Steht sonst ein attributives Adjektiv nach, so erhält das Stellungsgesetz eine Ausnahme weniger für den Chinesen als für uns, und in der That finde ich diesen Fall vom Vf. nicht erwähnt; dasselbe kann nämlich immer als adverbiale Bestimmung oder als Prädikat gelten und übersetzt werden: žîn laò wû nêń, šîn laò wû lîń 'ein alter (laò) Mensch hat-nicht Kraft, ein alter Dämon (šîn) hat-nicht Wirken', age deprives a man of his strength, and a god of his virtue, wäre formell entweder als 'der M. ist alt und . . ., der D. ist alt und . . .' oder als: 'der M. im Alter hat . . ., der D. im Alter hat . . .' zu verstehen und unterscheidet sich von lâń ssĭ lieû phî, žîn ssì lieû mîń 'der Wolf tot (beim Tode, sterbend, stirbt und) läßt (sein) Fell, der Mensch tot (wie eben) läßt (seinen) Namen zurück' nicht im mindesten. Nachgestellte, prädikativ gemeinte Adjektive oder Partizipien als Vertreter von Nebensätzen erfordern vielmehr nach § 465 und 1365 den Beisatz von čè: žîn laò čè 'der Mensch, welcher alt (ist)', was aber nur beschreibt, nicht begründet, und griechischem ὁ ἄνθρωπος ὁ πρέσβυς und slavischem čelověkŭ staryjĭ gleich käme; sieh Abschnitt VII bei čè! Im übrigen verweise ich auf des Vf. Erörterungen in der zit. ztschr. VIII, 158 ff., 300 ff. und auf Delbrücks altind. wortfolge S. 36 ff.

Obwohl Ausnahmen vom Gesetze der Wortfolge vorhanden sind, die Ausnahmen bleiben, wenn man sie auch unter psychologische Gesichtspunkte stellt, so greifen sie doch nicht eben weit oder tief; denn jenes Gesetz im Ganzen stricte zu beobachten erfordert die Verständlichkeit ebenso sehr, als daß sich die Sanskritkomposita nach dem Grundsatze, das Definierende stehe vor dem Definierten, zu richten haben. In Verbindung mit der Bedeutung der Wurzeln ergibt dasselbe, weil es die syntaktischen Verhältnisse oder die Funktionen der Satzglieder anzeigt, sehr oft den Inhalt des Satzes (denn von den Hilfswörtern sehe ich noch ab) und rhetorische Hervorhebung kann nicht nur durch Ausnahmen, wie die besprochenen, sondern ebensogut durch relative Wendungen, die der französischen Umschreibung mit c'est und que gleichen, zu stande kommen (§ 1174 der gr. und § 155, 1, der kl. Gr.): šēń yik ńò sò yuk 'zu leben wünsche auch ich' eig. leben (ist), was (sò) auch (yik) ich (ńò) wünsche; tshĭ fēi čhîn čī sò kàm žím yè 'dies wagt (kàm) (euer) Unterthan (čhîn) wirklich (yè) nicht (fēi) zu verantworten' eig. dies ist-nicht was (sò) . . . wagt; daß sò das Subjekt vor sich und zwar meist im Genetiv hat, wurde bereits S. 57 unter 3. bemerkt. Nichts desto weniger steht 'der Fall, daß die nämliche Wortstellung theoretisch zwei

[1] Z. B. prekšaṇa-prešita-ājāta-vṛddha-āpta-vanitā-mukhāt (Böhtl. chrestom. [2] S. 119, 21) 'aus dem Munde (zum) Besichtigen abgeschickter, (wieder) zurückgekommener, alter (und daher) geeigneter Frauen' und andere oft bedeutend längere Komposita wären ohne ein strenges Stellungsgesetz unverständlich.

oder mehrere verschiedene Auslegungen zuläßt, welche in der Wirkung auf eins hinauslaufen', in dieser Sprache nicht vereinzelt (§ 303 Anm.), oder deutlicher, der Fall, daß die materielle Bedeutung, ohne das Stellungsgesetz, zum Auffassen des Sinnes ausreicht. Ob z. B. thâṅ kaō šú žín 'Halle(n ist, sind) mehrere Klafter hoch (kaō)' als 'H. hat an Höhe m. Kl.', 'Höhe der H. ist m. Kl.', 'H. ist hoch (und zwar) m. Kl.', 'H. ist hoch m. Kl.' erklärt werde, ist jedenfalls nicht 'von praktischer Erheblichkeit', wie ich mit dem Vf. gern gestehe, aber auch nicht einmal von theoretischer, so lange nicht fest steht, daß der Chinese diese Bestimmungen wirklich in grammatischer Formung denkt und nicht etwa, was ich durchaus für wahrscheinlich halte, so, wie sich der Baumeister oder der Zimmermann, denen es bloß auf die Sache ankommt, ausdrücken: Halle hoch x Fuß, breit x Fuß u. s. w. Jedenfalls macht die Maßbestimmung das psychologische Prädikat aus, und wer in kaō 'hoch' das grammatische Prädikat sieht, erhielte eine genaue Parallele zu dem unter 12. besprochenen Beispiel žîn míṅ ssí čúṅ 'Menschen-Schicksal, Sache wichtig.' Doch läuft man eben Gefahr, Verhältnisse zu bestimmen, die der chinesische Sprachgeist selbst unbestimmt läßt; was nicht im Geiste der Redenden existiert, existiert in der Sprache nicht, und ich bemerkte schon früher einmal, daß nur dieses hier in Frage und zur Behandlung kömmt. Wenn dagegen das Sprichwort (§ 267) lok kik šēṅ pēi 'der Freude Gipfel erzeugt Leid' klare syntaktische Verhältnisse zeigt, so könnte aller Scharfsinn diese Wurzeln in dieser Folge nicht anders zu einem vernünftigen Gedanken verbinden; die bestimmte Form haftet hier ebensowohl, als die unbestimmte Form dort, auch an der Zufälligkeit des Inhaltes, und selbst in der letzten Hälfte umgestellt, wie Lobscheid den Satz II, 148 bietet, verliert er an Deutlichkeit nichts, gewinnt noch an Konzinnität: lok kik pēi šēṅ 'der Freude Gipfel, des Leides Anfang' oder richtiger: 'Freude gipfelt, Leid fängt an.'[1] Noch ein Beispiel aus Lobscheid II, 150, das eine auch vom Vf. öfters hervorgehobene Unbestimmtheit einer ganzen Klasse von Wurzeln veranschaulicht, aus der man ersieht, wie wenig die chinesischen Wurzeln den Namen von Wörtern verdienen — auch nicht im Zusammenhange des Satzes: žîn hái žîn, put ssì; thiēn hái žîn, tshâi hái ssì liaò[2] '(wenn) Menschen einander schaden, nicht (gleich der) Tod; (wenn aber der) Himmel Menschen schadet, dann (tshâi) Schaden (und) schließlich (liaò) Tod; ich meine die Wurzelfolge hái ssì liaò, deren Sinn völlig klar ist, deren Konstruktion dunkel bleiben darf, weil wohl auch der Chinese keine deutliche Anschauung besitzt und sich mit dem zweifellosen Sinne befriedigt. Ob hái dem folgenden sich bei- oder unterordnet, ob es Verbum oder Nomen, ob aktiv oder passiv sei, dann wieder, wie sichs mit ssì 'sterben Tod' gegenüber liaò 'endigen fertig schließlich' verhalte, was eine ganze Reihe möglicher Übersetzungen und Auffassungen hervorrufen würde

[1] Zottoli I. 785, führt an: lok kik šeṅ pei, feù kik thái lâi und übersetzt gaudii extrema generant luctum, mali extremis pax accedit; eig. 'das Übel (feù) gipfelt. der Friede kommt.'

[2] Lobscheid übersetzt frei: the injustice of man may be endured, but the wrath of heaven destroys.

— das alles geht den Sinn des Satzes nichts an und kümmert daher den Chinesen nichts, welcher nur die sachliche Reihenfolge und Abhängigkeit festhält in den drei Vorstellungen: Schaden (bis zum) Tod (und damit) Schluß!

Es ist keine Übertreibung; der Vf. hebt selbst § 308, § 309, § 627, § 1226 hervor, wie eine Klasse von Wurzeln, die ihrer Bedeutung nach unsern **Hilfszeitwörtern** entsprechen und die folgende, in der neuern Sprache auch vorangehende Verbalwurzel qualitativ oder quantitativ einschränken, d. h. Bestimmungen des Modus und der Zeitart hinzufügen, entweder adverbial untergeordnet oder verbal regierend verstanden werden könne, so žù nêṅ yûṅ míṅ 'du kannst (nêṅ) ausführen (meine) Befehle' oder 'du führst fähig (nêṅ) Befehle aus', tāṅ tshûṅ ṅò hoéi '(ihr) sollt (tāṅ) folgen meinen (ṅò) Anweisungen' oder 'geziemend (tāṅ) folgt m. Anw.', šì tsok luén 'beginnen (zu) machen Aufruhr' oder 'zuerst Aufruhr machen', kiūn ì yuet 'der Fürst endet(e mit) sagen' oder 'sagte zuletzt' u. s. w. Den Unterschied, der zwischen 'du kannst ausführen' und 'du führst fähig aus', zwischen 'endete damit daß er sagte', nachdem er vorher andres gethan, und 'sagte zuletzt', nachdem er andres vorgebracht, allerdings besteht, vernachlässigt der Chinese ebenso, wie er auch in huok yuet (§ 681) 'jemand sagt(e)' und '(man) könnte sagen, (man) sagt vielleicht' vermischt, und schließlich macht er sich keiner größern Ungenauigkeit schuldig, als wenn im Lat. und Griech. in media insula, ἐν μέσῃ τῇ νήσῳ den bekannten Doppelsinn einschließt. Bei allen derartigen Wurzeln läßt sich die Funktion nicht sicher angeben, die sie im Satze ausüben, also gerade nach dem Vf. auch der Redeteil nicht, dem sie angehören, geschweige denn gar die Kategorie oder Grundbedeutung außer dem Satze — und das sollten Wörter sein, die man als Adverbien und Verben gleichmäßig ansehen kann! Und zu behaupten, der Chinese fasse sie jedenfalls entweder so oder so, wenn wir auch nicht wüßten wie, wäre gewiß mehr als sich erweisen läßt, nicht einmal erweisen durch das hie und da zwischen das Hilfswort und die Verbalwurzel eingeschobene[1] rî, das eben nur für die betreffenden Stellen, nicht für die gewöhnliche unmittelbare Aufeinanderfolge, adverbiale Geltung andeuten würde, übrigens ohnehin vieles Sonderbare zeigt, so wenn § 977 der gr. Gr. beim Subjekt rî (§ 624) dem čī parallel geht. Dieser Behauptung darf man unbedenklich die andre entgegenhalten, daß dem Chinesen eine grammatische Formung gar nicht vorschwebt, so lange das Verständnis sie nicht fordert, und nur insoweit Berechtigung zugestehen, als er Begriffe wie können dürfen mögen wollen sollen beginnen anfangen endigen schließen u. s. w. kaum für huot tsí 'lebende Zeichen' oder Thätigkeitswörter hielt, weil sie einen Inhalt doch erst von der mit ihnen verbundenen Wurzel empfangen, ohne sie geradezu zu Adverbien zu gestalten. Sie sind formale Bestimmungen, die ganz in der Luft schweben, wenn ihnen nicht eine zweite Wurzel Inhalt und festen Boden leiht. Es scheint, als ob sie gegenüber den Verben dieselbe Rolle spielten wie die Verhältniswörter gegenüber den Nomina und als eigne

[1] Sieh darüber § 627 und § 1241; z. B. tāṅ-kım ṅû put nêṅ rî iù Tsín čeṅ 'dermalen kann (können) ich (wir) nicht (put) mit Tsin wetteifern (čeṅ).'

wenn gleich nicht ganz scharf zu umgrenzende 'Kategorie' oder Wortklasse den schon S. 39 erwähnten (§ 850) hinzugefügt werden[1] müßten; die einen und die andern verbände der bloße Inhalt zu je einer Kategorie, sei es ein Begriff, sei es eine Anschauung; z. B. khò und pit drücken gerade so die bloße Möglichkeit und Notwendigkeit aus, wie šáṅ und hià das Oben unten, hinauf und hinab. Die Parallele zwischen diesen Modalitätshilfswurzeln, wenn anders dieser Name auch Beginn und Anfang in sich begreifen darf, und den Verhältniswörtern scheint um so gerechtfertigter, weil in der neuern Sprache Wurzeln wie die schon besprochnen lâi 'her-kommen' khiú 'weg-gehen', čhut 'heraus-kommen' die Verbindung beider Wortklassen herstellen. So verhält es sich denn mit nêṅ yūṅ 'ausführen können' und 'fähig ausführen', ssï liaò 'mit Tod enden' und 'endlich sterben' nicht anders als mit lieū hià '(als) Erbe hinterlassen' oder 'hinab vererben' oder šēṅ hià lâi 'hervorbringen erzeugen' — alles Wurzelgruppen, deren Sinn keine Schwierigkeiten macht, nach deren syntaktischen Verhältnissen man nicht fragen darf, weil nach Umständen und Umgebung der oder jener Bestandteil der Komposition ein Übergewicht erlangen und Träger des Hauptsinnes sein und dadurch verbal schillern kann. Wollte man mit genauer grammatischer Bestimmung in einer Sprache Ernst machen, deren Eigentümlichkeit darin besteht, daß die Form gar sehr am Stoffe klebt, wie mir Steinthal richtig dargelegt zu haben scheint, so käme man an kein Ende und würde weder für das Verständnis der Texte einen Vorteil gewinnen noch von der Sprache eine zutreffende Vorstellung sich bilden. Wie ist z. B. nân taó zu verstehen, eig. 'schwer sagen', das in der neuern Sprache so oft Fragen im Sinne des lat. num einleitet, die meist mit put čhîṅ 'nicht zu stande kommen' abschließen (siehe kl. Gr. § 231, II, § 238, Zottoli I, 81, Anm. 3)? Ist's difficile dicitur oder difficile dictu — natürlich eine rein formale grammatische Frage. Müßte ich mich durchaus entscheiden, so würde ich wegen put čhīṅ, das als Schlußformel auf die Fassung der Anfangsformel einwirken könnte, die Übersetzung difficile dicitur vorziehen, damit put und nân symmetrisch die folgenden Wurzeln bestimmen. Ob in der Gruppe thâm-tshâi čí-kik 'habgierig im höchsten Grade' eig. 'begehren Habe erreichen Gipfel' das chinesische Bewußtsein das erste Paar adverbial zum zweiten fasse (gr. Gr. § 389), halte ich für mehr als zweifelhaft; ich nehme aber auch nicht das an und für sich ebenso zulässige Gegenteil an. Sowohl 'Habe begehrend erreichen (den) Gipfel' als auch 'Habe begehren (bis zum) erreichen (den) Gipfel' trägt zu viel grammatische Form an sich; der Chinese weiß kaum mehr, als daß tshâi Objekt von thâm ist (denn čí kik schwankt zwischen 'bis zum Gipfel' und 'erreichen den G.', zwischen adverbialer oder verbaler Fassung von čí) und daß das zweite Paar Gradbestimmung des ersten, die in einem Verbum so gut als in einem Adverbium enthalten sein kann; der Zusammenhang kann ihn aus dieser Indifferenz zu bestimmterer Fassung veranlassen. Einen Grad genauer wäre thâm tshâi tek kik, weil tek nur Verbum 'erreichen'

[1] Selbst in der kl. Gr. sah sich der Vf. genötigt, diese 'Hilfsverba' in § 73 und 74 zu einer Gruppe zusammen zu ordnen.

ist, das in kik sein Objekt findet, wie thâm in tshâi; das Verhältnis der beiden Paare bliebe aber auch so unentschieden.[1] Diese Beispiele sollten veranschaulichen, wie auch bei der verhältnismäßig strengen Wortfolge eine Menge Unbestimmtheiten und Zweideutigkeiten übrig bleiben, die mit dem Begriffe 'Wort' unvereinbar sind.

V. Tonwechsel.

Für größere grammatische Empfindlichkeit könnte man die §§ 230 und 944 aufgezählten Tonwechsel anführen und in ihnen neben den Stellungsgesetzen und den Hilfswörtern ein drittes formales Mittel erkennen, wenn auch viel beschränkterer und willkürlicherer Art. In einer Reihe von Fällen nämlich bezeichnet der Umschlag in den ausgehenden Ton einen Umschlag in die Verbaldeutung: haò gut haó lieben, wâñ König wáñ König werden, siāñ gegenseitig siáñ helfen, sāñ Trauer sáñ verlieren, yuèn fern yuén entfernen, (yeú rechts) tsò links (yeú und) tsó helfen, čūñ mitten čúñ treffen, hià unten hiá absteigen, siēn zuvor sién vortreten, tshī 'Frau' tshí[2] 'verheiraten' vgl. slaw. ženiti von žena 'Frau', kiā Haus kiá verheiraten eig. behausen, mit Haus versehen[3] u. s. w. Das letzte Paar ist deswegen anders beschaffen, weil die größere Abweichung der Bedeutung auch durch Vorschlagen des ideologischen Zeichens für Weib vor das für Haus verdeutlicht wird; der Wechsel des Tones betrifft hier eben so sehr den Inhalt als die Form, hebt mehr den Umschlag von Haus in Heirat, als den von Haus in behausen hervor. Das beweist tshiū 'nehmen' und tshiú 'heiraten' = (eine Frau) nehmen, und auch hier wird dem Zeichen für tshiú das ideologische für Weib untergesetzt. Nach den frühern Bemerkungen über die Schrift begründet dieser ideologische Zusatz keinen wesentlichen Unterschied, der vielmehr nur in der Änderung des Tones liegt. Wir können also diese beiden recht klaren Fälle benutzen, um zu vermuten, daß auch in den andern der Tonwechsel nicht sowohl dem Funktionswechsel gelte, als dem Umschlag des Zustandes in Handlung, des Seins in das Werden; denn die Kluft zwischen wâñ 'König sein' und wáñ 'König werden', zwischen βασιλεύειν und βασιλεῦσαι, zwischen siāñ 'einander zur Seite sein' und siáñ 'einander zur Seite treten' = helfen u. s. w. erschien zu groß, als daß eine Lautgestalt ausgereicht hätte; sie machten den Eindruck zweier verwandter Wurzeln. Denn wenn sonst Nomina verbal zu fassen sind, bleibt gerade das Zuständliche der erstern bestehen, indem sie bedeuten: als das ansehen, behandeln,

[1] Tek kik, tek khî hilft in der modernen niedern Sprache Superlative bilden; siehe Zottoli I, 79, 291 Anm. Schott gr. 71.

[2] So, tshí, betont in der gr. Gr. § 562 Ende; dagegen tshī, wie das Nomen, im ersten Beispiele von § 705 und kl. Gr. § 147.

[3] Man vgl. ungar. meg-házas-it-ni 'verheiraten' und meg-házas-od-ni 'sich verheiraten' von házas 'mit Haus (ház) versehen, verheiratet'; meg entspricht unsrer Vorsilbe ge und lateinischem com; it bildet transitive, od intransitive Verben; ni ist Infinitivendung. Ferner vgl. man jakut. g'iälä — 'mit einem Hause versehen, verheiraten' g'iälänäčči 'Freier Bräutigam' von g'iä 'Haus'. — z ist weiches deutsches s, s = sch, g' und č palatale Media und Tenuis. á langes reines a. —

für das halten, erklaren, was die Nomina bezeichnen; zwei schon früher zu anderm Zwecke verwendete Beispiele mögen auch hier ausreichen: mèi čè tsí mèi 'der (die) Schöne hält sich selbst für schön', nicht etwa 'wird selbst schön, verschönert sich'; ja man könnte ganz wörtlich, wie ich schon gethan, übersetzen: '. . . (ist) schön für sich, in seinen Augen', so daß tsí als Nominativ oder als adverbiale Bestimmung gälte oder mindestens nicht als Akkusativ. Dann: ší-ì šiń žîn heú khî šīn rî šīn siēn 'dar-um (der) heilige Mensch (setzt) hintan seine Person, und (seine) Person (steht) vorn' (gr. Gr. § 864 und kl. Gr. § 174a) bietet siēn; aber (§ 865): 'daher (der) heilige Mensch, will (er an des) Volkes Spitze (treten), muß (er) mit (seiner) Person hinter dasselbe (treten)' wird umschrieben durch ší-ì šíń žîn, yuk sién min, pit ì šīn heú čī; es springt in die Augen, daß der Accentwechsel nicht die verbale Funktion, sondern den Gegensatz von Zustand (siēn an der Spitze stehen) und Handlung (sién an die Spitze treten) heraushebt, der in der ursprünglichen Anschauung als 'vorn' und 'nach vorn' aufgehoben liegt und je nach dem Zusammenhange die eine oder andre Seite hervorkehrt. Die Übersetzung: 'will er vor das Volk, so muß er hinter dasselbe' kommt der chinesischen Auffassung so nahe als möglich, weil der Akkusativ das Moment der Bewegung und Richtung ausdrückt; nur ist dies bei uns grammatisch geformt und dort bloße Anschauung, weshalb man gar nicht fragen darf, ob in sién mîn und in heú čī die Wurzeln sién und héu Präpositionen oder Verben seien; was der Chinese weiß und fühlt, ist nur, daß diese Wurzeln in dieser Verbindung Richtung und Bewegung bezeichnen, die einen Zielpunkt und ein Objekt haben muß; das ist eine klare Satzfunktion, die offenbar nicht nötigt, die Redeteile zu bestimmen. Der Satz šíń žîn heu khî šīn bedeutet: '(der) heilige M. hintan seine Person' und der Satz šiń žîn sién mîn bedeutet: '(der) heilige M. vor das Volk', wobei wir dasjenige, was im Akkusativ liegt, noch eigens mit den Verben 'setzt' und 'tritt' verdeutlichen; dem Chinesen erscheint grammatisch die Verbindung von heú khi šīn nicht anders als diejenige von sién mîn; daß heú dort ein Verbum factivum (hintansetzen), sién hier ein Neutrum transitivum (sich vor etwas setzen) sei, wie der Vf. es § 864 und 865 bestimmt, das weiß und fühlt, meine ich, der Chinese so wenig, daß er in Verlegenheit käme, wenn er nur den Redeteil angeben müßte, dem diese Wurzeln in diesen Sätzen angehören. Worauf jener Unterschied hinausläuft, das merkt er durch den Zusammenhang und spürt er am Inhalte, allgemein d. h. grammatisch besitzt er den Unterschied nicht, und käme ein Chinese z. B. Herr Attaché Yn, dessen der Vf. in der Vorrede zu seiner kl. Gr. S. VII gedenkt, durch 'seine bewunderungswürdige europäisch-grammatische Schulung' dazu, diese Unterschiede nicht nur zu verstehen, sondern auch seiner Muttersprache zuzuschreiben, so würde ich seinem Zeugnis ebenso sehr mißtrauen, als der Aussage ungarischer, mit der deutschen und alten Sprachen hinreichend vertrauten Studenten, die ihrer Muttersprache den Genetiv, den sie[1] nicht besitzt, nicht

[1] Von gewissen, namentlich pronominalen n-Formen abgesehen, über die man SIMONYI's MAGYAR NYELVTAN (1889) § 141, 381, 506 vergleichen mag.

rauben lassen. Der Chinese besitzt Anschauung von Thätigkeiten, aber kein Verbum, und wo Thätigkeit und Zustand in derselben Wurzel sich berühren, scheidet er öfters die erstere durch Accentwechsel gerade so aus, wie von šaò 'wenig' šaó 'jung', von mài kaufen mái verkaufen, von fēn Teil teilen fén Pflicht partes, von lâi 'kommen' lái kommen machen u. s. w. Grammatische Bedeutung scheint dieser Accentwechsel nicht zu haben, jedenfalls nicht das Verbum als solches zu bezeichnen, wie das die Oxytonierung im Englischen thut in conduct contract contest desert present progress u. s. w., die als Nomina den Accent auf der ersten Silbe tragen.

VI. KASUS.

Von der Ansicht, daß der Chinese keine Redeteile unterscheide, hängt die Frage der Kasus ab, und hier können wir mit dem Vf. uns besser vereinen, als es nach dem bisherigen zu vermuten stand. Er unterscheidet so viele Kasus, als die Sprache durch Wortstellung verschiedene Beziehungen bezeichnet: Subjectivus Prädicativus Objectivus Genetivus Adverbialis, verwendet also Namen, die nur die Funktion ausdrücken, während mit den gewöhnlichen Namen sich zu sehr die Vorstellung des Nomens verbindet; denn nicht bloß Nomina, sondern ganze Sätze und Satzteile können in dieselben Verhältnisse treten. Bloß der 'Genetivus' macht eine Ausnahme; warum hat der Vf. nicht den Namen 'Attributivus'[1] vorgezogen? die genaue Scheidung der Grundbedeutungen oder der Redeteile verwehrt ihm, wie man aus der ZTSCHR. DER DEUTSCEN MORGENL. GES. XXXII, 655 ersieht, einen Kasus aufzustellen, der natürlich Adjektiv und Substantiv zusammenfaßt. Aber wodurch will man es glaublich machen, daß der Chinese einen grammatischen Unterschied verspüre, wenn einem Nomen ein Eigenschaftswort und wenn ihm ein Hauptwort vorangeht, etwa zwischen thiēn tsì 'Himmel-Sohn' und tá fū 'Groß-Mann', deren erster Teil sich in beiden Sprachen als Himmels und himmlisch, als Größe und großer deuten läßt? Vertauscht doch auch der Slawe ganz gewöhnlich den Genetiv mit einem Adjektiv (Entlegneres gibt Hübschmann zur kasuslehre, S. 104 ff.), abgesehen von zahlreichen chinesischen Wurzeln, die sogar gegen den Unterschied von Nomen und Verb sich gleichgültig verhalten und die Grenze, wenn sie je bestand, verwischen helfen mußten. Wie sehr gerade der Name Attributivus das Wesen dieses Kasus richtig trifft, ersieht man aus den Redewendungen, in denen die Wurzel, welche man als partitiven resp. quantitativen Genetiv vorn erwartet, als nähere Bestimmung hinten nachfolgt: tān ssí 'Körbe (voll) Speise', ńû tsiāń 'Krüge (voll) Getränke' kl. Gr. § 154 gr. Gr. § 709, yit khiûn yâń 'eine Herde Schafe' kl. Gr. § 28, III, gr. Gr. § 298, pēi čhâ 'eine Tasse

[1] Beiläufig spreche ich meine Verwunderung aus, daß Wilh. Wundt in seiner Erkenntnislehre S. 129 ff. den Genetiv bei Verben: 'einer Schuld anklagen, στοχάζομαι τοῦ σκοποῦ, λαμβάνω τῆς χειρός u. s. w. mit dem Genetiv bei Nomina auf eine Linie stellen und attributiv fassen mag. Nähere Ausführung muß ich mir versagen.

Thee'[1] u. s. w. Von einem Genetiv könnte man nur bei der umgekehrten Stellung reden: čhà pēi 'Theetasse' tsúṅ-čè šú pek žîn 'Gefolge viele hundert Menschen', die entweder einen andern Sinn gibt oder die Ausnahme bildet. Die Maßbestimmungen kommen eben insgemein einem Zahlworte gleich und gehen wie diese voran. Nur ein Fall bleibt, den man zu Gunsten eines partitiven resp. quantitativen Genetivs geltend machen könnte, gr. Gr. § 878 a) čāṅ tí luk 'der Kapitel sechstes' u. s. w.; allein da tí 'Ordnung' bedeutet, wird die Konstruktion genauer so wiederzugeben sein: '(in der) Ordnung der Kapitel (No.) sechs', so daß čāṅ nicht vom Zahlworte abhängt. Es leuchtet ja ein, daß diese Art Genetiv mit dem Begriffe eines Attributes sich nicht vertrüge. Der Adverbialis dagegen scheint bloß auf Redeteile zu deuten, in der That kommt er in zahllosen Fällen eigentlichen Hauptwörtern zu, wenn sie zwischen Subjekt und Prädikat stehen, und hat mit dem Adverbium unsrer Sprachen nicht viel mehr als den Namen gemein. Im besondern fällt ihm das Verhältnis des Ganzen zu seinen Teilen zu: kl. Gr. § 144 ssí šè žuk '(von den) Speisen (ssí) legte er bei Seite (das) Fleisch (žuk)'; § 155, II, žîn yeù hiūṅ-tí tsî-tshâi rî fēn čè '(unter den) Menschen gibt (es) ältere (und) jüngere Brüder, welche (čè) Güter (oder) Gelder teilten'; § 67 heú ší čī huán wû tá iū tshì čè ì '(unter den) Bekümmernissen späterer (heú) Geschlechter (ší) dürfte (ì) nicht-geben, was (čè) groß (tá) neben diesem (tshì) (wäre)', obgleich man auch übersetzen könnte: späterer Geschlechter Bekümmernis (huán) dürfte (ì) nichts Großes haben (oder: nichts Großes sein) neben diesem'; § 78, I kù čī žîn yeù hîṅ čī čè '(unter den) Leuten des Altertums gab (es einen), der (čè) es (čī) that.' So wird wohl auch der Satz § 150, III, gr. Gr. § 395b): tí-tsì šuk wêi haó hiok '(von den) Schülern welcher (šuk) ist liebend das Studium?' ebenso aufzufassen sein. Eigens erwähnt finde ich diesen Gebrauch des Adverbialis in der gr. Gr. nicht, obgleich in den Beispielsätzen gelegentliche Belege vorkommen, so § 1366: wâṅ čī čhîn yeù . . . čè 'gäbe (es unter des) Königs Ministern (einen) der (čè) . . .', § 743: tsúi mok tá iū '(unter den) Verbrechen ist keines größer als . . .', § 665: thiēn-hià čī hái šuk wêi tá '(unter den) Mißständen des Reichs welcher ist groß (= der größte)?' Der Objektivus teilt sich in den Dativ und Akkusativ; der erstere geht dem letztern voraus und nur, wenn der Akkusativ aus einem Pronomen besteht, dieser dem Dativ (§ 317. 318). Wie beide Kasus, unbeschadet der Deutlichkeit der Rede, in eine Form zusammenfallen können, zeigen mehrere namentlich auch moderne Sprachen, woran ich nur erinnere. Besondere Beachtung verdient das inhaltliche Objekt, dessen Steinthal S. 130 erwähnt: tà liaò sām hià '(er) hat (liaò) drei (sām) herab (hià) geschlagen'; aus Zott. 264, Col. 7/8 schreibe ich aus: tsieú-ší wēn-šč yaò-liaò yit kheu, čēn-māṅ tshí-liaò yit hià, nī-keù hūi-čhēn ú-liaò yit siē, sīm-lì yè-put hoān-hì 'sofort hat (liaò) Mücke (oder) Floh gebissen einen Schnapp, einer Nadel Spitze gestochen eins hinein, Schmutz (oder) Staub

[1] Yit tsún kuāṅ-yīm, yit tsún kīm; tsún kīm nân mài tsún kuāṅ-yīm (Zott. I. 300 Kol. 10/11) 'Ein Zoll Zeit, eine Unze Gold; Unze Gold kauft schwerlich (einen) Zoll Zeit.'

(sich) angesetzt ein wenig: sind (sie) im (lì) Herzen (sīm) schon nicht froh'; siehe Abschnitt IV, 12). Der Prädikativ endlich, ein Nomen, das dem Subjekte folgt und die Kopula in sich oder als ší vor sich hat, entspricht teilweise dem prädikativen Nominativ andrer Sprachen, muß aber wegen seiner eigentümlichen Stellung als besondrer Kasus ausgeschieden werden. Jenes ši ändert hierin nichts; denn es ist mit dem anaphorischen Pronomen ší identisch, wiederholt nur das Subjekt mit Emphase: fū ši tá 'Mann-er groß' = der Mann ist groß, und gleicht der koptischen Kopula πε τε νε, die mit dem Artikel zusammenfällt: π-ρωμι ου-νιšτι πε 'der Mann ein (ου) großer ist.' Was sonst Kopula scheint, sind greifbare Verben: yeù 'es gibt', tsái 'da sein', wêi 'machen (werden)', čhîn 'zu stande bringen (kommen)' u. s. w., die ein folgendes Nomen zum Objekte haben: thiēn sò fú, wèi mín 'was (sò) der Himmel verleiht, macht das Schicksal aus' = ist Sch., wêi žîn kiūn 'den Fürsten machen' agere principem = Fürst sein; diese Auffassung gestattet § 784 auch der Vf, und sie wird wegen des ähnlichen Gebrauches von tsó 'machen' (§ 207 c) d) 226 kl. Gr.) z. B. yaó tsó haò hàn-tsì = velle agere fortes viros (Zott. 238, 4) sehr wahrscheinlich; tsó thuân theû 'Rundköpfe machen' statt 'R. sein' (kl. Gr. S. 129, Col. 3) nimmt sich freilich etwas eigen aus. Von diesen Fällen abgesehen erkennen wir mit dem Vf. den Prädikativkasus entschieden an; hat ja doch auch das Finnische, um zufällige Umstände zu bezeichnen, seinen Essiv, und für den Übergang in einen neuen Zustand seinen Translativ: hän on pappina Helsingissä 'er ist Priester zu Helsingfors', äiti on kipeänä 'die Mutter ist (gerade) krank', vahingosta visaaksi tullaan 'durch Schaden wird man klug' eig. kommt man klug, vgl. frz. tomber malade u. s. w. täällä eletään herroiksi 'hier lebt man als Herren', aber mit dem Unterschiede, daß der Essiv und der Translativ, ursprünglich lokativer Bedeutung, jener auf die Frage wann und wo, dieser auf die Frage wohin und auf wann, nur mit Abschwächung und Übertragung auch prädikativ gebraucht werden kann. — Als ein Kasus und zwar als Attributiv kann die Pronominalform khì gelten, die wie jener adjektivisch und genetivisch schillert und zwischen den Bedeutungen 'sein ihr, dessen deren, solch' sich bewegt: yeù khì fú, pit yeù khî tsì 'gibt's solchen Vater, gibt's notwendig solchen Sohn'; šik khì lŭ čè, čūn khî čù 'dessen Vermögen einer (čè) zehrt (šik), dessen Eigentümer (čù) ist er treu;' § 471 und 562—564 der gr. Gr. Dieses khì veranlaßt zum ersten Male eine grammatische Scheidung der Redeteile, weil die ihm folgende Wurzel oder Satzabteilung notwendig substantivisch sein muß; denn man kann die Bedeutungen 'sein ihr, dessen deren, solcher' weder vor einem indifferenten Gliede noch vor einem andern Redeteile sich denken. Im Satze mù tshiù khî ñái, kiūn tshiù khì kìñ 'die Mutter empfangt (eig. nimmt man, entgegen) seine Liebe, der Fürst empfangt seine Ehrerbietung', mag man auch vorziehen 'sein Lieben, sein Ehren', haben ñái und kìñ als Substantiva zu gelten; es gelingt nicht, sie anders zu fassen. Eine Ausnahme machen nur die Teil- und Verhältniswörter, die eben so oft, nach khì und Genetiven überhaupt, postpositionell als nominell wirken, d. h. khì hià 'sein unten' bedeutet entweder 'unter ihm' oder 'seine Unterthanen,

Untergebnen', was hie und da der Zusammenhang entscheidet, im Kopfe des Chinesen wohl meist unentschieden bleibt. Die entsprechenden altaischen Ausdrücke, obwohl sie wörtlich dasselbe besagen, haben nur die erste Bedeutung: finn. alla-nsa unter ihm (ihr ihnen), alta-nsa unter ihm hervor, alle-nsa unter ihm hin, magy. resp. alatt-a alól-a alá-ja im Sing., alatt-ok alól-ok alá-jok für den Plur. Der zweite Bestandteil sind die Possessivsuffixe, während die Silben finn. lla lta lle magy. (a)tt ól á auf die Fragen wo woher wohin antworten. Wenn also khî hià substantivische Funktion gar nicht ausschließt, so liegt eine Ausnahme eigentlich nicht einmal vor. Einen quantitativen oder partitiven Genetiv macht auch khî nicht wahrscheinlich, weil z. B. khî sām 'drei (oder der dritte) von ihnen' sich als 'drei solche' oder 'der dritte solche' auffassen läßt, wobei die Stellung von khî nach IV 7) erklärt werden kann.

VII. HILFSWÖRTER.

Zunächst hatten wir die Wurzeln an und für sich betrachtet und in ihnen nur diejenige Form entdecken können, welche den Vorstellungen, sei es Anschauungen sei es subjektiven Bestimmungen, auch ohne Grammatik und Sprache anhaftet und den Untergrund der Wortklassen bildet; dann die Stellungsgesetze erörtert, nachdem wir auf die Wurzelkomposition als eine feinere Ausgestaltung des Inhaltes einen Blick geworfen aber eben nur des Inhaltes, und begegneten hier dem Ausdrucke für Satzfunktionen, wodurch aber weder Redeteile geschaffen, noch Zweideutigkeiten beseitigt werden, so daß man auch hier nur von Wurzeln, nicht von Wörtern reden konnte. Endlich bleiben die Hilfswörter übrig, die der Vf. von S. 170 bis 327 behandelt, bei denen das Letzte und Höchste zu suchen sein wird, was das Chinesische an Formung erreicht; davon gab khî, das wir eben vorweg nahmen, bereits eine Ahnung. Das ist denn auch die Glanzpartie der gr. Gr., ein Abschnitt von dauerndem Werte; denn während man bisher die allgemeinen Konstruktionen des Vf., mochte man sie billigen oder tadeln, entfernen mußte, um das Sprachmaterial wahr zu nehmen und ihre Angemessenheit zu beurteilen, und deshalb seiner eignen Beobachtung einigermaßen vertrauen konnte, bekenne ich mich von jetzt an ganz vom Vf. abhängig, weil es sich um philologische Kapitel oder eher Monographien handelt, und ich werde mich kürzer fassen, meist nur verweisen können, und auch nicht alle Partikeln vorführen dürfen; denn eine Charakteristik bezweckt nicht Erschöpfung des Stoffes. Die Einteilung in Partikeln des einfachen Satzes und des zusammengesetzten Satzes und in Finalpartikeln entspricht diesem bescheidnen Ziele am besten. Die Partikeln des einfachen Satzes zerfallen in **pronominale** und **verbale**; zu den ersten gehören die in jedem Text der alten Sprache unzählige Male vorkommenden Wörtchen čī und čè, die im tik der modernen Sprache ungeschieden zusammenlaufen.

Das erstere bezeichnet, wie die attributive Zusammenstellung zweier Wurzeln, Attribution ganz allgemein, nur daß es diese eben auch außerhalb des Satzes kenntlich macht, währenddem der 'Attributivus', des Vf. Genetivus,

nur im Satze seine Existenz erweisen kann; das früher erwähnte lok kik bedeutet für sich: 'Freude (ist am) höchsten' und 'der Freude Höhepunkt', das erstere, wenn nachfolgt pēi šēn 'Leid entsteht', das andre, wenn nachfolgt šēn pēi 'erzeugt Leid'; lok čī kik bedeutet auch für sich nur 'der Fr. H.' Weil čī nur das Verhältnis der Attribution ausdrückt, nur algebraisches Zeichen dieser Satzfunktion ist, verbindet es einzelne Wurzeln nicht häufiger als Wurzelpaare oder als Sätze; für Relativsätze, die ihr Nomen bei sich haben, ist čī die eigentliche Partikel; ja jedes Prädikat mit all seinen Bestimmungen kann Relativsatz zum Subjekte werden, wenn dieses čī unmittelbar vor sich hat und jenem folgt; so fūn tshaò šán 'Wind (geht) über das Gras' und tshaò šán čī fūn 'über das Gras gehender Wind', wut put khò hîn 'das Ding kann (khò) nicht (put) ausgeführt werden' und put khò hîn čī wut 'ein unausführbares Ding', kiūn tsiān[1] tá yeù wêi 'ein Fürst will im-Großen zu thun (wêi) haben' und tsiān tá yeù wêi čī kiūn 'ein F., der im Gr. zu th. h. w.' Wenn ein Satz sein eignes Subjekt hat, hindert das seine attributive Verwendung nicht: yên žù khí yún čī žîn '(er) meint (einen) Menschen, welchen (čī) du (žù) brauchen (yún) kannst'; čī kann eben als allgemeine Attributivpartikel die verschiedensten Kasus vertreten: thiēn thă tik (= čī) tá ssí 'ein wichtiges Geschäft, daß (wobei) der Himmel einfallen könnte' Zott. 1, 238, Kol. 7. — Auch das psychologische Prädikat zeigt sich einer Umwandlung fähig, indem es durch čī zur Substanz, das Vorausgehende natürlich zum Attribute verschoben wird; ein deutliches Beispiel dieses eignen Falles gibt Lesestück III, § 6 der kl. Gr.: yīn-tek žip žîn čī šīm rî ì žîn čī suk. Denkt man die beiden čī weg, so ist Sinn und Konstruktion vollkommen klar: 'Wohlwollen dringt (žip) (in den) Menschen tief (šīm) und (rî) ändert (den) Menschen schnell (suk)' nach 12) meines IV. Abschnittes; mit čī dagegen: 'die Tiefe dessen, daß (= womit) W. in den M. dr., und die Schnelligkeit dessen, daß (= womit) es den M. ändert', oder, wie der Vf. übersetzt: 'wie tief ... wie schnell ...' In der gr. Gr. bezieht sich § 389 auf diesen Fall: Hiá šit thiēn-hià (čī) yí, ohne čī: 'Hia verlor das Reich leicht', mit čī: 'die Leichtigkeit, womit Hia d. R. v.' Man wird daher wohl auch die entsprechenden Beispiele in § 443, II, der gr. Gr. mit gleichartigen Sätzen parallelisieren und erklären müssen; ssí fú čī hiaó, ssí kiūn čī čūn u. s. w. '(die) Pietät, womit (man dem) Vater dient, (die) Aufrichtigkeit, womit (man dem) Fürsten dient' u. s. w. mit ssí fú hiaó, ssí kiūn čūn 'dienen dem V. (mit) P., dienen dem F. (mit) A.', worin die nicht adverbiell vor dem Verba stehenden Bestimmungen hiaó und čūn psychologische Prädikate darstellen. Notwendig ist diese Ausdrucksweise gewiß nirgends, sondern nur innerhalb der Stellungsgesetze ein stilistischer Ersatz für das diese Gesetze verletzende psychologische Prädikat; S. 121 der kl. Gr. folgt auf die zitierten Worte über das Wohlwollen (yīn-tek) der Nachsatz: yeù žû-ši čè ì '(es) gibt wohl (ì) solches' eig. 'es gibt wohl, was (čè) wie (žû) das (ší) (ist)', = 'dafür gibt es wohl Beispiele', und das paßt auf die Wendungen mit und ohne čī gleich gut. Beim zweiten

[1] Statt der objektiven Form tritt bei Quantitätsausdrücken oft die adverbiale ein (§ 384, b); deshalb steht tá vor yeù 'haben' statt nach wêi 'machen tun'; sieh S. 59 Anm. 1.

und dritten Beispiele schreibt der Vf. den Nachsatz nicht aus; aber das andre in § 443, II der gr. Gr. bestätigt das Gesagte: tshï thām kuok žok pīn čī taò yè 'das (tshï) die Art (taò), wie (čī) man Staatsmacht erstrebt (thām), die Heeresmacht schwächt (žok)' kann man zurückführen auf: thām kuok žok pīn tshï taò yè 'erstr. St., schw. H. (auf) diese Weise'. — Wie das psycholog. Präd. durch čī abgetrennt werden kann, wodurch der Satz vor čī zu einem Satzgliede degradiert wird, so kann auch dem Subjekt eines Satzes čī folgen mit derselben Wirkung nach § 437 der gr. und § 137 der kl. Gr., und zu vermuten ist, daß es sich auch hier um das psychologische Subjekt handelt, das freilich mit dem grammatischen gewöhnlich zusammenfallt, so lange man eben nicht die Stellungsgesetze verletzt; taò put hîn yè, ǹò čī čī ì und die Satzform mit čī nach taò sind beide möglich: '(der rechte) Pfad (taò) wird sichtlich (yè) nicht begangen, ich (ǹò) dürfte (ì) es (čī²) wissen (čī¹)'; kuèi-šin (čī) wèi tek, khì šin ì-hû 'Damonen-Geister üben (wèi) Kraft, wie (khì hû) gewaltig mag (ì) (das sein)' ist ganz gleich beschaffen. Die Hervorhebung des Subjektes zieht den Verlust der Selbständigkeit seines Satzes nach sich: 'vom (čī) Pfade, daß er . . ., dürfte ich wissen'; an (čī) D. und G., wenn sie . . ., wie gew. mag das sein' oder noch wörtlicher: 'des Pf. Nicht-begehen, ich . . .'; 'der D. und G. Kraft-üben, wie . . .' Dieser Auffassung fügen sich alle vom Vf. beigebrachten Beispiele. Genauer betrachtet ist diese Konstruktion nur eine Folge davon, daß in der Wurzelstellung das Subjekt mit dem Attribut zusammentrifft, und weist wohl darauf hin, daß beim prädikativen Verhältnisse immer auch das attributive leise[1] anklingt. In der That wird man kaum irren, wenn man z. B. annimmt, daß sich zu der Zweideutigkeit des S. 67 angeführten Satzes: 'nicht (nur) suchen, Wohnungen (Nachbarn) gut' noch die attributive Fassung geselle: 'der Wohnungen (Nachbarn) Güte.' Man vergleiche etwa: der berühmte Violinist X tritt auf, und: Auftreten des berühmten Violinisten X.

Als selbständiges Pronomen ersetzt čī den Dativ und Akkusativ im anaphorischen Sinne, und dieser Umstand in Verbindung mit dem andern, daß nur unzweideutige Eigenschaftswörter der Farbe Zahl Größe u. s. w. das Zeichen der Attribution zurückweisen, weil sie schon ihrer Natur nach Attribute sind, macht čī zu keinem besonders geschickten Wegweiser, um die Redeteile zu finden, denen die umgebenden Wurzeln angehören. Das vom Vf. § 436 gegebene Beispiel čī fūn čī tsï 'kennen (čī¹) des Windes (Wo)her, Her(kunft)' nötigt zur Bestimmung des Redeteiles nicht; denn der Sinn ist ohnedies klar, und zwar dadurch klar, daß fūn sofort als Hauptwort heraustritt und es unmöglich macht, čī² dativisch oder akkusativisch zu verstehen, was nun auch Licht auf tsï wirft. Im folgenden Beispiele tún čī tá čè 'der Bewegung Größe' klärt wieder nicht čī auf, weil tûn čī ebenso gut 'es (ihn sie) bewegen' heißen könnte, sondern der substantivische Charakter von tá čè 'der die das Große' der in čī die Genetivpartikel und daher in tún ein Attribut vermuten läßt. Der Satz tá čī čı yè '(es ist) eben (yè)

[1] Schon im Abschnitt III S. 52 Anm. gab das Beispiel: 'ich weiß nicht, Verstorbene viel wenig' zu dieser Vermutung Veranlassung.

das Äußerste an Größe' § 1304 wird dadurch deutlich, daß es näher liegt, in tá čī 'des Großen, der Größe' als 'es (ihn sie) zu vergrößern' zu sehen, woraus dann die Fassung von čí hervorgeht u. s. w. Also nicht čī für sich, sondern der Umstand, daß unmittelbar vor oder hinter čī, wie natürlich in einem Attributivverhältnisse, ein entschiednes Hauptwort wie fūń oder eine deutliche Substantivform wie tá čè sich findet, schafft den Sätzen Verständnis; čī ist nur Zeichen der Attribution und sagt über die Natur der vorangehenden Wurzeln nur das Negative aus, daß sie nicht 'Adjektiva von Hause aus' sein können; dem folgenden Gliede, Wurzel oder Satzteil, kann freilich nur substantivische Geltung zukommen, wie bei khî. Für Beurteilung der Sprache ist diese grammatische Substantivierung sehr wichtig; praktisch deswegen weniger, weil dasselbe Zeichen čī auch dem Dativ und Akkusativ dient und dasselbe Zeichen khî auch als modale Partikel üblich ist.

Während čī und khî das folgende Glied, wie es der Begriff des Attributivverhältnisses verlangt, substantivieren, wenn es nicht schon seinem Wesen nach ein Hauptwort ist, macht eine andre Partikel, čè, jedes vorhergehende Glied unmittelbar zum Substantiv, in welchem Satzverhältnisse es sich immer befinde; čè bezeichnet keine Satzfunktion, sondern gestaltet nur den Redeteil, eben das Substantiv. Wegen dieser Verschiedenheit finden sich beide Partikeln auch neben einander vor, weil das čè-Glied so gut wie jedes andre Substantivum das Attributionszeichen annehmen kann: śı hiok Yik čè čī kuó yè 'das (ist der) Fehler (kuó) derer (čī), welche (čè) das Jik studieren (hiok).' Die andre Folge čī čè kommt nur so zu stande, daß čī das Objekt bezeichnet: čù čī čè, čī wéi tí 'der (čè) sie (čī[1]) beherrscht (čù), heißt Herr (tí).' Die Bestimmung von čè, zu substantivieren, erklärt, daß čè 1. seltner sächlich erscheint, in der Bedeutung: das was, etwas, was; doch wàń čè 'was vergangen (ist), Vergangenheit' und lâi čè 'was kommt, Zukunft' (§ 464); das Persönliche zeigt die Substantivierung am handgreiflichsten; 2. hinter deutlichen Hauptwörtern Verengerung des Sinns bewirkt: wàń čè 'ein rechter König', sāń čè 'Maulbeerler = Maulbeer-pflanzer', es müßte denn einen Relativsatz vertreten, was im Satze von § 1153 der Fall sein wird: thiēn-hià ssí čè, kiāi yuk lip iū wâń čī čhaô 'wer (čè) des Reiches (oder: im R.) Beamter (ssí) (ist), alles wünscht (yuk) an (iū) des Königs Hof (zu) stehen (lip)'; 3. Relativsätze bildet, ohne daß ein Substantiv folgte, auf das sie sich bezögen, wie das bei čī stattfinden muß: tsiāń tá yeù wêi čè 'einer der (oder: wer) (im) Großen (zu) thun haben will', aber tsiāń tá yeù wêi čī kiūn 'ein Fürst, der . . .' Dagegen bestimmt ein čè-Zusatz nicht selten ein vorausgehendes Nomen, wofür § 465 und § 1365 Belege geben: Fut kīń taó čūń-kuok čè 'buddhistische Bücher, welche (čè) (in das) Mittelreich gelang(t)en (taó)'. Diese Beifügungen entsprechen denjenigen nachgesetzten Adjektiven und Partizipien indogermanischer Sprachen, welche ihr Nomen nur näher bestimmen, und in keinem Verbande mit dem Verbum stehen. Das substantivierende Wesen unsers čè genügt indessen doch nicht, um alle Zweideutigkeiten zu beseitigen: mèi čè 'der die das Schöne, die Schönheit', laò čè 'der die das Alte, das Alter'; ja ssì čè 'der die das Tote, der Tod, das Sterben', ńái čè 'der die das liebt, die

Liebe, das Lieben' u. s. w. Nur bei den früher erwähnten 'Zustandshauptwörtern' (§ 467 und 887), die schon ohne čè abstrakte Bedeutung annehmen, beschränkt sich čè auf Bezeichnung dessen, der das thut, was die Hauptwurzel besagt; weil schon žîn 'Humanität' heißt, bezieht sich žîn čè nur noch auf den, welcher Humaniät übt u. s. w. Auch versteht sich von selbst, daß der Chinese zwischen demjenigen čè, welches einer einzigen Wurzel folgt, und dem, welches wir durch einen längern Relativsatz wiedergeben, keinen Unterschied macht; denn an die Stelle der einfachen Wurzel kann ja jederzeit eine Wurzelgruppe[1] oder ein Satzteil treten; also muß man sich über Gebilde wie put ńái khî tshīn rî ńái thā žîn čè, entweder Konkretum: 'wer nicht seine (khî) Angehörigen liebt (ńái), sondern (rî) andre (thā) Menschen liebt' oder auch Abstraktum: 'daß (wenn) man nicht u. s. w.', welche čè allein zusammenhält, nicht weiter wundern, obwohl es oft Schwierigkeiten macht, herauszufinden, wie weit zurück čè seinen Einfluß erstreckt. Wenn čè Abstrakta bildet, wie ssì čè 'der Tod', meì čè 'das Schöne, die Schönheit', kommt es dem griech. Artikel τό gleich, der dieselbe Wirkung übt: τὸ καλόν τὸ ἀγαθόν u. s. w., τὸ λυποῦν 'die Trauer', τὸ δεδιός 'die Furcht' und andres namentlich bei Thukydides. Es sei auch noch der Übereinstimmung von čè und griech. τό bei adverbialen Zeitbestimmungen gedacht; schon oben wurden kù čè, sik čè, kīm čè mit τό πάλαι τὸ πρίν τὸ νῦν verglichen: sieh Kühners ausführliche gramm. der griech. sprache (1870) II, S. 270, Anm. 11; tsái čè 'ferner.' Wie wichtig endlich die Substantivierung oder die Fähigkeit, aus Eigenschaften Handlungen Zuständen Gegenstandsbegriffe zu bilden, für das abstrakte Denken ist, darüber verweise ich auf Wundts erkenntnislehre (1880) S. 108 ff.

Zum großen Schaden der Verständlichkeit fallen čè und čī der alten Sprache im neuern tik zusammen. Im Satze aus Zottoli I, 76, Kol. 13 žû kīm tik žîn tsúi tshīn tik, ší tshī tsï 'Was die jetzigen Menschen (am) meisten lieben, das ist die[2] Frau' sc. und nicht der Bruder, wie es sein sollte, entspricht dem ersten tik ein čī, dem andern ein čè. Sonst gilt für die Auffassung dieses relativischen tik dasselbe was für čè: es stellt keinen besondern Kasus dar, bildet selbst nicht einmal einen Relativsatz, und die Übersetzung: 'das von dem jetzigen Menschen am meisten Geliebte ist die Frau' kommt der andern gleich, d. h. beide sind viel zu scharf und formal; der Chinese weiß bloß, daß der Satz žû kīm tik (= čī) žîn tsúi tshīn durch tik (= čè) substantiviert und auf ší 'das ist' bezogen wird. Nicht anders beim relativen tik = čī: yeù tshiên tik žîn 'Leute, die Geld haben' oder 'Geld habende Leute' oder weder das eine noch das andre, sondern wie in žîn yeù tshiên 'die L. haben G.' yeù tshiên prädikativ auf žîn bezogen

[1] Z. B. šat žîn čè 'Mörder', das man der losen Fügung wegen mit kopt. ρεf·chατεβ-ρωρι vergleiche; nur bedeutet das dem čè entsprechende ρεf eigentlich 'Thäter.'

[2] žû kīm eig. 'wie jetzt' ist ähnlich erweitert wie kīm čè; tshīn 'angehörig, als angehörig betrachten, lieben'; tshī tsï, in frühern Beispielen 'Weib (und) Kind' enthält hier suffixales tsï nach Art der neuern Sprache; vergleiche etwa 'Weibsbild' = 1. Bild eines Weibes, 2. Weibsperson Weib.

wird, so macht tik = čī das yeù tshiēn zum Attribut von žîn, so daß die Grenze von Wort und Satz verfließt. Wenn aber tik selbst reine Adjektiva, vor allem verdoppelt, mit ihrem Nomen attributiv verbindet, was čī nie thut, so ist das wieder eine Eigenheit der neuern Sprache, tá-tá-tik fâṅ-tsì 'ein recht großes Haus.' Auch prädikativ, namentlich bei Adjektiven, und dadurch dem englischen nachgesetzten one ähnlich kommt tik vor: čhūn-thiēn hoā ší haò-tik '(im) Frühling sind (ší) die Blumen (hoā) schön' eig. schöne (§ 187 kl. Gr.), čé-kó šùi ší hiâm tik 'dieses Wasser ist salzig' eig. salziges. Selbst die adverbiale Verwendung widerstrebt ihm nicht, besonders bei verdoppelter Wurzel: mán-mán-tik šīn šeù čhut-lâi 'langsam her(lâi)-vor(čhut)-strecken die Hand (šeù).' Übersieht man diese Gebrauchsweisen, so verkennt man ein Streben nach Formung nicht, ohne doch deutliche Gebilde wahrzunehmen. Man gewinnt den Eindruck, als beabsichtige die neuere Sprache, das Adjektiv ebenso kenntlich zu machen, wie die Substantiva durch die bekannten Zusätze von rî oder tsì 'Knabe Sohn Kind' und theû 'Kopf': tshī tsì 'Frau', fâṅ tsì 'Haus', šik theû 'Stein', sīm theû 'Herz' u. s. w. Aber wie hier der Substantivbegriff sich nicht von der sinnlichen Anschauung ganz losmachen und rein entwickeln konnte, was Steinthal in der charakteristik der hauptsächlichsten typen des sprachbaues S. 126 ff. vorzüglich behandelt, so wurde dort der Adjektivbegriff teils mit dem allgemeinern des Attributs, teils mit dem des Substantivs zusammengeworfen, weil das Adjektiv in der einen und andern Rolle gleich häufig auftrat; so kam eine Bildung zu stande, die man weder der Syntax noch der Stammlehre zuweisen darf, die nach verschiedenen Seiten schillert: als Adjektiv und als Substantiv, als Attribut und als Prädikat (haò tik von haò 'gut' kann das alles sein), die daher zum Verständnis der Texte ungleich weniger beiträgt als das streng attributive čī und das ausschließlich substantivierende čè der alten Sprache.[1] Haben nun diese Zusätze wie rî tsì theû und tik den Zweck, Substantiva und Adjektiva zu formieren, wenn er auch nicht ganz erreicht wurde, so schließt das die Ansicht ein, die alte Sprache habe diese Kategorien rein und durchgehend nicht besessen. In der That sondern sich nur die Bezeichnungen der Farbe, der Größe und andrer unzweideutiger Eigenschaften bestimmt als Adjektiva ab; alles andre vermischt sich mit den Substantiva[2] und Verba. Die Kategorie des Substantivs zerfällt sonderbarerweise in ihre Komponenten; sinnliche Anschauung von Gegenständen und Begriff der Substanz oder Gegenständlichkeit, indem die Trägerin des letztern, eben die Partikel čè, nur mit adjektivischen oder verbalen Wurzeln sich verbindet, bei Haupt- oder Dingwörtern die sinnliche Anschauung, die selbst den moralische Begriffe bezeichnenden 'Zustandshaupt-

[1] In kiūn tsì tik žîn 'edler = weiser Mensch' (Zott. I, 250, 6) verbindet tik wohl das eigenschaftlich gefaßte kiūn tsì eig. 'Fürstensohn' dann 'der Weise Edle' mit žîn 'Mensch'. In Kol. 1 steht tsó kiūn tsì tik žîn, was entweder dasselbe tik enthält: agere (agam) sapientem virum, oder eine relativische resp. partizipiale Wendung, wie Zottoli versteht: ag-ens (tsó tik) sapientem (kiūn tsì) vir. Der Zusammenhang gestattet beides.

[2] Z. B. kù žîn 'alte, Altertums Leute'. sieh S. 74.

wörtern' zu Grunde läge, allein ausreichen muß. Einem eigentlichen Nominalsuffix nähern sich bloß die čhú-Bildungen der neuern und niedern Sprache, wie haò čhú 'das Gute, der Vorteil', júň čhú 'Verwendung Gebrauch Ausgabe', tuàn čhú 'Unzulänglichkeit' (§ 548 der gr. Gr.) u. s. w. Die Redeteile, welche der Vf. schon der alten Sprache zuschreibt, hat selbst die neue noch nicht entwickelt; denn der Versuch mit der Wurzel čhú, die übrigens gleichzeitig auch selbständig in der Bedeutung von 'Ort Stelle' gebräuchlich ist, ist zu beschränkt, als daß er die Existenz einer umfassenden Substantivkategorie beweisen könnte.

Verbale Hilfswörter sind instrumentales ì und yúň, ablativisches yeû, objektives iū und hû, komitatives iû, um andres zu übergehen, von denen ì und das seltnere yúň 'nehmen, anwenden', yeû 'hindurchgehen folgen', iū 'geben helfen beistehen beipflichten', das damit im Zeichen stimmende und kaum abzutrennende iû 'dabei sein, beiwohnen, verkehren, umgehen mit' bedeutet. Für iū und das etwas seltnere hû ist verbale Anwendung nicht sicher nachgewiesen, und wenn der Vf. das attributive und objektive čī, dessen Zeichen unzweifelhaft verbal vorkommt im Sinne von 'hingehen', dennoch mit čè unter die Pronominalpartikeln stellt, so hätte er vielleicht besser gethan, iū und hû als wahre Präpositionen und eigentliche Formwörter aufzufassen. Denn die Bedeutung und Verwendung dieser beiden Partikeln reicht ohnedies[1] so weit, daß sie Verba mit bestimmtem Sinne überholen, ohne daß sie gänzlich unentbehrlich wären; die objektive Stellung genügt vielmehr in den meisten Fällen, und der Unterschied dürfte, wie der Vf. § 1143 es ausspricht, nur darin liegen, daß iū (hû) einen losern, der 'Objektivus' einen engern Zusammenhang mit dem Prädikate andeutet, wie etwa zwischen 'auf einen schlagen' und 'einen schlagen', oder noch zutreffender, zwischen koptischem ε (Sterns Direktiv) und ν (Sterns Genetiv) resp. der partikellosen Anknüpfung, welche Ludw. Stern Status constructus nennt und dem Akkusativ gleich setzt. Denn während das Chinesische beim Objekt nur zwei Abstände unterscheidet, eben mit den Partikeln iū hû und der objektiven Stellung, höchstens drei, wenn man an Wendungen denkt wie čàm-theû sām pek žîn 'Kopf abhauen dreihundert Menschen' § 1140 b) in der ohne die enge Zusammengehörigkeit von čàm theû der Akkusativ theû die letzte Stelle hätte einnehmen müssen, zeigt das Koptische vier: 1. völlige Verschmelzung mit dem Objekte, das häufig den Vokal schwächt: τι σβω 'geben Lehre = lehren', τι ρεν 'benennen' von ραν 'Name', was dem eben erwähnten čàm theû gleich käme. 2. unmittelbare Anknüpfung des Objektes mit Schwächung des Vokales der Verbalwurzel ohne völlige Verschmelzung: šεπ πι-σαg'ι 'aufnehmen das Wort', im akkusativen Verhältnis. 3. Anknüpfung des Objektes mittelst der Partikel ν (= en): šωπ

[1] Der Vf. sagt § 734 der gr. Gr.: 'Die Bedeutung der Präposition ist diese: sie bezeichnet im allgemeinen die Beziehung ihres Regimens zu einem andern Worte oder Wortkomplexe, so daß die Art dieser Beziehung sich lediglich aus den verknüpften Begriffen ergibt. Die Einteilungen, welche wir im folgenden machen, betreffen mehr die uns geläufige Sprachauffassung als die chinesische.'

µ (= em aus en) παι σο g'ι 'aufnehmen dieses Wort', um die verschiedensten, nicht bloß das akkusative Verhältnis zu bezeichnen; 4. Anknüpfung des Objektes mittels der Partikel ε: ερ-hωβ (eig. thun Werk) ε-π-χαhι 'bearbeiten das (π) Land', um die verschiedensten, seltener das akkusative Verhältnis zu bezeichnen. Daß diese Einteilung nicht den Kasusunterschieden parallel geht, wenn gleich Fall 1. und 2. mit dem Akkusativ sich deckt, meine ich auch jetzt noch in Laz. und Steinth. ztschr. xiii, 433—445 genügend nachgewiesen zu haben. Dann muß man aber auch den Begriff des chinesischen 'Objektivus' d. i. der objektiven Stellung erweitern, weil sie dieselben mannigfaltigen Gebrauchsweisen zuläßt, wie die Präpositionen iū und hû und neben letztern ebenso hergeht[1], wie im Koptischen ν neben ε. Es versteht sich, daß der Akkusativ des nähern oder direkten Objektes den für losere Verbindung berechneten Präpositionen iū (hû) und ε nicht zukommt, und was Ludw. Stern § 500 von den Verben bemerkt, 'welche auch das nähere Objekt, unsern Akkusativ, durch ε anknüpfen', daß sie nach koptischer Auffassung intransitiv seien, gilt auch von den Verben, deren direktes Objekt nach § 735, 1 und § 747, 1 durch iū resp. hû bezeichnet scheint: die Wendung čí iū šén 'nach dem Guten streben' findet ihre koptische Parallele in µπ-ι-ερ-επιθυµιν ε-ουον µµωου 'ich (ι) begehrte nicht (µπ-) nach (ε) etwas (ουον) von ihnen', kuān iū hài čè 'der welcher (čè) auf (das) Meer schaut' in αν-ναυ ε-πεf-ωου 'wir (ν) sahen) (α- ναυ) seine (πεf) Herrlichkeit', šik hû síṅ míṅ '(sich) verstehen auf Natur (síṅ) und Schicksal' in µπ-ου κατι ε-νι-hβηουι ντε-π-čωις 'sie (ου) verstanden (κατι) nicht (µπ-) die (νι) Werke des (ντε π) Herrn' u. s. w. Diese Auffassung bestätigen diejenigen Verba; welche iū (hû) entbehren und folgen lassen können, wie kuān iū hài 'aufs Meer schauen' und kuān šùi 'das Wasser betrachten' (§ 1143 a), und kann das Deutsche meist wiedergeben; überall stellt die Präposition ein loseres Verhaltnis dar. Instrumentalen Sinn nehmen beide Verbindungsarten, chines. iū (hû) und der Objektivus fast gar nicht, kopt. ε und ν seltener auf; dort steht regelmäßig ì und yúṅ, hier lieber chεν. Ob nicht tshām iū thiēn tí 'Dreiheit-bilden mit Himmel und Erde' S. 426[2], und sieū čī šīn (kiā hiāṅ pāṅ thiēn-hià) 'es, sc. das Tao, pflegen mit (der eignen) Person (Familie, Dorf, Staat, Reich)' § 327 eine solche Auffassung gestatten? Beim Passiv kann iū auch ebensogut ablativisch verstanden werden: lûn-iū čī šū čhiṅ iū khùṅ-tsì čī mên-žìn 'das Buch lûn iū (ist) verfaßt von des Konfucius Schüler' (Schott S. 109); andre Belege gibt der Vf. § 736. Ein bemerkenswertes Beispiel für instrumentales ε gibt Ludw. Stern S. 335: 'ich salbte ihn mit meinem (πα) heiligen Öle' ε-πα-νεh ετουααβ; häufiger findet sich instrumentales ν: 'er schrieb mit seinem (πεf) Finger' µ-πεf-τηβ.

---

[1] Diesen engen Begriff der objektiven Stellung hält Zottoli fest, wenn er S. 215 Anm. 2 tshiū čī pek síṅ als quasi auferre aliquid populo erklärt; unserm Dativ braucht hier pek síṅ 'Volk' nicht zu entsprechen, was deutlich aus dem folgenden hervorgeht.

[2] tshām iū heißt wohl eher: 'das Dritte sein zu, als Drittes kommen zu'; dagegen komitativ ist tshām iū 'eine Dreiheit bilden mit' (§ 1009).

Mit dieser Einschränkung dienen sonst die beiden Objektsstufen beider Sprachen so verschiedenen Bestimmungen, daß man ihnen keinen bestimmten Inhalt zuweisen darf und sich begnügen muß, die bloße Form innigerer oder lockerer Verbindung mit dem Verbum als das Gemeinsame festzuhalten, obwohl man zugeben muß, daß im Koptischen der Begriff des entferntern Objektes meist auf den des Ziels und Zwecks führt. Sie antworten zunächst gleichmäßig auf die Fragen wo woher wohin, wovon der Vf. § 325—327, 330, 544 a) für den Objektivus und § 735 4), 737, 1000—1003 für iū (hû) Belege in großer Menge beibringt, selbst bei andern Verben als des Verweilens oder der Bewegung: tsï thúi čhaô rî čī huò-sò 'der Meister kehrte vom Hofe (= čhaô) (zurück) und begab-sich (= čī) nach-der-Brandstätte (= huò sò), ssï fū žin sò 'sterben im Pallaste (= sò) der Fürstin', šēṅ Ntí 'leben im Lande N.'[1] u. s. w. Aber čhut iū wâṅ čī thû 'hinausgehen auf des Königs Straßen', ssï iū taò-lú 'am Wege sterben', thiēn šēṅ tek iū iû '(der) Himmel erzeugt Tugend in (aus) mir' u. s. w.[2] Das Koptische unterscheidet sich dadurch, daß ν das Wo und Woher, ε das Wohin Wozu und Woraus Wovor bestimmt: αf-φωτ ε-ρατ-κ ν-τοτ-f μ-πεf-čωις 'er (f) floh (α-φωτ) zu (ε) deinem (-κ) Fuß (ρατ) von (ν) seiner (f), seines (μ-πεf) Herren (čωις), Hand (τοτ)' = er floh zu dir von seinem Herrn, μ-παι-μα 'an diesem Ort', μ-π-νομος 'im Gesetz', μα-τουg'ο-ι ε-τ-čιg' ν-να-g'αg'ε 'rette mich (-ι) aus (ε) der (τ) Hand meiner (ν-να) Feinde' u. s. w. Doch dürfte dem ν das Wohin und Wozu nicht gänzlich fremd sein, weil es mit ε im Dativ und im Zwecke zusammentrifft: πεg'α-f μ-φιλιππος 'er sagte (zu) Philipp', νεκ-g'ω ε-ουον-νιβεν 'du (κ) sag-(g'ω)-te (νε)-st zu (ε) jedem', π-ετ-νηυ μ-π-κοσμος 'der in die Welt kommt (νηυ)' § 503 S. 327, 'er machte ihn zu einem Manne und einem Weibe' mit ν, 'die Sieben nahmen sie zum Weibe' mit ε, ebensowenig als dem ε das Wo; übersetzt ja Stern selbst S. 357 unt. π-ετ-ε-ρο-f 'was (π-ετ) auf (ε) ihm (ρο-f) ist' = seine Schuld, und ουον ου-χρεος ε-ρο-ι 'ich habe eine Schuld' bedeutet eig. '(es) ist (ουον) eine Schuld auf mir (-ι)'. So zeigt noch manche Einzelheit, daß ein Unterschied räumlicher Vorstellung zwischen ν und ε, Objektivus und iū (hû) ursprünglich nicht besteht.

Ausdrücken der Teilnahme und Gemeinschaft ist diese doppelte Verbindung gleichfalls nicht fremd: iû tsí 'beim Opfer sein, dem Opfer bei-

---

[1] Nach šēṅ mit Objektivus dürfte sich ssì des vorhergehenden Beispieles gerichtet haben, oder auch durch das gegenüberstehende ssï kiūn tshiēn 'sterben vor dem König' (sieh das vollständige Zitat § 772 a) hervorgebracht worden sein; denn eine deutliche Präposition empfindet der Chinese in 'des Königs vor' = 'vor dem Könige' kaum, und zudem scheint die Grundbedeutung von sò 'wo', also ohnehin lokativisch gewesen zu sein. In Zottoli S. 290 Kol. 9 ṅò-tik fúmù tsái iū hô čhú 'meine Eltern verweilen an (iū) welchem Orte? scheint das Gleichmaß umgekehrt die Präposition nachgezogen zu haben; tsái ohne iū ist zu gewöhnlich.

[2] Wenn dem koptischen (S. 324 und 230 unt.) ν-αρε πι-ρωμι να-ωνch ε-ωικ μ μαυατ-f αν lebt 'denn der Mensch (ρωμι) lebt (ωνch) nicht (ν- αν) allein vom Brode (ωικ)' in der erwähnten Bibelübersetzung von 1856 žîn tek šēṅ pat wêi (nur) pìṅ (wêi šáṅ-tí sò míṅ sondern was sò Gott befiehlt) die engere Verbindung šēṅ pìn gegenübersteht, so wäre šēṅ iū pìṅ jedenfalls auch zulässig gewesen; man vergleiche das letzte Beispiel von § 541: 'die Norm (taò) entsteht (šēṅ) aus (iū) der Kunst...'

wohnen' § 1002. 777 und 395b). iũ ṅó-ssì thûṅ huán 'dem Hunger-Tod gleiche (thûṅ) Qualen erdulden' eig. πόνοις συνεῖναι § 1407, aber iũ iũ kuok číṅ 'Anteil haben an der Staats(kuok)-Verwaltung' § 777; im Koptischen finde ich bei Stern freilich S. 327 ob. nur: τωμι mit ν 'verbinden', mit ε 'verbunden sein, anhängen.'

Die Verba der Gemütsstimmung und der Gefühlsäußerung haben nach § 328, 1143a) beide Ausdrucksweisen z. B. huán 'betrübt sein über' mit Objektiv, iũ und hû; ebenso siaó 'lachen' kuk 'weinen' u. s. w. Entsprechend koptisch: 'Rachel εσ-ριμε ν-νες-šηρε und εσ-ριμι ε-νεσ-šηρι beweinend ihre (νεσ) Kinder' S. 326. Das persönliche Objekt im Gegensatz zum sachlichen erfordert die losere Verknüpfung sehr oft in beiden Sprachen, nur nicht bei denselben Verben; im Chines. bei Fragen Bitten Begehren u. s. w. etwas von, bei jm. § 735 2): wén tshìṅ khieû x iũ N.; im Kopt. εf-g'ω ν-ναι-σαg'ι ε-νεf-μαθητης 'sagend diese (ναι) Worte seinen (νεf) Jüngern' u. s. w. S. 335. Beide Sprachen gestatten auch für Person und Sache die engere Verknüpfung: wén čī C'úṅ-nī 'es (čī) den C. fragen', tshìṅ ti thā kuok 'begehren Land (von) andern (thā) Staaten' § 318, khieû tsek ṅò čī fú 'suchen Zurechtweisung bei meinem Vater' Zott. I, 294. Kol. 10); ναυ-šινι ν-νευ-ερηου ν-τι-ετια 'sie frag(šινι)-ten (ναυ-) einander (um) den (ν-τι) Grund' S. 333. Im zweiten chinesischen Beispiele kann ich nicht wie der Vf. eine Schwierigkeit der Stellung wahrnehmen, weil die Glieder dem wén žîn iũ thā pāṅ 'erfragen einen bei andern Staaten' in § 1000 genau entsprechen und nach Wegfall von iũ beide Nomina dem Verbum innerlich gleich nahe stehen. Prädikatsbestimmungen nehmen selten iũ an § 735 3: khò mîṅ iũ tá (siaò) 'kann groß (klein) genannt werden' und stehen meist im Objektivus: thiēn-hià kiāi wêi ṅò tá '(im) Reiche alle machen mich groß' oder 'im R. alle machen, (daß) ich groß (bin)'; denn ob ṅò tá 'ich (bin) groß' als Satz von wêi abhängt, oder ob zu dem Objektiv ṅò erst tá hinzutrete, erschiene dem Chinesen als müßige Frage. Auch im Koptischen bezeichnet ν gewöhnlich die prädikative Bestimmung, ε ein freieres Verhältnis, wie ja das obige mîṅ iũ tá richtiger mit 'Namen bekommen hinsichtlich der Größe' erklärt wird: εκ-ε-šωπι ν-ου-οhι 'du (κ) wirst eine (ου) Herde sein (šωπι)', ευ-ε-šωπι ευ-οhι ν-ουωτ 'sie werden zu einer (ε ου = ευ) einzigen (ουωτ) Herde werden (šωπι).' Den Dativus commodi resp. incommodi können iũ (hû) § 739 und ε andeuten: ṅû tek tsúi iũ kiũn 'ich (nû) habe mich gegen (iũ) den Fürsten vergangen', ssì iũ kiũn 'sterben für den Fürsten'; τι-να-ερ-ψαλιν ε-πα-νουτι 'ich (τι) werde (να) meinem (ε-πα) Gotte singen (thun ερ)' S. 328 unt. Nach Komparativen steht regelrecht iũ (hû) § 743 und ε S. 357, mag man es ablativisch instrumental oder lokativisch verstehen: tsúi mok tá iũ khò yuk '(unter den) Verbrechen (ist) keines größer als den Gelüsten fröhnen' und πα-νοβι ου-νιšτι πε ε-χα-f νηι εβολ 'meine (πα) Sünde ist (πε) eine (ου) größere, als sie (-f) mir (νηι) zu vergeben'; hier und dort erzeugt der Positiv mit der Präposition den komparativischen Sinn. Die Ausdrücke der Ähnlichkeit und Ver-

schiedenheit[1] lieben iū̆ (hû) und ε, ohne den Objektivus zu verschmähen: ssì hû 'ähneln gleichen', pì iū̆ 'vergleichen' belegt vom Vf. § 1143a) und 1261, aber § 1166 khî čī čī yè, ssì put čī čī yè 'sein Wissen (čī¹) darum (čī²) gleicht (ssì) dem Nichtwissen' (yè bestätigende Partikel), hiok-šēn̊ put khò pì siēn-šēn̊ 'der Schüler kommt nicht dem Lehrer gleich'[2]; koptisch: ες-τεντων ευ-βελβιλε neben ας-ονι ν-ου-ν̀αφρι 'sie gleicht einem (ε-ου = ευ, und ν-ου) Korne' S. 328 unt., 213 Mitte. Beide Partikeln, iū̆ (hû) und ε bedeuten schließlich oft nur: 'in betreff, in Beziehung auf, rücksichtlich': 'ein jeder fehlt in Rücksicht auf seine Klasse' iū̆ khî tàn̊ § 742, 'er sagte es in bezug auf JUDAS ε Ιουδας, daneben ετβε Ιουδας 'wegen JUDAS' § 536, und vermengen sich mit adverbialen Bestimmungen, worüber man wegen des Koptischen das XXXVIII. Kapitel in STERNS GRAMMATIK nachlese. Daß nun gerade mit ν, dem Zeichen engerer Verbindung, viele Adverbien des Ortes, der Zeit, der Art und Weise gebildet werden, mag sonderbar erscheinen, kann aber deswegen nicht zu schwer wiegen, weil z. B. auch das Ungarische, dessen Akkusativ nur das nächste Objekt bezeichnet, akkusativische Adverbialformen zahlreich besitzt, und zwar nicht nur solche, die leicht als Akkusativ des Inhalts sich verstehen lassen, sondern andre wie szemlátomást 'augenscheinlich', folyvást 'unaufhörlich', oldalvást 'seitwärts' u. s. w., bei denen diese Erklärung kaum zutrifft.

Das Vorstehende nötigt, dem chinesischen Objektivus auf jeder der beiden Stufen einen möglichst großen Umfang zu geben, so daß er, etwa vom instrumentalen und komitativen Verhältnisse und von Angaben des Zeitpunktes abgesehen, in jeder andern Weise das Verbum ergänzen kann. Denn am Begriffe der Ergänzung wird man gegenüber der nähern Bestimmung, welche dem Adverbialis eignet, wegen der verschiedenen Stellung des einen Kasus unmittelbar nach, des andern Kasus unmittelbar vor dem Verbum festhalten müssen, wenn man gleich nicht allgemein und a priori eine Grenzlinie ziehen darf, sondern hierin von der Auffassungsweise der einzelnen Sprachen abhängig ist. Daß indessen z. B. Ortsbestimmungen bei Verben des Verweilens und der Bewegung als Objekte, nicht als adverbiale Bestimmungen gelten, begreift man leicht und findet es teilweise im Indogermanischen bestätigt. Ja gerade auf indogermanischem Gebiete nannten schon ältere Sprachforscher wie GEORG CURTIUS, mit Rücksicht auf den griechischen Gebrauch, den Akkusativ den allgemeinen Casus obliquus, und die Erforschung der vedischen Syntax führte GÄDICKE zum nämlichen Resultat, den Akkusativ mit MADWIG als unbestimmten Nicht-Subjekt-Kasus aufzufassen. Insofern ihm der adnominale oder genetivische Gebrauch ganz fern liegt und auch der dativische, wenn der Dativ nicht ursprünglich die Richtung bedeuten sollte, so unterscheidet sich die von DELBRÜCK adoptierte Definition HÜBSCHMANNS (ZUR KASUSLEHRE S. 133), daß der Akkusativ 'eine Ergänzung

---

[1] Die Ausdrücke der Verschiedenheit finde ich freilich nur mit Präpositionen verbunden § 1003 í iū̆. § 1006 c) í hû, § 735 4): í iū̆ ší verschieden von diesem.

[2] Aus LOBSCHEID I, 26, der aber immer pí betont; sieh Verf. § 1016 der gr. Gr.

oder nähere Bestimmung des Verbalbegriffes bezeichnet', nur durch genauere Formulierung von der zuerst erwähnten.

Eine Eigenheit des Chinesischen ist es, doppeltes Objekt hinter Verben zu vermeiden § 705 gr., § 147 kl. Gr.; statt: dem A ein B schenken sagt man: den A mit einem B beschenken. Zu den § 705 gegebnen Belegen steuern die § 1142 und 1260 noch einige bei, so: wâṅ iù Paó ì haó yok 'der König sagte (iù) dem Pao, daß er die Musik liebe' oder: 'der K. benachrichtigte P. von (machte P. bekannt mit) seiner Liebe (haó) zur Musik.' In diesem Falle vertritt auch ì allein nach § 718 das unbestimmte 'es'; § 1012 und § 1142 gibt dafür noch je ein Beispiel: Sʸî-tsî ì kaó Méṅ-tsî 'Sch. benachrichtigte davon den (meldete es dem) M.'; auch tsiáṅ ì fùṅ mù aus Zott. I, 292, Kol. 5 'wollen damit beschenken die (es schenken der) Mutter' gehört dahin. Sogar das einfache Akkusativ-Objekt findet sich nach § 706 zuweilen mit diesem ì 'nehmen anwenden gebrauchen.' Wenn statt der gewöhnlichen Stellung: Subjekt, ì-Objekt, Verbum, persönliches Objekt das ì-Objekt an das Ende zu stehen kommt, so kann teils seine Länge dazu veranlassen, wie oben ì haó yok 'mit lieben Musik', teils die noch nicht erloschene oder wieder auflebende Verbalbedeutung, und das scheint mir der Fall zu sein in fēn žîn ì tshâi, kiaó žîn ì šén 'mitteilen andern Güter, lehren andre Gutes' gr. Gr. S. 282 ob.; denn die Struktur der beiden Wurzelgruppen unterscheidet sich von der des früher besprochenen thâm tshâi či kik nicht, so daß man ebensowohl übersetzen dürfte: mitteilend andern (beim Austeilen an andre) Güter verwenden, lehrend andre (beim Unterrichte andrer) das Gute anwenden. Es liegt auf der Hand, daß dieser Gebrauch des ì das Vorbild für die neuere Sprache abgibt, häufig auch das einfache Objekt mit Ausdrücken des Nehmens (pà nâ tsiāṅ) zu umschreiben (kl. Gr. § 232 IX, Schott S. 106, Zott. I, 56 Anm.). Wie oft dient nicht griech. λαβών, sanskrit. gṛhītvā ādāja u. s. w. der bloßen Akkusativumschreibung z. B. g'antūn mṛtān apj ānīja darçajāmj āçu g'īvataḥ (Böhtl. chrestom. [2] 131, 13) 'sogar tote Geschöpfe weise ich gleich als lebende vor'; wenn das Objekt fehlt, kommen sie Pronomina gleich, weil die nackten Verba wie diese auf Nomina hindeuten.

Einen bequemen Überblick der wichtigsten Konjunktionen für Vorder- und Nachsätze alten Stils gewährt S. 517 der gr. Gr. Ihre Zahl steigert sich in der modernen Sprache, wie man aus dem lehrreichen § 233 der kl. Gr. ersieht. Nach Zottoli I, 26, Anm. bezeichnen žok ši, žok žân, žok ssî, žok huok, thàṅ žok, thàṅ ssî, thàṅ huok, huok čè, žû khò, žû žok sämtlich Bedingung, abgesehen vom einfachen žok, yaó, ssî, keù (alt); 'verum sobrie admodum solent exprimere; ut enim recte monet P. Prémare, nihil hominem exterum magis publicat, quam frequens hujus particulae (žok) vel in vulgari sermone usurpatio'. Geläufiger ist, wenigstens in der modernen Sprache, fragende Satzform statt der Bedingungspartikeln, wie im Deutschen, oder dann ergibt der Zusammenhang von selbst das richtige Verhältnis. Parataxis muß man ohnehin bei allen Nebensätzen, auch wenn Konjunktionen sie einleiten und obschon mehrere derselben gleich von Anfang an in abstrakter Bedeutung entgegentreten, als das Ursprüngliche annehmen; nur

etwa žok und žû kennt man bloß in der relativen Bedeutung 'wie'. Bei andern z. B. ssï eig. gesetzt daß, angenommen daß, lasse man . . ., yaó 'wollen' (vgl. lat. vel-vel) u. s. w. kann man Schritt für Schritt das Zurückweichen des Stofflichen verfolgen.

Die namentlich das Altchinesische charakterisierenden Finalpartikeln treten erst beim Vf. in volle Beleuchtung; denn sonst wußte man ihnen überhaupt keine faßbare Bedeutung nachzuweisen oder sah sie als 'lautbare Unterscheidungszeichen' an. Man vgl. SCHOTTS Abschnitt S. 133 ff. nur mit § 105—118 der kl. Gr., von dem entsprechenden Kapitel der gr. Gr. S. 315—327 ganz abgesehen, um den gewaltigen Fortschritt wahrzunehmen. Man dürfte wohl zwei Gruppen unterscheiden: Verstandspartikeln und Gemütspartikeln; zur letztern gehören alle Ausrufswörter wie hû fū tsāi, die keineswegs mit den Interjektionen zusammenfallen, zur erstern die Fragewörter, konstatierendes yè, bescheiden behauptendes ì, schilderndes yên u. s. w.; als Fragewort dient wie das moderne nî auch das hû des Ausrufes und ist daher beiden Gruppen zuzuzählen. In der neuern Sprache hören diese feinen Schattierungen auf; sie zeigt nur wenige und andre Finalen (§ 234—239 der kl. Gr.); das auch jetzt nicht seltene yè erscheint häufig zu Anfang der Sätze und kann nicht mehr als Finale gelten. Ob die beiden Gruppen auch im Griechischen sich unterscheiden lassen, will ich hier nicht erörtern; δή scheint allerdings chinesischem yè zunächst zu liegen, weil es auf Offenbares und Bekanntes hinweist, und in die Sphäre des Verstandes zu fallen; τοι dagegen, wie JAK. WACKERNAGEL zeigte und schon NÄGELSBACH vermutete, enklitische Form des Pronomens zweiter Person und mit altind. te identisch, trägt gemütliches, affektvolles, leidenschaftliches Wesen an sich und käme den Ausrufspartikeln gleich. Dagegen fehlen dem Chinesischen so leichtbeschwingte Partikeln wie sie das Griechische an μέν δέ ἄρα besitzt, welche nur Unterschiede in der Reihenfolge der Vorstellungen ausdrücken, worüber HERBART Bd. VII, 501 ff. in einem auch Philologen interessanten und verständlichen Abschnitt handelt. Gemein ist beiden Sprachen, daß sie später auf diesen Partikelreichtum verzichten und sich auf Bezeichnung einiger gröbrer Unterschiede beschränken, und da findet ein vom Vf. § 806 Anm. angedeuteter Gedanke wohl auch auf das Griechische Anwendung. Kann man nämlich nicht auch einen guten Teil der griechischen Partikeln als 'lautbare Unterscheidungszeichen' auffassen, die als praktische Wegweiser zu Anfang der Sätze und Satzglieder so stehen, wie die chinesischen Finalen am Ende? und wenn nach des Vf. Meinung die musikalische Betonung, welche die rhetorische und logische einschränkte, zwar nicht zur Schöpfung, aber doch zur Erhaltung der Finalen viel beitrug, kann nicht auch der griechische Partikelreichtum mit dem so ziemlich allgemein anerkannten musikalischen Charakter der griechischen Accente zusammenhängen und die Ansprüche der Rhetorik und Logik auf andre Weise als durch Stimmbiegung befriedigen? δέ beispielsweise ist ein gesprochnes Komma wie tsāi ein hörbares Ausrufungszeichen. Als möglich müßte man dann zugeben, daß die Einschränkung der Menge und die Vergröberung der Unterschiede nicht bloß auf Entwickelung des Denkens, sondern auch darauf beruhen möchte, daß die Stimm-

biegungen durch Starkton und Schwachton allmählich verdrängt oder gemäßigt wurden; beim Griechischen ist der Nachweis dieser Veränderung überflüssig; in China wird nach § 249 gr. Gr. in Wurzelpaaren die eine der beiden Wurzeln durch den Nachdruck der Stimme hervorgehoben, was oben schon erwähnt wurde.

Wenn zwischen mehreren Konjunktionen oder Schlußpartikeln und den persönlichen Pronomina Beziehungen stattfinden z. B. zwischen žû žok 'wie wenn' und dem Pronomen zweiter Person, so begegnen wir demselben Zusammenhange bei dem so eben erwähnten τοι, ferner bei lat. sī osk. svaì, griech. εἰ und αἰ und dem Reflexivpronomen. Das ist freilich nur eine Parallele, keine Erklärung.

VIII. RHYTHMUS.

Hatten wir in Abschnitt II die einzelnen Wurzeln, in III die Wurzelgruppen, in IV die Stellungsgesetze, in V die Fälle des Tonwechsels, in VI die Kasus, in VII die Hilfswörter einer Prüfung unterzogen, ob und welche grammatische Unterschiede sich ausprägen, so blieben jetzt nur noch stilistische und rhythmische Eigenheiten nach grammatischem Gesichtspunkte zu untersuchen übrig; denn allerdings zieht das Chinesische, weil es mit den aufgezählten Mitteln noch nicht ausreicht, auch die ästhetischen Formen in den Bereich der Grammatik und macht sie der Verständlichkeit dienstbar. Hierüber genügt es auf des Vf. Ausführungen § 893 flg. zu verweisen; man vergleiche auch seinen Aufsatz EIN PROBESTÜCK VON CHINESISCHEM PARALLELISMUS in LAZARUS-STEINTHALS ZEITSCHRIFT X S. 230—234. Aber dieser Parallelismus, mag er auch noch so sehr für die Sprache charakteristisch sein und vom Chinesen erstrebt werden, wirkt im Grunde doch nur gelegentlich und kann nicht als ein regelmäßiger grammatischer Vorgang gelten. Dass er nichtsdestoweniger ein nützliches, ja wertvolles Auskunftsmittel ist, will ich nicht bestreiten; nur dient er nicht dazu, die Sprache grammatisch höher zu stellen.

Am Ende meiner grammatischen Erörterungen angelangt, weise ich auf das zurück, was ich auf S. 45 ff. bemerkt: daß mein Standpunkt der psychologische ist und meine Absicht darauf gerichtet, den Inhalt des chinesischen Sprachbewußtseins darzustellen; das macht eine Vergleichung mit andern Sprachen nicht nötig und läuft auf eine Charakteristik des Chinesischen aus. Der Vf. dagegen schreibt eine Grammatik und will die Sprache lehren, was ohne Rücksicht auf die Sprache der Lernenden nicht möglich ist, und wenn er auch nicht 'die Schablone einer einzelnen Sprache' zu Grunde legt, sondern 'einen Rahmen, daß Englisch und Deutsch, Französisch und Russisch sich gleich gut hineinschicken', so kann ihm eine Vermittlung dieses europäischen Schemas mit dem chinesischen nur so gelingen, daß an Inhalt und Schärfe das letztere vom erstern nicht zu stark abweiche. Gesetzt nun, das Chinesische sollte ebenso ausführlich und ebenso gründlich nicht mit dem Schema europäisch-indogermanischer Grammatik vermittelt, sondern Ungarn, Kopten, Drawiden zugänglich gemacht werden,

so müsste auch das zu Grunde gelegte chinesische Schema mit diesen drei verschiedenen Sprachtypen irgendwie übereinstimmen; es würden drei andre, von der vorliegenden und unter einander verschiedene Darstellungen entstehen, und doch gibt es nur einen Sprachtypus des Chinesischen. Gegenüber dem Kopten z. B. hätte der Vf. keine Veranlassung, der chinesischen Wurzel eine unveränderliche Kategorie zuzuschreiben; denn auch die ägyptischen Wurzelwörter verhalten sich gegen den Unterschied unsrer Substantiva, Adjektiva, Verba gar oft gleichgültig und eine Vergleichung beider Sprachen in dieser Hinsicht wäre sehr interessant. Gehört nun diese Kategorienlehre der bloßen Darstellung an oder betrachtet der Vf. sie als einen Zug des chinesischen Typus? Angenommen hatte ich bei diesem und allen andern Punkten das letztere, vielleicht mit Unrecht, und kam so in die mißliche Lage, demjenigen vielfach widersprechen zu müssen, der mir fast alle Mittel, zu widersprechen, geliehen hatte. Denn wenn unter den Beispielen mehrere aus ZOTTOLIS I. Bande genommen sind, der in der neuern Sprache abgefaßte Texte bietet, während des Vfs. Grammatiken die alte Sprache darstellen, so unterstützte nebst ZOTTOLIS lateinischer Übersetzung namentlich der III., zwar nur 22 Seiten starke, aber sehr inhaltreiche Abschnitt über 'neuere Sprache und niederen Stil' in der kl. Gr. das Verständnis; die vollständigen Verzeichnisse der Hilfsverben, der Adverbien, der Konjunktionen u. s. w. lernt man erst, wenn man sich Texten gegenüber ratlos findet, benutzen und hoch schätzen; wenigstens wollte ich jetzt diesen III. Abschnitt, mit dem ich anfänglich nicht viel anzufangen wußte, um keinen Preis missen. Überhaupt sollten diese 'Studien' schließlich nur beweisen, wie interessant und genußreich der Vf. durch seine Lehrbücher das Studium des Chinesischen zu machen versteht, sodaß man, auch wenn die Jünglingsjahre längst entflohen, davor nicht zurückschreckt. Sollte er sich veranlaßt finden, auf einige Punkte seines Systems mit Beziehung auf die oben dargelegten Auffassungen zurückzukommen, so hätte meine Arbeit wenigstens das eine Verdienst, lehrreiche Erörterungen herbeigeführt zu haben.

BASEL.

FRANZ MISTELI.

Zusätze: S. 53 Anm. 1. Sollte sukha-çītošṇa-mārutā als Beiwort der rātri 'Nacht' in BENFEYS CHRESTOM. S. 16 Zl. 15 nicht 'mit lieblich lauen Winden' bedeuten? Das PETERSBURGer Wörterbuch kennt für çītošṇa freilich nur die Bedeutung: kalt und warm.

S. 53 Anm. 2. Für 'Nachbarschaft' findet sich auch bloß lîn šé ZOTT. S. 314, 3, sonst noch hiāṅ lì oder hiāṅ tàṅ.

S. 74/5. Den partitiven und quantitativen Genetiv verwirft schon SCHOTT in seiner SPRACHLEHRE S. 56 Anm. 6: yit khiûn jâṅ müßte 'ein Herden-Schaf' bedeuten! Größenbestimmungen gehen auch im Ungarischen flexionslos wie Zahlen voran: a-ki csak egy pohár vizet (Akkus.) is adna wer nur auch (is) ein (egy) Glas Wasser (víz) gäbe, idéz egy rakás példát (Akkus. Sing.) er zitiert einen Haufen Beispiele u. s. w.

ZUR CHINESISCHEN SPRACHE UND ZUR ALLGEMEINEN GRAMMATIK.

Dem Wunsch, den Herr Prof. MISTELI am Schlusse seiner vorstehenden STUDIEN ausspricht[1], komme ich nur zögernd nach. Niemand kann die gehaltreichen und scharfsinnigen Ausführungen des Vf. freudiger begrüßen, niemand ihnen mit lebhafterm Interesse folgen, als ich; aber auch kein Beurteiler dieser Arbeit hat mehr Ursache sich selbst zu mißtrauen, als ich. Der Leser versetze sich in meine Lage. Ich habe, wie ich glaube und wie mir von allen Seiten bestätigt wird, durch meine zwei Grammatiken die Kenntnis und Erkenntnis des Chinesischen ein Stück vorwärts, den Bau der Sprache in ein anscheinend geschlossenes System gebracht. Daß die Aufgabe damit nicht endgiltig gelöst ist, daß man über mich hinausgehen, tiefer als ich vordringen müsse, habe ich mir nie verhehlt (vgl. die Vorrede zur gr. Gr.). Nun ich aber dem ersten reformatorischen Versuche gegenüberstehe, finde ich dessen Standpunkt unannehmbar. Ob er nicht vielmehr mir unzugänglich ist? Es wäre nur menschlich, wenn sich meiner eine gewisse Vis inertiae bemächtigt hätte, und ich muß den Leser warnen vor dem Schlusse: Weil GABELENTZ Chinesisch besser versteht als MISTELI, darum wird er es auch richtiger beurteilen. Insoweit bin ich verpflichtet contra domum zu reden. Einleuchtender wäre der folgende Schluß: Weil M. auf G.s Schultern steht, so wird er weiter sehen. Das ist anzunehmen; es folgt aber noch nicht mit Notwendigkeit daraus, daß M. auch richtiger gesehen habe als ich. Insofern glaube ich berechtigt zu sein pro domo zu reden.

Ich hätte die Diskussion gern andern überlassen und lieber ganz auf sie verzichtet, wenn sie zu böser Polemik ausarten müßte. Daß sie das nicht kann, dafür hat mein geehrter Freund selbst gesorgt. Sie kann und muß aber zu allgemeinern Betrachtungen führen und darf daher auch in weitern Kreisen der Fachgenossen einiges Interesse beanspruchen. Ich werde mich dabei auf den Gegenstand meiner größern Grammatik, die klassische und nachklassische Sprache, beschränken, da ich nur diese wahrhaft systematisch zu behandeln versucht habe.

[1] Er hatte die Freundlichkeit mir sein Ms. mitzuteilen.

I. GRAMMATIK UND SPRACHSCHILDERUNG.

Der Vf. der studien sagt, Abschn. II, S. 45: 'Mein Standpunkt ist eben rein psychologisch; ich frage nur: was findet sich und geht im Bewußtsein des Chinesen vor? nicht: wie vermittelt sich die fremde Sprachart mit unsrer Grammatik? und gestehe sofort ein, daß sich von meinem Standpunkte aus wohl eine Charakteristik der Sprache entwerfen, aber keine Grammatik schreiben läßt.' Dagegen räumt er ebenda und am Schlusse, S. 90, mir und den Grammatikern überhaupt das Recht ein, zwischen der zu lehrenden Sprache und der des Lernenden zu vermitteln.

Weder das eine noch das andre Zugeständnis mag ich annehmen. Daß sich von des Vf. Standpunkte aus keine chinesische Grammatik schreiben ließe, würde mir erst dann für ausgemacht gelten, wenn dieser Standpunkt als falsch erwiesen wäre. Ist er richtig, so muß sich der wissenschaftliche Grammatiker auf ihn stellen. Wäre wirklich von ihm aus keine Grammatik zu schaffen, so wäre dies in meinen Augen der bündigste Beweis seiner Unhaltbarkeit; denn es würde beweisen, daß von ihm aus die Sprache nicht zu begreifen ist.

Gegenstand der Grammatik ist der Sprachbau. Dieser wird entweder so aufgefaßt, wie er sich im Geiste des die Sprache redenden Volkes darstellt, oder er wird falsch aufgefaßt. Der wissenschaftliche Grammatiker genießt keiner Exterritorialität, darf keine beanspruchen: insoweit hat er vor dem Sprachschilderer nichts voraus: was diesem zum Vorwurfe gereichen würde, ist bei ihm nicht zu entschuldigen. Erst ist er Forscher, dann darf er als Lehrer auftreten, aber der Lehrer darf nichts lehren, was der Forscher nicht für wahr erkannt hat. Hier gibt es keine doppelte Buchführung. Es fragt sich aber: Wie erlangt der Forscher sein Wissen, und wie teilt der Lehrer dies Wissen andern mit?

1. DIE ERKENNTNIS DES SPRACHBAUES.

Wir haben einen guten volkstümlichen Ausdruck: eine Sprache können, und wir wissen, daß dies etwas ganz andres besagt, als eine Sprache kennen. Alle können ihre Muttersprache, die wenigsten kennen sie, und mancher kennt eine fremde Sprache recht gut, ohne sie wirklich zu können. Dies Können besteht in der praktischen Fertigkeit, eine Sprache vom Hören oder beim Lesen zu verstehen und sie redend oder schreibend anzuwenden. Diese Fertigkeit ist nur durch Übung zu erwerben, sie ist eine Gewohnheit, vermöge deren wir unbewußt und unbedacht das Richtige treffen. Wir sagen: Wir sind einer Sprache mächtig; wir sollten sagen: Die Sprache ist unsrer mächtig, sie beherrscht und leitet uns.

Es soll Klavierlehrer geben, die keine Taste anrühren, weil sie steife Finger haben; es mag Sprachlehrer geben, die ihren Lehrgegenstand praktisch sehr schlecht bemeistern, — und beide mögen ganz gute Schüler erziehen. Daß es aber wissenschaftliche Grammatiker gäbe, die den Sprachgeist darstellten, ohne ihn selbst zu besitzen, wäre ein Widerspruch in sich.

Ein solcher muß erst die Sprache können, d. h. sie verstehen und anwenden wie ein Eingeborner, ebenso richtig und möglichst ebenso unbedacht, ehe er sie darzustellen vermag. Ihr Geist muß ein Stück seines Geistes geworden sein, er darf ihr nicht gegenüberstehen wie einem Äußerlichen, wie der Anatom dem Kadaver, sondern ihre Betrachtung muß in Selbstbeschauung bestehen. Sage man meinethalben: Der Grammatiker treibt Vivisektion an sich selber.

Ehe er hierzu vorschreitet, muß er die Gewißheit haben, daß er ein geeignetes Untersuchungsobjekt darstellt, d. h. daß er wirklich der fremden Sprache kongenial geworden. Offenbar kann er sich auch hiervon nur durch Selbstbeobachtung überzeugen, diesmal durch Beobachtung seines ästhetischen Verhaltens der fremden Sprache gegenüber. Folgende Geschichte kann wohl jeder erzählen, der eine wildfremde Sprache mit Erfolg getrieben hat: Beim ersten Eintritte hatte ich das Gefühl des Unbehagens und der Verblüfftheit, wir beiden, ich und die Sprache, paßten nicht zueinander, ich fühlte mich wie in einem geliehenen Rocke, der hier drückt und kneift und dort schlottert. Nun überwand ich die Anfangsgründe und lernte leidlich analysieren und übersetzen. Dabei erfuhr ich, daß scheinbar derselbe Gedanke jetzt so, jetzt anders ausgedrückt wurde, ohne daß ich einen Grund einsah, — hier schien mir die Sprache an einer Hypertrophie zu leiden. Dann wieder schien sie zu vermischen, was wir auseinander zu halten gewöhnt sind, — hier zeigte sie sich arm und roh; immer überraschte sie mich. Nun ließ ich sie eine Weile recht ununterbrochen und intensiv auf mich einwirken, ließ mir alles von ihr gefallen, ohne groß nach meinen heimischen Gewohnheiten zu fragen, und eines Tages ertappte ich mich dabei, daß ich mich in ihr wohl fühlte. Neues brachte sie noch immer, aber das Neue kam mir wie ein Erwartetes, und wo ich ahnend vorgriff, wurden meist meine Erwartungen durch den Erfolg bestätigt. Jetzt lese und denke ich in der Sprache, ohne bewußt zu analysieren und zu konstruieren, ohne zu übersetzen. Die Muttersprache drängt sich nicht mehr zwischen mich und die fremde Sprache, die nun aufgehört hat für mich eine fremde zu sein. Alles dessen werde ich fast plötzlich gewahr, denn der Selbstbetrachtung ist eine Periode der Selbstvergessenheit vorausgegangen. Und nun bin ich wohl ein zweites Mal verwundert, — nicht mehr über die Sprache, die dieselbe geblieben ist, sondern über mich, der ich ein andrer geworden bin.

Die erste Frage, die ich jetzt an mich zu stellen habe, lautet: Was ist in mir anders geworden? Ich bin in einer Sprache, d. h. in einer Weltanschauung heimisch geworden, wo ich es früher nicht war, der Geist der fremden Sprache ist, wie ich es vorhin nannte, ein Teil meines Geistes geworden. Diese Neuerung ermessen, heißt nun allerdings, den Geist der fremden Sprache an dem der Muttersprache und allenfalls ihrer Verwandten messen. Dieser Maßstab ist äußerlich, zufällig, darum unwissenschaftlich. Hätte der Grammatiker als solcher keinen andern Standpunkt, von dem aus er fremdgeartete Sprachen betrachten dürfte, so wäre eine wissenschaftliche Grammatik solcher Sprachen allerdings unmöglich; die wissenschaftliche Betrachtung und Darstellung bliebe der Sprachschilderung überlassen, der Gram-

matiker würde sagen: Bilde Dir ein, es wäre so, — und dann riefe der Sprachschilderer: Jetzt sieh, wie es wirklich ist!

Diese grundsätzliche Verschiedenheit des Standpunktes kann ich nicht anerkennen, und bei jener ersten Frage kann ich mich auch als Grammatiker nicht beruhigen. Weil ich mich der Sprache geistesverwandt fühle, suche ich ihren Geist in meinem Geiste, aber nicht im Gegensatze ihrer Grundsätze und Erscheinungen gegenüber denen irgend einer andern Sprache, sondern in ihrem innern, organischen Zusammenhange. Darum durfte ich in der Vorrede zur gr. Gr. sagen, ich hätte dem Lehrzwecke keinen Deut von meiner wissenschaftlichen Auffassung der Sprache geopfert. Dies zu thun hätte ich in der That für eine Fälschung gehalten. Selbstverständlich ist diese Auffassung mit abhängig von zwei Dingen, die nicht im Gegenstande selbst liegen: von meinem Auffassungsvermögen und von dem jeweiligen Stande der Wissenschaft. Gerade die letztere Abhängigkeit habe ich sehr empfunden: jetzt mußte ich eine Meinung früherer widerlegen, jetzt ein non liquet aussprechen, immer das, was ich für richtig hielt, nicht nur lehren, sondern auch thunlichst beweisen. So nahm das Buch mehr, als ich mir zugestehen mochte, ein kritisches Gepräge an, ich glaubte nicht genug thun zu können in der scharfen Sonderung meines Induktionsmaterials, um nicht vorschnell zu verallgemeinern. Daher die scheinbare Unmasse der Paragraphen, die der Mehrzahl nach ebensovielen Schubfächern einer möglichst wohlgeordneten Sammlung mit möglichst zutreffenden Aufschriften gleichen. Die allgemeinen Gesichtspunkte habe ich teils einleitend vorausgeschickt, teils, wo sie mir zweifelhaft waren, in Anmerkungen berührt.

Jeder Grammatiker kann es erproben, wie ein einzelner Beobachtungsfall, etwa ein Synonymausdruck, ein etymologisches Mittelglied oder sonst eine unerwartete Parallelthatsache mit einem Schlage über eine ganze, bisher dunkle Gruppe von Spracherscheinungen Licht verbreitet. Was eben noch getrennt schien, zeigt sich jetzt vereint, und was für gleichartig oder gleichwertig gegolten, rückt plötzlich weit auseinander. Wem das ein paar Mal widerfahren ist, der wird gegen seinen Deus ex machina sehr dankbar, aber auch sehr mißtrauisch: wenn er kommt, so überrascht er uns und zeiht uns oft neckend einer Voreiligkeit. Manchmal bleibt er aber aus, wo seine Hilfe am nötigsten wäre. Ich habe beides oft genug erleben müssen.

Eine andre Art der Erlebnisse schien für mich lehrreicher: alles Neue, was ich entdeckte, stimmte darin überein, lief darauf hinaus, daß der Chinese in seiner Sprache weit mehr, oft auch andre Denkformen zum Ausdrucke bringt, als man ihm zeither zugetraut hatte. Einige Entdeckungen dieser Art habe ich in meinem Aufsatze: ZUR GRAMMATISCHEN BEURTEILUNG DES CHINESISCHEN, I. Z. I. 272—280 mitgeteilt, andre wird der Leser selbst finden, wenn er mein ausführlicheres Buch mit den Arbeiten meiner Vorgänger, und diese wieder rückwärtsschreitend untereinander vergleicht. Solche Rückblicke gewähren einen Schluß auf die Zukunft, der Historiker wird gern zum Propheten.

Nun gehört es zu den Eigentümlichkeiten des Chinesischen, dass es dieselben Beziehungen bald schärfer bald matter geformt darstellen kann, ich meine bald durch Hilfswörter aller Art, bald durch die bloße Wortstellung und

durch die logischen Verhältnisse der Vorstellungen untereinander. Es fragt sich, ob der Chinese denn auch in entsprechend matten Formen gedacht hat. Der Vf. der STUDIEN nimmt dies an, ich bezweifle es. Zweideutigkeiten, Kürzungen aller Art des Ausdrucks kommen auch in unsern Sprachen vor, ohne daß darum der Gedanke weniger bestimmt wäre. Ich frage: fertig? und denke: Bist Du fertig? Ich setze hierher die Worte: 'den ganzen Nachmittag', und nun sage ich wortspielend: 'Ich habe den ganzen Nachmittag geschrieben.' Das ist zweideutig, und thatsächlich macht unsre Sprache zwischen dem Akkusativ des Objektes und jenem der Zeitdauer keinerlei Unterschied. Jedermann unterscheidet aber zwischen den Fragen: Was hast Du geschrieben? und: Wie lange hast Du geschrieben? Also unterscheidet der Geist zwischen zwei Begriffen, für die die Sprache eine gemeinsame Form aufweist. Der Vf. bezieht sich öfter darauf, daß ich selbst gelegentlich den Sinn als klar, die grammatischen Beziehungen als zweifelhaft bezeichne. Dieser Zweifel ist subjektiv zu verstehen: ich zweifle, ob dem Chinesen diese oder jene Beziehung vorschwebe, ich bezweifle aber in den meisten Fällen, daß er sich diesen Beziehungen gegenüber gleichgiltig verhalte. Eine Ausnahme mache ich bei Sprichwörtern, die auch dem Vf. sein Hauptmaterial geliefert haben. Hier liegen teils stereotyp gewordene Kürzungen vor, wie in unsern: 'Ehestand — Wehestand', 'Wurst wider Wurst' u. s. w., teils wohl auch überständige Satzgebilde aus einer ältern Sprachperiode, von denen der Jetztzeit nur noch der Gesammtsinn, nicht aber die Syntax verständlich ist.

Solange man den monosyllabisch-isolierenden Bau des Chinesischen für ursprünglich hielt, mochte man entgegnen: hier liege eben die Sache anders, der Engländer z. B. spreche viele Formen nicht mehr, aber er empfinde, denke sie doch noch. Jetzt hält der Einwand nicht mehr Stich, das ist ein erster, negativer Gewinn der indochinesischen Sprachvergleichung. Jetzt steht das Englische zum Chinesischen eher im Verhältnis der Analogie als in dem des Gegensatzes.

So schien, was mir mein Sprachgefühl sagte, auch durch äußere Thatsachen mannigfache Bestätigung zu finden, — die wichtigste natürlich durch das gesammelte Beispielmaterial. Nur wünschte ich nicht, daß mir der Leser darum eine Meisterschaft in der Handhabung der Sprache zutraute, von der ich weit entfernt bin. Ich lese nicht leicht eine Seite Text ohne Wörterbuch und kann mich natürlich in der Sprache nur soweit ausdrücken, wie mein spärlicher Vokabel- und Zeichenschatz reicht. Das dürfte aber für den Grammatiker nebensächlich sein: unter den praktischen Sprachlehrern wenigstens sind die nicht immer die schlechtesten, die ihre Muttersprache in einem engen Gedankenkreise anwenden, — ich meine die Lehrerinnen.

2. DIE DIDAKTISCHE DARSTELLUNG.

Jede Grammatik, auch die streng wissenschaftliche, will und soll die Sprache lehren. Die Sprache, in welcher sie lehrt, ist in der Regel zugleich die Sprache des Schülers, daher aus doppeltem Grunde nicht ohne Einfluß auf den grammatischen Vortrag. Dem naiven, unvorbereiteten Verstande ist

mit einer treffenden Übersetzung mehr gedient, als mit der besten Definition. Da mag denn für den Elementarunterricht die Übersetzung zum eigentlichen Lehrgegenstande gemacht werden. Für die wissenschaftliche Grammatik ist sie dies nicht, sondern nur Verdeutlichungsmittel, und nur als solches hat hier die heimische Sprache überhaupt zu gelten. Hier folgen die Übersetzungsmöglichkeiten aus dem Begriffe des Wortes oder der Form, also aus der Definition, die immer nur eine sein kann. Ich weiß, der Ablativ einer Sprache bedeutet die Richtung woher, den Ursprung, den zeitlichen Anfang u. s. w., und daraus ergeben sich mir die Übersetzungsweisen, gleichviel ob ich Deutscher, Russe, Malaie oder was sonst bin.

Ähnlich verhält es sich mit den grammatischen Grundanschauungen und dem ganzen Systeme der fremden Sprache. Jene Grundanschauungen müßten eigentlich um der Wissenschaft willen auch dann an die Spitze der Darstellung treten, wenn sie der fremden Sprache mit der heimischen gemein sind. Sind sie von ihr verschieden, so mag es wohl lehrreich sein, sie den uns geläufigen ausdrücklich und nachdrücklich gegenüberzustellen, um von vornherein Vorurteile wegzuräumen; aber auszugehen ist auch hierbei vom Geiste der fremden Sprache, der die heimische als Folie zu dienen hat.

Daran reiht sich das viel umstrittene Kapitel von der grammatischen Terminologie. Leibniz behauptete, es gäbe in der Natur nicht zwei Blätter, die einander vollkommen glichen. Mit ähnlichem Rechte wird man vielleicht behaupten dürfen, daß es in der Sprachenwelt keine zwei Wörter oder grammatische Formen gebe, die einander in allen ihren Bedeutungen völlig deckten. Wer hier für jeden neuen grammatischen Begriff einen neuen Namen verlangt, der findet kein Ende: man dürfte nicht den lateinischen Genitiv mit demselben Namen bezeichnen wie den griechischen. Ich meinerseits wähle, wo es halbwegs angeht, den uns geläufigen Ausdruck, der mir der Sache am nächsten zu kommen scheint; auf den Zahlpfennig kommt es mir nicht an, sondern auf den Wert, der ihm beigelegt wird, das ist auf die Definition. Den in den studien vorgeschlagenen Namen Attributivus mag ich nicht annehmen, weil auch der Adverbialis attributiv ist. 'Adnominalis' wäre vielleicht der passendste Name gewesen für den Kasus, den ich Genitivus nenne, und der übrigens seiner Anwendung nach mit den Genitiven indogermanischer Sprachen vieles gemein hat.

Ein andres ist es, eine Sprache wissenschaftlich lehren, ein andres, sie dem Schüler einüben. Es sei die wissenschaftliche Grammatik noch so gut: ist sie nicht zugleich Übungsbuch, so bringt sie den Lernenden nur soweit, daß er die Sprache kennt, nicht daß er sie kann. Etwas von einem Übungsbuche hat nun eine große Sprachlehre in der Regel schon durch die Menge ihrer Beispiele, und ich sehe mit Freuden, wie erfolgreich der Vf. der studien meine Bücher auch nach dieser Richtung hin ausgenutzt hat. Ein Hemmnis liegt aber doch in jeder Grammatik, der die sogen. 'Praxis' fehlt: sie mischt immer die Unterrichtssprache in den Lehrsätzen und Übersetzungen zwischen die fremden Texte, tränkt den Lernenden löffelweise mit Wissen, statt ihn kopfüber ins Bad zu tauchen.

3. DIE SPRACHSCHILDERUNG.

Stellt die wissenschaftliche Grammatik den Sprachbau unverfälscht dar, so enthält sie zugleich innerhalb ihres Bereiches die vollkommenste Sprachschilderung. Aber nur innerhalb ihres Bereiches, der sich meiner Meinung nach mit dem der Sprachschilderung nicht deckt. Diese sollte ein umrißweises Bild der ganzen Sprache geben, mithin nicht nur des Sprachbaues, sondern auch des Sprachschatzes. Jedes Volk betrachtet die Welt nicht nur in einer bestimmten Form, die in der innern Sprachform ihren Ausdruck findet, sondern auch von einem bestimmten Standpunkte aus, den wir den historisch gegebenen nennen wollen. Dieser Standpunkt bedingt erstens seinen geistigen Horizont, der seine Gedankenwelt umgrenzt, und zweitens seine geistige Perspektive, vermöge deren ihm ein Teil seiner Welt näher liegt, sich klarer zeichnet, als der andre. Jener, der Horizont, bestimmt den Umfang, die Quantität, — diese, die Perspektive, bestimmt die Qualität des Wortschatzes. Ein Gelehrter verfügt über mehr Wörter als ein Handwerker, ein Weber über andre als ein Schmied; und was von den Berufsklassen, das gilt natürlich auch von den Völkern.

Ich glaube nun, die Aufgabe der Sprachschilderung stelle sich folgendermaßen: nicht ein Kennen, geschweige denn ein Können der Sprache soll dem Leser übermittelt werden, sondern nur eine zutreffende Anschauung. Vergleicht man die geistige Gymnastik, die sich in jeder Sprache vollzieht, mit der körperlichen, so darf man sagen: der Sprachlehrer führt uns auf den Turnplatz und läßt uns selbst turnen, der Sprachschilderer weist uns in den Zuschauerraum und erklärt uns das fremdartige Schauspiel. Vergleichen wir den Ideenschatz eines Volkes mit dem Schatze seiner materiellen Produkte, so stellt das Wörterbuch einen Markt dar, auf dem alle Güter aufgespeichert sind, und die Sprachschilderung ist der Ausstellungssaal, der die Auswahl des Wertvollsten in charakteristischen Proben enthält. Die Sprachschilderung ist zugleich ganz wissenschaftlich, weil sie auf der vollsten und tiefsten geistigen Auffassung ihres Gegenstandes beruhen muß, — und ganz künstlerisch, weil sie auf Anschauung und Eindruck abzweckt.

Wahrhaft schildern kann man nur, was man selbst erlebt hat. Es gibt aber künstlerisch angelegte Geister, die sich durch eine geniale Phantasie auch da einzuleben wissen, wo sie thatsächlich nie gelebt haben. WILHELM VON HUMBOLDT z. B. besaß diese Gabe; und doch glaube ich bei ihm eine gewisse Abhängigkeit von seinen Quellen, meist unwissenschaftlichen Grammatiken, wahrzunehmen, eine Abhängigkeit, wie sie gerade der bewußte Gegensatz mit sich bringen kann. Ein Missionar hat sich zwanzig Jahr lang in einer fremden Sprache getummelt, und nun lehrt er sie und preist ihre Vorzüge. Soweit er sie lehrt, uns sagt: das ist richtig, jenes falsch, dies gilt für schön, jenes für garstig, soweit ist ihm unbedenklich zu glauben. Rühmt er die Sprache, zeigt er ihre Feinheiten und ihren Reichtum, so ist dies ein günstiges Zeichen, ein Beweis, daß er die Sprache zugleich beherrscht und liebt. Nun trägt er wohl die Sprachlehre in der denkbar unwissenschaftlichsten

Form vor[1] und was er rühmt, finden wir nicht allemal rühmenswert, wenn es auch allemal charakteristisch ist. Da bemächtigt sich denn des Lesers unvermerkt eine Art Verstimmung, ein Mißtrauen gegen den Schriftsteller, das zu Einseitigkeiten und Vorurteilen führt. Ich glaube dies sattsam erlebt zu haben, an mir und an andern, und fast immer habe ich beobachtet, daß man in solchen Zeiten die Sprache für die Sünden ihres Grammatikers büßen läßt und unterschätzt, und daß man sie hernach um so höher schätzen lernt, je tiefer man sich praktisch in sie einlebt. Humboldt selbst, bei all seiner Sehergabe, scheint mir gelegentlich den Vorzügen der von ihm geschilderten Sprachen nicht gerecht zu werden, und ich begreife, warum mein verewigter Vater lieber Texte studierte als Grammatiken, und warum er, wenn er mündlich eine Sprache schilderte, lieber beim Lobe verweilte als beim Tadel. Daß es jämmerlich rohe Sprachen gibt, die auch bei der intimsten Bekanntschaft nichts gewinnen, ist natürlich damit nicht verneint.

Soviel ich sehe, dient die Sprachschilderung einem doppelten Zwecke: einmal will sie in bündigster Form zeigen, in wie mannigfaltigen Richtungen sich das menschliche Sprachvermögen entfaltet hat, und dann will sie die Werte dieser Entfaltungen gegeneinander abmessen. Diese Werte sollen der verschiedenen geistigen Begabung der verschiedenen Völker entsprechen: je höher diese, desto höher jene. Die Sache brachte es mit sich, daß bei diesen Gleichungen zunächst nicht die Werte der Sprachen, sondern die Kulturwerte der Völker als bekannte Größen zu gelten hatten. Weil diese Völker sich als hochbegabt erwiesen haben, jene in der Kultur zurückgeblieben sind, so ist ihre geistige Anlage verschieden, und diese Verschiedenheit muß sich auch in der Sprache, zunächst im Sprachbau, ausprägen. So schloß man; und nun verglich man die Sprachen der Kulturvölker mit jenen der Barbaren und stellte, auf Erfahrungen gestützt, das Formprinzip, den Dualismus zwischen Form und Formlosigkeit auf. Seitdem hat sich in den Voraussetzungen manches geändert, in den Unterlagen manches verschoben. Die Keilschriften erzählen uns von Völkern, denen die Semiten, ich weiß nicht wieviel ihrer Kultur verdanken sollen, und deren Sprachen bisher keine Spur von Formprinzip aufgewiesen haben. Unter allen Völkern des Orients sind uns die Japaner am nächsten gerückt, sie bemächtigen sich unsrer Kultur mit derselben erfolgsgewissen Energie, mit der sie vorher die chinesische ergriffen hatten, — und ihre Sprache ist keine Formsprache im bisherigen Sinne. Die indochinesische Sprachvergleichung, so jung sie ist, läßt uns mit Sicherheit die Barmanen und Siamesen als Stammesvettern der Chinesen erkennen, deren Sprachen Steinthal, charakt. S. 327, zwei Stockwerke weit auseinander gerückt; und dieser Familie gesellt sich das Tibetische zu, dessen Verbalformen flexivischen Gebilden so ähnlich sehen, wie ein Ei dem andern. Seit man wieder an die Einheit des Menschengeschlechtes glaubt, kann man die Möglichkeit einer gemeinsamen Ursprache nicht mehr von der Hand weisen. Und an eine andre Möglichkeit hat man wohl schon früher glauben

[1] Das gilt von der Mehrzahl der ältern; aus neuerer Zeit könnte ich Grammatiken von christlichen Sendboten aufführen, die jedem Linguisten von Fach zur Ehre gereicht hätten.

gelernt, an die nämlich, daß von zwei stammverwandten, gleich beanlagten Völkern durch die Macht der Ereignisse das eine sich zu hoher Kultur entwickele, das andre verarme, verkomme und verwildere. So drängen sich dem Sprachenbeurteiler Fragen auf, die an dieser Stelle nicht beantwortet werden können.

II. GRAMMATIK UND LOGIK, WORTKATEGORIE UND REDETEIL.

Das Chinesische bringt seine grammatischen Kategorien nur auf syntaktischem Wege zum Ausdruck, durch die Wortstellung und durch Hilfswörter, welche ihrerseits wieder den Stellungsgesetzen unterliegen. Auch die sogen. Komposita sind syntaktische Gebilde. Nun ist die Wortstellung eindimensional, sie kennt nur ein vor und nach; darum würde sie für sich allein nur eine Beziehung ausdrücken können: entweder die prädikative oder die attributive. Die Sprache hat aber mehr Beziehungsformen, sie kennt den Unterschied der Redeteile und macht doch in ihren ältern Entwickelungsphasen von den Hilfswörtern nur sehr sparsamen Gebrauch. Die regelmäßige Aufgabe der Analyse ist also die, zu bestimmen, welche Redeteile die einzelnen Wörter oder Wortgruppen darstellen und welches ihre gegenseitigen grammatischen Beziehungen seien. Wie und warum in der Praxis beide Erkenntnisse in der Regel Hand in Hand gehen, braucht hier nicht weiter ausgeführt zu werden. Bezeichne ich die Stammwörter durch A, B u. s. w., ihre Funktionen als Redeteile durch Potenzzeichen, und ihre zweifelhaften grammatischen Beziehungen durch . . , so faßt sich die gewöhnliche Aufgabe der Analyse in folgende Formel:

$$A^x \,..\, B^y = z$$

— scheinbar eine unauflösbare Gleichung. Nun ist aber A . . B entweder Satz oder Satzteil, so tritt an Stelle von z schon eine bestimmtere Größe. Und ferner sind von A und B die Grundbedeutungen bekannt, die ihrerseits wieder durch ihr logisches Verhalten gegeneinander und nach den Stellungsgesetzen Schlüsse auf die Redeteile der Wörter und ihre grammatische Beziehung gestatten. So wird des Bekannten immer mehr, und in den meisten Fällen gestaltet sich für den halbwegs geübten die Aufgabe etwa so einfach, als wenn man einem Mathematiker aufgäbe, in die Gleichungen

$$4 \,..\, 2 = 6$$
$$4 \,..\, 2 = 8$$
$$4 \,..\, 2 = 16$$

die Funktionszeichen nachzutragen. Fälle wie

$$4 \,..\, 2 = 2$$

wo man die Wahl hat zwischen Subtrahend, Divisor und Wurzel, gehören zu den seltenen Ausnahmen, schon bei unserm jetzigen Wissen.

Nun zerfallen die Wörter ('Wurzeln') ihren Grundbedeutungen nach in mehr oder minder scharf geschiedene Klassen, und diese Klassen — Wortkategorien habe ich sie genannt — unterscheiden sich auch in ihrem syntak-

tischen Verhalten. Also nehme ich an, sie existieren auch im Sprachbewußtsein des Chinesen; und wenn das ist, so hat der Grammatiker die Pflicht sie aufzustellen. Ich habe dies im § 850 vorläufig unternommen, — vorläufig in dreifacher Hinsicht: erstens a priore nach ähnlichen logischen Gesichtspunkten, wie sie der Vf. angibt; zweitens, wie der Vf. richtig vermutet, mit Rücksicht auf die Zustandshauptwörter, die nur auf induktivem Wege zu entdecken waren, und drittens glaubte ich diese Lehre zwar für die Praxis hinreichend ausgebildet, aber keineswegs zum theoretischen Abschlusse gebracht zu haben, ja selbst manches mir bekannte in ihr übergehen zu dürfen. Dahin gehören sowohl Zwischenklassen als Unterarten.

Zu den Zwischenklassen sind natürlich die Zustandshauptwörter zu rechnen, deren manche übrigens entschieden adjektivische Grundbedeutung haben, so p'îng, Friede, ursprünglich = eben; čūng, Loyalität, anscheinend von čūng, Mitte, nur durch das Klassenhaupt unterschieden, allmählich aber wohl im Sprachbewußtsein davon losgelöst (vgl. etwa die Ältern — die Eltern bei uns). Eine zweite Zwischenklasse bilden Eigenschaftswörter mit der Nebenbedeutung einer Bethätigung, eine dritte vielleicht die sogen. Hilfsverba u. s. w.

Unterarten nehme ich zumal bei den Zeitwörtern an, und zwar wieder auf Grund der Syntax, z. B. Zeitwörter des Verweilens oder sich Fortbewegens, die ohne Objekt Neutra sind, aber örtliches Objekt haben können, — solche der Gemütsstimmung oder des Gefühlsausdrucks, die gleichfalls ohne Objekt Neutra sind, aber auch ein ursächliches Objekt haben können; — solche des Einwirkens auf einen Gegenstand, die ohne Objekt regelmäßig passive Bedeutung haben; darunter wieder solche des Gebens, Nehmens u. s. w., die regelmäßig doppeltes Objekt verlangen; — solche des Glaubens, Wahrnehmens u. s. w., die sowohl ein Ding als eine Thatsache zum Objekte haben können. Vieles davon hatte schon an andern Stellen der Grammatik Erwähnung gefunden, und vieles ergibt sich aus der Logik, die aber hier Anwendung und Verständnis der Sprache viel mächtiger beherrscht, mit dem Sprachgeiste weit inniger verquickt ist als bei uns.

Die STUDIEN nehmen gerechten Anstoß an der 'Ermittelung der Grundbedeutung', von der ich in § 849 rede. Ich hätte in der That keinen unglücklichern Ausdruck wählen können, denn die Ermittelung besteht hier günstigsten Falls darin, daß man unter den vielen Bedeutungen, die das Wörterbuch aufführt, die wesentlichste erkennt. Ich hätte sagen sollen: 'sich vergegenwärtigen, im Auge behalten' oder so ähnlich. Denn in der That ergibt sich die Grundbedeutung in der Regel für uns von selbst und ist im Geiste des Chinesen natürlich die herrschende. Was nun der Vf. mein Abscissen- und Ordinatensystem nennt, sieht allerdings von fern künstlich genug aus, scheint mir aber die ganz natürliche Erklärung eines ganz natürlichen Denkprozesses zu sein, der sich vermutlich schon jetzt in des Vf. Geiste ebenso rasch vollzieht, wie in dem meinen. Das praktisch wichtigste faßt die kl. Gr. in wenigen Paragraphen zusammen, und ich erprobe immer wieder, wie schnell sich meine Zuhörer darin zurechtfinden, und wie gewandt und sicher sie nach diesen Vorschriften operieren.

In § 27 meiner kl. Gr. unterscheide ich I. die Grundbedeutung, Kategorie der Wörter, und II. ihre jeweilige Funktion nach dem Redeteil (besser: in Rücksicht auf den R.), dem sie angehören (besser vielleicht: den sie jeweilig darstellen) — und ihren syntaktischen Beziehungen. Dies findet der Vf. unklar, und ich habe eben mit der That anerkannt, daß der Ausdruck verbesserungsfähig, also auch verbesserungsbedürftig ist. Zur Erklärung will ich zwei Beispiele geben: ein Substantivum (Redeteil) im Adverbialis (syntaktische Beziehung). Hier ist entschieden die adverbiale Beziehung etwas andres als die substantivische Funktion. Ferner: ein Verbum neutrum (Redeteil mit Unterart) transitivum (syntaktische Beziehung).

Der Vf. hat sehr recht, die Teil- und Verhältniswörter der Beachtung zu empfehlen. Sie waren es, die mich am mächtigsten in der Lehre in der Ermittelung der Redeteile gefördert haben. Sie verbreiteten viel Licht über andre Wortkategorien, empfingen aber auch von jenen manchen erleuchtenden Strahl zurück. Als Postpositionen sind sie in der That nur Substantiva im Adverbialis, darauf deutet wenigstens der Genitiv, der ihnen vorausgehen muß. Die Funktionen als Neutra transitiva und causativa muß ich ihnen aus doppeltem Grunde zuschreiben: erstens wegen der gelegentlichen Ton- und Lautwechsel in diesen Bedeutungen und zweitens wegen ähnlicher Funktionswandel beim Haupt- und Eigenschaftsworte sowie bei gewissen Lebewörtern.

II. GRAMMATIK UND PSYCHOLOGIE, DAS PSYCHOLOGISCHE SUBJEKT.

Ist der Satz Gegenstand der Grammatik, so sind es alle seine Erscheinungen, so ist es auch die Wortstellung, dieselbe sei so starr oder so veränderungsfähig wie sie wolle. Die Grammatik hat ihren Gegenstand zu erklären, d. h. aus Gründen abzuleiten, darum hat sie auch nach den Gründen der Wortstellungserscheinungen zu forschen, sowohl der regelmäßigen wie der ausnahmsweisen.

Mir war es frühzeitig aufgefallen, daß Sprachen mit sonst starren Stellungsgesetzen diese Gesetze gelegentlich durchbrechen, zumal, daß sie an die Spitze des Satzes Glieder stellen, die nach der üblichen Wortfolge wo anders stehen sollten. Diese Erscheinung zeigte sich in allen mir damals bekannten Sprachen, sie ist mir in allen begegnet, die ich seit 1868 hinzugelernt. Die Kraft, der sie ihren Ursprung verdankt, muß mächtig sein, denn sie hat eine der gewaltigsten Mächte überwunden: die Gewohnheit. Nichts ist bequemer als das Gewohnte, nichts schwerer zu überwinden, als die Bequemlichkeit. Und diese Kraft äußert sich, soviel ich sehe, in allen Sprachen der verschiedensten Familien. Mithin ist anzunehmen, daß sie nicht in der Einzelsprache, sondern in dem zu suchen ist, was aller menschlichen Sprache zu Grunde liegt: in der menschlichen Seele; es muß ein allgemein psychologisches Bedürfnis geben, das stärker ist als die träge Macht der Gewohnheit. Fassen wir das bisherige zusammen: dieses psychologische Bedürfnis äußert seine Wirkung in der Wortstellung, mithin im Satzbau, mithin in der

Grammatik. Folglich ist diese Wirkung eine grammatische Erscheinung psychologischen Ursprungs. Die STUDIEN sagen freilich:

'die psychologische Bestimmung hat mit Sprache und Grammatik nichts zu schaffen und ist allgemeiner Art',

und ferner:

'Psychologie liefert keine Sacherklärungen und führt nicht neue Ursachen ein, die der Grammatik unbekannt und unerreichbar wären.'

Ich gestehe, das ist mir unverständlich, zumal auch im Sinne des Vf., der vorher gesagt hat:

'Mein Standpunkt ist eben rein psychologisch; ich frage nur: was findet sich und geht im Bewußtsein des Chinesen vor?' u. s. w.

Vergleiche ich damit die ersten Sätze seines zweiten Kapitels, so muß ich diese Frage dahin deuten: Welche grammatische Kategorien erkennt das Bewußtsein des Chinesen an? Diese Kategorien aufzufinden nennt er und nenne ich eine Aufgabe des Grammatikers. Dieser Aufgabe will sich der Vf. unterziehen, und er will sie vom psychologischen Standpunkte aus lösen helfen. So sehe ich zu meiner Freude, daß wir einander prinzipiell näher stehen, als es scheinen könnte.

In der That wüßte ich kaum, an welcher Stelle der Formenlehre oder Syntax einer Sprache der Grammatiker der psychologischen Erklärungsgründe entraten möchte, es wäre denn, daß er überhaupt auf die Erklärung der Erscheinungen verzichtete. Ein Kind sagt gebringt oder gebrungen. Das ist falsch; es muß heißen gebracht. Aber wie ist das Kind zu jenem Fehler gelangt, wenn nicht auf psychologischem Wege, durch unbewußte Analogien? Doch das war eben ein Fehler. Also weiter: wir sagen jetzt: Ein Zwist entbrannte, ist entbrannt. Das ist jetzt richtig; früher hieß es und heißt in manchen Gegenden wohl noch heute: entbrann, ist entbronnen. Also waren die schwachen Formen anfangs fehlerhaft und sind hernach als richtige anerkannt worden. Die Entstehung eines solchen Fehlers erklärt sich psychologisch, seine nachmalige Rechtfertigung war Sache der Geschichte. Bekanntlich ist dieser Vorgang einer der alltäglichsten im Leben der Sprachen, und die jüngste Schule der Indogermanisten benutzt ihn mit Vorliebe als Erklärungsgrund.

Hier wirkte die Psyche durch die Macht der Trägheit. In unserm Falle, bei den ungewöhnlichen Wortstellungen, hat sie jene Macht zu überwinden, also eine positive Energie zu entfalten. Diese Energie wollte erklärt sein, — das konnte sie nur auf induktivem Wege. Darum habe ich jene ausnahmsweisen Stellungserscheinungen, wo sie sich mir boten, untersucht und glaube dabei folgendes Gesetz entdeckt zu haben: Die mitteilende Rede zerfällt in 1) den Gegenstand, von dem ich rede, und 2) das was ich davon aussage. Jenen Gegenstand nenne ich das psychologische Subjekt, jene Aussage das psychologische Prädikat, und das psychologische Subjekt steht zuerst, das psychologische Prädikat zu zweit (vgl. LAZARUS und STEINTHALS ZTSCHR. FÜR VÖLKERPSYCH. UND SPRACHW., Bd. VI, S. 378—379).

Um dies zu veranschaulichen wähle ich die zwei Sätze: 'Heute ist mein Geburtstag' und: 'Mein Geburtstag ist heute.' Im erstern Falle rede ich

von dem heutigen Tage und sage von ihm aus, daß er mein Geburtstag ist. Im letztern Satze rede ich von meinem Geburtstage und sage von ihm aus, daß er auf den heutigen Tag fällt. Ich glaube, jeder nicht-deutsche Leser kann in seiner Muttersprache die gleiche Umstellung vornehmen und wird die gleiche Bedeutung dabei erkennen.

Meine Untersuchungen führten mich weiter. Wenn das gefundene Gesetz in Sprachen mit fester Wortstellung gilt, so muß es erst recht in Sprachen mit beweglicher Wortstellung gelten, und wenn es den zweigliederigen Satz beherrscht, so wird es auch im mehrgliederigen walten. Meine hierauf gerichteten Untersuchungen (Bd. VIII der genannten Zeitschrift) führten mich dahin, daß ich obiges Gesetz, zunächst für das Deutsche, mit hoher Wahrscheinlichkeit aber für die Sprachen überhaupt folgendermaßen weiterentwickeln und berichtigen konnte: jedes folgende Satzglied verhält sich zu der Gesamtheit der vorhergehenden als psychologisches Prädikat zum psychologischen Subjekte; die Grenze zwischen beiden ist also eine sich ruckweise verschiebende. Die Thatsache erklärt sich leicht: im Bewußtsein des Redners und des Zuhörers hat sich alles bisher Gesprochene und Vernommene zu einer Einheit zusammengeballt, die immer reicher an Merkmalen (Prädikaten) wurde, und der nun ein neues Prädikat zugefügt wird; dies wird nun ein neuer Bestandteil der Gesamtvorstellung, also des psychologischen Subjektes, weitern Prädikaten gegenüber. Versetzen wir uns in die Lage des Redenden. Der Gedanke steht plötzlich vor seiner Seele, wie ein Bild, vor das er sich gestellt sieht. Dies Bild beschreiben, diesen Gedanken durch die Sprache darstellen, heißt reden. Nun sei es dasselbe Bild, vor das nacheinander mehrere geführt werden. Wir wollen die Hauptglieder ihrer Reden abteilen. Der eine sagt: Gewittersturm || auf der See || ein sinkendes Schiff || nahe der felsigen Küste. Der zweite sagt: Küstenlandschaft || stürmische See || schwarze Gewitterwolken; || nahe der Küste || ein scheiterndes Schiff. Der dritte fängt beim Schiffbruche an u. s. w. So hat hier jeder Redner das an die Spitze gestellt, was ihm der Gegenstand des Bildes, sozusagen dessen Aufschrift schien.

Die Auf- und Überschriften pflegt man zu unterstreichen, das Unterstrichene pflegt man zu betonen, und was betont wird, darauf ruht der Nachdruck. So könnte es scheinen, als unterschiede sich meine Erklärung von der althergebrachten Nachdruckstheorie nur den Worten nach, als wäre eben das psychologische Subjekt nichts andres, als das nachdrücklich betonte Satzglied. Dem ist nicht so. Erstens kann der Nachdruck auf jedem Satzgliede ruhen, gleichviel welche Stelle dasselbe einnehme. Folglich ist die Stellung vom Nachdrucke und der Nachdruck von der Stellung unabhängig, folglich ist nicht die eine aus dem andern zu erklären. Zweitens legt man nicht darum Nachdruck auf ein Satzglied, weil es Gegenstand der Rede ist, sondern aus einem andern Grunde. Dieser Grund dürfte durch einen sehr einfachen Versuch zu entdecken sein: Der Leser wolle die beiden Sätze 'Heute ist mein Geburtstag' und: 'Mein Geburtstag ist heute', je viermal aussprechen, indem er nacheinander jedes ihrer vier Wörter mit dem Haupttone belegt. Am besten wechselt er dabei zwischen den Sätzen ab und

betont in beiden das gleiche Wort. Da wird er sich überzeugen, daß diese Betonung genau dieselbe Wirkung hat unabhängig von der Wortstellung. Immer nämlich drückt die Betonung einen Gegensatz aus, ist sozusagen polemisch. Heute betone ich gegenüber gestern, morgen u. s. w.; ist betone ich etwa einem Kinde gegenüber, das 'is' oder 'war' gesagt hat; mein hebe ich hervor, gegenüber dem Geburtstage eines andern; Geburtstag endlich gegenüber meinem Namens- oder Hochzeitstage.

Ernst Kuhn hat in seiner gehaltreichen Abhandlung über herkunft und sprache der transgangetischen völker (München 1883) auf die großen Verschiedenheiten der Stellungsgesetze in den Sprachen der indochinesischen Familie hingewiesen, und er hat daraus den scharfsinnigen Schluß gezogen: vor Alters müsse die Wortstellung weit freier, daher ein Formenapparat vorhanden gewesen sein, der diese Freiheit ermöglichte. Die Starrheit der Stellungsgesetze wäre also auch hier eine Wirkung des Formenverlustes, ganz wie in unsern neuern Sprachen. Man darf fragen: Warum ist unter den verschiedenen möglichen Stellungsgesetzen gerade in der einen Sprache dieses, in der andern jenes zur Herrschaft gelangt? Die erste Antwort scheint nahe zu liegen und sich auf alle Sprachen zu erstrecken: Bei freier Wortstellung herrscht das psychologische Stellungsgesetz unbedingt; je nach der Geistesrichtung und Anlage des Volkes wird aber die eine oder andre Vorstellungsreihe bevorzugt, daher die gewöhnliche werden und schließlich aus Not die herrschende. Ich möchte sogar vermuten, daß die sich gewohnheitsmäßig festigende Wortfolge ihrerseits den Verfall der Formen begünstige, also mit ihm in Wechselwirkung stehe.

Feste oder bevorzugte Wortstellung gewährt unmittelbar einen Rückschluß auf die einem Volke geläufige Ideenfolge. Die Semiten, Malaien, Polynesier und manche Melanesier setzen mit Vorliebe das Prädikat an die Spitze des Satzes, zumal das verbale Prädikat. Im Prädikate erklären wir, was wir von etwas denken, welchen Eindruck wir vom Subjekte empfangen haben; im verbalen Prädikate erklären wir diesen Eindruck als den einer bestimmten Energie. Ist nun meine Erklärung richtig, so lieben es jene Völker, ihre eignen Eindrücke zum Gegenstande der Rede zu machen und dann erst von diesen Eindrücken auszusagen, woher sie sie empfangen haben. Dieser Ideengang ist subjektiv, denn der Redner spricht im Grunde genommen von seinem eignen Zustande, d. h. von sich selbst. Und beide, der Redner und sein Ideengang, sind lebhaft und sinnlich. Natürlich aber ist die sinnliche Empfänglichkeit größer gegenüber einer Bethätigung, die das Verbum ausdrückt, als gegenüber einer Eigenschaft oder einem Gattungsbegriffe, wie sie die nominalen Prädikate enthalten. So erklärt es sich, daß diese Völker wohl sagen: Es fällt eine Nuß vom Baume, aber: Die Nuß ist rund, die Nuß ist eine Frucht.

Der Vf. der studien vermißt die Erklärung, warum im Chinesischen Zeit- und Ortsangaben psychologisches Subjekt seien. Die Versicherung, 'daß das in der That chinesische Denk- und Fassungsweise sei und mit den historischen Denkmälern übereinstimme', kann ich ihm mit gutem Gewissen geben. Auch diese Stellungsregel ist recht charakteristisch. Der Chinese ist unter den

heutigen Asiaten der Historiker par excellence, und von dieser Richtung und Begabung seines Geistes legen auch seine alten Litteraturdenkmäler Zeugnis ab. Aber seine Geschichtsschreibung befolgt nicht, gleich unsrer neuern, das propter hoc, sondern das post hoc, sie greift in der Regel weder zurück noch greift sie vor, sondern erzählt die Dinge in der zeitlichen Reihenfolge, und so thun es auch seine Romane. Wir führen gelegentlich die Erzählung durch Attribute und Relativsätze weiter: 'Das erfreute Kind brachte die Uhr dem Vater, welcher sie ihrem Eigentümer zurückgab.' Den Chinesen wäre dergleichen ein Greuel. Die Biographie macht natürlich zunächst ihren Helden zum Gegenstande der Rede: 'N N stammte aus X. Sein Vater A war das und das, seine Mutter eine Frau aus Y. Er wurde geboren (psychol. Subj.) in dem und dem Jahre (psychol. Prädikat). Drei Jahre alt verlor er seinen Vater' . . . und nun weiter in chronologischer Ordnung. Der Annalist dagegen würde erzählen: 'dann und dann, da und da wurde N N geboren', d. h. er redet von der Zeit, innerhalb dieser vom Orte und sagt von beiden aus, was sich da zugetragen. Führt er eine neue Person auf den Schauplatz der Erzählung, so macht er wohl einen biographischen Abstecher, der natürlich in der Zeit zurückgreift, und ähnlich, wenn es sich etwa um die Vorgeschichte eines Volkes handelt, das eben erst in die Geschichte des Mittelreichs thätig eintritt.

Nun komme ich zur terminologischen Frage, die in diesem Falle zugleich eine sehr sachliche ist. Dem Vf. gefällt Delbrücks 'okkasionelle Stellung' besser als mein psychologisches Subjekt, und er zieht Delbrücks 'Schleppe' meinem psychologischen Prädikate vor. Aus dem bisherigen ergibt sich, daß in beiden Fällen Delbrück und ich ganz verschiedenes meinen. Jede okkasionelle Stellung am Anfange des Satzes beruht meiner Auffassung nach auf dem psychologischen Subjekte, jede Schleppe nenne ich ein psychologisches Prädikat. Aber nicht jedes psychologische Subjekt hat eine okkasionelle, d. h. eine von der konventionellen abweichende Stellung, und die allerwenigsten psychologischen Prädikate sind Schleppen. Denn jeder Satz hat wohl psychologisches Subjekt und Prädikat, aber nicht jeder hat okkasionelle Stellungen und Schleppen. Dies das Sachliche; und nun noch beiläufig ein paar Worte zur Terminologie. Okkasionell versteht Delbrück im statistischen Sinne: hundert Fälle bedeuten die Regel, zwei oder drei die Ausnahme. Schleppe meint er wohl zugleich im örtlichen und im organischen Sinne, wenn der Ausdruck erlaubt ist: etwas was hinten nachschleppt und eigentlich nicht zum Gewande des Gedankens notwendig gehört. Daran, daß die Schleppe ihre Trägerin schmückt und sie und andre Leute belästigt, hat er wohl nicht erinnern wollen. Dem sei wie ihm wolle; jedenfalls denkt man sich als Gegensatz zur Schleppe alles andre eher, als eine okkasionelle Stellung. Um mich nun aber an den örtlich-zeitlichen Gesichtspunkt zu halten, hätte ich etwa von vordern und hintern, von frühern und spätern Satzgliedern reden und meine psychologischen Subjekte und Prädikate für mich behalten können. Was wäre dabei gewonnen? Ich hätte die örtliche Stellung des Satzgliedes angegeben, die jeder ohne weiteres sieht, nicht das Wesen, die Funktion dieses Satzgliedes, nach der ich fragte.

IV. WÖRTER UND WURZELN.

Die Einsilbler der chinesischen Sprache werden in den STUDIEN Wurzeln, in meinen Grammatiken Stammwörter genannt, in beiden rücksichtlich ihres Wertes so ziemlich gleich aufgefaßt. Hier wie dort sind es die einfachen Elemente des Satzes, die ihren Wert als Redeteile und die Kennzeichen ihrer syntaktischen Beziehungen nicht an sich tragen, sondern nur im Satzzusammenhange empfangen. Die Wörter unsrer Sprachen haben sozusagen einen Berufsstand, dessen Uniform sie tragen. Die Funktionen der chinesischen Einsilbler gleichen den bürgerlichen Ehrenämtern, denen Amtstracht und Titel fehlen: man redet einen wohl an: Herr Major, aber nicht: Herr Stadtverordneter.

Diesmal beruht also der Unterschied zwischen dem Vf. und mir vorzüglich in den Ausdrücken, deren wir uns bedienen; denn wenn ich ein paar Mal dem chinesischen Bewußtsein mehr Bestimmtheit zutraue, als der Vf., so ist das eben nur eine quantitative Differenz. Was uns trennt ist vielmehr der Begriff der Wurzel. Der Verf. redet von solchen eben, 'weil sie nur Stoff bieten, soviel oder sowenig geformt, als es dessen Natur mit sich bringt.' Später sagt er: 'Wurzeln sind die einfachsten, aller grammatischen Beziehungen entblößten Elemente der Sprache', — und ähnlich noch öfter.

Man sieht, die Definition stellt sich auf den Standpunkt des jeweiligen Sprachbewußtseins im Volke: das letzte von ihm anerkannte Element, das natürlich aller Funktionszeichen entblößt ist, gilt ihr als Wurzel. Ganz folgerichtig hat daher der Vf. selbst Beispiele aus dem Englischen angeführt: aid, change, fit, form u. s. w. Darnach hätte die Wurzel mit der Etymologie nichts zu schaffen, und wer etwa in form die Wurzel fer nachweist, der müßte von der Wurzel einer Wurzel sprechen, was doch wohl aus mehr als einer Rücksicht bedenklich wäre.

Auch das Niedermalaische bedient sich oft ungeformter, meist zweisilbiger Lautkomplexe — um diese Einheiten nicht Wörter zu nennen — zum Aufbau seiner Rede. Diese Zweisilbler müßten also auch als Wurzeln gelten, ähnlich wie etwa im Englischen mention, direct und andre. Nun entdeckt man aber im Malaiischen Gruppen sinnverwandter 'Wurzeln', die in einer Silbe übereinstimmen, z. B.

bad: babad, badun, Gürtel.
ban: amban, banḱun, Gürtel; *lumban,* Schleuder; *bumban* Kopfbinde.
ban: timban, bandin, vergleichen.
rah: darah, Blut; *merah,* roth; *barah,* Blutschwären.
pit: pipit, pfeifen; *sumpit,* blasen.
dun: hidun, Nase; *bindun,* näseln.
tol, tul, til; bentol, Beule; *bintul,* Pustel; *bintil,* Bläschen, Hitzblatter u. s. w.

Nehmen wir an — und ich bin geneigt dies zu thun —, der Malaie empfinde noch heute die Bedeutsamkeit dieser einsilbigen Elemente, so sind jene ungeformten Zweisilbler nicht die letzten Elemente seines Sprachbewußtseins.

Das Chinesische weist ähnliches auf:

núi, innen; nap, enthalten.

hoéi (húi), hop, sammeln, vereinigen; hiap (hap) übereinstimmen; huô, Harmonie.

ta, tái, groß; t'ái, groß, höchst, —

und unzählige andre Beispiele, deren einige ich in meiner gr. Gr. aufgeführt habe. Auch hier möchte ich dem chinesischen Sprachgefühle etwas von etymologischer Ahnung zutrauen: die Bedeutungsähnlichkeit sagt ihm der Verstand, die Lautähnlichkeit sagt ihm das Ohr. Doch, gesetzt diese Vermutung wäre irrig, so blieben immer gewisse Einsilbler übrig, die zwar nicht, oder nicht mehr, das Zeichen ihrer syntaktischen Beziehung, aber doch diese Beziehung selbst an sich tragen. Das Possessivpronomen der 3. Person k'î gehört hierher, ferner in der vorklassischen Sprache das Possessivpronomen der 2. Person nài u. a. m. Hierin müßten doch auch die STUDIEN Wörter erkennen, ähnlich etwa wie im Englischen man, men, oder noch besser in my, thy, her. Also gäbe es doch ein paar Wörter im Chinesischen, und alles übrige sollte als Wurzeln gelten? Kommt es darauf an, daß das Wort die Beziehungszeichen an sich trage, so sind auch unsre Indeklinabilien nicht Wörter sondern Wurzeln, und dann sprechen auch wir teils in Wörtern und teils in Wurzeln, nur in anderm Prozentsatze als die Chinesen.

Ich zweifle, ob die psychologische Sprachbetrachtung wohl daran thue, einen Ausdruck für ihre Zwecke umzuprägen, den die historische Sprachwissenschaft, die Etymologie, längst zum ihrigen gemacht hatte, einen Ausdruck überdies, der wohl die Vorstellung von etwas Ursprünglichem, nimmermehr aber die von etwas Ungeformtem oder Beziehungslosem erwecken kann. Solange man die Wurzeln (dhâtu) der Inder für Realitäten hielt, mochte man wohl sagen: Die älteste menschliche Rede bestand aus solchen Wurzeln, diese Wurzeln bilden den stofflichen Ursprung der heutigen Sprachen, und sie sind an sich form- und beziehungslos; was also an sich form- und beziehungslos ist, ist Wurzel; Ursprache ist Wurzelsprache. Ein gütiges Geschick schien der Sprachwissenschaft eine solche Ursprache aufbewahrt zu haben: die chinesische, deren Einsilbler von ADAMS Zeiten oder doch vom babylonischen Turmbau her erhalten, nur in ihrer Lautgestalt etwas verändert sind. Wir wissen heute, daß dies eine Illusion war, und hätten die Väter unsrer vergleichenden Linguistik die Möglichkeit geahnt, daß das Chinesische sich zu seiner Stammmutter ähnlich, nur in weit größerm Abstande, verhalte, wie das Englische zum Angelsächsischen, so hätten sie es schwerlich eine Wurzelsprache genannt. Will man die Ausdrücke Wort und Wurzel im Sinne der Indogermanisten anwenden, so dürfte auf die chinesischen Einsilbler der erstere Ausdruck immer noch besser passen, als der zweite. Denn Wort ist ein Geformtes, Wurzel aber ein zu Formendes, Formbares, und daß die chinesischen Monosyllaben dies nicht sind, darin sind wir einig.

SCHLUSS.

Es lag in der Natur der Sache, daß ich von den STUDIEN nur diejenigen Hauptpunkte hervorgehoben habe, in denen ich mit dem Vf. nicht übereinstimme. Wäre dieser mein Aufsatz eine Kritik im gewöhnlichen Sinne, so wäre es eine sehr einseitige. Läge mir eine Arbeit wie die STUDIEN als Probestück eines Examinanden oder in einem Rezensionsexemplare vor, so müßte ich ganz anders sprechen, und die Selbständigkeit und Größe der Auffassung wäre nicht das letzte, was ich zu rühmen hätte. Ich bin es reichlich so sehr mir, wie dem Vf. schuldig, dies hervorzuheben. Und wenn ich den Anlaß benutzt habe um ein paar Grundfragen unsrer Wissenschaft ausführlich zu besprechen, so geschah dies wahrlich nicht mit der Absicht, dem Vf. einen Lehrvortrag zu halten, sondern um meine Ansichten den Lesern zur Prüfung darzulegen. Der Vf. hat sich und mir und allen, die sich für das Chinesische interessieren, eine neue Aufgabe gestellt: die Sprache unter seinem Gesichtspunkte nochmals zu prüfen. Dies kann nur an der Hand der Praxis geschehen und muß, wenn der Erfolg dem Vf. Recht gibt, zum Aufbau eines neuen grammatischen Systems führen. Ich meinesteils stehe vor der Hand dem Entwurfe eines großen Bildes gegenüber, das mich überrascht, dessen kühne Züge ich bewundre, dessen Ähnlichkeit mir aber noch nicht recht einleuchtet. Wäre ein andrer der Zeichner, so könnte ich mich bei seinem Bekenntnisse beruhigen, daß er das Altchinesische bisher fast nur theoretisch studiert, nicht praktisch erlebt habe. In der That merkt man von diesem Mangel beim Vf. sehr wenig. Ob er aber nicht doch in manchen Punkten zu andern Meinungen und mir näher gekommen wäre, wenn er statt des ersten Bandes seines ZOTTOLI, der die neuere Sprache lehrt, zunächst den zweiten und die folgenden durchgearbeitet hätte, welche klassische, vor- und nachklassische Texte enthalten, — darüber maße ich mir kein Urteil an.

LEIPZIG.

GEORG VON DER GABELENTZ.

Zusatz. S. 90 unten werden meine Worte angeführt: 'einen Rahmen . . . daß Englisch . . . sich gleichgut hineinschicken würden.' Diese Worte (ZTSCHR. D. D. MORGENL. GES. XXXII., S. 662) beziehen sich aber auf das synthetische System, nicht auf das analytische, dem des Vf. Erörterungen ausschließlich gelten.

EINLEITUNG IN DIE ALLGEMEINE SPRACHWISSENSCHAFT.

ZUR LITTERATUR DER SPRACHENKUNDE IM BESONDERN.

ASIEN.[1]

18. Semitischer Sprachstamm (ADELUNG, MITHR. I. S. 299—420. KATAL. DER BIBL. D.M.G. S. 81—122. RENANS HIST. DES LANGUES ET LIT. SÉM.), wie er zuerst auf EICHHORNS Vorgang geheißen, tritt mit dem indogermanischen in mehr als einer Beziehung in einen Wettkampf, welcher, muß er letzterem auch den ersten Platz unter den Völkern der Erde überlassen, ihm doch unbestreitbar den zweiten sichert. W. v. HUMBOLDT gesteht den zu ihm gehörenden Sprachen den Rang unmittelbar hinter den indogermanischen zu. Auch der semitische Stamm ist im Besitz einer ausgedehnten und zum Teil weit zurückreichenden Litteratur. Außerdem bedenke man nur: der große und auch so hoch gebildeten Völkern, wie Indern, Griechen, Römern nie recht faßbar gewordene Gedanke eines reinen Monotheismus ist zuerst einem semitischen Volke, dem jüdischen, zu klarem und dauerhaftem Bewußtsein gekommen, und haben weiter aus dem Schoße des Semitismus sich zwei Weltreligionen, Christentum und Islam, entwickelt, vor denen doch z. B. Brahmanentum und Buddhismus sowie Zoroastrismus sich zurückziehen müssen, wie viel Naturwahrheit und religiöser Sinn immer in dergleichen dichterischen Auffassungen und mythischen Spekulationen aus der Kindesperiode der Menschheit verborgen liegt. 'Der semitische Sprachstamm,' so RÖDIGER in der Einl. zu GESENIUS' HEBR. GRAMM., 'teilt sich in drei Hauptäste: I. Das Arabische hat seinen Sitz im Süden des semitischen Sprachgebiets: dazu gehört das Äthiopische als eine Abzweigung des Südarabischen (Himjaritischen; s. RÖDIGER, Exkurs zu WELLSTEDS REISEWERK IN ARABIEN II. 361), und die Sprache der sinaitischen Inschriften als Abkömmling des Nordarabischen (s. TUCH, D.M.G. III. 129 ff.). II. Das Aramäische im Norden und Nordosten. Es wird Syrisch genannt in der Gestalt, in welcher es in der christlich-aramäischen Litteratur auftritt, Chaldäisch dagegen, wie es sich in den jüdisch-aramäischen Schriften darstellt. Zu den letztern gehören auch einige spätere Abschnitte des A. T., nämlich ESR. 4, 8—6, 18 und 7, 12—26. DAN. 2, 4—7, 28. Wie das Chaldäische häufig eine hebräische Färbung hat, so ist auch das Samaritanische stark mit hebr. Formen gemischt. Das Aramäische der Nassoräer (Johannesjünger, Zabier) ist ein sehr gesunkener und verderbter Dialekt, ebenso das heutige Vulgärsyrische. III. Das

[1] Fortsetzung zu II. 251.

Hebräische, womit das Kanaanitische und Phönizische (Punische) nahe zusammentrifft, hält seinem Charakter nach, wie auch geographisch, gewissermaßen die Mitte zwischen Arabisch und Aramäisch. Alle diese Sprachen stehen in einem ungefähr ähnlichen Verhältnis gegeneinander, wie die der germanischen Sprachfamilie (Gotisch, Altnordisch, Dänisch, Schwedisch; Hoch- und Niederdeutsch in ältern und jüngern Mundarten). Sie sind entweder ganz ausgestorben, wie das Phönizische, oder sie existieren nur noch in alterierter und verkümmerter Form, wie das Neusyrische, Äthiopische. Nur die arabische Sprache hat nicht nur ihren ursprünglichen Wohnsitz, das eigentliche Arabien, behauptet, sondern ist auch nach allen Seiten hin in andre Sprachgebiete vorgedrungen.'

Eberh. Schrader, die abstammung der chaldäer und die ursitze der semiten. d.m.z. 1873. XXVII. S. 397—424 (worauf S. 425 über das verh. der indogerm. und der semitischen sprachwurzeln. ein beitr. zur physiologie der sprache von J. Grill). 'Chaldäer gab es nach den einheimischen Quellen lediglich in Babylonien, bzhw. Babylonien und Assyrien nebst dem angrenzenden aramäischen Gebiete; diese Chaldäer aber waren Semiten.' Von den armenischen Chaldäern bei den Klassikern gilt nicht das Gleiche, s. oben Kurden. — S. 401: 'Überschauen wir die semitische Welt, und zwar die historisch-ethnographischen Gesichtspunkte ins Auge fassend, so sondert sich dieselbe in zwei große Gruppen von Völkern, in die Gruppe der arabisch-äthiopischen Stämme einerseits, der assyrisch-aramäisch-kanaanäischen anderseits. Beide Gruppen bilden in allen hier in Betracht kommenden Hauptpunkten ein Außereinander. Die großen Völkerbewegungen Vorderasiens von Kedorlaomer im 2. oder 3. Jahrtausend an bis hinab zu den Assyrern, Babyloniern, Persern berühren ständig ebensosehr die Bewohner des babylonischen Tieflandes, Aramäas, der mittelländisch-phönizischen Küste, wie sie umgekehrt auf die Bewohner der arabischen Halbinsel sich nicht erstrecken, sie nicht oder nur an den Grenzen des Gebietes berühren.' Solcher Gegensätze zwischen beiden Gruppen werden dann noch mehrere, z. B. in mythologischer Beziehung erwähnt. Ferner aber 'bestätigt sich das Angeführte durch Betrachtung der linguistischen Verhältnisse dieser Sprachen. So wesentlich verschieden die der nördlichen Gruppe angehörigen Sprachen sind: ganz unverkennbar treten dieselben dennoch in ganz wesentlichen Punkten in geschlossener Einheit der südsemitischen, arabisch-äthiopischen gegenüber.'

'Die Äthiopen saßen nicht von jeher in Abessinien, sondern sind dort, und zwar erst in verhältnismäßig später Zeit, über die Straße von Bāb-el-mandeb eingewandert. — Nach alter Tradition sind die Phönizier aus der babylonischen Niederung, die Hebräer aus Mesopotamien und weiter aus Ur der Chaldäer, also abermals aus Babylonien gekommen. Beide Notizen weisen uns nicht bloß im allgemeinen auf Wanderungen der betreffenden semitischen Völkerzweige von Osten nach Westen, sondern näher noch auf solche aus Babylonien.' Es wird weiter dargelegt, 'daß die babylonische Kultur fortwährend auf die mit ihr in Berührung gekommenen Völker einen bestimmten Einfluß ausübte, anderseits daß die äußere Bewegung der Ideen

in dieser ältesten Zeit eine solche von Osten nach Westen, nicht umgekehrt, war. Wie diese kulturgeschichtliche Betrachtung führt nicht minder auch eine Erwägung der linguistischen Verhältnisse zu dem nämlichen Resultate. So ist unverkennbar, daß die am meisten nach Westen vorgeschobene kanaanäische Völkergruppe (Hebräer und Phönizier) in ganz auffallender Weise sprachliche Berührungen mit der assyrisch-babylonischen aufweist.' Und auch mit dem Aramäischen teile das Babylonische mehrere Eigenheiten. Jedoch könne keiner unter den Sprachen, welche der nördlichen Gruppe mit ihren drei Ästen angehören, auch selbst der assyrisch-babylonischen nicht, der Rang zuerkannt werden, **semitische Ursprache** zu sein. Der Arabismus könne nicht von der nordsemitischen Gruppe seinen Ausgang genommen haben. Das verrät schon ein Blick auf die religiös-mythologischen Anschauungen hüben und drüben als unmöglich. Was aber die Sprache anbetrifft, so gesteht Schrader im ganzen und großen, auf eine Reihe von Punkten gestützt, dem Arabismus die Priorität zu. Dahin rechnet er z. B. 'die Unterscheidung von lediglich drei Vokalen, der drei Grundvokale, gegenüber den Färbungen dieser Laute in den verwandten Sprachen, mit Ausnahme des Assyrischen, welches in dieser Hinsicht durchaus auf der Stufe des Arabischen sich gehalten hat.' Vgl. S. 408. — Wie kommt man nun, frage ich meinerseits, neuerdings dazu, die frühere Annahme von a, i, u gleichfalls als Grundzahl der Vokale im Sanskrit und Gotischen nicht mehr als das ursprüngliche Verhältnis in den Sprachen indogermanischen Stammes gelten lassen zu wollen, sondern die griechische Buntheit? Das hätte man sich doch mehr als zweimal zu überlegen! — Übrigens geht Schrader nicht so weit, das Arabische für die semitische Ursprache schlechthin auszugeben. Vielmehr lautet S. 415 sein Urteil dahin, 'daß zwar in der Gestalt, in welcher die semitischen Sprachen in den verschiedenen Litteraturen vorliegen, keine einzige darauf Anspruch erheben kann, den ursprünglichen Bestand des Semitischen zu repräsentieren, die semitische Sprache, aus der sich alle übrigen entwickelt hätten, auszumachen, dieses auch nicht die arabische Sprache, so reich ihre grammatischen Bildungen entwickelt sind und so sauber uns bis ins feinste bei ihr alles ausgebildet erscheint. Auch das aus der Litteratur bekannte Arabisch ist bereits eine Weiterbildung des Ursemitischen.' Jedoch hat in allen Hauptpunkten der Arabismus den semitischen Urtypus am reinsten bewahrt, unbeschadet der reichen und üppigen Entfaltung einer Reihe von Keimen, welche selbst als solche in den andern semitischen Sprachen kaum nachweisbar sind. Wenn aber das vom Arabismus zweifelsohne abgezweigte Südarabische (Äthiopische und Himjarische) wurzelhaft auf das engste mit dem Hebraismus und Assyriasmus sich berührt; wenn das Assyrische in der Dualbildung auf das deutlichste als eine Abzweigung vom Arabismus sich gibt, mit dem es auch durch den vokalischen Auslaut der Nomina so eng sich berührt; wenn u. s. w. u. s. w., so scheint es rein vom linguistischen Standpunkte aus in der That kaum möglich, sich dem Schlusse zu entziehen, daß eben Arabien, insbesondere das nördliche und mittlere (innere) Arabien der Ursitz des Semitismus war, daß von hier aus strahlenförmig nach Norden, Osten,

Süden, Westen derselbe sich verzweigte, um losgelöst von seinem Ursitze und Mutterlande an den verschiedenen Orten eine selbständige Entwickelung einzugehen, wie nicht minder aber auch nach dieser Ausscheidung am Mittelorte selber in eigentümlicher Weise sich weiter zu entwickeln. — Ein Land von dem Umfange Arabiens — es enthält 50000 Qm. und ist also fünfmal so groß als das deutsche Reich —, bewohnt von einer durchaus einartigen Bevölkerung (auch nicht der geringsten Spur nicht-arabischer Bevölkerungen, wenn wir vom Süden absehen, begegnet man), dazu in seiner Bevölkerung ohne alle einheimische Erinnerung daran, daß seine Bewohner jemals anderswoher hierher eingewandert seien, erweckt von vornherein schon die Präsumption, es möge ein Stammland sein, der relative Ursitz eines Volkes. Nicht von Ein-, vielmehr von Auswanderungen aus der Halbinsel des roten Meeres vernehmen wir, friedlichen und kriegerischen, und zwar dieses von den frühesten Zeiten bis hin in die spätesten. Arabien erscheint so als eine Völkerscheide, wie nur irgend ein andres Hochland Asiens, Europas oder Afrikas.' In Gemäßheit hiermit wird aber bestritten, als sei dieses Land, und zwar in noch relativ geschichtlicher Zeit, von Norden her bevölkert, von einem andern Hochland aus — Armenien —, das von der einstigen Anwesenheit dieser seiner ursprünglichen Bewohner rein gar keine Spur aufzuzeigen habe. Auch die Tradition von Auswanderung des Stammes Heber (also insbesondere der Hebräer) aus Arphaksad (Arrapachitis) am Südrande Armeniens u. dgl. m., beweise nichts für den Norden als Urstätte des nördlichen semitischen Sprachzweiges. Darin liege nur ein Ausdruck der Erinnerung daran, es seien die Hebräer von Osten resp. Nordosten her über Harran nach dem Westen gen Palästina gezogen, und ein derartiger Zug sei unter allen Umständen anzunehmen, auch wenn das Ur der Chaldäer, von wo Abraham auszog, in Babylonien lag, wie die Inschriften uns belehren. — Im 1. Buch Mose (10, 8 ff.) wird uns berichtet, daß der Kuschäer Nimrod in Babylonien ein Reich gestiftet habe und von dort weiter nach Norden gezogen sei, wo durch ihn Niniveh gegründet worden. Nun lehren uns die Monumente, daß Niniveh, insbesondere Chalach, d. i. Südniniveh eine Pflanzstadt des südlicher gelegenen Asur (Kileh Schergat) ist und wie dieses von Semiten erbaut ward. Der kuschitische Nimrod ist so Repräsentant der babylonischen Semiten geworden. Unbeschadet solcher Verwechselung bleibe aber das an dieser Notiz richtig, daß in jener fernsten Zeit eine Bewegung der babylonischen Semiten von Süd nach Nord statt hatte. Zugleich erhelle aber dann, daß, wenn (wie die Bibel andeutet) Kuschäer von Südarabien nach Babylonien wanderten, dieses auch von den in Arabien angesessenen Ursemiten habe geschehen können, was ohnehin von vornherein das Wahrscheinliche sei. Es wird aber als unzweifelhaft gefunden, daß die Abzweigung der nordsemitischen Sprachen von dem gemeinsamen Stocke erfolgt sei vor Zerschellung der südsemitischen Dialekte in die arabische, himjarische und äthiopische Sprache. — Es schließt Schrader aber mit weitern Vermutungen über das Nacheinander der Spaltungen innerhalb des Semitismus.

DIE SEMITISCHEN VÖLKER UND SPRACHEN. ALS ERSTER VERSUCH EINER ENCYKLOP. DER SEMIT. SPRACH- UND ALTERTUMSWISS. VON FRITZ HOMMEL, I. Bd. Allgem.

Einl. (Die Bed. der Semiten für die Kulturgesch. 1. Buch: Die vorsemitischen Kulturen in Ägypten und Babylonien).

a) **Assyrisch, Babylonisch.** Im Katalog der Bibl. D.M.G. S. 107—108. Schriften zur Entzifferung, Gramm., Texte u. s. w. von G. F. Grotefend, J. Oppert, de Gobineau, Hincks, Ménant, Rawlinson, Sayce, Smith, Talbot. Der 11. und 14. Bd. vom journ. of the roy. as. soc. of great. brit. and irel. enthält die umfangreichen Untersuchungen von Rawlinson über assyrische und persische Inschriften. — Lenormant, études sur quelques parties des syllabaires cunéif. essai de philol. accad. et assyr. Paris 1876. Durch eine besondere Gunst des Schicksals sind von dieserlei Idiomen nicht wenige Überbleibsel, sei es auf Denkmalen in Keilschrift, oder — merkwürdig genug — in Gestalt von Thontäfelchen, welche einer einstigen, unter Trümmern begrabenen Bibliothek angehörten, aus grauem Altertum glücklicherweise auf unsre Zeiten gelangt. Begreiflich genug hat es des Aufwendens von glänzendem Scharfsinne abseiten mehr als eines Mannes und des ausdauerndsten Fleißes, nicht minder als bei Entzifferung der ägyptischen Hieroglyphen, bedurft, um jene Schätze, durch Enträtselung der in ihr enthaltenen Schrift und Sprache, auch für uns Spätlebende sozusagen erst wieder zum Reden und Verstehen zu bringen, und somit, nach Hinwegziehen des sie sonst in tiefes Geheimnis hüllenden Schleiers, als einen nicht mehr toten und somit unnützen Schatz für Gegenwart und Zukunft bloßzulegen und in mancherlei Rücksicht fruchtbar zu machen. 'Schrift und Sprache' sagte ich vorhin. Nein, mit der Einzahl kommen wir nicht aus.

Schon Michaelis, Büttner und der ältere Forster fühlten, daß sich die chaldäischen Namen nicht füglich aus dem Hebräischen erklären ließen, und hielten deshalb die babylonischen Chaldäer für ein fremdes aus Norden eingedrungenes Volk, und rieten dafür bald auf Slawen bald auf Skythen und Chalyber. Hierbei begegnete ihnen freilich der arge Irrtum, als stecke das russ. Czar, wie Kaiser, erst dem Latein entnommen, in Egn. wie Nebukadnezar, Beltschazar; dgl. Adelung, mithr. I. S. 319. — Gegen Adelung, der die assyrischen Königsnamen für semitischen Ursprungs erklärte, findet man Einwendungen in Lorsbachs archiv f. morgenl. lit., Teil II, S. 247. Gesenius, gesch. d. hebr. spr. S. 62 f. Jesa. comm. I. 2. S. 748.

Da haben wir es nun, um davon zuvörderst zu sprechen, mit einer Sprache, und zwar nicht-semitischen Ursprungs zu thun, wie sich nach der eingehenden Erörterung von Eberhard Schrader in der Abh. ist das akkad. der keilinschr. eine sprache oder schrift? D.M.G. XXIX. 1875, S. 1—52, füglich nicht mehr bezweifeln läßt. Gerichtet ist dieselbe aber gegen den Artikel von J. Halévy: obss. critiques sur les prétendus touraniens de la babylonie im journ. as. 1874, Juniheft S. 461 ff. Ebenfalls polemisch gegen Halevy: Lenormant, Franç., la langue primitive de la chaldée et les idiomes touraniens. étude de philol. et d'hist. suivi d'un gloss. accadien. 1875. Man hat auch wohl mit 'Sumerisch' an Stelle von Akkadisch gewechselt. Hierüber erhält man bei Schrader a. a. O. S. 39, 46 Aufschluß. Vgl. den Art. von Oppert: sumérien ou accadien? im journ. as. T. V. 1875. Danach ist also z. B. von Dun-gi als König von Uru (ungal Uru-un-ki-ma), König von Sumir (ungal

Ki-in-gi) ki Akkadi-g'i, und Akkad die Rede. Daß Kíngi, eigentl. Land, als das Land oder Reich κ. ἐξ. Sumerien, d. i. Nordbabylonien bezeichne, sei unzweifelhaft. Ob der Doppelname mit Rücksicht auf die verschiedenen nationalen Bestandteile in Babylonien gewählt worden, bleibe zweifelhaft. 'Ist dieses der Fall, so waren sicher die Akkadier die Nichtsemiten und die Sumerier die Semiten. Es ist aber möglich, daß der Name lediglich ein geographischer war und daß mit Sumir und Akkad die Bewohner Babyloniens überhaupt bezeichnet wurden. Die Assyrer bezeichneten mit 'Sprache der Sumerier und Akkadier' die nicht-assyrische Sprache der Syllabare, redeten aber kürzer von ihr als von der Sprache Akkads (II. Rawl. 36. I. 12), weshalb 'akkadisch' mit Lenormant und den Engländern als die historisch gerechtfertigte, abgekürzte Benennung dieser nichtsemitischen Sprache zu bezeichnen ist.' — 'Das Resultat, zu welchem Halévy gelangt, ist: 1. die Sprache der sog. akkadischen Inschriften und Kolumnen kann keine finnisch-tatarische sein; 2. die archäologischen Befunde sprechen für einen ausschließlich semitischen Ursprung der altbabylonischen Kultur; 3. das Syllabar bekennt semitischen Ursprung, und die Verbindung und Handhabung der Zeichen in den sog. akkadischen Dokumenten bekunden alte Indizien eines künstlichen Systems, dazu bestimmt, lediglich gesehen und so verstanden zu werden.' A. a. O. S. 5. Hiermit im Gegensatz Schrader, S. 21: 'Die akkadische Schrift — genau wie die assyrische — besteht 1. aus Ideogrammen, wie z. B. akk. ku, essen, ausgedrückt durch das aus ka Mund, und gar zusammengesetzte Zeichen, wogegen nak, trinken, durch dasselbe ka, jedoch mit a für Wasser seine Bezeichnung erhält, jedoch nicht so, daß etwa ka-gar, ka-a 'gesprochen' würde.

Bedeutsam genug aber vertritt ein achtstrahliger Stern den Begriff 'Gottheit.' Augenscheinlich nämlich symbolisierte man hierdurch (vgl. meinen Aufsatz über kosmische Zahlen in Steinthals Ztschr.) gleichsam ein in der Richtung der vier Weltgegenden mit den dazwischen liegenden sich umschauendes Himmelsauge. Vgl. die Götter à quatre faces S. 133 und nicht minder Dun-gi, König von Ur und König der 'vier' Länder, was nicht etwa buchstäblich zu verstehen, sondern, mit etwas voll genommenem Munde, 'Weltherrscher' bedeutet. Von derlei Ideogrammen behielten nun mehrere (übrigens durchaus nicht immer) den Lautwert ihres Sinnwertes als syllabarischen Wert bei. So der achtstrahlige Stern als akk. Name für 'Gott', d. i. akk. an (als an-na auch geradezu den 'Himmel' bezeichnend), und das Zeichen für 'Haus' als Wort für 'Haus', d. i. 'i. — 2. aus Silbenzeichen, wie ab, ib, ub; kar, kir, kur u. s. w., ebenfalls genau wie die assyrische Schrift. Letzere, die assyrische Schrift, 3. unterscheidet sich von der akkadischen — Kleinigkeiten außer acht gelassen — lediglich dadurch, daß in dieselbe, außer den wirklichen Ideogrammen der akkadischen Texte noch eine Reihe weiterer Ideogramme Aufnahme gefunden haben, indem eine große Anzahl der in den akkadischen Texten als Wurzelthemen und weiter als Bezeichnungen von Präpositionen, Konjunktionen u. s. w. vorkommenden Silben und Silbenkomplexe als ideographische Zeichen für die mit diesen Silben in Akkadischen bezeichneten Begriffe verwendet wurden. S. 46 wird der Gebrauch

von assyr. gab-ri 'Nebenbuhler', als mit saninu und mahiru wechselnd, und für 'Parallel-Kolumnen' nachgewiesen, und aus der Stelle 'Parallel-Kolumnen assyrischer und akkadischer Sprache' der gerechteste Schluß auf 'die nationale und linguistische Gedoppeltheit der babylonischen Bevölkerung' gezogen: 'Sicher ist, daß 'Akkad' den direkten Gegensatz zu Assur bildet und linguistisch das nicht-semitische Element Babyloniens bildet.' Und S. 41: 'König Dungi wie König Singasid fertigten die akkadischen Inschriften für ihre akkadischen, d. h. nicht-semitischen, die assyrischen für ihre semitischen Unterthanen an, genau so, wie es 'später die Achämeniden-Könige thaten.' — la bibliothèque du palais de Ninive, par J. Ménant, wie von ihm syllabaire, und Smiths syllabar. Es weist aber das assyrische Syllabar 400 und mehr phonetische Zeichenwerte auf (S. 14). Solche dreikolumnige Syllabare auf Thontäfelchen werden nun gleichfalls von Schrader S. 3 ff. besprochen und auch aus ihnen das Zeugnis für eine vormals in Babylonien gesprochene, nicht-semitische Sprache gewonnen. Die Schrift aber widerstreite durchaus dem sonst in semitischen Schriftarten üblichen Typus, wonach der Vokal neben dem Konsonant nur eine sekundäre Rolle spielt, und müßten die Semiten Babyloniens dieselbe erst von dem andern Teile der Landesbewohner erhalten haben.

Ein besonderes Interesse erhält aber für uns noch die von W. Deecke in d.m.g. XXXI. 1877. S. 102—116 in seiner Abh. der ursprung des altsemitischen alphabets aus der neuassyrischen keilschrift (mit 2 autogr. Tafeln. von Deecke und Euting) niedergelegte Entdeckung. An Stelle der bisherigen Annahme nämlich, als sei das altsemitische Alphabet, wie es Deecke Kürze halber nennt, aus der ägyptischen Bilderschrift durch phönizischen Erfindungsgeist entwickelt, stellt dieser Forscher vielmehr, wie Entstehung der kyprischen Silbenschrift aus der neuassyrischen Keilschrift, so, in unmittelbarem Anschlusse daran, Ursprung des altsemitischen Alphabets aus der mesopotamischen Keilschrift als mit der Wirklichkeit in Einklang. Doch vgl. Schrader, keilinschr. 1878, S. 58. Und dann weiter d.m.z. XXXI. S. 598—612: Deecke: über das indische alphabet in seinem zusammenhange mit den übrigen südsemitischen alphabeten (mit 4 autogr. Tafeln).

Wird nun aber nach der akkadischen Sprache gefragt, da ergibt sich freilich, sie sei nicht semitischen Charakters. Wohin dieselbe aber positiv zu rechnen, scheint erst noch weiterer Aufhellung zu bedürfen. Der Linguist greift behufs Sprachvergleichung beim ersten Angriffe namentlich gern zu den Zahlwörtern, indem diese nicht allzu häufig ein Volk von andern entlehnt, und sie überdies in verwandten Sprachen, wennschon dem Lautwechsel, doch keiner völligen Vertauschung ausgesetzt zu sein pflegen. Da finden sich nun: the accadian numerals by A. H. Sayce (auch Vf. von outl. of an assyrian gramm.) in d.m.g. XXVII. S. 696—702. Es werden dort aber die Zahlwörter of the prae-Semitic lang. of Babylonia with those of the Ugro-Tataric races in Zusammenhang gebracht. So soll denn z. B. bur als 10 einfach den Sinn haben von 'Haupt', as in Burbur 'the summits' a synonyme of Accad or 'highland' (Assyrian tilla) als Abschluß, wie auch von türk. besh (5) Gleichheit mit bash, Kopf, behauptet wird. Wir werden

jedoch leider von SCHRADER D.M.G. XXIX. S. 33 belehrt, daß gerade 'die Zahlwörter zu den dunkelsten Gebieten des Akkadischen gehören.' 'J. OPPERT und LENORMANT (dieser in ÉTUDES ACCADIENNES 1873, T. II. 1874) sind bestrebt gewesen, eine nähere Verwandtschaft des Akkadischen mit den finno-tatarischen Sprachen zu erweisen, teils was die grammatische Struktur, teils was das Lexikon betrifft', und hält auch seinerseits SCHRADER gegen HALÉVY den Satz von nicht-semitischem Charakter des Akkadischen mit mehr Zurückhaltung betreffs deren verwandtschaftlicher Stellung aufrecht. Daß diese Sprache einen 'agglutinierenden Charakter' mit monosyllaben Wurzeln (S. 15; dies also in Abweichung vom Semitismus, wie auch in der Syntax, S. 22, Verschiedenheit besteht), besitze, würde immer erst für eine generellere und physiologische Gemeinschaft des Akkadischen (von SCHRADER als 'Prochaldäisch' bezeichneten) Idioms mit dem Sprachtypus der vorhin genannten, in sich (vgl. früher Ural-Altaisch) gar mannichfaltigen Völkerfamilien sprechen; und weiß ich nicht, ob die übrigen Ausführungen bereits hinreichen, um auch schon eine engere genealogische Verwandtschaft mit voller Zuversicht glauben zu lassen. 'In das Akkadische haben semitische, d. h. insbesondere assyrische Wörter Aufnahme gefunden, während freilich die Zahl der aus dem Akkadischen ins Assyrische übergegangenen Wörter eine unverhältnismäßig größere ist' (S. 35). Weiter wird S. 51 ausgeführt, daß bis jetzt lediglich akkadische Originale zu assyrischen Hymnen auf den Thontäfelchen angetroffen worden. Es wird aber trotz bisherigen Mangels epischer Dichtung im Akkadischen S. 49, sowie in der Schrift über die Höllenfahrt der Istar, die Vermutung ausgesprochen, der Grund, warum 'die babylonischen Semiten, und nicht zugleich die Aramäer, Hebräer und insbesondere die Araber, es zu wirklichen epischen Darstellungen gebracht haben', müsse in dem Zusammenleben der babylonischen Semiten mit einer andern Nationalität liegen, von der sie ja auch die Schrift und Mythologie entnahmen.

G. MASPEROS GESCH. DER MORGENL. VÖLKER IM ALTERT. NACH DER ZWEITEN AUFL. DES ORIG. . . . UNTER MITWIRKUNG DES VF. ÜBERS. VON RICH. PIETSCHMANN, MIT VORWORT VON EBERS U. EINER LITHOGR. KARTE. LEIPZ. 1877. Darin denn auch Kap. XV. S. 564—600 Morgenländische Schriftarten. Die Litteratur zum Studium des Assyrischen S. 576. JUL. OPPERT, ÉLÉMENTS DE LA GRAMM. ASSYRIENNE II. ÉD. PARIS 1868. EBERH. SCHRADER, DIE ASSYRISCH-BABYLONISCHEN KEILINSCHRIFTEN. KRIT. UNTERS. DER GRUNDLAGEN IHRER ENTZIFFERUNG. LEIPZIG 1872, worin S. 4—59 die Hilfsmittel zur Entzifferung erörtert sind. Dergleichen die dreisprachigen Inschriften; die Paralleltexte; die Syllabare. Zu beachten S. 386 ff. Abkürzungen der benutzten Quellen. D.M.G. XXVI. S. 1—392. Von dems. KEILINSCHRIFTEN UND GESCHICHTSFORSCHUNG. EIN BEITRAG ZUR MONUMENTALEN GEOGR., GESCHICHTE UND CHRONOLOGIE DER ASSYRER. MIT EINER KARTE. GIESSEN 1878. Darin z. B. auch S. 56—58: Der Urspr. der Keilschrift und das Pahlawi. Ferner mit Bezug auf GUTSCHMID: 'War das Assyrische eine absterbende Sprache?' S. 58—96.

ASSYRIOLOGISCHE BIBLIOTHEK, HRSG. VON FRIEDR. DELITZSCH UND PAUL HAUPT. LEIPZIG 1883. Gr. 4°. I. Bd. AKKADISCHE UND SUMERISCHE KEILSCHRIFTTEXTE,

nach den origg. im brit. museum kop. und mit einl. zusammenstellungen sowie erkl. anmm. hrsg. von Haupt, prof. der assyriologie in Gött. 1. lief. einl. zusammenst. schrifttafel, zeichensammlung (887 ideogramme mit ihrer akkadischen u. assyr. erkl.), vokabularien, monatsnamen. 1881. 44 S. — 2. lief. akk. texte. paradigmen des akk. verbums, der pronominalsuff. u. s. w. kurze akk. sätze mit assyr. interlinearübers. akk. hymnen und zauberformeln mit assyr. übers. einspr. akk. texte. 1881. 62 S. — 3. lief. sumerische texte. sumerisch-akkadisch-assyrisches vokabular. acht sumerische hymnen und busspsalmen mit assyr. interlinearübers. 1881. 26 S. — 4. lief. erkl. anmm. gdzg. akk. gramm. kurzes akk. glossar. anmm. z. schrifttafel mit einer einl. über das wesen u. den urspr. der mesop. keilschr. belegstellen zur zeichensamml. 1882. 88 S. Die Schlußlieferung des ganzen Werkes wird die Fortsetzung enthalten.

II. Bd. die achämenidenenschriften. transskr. des babylonischen textes nebst übers., textkrit. anmm. und einem wörter- u. eigennamenverzeichn. von dr. Karl Bezold. mit dem keilinschriftentexte der kleinern achämeniden-inschriften, autogr. von Paul Haupt. Der Vf. hat diesem Werke eine möglichst übersichtliche und korrekte Ausgabe des in verschiedenen, z. T. schwer zugänglichen Publikationen verstreuten Textes der sog. 'Trilinguen Inschriften' mit danebenstehender Übersetzung zu geben versucht. Die Lesarten sämtlicher früherer Editionen von Niebuhr, de Saulcy, Westergaard, Rawlinson, Oppert u. s. w. sind verzeichnet und geprüft. Als Anhang autogr. Text der kleinern Achämeniden-Inschriften.

III. Bd. das babylonische Nimrodepos. keilschrifttext der sog. Izdubar-legenden mit dem keilinschriftl. sintflutberichte. nach den origg. im brit. mus. kop. u. hrsg. von Haupt. — 1. abt. der keilschrifttext der ersten 10 tafeln. 1884. Die Sintfluttafeln werden mit dem 12. und letzten Gesange zusammen in der 12. Abt. zur Veröffentlichung kommen. Neue Bearbeitung in der Weise seines: der keilinschriftl. sintflutbericht. episode des babylon. Nimrod-epos in der zweiten Aufl. von Eb. Schraders die keilinschriften und das alte test. (Giessen 1883; zuerst 1872). Ménant, J., les écritures cunéif. exposé des travaux qui ont préparé la lecture et l'interpr. des inscr. de la perse et de l'assyrie. Paris 1860. Von dems. inscriptions des revers de plaques du palais de Khorsabad. texte assyr. av. trad. latine, transscr. et une note prélim. Paris 1865. — zeitschr. für keilschriftforschung und verw. gebiete, hrsg. von Karl Bezold und Fritz Hommel. I. Bd. 1884. babylonische lit. vorträge von Sayce, übers. von K. Friederici. — Von Haupt: die sumerischen familiengesetze. eine assyriol. studie. 1879. — keilinschrifttexte Sargons, königs von assyrien (722—705 v. Chr.). nach den origg. neu herausg., umschr., übers. u. erkl. von dr. D. G. Lyon, prof. a. d. Haward univ. Cambridge, Leipz. 1883. — zwei jagdinschriften Asurbanibals nebst einem exkurs über die zischlaute im assyrischen wie im semitischen überhaupt, von Fritz Hommel. 1879. Von dems. abriss der babylonisch-assyrischen und israelitischen gesch. von den ältesten zeiten bis zur zerstörung Babels. in tabellenform zusammengestellt. 1880. 24 S. — Von Friedr. Delitzsch: assyrische studien. heft I. assyr. tiernamen mit vielen exkursen

u. einem assyr. u. akk. gloss. 1874. Ferner: assyrische lesestücke nach den origg. teils rev. teils zum ersten mal hrsg. zweite, neu bearb. u. um das doppelte verm. aufl. 1878. 4. VIII u. 108 autogr. Ss. — chaldäische genesis. keilinschr. berichte von der schöpfung, dem sündenfall, der sintflut, dem turm von Babel, der patriarchenzeit u. Nimrod; nebst babylonischen tierfabeln und götterlegenden, nach den originalen mitgeteilt von Georg Smith, beamten des british museum, vf. der geschichte Assurbanipals u. s. w. mit 27 illustrationen. autor. übers. aus dem engl. von Herm. Delitzsch. mit vgl. anm. von prof. dr. Friedr. Delitzsch. 1876. IX u. 321 S. — Dem Altmeister der orientalischen Sprachen (Fleischer) gewidmet von Friedr. Delitzsch: die sprache der kossäer. linguistisch-hist. funde u. fragen. Leipz. 1884. Gleich der arabischen Philologie habe die Assyriologie ein weites Gebiet zu verwalten. 'Mehr denn drei Jahrtausende der Menschheitsgeschichte, von 3800 v. Chr. bis herab auf Antiochus umspannt sie, und zu den Weltreichen Babyloniens und Assyriens treten als kleinere Domänen die alten Staatenbildungen Elams, Mediens, Armeniens und der angrenzenden Länder.' Hiezu kommen nun die Κοσσαῖοι in den rauhen Thälern des Zagrosgebirges, zwischen Medien und Babylonien. Eine positive Antwort betreffs ihrer Sprache (S. 50) lasse sich zur Zeit nicht geben. Wohl aber dürfe man behaupten, eine Verwandtschaft derselben bestehe weder mit Sumerisch noch mit Elamitisch noch mit dem sog. Medisch. Chossat, Éd. de, répertoire assyrien (texte, trad., dict. 184 und 204 Ss. (lithogr.): classif. des caractères cunéiformes babyloniens ninivites, archaiques et modernes. Mordtmann, erkl. der keilinschriften zweiter gattung. d.m.z. 1862. Bd. XVI. S. 1—126. 1. Abt. Syllabar. 2. Analyse der Texte. Als eine Art Determinativum für Personennamen, wie Darius, Xerxes, Hystaspes, für Namen von Nationen und für Wörter, welche menschliche Wesen bezeichnen, diene ein vorgesetzter vertikaler Keil. Vgl. mich eigennamen in ihrem untersch. von appellativen. d.m.z. XXIV. S. 110—124. Bemerkenswert hierbei ist einmal, daß die Ägypter die Personennamen durch eine sie umgebende Kartusche hervorhoben, wie wir Deutsche nicht bloß Namen, sondern Hauptwörter durchweg in der Schrift durch große Initialen auszeichnen, sowie anderseits, daß man in amerikanischen Sprachen grammatisch nicht sowohl den Geschlechtsunterschied, sondern einen Gegensatz zwischen Lebendigem und Unlebendigem beobachtet findet. Zur Entzifferung aber bieten, wie sonst, anderweit bekannte Eigennamen die erste Handhabe. So finde sich hinter dem Determ. im N. Darius dasselbe Zeichen als hinten in Medien und im N. Frada, während anderseits in Gomata die nämliche Gruppe wie vorn in Medien. — Der 2. Artikel d.m.z. 1870. XXIV. S. 1—84 mit 2 lithogr. Tafeln. — syrie centrale. inscriptions sémitiques, publiées avec trad. et commentaire par le c[te] Melchior de Vogüé. Paris 1869.

b) Aramäischer Zweig.

α) **Chaldäisch** östlich.

Fürst, J., lehrgeb. der aramäischen idiome. chaldäische gramm. Leipz. 1835. Dietrich, de sermonis chaldaici proprietate. 1839. Zschokke, H., institutiones fundamentales linguae aramaicae seu dialectorum chaldaicae ac

syriacae. Wien 1870. Bacher, hebr.-aram. sprachvergleich. . . . anzeig. der österr. akademie 1885. Levy, J., chaldäisches wb. über die targumim und einen grossen teil des rabbinischen schrifttums 1866. Von dems. neuhebr. und chaldäisches wb. über die talmudim u. midraschim. nebst beiträgen von H. L. Fleischer. Bd. I. II. Leipzig 1876—79. talmudisches lex. d.m.z. XIV. S. 318. — Grünwald, M., über das jüdisch-deutsche jargon, vulgo kauderwelsch gen. [A. der ungar. israelit]. Budapest 1876. Dann Uhlemann, F., inst. linguae samaritanae. Leipzig 1837. Winer, de versionis pentateuchi samaritanae indole. Lips. 1817. das samaritanische targum zum pentateuch in hebr. quadratschrift, hrsg. von A. Brüll. Frankf. a. m. 1875. — Gesenius, G., anecdota or. carmina samaritana. Lips. 1824. 1875. — Grünbaum d.m.z. XVI. S. 389—416. Bemerkungen in Bezug auf die in Bd. XI. 730 und XII. 132 mitgeteilten Aufsätze über die Samaritaner. — neuere mitt. über die samaritaner bespr. von dr. Geiger. d.m.z. XVI. S. 714—728.

Mandäisch. qolasta oder gesänge u. lehren von der taufe und dem ausgang der seele, autogr. und hrsg. von J. Euting. Stuttg. 1867. thesaurus s. liber magnus vulgo 'liber Adami' appellatus, ed. H. Petermann. 2 ps. Leipz. 1867. Nöldeke, mandäische gramm. 1875.

β) **Syrisch** westlich.

Hoffmann, A. Th., gramm. syriaca. Halae 1827. 4°. gramm. syriaca, quam post opus Hoffmanni refecit Merx. part. I. 1867. II. 1870. — Kirsch, chrestom. syriaca, c. lexico. denuo ed. Bernstein. 2. tom. 1 vol. Lips. 1832—36. Gesenius, G., de bar alio et bar bahlulo. II ptes. Lips. 1834—39. — Prym, E. u. A. Socin. der neuaramäische dialekt d. ṭûr'abdin. 2 Bde. Gött. 1881. — Smith, R. P. thesaurus syriacus. Vol. I. und II. 1879—83, noch unvollendet. — M. de Vogüé, c^te^, syrie centrale. inscr. sémitiques (araméennes et sabéennes), publ. av. trad. et comment. 2 vols. Paris 1868—77. 4°. avec 38 pl. Nöldeke, altaramäische inschriften. Berliner akademie. 1884. S. 813. — Land, ber. über syrische studien in London, 1857 u. 1858. d.m.z. XVI. S. 260—268. — die syrischen zahlzeichen, mitgeteilt von E. Rödiger, S. 577, bilden in sinniger Weise die Bezeichnung von Zahlgrößen mittels Addition, wie 3 aus 2 + 1; 6 = 1 + 5, 11 = 1 + 10; 24 = [2 + 2] + 20; 40 = 20 + 20; 50 = 10 + [20 + 20] u. s. w. nach Zwanzigersystem. — Th. Nöldeke, kurzgefasste syrische gramm. mit einer schrifttafel von Euting. 1880. Von dems. gramm. der neusyrischen spr. am urmiasee u. in kurdistan. 1868. Ferner: beiträge zur kenntnis der aramäischen dialekte. d.m.z. XXI. S. 183—200. XXII. S. 443—527. XXIV. 1870. S. 85—109. 1. Über den noch lebenden syrischen Dialekt im Antilibanon. 'Während der östliche Zweig des Aramäischen noch im Munde einer ziemlich zahlreichen christlichen Bevölkerung am obern Tigris, in Kurdistan und am See von Urmia erhalten ist, bildet der Dialekt von Ma'lūlā und zwei benachbarten Dörfern im Antilibanon den einzigen Rest der einst so weit verbreiteten aramäischen Sprache im Westen.' — 2. Über den christlich-palästinischen Dialekt. — 3. Über Orthographie und Sprache der Palmyrener. — M. A. Levy, zur semitischen paläographie. drei palmyrenische inschr. in d.m.z. XV. S. 615 ff. Schroeder, neue palmyr. inschr. Berl. ak. 1884. S. 417—441. Ebenda: Landauer S. 933.

c) **Kanaanitischer Zweig.**

α) **Hebräisch.** Im Katalog der D.M.G. Gramm. und Lex. S. 110—113. H. HUPFELD, DE REI GRAMM. APUD IUDAEOS INITIIS ANTIQUISSIMISQUE SCRIPTORIBUS, sowie: DE ANTIQUIORIBUS APUD IUDAEOS ACCENTUUM SCRIPTORIBUS. Hallische Progr. 1846. — BIBLIOGR. HANDB. ÜBER DIE THEOR. U. PRAKT. LIT. F. HEBR. SPRACHKUNDE. FÜR THEOL. U. BUCHH. BEARB. VON MORITZ STEINSCHNEIDER. EIN SELBST. ANHANG ZU GESENIUS' GESCH. DER HEBR. SPR. UND LE-LONG MASCHS BIBL. SACRA. LEIPZ. 1859. 8°. Nachträge von GILDEMEISTER in seiner Anz. D.M.Z. XIV. 297 bis 308. Dagegen STEINSCHNEIDER XV. 161—172, und hierauf wieder Antwort von GILDEMEISTER. XVI. S. I—XXXI. — FÜRST, J., BIBL. IUDAICA. HANDB. DER DRUCKWERKE DER JÜDISCHEN LITT., EINSCHL. DER ÜBER JUDEN U. JUDENTUM VERÖFF. SCHRIFTEN. MIT EINER GESCH. DER JÜD. BIBLIOGR. U. INDICES. NEUE AUSG. 3 T. 1863. GESENIUS, W., HEBR.-CHALDÄISCHES HANDWB. ÜBER DAS A. T. 8. AUFL., NEU BEARB. VON MÜHLAU U. VOLCK. LEIPZ. 1878. Ferner: GESENIUS, NOVUS THESAURUS PHILOLOGICUS CRITICUS LINGUAE HEBRAEAE ET CHALDAEAE VETERIS TESTAMENTI. 5 VOLL. (Schluß von E. ROEDIGER). gr. 4°. 1829—58. — GESENIUS-ROEDIGERS HEBR. GRAMM. 22. AUFL. NEU BEARB. VON KAUTZSCH. LEIPZ. — BOETTCHER, F., AUSF. LEHRB. DER HEBR. SPR. HRSG. VON F. MÜHLAU. 2. Bde. LEIPZ. 1866—68. HEINR. EWALD, GRAMM. DER HEBR. SPR. DES A. T. 2. AUFL. 1835. 3. 1838. — AN EXAMINATION OF THE GRAMM. PRINCIPLES OF PROF. V. EWALD OF TÜBINGUE AS PUT FORTH IN HIS HEBREW GRAMM. AND ELSEWHERE etc. BY SAMUEL LEE. 1847. So gewiß es ist, daß EWALD in Erforschung semitischer Sprachen und durch größere Vertiefung in dieselben sich die größten Verdienste erworben hat: in dem Punkte, daß er in hergebrachter Weise, und zwar hartnäckig, an dem Glauben festhielt, als behaupte das Hebräische vor dem Arabischen (s. bereits oben SCHRADER) durchweg das Vorrecht größerer Altertümlichkeit der Formen, befand er sich in einem, vieles in falsches Licht stellenden Irrtum. Eine derartige Priorität folgt aus der um vieles weiter zurückreichenden Erhaltung von Denkmalen einer seitlich verwandten Sprache oder Mundart an sich keineswegs immer, und auch gerade in unserm Falle nicht. Z. B. der Dorismus des THEOKRIT hat trotz des jungen Zeitalters, worin dieser dichtete, manches Ursprüngliche vor der ionischen Sprache HOMERS, so z. B. langes α vor η hier, voraus.

Nun wurde von JUSTUS OLSHAUSEN in seinem LEHRBUCH DER HEBR. SPRACHE (Buch I. Laut- und Schriftlehre. II. Formenlehre. BRAUNSCHW. 1861) bei Behandlung der Laut- und Formenlehre der hebräischen Sprache ein neuer, der BOPPschen komparativen Methode entsprechender Weg eingeschlagen. Es galt nämlich die sprachlichen Erscheinungen, wie sie in den Schriften des A. T. sich zeigen, mit Hilfe der verwandten Sprachen, überall auf die dabei zu Grunde liegende ältere Gestalt zurückzuführen. 'Alsdann erscheinen die Veränderungen nicht mehr als das Ergebnis von allerlei willkürlichen, oft unbegreiflichen Satzungen, sondern als die natürliche Folge desselben Ganges, den die lautliche Entwickelung auch in andern Sprachstämmen zu nehmen pflegt.' 'In den heiligen Schriften selber wird zwar die Sprache der Israeliten nirgends die hebräische (nach dem Noachiden 'Éber, wahrscheinlich das Jenseit, nämlich des Euphrat) genannt, was indes allem Vermuten nach

bloß Zufall. Dagegen heißt sie mit Rücksicht auf das Land, wo sie die herrschende war, Sprache Kenā'ans oder auch die jüdische. — Von keiner der semitischen Sprachen [wovon jedoch gegenwärtig die entzifferten assyrischen und babylonischen Keilschriften in Abzug zu bringen], besitzen wir eben so alte, noch jetzt ganz verständliche Schriftdenkmale, wie von der hebräischen. Was aber die Altertümlichkeit des gesamten Gepräges der Sprache nach ihren Lauten und nach der Gestaltung ihrer Wörter anlangt, so wird das Hebräische darin vom Arabischen, wie es bis zur ersten Zeit des Islams hin gesprochen wurde, größtenteils entschieden übertroffen. Das arabische Volk blieb in seinen von allen Seiten schwer zugänglichen Wohnsitzen bis zur Entstehung des Islams im ganzen so ungestört, daß es sein sprachliches Eigentum reiner und unbeschädigter zu erhalten im stande war, als alle ihm verwandten Völker.' So Olshausen. H. Ewald dagegen läßt sich über dessen Lehrbuch gött. gel. anz. 1861, Stück 46 in sehr wegwerfender Manier aus, ohne jedoch die vorhin mitgeteilte Grundansicht des Vfs. wesentlich zu erschüttern. Wenn er aber z. B. Olshausen unterschiebt, als wolle dieser das Arabische gleichsam zur Mutter der semitischen Sprachen erheben, etwa in ähnlichem Sinne wie es das Latein ist mit Bezug auf seine romanischen Töchtersprachen: so ist das eine arge (schon schlimm, wenn bloß irrtümliche, gar nicht entschuldbar aber, im Fall absichtliche) Verdrehung des wahren Sachverhaltes. Olshausen nämlich erblickt Vorr. S. 3 in Arabisch, Hebräisch, Aramäisch 'eine dreifache Abstufung, welche, weit gefehlt, im Verlaufe der Zeit einer immer kunstvollern sprachlichen Entwickelung entgegen zu führen, vielmehr umgekehrt eine, wenn auch nicht durchgängige, doch im ganzen und großen fortschreitende Entartung in den Lauten und in der Gestaltung der Wörter vorstelle.' Er zieht aber ausdrücklich zum passenden Vergleiche das Verhältnis des Altindischen heran, welchem gegenüber ihre Schwestern in Asien und Europa, Griechisch und Latein nicht ausgeschlossen, sich vielfach in Abweichung vom Ursprünglichen vorangeeilt verraten.

Auch Nöldeke in einer Anz. von Fr. Müllers dual in der semit. spr. gött. gel. anz. 1875. Nov. S. 1403—8 bestreitet, daß man für jüngere hist. Perioden flektierender Sprachen nur Verfall in deren Veränderungen suchen dürfe. 'Wer sich mit den semitischen Sprachen eingehend beschäftigt, der bemerkt im Arabischen an den Lauten, Formen und der Syntax gar manche Neubildung für ältere Erscheinungen in den verwandten Sprachen. Natürlich hebt das den Satz nicht auf, daß das Arabische, alles in allem, altertümlicher ist als seine Schwestern.'

Schon E. Rödiger in der Vorr. zur 14. Aufl. von Gesenius hebr. gramm. äußerte sich dahin: 'Wenn ich dem Arabischen mit seinem in größerer Fülle erhaltenen Organismus im allgemeinen den Vorzug der Ursprünglichkeit vor dem Hebräischen und Aramäischen beilege, so ist das nur die Übertragung eines für andre Sprachen längst anerkannten Grundsatzes auf die semitische Sprachforschung, wo bisher derselbe noch weniger Anerkennung fand. Ich denke, ich habe mich § 1. 6 darüber so deutlich ausgesprochen, daß man mich nicht dahin mißverstehen wird, als wollte ich die zahlreichen

jüngern Bildungen des Arabischen oder die im Hebräischen und Aramäischen wirklich noch vorhandenen altertümlichen Formen wegbringen. Mit dem aber, was ich von dem Verhältnis der semitischen Sprachen zu denen indogermanischen Stammes gesagt habe (§ 1, 4), wollte ich hauptsächlich der ganz äußerlichen und tumultuarischen Vergleichung beider Sprachstämme entgegentreten, wie sie neuerlich hier und da ohne Maß und Ziel geübt worden ist' u. s. w. — Dieser letzte Vorwurf wird wohl kaum ganz abzuwälzen sein von der ISAGOGE IN GRAMMATICAM ET LEXICOGRAPHIAM LINGUAE HEBRAICAE. CONTRA G. GESENIUM ET EWALDUM. AUCTORE FRANCISCO DELITZSCHIO. GRIMMAE 1838. Darin soll das Hebräische grammatisch und lexikographisch erforscht werden secundum principia ea, quae schola historice analytica accuratiori traditionis perscrutatione, subtiliori linguae cum semet ipsa comparatione et praecipue perpetua sanscritismi collatione invenit et contra scholam empiricam GESENII et rationalem [als zu sehr von philosophischen Voraussetzungen ausgehend] EWALDI propugnat; quae JUL. FUERSTIUS in Concordantiis ad universam vocabulorum hebraicorum copiam lexicographice explicandam adhibuit. Im 1. Buche de studiorum hebraicorum ortu ac progressibus werden 7 Zeitalter für das Studium der Lingua sacrosancta aufgezählt, deren vorletztes von GESENIUS und EWALD, außerdem HUPFELD, als Vertreter der historischen Schule, gebildet wird (vgl. besonders S. 29), während also mit FÜRST und seinen Anhängern das goldne (also in umgekehrter Folge) anzubrechen scheint. Aetas septima a JULIO FUERSTIO inchoata traditionem neglectam instaurat et comparationis interioris, subsidii praestantissimi, certas leges quaerit non solum dialectorum, in his aramaicae et neohebraicae complexione, sed etiam sanscritismi, cujus intimam cum semitismo necessitudinem [? ?] evincit, collatione, non conjecturali illa et fragmentaria, sed historico-analytica et utrumque phonologice, grammatice atque etymologice comprehendente. — Liber II p. 43—111. De traditione linguaeque hebraicae comparatione interiori ac dialectica. — Liber III p. 111—253. De linguarum indogermanicarum, inpr. sanscritae comparatione. Daß ein engeres verwandtschaftliches Band Sprachen semitischen und indogermanischen Stammes umschlinge, wird einem vorurteilslosen Beobachter einzureden schwer fallen. Dem steht schon vermöge ihrer beiderseitigen Grundanlage entgegen die als Regel geltende Trikonsonanz und sonach Mehrsilbigkeit der Verbalwurzeln dort gegen deren Einsilbigkeit (man müßte denn den Bindevokal mitzählen) letzternfalls. Jene Mehrsilbigkeit aber durch Reduktion aus der Welt zu schaffen ist verschiedentlich, jedoch nur mehr oder minder mit zweifelhaftem Erfolge, weil nicht ohne Gewaltsamkeiten und allerhand künstliche Mittel, wie jene Theorie, welche in dem ersten Wurzelkonsonanten präpositionale Affixa sah, versucht worden. ERNST MEIER, DER PLURAL IN DEN SEMIT. UND INDOGERM. SPRACHEN, MIT EINL. UEBER DEN BAU DER SEMIT. VERBALSTÄMME. MANNH. 1846. Möglich, daß, wie mehrere Quadriliterae das Aussehen gleichsam durch organisches Ineineinderwachsen aus je zwei Triiiterae entstandener Bildungen zeigen, die Trikonsonanz letzterer zum öftern auf innige Verquickung je zweier kürzerer Sprachwurzeln zurückzuführen sei, ob deren einsilbige Gestalt gleich, selten

oder nie zuvor, in getrennter Wirklichkeit vorkam, vielmehr als solche bloß dem geistigen Auge vorschwebte. Derartige Trikonsonanz schon der Wurzeln aber — verbunden mit der, aus ihrer Länge gar naturgemäß fließenden Abneigung gegen Komposition sowie mit jener, als innere Flexion sich manifestierenden, vokalischen Bewegung innerhalb der Wurzelkonsonanten, welcher sich, indes auch nur entfernt, der jedoch nie mehr als eine, die Wurzelsilbe, treffende **Ablaut** indogermanischer Sprachen vergleichen läßt —, bilden für den Semitismus ein so charakteristisches und so tiefeinschneidendes Unterscheidungszeichen vermutlich von allen Sprachen unsrer Erde, daß schließlicher und bündiger Erweis einer nähern genealogischen Verwandtschaft mit irgend welcher draußen stehenden Sprache nicht allzuviel Aussicht haben möchte. Es sei denn, man begnüge sich mit ein paar wirklichen, oder auch bloß eingebildeten, Übereinstimmungen, welche zwischen jeder Sprache und jeder andern, verwandten oder nicht verwandten, vermöge ihrer aller gemeinsamen Quelle, des menschlichen Geistes, stets (oft genug jedoch durch bloßen Zufall) vorkommen, ja zum Teil vorkommen müssen. Man staunt heutiges Tages, und fragt sich mit Recht, wie es möglich gewesen, daß sonst vernünftige Gelehrte, freilich in theologischen Vorurteilen befangen und mit nur äußerst beschränkter Kenntnis von Sprachen, es fertig brachten, die Sprache des a. t. zur Ursprache und Mutter sämtlicher übriger Sprachen zu stempeln. Das wäre denn wirklich ein Meisterstück gewesen, hinter welchem jenes Spaniers vaskische Grammatik, die er als El impossible vencido bezeichnete, weit weit zurückbliebe. Gewisse entferntere Berührungen und Einwirkungen zwischen Semitisch und Indogermanisch oder zwischen jenem und Ägyptisch, ja einige mehr als bloß oberflächliche infolge äußern Verkehrs, mögen nicht hinweggeleugnet werden dürfen. Aber wie? Müßte nicht, will man semitische Sprachen und indogermanische auf etwa verwandtschaftliche Beziehungen zueinander prüfen, notwendig vorher eine, meines Wissens noch ungeschriebene Gramm. comparativa linguarum semiticarum geschaffen sein, ehe man sich auf das Glatteis einer Vergleichung darüber hinaus wagt? Das Sanskrit könnte zur Aufklärung der semitischen Idiome doch vorderhand höchstens eine mehr als zweifelhafte Hilfe bieten. Oder, glaubt man für den Semitismus einstigen Monosyllabismus der Wurzeln postulieren zu dürfen, um dadurch mit dem Sanskrit und dessen Schwestern in gleiche Linie zu kommen, so ginge das doch nicht anders als durch Voraussetzung einer prähistorischen, also mythischen Periode, in welcher noch, aller geschichtlichen Wirklichkeit zuwider, in abenteuerlichster Weise, die semitischen Wurzeln einsilbig gewesen. Kaum besser aber führe man, wollte man dem Sanskrit u. s. w. vormalige Mehrsilbigkeit der Wurzeln andichten, welche durch Ausstoß von Vokalen (dies doch auch nur bei Wurzeln mit mehr als zwei Konsonanten, z. B. darç) zu einer Silbe zusammengeschrumpft wäre.

β) **Phönizisch, Punisch.** Hamaker, miscellanea phoenicia (inscriptiones lapidum et numorum. nomina propria. punicae gentis lingua et religiones). Lugd. B. 1828. Gesenius, scripturae linguaeque phoeniciae monumenta edita et inedita illustrata. Lips. 1837. Movers, die punischen texte im poenulus des Plautus erkl. Breslau 1845. Gildemeister u. Ritschl, dreisprachige

(PUNISCHE) INSCHR. VON SARDINIEN. BONN 1864. ROEDIGER, BERL. AK. 1870. LEVY, M. A., PHÖNIZISCHES WÖRTERB. BRESL. 1864. — HITZIG F., DIE GRABSCHRIFT D. ESCHMUNAZAR. LEIPZ. 1855. — DIETRICH, FRZ. E., ZWEI SIDONISCHE INSCHR. U. EINE ALTPHÖNIZ. KÖNIGSINSCHR., HRSG. U. ERKL. MARB. 1855. — BOURGADE, F., TOISON D'OR DE LA LANGUE PHÉNICIENNE. 2^E ÉD. PARIS 1856. FOL. AV. 22 PL. Sammlung punischer Inschr. mit lat. u. frz. Übers. u. Transskr. in hebr. Lettern. BLAU, PHOEN. ANALEKTEN. No. 3. 'Der Opfertarif von Karthago' in D.M.Z. XVI. S. 438—447. KONST. SCHLOTTMANN, DIE SIEGESSÄULE MESAS. HALLE 1870. Von dems. DIE INSCHRIFT MESAS. DMZ. XXIV. 1870. S. 253—260. Ferner: ZUR SEMITISCHEN EPIGRAPHIK. I. DIE MELITENSIS I. NACH GENAUER ABSCHRIFT. DMZ. XXIV. S. 403 ff. KÄMPF, S. J., DIE INSCHRIFT AUF DEM DENKMAL MESAS, KÖNIG V. MOAB, MIT ÜBERS. U. ERL. PRAG 1870.

d) Arabischer Zweig. HAMMER-PURGSTALL, J. V., LITTERATURGESCH. DER ARABER. 7 Bde. WIEN 1850—57. DE SACY, SILV., GRAMM. ARABE. 2. ÉD. AUGM. 2 VOLS 1831 (die erste 1810). CATALOGUE DE SA BIBLIOTHÈQUE, AV. NOTICE SUR SA VIE etc. PAR DAUNOU. 3 TOM. 2 VOLS. PARIS 1842—7. — GEO. HENRICI AUG. EWALD GRAMM. CRIT. LINGUAE ARABICAE CUM BREVI METRORUM DOCTRINA. VOL. PRIUS ELEMENTA ET FORMARUM DOCTRINAM COMPLECTENS. LIPS. 1831. VOL. II. SYNTAXIN ET METRORUM DOCTRINAM COMPLECTENS 1833. — MENINSKI, FR. A MESGNIEN, LEX. ARABICO-PERSICO-TURCICUM ADJECTA AD SINGULAS VOCES ET PHRASES SIGNIFICATIONE LAT., AD USITATIORES ETIAM ITALICA. ED. 2. 4 VOL. VIENNAE 1780. FOL. — FREYTAG, G. W., LEXICON ARABICO-LAT. 4 TOM. II VOLL. 4°. HALIS 1830—37, und dass. EX OPERE MAJORE EXCERPTUM. Ebenda. 1837. QAMUS, DAS GROSSE ARAB. WÖRTERB., MIT TÜRKISCHER AUSLEGUNG. 3 BDE. BULAQ 1250 (1835). FOL. — ZAMAKHSCHARI, LEX. ARAB.-PERSICUM. EX CODD. ED. ET. IND. ARAB. ADJ. J. H. WETZSTEIN. LIPS. 1850. — GRAMM. ARABE VULGAIRE, SUIVIE DE DIALOGUES . . . PAR CAUSSIN DE PERCEVAL. PARIS 1824. WAHRMUND, A., PRAKT. HANDBUCH DER NEU-ARAB. SPR. GRAMMATIK, GESPRÄCHE U. WÖRTERSAMMLUNG, NEBST SCHLÜSSEL. 2. UMGEARB. AUFL. (die erste 1861). 3 Teile in 1 Bde. GIESSEN 1879. HANDWB. DER DEUTSCHEN U. NEUARAB. SPR. Ebenda. 1870—77. DOMBAY, F., GRAMM. LINGUAE MAURO-ARABICAE. VINDOB. 1800 M. VOKAB. — VOCABULISTA (ARABO-LAT. E LAT.-ARABO) IN ARABICO (CHE SI PARLAVA NEL REGNO DI GRANATA NEL SEC. XIII.). PUBLIC. PAR LA I. VOLTA SOPRA UN COD. DELLA BIBL. RICCARD. DI FIRENZE DA C. SCHIAPARELLI, FIRENZE 1871. — VASSALLI, M. A. GRAMM. DELLA LINGUA MALTESE. ED. 2. MALTA 1827. GESENIUS, W., VERSUCH UBER DIE MALTESISCHE SPRACHE. LEIPZ. 1810. IL VANGELO SECONDO SAN GIOVANNI, TRAD. IN LINGUA ITAL. E MALTESE SECONDO LA VOLGATA. LONDRA 1823. KOSEGARTEN, ÜBER DIE MALTESISCHE SPRACHE, in HÖFERS ZTSCHR. II. 1—30. ÜBER NABATÄISCHE INSCHR. VON O. BLAU in D.M.Z. XVI. 1862. S. 330—388. Indem er rühmend des Aufsatzes über denselben Gegenstand von LEVY (D.M.Z. XIV. S. 363 ff.) gedenkt, bezweifelt er doch dessen Annahme, 'daß alles auf unsern Inschriften, was nicht Eigenname ist, aramäisches Sprachgut sei.' Er finde vielmehr in dem nun vorliegenden Material lediglich die Bestätigung seiner frühern Ansicht der Sache. 'Ich halte die Sprache jener Denkmäler am Sinai, in Petra und bis in die Hauran hinein für einen arabischen Dialekt und bin der Meinung, daß selbst dasjenige angeblich aramäischer Nachbarschaft verdankte Eigentümliche, welches dieser

Dialekt aufweist, nicht von dieser Nachbarschaft herzuleiten ist, sondern vom gemeinsamen Ursprung beider. Wie das himjaritische Idiom, das in manchen Einzelheiten sich dem Hebräischen nähert, ohne daß deshalb jemand einen Einfluß des israelitischen Volkes annehmen würde, die Südgrenze des arabischen Sprachgebietes, so bezeichnet der Dialekt unsrer Inschriften die Nordgrenze desselben.' Es unterscheidet aber Schrader, keilschriften und geschichtsf. 'die doppelten Nabatäer' S. 99—116, in Gemäßheit mit assyrischen Inschriften zwischen aramäischen "Nabatäern", assyr. Nabatu; und arabischen "Nabatäern", assyr. Nabaitai. nabatäische inschriften aus arabien. hrsg. von Euting. Berlin 1885. 4. Alfred von Gutschmidt in seiner Abh. die nabatäische landwirtschaft und ihre geschwister. d.m.z. XV. S. 1—110 erklärt die angeblich nabatäischen Schriften des Ibn Wahshijjah für Betrug. eine arabische inschrift aus Bosra in haurān. von Karabacek. d.m.z. XXXI. S. 135.

Im Süden Arabiens ist der Wohnsitz der Himyariten, woraus die Griechen mit Anklang an den Dichter Ὁμηρίται machten. Über die himyarische Sprache: Im journ. as. 1845. Sept.-Okt. 56 von Arnaud abgeschriebene himy. Inschr. erkl. von J. Mohl und Fresnel. Von H. v. Ewald in Höfers ztschr. I. 295—310 und dazu von Krapf 311—315 Sammlung von Wörtern in den Sprachen von Murbat dafar und Mahăra im südlichen Arabien. himyarisches bild mit inschrift, mitget. von Gildemeister. d.m.z. XXIV. 1870. S. 178. — Halévy, J., im journ. asiat. rapport sur une mission archéologique dans le yémen, Paris 1873, enthält den Text von 680 sabäischen und himyarischen, zum größten Teil unedierten Inschriften. Von dems. études sabéennes, examen critique et philol. des inscr. sabéennes connues jusqu'à ce jour. Paris 1875. (journ. as.) — Mordtmann junior, miscellen zur himyaritischen altertumsk. d.m.z. XXXI. 1877. S. 61—90 und dahinter mythol. miscellen.

Über Äthiopisch als nächstverwandt s. Afrika I. z. IV.

(Fortsetzung folgt.)

Halle.

A. F. Pott.

ÜBER SCHRIFT UND SCHRIFTUNTERRICHT.

GESCHRIEBEN 1803 VON J. A. SCHMELLER.[1]

I. SCHRIFTUNTERRICHT, WIE ER BISHER WAR.[2]

Die große Revolution, die in neuern Zeiten alle Reiche unsers Wissens ergriffen und alles Menschliche den Menschen so viel näher gerückt zu haben scheint, mußte notwendig auch einer so wichtigen Sache, wie die erste Erziehung, der erste Unterricht und besonders der folgenreichste Zweig desselben, der Unterricht in der Schrift ist, seine Verteidiger vor dem Tribunale der Wahrheit verschaffen. Sie that es. Schwach und timide waren zwar die ersten Laute der Verbesserung, die sich hie und da vernehmen ließen, etwas ins Lächerliche ziehend manchmal, aber doch immer aus dem besten Wollen entsprungen und die mehrvermögende Thatkraft erregend. Von dem wohlgemeinten Rate an, den Jungen ein von Honigkuchen verfertigtes ABC einzugeben, machten die Vorschläge und Versuche, den unbärtigen Wanderern [7] ihren Dornenpfad zu erleichtern, keine Pause mehr; doch wollte keiner auch nur zur Hälfte das leisten, was man so sehnlich wünschte und erwartete. Das ABC blieb den Jungen noch ebenso qualvoll und ekelhaft, als es zuvor war.

---

[1] [Das Herannahen des 6. August 1885, als des 100jährigen Geburtstags JOH. ANDR. SCHMELLERS, erregte in mir den Wunsch, mit ein Scherflein zur Feier desselben beizutragen, womöglich durch Herausgabe einer wichtigen noch unveröffentlichten Abhandlung des besonders um die Dialektforschung so hochverdienten Sprachgelehrten. Durch gefällige Vermittelung des Herrn J. NICKLAS, der das Ms. von SCHMELLERS Erstlingsschrift aufgefunden und letztere in seiner SCHMELLERbiographie (S. 20—24) gewürdigt hat, gelang es mir, das Ms. zur Einsicht zu bekommen. Die Abhandlung, in der wir die Vorboten seiner folgenden Arbeiten finden, gelangt hier nun zum erstenmal zum Abdruck, mit solchen Kürzungen, welche der Vf. selber wohl vorgenommen haben dürfte, wenn er die Schrift in spätern Jahren veröffentlicht hätte. Den Inhalt der weggelassenen Stellen werde ich in Anmerkungen andeuten, die Seitenzahlen des Ms. am Rande bemerken. Die Orthographie ist die der I. Z.

In Betreff des Lebens und der Werke des Vf. verweise ich auf die von FROMMANN in der 2. A. des SCHMELLERschen BAYER. WÖRTERB. (II. T. S. XXIV) angegebene Litteratur, namentlich aber auf THIERSCHS FESTRED. D. BAYER. AK., 1853; FÖRINGERS LEBENSSKIZZE, 1855; RAUMERS GESCH. D. GERM. PHILOL., 1870; HOFMANNS Rede auf SCHMELLER in der BAYER. AK. D. WISS., 1885; und NICKLAS: J. A. SCHMELLERS LEBEN U. WIRKEN, 1885. Das letztgenannte Werk werde ich in der Bibliogr. dieses Bdes. besprechen. F. T.]

[2] [Die Abhandlung beginnt mit einigen herben Bemerkungen über die seitherige Erziehung im allgemeinen S. 1—6. F. T.]

Dies brachte mehrere der helldenkendsten und eben deswegen edelsten
Männer, innigste Feinde des Zerknickens kaum aufbrechender Knospen, auf
die Vermutung, der ganze Knoten müsse sich nicht so fast in der Sache
selbst als in dem allzu unreifen Alter auffinden lassen, mit dem die Jugend
gewöhnlich zur selben angehalten wird. Da sie das begrifftötende Gewand,
in dem die Schrift der Jugend gewöhnlich erscheint, für ihr natürliches
[8] hielten, welcher Ratschluß konnte ihrem Willen mehr Ehre machen, als der,
den sie wirklich faßten, der Ratschluß, den Jungen das Gespenst, das er
bei den jetzigen Verhältnissen doch einmal kennen muß, erst dann sehen
zu lassen, wenn reiferes Alter und ausgebildeterer Verstand ihn schon zu
einer ruhigern Betrachtung und richtigern Beurteilung desselben vorbereitet
haben? — So sollte nun das, was sonst eine Sache des fünften bis zehnten
Jahres war, eine Sache des zwölften bis vierzehnten oder noch höherer Jahre
werden.

Allein ist zu erwarten, daß in dieser Zwischenzeit dem Jungen nie der
Gebrauch des Schreibens und der Bücher auffallen und er darüber nähere
[9] Aufklärung verlangen werde: wie nun da, wenn man seinem Plane treu
bleiben will — ihn geradezu abweisen oder hinhalten?

Auch zog dieser Sprung bald von andern Seiten her die kritisierende
Aufmerksamkeit auf sich. Man fand ihn für die bestehenden Verhältnisse
des politischen Lebens gar zu wenig passend, und hatte hierin in mehreren
Rücksichten auch vollkommen recht; denn da dieser Plan auf eine beträcht-
liche Sachbildung berechnet ist, die der Epoche des Schriftunterrichts voran-
gehen soll, wie könnte er ohne sehr große Beschränkung in einer Gesell-
schaft anwendbar sein, in der die Mehrzahl von Teilhabern als Arbeiter schon
der Natur der Sache nach nie auf mehr als mechanische Bildung Anspruch
machen dürfen? Selbst der gebildetern Klasse der genießenden Staatsbürger
[10] würde dadurch nicht viel geholfen sein, wenn die übrige Erziehung, wie
man es anders nicht wohl erwarten kann, in ihrem gewöhnlichen Zustand
bliebe. Man betrachte nur das hier so einreißend waltende Bestreben, den
Knaben dem Äußern nach so bald als möglich unter die Männer hinüber
zu versetzen, und folgere!

Nur der seltne edle Vater und die noch seltnere edle Mutter, die sich
eines Sohnes, einer Tochter Erziehung zum eignen angelegensten Geschäfte
gemacht haben, nur sie können, vorausgesetzt, daß sie jene schon angeführte
Schwierigkeit zu beseitigen wissen, mit der sichern Erwartung eines Erfolges,
der ungleich mehr als der des gewöhnlichen Unterrichts wert ist, einem
[11] Plane nachkommen, der für die Majorität der Menschen, wie sie nun ist, so
viel als unbrauchbar sein muß.

Seit ein paar Jahren ungefähr schien sich den hoffenden Freunden der
Menschenveredlung von einer andern Seite her ein erhellender Strahl zu
zeigen. Das Publikum kennt Herrn Olivier, und was er für den Schrift-
unterricht dachte und that. Wenn es, unbestochen von der gemeinen per-
siflierenden Schadenfreude, die gewöhnlich einem groß angekündigten, aber
sich nicht ganz gleich geendeten Unternehmen folgt, urteilt: so muß es ihm
all die Achtung zollen, die man einem Manne von wichtigen Verdiensten

schuldig ist. Daß übrigens seine Verbesserungen noch weitere und eingreifendere nicht unnötig gemacht haben, wird bei der herrschenden Stimmung [12]
desselben Publikums nicht erst mehrerer Beweise bedürfen.

Mit größerm Glücke trat der Erziehungsheld des Tages, Pestalozzi, vor das richtende Publikum. Er versuchte, wie freilich auch Olivier, praktisch, was er ausgedacht hatte; doch that es der Helvetier, der, um zu seinem Ziele zu gelangen, steilere Pfade zu erklimmen hatte, mit der Energie jenes Enthusiasmus, der nur großen, sehr viel in sich selbst handelnden Männern bekannt ist. Pestalozzi that es mit jener Anspruchslosigkeit auf fremde Unterstützung, die jeden Zuschauer, der Sinn hat, gerade umsomehr zur thätigen Teilnahme auffordert. Dies ist es, was seiner Methode des gesamten ersten Unterrichts den so allgemeinen vorteilhaften Ruf und die politische [13]
Hilfe verschaffte, die sie nun wirklich mit Ehre genießt. Es ist hier der Ort nicht zu einer Kritik des Pestalozzischen Ganzen, der Ort, zu untersuchen, inwiefern es auf die Natur des sich entwickelnden Menschen berechnet ist, und nicht bloß, dem Verstande imponierend, im allgemeinen den Zögling zum habilen, scharfsinnigen Annehmer und Wiedergeber vorgedachter Gedanken abrichtet; nur das, was dieser Mann mitunter für den Schriftunterricht, als den für diese Blätter gewählten Gegenstand, dachte und that, finde hier seinen Platz und die Würdigung, die der Verfasser nach seiner Einsicht darüber zu geben im stande ist.

Pestalozzis Idee zur Erteilung des ersten Schriftunterrichts ist eben so [14]
neu als anzüglich. Er überträgt der Mutter das schöne Geschäft, ihrem Kinde, sobald es im deutlichen Gebrauch seiner Sprachorgane sich übt, zugleich auch schon Unterricht in der Schrift zu geben. Und zwar soll dies auf eine Art geschehen, die dem kleinen, vielleicht noch in der Wiege liegenden Lehrling die Sache höchst unterhaltend machen muß.

Ist nun hier nicht alles erreicht, was man zur Vollkommenheit einer Art des ersten Schriftunterrichts billig fordern kann? Der Mensch so frühe und mit so günstigem Einfluß auf seinen Frohsinn auf das hingeführt, was sonst gewöhnlich Jahre von Ekel und qualvoller Anstrengung kostet! Das Kind ist noch mit zuviel Unbegreiflichem umgeben, als daß es von dem unbefriedigten Verlangen, zu wissen, wie und warum alles gerade so sei — [15]
könnte gemartert werden; es ist lange erst bloßer Zuschauer, ehe es auch Untersucher wird: für das Kind kann daher die Sache bei weitem nicht den Verstand lähmenden Einfluß haben, den es später auf den Knaben oder das Mädchen so auffallend äußert.

Was könnte gegen diese Art des ersten Schriftunterrichts bei so glänzenden Vorzügen mit Grund aufgebracht werden, was könnte ihr den Vorrang streitig machen, die beste und eben darum die der allgemeinen Anwendung würdigste zu sein?

Nach des Verfassers Meinung folgendes: Ungerechnet, daß dieser Antrag für die Kinder aller nicht guten Mütter wo nicht ganz, doch zum Teil verloren ist (man denke, welche liebende Natürlichkeit und eigne Kenntnis die [16]
besitzen muß, die mit einem so zarten Lehrling zart genug verfahren will — man denke dann auch, auf welchem Fuß die Erziehung des weiblichen Ge-

schlechts in unsern Tagen steht, und wie sich die Wege eröffnen, die sie in einen bessern Zustand führen sollen! —); dies ungerechnet — in welchem Verhältnisse zu seinem Wissen wird der so unterrichtete in reifern Jahren stehen, wird er Herr oder Sklave desselben sein? Er empfing es als eine Sache, die so ist, weil sie so ist; das Willkürliche im Kreise des Natürlichen, des Notwendigen — wird er sich's, wenn die übrige Erziehung dieser konsequent ist, und wenn ihn nicht besonders glückliche Anregungen dazu hin- [17] führen, wird er sich's später je einfallen lassen, seinen frommen Glauben aufzugeben und zwischen diesen an sich so verschiedenen Dingen einen Unterschied zu machen? Ja, wenn es in den Köpfen der Menschen künftig noch immer so aussehen soll, wie es bisher aussah (was freilich die Liebhaber des Gängelbandes so thätig wünschen), wenn das ist, so ist diese Art des Unterrichts ein großer Gewinn; denn sie schafft, ohne weh zu thun, das, was man sonst unter der nämlichen Bedingung nicht schaffen konnte.

Doch nein — sagt, wo ist der Freibrief, der euch das Recht gab, mit dem Verstande andrer Menschen, die noch zu schwach sind, sich mit gleichen Waffen zu verteidigen, euer Spiel zu treiben, ihn zum toten Behältnisse her- [18] abzuwürdigen, in welches der Schlüssel der Autorität mit jeder Wahrheit auch jede Phantasie zu verschließen vermag? Sein natürlicher Charakter ist ein ganz andrer, es ist der Charakter des Regierers, der allmächtig schalten will in seinem Reiche, der, um dies zu können, alles allsehend durchschauen will und nur das Selbstgemachte so durchschauen kann.

Nur jene Methode des ersten Schriftunterrichts wird daher den Preis der größten Vollkommenheit davonzutragen würdig sein, die am meisten auf diesen unabänderlichen Charakter berechnet ist, die dem Lehrling nebst der reinsten Freude, deren der Mensch fähig ist, der Freude, etwas gethan zu haben, auch noch die unbeschränkteste Herrschaft über sein Wissen verschafft [19] — und welche kann diese anders sein als die, welche den zu unterrichtenden durch passende Winke dahin zu führen weiß, daß er selbst der Erfinder dessen wird, worin sie ihn unterrichten will — die sogenannte sokratische? Sonderbar! ein in den neuesten Zeiten erschienenes, vorher noch nie gekanntes, vermutetes Meteor, das sich Erziehungswissenschaft nennt, stellt als Urgrundsatz die Wahrheit auf: *nur der Veranlassung ist die Anlage zugänglich*; — man hat Bände über die Vorzüglichkeit der **sokratischen Unterrichtsmethode** geschrieben und sie wirklich auf den Unterricht in mehreren Zweigen des menschlichen Wissens angewandt, mit sehr viel Glück angewandt: [20] und doch weiß das Publikum noch so wenig von einem sokratischen Unterricht in der *Schrift*!

Was mag hievon wohl die Ursache sein?

Die Rolle, welche diese Unterrichtsart dem Lehrenden auferlegt, ist schwerer als bei jeder andern. Tiefe, vertraute Bekanntschaft mit seinen Schülern und noch tiefere, vertrautere mit dem Lehrgegenstande sind ihm Bedürfnisse, bei deren Mangel er sich nicht viel guten Erfolg seiner Arbeit versprechen darf, sei sie übrigens aus einem noch so wohlmeinenden Herzen entsprungen.

Die Hauptbedingung zur Anwendung der einzig echten Unterrichtsmethode,

der sokratischen, auch auf die Schrift ist demnach die gründliche Kenntnis derselben.

Man blicke rund um sich her, durchsuche Schul- und Gelehrtenbiblio- [21] theken, und man wird finden — überall nichts als ABC-Bücher, worin trotz der Verschiedenheit im Äußern, in allen der Hauptsache nach derselbe Geist — der ABC-Geist herrscht. Man perskrutiere die Fächer für Systeme der Philosophie, der Politik, Agrikultur, Geometrie u. s. f., man wird keinen Platz derselben mit einem ähnlichen Werke über Schrift besetzt, nicht einmal für ein solches leer gelassen finden! — Was lassen sich hieraus auf die gründliche Kenntnis der Schrift unter den vor und mit uns lebenden für Schlüsse ziehen?

So übel es auch mit dieser Kenntnis im Publikum aussehen mag, so ist doch nicht zu zweifeln, daß manche denkende Köpfe im Stillen die Sache ihrer reifern Untersuchung wert gehalten und glückliche Resultate daraus auch wirklich schon auf den Unterricht angewandt haben. Allein sie thaten [22] es nur im Kreise ihrer Individualität, für das größere Ganze der Menschheit blieben ihre Bemühungen so viel als ungeschehen, und aller daraus geflossene Segen verloren. Sie wollten die Schrift in ihre Rechte einsetzen und glaubten sich ebenderselben ebendazu nicht bedienen zu dürfen! Fürchteten sie sich vor der Übellaune der ABC-Monarchen aller Art vom Dorfküster angefangen bis —; oder wollten sie der lieben Tugend Bescheidenheit ein Opfer bringen? Der Verfasser hält dafür, daß diese Tugendübung hier nicht am zweckmäßigsten Gegenstande vorgenommen wurde, da auf der Gegenseite einer wichtigen Sache der Menschheit dadurch Abbruch geschah. — Er glaubt über die Schrift etwas gedacht zu haben, und sogleich ist sein [23] Entschluß gefaßt, der Welt auf dem Wege der Publizität davon Rechenschaft abzulegen. Und warum sollt' er's auch nicht, hat doch das Wenige so oft Wert, ist doch ein Funke nur der Anfang eines Brandes! Vielleicht regt die von einem Ersten vorzüglich ins Auge gefaßte, bearbeitete, aber mißlungen bearbeitete Idee einen Zweiten, Stärkern an, der sich ihrer mit mehr Glück annimmt und ihr die Krone der Vollendung aufsetzt.

II. DIE SCHRIFT. [24]

Die Schrift ist die Kunst, die Wortsprache durch die Figurensprache sichtbar darzustellen.

Sprache überhaupt ist die Kunst, Dinge durch Zeichen, d. h. durch andre ganz heterogene Dinge, diese mögen eine oder keine Ähnlichkeit mit jenen haben, nach dem Gesetze der Ideenassoziation sich selbst oder andre vorstellen zu machen.

Der Ursprung der Sprache leitet sich von der Unmöglichkeit her, die Dinge nach dem Bedürfnisse sogleich in der Anschauung vor sich zu haben, so sie sehen und zeigen zu können; denn um diese Unmöglichkeit minder drückend zu machen, mußten denkende Wesen notwendig ihre Erfindungs- [25] kraft anstrengen und endlich auf den Einfall kommen, leicht tragbare, sich in jedes Verhältnis schmiegende Äquivalente für die Dinge selbst zu bestimmen.

welche beim Tausch der Gedanken so viel möglich die Stelle derselben vertreten könnten. Die ersten solchen Äquivalentzeichen wurden die Produkte der Stimmorgane, die Töne; es entstand die Kunst, die Dinge durch Töne zu bezeichnen, die Wortsprache.

Kein Zeichen ist in der Gesellschaft von expeditrer Anwendung, liegt so sehr im Menschen, als das der Wortsprache; allein es gehorcht den strengen Gesetzen des Schalles, welcher der Dauer und Ausdehnung nach so sehr beschränkt ist; und dies war's, was den Gebrauch andrer, den Gebrauch
[26] von Zeichen nötig machte, die diesen Rücksichten nicht so unterworfen sind. So kam es daher zu nähern oder entferntern wirklichen Abbildungen der Dinge und endlich zu bloßen Figuren, die mit dem, was sie bezeichneten, gar keine Ähnlichkeit hatten, zur Figurensprache. Wortsprache — Figurensprache; jede hatte ihre eignen ausschließenden Vorzüge, allein eine lange (in einigen Teilen unsers Erdglobus noch fortdauernde) Erfahrung zeigte, daß sie beide nur mit sehr großem gegenseitigem Abbruch nebeneinander bestehen können. Man versuchte daher, sie einander, und zwar diese jener unterzuordnen; der Versuch glückte, und so entstand unsre obige Kunst, die Kunst, die Wortsprache durch die Figurensprache sichtbar darzustellen;
[27] oder, die Töne als Zeichen der Dinge wieder durch gewisse Zeichen (die Figuren) zu bezeichnen: — die Schrift.

TÖNE ALS ZEICHEN DER DINGE.

Alle Körper nehmen gemäß ihrer Elastizität durch äußere ursprüngliche oder mitgeteilte Erschütterung eine Vibration an, für die ein Nerv des tierischen Sensoriums eine ganz eigne Empfänglichkeit hat, und die in der Naturlehre bekanntlich unter dem Namen Schall aufgeführt wird.

Die Variationen des Schalles, je nachdem er nämlich in diesem oder jenem Körper auf diese oder jene Art inchoiert (entsteht), diese oder jene
[28] Schnelligkeit der Vibration annimmt, heißen Töne.

Die Töne sind eben so unzählig als mannigfaltig in der Natur. Man rechne im Reiche des menschlichen Wirkens vom monotonen Klange der Glocke bis zum Zauber der Harmonika, im Reiche der toten Natur vom Rieseln des Bächchens bis zum Rollen des Donners, vom Flüstern des Abendwindes durch beugsames Rohr bis zum Tosen des zerstörenden Orkans; und in der lebenden dann vom Zirpen der Zikade bis zum Brüllen des Löwen, dem Gesange der Nachtigall, der Stimme des Menschen!

Bis zur Stimme des Menschen, oder was sonst verdient die Ehre des letzten Gliedes in diesem fortgesetzt steigenden Verhältnisse?

Anspruchsvoll klingen zwar die Namen Flöte, Harmonika, — doch wird
[29] sie der Beurteiler von reinem Sinne nicht einmal in die Klasse jener charaktervollen und unnachahmbaren Töne der unbelebten Natur erheben.

Oder der Gesang der Nachtigall? Wie könnt' es dieser, so lang' es Menschen gibt, so lange Menschen durch ihre Stimme Menschen sind?

Und was gibt der Menschenstimme dies Vorrecht, die Art und Weise, oder die Modulation des Einzeltones, wie bei Flöte, Harmonika und Nachti-

gall? Nicht dies — sondern eine Eigenschaft, die so ausschließend ihr zukömmt, die Eigenschaft, ihre Töne auf so mannigfaltige Art zu inchoieren, zu wechseln, zu kombinieren, daß sie hinlangen für die tausend verschiedenen Gegenstände, mit denen der menschliche Verstand zu thun haben kann, ebenso viele verschiedene, sich nie verwirrende Zeichen — daß sie hinlangen, eine Sprache für Menschen zu bilden.

Diese sind von der Vortrefflichkeit ihrer Stimme und von den Vor- [30] teilen, die sie ihnen vor allen übrigen Mitbewohnern des Planeten Erde gewährt, überzeugt genug. Schade, daß sie, denen es doch so sehr zukommt, nach Grund und Ursache zu forschen, so lange am Ausfluß des Stromes stehen blieben, ohne auch seine Quelle eines ernsten untersuchenden Blickes zu würdigen, daß ihnen die Einrichtung des Organismus, von dessen Funktionen die gerühmte Stimme das Produkt, so wenig bekannt ist, so wenig wert einer ernstern Untersuchung scheint, da sie doch zu einer richtigen Beurteilung des Ganzen so wichtig ist!

Die Anatomie that zwar hierin ihr Möglichstes, alles das, was sie bei der Stumpfheit ihrer Instrumente und ihres Blickes zu thun im stande war. [31] Sie zeigt alle Teile der Maschine, die eine Stimme hervorbringen soll: Lunge, Luftröhre, Stimmritze, Mund und alle seine Teile; allein nur dann, wenn der Zerstörer alles Lebenden sie schon auf immer stillstehen gemacht hat, und nicht im mannigfaltigen Zusammenwirken der Funktionen jedes einzelnen Teiles, ohne deren Kenntnis das Urteil über das Ganze immer sehr schwankend ausfallen muß.

Freilich ist die Kenntnis, welche die Anatomie gibt, Gewißheit; denn bei ihrer Untersuchung wird jeder Sinn gebraucht; nun soll denn aber die Grenze der Gewißheit auch die Grenze alles Forschens sein, kann ein Sinn mit der Konjektur zur Seite nicht nach und nach auch dahin kommen, wo alle Sinne auf einmal hinführen würden, wenn die Natur der Sache sie daran nicht [32] hinderte? Wenn daher die Anatomie über die verschiedenen Prozesse des lebenden Stimmorganismus bei Hervorbringung der verschiedenen Töne keinen Aufschluß mehr zu geben vermag, so wird es so unverzeihlich nicht sein, in der Beobachtung des sprechenden Menschen durch Gefühl und Gehör da fort zu vermuten, wo die Anschauung stillsteht.

Der Hauptprozeß bei Hervorbringung aller *rohen* Töne wird, wie die Erudition unsrer Zeit nicht mehr sehr zweifelt, so ziemlich genau dieser sein. Die Lunge stößt die zu einem bekannten Zweck in ihr sich sammelnde Luft mittels Zusammenziehung in die Luftröhre und Stimmritze an der obern [33] Mündung derselben empor; und diese geraten dadurch in jene Vibration, welche das Element des Schalles ist.

Bei einigen Tönen ist die Vibration der Luftröhre und Stimmritze merklich, bei andern nicht; deswegen heißen jene *laute*, diese *nichtlaute*.

Die rohen Töne sind nicht ohne Gegensatz; denn ein weiteres Wirken der Stimmorgane bringt die *gebildeten* Töne hervor, gebildete laute sowohl als nichtlaute Töne. Ändert sich nämlich beim Produktionsprozeß des rohen Tones die Spannung, Elastizität, Vibrationsschnelligkeit der Luftröhre und Stimmritze, so wechselt auch der edierte Schall seinen allgemeinen Gesetzen

gemäß, eine Eigenheit, die man Höhe, Tiefe nennt, d. h. es entstehen ge-
[34] bildete Töne der ersten Art, gebildete Musiktöne.

Zu gebildeten Tönen der ersten Art können nur die rohen lauten, keineswegs aber die nichtlauten Töne werden, weil auf diese der Stand der Luftröhre und Stimmritze nur einen unmerklichen Einfluß hat.

In gebildete Töne der zweiten Art, in gebildete Sprachtöne, verwandeln sich die rohen durch die Resonanz, die sie im Munde, bei ihrem Durchgang durch denselben, erregen.

Zu gebildeten Sprachtönen können sowohl laute als nichtlaute rohe werden.

Es gibt zweierlei Reihen gebildeter Sprachtöne: die einen ziehen ganz ungestört durch den Mund, die andern leiden hierbei eine Störung oder
[35] gehen ganz und gar wieder zurück und durch die Nase. Jene verdienen den Namen gebildete reine; diese gebildete unreine Sprachtöne.

Die gebildeten reinen Sprachtöne können beides, laut und nichtlaut, sein.

Die gebildeten unreinen teilen sich in zwei Klassen. Die erste enthält solche, welche sowohl laut als nichtlaut sein können, die zweite solche, welche bloß nichtlaut sind.

Diese genannten Töne alle entstehen durch den Luftausstoß der Lunge: sie verdienen also insgesamt den allgemeinen Namen Lungentöne.

Außer diesen gibt es noch eine Art von Tönen der Menschenstimme,
[36] welche auf eine ganz andre, von dieser generisch verschiedene Art, nämlich ganz allein im Munde durch ein plötzliches Öffnen oder Schließen seiner Teile entstehen, und diese erhalten aus diesem Grunde ganz billig den Namen Mundtöne.

Die Mundtöne leiden keine weitere Unterabteilung.

Die Übersicht aller Töne der menschlichen Stimme hat demnach diese Gestalt.[1]

A. Lungentöne.

a) Rohe.
b) Gebildete.

I. Musik-, II. Sprachtöne.

— 1. Reine, 2. unreine,
— laute sowohl als nichtlaute;
— bloß nichtlaute.

[37] **B. Mundtöne.**

A a. Rohe Lungentöne.

Als Grundton aller gebildeten gibt es nur einen einzigen rohen Lungenton, der durch die veränderte Heftigkeit der Edition eine Verschiedenheit erhält. Der laute rohe Lungenton ist in der menschlichen Sprache nicht sehr gewöhnlich, — gewöhnlicher der nichtlaute.

[1] [Vgl. S. 138. F. T.]

A b I. Musiktöne.

Die Behandlung dieser Töne ist eine Aufgabe für den Tonkünstler; nur so viel wird hier bemerkt, daß jeder laute Sprachton jedes Musiktones fähig ist, worauf die Möglichkeit des Gesanges fußt. [38]

A b II 1. Reine Sprachtöne.

Der Entstehungsgrund dieser Töne ist die Resonanz, die sie bei ihrem ungestörten Durchgang durch den Mund erregen. Diese Resonanz wird durch die verschiedene Stellung der Teile des Mundes verschieden modifiziert, und jede andre solche Modifikation gibt einen andern Sprachton. Die Aufzählung aller Modifikationen ist daher die Aufzählung der Töne selbst . . .[1]

Alle einfachen Töne erhalten verschiedene Kombinationen miteinander. Die natürliche oder auch verstärkte Intonation des reinen Lungensprachtons heißt eine Silbe.[2] Verbinden sich daher mehrere einfache Töne, die zusammen diese Intonation erhalten, so machen sie eine Silbe. Reine Lungensprachtöne können nur je zwei in eine Silbe kommen, weil nur mehr die halbe natürliche [46] Intonation eines solchen Tones deutlich vernehmbar ist. Eine oder mehrere kombinierte Silben, insofern sie das Zeichen eines Dinges ausmachen, heißen ein Wort, und der Inbegriff aller Wörter Sprache.

FIGUREN ALS ZEICHEN DER TÖNE ALS ZEICHEN DER DINGE.

Töne als Zeichen der Dinge sind eigentlich die Wörter, wie am Ende des vorigen Artikels gezeigt wurde. Die Wörter sind unzählbar; wie wäre nun daran zu denken, jedem derselben ein Zeichen zu geben, was die Aufschrift des Vorliegenden zu versprechen scheint? — Wie wäre auf diese Art [47] eine Schrift möglich? — Sie wäre unmöglich, wenn, was ebenfalls gezeigt wurde, die Wörter selbst nicht Kombinationen wären von Teilen, die zählbar sind, von den einfachen Tönen der menschlichen Stimme.

Mit Erfindung dieser Wahrheit ist auch die Hauptsache zur Erfindung der Schrift gethan; denn sofort braucht es weiter nichts mehr, als jedem Tone sein Zeichen, oder was eins ist, die Buchstaben, deren Inbegriff gewöhnlich Alphabet genannt wird, festzusetzen.

Hier scheint nun die Willkür ganz unbeschränkten Spielraum zu haben; allein es ist nicht wirklich an dem. Nur wenn das Individuum bestimmt, bloß für sich bestimmt, nur dann ist seine Willkür ungebunden; sobald aber eine Sache mehrere, viele, unzählige gilt, ist die einzelne Willkür gezwungen, in die Schranken zurückzutreten, die ihr alle übrigen setzen, ihre Stimme [48] wird ganz überhört und nur das Vollkommenste dringt durch. Es steht freilich dahin, ob diese Regel wirklich bei der Bestimmung der Alphabete be-

---

[1] [S. 38—46 bespricht Vf. die 'reinen' und 'unreinen Sprachtöne' sowie die 'Mundtöne' im einzelnen. F. T.]

[2] Die verstärkte Intonation gibt eine lange, die natürliche eine kurze Silbe.

folgt wurde, welche bei den verschiedenen mit der Schrift bekannten Nationen im Gange waren und sind; ja es ist ausgemacht, daß sie ihren Ursprung ganz allein nur in der Willkür des Einzelnen hatten, welchem Kraft, Verstand oder Vorurteil eine gewisse Superiorität über die übrigen erteilte. Allein wie wäre von den Zeiten, in welche die Einführung der Buchstaben bei verschiedenen Nationen fällt, etwas zu erwarten, was man nur einem philosophischen Zeitalter mit Grund zumuten kann? Wir nennen das unsre ein solches; wenn daher unter uns von der Festsetzung eines natürlich allgemeinen
[49] Alphabets die Rede ist, so werden wir uns hoffentlich mit keinem andern als mit einem soviel möglich vollkommenen zufrieden geben.

Werden wir uns ein neues erfinden oder unter den schon vorhandenen und bestehenden verschiedener Nationen wählen?

Das erstere scheint überflüssig, denn nur die ästhetische Form der Buchstabenfiguren kann über den größern oder geringern Wert der Alphabete entscheiden, und es wäre eine Beleidigung der Konstitutoren aller bestehenden Alphabete, wenn man an keinem derselben irgend ein Magnum oder Maximum ästhetischer Schönheit finden wollte.

Die bekanntesten der existierenden Alphabete dürften beiläufig sein: das hebräische, griechische, lateinische, deutsche.

[50] Man kennt die Unbehilflichkeit der hebräischen Charaktere, wie auch die Difformität der Zeichen, welche dies Alphabet für die reinen Lungensprachtöne hat, von den übrigen zu sehr, als daß man ihm lange einen Platz unter den Wettstreitreden gestatten könnte.

Ungleich gefälliger ist die Form, die in den übrigen drei Alphabeten herrscht. Jedes von diesen hat die Eigentümlichkeit, daß es für jeden Sprachton zwei verschiedene Buchstaben enthält, einen simpeln und einen sogenannten großen oder Anfangsbuchstaben. Der Grund des Daseins der großen Anfangsbuchstaben ist die Auszeichnung, welche die Grammatik gewissen Worten beim wirklichen Schriftgebrauch zu geben befiehlt.

Hier drängt sich die nicht unnatürliche Frage auf: gibt ihnen diese
[51] Eigentümlichkeit wirklich einen Anspruch auf höhere Vollkommenheit?

Zur Beantwortung dieser Frage frägt sich dann wieder: fordert die erwähnte Auszeichnung notwendig das Dasein von eignen Buchstaben, die sich in ihrer Einzelfigur so sehr von den gewöhnlichen unterscheiden? Könnte dieselbe simple Buchstabenfigur durch Vergrößerung oder allenfalls zur Abwechslung durch Nebenverzierungen dem lesenden Auge nicht den nämlichen Eindruck verschaffen, als der große Anfangsbuchstabe durch seinen ganz heterogenen Bau? Und dann, wenn ein Alphabet wirklich ein Alphabet wäre, und nicht zwei, wie ohnedies der Fall ist, wäre die Sache nicht erleichtert, vereinfacht, der Natur näher geführt?

Oder im Gegensatze — wollte man die simpeln Buchstaben ganz zurücksetzen und nur von den großen Gebrauch machen? — Allein, wenn man
[52] die gewöhnliche ungeschmeidige Gestalt dieser mit den geschmeidigen jener zusammenhält, wie könnte man so wählen!

Die Form des griechischen simpeln Buchstabens ist nicht schön; er ist zu grazil, zu unbestimmt. Man sehe eine fortgesetzte Reihe solcher Buch-

staben: gleicht sie nicht einem Labyrinth, das beim ersten Anblick den bangen Gedanken erregt, wie auseinander wirren all die Verschlingungen und Verknotungen, wie durchfinden durch die ermüdenden Gestalten alle, wo nur selten eine lieblichere erquickendes Ausruhen erlaubt. — Ja wenn kein andres Alphabet als das griechische möglich wäre, würde der ausschließende Gebrauch der großen Anfangsbuchstaben wirklich keine so verwerfliche Sache sein; denn ihre herrschende Form thut allen Forderungen Genüge, die man mit Recht an sie machen kann, und der einzige Vorwurf, der sie treffen [53]
könnte, wäre der Vorwurf der Ungeschmeidigkeit.

Zum Glücke wurde die herrschende Form der griechischen Anfangsbuchstaben das Muster, nach welchem sich ein ganz neues charakteristisches Alphabet bildete — das lateinische. Die simpeln lateinischen Buchstabenfiguren vereinigen daher nebst allen Vorzügen der griechischen und lateinischen großen auch noch den der Geschmeidigkeit. Die Bestimmtheit, Festheit, Einfachheit und die distinktive, dem Auge so wohlthuende Mannigfaltigkeit derselben ist unverkennbar; und was braucht es bei alledem weiter, als diesem Alphabete den Preis des vollkommensten zuzusprechen, wenn der noch übrige Kämpfer, das deutsche, ihm denselben nicht streitig macht? Wie kündigt das deutsche Alphabet sich an? Der Augenschein zeigt es. [54]
Der Bau des Buchstaben ist lateinisch, seine herrschende Form ist gotisch, ist Überverzierung; alles voll Schnörkel und Krümmungen, jede einzelne Ecke durch mehrere vermieden.

Man scheint in Deutschland schon so ziemlich von dem Unwert dieses Alphabets überzeugt zu sein, und der Gebrauch des lateinischen, das im übrigen Europa so einheimisch ist, wird von Tag zu Tag allgemeiner und beliebter. Nur hie und da läßt sich noch eine grämliche Stimme hören, die über undeutsche Sitten klagt und über das wüste Beginnen, mit den so originellen Buchstaben die letzten Reste alles Nationalstolzes aus dem Reiche zu verjagen. O ihr patriotischen Menschenfeinde, wie weit seid ihr noch [55]
entfernt vom reinen, freien Menschensinn, der so gern die Individualität dem Ganzen hinopfert, der dem Grundsatze folgt, nicht das meine, sondern das beste! Wie würdet ihr erst eine, wenngleich von der ganzen übrigen Welt heiß gewünschte sich erhebende Universalsprache bekriegen, da schon die Einführung eines Universalalphabets eure Galle so sehr erhebt!

Das lateinische Alphabet bleibt demnach auf dem ersten Platze und verdient die Ehre, als das vollkommenste allgemein eingeführt und angewandt zu werden; das lateinische Alphabet in dem Sinne, versteht sich, in dem es hier genommen wurde, als der Inbegriff aller ihrer Hauptform nach einander ähnlichen Figuren zur Bezeichnung der einfachen Töne der menschlichen [56]
Sprache.

Nun zeigt sich bei Betrachtung dieses Inbegriffs von Figuren im Verhältnisse zu jenem Inbegriff der Töne eine Disharmonie, die hier notwendig bemerkt werden muß. Denn nicht jeder der angeführten einfachen Töne erhält nach diesem Alphabet seine eigne bestimmte Figur; und im Gegenteil sind in demselben für mehrere Tonzusammensetzungen dergleichen vorhanden. Gewiß ein Mangel, mit dem es als allgemeines Alphabet nicht wohl

wird bestehen können. Wird es eine unverzeihliche Sünde sein, ihn so zu ersetzen, daß dabei die Einführung ganz rezenter Buchstabenfiguren so viel möglich vermieden wird?! . . .[1]

[67] Hier das ganze auf die angeführte Art entstandene Alphabet.

Lungentöne.

Rohe: Gebildete.

h Musiktöne. Sprachtöne.

Reine:

ω, o, ô, α, α,
a, â, u˙, û˙, η,
e, ê, ɛ, y, i, î.

Unreine:

laut, sowohl als nichtlaut; bloß nichtlaut
m˙, n˙, ḷ, g˙, v˙, r˙; f, χ, s, ʿϑ, ſ.

Mundtöne.

d, b, m, n, l, g, v, r, ι, u, ϑ.

[68] BEMERKUNGEN ÜBER DEN WIRKLICHEN SCHRIFTGEBRAUCH VERSCHIEDENER SPRACHEN, VORZÜGLICH DER DEUTSCHEN.

Das Grundgesetz der Schrift sagt: Wörter werden nur dadurch geschrieben, daß die Zeichen aller einfachen Töne, aus denen sie bestehn, der ordentlichen Folge nach angesetzt werden. Nun beobachte man den wirklichen Schriftgebrauch aller schreibenden Nationen, untersuche, ob sich auch in ihm die Anwendung dieses Gesetzes auffinden lasse: und man wird finden, daß demselben überall mehr oder weniger häufig geradezu Hohn gesprochen wird.

Man kennt die Regellosigkeit, die vorzüglich im Englischen und Französischen so chaotisch herrscht. Da ist kein Ton, der ein eignes unver-
[69] änderliches Zeichen besäße; zusammengesetzte Töne erhalten ein einfaches Zeichen — mehrere Zeichen für verschiedene einfache Töne zusammengenommen müssen wieder als Zeichen für einen einzigen einfachen Ton gelten — kurz ein Wirrwarr, dessen Beschreibung selbst zum Wirrwarr wird!

Und mit diesem schreibt man, muß man schreiben, wenn auch andre das Geschriebene verstehen sollen. Ein fürchterliches Gespenst, das über ganze Nationen einer Zunge ihren eisernen Zepter schwingt, die sogenannte Orthographie, ist es, die dies mit unerbittlicher Strenge fordert, die den

---

[1] [S. 56—66 entwickelt Vf. seine Transskription im einzelnen. F. T.]

Machtruf erhebt: 'Schreibt so, wie es Observanz und Gewohnheit fordern' — und kleinlaut hinzusetzt, 'schreibt so, daß die Ableitung der Wörter im Geschriebenen sichtbar ausgedrückt werde!'

Die denkenden Köpfe beider Nationen kennen diesen Flecken an ihrer [70]
Schrift und fühlen die Beschwerlichkeit desselben zur Genüge; dies beweisen die mannigfaltigen Äußerungen, die vorzüglich in letztern Zeiten sprechend genug zu einer eingreifenden Verbesserung der bestehenden Orthographie aufriefen. — Mögen sie dabei nicht stillstehen und trotz dem Spotte und den Gegenmachinationen der grammatikalischen Zionswächter selbst mutig Hand an ein Werk legen, von dessen Notwendigkeit sie so sehr überzeugt sind; möge ihr gerühmter Nationalstolz sie auch zu einem Unternehmen entflammen, das so ausschließend nur ihre Nation betrifft, das nur Glieder ihrer Nation so zu vollbringen im stande sind, daß alle übrigen bestmöglich damit zufrieden sein können.

Ungleich weniger entfernte sich die Schrift der Deutschen von der [71]
reinen Natur der Schrift überhaupt; desto geringere Anstrengung kostet es eben deswegen der verbessernden Kritik, die einzelnen Flecken zu verwischen, von welchen sie den Händen der Barbarei und Unwissenheit nicht so ganz rein entrinnen konnte. . . .[1]

Die deutsche Schrift hat, sowie ihre eigentümliche Form des Alphabets, auch eine eigentümliche Art, ausgezeichnete Anfangsbuchstaben zu gebrauchen. Denn nicht bloß dem Individualnamen oder dem ersten Worte eines Satzes, sondern jedem, dem die Grammatik den Titel Hauptwort gibt, muß man nach der Forderung der Orthographie die Ehre eines solchen Buchstaben widerfahren lassen. Ob nun dies ein Vorzug der deutschen Orthographie sein mag?

Warum nicht, so lange die Grammatik, wie sie ist, existiert! [95]

Die Erfahrung zeigt es manchmal nur zu fühlbar, daß nicht eine Sprache alle Völker unsres Planeten vereint, sondern daß fast jedes durch seine eigne von den übrigen mehr oder weniger isoliert wird. So widerwärtig diese Einrichtung jedem philosophischen Ohre klingen mag, so notwendig folgte sie doch aus der Natur ihrer produzierenden Umstände. Man blicke zurück in die grauesten Epochen der uns bekannten Menschengeschichte, wohin man die ersten Schritte der Konsoziation gewöhnlich versetzt. — War nicht schon die Gestalt des Globus Ursache genug, größere oder geringere Haufen seiner vorzüglichsten Bewohner, ungeübt, über Gebirge, Flüsse, Seen und [96]
Meere zu setzen, auf hundertfältige Art mehr oder minder genau von allem wechselseitigen Kommerz abzuschneiden? Und wie schnell und leicht konnte

[1] [S. 71—94 gibt Vf. eine eingehende Darstellung des deutschen Schriftgebrauchs und der deutschen Aussprache, in welcher er sich damals freilich noch nicht ganz von der Beeinflussung durch seine Mundart freigemacht hatte. F. T.]

sich bei solchen isolierten kleinern Massen, wo die wechselseitige Berührung derselben Individuen viel häufiger vor sich gehen mußte, jene Korrespondenz des ganzen äußern Lebens erzeugen, deren hauptsächlichstes und notwendigstes Produkt gemeinschaftliche Verständlichkeit, gemeinschaftliche Sprache
[97] war. — So entstanden ganze Nationalsprachen, wie z. B. die gotische.[1]

Die nämlichen Umstände, die zur Entstehung verschiedener ganzer Nationalsprachen beitrugen, waren mit diesen noch nicht erschöpft; ihr Wirken währte auch jetzt noch immer fort; es entstanden also nun die Arten jener, die Provinzialsprachen, welche bei aller Gattungsähnlichkeit der Art nach manchmal bis zur Unverständlichkeit voneinander differieren. So die Arten der gotischen Nationalsprachen in Schweden, Norwegen, Dänemark, Holland, in den verschiedenen Provinzen Deutschlands und in der Schweiz. . . .

Es wäre möglich, daß sich diese Spracharten mit einer anhaltenden Reihe von Jahren so sehr in sich selbst charakterisierten, daß sich zuletzt auch nicht einmal mehr ein Kennzeichen der Gattung an ihnen auffinden
[98] ließe. Allein dem Eintritte dieses Falles ist durch den Gebrauch der Schrift hinlänglich vorgebeugt.

Es hat also jede der gotischen Spracharten ihre Schrift? Die in Schweden, Dänemark und Norwegen und Holland wohl — nicht so aber die in den Provinzen Deutschlands und in der Schweiz. Hier riß eine einzige das Vorrecht der Schrift an sich. Sie wurde deswegen die Sprache aller derjenigen aus was immer für einer Provinz, denen der Umgang mit dieser (der Schrift) ein unentbehrliches Bedürfnis ist, die Sprache aller Gebildeten und legte sich den Titel: deutsche Schriftsprache, hochdeutsche Sprache und im Munde des Ausländers deutsche Sprache überhaupt, bei.

Es ist allerdings gut und lobenswert, daß auf eine solche Weise alle Provinzen Deutschlands gewissermaßen durch eine einzige gleiche Sprache
[99] vereint werden; ja es wäre zu wünschen, daß sich der so geartete Gebrauch einer bestimmten der gotischen Spracharten auch auf jene Nord- und Niederländer erstreckte; nur ist die Frage, welche von allen denselben ist dieser Auszeichnung am würdigsten?

Mit der Sprache verhält es sich wie mit allen Gegenständen der Konvenienz; das, was der Beurteiler selbst hat, ist ihm das vollkommenste, alles übrige ein Ziel seines Spottes oder seiner Verachtung. Menschen, die verschiedene Provinzialsprachen reden, können sich übereinander nicht satt witzeln; der, welcher sich der Schriftsprache bedient, sieht mit Verachtung auf jenen nieder, der dies nicht thut; und er hat auch recht, wenn dieser unter die Klasse der Gebildeten gerechnet sein will, und einem so wesent-
[100] lichen Stücke nach, wie die Sprache ist, unter den Ungebildeten bleibt. Gilt aber der verachtende Blick jener Sprachart, die nicht Schriftsprachart ist, an sich, so ist er die lächerlichste unter den Lächerlichkeiten; denn was braucht es, um jede dieser Spracharten auch zur Schriftsprachart zu machen, mehr, als in ihr zu schreiben, zu dichten, in ihr zu predigen, zu philosophieren,

[1] [In spätern Schriften gebraucht Vf. in diesem allgemeinern Sinne das Wort germanisch. F. T.]

und die Geringschätzung, die sie traf — weil nur Rohe sie gebrauchten, dadurch zu abolieren, daß sie auch der Zunge Gebildeter gewöhnlich wird? — Würde man einmal einen solchen Versuch machen, so ist vorauszusetzen, daß vielleicht keine der bestehenden Schriftsprachart an irgend einer grammatikalischen Spracheigenschaft etwas nachgeben, daß vielmehr manche an Mannigfaltigkeit und Reiz für das Ohr sie übertreffen dürfte. 101

In der That, wenn man auch der bestehenden Schriftsprachart (wie es anders nicht wohl thunlich ist) in ihren Anmaßungen nichts entgegensetzen will — so wäre es doch immer in so manchen Rücksichten eine Sache von Wichtigkeit, auch den übrigen Spracharten den Vorteil der Schrift nicht zu versagen. Man sieht freilich hie und da schon dergleichen Proben, aber gewöhnlich ist ihr Aussehen nicht am anzüglichsten. Denn man schrieb so, daß die genannten Spracharten die Gestalt einer verdorbnen Schriftsprachart annahmen, was sie doch im Grunde ganz und gar nicht sind. Zudem langen die gewöhnlichen Charaktere, mit denen man die Sprachart der Gebildeten schreibt, zur bestimmten Bezeichnung all der Töne, die in jenen vorkommen, nicht hin; daher konnten die bisherigen Schriften dieser Art nie so vollkommen 102
ausfallen, wie sie es eigentlich sollten.

Hier ein paar Proben andrer Art, geschriebener, in Deutschland vorkommender Spracharten.

γ̩ä hω̈üd gsagd_, māg˙ ſωl i ω̄ǖχ̩i gêï, a vïëd ma mâ b_fa hγ̩ä fēïân.

vωs dω̈üd_ dïëd_s mīdânānâ g‾hω̄ǖsn̈?

mâ lëïs mōïla, vëï fl̩ gω̄ǖa hω̈üsd du˙ dên ſω̈ä?

er hωd gsagd_, māng˙ sol i nω gëä, er verd mâ mäï ros her fïërn̈.

i hω ω̄lva sar, hàïd verd a rγ̩χ̩ds dū˙nàvēda g‾hêmâ.

gël̤ du˙ hωsd mâs nɜd_ glab_d_! — 103

d_irōla sàn lufd_i,

d_irōla sân fro;

si drîng˙ha ïër väïnal̩

ûnd dānd_sn̈ a so. —

γ̩r had dsu˙ mïër gsagd_, si sēïa nit da gevēsa.

Ne, das il falōga. U. s. f.

III. SCHRIFTUNTERRICHT, WIE ER SEIN KÖNNTE UND SOLLTE.

Mit lichten, richtigen Begriffen über die eigentliche Natur und die Gesetze der Schrift ausgestattet, was kann einem Lehrer von übrigens unver- 104
dorbenem Sinne leichter sein, als einen Zögling von ebenso natürlicher Empfänglichkeit auf die angemessenste Art über denselben Gegenstand ebenso lichtvoll und richtig zu unterrichten?

Welche Zartheit des Alters ist fähig, einen solchen Unterricht zu empfangen, so zu empfangen, daß sie den Gegenstand desselben nicht bloß in sich hinein memorieren läßt, sondern daß sie ihn mit eigner Anstrengung selbst erobert und dadurch das Bewußtsein eigner Kraft, das einzige wahre Triebrad erhöhtern

Lebens, in sich mehrt und befestigt. Freilich ist auch hier wieder der Vater, die Mutter der beste Lehrer, die beste Lehrerin; das Verhältnis zwischen Eltern und Kinde gibt eine ganz eigne mutuelle Verständlichkeit, die der Mietling, er nenne sich Haus- oder Schullehrer, nur selten zu erreichen im stande ist.

[105] Der manchmal wider Willen sich aufdringende Gedanke: um Brot lehr' ich euch — um Brot lehrt er uns! — bleibt doch immer ein sonderbarer Gedanke! — Allein wer ändert den Stand der Dinge, der uns nun einmal Haus- und Schullehrer zum unerläßlichen Bedürfnis macht? Gibt es doch schon hie und da auch Lehrer dieser Art, denen der Name Mietling, in mehr als äußerer Hinsicht gegeben, eine reelle Beleidigung wäre, wahre väterliche Lehrer! Diese werden auch beim Unterricht in der Schrift alles das leisten können und wollen, was mit ihrem ehrwürdigen Charakter als echter Stellvertreter zur Erziehung unfähiger, durch fehlende äußere und innere Bedingungen dazu unfähiger Eltern, nicht im Widerspruch steht.

Viel leichter ist die Bürde des Hauslehrers als die, welche auf dem Rücken des Schullehrers lastet.

[106] Der Mensch, vorzüglich der noch unverdorbene, verliert sich nicht gern unter dem Gemenge der Mehrheit, er liebt die Auszeichnung seines Ichs. Reizlos klingt ihm das Ihr, worunter er sich so unbestimmt verstanden fühlt; das individuelle Du ist seinen Selbstbestimmungsnerven verwandter. Person gegen Person mit dem Lehrer lernt daher der Zögling am liebsten, denn so kann er die Sache des Unterrichts nach seinen Bedürfnissen auf alle Seiten wenden und erforschen; da er sie auf jede andre Art nur nach den Umrissen sehen, manchmal nicht genug, nicht deutlich sehen kann, in denen man sie der Mehrheit gewöhnlich zeigt.

Dieser Eigenheit Genüge zu leisten, steht fast immer in der Macht des
Hauslehrers; denn die Anzahl seiner Lehrlinge wird sehr selten zu der Größe
[107] anwachsen, die ihn außer derselben versetzen könnte; was bei dem öffent-
lichen, dem Schullehrer meistens der Fall ist.

So zuversichtlich es daher zu erwarten ist, daß der sokratische Schrift-
unterricht für Eltern und Hauslehrer ausführbar und von all der gesegneten
Wirkung sein werde, die ihm natürlicherweise folgen muß: so viel Bedenk-
lichkeiten leidet es auch, ob sich dies für Lehrer in größern Erziehungsinstituten
und ordentlichen Stadt- und Landschulen ebenso verhalten dürfte; — und
Lehrer dieser Art sind doch die Wege, auf welchen bei weitem der Majorität
der Menschen das bißchen Kenntnisse zugeführt wird, die man ihr von ge-
wissen Stellen aus zukommen zu lassen für gut hält, was also für diese Wege
[108] nicht paßt, wie kann das als Trost, als Sublevamen der bedrängten Mensch-
heit erscheinen?

Allein — diese Bedenklichkeiten — sind sie bloß eingebildet, bloß Produkte ängstlicher Anstrengungsscheu, oder sind sie reell?

Man setze einen Schullehrer, in den meisten Stücken das Gegenteil der gewöhnlichen, einen Schullehrer, der nicht so fast um Brot, als um Ehre und eignen innern Genuß seinem Amte obliegt, man setze den würdigen Ovenaleso — wie unterrichtet er seine Zöglinge in der Schrift?

Die Anzahl aller derjenigen, welche seine Schule besuchen, beläuft sich
ziemlich hoch; denn er gibt in mehreren Zweigen menschlicher Kenntnisse
Unterricht. Nach diesem Unterrichte sind sowohl die zu unterrichtenden
als auch die Lehrstunden verschieden und zweckmäßig eingeteilt. So hat
auch der Schriftunterricht seine bestimmten Zeiten und Zuhörer. Diese bilden [109]
zweierlei Klassen, eine Klasse von solchen, welche noch gar nicht mit der
Schrift bekannt sind, und eine zweite von solchen, welche sie schon kennen
und sich in ihrem Gebrauche üben.

Die erstere ist es, der er als der wichtigsten in den ersten Tagen des
eröffneten Unterrichts seine größte Aufmerksamkeit und Anstrengung widmet
— in den ersten Tagen; denn es kostet ihm nicht mehr als etliche Tage,
um die meisten Mitglieder derselben in den Stand zu versetzen, in die zweite
Klasse vorzurücken. So wie überhaupt die Stunden seines Unterrichts Stunden
der Ergötzung seiner Schüler sind, so sind es die ersten Lektionen, die er
den Schriftanfängern gibt, um so viel mehr, da sie sich gewöhnlich noch im [110]
Alter des Steckenpferdes und der Puppe befinden. Kleine Experimente,
wechselseitige Erzählungen, Rätsel u. s. f. machen ihren Inhalt aus. Diese
erzeugen gegenseitige Vertraulichkeit und führen unvermerkt auch auf den
Hauptzweck des Lehrers.

Er erzählt z. B. einem bestimmten seiner kleinen Konversationsfreunde
von stummen Menschen, und wenn er dessen Mitgefühl erregt hat, wirft er
ihm die Aufgabe auf, wie es ein solcher machen müßte, um sich andern ebenso
verständlich mitzuteilen, als es durch die Sprache des Mundes geschieht, oder
(Individualität zieht mehr an) was er thun müßte, um einem fragenden anzu- [111]
zeigen, wie er heiße? Mit Aufgaben dieser Art, die sich aus der Betrachtung
der Vorteile, welche die Schrift den Menschen gewährt, häufig ziehen lassen,
läßt er sie sich so lange herumtummeln, bis er glaubt, daß sie im Verstande
eines jeden bleibenden Eindruck gemacht haben.

Mit der Auflösung derselben von ihrer Seite sieht es gewöhnlich sehr
schwierig aus: dies und der wechselseitige Wetteifer macht die Anstrengung
danach nur desto inniger, desto allgemeiner. Man kommt auf verschiedene
Entdeckungen; vorzüglich die Zeichensprache soll alles auflösen — allein es
zeigt sich dann doch immer, daß sie dazu noch nicht hinlangt. Die Wort-
sprache ist so auffallend als Bedingung mit im Spiele.

Man fällt auf diese, man bemerkt, was der Mund, die übrigen Organe [112]
dabei zu thun haben — die einfachen Töne — ein kleiner Anstand, und
man erstürmt die Hauptsache, man kömmt auf den Gedanken, diese Töne
zu bezeichnen. Jeder Zögling bestimmt einige Zeichen für einige Töne, und
mit diesen selbsterfundenen Buchstaben nun geschrieben — freilich nicht mit
Feder und Papier — Kreide und Tafel, oder noch lieber ein Stock und eine
ebne Sandfläche sind der ganze Schreibapparat.

Indes macht man die Entdeckung, daß diese Buchstaben, diese Schrift
nur in ihrem Kreise verstanden wird — eine kleine Verlegenheit, bis man
erfährt, daß auch in der übrigen weiten Welt schon etwas dergleichen,
daß Buchstaben und eine Schrift eingeführt ist, die von einer ungleich größern [113]
Anzahl von Menschen gekannt und in tausend verschiedenen Fällen gebraucht

wird. Alles, was nun übrig ist, ist die Kenntnis dieser Schrift, und eine gewisse mechanische Fertigkeit im Gebrauch derselben, welche in der zweiten Klasse der Schriftzöglinge etwas langsamer erobert wird. —

So macht es Ovenaleso, und was hindert jeden andern, das nämliche oder etwas ähnliches zu thun?

Freilich muß man, um dies zu können, schon selbst so etwas von einem Ovenaleso sein, von einem Ovenaleso an Wissen und Wollen; ist man's nicht — o dann! dann wird man, trotz Bibliotheken von Mustern sokratischen
114] Unterrichts in der Schrift, bei dem bleiben, was Väter, Ahnen und Urahnen hatten — beim ABC.

PRINZIPIEN DER SPRACHENTWICKELUNG.[1]

III. GESCHICHTE DER LAUTE UND LAUTKOMPLEXE.

§ 9. Sowohl die geschichtlichen Zeugnisse als auch das Nichtübereinstimmen der Schrift und Aussprache, das in höherm oder geringerm Grade in jeder Schriftsprache beobachtet werden kann, beweisen uns die Veränderlichkeit der Laute in der Zeitdauer. Wo in einer Sprachepoche bestimmte Laute vorkommen, da treten in einer andern Epoche oft etwas andre Laute auf; wo die Römer *j* aussprachen, da sprechen die Italiener *dz̨* (jam — già); wo in bestimmten Fällen die Römer *i, u* aussprachen, da sprechen die Italiener *e, o* (piscem, dulcis — pesce, dolce).

Wir wollen es versuchen die Thatsache der Veränderlichkeit des Lautes in der Zeitdauer auf Grund dessen zu erklären, was wir schon über den Laut wissen. Wir haben bereits gesagt, daß die Artikulation eines jeden Lautes zwischen bestimmten Grenzen schwankt, daß der Laut ein bestimmtes Gebiet inne hat; ferner, daß das Gebiet desselben Lautes bei Personen, die eine gleiche Mundart reden und derselben Zeit angehören, ungefähr identisch sein wird. Wollen wir aber unsre Betrachtung, sozusagen, nicht in horizontaler, sondern vertikaler Richtung verfolgen: wie weit wird das Gebiet eines gewissen Lautes bei mehreren aufeinander folgenden Generationen sein? Augenscheinlich muß es weit umfangreicher sein als das Gebiet, das diesem Laute in irgend einem bestimmten Zeitpunkte eigen ist. Wir müssen jetzt bestimmen, auf welche Art sich der Laut auf diesem Gebiete fortbewegen wird.[2]

Als Beispiel wollen wir den Laut k_i hervorheben. Wir wollen dessen Gebiet als eine Linie darstellen, an deren einem Ende der Laut k_i eine sehr geringe Palatalnüance (k_i^1) und am andern Ende eine sehr bedeutende Nüance (k_i^n) haben wird; mit den zwischen k_i^1 und k_i^n liegenden Artikulationen erhalten wir die Reihe:

$$k_i^1 \ldots k_i^2 \ldots k_i^3 \ldots k_i^4 \ldots k_i^5 \ldots k_i^6 \ldots k_i^7 \ldots\ldots k_i^n.$$

Stellen wir uns vor, daß wir bei der Aussprache des k_i die Artikulation k_i^2 hervorbrachten. Was für eine Artikulation werden wir das folgende Mal bei der Aussprache desselben Lautes hervorbringen? Jede Artikulation wird

[1] Fortsetzung zu II. 268.

[2] Vgl. PAUL, PRINZ., 47 ff.; vgl. auch das ganze III. Kapitel.

von der unbewußten Erinnerung ähnlicher schon früher hervorgebrachter Artikulationen regiert. Wir können deshalb dieselbe Artikulation k_i^2 zu stande bringen. Unser Gedächtnis bewahrt aber nur annähernd genau das Bild von frühern Artikulationen, und unsre Organe verrichten nur annähernd dieselbe Arbeit, zu deren Ausübung wir sie nötigen. Es ist deshalb weit wahrscheinlicher, daß wir das folgende Mal nicht die Artikulation k_i^2, sondern irgend eine von den angrenzenden Artikulationen, k_i^1 oder k_i^3, machen werden. Nehmen wir an, daß wir das zweite Mal die Artikulation k_i^3 hervorbringen. Was für eine Artikulation werden wir das dritte Mal hervorbringen? Die uns eigne unbewußte Erinnerung an die Artikulation des k_i-Lautes muß als komplizierte Erinnerung aller von uns hervorgebrachten Artikulationen des k_i-Lautes gelten; aber nicht alle von uns hervorgebrachten Artikulationen nehmen an dieser komplizierten Erinnerung gleichmäßig Teil: es herrschen hier unsre spätern Artikulationen vor, da sie sich im allgemeinen dem Gedächtnis besser einprägen. Nach der Vollführung der Artikulation k_i^3 werden die Chancen zur Erzeugung der Artikulation k_i^4 weit bedeutender sein als die Chancen für k_i^1 u. s. w.

Man sieht daraus, daß in der Geschichte des k_i-Lautes zwei Fälle vorkommen können: seine Artikulation braucht nicht über die Schranken des kleinern Teiles der von uns angenommenen Linie k_i^1—k_i^2 zu treten, oder — ein weit wahrscheinlicherer Fall — sie kann diese Schranken überschreiten; und, indem sie dieselben überschreitet, sich beständig verändern, sich in bestimmter Richtung auf der erwähnten Linie fortbewegen.[1] Mit dem Weiterrücken des Ortes der Artikulation verändert sich auch der Laut selbst; seine Palatalnüance nimmt zu. Das Ergebnis solch eines Weiterrückens (Verschiebens) ist, daß k_i in das Gebiet des Nachbarlautes t_i übertritt, d. h. statt des Lautes k_i spricht man den Laut t_i aus.

Solche Umwandlungen heißen **spontane Wandlungen**. Alle Laute, gleich dem untersuchten Laute k_i, sind diesen Wandlungen unterworfen; ihre Artikulation braucht eine mehr oder minder geraume Zeit nicht über die Schranken des geringen Teiles ihres Gebietes zu treten; aber sobald sie diese Grenzen überschreitet, fängt der Laut an sich allmählich zu verändern. Wir wählten als Beispiel die augenscheinlichste O r t v e r s c h i e b u n g d e s L a u t e s. Man muß aber nicht vergessen, daß das, was wir als Lautgebiet bezeichnen, etwas sehr kompliziertes darstellt. Der Lautwandel ist nicht nur bei allmählicher Verschiebung der Artikulationsstelle möglich, sondern auch z. B. bei der allmählichen Veränderung der Stärke beim Verschluß und der Explosion des Konsonanten (k — $k_‘$ — kx — x). Allerdings sind wir nicht im stande Augenzeugen von irgend einem spontanen Lautwandel zu sein: unser Leben ist zu

---

[1] Vgl. Ch. Darwin, Über die Entstehung der Arten, übersetzt von Dr. H. G. Bronn. Stuttgart 1863. S. 17: 'Es scheint ferner ganz klar zu sein, daß . . . wenn ihre [der organischen Wesen] Organisation einmal abzuändern begonnen hat, diese Abänderung gewöhnlich durch viele Generationen fortwährt.'

Vgl. auch urspr. k, $g + i$, e = lit. k_i, $g_i + i$, e; lett. fast t_i, $d_i + i$, e; slaw. $t\underset{\smile}{s}$, $\underset{\smile}{z} + i$, e.

kurz im Vergleich mit dem Leben des Lautes. Deshalb kann uns nur die Sprachgeschichte Beispiele von solchen Lautveränderungen darbieten; die Andeutungen der Geschichte sind aber notwendigerweise recht spärlich: die Schrift bezeichnet uns nur die am meisten charakteristischen und für das Ohr wahrnehmbaren Phasen, in welchen der bestimmte Laut auftritt.

Obgleich wir nicht im stande sind die spontanen Wandlungen in der unsrer Beobachtung zugänglichen Sprache zu bemerken, ist es dessenungeachtet unzweifelhaft, daß sie in der letztern in der Form von unzähligen, aber unbedeutenden Verschiebungen ihrer Artikulation stattfinden, Verschiebungen, die nur im allgemeinen regelmäßig sind, in der Form von unzähligen Schwankungen der Artikulation in der oben angeführten Linie mit der Neigung bald nach dem einen bald nach dem andern Ende dieser Linie.

§ 10. Ist jeder Lautwandel so allmählich und ununterbrochen, wie wir es im § 9 dargestellt haben? Wir müssen gleich anfangs bemerken, daß die Frage über den Lautwandel zu den am wenigsten erörterten gehört. In der vollständigsten Untersuchung dieses geschichtlichen Teils der Anthropophonik, in SIEVERS' PHONETIK, ist dem Lautwandel nur der II. Teil des Buches eingeräumt, und die zwei Kapitel, die über diesen Gegenstand handeln, sind, unsrer Ansicht nach, nicht die am meisten vollendeten dieses Werkes. Der Leser muß sich deshalb über den fragmentarischen und bescheidenen Charakter der folgenden Bemerkungen nicht wundern.

Es gibt Fälle, in denen man allmählichen Lautwandel nicht annehmen kann. Haben wir singularis neben pluralis oder *kъ̜n̦ìfól̦* канифоль (Geigenharz) neben colophonia[1], so kann hier natürlich vom allmählichen Übergang des *l* in *r* oder *n* nicht die Rede sein. Läßt man von einem Kinde oder von einem Ungebildeten irgend einen Komplex partra aussprechen, so wird am wahrscheinlichsten die Lautgruppe paltra oder partla ausgesprochen werden. Oft kann ein ähnlicher Komplex sogar bei bewußter Anstrengung des Redenden nicht zu stande kommen. Wir wollen noch ein paar ähnliche Beispiele anführen: Das russ. Volk spricht *șìk̦kl̦ètár̦* секретарь, *kъ̜ntsèr̦ál̦jà* канцералія, poln. cyrulik aus chirurgus, franz. rossignol aus lusciniola, poln. pchła statt etym. *płcha, cf. altkirchensl. блъха, serb. svak, tko statt vsak, kto u. dgl. In allen diesen Fällen verändert sich die zur Aussprache minder fähige Gruppe von Lauten oder sie werden so umgesetzt, daß sich eine für die Aussprache weit leichtere Gruppe bildet. Deshalb wird auch der Ausdruck 'Lautwandel' in solchen Fällen nicht entsprechend sein: vielleicht wird es richtiger sein dies als Ersatz, **Vertauschung**, Unterschiebung des Lauts oder richtiger einer Lautgruppe zu nennen.

§ 11. Wenn die im vorigen erwähnten Fälle sich dadurch erklären, daß unsre Organe nicht immer diejenige Arbeit verrichten, zu der wir sie nötigen möchten, so erklären sich die Fälle, auf die ich im folgenden hinweisen will, durch **Fehler bei der Auffassung.** Man kann nicht umhin mit PAUL[2] übereinzustimmen, daß ein einzelnes und von zufälligen Umständen abhängendes

[1] Aus dem Griech., von KOLOPHON, einer Stadt in Kleinasien.

[2] PRINZ. 59 u. ff.

Verhören gar keine festen Ergebnisse für die Lautgeschichte haben kann. In der That, sollten wir aus irgend welchem Grunde ein undeutlich ausgesprochenes Wort nicht deutlich hören, so werden wir bei dessen Auffassung das undeutlich vernommene nach der in unserm Gedächtnis bestehenden Gestalt des Wortes unbewußt verbessern; außerdem können wir die Bedeutung des undeutlich gesagten aus den Worten schließen, die es begleiten; endlich werden wir, sollte uns weder das eine noch das andre gelingen, den Redenden um Wiederholung bitten. Paul aber hat einen ganz andern und sehr wichtigen Fall außer acht gelassen.

Es gibt Laute, die so wenig von andern Lauten unterschieden sind, oder überhaupt so undeutlich vernommen werden, daß sie bei allen undeutlich sind; bei solchen Lauten nimmt die Wahrscheinlichkeit des Verhörens bedeutend zu. Und da hier der Grund des Verhörens in der Natur der Laute liegt, so hat die Erscheinung nicht den Charakter des Zufälligen und Vereinzelten, wie es in dem Falle sein wird, den Paul erwähnt. Z. B. die russ. palatalen hinterlingualen k_i, g_i unterscheiden sich sehr wenig von den palatalen vorderlingualen t_i, d_i; deshalb kann man die Aussprache $t_i i s_i t_i$, $d_i \acute{\imath} r_i \grave{a}$, $\acute{a} n d_i \grave{\imath} l$ statt кисть (Hand), гиря (Gewicht), ангелъ (Engel) für die Volksmundart als normal anerkennen. In dem Worte солнце *sóntsè* Sonne wird der Laut *l* entweder gar nicht oder so undeutlich vernommen, daß er sich der Null nähert. Dasselbe kann man vom poln. ł in den Praeterita niósł (trug) tłukł (stieß) padł (fiel) grzebł (grub ein) oder vom Laute w im Worte królewstwo (Königreich) u. dgl. behaupten. In der Mundart von Stolbica des Resiathales spricht die ältere Generation ein sehr schwaches *h* aus (= altslaw. x, g), während die jüngere Generation in den entsprechenden Fällen schon keinen Laut ausspricht, was zuweilen von ältern Leuten als leichtsinnige Geckenhaftigkeit streng gerügt wird.[1] Natürlich liegt die Ursache dieser Erscheinung gar nicht in der Absicht der jüngern Generation die Sprache zu entstellen, sondern in einem systematischen Verhören. Stellen wir uns, unabhängig von den eben erwähnten Thatsachen, auf den theoretischen Standpunkt, so werden wir zugeben müssen, daß es sonderbar wäre Schwankungen in der Aussprache des Lautes zuzugeben und eben solche Schwankungen in dessen Auffassung zu verneinen. Auf Grund dessen müssen wir die Möglichkeit einiger Störungen, oder richtiger Sprünge in der Geschichte des Lautes zugeben. Das *h* der Stolbitzer Mundart ist ein Laut, der sich, sozusagen, in der Richtung zur Null verändert. Nehmen wir an, er müsse bis zur Null x Stufen zurücklegen, und habe gerade jetzt n Stufen zurückgelegt; er muß also noch h_{n+1}, h_{n+2}, $h_{n+3} \ldots h_{x-1}$ zurücklegen. Diese Stufen würde der Laut durchaus zurücklegen, wenn er im Laufe eines bestimmten, wahrscheinlich sehr großen Zeitraums von einer und derselben Person ausgesprochen würde. Wenn aber das von einer Generation ausgesprochene h_n schon sehr undeutlich ist, so wird die folgende Generation es meistenteils schon nicht mehr vernehmen, und gewöhnt sich allmählich

[1] Vgl. J. Baudouin de Courtenay. ОПЫТ ФОНЕТИКИ РЕЗЬЯНСКИХ ГОВОРОВ 1875; 12 f.

diejenigen Wörter ohne h_n auszusprechen, wo die ältern Leute gewohnt waren das letztere auszusprechen.

Sollte als Resultat der Ungenauigkeit in der Auffassung der Ersatz des einen Lautes durch einen andern (z. B. des Lautes k_i durch den Laut t_i) oder durch Null erscheinen, so werden wir in beiden Fällen berechtigt sein zu behaupten, daß diese Ungenauigkeit zur Beschleunigung des Lautwandels führe.

§ 12. Es gibt Fälle eines **scheinbaren Lautwandels.** Haben wir statt der etymologischen *μροτός, *μλώσκω βροτός, βλώσκω, so kann man in diesem Falle nicht einen allmählichen Übergang des Lautes μ in β annehmen: zwischen μ und ρ entsteht ein sekundärer Laut β (vgl. lat. numerus, camera und franz. nombre, chambre); darauf verschwindet das ursprüngliche μ.[1] Desgleichen kann man auch nicht zugeben, als verändre sich allmählich im Lat. bis die Gruppe *dv* in *b*. Wir können uns nur folgenden Veränderungsgang vorstellen: dvis — dbis — bis. Derselbe Laut *b* wird wahrscheinlich auf demselben Wege aus der Gruppe *gv* erhalten: gvos — gbos — bos. Noch weniger ist die Möglichkeit der Veränderung von v_i in z_i zuzugeben auf Grund von solchen Fällen, wie das poln. wilk (Wolf) neben $z_i il_i k$ in der Mundart der Kurpen ($v_i il_i k$ — $v_i z_i il_i k$ $z_i il_i k$). Das Eintreten des sekundären Lautes *v* im serb. kuvar (Koch) ist im stande die irrige Ansicht von der Möglichkeit des Übergangs von *x* (ch) in *v* einzuflößen. Es ist etwas schwieriger sich die in vielen Sprachen gewöhnliche Umwandlung des auslautenden *m* in *n* zu erklären. Das Schwinden der Lippenartikulation kann in diesem Falle durch die besondere Schlaffheit erklärt werden, mit welcher der Wortauslaut ausgesprochen wird. Wie soll man aber das Eintreten der vorderlingualen Artikulation erklären? Ich finde nur folgende Erklärung: das Niederlassen des Gaumensegels wird so oft von der vorderlingualen Artikulation begleitet, daß das erstere die letztere hervorruft; angrenzende oder gleichzeitige Reflexe sind fähig sich gegenseitig hervorzurufen.

§ 13. Oben überzeugten wir uns, daß die Laute einer gewissen Sprache, ihr System und ihre Komplexe eine bestimmte Einförmigkeit darbieten. Sind wir berechtigt dergleichen Einförmigkeiten im Wandel der Laute und der Lautkomplexe zuzugeben? Sind wir berechtigt dynamische Gesetze des Lautes, des Lautsystems und der Lautkomplexe zuzugeben, Gesetze, die den oben angenommenen statischen entsprechen? Beim jetzigen Standpunkt der Wissenschaft würden wir vergebens direkte Beweise von der Existenz dieser Gesetze aufzufinden suchen. Es gibt aber dafür indirekte Beweise. Indem wir die theoretischen Betrachtungen beiseite lassen, die für die Annahme einer absoluten Gesetzmäßigkeit des Lautwandels sprechen, finden wir diese indirekten Beweise, sozusagen, in der Einförmigkeit der Ablagerungen der Lautgesetze. Wir wollen diese Einförmigkeiten im folgenden untersuchen.

---

[1] [Des Vf. Erklärungsversuche in diesem § dürften die Sprachphysiologen nicht ganz befriedigen. F. T.]

§ 14. Es genügt sich etwas in das Erörterte hineinzudenken, um zum Schluß zu gelangen, daß der Ausdruck 'Lautgesetz' sehr ungenau ist. Es gibt keine selbständigen, primären Lautgesetze; selbständig und primär sind nur **physiologische Gesetze.** Alle Einförmigkeiten der Phonetik — mögen es Einförmigkeiten der Laute und ihrer Komplexe sein, oder Einförmigkeiten der Lautwandlungen und der Wandlungen ihrer Komplexe — erscheinen nur als Resultat der Einförmigkeit der Artikulationen und der Gruppen von Artikulationen oder als Einförmigkeit in der Umwandlung einzelner Artikulationen und Gruppen von Artikulationen.[1] Man muß dabei nicht außer acht lassen, daß nicht jede Erscheinung oder Veränderung auf der Seite der physiologischen Erzeugung der Sprache von einer hörbaren Wirkung begleitet wird. Man kann sagen, die physiologische Erzeugung und Akustik der Sprache wandern einen Weg entlang, aber nicht pari passu.

Jedes einzelne Resultat von dem, was wir als Gesetz des Lautwandels betrachten, ist nichtig. Lenken wir die Aufmerksamkeit auf irgend einen Laut, z. B. *k*, so können wir gar keinen Unterschied zwischen diesem Laute und dem *k* aufweisen, welches wir ein paar Jahre vorher ausgesprochen haben. Wäre sogar irgend ein Unterschied vorhanden, so sind wir doch nicht im stande denselben selbst zu bemerken, denn wir können unser *k* nur mit unsrer Vorstellung von diesem Laute vergleichen; unsre Vorstellung aber ist ebenso wandelbar wie der Laut selbst: die Vorstellung bildet eine komplizierte Erinnerung aller von uns ausgesprochener *k*, eine Erinnerung aber, in welcher die *k*-Laute vorherrschen, die wir in letzter Zeit ausgesprochen haben. Dessenungeachtet konnte sich unsre *k*-Artikulation während mehrerer Jahre unsres Lebenslaufes bedeutend verändern. Wir werden zu demselben Resultate gelangen, wenn wir uns irgend einen Lautkomplex, z. B. (das russische) k_ii, ansehen. Allerdings empfindet unser Gehörorgan einen bedeutenden Unterschied zwischen dem den Komplex anfangenden Konsonanten und dem Laute *k* im Komplex *ka*. Wir sind aber nicht berechtigt all die Palatalität unsres k_i dem Umstande zuzuschreiben, daß ihm der Palatalvokal *i* nachfolgt, dessen physiologische Arbeiten in den Moment k_i eingreifen müssen. Ein paar Jahrhunderte früher hatte vielleicht dieser Laut in demselben Komplex nicht all die Palatalität, welche er jetzt besitzt. Eine gewisse Palatalnüance (vielleicht selbst gar keine akustische, sondern ausschließlich genetische) mußte er von seinem Nachbar, dem Vokal *i*, erhalten, aber die bedeutende jetzige (nicht bloß genetische, sondern auch akustische) Palatalität kann ein Produkt der spontanen Lautentwickelung sein.

Wir müssen aber nicht vergessen, daß so gering einzelne Resultate der Wirkung von Lautgesetzen sein mögen, die Gesetze selbst im Laufe von ungeheuren Zeiträumen wirken, und durch das Anhäufen von geringen Wandlungen im Verlaufe von Jahrhunderten bedeutende Unterschiede entstehen können. In der Natur sehen wir überall große Resultate der Arbeit von Ursachen, die in vereinzelter Wirkung unbedeutend, aber durch ihre Zeitdauer gewaltig sind.[2] Wir können deshalb, wenn wir die Laute einer ge-

[1] Vgl. Sievers, phon. 4.

[2] Ch. Darwin, über die entstehung ... S. 515 sagt, 'daß wir stets behutsam in

wissen Sprache historisch vergleichen, erwarten bedeutende Ablagerungen von Lautgesetzen anzutreffen, um einen bildlichen Ausdruck zu gebrauchen. Noch mehr. Indem wir die Regelmäßigkeit der Wirkung von Lautgesetzen einsehen, müssen wir eine gewisse Regelmäßigkeit, eine gewisse Einförmigkeit auch in diesen Ablagerungen erwarten. Wenn ein Fluß an den Stellen, wo dessen Lauf langsamer wird, während ganzer Jahrhunderte täglich in unbedeutenden Quantitäten Sand ablagert, so können wir erwarten an dessen Ufern gewaltige sandige Ablagerungen anzutreffen, wenn sie nicht vernichtet oder durch irgend eine Gewalt, z. B. den Willen des Menschen, entfernt sind.

§ 15. Wir wollen jetzt untersuchen, was für Einförmigkeiten von Ablagerungen der Lautgesetze man in einer gewissen Sprache antreffen kann, und zunächst die Lautkomplexe betrachten und erst später zur Untersuchung der einzelnen Laute übergehen.

1. Jeden gegebenen Sprachzustand muß man als Produkt der vorhergehenden Entwickelung betrachten. Wie wir schon früher bemerkt haben, werden wir in einer gewissen Sprache in irgend einer bestimmten Zeit nur bestimmte, nicht aber verschiedenartige Lautkomplexe antreffen, nur eine beschränkte Anzahl aus der ganzen Summe von Komplexen, die theoretisch von den vorhandenen Lauten der Sprache möglich sind. Diese Erscheinung können wir als erste Einförmigkeit in den Ablagerungen der Lautgesetze betrachten; sie würde nicht möglich sein, wenn die gleichartigen Laute (vgl. die statischen Gesetze im § 4) nicht gleichartigen Wandlungen (vgl. die dynamischen Gesetze im § 13) ausgesetzt wären.

2. Wir werden dann Gruppen antreffen, die allen ihren Lauten nach gleichartig, aber einem oder einigen Lauten nach verschiedenartig sein werden. Wir wollen einige Beispiele solcher Gruppen aus der russischen Sprache anführen:

Durch Vokale unterscheiden sich die folgenden Gruppen:

v¡ez ‖ *voz*, *n¡es* ‖ *nos* in *v¡èzú* везу ich führe zu Wagen, *vos* возъ Wagen, *n¡esú* несу ich trage, *vὴdànós* водоносъ Wasserträger, Wassereimer;

m¡erz ‖ *moroz* in *m¡órznu* мерзну ich friere, *màrós* морозъ Frost;

sm¡at ‖ *smut* in *sm¡àt¡én¡jæ* смятенie Verwirrung, *smútà* смута Unruhe, Aufruhr;

sɪx ‖ *sux* in *vὴsɪxát¡* выcыхать trocken werden, *sùxój* сухой trocken.

Durch Konsonanten unterscheiden sich folgende Gruppen:

mag ‖ *moẓ* in *màgú* могу ich kann, *móẓὴṣ* можешь du kannst;

t¡ek ‖ *t¡etṣ* in *t¡èkú* теку ich fließe, *t¡ètṣóṣ* течешь du fließest u. s. w.

Man kann auch mehr als ein Paar von solchen Gruppen antreffen, z. B.

dox ‖ *doṣ* ‖ *dɪx* ‖ *dɪṣ* ‖ *dux* ‖ *duṣ* ‖ *tx* u. s. w. in *vz-dóx* вздохъ Seufzer, *vzdóṣ-nὴjæ* вздошье der untere Teil der Brust, *dɪ̀x-án¡jæ* дыханie Atmen, *dɪ̀ṣát¡* дышать atmen, *dux* духъ Geist, *duṣá* душа Seele, *zá-tx-lὴj* затхлый muffig.

---

der Zulassung einer großen Veränderung sind, deren Mittelstufen wir nicht kennen ... Der Begriff ... kann nicht die ganze Größe der Wirkung zusammenrechnen und begreifen, welche durch Häufung einer Menge kleiner Abänderungen während einer fast unendlichen Anzahl von Generationen entsteht.'

Man wird bemerken, daß die erwähnte Einförmigkeit eine Einförmigkeit des Zustandes ist und dabei keine absolute Einförmigkeit; wir können z. B. bei der vorliegenden Gruppe mit *tş* (*tıetş* in *tıètşénıjæ* течение Strömung) eine ähnliche Gruppe mit *k* (*tıek* in *tıèkú* теку fließe) auffinden, wir können sie aber auch nicht auffinden; z. B. für die Gruppen *tşet*, *tşez* (in *tşètá* чета Paar, *jнˏştşèzáti* исчезать verschwinden) werden wir keine verwandten entsprechenden Gruppen mit *k* auffinden.

Bei näherer Bekanntschaft mit Lautkomplexen werden noch manche andre Eigenschaften derselben zum Vorschein kommen, sie werden aber gar nicht solch einen Charakter haben, daß wir berechtigt wären auch in betreff dieser Eigenschaften eine vollständige Einförmigkeit unsrer Gruppen zu konstatieren. Bei einigen paarigen Lautkomplexen z. B. werden wir irgend einen und denselben Laut antreffen; das kann uns auf den Gedanken bringen, ob nicht durch diesen Laut der vorliegende Laut des Paares bedingt sei. Solche Fälle, wie *ókà ótşì* око очи Auge, Augen; *pıèkú pıètsénıjæ* пеку печение ich backe, backen; *kàsá tşèsátı* коса чесать Haarflechte, kämmen, kratzen u. dgl. können uns auf den Gedanken bringen, daß der Laut *tş* vom folgenden palatalen Vokal bedingt wird. Infolge von solchen Fällen aber wie *kıíslнˏj* кислый sauer, *ă vólkıæ* о волкѣ vom Wolfe, *pıèkıi* пеки backe, und solchen wie *àtşkıi* очки Brille, *pıètşóş* печешь du backst, *nàtşálà* начало Ursprung müssen wir zugeben, daß der Palatalvokal nur ein oftmaliger, nicht aber beständiger Begleiter des Lautes *tş* ist, deshalb kann er auch den Laut *tş* nicht bedingen. Wenn wir übrigens auch keine Fälle vorzuweisen hätten, die den eben erwähnten ähnlich wären, so würden wir dennoch an der Richtigkeit unsrer Vermutung zweifeln müssen: vom anthropophonischen Standpunkte aus würde es ein völlig unlösbares Rätsel sein, weshalb den Lauten *e*, *i* der Laut *tş* vorangehen muß. Aus der Untersuchung der Gesetze von Lautkomplexen folgerten wir, daß wir keine anthropophonischen Gründe von der Notwendigkeit solcher Lautkomplexe darbieten können.

3. Wenn wir die Grenzen der betreffenden Sprache verlassen und die Lautgruppen einer beliebigen andern, aber verwandten Sprache untersuchen, so werden wir solche Paare von Lautgruppen antreffen, deren Verhältnis zu den untersuchten Paaren gleichartig sein wird; z. B. *mıerz* — *moroz* ‖ poln. *marz* — *mroz*; *vıid* — *vıed* ‖ Fειδ — Fοιδ. Das wird eine neue Einförmigkeit sein, eine weit kompliziertere als die oben betrachtete. Gleich den übrigen Einförmigkeiten von Gruppen, wird sie eine Einförmigkeit des Zustandes, und dabei keine notwendige, keine beständige, keine vollständige sein. Sie wird nur in dem Sinne beständig sein, daß alle abweichenden Fälle durch die Wirkung verschiedenartiger Nebengesetze sich erklären oder erklärt werden können. Die abweichenden Fälle werden doch sein: beim russischen Paar mit *i*, *e* können wir das griechische Paar mit ει, οι antreffen, dasselbe kann aber auch nicht vorkommen.

4. Bis jetzt hatten wir es mit Paaren von Gruppen zu thun, die dem Ursprunge nach unstreitig verwandt und deshalb mehr oder minder ihrem Lautbestande nach ähnlich sind. Aber in zwei verschiedenen Sprachen —

mögen sie verwandt oder nicht verwandt sein — kann man Paare von Gruppen antreffen, die ihrem Ursprunge nach nicht verwandt, aber der gegenseitigen Beziehung der sie bildenden Glieder nach verwandt sind; vgl. z. B. *tok* токъ Strömung : *tàtşit*ᵢ точить fließen lassen = it. amico : amici; *s*ᵢ*v*ᵢ*et* свѣтъ Licht : *s*ᵢ*v*ᵢ*ètşá* свѣча Kerze = magy. tart (halten) : tarts (= *tartş* Imper.) Das wird eine Einförmigkeit des Verhältnisses zwischen nicht verwandten Paaren von Gruppen sein.

5. Wir müssen endlich zu den verwandten Gruppen zurückkehren, um noch eine Einförmigkeit derselben anzumerken. Zuweilen finden wir neben zwei sich durch irgend einen Laut unterscheidenden Lautkomplexen einen dritten Lautkomplex, der sich nur durch eine geringe Nüance desselben Lautes unterscheidet; z. B. *volk* ‖ *voltş* ‖ *volk*ᵢ (in *volk* волкъ Wolf, *vàltşònìk* волченокъ Wölflein, *vólk*ᵢ*ì* волки Wölfe); it. mago ‖ i tre Re magi | maghi u. dgl.

§ 16. Die oben angeführte Aufzählung überzeugt uns, daß es eine Einförmigkeit in den Ablagerungen der Lautgesetze gibt. Diese Einförmigkeit ist eine Einförmigkeit des Zustands, die von der Geschichte bedingt ist, nicht aber von etwas in der Gegenwart bedingt wird; deshalb ist auch ihre Beständigkeit durch nichts garantiert: verschiedene Sprachprozesse können diese Einförmigkeit zerstören und zerstören sie in der That in größerm oder geringerm Maße. Die Gleichartigkeit der Ablagerungen könnte nur in dem Falle absolut sein, wenn in der Sprache keine Nebengesetze wirkten.

§ 17. Wenn wir die Lautkomplexe irgend einer Sprache erforschen, so werden wir mit der Verwandtschaft seiner Laute bekannt. Der Laut einer Sprache kann in den Grenzen derselben Sprache nahe Verwandte haben, wie das russ. *k* des Wortes *pauk* (паукъ Spinne) einen nahen Verwandten in *k*ᵢ (*pauk*ᵢ*i* пауки die Spinnen), einen mehr entfernten Verwandten, wie *tş* (*pautşók* паучекъ Spinnlein), und minder entfernten wie *t*ᵢ (*paut*ᵢ*ìnà* паутина Spinngewebe). Außerdem kann er Verwandte in andern verwandten Sprachen haben; z. B. das russ. *s* hat im Deutschen einen Verwandten in *h*, im Griechischen in *k*: *sàlómà* (солома) — Halm — κάλαμος. Wenn wir die russ. Laute *k*, *k*ᵢ, *t*ᵢ, *tş* oder das russ. *s*, das deutsche *h*, das griech. *k* als genetisch oder etymologisch-historisch verwandte bezeichnen, so muß uns das gleichartige Verhältnis der Lautkomplexe in nicht verwandten Paaren, z. B. volk : *vàltşònìk* (волченокъ) = amico : amici oder *s*ᵢ*v*ᵢ*et* : *s*ᵢ*v*ᵢ*ètşá* = tart : tarts, zur Annahme nötigen, daß zwischen den Lauten *k* und *tş* oder *t* und *tş* ein physischer oder anthropophonischer Zusammenhang existiert.

§ 18. Nach diesen Bemerkungen über die Lautgruppen kann man zu Bemerkungen über die Lautgeschichte überhaupt übergehen. Da wir nicht im stande sind die Richtung stetig zu verfolgen, in welcher jahrhundertelang die Wandlung der Lautartikulation vor sich geht, sind wir genötigt uns zu den Resultaten dieser Umwandlung zu wenden, nämlich zu der Umwandlung der Laute selbst.[1] Aber auch in dieser Hinsicht werden die geschicht-

[1] Bei Kindern kann man eine ganze Reihe von spontanen Metamorphosen des betreffenden Lautes beobachten. In der Sprache eines Kindes nämlich bemerkte ich die Umwandlung des

lichen Nachrichten aus Ursachen, die uns recht wohl bekannt sind, im höchsten Grade dürftig sein. Wenn wir eine Reihe von Metamorphosen des betreffenden Lautes folgendermaßen darstellen: n^1 n^2 n^3 n^4 n^5 n^6 n^7 n^8 n^9 n^{10}, so dürfen wir nicht erwarten von der Geschichte irgend etwas mehr zu erhalten als $n^1 \ldots n^{10}$, oder $n^1 \ldots n^5 \ldots n^{10}$ u. dgl. Wir sind deshalb genötigt die spontanen Lautgesetze folgendermaßen zusammenzufassen: der Laut n^1 wird mit der Zeit vom Laute n^{10} vertreten, oder der Laut n^1 wird mit der Zeit vom Laute n^5 vertreten, worunter verstanden wird, daß das *keine unmittelbare* Vertauschung ist, sondern daß zwischen dem einen und dem andern Laute eine uns unbekannte, unbestimmte Reihe von stufenweise vermittelnden Gliedern liegt.

§ 19. Wenn das Gesetz auf diese Art formuliert ist, so kann man die Frage aufstellen, inwiefern es haltbar, richtig ist, inwiefern es keine Ausnahmen zuläßt. Es muß erst genau bestimmt werden, was im betreffenden Falle unter Regelmäßigkeit zu verstehen ist. Vollständige Regelmäßigkeit, vollständige Gleichförmigkeit würde nur in den Fällen bestehen:

1. daß wir überall in der betreffenden Sprache den Laut n^{10} dort anträfen, wo früher der Laut n^1 vorhanden war;

2. daß in allen Sprachen überhaupt der Laut n^1 mit der Zeit vom Laute n^{10} vertreten würde.

§ 20. Wir wollen zunächst die 1. *Forderung* untersuchen. Gewöhnlich wird n^1 nicht allenthalben durch n^{10} ersetzt. Die Ursachen davon hönnen verschieden sein. — Ein und derselbe Laut kann in verschiedenen Komplexen vorkommen. In solchen Fällen ist auch seine Umwandlung verschiedenartig. Z. B. der Laut *d* verwandelte sich spontan im Neugriech. in δ (engl. tön. th), aber nach dem Laute *n* blieb er unverändert, z. B. ἕνδεκα.[1] Es ist leicht zu bemerken, daß das an und für sich nur eine *Beschränkung* des Gesetzes bildet, eine Bestimmung der Bedingungen seiner Wirkungen. Wenn nur solche Ausnahmen möglich wären, so würde unser Gesetz als Gesetz bestehen.

Wenn wir aber bei denselben phonetischen Bedingungen nicht immer n^{10} statt n^1 antreffen, so wird das eine *wirkliche Ausnahme* vom Gesetze sein. Wenn wir z. B. anstatt des ursprünglichen *k* vor Palatalvokalen im Russischen nur in einer bedeutenden Anzahl von Fällen, nicht aber beständig *ts̨* antreffen, so kann man nicht umhin das als wirkliche Ausnahme vom Gesetze zu betrachten. Freilich sind diese Fälle, wie wir uns gleich überzeugen werden, immer von sekundärem Ursprung; gleichwohl ist die Möglichkeit selbst ihrer Erscheinung mit dem Begriffe Gesetz im allgemein wissenschaftlichen Sinne des Wortes nicht vereinbar. Damit man das Vorkommen

---

palatalen *t*i in ein stärkeres palatales *t*ii, darauf in *ts*i und endlich in *s*i. In der Sprechweise desselben Kindes verwandelte sich nach und nach *b* zwischen Vokalen in *v*. Die Umwandlungen von *t*i vollzogen sich während 18 Monate. Was den Zeitraum betrifft, in dem sich das *b* in *v* verwandelte, so habe ich darüber in meinen Notizen keine Bemerkungen finden können.

[1] Ähnliche Fälle weisen auf die Unmöglichkeit der strengen Absonderung sogenannter spontaner Gesetze von kombinatorischen hin.

des Komplexes *ts* mit *e*, *i* für die russ. Sprache als Gesetz anerkenne, ist es nicht genug die Sekundarität der Komplexe *ke*, *ki* zu beweisen; man muß die Unmöglichkeit dieser Komplexe oder ihre vollständige Abwesenheit in der Sprache beweisen.

Wenn irgend eine Lautkategorie unter bestimmten Verhältnissen infolge der spontanen Umwandlung völlig verschwindet, so können verschiedene Sprachprozesse dieselbe Kategorie unter denselben Bedingungen wieder erzeugen. Z. B. in der poln. Sprache verschwand überall der Laut *r* wo ihm ein *e* nachfolgte; er ward durch den Laut *ž* ersetzt (nach tonlosen Konsonanten durch den Laut *š*): *žeka*, *žem*$_{i}$*oslo*, *žem*$_{i}$*en*$_{i}$ (= rzeka Fluß, rzemiosło Handwerk, rzemień Riemen). Dessenungeachtet stellt uns die poln. Sprache eine Menge von Wörtern mit dem Komplex *re* dar. Solche Komplexe erscheinen unter dem Einfluß verschiedenartigster Sprachprozesse. Wir wollen die hauptsächlichsten anführen.

Phonetische Prozesse. Das ursprüngliche kurze *ŭ* (ъ) entwickelte sich allmählich im Polnischen zu *e*. Und nun entstand aus den ursprünglichen Komplexen von *r* mit dem kurzen *ŭ* eine neue Serie von *re*-Komplexen; z. B. worek Sack (asl. -ръкъ). Desgleichen sind in der russ. Sprache, durch Umwandlung des *g* in *ž* vor Palatalvokalen, alle *gi*-Komplexe verloren gegangen. Eine neue Serie von solchen Komplexen entstand durch Entwickelung des *i* aus dem ursprünglichen langen *ū* (= asl. ы) nach Hinterlingualen: *g*$_{i}$*ipkъj*, *g*$_{i}$*ib*$_{i}$*ъl*$_{i}$ (= гибкій biegsam, гибель Verderben) u. dgl.

Morphologische Prozesse. Völlig ähnliche Erscheinungen können von morphologischen Prozessen der Sprache hervorgerufen werden. Z. B. die Menge von russ. Wörtern mit dem Komplex *gi* kann dadurch erklärt werden, daß zum Stamm, der auf den Laut *g* ausgeht, eine Endung hinzutritt, welche mit dem Vokale *i* anfängt; z. B. *b*$_{i}$*èg*$_{i}$*i* (бѣг-и) laufe, *pъmàg*$_{i}$*it*$_{i}$*e* (помоги-те) helfet (Imperativ) u. dgl.

Entlehnung. Es gibt keine Sprache, und kann keine geben, welche uns nicht eine bedeutende Menge von Wörtern aufwiese, die aus fremden Sprachen oder Mundarten derselben Sprache entlehnt wären. Da die Geschichte der Laute solcher ursprünglich fremden Wörter eine ganz andre ist, so ist es begreiflich, daß unter denselben auch solche Lautkomplexe vorkommen, die in der entlehnenden Sprache schon durch die spontane Umwandlung der letztern Sprache vertilgt sind. Von solcher Art wird das poln. reakcyja, das russ. *g*$_{i}$*igánt* (гигантъ) sein u. dgl.

Kehren wir hiernach zu unsrer Formel zurück (§ 18), so werden wir bemerken, daß vom betrachteten Standpunkte aus eine vollständige Regelmäßigkeit nicht anerkannt werden kann: neben dem Laute n^{10} werden wir beständig den Laut n^{1} antreffen. Wodurch erklärt sich das? Es gibt keinen unmittelbaren notwendigen Zusammenhang zwischen dem Laute n^{1} und dem Laute n^{10}. Den unmittelbaren notwendigen Zusammenhang kann man nur zwischen Nebengliedern n^{1} und n^{2}, n^{2} und n^{3} u. s. w. vermuten. Aber auch die werden im Zeitraume bei weitem nicht aneinander grenzen. Wir wissen, daß zwischen dem Laute n^{1} und n^{2} sich eine ganze Reihe von dazwischen liegenden Artikulationen befindet, sagen wir N^{1}, N^{2},

$\text{N}^3 \ldots \text{N}^x$. Und nun wird das Gesetz nur die unmittelbar angrenzenden Glieder dieser Reihe, N^1 und N^2, N^2 und N^3 u. s. w. betreffen. In unsrer Formel also: der Laut n^1 wird mit der Zeit durch den Laut n^{10} vertreten (z. B. der *k*ᵢ-Laut durch den *tš*-Laut) sehen wir kein Gesetz, sondern nur eine gewöhnliche, aber nicht notwendige Gleichförmigkeit der Konsequenz, ganz so, wie in der Abwechselung des Lautes *k* und des Lautes *tš* in der jetzigen russ. Sprache wir nur eine gewöhnliche Gleichförmigkeit der Koexistenz sehen.

Es scheint uns, daß zu Gunsten des eben erörterten folgender Umstand spricht, der einer eingehendern Untersuchung würdig wäre. Wenn wir auch in uns bekannten Sprachen entlegene Glieder der Reihe nebeneinander antreffen, z. B. n^1 neben n^{10}, so treffen wir doch gewöhnlich nahverwandte Glieder, n^1 neben n^2, n^9 neben n^{10} u. s. w. nicht an. In der poln. Sprache z. B. finden sich Komplexe *re* neben Komplexen mit *že* (der Orthographie nach rze), es treffen sich aber keine und können auch keine *r*ᵢ*e*-Komplexe angetroffen werden, von welchen die jetzigen *že* (rze) stammen. Desgleichen hat diese Sprache te-, de-Komplexe neben cie, dzie; es sind aber in derselben keine dazwischen liegenden Komplexe *t*ᵢ*e*, *d*ᵢ*e* möglich.[1]

§ 21. Wir wollen jetzt zur 2. Forderung übergehen. Um das Recht zu haben von spontanen Lautgesetzen überhaupt zu reden, muß man — wie schon § 19 erwähnt ist — beweisen, daß der Laut n_1 mit der Zeit durch den Laut n_{10} in allen, sogar nicht verwandten Sprachen ersetzt wird. Dieser Forderung werden dem ersten Anscheine nach viele Thatsachen entgegen sein. Im Griech. z. B. wird *s* zwischen zwei Vokalen schwinden, im Latein. durch den Laut *r* ersetzt. Das ursprüngliche *k* geht in den slaw. Sprachen in *s* über, im Deutschen in *h*, während es im Griech. und Latein. als *k* stehen bleibt. Man kann aber eine Menge von Beispielen gleichartiger Umwandlungen in verschiedenen, oft völlig fremden Sprachen aufweisen. Z. B. die Mittelvokale *e*, *o* entwickeln sich im Russ. dort, wo im Altslaw. die kurzen *i*, *u* (ь, ъ) waren; durch Verwandlung dieser kurzen Vokale *i*, *u* in mittlere unterscheiden sich auch die roman. Sprachen im Vergleich zur latein. oder das Prakrit im Vergleich zum Sanskrit; vgl. it. esso, dolce, port. no und lat. ipse, dulcem, nudus; prakr. eddo, motta und skr. itas, mukta. — Aus dem ursprünglichen *a* vor *m* entwickelt sich der Laut *e* im Altbaktr. und Franz.; vgl. aprs. bagam, skr. aham und abktr. baγem, azem; lat. fames, amo und franz. faim, j'aime. — Lange Vokale, ohne sich qualitativ zu verändern, gehen im Russ. (z. B. den aslw. langen a, ѣ, и entsprechen ebensolche kurzen Vokale), in den roman. Sprachen (vgl. it. legge, fine, voce und die entsprechenden latein. Wörter mit langem Vokal), im Prakrit in kurze Vokale über. — Diphthonge verwandeln sich in Monophthonge; aus *ai* nämlich entwickelt sich im Latein., Neugriech., in den roman. Sprachen, im Sanskrit, Prakrit, Hebräisch. u. s. w. ein *e*. — Die Verwandlung des *s* in *r* ist nicht nur der latein. Sprache, sondern auch den german. eigen (vgl.

[1] Altpoln. t', d' = c', dz'; vgl. J. BAUDOUIN DE COURTENAY, О ДРЕВНЕ-ПОЛЬСКОМЪ ЯЗЫКѢ ДО XIV СТОЛѢТІЯ. 1870, 43 ff.

Verlust und verloren . . .), der Tschuwaschen-Sprache (vgl. χoran = tatar. kazan Kessel) u. v. a. — Die Vertauschung des auslautenden *m* mit dem Laute *n* finden wir im Griech. (açvam — ἵππον), in den roman. (die rumänische ausgenommen) und Resia-Mundarten.[1] — Der Laut *n* verschwindet vor *s* nicht nur im Latein. (vgl. vicesimus vom Stamme vicent-), sondern auch im Griech. (vgl. dor. τώς, att. τούς aus dem etymologischen *τονς). — Die Gruppe *kt* gibt *xt* nicht nur im Russ. (vgl. *xto* = кто wer), Deutschen (vgl. Macht), sondern auch im Altbaktr. (vgl. uχta und skr. ukta); in andern Sprachen wird das *k* in dieser Gruppe durch den Laut *i* und *j* ersetzt: vgl. das lat. factum mit dem umbr. faitu und franz. fait. — Der Laut *n* unterstützt den explosiven Charakter des folgenden tönenden Konsonanten nicht nur im Neugriech. (endeka, nicht aber *enδeka = ἕνδεκα), sondern auch im Latein.: vgl. ningo, lingo, aber hiems, humus, veho, wo *g* und *h* sich aus dem ursprünglichen gh entwickelt haben. — Die ursprünglichen tönenden *g*, *d* gehen in tonlose über nicht nur in den german. Sprachen sondern auch im Armen.: vgl. kin = γυνή; tasn = δέκα, sirt = καρδία. — Das umbr. pihaz, termnas verhält sich zum latein. piatus, terminatus so, wie die französischen aimé, santé zu amatus, sanitatem: hier und dort verschwindet der Vokal der nach dem Accente stehenden Silbe, und ebenfalls der Vokal der zweiten von den zwei Silben, die der accentuierten Silbe vorhergehen, u. dgl. Einige Sprachen, die sich während Jahrhunderte unabhängig voneinander entwickelten, stellen in ihrer Lautgeschichte solche schlagenden Analogien, solche Ähnlichkeit der Lautsysteme dar, daß die Wissenschaft nicht umhin konnte darauf acht zu geben.[2]

§ 22. Wenn die Zahl ähnlicher Fälle hinlänglich groß ist, um die Möglichkeit des blinden Zufalls auszuschließen, wie soll man sie dann erklären? Wir müssen unvermeidlich entweder die allgemeine Gesetzmäßigkeit, die allgemeine Einheit der Lautgesetze, oder ein unlösbares Rätsel, fast Wunder anerkennen. Wenn man aber zuläßt, daß es allgemeine spontane Lautgesetze gibt, wie soll man dann die Möglichkeit der Entwickelung von verschiedenen Lauten aus einem und demselben Laute in verschiedenen Sprachen erklären? Unsrer Meinung nach ist das sehr leicht zu erklären, wenn wir nur nicht von Buchstaben, wie es alte, und selbst nicht von Lauten, wie es spätere Sprachforscher gethan haben, sondern von Artikulationen ausgehen, die wir für den einzig richtigen Ausgangspunkt bei der Erklärung von Lautgesetzen halten.

Bemerken wir, daß ein und derselbe Laut in zwei verschiedenen Sprachen sich in zwei verschiedene Laute verwandelt, so zeugt das noch gar nicht gegen die Beständigkeit und Einheit der Lautgesetze. Es heißt nur, daß das, was in zwei verschiedenen Sprachen durch einen und denselben Buchstaben bezeichnet wird, sich in zwei verschiedene Laute, in zwei verschiedene Gruppen von physiologischen Arbeiten verändert. Woher wissen wir aber, daß dieser

---

[1] J. Baudouin de Courtenay, ОПЫТ ФОНЕТИКИ РЕЗЬЯНСКИХ ГОВОРОВЪ. 13f.

[2] Vgl. F. Haag, Vergleichung des Prakrit mit den romanischen Sprachen. Berlin MDCCCLXIX.

Buchstabe eine und dieselbe Gruppe von physiologischen Arbeiten bezeichnet? Vielleicht bezeichnet er zwei verschiedene, obgleich auch nah verwandte Gruppen. Im letztern Falle aber ist es selbstverständlich, daß zwei Gruppen, die sich anfangs sogar sehr wenig voneinander unterschieden, mit der Zeit sich zu zwei ganz verschiedenen Gruppen entwickeln können. Nach unsrer Meinung erklärt sich dadurch der scheinbare Mangel der Einheit von Lautgesetzen. Man kann verschiedenartige Thatsachen anführen, die diese Vermutung bestätigen: wir wollen einige derselben erwähnen.

1. Der deutschen Sprache ist der sogen. Rhotazismus eigen, d. h. der in bestimmten Fällen auftretende Ersatz des Lautes *s* durch den Laut *r*. Den slawischen Sprachen ist diese Erscheinung gänzlich unbekannt. Nach dem oben erörterten müssen wir zugeben, daß die deutsche Artikulation des in *r* verwandelten *s* und, wahrscheinlich, die Artikulation des jetzigen *s* sich von der slaw. Artikulation des *s* unterscheidet. Wenn wir die Verwandtschaft des jetzigen deutschen *s* untersuchen [1], so werden wir bemerken, daß ihm eigen ist mit dem Laute *z* abzuwechseln; der Buchstabe *s* wird wie *z* ausgesprochen, wenn er sich vor einem Vokale befindet, und vor demselben ein Vokal (gewesen), ein Sonant (unser) oder eine Null des Lautes (Seele) stehen. Nichts Ähnliches kommt in den slaw. Sprachen vor. Im Latein. dagegen, dem der Rhotazismus ebenfalls eigen ist (genus — generis), haben wir das Recht zu vermuten, daß in gewissen Fällen das *s* als *z* ausgesprochen wurde. [2] In der Verwandtschaft des jetzigen deutschen Lautes *s* können wir also die Thatsache entnehmen, die zu Gunsten des vermuteten Unterschieds des deutschen Lautes *s* vom slaw. spricht.

2. Zu Gunsten des vermuteten Unterschieds spricht auch nicht minder die Thatsache, daß das deutsche *s* und *z* von den Polen nicht in der Form von *s*, *z*, sondern von *ş*, *ẓ* entlehnt wird; vgl. ratusz — Rathaus, z'egnac' — segnen u. dgl.

3. Das historische Schicksal der tonlosen *k*, *p* ist im Deutschen und den roman. Sprachen verschieden: im Deutschen gaben die ursprünglichen *k*, *p* tonlose Spiranten, wie man aus den Worten Vieh — pecu, Hund — canis u. dgl. schließen kann; in den roman. Sprachen entwickelten sich dieselben tonlosen zu den entsprechenden tönenden; z. B. franz. abeille — apicula, aigu — acutus u. dgl. Es ist aber bekannt, daß die jetzigen tonlosen deutschen Explosivae sich bedeutend von den jetzigen roman. unterscheiden: in der deutschen Gemeinsprache werden sie mit einem gewissen Hauche ($k_{\text{ʿ}}$, $p_{\text{ʿ}}$) ausgesprochen; in den roman. Sprachen fehlt ihnen dieser Hauch (*k*, *p*). — Es ist bekannt, daß das latein. *a* von allen kurzen Vokalen am beständigsten ist: gewöhnlich bleibt es in den roman. Sprachen unverändert; die franz. Sprache aber macht in dieser Hinsicht eine Ausnahme. Wenn in letzterer Sprache häufig das *a* durch den Vokal *e* ersetzt wurde, so hängt das, wie uns dünkt, von der besondern Aussprache des franz. *a*

---

[1] Hier und weiter unten befasse ich mich nur mit der deutschen Schriftsprache.

[2] Vgl. W. Corssen, Über die Aussprache, Vokalismus und Betonung der lateinischen Sprache, Leipzig, 1868, I. 280—284.

ab; es wird hier weniger offen als in andern Sprachen ausgesprochen, erhält die Nüance des Vokals *e*. Damit muß man auch die Erweichung des hinterlingualen Konsonanten vor *a* im Franz. (charbon — carbonem u. dgl.) in Verbindung bringen, — eine Erscheinung, die den übrigen roman. Sprachen fremd ist. Ganz ebenso erklären wir uns die verschiedenartigen Schicksale des allgemeinslawischen kurzen *u* in der russ. und poln. Sprache: in ersterer verwandelt es sich in *o*, in der zweiten in *e*. Vielleicht steht die Verwandlung des *u* in *e* mit einer gewissen Schlaffheit der Lippen in Verbindung, durch welche (Schlaffheit) sich das poln. Lautsystem im Gegensatz zum russ. unterscheidet.

§ 23. Die angeführten Betrachtungen, die zu Gunsten der Beständigkeit und Einheit der Lautgesetze sprechen, stützten sich auf Thatsachen der Ordnung der Koexistenz (§ 20). Es scheint uns, daß als Nebenbeweise dieser Beständigkeit und Einheit auch einige Thatsachen der Reihe der Konsequenz (§ 20) dienen können. Man kann oft beobachten wie ein und derselbe Lautprozess in der Sprache zweimal vor sich geht. Solch ein Beispiel stellen in den roman. Sprachen die Vokale mit nasalem Nachklange dar. In der lat. Sprache hatte schon der ursprüngliche Laut *n* nicht in allen Fällen den ihm eignen vorderlingualen Verschluß und Explosion: solche Etymologien, wie formosus aus formonsus, quasi aus quansei, cohors, cohibere etc., eine Menge von Formen, wie mesa, iscitia (VARRO) statt mensa, inscitia bei röm. Schriftstellern, oder solche wie meza, μῆζες (menses) auf Inschriften, beweisen, daß nach einem Vokale und vor einem Spiranten die Römer den Konsonanten *n* schon nicht mehr artikulierten, sondern daß der Vokal einen nasalen Nachklang hatte.[1] In den roman. Sprachen finden wir in diesen Fällen schon reine Vokale; vgl. z. B. das franz. peser, dem lat. pensare entsprechend. In neuen Komplexen, *n* mit einem Spiranten, welchen Ursprungs auch immer, unterlag das *n* demselben Prozesse zum zweitenmal; vgl. silence, penser u. dgl. Es ist auch bekannt, daß die sogen. german. und roman. Lautverschiebung Beispiele der Wiederholung derselben Lautprozesse darstellt. Es gibt noch mehr Fälle, wo man geneigt ist zu vermuten, daß man die Wiederholung einer gewissen Lautumwandlung sich vollziehen sieht. Die russ. Sprache z. B., gleich den übrigen slaw. Sprachen, hat den hinterlingualen Konsonanten dort abgeschafft, wo letzterer sich vor Palatalvokalen befand. Aus verschiedenen Ursachen aber, wie wir es schon früher bemerkt haben, erschienen neue Lautkomplexe *k*, *g* mit *i*, *e*. In bestimmten Fällen nun (mit deren nähern Betrachtung wir uns hier nicht befassen wollen) hatte die Sprache schon Zeit diese Hinterlingualen in palatale Vorderlinguale zu verwandeln; vgl. z. B. $t_i i s_i t_i$ statt $k_i i s_i t_i$ кисть Traube, *án*$_i$*d*$_i$*ьl* statt *áng*$_i$*ьl* ангелъ Engel, *àvdót*$_i$*jà* Авдотья statt *jèvdók*$_i$*jà* Евдокія, *paut*$_i$*ínà* паутина Spinngewebe (von паукъ), *pùs*$_i$*t*$_i$*ít*$_i$ пустить lassen (von пускать) u. aa. Sowohl die Anthropophonik aber, als auch die Lautgeschichte zeugen zu Gunsten dessen, daß der Weg von k_i zu *ts̨* über t_i liegt.[2]

---

[1] Vgl. W. CORSSEN, ÜBER DIE AUSSPR. etc. I. 248, 251.

[2] Vgl. z. B. die Vertauschung von ci und ti im Latein.

§. 24. Da also den Lautgesetzen eine gewisse Allgemeinheit und Beständigkeit eigen ist, so kann es nicht schwer sein zu bemerken, daß sich die Möglichkeit darbietet — wenn auch nicht gegenwärtig, so doch in der Zukunft — die Frage zu beantworten: **woher die betreffenden Laute** kommen? Bei der historischen Sprachforschung bemerken wir, daß eine große Menge von ursprünglichen Lauten verschwindet, indem sie sich in andre Laute oder in eine Null verwandeln. Wenn dabei keine Verarmung der Sprache in lautlicher Hinsicht bemerkt wird, so entsteht selbstverständlich die Frage, woher diese neuen Laute stammen. Wir finden einige unzweifelhafte Quellen von verschiedenen Lauten. So kann man z. B. mit Bestimmtheit behaupten, daß kurze Vokale aus langen Vokalen entstanden sind, obgleich sie unzweifelhaft auch aus irgend welchen andern Quellen herstammen können. — Lange Vokale entstehen aus der Verschmelzung von zwei kurzen Vokalen; außerdem entstehen sie aus einem kurzen Vokal und einem ihm nachfolgenden Konsonanten, wenn letzterer am Anfange einer Konsonantengruppe steht. Vielleicht entwickelt der Accent allmählich die Länge der Vokale; wenigstens ruft der starke Accent (Ictus) bedeutende quantitative Unterschiede unter den Vokalen eines Wortes hervor, wie wir es z. B. in der russ. Sprache beobachten können. — Die gewöhnlichste Quelle für *tṣ* wird der Laut *k* sein, wenn er sich vor Palatalvokalen befindet. — Der Laut *r* stammt z. T. aus *l*, und umgekehrt. — Der Laut *t* entsteht z. T. zwischen den Lauten *s* und *r* oder zwischen *n* und *s*. — Eine bestimmte Anzahl von kurzen Vokalen entsteht unter gewissen Umständen bei tönenden Konsonanten oder bei schwierig auszusprechenden Konsonantengruppen u. dgl.

§ 25. Betrachten wir ein ganzes Lautsystem einer Sprache in seiner historischen Entwickelung, so werden wir eine bestimmte **wechselseitige Beziehung in der Geschichte der einzelnen Laute** bemerken. Der roman. Konsonantismus z. B. wird, im allgemeinen betrachtet, sich in folgender Weise darstellen. Wenn wir die lateinische Reihe, tonlosen starken Explosivlaut *pp*, tonlosen schwachen Explosivlaut *p*, tönenden Explosivlaut *b*, tönenden Spirant *v*, untersuchen, so werden wir bemerken, daß in den roman. Sprachen der tonlose starke Explosivlaut durch den schwachen, der tonlose schwache durch den tönenden, der tönende Explosivlaut durch tönenden Spiranten endlich der Spirant durch die Lautnull ersetzt ist:

lat.		*pp*	*p*	*b*	*v*.
roman.	*pp*	*p*	*b*	*v*	

Fast ganz dasselbe stellt uns die vorder- und hinterlinguale Reihe dar. Die verschwundene Kategorie — der tonlose starke Explosivlaut — tritt von neuem auf; ihre Quelle bilden meistenteils Konsonantgruppen, in welchen der vorhergehende Komponent sich dem nachfolgenden assimiliert (vgl. lat. octo und it. otto); solch ein tonloser starker Laut entsteht auch auf morphologischem Wege: zu einem morphologischen auf einen tonlosen Explosivlaut ausgehenden Teile kann ein neuer mit demselben Konsonanten beginnender Teil hinzutreten; endlich wird eine bestimmte Anzahl von tonlosen starken Lauten auf dem Wege der Entlehnung der Sprache einverleibt.

Wir sehen also, daß eine Lautkategorie aus einer andern Lautkategorie, und ein Lautsystem aus einem andern Lautsystem entspringt. Daher hat auch solche Veränderung des Lautsystems in allen seinen Teilen die Benennung **Lautverschiebung** erhalten. Mit andern Worten: indem wir die Laute in ihrer historischen Entwickelung betrachten, können wir die **einheitliche Umgestaltung des Lautsystems** konstatieren, was an die einheitliche Umgestaltung der akustischen Lauteigenschaften erinnert, die wir bei der Betrachtung der Lautkomplexe beobachtet haben.

§ 26. Wir haben unsre Beobachtungen über die Lautgeschichte abgeschlossen. Es bleibt uns noch ein Gegenstand übrig, der fast gar nicht die Aufmerksamkeit der Forscher auf sich gelenkt hat und, soviel mir bekannt, von niemand erklärt worden ist.[1] Ich meine die Eigentümlichkeiten der Lautumwandlungen in einzelnen Wörtern und in einzelnen Teilen des Wortes. Die Ursachen dieser Erscheinung sind leider noch so unklar, daß ich mich nicht entschließen konnte, dieselbe in diesem Kapitel genauer zu untersuchen; ich sehe jedoch darin keinen Grund die hierhergehörigen Thatsachen ganz zu übergehen. Es ist bekannt, daß es z. B. in der latein. Sprache eine Menge von Wörtern gibt, die einen vollständig roman. Lautwandel darstellen. So zeigen uns die entlehnten Wörter Saguntus Ζάκυνθος, grabatus κραβάτος, gobius κωβιός u. aa. die Umwandlung eines tonlosen in einen tönenden Laut unter denselben Bedingungen, unter welchen dieselbe in den roman. Sprachen stattfindet. Oft können wir solche Umwandlungen in einzelnen latein. Wörtern beobachten; vgl. z. B. die Verwandlung der tonlosen Laute in tönende in publicus, vigesimus, mendax (mentiri); vervex (Petron.) statt berbex stellt die Verwandlung des tönenden Explosivlautes in einen Spiranten dar; in solchen Wörtern, wie autor, assis verfuhr die latein. Sprache mit den Gruppen *kt*, *ks* ganz ebenso, wie die italienische (vgl. otto, Alessandro). Einer raschen lautlichen Metamorphose unterliegen besonders Partikeln und oft im Gebrauche vorkommende Wörter.[2] So haben sich z. B. con- statt quum, au- statt ab, seu statt sive ganz nach roman. Art verwandelt; vgl. auch mihi neben tibi und span. hijo, hermoso = filius, formosus. Vielleicht stellt das franz. du aus del eine Verwandlung von eu in u dar. Der Auslaut des Wortes verändert sich anders als dessen Anlaut. In Marcipor, Quintipor entspricht die Silbe -por dem ursprünglichen puer. Besonders sind in dieser Hinsicht die Verwandlungen der Konsonantengruppen in den roman. Sprachen am Aus- und Anlaute des Wortes bemerkenswert. Die Anlautsgruppen *kl*, *gl*, *pl* bleiben im Prov. und Franz.: vgl. lat. clavis, glans, plaga und prov. clau, glan (glant), plaga (plagua, playa); franz. clef, gland, plaie. In der Mitte oder am Ende des Wortes geben diese Gruppen l_i; vgl. lat. apicula, vigilare,

[1] Vgl. übrigens PAUL, PRINZ. 57.

[2] Vgl. A. FUCHS, DIE ROMANISCHEN SPRACHEN IN IHREM VERHÄLTNISSE ZUM LATEINISCHEN. HALLE, 1849, 301, und ebendaselbst die Worte SCHLEGELS: Ces mots, qui reviennent sans cesse dans le langage populaire, ressemblent à la petite monnaie d'argent: elle perd son empreinte à force de passer d'une main à l'autre, tandis que les gros écus la conservent.

scopulum und prov. abelha, velhar, escolh; franz. abeille, veiller, écueil.[1]

Wir können daraus schließen, daß die in- und auslautenden Gruppen sich schneller verwandeln als die anlautenden. Wenden wir uns zum Span., so bemerken wir, daß hier die anlautenden Gruppen schon diejenige Stufe erreicht haben, auf welcher sich im Prov. und Franz. nur die in- und anlautenden Gruppen befinden: vgl. llave, llande, llaga. Dafür ist hier aber die Umwandlung der in- und auslautenden Gruppen noch weiter vorgerückt: vgl. die lat. apicula, coagulare, manipulus und span. abeja, cuajar, manojo, d. h. es entsteht derselbe Laut *x*, welcher aus l_1 entsprang: vgl. mujer = lat. mulier. Es scheint als kündige eine Umwandlung die andre an. Eine gewisse Allmählichkeit kann man auch in andern phonetischen Prozessen beobachten. Es ist z. B. bekannt, daß die Verwandlung der tonlosen Laute in tönende in den roman. Sprachen früher zwischen zwei Vokalen vor sich gegangen, desgleichen in den Komplexen der Tonlosen mit *r*, *l*; und daß sie sich erst später am Anfange des Wortes vor Vokalen vollzog.[2]

Den größten Teil der erwähnten Fälle könnte man, scheint es, dadurch erklären, daß die Eigentümlichkeit der betreffenden Umwandlung von den besondern Bedingungen abhängt, denen die sich verändernden Laute unterliegen. Wenn das Wort *gн̡sùdár*$_1$ государь Herr sich in *súdн̡r*$_1$ (сударь) und endlich in die Partikel *s* (съ) verändert, *bábùşkà* (бабушка) Großmutter in *báŭşkà*, *právà* wirklich, wahrhaftig (право) in *prā*, poln. wasza miłośćEure Gnaden in waszmość, waść, trzeba ist nötig in trza, podobno in pono wahrscheinlich, człowiek in człek Mensch, prosze pana in pšpana bitte, mein Herr u. dgl., so muß man erwägen, daß diese Wörter meistenteils schnell, ohne Accent, sich an andre Wörter anlehnend, ausgesprochen werden. Wenn aus einer und derselben ursprünglichen Form sich zwei entwickeln, z. B. das poln. kiedy wenn und gdy als (= *къды), das franz. il und le, homme und on, je nachdem es selbständig oder unselbständig, enklitisch gebraucht wird, so können wir folgern, daß ganz in der Art, wie der Laut unter verschiedenen Umständen sich verschiedenartig entwickelt, sich auch der Lautkomplex unter verschiedenen Umständen verschieden gestaltet. Vielleicht erklärt sich die beschleunigte Metamorphose des Wortinlauts und die Unbeständigkeit des Wortauslauts hauptsächlich dadurch, daß die Hauptträger der Bedeutung die Anfangslaute sind; bei Verkürzung und Erleichterung der Aussprache machen wir es wie bei der Schrift: wir sind besonders für den Anfang und weniger für das Ende besorgt.

Für die Phonetik haben die erwähnten Erscheinungen noch das Interesse, daß man nach der Veränderung einzelner Wörter zuweilen über die Veränderungen urteilen kann, die überhaupt allen Wörtern der betreffenden Sprache bevorstehen. Diese besondern Veränderungen dienen im gewissen Sinne als Vorboten künftiger allgemeiner Veränderung.

[1] [In älterer Aussprache des Franz. allerdings l_1, in moderner *j*. F. T.]

[2] In betreff der stufenweisen Entwickelung in der germanischen Lautverschiebung vgl. Paul, Beiträge zur Geschichte d. deutschen Sprache u. Litteratur, I. 1874.

IV. HERRSCHENDE ANSICHTEN ÜBER LAUTGESETZE.

§ 27. Alles, was hier über Lautgesetze vorgetragen wird, unterscheidet sich von den herrschenden Ansichten über denselben Gegenstand. Es ist recht schwierig diese Ansichten ausführlich auseinanderzusetzen, da der größte Teil der Sprachforscher es gar nicht der Mühe wert erachtet genau und deutlich die allgemeinen Prinzipien zu formulieren, denen sie in ihren speziellen Arbeiten folgen. Diese Prinzipien aber aus den besondern Arbeiten selbst herauszufinden ist ein schwieriges und undankbares Unternehmen. Übrigens liegt ein Bericht über die verschiedenen Ansichten über Lautgesetze außer dem Bereiche unsrer vorliegenden Arbeit. Ich beabsichtige hier mich nur über einige Punkte auszusprechen, die mir besonders wichtig erscheinen.[1]

Es kann keinem Zweifel unterliegen, daß zu den herrschenden Ansichten die zu rechnen ist, es gebe gar keine Lautgesetze, die nicht Ausnahmen aufzuweisen hätten. Die Mehrzahl der Sprachforscher ist der Meinung, daß ein Lautgesetz sich in einem Falle vollziehen, in einem andern Falle dagegen — unter denselben phonetischen Bedingungen — sich nicht vollziehen kann. Z. B. das urspr. *j* zwischen Vokalen verschwindet in der griech. Sprache gewöhnlich, wie man an den Verben auf -έω, -άω, -όω, die den Sanskritverben auf -ayāmi entsprechen, ersieht. Dennoch behauptet man, *j* könne auch nicht verschwinden; vgl. z. B. δοίην, λέγοιεν. Man meint auch, daß aus einem Laute bei ganz gleichen phonetischen Bedingungen sich zwei verschiedenartige Laute entwickeln können. Man führt z. B. zwei griech. Formen μείζους und μείζονος auf eine ursprüngliche *μείζονσος folgendermaßen zurück:

*μείζονσος

*μείζοσος	*μείζοννος
μείζους	μείζονος

Aber auch die Sprachforscher, die sich der angeführten Ansicht zuneigen, lassen eine gewisse Regelmäßigkeit im Gebiete der Phonetik zu. Und das ist ganz selbstverständlich, denn im widrigen Falle verlohnte es sich nicht, sich mit der Phonetik zu beschäftigen. Es wäre aber überflüssig den Beweis zu führen, wie unwissenschaftlich es ist, nur einige Regelmäßigkeit zuzugeben, nicht aber an die Existenz völliger Regelmäßigkeit zu glauben. Wir müssen zugeben, daß entweder alle Lautwandlungen ganz regelmäßig vor sich gehen, oder daß die an ihnen beobachteten Gleichförmigkeiten und Regelmäßigkeiten nur zufälliger und scheinbarer Natur sind, in Wirklichkeit aber das Sprachgebiet aus chaotischen Erscheinungen besteht, die sich gar keinen Gesetzen fügen. Wir sind also gezwungen entweder Gesetze vorauszusetzen, die gar keine Ausnahmen zulassen, oder den Mangel jeglicher Gesetze anzunehmen.

---

[1] [Über die neuste Litteratur des Gegenstandes werde ich in der Bibliogr. dieses Bdes. berichten und dabei auf Punkte zurückkommen, in denen Vf. mir zu kühn zu sein scheint. Ich unterlasse deshalb hier weitere Anmerkungen. Vgl. auch JESPERSENS folg. Artikel. F. T.]

Wir werden uns nicht dabei aufhalten, wie die Anhänger der erwähnten Ansicht den Wandel des Lautes selbst auffassen: warum er, ihrer Ansicht nach, sich verändert; auf welche Art und Weise; wozu. Unsre Antworten auf diese Fragen sind bekannt: wir sind der Meinung, der Lautwandel hänge von rein physischen Ursachen ab; er gehe sehr langsam vor sich, im Laufe von ganzen Jahrhunderten, für die Sprechenden völlig unmerkbar. Was die letzte Frage (wozu) betrifft, so können wir kein bewußtes Ziel des Prozesses angeben, der sich unter Mitwirkung von einer unzähligen Reihe von Erscheinungen im Laufe von Jahrhunderten, bei ganzen Generationen, ohne den geringsten Anteil des Willens und des Bewußtseins der Menschen vollzieht.

§ 28. Wenn wir auch nicht die Absicht haben die einzelnen Ansichten über die Natur des Lautwandels zu untersuchen, so müssen wir doch eine Lehre hervorheben, die diese Ansichten im allgemeinen charakterisiert.

In sprachwiss. Büchern können wir oft auf die Unterscheidung 'des psychischen und mechanischen' Lautwandels stoßen. Als psychischer wird solch ein Lautwandel (richtiger — solch eine Lautabwechslung) bezeichnet, der eine bestimmte Veränderung der Bedeutung des Wortes nach sich zieht; z. B. λείπω — ἔλιπον — λέλοιπα, чьтѫ — читаѭ, водѫ — вадаѭ; als mechanischer solch ein Lautwandel, der keine Veränderung der Wortbedeutung hervorruft; z. B. *z̦iv̦ězd-á* (звѣзда Stern No. Sg.) — *z̦iv̦ózd-ỳ* (звѣзды No. Pl.), *mag-ú* (могу ich kann 1. Sg. Präs.) — *móžн̦s* (можешь 2 Sg. Präs.) u. dgl. Wir werden nicht darüber handeln, daß es in vielen Fällen strittig ist, ob der betreffende Lautwandel von der Veränderung der Bedeutung begleitet wird, oder nicht; es scheint uns kaum möglich den 'psychischen' vom 'mechanischen' Lautwandel zu unterscheiden. Es setzt uns vor allem in Erstaunen, daß der Natur nach, in lautlicher Hinsicht, diese Wandlungen sich voneinander durch nichts unterscheiden: weshalb sollte der Wandel von *o* in *a* (in *kóntsн̦ți* — *à-kántsн̦vн̦ți* кончить — оканчивать beendigen) ein psychischer, der von *e* in *o* *z̦iv̦ězdá* — *z̦iv̦ózdỳ* звѣзда — звѣзды) aber ein mechanischer sein? Weshalb ist derselbe Wandel des *e* in *o* in Fällen wie *n̦èști* — *nóșĭt* (нести Infin., tragen, носитъ 3. Sg. Präs.) ein psychischer? Es ist a priori unglaublich, daß der Lautwandel eine Veränderung der Bedeutung nach sich ziehen sollte: der Laut, als ein einzelnes, selbständiges Ding, existiert gar nicht; deshalb kann er an und für sich gar keinen psychischen Inhalt haben. Wir müßten zugeben, daß der betreffende Lautwandel dazu vollzogen sei, um eine gewisse Nüance der Bedeutung auszudrücken. Wir kennen aber erstens gar keine Erscheinungen in der Sprache, die solch einen teleologischen Charakter hätten; zweitens sind die Laute an und für sich gar nicht fähig irgend etwas auszudrücken; z. B. a *àkántsн̦vн̦ți* (оканчивать) ist nicht im stande eine Nüance der dauernden Handlung zu bezeichnen; im widrigen Falle würde es nicht nur solche Handlung in unserm Beispiele ausdrücken, sondern in allen russischen Wörtern, in welchen es vorkommt. Es ist bekannt, daß sogar Wörter (wenn sie nicht schallnachahmend sind) an und für sich nicht im stande sind irgend etwas auszudrücken; diese Fähigkeit wird ihnen nur durch die Associationen verliehen. Endlich, wenn wir uns an die Wörter *kóntsн̦ți* — *àkántsн̦vн̦ți* кончить — оканчивать

halten, so ist es leicht zu bemerken, daß der Lautwandel selbst hier gar nicht geschieht. Man muß immerwährend festhalten, daß Laute und Wörter nicht existieren, sondern ausgesprochen werden. Der Laut *o* des Wortes *kóntsh̦t*ᵢ кончить hat also nichts mit dem Laute *a* des Wortes *àkántsh̦vh̦t*ᵢ оканчивать gemein.[1] Die einzig richtige Darstellung der Erscheinung wird folgendermaßen lauten: das Wort кончить, mit dem Laute *o*, wird zum Ausdruck der vollendeten Thätigkeit, das verwandte Wort aber оканчивать, mit dem Laute *a*, wird zum Ausdruck derselben Thätigkeit mit der Nüance der Dauer verwendet.

Woher stammt also die Lehre vom psychischen Lautwandel? Diese Irrlehre ist auf die verhältnismäßige Beständigkeit des sogenannten psychischen Wandels zurückzuführen: es gibt nämlich eine ganze Reihe von Verben, die den Lauten und der Bedeutung nach sich so zueinander verhalten, wie *nᵢèsᵢtᵢí* zu *nàsᵢitᵢ* (нести zu носить). Aber oft kann man solch eine Regelmäßigkeit auch in den Lautwandlungen (richtiger: Lautabwechslungen) beobachten, für welche die Bezeichnung psychische Wandlungen nicht passend ist; z. B. bei Substantiven auf *k* (*prok* прокъ Nutzen) werden die Adjektive auf -nyj *prótsnh̦j* прочный dauerhaft immer den Laut *ts* haben. Die betreffende Lehre endlich schreibt dem Laute irrtümlich eine Funktion zu, welche durch die morphologischen Einheiten des Wortes oder dessen ganze Organisation ausgeübt wird; dem Worte *àkánt-sh̦vh̦t*ᵢ оканчивать wird die Nüance der Dauer gar nicht durch den Laut *a*, sondern durch die Wurzel *-kants*, das Präfix *o-* und die Endung *-ivat*ᵢ verliehen. Aber auch diesen morphol. Teilen war nie an und für sich solch eine Funktion eigen, sondern sie erlangten dieselbe mittels der Association, d. h. auf dieselbe Art und Weise, wie ein beliebiges Wort in der Sprache.[2]

§ 29. Wir haben schon früher gesehen, daß die Untersuchung des Lautwandels uns zu folgendem Dilemma führt: entweder lassen die Lautgesetze gar keine Ausnahmen zu, oder es gibt gar keine Lautgesetze. Es ist daher klar, weshalb in letzter Zeit eine ganze Schule von Sprachforschern entstand, die als Prinzip der Wissenschaft den Satz aufstellen, daß Lautgesetze gar keine Ausnahmen zulassen. Es kann nur einige scheinbare Ausnahmen geben; dahin gehört z. B. das als Ausnahme zu Grimms Gesetz betrachtete Wort Vater; es hat *t* statt *d* und gehörte nie zu Grimms Gesetz. Anders erklären sich wirkliche Ausnahmen. Haben wir δοίην, λέγοιεν bei Verba contracta, so sind wir noch nicht berechtigt zu schließen, daß sich in diesen Optativen das Gesetz vom Schwinden des *j* zwischen Vokalen nicht vollzogen hat, sondern nur, daß unsre Optative sekundäre Bildungen sind: sie sind nur unter der Einwirkung ähnlicher Formen hergestellt, in welchen *j* sich immer vorfand. Desgleichen, wenn wir Doppelformen haben, z. B. μείζους und μείζονος, so können wir nicht daraus schließen, daß ein und derselbe Laut unter denselben Bedingungen sich in zwei verschiedenartige Laute verzweigte: nur μείζους kann eine primäre Form sein; die Form

---

[1] Vgl. auch Paul, prinz. 56.

[2] Vgl. Paul, prinz. 119.

μείζονος ist dagegen sekundär; sie ist nach dem Vorbilde der Form μείζων gebildet. Aus solchen zweifachen Formen, wie die franz. champ und camp ist nur die eine ursprünglich-volkstümlich (im betreffenden Falle champ), die zweite dagegen immer entlehnt (camp aus der pikard. Mundart).

§ 30. Diese Ansicht steht der oben erwähnten sehr nahe. Der Unterschied liegt nur darin: was hier als Gebiet der Lautgesetze gilt, bildet unsrer Meinung nach das Gebiet der Lautgeschichte. Die Einförmigkeiten, die hier als Lautgesetze gelten, sind, unsrer Meinung nach, einfache Gleichförmigkeiten der Koexistenz, Gleichförmigkeiten in der Ablagerung lange dauernder Lautprozesse, welche jetzt durch nichts bedingt werden.

Wirkliche Ausnahmen (δοίην, μείζονος, camp) sind nur Resultate der Wirkung von fremden, nicht phonetischen Gesetzen. Um eben die betreffende Gleichförmigkeit als Lautgesetz anzuerkennen, ist es unsrer Meinung nach nicht ausreichend alle Ausnahmen von diesem Gesetze durch fremde, nicht phonetische Gesetze zu erklären. Man kann die Frage nicht vermeiden: wann und warum fremde, nicht phonetische Ursachen die Regelmäßigkeit der phonetischen Prozesse stören.[1]

Diese fremden, nicht phonetischen Ursachen sind namentlich erstens die Ableitung neuer Wörter nach bestimmten Vorbildern, z. B. μείζονος nach dem Vorbilde μείζων; zweitens die Entlehnung, z. B. camp. Es gibt aber Fälle, wo weder die eine noch die andre Ursache im stande ist das phonetische Gesetz zu stören. Obgleich das Wort *zólʜ̜tà* (золото Gold) in allen Kasus den Laut *t* im Stamme hat, so wird der Stamm des Lokativus dem Stamme der übrigen Kasus doch nicht nachgebildet, und das Wort *zólʜ̜t̨è* (золотѣ) kann nicht durch das Wort *zólʜ̜tè* ersetzt werden. Das nämliche bemerken wir bei Entlehnungen. Indem die Russen von den Deutschen das Wort Thema entlehnten, entlehnten sie aber doch nicht den Komplex des Konsonanten *t* mit dem folgenden Vokale *e*, sondern sprachen *t̨émà* (тема, mouilliert) aus. Man ersieht also daraus, daß das russische Gesetz der Erweichung von Konsonanten vor Palatalvokalen weder durch Wortableitung noch Wortentlehnung verletzt wird. Weshalb in diesem Falle die Verletzung unmöglich wird, ist leicht verständlich: die Erweichung des Konsonanten ist durch eine rein physische Ursache bedingt, nämlich durch den nachfolgenden Palatalvokal.[2]

---

[1] Diese Frage ist von Tobler in seiner Rezension von Pauls Prinzipien, Litter. f. germ. u. rom. Philol. 1881, No. 4 aufgeworfen. Bei der Kritik dieses Buches äußert sich Tobler folgendermaßen: 'Aber angenommen einmal, es bleibe nur jenes Entweder — Oder (Analogie oder Lautgesetze), wie soll man sich das Nebeneinander, die Verteilung und doch wieder Berührung der beiden Prinzipien denken? Sollen beide, weil sie heterogen und indifferent gegeneinander sind, gleichzeitig und in gleichem Range nebeneinander bestehen oder ist eines von vornherein das konstitutive, vorherrschende, das andre nur das ergänzende, ausgleichende?'

Dieselbe Frage habe ich schon früher aufgeworfen, als eine der wesentlichsten Einwendungen gegen allgemeinlinguistische Ansichten, die von Brugmann und Osthoff in der Einleitung zu ihren M. U. angefuhrt sind. In der Broschüre Über die Lautabwechslung, Kasan 1881, suchte ich diese Frage zu beantworten und sowohl die gegenseitige Beziehung beider Faktoren als auch das Gebiet der Wirkung eines jeden aufzuweisen.

[2] Wir meinen Erweichung überhaupt, nicht aber die vorhandene Summe von Palatalität des Lautes *t*. All die vorhandene Palatalität ist ein Produkt der spontanen Entwickelung des Lautes

Nichts Ähnliches kann bei dem sogenannten Gesetz des Wandels der Hinterlingualen *k*, *g* in *t*, *ş*, *z̧* vor Palatalvokalen vorkommen: jetzt ist er nicht von Palatalvokalen bedingt. Man kann das aus folgendem schließen:

1. es gibt jetzt Komplexe von Hinterlingualen mit Palatalvokalen, z. B. *vólk*i*ì* No. Pl. (волки) Wölfe, *rùk*i*ǽ* Dat. Sg. (рукѣ) Hand, *k*i*íslи̦j* (кислый) sauer, *kćpì* (кепи) Käppi, *k*i*írkà* (кирка) (lutherische) Kirche.

2. es gibt jetzt Komplexe z. B. *tş* mit einem nicht palatalen Vokal und *tş* ohne Vokal, z. B. *tşas*i*t*i (часть) Teil, *tşúdà* (чудо) Wunder, *àttşót* (отчетъ) Rechenschaft, Bericht; *notş* (ночь) Nacht.

3. ein Palatalvokal ruft jetzt eine ganz andre Erscheinung im vorhergehenden Hinterlingualen hervor, nämlich er erweicht ihn (*vólk*i*i*); auch die anthropophonischen Ursachen der Kombination des Palatalvokals, nicht mit irgend einem beliebigen Konsonanten, sondern nur mit einem palatalen, sind uns ganz begreiflich. Wir sind aber nicht im stande irgend einen notwendigen anthropophonischen Zusammenhang zwischen einem Palatalvokal und dem vorhergehenden *tş* aufzuweisen.

§ 31. In seinen PRINZIPIEN spielt PAUL nicht nur auf das Gebiet der unbedeutenden Lautwandlung an, sondern verweist selbst auf ihre hauptsächlichste Ursache, indem er den Lautwandel aus der allmählichen Verschiebung der Artikulation des Lautes erklärt. Dessenungeachtet unterzieht er die Erscheinungen dieses Gebietes keiner genauen Untersuchung und bezeichnet, wie bisher geschehen, als Lautgesetze die Gleichförmigkeiten im Lautbestand der Sprache, welche jetzt durch gar keine anthropophonischen Ursachen bedingt werden und die wir auf das Gebiet der Ablagerungen von Lautprozessen zurückgeführt haben. Und doch wissen wir, daß die jetzige Biologie z. B. ihre gewaltigen Fortschritte der Erkenntnis der Wichtigkeit der minimalen Erscheinungen und der genauen Erforschung der letztern verdankt.[1] Die Geologie ist ebenfalls zur neuen Wissenschaft geworden, seitdem LYELL die Theorie der Erdumwälzungen CUVIERS verwarf und die jetzigen, verhältnismäßig unbedeutenden Umgestaltungen der Erdoberfläche zur Erklärung der ungeheuren geologischen Erscheinungen anwandte. Die Unentschlossenheit aus dem Zauberkreise bemerkbarer und von der Schrift aufgezeichneter phonetischer Erscheinungen zu treten führt PAUL zur unrichtigen Schätzung der Natur des Lautgesetzes: PAUL meint[2], das Lautgesetz sei nicht derart, wie physische oder chemische Gesetze; 'das Lautgesetz sagt nicht aus, was unter gewissen allgemeinen Bedingungen immer wieder eintreten muß, sondern es konstatiert nur die Gleichmäßigkeit innerhalb einer Gruppe bestimmter historischer Erscheinungen.' Wir haben oben die Ursachen betrachtet, die uns zur Annahme der Existenz

---

*t*i; vgl. oben § 7. Es ist also der russ. Komplex *tie* (genauer *t*iii*e* noch durch ein andres Gesetz — das Gesetz der Lautkombinationen — bedingt: in der jetzigen russ. Sprache sind nur Komplexe von sehr weichen Vorderlingualen (*t*iii, *d*iii, *n*iii, *s*iii) mit Palatalvokalen möglich.

[1] Vgl. CH. DARWIN, ENTST. DER ART. 63: 'Daher werden die individuellen Abweichungen, welche für den Systematiker nur wenig Wert haben, für uns von großer Wichtigkeit, weil sie die erste Stufe zu denjenigen geringern Varietäten bilden, welche man in naturgeschichtlichen Werken der Erwähnung wert zu halten pflegt.'

[2] PRINZ. 55.

allgemeiner lautlicher oder, genauer gesagt, physiologischer Gesetze zwingen, welche ihrer Natur nach sich gar nicht von physischen oder chemischen Gesetzen unterscheiden. In vorliegender Schrift habe ich gar nicht die Absicht die Idee der allgemeinen Lautgesetze weiter zu begründen, zu entwickeln und zu beweisen; ich will nur folgendes bemerken. Nehmen wir an, daß wir verschiedene Personen A, B, C eine gewisse Reihe von Ziffern, z. B. von 1 bis 20 aussprechen, nach 20 aber dieselbe Reihe wiederholen lassen. Wenn diese Personen das Zählen nicht gleichzeitig angefangen haben, mag in einem gewissen Momente A — 11, B — 6, C — 4 zählen. Wäre dieser Moment ein Jahrhundert oder machte er einige Jahrhunderte aus, so würde für uns, die Beobachter des Augenblicks, gar kein Zusammenhang zwischen den Ziffern existieren, die von einzelnen Personen aufgezählt werden, und wir würden nicht im stande sein zu erraten, daß wir drei Glieder einer und derselben Periode vor uns haben. So kühn dieses Bild in betreff der unendlichen lautlichen Mannigfaltigkeit der Sprachen an verschiedenen Orten und zu verschiedenen Zeiten erscheinen mag, halte ich es doch weit mehr der Wirklichkeit, weit mehr der Wissenschaft entsprechend als die Zulassung von verschiedenen Lautgesetzen für verschiedene Sprachen und verschiedene Sprachepochen.

§ 32. Man kann gegen dasjenige, was gewöhnlich als Lautgesetz bezeichnet wird, noch eine Thatsache hervorheben. Es ist ein in jeder Sprache unvermeidlicher, obgleich auch wenig von den Sprachforschern beachteter Vorgang der **Entlehnung**, den wir in § 30 erwähnten. Uns scheint es, daß wir am besten erkennen, was man als wirkliche Lautgesetze betrachten kann, indem wir die in jeder Sprache zahlreichen entlehnten Wörter erforschen. Kein fremdes Wort kann in einer Sprache Leben haben (wir meinen hier nicht die künstliche Sprache des Buches, sondern die natürliche Sprache des Volkes), wenn es sich nicht vollständig dem Boden anpaßt, auf den es verpflanzt worden. Unten werden wir sehen, wie entlehnte Wörter auf neuem Boden ihre morphologische und innere Seite verändern; wir wollen hier nur die Aufmerksamkeit auf die äußere, lautliche Seite lenken. Das Wort unterliegt keinen von jenen Veränderungen, die andre als Lautgesetze auffaßten; wir haben russ. *kıéglıì* (кегли) Kegel, nicht aber *tṣéglıì*, *królıìk* (кроликъ aus poln. królik = cuniculus), nicht aber *kàrólıìk* oder *kìràlıók*, *vıénzıìн̡lı* (вензель Namenszug aus poln. węzeł), nicht aber *úzıìн̡lı* u. dgl., denn in einheimischen russ. Wörtern finden wir dieselben Laute und dieselben Lautkomplexe: *rùkıǽ* (рукѣ Hand, Dat. Sg.), *króṣkà* (крóшка Krümchen), *vıéntṣìн̡k* (вѣнчикъ Blumenkrone) u. dgl. Dagegen unterliegen alle Wörter ohne Ausnahme dem, was wir als Lautgesetz bezeichnet haben, d. h. dem Gesetz des Lautsystems und dem Gesetz der Komplexe. Wenn das entlehnte Wort solche Laute enthält, die in dem Lautsystem der entlehnenden Sprache gar nicht vorhanden sind, so werden sie durch die entsprechendsten von den einheimischen Lauten ersetzt; so wird im Russ. das poln. ę des Wortes węzeł durch den Komplex en ersetzt, das griech. ϑ durch den Laut f (θ) in allen Wörtern, die unmittelbar aus dem Griech. entlehnt sind. Wenn das Wort Lautkomplexe enthält, die der entlehnenden

Sprache gar nicht eigen sind, so werden sie durch solche ersetzt, die von den Gesetzen dieser Sprache erfordert werden; so wird im Russ. der Komplex der harten poln. Laute *v*, *z* mit dem folgenden *e* durch den Komplex der weichen *v*$_i$, *z*$_i$ mit *e* ersetzt (*v*$_i$*énz*$_i$*ȟl*$_i$, nicht aber *ven-*).

§ 33. Ehe wir dies Kapitel abschließen, sei es gestattet, noch einmal zu solchen Formen wie δοίῃν, λέγοιεν zurückzukehren. Brugmann, Osthoff, Paul fassen diese Formen als sekundäre auf, die nach dem Vorbilde verwandter Formen δοῖμεν, δοῖτε gebildet sind. Dessenungeachtet ist die Meinung allverbreitet, daß das **Gefühl der Etymologie** im stande ist das Lautgesetz zu paralysieren.[1] Ziehen wir aber in Betracht, daß der Laut sich langsam verändert, daß seine einzelnen Verschiebungen unbedeutend sind, daß dieselben — eigentlich nicht Verschiebungen des Lautes, sondern der Artikulation — nicht nur von den sprechenden Personen nicht erkannt, nicht empfunden werden, sondern auch nicht erkannt werden können, so sehen wir uns genötigt der Meinung zu widersprechen, als sei das Gefühl der Etymologie fähig das Lautgesetz zu paralysieren. Von diesem Gesichtspunkte aus müssen wir anerkennen, daß das griech. δοίῃν und russ. *ă vólk*$_i$*ě* (o волкѣ) sekundäre Formen und nach dem Vorbilde von δοῖμεν und *volk* волкъ abgeleitet sind. Das Gefühl der Etymologie konnte *j* nicht vor der allmählichen Vernichtung bis zur Null schützen, und *k* nicht vor der allmählichen Ausartung zu *ts* oder einem ähnlichen Laut. Es kann nur die Frage sein, wann solch ein scheinbarer Ersatz des ursprünglichen Lautes oder, genauer gesagt, wann die Ableitung der sekundären Form, in der Art wie δοίῃν, волкѣ, möglich ist. Auf Grund des über Laute und deren Gesetze oben erörterten glauben wir, daß solch eine Ableitung der sekundären Form nur dann möglich ist, wenn vermittelst der Anhäufung von unbedeutenden Verschiebungen der betreffende Laut entweder vollständig verschwindet oder sich in einen ganz andern Laut verändert, d. h. um uns der Bezeichnung, die wir früher angewandt haben, zu bedienen — nur irgend ein Laut n^{10} kann vom Laute n^1 ersetzt werden.

Man muß übrigens ins Auge fassen, was oben (§§ 10, 11) über die Folgen der Ungenauigkeit bei der Reproduktion des Wortes auch bei dessen Perception erwähnt wurde. Dringen in die Volksmundart ungenau reproduzierte Formen, wie russ. *s*$_i$*ȟkl*$_i$*ètár*$_i$ секлетарь, franz. rossignol ein, so geschieht es nur deshalb, weil die regelrechten Formen секретарь (Sekretär), 'lossignol dem Volke nicht im geringsten ihrer Etymologie nach verständlicher, für die Aussprache aber schwieriger sind. In solchen Formen wie *prórùp*$_i$ (прорубь Eisloch, von прорубить durchhauen) kann das Volk die Etymologie herausfühlen, vielleicht aber auch nicht. Im letztern Falle gewinnt die Form *prólùp*$_i$ (пролубь), die leichter auszusprechen ist, mehr Aussicht auf Bestand. Das Verbum *prȟrùb*$_i$*ít*$_i$, dessen etymologischer Bestand (про + рубить) von den Sprechenden recht gut empfunden wird, wird durch das bequemere *prȟlub*$_i$*ít*$_i$ nicht ersetzt.

---

[1] Vgl. Paul, Prinz. 50 f., 57, 41 f. — Osthoff, Das physiologische und psychologische Moment in der sprachlichen Formenbildung. Berlin 1879, 5 f.

Dieselbe Wirkung erzeugt das Gefühl der Etymologie auch in Fällen der ungenauen Wortauffassung. In den Resiadialekten, die von Baudouin de Courtenay erforscht sind, verschwinden die auslautenden Konsonanten (hauptsächlich *t*, *n*).[1] Aus dem, was Baudouin darüber bemerkt, kann man schließen, daß sie noch nicht vollständig verschwunden sind; zuweilen sind sie hörbar, obgleich nur sehr schwach. Die auffassende Generation kann sie deshalb vernehmen oder nicht vernehmen. Nehmen wir zwei Worte mit *t* am Ende, pêt (fünf) und pôt (Weg), so, sollte auch *t* in beiden Fällen gleich schwach ausgesprochen werden, wird es mehr Chancen seiner Auffassung auf Seiten des letztern Falles geben (denn pôt wird von verwandten Formen pôta u. dgl. unterstützt) als auf Seiten des undeklinierbaren pêt. Deshalb wird pêt durch den Komplex pê ersetzt, pôt aber bleibt. Dasselbe wird auch in allen andern undeklinierbaren Wörtern im Vergleich mit den Nominativen vorkommen.

Dasselbe wird auch bei akustischer Nähe zweier beliebiger Laute statt haben, z. B. der russ. k_i und t_i. Vernehmen wir ein uns der Wurzel nach völlig unverständliches Wort, so haben wir gleiche Chancen es sowohl mit dem Laute k_i als auch mit dem Laute t_i aufzufassen; darum können wir z. B. das Wort *k*$_i$*ìz*$_i$*ák* (кизякъ aus Tatar.) auch *t*$_i$*ìz*$_i$*ák* aufzeichnen; deshalb hört man im Volke das Wort *k*$_i$*ís*$_i$*t*$_i$ (кисть Quast, Traube) sehr oft als *t*$_i$*ís*$_i$*t*$_i$. Hören wir aber das Wort *k*$_i$*íslн̨j* (кислый sauer), welches denselben Laut k_i hat, so können wir dessen etymologischen Zusammenhang mit *k*^{v}*as* (квасъ) herausfühlen, können ihn aber auch nicht herausfühlen; es vermehren sich also die Chancen das Wort mit k_i aufzufassen. Darnach erklären sich unsrer Meinung nach solche Fälle wie *t*$_i$*ís*$_i$*t*$_i$ statt *k*$_i$*ís*$_i$*t*$_i$, *àkát*$_i$*jн̦f* st. *àkák*$_i$*jн̦f* (Акакіевъ), *à*^{v}*dót*$_i$*jà* (Авдотья) neb. *jè*^{v}*dók*$_i$*jà* (Евдокія), *d*$_i$*ír*$_i$*à* st. *g*$_i$*ír*$_i$*à* (гиря), *án*$_i$*d*$_i$*н̦l* st. *áng*$_i$*н̦l* (ангелъ), neben solchen wie *k*$_i$*íslн̨j*, *g*$_i$*íbnut*$_i$ (гибнуть verschwinden), vgl. *gúb*$_i$*it*$_i$ губить verderben u. dgl.

Daß das Gefühl der Etymologie hier nur die Chancen von k_i vermehrt, es aber nicht notwendig macht, kann man daraus ersehen, daß man, obgleich auch nicht sehr oft, die Aussprache *t*$_i$*ǽstà zàt*$_i$*íslà* (тѣсто затисло der Teig wird sauer) vernehmen kann.

Vielleicht kann man zu Gunsten dieser Erklärung auch solche Fälle anführen, wie das im Volke ganz gewöhnliches *k*$_i$*ìját*$_i$*н̦r* statt *t*$_i$*èátr* (театръ), Fälle, die anthropophonisch vollständig unverständlich wären, da wir den Übergang der Laute k_i, g_i in t_i, d_i, nicht aber den umgekehrten kennen.

---

[1] Vgl. ОПЫТ ФОНЕТИКИ. 37—45.

V. DIE WÖRTER.

'... What the law of gravitation is to astronomy, what the elementary properties of the tissues are to physiology, that the laws of association are to psychology.'
J. St. Mill,
A. Comte and positivism, 53.

§ 34. Wir wollen uns jetzt mit der Frage beschäftigen, auf welche Art wir uns Wörter aneignen und wie wir uns derselben erinnern.

Sollten wir versuchen die Wörter unsrer Muttersprache oder irgend einer andern Sprache derart auswendig zu lernen, wie wir es z. B. mit den Namen der Flüsse eines gewissen Erdteiles oder der Städte irgend eines Reiches thun, so würden wir es nicht einmal mit dem besten Gedächtnis zu stande bringen. Nehmen wir aber an, es wäre nicht so schwer; nehmen wir an, daß wir im stande wären den ganzen Wörtervorrat auswendig zu lernen, aus dem die Umgangssprache besteht. Dann müßte die Fähigkeit diese Masse zu handhaben noch wunderbarer erscheinen: jedesmal, wenn uns irgend eins von diesen Wörtern nötig ist, müssen wir uns seiner erinnern und zwar während des kürzesten Zeitraumes; aus der unabsehbaren Menge von Lautkomplexen müssen wir augenblicklich gerade den Komplex auswählen, den wir im betreffenden Augenblick brauchen.

In Wirklichkeit sehen wir aber, daß jeder mit normalen Geistesanlagen in ziemlich kurzer Zeit und recht leicht die Sprache gebrauchen lernt. Es erklärt sich das nur dadurch, daß wir uns weder jedes Wort einzeln, an und für sich, einprägen, noch dasselbe im Gedächtnis einzeln hervorrufen.

In der That nehmen wir an, daß wir uns das Wort ведетъ (*v*$_i$*èd*$_i$*ót* er führt) einprägen wollen. Sind uns solche Wörter bekannt, wie ведешь, веду, ведение, водить u. dgl., so brauchen wir uns nicht von neuem den ersten (Haupt-) Teil des Wortes ведетъ einzuprägen. Ferner: in solchen Wörtern wie идетъ, несетъ (*jìd-*$_i$*ót* geht, *n*$_i$*ès-*$_i$*ót* trägt) haben wir den zweiten (untergeordneten) Teil unsres Wortes. Außerdem ist es — allerdings mit weit losern Banden — mit solchen Wörtern wie *gʜ̯vàr*$_i$*ít* говоритъ (spricht), *stàjít* стоитъ (steht) u. aa., *vóz*$_i$*-ìt* возитъ (führt zu Wagen), *nós*$_i$*-ìt* носитъ (trägt) u. aa. verbunden. Es ist klar, daß das Erörterte sich auch auf jedes andre Wort bezieht. D. h. jedes Wort ist mit andern Wörtern durch Bande der Ähnlichkeitsassociation verbunden; diese Ähnlichkeit ist nicht nur eine äußerliche, d. h. lautliche oder morphologische, sondern auch eine innere, semasiologische. Oder mit andern Worten: jedes Wort ist im stande. infolge eines besondern psychischen Gesetzes, sowohl in unserm Geiste andre Wörter hervorrufen, mit denen es Ähnlichkeit hat, als auch selbst von diesen Wörtern hervorgerufen zu werden.

§ 35. Es ist nicht schwer noch andre Verbindungen unter Wörtern zu entdecken. Z. B. die Worte: 'er ... das Pferd am Zügel die Straße entlang' rufen in unserm Geiste das Wort 'führt' (ведетъ) hervor. Ebenso ruft ein transitives Verbum ein Nomen in der Akkusativform hervor, das Wort abtragen ruft Wörter wie Kleid, Fußbekleidung hervor; vgl. auch die

Wörter: zufügen — ein Leid, es bellt — ein Hund u. aa. Diese Fähigkeit der Wörter sich wechselseitig hervorzurufen gründet sich auf das psychische Gesetz der Angrenzungsassociation: wir gewöhnen uns nämlich ein gewisses Wort öfter mit diesem Worte als mit einem andern zu gebrauchen.

§ 36. Wenn die Wörter nach dem Gesetz der Ähnlichkeitsassociation Systeme oder Familien in unserm Geiste bilden, so ordnen sie sich nach dem Gesetze der Angrenzungsassociation in Reihen. Jedes Wort ist also mit zweierlei Art von Banden verknüpft: es ist nämlich 1. mit unzähligen Banden der Ähnlichkeit mit Wörtern verbunden, welche den Lauten, der Struktur und der Bedeutung nach mit ihm verwandt sind, und 2. mit ebenso unzähligen Banden der Angrenzung mit seinen verschiedenen Begleitern in verschiedenen Redeweisen verbunden; ein Wort ist immer ein Glied von bestimmten Familien oder Systemen von Wörtern und zugleich ein Glied von bestimmten syntaktischen Reihen von Wörtern. Dies erklärt uns die Leichtigkeit, mit der wir uns die Wörter einprägen und dieselben im Gedächtnis hervorrufen. Außerdem brauchen wir dank den eben erwähnten Eigenschaften der Wörter nicht jedesmal zu der unmittelbaren Erinnerung unsre Zuflucht zu nehmen. Es ist genug solche Wörter wie *ìdú* (иду gehe, 1. Sg.), *ìd̦ót* (идетъ 3. Sg.), *v̦èdú* (веду führe) zu kennen, um das Wort *v̦èd̦ót* (ведетъ 2. Sg.) zu produzieren, sollten wir es auch früher niemals gehört haben. Meist können wir gar nicht sagen, welche Wörter wir uns angeeignet und welche wir selbst produziert haben; in der Mehrzahl der Fälle, z. B. auch in dem oben angeführten, gestatten die Parallelformen nur eine Form. Deshalb verwies noch W. v. Humboldt auf das ewige Schaffen der Sprache.

§ 37. Wir wollen jetzt Thatsachen von negativem Charakter besprechen, die das oben ausgeführte bestätigen. Untersuchen wir Wörter, die wir leicht vergessen, so bemerken wir sogleich folgende besondere Eigenschaft derselben: die Zahl von Wörtern, mit denen sie durch Ähnlichkeitsassociation verbunden sind, ist gering. So die Eigennamen, besonders diejenigen, deren Herkommen unbekannt ist, Fremdwörter, Termini technici u. dgl. In den meisten Fällen behalten wir sie im Gedächtnis nur mittels der Angrenzungsassociation mit den Begriffen von Gegenständen, die sie bezeichnen (von dieser Association wird sogleich die Rede sein). Solche Verknüpfungen erscheinen aber als lose und ungenügend; sie müssen durch die Ähnlichkeitsassociation mit andern Wörtern unterstützt werden. Deshalb prägen sich Fremdwörter dem Gedächtnis der Gebildeten, die mit den betr. fremden Sprachen bekannt sind, leichter ein, als dem des Volks; die Termini technici lateinischer oder griechischer Herkunft erlernen Männer leichter, die eine größere Bekanntschaft mit den klassischen Sprachen besitzen, als Frauen. Es bedarf einer oft wiederholten Angrenzungsassociation (d. h. eines sehr häufigen Gebrauches), damit ein Mann aus dem Volke sich ein fremdes Wort einpräge, das keinem Worte seiner eignen Sprache ähnlich sieht, oder genauer, nur sehr wenig demselben ähnelt. Deshalb sind solche Wörter immer einem unbewußten Prozesse unterworfen, der unter dem Namen Analogie und

Volksetymologie bekannt ist, und auf den wir später eingehen werden. So verwandelt sich das deutsche Wanne in poln. wanna, d. h. der Endung nach wird dieses Wort den übrigen Feminina ähnlich; so verwandeln sich das griech. βίσεκτος (= bissextus), ἀσβέστης, das deutsche Ruff (oder holländ. roef, oder engl. roof) in russ. *vịн̦sàkósnн̦j* високосный oder *vн̦sàkósnн̦j* высокосный, *izvịн̦sịt*ị известь Kalk, *rúpkà* рубка (cf. *vịsịét*ị hängen висѣть, *vн̦sókн̦j* hoch высокій, *is* aus изъ, *vịesị*t_i Kunde вѣсть, *rùbị*t_i hauen рубить), d. h. nicht nur ihren Endungen nach, sondern auch den andern Teilen nach werden sie den echt russischen Wörtern ähnlich.

§ 38. Nachdem wir die Bande, durch welche die Wörter miteinander verbunden sind, nämlich Bande von zwei Ordnungen: der Koexistenz (Ähnlichkeit) und der Konsequenz (Angrenzung), erörtert haben, haben wir noch nicht alle Mittel erschöpft, über die unser Geist verfügt, um eine ganze Menge von verschiedenartigen Wörtern in ein harmonisches Ganze zusammenzuschweißen. Die erwähnten sind nur unmittelbare Bande von Wörtern: bestimmte Wörter sind mit andern verbunden, entweder insofern sie den letzten als Wörter ähneln, oder insofern wir die Gewohnheit haben sie neben diesen Wörtern zu gebrauchen.

Wir müssen aber niemals den eigentümlichen Charakter der Sprache vergessen; das Wort ist ein Zeichen des Dinges. Die Vorstellung des Dinges und die Vorstellung des Wortes, das dieses Ding bezeichnet, verbinden sich vermittelst der Association zu einem unzertrennlichen Paar. In der entwickelten Sprache ist das im allgemeinen eine Angrenzungsassociation. Nur eine in jeder Sprache unbedeutende Zahl von nachahmenden Wörtern ist mit den entsprechenden Dingen noch vermittelst der Ähnlichkeitsassociation verbunden; z. B. *şùşúkàt*ị шушукать wispern u. aa. Sollte nun die Dingvorstellung mit der entsprechenden Wortvorstellung unzertrennbar sein, was folgt denn daraus? Die Wörter müssen sich in unserm Geiste in dieselben Gruppen klassifizieren, in welche sich die Dinge, die sie bezeichnen, klassifizieren. Wir besitzen Vorstellungen von Dingen, von Thätigkeiten und Zuständen derselben, von Eigenschaften dieser Dinge, von ihrer Menge und ihren Beziehungen, von Eigenschaften ihrer Thätigkeiten und Zustände. In der Sprache haben wir dieselben Gruppen: Substant. mit Pronom. und Numeral., Verba, Adjekt., Adverbia. Dies sind mittelbare Bande von Wörtern. Bezeichnen wir mit großen Buchstaben verwandte Dingvorstellungen und mit den kleinen Buchstaben die entsprechenden Wortvorstellungen, so werden sich diese Bande folgendermaßen darstellen:

A B

a b

Die Wörter a und b, die nicht unmittelbar verbunden sind, sind dennoch verbunden, da a mit A unzertrennbar verbunden ist, b mit B, A aber und B sind unmittelbar verbunden.

Die beiden Associationsgesetze haben also für die Sprachwissenschaft dieselbe Bedeutung wie für die Psychologie. Das Wort existiert nur im menschlichen Geiste, und alles, was nur im menschlichen Geiste ist, ist diesen Gesetzen untergeordnet.

§ 39. Wir haben eben gesehen, daß von allem, was wir benennen, jedem einzelnen in der Sprache ein bestimmter allgemeiner Typus entspricht: die Wörter, welche Dinge, Eigenschaften derselben, ihre Thätigkeiten und Zustände u. s. w. bezeichnen, unterscheiden sich voneinander nicht nur ihrem Inhalte nach, sondern auch ihrer Äußerlichkeit, ihrer Struktur und in gewissem Grade auch ihren Lauten nach. Hier können wir die erste Hinweisung auf das Grundgesetz der Sprachentwickelung machen, das Gesetz von der Korrespondenz zwischen einer Welt von Wörtern und einer Welt von Dingen. Und wirklich, wenn die Sprache nichts andres als ein Zeichensystem ist, so wird ihr idealer Zustand nur dann entstehen, wenn zwischen dem System von Zeichen und dem, was dieselben bezeichnen sollen, eine vollkommene Entsprechung stattfindet. Wir werden sehen, daß die Entwickelung der Sprache ein ewiges Streben nach diesem Ideal ist. Indem wir die Wörter von einem allgemeinen Standpunkt betrachten, können wir keine genauere Formel geben als die oben erwähnte. Desto klarer und bestimmter wird diese dem Leser scheinen, je genauer unsre Analyse des Wortes ist.

VI. Absonderung von morphologischen Elementen des Wortes und ihr Charakter.

§ 40. In dem vorhergehenden Kapitel haben wir gesehen, daß die Wörter miteinander unter anderm mittels der Ähnlichkeitsassociation verbunden werden. Jetzt wollen wir die Art dieser Verknüpfung genauer untersuchen. Wir wollen dazu irgend ein Wort wählen, das seiner Bedeutung nach bestimmt und seiner Struktur nach durchsichtig ist, z. B. *pr*$_{\mathrm{i}}$*н̦nàs*$_{\mathrm{i}}$*ít*$_{\mathrm{i}}$ приносить (herbeitragen). Es ist — sowohl durch innere Bande der Ähnlichkeit, d. h. seiner Bedeutung nach, als auch durch äußere, d. h. seiner Struktur und teils seinen Lauten nach — mit solchen Wörtern verbunden wie *pr*$_{\mathrm{i}}$*н̦vàz*$_{\mathrm{i}}$*ít*$_{\mathrm{i}}$ привозить, *pr*$_{\mathrm{i}}$*н̦vàd*$_{\mathrm{i}}$*ít*$_{\mathrm{i}}$ приводить (herbeifahren, -führen) u. dgl. Es ist aber leicht zu bemerken, daß unser Wort mit andern Wörtern nicht nur als ein ganzes Wort verbunden ist: jeder Teil desselben ist mittels besonderer Bande mit einem ebensolchen oder fast ebensolchen Teile in tausenden von andern Wörtern verbunden. Wir können tausende von Wörtern antreffen, in denen sich sowohl der Teil при-, als auch -нос- und -ить wiederfindet. Die Thatsache, daß die Lautkomplexe *pri-* при-, *-nos-* -нос- und *-it*$_{\mathrm{i}}$ -ить sich mit der ihnen eignen mehr oder weniger bestimmten Bedeutung nicht nur miteinander verbinden, daß wir sie in tausenden Fällen in Verbindung mit andern Lautkomplexen vorfinden — diese Thatsache verursacht die Absonderung dieser Teile in unserm Sprachbewußtsein oder richtiger in unserm Sprachgefühle; nur diese Thatsache macht dieselben zu morphologischen Elementen des Wortes. Unten werden wir sehen, daß es sehr wichtig ist, das sich einzuprägen, daß

die Absonderung von morphologischen Elementen ausschließlich von der erwähnten Thatsache abhängt und von gar nichts weiterm abhängig sein kann.[1]

§ 41. Verweilen wir zuerst beim hauptsächlichsten Teile des Wortes, nämlich bei нос. In gewöhnlichen Wörterbüchern finden wir gegen 200 Wörter, die diesen Teil oder seine Varietäten enthalten. Da alle diese 200 Wörter Grundformen, d. h. Infin. oder Nominat. sind, so sind wir berechtigt zu sagen, daß die Anzahl von Wörtern im allgemeinen, die unsern Teil enthalten, ein Tausend übertrifft. Indem wir diese Wörter näher betrachten, bemerken wir, daß die äußere Gestalt ihres wurzelhaften Teiles nicht etwas Beständiges ist, d. h. unter der '**Wurzel**' müssen wir nicht einen und dabei bestimmten Lautkomplex, sondern eine ganze Reihe von mehr oder weniger einander ähnlichen Lautkomplexen verstehen. Und wirklich erscheint unser wurzelhafter Teil in folgenden (Haupt-) Varietäten: $n_{i}es$ $n_{i}es_{i}$ $n_{i}os$ *nos* nos_{i} *noṣ* *naṣ*. Ziehen wir in Betracht, daß mehrere von diesen Varietäten accentuiert und unaccentuiert sein können, so wird unsre Reihe sich bedeutend vergrößern. Erinnern wir uns, daß wir im Anfange unsrer Erörterung zwei charakteristische Kennzeichen aller sprachlichen Einheiten aufgewiesen haben: nämlich Zusammengesetztheit und Unbestimmtheit derselben; die eben erwähnte Eigentümlichkeit des wurzelhaften Teiles des Wortes bestätigt das vollkommen.

§ 42. Die Varietäten der morphologischen Elemente, mögen ihre Unterschiede noch so unbedeutend sein, sind für die Geschichte dieser Elemente außerordentlich wichtig: mit dem Biologen kann der Sprachforscher behaupten, daß die Varietäten entstehende Arten sind. Man gestatte uns einige Bemerkungen über die oben angeführten Wurzelvarietäten.

1. Die Varietäten entstehen aus der Lautvariation; dabei ist die Variabilität von auslautenden Lauten der Wurzel bedeutend reicher als diejenige der anlautenden Laute. Untersuchen wir eine ganze Reihe von Wurzeln, so finden wir, daß in einer bedeutenden Mehrheit von Fällen die Variation von auslautenden Lauten am reichsten, minder reich die Variation von inlautenden, die Variation von anlautenden Lauten der Wurzel aber unbedeutend ist.

2. Die Reihe von möglichen (natürlich nicht von vorhandenen) Varietäten der Wurzel wird durch die Laute derselben bestimmt, so daß wir, indem wir die Lautverwandtschaft einer gewissen Sprache kennen, diese Varietäten vorhersagen können. Haben wir z. B. eine russ. Wurzel mit *g* im Auslaute, so können wir die Varietäten mit den auslautenden g_{i}, *ẓ*, *k* u. s. w. erwarten. Mit andern Worten: die Wurzelvarietäten sind phonetischen Ursprungs.

3. In den Wurzelvarietäten werden wir die uns schon bekannten Lautbeziehungen beider Art vorfinden. Wir werden Laute vorfinden, die, indem sie von irgend welchen phonetischen Ursachen, die in ihrem Komplexe sich befinden, bedingt sind, von diesen Ursachen auch unzertrennbar sind. So

---

[1] Fast ebenso PAUL, PRINZ. 177.

finden wir z. B. in unsrer Wurzel n_ies нес den Laut s nur vor dem unpalatalen Vokale ($n_iès$-$ú$ несу), den Laut s_i immer vor dem palatalen Vokale ohne Ausnahme ($n_iès_i$-i неси) und vor dem unpalatalen Vokale in seltnen Fällen ($n_iès_i$-$á$ неся); den Vokal o finden wir nur mit dem Accente ($nós_iit$ носитъ), den Vokal $à$ nur vor dem Accente ($nàs_i$-$ít_i$ носить). Solche abwechselnden Laute werden am häufigsten in naher anthropophonischer Verwandtschaft zueinander stehen, oder genauer, die anthropophonischen Unterschiede derselben werden unbedeutend sein. Es sind nämlich s—s_i, o—$à$ in $n_iès_it_ií$ нести, $nàs_iit_i$ носить, $náṣìvàt_i$ нашивать.

4. Am häufigsten werden wir bemerken, daß die Varietäten, welche aus der Lautabwechslung der ersten Art entstehen, sich durch nichts in ihrer Bedeutung unterscheiden; so bezeichnen dasselbe n_ies und n_ies_i (in $n_iès$ú несу, $n_iès_ií$ неси); ebenso bezeichnen ein und dasselbe nos_i und $nàs_i$ (in $nós_iit$носитъ, $nàs_iit_i$ носить). Was aber die Variation betrifft, welche die Lautabwechslung der zweiten Art verursacht, so unterscheiden sich voneinander entweder diese Varietäten selbst, oder es unterscheiden sich die Wörter, in denen sie vorkommen, auch ihrer Bedeutung nach. Es sind nämlich solche Varietäten wie λειπ und λιπ in ἔλειπον und ἔλιπον; desgleichen n_ies und nos (in нести tragen und носить pflegen zu tragen). In letztem Beispiele liegt freilich die besondere Schattierung nicht in dem wurzelhaften Teile des Wortes allein, sondern auch in der Endung -it_i -ить und in der ganzen Struktur des Wortes. Wir begegnen also auch hier der uns schon bekannten Eigentümlichkeit der Sprachelemente, nämlich der Unbestimmtheit derselben.

Wir gelangen also zu dem wichtigen Schlusse, daß die phonetisch bedingte Lautvariation, allgemein genommen, in der Wortbedeutung keine Rolle spielt; die phonetisch nichtbedingte aber, entweder an und für sich (vgl. ἔλειπον — ἔλιπον), oder mit Hilfe andrer Momente (vgl. $n_iès_it_ií$ нести, $nàs_iit_i$ носить), in einer Mehrzahl von Fällen mit der innern Variation der Wurzel verknüpft ist.

§ 43. Wir haben früher gesehen, daß man unter der Wurzel nicht etwas Einfaches, sondern im Gegenteil etwas Zusammengesetztes, eine ganze Reihe von Varietäten verstehen muß. Wir haben auch gesehen, daß nach der innern Seite der Wurzel ihr eine gewisse Unbestimmtheit eigen ist. Äußerlich offenbart sich diese Unbestimmtheit darin, daß wir sehr oft die Wurzel von den benachbarten morphologischen Einheiten nicht trennen können. Als Beispiel haben wir eine von den einfachsten Wurzeln ausgewählt, dessenungeachtet begegnen wir auch in dieser Wurzel der erwähnten Schwierigkeit: so kann die Teilung des Wortes $n_iès_ioṣ$ несешь zu $n_iès_i$-$óṣ$ bestritten werden; wir haben ebensoviel — wenn nicht mehr — Recht das Wort in $n_iès$-$_ióṣ$ zu teilen, d. h. den Komplex -$oṣ$ mit der Palatalisation des vorhergehenden Konsonanten als die Endung 2. Sg. gelten zu lassen (-$_ioṣ$). Wenigstens produziert die lebendige Sprache, indem sie diese Form von neuem erzeugt, die letztere eben mittels der letzterwähnten Endung; vgl. das volkstümliche $t_ièk$-$_ióṣ$ (текешь) von der Wurzel t_iek тек, statt des gewöhnlichen $t_ièṭṣóṣ$ течешь. Wie man überhaupt den Lautkomplex als ein

mechanisches Nebeneinanderstellen der Laute nicht betrachten kann [1], insofern kann man auch das Wort nicht als ein mechanisches Nebeneinanderstellen der morphologischen Elemente ansehen. In dieser Eigentümlichkeit der Verbindung von phonetischen und morphologischen Elementen des Wortes sehen wir die Keime der einheitlichen Gestaltung desselben, Keime des Prozesses, von dem später die Rede sein wird.

§ 44. Es ist schon oben bemerkt, daß die Wurzel, indem sie verschiedene Variationen ihrer in- und vorzüglich auslautenden Laute erleidet, ihre anlautenden Laute — allgemein genommen — fast unberührt bewahrt. Jetzt haben wir die Erscheinungen zu erforschen, welche man im Wurzelanlaute bemerken kann. Was bewirkt, daß unsre Wurzel нес sich in unserm Sprachgefühle von jenen Lauten oder Lautkomplexen absondert, die in verschiedenen Wörtern vor derselben sich befinden können? Wir haben das Wort *n*$_i$*ìs*$_i$*t*$_i$*í* нести, das tragen bedeutet. Daneben haben wir noch Wörter: *vz*- вз-, *v*- в-, *voz*- воз-, *vy*- вы-, *do*- до-, *za*- за-, *ob*- об-, *ot*- от-, *p*$_i$*er*$_i$*e*- нерс-, *pod*- под-, *po*- по-, *pr*$_i$*i*- при-, *pro*- про-, *raz*- раз-, *s*- с-, *u*- у- -*n*$_i$*ès*$_i$*t*$_i$*í* нести. Jedes dieser Wörter bedeutet dieselbe Thätigkeit (tragen), wie auch нести, dazu eine gewisse Schattierung dieser Thätigkeit. Nehmen wir das seiner Bedeutung nach unserm Worte sehr nahe Wort *v*$_i$*ès*$_i$*t*$_i$*í* везти (führen). Hier treffen wir ebenfalls eine Reihe von Wörtern an, die sowohl ihrer Struktur, als auch ihrer Bedeutung nach eine parallele Reihe zu denjenigen von den Komposita mit нести darstellen; für zwei parallele Verba können wir sogar ein gemeinschaftliches Objekt zulassen: etwas auf den Berg hinauftragen, — hinaufführen, u. v. aa. Von solchem Worte wie *p*$_i$*ʜ̗rʜ̗̀n*$_i$*ès*$_i$*t*$_i$*í* перенести (hinübertragen) kann man sagen, daß es zwei Zentren hat: das Hauptzentrum -*n*$_i$*ès*$_i$*t*$_i$*í* -нести und das Nebenzentrum *p*$_i$*er*$_i$*e*- пере-; die Grundbedeutung wird durch -нести und ihre Schattierung durch пере- bezeichnet. Das hängt ab: 1. von der Anwesenheit des einfachen Verbum *n*$_i$*ès*$_i$*t*$_i$*í* нести neben den erwähnten zusammengesetzten; 2. von der Anwesenheit des Teiles -*n*$_i$*ès*$_i$*t*$_i$*í* -нести mit der beständigen Bedeutung in einer ganzen Reihe von Verba: внести hineintragen, занести hereintragen, обнести herumtragen . . .; 3. von der Anwesenheit der erwähnten Präposition mit der beständigen Bedeutung in einer andern Reihe von Verba: перенести, перевести, переложить hinübertragen, -fahren, -werfen . . .

§ 45. Sehen wir jetzt, was wir bei der Abwesenheit einer oder mehrerer von den erwähnten Bedingungen finden. Untersuchen wir solche unstreitig mit Präpositionen zusammengesetzten Verba, die keine entsprechenden einfachen haben. Z. B. neben dem Verbum *àbút*$_i$ *ʜ̗̀bùvát*$_i$ обуть обувать (Fußbekleidung anziehen) haben wir kein einfaches '*ut*$_i$', 'уть', wie neben *ʜ̗̀buàs*$_i$*ít*$_i$ обносить — *n*$_i$*ès*$_i$*t*$_i$*í*, *nàs*$_i$*ít*$_i$ нести, носить. Deshalb sondert sich in unserm Sprachgefühle die Wurzel *u* oder *uv* nicht ab, obgleich wir daneben das Verbum *ràzút*$_i$ разуть, *rʜ̗̀zùvát*$_i$ разувать (Fußbekleidung abziehen) haben. Das können wir aus solchem Worte wie *p*$_i$*èr*$_i$*ʜ̗àbùvát*$_i$ пере-

---

[1] Vgl. oben § 8.

обувать, *pıèrıн˃àbútı* пересобуть (andre Fußbekleidung anziehen) schließen, das von der Wurzel обу gebildet ist. Sollte hier об als besonderer Wortteil, als Präposition gelten, so wäre nur '*pıèrıèútı*' 'переуть' möglich. Neben dem Verbum *nн˂xàdıítı* находить (finden) haben wir ein einfaches Verbum *xàdıítı* ходить, aber in dem ersten Verbum hat weder der Teil *na* на, noch der Teil *xàdıítı* ходить seine eigentliche Bedeutung (vgl. einerseits *nàjǽxн˂tı* наѣхать, *nн˂skàtşitı* наскочить auf etwas hinauffahren, -springen . . ., andrerseits *prı нxàdıítı* приходить, *н˂bxàdıítı* обходить hingehen, herumgehen . . .); deshalb sondert sich, ungeachtet der Durchsichtigkeit der Struktur des Wortes, der Komplex наход als seine Wurzel ab. Als Beispiel solcher Substant. können *pàdnós* подносъ (Theebrett), *pànós* поносъ (Diarrhöe), aus под-, по- + -носъ, dienen. Solche Wörter gelten und verwandeln sich als unteilbare Wörter. So z. B. verwandelte sich collocare als ein unteilbares Wort in coucher, computare in conter. Aber z. B. in reficere, contineo, wo nicht nur die Präposition, sondern auch das Verbum seine eigentliche Bedeutung bewahrt, verwandelte sich jeder Teil selbständig und wir erhalten refaire, je contiens, d. h. Formen, denen re + facere (nicht -ficere), con + teneo (nicht -tineo) zu Grunde liegen.[1] Ein solches Wort wie переносить, in welchem die beiden Teile die ihnen beständig eigentümliche Bedeutung bewahren, wird aus einer Präposition und einem Verbum nicht nur in der russischen, sondern auch in einer beliebigen andern Sprache bestehen. Wir haben also recht zu behaupten, daß solche bizentralen Wörter als solche auch bleiben werden, mögen wir sie in der Koexistenzordnung, in verschiedenen Sprachen, oder in der Konsequenzordnung, in verschiedenen Epochen einer und derselben Sprache, untersuchen. Neben dem Verbum *pàdн˂zrıèvátı* подозрѣвать (in Verdacht haben) haben wir noch *prн˃zrıèvátı* призрѣвать (pflegen), *prıézrıétı* презрѣть (verachten) u. aa.; aber die beiden ersten Verba verhalten sich nicht so zueinander, wie z. B. *pн˂dnàsıítı* подносить (hintragen) und *prıн˃nàsıítı* приносить (herbeitragen): wir können nicht behaupten, daß der Teil *zrıèvátı* зрѣвать in beiden Verba eine und dieselbe Bedeutung hat; ebenso kann man auch nicht behaupten, daß die Präp. *pod(o)-* под(о)- und *pri-* при- hier dieselbe Bedeutung haben, die ihnen in einer Menge von andern Wörtern eigen ist. Wir fühlen hier nicht die beiden Zentren, die wir in переносить fühlten. Als Wurzeln sondern sich hier die Lautkomplexe *podozrıe(v)* подозрѣ(в) und *prıizrıe(v)* призрѣ(в) ab. Deshalb schlägt sich die eigentliche Präpos. *za-* за- nicht zum Teile *zrıe(v)* зрѣ(в), sondern zum Teile *podozrıe(v)* подозрѣ(в): *zн˂-pàdózrıн˃tı* за-подозрить. So bemerken wir in dem ursprünglich präfixalen Teile dieses Verbums die Erscheinung, die sonst nur den Wurzeln eigen ist: die Wurzeln *bros*, *stroj*, *spor* u. aa. nämlich haben die Eigenschaft mit den Wurzeln *bras*, *straj*, *spar*… abzuwechseln (*brósıн˃tı* бросить werfen, *strójн˃tı* строить bauen, *spórıнtı* спорить streiten, *zàbrásнvн˂tı* забрасывать verwerfen, *zàstràjн˃vн˂tı* заст-

---

[1] Vgl. Arsène Darmesteter, traité de la formation des mots composés dans la langue française, 1875, 74 f. 75: la plus grande partie des composés latins se sont décomposés à l'époque romane.

раивать anfangen zu bauen, bebauen, *àspár$_i$ʜ˃vʜ˂t$_i$* оспаривать bestreiten); ebenso hat auch unsre neue Wurzel die Eigenschaft mit dem *podazr$_i$i(v)* подазри(в) abzuwechseln (*pàdʜ˂zr$_i$èvát$_i$* подозрѣвать in Verdacht haben, *zàpàdázr$_i$ʜ˃vʜ˂t$_i$* заподазривать anfangen in Verdacht zu haben). Es ist klar, daß, bei der Abwesenheit von mehrern der oben erwähnten Bedingungen, die urspr. Wurzel noch minder als Wurzel gelten kann. Es sind dies z. B. die Wörter: *zʜ˂t$_i$èvát$_i$* затѣвать anfangen, *ʜ˃tsṣèzát$_i$* исчезать schwinden, *nʜ˂m$_i$æ̀kát$_i$* намекать anspielen, *ʜ˂pàsátsʜ˂* опасаться fürchten, *rʜ˂zàr$_i$át$_i$* разорять zerstören u.v.aa., bei denen weder die einfachen *тѣвать, *чезать..., noch die mit andern Präpositionen verbundenen Verba vorkommen.

§ 46. Schwerlich haben wir recht eine vordere Wurzelvariation in solchen Wörtern, wie *xàd$_i$ít$_i$* ходить und *nʜ˂xàd$_i$ít$_i$* находить, *pʜ˂dʜ˂zr$_i$èvát$_i$* подозрѣвать und *pr$_i$ʜ˃zr$_i$evát$_i$* призрѣвать zuzulassen: die Wörter haben eine völlig verschiedene Bedeutung und wir fühlen dieselben gar nicht als verwandte oder wir fühlen sie nur schwer als solche heraus. Sollte man in betreff des letztern bei den erwähnten Verben zweifeln, so ist dagegen kein Zweifel z. B. in folgenden Fällen möglich: *r$_i$ǽzʜ˂t$_i$* рѣзать schneiden und *óbrʜs* образъ Bild, *úxà* ухо Ohr und *pàdúṣkà* подушка Kissen, *r$_i$ǽrstá* верста Werst (500 Faden) und *sv$_i$ǽrstn$_i$ʜ˃k* сверстникъ Altersgenosse etc. Wir müssen also in der jetzigen Sprache *padozr* подозр, *pr$_i$izr* призр, *r$_i$æz* рѣз, *óbraz* образ, *ux* ух, *pàduṣk* подушк ... als selbständige Wurzeln anerkennen.

Jedoch, hinsichtlich solcher Wurzeln wie *obu(v)* обу(в) und *razu(v)* разу(в) (Fußbekleidung an- und abziehen), *ubav* убав und *pr$_i$ibav* прибав (*ubavl$_i$át$_i$* убавлять abnehmen, *pr$_i$ʜ˃bavl$_i$át$_i$* прубавлять hinzufügen), müssen wir der Wurzel die Fähigkeit zugestehen auch in ihrem Anfange zu variieren. Es ist leicht den wesentlichen Unterschied dieser Variation von derjenigen zu bemerken, die wir am Wurzelauslaute gesehen haben. Dort haben wir unter den Lauten, die eine Varietät von der andern unterscheiden, einige bestimmte Beziehungen gesehen: diese Laute sind einander entweder anthropophonisch verwandt, d. h. sie sind ihren anthropophonischen Eigenschaften nach einander ziemlich nahe, z. B. *s* und s_i in *nos* und *nos$_i$*, oder historisch verwandt, z. B. *s* und *ṣ* in *nos* und *noṣ*; deshalb können wir, bei gegebener Wurzel, wenn wir nur die Phonetik der Sprache kennen, eine Reihe von möglichen Varietäten dieser Wurzel a priori erschließen. So kann z. B. eine russ. Wurzel mit *d* im Auslaute Varietäten mit den auslautenden d_i, *ẓ*, *ẓd*, *ẓd$_i$* (vgl. *rod* родъ Gattung, Geschlecht, *ràd$_i$ít$_i$* родить gebären, *ràẓdát$_i$* рождать gebären, *ràẓd$_i$enjæ* рожденіе Geburt) haben; eine Wurzel mit *u* im Auslaute kann Varietäten mit den Vokal *u*, *o* und Null haben (vgl. *dux* духъ Geruch, Geist, *dyṣát$_i$* дышать atmen, *vdzàxnút$_i$* вздохнуть seufzen, *zátxlʜ˃j* затхлый muffig) etc. Gar nichts Ähnliches finden wir bei der vordern Wurzelvariation. Hier finden wir einmal die ursprüngliche Wurzel mit einem andern Zuwachs im Anfange, das andremal ebendieselbe Wurzel mit einem andern Zuwachs (z. B. *ʜ˃buvát$_i$* обувать und *rʜ˂zuvát$_i$* разувать); dabei wird zwischen den Lauten beider Erweiterungen keine phone-

tische Beziehung stattfinden. Wenn wir die oben auseinandergesetzte erste Variation der Wurzel als ihre Spaltung betrachten können, so können wir diese zweite Variation nur als einen Zuwachs bezeichnen. Die erste ist durch phonetische Ursachen, die zweite durch morphologische hervorgerufen.

Wir können die Frage aufstellen, ob man wohl solche Erweiterungen auch in dem Wurzelauslaute vorfinden kann. Solche Fälle wie *dat*$_i$ дать (geben, Wurzel da) und *dar*$_i$*it*$_i$ дарить (schenken, Wurzel *dar*) zwingen uns diese Frage zu bejahen. Aber erklären können wir diese Erscheinung erst, nachdem wir die Suffixe erörtert haben. Zur Untersuchung derselben gehen wir jetzt über.

§ 47. Ein **Suffix** nennt man jeden Laut oder jeden Lautkomplex, der dem Wurzelauslaute angehängt wird, um der Wurzelbedeutung irgend welche Schattierung mitzuteilen.[1] Gewöhnlich unterscheidet man in den Grammatiken das Suffix von der Endung; so z. B. gilt in dem Worte *nàs*$_i$*ít*$_i$*ḥ̦lḥ̦m* носителемъ (mit dem Träger) der Lautkomplex -*it*$_i$*el*$_i$- -садел- als Suffix und -*em* -емъ als Endung. Dann betrachtet man die Wurzel mit dem Suffix. *nàs*$_i$*ít*$_i$*ḥ̦l*$_i$- носител′-, als ein Ganzes und man nennt es Stamm oder Thema. Der einzige Unterschied zwischen Endung und Suffix ist der, daß die Endung, die in dem Wortauslaute steht, als Kennzeichen derjenigen Kategorie dient, welcher das Wort angehört; so verleiht der Vokal *u* der Lautgruppe *jiznaşivaj* die Bedeutung der 1. Pers. (*jḥ̦znáşḥ̦vḥ̦jù* изнашиваю nutze ab, trage ab), nur der Komplex *em* allein verleiht der Gruppe *nàs*$_i$*ít*$_i$*ḥ̦l*$_i$ die Bedeutung des Instrumentals. In allen übrigen Beziehungen unterscheidet sich die Endung durch nichts von dem Suffix; deshalb, scheint es mir, werden wir keinen Fehler machen, wenn wir einfach alles, was in dem Wort nach der Wurzel folgt, als Suffix betrachten.

Suffixe, ebenso wie andre morphologische Einheiten, sondern sich in unserm Sprachgefühle nicht immer ab. Die Absonderung eines Suffixes wird befördert:

1. Wenn der Lautkomplex, zu welchem es hinzugefügt wird, auch ohne dieses Suffix, aber auch ohne die Schattierung, die ihm gewöhnlich eigen ist, in der Sprache vorkommt. So z. B. sondert sich das russ. Suffix -*ik* des Wortes *dóm*$_i$*ḥ̦k* (домикъ Häuschen) als eine morphologische Einheit, die dem Worte eine diminutive Schattierung mitteilt, gut ab deshalb, weil wir daneben das Wort *dom* (Haus) ohne dieses Suffix, aber auch ohne die Nüance in der Bedeutung haben.

2. Wenn es in einer ganzen Reihe von Wörtern vorkommt und eine und dieselbe Nüance dem wurzelhaften Komplexe beständig mitteilt. So

[1] Man muß beachten, daß das Wort sich manchmal von der Wurzel z. B. nur durch eine Eigenschaft des Auslauts unterscheiden kann. Diese Eigenschaft dient als genügendes Kennzeichen, um das Wort von andern Wörtern zu unterscheiden, die von derselben Wurzel abgeleited sind. So z. B. von der Wurzel *gn*$_i$*il* stammt das Wort *gn*$_i$*il*$_i$ (гниль Fäulnis). Ebenso dient auch oft die Abwesenheit irgend eines Suffixes als genügendes Kennzeichen eines Wortes; vgl. z. B. *xod* ходъ Gang von der Wurzel ход.

finden wir unser Suffix *-ik* in mehreren Wörtern, wobei jedes dieser Wörter eine diminutiv-liebkosende Nüance hat.

3. Es ist endlich selbstverständlich, daß, wenn irgend ein Suffix der Wurzelbedeutung immer eine und dieselbe Nüance mitteilt und wenn außer diesem Suffixe für dieselbe Nüance die Sprache kein andres Suffix hat, dies die bessere Absonderung des Suffixes fördern muß.

In der russ. Sprache, sowie in den idg. überhaupt, ist es sehr schwer Suffixe anzutreffen, die alle letzterwähnten Eigenschaften besitzen. Deshalb können wir das Gesagte folgendermaßen modifizieren: die Fähigkeit des Suffixes sich abzusondern ist indirekt proportional der Weite seiner Bedeutung und der Anzahl der Suffixe, die dem gegebenen Suffixe der Bedeutung nach verwandt sind. So z. B. sondert sich das Suffix *-onok* sehr gut ab, da es nur zur Bezeichnung junger Tiere verwendet wird[1]: *kàt*$_i$*ónѝ̦k* котенокъ Kätzchen, *m*$_i$*ѝ̦dv*$_i$*ѝ̦z̦ónѝ̦k* медвѣженокъ ein junger Bär, *ut*$_i$*ónѝ̦k* утенокъ ein junges Entchen ... und da in derselben Bedeutung nur noch ein Suffix, nämlich *-onyş*, gebraucht wird: *ut*$_i$*ónyş* утенышъ ...

§ 48. Bei der Abwesenheit der erwähnten Bedingungen kann sich das Suffix nicht absondern; wir fühlen es als etwas von dem ursprünglich wurzelhaften Lautkomplexe untrennbares. So fühlen wir z. B. kein Suffix *-tse* in den Wörtern *s*$_i$*értsæ̀* сердце Herz, *sóltsæ̀* солнце Sonne. Es sondert sich nicht in unserm Sprachgefühle als Lautkomplex ab, der den erwähnten Wörtern eine Diminutivnüance mitteilt; und dies geschieht wegen der Abwesenheit der Wörter **serdo*, **solno*. In allen Wörtern, deren Verwandtschaft man z. B. mit dem Worte *s*$_i$*értsæ̀* сердце herausfühlen kann, finden wir die Wurzel *s*$_i$*erd*$_i$*ets s*$_i$*erts s*$_i$*erd*$_i$*eţs* ... Solches Zusammenwachsen von zwei ursprünglich selbständigen Einheiten findet statt, obgleich z. B. in *àkóntsæ̀* оконце Fensterchen, *sukóntsæ̀* суконце Tüchlein ..., neben welchen wir *àknó* окно, *suknó* сукно ... haben, das Suffix sowohl äußerlich als innerlich sich sehr gut absondert. Die oben betrachtete Erscheinung dient als Quelle neuer Wurzeln, die gewöhnlich reich an Lauten sind und eine beschränkte, klar bestimmte Bedeutung haben (vgl. *s*$_i$*értsæ̀* сердце Herz und *s*$_i$*ѝ̦r*$_i$*ѝ̦dinà* середина Mitte).

Neben dem Subst. *dar* даръ (Geschenk) haben wir ein Verbum *dat*$_i$ (дать geben); aber der Laut *r* sondert sich nicht als Suffix ab, da wir keine Serie von Wörtern mit einer bestimmten Bedeutung und mit dem Suffix *r* haben. Wir können sogar nicht sagen, was für eine Nüance dieses Suffix mitteilt: in dem Worte *dar* даръ (Geschenk) fühlen wir nicht zwei Zentren — eine Grundbedeutung und ihre Nüance — wie wir sie in dem Worte *àkóntsæ̀* оконце (Fensterchen) fühlen können. Der Absonderung des Suffixes *r* hilft sogar auch das nicht, daß es daneben ein Substant. *dan*$_i$ дань (Tribut) gibt, d. h. eine Verbindung derselben Wurzel mit einem andern Suffixe. Wegen der lautlichen und funktionalen Nähe fühlen wir solche Wörter wie *dat*$_i$ дать und *dar*$_i$*ít*$_i$ дарить als Verwandte, d. h. Erscheinungen, die den oben be-

[1] Die Ausnahmen (*bàtsónѝ̦k* боченокъ Tönnchen) sind sehr selten.

trachteten ähnlich sind, verursachen eine hintere Wurzelvariation morphologischer Natur (*da dar*). Vgl. auch *bud bodr (bud*$_i$*ít*$_i$ будить wecken, *bódrù̦j* бодрый wachsam, *bódrstvù̦vù̦t*$_i$ бодрствовать wachen) u. aa.

Was die Genauigkeit der Grenze zwischen den Lauten der Wurzel und des Suffixes betrifft, so ist sie, wie wir schon oben gesehen haben, sehr schwer festzusetzen: sollten wir das Wort *nàs*$_i$*ít*$_i$ носить in die Wurzel *nos-* нос- und das Suffix *-ít*$_i$ -ить teilen, so kann diese Teilung ebenfalls bestritten werden, wie die Teilung, nach welcher *nos*$_i$*i-* носи- eine Wurzel und *-t*$_i$ -ть ein Suffix ist.

§ 49. Ist dem Suffix eine Variation eigen und was für eine Variation kann es sein? Solch eine Variation, wie wir sie in dem Wurzelauslaute gefunden haben, eine Variation rein phonetischer Herkunft, kann das Suffix nur in sehr geringem Grade besitzen. Die Ursachen davon sind leicht ersichtlich:

1. In den idg. Sprachen verwandeln sich hauptsächlich vorhergehende Laute unter dem Einflusse der nachfolgenden. Die Verwandlung des nachfolgenden Lautes wegen des vorhergehenden kommt weit seltener vor. Wenn eine Wurzel an mannigfaltiger phonetischer Variation reich ist, so geschieht das hauptsächlich deshalb, weil der Auslaut derselben solch einem Anlaut eines Suffixes begegnen kann, welcher ihn verwandeln wird, oder solch einem, welcher auf ihn keinen bemerkbaren Einfluß ausüben wird. Deshalb können wir eine vordere phonetische Variation des Suffixes nur insofern erwarten, als in der betreffenden Sprache die Fälle der Wirkung von vorhergehenden Lauten auf die nachfolgenden oft vorkommen. Solche Variation bietet z. B. das russ. Komparationssuffix *-ejşij* — *-ajşij* (*s*$_i$*ì̦l*$_i$*n*$_i$*éjşù̦j* сильнѣйшій der kräftigste — *v*$_i$*ù̦l*$_i$*ì̦-tşájşù̦j* величайшій der größte), weil ein urspr. *e* unter der Einwirkung des vorhergehenden *ş*, *tş* nach und nach zu *a* wurde. Hierher, scheint es, gehören auch die Suffixe *-ik*, *-itsa* -икъ, -ица und deren Verwandte *-ştşik*, *-ştşitsa* -щикъ, -щица, *-nik*, *-nitsa* -никъ, -ница u. aa.[1]

2. Wenn ein Suffix nicht reich an Lauten ist — und das ist sehr häufig der Fall —, so wird die Verwandlung seines Anlauts in einigen und die Nichtverwandlung in andern Fällen nicht eine Variation, sondern das Verschwinden desselben als eines Suffixes verursachen. Einen solchen Fall bietet uns z. B. das lateinische Suffix *-ti*: vgl. vestis, messis, pars mit dem ursprünglichen Suffix *-ti*.

Was den Auslaut des Suffixes betrifft, so kann man hier schwerlich irgend eine andre Variation aufweisen als diejenige (übrigens ausschließlich

---

[1] Ich stütze mich dabei auf die Vermutung Baudouin de Courtenays, welcher sie in seinen Vorlesungen noch im J. 1880 aussprach und zu begründen versuchte. Er meint nämlich, daß die spätere Palatalisation (der 2. Periode) von Hinterlingualen (*k*, *g*, *x*) im Slawischen, welche mit der Zeit zur Entwickelung von *ts*-Lauten (*ts*, *dz* oder *z*, *s*) führte, im Gegensatz zu den *tş*, *ẓ*, *ş* aus der Palatalisation der 1. Periode, teilweise ihren Ursprung der Einwirkung vorhergehender palataler Vokale, aber nur bei der Betonung auf der folgenden Silbe, verdankt (*lík* ‖ *litsé*, *dvigati* ‖ *po-dvizáti sęn* u. aa.) Vgl. einerseits deutsche ich- und ach-Laute, anderseits das Vernersche Gesetz in der germanischen 'Lautverschiebung'.

äußere), die durch das Lautschwinden bewirkt wird; vgl. z. B. *xàd₁it₁* ходить gehen und *n₁ès₁t₁í* нести tragen, *bı'là bн̥* было бы und *bı'lн̥b* былобъ es würde sein, *rı'bн̥jú* рыбою und *rı́bн̥j* рыбой mit dem Fische u. aa.

§ 50. Dem Suffixe aber ist eine andre Variation eigen. Es genügt eine Anzahl von Wörtern zu betrachten, um eine besondere Eigentümlichkeit der Suffixe zu bemerken: diese Eigentümlichkeit besteht nämlich darin, daß die Suffixe eine außerordentliche Fähigkeit besitzen sich miteinander zu verbinden und ein zusammengesetztes Suffix zu bilden.

Die russ. Sprache besitzt einige Substantiva mit *k* im Auslaute. Dieses *k* ist ein Rest eines sehr alten idg. Suffixes *-k-a*. Es ist schon lange mit den Lauten der Wurzel oder andrer Suffixe verschmolzen und kann nicht als ein besonderes Suffix gelten. Wir wollen eine Familie von russ. Suffixen betrachten, die durch Zusammensetzung entstanden und den Rest des alten Suffixes enthalten. Aus zwei folgenden (sehr unvollständigen) Tafeln kann man sich eine Vorstellung über diese Familie und auch über die erwähnte Eigentümlichkeit der Suffixe bilden:

1.							2.
			k				*-k*
ak		*uk*		*ok*	*ik*		*-ik*
			nik			*tšik*	*-tšik*
						štšik	*štšik*
ovnik,	*₁anik*,	*₁atnik*,	*alnik*,	*ilnik*,	*nitšnik*	*ovštšik*	*-ovštšik*[1]

Vgl. auch solche Suffixe, wie lat. -um, -tum, -mentum, -amentum u. aa., oder griech. -ός, -κός, -ικός, -τικός; sskr. -ya, -tavya, -anya u. aa.

Es gibt zweierlei Art zusammengesetzter Suffixe:

1. Solche, deren jeder Komponent die ihm eigne Nüance der Wurzel verleiht, z. B. *it₁el₁-stvo* (*pr₁н̥dvàd₁it₁н̥l₁stvà* предвод-итель-ство Anführung), *-ov₁-en₁k₁ij* (*šólkòv₁н̥n₁kн̥j* шелковенькій seiden, diminutiv); solche Suffixe können wir nicht als eine Variation der Suffixe *-t₁el₁* und *-ovyj* betrachten, da wir *p₁н̥r₁н̥nàs₁it₁* (переносить übertragen) nicht als eine Varietät von *nas₁it₁* носить betrachtet haben.

2. Es können auch folgende Beziehungen zwischen Suffixen stattfinden. Einerseits finden wir ein Suffix, anderseits — dasselbe Suffix nebst irgend welchem Laut oder irgend welchen Lauten in seinem Anlaute. Dabei sind diese Laute an und für sich unfähig irgend eine Nüance der Wurzel zu verleihen, d. h. das erweiterte Suffix verleiht der Wurzel dieselbe Nüance wie

[1] Die Beispiele sieh im ОЧЕРКЪ, 80.

auch das nicht erweiterte oder wie ein andres Suffix; das erweiterte Suffix kann auch eine andre Nüance der Wurzel verleihen, aber nur eine einzige, nicht zwei, wie im Worte *pr̦ìẹdvàd̦ìțìẹl̦stvà* предводительство. Solche Suffixe sind: *-*ónok* neben -*ok* (*kàz̦l̦ónìẹk* козленокъ ein junger Ziegenbock, *ùgàlók* уголокъ Winkelchen), -*ami* neben -̦*mi* (*stàl-ám̦ì* стол-ами mit den Tischen, *l̦ud̦-m̦í* людь-ми mit den Leuten), -*tṣik*, -*ṣtṣik* neben -*ik* (*stúl̦-tṣìẹk* стульчикъ Stühlchen, *țur̦ém-ṣtṣìẹk* тюрем-щикъ Gefängniswärter, *dóm̦-ik* домикъ Häuschen) u. aa.

Hier werden wir nicht die Frage berühren, woher und auf welche Art in den erwähnten Fällen die vor dem Suffixe befindlichen Laute gekommen sind. Wir deuten nur kurz an, daß sie ein Rest von alten Suffixen und selten von alten Wurzeln sind.

§ 51. Ein zusammengesetztes Suffix hat eine zweifache Verwandtschaft, es ist durch die Bande der Ähnlichkeit und der Herkunft mit zwei Serien von Suffixen verbunden. Nehmen wir z. B. die Suffixe -*ovṣtṣik* und -*il̦n̦ik*; sie haben zwei verwandte Familien:

1.	1.
-*ik*	-*ik*
-*tṣik*	-*nik*
-*ṣtṣik*	-*il̦nik*
-*ovṣtṣik*	
2.	2.
-*ovskij*	-*il̦nyj*
-*ovyj*	-*ilo*

Nehmen wir die Reihe -*il̦nik*, -*nik*, -*ik*, oder die Reihe *il̦nik*, -*il̦nyj*, -*ilo*, so können wir in beiden Fällen eine Variation des Suffixes sehen; im ersten Falle nämlich die Variation des Suffixes -*ik*, im zweiten des Suffixes -*ilo*. Wir sehen, daß in beiden Fällen das Prinzip der Variation ein und dasselbe ist: nämlich die Zusammensetzung, Aggregation von verschiedenen Suffixen. Deshalb scheint es uns richtiger das Suffix -*il̦nik* nicht als Varietät von -*ilo*, sondern als eine Varietät von *ik* zu betrachten, da -*il̦nik*, -*nik*, -*ik* Suffixe einer Wortkategorie, nämlich der männlichen Substantive sind.

§ 52. Was die Bedeutung der Suffixe betrifft, so ist dieselbe, wie schon oben bemerkt worden, gewöhnlich sehr weit und unbestimmt. Deshalb ist es nicht sonderbar, daß irgend welche zwei Varietäten eines Suffixes eine und dieselbe Nüance der Wurzel verleihen können; vgl -*ik* und -*tṣik* z. B. in den Wörtern *dóm̦ìẹk* домикъ (Häuschen), *stúl̦tṣìẹk* стульчикъ (Stühlchen): beide teilen den Wörtern eine diminutiv-liebkosende Nüance mit. Umgekehrte Fälle sind auch nicht selten; so z. B. bezeichnet das deutsche Suffix -ung den Zustand in Bewegung, das Produkt in Mischung, das Mittel in Kleidung, eine Versammlung von wirkenden Personen in Regierung u. s. w.

In den meisten Fällen aber werden auch hier die äußerlichen Verschiedenheiten mit den innern zusammenfallen. So z. B. ist das Suffix *-nik* den Mask. eigen, die (unter anderm) den Ort bezeichnen, wo sich etwas befindet (*tsv̦ètn̦ík* цвѣтникъ Blumenbeet, *kàr̦étn̦ìk* каретникъ Wagenschuppen); seine Varietät *-̦atnik* ist den Mask. eigen, die hauptsächlich ein Gebäude für gewisse Tiere bezeichnen, z. B. *gùșátn̦ìk* гусятникъ Gänsestall, *kùr̦átn̦ìk* курятникъ Hühnerstall.

Wir sind also zu dem Schlusse gelangt, daß dem Suffix hauptsächlich e i n e v o r d e r e V a r i a t i o n v o n m o r p h o l o g i s c h e r H e r k u n f t eigen ist. Was die Funktion desselben betrifft, so haben diese Varietäten nichtsdestoweniger (allgemein betrachtet) eine verschiedene Bedeutung — obgleich wir es auch nicht sagen können, daß die lautlichen Varietäten eines Suffixes Varietäten seiner Bedeutung darbieten. Was die Charakteristik dieser morphologischen Einheit betrifft, so unterscheidet sich dieselbe äußerlich durch eine außerordentliche Fähigkeit sich mit andern Suffixen zu verbinden und innerlich durch eine Zusammengesetztheit und Unbestimmtheit seiner Bedeutung. Dieser letzte Umstand erklärt uns ein ungenügendes Zusammenfallen von äußerlichen Verschiedenheiten eines Suffixes mit seinen innern Verschiedenheiten.

§ 53. Von den **Präfixen** haben wir schon in Kürze früher gehandelt. Indem wir noch einmal zu denselben zurückkehren, wollen wir zuerst eine Eigentümlichkeit ihrer Bedeutung andeuten. Im Gegensatz zu dem Suffix hat das Präfix fast immer eine bestimmte Bedeutung, d. h. das Präfix verleiht am häufigsten dem Worte irgend eine bestimmte Nüance (z. B. russ. *pod-* под- unter) und außer demselben kann ihm kein andres Präfix dieselbe Nüance verleihen. Im Gegensatz zu dem Suffix ist sein Gebrauch durch keine bestimmte Wortkategorie beschränkt, sein Gebrauch ist allgemein. Wenn wir auch solchen Ausnahmen begegnen, wie *vy-* вы- (aus), das nur den Verben und Deverbativen (*výn̦ìșțì* вынести austragen, *výxìt* выходъ Ausgang), oder wie *pa-* па-, das nur den Nomina angefügt wird (*pátìkà* патока Honigseim), so sind dieselben nicht zahlreich. Wegen dieses allgemeinen Gebrauchs ist selbst die Anzahl von Präfixen unvergleichlich geringer als diejenige von Suffixen. Mittels des Suffix *-ets* (отецъ Vater) kann man nur männliche Subst. bilden, während das Präfix *pod-* (unter) mit einer und derselben Bedeutung zu Wörtern von verschiedenen Kategorien hinzugefügt wird:

unter {
den Tisch, den Tischen
den großen
ihn, ihnen
-legen, -liegen . . .

D. h. wir sehen hier dasselbe Prinzip der Zusammensetzung, das in den a g g l u t i n i e r e n d e n Sprachen stattfindet; in letztern (z. B. im Tatar.) bildet das Suffix l a r auf einerlei Art und Weise den Plural in Wörtern von verschiedenen Kategorien. Deshalb haben wir das Recht zu erwarten, daß ein

idg. Präfix sich ebenso fest dem Gedächtnis einprägen wird, wie ein Suffix der agglutinierenden Sprachen, und daß ihm eben solche Beständigkeit wie dem letztern eigen sein wird. Und in der That wird die Variabilität des Präfixes unbedeutend sein.

§ 54. Eine Variation morphologischer Herkunft kann das Präfix nicht haben. Seine Stellung in Bezug auf die Wurzel ist eine eben solche, wie die Stellung der Wurzel in Bezug auf das Suffix. Die Wurzel aber bedient sich in der historischen Entwickelung oft der Laute der nachfolgenden morphologischen Einheit, während wir nicht bemerken, daß sich das Präfix etwa der Laute der Wurzel bedient. Insofern das Präfix am Anfange des Wortes, also als erste morphologische Einheit steht, kann es auch, wenn man nur das Wort für sich nimmt, auf nichts in seinem Anlaute zurückgreifen; denn wir dürfen nicht übersehen, daß die Präfixe bei weitem nicht die Eigenschaft, sich mit solcher Fähigkeit miteinander zu verbinden, besitzen, wie die Suffixe.

Warum finden wir aber keine hervorragende phonetische Variation eines Präfixes, keine äußere mit der Veränderung der Bedeutung verbundene Variation? Warum ist dieselbe so unbedeutend? In dieser Hinsicht scheint die Stellung eines Präfixes ebenso günstig zu sein, wie die Stellung der Wurzel. Wir müssen aber unsre Aufmerksamkeit zuerst auf die verhältnismäßig größere lautliche Armut des Präfixes lenken. Könnten bei dieser lautlichen Armut irgend welche sich bedeutend voneinander unterscheidenden Varietäten zum Vorschein kommen, so hätten sie wenig Chancen als Varietäten einer und derselben morphologischen Einheit zu gelten; deshalb würden zwei Varietäten für zwei selbständige Präfixe gelten, oder sie würden mit der Wurzel verschmelzen, oder endlich eine Varietät würde im Kampfe ums Dasein mit der andern unterliegen und verschwinden. Zweitens ist dem Präfix eine so einfache und bestimmte Bedeutung eigen, daß lautliche Varietäten, die entstehen könnten, sich für keine innern Unterschiede als brauchbar erweisen würden.

§ 55. Nachdem wir uns mit den verschiedenen morphologischen Elementen des Wortes bekannt gemacht haben, können wir behaupten, daß die Wurzel als der wichtigste Teil des Wortes an Reichtum der Variation qualitativ und quantitativ die beiden übrigen morphologischen Einheiten übertrifft, wobei diese Variation, so zu sagen, den meisten Sinn hat, d. h. es werden in der Wurzel die äußern Unterschiede den innern mehr entsprechen als in der Variation der übrigen Einheiten. In der Bedeutung der Wurzel findet man weder jene übermäßige Ausdehnung des Umfangs, welche unvermeidlich von der Armut des Inhalts begleitet wird, die uns in dem Suffix aufgefallen, noch findet man jene außerordentliche Einfachheit und Bestimmtheit des Inhalts, welche den Umfang des Präfixes bis aufs äußerste beschränkt, indem sie diese morphologische Einheit meist zu einem Zeichen irgend einer Beziehung macht. Was das Suffix und Präfix betrifft, so sind sie, wie wir gesehen haben, nicht nur deshalb einander entgegengesetzt, weil der Umfang und der Inhalt derselben in indirekter Beziehung

stehen: alle wesentlichen Eigenschaften derselben sind entgegengesetzt. Was das Wort betrifft, das aus dem Präfix, der Wurzel und dem Suffix besteht, so kann man behaupten, daß es eine Reihe von Elementen darstellt, nämlich eine absteigende Reihe in Hinsicht auf die Bestimmtheit des Inhalts und eine aufsteigende in Hinsicht auf den Umfang.[1]

[1] [Da der Vf. schwer erkrankt ist, so haben die Herren BAUDOUIN DE COURTENAY und A. ALEXANDROW die Freundlichkeit gehabt, die Revision für ihn zu übernehmen. F. T.]

KASAN.

N. KRUSZEWSKI.

ZUR LAUTGESETZFRAGE.[1]

Diese Abhandlung ist in allem Wesentlichen ein Vortrag, den ich in der philologisch-historischen Gesellschaft in Kopenhagen am 29. April 1886 gehalten.[2] Die nächste Veranlassung dazu war mir das Erscheinen von Kr. Nyrops interessantem Buche adjektivernes könsböjning i de romanske sprog. Die in dem einleitenden Abschnitte Om lydlov og analogi enthaltene klare Darstellung der sogenannten junggrammatischen Prinzipien regte mich vielfach zum Widerspruch an, und da ich fazt gleichzeitig Schuchardts gedankenschwere und geistreiche Schrift über die lautgesetze zu lesen bekam, wurde ich dazu gebracht, mich in diese brennende Frage zu vertiefen und die in mir entstehenden Gedanken und Zweifel zu veröffentlichen, um sie der Prüfung kompetenterer Richter zu unterwerfen.

Ich werde im folgenden die junggrammatische Richtung oft zu kritisieren haben; dem gegenüber fühle ich mich gedrungen, von vornherein meiner Verehrung für die Führer derselben Ausdruck zu geben, und besonders mit Bewunderung hervorzuheben, wie viel ich Pauls prinzipien der sprachgeschichte verdanke: dieses Buch hat mich zuerst zum Nachdenken über mannigfache Erscheinungen des Sprachlebens angeregt und ist für die Richtung meiner Studien von der größten Bedeutung gewesen.

I.

Der Satz, der wohl von den meisten, sowohl Anhängern als Gegnern, für den wichtigsten im junggrammatischen Systeme gehalten wird, ist dieser: 'die Lautgesetze wirken ausnahmslos', oder besser — man muß Schuchardt darin recht geben, daß obige Formulierung nicht gut ist —: 'der Lautwandel geht nach ausnahmslosen Gesetzen vor sich.' Genauer erklärt heißt dies nach Nyrop S. 16: 'alle gleichartigen Lautgruppen werden unter denselben laut-

[1] [Der Herausg. bittet den Aufsatz von Kruszewski i. z. I. 295, II. 258, III. 145 u. f. zu vgl. und hofft, daß es den Lesern der ztschr. willkommen sein wird, diese Frage hier von zwei verschiedenen Standpunkten beleuchtet zu finden. Über die anderweitige Litteratur s. die Bibliogr. dieses Bds. F. T.]

[2] Die vorliegende deutsche Bearbeitung stimmt bis auf einzelne kleinere Weglassungen, Zusätze und Umstellungen mit dem in nordisk tidskrift for filologi, ny række vii. 207 ff. gedruckten dänischen Original.

lichen Bedingungen und innerhalb desselben zeitlichen und örtlichen Gebietes sich gleichartig entwickeln.'

Finden wir nun in der Welt der Thatsachen, in irgend einer existierenden Sprache, eine solche gesetzmäßig einheitliche Behandlung der Laute? Nein, wird seitens der Junggrammatiker geantwortet; denn die allmähliche Verschiebung der Laute, worin die Lautgesetze zu Tage treten, ist nicht der einzige Faktor in der Entwickelung der Sprachen. Wären wir aber im stande in einer Sprache die Lehnwörter und Analogiebildungen vollständig wegzuschaffen (und möglicherweise die Produkte noch andrer Faktoren, deren Existenz man wie Nyrop andeutet, vielleicht später entdecken wird[1]), dann würden wir die Lautgesetze in ihrer Reinheit ohne irgend welche Ausnahme erblicken.

Einige Beispiele werden zeigen, daß es unerlaubt ist, wozu Laien so geneigt sind, die Produkte dieser andern Faktoren als Ausnahmen von den Lautgesetzen anzuführen. Es gibt ein Lautgesetz, das sagt: lat. a vor einfachem Nasal wird in betonter Silbe franz. zu ai, bleibt dagegen in unbetonter (mittelstarker) Silbe, z. B. fame(m) > faim; amat > aime; aber amaru(m) > amer; amore(m) > amour. Nun ist es hiervon keine Ausnahme, daß die Franzosen heute aimer und aimé sagen; diese Formen sind nämlich erst entstanden, nachdem das Lautgesetz seine Wirksamkeit vollendet hatte; sie entsprechen dem lat. amare und amatu(m) durchaus nicht auf dieselbe Weise wie aime dem amat. Der Sachverhalt ist der, daß die direkten Abkömmlinge von amare und amatum: amer und amet, die lange gelebt haben und von den Franzosen des Mittelalters unzähligemal sowohl gesprochen als geschrieben worden, ausgestorben sind; und der Umstand, daß man dann statt derselben neue Formen mit ai gebildet hat, kann doch unmöglich eine Ausnahme vom erwähnten Lautgesetze heißen.

Ebensowenig spricht der Umstand, daß wir im Französischen Doppelformen derart wie chose und cause, beide aus lat. causa, haben, gegen die Konsequenz der Lautgesetze, da cause auf litterarischem ('gelehrtem') Wege ins Französische herübergenommen ist, nachdem die Lautgesetze, die in der volkstümlichen Entwickelung causa > chose zum Vorschein kommen, zu wirken aufgehört hatten; sie sind also nicht 'ebenbürtige Ausläufer von der Grundform' (Nyrop S. 21), und man kann unmöglich cause eine Ausnahme von den Lautgesetzen nennen.

Wir haben also eine Dreiteilung des Sprachstoffs unternehmen müssen, indem wir außer den Erbwörtern — diese Benennung ist von Lücking eingeführt worden statt des vorher von Romanisten gebrauchten, weniger passenden Ausdrucks 'volkstümliche Wörter' (mots populaires) — zweitens Neubildungen, Neuschöpfungen, Analogiebildungen haben und drittens Fremdwörter, Lehnwörter, worunter auch gerechnet werden müssen Entlehnungen aus einer frühern Periode derselben Sprache bzhw. der Mutterspr., wie das erwähnte französische cause aus dem klassischen Latein (mots savants).

---

[1] Ich kann es nicht gutheißen, wenn Brückner (arch. f. slav. philol. v. 242) und Masing (i. z. I. 467) als einen solchen Faktor die zufällige Bewahrung erstarrter Altertümlichkeiten bzhw. Reminiszenzen aus einer ältern Sprachperiode nennen.

Wollen wir die Frage von der Konsequenz eines Lautgesetzes studieren, dann müssen wir der obigen Auseinandersetzung gemäß von den beiden letzten Klassen absehen und uns ausschließlich an die Erbwörter halten. Hierbei ist aber zu bemerken, daß von dem Augenblick an, wo ein Lehnwort oder eine Neubildung in die Sprache aufgenommen worden, sie natürlich denselben weitern Entwickelungen unterworfen sind wie alle andern Wörter der Sprache — Wörter wie Bursche und kochen sind allerdings Fremdwörter im Deutschen, für die heutige Generation aber und für mehrere Generationen vor derselben sind diese Wörter, wie sich von selbst versteht, denselben Bedingungen unterworfen gewesen, wie alle echt deutschen Wörter und sind also jetzt auch wohl heimatliche Erbwörter, obschon in mehr beschränktem Sinn. Wenn man hierauf Rücksicht nimmt, reduziert sich die Forderung, daß man von Lehnwörtern und Analogiebildungen absehen soll, auf den unanfechtbaren Satz: ein Lautwandel kann nur die Wörter affizieren, die zu der Zeit, wo derselbe thätig ist, sich in der Sprache finden.

II.

Da die **Analogiebildungen** so oft als das Gegenteil der Lautgesetze aufgestellt werden[1], wird vielleicht eine Betrachtung über die Wirkung der Analogie die Lautgesetze ins rechte Licht stellen können. Zunächst müssen wir konstatieren, daß es auch auf dem Gebiete der Syntax Analogiebildungen gibt. Dies ist allerdings geleugnet worden von V. Henry in seinem Buche Étude sur l'analogie en général et sur les formations analogiques de la langue grecque, Paris 1883, S. 18 — der allgemeine Teil von diesem Buche scheint mir, beiläufig bemerkt, eine ziemlich wertlose Wiedergabe von den Theorien der deutschen Junggrammatiker zu sein, welche er nicht einmal immer richtig aufgefaßt hat —; da wohl aber sonst alle darüber einig sind, daß es syntaktische Analogiebildungen gibt, und da es leicht ist, Beispiele von solchen nachzuweisen, können wir wohl ruhig davon ausgehen, daß sie existieren. Da nun aber Lautwandel und Analogie als Gegensätze aufgestellt werden, so fragt es sich, ob es etwas derart wie syntaktische Lautgesetze gibt, oder besser: was es ist, das für die Syntax den Lautgesetzen in der Morphologie entspricht. Die Antwort kann nicht zweifelhaft sein, wenn wir einen Fall syntaktischer Analogiebildung betrachten, wie das vulgärfranz. se rappeler de quelque chose, wo se rappeler nach der Analogie von se souvenir mit de verbunden wird. Der Gegensatz hierzu ist offenbar die Erhaltung des ältern Ausdrucks se rappeler qch., und wir sehen nun, daß während das Analogieprinzip das neubildende, das reformierende oder sogar das revolutionäre im Sprachleben ist, dagegen das sich in den Lautgesetzen geltend machende Prinzip in seinem innersten Kern verhältnismäßig mehr das konservative Element der Sprache ist, das, was die Traditionen mehr in Ehren hält. Aber Lautgesetze — das sind ja doch Gesetze der

[1] So z. B. scharf von Paul, Litteraturblatt f. germ. u. rom. Philologie. Jan. 1886.

Veränderungen in der Sprache, nicht des Stillstandes. Allerdings; aber dabei ist zu bemerken, daß wir in der Wirklichkeit gar keinen Stillstand kennen; da gilt das Wort Diderots: tout change, tout passe, und wenn er hinzusetzt: ce n'est que le tout qui reste, ist dies natürlich nicht auf die Sprache anwendbar, die ja nur ein Teil und zwar ein kleiner Teil des Weltalls ist. In der Sprache wie auf andern Gebieten gibt es nur relativen Stillstand: während dieselbe Sprachform einmal ums andre gebraucht wird, ändert sie sich unvermerkt, so daß man sie vielleicht am Ende kaum wiedererkennen kann. Es ist eine ähnliche Erscheinung wie die, welche wir im Tier- und Pflanzenleben Wachstum nennen: das Individuum ist dasselbe heute wie gestern und ist doch verändert; und Analogiebildungen lassen sich dann, natürlich nur in gewissem Sinn, mit der Fortpflanzung vergleichen: zwei Elemente vereinigen sich und schenken dadurch einem neuen Wesen das Leben, ohne daß sie deshalb selbst notwendig zu Grunde gehen müßten; dies ist dagegen bei der Generationsweise der Fall, wo jedes einzelne Individuum sich in zwei voneinander unabhängige spaltet; was wir im Gebiet der Sprache Differenzierung nennen, wie wenn lat. pensare sich in zwei Verben spaltet, eines mit der Bedeutung 'wiegen' (franz. peser) und das andre mit der Bedeutung 'erwägen, denken' (franz. penser), oder wenn wir im Dänischen kæreste = 'Verlobter' mit kurzem *ɛ* und = 'der Liebste' mit langem *ɛ* haben; hier ist die ursprüngliche Form mit ihren auf Laut- und Bedeutungsinhalt unbestimmten Umrissen verschwunden und hat zwei neuen Wesen Platz gemacht, die jedes seine bestimmte Form und Bedeutung haben.

Aber das Gleichnis hinkt — natürlicherweise. Das einzelne Wort ist ja kein selbständig lebendes Wesen, sondern nur die Formel für eine Thätigkeit bei einem Menschen, welche den Zweck hat eine Vorstellung zum Bewußtsein eines andern Menschen zu bringen. Und der Punkt, wo das Gleichnis, was die Analogiewirkung betrifft, nicht stimmt, ist der Umstand, daß durch die Analogiewirkung oft, ja wohl zumeist ein Resultat hervorgebracht wird, daß sich von demjenigen nicht unterscheiden läßt, das zum Vorschein gekommen wäre, wenn keine andern Kräfte mitgewirkt hätten als die lediglich konservierenden, die Reproduktion des früher gehörten und gesprochenen. Dieser Punkt scheint mir von der allergrößten Bedeutung zu sein, wo es sich darum handelt das Sprachleben zu verstehen.[1]

Will ich z. B. den Superlativ eines Adjektivs wie fröhlich oder glücklich gebrauchen, so ist es durchaus gleichgültig, ob ich die Form früher gehört und gebraucht habe und sie jetzt nur nach dem Gedächtnis reproduziere, oder ob ich dieselbe ganz neu bilde nach Analogie der zahlreichen andern Superlative ähnlicher Adjektive, die ich in meinem Gedächtnis bewahre: herrlichste, trefflichste u. s. w.; ja es wird mir ganz unmöglich sein, selbst durch die eingehendste Analyse meiner Geistesthätigkeit, ausfindig zu machen, welches Verfahren ich in jedem einzelnen Falle anwende. Nehmen wir ein Beispiel einer Analogiebildung aus der Kindersprache. Ich hörte

[1] Vgl. Paul, Prinzipien, S. 68 ff.

letzten Sommer als den Plural mit suffigiertem Artikel von blåbær, also statt blåbærrene 'die Heidelbeeren, Blaubeeren', vielfach von dänischen Kindern die Form blåberne *blŏbìṛnìı*[1] verwenden; indem der auf der Silbe —bær stehende Nebenaccent in der Regel geschwächt wird, reimt sich auch in der Sprache der Erwachsenen blåbær auf kopper, propper *khŏbìṛ pṛŏbìṛ* 'Tassen, Korke' u. s. w., und nach dem Vorbild von kopperne propperne wurde also das Wort blåberne gebildet. Hier liegt es auf der Hand, daß wir es mit einer Analogiebildung zu thun haben; gesetzt aber, daß das Kind das Wort tropper 'Truppen' nicht vorher gelernt hat, in demselben Augenblick aber, wo es dasselbe zum erstenmale hört, fragt: jamen, mor, hvor er tropperne? 'aber, Mama, wo sind denn die Truppen?' so ist es also hier genau so verfahren, wie oben bei blåberne; die Form tropperne ist auch eine Analogiebildung; es besteht aber der Unterschied, daß während das Resultat dort vom Sprachgebrauche abweichend war, es hier völlig zu demselben stimmt. Wir gelangen somit zu einer **Einteilung der Analogiebildungen je nach dem Ergebnisse in zwei Gruppen:** eine, wo die neubildende oder für diesen Fall besser selbständig schaffende Thätigkeit in derselben Richtung arbeitet wie die konservierende, wo also das Neue sich vom Alten nicht unterscheiden läßt, und eine andre, wo etwas Abweichendes hervorgebracht wird, etwas andres als das, was bisher gebraucht wurde. Während die Sprachpsychologie die beiden Gruppen durchaus nicht voneinander trennen kann, ist in der Sprachgeschichte eigentlich nur von der letztern Gruppe die Rede, wenn der Ausdruck 'Analogiebildungen' verwendet wird; und wir sehen nun, daß es eigentlich nicht so völlig verkehrt war, wie es die Junggrammatiker gern darstellen, von 'falschen Analogiebildungen' zu reden, wie man es früher that. Die Benennung ist nur dann unstatthaft, wenn man in dieselbe eine Wertbestimmung legen und die hergebrachte Form für besser und richtiger als die neugebildete halten will. Wie Noreen so trefflich gezeigt hat[2], hängt der Wert einer Sprachform durchaus nicht von ihrem Ursprung ab, sondern von der Schnelligkeit und Genauigkeit, mit welcher sie sich auffassen läßt, und daneben von der Leichtigkeit, mit welcher der Sprechende sie hervorbringt. Wollte man deshalb einen Namen für jede der beiden Klassen haben, so wäre es am passendsten, wenn man irgend einen andern Namen finden könnte als falsche und richtige Analogiebildungen, etwa **schaffende und erhaltende** oder **umbildende und wiederbildende** Analogiebildungen[3]: ich würde für eine bessere Benennung dankbar sein.

Noch auf einen Punkt möchte ich hier die Aufmerksamkeit lenken. Wir sind von der Schule her namentlich durch die in der Schrift gebrauchte Worttrennung so sehr daran gewöhnt worden, die Wörter eines Satzes als

---

[1] Das dän. r habe ich mit *ṛ* bezeichnet: ich muß dabei bemerken, daß es nicht gerollt ist und vielleicht besser mit *ʒ̬* oder *ʒ* transskribiert wird.

[2] Noreen: om sprakriktighet in nordisk tidskrift 1885, S. 377—403 u. 465—479.

[3] [Der Herausg. würde für diese vom Vf. mit Recht unterschiedenen Begriffe die Benennungen umschaffende und wiederschaffende Associationsbildungen vorziehen. F. T.]

für sich bestehende zu betrachten, daß es uns ziemlich schwer fällt, das thatsächliche Verhältnis recht zu erkennen, welches in neuerer Zeit vielerseits mit Recht betont worden ist, und zwar, daß in natürlicher Rede durchaus keine Worttrennung stattfindet als wo der Sprechende den Strom seiner Rede abzubrechen genötigt wird, weil er außer Atem kommt[1], oder weil ihm das rechte Wort nicht zur Hand ist, so daß er danach suchen muß, oder endlich wo er durch eine 'Kunstpause' ein einzelnes Wort besonders hervorheben oder den Zuhörer auf das folgende gespannt machen will. Ein Satz wie: Was ist denn los? kann also in seine einzelnen Bestandteile nur künstlich und von demjenigen zergliedert werden, der den Sinn versteht und die einzelnen Teile in andern Kombinationen hat anwenden hören. Dieselbe Schwierigkeit aber, mit welcher man so den zusammenhängenden Satz zerlegt, wenn man zum erstenmal eine fremde Sprache reden hört, dieselbe Schwierigkeit hat auch das Kind seiner Muttersprache gegenüber. Auf die Frage: Hvad er det for et dyr? (was ist denn das für ein Tier?) erhielt ich von einem dreijährigen Mädchen die Antwort: Jeg ved ikke hvad det for et dyr er statt Jeg ved ikke (ich weiß nicht) hvad det er for et dyr; die unrichtige Wortstellung kann nur darin ihre Ursache gehabt haben, daß es die Verbindung de(t)foret noch nicht in die einzelnen Wörter zerlegt hatte. Von einer gebildeten Dame habe ich den Satz gehört: Det må da let kunne fa-at-ses (das muß man ja leicht zu sehen bekommen können); die häufig vorkommende Verbindung få at se 'zu sehen bekommen' war also wie ein Wort gefaßt und mit der Passivendung -s versehen worden; die Sprachgeschichte ist an ähnlichen Fällen reich. Ich will nur an die Zusammenschmelzung mit dem Artikel im Dän. verden (Welt) und franz. lendemain u. s. w. erinnern und daran, daß in der portug. Umgangssprache ha de 'hat zu' oft als eine einfache Verbalform empfunden wird, so daß man hadem fazer isso (sie haben es zu thun) sagen kann statt hão de fazer isso.[2] — Die Aussonderung der einzelnen Elemente wird auf diese Weise nicht immer mit unsrer gewöhnlichen Worttrennung zusammenfallen, sondern bald mehr, bald weniger mitnehmen[3]; mehrere Ableitungssuffixe, Flexionsendungen und Vorsilben werden durch diesen Prozeß als selbständige Elemente empfunden, natürlich nicht so selbständig, daß sie ganz allein stehen oder mit jedem beliebigen Worte verbunden werden könnten — gibt es doch auch zahlreiche Wörter, die das auch nicht können, z. B. deutsch statten, das nur in ganz vereinzelten Verbindungen fortlebt (von statten gehen, zu statten kommen) —, aber

[1] [Das letztere sollte bei normaler Sprechweise und richtiger Atemführung nur in Sprachpausen zwischen Sätzen und im Notfall zwischen Satzabschnitten (i. z. I. 169, II. 328) stattfinden. welche in erster Reihe psychologisch bestimmt werden. Im Innern von Satzabschnitten Atempausen zu machen, wäre ungewöhnlich und ungeschickt. F. T.]

[2] SWEET, SPOKEN PORTUGUEZE p. 27. Ähnliche, aber nicht so sichere Verbalbildungen aus den romanischen Sprachen bespricht TOBLER, KUHNS ZTSCHR. XXIII. 421 ff.

[3] Hierher gehört natürlich die bekannte Erscheinung, daß ein vermeintlicher Artikel losgerissen wird, wie im franz. azur (DIEZ, GRAMMATIK I.³ 204); daß im Schwed. die Endung in satan als der bestimmte Artikel empfunden wird, erhellt aus der Pluralform de der små satarna STRINDBERG, RÖDA RUMMET. 229.

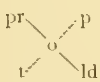
doch relativ selbständig. Wie früh z. B. das dän. Suffix -s, womit jetzt im Gegensatz zu der frühern Flexionsweise alle Genitive ohne Rücksicht auf Geschlecht oder Zahl gebildet werden, als abgetrennter Sprachteil empfunden wird, erhellt aus dem folgenden Beispiele aus der Sprache eines zweijährigen Kindes: statt Hvis (hvems) er det? (Wessen ist das, wem gehört das?) sagte es: Hvem-er-de(t)-s? Also war das s losgerissen, hvem-er-det aber noch nicht zerlegt. Andre lose Sprachteile im Deutschen sind z. B. die Komparationsendungen, Ableitungsendungen wie -heit, -ung, die Vorsilbe un- u. s. w.

Man sieht nun, daß bei weitem die meisten Analogiebildungen nur darin bestehen, diese Elemente mit andern Elementen zu verbinden, und daß eine flexivische Verbindung blåbær + ne sich psychologisch gar nicht trennen läßt von einer syntaktischen Verbindung wie mine blåbær (meine Heidelbeeren); in beiden Fällen haben wir eine auf dieselbe Weise zu stande gebrachte Verbindung von zwei auf dieselbe Weise angeeigneten Sprachelementen. Diese Auffassung, nach welcher wir also hier **Kombinationsbildungen** haben, erscheint mir besser begründet als die gewöhnliche, namentlich von Paul vertretene Erklärung, es seien Proportionsbildungen; indem der Sprechende in seiner Seele etwa aus der Gleichung kopper: kopperne = blåber : x die unbekannte Größe x = blåberne findet.[1]

Wir haben gesehen, wie die zwei Prinzipien, die man als scharf getrennte, ja entgegengesetzte Prinzipien aufgestellt hat, sich in der That voneinander gar nicht scheiden lassen, sondern im Gegenteil Hand in Hand arbeiten, wo beide darauf ausgehen Altes aufs neue hervorzubringen. Daß auch da, wo sie etwas Neues in die Welt der Sprache einführen, keine Kluft zwischen ihnen besteht, hat Schuchardt gezeigt (s. außer seiner erwähnten Schrift seine Bemerkungen gegen Paul in litteraturbl. f. germ. u. rom. philol. 1886 Febr. Sp. 81). Sein Gedankengang ist dieser: zwischen einem Lautwandel, der als 'rein lautlich' bezeichnet werden muß, wie z. B. die Assimilation in ital. conte aus com(i)te, und einer 'Analogiebildung', wie ital. grieve für grave wegen lieve, kann man eine Reihe von Fällen einschalten, die allmählich von dem einen zum andern hinüberführen, sodaß man nicht auf irgend einen Punkt weisen kann und sagen: Hier hört das 'Physiologische' (nach der frühern junggrammatischen Terminologie) auf, und hier fängt das Psychologische an. Seine Reihe ist: conte = comite, dunque = nunc, treatro = theatro, eglino amano = egli amano, non grieve ma lieve = non grave magis leve; und er fügt die Bemerkung hinzu: 'Es werden nicht nur unmittelbar folgende, sondern auch entferntere lautliche Vorstellungen antizipiert, und wiederum beruhen die Analogiebildungen zum großen Teil nicht bloß auf einer ideellen, sondern auf einer thatsächlichen Nebeneinanderstellung von Wörtern' (lautges. 7). — Man wird sehen, daß die Analogiebildungen, von welchen hier die Rede ist, eigentlich von einer von den oben

[1] Vgl. Paul, prinzipien, S. 64. Die Proportionserklärung kann doch vielleicht nicht entbehrt werden in Fällen wie deutsch frage — frug nach trage — trug.

erwähnten sehr verschiedenen Beschaffenheit sind. Es ist deshalb höchst merkwürdig, daß sie meines Wissens von allen unter dem Namen 'Analogiebildungen' mit einbegriffen worden sind. Bei Bildungen derart, womit wir es hier zu thun haben — andre Beispiele sind franz. chercher für cercher, dialektisch zehn ölf zwölf für zehn elf zwölf —, ist ja von keiner Proportion die Rede, aus welcher 'die unbekannte Größe' sich finden ließe, noch von freier Kombination selbständiger oder halbselbständiger Elemente. Was hier stattgefunden hat, ist am besten als eine Vermischung im Bewußtsein, eine **Konfusion**, aufzufassen, indem man durch 'zu schnelles Denken' [1] das nicht zeitlich getrennt hält, was man hätte getrennt halten sollen; während man noch eins sagt, ist der Gedanke schon mit etwas folgendem beschäftigt (in demselben oder dem folgenden Worte) [2], welches bewirken kann, daß die Sprachorgane verleitet werden, zu früh eine gewisse Lautgruppe oder einen einfachen Laut hervorzubringen, besonders wenn eine Lautähnlichkeit verführerisch einwirkt. In vielen Fällen werden aus ähnlichen Gründen Laute und Lautgruppen ausgelassen, wie im Griech. amphoréus statt amphiphoreus, in latein. Wörtern wie st(ip)ipendium, (vi)vipera, nu(tri)trix u. m. (BRÉAL-BAILLY, DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE LATIN, 1885, 368), und in heroi(ko)komisch tragi(ko)komisch; in gewöhnlicher dän. Aussprache: kun(st)stykke, po(st)stempel, et vi(st)sted, engel(sk)stil [3], rib(s)gelé; im Deutschen oft je(tz)tzeit, du wei(st) schon; franz. po(st)scriptum. Hier entsteht für den Hörenden auch eine lautliche Illusion, ein akustischer Betrug, indem z. B. -st- in kunstykke teils in Verbindung mit kun- gehört wird und also kunst bildet, teils in Verbindung mit -ykke, welches es zu -stykke ergänzt; und deshalb kann die gekürzte Form leicht die gewöhnliche werden. Dies findet dagegen mit andern Formen nicht statt, die bei dem Sprechenden in ähnlicher Weise entstehen wie in den erwähnten Fällen, und zwar mit den von NYROP S. 43 besprochenen Vermischungen von zwei Wörtern derselben Bedeutung. Der Sprechende schwankt einen Augenblick zwischen den beiden Synonymen prop und told 'Kork', er entscheidet sich für das erstere Wort; indem er bei diesem zum Vokale *o* gelangt ist, läßt ihn der Umstand, daß dieser Vokal auch im Worte told steht, das ihm auf der Zunge schwebt, in dieses Wort übergehen, also prold sagen. Graphisch dargestellt hat er in



die Richtung o—l statt der punktierten o . . . p gewählt. Den von NYROP erwähnten Beispielen mag das von TEGNÉR (SPRÅKETS MAKT ÖFVER TANKEN, 1880, S. 25 ff.) angeführte schwed. pryl aus pren (oder besser pryn, isländisch prjónn) + syl beigefügt werden; und 'der Knecht RUPRECHT oder NIKOLAUS erscheint bei FRITZ REUTER als RUKLAS', BEHAGHEL, DIE DEUTSCHE SPRACHE, S. 40. Verwandte Arten von Bildungen findet man in der Syntax, wo sie als 'Ausgleichung zweier Gedanken- oder Sprachformen'

---

[1] [Oder zu wenig energisches Denken. F. T.]

[2] Vgl. STEINTHAL in ZTSCHR. F. VOLKERPSYCHOLOGIE U. SPRACHWISSENSCH. I. 124.

[3] In allen diesen Fällen mit langem oder geminiertem s.

eine sehr große Rolle spielen.[1] Diese Bildungen weiter zu verfolgen liegt außerhalb meiner Aufgabe, die darin bestand, zu zeigen, daß auch auf diesem Gebiete keine sehr große Kluft besteht zwischen Erscheinungen, die gewöhnlich zu den Lautwandlungen gezählt werden (namentlich Assimilation) und andern, die 'Analogiebildungen' genannt werden.

III.

Gehen wir nun dazu über die **Lehnwörter** zu untersuchen, so können wir hier ganz ähnliche Betrachtungen anstellen wie oben über die Analogiebildungen. Um die Konsequenz der Lautgesetze zu zeigen, oder besser um, wo wir in einer Sprache Erscheinungen finden, die sich mittels der Lautgesetze nicht erklären lassen, da nachzuweisen, warum diese Erscheinungen außerhalb der Tragweite der Lautgesetze liegen, hat man oft gesagt: das betreffende Wort ist ein Lehnwort. In vielen Fällen hat man natürlich recht: es leuchtet ein, daß z. B. ein Wort, das nachweislich nach der hochdeutschen Lautverschiebung aus dem Niederdeutschen ins Hochdeutsche gedrungen ist, keine Inkonsequenz in der Lautverschiebung beweisen kann; in andern Fällen ist man aber in der Benutzung der Erklärung mit Lehnwörtern meines Erachtens zu weit gegangen. Curtius hatte z. B. gefragt: Wo haben wir Lautgesetze in den Veränderungen, die in den Kosenamen Bob für Robert, Beppo für Giuseppe u. s. w. zum Vorschein kommen? Darauf antwortet Delbrück[2]: Wir können hier gar nicht nach Lautgesetzen fragen, denn die Wörter sind natürlich aus einer andern Sprache, und zwar der Kindersprache herübergenommen. Und Nyrop (S. 31) schreibt ebenso: Sie müssen als ursprüngliche Kosenamen alle als Lehnwörter bezeichnet werden, sie gehören ursprünglich der Kindersprache an.

Dadurch ist aber die Sache doch nicht abgemacht. Haben wir, wenn wir hören, daß nhd. echt ein Lehnwort aus dem Ndd. ist, nicht das Recht zu fragen: Nach welchen Lautgesetzen hat sich also die Form auf ndd. Boden entwickelt, ehe sie ins Hd. herübergenommen wurde? Wenden wir aber dasselbe auf die Kosenamen an, fragen wir nach den Lautgesetzen, nach welchen

[1] S. namentlich Ziemer, junggrammatische streifzüge im gebiet der syntax. 1883. — Die hier versuchte Teilung der 'Analogiebildungen' in Kombinationsbildungen (Proportionsbildungen) und Konfusionsbildungen, oder wie man sie nun nennen will, bedarf einer vollständigern Durcharbeitung, als ich im Augenblick leisten kann; ich bemerke nur das von Nyrops beiden ersten Klassen (wegen der dritten, lautlichen Analogie s. unten):

I. Wirkungen von Übereinstimmung in der Bedeutung der Wörter
  a) bei Wörtern desselben Stammes
  b) bei Wörtern verschiedenen Stammes und
II. Wirkungen von Übereinstimmung in der grammatischen Funktion der Wörter.

Von diesen fallen die meisten unter I. b) erwähnten Beispiele unter meine zweite Klasse, indem schwerlich die Bedeutungsähnlichkeit, sondern die Reihenfolge das Entscheidende ist, während II. und I. a) meiner ersten Klasse entsprechen. Ich vermag auch keinen durchgreifenden Unterschied zwischen der Bedeutung und der grammatischen Funktion zu sehen; der Unterschied zwischen amo und amas ist ebensogut ein Bedeutungsunterschied wie der zwischen amo und moneo.

[Hier scheint Vf. gewisse Verschiedenheiten zu unterschätzen. F. T.]

[2] die neueste sprachforsch. 29.

sie sich in der Kindersprache entwickelt haben — ja, dann sind wir nicht besser dran: weder durch Lautgesetze noch durch Analogie können die Formen erklärt werden. Nun hat NYROP freilich eine kleine Hinterthür, aus welcher er hinausschlüpft: er fügt zu den oben angeführten Worten hinzu: und [jene Kosenamen] sind also in der letzten Instanz als mißlungene Versuche, die Rede der Erwachsenen nachzuahmen, zu betrachten. Hier haben wir eine Andeutung, aber freilich nur eine schwache Andeutung des richtigen Standpunktes, der mir dieser zu sein scheint: es geht nicht an, die Kindersprache als selbständige Sprache der der Erwachsenen gegenüberzustellen, in derselben Weise wie man das Hochdeutsche dem Niederdeutschen gegenüberstellt. Es läßt sich zwischen dem Kinde und dem Erwachsenen keine feste Grenzlinie ziehen; in der sprachlichen Welt hat man keinen Konfirmationsschein, zu beweisen, daß man erwachsen ist, und kein Gesetz kann entscheiden, wann man in sprachlicher Hinsicht volljährig ist. Die ersten Versuche des Kindes, die Rede seiner Umgebung zu verstehen und nachzuahmen, sind linkisch und ungeschickt; allmählich werden sie immer gewandter; niemals aber gelangt irgend ein Mensch so weit, daß seine Rede der eines andern Menschen durchaus gleich würde, weder was die Laute, noch was die mit den Lauten verbundene Bedeutung betrifft. Überall haben wir wegen der ganzen Natur des Verhältnisses nur Annäherungen. Die gröbsten Fehler in der Aussprache, die größten Mißstände betreffs der Bedeutung der Wörter, werden nach und nach beseitigt, indem das Individuum fortwährend unter dem Drucke der sozialen Notwendigkeit steht, sich verständlich zu machen und andre zu verstehen. Einige Unsicherheit, einige Reste von Abweichungen bleiben aber noch immer bestehen. — Koseformen von Namen wie die erwähnten BOB, BEPPO u. s. w. sind genau auf dieselbe Weise entstanden wie z. B. tat für tak (danke) oder dol für stol (Stuhl) in der dänischen Kindersprache; und wenn sie sich über die Zeit hinaus erhalten, wo dergleichen augenfällige Fehler sonst abgelegt sind, ist der Grund teils der, daß es nicht so schwierig gewesen ist, sich durch die Anwendung dieser Namen verständlich zu machen als bei andern Wörtern, teils der, daß überzärtliche Mütter und Tanten die vom Kinde selbst 'erfundene' Benennung 'süß' gefunden und dieselbe deshalb adoptiert haben, wie sie auch Formen wie dengsen statt drengen (der Knabe) u. dgl. gebrauchen. 'Fremdwörter' sind sie aber jedenfalls für das Kind nicht, das sie gebildet hat, und für die Erwachsenen nur durch einen unnatürlichen Gebrauch des Wortes.

Eine zweite Klasse von Lehnwörtern muß ich noch besprechen. NYROP behandelt S. 29—30 Beeinflussung der Aussprache durch die Schriftsprache als eine Einwirkung seitens einer fremden Sprache. Auf eins seiner Beispiele angewendet heißt dies: die auf natürlichem Wege entwickelte Form des Wortes Morgen ist *mōr̨ìn*; diese Aussprache findet sich auch in Zusammensetzungen wie morgensko 'Morgenschuh' u. s. w.; wenn wir dagegen befinden, daß wir (oder viele von uns) morgenröde mit kurzem o und mit g = *ʒ* sprechen, dann muß die Orthographie die Ursache sein, es ist eine Aussprache nach den Buchstaben; ebenso die Aussprache *gīvìn* und *thāʒìn*, die wir z. B. in der Bibelsprache anwenden, det er bedre at give end at tage

'geben ist seliger denn nehmen', während man sich bei ungezwungenem tagtäglichem Sprechen mit den Formen *gi* und *tha* begnügt. Diese Erklärung sieht ja recht ansprechend aus und ist auch in der Sprachwissenschaft häufig angewandt worden; allein ich glaube nicht, daß sie eine genauere Prüfung bestehen kann. Wenn man Kinder buchstabieren hört — es ist hier von der alten Methode die Rede, nach welcher die Kinder zunächst die Namen der Buchstaben lernen, nicht von neuern und bessern Lautiermethoden [1] —, so sieht man, wie sie immer, nachdem sie læ n g e buchstabiert haben *ĕl—ē*$_Q$*—ĕn: lĕn*$_Q$*—gē*$_Q$*—ē*$_Q$*: gē*$_Q$, die Silben nicht zu *lĕn*$_Q$*gē*$_Q$, sondern zu dem richtigen *lĕṅǹ* kombinieren, mit andern Worten: das Kind muß fortwährend die buchstabengemäße Aussprache in die oft ziemlich weit abliegende Wortform umsetzen, die ihm aus der mündlichen Rede bekannt ist. Oft wird es dem Kinde, auch wenn es die einzelnen Silben gelesen hat, schwierig sein, dieselben richtig zusammenzufügen, was nicht verwundern kann bei dem großen Unterschiede, der oft zwischen der Buchstabierform und der wirklichen Form besteht: aber der Lehrer, der in der Regel sehr weit davon entfernt ist, von der Größe dieses Unterschiedes eine Idee zu haben, wird dann das Wort sprechen, das Kind spricht es nach, wie es dasselbe hört, ohne daß ihm klar wird wie *lĕn*$_Q$*gē*$_Q$: *lĕṅǹ* werden kann, so wenig wie *khō*$_Q$*—ō*$_Q$*: khō*$_Q$, aber *khō*$_Q$ *—ō*$_Q$*—ĕm: khŏm*$_Q$. Das Kind wird dadurch gewöhnt, großenteils durch Erraten bekannte Lautverbindungen an die Stelle unbekannter oder sinnloser zu setzen. Warum setzt es nun aber in m o r g e n r ö d e nicht die Form, die es alle Tage spricht, für die beiden ersten Silben ein? Die Antwort kann nur diese sein: weil der Lehrer hier selbst mit kurzem *o* und hörbarem g liest und keine andre Aussprache gestattet. Die Einwirkung geschieht also hier nicht direkt von der Schriftform — dieselbe kann an und für sich auf beide Weisen ausgelegt werden —, sondern von dem mündlichen Worte des Lehrers. Woher hat sie der Lehrer? Schwerlich wiederum von der Schrift, sondern von der Aussprache, mit welcher seine Lehrer oder seine Eltern lasen; ja man darf wohl behaupten, daß diese Aussprache sich durch mündliche Tradition von einer Generation zu der andern fortgepflanzt hat von der Zeit her, wo man immer m o r g e n so sprach und noch nicht angefangen hatte *mōr̮ṅn* zu sagen. Ich will damit der Orthographie nicht jeden Einfluß auf die Aussprache absprechen; ein solcher findet namentlich da statt, wo Wörter durch Druck und Schrift aus einer fremden Sprache mit einem von dem unsrigen verschiedenen Lautbezeichnungssystem herübergenommen werden; wo aber von einheimischen Wörtern die Rede ist, glaube ich freilich, daß d i e E i n w i r k u n g d e r S c h r i f t a u f d i e A u s s p r a c h e g r ö ß t e n t e i l s n u r d a r i n b e s t e h t, d i e m ü n d l i c h e T r a d i t i o n z u s t ü t z e n u n d e i n e A u s s p r a c h e f o r m e i n i g e Z e i t l ä n g e r a m L e b e n z u e r h a l t e n a l s s i e s o n s t b e s t a n d e n h a b e n w ü r d e. Mehr kann sie in der Regel nicht thun, schon weil die Schrift in den meisten Sprachen in zahlreichen Fällen so außerordentlich mehrdeutig ist; man gedenke z. B. der fünf verschiedenen Lautwerte, welche die Buchstabenverbindung o r t in den dän. Wörtern s t o r t,

[1] Vgl. Radloff, lesen und lesenlernen, i. z. I. 355 ff.

sort (Adj.), sorte, bort, borte hat. — Wie ich oben gesagt habe, daß man die Kindersprache nicht als eine vollständige Sprache betrachten darf, so muß ich auch hier behaupten, daß auch die Schriftsprache und die Umgangssprache einander nicht wie selbständige Dialekte oder Sprachen gegenüberstehen.

Nyrop deutet an, daß außer der Einwirkung der Schrift, 'ferner Einwirkung [also mündliche Einwirkung] von Lehrern, Predigern, Schauspielern, großen Rednern, juridischen Formularen u. s. w. vorliegen kann.' Wenn wir auch von der Mißlichkeit ganz absehen, daß 'juridische Formulare' auf diese Weise neben Prediger und 'große' Redner im Gegensatz zu der Schriftsprache gestellt werden, ist der Gedankengang schwerlich richtig, indem es heißt: 'diese Wörter und Wendungen gehören alle dem höhern Stile an, sie zirkulieren (in den erwähnten Verbindungen) nicht alltäglich in der Sprache, sie sind auf rein künstlichem Wege hineingebracht und sind also als Lehnwörter, oder wenn man es vorzieht, als Fremdwörter zu betrachten.' Was ist darin künstlich, daß man ein Wort von einem Lehrer oder Schauspieler hört und es wieder gebraucht, wie man es aufgefaßt hat? Geht nicht genau dasselbe vor sich, wenn das Kind ein Wort von seinen Eltern oder Geschwistern lernt? Ist der Unterschied, daß die Einwirkung in dem einen Falle etwa im dritten Lebensjahre, in dem andern zehn oder zwanzig oder dreißig Jahre später vor sich geht, von so durchgreifender Bedeutung, daß wir in dem einen Falle eine natürliche Spracherlernung, in dem andern ein künstliches Herübernehmen von Lehnwörtern haben? Und in einer wie unglücklichen Lage muß das Kind sein, dessen Vater z. B. Lehrer und dessen Mutter Schauspielerin ist: all die Wörter, die es von seinen Eltern hört, sind 'Lehnwörter oder wenn man es vorzieht, Fremdwörter.'[1] Die Theorie ist so beschaffen, daß man nur nötig hat, die Konturen scharf zu zeichnen, um eine Karrikatur zu gewinnen.

Der richtige Gesichtspunkt ist wohl dieser: auf ähnliche Weise wie wir in den Sprachen wegen der Satzphonetik oft Doppelformen ein und desselben Wortes haben (franz. fol—fou je nach dem Anlaut des folgenden Wortes), so haben wir in einigen Fällen wegen der Verschiedenheit des Stiles Doppelformen, die nebeneinander in der Sprache desselben Individuums leben und sich immerfort auf neue Generationen fortpflanzen, wodurch oft im Laufe der Zeit zwei von Anfang an nur wenig verschiedene Formen sich voneinander immer weiter entfernen (wiederum wie fol und fou), sodaß wir am Ende zwei so verschiedene Formen haben wie *mō̜rн̀n* und *mŏ̜rɜн̀n*, gi und give 'geben', ha und have 'haben', far und fader 'Vater', *sā* und *saɜdн̀* sagde 'sagte' u. s. w. Die innerste Ursache zu diesen Differenzierungen finde ich in dem außerordentlich wichtigen, bei diesen Untersuchungen aber fast immer übersehenen Prinzip der **Rücksicht auf die Verständlichkeit.** Wegener hat in seinen untersuch. über die grundfragen des sprachlebens, 1885, eine ausführliche und breite Darstellung der

[1] [Mir scheint, der Vf. geht hier etwas zu weit und übersieht für das letzte an sich schon seltsame Beisp. den Umstand, daß solche Eltern gewöhnlich neben ihrer amtlichen Spr. eine Mundart für das Haus haben. F. T.]

Bedingungen für sprachliches Verstehen überhaupt gegeben und namentlich auf dem Gebiete der Syntax dargelegt, wie außerordentlich vieles ein Sprechender in seinen Worten auszudrücken unterlassen kann, weil der Hörende nach den begleitenden Umständen das Fehlende ergänzt. Das rein lautliche behandelt dieser Verfasser nicht; auch hat er seine Theorien in gar keine Verbindung mit der Frage gesetzt, die uns hier beschäftigt. Eine seiner Bemerkungen können wir aber hier benutzen; er sagt S. 186: 'in kleinen Kreisen, deren Glieder sich nahe stehen, z. B. innerhalb einer Familie, innerhalb einer Dorfschaft, macht man sehr häufig die Beobachtung, daß die Worte im Gespräche dieses Gliedes untereinander viel mangelhafter artikuliert werden und mit viel geringerer Exspirationsstärke gesprochen werden als im Gespräche derselben Leute mit Fremden. Jeder einzelne kennt ebenso ziemlich die besondern Eigentümlichkeiten der Artikulation des andern — und solche hat jeder Mensch. Man erkennt sich daher an der bloßen Stimme —, man versteht den Sprechenden, wenn er die Hand vor den Mund hält, wenn er gähnt, wenn er die Pfeife zwischen den Zähnen oder den Lippen hat, wenn er ißt u. s. f. Man darf daher wohl sagen: Je ferner stehend die miteinander sprachlich verkehrenden Menschen, je mehr Wert wird auf eine genaue Artikulation gelegt.'[1] — Besonders deutlich muß man auch sprechen, um verstanden zu werden, wenn man wie der Schauspieler oder Volksredner sich an eine größere Menge auf einmal wendet; hier kann man sich eben nicht einmal mit dem Gedanken beruhigen: werde ich nicht verstanden, so werde ich schon durch ein 'wie?' unterbrochen werden. Es wird hier größere Sorgfalt für die Sprachform überhaupt gefordert: Wahl von Worten, die keine Mißdeutungen zulassen, genaue Satzverbindung u. s. w., was uns aber hier besonders angeht, ist der Umstand, daß wir, wie wir an einen Fremden deutlicher schreiben müssen, als an jemand der alle Tage unsre Handschrift liest, ebenso rücksichtlich der Aussprache verschiedene Deutlichkeitsstufen, verschiedene Stilarten haben. Und wie deutlich man sprechen muß, hängt zugleich und nicht am wenigsten davon ab, wieviel dem Sprechenden daran liegt, verstanden zu werden; ein Redner wird deshalb unwillkürlich das einleitende nichtssagende 'meine Herren' viel ärger abhudeln als das, was für den Inhalt der Rede Bedeutung hat, was er seinen Zuhörern ans Herz legen will. Daher rührt es, daß wir im Sprachleben so häufig sehen, daß Worte und Wortverbindungen, die als gleichgültige Mitteilungen verwendet werden, ja kaum den Namen Mitteilungen verdienen, weit größern Kürzungen unterliegen, weit mehr abgeschliffen werden, als andre Worte, sodaß der Lautwandel derselben sich unter die Lautgesetze gar nicht bringen läßt. Guten Morgen wird auf diese Weise zu *gmòin*, *gmǫ*, guten Abend zu *nāmt*, dän. goddag zu *gdā*$_{Q}$ oder gar *dā*$_{Q}$, vær så god zu *vǽr̥* *sgō*$_{Q}$ oder nur *sgō*$_{Q}$, franz. s'il vous plaît zu splè[2], ebenso oft Titel und Anredewörter, wie span. vuestra merced zu Usted, russ. gosudar$_{i}$ 'mein Herr' sogar zu bloßem s, das in höflicher Anrede fast jedem beliebigen Worte enklitisch angehängt werden kann.

[1] Vgl. auch Sayce, Principes de philologie comparée, trad. p. Jovy, 1884, S. 31.

[2] V. Henry, Revue critique, 22. mars 1886.

Wir sind nun an die sehr strittige Frage gekommen, **ob der häufige Gebrauch eines Wortes bei der lautlichen Entwickelung desselben eine Rolle spielt,** sodaß es dadurch außerhalb der Lautgesetze steht. Dies wird von PAUL entschieden geleugnet, der unter anderm sagt (LITBL. 1886, Sp. 6): 'wir sind jetzt zu der Einsicht gekommen, daß die singuläre Stellung häufig gebrauchter Wörter vielmehr darin ihre Ursache hat, daß die Wirkungen alten Lautwandels an ihnen noch zu erkennen ist, während sie bei den seltnern Wörtern durch die Wirkungen der Analogie verdeckt sind.' Dagegen wird die Frage von SCHUCHARDT mit ja beantwortet, ebenso von V. THOMSEN, der in seiner scharfsinnigen Abhandlung über die rom. Wörter für 'gehen' (andare andar anar aller)[1], indem er die erwähnten Wörter trotz des gewöhnlichen Lautwandels aus lat. ambulare ableitet, dieses u. a. dadurch motiviert, daß dieses Verbum 'einer Gruppe von Wörtern angehört, die in allen Sprachen mehr oder weniger sozusagen außerhalb des Gesetzes (udenfor lov og ret) stehen, d. h. Wörtern, die wegen ihrer häufigen Anwendung weit stärkern und gewaltsamern Änderungen ausgesetzt sind als andre Wörter und daher z. T. ganz ihre eignen Wege gehen.'[2]

Nach dem oben ausgeführten kann meine Stellung zur Frage nicht zweifelhaft sein: daß die Häufigkeit das zumeist entscheidende wäre, kann ich nicht glauben; dieses verhältnismäßig äußere Moment tritt bei SCHUCHARDT zu grell hervor, welcher (LAUTGES. S. 24) sogar bemerkt, daß eine Form (ein Laut) 10000 Wiederholungen[3] brauchen kann, um zu einer andern zu werden, und daß deshalb ein Wort, das innerhalb derselben Zeit nur 8000 mal verwendet wird, jener an Lautentwickelung nachstehen muß, wenn es von derselben nicht beeinflußt wird. Nein, wäre die Häufigkeit das allein entscheidende, so müßte ja z. B. das Wort Morgen in allen andern Verbindungen genau auf dieselbe Weise behandelt werden wie in guten Morgen, und das ist eben nicht der Fall.

Das Richtige scheint deshalb zu sein: nicht die Häufigkeit, sondern die allerdings in Beziehung zu der Häufigkeit stehende **Leicht-**

---

[1] FILOLOGISK-HISTORISK SAMFUNDS MINDESKRIFT. KØBENHAVN 1879, S. 197 ff., s. besonders S. 207—208.

[2] Ich kann nicht umhin, auf die seltsame Thatsache aufmerksam zu machen, daß SETTEGAST, der (ROMANISCHE FORSCHUNGEN I. 238 f.) THOMSENS Etymologie stark bestreitet und sagt: 'ich meine, daß eine Etymologie, die sich auf kein einziges formell zutreffendes Analogon stützen kann, die im Gegenteil sonst bekannten Lautübergängen direkt widerspricht, schon hierdurch endgiltig beseitigt ist. Die Ausführungen des Vf. [TH.], wie gelehrt und scharfsinnig dieselben auch sind, ändern hieran nichts; in diesem Punkte sollte man keinerlei Konzessionen machen, sie würden der etymologischen Wissenschaft gefährlich sein' — daß dieser selbige strenge Forscher ein paar Seiten vorher, wo es gilt eine von ihm selbst aufgestellte Etymologie eines provençalischen Wortes zu verteidigen, u. a. schreibt: 'Denn bei Wörtchen so häufigen Gebrauchs, wie die letztgenannten sind, konnte begreiflicherweise die Formabschleifung weiter gehen als bei den entsprechenden, gewissermaßen in Erstarrung übergegangenen Substantiven', also genau dasselbe Prinzip anwendet, dessen Anwendung er TH. nicht gestatten will!

[3] Übrigens eine viel zu kleine Zahl, da man z. B. eher zu niedrig als zu hoch rechnet, wenn man die Male, wo ein Wort wie er jeden Tag bloß in einer Stadt wie BERLIN gesprochen wird, auf 50 Millionen schätzt.

verständlichkeit und Wertlosigkeit für die Auffassung des Sinnes des Sprechenden gestattet bei gewissen Wörtern und Wortverbindungen eine exceptionelle Lautentwickelung.

Hierdurch sind wir aber in offenbaren Streit mit der orthodoxen junggrammatischen Lehre geraten, daß aller Lautwandel nach ausnahmslosen Gesetzen vor sich geht, welche auf Bedeutung oder häufigen Gebrauch keine Rücksicht nehmen. Es scheint mir aber, daß man durch Anerkennung der Richtigkeit meiner Schlüsse teils in größere Übereinstimmung mit dem Sprachleben kommt, dessen Wirken wir täglich an uns selbst und andern sehen, teils eine natürliche Erklärung gewisser geschichtlich entwickelter Erscheinungen gewinnt, die man sonst auf gezwungene und gesuchte Weise erklären müßte. Wenn wir z. B. in der dän. Umgangssprache immer *sā* und *lā* (sagte und legte) sprechen, während die Passivformen nur *saydìs* und *laydìs* heißen können, wenn wir statt fader, moder, broder (Vater, Mutter, Bruder) fast immer far, mor, bror sagen und bisweilen schreiben (ebenso farbror, morfar u. dgl.), aber faderlig, väterlich, moderlig, mütterlich, broderlig, brüderlich, faderløs, vaterlos, modersmål, Muttersprache, brodersind, Brudersinn u. s. w. nie kürzen, so kann ich für diese Fälle kein Lautgesetz auffinden, ich kann nicht glauben, daß sie andern Sprachen oder Dialekten entlehnt sind, und es kann schwerlich Analogiebildung mit im Spiele sein: wenn ich mich also an die z. B. bei Nyrop gegebenen Erklärungsweisen halten will, bleiben nur zwei Möglichkeiten übrig: entweder sind die kürzern Formen mit Konsonantenschwund die lautgesetzlich entwickelten, und dann sind die Formen mit erhaltenem Konsonanten als der Schriftsprache entlehnte Fremdwörter zu betrachten — was dann auch in Fällen wie hader, boder, roder (haßt, Buden, wühlt) anzunehmen ist — oder aber, der Konsonant bleibt lautgesetzlich erhalten, und alle die kürzern Formen — und mit ihnen lar für lader, har für haver (läßt, hat) u. s. w. — sind auf dieselbe Weise wie die Kosenamen Bob Beppo u. s. w. aufzufassen, sie sind der Kindersprache entlehnte Fremdwörter. Welchen der beiden Wege wir aber einzuschlagen haben, darüber gibt uns die Theorie keinen Aufschluß; statt auf dem Scheidewege stehen zu bleiben, ohne uns für den einen oder den andern entscheiden zu können, schlage ich also vor, daß wir keinen derselben wählen, sondern den Pfad einschlagen, den ich oben angewiesen habe; dadurch werden wir u. a. der Schwierigkeit überhoben, irgend eine der beiden Klassen guter dänischer Wörter, womit wir es zu thun haben, Fremdwörter zu nennen: sie bleiben gleich heimisch und gleich natürlich entwickelte Formen.

IV.

In enger Beziehung hierzu steht die Frage, ob es in den Sprachen als Hindernis für den normalen Verlauf des Lautwandels ein Streben gibt, **die bedeutungsvollen Laute und Silben zu konservieren.** Dies behauptete Curtius, welcher dadurch u. a. die Erhaltung des i in den griech. Optativformen erklärt, die, wenn i wie sonst geschwunden wäre, unkenntlich geworden sein würden. Dagegen wendet Delbrück ein (Einleitung [1] 105, [2] 106),

teils daß man im einzelnen plausiblere Erklärungen finden kann — und darin hat er wohl ohne Zweifel für viele der von Curtius genannten Beispiele recht, teils daß man nicht annehmen darf, daß die Inder und Griechen noch ein Gefühl von der Bedeutsamkeit der einzelnen Laute einer Sprachform gehabt hätten: von Generation zu Generation würden nur fertige Wörter überliefert. Nyrop (S. 21) wendet sich ebenfalls gegen Curtius und sagt: die Stammsilben sind gegen den Lautwandel ebensowenig gewahrt wie die übrigen Silben, 'was ist von avus im franz. oncle erhalten?' — Läge hierin nicht ein Mißverständnis, das von einer Vermischung zweier verschiedener Auffassungen desselben Wortes zu zwei verschiedenen Zeiten herrührt? Zu der Zeit, wo die Römer das Wort avunculus bildeten, trug allerdings die Silbe av- die eigentliche Bedeutung von 'Onkel', während -unculus als Träger einer liebkosenden Nebenbedeutung empfunden wurde. Dieses Verhältnis hat sich aber schwerlich durch die Zeiten erhalten, während avunculus als fertiges Wort überliefert wurde; avus selbst wurde vergessen, und damit war für die jüngern Generationen auch die Bedingung dafür, in av- den bedeutsamen Teil des Wortes zu sehen, verloren gegangen; nun mußte deshalb der Sinn 'Onkel' an das ganze Wort geknüpft werden und demzufolge war durchaus kein Grund vorhanden, die Silbe av- mehr als irgend welche gleichgestellte Vorsilbe zu konservieren. Dann kann aber der Schwund von av- auch nicht als Beweis gegen die Annahme verwendet werden, daß Wortteile, die als die bedeutsamsten **empfunden** werden, besonders gewahrt werden. Und wenn Delbruck behauptet, daß die Griechen von der Bedeutung der einzelnen Suffixe keine Empfindung gehabt hätten, so ist es zwar richtig gegen die Ansicht zu polemisieren, daß die Griechen eine Empfindung von der ursprünglichen, etymologischen Bedeutung dieser Suffixe gehabt, also z. B. das -s- des sigmatischen Aorists als mit der Wurzel as 'sein' identisch empfunden hätten — vorausgesetzt, daß der Aorist wirklich mittels dieser früher vielfach angewandten Wurzel gebildet ist, was man ja heute sehr bezweifeln darf —; dagegen hat er gewiß darin nicht recht, daß die Griechen von der Bedeutung, d. h. der Aoristbedeutung dieses Lautes gar keine Empfindung gehabt hätten: wie hätten sie sonst die Formen richtig anwenden können? Und wenn, wie die genannten Verfasser beide zugeben (s. besonders Delbrück, die neueste sprachforschung S. 14 ff., Nyrop S. 22), ehe ein Lautgesetz durchgeführt ist, eine Übergangsperiode besteht, wo man zwischen der alten und der neuen Aussprache schwankt, so glaube ich nicht, daß man so entschieden leugnen darf, daß in einer solchen Übergangsperiode ein Laut erhalten bleiben kann da, wo ein bestimmter Bedeutungsinhalt damit verbunden ist, während er sonst schwindet. Ich muß aber gestehen, daß ich sichere Beispiele davon nicht anführen kann, was aber nicht übel gedeutet werden darf, da fast überall andre Fälle vorliegen werden, in welchen der betreffende Laut (aus einem rein lautlichem Grunde) erhalten ist, so daß man die Bewahrung in den wenigen übrigen Wörtern als Analogieeinwirkung von jenen erklären kann. — Nyrop bemerkt (S. 21, vgl. Paul, prinz. [1] S. 58), daß eine solche Erhaltung wegen der Bedeutung nur unter der Voraussetzung denkbar wäre, daß der Sprechende etwas von der drohenden Veränderung wüßte und sich

im voraus davor zu hüten suchte. Darauf kann geantwortet werden: der Sprechende braucht gar nicht zu wissen, daß er selbst im Begriff ist ein Lautgesetz durchzuführen und zu wünschen, demselben entgegenzuwirken; er braucht nur zu merken, daß er nicht verstanden wird, wenn er undeutlich spricht: dann wird er schon, wenn er seine Worte wiederholen muß, dem bedeutsamen Elemente Recht wiederfahren lassen, ja, er wird sogar zum Übertreiben geneigt sein.

Dieses wird ferner durch eine Beobachtung bestätigt, die man alle Tage machen kann, daß nämlich mehrere Wörter, die wie reel formel ideel nominel im Dänischen (wie ja auch im Deutschen) gewöhnlich den Ton auf der letzten Silbe tragen, eine andre Betonung erhalten, wenn sie einander entgegengesetzt werden: både réelt og fórmelt, ebenso sýmpati — ántipati, prımær — sékundær, jánuar — fébruar, tur, ikke rétur (aber retúrbillet, retúrgods). Dieser Lautwechsel, der weder zu den Lautgesetzen noch zur 'Analogie' gezählt werden kann, kommt auch vor, wo die Wörter im Gegensatz zu Wörtern mit andern Endungen stehen: so hört man nicht selten gérmansk nicht nur als Gegensatz zu rómansk, sondern auch zu nordisk; auch det mínisterielle parti; det er et rent máterielt fænomen, der ikke har noget med sjælen at göre. Aus dem Deutschen kann ich anführen: Infanteríe, aber Kávalerie und Ínfanterie; Sékundaner und Prímaner, sonst Primáner; Órient und Óccident, aber nur Oriéntreise.[1] — In einigen Fällen hat sich diese Betonung festgesetzt, z. B. im Dän. dírekte, wo man ziemlich selten die Form dirékte hört, vgl. índirekte und besonders in vielen dän. Wörtern auf -iv: konsérvativ (ältere Leute sagen in der Regel konservatív), índuktiv, déduktiv, súbjektiv, óbjektiv, índikativ, kónjunktiv, súbstantiv, ádjektiv, nóminativ u. s. w. Man beachte den Unterschied zwischen der ursprünglichen Betonung, die in han er et dårligt subjékt (mauvais sujet) erhalten ist, und der Gegensatzbetonung in dem grammatischen Terminus hvad er súbjekt i sætningen? Ebenso sprechen wir wohl der Regel nach von undersögelsesobjékter (Untersuchungsobjekten), aber von dem Óbjekt eines Satzes; perfékt (Adj., vollkommen), aber pérfekt-stammen.[2]

Man wird aus diesen Beispielen ersehen, daß ich oben, wo ich von Einwirkung der Bedeutung auf die Lautentwickelung sprach, an kein Gefühl für die Etymologie oder ursprüngliche Bedeutung der Wortteile gedacht haben kann — eine solches findet sich natürlich gar nicht bei den hier besprochenen Wörtern und hätte z. B. die Betonung dírekte nimmermehr bewirken können —; ich habe nur behaupten wollen, daß was für **das aktuelle Sprachgefühl** das bedeutsamste ist, was der Sprechende dem Zuhörer genau

[1] Nach einem Briefe von meinem lieben, zu früh gestorbenen Freunde Felix Franke.

[2] Eine völlig ähnliche Accentverschiebung kann in andern Fällen aus dem gerade entgegengesetzten Grunde stattfinden. nämlich durch unbetonte Stellung im Satze, wie von mir nachgewiesen (s. Udsigt over det filol.-hist. samfunds virksomhed 1884—5. S. 77). Z. B.: Barón, aber proklitisch Báron Wedell. Der Kartenspielterminus franz. carreau hieß ursprünglich bei uns karó, jetzt aber, nachdem die proklitische Form (káro tre u. s. w.) die andre verdrängt hat, immer káro.

zum Verständnis bringen muß, dieses eben dadurch eine besonders geschützte Stellung gewinnen kann.

Ja, die Bedeutung hat auf die Lautentwickelung noch größern Einfluß. Die ist es ja, die in den allermeisten Fällen die **Satzbetonung** reguliert, und, wie bekannt, spielt eben die Satzbetonung eine sehr bedeutende Rolle in der geschichtlichen Lautlehre. Franz. moi und me sind beide aus lat. mē entstanden; ersteres hat sich aber da entwickelt, wo me den Ton trug, letzteres wo es unbetont war, und so noch in zahlreichen Fällen. Nun wird man in der Regel sagen (vgl. Nyrop S. 22 ff.): Doppelformen wie moi und me beweisen keinen Verstoß gegen die Lautgesetze, denn die Laute finden sich hier nicht unter denselben 'lautlichen Bedingungen' und entwickeln sich dann auf verschiedene Weise, wie altfranz. fol unter verschiedenen lautlichen Bedingungen (je nach dem Anlaut des folgenden Wortes) teils zu fol, teils zu fou geworden ist. Dazu ist doch zu bemerken, daß die Veränderung, durch welche aus einem betonten Worte ein unbetontes wird, ebensogut ein Lautübergang ist wie z. B. Übergang von Verschlußlaut in Reibelaut, oder von stimmhaftem Laut in den entsprechenden stimmlosen. Man darf ja doch nicht den Accent als etwas Äußeres in Bezug auf die übrige Lautmasse des Wortes auffassen, obgleich viele es ohne Zweifel thun, wahrscheinlich dadurch verleitet, dass der Accent in der Schrift so selten bezeichnet wird, und wenn es geschieht, in der Regel durch Zeichen die außerhalb der gewöhnlichen Buchstabenreihe stehen. Die Organe (das Zwerchfell u. s. w.), die durch ihre Thätigkeit den 'exspiratorischen' Accent bestimmen, sind für die Artikulationen des Wortes ebenso wichtig als z. B. die Stimmbänder.[1] Der Wechsel der Betonung innerhalb des Satzes ist also nichts Äußeres, keine 'lautliche Bedingung' derart wie der wechselnde Anlaut des folgenden Wortes. Wenn wir sagen, daß der Unterschied zwischen moi und me sich auf verschiedenen Betonungsgrad gründet, so haben wir dadurch nur den sekundären Lautübergang erklärt; übrig bleibt die Erklärung des primären, des Accentunterschieds selbst, welcher nur durch die verschiedene Bedeutung, oder besser durch den verschiedenen Wert bewirkt ist, den das Wort in den verschiedenen Verbindungen des Satzes für den Sprechenden hat.

V.

Nach dieser Beschießung der Außenwerke können wir nun wohl wagen, die Hauptfestung selbst anzugreifen, die junggrammatische **Deduktion des Satzes von der Ausnahmslosigkeit der Lautgesetze**. Das Folgende wird eine hoffentlich korrekte, obgleich nicht wenig gekürzte Wiedergabe des Gedankengangs sein, welchem man namentlich bei Paul, Brugmann u. aa., auch bei Nyrop begegnet.

Der Grund, warum sich die Sprachen im Laufe der Zeit überhaupt in lautlicher Beziehung verändern, muß erstens in dem Umstande gesucht werden,

[1] [Ich hoffe, daß diese Auffassung bei den Sprachforschern mehr und mehr Aufnahme finden wird. Vgl. I. Z. I. 109 Anm. F. T.]

daß der Mensch seine Sprachorgane so wenig wie seinen übrigen Körper völlig in seiner Gewalt hat; es ist ihm deshalb, genau genommen, unmöglich, dasselbe Wort zweimal mit genau denselben Bewegungen der Sprachorgane, also mit genau denselben Lauten zu sprechen. Ferner lernt niemand ganz wie ein andrer Mensch sprechen; es gibt also unendlich viele Nüancen der Aussprache bei den verschiedenen Gliedern derselben Sprachgenossenschaft, Nüancen, die sich indessen innerhalb enger Grenzen halten müssen, weil sonst das Verständnis und damit der Gebrauch der Sprache als Mitteilungsmittel gehindert werden würde. Die Aussprache des einzelnen wird fortwährend durch die der übrigen kontrolliert, womit seiner Neigung zum 'Individualisieren', zum Sprechen, wie es ihm eben bequem ist, eine Schranke gesetzt wird. Veränderungen können nur dann eintreten, wenn kleine Verschiebungen gleichzeitig bei mehreren derselben Sprachgenossenschaft entstehen, und 'alle Veränderung in der Lautsprache [d. h. wohl in Sprachlauten] können wir deshalb, sagt Nyrop S. 14, als das Resultat oder, wenn man will, die Summierung betrachten von den oft fast unmerkbaren Verschiebungen im Organgefühl[1], die gleichzeitig und gleichartig bei mehreren Individuen eintreten.' Weil nun aller Lautwandel unbewußt vor sich geht (Nyrop S. 19), und weil aller Lautwandel auf Veränderung im Organgefühl zurückgeht, ist es klar, daß dieselbe Veränderung im Organgefühl überall eintreten muß, wo dasselbe Element in der Rede zurückkehrt, denn das Organgefühl wird ja nicht für das einzelne Wort, sondern für den einzelnen Laut gebildet; die Aussprache wird nicht für jedes einzelne Wort gelernt.

Gegen diese letzte kategorische Behauptung wäre man versucht die gerade entgegengesetzte zu stellen: die Aussprache muß immer für jedes einzelne Wort gelernt werden, denn die Aussprache ist ja nichts als das Wort selbst oder besser die eine, die nach außen gekehrte Seite des Worts im Gegensatz zu der innern der Bedeutung. Der Sinn jener Behauptung ist aber offenbar der, daß das Kind, nachdem es soweit gelangt ist, daß es in einigen Wörtern, z. B. k und t unterscheidet, d. h. ein Organgefühl für die genannten Laute in diesen Verbindungen erworben hat und, müssen wir hinzusetzen, gelernt hat die verschiedenen akustischen Lauteindrücke damit fest zu assoziieren, dann weiter, wenn es in andern Wörtern ähnliche Laute in andern Verbindungen hört, diese mit denselben Bewegungen nachahmt.

Wenn die Folgerungen völlig richtig wären, müßten wir offenbar, wenn immer eine Veränderung einen Laut x betraf, denselben Übergang haben überall, wo der Laut x besteht: weil das Organgefühl für jedes x der frühern Sprachstufe dasselbe ist, muß die Veränderung, die nach den Folgerungen

[1] Ich setze dieses Wort ein statt Bewegungsgefühl, weil es sich nicht allein um die Empfindung handelt, die den Bewegungen der Sprachorgane entspricht, wie bei den 'Glides', sondern auch um die, welche einer bestimmten Stellung der Sprachorgane entspricht.

[Vf. thut wohl daran Bewegung und Stellung der Sprachorgane zu unterscheiden; in dem, was er 'Organgefühl' nennt, hat man ebenfalls zu unterscheiden: den Drucksinn in den äußern Teilen des Sprachorgans und die innere Innervationsempfindung im zentralen Teil. Vgl. meine PHONETIK I. 211; zu dem vom Vf. im folg. angeführten auch, was ich daselbst über Artikulations-, Laut-, Silben- Wort- und Satzvorstellung sage. F. T.]

in allen Fällen eintritt, wo das Organgefühl dasselbe ist, alle x betreffen. Nun zeigt aber die Sprachgeschichte auf jeder Seite, ja fast in jeder Linie, Fälle, wo der Laut x in einer Verbindung zu x_1, in einer andern zu x_2 wird, wo ein Konsonant auf eine Weise zwischen Vokalen, auf eine andre zwischen Vokal und Konsonant behandelt wird. Ein Vokal wird etwa vor einem Nasal nasalisiert, auf eine zweite Weise vor l, auf eine dritte vor r beeinflußt u. s. w. Kurz, bei weitem die meisten Lautgesetze sind eben der Ausdruck lautlicher Differenzierung: wo wir vorher denselben Laut (dasselbe Organgefühl) gehabt, haben wir nachher zwei oder drei verschiedene.

Man wird vielleicht die Begründung durch Einsetzung von 'Lautgruppe' statt 'einfachen Lautes' zu retten suchen. Ist denn aber das Organgefühl verschieden für genau denselben Laut in verschiedenen Verbindungen? Hat es nicht eine Zeit gegeben, wo das Organgefühl für b in lat. bonus und habere, oder für n in bonus und bona identisch war? Und haben wir nicht hier dessenungeachtet verschiedene Behandlung franz. avoir, bon, wo n geschwunden ist, nachdem es den Vokal nasaliert hat, und bonne mit erhaltenem n? Wenn der Beweis in jeder Beziehung richtig wäre, würden solche Spaltungen offenbar unmöglich sein. Er ist aber auch nicht richtig; er ruht auf dem völlig unbeweisbaren Postulat, daß der Sprechende, weil er an einer Stelle den Laut x mit x_1 vertauscht hat, eo ipso denselben Tausch vornehmen soll, so oft x wieder 'unter denselben lautlichen Bedingungen' vorkommt.[1] Es ist durchaus kein Grund vorhanden eine so vollständige Konsequenz in einer menschlichen Gewohnheit anzunehmen und eben davon ist hier ja die Rede. Es spricht im Gegenteil vieles dafür, daß die Überschreitung der frühern Grenze für den Spielraum des Lautes in einer Richtung in einigen Fällen mit sich bringen kann, daß das nächste Mal eine Überschreitung in der entgegengesetzten Richtung stattfindet. Und wo wir Zeugen des Entstehens eines Lautgesetzes werden, bemerken wir denn auch immer ein Schwanken zwischen dem Alten und Neuen. Man kann z. B. hier in Dänemark nicht gar zu wenige Menschen hören, welche anfangen, das Lautgesetz durchzuführen: intervokalisches *s* wird vor betontem Vokal zu halb stimmhaftem oder gar stimmhaftem *z*. Noch ist es eine rein individuelle Aussprache, es würde mich aber nicht wundern, wenn es (was zu konstatieren ich selbst schwerlich Gelegenheit bekommen werde) z. B. Mitte des 20. Jahrhunderts ein durchgehendes 'Lautgesetz' geworden wäre. Diejenigen aber, bei denen man es hören kann, gebrauchen es durchaus nicht überall; man kann sie fast in demselben Atemzuge mit derselben Betonung und in demselben Worte, bald *s* bald *z* sprechen hören, z. B. in besøge, basar, i sinde. Ich habe einmal über das andre den Präsidenten des 'Landsting', wenn er Stimmzettel vorlas, 'de samme, de samme, de samme' u. s. w. sprechen hören, mit bald eintretender, bald fortbleibender Stimme beim s; ich erinnere mich aber nicht jene Aussprache mit *z* in irgend einer andern Verbindung bei ihm gehört zu haben.

---

[1] Vgl. hier auch SCHUCHARDTS schneidige Kritik des Begriffs 'Gleichheit der lautlichen Bedingungen', LAUTGES. 18 ff.

Man sagt ferner, daß die Veränderung gleichzeitig bei mehreren Individuen eintreten muß, anderseits wird aber behauptet, daß der Lautwandel bei einem Individuum anfangen und sich von da aus ausbreiten muß. So sagt Delbrück (einleitg. S. 119), daß man nur die Frage aufzuwerfen braucht, ob die Umwandlungen, von denen hier gesprochen wird, bei allen Mitgliedern einer Sprachgemeinschaft auf einen Schlag hervortreten, um eine verneinende Antwort zu bekommen; und dergleichen Übergangszustände, wo bei einigen das Neue, bei andern das Alte sich findet, werden wohl allerseits zugegeben (Paul, prinz. [1], S. 55; Nyrop S. 22). Damit gesteht man aber zu, daß es Zeiten gibt, wo irgend ein Lautgesetz innerhalb derselben Sprachgenossenschaft begonnen, aber noch nicht durchgeführt ist. Aber, sagt man nun, weil es keine zwei Menschen gibt, die gleich sprechen, müssen wir, um die Unverbrüchlichkeit der Lautgesetze zu konstatieren, genau genommen bis zum einzelnen Individuum, ja sogar — denn auch der einzelne spricht auf den verschiedenen Stadien seines Lebens nicht gleich — bis zu einem 'Momentandurchschnitt' in der Sprache eines einzelnen Individuums gehen (Delbrück). Also, der höchst wichtige Satz, den 'die Sprachwissenschaft als Lebensbedingung behaupten muß' (Nyrop 17), reduziert sich darauf, daß wir nur durch Abnehmen einer Augenblicksphotographie von der Sprache eines Menschen die Lautgesetze ausnahmslos befinden können. In einem einzelnen Momente existiert aber für das Individuum genau genommen — und wir müssen es auf diesen theoretischen Höhen stets genau nehmen — nur ein Wort, das, welches er eben spricht oder denkt, oder noch genauer genommen, nur ein Bruchteil von diesem Worte. Und wenn wir auch all die Wortkeime mitrechnen wollen, die ungeboren in seiner Seele ruhen, den ganzen Sprachstoff, den er 'beherrscht', d. h. der unter gewissen Bedingungen zu artikulierten Worten werden kann, so müssen wir fragen: Welche Lautgesetze sehen wir denn dort in all ihrer strahlenden Reinheit? Die alten, die erste Lautverschiebung z. B.? Schwerlich. Es werden wohl die in der Gegenwart wirkenden sein. Ein Lautgesetz ist ja aber (Paul [1] 55, Nyrop 16) Ausdruck einer gewissen Gleichmäßigkeit in der geschichtlichen Entwickelung; allein, wie kann man aus einer Augenblicksphotographie Regelmäßigkeit der geschichtlichen Entwickelung ersehen? Und wie läßt sich die Behauptung, daß das Eintreten eines Lautgesetzes gleichzeitige Veränderung bei mehreren voraussetzt, mit der vereinigen, daß wir, um die Konsequenz der Lautgesetze zu konstatieren, uns an die Sprache eines einzelnen halten müssen, weil die Laute nicht gleichzeitig bei mehreren sich ändern? — Haben die Junggrammatiker wirklich diese von ihnen aufgestellten Sätze vollständig durchgedacht?

VI.

Außerdem ist in diesen Folgerungen der Junggrammatiker keine Rücksicht auf Umstände genommen, die doch ohne Zweifel bei lautlicher Entwickelung eine große Rolle spielen. Man spricht nur von der Entwickelung innerhalb derselben Generation, von den Änderungen, welche die Sprache der

Erwachsenen allmählich erleidet. PAUL hebt rücksichtlich der Bedeutungsübergänge, rücksichtlich des Losreißens eines Wortes vom Zusammenhange mit der Gruppe, womit es früher als etymologisch zusammengehörig empfunden wurde, an mehreren Stellen (PRINZ. [1], S. 36, 79) hervor, daß hier nicht sowohl vom Vergessen bei einer Generation die Rede ist, als davon, daß das Alte der neuen Generation nicht überliefert wird[1]; es ist auffällig, daß er rücksichtlich des Lautwandels dasselbe nicht behauptet.[2] Hätte nämlich HAVET nicht recht, wenn er gegen KRUSZEWSKIS zu PAULS Theorie stimmende Lehre von kontinuierlichen mikroskopischen Lautänderungen (ÜBER DIE LAUTABWECHSLUNG, 1881; I. Z. I. 302) sagt (REVUE CRITIQUE, 17. Okt. 1881): Or, en pareille matière, natura facit saltus; il y a discontinuité d'une génération à l'autre ... Le changement d'l en l mouillée après une consonne, qui s'est accompli dans tant de dialectes romans, n'est qu'une prononciation enfantine non rectifiée, prononciation qui aujourd'hui encore naît brusquement sous nos yeux, tels parents disant très nettement fleur blanche et leur enfant, non moins nettement, flleur bllanche? Und eben bei der mangelhaften Nachahmung der Sprache ihrer Umgebung seitens der Kinder sieht man eine solche Regelmäßigkeit im Lautwandel, daß man sich versucht fühlt hier von ausnahmslosen Lautgesetzen zu sprechen; wenn sie z. B. t statt k einsetzen, thun sie es überall: ganz natürlich, sind sie ja noch nicht im stande ihre Sprachorgane in die für Hervorbringung des k erforderliche Stellung zu bringen; vielleicht kann ihr Ohr auch noch nicht die beiden Laute unterscheiden. Ein Kind, dessen Aussprache ziemlich genau kennen zu lernen ich Gelegenheit gehabt habe, setzte überall *g* statt *y* nach langen Vokalen, z. B. in kage, bage, bøger 'Kuchen, backen, Bälle' und ebenso *b* statt *v* unter derselben Bedingung, womit es oft sich einer der 'buchstabengetreuen' feierlichen Form gleichen Aussprache bediente, so in løbe, kæbe 'laufen, Kiefer', wo die Aussprache mit *v* die einzig gebräuchliche ist; öfter aber davon abwich, z. B. war *skībh* sowohl skibe 'Schiffe' als skive 'Scheibe' und der Stadtname SKIVE; ferner in skriver, haven, und sogar *lābi* lagde vi 'legten wir' u. dgl., dagegen nicht in fik vi 'kriegten wir' — kurz ein vollständiges Lautgesetz, aber ohne irgend eine 'Verschiebung des Bewegungsgefühls', da es offenbar niemals die genannten Verbindungen auf andre Weise hat aussprechen lernen. Wo die Abweichung von der Sprache der Erwachsenen so groß ist, wird dieselbe ja früher oder später verbessert werden (die Kosenamen zuweilen ausgenommen, vgl. oben); wo die Abweichung aber geringer ist, wird sie sich leicht festsetzen können.

Die Unzulänglichkeit der geläufigen Theorie von der Verschiebung des Organgefühls wird ferner durch die folgende Betrachtung dargelegt.

---

[1] Dies gilt auch von der Verallgemeinerung einer Form, die früher nur in bestimmten Fällen, z. B. vor konsonantischem Anlaut, gebraucht wurde. Diese Übertragung wird man wohl in der Regel, wenigstens stillschweigend, unter die umfassende Kategorie 'Analogiebildung' einreihen.

[2] Vgl. jedoch jetzt PRINZIPIEN [2], S. 58; diese Betrachtung scheint jedoch seine weitern Ausführungen nicht zu beeinflussen.

Das dän. *ʐ* in hade boede, steht, wie es Sweet zuerst beobachtet hat, rücksichtlich seiner Bildung dem *j* viel näher als das isländische ð und englische th; bei Kindern hört man nun sehr oft statt *ʐ* entweder *j* oder jedenfalls einen Laut, der dem *j* weit näher steht als das normale dän. *ʐ*; wenn man nun dann und wann bei einem Erwachsenen ein solches stark palatalisiertes *ʐ* hört, ist es wenig wahrscheinlich, daß die Bewegung bei ihm vom normalen *ʐ* aus gegen *j* hin gegangen ist; vielmehr ist er von Haus aus dem *j* näher gewesen als jetzt, sodaß die Verschiebung seines Organgefühles in der demjenigen Lautübergange entgegengesetzten Richtung gegangen ist, an dessen Durchführung er doch selbst mitwirkt.

Ferner haben die Junggrammatiker auf die Sprachmischung nicht genügende Rücksicht genommen, die immer stattfindet, weil kein Individuum unter sprachlicher Einwirkung von Personen steht, die im eigentlichen Sinne des Worts 'gleich' sprechen. Dieses Moment, das namentlich von Schuchardt stark betont worden ist (s. namentlich dessen slawo-deutsches und slawo-italienisches, 1885) will ich hier nicht weiter verfolgen, mich dagegen zur Besprechung noch eines Faktors wenden, der in eine theoretische Untersuchung wie die vorliegende mit hineingezogen werden muß, wenn er auch nicht viele bleibende Wirkungen in der Sprache zurückläßt. Es ist der Umstand, daß die menschlichen Sprachorgane nicht nur Sprachorgane sind, sondern auch aus ganz andern Gründen, als um Sprachlaute hervorzubringen, bewegt werden können. Treten nun diese Bewegungen gleichzeitig mit der Rede ein, so können sie in eigentümlicher Weise auf die Sprachlaute einwirken. 'Die Lippenthätigkeit, sagt Winteler[1], entspricht für *i* der Mundgebärde der Heiterkeit oder des Spottes, für *u* derjenigen der Sammlung, des Ernstes oder Eifers Daher üben auch diese Affekte Einfluß auf die Sprache aus, wie man besonders bei Kindern beobachten kann.' Die Stellung, welche die Lippen beim Lächeln einnehmen, macht die Lippenschließung schwierig, die notwendig ist um ein *m* hervorzubringen; ich habe deshalb manchmal das labiodentale m statt des bilabialen von Leuten, wenn sie lächelten oder lachten, gebrauchen sehen — denn hören ist hier nicht so leicht. Schuchardt erwähnt ähnliche Verhältnisse im Andalusischen (Gröbers zeitschr. f. rom. philol. V. 314): 'in ¡Josu! scheint die Verstärkung eines unbetonten Vokals eingetreten zu sein; in der That werden aber hier und bei ¡quia! für ¡ca! die Lippen unter dem Drucke eines Affekts in bestimmter Weise geformt (verwundernd vorgestülpt, verächtlich auseinander gezogen) und so ein Lautwandel hervorgerufen. [Man vergleiche dän. jøses! für Jesus!] In Schmerz oder Zorn klingt (bei zusammengepreßten Zähnen) ein italienisches s manchmal (besonders vor einer Tenuis) fast wie š [*ş*]: mi duole la tešta, ti do uno šchiaffo hörte ich, wo sonst *ş* unbekannt war. Man vgl. auch das im Bühnenpathos oder in wirklicher Erregung stark aspirierte franz. haine.' Im Dän. kann man auf ähnliche Weise *ş* für *s* hören, in Wörtern wie sludder (dummes Zeug), svineri (Schweinerei); ebenso *nō* für *nē* (= nej

[1] die Kerenzer mundart des kantons Glarus. 1876. S. 100.

'nein') und 'man kan få höra lylla vön för lilla vän i smeksamt tal'. (Lundell, rättstafningsfrågan, 1886, S. 16). — Auch die Tonhöhe u. dgl. gehört zum großen Teil hierher, und in einer gewissen Beziehung auf die erwähnten Lautänderungen steht auch der Umstand, daß wir in Wörtern wie nå, næ (nej), ja nicht selten den anlautenden Konsonanten dehnen, was sonst im Dänischen durchaus unbekannt ist, und zwar wenn wir zögern und ungern eine bestimmte Antwort geben wollen; ferner das gewöhnliche *mĕññ ŏγù* statt men, og u. dgl. als Übergang zu einer Bemerkung, wofür man noch nicht Worte gefunden hat.

Eigentlich sollten nach der Ansicht der Junggrammatiker die oben dargestellten Lautänderungen, die durch Minimalverschiebungen am Organgefuhl zu stande gebracht wurden, alle Wörter gleichartig betrafen und sich deshalb unter Gesetze bringen ließen, die allein möglichen 'rein lautlichen' Änderungen sein; so u. a. in Pauls prinzip. und noch bei Nyrop. Jetzt wird jedoch von Brugmann (zum heut. st. d. sprachw. 50), dem Paul sich anschließt (litbl. l. c.), anerkannt, daß es außerdem eine andre Art von Lautübergängen gibt, welche sporadisch und gleichsam in Sprüngen vor sich gehen; wie die Beispiele zeigen, wird dabei an Umstellung von ks in sk, ps in sp, Umstellungen wie im ital. Dialekt crompare statt comprare, grolioso statt glorioso u. dgl. gedacht. Man wird sehen, daß die Erscheinungen, womit wir es hier zu thun haben, zu der Klasse von Bildungen (Konfusionsbildungen) gehören, die ich oben bei der zweiten Klasse der 'Analogiebildungen' besprochen habe. Hier finde ich keine Veranlassung darauf näher einzugehen, zumal eine Darstellung derselben und ihrer Abgrenzung andern Lautübergängen gegenüber von Paul in Aussicht gestellt ist.[1] Ich konstatiere nur die erfreuliche Thatsache, daß man jetzt die absolute Formel aufgegeben hat: aller Lautwandel geht nach ausnahmslosen Gesetzen vor sich.

Zum Schluß muß hier noch kurz besprochen werden Schuchardts Theorie von einer 'rein lautlichen Analogie', bei welcher Bedeutungsähnlichkeit gar keine Rolle spielt. Sicherer als das von Sch. gegebene Beispiel ist das bei Nyrop (S. 52) aus dem Provençalischen, wo die Doppelformen bo bon, ma man ein fon als Nebenform zu fo (fuit) und umgekehrt vendo als Nebenform zu vendon (vendunt) hervorgerufen haben. Lautlicher Analogie begegnet man auch in der bekannten südenglischen Einschaltung von r in Verbindungen wie idea-r-of, America-r-and England, the law-r-of the land u. ä., weil ein ursprünglich im Auslaut stehendes r, z. B. in far better verstummt ist, außer vor folgendem Vokal: far away, better of.[2] Auch die unter den Namen 'cuirs' und 'velours' bekannten Einschaltungen von z und t

[1] S. jetzt die zweite Auflage seiner prinzipien 59. Ich bedauere sehr, diese neue Auflage so spät bekommen zu haben, daß ich darauf verzichten mußte, in dieser deutschen Bearbeitung die darin vorgenommenen Änderungen zu berücksichtigen.

[2] Storm, englische philologie I. 92; Western, engl. lautlehre 66. Beim Deutschsprechen sagen die Engländer ebenfalls hatter-ich, sagter-er, Vietor, elemente der phonetik 70. Dieselbe Erscheinung kommt auch in einigen ostjütländischen Dialekten vor.

im Französischen gehören hierher[1], und ebenso spielt lautliche Analogie keine geringe Rolle bei der Bestimmung von der Aussprache eines Fremdwortes, z. B. rücksichtlich der Anwendung von dem sogen. 'Stoßton' im Dänischen. Nun meint Schuchardt, daß diese lautliche Analogie, vielleicht mit andern Faktoren verbunden, ein Lautgesetz hervorrufen kann, indem ein Lautwandel, welcher aus irgend einem Grunde in einem oder mehreren Wörtern entstanden ist, durch lautliche Analogie weiter geführt werden und vielleicht am Ende all die Wörter sozusagen anstecken kann, wo sich derselbe ursprüngliche Laut unter denselben lautlichen Bedingungen fand. Es wird schwierig sein, dies durch ein Beispiel zu beweisen, die Möglichkeit läßt sich aber nicht leugnen.[2] Sicher ist, daß wir in mehreren Fällen eine 'Metamorphose der Lautgesetze' nachweisen können, indem Wörter, die heute denselben Laut haben und in einem frühern Sprachstadium ebenfalls denselben Laut gehabt, in einem mittlern Stadium verschiedenen Laut gehabt haben; vgl. lat. amat clarus — heute franz. aime clair, altfranz. aber, indem der folgende Konsonant Unterschied bewirkte, aime cler, wo wir durch zahlreiche Reime verschiedene Aussprache konstatieren können. Und ist es nicht wahrscheinlich, daß wir auf ähnliche Weise an zahlreichen andern Punkten, wenn die mittlern Stadien uns bekannt wären, ein ähnliches Vorgehen auf verschiedenen Wegen nach demselben Ziele finden würden? (Vgl. Schuchardt, lautg. 21.)

VII.

Unsre Untersuchung hat auf allen Punkten zum Zweifel geführt gegenüber der Behauptung von dem ausnahmslosen Wirken der Lautgesetze, sowie gegenüber der gewöhnlichen Darstellung der Weise, in welcher die Lautübergänge zu stande kommen sollen. Nun wird aber gesagt, daß man, wenn man dieser Lehre nicht huldigt, damit überhaupt auf die Möglichkeit verzichtet, die Grammatik zum Range einer Wissenschaft zu erheben (Paul); daß es dann keine etymologische Wissenschaft geben kann, daß alles Etymologisieren Erraten wird, weshalb die Sprachwissenschaft den Satz als Lebensbedingung behaupten müsse (Nyrop). Steht es wirklich so schlecht? Um dies zu entscheiden, müssen wir kurz untersuchen, wo wir die Lautgesetze brauchen.

Die vergleichende Sprachforschung ist vor allen Dingen eine erklärende Sprachforschung. Wird nun gefragt, was Erklärung heißt, so kann man antworten: Sie ist Beziehung einer Erscheinung auf eine oder besser mehrere andre, die bereits bekannt sind. Newton erklärte die Bewegung des Mondes,

---

[1] Vgl. meine Bemerkungen über die Pariser Vulgärsprache in udsigt over det philologisk-historiske samfunds virksomhed, 1884—85. S. 92 ff.

[2] Ja man könnte eigentlich sagen, daß in der oben dargestellten junggrammatischen Lehre von der Entstehung der Lautgesetze es lautliche Analogie ist, die bewirkt, daß die Lautverschiebung sich nicht auf das Wort beschränkt, in welchem sie zunächst auftritt, sondern für alle Fälle geltend wird, wo derselbe Laut wieder vorkommt.

d. h. er bezog diese Erscheinung auf eine Reihe bekannter Erscheinungen, namentlich auf die Wirkung der Gravitation auf der Erde; und ganz derselben Art sind auch diejenigen Erklärungen sprachlicher Erscheinungen, welche die Sprachwissenschaft gibt. Eine Verbindung, wie dän. tillands 'zu Lande', mit dem auf den ersten Blick befremdenden Genitiv erklärt sich durch Verweisung auf den Umstand, daß im Altnordischen die Präposition til immer den Genitiv regiert. Dies erklärt sich wiederum durch Verweisung darauf, daß das Wort ursprünglich ein Substantiv war, etymologisch mit deutsch Ziel identisch, und daß wir deshalb hier wie bei andern aus Substantiven entstandenen Präpositionen den Genitiv verwenden als den Kasus, dessen Funktion eigentlich die ist, zwei Substantive zu verknüpfen. Fragt man aber, was uns dazu berechtigt til mit dem t mit Ziel, das mit z anlautet, zusammenzustellen, so wird der Zweifel beseitigt durch Verweisung auf die Wortpaare: tunge — Zunge, tid — Zeit, tære — zehren, tegne — zeichnen u. s. w., mit andern Worten dadurch, daß eben dieselbe Veränderung vor sich gegangen ist in einer Reihe von Wörtern, wo Übereinstimmung in Bedeutung und Form so groß ist, daß kein Kind bezweifelt, daß es 'dieselben Wörter' sind, die wir in beiden Sprachen finden. Bei derartigen Erklärungen, bei dem Etymologisieren ist es, daß wir es mit dem Begriffe 'Lautgesetz' zu thun haben, indem die in mehreren Wörtern befundene Übereinstimmung zum 'Lautgesetze': dän. t = nhd. z formuliert wird.[1] Lautgesetze brauchen wir also, wo es gilt, die Etymologie eines Wortes zu finden oder zu zeigen, daß es mit einem Worte einer andern Sprache in Verbindung steht.

Der Satz von der Ausnahmslosigkeit der Lautgesetze, als **methodologisches Prinzip im etymologisierenden Teile**[2] **der Sprachwissenschaft** verwendet, ist somit nichts weiteres als dieser: wo die Zusammenstellung von zwei Wörtern nicht völlig augenscheinlich ist, da muß man, um sein Recht dieselben etymologisch zu identifizieren darzuthun, durchaus zutreffende Parallelen zur Lautentwickelung nachweisen können. Leuchtet die Übereinstimmung unmittelbar ein, so brauchen wir kein Lautgesetz um unsre Identifizierung zu verteidigen, und es sind gerade diese Wörter schlagender Ähnlichkeit, aus welchen wir das Lautgesetz folgern, das wir auf die aus irgend einem Grunde zweifelhaften Fälle anwenden. Besonders wo wir in unserm eignen Bewußtsein unmittelbar ein Gefühl von Zusammengehörigkeit haben, fragen wir durchaus nicht nach Lautgesetzen, z. B. wenn wir im Dänischen neben *rĕxtinŏk* 'rigtignok' (allerdings) die Form *rĕnŏk* haben, wo wir keinen einzigen analogen Fall nachweisen können; ebenso kann kein vernünftiger Zweifel daran sein, daß *khanǫ khan khʜɴ kɴ khă khʜ k* sämtlich Formen desselben Wortes sind, des kan der Schriftsprache. Ist

[1] Eine strengere wissenschaftliche Fassung würde allerdings die sein, daß hier zwei Lautgesetze vorliegen: einmal urgerm. t = dän. t, und zweitens urgerm. t = nhd. z.

[2] Methodologisches Prinzip für die ganze Sprachwissenschaft kann er ja nicht sein, da diese eben auch andres einschließt als das Etymologisieren, ja als das historische Erklären sprachlicher Erscheinungen überhaupt. Sprachphysiologische und sprachpsychologische Werke müssen doch wohl auch sprachwissenschaftliche Werke genannt werden, wenngleich geschichtliche Erklärungen keine oder keine große Rolle darin spielen.

aber Zweifel möglich, was ja namentlich der Fall sein wird, wo wir Wörter einander verhältnismäßig fern stehender Sprachen oder Perioden, z. B. Wörter des Altnord. und Altind., oder Wörter eines lebenden roman. Dialektes mit latein. vergleichen, so kann der Zweifel nur dadurch beseitig werden, daß man nachweist, daß dieselbe Lautgruppe in andern Wörtern der betr. Sprr. auf genau dieselbe Weise behandelt worden ist, mit andern Worten, dadurch daß man die Lautgesetze unverbrüchlich befolgt. Bereitet die Bedeutung Schwierigkeiten, so müssen wir uns auf dieselbe Weise auf analoge Übergänge stützen, nur daß wir hier nicht wie auf dem Gebiete der Laute verhältnismäßig bestimmt abgegrenzte Erscheinungen und ziemlich leicht übersehbare Möglichkeiten für Veränderungen haben, sondern weniger bestimmte und greifbare Erscheinungen, die ins Unendliche ineinander hinüberspielen können. Wenn wir in zwei ziemlich fernstehenden europäischen Sprachen zwei Wörter fänden, die in lautlicher Hinsicht möglichst genau zueinander stimmten, von denen aber das eine 'sandiger Platz, bes. am Meere', das andre 'Arbeiterstrike' hieße, so würden wir schwerlich sagen dürfen: es ist ein und dasselbe Wort; die so verschiedenen Bedeutungen würden es nicht gestatten. Nun haben wir indessen im Französischen zwei Wörter grève mit den beiden erwähnten Bedeutungen und dürfen wir sagen: Es ist in etymologischer Hinsicht ein und dasselbe Wort. Hierzu berechtigt uns nämlich der Umstand, daß wir auf anderm, außersprachlichem, historischem Wege den Zusammenhang der beiden Wörter darthun können; wir können nämlich zeigen, daß auf jenem bestimmten kiesigen oder sandigen Platze am Seineufer, der vorzugsweise la Grève genannt wurde, eine Art von Gesindemarkt war, wo Arbeiter, die Stellen suchten, sich aufstellten um ihre Arbeitskraft feil zu bieten, daß sich dahin begeben, um besser gelohnte Arbeit zu suchen, faire grève hieß, und daß sich davon das Wort une grève losriß mit der Bedeutung: Arbeitseinstellung zur Erzwingung höhern Lohns, kurz: Strike. Unsre Zusammenstellung von den beiden Wörtern ist also berechtigt, trotz des großen Sprungs der Bedeutung, und zwar aus ähnlichen Gründen wie unsre obige Zusammenstellung von *r̦ĕxtinŏk* und *r̦ĕnŏk* trotz des lautlichen Sprungs.

Man wird sehen, daß mit der hier dargestellten Auffassung der Lautgesetze, nach welcher sie nichts weiter sind als Formeln für lautliche Übereinstimmung, als Normen dafür, wie weit wir in unserm Etymologisieren gehen dürfen, ohne uns auf unsichern Boden hinauszuwagen — mit dieser Auffassung es sich nicht vereinigen läßt, die Lautgesetze mit den Naturgesetzen, z. B. dem Gravitationsgesetze oder dem Gesetze der Geschwindigkeit des Falls, zu vergleichen, wie man es zuweilen gethan hat. Es wäre deshalb vielleicht für die Sprachwissenschaft am geratensten das Wort Lautgesetz nicht zu gebrauchen, sondern lieber etwa von Lautformeln zu sprechen. Jenes Wort hat sich indessen festgesetzt und läßt sich auch fernerhin sehr wohl verwenden: lassen sich doch diese Formeln von einer Seite betrachtet als eine Art von Gesetzen im juridischen Sinne auffassen. Wenn wir in Kritiken von linguistischen Werken so oft Wendungen begegnen wie diesen: das und das widerstreitet den Lautgesetzen; die Lautgesetze gestatten diese

Etymologie nicht; das Buch ist schlecht, weil der Verfasser ohne weiteres die Lautgesetze übertritt, oder auf die Lautgesetze keine Rücksicht nimmt u. s. w., liegt es dann nicht nahe, die Lautgesetze mit Strafgesetzparagraphen zu vergleichen? 'Wenn du bei den Etymologien, die du aufstellst, diese Lautübereinstimmungen nicht streng beobachtest, wenn du es z. B. wagst griech. kaléō = dän. kalde, engl. call zu setzen, obgleich gr. k sonst germ. h entspricht, so wird dir die härteste Strafe der Wissenschaft zuerkannt, deine Etymologie wird für falsch gehalten, und du verlierst dein Bürgerrecht in der Gelehrtenrepublik.'

Die methodologische Bedeutung unsrer Frage beruht ja aber auf diesem in den Lautformeln enthaltenen und an den Forscher gerichteten Imperativ. Und in diesem Sinne können wir ohne Widerspruch die 'junggrammatische Methode' aufrecht erhalten, obgleich wir nicht glauben, daß eine weitere Untersuchung der Bedingungen sprachlichen Lebens die junggrammatische Lehre von dem Lautwandel bestätigen wird, wenn wir teils abstrakt das Wesen und Wirken der Sprache erwägen, teils durch eine Analyse unsrer eignen Sprache und derjenigen unsrer nächsten Verkehrsgenossen, wie es Ellis ausdrückt, 'hear the (linguistic) grass grow'.

Die Sache hat aber außer dieser methodologischen Seite eine historische, und man gestatte mir hier einen letzten Vergleich, der vielleicht meine Auffassung klarer machen wird. Das genannte Lautgesetz: indogerm. k = griech. k = germ. h möchte ich mit solch einem Spencer-Darwinschen Satze in Parallele stellen, wie z. B.: die Vorderfüße des Ursäugetieres haben sich bei Menschen und Affen zu Händen, bei Walfischen aber zu Flossen entwickelt. Es besteht in der That nicht wenig Ähnlichkeit zwischen den beiden Arten von Sätzen. Wenn wir eine Reihe von 'Momentandurchschnitten' in einer größern Zahl von Walfischflossen machten, würden wir schwerlich in irgend einem derselben etwas finden, das einem ausnahmslosen Entwickelungsgesetze für die Vorderfüße entspräche, gerade wie wir bei sprachlichen Momentandurchschnitten keine Lautgesetze finden. Durch eine mikroskopische Untersuchung, ja schon durch genaues Zusehen mit bloßen Augen entdecken wir auf beiden Gebieten zahllose kleine Abweichungen; keine zwei Flossen sind genau gleich. Der Umstand aber, daß wir die Ursachen all dieser Nüancen nicht nachweisen können, braucht uns nicht die Überzeugung zu benehmen, daß alles natürlich zugeht, daß Kausalität überall und ausnahmslos besteht, braucht uns auch nicht unsern Glauben an die Wissenschaft zu verkümmern. Denn Wissenschaft ist, wie Herbert Spencer sagt, unified knowledge; das hat aber zur Folge, daß ihr eigentlicher Gegenstand Verallgemeinerungen aus vielen einzelnen Fällen sind. Wir finden also keine wissenschaftlichen Entwickelungsgesetze durch die Betrachtung einer einzelnen Walfischflosse für einen einzelnen Augenblick; dagegen kann es uns gelingen, solche zu finden, wenn wir eine Anzahl von Flossen aus der heutigen Zeit vergleichen, das für alle typische absondern und mit einem Typus für die Vorderfüße der Ureltern der heutigen Walfische zusammenhalten, wenn wir solche finden können, oder mit den Vorderfüßen ihrer gegenwärtigen Stammverwandten. Ebenso bei den Lautgesetzen: wir können solche nur dann aufstellen, wenn wir von

dem Sprachgebiete, das wir sozusagen mikroskopisch untersuchen können, dazu übergehen, Sprachgebiete zu behandeln, die zeitlich und örtlich einander ferner stehen; für die teleskopische Betrachtung existieren kleine Nüancen nicht, wir erblicken nur die großen, regelmäßigen Züge, die großen Hauptströmungen, die als Resultanten unendlich vieler kleinen Bewegungen in den verschiedensten Richtungen entstehen.

KOPENHAGEN.

OTTO JESPERSEN.

WILHELM SCHERER.[1]

In Wilhelm Scherer, der am 6. August zu Berlin gestorben ist, betrauert die deutsche Philologie einen Forscher und Lehrer ersten Ranges. Man darf wohl sagen, auf allen Gebieten, die sie umfaßt, ist Scherer thätig gewesen, und er hat nach vielen Seiten hin geradezu bahnbrechend gewirkt. Mit seiner bewunderungswürdigen Arbeitskraft verband er eine solche Leichtigkeit des Schaffens und einen solchen Glanz der Darstellung, daß er auch über den Kreis der Fachgenossen hinaus berühmt geworden ist.

Die Leser dieser zeitschrift werden vor allem seine Verdienste um die Sprachwissenschaft erörtert zu sehen wünschen. Doch kann dies nicht geschehen, ohne zugleich seine Wirksamkeit in den andern Zweigen der deutschen Philologie, wenn auch nur kurz zu berühren.

Einige Angaben über seinen Lebenslauf schicke ich voraus. Wilhelm Scherer war am 26. April 1841 zu Schönborn bei Wien geboren, als Sohn eines gräflich Schönbornschen Beamten, der aus Bamberg stammte. Früh verlor er den Vater; im achten Jahre kam er mit seiner Mutter nach Wien. Schon als Schüler nahm er sich Jacob Grimm zum Vorbild; Freytags Romane, Julian Schmidts Litteraturgeschichte wirkten mächtig auf ihn ein. 1858 bezog er die Wiener Universität, um unter Franz Pfeiffer deutsche Philologie zu studieren. Aber gerade die Bekämpfung der Lachmannschen Schule, die Pfeiffer in seinen Vorlesungen übte, veranlaßte Scherer zu Ostern 1860 den bedeutendsten Vertreter dieser Schule, Müllenhoff, in Berlin aufzusuchen. Aus einem Zuhörer Müllenhoffs wurde er dessen Mitarbeiter und nahestehender Freund. Zugleich trat er mit einem weitern Kreise von Berliner Gelehrten in Verbindung: der lebhafte, geistvolle Jüngling erregte das Interesse aller, die ihn kennen lernten. Mit Empfehlungen von Pfeiffer war er auch zu Jakob Grimm gekommen; er hat dem großen Gelehrten, der wenige Jahre später starb, das schönste biographische Denkmal gesetzt.

---

[1] [Den folgenden Nachruf auf W. Sch. hat der Herausg. von einem Freunde desselben erbeten, was auch diejenigen Fachgenossen wohl billig finden werden, welche die darin ausgesprochenen Ansichten über einzelne wissenschaftliche Fragen nicht teilen. F. T.]

Als er nach WIEN zurückkehrte, um zu promovieren und sich zu habilitieren (1864), gelang ihm dies nur unter Schwierigkeiten. PFEIFFER bestand auf einer engen Beschränkung seiner Venia legendi Aber SCHERERS Tüchtigkeit machte sich mehr und mehr geltend, und als PFEIFFER 1868 starb, ward er dessen Nachfolger an der WIENER Universität und trat auch bald zur Akademie in Beziehung. Doch nicht lange sollte er in WIEN lehren. Er hatte in BERLIN auch politisch sich von den überkommenen Ansichten seiner Heimat frei gemacht, und jene Begeisterung für seine Nation, die er als die letzte Quelle seiner wissenschaftlichen Bestrebungen bezeichnet, bestimmte ihn zu offenem Bekenntnis seiner Überzeugung, daß für die Deutschen in Österreich das Heil nur im engsten Anschluß an das wiedererstandene deutsche Reich zu erwarten sei. Aus den Anfeindungen, die ihm seine Äußerungen in diesem Sinne zuzogen, bot sich ihm ein Ausweg in dem Ruf an die neubegründete Universität STRASSBURG, dem er im Herbst 1872 folgte. Im Herbst 1877 ward er nach BERLIN berufen, wo er zunächst neben MÜLLENHOFF mit besonderer Berücksichtigung der neuern Litteraturgeschichte lehrte, nach dessen Tod 1884 das ganze Gebiet der deutschen Philologie in der Fakultät vertrat. 1884 trat er auch in die Akademie der Wissenschaften ein und erhielt 1885 den Titel als Geheimer Regierungsrat. Bald nach der Übersiedelung nach BERLIN hatte er sich verheiratet, während in STRASSBURG seine Mutter ihm das Haus geführt hatte. Seine Frau, MARIE geb. LEEDER, schenkte ihm zwei Kinder. Im Sommer 1885 bezog er sein eignes Haus. Er durfte sich glücklich schätzen, umgeben von Liebe und Verehrung, im Vollbesitze des Ruhms, mit gereifter Kraft immer neue Pläne erfassend, zu deren Ausführung er tüchtige Mitarbeiter herangezogen hatte. Aber schon Ende 1885 traf ihn ein Schlaganfall, dessen Folgen wohl scheinbar im Laufe des Winters überwunden waren. Der Anfall wiederholte sich und diesmal tödlich.

SCHERERS Auffassung des Wesens und der Aufgabe seiner Wissenschaft ist einerseits bestimmt durch das Vorbild und die Lehre MÜLLENHOFFS, wie er anderseits diesen zu ergänzen durch seine ganze Naturanlage befähigt war. MÜLLENHOFF suchte JAKOB GRIMMS tiefe und allseitige Erfassung des germanischen Altertums zu verbinden mit der Schärfe der Methode, welche LACHMANN für die litterarischen Denkmäler ausgebildet hatte. Ein Sohn des Landes Dithmarschen besaß MÜLLENHOFF von Haus aus für altdeutsches Denken und Leben das reinste Gefühl, welches, historisch geschult, ihn in den Stand setzte, die dunkeln Überlieferungen unsrer Vorzeit unmittelbar überzeugend zu deuten. Daß die deutsche Philologie an LACHMANNS kritischen, grammatischen, metrischen Grundsätzen festhalten müsse, war MÜLLENHOFFS innige Überzeugung, und sie ging auch auf SCHERER über. Und wenn MÜLLENHOFF und die ihm gleichgesinnten die Anerkennung der Grundsätze LACHMANNS durch gelehrte Arbeiten und durch akademische Thätigkeit nur in engern Kreisen hatten durchsetzen können, so ist es SCHERERS lichtvoller und anziehender Darstellung gelungen, sie wenigstens auf litterarhistorischem Gebiete

allgemein zugänglich und verständlich zu machen. Freilich gewann er auch hier den Gegenständen immer neue Seiten ab, wie z. B. beim Vergleich der Mullenhoffschen Schrift über die Gudrun mit der entsprechenden Partie von Scherers Litteraturgeschichte leicht ersichtlich wird. Konservativ wie Scherer in diesem Festhalten an den wichtigsten Ergebnissen unsrer ältern Meister erscheint, war er es noch mehr — und er liebte dies hervorzukehren — den äußerlichen Neuerungen gegenüber: neue Terminologien, die den Lernenden nur verwirren, verwarf er entschieden, und in der orthographischen Konferenz (Berlin 1876) empfahl er die Beibehaltung des Herkömmlichen.

Scherers eigentümliches Verdienst beruhte auf der wahrhaft genialen Kraft, für die deutsche Philologie Kenntnisse und Methoden fruchtbar zu machen, welche sonst als ganz andern Wissenschaften zugehörig angesehen wurden. Für die historische Sprachwissenschaft hat er zuerst die Resultate der Lautphysiologie und Akustik im vollen Umfange herangezogen. Er hat die Litteraturgeschichte zum Teil durch eindringende Benutzung andrer historischer Wissenschaften gefördert; ganz besonders aber bewährte er hier eine durchgebildete Anlage für ästhetische Untersuchungen, ob sich diese auf die tiefsten Fragen, etwa auf das Verhältnis des sittlichen Ideals zum ästhetischen, oder ob sie sich auf Fragen der Technik, auf Komposition und Stil bezogen. Gern wies er auf die Forderungen hin, welche über die herkömmlichen Ansprüche an philologische Arbeiten hinausgingen. Die schwierigen 'Grenzgebiete' zwischen den wissenschaftlichen Disziplinen, die meist vorsichtig gemieden werden, suchte er, und mit Erfolg, seiner Wissenschaft anzueignen.

Doch trat er mit einer strengphilologischen Leistung zuerst hervor. Es waren die denkmaler deutscher poesie und prosa aus dem VIII.—XII. jahrhundert (Berlin 1863), zu deren Herausgabe ihn sein damaliger Lehrer Mullenhoff heranzog. Auch Haupt, der eigentliche Vertreter der Lachmannschen Kritik im besondern Sinne, nahm an der Arbeit teil und ihm ist auch das Buch gewidmet. Scherer hatte darin außer einigen poetischen Denkmälern die prosaischen übernommen. Für jene machte er seine Studien über frühmittelalterliche Musik nutzbar, für diese die Kirchengeschichte, die er ebenso selbständig durchforschte. Die bis dahin der Zeit nach großenteils unbestimmten Katechismusstücke bezog er auf die einzelnen Anordnungen, durch welche Karl d. gr. dem Volke das Christentum, der Geistlichkeit eine höhere Bildung näher zu bringen suchte. Karl d. gr. Wirken nach dieser Richtung hin faßte er in seiner Antrittsvorlesung an der Universität Wien zusammen, die sich unter dem Titel über den ursprung der deutschen litteratur in den 1874 gesammelten vorträgen und aufsätzen wieder findet.

Die denkmaler erschienen in 2. Auflage 1873. Auch sonst ist Scherer noch mehrmals als Herausgeber thätig gewesen, mehr auf althochdeutschem als auf mittelhochdeutschem Gebiete; auf dem neuhochdeutschen mit dem Wiederabdruck der frankfurter gelehrten anzeigen vom Jahre 1772 (Seuffert,

deutsche litteraturdenkmale 7 u. 8, Heilbronn 1882): hier war es insbesondere der Anteil Goethes, Herders und ihrer Freunde, den Scherer in der Vorrede genau zu bestimmen suchte. Auch die Faksimiledrucke von Werken des 16. Jahrhunderts (Murners schelmenzunft, Luthers septemberbibel, das alte faustbuch, Berlin 1881 ff.) gehören hierher. Scherer suchte hier den heute verbreiteten Bibliophilengeschmack an alten Büchern zur Wiederverbreitung von litterarhistorisch wichtigen Werken zu benutzen.

In den Anmerkungen zu den denkmälern hatte Scherer die althochdeutsche Grammatik schon an mehreren Punkten bereichert. Sein grammatisches Hauptwerk aber ist das Buch zur geschichte der deutschen sprache, Berlin 1868. Es hat Epoche gemacht, nicht nur wegen der schon berührten Heranziehung der Lautphysiologie zur Erklärung geschichtlich bezeugter oder durch Sprachvergleichung erschlossener Lautverhältnisse und Lautübergänge. Neben dem strengen Festhalten an den Lautgesetzen erkannte Scherer prinzipiell den Anteil an, welchen die Verwechslung ähnlicher Formen an deren Ausgleichung haben kann (die falsche Analogie) und anderseits das Bestreben der Sprache genauer erkannte Unterschiede auch äußerlich, insbesondere durch Zusätze zu kennzeichnen (die Differenzierung). Diese Vorgänge, die in der neuern Sprachentwickelung geradezu nachweisbar sind, nahm er auch zur Erklärung älterer, geschichtlich nicht bezeugter Vorgänge des Sprachlebens an. Zu den aus solchen Grundsätzen geflossenen Aufklärungen über die Urgeschichte der deutschen Sprache kamen solche, die auf energischer Durchführung der von andern gefundenen Erkenntnisse beruhten. So brachte Scherer die bis dahin vermißte Übereinstimmung in die Ablautklassen der starken Verba, indem er in der A-Klasse das i des Präsensstammes nicht mehr als Schwächung auffaßte, sondern als richtige Vertretung des ursprünglichen Vokals, und es als solche in Verbindung setzte mit dem i, welches im î und iu der I- und U-Reihe enthalten war; indem er ferner das ahd. â der mehrsilbigen Formen des Präteritums nicht mehr auf Steigerung, sondern auf Ersatzdehnung des Reduplikationsvokals nach Wegfall des Stammvokals zurückführte; im u der A-Klasse liege der Stammvokal geschwächt vor, wie dies von i und u der beiden andern Klassen schon anerkannt war. Innerhalb der Formen des germanischen Präteritums erklärte er die 2. Sg. Ind. des Ahd. auf i aus dem Gebrauche einer Konjunktivform, und fand in deren Gegensatz zum gotischen und altnordischen -t eine sprachliche Bestätigung des Unterschiedes zwischen Ost- und Westgermanisch, den Müllenhoff aus der von Tacitus überlieferten Genealogie germanischer Völker erschlossen hatte. Mögen diese Beispiele genügen um daran zu erinnern, welche neue Ergebnisse Scherers Buch brachte, und wie diese jetzt z. T. in den allgemeinen Gebrauch übergegangen sind, ohne daß man auch nur nach ihrem Urheber fragt. Denn trotz der kühlen Aufnahme, welche das Buch bei der fachgenössischen Kritik fand, wirkte es sofort weiter. Amelungs Annahme, daß das germ. u in der A-Reihe aus einer silben-

bildenden Liquida hervorgegangen sei, vervollständigte das Ablautsystem Scherers. Auch Verner, dem bald darauf die wertvollste Bereicherung unsrer sprachlichen Vorgeschichte gelang, ging mehrfach von Scherer aus. Selbst aus dem Kreise jüngerer Grammatiker, der seitdem sich in besondern Gegensatz zu Scherer gestellt hat, erklärte anfangs ein hervorragendes Mitglied, daß ihre Richtung an Scherer anknüpfte.

Scherers Buch erschien in 2. Auflage 1878, vermehrt um wichtige Kapitel, darunter ein historisch die gesamte Entwickelung zusammenfassendes und eines über die Prinzipien. Auch sonst hatte Scherer neue Forschungen eingefügt, wie z. B. S. 221 ff. die Unterscheidung der germanischen Präsensstämme. Andre Kapitel blieben unverändert, wie Scherer erklärte, weil ihm, als die neue Auflage ein dringendes Bedürfnis geworden war, die Zeit fehlte um alles gleichmäßig durcharbeiten zu können. Warum manche Ergebnisse der seitherigen Forschung, insbesondere auf metrischem Gebiete, auch ihn nicht überzeugt hatten, das legte auf seinen Wunsch ein Freund in anhangsweise beigegebenen Bemerkungen dar. Dies Verfahren ist wohl der Anlaß gewesen, weshalb das Buch neuerdings vielfach mehr als billig in den Hintergrund geschoben wird. Galt es bei seinem Erscheinen den Stimmführern der damaligen Kritik als phantastisch und revolutionär, so wird es jetzt von manchen als reaktionär bezeichnet, ja in Angaben über grammatische Litteratur geradezu übergangen. Hoffen wir, daß jetzt eine gerechtere Würdigung des Werkes eintreten möge, welches in Einzelheiten wohl überholt sein mag, dessen Grundsätze aber noch jetzt richtig sind und dessen Gedankenreichtum immer von neuem anregt.

Wie pietätsvoll Scherer selbst seinen großen Vorgängern gegenüber stand, zeigte er an der neuen Ausgabe der deutschen grammatik von Jakob Grimm, die seit 1869 erschien, aber noch nicht über den 2. Band hinausgelangt ist. Es ist das umsomehr zu bedauern, als Scherer eine Vervollständigung des Ganzen in Aussicht stellte: die Vollendung der Syntax Grimms durch Behandlung der Lehre vom zusammengesetzten Satze sei einer seiner frühsten litterarischen Pläne gewesen. Eine treffliche Zusammenstellung der bezüglichen Litteratur bot er in der zeitschr. f. österreich. gymnasien 1878 S. 1 ff.

Sollten die grammatischen Arbeiten Scherers im einzelnen aufgeführt werden, so kämen noch eine Reihe von Rezensionen in Betracht, die teils in der genannten, teils in der zeitsch. f. deutsches altertum und deutsche litteratur erschienen sind, und von denen insbesonders die dort 1870 im viii. Heft S. 632—660 über Rumpelts syst. d. sprachl. veröffentlichte und die hier im anzeiger zu Band 21 vorfindlichen über Wintelers Kerenzer mundart, über die zweite Auflage von Brückes grundzügen und über Humperdincks vokale angeführt sein mögen.

Kleinere Arbeiten sind es auch, die Scherer zur deutschen Metrik beisteuerte: ich hebe hervor die in der zeitschrift f. österr. gymnas. 1865 S. 797—814 erschienene Erörterung, inwieweit antike Metra von unsern

Dichtern nachgebildet werden können; ferner die Rezension von BRÜCKES Schrift DIE PHYSIOLOGISCHEN GRUNDLAGEN DER NHD. VERSKUNST, ZEITSCHR. F. ÖSTERR. GYMNAS. 1872 S. 688—698; endlich die in der Abhandlung zu Ehren THEODOR MOMMSENS enthaltene Schrift UBER DEN HIATUS IN DER NEUERN DEUTSCHEN METRIK.

Doch ich komme zu dem Gebiet, auf welchem SCHERER unbedingt als Meister angesehen werden muß und als solcher wohl auch allgemein gilt: zur deutschen Litteraturgeschichte. Ihr gehört sein letztes großes Werk an: die GESCHICHTE DER DEUTSCHEN LITTERATUR, BERLIN 1883 abgeschlossen und seitdem in mehreren Auflagen erschienen. Die gründlichste Gelehrsamkeit verbindet sich hier mit einer höchst geschmackvollen Form. SCHERERS Buch wendet sich an die Gebildeten unsres Volkes; aber es ist auch für das Studium ein unentbehrliches Hilfsmittel, das durch beigefügte Litteraturangaben und eine chronologische Tabelle sich für diesen Zweck noch besonders eignet. Freilich die vollständige Aufzählung aller litterarischen Erzeugnisse ist auch in der ältern Zeit, wo sie möglich war, nicht angestrebt: sie wäre mit der Bestimmung als anziehende Lektüre zu dienen, unvereinbar gewesen. SCHERER brach mit GOETHES Tod ab und FAUST, dessen zuletzt vollendetes Gedicht, bildet den Schlußstein seines Gebäudes. Die seitherige Litteratur, die der historischen Behandlung manche Schwierigkeit entgegen gestellt hätte, hofften wir von SCHERER einmal in andrer Weise dargestellt zu sehen, als sie für sein großes Werk geboten war.

In die Litteraturgeschichte SCHERERS flossen eine Fülle von Vorarbeiten zusammen. Ebenso für einen großen Leserkreis hatte er mit dem Historiker LORENZ zusammen die Geschichte des Elsasses behandelt, 1871 und in 3. Auflage 1886, eine Arbeit, die alles übertraf, was in ähnlicher Weise bis dahin, und nicht bloß für diese Provinz geleistet worden war. Von Bearbeitungen einzelner Gegenstände aus der Litteraturgeschichte, seien es Werke oder Verfasser oder Gattungen oder Perioden, mögen noch folgende genannt sein: DAS LEBEN WILLIRAMS 1866, DIE GEISTLICHEN POETEN DER DEUTSCHEN KAISERZEIT 1874. 1875, DIE GESCHICHTE DER DEUTSCHEN DICHTUNG DES XI. U. XII. JAHRHUNDERTS, 1875, SPERVOGEL UND DIE ANFÄNGE DES DEUTSCHEN MINNESANGS (DEUTSCHE STUDIEN 1870. 1874), DIE ANFÄNGE DES DEUTSCHEN PROSAROMANS UND JÖRG WICKRAM, 1877; ferner zahlreiche Einzelarbeiten zur Geschichte des Dramas (auch des lateinischen) im 16. Jahrhundert, ein Thema, welches SCHERER einmal im Zusammenhang behandeln wollte; Würdigungen ABRAHAMS A S. CLARA und GRILLPARZERS, welche in den VORTRÄGEN UND AUFSÄTZEN, 1874 erschienen; ein Nachruf auf GEIBEL 1885, endlich eine Reihe von Arbeiten über GOETHE, welche jetzt von ERICH SCHMIDT gesammelt erscheinen sollen. Insbesondere war es das Problem der Entstehung des FAUST, welches SCHERER reizte. Als Vicepräsident der Goethegesellschaft hatte er den Plan für eine neue, auch philologischen Ansprüchen genügende Ausgabe der Werke GOETHES gemacht und für sich einen Teil der Biographie übernommen.

Auf die im engern Sinne sogenannten deutschen Altertümer bezog sich

Scherers litterarische Thätigkeit nicht in ebenso reichem Maße; und doch hat er auch sie nicht nur wohl gekannt, sondern auch selbständig gefördert; ich verweise auf seine Rezension des Beóvulf von Heyne (zeitschr. f. öster. gymn. 1868 S. 89—112) und die der Germaniaarbeiten von Baumstark (zeitschr. f. deutsches alt. 22. anz. S. 83); sowie auf die Abhandlung über Mars Thingsus in den sitzungsberichten der berliner akademie 1884; Müllenhoffs Lebenswerk, die deutsche altertumskunde, hatte Scherer zu Ende zu führen gedacht.

Eine so den ganzen Inhalt der deutschen Philologie umfassende litterarische Thätigkeit mußte sich notwendig auch auf die Geschichte dieser Wissenschaft beziehen. Und hier ist noch ein Hauptwerk Scherers zu nennen, sein Jakob Grimm, als eine seiner Erstlingsarbeiten in den preuss. jahrb. 1865 erschienen, während die zweite Auflage, als selbständiges Buch zu Grimms hundertjährigem Geburtstag 1885 veröffentlicht, dem frühen Ende seiner Tage schon nahe steht. Diese zweite Auflage hat die inzwischen neugewonnenen Aufschlüsse über Grimms Leben nachgetragen, auch vieles formell geändert und dabei auch einige jugendlich kecke Stellen der ersten Auflage beseitigt. Aber diese bleibt immer ein glänzendes Zeugnis für die frühreife Genialität Scherers. Indem er Grimms Grammatik in den Mittelpunkt schob, die bis dahin vielfach ihr an die Seite gestellte Mythologie zurücksetzte, indem er ferner Grimms Tierepos leugnete, hat er auf den ganzen weitern Betrieb der Philologie wesentlich eingewirkt. Lachmanns Verdienste brachte er in überzeugender Weise mit denen Grimms in Verbindung. Ihm und andern Germanisten sind Artikel Scherers in der allgemeinen deutschen biographie gewidmet.

Wie er an diesem Sammelwerk treu mitarbeitete, so hat er zahlreiche kleinere Arbeiten, insbesondere Rezensionen in verschiedenen Zeitschriften niedergelegt. Von fachwissenschaftlichen Zeitschriften nenne ich nur die für österreichische Gymnasien, die für deutsches Altertum, — an deren Erweiterung durch Rücksichtnahme auf die neuere deutsche Litteratur und durch Beigabe eines Anzeigers er wesentlichen Anteil hatte; endlich die von ihm begründete und im Verein mit ten Brink, Steinmeyer, später auch dem Unterzeichneten geleiteten quellen und forschungen für sprache und kulturgeschichte der germanischen völker. Seine populären Aufsätze übergab er den preussischen jahrbüchern, später der rundschau von Rodenberg.

In den fachwissenschaftlichen Zeitschriften ist nun auch seine Thätigkeit als Lehrer ersichtlich; die quellen und forschungen waren speziell dazu bestimmt Dissertationen aufzunehmen, welche von den Leitern des Unternehmens angeregt waren. Aber in noch viel weitern Kreisen ist Scherers Einfluß auf die germanistischen Studien nachzuweisen: jene Untersuchungen über den deutschen Minnesang z. B. haben eine ganze Reihe von Schriften angeregt.

Als Lehrer kam ihm seine ausgezeichnete Rednergabe zu statten. Die Gedanken flossen ihm bei seinem Vortrage zu, und nie war er um den Aus-

druck verlegen. Überall war er einer der beliebtesten Namen, wenn es galt durch Vorträge ein größeres Publikum anzuziehen.

Den lebhaften Ton dieser Reden hat er auch in seine Schriften übertragen. Alle Ausdrucksweisen standen ihm zu Gebote, das ergreifende Pathos ebenso wie der leichte Scherz. Seine Polemik führte er mit einem schneidigen Witze, welcher freilich wohl auch verletzt haben mag, der aber stets auf sachlicher Überzeugung beruhte.

Doch über die wissenschaftlichen Zwiste der Gegenwart kann erst eine spätere Zeit endgültig entscheiden. Wie immer jedoch ihr Urteil in den einzelnen Fragen lauten wird, SCHERERS Name wird in der Geschichte der deutschen Wissenschaft unvergessen bleiben.

STRASSBURG, Okt. 1886.

ERNST MARTIN.

Berichtigungen.

S. 12 Z. 4 v. u. AT statt AS.

Zu streichen S. 18, Z. 22: *SAMS*, *SÂS*, to cut. *SISH*, to hurt.

S. 48 Anm. 1 lese man Buhne statt Kühne.

S. 102 Mitte III statt II.

ILLUSTRATIONS OF THE ARTICULATIONS OF THE TONGUE.

The illustrations here used are the result of personal studies of the organs in action in many cases, and are the record of one mouth in particular with well-developed organs. The means adopted were as follows:

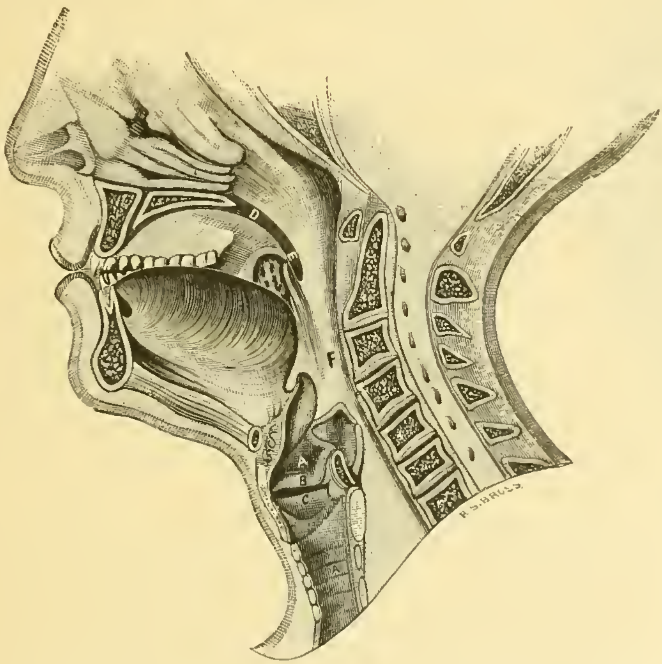


Fig. 1. Sagittal Section through the upper Organs of Speech.

I made a cast of the roof of a mouth extending back and down to the boundary of the fauces (Fig. 1), and upon this cast fitted a very thin and delicate plate of black vulcanite, covering the entire roof within the teeth and the palate.

[1] Cf. my paper in THE NEW YORK MED. JOURN., July 1879. — OAKLEY-COLES, TRANSACT. OF THE ODONTOL. SOC. OF GR. BRIT. IV. N. SER. 110, 1871. — GRÜTZNER: PHYSIOL. D. ST. U. SPR., 1879. — TECHMER: PHONET., 1880 and I. Z. I. 1884. We trust considerable advantage will be derived from comparing the English articulations of the tongue, as shown in the following illustrations, with the corresponding German articulations, as represented in the last mentioned works.

Two or three such plates were made, duplicates of each other in the roof of the mouth, but varying in the palatine portion. One of these plates is shown in Fig. 1 a. In this one, the sides of the posterior palatine portion have been cut away[1], leaving a kind of tongue extending down to the uvula; one of the others covered the whole palate, and in another the whole posterior palatine portion was cut away.

When used to test articulation, one of them was painted with a film of chalk, wet with alcohol so that it would dry quickly, and then introduced into the mouth, and the sound to be experimented upon made as clearly and distinctly as possible, and the plate removed. If the tongue touched the roof of the mouth, the teeth, or the palate in any part, the white surface of the chalk was removed, exposing with distinctness the black surface of contact. The form of the contact in a given sound was delineated upon a clean plaster cast of the roof of the mouth, and the experiment continued with the same or some other sound. Those plaster casts were copied in the following illustrations.

These experiments were repeated with the same sounds at different times and on different days, until uniformity was proved and the various plaster casts became a record of the exact position of the tongue in making these sounds.

The separations of the jaws and lips were determined accurately by measurement, the varying positions of other organs by repeated observation and other tests, and all drawn to a uniform scale and here reduced. They are therefore consistent with each other. But it must be borne in mind that, even if it were possible to obtain accurate models of the organs of speech while in action, of any number of cases, it is not probable that any two of them would be exactly alike.



Fig. 1a. Artificial Palate.

It is not supposable that all persons in making the same sound place the active accessory organs — the tongue, palate, etc. — in the same identical position. Variations to a greater or less extent can be observed in every one. Exactly the same resonating cavity in shape is not likely to exist in any two mouths. With the fixed portion of any buccal cavity differing somewhat in form from every other, the changeable portions, such as the tongue and palate, adapt themselves to the circumstances and produce a resonating cavity of the same clang-character. The variations in the position of the articulating organs as seen in different persons in producing the same sound are then understood. So long as the integrity of the accessory organs is preserved a resonating cavity of like clang-character can be formed.

The scope of this paper will not permit an analysis or explanation of

[1] [With this mutilated plate the posterior oral articulations for inst. of *u*, *o*, *k*, *g*, could not register themselves completely. Cf. my notes on p. 229 and 238. F. T.]

the mechanism of all the sounds that combine to form articulate language. No attempt will be made to describe such sounds as may form an important element of other languages, but which are not heard in any word in English. Nor shall we undertake an investigation into certain nice distinctions of pitch, timbre, and tone, which would lead us away from our main object. We shall rather confine ourselves to the distinct sounds of the English language appreciable to nearly all ears, and represented by characters or letters. The difference between these is so well marked and the mechanism of their formation so positive that we can discover it, describe it, and illustrate it.

Articulate speech is made up of vowel and other sounds — pure, interrupted, or checked. The English language, like all other languages, is divided into vowels and so-called consonants.

The human voice is caused by the action of the expiratory muscles driving the breath outward through the windpipe (trachea) and larynx (Fig. 1. AA). The sound produced by vibrations of the vocal chords (Fig. 1. C) is not a simple sound, tone (HELMHOLTZ), but a clang. The pharyngeal (Fig. 1. F) and buccal cavities and the nasal cavity become resonators; the soft palate with the uvula (Fig. 1. DE, the hard palate, tongue, jaws, cheeks, lips being capable of altering and modifying the form and dimensions of these cavities to a very great extent; but whatever shape they assume they will have, like all other hollow bodies filled with air, their own clang-character in each different form and dimension. Consequently, as the sound passes out through the mouth some one tone of the clang which is in unison with the clang-character of the buccal cavity at that moment will be augmented and intensified. This reinforcement by resonance changes the quality or timbre of the laryngeal clang.

VOWELS.

Pure vowel sounds can be made only by resonance of the pharyngo-buccal cavity alone and in its normal integrity. Let any other cavity communicate with it and its clang-character is destroyed, and par consequence the purity of its vowel sounds; make a communication with the nasal cavity, either great or small, and pure vowel sounds are impossible. The power to change the shape and size of the oral cavity being great, equally great is its power to change the laryngeal clang. This change of timbre in the clang may be continuous and uninterrupted within the compass of the voice, from the lowest tones to the highest; and what are called the different vowel sounds are but points along this vocal stream which our ears distinctly mark and separate one from another. Articulate language may adopt as many divisions of this vocal stream as the ear can distinguish, but practically it is not desirable to burden a language with extremely nice shades of sound.

The five most distinctly marked vowel sounds used in the English language are OO, O, AH, A, E.[1] These five vowels are not to be confounded with the five vowel letters of the English alphabet, a, e, i, o, u. The English names of these letters do not express the distinction between the principal vowels as well as the Italian pronunciation of the same letters. The written vowels in both languages are the same, but the spoken vowels represented by them differ; we are obliged, therefore, to adopt the designations of OO, O, AH, A, E, to express in English the five principal vowels.

These sounds constitute the fundamental vowels of nearly all the languages of the world. In the production of these vowels, according to TYNDALL, the laryngeal clang undergoes the following changes: 'For the production of U (oo in hoop) I must push my lips forward so as to make the cavity of the mouth as deep as possible, at the same time making the orifice of the mouth small. This arrangement corresponds to the deepest resonance of which the mouth is capable. The fundamental tone of the vocal chords is here reinforced, while the higher tones are thrown in the shade.' In Fig. 2 is shown the position which the tongue, palate, and lips assume in making OO [= *u*]. The tip of the tongue is much depressed in the floor of the mouth and its back lifted high toward the soft palate, but it does not touch

---

[1] Dr. BRISTOWE, in a lecture before the Royal College of Surgeons, England, makes thirteen vowel sounds in the English language, which he illustrates by the fundamental vowel in each of the following syllables or words: past, pat, pet, pate, pit, peat, pauper, pot, potent, put, boot, pur, putty. But even this illustration will not suffice to convey a clear apprehension of his designations. The words which he has chosen are not pronounced uniformly wherever English is spoken. Cultivated scholars use a different vowel in some of them from what the lecturer evidently intended.

[The Author means the 5 sounds:	*u*	*o*	*a*	*ę*	*į*	
in the English words:	rule	so	father	cane	see	
in our transcription:	*ṛuḷ*	*ṣōù*	*faḍн*	*kę̄ìṇ*	*ṣī*	F. T.]

the roof of the mouth at any point[1]; the jaws are opened to the smallest degree and the lips contracted, so that the oral cavity becomes bottle-shaped,

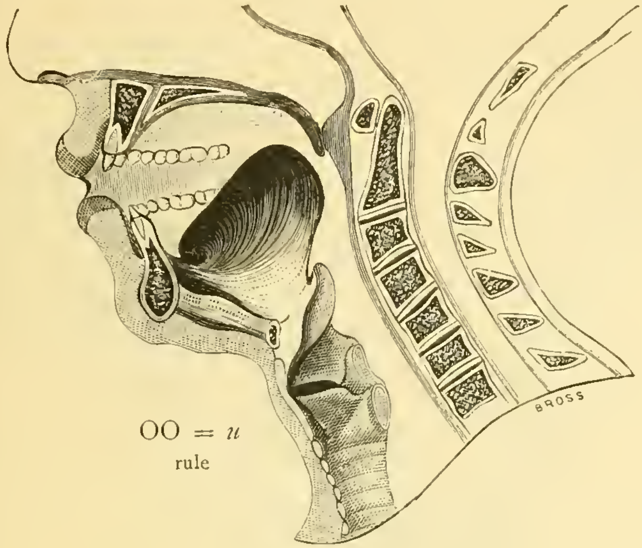


Fig. 2.

and the passage through the nostrils is completely shut off by the conjunction of the palate and pharyngeal wall.

In Fig. 3 the organs are represented for O [= *o*]; the lips are not so

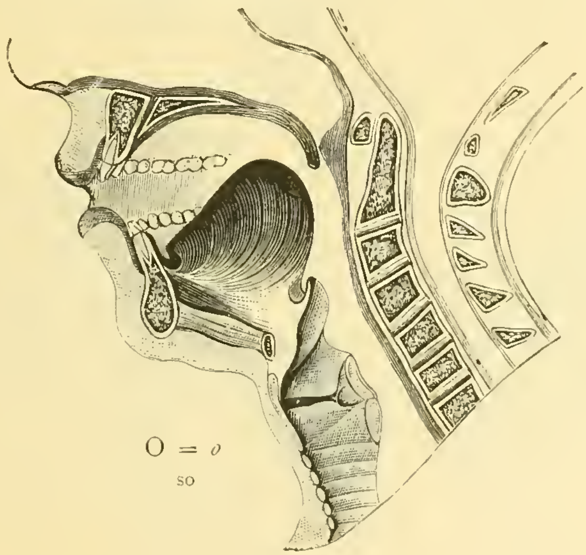


Fig. 3.

close, and the tongue is not so much retracted at the tip nor lifted so high at the back as in the former illustration.

[1] [In fact, for *u* (and less for *o*) the soft palate is touched by the back of the tongue just in those parts where the plate Fig. 1a is mutilated, cf. my note on p. 226 and 238 and I. z. I. Tab. III. 13a. F. T.]

In Fig. 4, illustrating the organs during the production of AH [= *a*], we see the oral cavity distended to its greatest capacity; the mouth is wide open; the tongue lies comparatively flat[1], and the veil of the palate is lifted to its highest elevation.[2] To make a resonating cavity which shall produce AH, some persons curl the sides of the tongue upward in the form of a trough, while in others the same cavity is formed with the tongue full along the median line.

In Fig. 5 the marked change from AH to A [= *ę̊*] is seen in the elevation of the anterior (and middle) tongue, and a reduction in the dimensions of the vocal tube. We find the tongue touching the anterior (and middle) roof of the

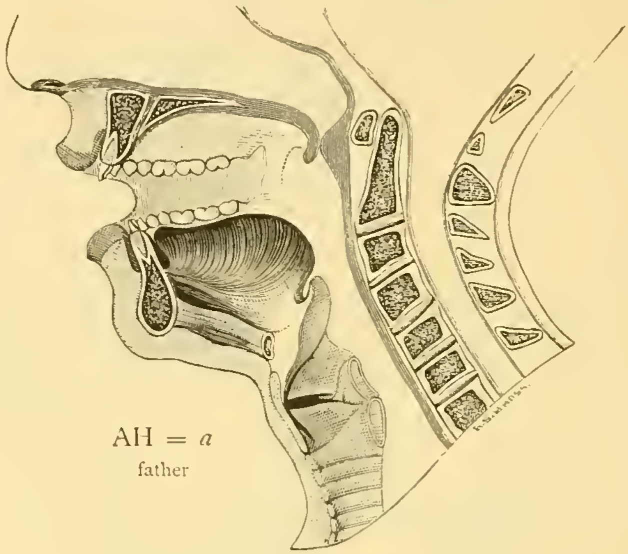


Fig. 4.

mouth. This contact is shown in Fig. 6 by the black patches on the alveolar border against the molar teeth.

'In order to exalt the higher tones which characterize the vowel sound E [= *į̊*], the resonant cavity of the mouth must be small.' In Fig. 7 we see the anterior tongue lifted higher than in making any preceding vowel, and the resonant cavity, in both form and dimensions, in the most striking contrast with that of OO. In E, it partakes of the nature of an elongated tube. The reduction of the vocal passage is also seen in Fig. 8, where the contact of the tongue is shown to extend the whole length of the sides of the alveolar border.[3]

[1] [If the tongue is well developed and not too lean, there is a certain convexity upward in the middle part of the tongue. Cf. also PLUMPTRE I. Z. II. 354 (VII. 84). F. T.]

[2] [Indeed, the veil of the palate is lifted for *a* to nasal closure, but within the limits of this closure to the lowest degree, whilst for *į̊* and *u* as well as for all pure (not nasal) consonants the veil is lifted to the highest degree. Cf. my bibliogr. 1884, ALLEN. I. Z. II. 287. F. T.]

[3] [Fig. 7 and 8 confirm my criticism of SCHNYDER I. Z. II. 365. F. T.]

The foregoing five illustrations cover the entire compass of vowels from the highest to the lowest; all the others heard by Bristowe, and more even

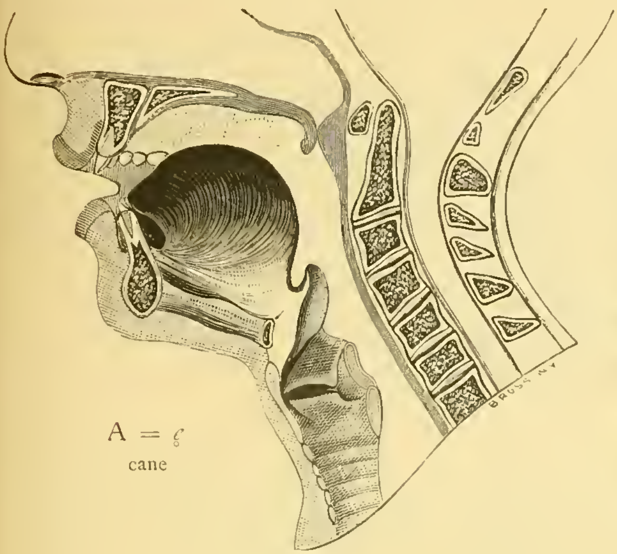


Fig. 5.

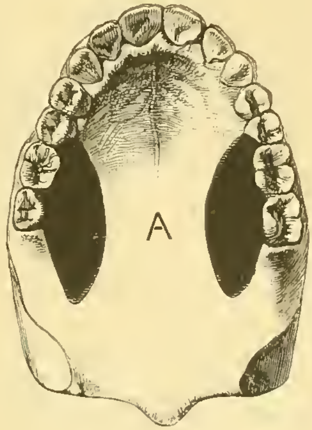


Fig. 6.

as claimed by some find their relative position somewhere between the extremes.

It will be observed that in each of the sectional illustrations the soft

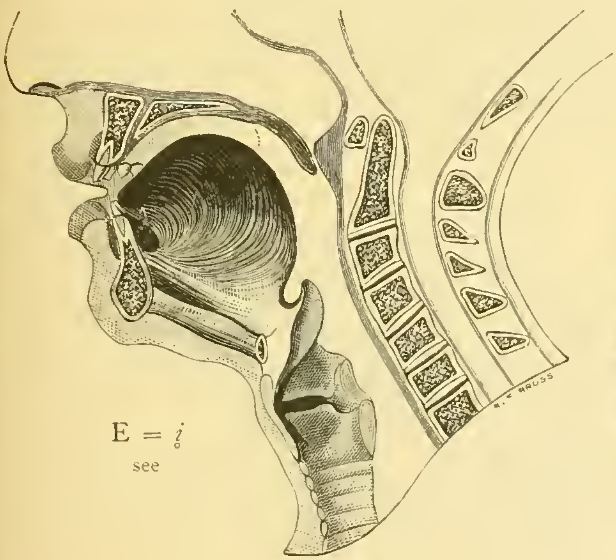


Fig. 7.

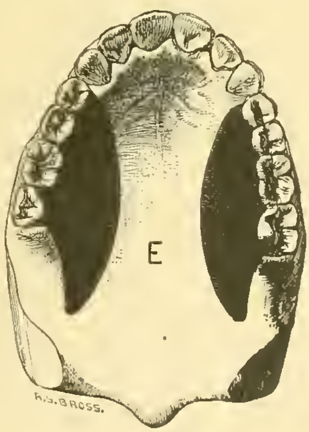


Fig. 8.

palate is elevated, the pharyngeal wall bulges forward, and the uvula lies in firm contact against it. This shutting of the nasal cavity is essential to the purity of vowel sounds.

If there be any escape of breath or sound, however small, behind the curtain of the palate, the vowels will be nasalized. This is the explanation of the peculiar vowels of the French language. In addition to those used in English, there are several which are characterized by resonance of the nasal cavity, showing that, at the time of their formation, the palate and pharyngeal wall are relaxed. These **nasal vowels** are essential to the perfection of the French language, but when introduced into English destroy its purity. This is a loose habit of speech among some English-speaking people into which large communities have fallen. By a slack conjunction of the posterior border of the palate and the pharyngeal wall the whole speech is affected disagreeably.

CONSONANTS.

Authorities disagree as to the exact number of vowels, and they also disagree as to the number of consonants. One reason of the disagreement is that some class all the sounds other than vowel as consonantal; others subdivide these, reducing the number of real consonants, and the disagreement is still further increased by the divisions not being always the same.

Again, there would be a difference as to the whole number of sounds to be called by any name. Accepting for the present the term consonant as including all sounds other than vowel, we find them classified as labial, dental, palatal, and nasal, each term bearing some relation to the locality in which the formative action takes place. There are various other divisions and subdivisions of consonants, making distinctions of great interest to the physiologist and phonologist, but which are also beyond the scope of our present purpose.

The interruptions of the phonetic stream are of equal importance to articulate speech with the vowel sounds, as the stoppage of a sound may become as distinctly associated with an idea and express it as the sound itself. This oral current, which by modifications, interruptions, and stops forms the consonants, is not a vocal stream like that of the vowels, but it is a breath current driven from the lungs in the same manner; sometimes accompanied by vocal vibrations and sometimes not; nearly one half of the consonants are formed without voice, and are simply breath currents of greater or less force, modified by resonance or interrupted by the accessory organs. Every breath consonant in the English language has its associated vocal fellow, i. e. in every instance in which a breath sound becomes an element in our language there is another element added by vocalizing a like breath current.

There are three definite points along the vocal pathway where the voice is brought to a complete stop. They are the posterior margin of the palate, the alveolar border, and the lips. Figs. 9, 10, and 11 illustrate these positions. In Fig. 9 the root of the tongue is brought into firm con-

tact with the posterior palate. In Fig. 10 the tip of the tongue is in contact with the alveolar border immediately behind the front teeth, and in Fig. 11 the contact is by closing the lips.

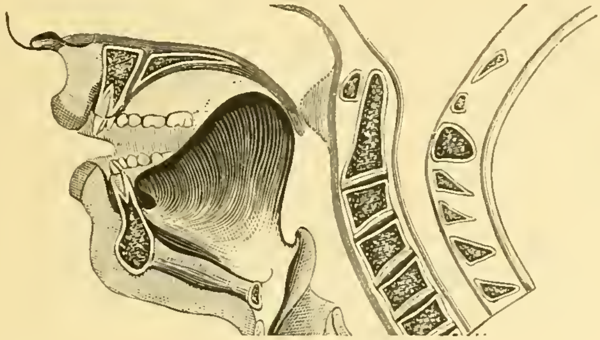


Fig. 9. Velar Stop.

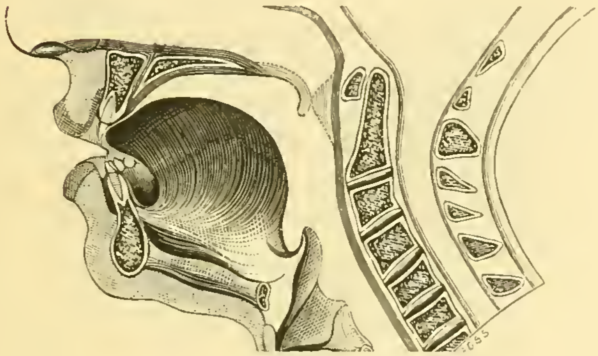


Fig. 10. Alveolar Stop.

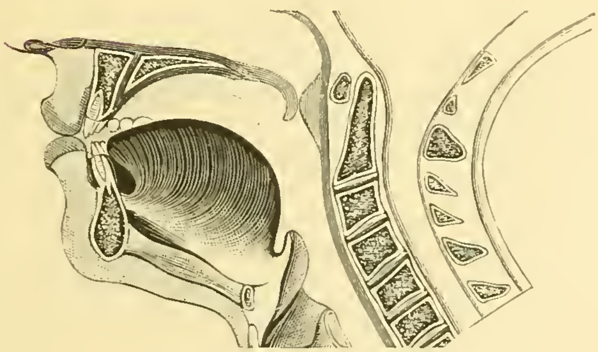


Fig. 11. Labial Stop.

There is no better way of making a description of the consonants appreciated than by beginning with the simplest articulate sound of childhood. The first title applied to a parent is the easiest and most natural for

infancy to pronounce. Papa is simply the sound of P joined to the vowel AH. The vowel sound has been described; and to produce the sound of P, we have only to stop the sound of AH by closing the lips. In making the sound of AH (see Fig. 4) all the principal as well as the accessory organs are in their most easy, natural, and unrestrained position. The sound of AH is but the natural voice of the child flowing out of the mouth, when it is stopped by closing the lips and suddenly opening them to allow the force of breath current to expend itself, and the sound of P is the result. It makes no difference whether the movement of the lips follows or precedes the emission of sound; the P lies in the act of closing and opening the lips joined to a vowel sound. Repeat this shutting of the lips upon the sound of AH with sufficient rapidity, and we have papa, the simplest and easiest word in the English language that a child can utter (see Fig. 12). P is not

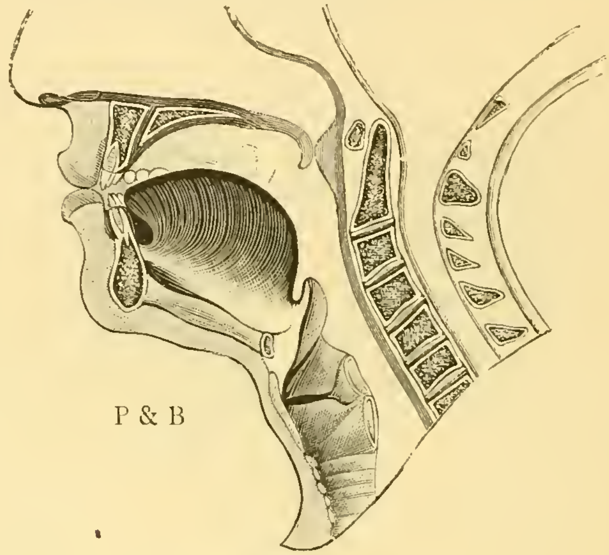


Fig. 12.

simply a check or stoppage of a vowel; it must have an associated breath current for its completion. If it follows or checks the flow of a vowel, the lips must be opened to permit the escape of a little puff of breath, or the P is not complete. When P begins a syllable this puff passes in English words instantly and undistinguished into the vowel which follows.

P is a breath consonant and its associate vocal fellow is B. Its formation is identical with that of P until the lips are closed, but after the closure the sound is not stopped, but continued in the buccal cavity, which is the distinctive characteristic of B. It is not important that the sound be prolonged after the closure of the lips, but it is essential that it be momentarily heard in the confined buccal cavity. As an experiment the sound can be prolonged, but only until the buccal cavity becomes filled with air, when it ceases. Like P, it matters not whether it precede or follow the vowel with which it is connected; its value is the same. B is a vocal consonant.

In the formation of both P and B (see Fig. 12) the palate and pharyngeal wall are in contact. Escape by way of the nostrils must be impossible, or the characteristic sound of B made by filling up the buccal cavity is lost.

Let the palate drop at the time of making B, and permit the sound to pass out at the nostrils, and M is the result. M is a vocal nasal consonant, and its formation is identical with P and B in the closure of the lips, either preceding or following a vowel. Physiologically the difference between B and M lies solely in the position of the palate (see Fig. 13). We thus see that P is the result of the complete stoppage of the stream by the lips; B is a stoppage by the lips, but the sound continued in the buccal cavity; M, the same stoppage of a vocal stream by the lips, but the sound directed through the nasal passages where it may be prolonged indefinitely. Any one interested in this subject can verify these experiments upon himself;

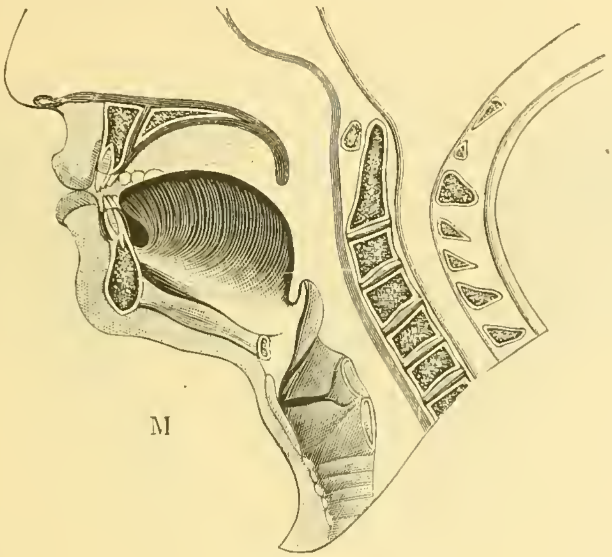


Fig. 13.

indeed it is almost a daily occurrence that we meet some acquaintance whose Ms are all turned into Bs by a stoppage of the nasal passages from cold or otherwise.

These sounds are called labial because the lips are principally concerned in their formation; the tongue does not necessarily come in contact with the roof of the mouth in their enunciation. The mechanism of their production is confined to the lips and soft palate, and any contact of the tongue with the roof at the time is only incidental and dependent upon the sound with which either of these consonants is joined. Thus in PAH or MAH there is no contact; but in PE and ME, the tongue will touch the roof at the sides, as seen in Fig. 8.

In considering the second class of consonant sounds termed dental, we may use another illustration from the child's vocabulary — tata. This

word is as simple as papa, and its only difference is that in papa the lips stop the emission of sound, while in tata the vocal sound or vowel AH is stopped by placing the end of the tongue upon the gum immediately behind the front teeth, as shown in Fig. 14 and Fig. 15.[1] The only physiological difference between P and T is that the current is stopped by the lips in the first, and by the tongue in the second. In all other respects they are equal. Make the vowel AH and interrupt it rapidly as described, and we have the continued sound of tata. In Fig. 15 we see that the conjunction of the tongue with the gum is not only in front at its tip, but extends the whole length of the alveolar border or dental arch. To make the sound of T, it must be in contact for this entire distance.

If the vowel sound were made with the tongue in contact only at the tip, and the sound escaping at the sides, L would be produced instead. It

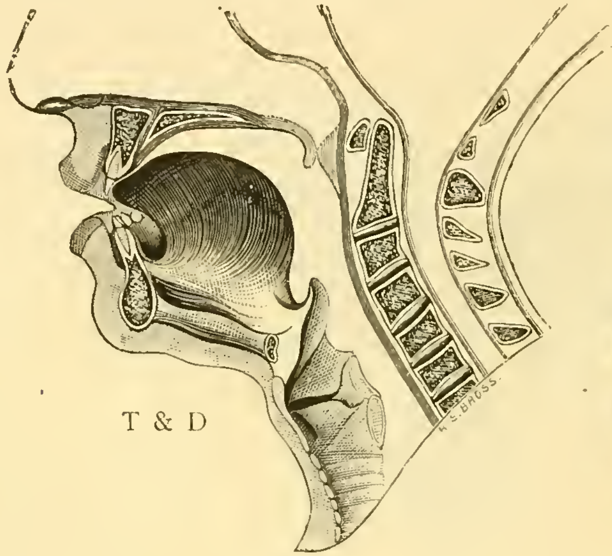


Fig. 14.

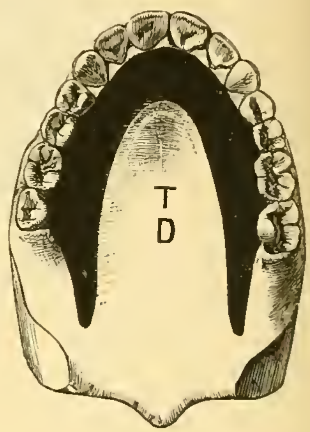


Fig. 15.

is this entire contact and escape only at the tip which gives the peculiar sound of T. This sound will be more readily apprehended, perhaps, by placing it after the vowel, as in at. T we call a breath consonant, the same as P, because the voice is not concerned in the formation of either.

As we found B was the vocal associate of P, so do we find the vocal fellow of T to be D, and bearing the same relation. B was the filling up of the oral cavity with voice while the lips were closed either at the beginning or ending of a syllable; so is D formed by filling up the contracted oral cavity with voice, while the tongue is in contact with the roof of the

---

[1] [According to my observation of the English as well as American pronunciation of *t*, *d*, *n* in to, do, no, the articulation of the anterior tongue is more backward than in Fig. 14—17, in fact postalveolar instead of alveolar. Cf. Fig. 26 and 34 and I. Z. I. Tab. IV. 11. F. T.]

mouth, as seen in Figs. 14 and 15. We see here, also, the palate and pharyngeal wall are in contact, preventing all escape by way of the nose, and the sound of D may be continued until it fills the oral cavity, when it must cease by limitation of space.

But if now the palate is relaxed, so that the sound can escape through the nostrils, it may be continued so long as the lungs can furnish the power to vibrate the vocal chords, but it is no longer D, but N (see Fig. 16). The relaxation of the palate and pharyngeal wall change D into N, and, conversely, any enforced stoppage of the nasal outlet turns N into D. In my experiments I found that the surface of tongue contact with the roof was greater in N than in T or D (see Fig. 17); but I attribute this to the fact that N can be more easily prolonged than either of the others, and the contact is likely to become more general. This is more accidental than essential.

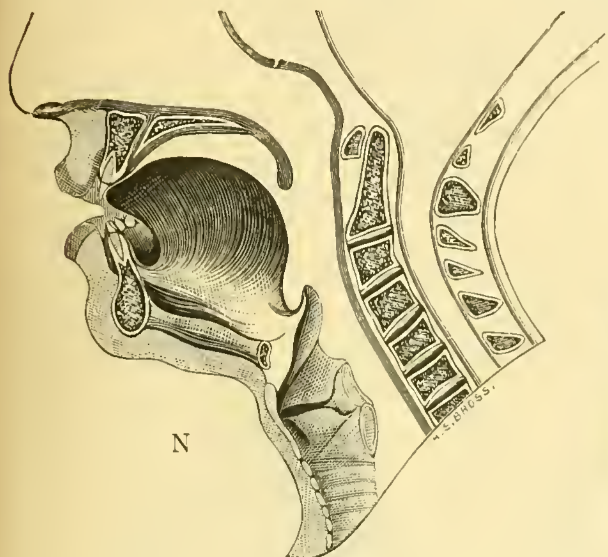


Fig. 16.

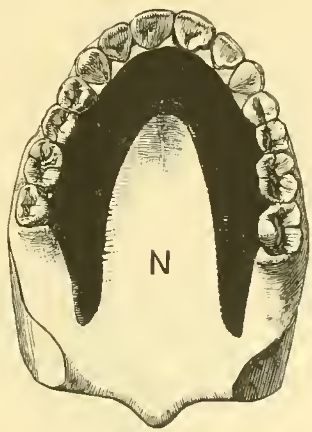


Fig. 17.

The third distinctly marked point at which the vocal current is interrupted is the posterior part of the oral cavity, and, like the other two, its function is the making of three sounds — a breath, a vocal, and a nasal sound. Thus, when the extreme back of the tongue is brought into contact with the soft palate in front of and above the uvula, closing the passage to the mouth, and at the same moment the upper part of the pharynx is advanced to meet the palate behind and stop egress by the nostrils, the organs are in position to make K or G. In the cul de sac thus formed above the larynx, the breath or voice accumulates. If breath only, the sudden relaxation of the tongue produces an explosion which is the sound of K. If the cavity be filled with voice until the relaxation comes, the sound will be G. These sounds are so intimately related that it is often difficult to distinguish between Ko and Go, when spoken by persons of loose habits of

enunciation. The essential requisite of G is that the sound be heard in the throat prior to its union with a vowel, or if it follows a vowel, as in hog, it must be made in the same way as above described. In Fig. 18 is illu-

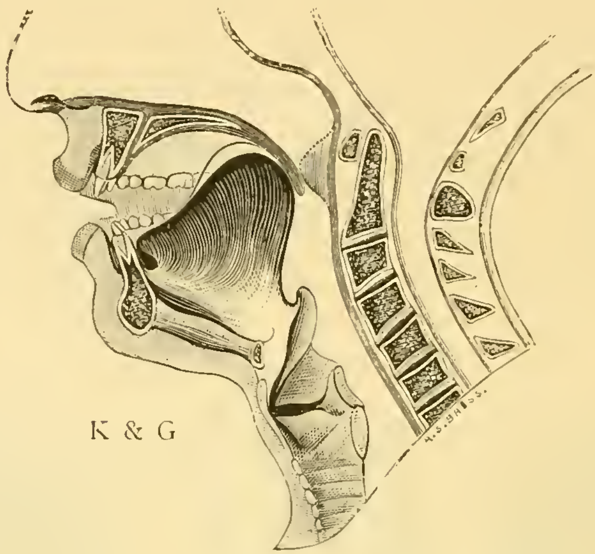


Fig. 18.

strated the position above described. In my own case, I found that the tongue contact with the soft palate was greater in making G than in K,

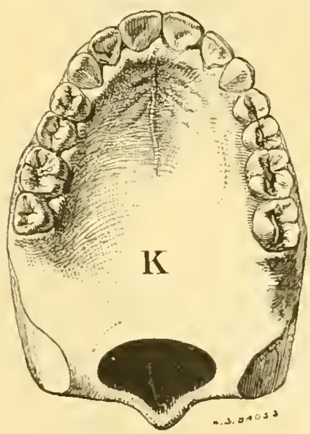


Fig. 19.

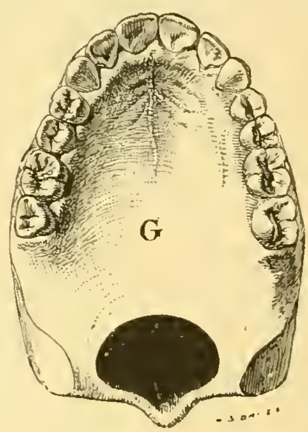


Fig. 20.

and this is indicated in the illustration by a line showing the tongue at a higher elevation.[1] The difference is also seen in two other views, Figs. 19

[1] [According to my stomatoscopic experiments, I had to state the very opposite I. z. I. 189. I trust, regarding these articulations of the back of the tongue, my stomatoscopic figures I. z. I.

and 20. Nevertheless, there is no physiological difference between them. A perfect G can be made with the limited contact of K.

The nasal sound of this group is NG [= ɴ], and is the result of the relaxation of the pharyngeal wall, while the tongue and palate are in continued contact. The sound which would otherwise be G is thus nasalized and becomes a distinct elementary sound, for which our alphabet furnishes no character, and the only method of expressing it is by the combination of N and G, this being the sound given when those two letters are combined. The surface contact is also greater, as shown in Figs. 21 and 22; but this greater contact is not essential, it is only incidental.

There is another class of sounds which form an important part of articulate language of a different character from those we have been considering, and which in English are made principally in the front part of the mouth.

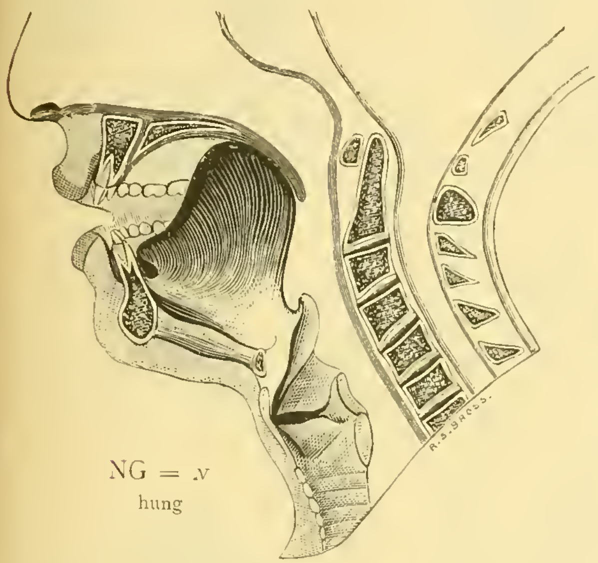


Fig. 21.

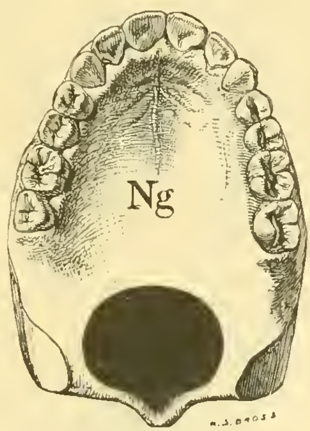


Fig. 22.

Instead of being interruptions or checks to vowel sounds, they are continuous, and may be prolonged indefinitely. They are the result of a current of air driven through a **narrow passage** vocal or not, according to the sound desired.

For example: place the edge of the lower lip against the edge of the upper front teeth, and drive a current of air through between the teeth, or through a narrow passage between the edge of the teeth and the lip, and F is the result. The termination of a vowel sound by a breath sound in this manner forms a syllable with F, or the reverse; beginning a vocal sound by a breath sound in this manner produces the same result.

We can change F into V by vocalizing the breath. The two are formed exactly alike; the current of air past the teeth being with voice in one,

Tab. IV will be found more complete (cf. my note on p. 226 and 229). From the Author's Figures 19, 20, 22 the reader might conclude *k*, *g*, ɴ to be lateral consonants like *l* in Fig. 34. F. T.]

and without in the other. In Figs. 23 and 24 are seen the positions of the various organs during their production, the contact of the tongue with the

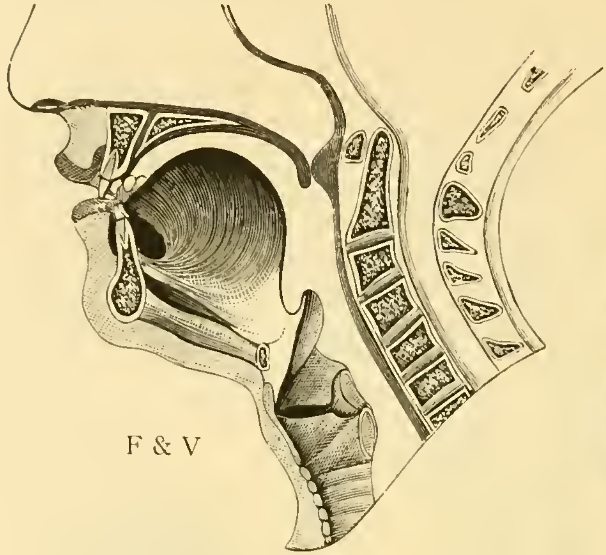


Fig. 23.

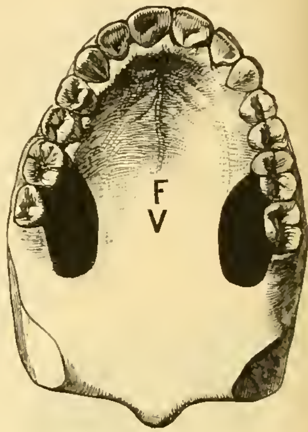


Fig. 24.

roof of the mouth being limited to a small space on the alveolar border, near the back teeth; but this is not at all essential.

Another pair of the same character is S and Z [= ṣ and ẓ]. S is one of

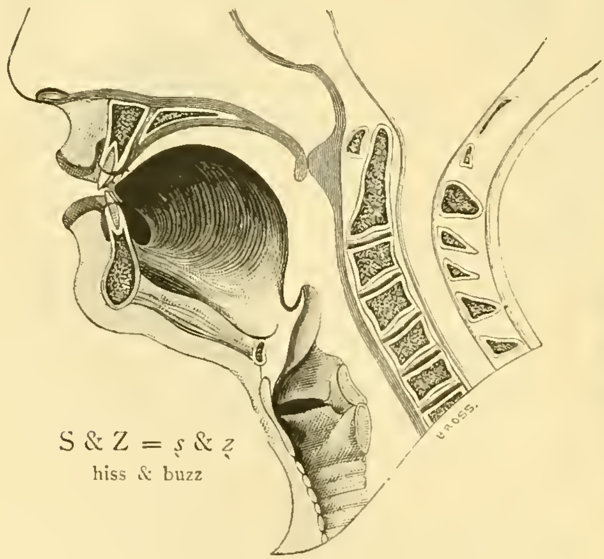


Fig. 25.

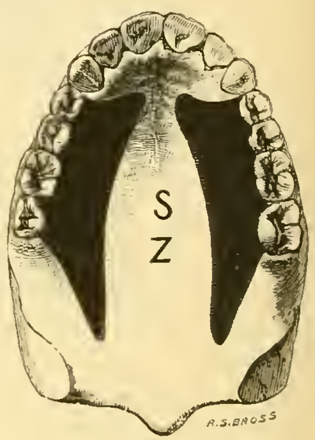


Fig. 26.

the most important sounds of the English language, and a defect in its enunciation is more noticeable often than any other sound. It is simply a current

of air driven through a narrow chink, producing a hissing sound, the counterpart of which is frequently heard arising from a variety of causes outside of human speech. Place the tongue against the upper gum in the same way and position as when T is formed, but relaxing the end or tip and making a narrow passage for escape, as in Figs. 25 and 26. The sound of S is formed by a current of air driven through this chink. Its corresponding fellow, Z, is a vocal sound, and is made with the tongue and other organs in exactly the same position; but the breath current is vocalized in one, and unvocalized in the other.

A third pair of similar character is SH and ZH [ʂ and ʐ]; SH as found in *hush*, ZH as found in *azure*. These are not at all com-

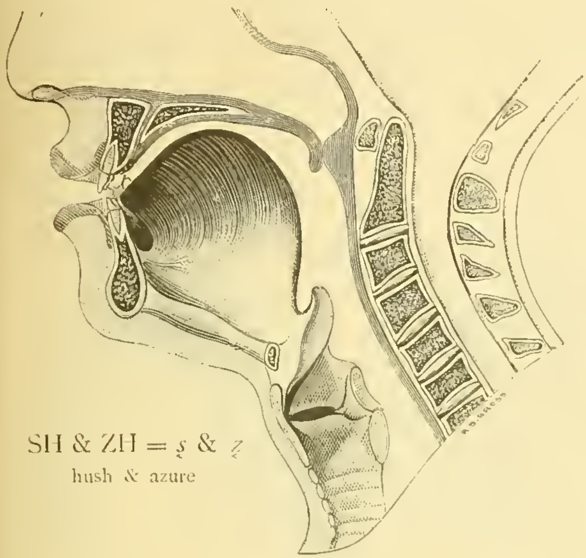


Fig. 27.

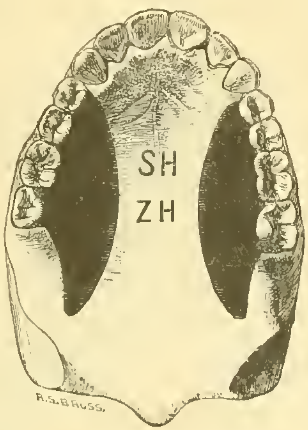


Fig. 28.[1]

binations of other sounds, as of S and H, but distinct elementary sounds for which our alphabet has no separate characters, SH being breath and ZH vocal. The aperture for these sounds is similar to that of S, but wider and extending higher up in the roof of the mouth, which seems to take away the sharp, hissing sound characteristic of S (see Fig. 27 and 28[1]). There is

---

[1] [There seems to be a mistake in Fig. 28, as the reader will see at once, when comparing Figg. 27 and 28 with 7 and 8 for z̥. I, therefore, beg to join the Fig. 28a which, by my stomatoscopic method, I got from two North-American gentlemen, Messrs. McClumpha and Collins, when my hearers in Winter 1885/86. Cf. I. z. I. Tab. IV. 7. F. T.]

In my experiments with the black vulcanite plate the difference of contact between ZH and E was not clearly distinguishable. The contact of the tongue with the sides of the roof of the mouth seemed the same, but in making E the teeth were more widely separated. The engraver not distinguishing any difference in the plaster casts upon which were painted the patches representing contact used the same one for E which he had prepared for ZH. N. W. K.



ʂ and ʐ
Fig. 28a.

considerable latitude in making this sound, and its pitch may be varied considerably without seeming to affect its importance. For example, the lips may be held in a middle position, or they may be considerably protruded. The advanced position seems to be the easier and more natural, but the result for purposes of speech is essentially the same.

A fourth pair of the same kind is found in the two sounds of TH as heard in thin and thou, the former being breath and the latter vocal. In its formation, the tongue lies close to the gum against the back teeth, and the narrow passage in front is broad, similar to that in SH, but the tongue is more advanced and lies closer to the front teeth (see Fig. 29).

In Fig. 30, the firm contact is shown by the solid black, and the lighter approach by the shaded portion of the cut. There may be some latitude in the position of the tip of the tongue without materially affecting the result. The sound can be produced with the tongue projecting beyond the edges of the upper teeth, or retracted entirely within the dental border.

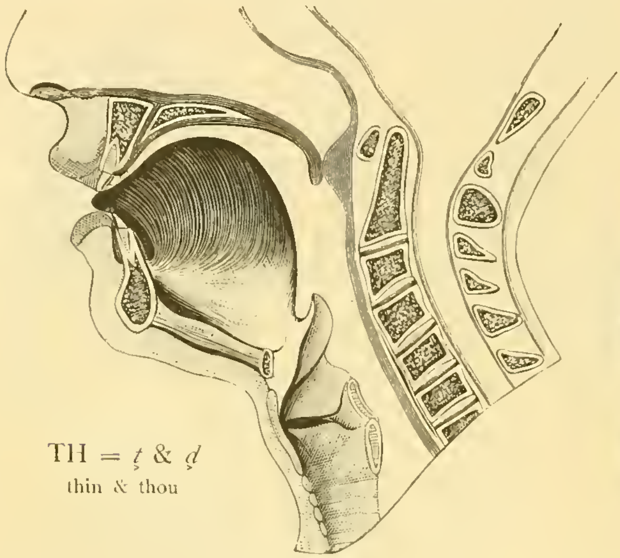


Fig. 29.

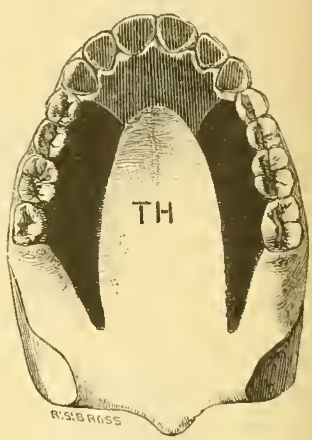


Fig. 30.

Still another pair of like character is formed with CH and J; CH being a breath sound, and J its vocal associate. It is claimed by some that these are not distinct sounds, but combinations of others already described, the former being made up of T SH, and the latter of D ZH, but I found the tongue contact to be higher up and further back, as shown in Figs. 31 and 32, and therefore give them a separate description.[1] Practically it is of no consequence whether they be distinct sounds or combinations; the mechanism is so nearly the same as to be difficult to decide.

H, which usually remains unclassified, strictly belongs as much to the same group we are considering as F, S, or SH. It is an aspirate (rough or

[1] [Fig. 32 is particularly instructive; according to it, we have neither *ts* and *dz*, nor *ts* and *dz*, but *ts* and *dz* in church and judge. F. T.]

hard breathing) made in the glottis and cannot be specially illustrated. Its natural vocal associate is the vowel AH [1], and together they form a pair belonging to the class under consideration. In the minds of some, H seems to have been misapprehended in its formation and association with other sounds. It appears to be the result of forcing the breath sufficient to create an audible current of air prior to the vibration of the vocal chords, and nothing more. Any other value it may have is derived entirely by resonance from the cavity or tube which it traverses. To produce the sound of H, there is not required any change in the position of the vocal organs from that which will admit of quiet breathing. For example, a whistle may be placed between the lips, and all the respiration may pass through it without audible sound; it is only when force is used to create more rapid vibrations of air that the sound is heard. H is the sound of an air current without vocal vibrations, which sound is modified by resonance the same as for vowels.

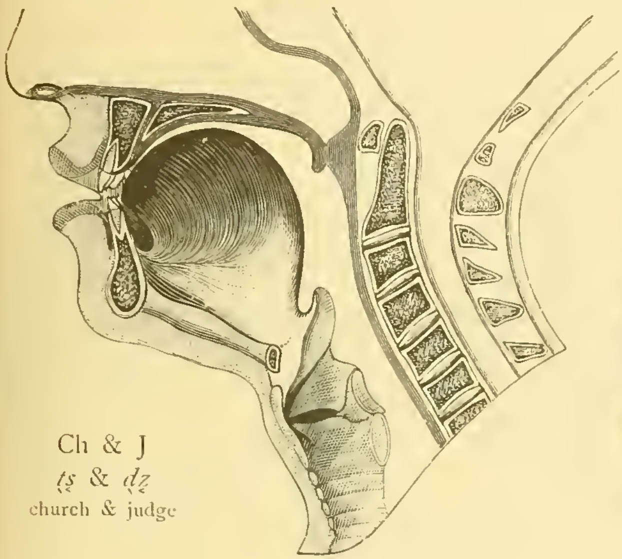


Fig. 31.

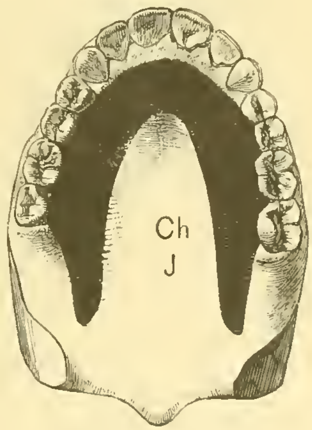


Fig. 32.

This explanation of H is the explanation of the formation of whispered speech which by some has been considered mysterious. The only audible sound in whispering is that of a forced current of air; and the formation out of it of syllables and words is by resonance without voice, the resonating changes in the buccal and nasal cavities being identical with those when the vocal chords vibrate. It requires more lung power to produce this audible current of air than it does to produce sound by vibration of the vocal chords when they are under tension, and for this reason whispering is more tiresome than speaking.

A little reflection will show that in whispered speech there can be no double consonants such as we call vocal and breath consonants. Vocal con-

[1] [Or rather any vowel; cf. *H* and *h* in my transcription. F. T.]

sonants cannot exist in true whispered speech; consequently whispered language is deprived of eight elements which enter into articulate speech. Papa and Baba in whisper are the same, so are also Ko and Go, etc.[1]

We have thus described all the so-called consonantal sounds of the English language save two, and arranged them in two classes, the first class consisting of three groups of trios, and the second class of six pairs. The two exceptions to this classification are L and R, both of which partake as much of the vowel character as the consonantal, and have been called semi-vowels.

L [= *l*] is produced by holding the tip of the tongue in contact with the gum as in T[2], but relaxing it at the sides, and uttering through this passage the vocal current. In Fig. 33, this relaxation of the sides is shown by a lighter band across the tongue. In Fig. 34, this contact with the roof of

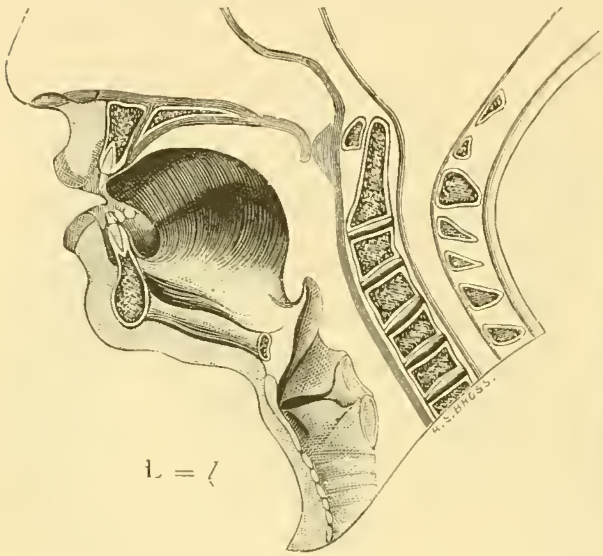


Fig. 33.

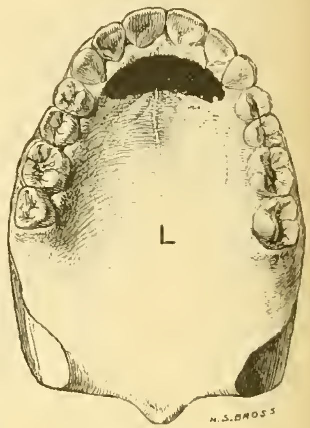


Fig. 34.

the mouth is seen to be only in front. L also receives some characteristic augmentation from the vibrations of the sides of the tongue as the current passes.

Physiologically the sounds of L and D are so nearly alike that D is confined in the mouth and L escapes at the sides of the tongue, all the

[1] [The Author has not sufficiently analysed the articulations of the vocal cords to: apertura flatus, strictura spiritus asperi, strictura vocis clandestinae, strictura sive clausura vocis, clausura (cf. I. Z. I. Tab. II. and II. p. 166, 167). Accordingly we have to distinguish the following classes of sounds: flantes, spirantes, susurrantes, sonantes, laryngo-clausi, the last of which we may neglect for English pronunciation. In whispered speech we have the whispered sounds (susurrantes) instead of the corresponding voiced ones (sonantes), all other sounds remain as in ordinary speech, either flantes or spirantes. F. T.]

[2] [Cf. my note on p. 236. F. T.]

other organs being in the same position. Their near relationship is readily observed by the ease with which they are both sounded in words where they come together, as in 'handle'; the L then takes the place of a vowel, the two sounds blending without the interposition of a vowel. During its production the palate and pharyngeal wall must be in contact, or the sound will be imperfect. Although not entirely destroyed, it will be nasalized by the escape.

In Fig. 35 is shown the position of the tongue in making the sound of R [=r̗]. The oral cavity at the time of the formation of this sound corresponds with that in the production of the vowel AH. In fact, many people sound the name of the letter R so slightly that it is little if anything more than the vowel AH. But the formation of R before a vowel requires that the tip of the tongue should be pointed upward and vibrated while the current is passing. With some the tip of the tongue is distinctly felt against the

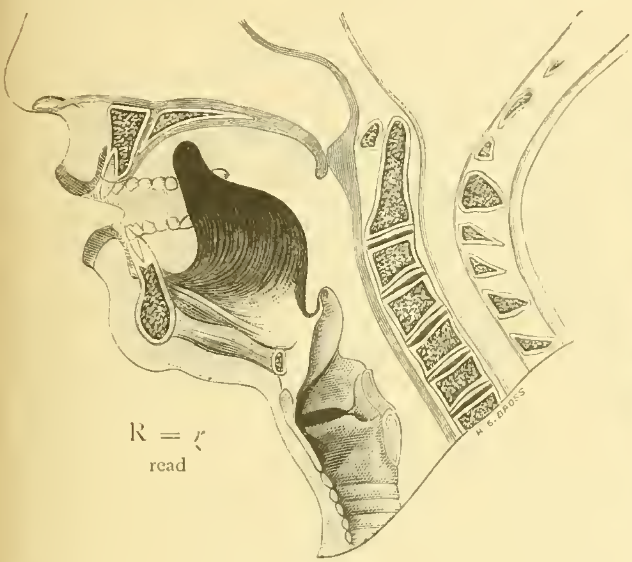


Fig. 35.

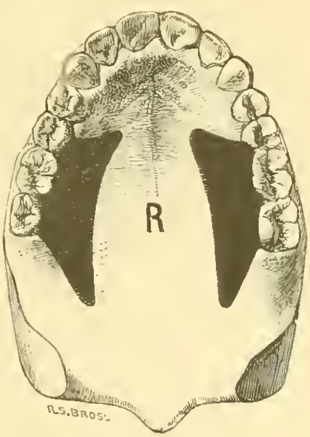


Fig. 36.

roof of the mouth during these vibrations; while with others it is below, as represented in the illustrations. Neither does it seem requisite that the tongue should be pointed to the same locality in the roof — it may be farther forward or farther back.[1] The sound of R is produced by the rapid interruption of the voice, in the above-described manner, in the front or middle of the mouth. In some languages this sound is much more marked and distinct than it is generally made in English. With some English-speaking people it is an affectation of refinement to banish it almost entirely.[2]

[1] [I have observed strictura as well as clausura with those vibrations, the tip of the tongue articulating towards the postalveolar region for Engl. r̗ i. e. a little more forward than in Fig. 36. In my own alveolar r the back of the tongue is simultaneously raised as for ŭ. F. T.]

[2] [After the vowel of the syllable it becomes a kind of incompletely articulated vowel in received English pronunciation. The tip of the tongue may still be a little raised, but never form a narrow passage or closure. F. T.]

The foregoing descriptions and diagrams are not advanced as the only method by which the different sounds they illustrate can be produced. They are nevertheless believed to be the arrangements of the various organs which are universally found to be the easiest and most in conformity with physiological function. As a scientific experiment many of the sounds can be perfectly produced or closely imitated in some other way. For example, S can be made with the tip of the tongue curled backward in the roof ot the mouth, T may be made with the tongue placed at various points,[1] etc., and even musical instruments and machines can be made to produce vowels, and to a limited degree consonants.

Children do not place their organs for articulation as the result of scientific teaching, but as the result (not the cause) of the effort to imitate the sound, and as the action of the organs acquired in that way is almost universally identical, it proves the one to be normal and the variations abnormal. I have adopted the usual divisions and designations of vowels, consonants, and semi-vowels, but it is a classification that will hardly satisfy any one who becomes familiar with the subject.

Of the so-called consonants, nearly one half are not consonant — i. e., with sound (vocal sound) or sounding with; P, B, T, D, K, and G are called mutes; but B, D, and G are certainly not mute, nor are P, T, and K any more mute than F, TH, or others.

The following table shows a classification more in accordance with their mechanism. This table proceeding from right to left, may represent the oral tube or cavity from the vocal chords to the lips inclusive, and the sections indicate the points along the line where the sounds are made or checked:

	Contact of both Lips.	Teeth and Lip.	Tongue and Teeth.	Tongue and Gum. (First position.)	Tongue and Gum. (Second position.)	Tongue and Gum. (Third position.)	Tongue and Roof.	Tongue and Palate.	Throat.
Breath	P	F	TH	T	S	SH	CH	K	H
Vocal	B	V	TH	D	Z	ZH	J	G	AH
Nasal	M			N				NG	

[1] [S, T, D, N, L can be made also by the anterior ridge (dorsum anterius) of the tongue. F. T.]

PATHOLOGICAL MODIFICATIONS.

The foregoing explanation of the mechanism of vocal articulation supposes the normal integrity of all the organs concerned, each fulfilling its natural function. In the production of all the vowel sounds of the English language the veil of the soft palate is elevated and hugs the posterior wall of the pharynx. This is essential to the formation of resonating cavities of uniform clang-character. Consequently, if the palate be destroyed or congenitally absent, a new resonating cavity is exposed, and the clang-character of the buccal cavity is changed. Those sounds can no longer be made in the same way, and in many cases cannot be made in their purity at all.

A dissertation on the mechanism of speech would be left incomplete if it were confined to articulation with normal organs alone. It is a remarkable

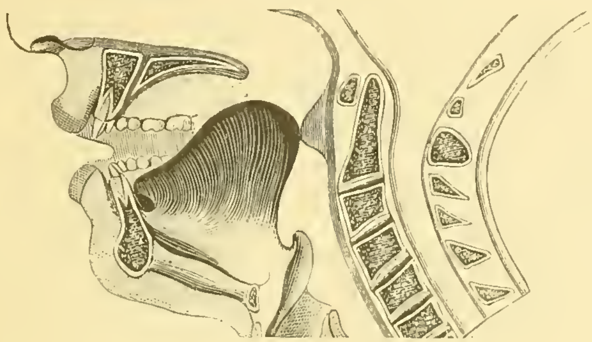


Fig. 37. K without the Soft Palate.

provision of nature that in many cases destruction of an organ does not involve a destruction of the function performed by it, and this is notably the case with vocal articulation. The teeth may be suddenly destroyed, and at first the effect seems disastrous, but very shortly the lips and tongue accommodate themselves to the change, and the function of the teeth in articulation is nearly or quite regained. The palate, which performs such an important office, may be destroyed, and its loss compensated for in a great measure by an increased activity of the pharyngeal muscles and a new use of the muscles of the nostrils. The phenomena in abnormal articulation are often truly remarkable. In my practice of treating congenital and accidental lesions of the hard and soft palate, I have seen nearly every conceivable variety of deformity and have observed the phenomena. In congenital cases the absence of the palate is often compensated by an extraordinary use of other organs in a manner that would seem impossible. The inability on the part of some to make this compensation gives greater variety to the phenomena, so much so that it is quite impossible to declare by an observation of a defective palate without the aid of the ear what its effect is upon the individual's speech. Neither the size nor the extent of the deformity will determine the effect upon articulation because of this compensation by other organs. An example from practice will illustrate these points:

The absence of so important an organ in normal articulation as the soft palate is was in one case compensated for by a little greater activity of the pharyngeal constrictor and the tongue. This action of the superior constrictor of the pharynx could be very plainly observed. The formation of a cul de sac above the vocal chords, essential to the production of K or G without the interposition of the palate, is shown in Fig. 37.

NEW YORK. NORMAN W. KINGSLEY.

NACHSCHRIFT.

Beim Abschluß der Korrektur des obigen Aufsatzes erhalte ich eine BONN. Dr.-Dissert. von K. LENZ: ZUR PHYSIOLOGIE UND GESCHICHTE DER PALATALEN, 1887, welche ich hier zur Vervollständigung der auf S. 225 angegebenen Litteratur der Stomatoskopie erwähnen will. LENZ hat im wesentlichen das von mir PHON. I. 30 empfohlene stomatoskopische Verfahren verwertet. Seine Abbildungen sind zwar etwas grob, aber in natürlicher Größe, was für den Anfang und bei einer verhältnismäßig beschränkten Zahl von Bildern, wie in der Monographie von Lz., das Einfachste und jedenfalls unmittelbar anschaulich ist. Die vollkommensten Darstellungen würden auf photographischem Wege erzielt werden (vgl. STEIN I. Z. III. Bibliogr.).

Es entsprechen Lz.' Abbildungen 1 (a)k(a) meiner Tab. IV. 4 *k̬* I. Z. I., 2 (ε)k(ε) und 3 (i)k(i) meinen IV. 5 *k* und 6 *k̬* mit dem Unterschiede, daß Lz. bei seinen Abb. 2 und 3 die betr. Silben, ich nur die Mundschließer artikuliert. Die Abb. 4 von Lz. stellt die Abart k(i) in in franz. qui dar; die Abb. 5 k'(i) entspricht meiner IV. 6a *k̬*, welche ich zuerst in der I. Z. I., namentlich in Rücksicht auf die Phonetik der altindischen, arabischen und ungarischen Spr. veröffentlicht (vgl. WHITNEYS ATHARVA-VĒDA PRĀTIÇĀKHYA I. 21; SACY, NOTICES ET EXTR. DES MSS. IX. 5, 26; und jetzt BALASSA: A PHONETIKA ELEMEI, 1886, S. 59). Letztere Fig. bietet den Schlüssel zur Erschließung des geschichtlichen Übergangs von den Hinter- und Mittel- zu den Vorderzungenrückenlauten bzhw. Zungenspitzenlauten (vgl. meine PHON. I. 79). Lz.' Abb. 8 für *χ'* (allein) entspricht meiner IV. 3a *χ*; mit seinen Abb. 10—12 vgl. oben KINGSLEYS Figg. 31 und 32 und meine Fig. 28a für *s̬* hier und I. Z. I. Tab. IV. 7a für poln. *ś*. Lz.' drei übrige Abb. 6, 7, 9 veranschaulichen Schluß- und Engelaute, bzhw. Vereinigungen beider zu Diphthongen ('Kombinationslauten', sagt Vf.), welche er mit Vorderzungen**rücken** an der postalveolaren oder alveolaren Stelle hervorgebracht. Seine Vorgänger haben für diese Stellen nur stomatoskop. Abb. der entsprechenden Zungen**spitzen**laute veröffentlicht, weil bei diesen die Artikulationen bestimmter und schärfer begrenzt sind, während die Abb. der betr. Zungen**rücken**laute, welche ich für ursprünglicher halte als die entspr. Zungenspitzenlaute, bei den verschiedenen Personen recht verschieden ausfallen, je nach der geringern oder größern Entwickelung der Alveolen. Weitere Vgl. werden Vf. lehren, daß er die Bedeutung der an **seinem** Gaumen (an welchem nach den Abb. die alveolare Stelle besonders stark hervor- und die postalveolare um so mehr zurücktritt) gewonnenen Bilder überschätzt hat und zu kühn gewesen ist, daraus für die **Geschichte** der Palatalen allgemeinere Schlüsse von größerer Tragweite zu ziehen, auf welche ich an dieser Stelle leider nicht eingehen kann.

Doch eine Bemerkung halte ich hier noch behufs Vgl. der verschiedenen stomatosk. Abb. für notwendig. Lz. sucht die einzelnen palatalen Lautgebiete nach den Backenzähnen zu bestimmen und behauptet dabei S. 7: 'die Zahl der Backenzähne schwankt auch bei Erwachsenen zwischen 4 und 5; doch ist der Platz, den sie zusammen einnehmen, ziemlich gleich groß.' Diese Behauptung ist im 1. Teil ungenau, im 2. Teil falsch, wie Lz. an sich selbst erfahren wird, wenn bei ihm erst der 5. Backenzahn (Dens sapientiae) zum Durchbruch gelangt sein wird. Übrigens lassen sich die Artikulationsstellen am Gaumen in Wirklichkeit keineswegs so genau begrenzen, wie Vf. es in seiner theoretischen Weise thut; schon nicht bei den Mundschließern. Und für die den letztern gewöhnlich je zugeordneten Engelaute ist die Artikulationsstelle, wie ich bereits wiederholt betont und durch meine stomatoskop. Abb. erwiesen, durchaus nicht in jedem Falle dieselbe. Darin bestätigen mich die Abb. des Vf., sowie in der Überzeugung, daß man künftig für die **Enge** verschiedene Grade und Formen unterscheiden wird, wo letztere für den Geräuschcharakter wesentlich sind, unter Umständen gleichzeitig an 2 Stellen des Mundes (vgl. z. B. *s̬*, *s*, *s̬*, *s̬x*, *zr* bzhw. I. Z. I. Tab. IV. 7, 8, 9, 7a, 16); wie man ja schon längst für die Mundöffner verschiedene **Öffnungsgrade** und -formen an Zunge und Lippen als charakteristisch unterschieden hat. F. T.

EINLEITUNG IN DIE ALLGEMEINE SPRACHWISSENSCHAFT.

ZUR LITTERATUR DER SPRACHENKUNDE AFRIKAS.[1]

A SKETCH OF THE MODERN LANGUAGES OF AFRICA. ACCOMPANIED BY A LANGUAGE MAP. BY ROBERT NEEDHAM CUST, AUTHOR OF MODERN LANGUAGES OF THE EAST INDIES in 2 Bdn. S. I. Z. II. 436. ROB. CUST, LES LANGUES DE L'AFRIQUE TRAD. DE L'ANGLAIS PAR L. DE MILLOUÉ, PARIS 1885. Eine kürzer gefaßte Übersicht des CUSTschen Werks in LEROUX BIBL. OR. ELZEVIRIENNE. — HANDBOOK OF AFRICAN, AUSTRALIAN, AND POLYNESIAN PHILOLOGY, AS REPRESENTED IN THE LIBRARY OF HIS EXC. SIR GEORGE GREY, HER MAJESTY'S HIGH COMMISSIONER OF THE CAPE COLONY, CLASSED, ANNOT. AND ED. BY GREY AND BLEEK. IV VOLL. Die von GREY zusammengebrachte, berühmte Bibliothek, jetzt unter THEOPH. HAHN, befindet sich in der Kapstadt, woselbst nun obiges Werk, bibliographisch von größter Wichtigkeit, von 1858 an erschien: VOL. I. SOUTH OF AFRICA; AFRICA (NORTH THE TROPIC OF CAPRICORN). Auch Madagaskar. VOL. II. AUSTRALIA, POLYNESIA. III. PART I. MSS. AND INCUNABLES. IV. PART I. EARLY PRINTED BOOKS. ENGLAND.

Über die verschiedenen Namen dieses Weltteils und Ägyptens, meist sehr dunkler Herkunft, WAHL, ORIENT. SPR., S. 371 fgg. Africa ist natürlich s. v. a. Afrorum terra. Allein woher dieser, schon an sich, im Fall -er Suffix wäre, eigentümlich klingende Volksname? Ἀερία, ion. Ἠερίη, war eine alte Benennung von Ägypten (zufolge GELL., N. A. XIV, 6 auch von Kreta), wie denn STEPH. B. auch für die Einw. Ἀέριος und Ἀερίτης angibt. Indem man das Wort für griechisch hält, deutet man es als 'Nebelland'. Ich weiß nicht, in wie fern den klimatischen Verhältnissen des Nilthales entsprechend. Wenn im Sinne von 'dunkel' gefaßt, wäre es vielleicht eine Art Übersetzung von ΧΗΜΙ, das, nach seinem fruchtbaren Boden, im Gegensatz zu den Sandwüsten, in einheimischer Sprache so geheißene, 'schwarze' Ägypterreich. Doch möchte ich nicht verbürgen, daß ἀέριος auch vom Boden habe gebraucht sein können, wie αὐηρός, αὐαλέος ihrerseits, freilich auch andrer Herkunft (αὖος zu skr. ush, lat. uro) als αὐήρ äol. st. ἀήρ (verm. aus skr. ā-vā, wehen). Vielleicht verfiele nun jemand darauf, Afer mit obigem Ἀέριος, als von Ägyptern auf alle Afrikaner ausgedehnt, in Verbindung zu setzen. Oder auch mit αὐηρός, in dem ja freilich, wie Αἰθίοψ,

[1] S. I. Z. III. 126 und SUPPL. I.

zutreffenden Sinne von 'sonnverbrannt'. Dann müßten die Römer den Namen Afer ursprünglich Griechen, etwa in Großgriechenland und Sizilien, abgehorcht haben, so jedoch, daß sie Digamma zu ihrem f verhärtet hätten. Eine doch gar mißliche Annahme.

Wie mag es sich aber mit dem Völkernamen Φοίνικες und Poeni (also ohne Aspir.), Punier f. Karthager verhalten? Führt wirklich die Purpurfarbe nach den Phönikern den Namen, oder ist umgekehrt von Griechen derselbe ihrer eignen Sprache entnommen, derart daß, wie wir von indianischen Rothäuten sprechen, man ihrerseits die Phöniker etwa nach rotbraunem Gesichtsteint, wo nicht nach der üblichsten Farbe ihrer Kleidung benannt hätte? Auffallend wenigstens bleibt, daß φοίνιξ schon bei Homer als Epitheton eines Pferdes, doch aller Wahrscheinlichkeit nach, eine Verlängerung ist von φοινός, mit δαφοινός, φοινήεις. Φοινός nämlich, als zuvörderst auf Blut bezogen, wird nämlich doch wohl mit vollem Recht aus φόνος hergeleitet mit Suff. ιο, dessen ι aber in die Wurzelsilbe getreten. An dieser Annahme hindert nicht φοίνιος mit abermaligem ιο, wie ξένος ξένιος, aber desgl., ξεῖνος und sodann doch wieder ξείνιος beweisen. Poeni ist ja nur auch eine kurze, nicht nach semitischer Dreizahl der Konsonanten in der Wurzel aussehende Form. Pūnicum (ū, wie öfters im Lat. für älteres oe, oi) heißt die Granate (vgl. pūniceus, anscheinend daher, wegen Farbe dieser Frucht) allem Vermuten nach auch nicht gerade mit strenger Wahrheit, nach dem Punierrot. Ῥοιά schließt sich doch gleichfalls wohl irgendwie als rubea, robea den Wörtern für rot mit Einbuße des letzten Kons. an. Zufolge Jos. v. Hammer, schöne redekünste persiens, S. 23 ist der Granatapfel nach persischen Märchen aus dem Blute Ferhads entsprungen. — Lepsius, nubische gramm. S. XCIX denkt jedoch an die Puna am erythräischen Meere als Vorfahren der phönizischen Kolonisten am Mittelmeere.

Afrikas Inneres blieb bis auf die jüngsten Zeiten, wo sich das zu ändern anfängt, so gut wie verschlossen und unzugänglich auch nur für einzelne Reisende aus andern Weltteilen. Dagegen wurde es in seinen Umrandungen vielfach von außen durch Einwanderer aufgesucht und besetzt. Für eine, vor aller Geschichte liegende Zeit muß dies z. B. von den Ägyptern und vom libyschen Volksstamme, schon wegen deren körperlicher Unverträglichkeit mit dem Negertypus mit hoher Wahrscheinlichkeit vermutet werden. Halevy, lettre à m. d'Abbadie sur l'origine asiat. des langues du nord de l'afrique. Von Asien aus kamen als semitischen Geblüts die Abessinier; in Ägypten Juden; die Punier Karthagos; und, nachdem die Herrschaft der Griechen und Römer niedergeworfen, ergoß sich in weitester Verbreitung ein Strom Araber über den ganzen Norden Afrikas bis über Gibraltar nach Spanien hinein, sowie auch tiefer südwärts in das Innere jenes Weltteils. Marcel, mém. sur les inscr. koufiques recueillies en égypte, et sur les autres caractères employés dans les mon. des arabes, descript. de l'égypte, t. XV, S. 137—168. Allein auch Eindringlinge arischen Stammes fehlen nicht. So aus Asien her die Perser; aber von Europa aus Griechen (Kolonien; Alexandriner) und, nach ihnen, Römer. Letronne, recueil des inscr. grecques et lat. d'égypte . . ., 1842. die axumitische inschr. und die

ADULITANISCHE. — Zuletzt Ansiedlungen abseiten Volkschaften romanischer oder germanischer Abkunft: Portugiesen, Spanier, Franzosen; Holländer, Engländer, in ganz neuer Zeit Deutsche.

Leo Reinisch hat in seinem Buche: DER EINHEITLICHE URSPRUNG DER SPRACHEN DER ALTEN WELT, NACHGEWIESEN DURCH VERGL DER AFRIKANISCHEN, ERYTHRÄISCHEN UND INDOGERMANISCHEN SPRACHEN MIT ZUGRUNDELEGUNG DES TEDA, ERSTER BD., Wien 1873, S. X den kühnen Satz aufgestellt: 'Die Menschenrassen der alten Welt (von Europa, Asien und Afrika) sind Spezies einer einzigen Familie, welche ihre ursprünglichen Stammsitze an den äquatorialen Seen von Afrika inne hatte, von wo aus diese anfänglich dem Laufe der Flüsse folgend sich nach den verschiedenen Richtungen des afrikanischen Festlandes und zuletzt nach Europa und Asien verbreitet haben.' Möglich, jedoch mir unbekannt, daß der Vf. für diesen seinen, mir leider gar abenteuerlich vorkommenden Glauben Anhänger gefunden hat. Gewiß würden schon die Anthropologen wegen mehrfacher, doch, um nicht berücksichtigt zu werden, allzu starker Rassenverschiedenheit ernstlichen Protest gegen solcherlei Behauptung einlegen; und linguistischerseits ist der Beweis meines Ermessens ebenfalls überdiemaßen schwach geblieben. Ich sehe wenigstens in dem mir vorliegenden Bande (wohl nicht mehr erschienen) z. B. schon die, dem semitischen Sprachkreise doch wohl von uralters erbeigentümliche dreikonsonantige Bildung der Verbal-, oder, wie Friedr. Muller im Gegensatze zu den Subjectiv- oder Form- (auch sog. Pronominal-) Wurzeln sie nennt, Objektiv- oder Stoffwurzeln, als hartnäckiges Hindernis gegen Vereinbarkeit mit andersstämmigen Sprachen nichts weniger als aus dem Wege geräumt, sowie auch den Lautwandel samt Wortzergliederung gar oft mit einer Freiheit gehandhabt, welche das Vertrauen in deren gesetzmäßigen Verlauf erschwert, um nicht zu sagen unmöglich macht. Vgl. schon Friedr. Müller, der in seiner Schrift: INDOGERM. UND SEMITEN. Wien 1870, verwandtschaftlichen Zusammenhang zwischen gedachten zwei Sprachklassen in Abrede stellt, während ihn andre (sogar H. Ewald), s. DMZ. 1871, S. 136, in bald dieser bald jener Art erzwingen wollen. Solcher Verfechter hat es mehrere gegeben. Rudolf von Raumers Ahh. in seinen GESAMMELTEN SPRACHWISS. SCHRIFTEN, Frkf. a. M. 1863, S. 460—539 u. aa. Ernst Meier, HEBR. WURZELWÖRTERBUCH, Mannheim 1845. Auch Friedr. Delitzsch, STUDIEN ÜBER INDOGERMANISCH-SEMITISCHE WURZELVERWANDTSCHAFT, Leipz. 1873. Ascoli, DEL NESSO ARICO-SEMITICO, 2 Briefe an Kuhn aus POLITECNICO XXI — II. 1864. Gius. Dr. Barzilai, IDIOGRAFIA SEMITICA E TRANSFORMAZIONE DELLA RADICE EBRAICA NELLE LINGUE INDO-EUROPEE, Trieste 1885. Einer besondern Prüfung unterworfen wird die Frage von etwaiger semitischer und arischer Wurzelgemeinschaft durch J. Grill, ÜBER DAS VERHÄLTNIS DER INDOGERM. UND DER SEMITISCHEN SPRACHWURZELN, EIN BEITR. ZUR PHYSIOLOGIE DER SPRACHE in DMZ. XXVII, 1873, S. 425—460. Derselbe weist aber der prinzipiell gegensätzlichen Unterschiede im Grundbau jener beiderlei Sprachstämme so mannigfache und entscheidend wichtige nach, daß die Annahme einstiger Ursprungseinheit für sie, jedenfalls höchstens in grauester Vorzeit, doch im Grunde eine nahezu rein willkürliche und so gut wie hoffnungslose bleibt. S. 438 unter der Überschrift: 'Verh.

der indogerm. und sem. Wurzeln im Zusammenhang mit dem Gesamttypus der Sprache' heißt es, nachdem in frühern Kapiteln erörtert worden, warum das Semitische, nicht begnügt mit der einfachsten bilitteren Wurzelform, der trilitteren bedurfte, weiter: 'Wie kommt es, daß das Semitische bei der Trilitter grundsätzlich stehen geblieben ist, seine sämtlichen "prädikativen" Wurzeln (im Unterschiede von den "demonstrativen" [nach M. Müllers Benennung]) zu Trilittern ausgebildet hat? Die Beantwortung dieser Frage führt uns auf einen weitern prinzipiellen Gegensatz des Indogermanischen und Semitischen, den wir am einfachsten als indogermanischen Formalismus und semitischen Materialismus bezeichnen.' Es werden sodann diese Ausdrücke dahin erläutert, daß, 'während das Indogermanische seine Produktivität und Gestaltungskraft vorzugsweise demjenigen Teil der Sprache zugewendet hat, der zur Darstellung der Form des Begriffs gehört, dagegen sich der schöpferische Trieb des Semitischen ganz überwiegend auf die Wurzelbildung selbst, also auf die Materie des Begriffs geworfen habe.'

Das wird dann in dreifacher Richtung gezeigt.

Vielförmigkeit und Einförmigkeit der Wurzeln. Der Reihe von Wurzelklassen je mit Unterabteilungen im Indogerm. gegenüber stehe eine auffallende Einförmigkeit, indem im Semitischen die Schablone der Trilitterä den gesamten Verbalwurzelstoff bewältigt habe. Einige Quadrilitterä mit Redupl., wie z. B. gal-gal abgerechnet, werden dann auch die andern Wurzelformen teils auch mit konsonantischer Doppelung hinten, wie kaz-az, teils mit variierendem dritten Kons., wie z. B. kazab, kazakh u. s. w. sämtlich mit dem Grundbegriff des Abschneidens, Abtrennens besprochen, und weist der Vf. Meiers Theorie, welcher darin habe dem redupl. Perf. des Indogerm. analoge Bildung sehen wollen, mit vollem Recht zurück. Man vgl. übrigens ähnliche Wurzelvariationen, zur Besonderung einheitlicher Grundbegriffe, wie z. B. γράφω, γλάφω, γλύφω, sowie scalpo, sculpo, einfacher scabo, σκάπτω u. s. w. in meiner Schrift: allg. sprachw. u. s. w. S. 74 fg. Grill schließt S. 447 mit dem Satze, daß eine Ableitung, sei es der semitischen Wurzeln aus indogermanischen, sei es umgekehrt, eine Ungereimtheit ist, will sich aber gleichwohl noch eine gewisse Hinterthür offen halten.

Da sollen nämlich indog. Wurzeln, wie lap, lip, lup, samt und sonders auf eine Urform mit a rückführbar sein. Meines Erachtens eine durch nichts begründete Voraussetzung. 'Wurzeln', als solche in Strenge, d. h. in ihrer, erst vom Grammatiker abgezogenen Allgemeinheit, mithin als bloßen Rohstoff gedacht, kann die Sprache überhaupt nicht gebrauchen. Sie bedarf zu ihrem Zweck, will sagen, zu satzlicher Gedankenäußerung, etwa von bloßen Empfindungslauten abgesehen, notwendig immer behufs Einfügung in den Satzbau, wo nicht auch bereits lautlich, doch jedesmal begrifflich zu bestimmten 'Formen' ausgeprägter 'Wörter'. Kommt es freilich im Chinesischen gar nicht selten vor, daß derselbe eine, unverändert bleibende Wortlaut je nach Verschiedenheit der 'Stellung', die eben aber in monosyllaben Idiomen von einschneidendster Mitbedeutsamkeit ist, auch eine verschiedene

grammatische Funktion, sei es nach Redeteil, oder sonstwie, übernimmt, so ändert das im Grunde nur wenig an der Sache. Spreche ich z. B. im Englischen außer aller Verbindung right aus, so kann an sich durchaus nicht erraten werden, ist dies, übrigens vermöge des Suffixes, wie in lat. rec-tus, durchaus nicht mehr formlose, im Gegenteil erst durch Verfall wieder uniformierte Wort als Adj., Adv., Subst., ja sogar als (to right) Verbum gemeint. Ist aber ein sprachlicher Lautkomplex, vielleicht nur ein bloßer Vokal, innerhalb irgend welcher Sprache zu einem, ob auch weitest umgrenzten Begriffe, oder, sagen wir lieber, zum Ausdrucke dieser oder jener Anschauung gestempelt, so kann es nicht fehlen, daß derselbe, wenngleich vor der Rede noch in einer gewissen Schwebe gehalten, mit dem Eintritt in dieselbe jedesmal eine bestimmte grammatische, d. h. auch logische und psychologische, Bedeutsamkeit erhalten müsse, um damit ein gedankliches Mitverständnis bei einem menschlichen Außer-Ich zu ermöglichen. Und das bleibt der Fall, selbst wenn in den verschiedenen Lagen außer Verschiedenheit der Stellung, die oft z. B. auch allein für sich über die Art der Rektion (z. B. Subj. vor, Obj. nach dem Verbum; ebenso Genitiv bald vor bald hinter dem Regens) zu entscheiden hat, mit einem solchen Wortgebilde sogar von vorn herein keine andre Abänderung vorgenommen worden. Die Sprachwurzeln konnten demnach in den Sprachen füglich nicht wohl gleichsam vor den Wörtern und Wortformen, sondern mußten, dafern man nicht ein gleichzeitiges Entstehen auch nur mit und in deren einfachsten Gestaltungen einräumen will, doch unweigerlich sogleich als, weil unter bestimmte grammatische Kategorieen fallend, somit bereits fertige Wortgebilde selber ins Leben treten.

Was nun aber den tiefgreifenden Unterschied der Wurzel- sowie der ihrerseits wieder hiervon abhängigen Wortbildung zwischen den beiden, hier in Frage stehenden Sprachklassen anbetrifft, da würde ich den etwas anders als Grill formulieren. Die semitische Sprachklasse unterscheidet sich von der indogermanischen, außer durch die Eigentümlichkeit ihrer Wurzelgestaltung, durch die von letzterer wesentlich mit bedingte Inflexion, d. h. jene begreiflicherweise die vokalischen Elemente treffende innere Lautbewegung, welche hier, wenn auch nicht schlechthin allein, jedoch weitaus überwiegender Masse nach zum Herstellen von Wortbildung wie Wortabbeugung dient. Solchen tief bedeutsamen Vorgang aber würde ich der, von mir, wie mich bedünken will, zutreffend als Lautsymbolik bezeichneten Spracherscheinung unterordnen. Diese kommt aber, was aus einer Menge von Sprachen nachzuweisen ich gern noch die Muße fände, in vielseitigst wirksamer Weise sonst vor. Sie kommt übrigens auch im Indogermanismus vor, freilich gegenüber dem wucherhaften Umsichgreifen im Semitischen in weitaus bescheidenerm Maße, und so, daß während derartiger Vokalwechsel hier bunterweise über mehrere Silben zugleich sich zu erstrecken pflegt, solches bei den Indogermanen nur (z. B. ὀροφή von ἐρέφω) die Ausnahme bildet. Das ist — nicht mit dem mehr mechanischen sog. Umlaute (z. B. afficio, affectus; erigo; includo gegen a, e, au der Simplicia; Sicilia aus Siculus; flumen, flumina u. dgl. mehr; mhd. gast, geste;

kalb, kelber) zu verwechseln — der sog. Ablaut von keineswegs bloß lautlichem, sondern recht eigentlich intellektuellem Charakter. Übrigens ein in sich gespaltenes Sprachmittel von insofern zweifacher Art, als der Ablaut einmal in quantitativ-gesteigerter Form (so allein im Skr. als Guṇa oder gls. als Superlativ: Vriddhi), andre Male aber mit bloß qualitativem Wechsel ohne Erhöhung der Quantität, zur Erscheinung kommt. So z. B. τρέφω, in älterer äol. Form τράφω, τέτροφα, allein auch τέτραφα; ἐτράπην u. s. w. Desgl. mit Verwendung beinahe sämtlicher Selbstlauter, derart jedoch, daß einige, als auf Umlaut beruhend, in Abrechnung kommen, spreche, sprach, gesprochen; sprich; spräche (Umlaut, durch Annäherung an das i, hier des Konj. hervorgerufen, wie sprüche, Pl. von spruch). Im Semitischen herrscht also, wie gesagt, selbst prinzipiell der Ablaut als Bildungsmittel, und zwar so sehr vor, daß von außen herangezogene Zusätze, sog. Afformativa (zumeist für sich mit 'demonstrativem' Sinne), wie deren das Indogermanische zahlreich, gar oft innerhalb eines einzigen Wortes nicht mit einem begnügt, in Verwendung nimmt, dort gegen jenen nur dürftig erscheinen, und eigentliche Komposition (d. h. sei es von 'prädikativen' Gliedern, oder etwa mit Präpositionen) überdies so gut wie ganz ihm versagt ist. Und nun dieser fast unübersehbare Reichtum allein von präpositionalen Zusammensetzungen, deren wir Indogermanen uns erfreuen, um damit aus einem Simplex, das bei seiner blassern Allgemeinheit gleichsam den Gattungsbegriff vorstellt, den sprachlichen Ausdruck zu gewinnen für Sonderbegriffe, welche sich jenem, wenn auch mehrfach bloß nach einer gewissen subjektiven Auffassung, als konkretere Arten unterordnen lassen. Dies nicht immer ohne einen gewissen Schein der Willkür. Indes eigentlich doch stets mehr oder minder nach einem nicht geradezu ungerechtfertigten Tel est notre plaisir des Sprachgenius, wie zum Teil recht spröde, ja widerspenstig gegeneinander, und deshalb nicht selten wohl gar, ohne Einsicht in die beliebte, vielleicht nicht wenig abseits liegende Beziehungsverwandtschaft, rein gewaltsam erzwungen dergleichen Vereinbarungen ausschauen. Man nehme beispielsweise die gebräuchlichen 10 Zusammensetzungen von Satz, wie etwa Absatz am Stiefel oder in der Schrift. Dagegen Aussatz als Hautkrankheit. Besatz am Kleide. Ferner Ansatz nehmen, beim Springen. Auf-, Bei-, Ein-, Um-, Vor-, Zusatz. Noch zwei mehr mit Stand: Ab-, An-, Auf-, Aus-, Be-, Bei-, Gegen-, Rück-, Um-, Ver-, Vor-, Zustand. Mit Fall: Ab-, An-, Aus-, Bei-, Durch- (leiblich oder etwa im Examen!), Ein-, Un-, Ver-, Weg-, Zufall. Solche Menge von Verbindungen ist bei dieserlei Wörtern um so erklärlicher, als sie zunächst mit Raume in Bezug stehend, somit auch naturgemäß mancherlei, durch Präpositionen vertretene Richtungsverhältnisse zuläßt. Man kann übrigens ähnliche Verbindungen, wie Antrag u. s. w., Kompp. mit Sicht, Schlag, noch überdies genug beibringen. — Indem aber das semitische Verbum vermöge seiner 3 durchgreifenden Konsonanten schon an sich zur Mehrsilbigkeit hinneigt, stand es begreiflicherweise von noch größerer Überbürdung durch neu hinzu kommende Zusätze mit ziemlicher Enthaltsamkeit ab.

Wien 1886 ist ferner ein Buch des Titels: zur formenlehre des semit.

VERBS, VON DR. MARTIN SCHULTZE erschienen, worin gleichfalls Zurückführung semitischer Wurzeln auf Einsilbigkeit erstrebt wird. Es klingt aber doch in meinen Ohren als ein etwas voreiliger und dreister Ausspruch, wenn es S. 8 heißt: 'Das Dogma von der Einsilbigkeit auch der kompliziertesten indogerm. Wurzeln ist im Grunde nicht mehr wert, als das von der Dreibuchstabigkeit auch der einfachsten semitischen. Zu PĀṆINIS Zeit sprach man wahrscheinlich grabh grah aus, wie jetzt. Ob aber die alten Inder dies thaten, wissen wir nicht. Das Avestische hat dafür in alter Zeit schon [allerdings schon, d. h. erst, natürlich zur Erleichterung!] gĕrĕw gĕrĕpta, das Neupers. noch jetzt girif-tan.'

Außerdem glaubte bereits BENFEY mancherlei gemeinsame Bezüge zwischen Semitisch und Koptisch, d. h. also auch mit der Ahnin des letztern, der Sprache des alten Ägyptens bis in die Urzeit hinauf, gefunden zu haben. Es hat aber neuerdings ABEL seine EINL. IN EIN ÄGYPTISCH-SEMITISCH-INDOEUROP. WURZELWÖRTERBUCH, LEIPZIG 1885—87 (vgl. I. Z. II. 42 ff.) veröffentlicht, worin also noch weiter, sogar in das Indoeuropäische hineingegriffen wird, — wohin ihm zu folgen ich meinerseits jedoch noch großes Bedenken trage.

Weitere Arbeiten von LEO REINISCH sind hier zu nennen: SPRACHEN VON NORDOSTAFRIKA. I. DIE BAREASPRACHE, WIEN 1874. II. III. DIE NUBASPRACHE, 1879. DIE SAHOSPRACHE, D.M.Z., 1878. In Nordostafrika: DIE KUNAMASPRACHE, ÖSTERR. SITZUNGSBER. XCVIII. und einen Band später DIE BILĪNSPRACHE. Erster Band TEXTE DER BILĪNSPRACHE, LEIPZ. 1883. In Bd. CV. S. 573—697, CVI. 1884, S. 317—450, DIE CHAMIRSPRACHE IN ABESSINIEN. 'Die Agau von Lassa und Wag nennen sich selbst Chamir, wofür BEKE Hhámara schreibt.' Vor etwa 300 J. habe sich vom Chamir das Bilīn abgezweigt; jedoch könnten sich heute beide fast gar nicht mehr verständigen. Agau sei der Name, womit die Amharer und Tigray sämtliche Agaustämme bezeichnen, seiner Herkunft nach aber dunkel. — In SITZUNGSBER. DER ÖSTERR. AKAD., Jahrg. 1884, S. 655—772: DIE QUARASPRACHE IN ABESSINIEN I. von REINISCH. Dies ist ein Dialekt (mit einheimischer Bennung Qŭārasā, quarisch) in der abessinischen Provinz Q̰uara.

Sodann: RICH. LEPSIUS, NUBISCHE GRAMM. MIT EINER EINL. ÜBER DIE VÖLKER UND SPRACHEN AFRIKAS, BERLIN 1880, ANZ. VON G. EBERS D.M.Z. 1881, S. 207. Auch von WHITNEY in den PROCEEDINGS OF AMER. OR. SOC. 1881, MAY S. XIII; — mit mancherlei Einwendungen. LEPSIUS verzeichnet Einleitung S. XIII—XVI die von ihm benutzte Litteratur, worunter zumeist auf Afrika bezügliche Sprachwerke, deren Summe also nicht mehr allzu klein. — Er unterscheidet aber S. XIII ff. in diesem Weltteil 'mit Übergehung zunächst der hottentottischen und buschmännischen Sprachen drei deutlich unterschiedene Sprachzonen'. Die erste, südlich vom Äquator, umfaßt in der ganzen Breite und Länge dieses Teils von Afrika einen großen einheitlichen Sprachstamm, welcher, dafern nicht im Innern noch Ausnahmen sich finden, von Osten nach Westen allerdings durchweg Völker einschließt mit sprachlich durch Präfigierung sich auszeichnender und verwandtschaftlicher Rede. Es hat dieser Völkergruppe aber BLEEK nach dem, ihr gemeinsamen Plural-

präfixe bā- den Namen Bā-ntu, d. h. Menschen, gegeben. — In bunter, rücksichtlich ihrer gegenseitigen Verhältnisse zueinander nur erst unvollkommen erforschter Mannigfaltigkeit dagegen wird von der sog. zweiten Zone die ganze Breite des nördlichen Kontinents eingenommen zwischen Äquator und der Wüste Sahara und östlich bis zu den Nilländern. — 'Die dritte Zone ist [zufolge Lepsius] die der nördlichen und nordöstlichen Sprachen, die wir ihrer Gestaltung nach als ursprünglich aus Asien stammend [s. dagegen ob. Reinisch!] und, abgesehen von den später eingedrungenen semitischen und europäischen Sprachen, als hamitisch bezeichnen dürfen.' Lepsius gelangt übrigens S. xi zu dem äußerst fragwürdigen Schlusse, daß er für Afrika nur einen Urstamm will gelten lassen, nicht wie andre [auch noch nicht ausgemacht] drei oder vier. 'Der älteste afrikanische Sprachtypus, heißt es S. xviii f., sei in der erstgenannten Zone zu suchen. Es mußten indes die, einen im Mittel etwa 15° breiten Gürtel einnehmende Menge von isolierten Sprachen der zweiten Zone durch Zersprengung [!] entstanden sein infolge des großen, teils feindlichen teils friedlichen Zusammenstoßes zwischen den urafrikanischen und den eingedrungenen asiatischen Sprachen.' Vom Hottentottischen aber nimmt Lepsius S. lxviii an, wir hätten darin 'eine ihrem Ursprunge nach wesent ich hamitische Sprache vor uns'. Sodann wird nun auch wieder S. xxiv ff. für hamitische, semitische und japhetische (indogerm.) Sprachen ein, allen übrigen Sprachen der Erde gegenüber ursprünglich näheres Verwandtschaftsverhältnis gesucht; und 'in der jenen gemeinsamen Geschlechtsbezeichnung ein starkes sprachgenealogisches [?] Band' gefunden. Wenn nur nicht dieses Argument, so in seiner Vereinzelung, sich zu schwach erweist für eine, vollends unter Hinschielen nach den 'vorgeschichtlichen sogen. [doch etwas maßlos mißbrauchten] turanischen Schichten des menschlichen Geschlechts' so gewagte Annahme! Jedenfalls um vieles schwächer als 'die nur in Afrika vorkommenden Klassenpräfixe für die Bantusprachen', welche jedoch im Hinterbau vieler andern Sprachen (so noch ausgedehnter, als im Indogermanischen der Fall, bei uralaltaischen Idiomen) ihr entsprechendes Gegenbild finden. Als ob nicht mythische Verpersönlichung von natürlichen Dingen und Ereignissen, ja von Begriffen, und die aus ihr sich leicht ergebende Geschiedenheit in die beiden Geschlechter, also auch über die verstandgemäße Wirklichkeit hinaus, habe in an sich stammfremden Sprachgebieten bei völliger Unabhängigkeit voneinander den sprachlichen Ausdruck für etwas hervorrufen können. Für etwas, was sich so sehr aus dem allgemein menschlichen Wesen erklärt, ohne daß es jedoch sich überall zu verwirklichen brauchte! S. meine: Klassifikation der Sprachen und insbesondre grammatisches Geschlecht in meiner zweiten Ausgabe Humboldts, Bd. i. S. 421 ff. Überdies bedient sich der indogermanische Sprachstamm zur Unterscheidung der Sexualität völlig von denjenigen der beiden andern verschiedener Mittel. Denn daß man nicht das neutrale ta(d) in seinem Gegensatze zu dem durch scharfen Zischer symbolisch recht eigentlich mit der Würde des Subjekts bekleideten skr. sa (emph. sa-s, καὶ ὅ-ς) m., sā f., got. auch sa, sō, aber verflacht thata, wie ὁ, ἁ (ἡ), τό, auf gleiche Stufe mit dem

feminalen t im Sem., Äg., sowie auch Libyschen stellen dürfe, muß doch wohl mit ziemlicher Gewißheit einleuchten. Ist doch der pronominale Stamm ta zwar ungemein vielfältig sonst, z. B. als Suff. Part. Prät. Pass., verwendet, allein in allen 3 Genera. Wahrhafte Geschlechtsbezeichnung außerdem kommt ja im Indogermanischen nur durch andre symbolische Lautdifferenzierung, d. h. durch Vokalanschwellung zu stande. Nämlich zunächst und überwiegend von ă (Nom. a-s m., a-m n.) zu ā, wiewohl sich dies durch gr. ο-ς, ο-ν, im Lat. u-s, u-m, älter noch o-s, o-m, Fem. a (im Nom. gekürzt) anders gestaltete. Indes auch z. B. lit. wyras (vir), tẽwas (Vater), momà, mótina, Gen. ōs (Mutter), noch mit Bewahrung der ältern Vokale. Dann ī, z. B. dēvī (Dea) aus -yā, gr. ιᾰ, z. B. πότνια, skr. patnī, Herrin, lit. pati, cziōs, Ehefrau, auch Fem. selbst, zu pats (ipse), wiēszpatis, tiēs, großer Herr. Dies Suffix ist aber wohl eig. adjektivisch zu verstehen, wie -ina in regina (sc. uxor, vgl. div-īnus), wie mit andrer Ergänzung ferina, caprina, catulina (caro); caepina, parrina (area). So unser -in in Königin dgl., lit. karal-ẽnẽ von karálus (rex) u. aa. Auch die gr. Fem. auf ώ, das auch wohl auf Kontr. beruhte. Für gewöhnlich jedoch ist in diesen Kreisen das Geschlecht bloß ein, an dem Subst. sowie dem Adj. sogen. generis omnis unbezeichnet gebliebenes ideelles. Es erhellet sodann in seinem jedesmal gemeinten Unterschiede lediglich aus den accidentellen Zusätzen; oder gibt sich formal höchstens in dem Ableitungssuffixe kund, je nachdem ein solches auf den einen oder andern, geschlechtlich bestimmten Gattungsbegriff (z. B. tu, su m. in lat. Dekl. IV, aber ti-ōn, si-ōn f., weil jene, etwa actus, konkreter als letztere, man vgl. actio, und, als ob aus Konj. I magistratus, senatus) eingeschränkt worden. — Das Irob-Saho, eine Sprache Abessiniens (s. Reinisch, österr. akad. 1878, Heft I—II) unterscheidet auch zwei Geschlechter und zwar mittels gar bemerkenswerter symbolischer Lautbezeichnung. Die weiblichen Nennwörter nämlich gehen durchweg in einen, und zwar nachdrucksvoll betonten, Vokal -ā́, -ḗ, -í, -ó, -ú aus, und machen sich hierdurch vor den Nennwörtern männlichen Geschlechts kenntlich. Offenbar ist mit naturgemäßem Instinkte diese Wahl getroffen, indem ja, vermöge seiner seelenhaftern Nachgiebigkeit und Weichheit der Vokal gleichsam das weibliche Prinzip im Lautinventar vertritt im Gegensatz zu den stärkern und starren, mithin, sozusagen mannhaftern Konsonanten.

Mittels des bei Lepsius S. XII geltend gemachten Satzes, daß Völker und Sprachen nicht notwendig einander decken (allerdings nicht immer, z. B. die Spanier als Volk: iberische Vasken mit Aufgeben des ihnen angestammten Idioms, des Euskara, gegen ein, mit diesem sowohl genealogisch als physiologisch schlechthin unvereinbares fremdes) und eines zweiten S. XIX, daß der Wortschatz bei Vergleichung der afrikanischen Sprachen sehr wenig ins Gewicht fallen soll, gelangt der Vf. mehrfach zu Schlüssen über Sprachverwandtschaften, bei welchen sich ein etwas empfindliches linguistisches Gewissen nicht unbedingt beruhigen möchte. Auf S. XVII aber findet man eine dankenswerte Übersicht über die Sprachen Afrikas, wie Lepsius sie aufstellt. Es wird mir gestattet sein, dieselbe hier zu wiederholen.

A. Urafrikanische Negersprachen.

I. Bāntunegersprachen.

Westliche.

1. Hereró.
2. Poṅgue (Mpongue).
3. Fernando Po. Vokab. im Ausl. 1884.

Östliche.

4. Kāfir.
   a) ǁosa (Ama-ǁosa).
   b) Zulu.
5. Tšwāna.
   a) Soto.
   b) Roloṅ.
6. Swáhili.

II. Mischnegersprachen.

Westliche.

1. Efik.
2. Ibo.
3. Yoruba.
4. Ewʿe.
5. Gã (Akra).
6. Tšwi (Odschi, Otyi).
7. Kru.
8. Vei (Mande).
9. Temne.
10. Bullom.
11. Wolof.

Mittlere.

12. Pūl (Fūla, Fellāta).
13. Soṅγai.
14. Kanúri (Bornu).
15. Tedā (Tū-bu, Tib-bo).
[16. Haúsa].
17. Logonē.
18. Wandalā.
19. Bagrima (Bagirmi).
20. Māba (Wadāi).
21. Kongʹāra (Dar-Fūr).
22. Umāle (Tumale).

Östliche.

23. Diṅka.
24. Sʼilluk.
25. Boṅgo.
26. Bari.
27. Oigob.
28. Nuba.
29. Barea.

B. Hamitische Sprachen.

I. Ägyptisch.

1. Altägyptisch.
2. Koptisch.

II. Libysche Sprachen.

1. Imušaγ, Tuāreg.
   a) Kabylisch.
   b) Amāšeγ (Tamāšeq).
2. Haúsa.

III. Kuschitische Sprachen.

1. Begʹa.
2. Sʼoho.
3. Falaša.
4. Agau.
5. Galla (Orma).
6. Dankāli.
7. Sōmāli.

(IV.) 8. Hottentottisch.

C. Semitische Sprachen.

I. Habesʼ.

1. Geʾez.
2. Tigre.
3. Amharisch.
4. Hararī.

II. Arabisch.

Durch eine besondere Gunst des Zufalls hat auch Herm. Almkvist auf seiner Reise der Nubasprache, ohne von seinen beiden Konkurrenten zu wissen, die eingehendste Aufmerksamkeit gewidmet, und ist gewillt, in nicht zu ferner Zeit auch seine bezüglichen Ergebnisse zu veröffentlichen. Inzwischen hat er unsre Sprachkenntnis in anerkennenswertester Weise durch ein andres Werk bereichert. Nämlich: die bischarisprache tū-beḍāwie in nordostafrika, erster band, Upsala 1881. Darin ist, außer einer seine Vorgänger und Namen wie Stellung der Bedja u. s. w., sowie Bedāwijje (eigentl. Beduinisch), Bischari, welche dem hamitischen Stamme zufallen, erörternden Einleitung, Grammatik 1, beschreibender Teil enthalten, während 2. als vergleichender 'Darstellung der Verwandtschaftsverhältnisse der Bischarisprache und ein bischari-deutsches Wb.' dem II. Bde. vorbehalten blieb. zweiter band (überl. der k. soc. d. wiss. zu Upsala, d. 26. sept. 1884), Upsala 1885, 4°, 113 S. Welch ein großer Gewinn aber aus Bearbeitung gerade der vorliegenden Sprache der Wissenschaft erwachsen könne, erhellet aus dem, womit Lepsius das Vorwort zu seiner Nubagramm. beginnt: 'Hätte ich die Beg'asprache schon damals in ihrer großen linguistischen und geschichtlichen Wichtigkeit erkannt, als die heutige Form der alttestamentlichen Kusch, der Herodotischen Äthiopen im engern Sinne, der spätern Meroiten und des Volkes, welches uns aus den ersten Jahrhunderten vor und nach Chr. eine nicht unansehnliche Inschriftenlitteratur zurückgelassen hat, so würde ich dieser Sprache wahrscheinlich den ersten Platz in meinen sprachlichen Studien eingeräumt haben.'

Jetzt wollen wir mit dem **Süden** dieses Weltteils beginnen. Nachweise im Register zur d.m.z. Bd. X 'Afrika.' sessuto von Schrumpf, Bd. XVI, 448—481. 'Merkwürdigerweise', so hieß es schon in meiner Veröffentlichung von 1870, 'scheint es in den ungeheuren Länderstrecken vom Kap an bis aufwärts dicht an den Äquator heran nicht mehr als zwei Sprachstämme zu geben. Eine Erscheinung, welche an dem weithin durch Südamerika verbreiteten Guarani (ausl. 1859, Nr. 40, S. 949) eine beachtenswerte Parallele findet. — Nämlich 1. in der äußersten Südspitze der Hottentottenstamm mit seinen übelklingenden Schnalzlauten (clicks) zu Anfange seiner Wörter, und 2. der ungemein wohllautende und präfigierende Stamm der Kaffern, und Kongo, Bundo in Angola, Benga u. s. w., von denen jene Abteilung den Osten, letztere die Westküste bewohnt, welche beide man neuerdings unter dem Gesamtnamen von Bā-ntusprachen (with sixteen distinct pronouns which indicate as many separate classes of nouns) zusammengefaßt hat. a comparative gramm. of the south afr. languages, by Bleek erschien erst 1862. Daß das Hottentottische ein Zweig der nordafrikanischen Sprachklasse sei, diese Behauptung gehört lediglich ihm. Sonst darf sich das Verdienst, die vorhin erwähnte staunenswerte Thatsache außer Zweifel gestellt zu haben, in Gemeinschaft mit Greenough (journ. of the amer. or. soc. vol. I.) und H. C. v. d. Gabelentz (d.m.z. 1847, I. 238—242), auch wohl gegenwärtiger Schreiber zueignen. d.m.z. II. 5—25. 129—158. — Anzeige von (Wilsons) gramm. of the mpongwe lang., New York 1847 in alz. Aug. 1848, Nr. 187 ff.

Ferner: die sprachen sudafrikas, d.m.z. V. 405—412. über die kihiausprache, VI. 331—348.' — In ausland 1883, Nr. 32 beiträge zur ethnogr. der bantu von Max Buchner, III. Linguistisches S. 442—449. cenni di glottologia bantu (sud-africana) per Giacomo de Gregorio, Torino 1882. — C. H. Hahn, grundz. einer gramm. des herero nebst wörterb., Berl. 1857. the gospel of Mathew: in the mpongwe lang. Gaboon, west africa, 1850.

Robert Cust, gramm. of the congo lang. as spoken 200 years ago, transl. from the latin of Brusciotto. edited (with a pref.) by H. Grattan Guinnes, London 1882 sq. 16°. — dict. of the kongo lang. as spoken at san Salvador, the old capital of kongo. in two parts — engl.-kongo and kongo-engl. by the rev. W. Holman Bentley, with an introd. by R. N. Cust, und damit uniform: a grammar of the kongo-lang., with an appendix of tales, proverbs ... By the same author, 1885, in der Presse, zufolge Trübner, record 1885, S. 3 unter den Auspizien der baptist missionary soc. gramm. of the benga lang. by Mackey, New York 1855. The Benga people inhabit the islands of Corisco Bay, and the two capes at the N. and S. of the Bay.

Perrin, kafir-engl. dict. 1855. Will. J. Davis, a dict. of the kafir lang. und durch dens. verm. und verb. die 3. Ausg. von Boyce, kafir gramm. — Appleyard, the kafir lang. (1880), comprising a sketch of its hist.; which includes a gener. classif. of south african dialects. Schreuder, gramm. for zulu-sproget, med fortale og anm. of Holmboe, Christiania 1850. In Zuluspr. incwadi [Buch] yezihlabelelo [der Psalmen], Port Natal 1850. Vom Bischof Colenso: zulu-engl. dict. 1861. elem. gramm. of zulu kafir 1855. — Doehne, a zulu-kafir dict., etymol. explained 1857, Cape Town. — Grout, gramm. of the zulu lang. mit Erzählungen, Liedern u. s. w. Von dems. ging mir auch ein Druckblatt Port Natal 1850 namens eines Komitees zu, welches für die südafrikanischen Sprachen eine feste Orthographie anstrebe, zugleich mit einer Kopie von: essay on phonology and orthogr. of the zulu and kindred dialects, 1851. Auf dem Blatte heißt es aber, es sei so gut wie außer Zweifel gestellt, that all the tribes of Southern Africa extending from the southern coast as far as about 5° N. Lat., — the Hottentots and Bushmen excepted, — speak but various dialects of fundamentally the same Language. Verwiesen aber wird deshalb auf die Kafirgrammatiken von Boyce und Appleyard; mission. mag., cape colony 1847; Wilson's mpongwe gramm.; languages of africa, bibl. sacra, Nov. 1847. comparative vocabularies journ. of amer. or. soc. vol. I, No. IV und in dems. journ. on the zulu and other dial. of s. africa. — Eug. Casalis, études sur la langue séchuana, Paris 1841. Endemann, gramm. des sotho, Berlin 1876. — Steere, handb. of the swahili lang. as spoken at Zanzibar, Lond. 1870. Krapf, dict. of the suahili lang., with a s. gramm., Lond. 1882. — E. Casalis, les bassoutos, Paris 1860 in 12°.

W. Bleek begann seine litterarische Thätigkeit mit der Diss.: de nominum generibus linguarum africae australis, copticae, semiticarum aliarumque sexualium, Bonnae 1851, worauf sich denn auch Lepsius in betreff seiner von uns oben angezweifelten Ansicht beruft. Dann hat sich aber Bleek später ganz besonders mit afrikanischen Sprachen und deren Vergleichung befaßt. Von

ihm: A COMPARATIVE GRAMM. OF SOUTH AFRICAN LANGUAGES, VOL. I IN TWO PARTS. P. I: PHONOLOGY, CAPE TOWN 1862, 92 S. Chapter I: printed as ms. 1865. On gender, on what it is based in the Bā-ntu languages, 18 S. — P. II: THE CONCORD. SECTION 1. THE NOUN, LONDON 1869 (S. XXI werden einzelne Gramm. erwähnt, worauf er sich stützt). Im Buche, z. B. S. 252 wird diese Einteilung befolgt: South-Eastern branch: Kafir, Zulu, Seχᵉlapi, Sesuto, Tekeza. Mosambique Genus: Tette, Sena, Makua, Kihiau. Zanguian Genus: Kikamba, Kinika, Suaheli, Kisambala (DR. STEERE'S COLLECTIONS). Interior: Bayeiye. Bunda Genus: Otyiherero, Sindonga, Nano, Angola. Kongo Genus: Kongo, Mpongwe. North-Western branch: Dikele, Benga, Dualia, Fernandian.

In WESTERMANNS ILLUSTR. MONATSSCHR., Aug. 1859, S. 566 lese ich: 'Nach BLEEK zerfallen die Sprachen Südafrikas in zwei große Abteilungen, in Suffix Pronominal Languages und Prefix Pron. L. — Zu den Spezies der erstern dieser beiden Familien gehört 1. die Hottentottensprache, welche wiederum in die vier Dialekte, den Nama-, Kora-, den östlichen und den Kapdialekt zerfällt. 2. Die Sprache der Buschmänner oder Bosjesmans.' VOK. DER NAMAQUASPR., BARMEN 1854. FORMENLEHRE VON WALLMANN, BERLIN 1857. TINDALL, GRAMM. AND VOC. BLEEK, REYNARD THE FOX IN SOUTH AFRICA; OR HOTTENTOT FABLES 1864. Von dems. A BRIEF ACCOUNT OF BUSHMAN FOLK-LORE, LONDON 1875, zweiter Bericht von B. Untersuchungen. DIE SPR. DER NAMA VON THEOPH. HAHN, LEIPZIG 1870. Von demselben für vgl. Mythologie wichtig: TSUÑI-GOAM THE SUPREME BEING OF THE KHOI-KHOI, LONDON 1881. Ferner: THE GRAVES OF HEITSI-EIBIB, A CHAPTER ON THE PRE-HISTORIC HOTTENTOT RACE IN CAPE. MONTHLY MAG. 1878, S. 257—265. — 'Die zweite Hauptabteilung der südafrikanischen Sprachen, welche der Bāntufamilie angehören, umfaßt in ihrem südöstlichen Zweige zuerst 1. die Kaffernsprache, welche sich teilt a) in den eigentlichen Kafferndialekt von Kaiskama bis zu den Südgrenzen von Natal und vom indischen Ozean an bis zu den Storm- und Wittebergen, von den Ma-mpóndas, Batémbas und Maxósas gesprochen wird; b) in die Zulusprache, gegenwärtig in Natal und im Zulugebiet. — 2. Die Setschuanasprache [se- in diesem Sprachkreise als Präf. für Benennungen von Sprachen!], von den Betschuanen gesprochen, den westlichen Nachbarn der Kafferstämme, von welchen sie durch die Draken- und Witteberge getrennt sind; südlich ist der Orangefluß ihre Grenze, westlich erstrecken sie sich bis zur Wüste Kalahari und nordwestlich bis zur Breite des Ngamisees. — 3. Die Tegezasprache, welche früher das ganze Küstengebiet des heutigen Zululandes einnahm, ist von der Zuluspr. bis in die nordöstlichen Teile des Zululandes zurückgedrängt und wird noch in einigen Landesteilen nordwärts von der Delagoabai gesprochen.' — LIVINGSTONE, DER MISS., S. 126: 'Statten wir bei unsrer Rundschau über die farbigen Bewohner der Südspitze Afrikas den östlich wohnenden [eig. Ungläubige dem Namen nach vom muselmanischen Standpunkte, weshalb denn auch ein Kaferistan in Asien] einen Besuch ab: so treffen wir hier ein ganz von den Hottentotten verschiedenes Volk, das sich in vier Hauptstämme gliedert. Im Küstenlande wohnen die Ama-

kosas bis zum 30. Breitengrade; an diese schließen sich die Sitze der Zuluhs bis zur Delagoabay, und nördlich von dieser bis zum Wendekreise des Steinbocks reichen die Ortschaften der U'Haubuas. Obschon untereinander in Sprache, Sitten und selbst in ihrer äußern Erscheinung mannigfach abweichend, bilden sie doch eine eigne Nation.' Von der Sprache der Betschuanen aber wird S. 134 bemerkt: 'Diese weiche und wohllautende Sprache besitzt einen so merkwürdigen Wortreichtum, daß Moffat (Livingstones Schwiegervater) nicht selten noch neue Wörter entdeckte, nachdem er schon 30 Jahre lang sich mit dem Studium derselben beschäftigt hatte.' Desgl., nicht ohne Interesse, indem man von geschichtlich bekannten Ereignissen auf ähnliche vorhistorische (Wanderungen, Unterjochungen dgl.) zurückzuschließen dadurch vorkommenden Falls einiges Recht bekommen mag, S. 164: 'Die Beherrscher der Umgegend des Nyamisees sind ein kleiner Betschuanenstamm, ein Ableger der Bamangwatos. Sie kamen erst unter Letschulatebes (des derzeitigen Häuptlings) Vater als Eroberer hier an, nahmen den Bewohnern des Landes ihr Vieh ab, machten sie zu ihren Vasallen und nannten sie Bakoba, Knechte [also ganz wie das Verhältnis der Kanaaniter zu den eingewanderteu Hebräern], während diese selbst sich als Bajiji, Menschen, bezeichnen.' 'Der Gesamtname Betschuanen, der bei allen Stämmen in Anwendung ist, soll nach Livingstones Vermutung (S. 146) so viel bedeuten als "die Gleichen", die "Genossen" [also, wie Deutsche von got. thiuda, Volk, s. v. als Volksgenossen, im Sinne von ἐθνίτης); aber thiudisko ἐθνικῶς, eig. fremden Völkern, gentes, angehörend, und, religiös gewendet: heidnisch!] Die Namen der einzelnen Stämme sind [wie ja auch bei Indianerstämmen, z. B. Foxes, Crows, der Fall] von gewissen [gls. heraldischen?] Tieren hergenommen. So z. B. bedeutet der Stammesname Bakatla [man beachte das Präf. ba-]: die vom Affen; Bakuena: die vom Krokodil; Batlapa: die vom Fische.'

Die großen Fragen nach ethnischen Zusammenhängen, wie z. B. dem, welchen man wohl zwischen Hottentotten (bekanntlich keine Neger) und Ägyptern gesucht hat, sind zu linguistischem Abschluß noch nichts weniger als reif. Dann ist in the transactions of the south african philos. soc. vol. II, Cambridge 1881, S. 22 enthalten: Hyde Clarke, on the lang. of the mozambique and of the south of africa in their relation to the languages [insb. Yarradialekt] of australia enthalten, dem aber die Widerlegung durch Theoph. Hahn, S. 28 auf dem Fuße folgt. Nicht genug aber, daß man verwandtschaftliche Beziehungen zwischen den Bantusprachen und Idiomen der Südsee gefunden haben will, geht Rev. E. W. Kolbe in: the vowels; their primeval laws and bearing upon the formation of roots in herero, Cape Town 1869 und in obigen transact., vol. II, part II, read 1880, noch um ein gut Teil weiter. Es wird S. 73 als gewiß angegeben, daß die Bantusprr. Afrikas und die polynesischen one great family bilden, only with this difference, that the former (esp. Hereró and Kafir) have preserved best the ancient structure. No doubt can any longer remain, das wird zur Bestätigung aus Bleeks compar. gramm., S. 143 angeführt, as to the fact that the Papuan, Polynesian and Malay languages are related to the Bantu languages and that thus the

Prefix-pronominal Class forms almost one continuous belt of languages on both sides of the equator, from the mouth of the Senegal to the Sandwich Islands. Da mir augenblicklich jene Gramm. zur Einsicht nicht vorliegt, muß ich die Richtigkeit des Zitats dahin gestellt sein lassen. TH. HAHN in seiner Kritik von CLARKE macht nicht nur S. 30 f. den wichtigen Unterschied zwischen der Präfigierung in den Bantuidiomen gegen die Suffigierung in den australischen geltend, sondern gibt auch S. 41 an, er wisse aus persönlicher Unterhaltung mit BLEEK, that he never admitted a relationship between the Bantu and Australian languages, but that he morphologically classed the languages of Australia with those of West Africa (Bornu, Tibbu, Mandenga etc.) — languages whose formative elements are suffixes [!] and not prefixes as in Bantu. KOLBE nun will durch Analyse des Bantu entdeckt haben, einmal: der Ursprung der Sprache beruhe mehr, wie auch GEIGER behauptete, auf Wahrnehmungen des Gesichts als des Gehörs, und zweitens, that the groundwork, the body of language, was formed by rational observation of the diversified motions in nature. Hierfür beruft er sich aber, obschon nicht ohne ein gewisses Mißtrauen in dessen Methode, auf DÖHNES, Vfs. des ZULU-KAFIR DICT., Ausspruch: Tracing the primitive Zulu-Kafir words to their simple roots, we are struck to find all of them are derived from some kind of motion. Und andernteils auf M. MÜLLER, LECT. ON THE SC. OF LANG., VOL. II, S. 70, wo dieser den nicht ohne weiteres glaubhaften Satz hinstellt, im Beginn habe es nothing but roots of the most general powers, meaning to go, to move, to run, to do, gegeben. Ein Gedanke, den, wenn auch in andrer Form, schon K. F. BECKER zu begründen suchte in: DAS WORT IN SEINER ORGANISCHEN ENTWICKELUNG, 1833. Ohne Glück, wie von mir in der Anz. JAHRB. F. WISS. KRIT., Nov. 1833, gezeigt worden. Mit seinen 12 sogen. Kardinalbegriffen, welche dann sogar wieder unter den einen der Bewegung gebracht worden, und deren angeblicher 'Individualisierung' in der Sprache ist es, als einem reinen Phantasiegebilde, nichts. Es gibt nun aber KOLBE mehrere nicht uninteressante Nachweise von Wurzelvariation im Herero mittels Vokalwechsels, einer Art Ablaut, welcher indes nicht sowohl zu Modifikation von grammatischen Bildungen (wie z. B. binde, band, gebunden), sondern von Begriffen dient. Von da aber zur discovery of unity of Language, die daraus gefolgert wird, welch ein Riesenschritt! Ich vermag dieser neuerfundenen 'Vowelmethod' nicht die von deren Urheber ihr zugeschriebene Beweiskraft abzugewinnen, und fürchte überhaupt, es lassen sich auch inskünftige nicht die 860 Sprachen der Erde vermöge genealogischen Nachweises unter einen Hut bringen, außer man verstehe denn hierunter die, selbst trotz großer Mannigfaltigkeit sich gleichbleibende Einheit allgemein menschlichen Geistes und Wesens.

Die **Mitte** Afrikas beherbergt in ihrem Schoße viele Sprachen und Sprachstämme, welche noch einer durchweg genügenden Gruppierung harren. Vgl. mich D.M.Z. Bd. VIII, S. 413—441, SPRACHEN AUS AFRIKAS INNERN UND WESTEN (BORNU; ODSCHI; YORUBA). BARTH, D.M.Z. 1852, S. 412 nennt eine Menge Sprachen mit dem Beifügen: 'Alle diese Sprachen sind so sehr voneinander

verschieden, daß jemand, der eine von ihnen kennt, die andern durchaus nicht versteht.' Derselbe berichtet (ENTD. U. REISEN IM AUSZ., Bd. II, 461): 'Wie groß die Zahl der eingebornen Stämme ist, kann man daraus schließen, daß mir zwischen 30 und 40 verschiedene Dialekte genannt wurden, die in dem ehemaligen Fumbina geredet werden sollen.' — In Agades hörte man 3 Sprachen, das Temaschirht der Twarek (d. h. arab. 'Übergetretener', weil diese Völker Christen waren, bevor sie sich zum Islam bekehrten) — von Imoscharh mit weiblichem Art. t rechts und links —; das Hausa und die Sonrhaysprache, d. h. die Sprache jenes westlichen großen Negerreiches am mittlern Niger, zu welchem einstmals auch Timbuktu gehörte. Bei diesem Reichtum an Sprachgewirr darf es uns nicht auffallen, daß es in Agades ein eignes Quartier der Terdscheman oder der Dolmetscherzunft gibt. AUSL. 1858, Nr. 4, S. 83 f. — H. Barth allein behandelt in seinem vortrefflichen Buche über die SPRACHEN VON CENTRALAFRIKA, 1862, neun verschiedene Sprachen: Kanuri und Teda; Hausa, Fulfulde, Songai, Logone, Wandala, Bagrimma und Maba. — (Norris) VOC. OF A FEW OF THE PRINCIPAL LANG. OF WESTERN AND CENTRAL AFRICA, Lond. 1841. — Vom Miss. Kölle, außer seiner POLYGLOTTA AFRICANA 1854, worin 300 englische Wörter in 200 Sprachen und Mundarten Afrikas verzeichnet sind: GRAMM. OF THE BORNU OR KANURI LANG. und AFRICAN NATIVE LITERATURE. Beide London 1854. Ferner eod. a. GRAMM. OF THE VEI LANG., interessant auch durch nähere Angaben über eine von Negern erfundene Silbenschrift. — EFIK von Hugh Goldie, 1857. IBO von Schön, 1861. — Die Yorubasprache hat sogar schon dreier Bearbeitungen sich zu erfreuen. Zuerst von dem Eingebornen [!] Samuel Crowther: VOC. WITH THE GRAMM. ELEM., Lond 1843, PRINTED FOR THE CHURCH MISS. SOC. TOGETHER WITH INTRODUCTORY REMARKS BY Vidal, 1852. Dagegen Bowen, GRAMM. AND DICT. BY THE Smithsonian INST., 1858. Auch KATEKISME LÉDE YORUBA, TRAD. DU CATÉCHISME DE Cambrai PAR LE R. P. Baudin, DES MISSIONS AFRICAINES DE Lyon, Paris 1884. — Von Schlegel besitzen wir: SCHLÜSSEL ZUR EWʿESPR. MIT WÖRTERS. NEBST SPRICHWW. U. FABELN DER EINGEBORNEN, Bremen 1857. Zufolge AUSL. 1860, Nr. 12, S. 283 ist die Sprache der Anglas (die Ewe) eng verwandt mit der Ga- und Andangmespr. im Südwesten; sie erstreckt sich in nordöstlicher Richtung über Dahomey bis zu dem Jerubasprachgebiet und dem Niger in der Nähe seines Zusammenflusses mit dem Benuwe, ihre nordöstliche Schwestersprache ist das Nafi (oder Nifi) [ein paar Wörter hinten bei Norris] u. s. w. — PRIMER IN THE GÂ OR AKRA LANG., GOLD COAST, W. AFRICA, Basel 1883, 1 sh. Von Zimmermann: A GRAMM. SKETCH OF THE AKRA OR GÂ-LANG. WITH SOME SPECIMENS OF IT FROM THE MOUTH OF THE NATIVES AND A VOC. OF THE SAME WITH AN ANDÂNME APP., Stuttg. 1858, 2 VOLL. — Ries, ELEM. DES AKWAPIM-DIALEKTS DER ODSCHISPR., Basel 1853. Dann englisch 1854, mit Weglassung Beckerscher Phraseologie, welche ihm in: SPRR. AUS AFRIKAS INNERN U. WESTEN (D.M.Z., VIII. 413—441) durch mich vorgeworfen worden. — TSHI HYMN-BOOK; OR LITURGY AND HYMNS IN THE ASANTE AND FANTE LANG. CALLED TSHI (CHWEE, TWI), Basel 1883. Christaller, A GRAMM. OF THE ASANTE AND FANTE LANG., CALLED TSHI (CHWEE, TWI): BASED ON THE AKUAPEM DIAL., WITH REFERENCE TO THE OTHER (AKAN AND FANTE) DIALECTS, 1875. Von dems., Locher u. Zimmermann: A DICT. ENGL., TSHI (ASANTE),

AKRA; TSHI (CHWEE), COMPRISING AS DIALECTS AKÁN (ASÀNTÉ, AKÉM, AKUAPÉM ETC.) AND FÀNTÉ; AKRA (ACCRA), CONNECTED WITH ADANGME; GOLD COAST, WEST AFRICA, 16mo. FR. MÜLLER, KRU, WIENER SITZ.-BER. 1877. — MANDINGO von MACBRAIR, 1837. — DIE MANDENEGERSPRACHEN [s. oben Vei], PSYCHOL. U. PHONETISCH BETRACHTET VON STEINTHAL, BERLIN 1867. TEMNE von SCHLENKER, 1864. — NYLÄNDER, A SPELLING-BOOK OF THE BULLOM LANG., LOND. 1814. — Anonym SHERBRO' VOC. WRITTEN 1839. — DARD, DICT. FRANÇAIS-WOLOF ET FR.-BAMBARA, SUIVI DU DICT. WOLOF-FRANÇAIS 1825. RECH. PHILOSOPHIQUES SUR LA LANGUE OUOLOFE, PAR M. LE BARON ROGER, PARIS 1829. BOILAT GRAMM., PARIS 1858. — EINIGE NOTIZEN ÜBER BONNY AN DER KÜSTE VON GUINEA, SEINE SPRACHE U. SEINE BEWOHNER, MIT EINEM GLOSSAR VON HERM. KÖLER, 1848. S. meine Anz. A.L.Z. 1849, Nr. 129. — In einem Artikel: ETHNOGRAPHIC VIEW OF WESTERN AFRICA, 34 S. 8°, unterscheidet der anonyme Vf. (wahrscheinlich der ehemalige Miss. J. LEIGHTON WILSON, von welchem auch die Mpongowegramm. herrührt) zwischen drei großen Völkerschaften, welche er nach Sprache und sonst kurz charakterisiert, 1. in Senagambien Jalofs, Mandingoes, Fulahs und Susus. 2. in Nordguinea, vom Kap Verga zum Kamerungebirge im Golf von Benin, ungefähr 4° nördl. Br. Hier als Hauptstämme Vais, Manou oder Kru, Kwakwas oder Avĕkwom, die Inta, Dahomy und Benin. 3. Pongo, Loango, Kongo, Angola und die Azinko-Familien, als Bewohner von Südguinea, welches sich von Kamerun bis Cape Negro, der Südgrenze von Benguela erstreckt. Unter den sprachlichen Unterschieden wird S. 25 hervorgehoben, daß in Südguinea der Plur. durch Präfigierung gebildet wird, während bei den nördlichen Stämmen, mit Ausnahme der Fanti, Veränderung in der Endsilbe stattfinde.

Von der, durch LEPSIUS als mittlere Mischnegersprachen bezeichneten Abteilung verdanken wir unsre Kunde größtenteils BARTH. — GRAMM. OF THE FULAH LANG. FROM A MS. BY THE REV. R. MAXWELL MACBRAIR, IN THE BRIT. MUSEUM, ED. WITH ADD., BY E. NORRIS, LOND., HARRIS AND SONS, 1854, VII, 95 S., 8°. Nur in 20 Exemplaren gedruckt. Ebenfalls von MACBRAIR (s. ob.) A GRAMM. OF THE MANDINGO LANG., LONDON.

Als dem östlichen Zweige zufolge LEPSIUS zufallend haben wir, bearbeitet von MITTERRUTZNER, DIE DINKASPRACHE IN ZENTRALAFRIKA, BRIXEN 1866; DIE SPRACHE DER BARI, BRIXEN 1867, desgl. in Zentralafrika. In KAUFMANN, SCHILDERUNGEN AUS ZENTRALAFRIKA, BRIXEN 1862 wird auch schon S. 95 f. die Sprache der Dinka und S. 156 die der Bari besprochen. Von den Dinkas, welche mehrere Millionen zählen, werden gegen 25 verschiedene Stämme erwähnt bei BELTRAME, GRAMM. E VOCAB. DELLA LENGUA DENKA, ROM 1880. Barea, Nuba (s. oben). Vokab. vom Oigob durch KRAPF 1854; ERHARDT 1857. — LINGUISTISCHE ERGEBNISSE EINER REISE NACH ZENTRALAFRIKA, VON SCHWEINFURTH, BERLIN 1873, mit eingehender Anzeige von mir D.M.Z. 1873, S. 461—487. Bei weitem am ausführlichsten 1. die Sprache der Bongo. Außerdem 2. diejenige der Sandéh oder Nyamnyam, 3. der Kredy, 4. der Dyur (Shilluk), 5. der Goló und zuletzt, indes mit nur wenigen Angaben aus der Dinkasprache.

LIBYSCHE SPRACHEN.

Im **Norden** Afrikas ist, jetzt durchmengt mit Eindringlingen arabischen oder maurischen Stamms, der davon grundverschiedene altlibysche Stamm, der sog. berberische (Tuarik, Kabylen, Amazirg, Zuaven, Shilha u. s. w.) fast der ganzen Quere des Erdteils nach verbreitet, und zählten dazu vermutlich auch die ausgestorbenen Urbewohner der kanarischen Inseln. Im JOURN. OF THE ANTHROPOL. INST. OF GREAT BRIT. AND IREL., Febr. 1886 die Abh. von JAMES DALLAS, ON THE PRIMARY DIVISIONS AND GEOGR. DISTRIBUTION OF MANKIND. Darin wird S. 306 bemerkt: The Berbers of the Higher Atlas are stated to differ entirely from the Arabs and Moors and it has been claimed for them, they represent the aboriginal inhabitants of the country; while the Shuluh tribes of the Northern Atlas have been satisfactorily proved to belong to the same group, the two languages being unquestionably cognate dialects. — Hier mag vorweg auch Erwähnung finden: BAISSAC, ÉTUDE SUR LE PATOIS CRÉOLE MAURICIEN, NANCY 1880 in 12°. Daraus S. 204 wird im JOURN. AS. 1885, S. 175 ein Rätsel mitgeteilt, das man vielleicht nicht ungern hier wiederholt sieht. Une poule bigarrée qui conduit (mot à mot: qui vient après) cent mille poussins. Das erinnert mich an die Sage vom vieläugigen ARGUS (d. h. gestirnter Nachthimmel), der umgekehrt die Io (wegen der cornua lunae Mondkuh) weidet. — MITTEIL. DER RIEBECKSCHEN NIGEREXPEDITION: I. EIN BEITR. ZUR KENNTNIS DER FULISCHEN SPRACHE [s. früher] IN AFRIKA, VON GOTTLOB ADOLF KRAUSE, LEIPZIG 1884. II. PROBEN DER SPRACHE VON GHĀT IN DER SÁHAˇRĀ MIT HAUSANISCHER UND DEUTSCHER ÜBERS., 1884. Ghāt sei der Name einer kleinen Wüste, wo man Tuárek, jedoch mit mancherlei Abweichung, rede. Es wird aber vorgeschlagen, Maschagh, schon den Alten in verschiedener Form als Mazix u. s. w. bekannt, nach KRAUSES Mitt. DIE MUZUKSPR. VON FRIEDR. MÜLLER in ÖSTERR. AK. D. WISS. 1886. S. 353—421 mit Karte.

ESSAI HISTORIQUE SUR LES RACES ANCIENS ET MODERNES DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE ..., PAR PASCAL DUPRAT, 1845. — NOTES ON NORTHERN AFRICA, THE SAHARA AND SOUDAN, BY WILL. B. HODGSON, NEW YORK 1844, worin S. 35 die hierher fallende Litteratur. — RAPPORT SUR LE TABLEAU DES DIALECTES DE L'ALGÉRIE ET DES CONTRÉES VOISINES DE M. GESLIN, PAR M. REINAUD, PARIS 1856. HANOTEAU ET LETOURNEUX, LA KABYLIE. — HANOTEAU, GRAMM. KABYLE, PARIS 1858. Von dems., POÉSIES POPULAIRES DE JURJURA, PARIS 1857. Desgl. GRAMM. DE LA LANGUE TAMACHEK', RENFERMANT LES PRINCIPES DU LANG. PARLÉ PAR LES IMOUCHAR' OU TOUAREG, DES CONVERSATIONS EN TAMACHEK', DES FAC-SIMILE D'ÉCRITURE TIFINAR', ET UNE CARTE INDIQUANT LES PARTIES DE L'ALGÉRIE OÙ LA LANGUE BERBÈRE EST ENCORE EN USAGE, 1860. — GRAMMATICAL SKETCH OF THE TEMÂHUQ BY STANHOPE FREEMAN, LONDON 1866. — Im JOURN. AS. 1885 T. V.: NOTES DE LEXICOGR. BERBÈRE, PAR M. RENÉ BASSET (SUITE), LE DIALECTE DES BENI MENACER. III. VOCABULAIRE S. 148—219. — GRÄBERG DE HEMSÖ, REMARKS ON THE LANGUAGES OF THE AMAZIRGS MASQUERAY. COMPARAISON D'UN VOCAB. DES DIAL. DES ZENAGA AVEC LES VOC. CORRESP. DES CHAOUÏA ET DES BENI MZAB. ARCHIVES DES MISSIONS SCIENTIFIQUES. III. SÉRIE T. V. PARIS, IMPR. NAT. 1879. — NEWMAN, LIBYAN VOCABULARY.

Es hatte demnach der heil. AUGUSTINUS mit Bezug auf die, damals dem Römer bekannten Teile Afrikas seiner Zeit gewiß so unrecht nicht mit seinem Worte: In Africa barbaras gentes in una lingua [freilich in vielerlei Abarten] plurimas novimus. In meiner Anzeige D.M.Z. XVI, S. 279 ist namentlich der glückliche Fund des Engländers RENOUARD besprochen, welcher aus einer Reihe altlibyscher Ortsnamen mit t hinten und vorn, z. B. Thubuthis (jetzt Tuat); Τύνης, ητος (Tunis) den richtigen Schluß zieht, es müsse dies der weibliche Artikel t sein, welcher noch von den heutigen Berbern pflegt den Substantiven vorn und hinten angeheftet zu werden, und beweise für, ohnehin ja wahrscheinliche, Herkunft der Berbern von den alten Libyern. Das t ist aber um so bemerkenswerter, als auch im Koptischen t-Laute im weiblichen, dagegen Labiale im männlichen Geschlechte, als Artikel und Pron. (SCHWARTZE, S. 352) üblich sind. HODGSON S. 20, 99 hat z. B. tehaizet (hen), aizat (cock). Ich finde aber in VATERS PROBEN aus dem Szauaken ähnliche sexuale Gegensätze. So wûr Kind, Knabe, aber t-oôr Mädchen; und tedóba, Braut, neben edóba, Bräutigam. Ferner oták, te takkat Weib. Allein zufolge MITHR. III, 1, S. 120 Huasá in Tigre szebbéy mit Fem. szebbéity zur Seite dess., aber haúweh Bruder, haútey Schwester. Auch in dem Verzeichnis von Wörtern der Siwahsprache, hrsg. von H. v. MINUTOLI, BERL. 1827 finden sich häufige Beispiele solcher Feminalbezeichnung.

Zufolge ADAM GRAF SIERAKOWSKI, DAS SCHAUÏ, DRESDEN 1871, weicht die Sprache der Schauïa nur wenig vom Kabylischen ab. — Auch ist in hohem Maße wahrscheinlich, es gehörten die Guanchen, einstige Bewohner der, nach einer ausgestorbenen Hundeart (AUSL. 1847, Nr. 155) so geheißenen kanarischen Inseln dem Berberstamm an. Ein kleines Vokabular findet sich bei HODGSON (s. oben), S. 102—104, vgl. SIERAKOWSKI, SCHAUÏ, S. 2. MACEDO (I. I. DA COSTA): ON THE ORIGINAL LANGUAGES OF THE CANARY ISLES, IN THE JOURN. OF THE ROY. GEOGR. SOC., LOND. 1841. — BOCCACCIO, NUMERORUM SERIES AB 1, AD 16, SICUT A CANARIIS DICUNTUR, FLORENZ 1827. — Für Verwandtschaft macht BERTHELOT in einem 1874 durch DE QUATREFAGES veröffentlichten Briefe auch Steininschriften auf Hierro und Palma geltend, indem auf denselben die meisten Zeichen mit numidischen stimmen. In ATTI DEL IV. CONGR. INTERN. DEGLI ORIENTALISTI S. 57—75: LETOURNEUX, DU DÉCHRIFREMENT DES INSCR. LIBYCO-BERBÈRES. Die Erklärung ward zuerst ermöglicht durch die Inschrift von TUGGA in Tunis wegen des doppelten Textes Punisch und Berberisch. General FAIDHERBE, COLL. DES INSCR. NUMIDIQUES. ÜBER DAS NUMIDISCHE ALPHABET aber s. BLAU, D.M.Z. V. 330—364. Nach der SAALEZ., 1. Juli 1886 gibt LÖHER in MÜNCHEN, Reisender im Auftrag von LUDWIG II., die heutigen Bewohner der kanarischen Inseln für ein Gemisch aus von Spaniern und Germanen (nicht: Berbern). Letztere seien wahrscheinlich Überreste der nach Afrika verschlagenen Vandalen und will er sogar wissen, Guanchen sei der zu 'Wandschen' verdrehte Name der eben erwähnten.

LEPSIUS faßt mit den libyschen Sprachen überdem **Ägyptisch** unter dem Gesamtnamen hamitischer Sprachen zusammen. JOLOWICZ, BIBLIOTHECA AEG., LEIPZIG 1858 enthält 2675 Nummern; darunter 1182—1715, S. 101—146:

Koptische Sprache. Inschriften. Hieroglyphen. Sammlungen und Beschreibung von Monumenten. suppl. i., 1861, S. 29—46. In congrès intern. des or. 1873, ii. rapport sur le progrès de l'égyptol. depuis 1867, par Robiou, S. 9—12, die Sprache betreffend [the lit. of egypt. and the soudan, by h. h. prince Ibrahim Hilmy, dedicated to his father, the khedive Ismail, 1885, bildet: a bibliography of printed books, periodical lit., papers of various societies, engl. and foreign, papyri, manuscripts, maps, charts, drawings . . ., relating to egypt and the soudan. — Bei Entzifferung des Papyrusfundes von el-Fayum (papyrus Rainer) sollen sich 30000 Dokumente aller Art, und zwar zufolge Prof. Karabacek in 9 Sprachen, vorfinden]. Birch, sur l'origine des ég., S. 61. Max. de Chalvet de Rochemonteux, sur les rapports gramm. qui existent entre l'égyptien et le berbère, S. 66—106. A. Erman gibt über die, Altägypten betreffende Litteratur Notizen in wiss. jahresber. der d.m.z. 1879, ii. 160—170; 1881 (i. 71) 170—182. Zu einer gründlichen und ausführlichen Grammatik fehle trotz vieler trefflicher Einzeluntersuchungen noch manches. Madier de Montjau, sur l'âge des écritures figuratives et hiérogl. de l'anc. et du nouveau monde. — Léon de Rosny, les écritures figuratives et hiérogl. des différents peuples anciens et modernes, 1860. — Schwartze, das alte agypten . . ., Leipzig 1843. Im i. Teile ist eine Darstellung der vornehmsten Entzifferungssysteme der drei altägyptischen Schriftarten (der monumentalen: Hieroglyphen; hieratischen und zu bürgerlichem Gebrauche demotischen oder enchorischen) enthalten. Akerblads, Youngs, Champollions Lehren von Entzifferung der altägyptischen Schriften, wobei zuerst von besonders wichtiger Hilfleistung die Inschrift von Rosette war. Auch die dreisprachige Inschrift von Kanopus, acad. des inscr. 1883, S. 85. Ferner: Heinr. Brugsch, ubereinst. einer hierogl. inschrift aus philae mit dem griech. u. demotischen anfangstexte des decretes von Rosette, die titel des Ptolemäus Epiphanes enthaltend, Berlin 1848, vgl. d.m.z. iv und Lepsius bereits l. — Champollion le jeune, précis du système hiérogl. 1824, 2. éd. 1828. Von dems., gramm. égyptienne, ou principes généraux de l'écriture sacrée ég. appliqués à la représentation de la langue parlée, avec des proleg. et un portrait de l'éditeur m. Champollion-Figeac, Paris 1836—41, in-fol., Ebenso dict. ég. 1841.

Die Ägyptologie entstand und erhielt ihre wesentliche Förderung im großen und ganzen durch drei große wissenschaftliche Expeditionen: zuerst die französische unter Napoléon i. (description de l'égypte). Dann die toskanische (Ippolito Rosellini, mon. dell'egitto e della nubia), und am jüngsten die abseiten Königs Friedrich Wilh. iv. von Preußen unter Lepsius' Führung. S. Rich. Lepsius, biogr. skizze, verf. von G. Ebers in deutsche rundschau 1884, i. z. ii. S. xvii ff. Dieser Wissensbezirk zählt nun überdem noch eine stattliche Reihe berühmter Namen, hauptsächlich Franzosen, Deutsche, Italiener, Engländer zu ihren eifrigen Pflegern. Hierunter natürlich auch solche, welche sich um Entzifferung von Hieroglyphen, Erklärung von Inschriften oder Papyrus, um Erforschung der verschiedenen Sprach- und Schriftformen ein besonderes bleibendes Verdienst erworben haben. Es kann hier nur einiges Erwähnung finden: Rich. Lepsius, lettre à m. H. Rosellini sur l'alphabet

HIEROGL., ROME 1837. TOTENBUCH 1842, 1867. KÖNIGSBUCH, 1859. DENKMÄLER AUS ÄGYPTEN UND ÄTHIOPIEN, BERLIN bis 1856, 12 Riesenbände. ZTSCHR. F. ÄG. SPRACHE UND ALTERTUMSK., 17. Jahrg. 1879. DAS BILINGUE DEKRET VON KANOPUS, 1859. — HORAPOLLO, HIEROGLYPHICA, 13. Ausg., LONDON 1840. Vgl. PARTHEY in MONATSBER. DER BERL. AK., 1871. — LENORMANT, RECH. SUR L'ORIGINE, LA DESTINATION CHEZ LES ANCIENS ET L'UTILITÉ DES HIÉROG. D'H. 1838. PIERRET, VOCAB. HIÉROGL. COMPRENANT LES MOTS DE LA LANGUE, LES NOMS GÉOGR., DIVINS, ROYAUX ET HIST. . . ., PARIS 1875—77, 800 S. — BRUGSCH, HEINR., THES. INSCRIPTIONUM ÄGYPTIACARUM, I. ABT.: ASTRON., ASTROL. INSCHR., LEIPZIG 1883, 4°. II.: KALENDARISCHE INSCHR. ALTÄG. DENKMÄLER, GES., ÜBERTR. VON BRUGSCH. III.: GEOGR. INSCHR. Rückständig MYTHOL., HIST., BIOGR., GENEAL., BAUINSCHR. Endlich VII. INSCHR. VERSCH. INHALTS. — G. MASPEROS GESCH. DER MORGENL. VÖLKER IM ALTERT., NACH DER 2. AUSG. DES ORIG. U. UNTER MITWIRKUNG DES VF. ÜBERS. VON DR. RICH. PIETSCHMANN, MIT VORWORT VON EBERS, LEIPZIG 1877. MASPERO, Nachfolger von E. DE ROUGÉ am Collège de France, wird als hochverdienter Ägyptologe bezeichnet, der sich auch linguistisch mit Indianersprachen Südamerikas (Aymara, Guarani, Chiliduga) beschäftigt habe. — GESCHICHTE ÄGYPTENS UNTER DEN PHARAONEN, NACH DEN DENKMÄLERN BEARBEITET VON HEINR. BRUGSCH-BEY, ERSTE DEUTSCHE AUSG., LEIPZIG 1877. Darin rühmt der Vf. S. 4 dem Zusammenwirken einer nicht kleinen Anzahl für den Gegenstand begeisterter Männer, die er S. XI namhaft macht, nach, daß infolge methodischer Behandlung beim Geschäft der Entzifferung doch bereits eine verhältnismäßig große Sicherheit gewonnen sei. — Von demselben HIEROGL.-DEMOTISCHES WÖRTERB., LEIPZIG 1872; enthält die gebräuchlichen Wörter und Gruppen der heil. und der Volkssprache und Schrift der alten Ägypter. Dazu Verz. der Hierogl. mit Lautwert u. s. w. Zugleich deutsch und franz. hierogl. Gramm. INTROD. À L'ÉT. DES ÉCRITURES ET DE LA LANGUE ÉG., PAR LE VICOMTE EMMANUEL DE ROUGÉ [Nachf. von F. CHAMPOLLION], 1869. Aus dessen Nachlasse von seinem Sohne J. DE ROUGÉ, INSCRIPTIONS HIÉROGL. — Dann aber auch z. B. SELECTI PAPYRI IN THE HIERATIC CHARACTER, WITH PREF., REMARKS BY S. BIRCH, 3 VOLS, LONDON 1844. — PAPYROS EBERS, CONSERVIERT IN DER UNIV.-BIBL. ZU LEIPZIG, EIN HIERATISCHES HDB. ALTÄGYPTISCHER ARZNEIKUNDE, HRSG., MIT EINL. U. DER ÜBERSETZUNG DER VORK. KRANKHEITEN VERS. VON GEORG EBERS, MIT EINEM VOLLST. HIEROGL.-LAT. GLOSSAR VON LUDW. STERN. 2 Bde. bei ENGELMANN in LEIPZIG 1874, MIT 109 TAFELN UND TEXT IN FOL. GEB. 'Preis für Ausg. I M. 270, aber für II. M. 210. In der ersten, reichern findet sich auf allen 109 Tafeln die Nachbildung des Materials des Papyros. Sie unterscheidet sich durch nichts von der Originalhandschrift und ist in wenigen Exemplaren gedruckt, während in der zweiten nur auf den ersten 6 Tafeln eine solche Nachbildung sich findet.' ÄGYPTEN IN BILD UND WORT, DARGEST. VON UNSERN ERSTEN KÜNSTLERN, BESCHRIEBEN VON GEORG EBERS, STUTTG. U. LEIPZIG, DRUCK U. VERLAG VON HALLBERGER. — Wichtig in Bezug auf die jüngste Epoche der altägyptischen Spr.: LE ROMAN DE SETNA, ÉT. PHILOL. ET CRIT. AVEC TRAD. MOT À MOT DU TEXTE DÉMOTIQUE, INTROD. HIST. ET COMM. GRAMM. PAR EUG. REVILLOUT, von 1877 an. — BRUGSCH, H., GRAMM. DÉMOTIQUE, CONTENANT LES PRINCIPES GÉNÉRAUX DE LA LANGUE ET DE L'ÉCRITURE POPUL. DES ANCIENS ÉGYPTIENS, 1855. — NEUÄGYPTISCHE GRAMM.

von Ad. Erman, Leipzig 1880. — Wilcken: arsinoitische steuerprofessionen aus dem jahre 189 n. Chr. u. verw. urkunden, Berl. ak., 1883, S. 897.

Als jüngster Sproß des Altägyptischen ist auf uns gelangt das erst um die Mitte des 17. Jahrh., sagt man, als lebende Rede erloschene Koptische, welches, außer für christliche Litteratur seit der Mitte des 3. Jahrh. vom heil. Antonius ab (Überss. des a. und n. t.), auch zur Aufhellung des Ägyptischen in seine ältesten Perioden hinein nicht ohne ganz besondere Wichtigkeit zu erachten. Es zerfallt aber das Koptische in drei Dialekte: 1. den sahidischen (Thebaisch in Oberägypten), 2. den memphitischen, d. h. den von Bahira (Unterägypten), endlich 3. den mindest wichtigen von Baschmur (einer Gegend des Delta). Ippol. Rosellinus, elem. linguae aegyptiacae, vulgo copticae, Romae 1837. Vortrefflich: Schwartze, koptische gramm., hrsg. von Steinthal 1850. Eine andre von Ludw. Stern, Direktorialassistent beim ägypt. Museum in Berlin, Leipzig, 1880. vocab. coptico-lat. et lat.-copt. e Peyroni et Tattami lexicis concinnavit Parthey, 1844. Unter den versch. Zugaben sind hier noch besonders zu erwähnen: vocabula aegyptia a scriptoribus graecis et latinis explicata.

Th. Benfey, über das verh. der ägypt. sprache zum semitischen sprachst., 1844, glaubt auf Grund gewisser Ähnlichkeiten in 'Pronominen und flexivischen Formen' beiderseits auf einen ägyptosemitischen Stamm zurückschließen zu können. Die damals ausgesprochene Zuversicht, auch durch vorbehaltene Vergleichung 'thematischer Formationen und Wurzeln' ein gleiches Ergebnis zu erzielen, scheint ihn doch später verlassen zu haben. Ebenso wie die Hoffnung auf die Möglichkeit wurzelhafter Verwandtschaft mit dem indoeurop. Sprachst. 'des Mangels einer solchen in flexivischer Hinsicht zum Trotz.' Jedoch hat Friedr. Delitzsch, stud. zur indogerm.-semit. wurzelverwandtschaft, Leipzig 1873 den Nachweis auch dafür unternommen. Vgl. ferner Herzfeld, einblicke in das sprachliche der semitischen urzeit, betreffend die entstehungsweise der meisten hebr. wortstämme, 1883. Hierzu kommt dann wieder einl. in ein ägyptisch-semitisch-indoeurop. wurzelwörterbuch von Karl Abel, Leipzig 1886. Vorausgegangen sind von demselben 1876—77, Berl., koptische untersuchungen. Ferner Berlin 1878: zur ägypt. etymol., 17 S., zur ägypt. kritik, 16 S. und 1881: über den ursprung der spr. Außerdem sprache und ägypt. spr., S. 358, 369 in Bd. IX von nord und süd, 1879. zur frage nach den kennzz. der sprachverw. in Techmers ztschr., II. 43—53. Wie wenig mir derlei gewaltsame Vereinbarungen, wenn überhaupt, und zwar allerhöchstens für eine unabsehbare Urzeit noch statthaft, als für jetzt noch gar voreilig und unreif einleuchten wollen, hierüber habe ich mich wiederholt geäußert. Mit Bezug auf gegenwärtigen Fall, wie hierselbst weiter zurück, so in meiner jüngst erschienenen Schrift allgem. sprachw. und Karl Abels ägypt. sprachst., 1886. Abel hat, wie in einer eignen Schrift über den gegensinn der urworte, und erst wieder ganz kürzlich im Lehrprogr. der Humboldtakademie S. 11—13, ja in mehreren seiner Werke auf diesen von ihm zuerst hervorgehobenen und mit dem Namen '**Gegensinn**' belegten sprachlichen Vorgang einen, wie mich freilich bedünken will, weit über das berechtigte Maß hinausgreifenden Nachdruck gelegt. Ja, es

wäre nicht gerade jemandem allzusehr zu verübeln, wenn er bei den von Abel massenweis und namentlich aus dem Koptischen aufgehäuften Beispielen, da er leider meist an der so dringend für jeden Einzelfall nötigen Aufklärung aus Texten es fehlen läßt, von vornherein dabei eher an Un- als den vernünftigen Sinn dächte. Und daran trügen dann auch mancherlei nicht gleichgültige Mißgriffe etymologischer Art mit Schuld. Z. B. engl. to bid also wäre zufolge Abel gegensätzlich sowohl 'fordern als bieten.' Ist dem so? Das könnte doch nur höchst bedingungsweise eingeräumt werden. Lassen wir auch etwa gelten, daß im Englischen das bescheidene bitten, got. bidjan αἰτεῖν, ags. biddian zu einem mehr herrischen gebieten (und somit fordern) sich steigern kann, so liegt doch bieten, got. ana-biudan, entbieten, befehlen, ἐπιτάσσειν, faurbiudan gebieten, verbieten (gebieten, daß man etwas nicht thue), etymologisch ersterer Wortgruppe schon vermöge des wohl zu beachtenden Vokalunterschieds weit ab vom Wege. Letztern nämlich entspricht ags. beodan, welches für sich eine Umwandlung mit o, wie in love aus ags. leofjan, verlangt hätte. Nichtsdestoweniger mag Müller in seinem engl. etym. wb. unter bid nicht ganz unrecht haben, daß sich die beiden von vornherein getrennten Wortreihen bitten und bieten, über deren ursprünglichstes Aussehen das Grimmsche wb., wie auch ich selbst, keinen Aufschluß weiß, im Verlaufe jüngerer Zeit (beileibe aber nicht aus einer Urzeit!) begrifflich durchmengt hätten. Das Anbieten schließt auch die Bitte 'zur Annahme' mit ein. — Desgleichen sind 1. klauben, woher Kluft, engl. cleft Spalte, und 2. kleben, im engl. cleave auch erst, wohlgemerkt später, ineinander verschwommen. — Ferner ist engl. down Hügel, sowie 'unten' leicht erklärt. Ob ags. dun Berg, Hügel und Düne als Angeschwollenes zu dehnen gehöre, möchte ich nicht verbürgen. Genug, down als Adv. war noch (s. Müller) altengl. adown mit Präp., also bergab, wie umgekehrt frz. aval, stromabwärts; mhd. zetal, abwärts; herab, niederd. herdal; tal, Thal, unde berc. Letztere Wörter aber schließen sich meines Bedünkens an skr. adhara (also etwa l st. r), Adv. adhás a) unten, b) hinunter, hinab. — Auch hat die Verwendung von großrussisch slovo, Wort, für 'Geheimnis' im Kleinrussischen kaum in etwas anderm seinen Grund, als daß man hierbei eine, zu geheimen Erkenntniszeichen gewählte 'Parole', oder sonstwie einander zugeflüstertes Wort im Sinn hatte. Hierzu kommt, daß dieser sog. Gegensinn nichts weniger als bloß die einfachen Wurzeln trifft, sondern auch in Kompp. vorkommen kann. Z.B. das Versprechen als Verheißen mit Hinweis auf Erfüllung in der Zukunft, weshalb promittere, eig. voraufschicken. Derart dann auch: Ich habe mich versprochen (verlobt), was, nach Umständen aber auch bedeuten kann, sich bei Aussprechen eines falschen Wortes vergriffen zu haben. — Und gleicherart kommen dann auch mitunter Gebrauchsweisen des nämlichen Wortes, das eine Mal in bonam, andernmals in malam partem vor. So wird in gebildeter Sprache niederträchtig nur von einem niedrigen, nichtswürdigen Betragen gebraucht. In Hannover jedoch bedeutet im Munde gewöhnlicherer, gemeiner (aber darum vielleicht gar edel, und nichts weniger als 'gemein' handelnder) Leute etwa een niederträchtiger herre s. v. a. einen Lobspruch: herablassend, was

darum nichts weniger als Erniedrigung in moralischem Sinne einschließen soll. Abel beruft sich nun aber vorzugsweise auf die viele Jahrhunderte zurück verfolgbare koptisch-ägyptische Sprache, jedoch meist ohne die, jedenfalls höchst nötige Vorprüfung der verschiedenen Fälle syntaktischen Gebrauchs, und unter häufiger Annahme eines physiologisch schwer zu rechtfertigenden Lautwechsels. Ich vermag daher, zumal als mit dem ägyptischen Sprachgebiete zu wenig vertraut, vor der Hand hier Abel nicht unbedingt zu folgen, wenn er zu dem Schlusse gelangt: 'Gegensinn darf somit nicht nur als das grundlegende Denk-, sondern auch als das Denk- und Sprachgesetz der Menschheit angesehen werden', welchen Satz dann er in die nation, Okt. 1886, Nr. 2, S. 25—26 mit der Überschrift urgedanken der menschheit weiter zu erhärten aufs neue sich bemüht. Ist denn aber jener lediglich aus einer Dreiheit von Sprachen gefolgerte Satz ohne weiteres auf die Hunderte von Sprachen anwendbar, welche doch weit von jener Dreiheit abstehen?! Und, welche Zumutung, die a. a. O. an den Leser in betreff von Mensch und der angeblichen Verkehrung seiner ägyptischen Namen in Laut und Begriff gestellt wird. Ich weiß nicht, ob men und mer in Wirklichkeit Ägypten angehören (in Partheys kopt. wb. wenigstens, S. 357 u. s. w. finden sie sich nicht) oder ihm bloß von dem arischen Sprachkreise her angedichtet worden. Und, wenn dies, dann widerstreben sie aufs allerbestimmteste einem gemeinsamen Ursprunge. Unser Mann, engl. man, woher Mensch hat als 'denkendes' Wesen von skr. man diese Bezeichnung erhalten, wogegen er nps. merd, βροτός, mortalis, natürlich im Gegensatze zu den Unsterblichen so heißt. Da ist denn von vorn herein in der subjektiven Auffassung wennschon des gleichen Objekts Vereinbarkeit des etymologischen Ursprungs ausgeschlossen. Ein Lautwechsel von n und r gehört auch zu den überaus zweifelhaften Dingen. Auch würde für unsern Fall Berufung auf spanisch -mbre statt mn z. B. hombre (lat. Akk. hominem), nombre (nomen) u. aa., behufs Dissimilation, nichts helfen. Und wie sollte nun die Sprache ohne Not zu der abenteuerlichen Umkehrung von mer in rem sich verirrt haben? Dies kommt ohnehin nur in memph. Kompp. und als ⲣⲙ, ⲛ im Sah. gleichfalls so vor, weshalb es aller Wahrscheinlichkeit nur bloße Abschwächung ist von ⲣⲱⲙⲉ, ⲛⲓ. Und wenn nun diese Bezeichnung von ⲣⲉⲙ (sublimen esse), ⲣⲁⲙⲁ (sublimitas) herrührte, indem man damit hätte den aufrechten Gang des Menschen sowie dessen erhabene Stellung über sämtliche Wesen dieser Erde hervorheben wollen?

In betreff von Αἴγυπτος als N. des Landes und des Nils spricht Benfey a. a. O. S. 21 die Vermutung aus, es sei, wie Αἰθίοψ durch Volksetymologie aus memph. Ⲉⲑⲱϣ, ein Äthiope, geworden, der thebaischen Aussprache dieses Wortes, nämlich ⲉϭⲟⲟϣ = hebr. Kûsch entsprungen. Doch etwas sehr gewagt. Über dieAusspr. des Sima (Peyron ghima) s. Schwartze, kopt. gramm., S. 97. Sollte auch szauakisch ékkeschía, Sklav, in Vaters proben, S. 269 zu berücksichtigen sein? Parthey, voc., S. 511 führt die verschiedenen Benennungen für Ägypten auf. Memph. ⲭⲁⲙⲏ, ⲭⲏⲙⲓ, d. i. das schwarze (Land), s. auch Schwartze a. a. O. S. 2, 223, woher der Noachide Ham (nicht umgekehrt) als mythischer Ahn der südlichen Völker. S. meinen

Aufsatz: CHEMIE [d. i. ars aegyptiaca] ODER CHYMIE? D.M.Z. 1876, der, auf KOPPS Gesch. dieser Wiss. gestützt, auch in des letztern MÉM. SUR LES VOLUMES MOLÉCULAIRES DES LIQUIDES, 1886, S. XII einige Berücksichtigung gefunden hat. — MORDTMANN findet D.M.Z. XVI, S. 14 den altpersischen Namen Mudarāyā (Ägypten) auf Keilinschriften der hebr. Dualform Mizraïm (sei es nun Ober- und Unterägypten, oder der beiden Nilufer wegen) entsprechend. Bei GEORG. SYNC. hat die Form Μεστραία einen die Unverträglichkeit von σ und ρ vermittelnden Einschub erfahren. — Koptc, arab. Kebt', Kibt', und als Landesname von Ägypten im Äthiop. Gebtz erklärt SCHWARTZE a. a. O. S. 2 aus Kürzung von Αἴγυπτος, das seinerseits nicht aus jenem stamme. So ist ja auch Gipsies, Zigeuner, bei den Engländern in Brauch, nach der unbegründeten Annahme, sie seien Aegyptii.

LEPSIUS' KUSCHITISCHE SPRACHEN.

Siehe bereits bei ihm STANDARD ALPHABET, S. 303 die Einteilung, wo sie, gleichwie bei FRIEDRICH MÜLLER, NOVARA S. 53 ff. als 'Äthiopisch' figurieren. Über Beg'a s. schon I. Z. III. 259 ALMKVIST. WALDMEIER, WÖRTERS. AUS DER AGAUSPR. mit meiner Anz. D.M.Z. XXIII, S. 484, vgl. 642. — Der weithin sich erstreckende Gallastamm wurde bearb. von KARL TUTSCHEK, aber hrsg. von LORENZ T., GRAMMAR, MUNICH 1845. LEX. I. GALLA-ENGL.-DEUTSCH. II. ENGL.-GALLA. — KRAPF, ELEM. OF THE GALLA LANG., LOND. 1840 und desgleichen von ihm DANKALI VOC., 1840. — ABRISS DER SHOAGALLA-GRAMM. VON DR. F. SCHMIDT [in St. WENDEL] D.M.Z. 1868, XXII, S. 225—248. Dieser Dial. stehe dem der Hawasch-Galla am nächsten. 'Die Galla, deren Name in ihrer eignen Sprache "Eingewanderte" bedeutet, während sie sich selbst Orma, d. i. tapfere oder starke Männer nennen, bewohnen in einer Zahl von 6—8 Mill., in wenigstens 60 Stämme geteilt, den Osten Afrikas vom 8. Grad und weiter nördlich bis zum 3. Grad südlich vom Äquator.' S. 227 werden aus der Gallasprache Aufschlüsse über die ältesten Beziehungen der semitischen zu den arischen Sprachstämmen erwartet. — Sōmāli s. PRAETORIUS, D.M.Z., 1870. HUNTER, A GRAMM. OF THE SOMALI LANG., BOMBAY 1880, S. PRAETORIUS a. a. O 1883, S. 438.

SEMITISCHE SPRACHEN IN AFRIKA AUSSER ARABISCH.

Auch mit dieser Abteilung semitischer Bevölkerung wie mit den übrigen auf Afrikas Boden, werden wir nach Asien als ihrem Ausgangspunkte hingewiesen. Das Äthiopische steht aber in nächster Beziehung zum Himyaritischen im Süden Arabiens. S. diese ZTSCHR. Bd. III, S. 126. ON THE GEOGR. DISTRIBUTION OF THE LANGUAGES OF ABESSINIA AND THE NEIGHBOURING COUNTRIES, BY CHARLES T. BEKE, mit Sprachkärtchen. Aus THE EDINBURGH NEW PHILOS. JOURN. No. XCIV, for Oct. 1849, vol. XLVII, S. 265—279 mit Bezug

auf einen Bericht von Latham 1874. Vgl. noch meine ungleichheit menschlicher rassen, S. 238. Hiob Ludolf, der mit Hilfe des Eingebornen Gregorius über das Äthiopische schrieb, hat erst später in Bebauung dieses Sprachgebiets bedeutende Nachfolger gehabt. Dillmann, gramm. 1857 und lex. linguae aethiopicae 1862—65. Von dems. in Berl. ak.: zur gesch. des axumitischen reichs im IV.—VI. jahrh. — äthiopische gramm., paradigmen, litteratur, chrestom. und glossar von F. Prätorius, Karlsruhe 1886. Eine der Elementargramm., welche in der, von J. H. Petermann († 10. Juni 1876) begonnenen und von Prof. Strack fortgesetzten porta linguarum orientalium im Verlage von Reuther in Karlsruhe und Leipzig erschienen. — Ant. d'Abbadie, hermae pastor 1860. Von dems., vocab. de la langue parlée à Massawa. — Schrader, de linguae aeth. cum cognatis linguis comparatae indole univ., 1860. neue studien über schrift,ausspr. u. allg. formenl. des äthiopischen aus den quellen geschöpft, compar. u. physiol. erl. von Ed. König, 1877. — La langue ge'ez continue à vivre en deux dialectes, le tigriña et le tigré. So Munzinger, voc. de la langue tigré, 1865, Préf. — M. v. Beurmann, vocab. of the tigré lang. — gramm. der tigriñaspr. in abessinien, haupts. in der gegend von aksum und adoa, von Franz Prätorius, Halle 1872; über die Hilfsmittel § 5. Von dems., die amharische spr., 1879. Isenberg, dict. of the amharic lang., 1841. In den oben erwähnten atti del IV. congr. S. 97—140: Sapeto, prodromo allo studio della cussitide abissinia e delle due lingue gheez ed amhara. — Als 4. Glied dieser Sprachreihe in Habeš zählt Lepsius das Hararī. Dem semitischen Sprachkreise überweist ferner Reinisch, d.m.z. XXXII, S. 415 ff. die Sahosprache. Ders. über die Sprache der Irob-Saho in Abessinien (österr. ak., XC. Bd., Heft I—II, 1878). Auch von Friedr. Müller, außer die hararispr. [als Semitisch], 2 Hefte, Wien 1864, sodann noch: die sprache der bari, zufolge Lepsius, hier 258, jedoch als den östlichen Negersprachen angehörend. — Fritz Hommel, die äthiop. uebers. des physiologus (zu den ältesten Stücken der Gesetzlitteratur zählend), 1877, und die namen der säugetiere bei den südsemitischen völkern, 1879. In den atti, S. 217—228 bespricht er: la patrie originaire des sémites, und kommt unter Benutzung der Tier- und Pflanzenwelt zu dem Schlusse, die Urheimat des semitischen Stammes könne nicht Arabien gewesen sein. Er stimmt vielmehr Herrn von Kremers Meinung bei, dieselbe sei in Hochasien neben der des arischen Stammes zu suchen, und wären die Semiten von dort den Oxus entlang immer weiter südlich nach Assyrien, Mesopotamien u. s. w. vorgedrungen. Sonst wird allerdings unter allen Semiten den Arabern zugestanden, sie hätten am getreusten die ursprüngliche Sprache samt den Sitten der Vorzeit bewahrt. Auch für die Semiten lasse sich bei nötiger Vorsicht der Urzustand ihrer Sprache vor der Völkertrennung, jedoch nicht füglich bis zu deren bilitteralem Behaben verfolgen.

In Joh. Severin Vater, proben 1816, S. 244—350, dr. Seetzens linguistischer nachlass: wörtersammlungen aus nordost-afrikanischen sprachen von den dúngála und berber, von suaken, massua, háuasá, argubba, von den galla, schillûk, von mobba, darfûr, affadéh, begirma, vgl. mit arab., äthiop., amharischen und mit Salts wörtersammlungen.

Im JOURN. OF THE ANTHROP. INST. OF GREAT BRIT. AND IREL. Nov. 1884, S. 91—113: ETHNOLOGY OF EGYPTIAN SUDÁN BY PROF. A. H. KEANE, S. 106 ff. werden all the Eastern Sudanese and contiguous ethnical groups, with their chief subdivisions and geographical position [nicht ohne Berücksichtigung von LEPSIUS und REINISCH, allein auch von MUNZINGERS OSTAFRIKANISCHEN STUDIEN] aufgeführt. Er nennt aber folgende Gruppen: I. die der Bantu. II. Negro group. III. Nubier. IV. Semiten. V. Hamiten mit dem Tibu- und Berberzweige, sowie dem von Süd-, Zentral- und Nordäthiopien. Hierzu VI. Unclassified groups. In Egyptian Sudán alone we find at least a dozen languages which can neither be traced to a common source nor in any way affiliated to LEPSIUS' typical orders of speech, the Hamitic and the Bantu etc.

HALLE.

A. F. POTT.

ORIGIN OF CHINESE WORDS IN NATURAL SOUNDS.[1]

The kinship of Chinese words is too much hidden underneath the characters. A native scholar desiring to add distinctness to a word adds some new element to the character. He makes thereby a new word. But what he makes is not really a new word. It is only the old word dressed up in a new way. Hence it is important to study Chinese words apart from the characters used to represent them. This is the aim of the article on the origin of the Chinese vocabulary from natural sounds which here follows.

In the CHINA REVIEW of 1885 there is a series of articles by me upon Chinese roots as exemplified within a limited range. That range includes all roots with tooth letter initials and m or ng as finals so far as I met with them. Among them are a large number of derivatives. Should any reader of this paper of twenty six steps or sections desire to see more examples in support of the principles here enunciated, he will find them in the CHINA REVIEW.

To clear the path I first state the case as regards the monosyllabic structure of Chinese. That monosyllabic character has been called in question, and without reason has been supposed to have sprung out of polysyllabism. I then proceed to state the causes and order of variation in the letters of which roots and words are composed and conclude with a definition of roots and of derivatives as resulting from this method of inquiry. The ultimate basis of every word is some natural sound. The actual 'letters' of which it is made up come from the human organs of speech. The mind of the human subject assigns to words their special sense and arranges them in their grammatical and logical categories.

---

[1] For the Author's transcription and the tones see his GRAMMAR OF THE CHINESE COLLOQUIAL LANGUAGE, COMMONLY CALLED THE MANDARIN DIALECT. SHANGHAI 1857. p. 1.

1. The only known early cases of two Chinese words blending into one are such as 盍 ho 8, gap or hap, formed by union of 何 ha or 曷 hat, what, with 不 put or 非 pi, not. In such cases two roots combine to make one word. Of the reverse process, one becoming two, there are no examples.

2. The only known instances in modern times of two words becoming one are in the PEKING dialect 分 fen, share, what belongs to any one as a duty is fer. The expletive particle 兒 er is taken into the substantive. The tone of er is lost in that of fen which is c'hü sheng. In other cases as at NINGPO the word vung, not to use, is compounded of veh, not, yung, use. The tone is that of yung.

3. Monosyllabic structure has prevailed and still prevails in Chinese from the earliest times till the present. Before the invention of writing, words may have been compounded like those spoken of above. But we have no record of the fact. All words are monosyllables, provided that natural sounds when repeated like cuckoo, are regarded as two words. This rule is too restrictive for nature. It is due to the morphology of Chinese speech. But what matters it, if we call cuckoo two words or one?

4. The source of roots is in human activity, exerted in the imitation of natural sounds. The power of imitating has its conditions in the lips, teeth, palate, tongue, and throat which were first adapted for the purpose of nutrition and afterwards for that of speech. The sounds of animals, of musical instruments, of the winds and waters, the rumbling of wheels, the crash of objects in collision, the noise of falling objects, the noise caused by fire and by men and animals in various states of activity may all under the control of the mind give origin to roots. The mind seated behind the nerves issues orders and controls the special sense of words.

5. The order of the formation of roots appears to have been the order of the organs of speech. First the lips originated labials. The teeth gave rise to dentals and sibilants. The throat originated gutturals and aspirates. The ground of this order is in the fact that speech is imitative and in the case of lip letters the imitation is assisted by the eye which observes the lips moving. Labials therefore are more easily imitated than others. Infants pronounce labial letters first. So with vowels o, i, a seems to be the natural order. Birds pronounce a rather than the other vowels because they have only the throat at command as a flexible organ for sound.

6. The number of original roots is determined by the number of the organs of speech. They are in multiples of three because lips, teeth, and throat are at the base.

7. The initials of Chinese roots show a tendency to move in some cases from lips to teeth and from teeth to throat. We have 方 fang, square, 牀 cʻhwang, a square frame, 筐 kʻwang, a square frame. So we have p 判 pʻan, cut, 斷 twan, cut, 刊 kʻan, also to cut. Such resemblances are not rare and it may be supposed that they have changed one into another just as pente πέντε has become quinque. The greatest number of Chinese changes of 'letters' are from sonant to surd or from unaspirated to aspirated. The direction of change is rather from sonant to surd than from surd to sonant. Thus 病 bing of the old middle dialect and of the old pronunciation in tonic dictionaries, becomes ping in Mandarin, while 平 bing, even, peace, becomes pʻing with aspiration in Mandarin. Gutturals when they change become palatal. Thus 家 ke becomes in Mandarin chia. Or they become mere aspirates. Thus k or q becomes h.

8. The order of change in vowels is also from lips to throat. Thus o changes to a, e to i. But the reverse process takes place when a becomes ai or o. This order may be described as circular. In JULIEN'S MÉTHODE, Sanscrit a is Chinese o in Mandarin. Sanscrit o is Mandarin u. Sanscrit e becomes Mandarin i. The easiest of all vowels to pronounce is a. The lip vowels o, u require muscular exertion.

9. Local divergence takes place capriciously. Thus by some one a singular mode of pronouncing is introduced. This is imitated by many and then what was capricious becomes normal. Thus 多 ta, many, began to be called to in some one place. This usage gradually spread over all the Mandarin speaking region.

10. Emphasis is used by the voice to draw attention to a special sense. This leads to a change from sonant to surd, or from an old tone to a new one, or to sibilization or aspiration or change in vowel or some other variation in sound. For example 分 fen, divide, is a verb of cutting with old sound pun. We find 半 pan 3, half, 辯 bien 7, distinguish, 判 pʻan 3, cut in two. The old original word is in the even tone. Special sense has originated bien, pan, pʻan. As roots are usually sonant, I suppose the root in this case to be bun, ben, or ban, the vowel is uncertain. The root of all is the imitated sound of the act of cutting. Each derivative takes a special modification. The cause of this is in emphasis to denote special sense. This is first the pronunciation of an individual acting from an

impulse to make himself clearly understood by varying the common sound of the root. Others imitate him and gradually the modification becomes regular and fully recognized. The most common modifications to denote special and limited sense are aspiration, peculiar tone, and change from sonant to surd.

11. The weariness of repetition causes variation. Street cries are very liable to lose part of the proper sound of the words cried. Thus 'old clothes' becomes in English o clo in the mouth of the buyer of old clothes. For example 打 tang, beat, has become ta. So in tones there is a loss in the pronunciation of words which come next to a strong accent. In 兒子 er tsï, son, the first word er is accented in PEKING in the fifth tone. The last word which should be in tone 2, is said to be in tone 1, but it is really in a low quick monotone.

12. Words are either colloquial and not literary, or literary and colloquial, or literary and not colloquial. The causes of variation in literary words differ from those in colloquial words. Words that have ceased to be colloquial are no longer liable to any of those variations which belong to the market, the farm, the shop and the fishing boat. But literary words are liable to change through the idiosyncrasies of schoolmasters. A fashion of pronunciation may spread among literary men and cause variation. Wang, to see, is in SHANGHAI mong in colloquial and vong in the schools. Jen 人, man, is djin in AMOY reading pronunciation, and lang in AMOY colloquial. At SHANGHAI the colloquial is older than the reading sound; the same is true at AMOY with words there beginning with k or p in the colloquial and h or f in the reading sound, as 佛 Put, BUDDHA, which in read Hut. But the Pekinese reading sound is older than the colloquial as in 角 chio, horn, which in nearer to the old sound kak than the colloquial chiau. At SHANGHAI and AMOY the colloquial feeling is in favour of antiquity. In PEKING the colloquial feeling was in favour of exaggeration when the k was dropped and some compensation had to be made. In both cases the literary feeling is favourable to consistency and conventional propriety. Thus Put is abandoned by the schools in favour of Hut because other words in p have changed that letter to h and to be inconsistent would be unpardonable.

13. Intellectual and mechanical habits and all the occupations of society originate new words which multiply in the ratio of the progress of the race in civilization. Hence a large portion of the Chinese vocabulary is later in origin than the beginning of their history. Each handicraft has its own

vocabulary and all words become a part of the universal Chinese vocabulary as soon as the literati admit them to citizenship, but many words are still waiting to be stamped as current, because of the exclusiveness of the literati in the matter of style.

14. The natural sounds imitated are extremely numerous. They are such as the noise of thunder, wind, rain, the waves dashing on a sea beach or against rocks, the noise of falling objects, of birds taking flight, of cutting, striking, stamping the feet, the cries of all animals, the noise of eating, laughing, weeping, coughing, the noise of collisions, of round bodies when rolling, of vibrating bodies and of air when passing through hollow spaces, of hissing, crackling, detonation etc. They are so numerous that they seem quite sufficient as material for the formation of a sufficient vocabulary. Especially are they sufficient for the purposes of language when it is considered that they are muliplied ten-fold by the lips, teeth, tongue, palate, throat and even by the nose of the human subject when words are being made and while derivatives are being formed. As a ready to hand proof that words were really made in this way, all theories of psychological linguists notwithstanding, it may be noted that musical words have the continuous consonants m, n for their final letters while k, t, p are used as final letters for abrupt sounds. The harp is g i m while the cymbal is b a t. Mute finals are used for abrupt sounds. M, n, ng are used for lengthened vibrations. This is just what would happen if roots were originally the result if imitation. The lark, the nightingale and the parrot only need the divine gift of reason to enable them to proceed with the formation, each for its own species, of an appropriate language and the atmosphere is for ever full of sounds infinite in their diversity waiting to be imitated by any of the animal tribes requiring a language. But that divine gift they have not.

15. In the formation of roots by the imitation of natural sounds it must be observed that there are most important modifications introduced into the word by the human subject. The expansion and limitation of the sound is controlled by the capabilities of the voice. A part of the sound is left as inimitable. That which is imitated is modified. In determining the sense to be attached to the new word the mind acts by its free will. Here enters the psychological element. As the triple barrier of the mouth imparts to the pronunciation of words a triple character, so the words fall into grammatical and logical categories such as suit the type of language. But there is nothing more mysterious here than that in the root is embraced the possibility of becoming verb, or noun, adjective, or pronoun, adverb, or conjunction as may be required. Objects being separated in nature become separated in language.

Colour being an attribute of every material object, the name for each colour becomes an adjective to that substantive which represents the object. The hand being used instinctively by man in pointing to another man or any object, the hand itself becomes a verb, to point to, and also a demonstrative, this. Further it becomes a conjunction, and, with, and a preposition, to a place. For example 手 sheu, hand, is, we may quite reasonably maintain, the same word with 是 shï, this, 此 t'sï, this, 又 yeu, and, 亦 yik, also, 直 chï, straight, 指 chï, to point to, 至 chï, to a place, 之 chï, to a place, this, sign of possession. The formation of all these derivatives from the one root is the work of the mind. The difference in sound may come from the effort to individualize a special sense in any instance. Aspiration, change in vowel, surdation, peculiar tone, may be the sort of emphasis preferred. Or the change may come from the dropping of 'letters', through weariness, caprice, or some such cause.

16. So great is the tendency to imitate that the creation of new roots becomes rare and is now almost unknown. When a new word is wanted an old root becomes the last, to adopt a shoemaker's word, on which it is shaped. Thus 判 p'an, decide a thing, is formed from 分 pun, bun, the original word for cut, and is not a new word. It is properly a derivative. Imitation is less laborious than original creation and men are imitative by hereditary instinct. It is probable that roots resemble each other in sense when beginning with p, t, k. Thus 砭 piem, 鍼 chem, 劍 kiem all mean a sharp instrument whether a lancet or needle or a sword. It is easier to imagine the two last derived from the first, than to suppose all three to be separately created. So we have 'to assist' expressed by 幇 pang, 襄相 siang, 匡 kwang, of which the same observation may be made. With these may be compared 豐 feng, 登 teng, 盛 sheng, all meaning prosperous, and 報 pau, 訴 su, 告 kau, announce to any one.

17. Roots coalesce. Thus in the word 相 siang we have combined siang, shape, siang, mutually, siang, assist, the word siang 象, image, is connected with the sense 'shape' while 同 t'ung, together, is the root of the other two. Yet ultimately all these words may be of one origin.

18. The range of the mind in word-making is so much the wider, because in natural sounds when heard the consonants are not clear. The vocal organs at the bidding of the mind supply these. The arrangement of words and sentences in grammatical and logical categories is the work of the mind. Here there is room for racial peculiarities e. g. the monosyllabism of the Chinese vocabulary.

The sounds of nature are not sufficiently distinct to form a language when not assisted by the vocal organs as controlled by the mind. The mind continues its efforts to modify the natural sound till a distinct sense and shape are attained.

19. The separate individuality and current sense of roots were attained gradually. New 'letters' and tones were evolved because they were wanted. At first when words were few men made up for this lack by gesture, by vehement emphasis and by trusting to the quickness of perception of those to whom they were speaking to understand what words could not conveniently convey. Later on, many gaps were filled up by new tones, changes of 'letters', the addition of an aspiration.

In every such case the cause of variation from type is in the limitation of the mind's attention to certain particulars, and the addition of a new element of sound forming a distinctive mark for the modified word. Thus in 中 chung, middle, the attention of the speaker may be limited to the circumstance that the archer strikes with his arrow the middle point of the target. The speaker expresses this by changing the intonation from the first to the third. At an earlier stage this root would be tom or dom, a verb to cut, or strike, for in fact every word in ng appears to be derived from an earlier form in m. Then when limitation to the sense 'middle' took place the sound became tong with definite surd initial and first intonation.

20. The honorific principle is a fruitful source of new derivatives. The Mongol if he speaks of riding says oniho. If he speaks of his chief riding or of GENGHIS KHAN riding uses the word morileho which is a regularly formed derivative from mori horse. When the principle of veneration led the first Mongol speaker to use this expression he added a new word to the language.

When the emperor T'SIN SHÏ HWANG resolved to use for I and me only the word 朕 chen, he forbade the use of it by any except the emperor. Veneration has maintained this limitation ever since. Originally it meant I in the case of any person using it. This variation was introduced then by despotic limitation and by selection out of the various words meaning I that one which from its having an archaic and literary flavour seemed to the emperor to have the most of dignity about it. He made an honorific selection.

The honorific principle greatly multiplies the number of pronouns or rather it causes adjectives to do the work of pronouns. In 貴姓 kwei sing, what is your honourable name? the word honourable being inserted out of a

sentiment of veneration, felt or professed to be felt by the speaker for the person he addresses, renders needless the pronoun your. The words kwei, tsun, ling come to mean your. On the other hand 貧 p'in, poor, 賤 tsien, worthless, 敝 pi, unworthy, applied to his own occupation, 貧僧 p'in seng, poor monk, or name, tsien sing, my worthless name, are used honorifically in relation to the person addressed who is exalted by my depreciation.

21. Esthetic selection is different from honorific selection. The official phraseology of the present dynasty is the fruit of modern esthetic selection and is also derived from the power of the monarch in being able to enforce the names of office, of places, and many administrative and legal words introduced by his order. The same is true of the official vocabulary of the Ming dynasty and of the Sung dynasty before that. Despotism has a facilitating power of its own in familiarizing among the people the use of new expressions.

Estethic selection is used by almost all writers. They avoid colloquial terms and prefer archaic expressions. Dignity, elegance, and precedent, variety, perspicuity, and fluency, the imitation of renowned authors and the adherence to classical usage are the principles that influence them in their compositions. These causes powerfully tend to maintain the currency of old words. Thus the richness of the Chinese vocabulary is maintained and the reprinting of all old books insures permanence to ancient words.

22. The refining tendency of literature is a cause of variation. On this account colloquial words are found to lag behind in point of time. The language of the market is often very archaic; 擔 tam, to carry, is older than 當 tang, to bear. The refined senses such as ought, take responsibility, undertake, give as a pledge in pawn, pawnshop, all have the final ng, which is evolved from m. The final m (now changed to n, but existing till the Yuen dynasty) is retained in the original sense, carry a burden. The cause lies in the exercise of mental energy in forming the refined derivatives. The putting forth of energy leaves its mark in the final letter and in the tone, which may in this instance be even (take responsibility), rising (be opposite to), or falling (pawn).

23. How the mind acts when forming derivatives may be seen in such words as 洞 tung, cave, to understand. The reverberation of a cave gives a sound which was dom and became dong. The same is the case with 筒 t'ung, bamboo tube, which might be called dom and afterwards t'ung from the sound heard when such a tube is blown into. These two roots coalesce. This union of roots often occurs. The sound of the cave was differentiated by a special tone, the falling tone. Derivatives are numerous.

They are such words as tsang, bury, tʻsang, hide, tʻsang, granary, 洞 tʻung piercing through, open throughout, lung, a lane, tʻung, a lane. The process of derivation here is obvious. The name for cave is transferred to any hole, as a grave for instance, or as leng in the PEKING compound word kʻu leng, hole. The word tung, grave, becomes tsang, bury, by the principle (24) which changes nouns to verbs. The departing tone, the initial ts and the surd initial mark the limitation of sense to the act of burying the dead. These marks were assigned at different periods, the departing tone having its origin only since the Christian era. Tsang, to hide, took the even tone, and kept the sonant initial which became first sibilated as dz. It was aspirated only since the syllabic spelling of the Tang dynasty at the time of the upgrowth of Mandarin when the word became tʻsang.

24. The Chinese of the classics possessed the power of giving a verb force to nouns. Thus 惡 ngo, bad, 王 wang, king, are used sometimes n the sense: to hate, act as king. This was probably marked at that time by the new tone then in course of formation, the shang sheng. Afterwards when the cʻhü sheng or departing tone grew up the newer tone was used. In the Sung dynasty editions of the classics this was made normal, and since that time no farther change has taken place. The law of the secular growth of tones has by native research been brought to light in the present century.[1] This power of giving a verb force to adjectives and nouns was not a new thing. It previously existed in the formation of derivatives. It is in fact a branch of a wider law by which when the natural sound is imitated the resulting word becomes verb, noun, or adjective as the controlling mind chooses.

25. What are roots? Chinese roots if we push research to the utmost point are the natural sounds which are heard and imitated. If the mind attends principally to some verb sense, the root becomes a verb root. If the mind limits attention to some definable object the root becomes a substantive root. It may also become an adjective root or a pronominal root. At the same time the mind makes use of the vocal organs to modify the natural sound and endow it with a distinct initial and final 'letter' and a medial vowel, or it may be with an initial and a final vowel, or an initial vowel and a final consonant. A word thus made becomes current by imitation, in a village, a tribe, or a nation. From this word derivatives are subsequently formed and it is then a root by the proper use of language.

---

[1] See my GRAMMAR AND INTRODUCTION TO THE STUDY OF THE CHINESE LANGUAGE and the LU SHU YIN YUN PIAU of TWAN YÜ TSAI, from whom I took the idea.

26. What are derivatives in the Chinese language? They are words formed from roots by limiting the sense and they are usually marked by modifications in the sound. The commonest words for light, bright are 明 ming, 亮 liang, 昶, 昌 c'hang, 光 kwang, 炳 ping, 陽 yang. I incline to think that these words are all derivatives from one root. If so the labials ming, ping would be first in order. Then would come in the tooth region, the two words c'hang, both meaning bright, as also the very common word liang, light, where l has taken the place of d, as also yang to which the same thing has happened. Then with throat letters for initials we have kwang and also heng. But if ming and ping may not be considered as belonging to the same root with the others we have c'hang, liang and yang which may be all referred as derivatives to 通 t'ung and 筒 t'ung, tube. The light seen through a tube takes the name of the medium through which it is seen. Light is the effect of piercing, or penetrating through. Hence t'ung is probably an intermediate word. So c'hwang, a window is also to pierce, and may be named from piercing just as probably as from c'hwang, a frame work. To take another example 幷 ping, together, 同 t'ung, together, 共 kung, together, all probably come from the noise of collision when two objects are rapidly and unexpectedly brought together, as in the word 碰 p'eng, strike against. All these words had sonant initials except ping, and in the form 並 this is sonant also. In old Chinese they were heard as bang, dang, gang, and at an earlier period bam, dam, gam. Each of these may be modified by surdation and aspiration. The tooth initial d is capable of changing to z, l, zh, j, and the corresponding surds s, ts, ch, and of these ts, ch may be aspirated. The derivatives thus may soon be counted by tens, all emanating from the one root bam for the noise of collision, or possibly from three roots bam, dam, gam all arising from the noise of collision variously expressed by the word-maker in his imitation of nature.

PEKING.

JOSEPH EDKINS.

SUR L'ORIGINE DU GÉNITIF SINGULIER.

En chinois le cas génitif est marqué par le pronom relatif tchi placé entre les deux noms dont le premier doit être au génitif, et le second au nominatif. Ainsi une expression telle que 'le fils d'un prince' prend, quand elle est traduite en chinois, la forme suivante: kiun tchi tze (mot à mot 'princeps qui filius'). La même manière d'exprimer le génitif se trouve encore en bornou, ainsi que dans quelques autres idiomes d'un rang inférieur.[1]

En m'appuyant sur de telles analogies, je suppose que les Indo-Germains primitifs marquaient aussi le génitif singulier en plaçant le pronom relatif i̯o entre les deux noms dont le premier devait être au génitif, et le second au nominatif. D'après cela ek^u̯os i̯o potis ('le maître d'un cheval') signifierait littéralement 'equus qui dominus'. Dans la suite des temps, i̯o aurait perdu son indépendance pour dégénérer en simple désinence de cas: ek^u̯osi̯o potis.

Plus tard, dans un temps où la signification primitive de i̯o dans ek^u̯os-i̯o était déjà entièrement oubliée, on imagina que la terminaison de cas était si̯o (ek^u̯o-si̯o) et on forma des génitifs neutres comme i̯ugo-si̯o (au lieu de i̯ugom-i̯o).

Si les hypothèses que nous avons proposées ici se confirmaient, un fait nous serait acquis d'une importance capitale: c'est que le génitif singulier en s-i̯o serait l'un des cas les plus nouveaux, car il impliquerait déjà l'existence de la proposition subordonnée relative.

---

[1] Voyez MAX MÜLLER, STRATIFICATION DU LANGAGE, p. 19 (traduction française).

[Comparez l'hypothèse de R. GARNETT concernant le génitif, mentionnée dans l'original anglais p. 23, et la théorie de V. HENRY examinée I. Z. III. 334. F. T.]

MOSCOU.

IGNACE KOZLOVSKI.

BESPRECHUNGEN.

BUDENZ J.: AZ UGOR NYELVEK ÖSSZEHASONLITÓ ALAKTANA. I. IGEKÉPZÉS. (Vergleichende Formenlehre der ugrischen Sprachen. 1. Bildung der Zeitwörter.) — BUDAPEST, AKADEMIE. — 8°, VIII, 175.

Dieses Werk ist in gewissem Sinne eine Fortsetzung von BUDENZ' früherm Buche: MAGYAR-UGOR ÖSSZEHASONLITÓ SZÓTÁR (Vergl. Wörterbuch des Ungarischen mit den übrigen ugrischen Sprachen, 1873—1881). Im Wörterbuch wurden die gemeinsamen Wortstämme der ugrischen Sprachen nachgewiesen, in der Formenlehre soll diese spezielle Wissenschaft, die ugrische vgl. Sprachw., ihrem Ziele, die ugrische Ursprache annähernd zu rekonstruieren, weiter nachstreben. Die Formenlehre zerfällt in zwei große Teile; im ersten wird die Wortbildung, im zweiten die Wortbiegung behandelt. Bei der Untersuchung der Wortbildung müssen die als Suffixe erkennbaren Teile vom Worte abgelöst und nach ihren Funktionen festgestellt werden. Durch eine solche Analyse bekommen wir also die Wortstämme und die Wortbildungselemente, d. h. Suffixe. In den ugrischen Sprachen, sagt Vf., sind die Wortstämme immer zweisilbig und lauten auf einen Vokal aus. Die Wortbildung geschieht immer durch Anfügung neuer Silben (suffixa derivativa) an das Ende des Wortes. Manchmal scheint eine bloße Lautveränderung im letzten Vokale des Stammes als Wortbildungselement zu dienen, aber eine solche Lautveränderung ist immer aus der Verschmelzung des Suffixes mit dem Stammvokale hervorgegangen. Daß die Wortbildung aus Wortzusammensetzung entstanden ist, können wir noch bei einigen jüngern Suffixen nachweisen; aber bei den gemeinsamen Wortbildungselementen aller ugrischen Sprachen ist es genügend, wenn wir ihre Funktionen feststellen können. Die Aufgabe des Buches ist die gemeinsamen Suffixe der ugrischen Sprachen festzustellen; d. h. jene Suffixe zu erforschen, welche schon in der Zeit der ugrischen Ursprache vorhanden waren. Diese Suffixe kommen an den Wörtern nicht immer einzeln vor, sondern mehrere einzelne Suffixe können vereinigt und so zur Wortbildung angewandt werden; diese wollen wir Suffixverbände (képzőbokor) nennen.

Die Wortbildung kann nur nach den Funktionen der Suffixe eingeteilt werden. Vf. stellt folgende Einteilung auf:

I. Bildung der Zeitwörter.
  A) Verbum deverbale.
    a) V. frequentativum. b) v. momentaneum. c) v. causativum. d) v. reflexivum, passivum.
  B) Verbum denominale.
II. Bildung der Hauptwörter.
  A) Nomen verbale (n. actionis, n. acti, n. agentis vel actoris).
  B) Nomen denominale.
    a) N. diminutivum, b) n. possessoris. c) n. possessivum, d) n. augmentativum vel intensivum, e) mit Suffixen versehene Pronomina, f) n. collectivum, n. abstractum.
  C) Numerus.
    a) Pluralis, dualis. b) kollektive Zahlwörter.

In diesem ersten Hefte wird nur die Bildung der Zeitwörter behandelt, und zwar zuerst die frequentativen Verba. Das frequentative Suffix kann eine sich wiederholende, eine dauerhafte

(v. durativum) Handlung, oft auch das wechselseitige Handeln (v. reciprocum) bezeichnen; z. B. ung. lök-ni stoßen, lököd-ni wiederholt stoßen; finn. etsi suchen; etsiskele lange herumsuchen. Fünf Suffixe weist Vf. nach, die in allen ugr. Sprr. entweder selbständig, oder miteinander oder mit andern Suffixen vereinigt zur Bildung frequentativer Verba dienen. In ihrer ursprünglichen Form sind diese fünf Suffixe: -l, -nd, -sk, -j(g), -ng, die sich in jeder einzelnen Sprache nach ihren speziellen Lautgesetzen verändert haben. Die Suffixe der ugr. Urspr. werden immer nur mit dem Konsonanten angedeutet, und das muß so verstanden werden, daß vor und nach diesem Laute ein Vokal gestanden hat; die Suffixe lauteten ebenso wie die Stämme vokalisch aus; aber wir können nicht mehr sicher feststellen, was für ein Vokal das war, da der auslautende Vokal sehr leicht abfiel, der vorhergehende dagegen mit dem Endvokale des Stammes verschmolz. Die frequ. Suffixe, die zur Bezeichnung der dauerhaften Handlung dienen, werden in einigen Sprachen auch zur Bildung des Präsensstammes verwendet; z. B. das -l im Ostjakischen, das -sk im Votjakischen und Ungarischen.

Das Gegenteil des frequ. Verbums ist das momentane, das eine kurze, nur einmal vollbrachte Handlung bezeichnet; es kann auch den plötzlichen Anfang oder das Ende der Handlung bezeichnen (v. subitaneum, v. perfectivum); z. B. ung. ropog-ni klirren, roppan-ni einmal oder plötzlich krachen; lapp. gaske- beißen, gaskete plötzlich oder einmal beißen. Sechs solche Suffixe kennt die ugr. Urspr.: -m, -t, -p, -k, -ks, -l.

Die kausativen Verba bezeichnen das Bewerkstelligen der im Zeitworte selbst bezeichneten Handlung, was im Deutschen gewöhnlich durch das Hilfszeitwort lassen geschieht; z. B. ung. ül-ni sitzen, ültet-ni setzen; hoz-ni bringen, hozat-ni bringen lassen; finn. parane genesen, paranta heilen. Zur Bildung der kausativen Verba dient das eine Suffix -t; dabei kommen auch Suffixverbände vor, die aus Verbindung einiger frequ. und mom. Suffixe mit diesem kausativen entstanden.

Auch die passiven und reflexiven Zeitwörter werden in den ugr. Sprr. mit Suffixen gebildet, und zwar durch -v oder -sk; z. B. ung. zavar-ni trüben, verwirren, zavarod-ni sich trüben, verwirrt werden; finn. kääntä wenden, käänty sich wenden. Dasselbe Suffix dient oft auch zur Bezeichnung der reciproken Handlung. Das Finnische kennt außer der Stammbildung auch eine reflexive Konjugation.

Die Verba denonimalia bezeichnen eine Handlung, welche durch das oder mit dem geschieht, was das Stammwort bedeutet; z. B. ung. boroz-ni Wein trinken, bor Wein; lapp. suddote peccare, suddo peccatum. Dazu dienen vier Suffixe: -d, -j (g), -m (n), -t. Die Verba denom. können auch ein 'Werden' bezeichnen: ung. gazdagod-ni reich werden, gazdag reich; finn. yhty eins werden, yhte ein. Das kann durch ein mom. oder auch durch ein frequ. Suffix ausgedrückt werden. Oft dient ein reflex. Suffix zur Bildung solcher Verba. Das Verbum denom. kann auch bezeichnen, daß man etwas aus einem macht; diese Bedeutung kann durch kausative Suffixe ausgedrückt werden; z. B. ung. fehérit-eni weiß machen, fehér weiß; finn. köyhdyttä arm machen, köyhä arm.

Halász J.: Svéd-lapp nyelv. I. (Lapponica. I. Sprachtexte im schwedisch-lappischen Dialekte der Lule- und Pite-Lappmark.) — Budapest, Akademie, 1885. — 8°, IV, 264.

Im Laufe des Sommers 1884 reiste Vf. nach den nördlichen Teilen Schwedens, um die Spr. der dort lebenden Lappen zu studieren. Die im gegenwärtigen Hefte publizierten Texte wurden im Jockmocker Kirchspiel, größtenteils im Dorfe Vaikijaur gesammelt. Sie enthalten teils Originaltexte, teils Übersetzungen. Die übersetzten Texte sind von Johann Laestadius, Pfarrer von Jockmock verfaßt und enthalten das Evangelium Matthäi und Proben aus der biblischen Geschichte. Beide sind schon früher erschienen (1880 und 1877), aber in mangelhafter Transskription. Darum hat Vf. beide nach der Ausspr. eines lesekundigen bejahrten Lappen in Vaikijaur von neuem niedergeschrieben. Die Originaltexte sind verschiedenen Inhalts. Zuerst finden wir einzelne Volksmärchen, in welchen Naturerscheinungen erklärt oder abenteuerliche Begebenheiten erzählt werden: Warum sagt man, daß ein Mann im Monde ist? Der Lappe und die Riesen. Der Riese, der eine Frau geraubt hat. Der starke Diener und der Riese u. aa. Dann folgen Begebenheiten aus dem alltäglichen Leben der Lappen, wie sie solche selbst erzählen: Brautwerbung,

Wanderungen der Lappen u. aa. Zuletzt kommen drei Märchen in pitelappmärkischem Dialekte, und zwar aus der Gegend von ARVIDSJAUR. Diese hat Vf. nach dem Diktat des dortigen Volksschullehrers, eines gebornen Lappen aus der Pitelappmark, aufgezeichnet. Alle diese Originaltexte sind mit einer ungarischen Übersetzung versehen. Den zweiten Teil des Buches bildet ein Wörterbuch der schwedisch-lappischen Spr.; die einzelnen Wörter werden erst nach den verschiedenen Aussprachen angegeben, dann folgt die Erklärung in ung. und deutscher Sprache.

Grammatikalisches bietet Vf. in diesem Werke nicht, nur von einigen Lauten berichtet er in der Einleitung. Aus diesen Bemerkungen und aus den veröffentlichten, die lebende Aussprache genau wiedergebenden Texten können wir die Lautverhältnisse des betr. Dialekts zusammenstellen. Von den Vokalen sehen wir die i . . . a . . . u-Reihe vollständig vertreten:

TECHMERS Transskription		*i*, *e*, *E*, *Æ*, *a*, *A*, *ɔ*, *o*, *u*.
HALÁSZS	„	i, e˙, e, ä, a, ḁ, o, o̩, u.

Andre Vokalreihen kennt dieser Dialekt nicht; doch sind außer diesen noch zwei Vokale vorhanden. Diese vom Vf. mit a˙ und u̩ bezeichneten Laute werden mit der Mittelzunge artikuliert; a˙ in der Höhe von *Æ* und *Æ̯*, das u̩ in der Hohe von *u* und *u̩*. Alle diese Vokale werden lang oder kurz gesprochen; außerdem können sie auch zu kurz artikuliert werden (*ă*, *ĭ* u. s. w.). Die zu kurzen Vokale kommen nur zwischen zwei Konsonanten vor, wo sie zur Erleichterung der Aussprache eingefügt werden. Sehr interessant sind die Diphthonge und Triphthonge in diesem Dialekte, die in großer Anzahl und Mannigfaltigkeit vorkommen. Fast alle Vokale können zu Diphthongen vereinigt werden; bald wird der zweite Teil stärker gesprochen (ié, uä', oder ^{i}e, ^{e}ä, ^{u}o), bald der erste (íe oder i^{e}, u^{o}), gewöhnlich aber werden beide Teile mit gleicher Stärke hervorgebracht (ie, iu, ai, äi, au, ou, uo, eä u. s. w.). In den Triphthongen werden auch entweder alle Teile ganz gleich gesprochen (uou, ieu) oder der eine wird schwächer artikuliert (u^{o}u, i^{e}u, ^{i}eu).

Dieser Dialekt kennt folgende Konsonanten: *x* (h), *k*, *g*, *ɴ* (ñ); *ʒ* (j), *x̣* (h), *g* (d'), *ɴ̣* (n') [diese d'-, n'-Laute sind dieselben, wie das ung. gy und ny]; *ṣ* (š), *ṣ* (s), *t*, *d*, *r*, *n*; *v*, *f*, *p*, *b*, *m*; *l*. Die stimmlosen Schlußlaute werden ohne Aspiration gebildet. Außerdem finden wir auch Doppellaute; Verbindung des *ṭ* mit *ṣ* (č), and des *ṭ* mit *ṣ* (c); beide sind dieselben Laute, wie das ung. cs und cz. Es kommt die Verbindung des *b* mit *v* vor (bezeichnet durch β oder ββ: suoββa). Wir finden auch zwei noch seltnere Lautverbindungen: das stimmlose č (*ṭṣ*) und c (*ṭṣ*) mit dem stimmhaften *d* zu einer Lautgruppe verbunden (dč, dc). Das *h* kommt nicht nur anlautend vor, sondern auch im Wortinnern als Verstärkung einiger Schlußlaute (hk, ht, hp, hč, hc).

SZÉKES-FEHÉRVÁR. **JOSEF BALASSA.**

KERN H.: DE FIDJITAAL, VERGELEKEN MET HARE VERWANTEN IN INDONESIË EN POLYNESIË. AMSTERDAM, JOHANNES MÜLLER, 1886. — 4°, 242.

Die Bewohner der Fidjiinseln, sagt der Vf. in der Einleitung (S. 1), sprechen alle eine und dieselbe Sprache, die aber in verschiedene Dialekte zerfällt. Bei dem gegenwärtigen Stand der Forschung kann man zwei Hauptdialekte unterscheiden, einen östlichen und einen westlichen; im erstern lautet der Name des Volkes Fidji, im letztern Viti. Nun ist der letztere viel besser bekannt, und wenn man von 'Fidji' schlechthin spricht, so meint man diesen westlichen und nicht den östlichen Dialekt, daher wäre es eigentlich richtiger, von einer 'Vitisprache' zu reden.

S. 1 und 2 zählt der Vf. die Quellen auf, aus welchen die Kenntnis des Fi.[1] zu schöpfen ist, sowie die bisher erschienenen Arbeiten, die sich mit demselben beschäftigen. Im weitern Verlauf kommt er häufig wieder auf dieselben zu sprechen, vielfach, um Fehler im statistischen Material zu berichtigen oder falsche Theorien zu widerlegen, so S. 20, 26, 83 u. s. w.

Der Vf. hat sich die Aufgabe gestellt, das Fi. vom sprachvergleichenden Standpunkte aus zu behandeln, eine Aufgabe, die er in ausgezeichneter Weise gelöst hat. Zuerst wird jedesmal das

---

[1] Fi. = die Fidjisprache, Sam. = das Samoa, Mao. = das Maori, Pol. = das Polynesische im engern Sinn, Ind. = das Indonesische, Mel. = das Melanesische, Mal.-Pol. = der malaio-polynesische Sprachstamm.

Thatsächliche festgestellt, dann erklärt, auf die Urform zurückgeführt und mit den analogen Erscheinungen bei den übrigen Gliedern des Mal.-Pol. verglichen. Dabei wird das Fi. einerseits mit den pol. und anderseits mit den ind. Idiomen verglichen. Und zwar berücksichtigt der Vf. besonders das Pol. im engern Sinn, d. h. die Mundarten von Samoa, Tonga, Rarotonga, Tahiti, Hawaii, das Maori u. aa., welche alle so nahe verwandt sind, daß sie nur eine Sprache ausmachen (3).

Das Gesamtresultat der Untersuchung lautet (3): 'daß Fi. und Pol. gleich weit (even ver) von den ind. Spr. abstehen, und daß, wenn das Fi. in mancher Hinsicht größere Übereinstimmung mit den westlichen Verwandten zeigt, als das Pol. zu haben scheint, das bloß die Folge davon ist, daß das Fi. im allgemeinen altertümlicher ist. Anders ausgedrückt lautet das Ergebnis der Untersuchung: Fi. und Pol. sind Zweige (loten) von einem Stamm, der ein selbständiges Leben führte, lange, sehr lange, nachdem er sich vom Mutterstamm irgendwo im indischen Archipel losgemacht hatte. Gegenüber allen bis jetzt bekannten ind. Sprachen und dem Malagasi bilden Fi. und Pol. ein Ganzes.' Diese Übereinstimmung zwischen Fi. und Pol. rührt nicht etwa bloß von Entlehnung (overneming) her. Das Fi. ist nicht zu einer sog. melanesischen Gruppe zu ziehen (2, 22, 29 u. s. w.). Das gesamte Werk zerfällt in zwei Teile, einen grammatikalisch-syntaktischen (6—123) und einen lexikographischen (124—242). Der erste Teil gliedert sich in 7 Hauptstücke, in der Aufeinanderfolge, wie sie durch die Eigenart des mal.-pol. Sprachbaues bedingt ist.

1. Hauptstück: Lautlehre (6—18). Die Lautsysteme des Fi., Sam. und Mao. werden geschildert, wobei es sich ergibt, daß Sam. und Mao., überhaupt das Pol., bedeutend lautärmer geworden sind, indem sie z. B. die Medien eingebüßt haben. Wichtige Lauterscheinungen des Fi. sind: der Umlaut, so keli graben für urspr. kali; die, zwar nicht konsequent durchgeführte, Verwandlung der Tenues in Medien, wobei ð als Media gegenüber früherer Tenuis s auftritt; das auch für das Pol. geltende Auslautgesetz, wonach alle Endkonsonanten abgeworfen werden. Besonders auffallend ist die Erscheinung, daß das urspr. durchaus einheitliche w im Fi. in zwei Laute gespalten ist. So wird urspr. wanua Land zu vanua, wèñi Nacht dagegen zu boñi. Die ganz gleiche Lautteilung, bei den gleichen Wörtern, zeigt sich auch im Pol.; so lauten obige Wörter im Sam. fanua, aber poñi-a. In Erscheinungen dieser Art liegt der Beweis für die enge Verwandtschaft zwischen Fi. und Pol.

2. Hauptstück: Pronomina (18—32). Besonders ausführlich werden die Personal- und Possessivpronomina behandelt. Das persönliche Pronomen unterscheidet Ein-, Mehr-, Zwei- und Vielzahl z. B. für die erste Person inklusiv: au, keda, keda-ru, keda-tou. ru und tou sind eigenartige Verstümmelungen der Zahlwörter rua und tolu, also keda-tou eigentlich 'wir drei'. Ganz gleich ist dieses tolu auch im Sam. und Mao. verstümmelt, während die sog. mel. Sprachen ganz anders verfahren. Aus der Abhandlung über die Possessiva hebe ich hervor, daß die Suffixe entweder an das Beziehungswort selber oder an kleine Wörtchen gehängt werden, die vor demselben stehen; diese sind ne, no, ke, me. So heißt 'mein Herr' entweder turaña-ñku oder no-ñku turaña. Der Vf. widerlegt HAZLEWOODs irrige Ansicht in betreff dieser Wörtchen und zeigt ihre richtige Verwendung und ihre Etymologie. So ist ke Wurzelwort zu mal. pakei gebrauchen und jav. kaja Habe, somit bedeutet ke-ñku eigentlich 'was ich besitze'.

3. Hauptstück: Verbalformen (33—45). Von den zahlreichen Verbalformen der mal.-pol. Ursprache hat das Fi. nur vier lebend erhalten, daneben aber lassen sich, sehr interessanterweise, von fast allen andern sowohl im Fi. als im Pol. vereinzelte versteinerte Reste nachweisen. Lebend sind nur noch Partizipialformen, gebildet vermittelst der Präfixe ka, ða, ra, ta, so kabola gespalten von bola spalten. Dagegen findet sich das Infix in nur noch in ein paar Wörtern, deren ursprüngliche Rolle natürlich nicht mehr begriffen wird, so vinaka gut, von urspr. paka gebrauchen (33).

4. Hauptstück: Präfixe zur Ableitung von Substantiven, Adjektiven, Verben; Etymologie und syntaktische Verwendung (45—63). Als Probe sei hier angeführt, daß vaka (46—48) verwendet wird, 1. um Adverbien zu bilden, so vaka-levu 'grootelijks' von levu 'groot'; 2. um das 'habend' auszudrücken, so vaka-vale ein Haus habend von vale Haus; 3. um Multiplikativa zu bilden, so vaka-tolu dreimal von tolu drei; 4. als Zeichen der Faktitiven, z. B. vaka-bula machen, daß etwas gesund wird oder ist, von bula gesund sein; 5. bedeutet es 'gleichen, scheinen'.

5. Hauptstück: Suffixe (63—102). Ausführliche Darstellung der drei Suffixe -an, -èn, -n, welche im Mal.-Pol. vielfach miteinander wechseln; so hat das Altjav. sowohl karatu̯an als

karatun für Königswürde. -an erscheint im Fi. als -a, -ĕn als -o, -n nur in einigen Resten im Pol., so sam. fetû Stern für fetun. Ebenso einläßlich werden die übrigen Suffixe a, i, aka, aki, ńa. ańa u. s. w. behandelt. S. 71—83 kommt eine auffallende Erscheinung zur Sprache, welche sich zeigt, wenn die Suffixe a und i an das (immer vokalisch auslautende) Grundwort antreten. Entweder findet dieser Antritt ohne weitere Lautveränderung statt, so matea von mate, oder es erscheint ein Konsonant zwischen Grundform und Suffix, so rońoǒa hören von rońo gehört werden (71 und 165). In vielen Fällen ist das der sonst verschwundene ursprüngliche Auslaut des Wortes, so bei unuma trinken von unu, aber mal.-pol. sonst inum. Vielfach aber erscheint ein ganz andrer Konsonant, so ist von wili wilika zählen abgeleitet, trotzdem die verwandten Spr., z. B. Altjav. wilis haben. S. 72—83 werden die mannigfaltigen Lautvorgänge geschildert, welche dieser Erscheinung zu Grunde liegen; wenn z. B. von einer urspr. Grundform tĕlĕn schlucken tiloma und nicht tilona herkommt, so beruht das auf der Neigung all der verschiedenen mal.-pol. Idiome, die Nasale untereinander zu verwechseln — auf ganz gleiche Weise ist das bekannte pol. Suffix ańa, wie in mao. tanum-ańa Begräbnis, aus urspr. an mit Nachschlag eines a entstanden (100 und 101).

6. Hauptstück: Die sprachlichen Mittel, womit das Fi. die Modi und Tempora ausdrückt. (102—116).

7. Hauptstück: Wortstellung. Besonders kommen zur Behandlung die sog. zusammengestellten Ausdrücke, z. B. mata-ni-wai Auge des Wassers = Quelle (116—123).

Der zweite Teil enthält die lexikographischen Vergleiche (124—242).

LUZERN. RENWARD BRANDSTETTER.

M. GRÜNBAUM: MISCHSPRACHEN UND SPRACHMISCHUNGEN. — BERLIN 1886. — SAMMLUNG GEMEINVERSTÄNDLICHER WISSENSCHAFTLICHER VORTRÄGE, HSG. VON VIRCHOW UND HOLTZENDORFF. XX. SERIE, HEFT 473. S. 48.

Auf die vorliegende Abhandlung ist der Ausdruck 'wissenschaftlich' nicht anwendbar, da sie nur aus einem wüsten Sammelsurium von Beispielen besteht, die zum Teil etwas entlegenern Quellen entstammen. Dadurch ist sie aber auch gerade dem gemeinen Verständnis und mehr noch dem gemeinen Interesse entrückt. Das bedauere ich; denn der Gegenstand hätte sich in fesselnder und anregender Weise darstellen, die feuilletonistischen Velleitäten, welche der Vf. im Eingang der Broschüre verrät, hätten sich aufs fruchtbarste entwickeln lassen. Wie versteckt und verwickelt auch die psychologischen Vorgänge sein mögen, auf denen die Sprachmischung beruht, die resultierenden Erscheinungen werden im Kreise der Laien eher wahrgenommen, leichter gewürdigt als irgend welche andern Erscheinungen des Sprachlebens. Da nun gerade auf diesem Gebiete die Forschung kaum der Mitarbeit seitens der Laien entraten kann, so würde auf Vermehrung und Verbesserung derartiger Beiträge hinzuwirken sein. Nach einleitenden Betrachtungen über die Ursachen und Umstände der Sprachmischung, wäre sie an einem bestimmten Fall, z. B. dem des anglisierten Deutsch, von welchem der Vf. längere Proben mitteilt, in ihren mannigfachen Äußerungsformen zu erläutern.

GRAZ. H. SCHUCHARDT.

BIBLIOGRAPHIE 1885.[1]

I. SAMMELWERKE.

AMERICAN ANNALS OF THE DEAF AND DUMB. ED. BY E. A. FAY, WASHINGTON. — VOL. XXX, 1885. 8°, 304.

A. E. WORCESTER: HOW SHALL OUR CHILDREN BE TAUGHT TO PRONOUNCE AT SIGHT THE WORDS OF OUR WRITTEN LANGUAGE?

L. J. DUDLEY: DEAF, BUT NOT DUMB.

E. H. CURRIER: AURAL DEVELOPMENT AT THE NEW YORK INSTITUTION.

T. A. WALSH: SOME PHASES OF CONGENITAL DEAF-MUTISM.

L. MOFFAT: VOICE, ALPHABETICS, AND LANGUAGE.

J. C. GORDON: DEAF-MUTES AND THE PUBLIC SCHOOLS FROM 1815 TO THE PRESENT DAY.

F. D. CLARKE: TESTS OF HEARING.

E. BOOTH: PUNCTUATION.

W. G. JENKINS: WHY NOT 'DEAF AND DUMB'?

J. C. GORDON: HINTS TO PARENTS OF YOUNG DEAF CHILDREN CONCERNING PRELIMINARY HOME TRAINING.

D. GREENBERGER: THE ORGANS OF SPEECH III.

E. H. CURRIER: NEW AIDS TO HEARING.

S. 251 schreibt Miss L. MOFFAT: When some good genius shall give us a substance so sensitive that the human voice projected against it shall produce a permanently visible impression, differing with the different tones made, then will the labors of articulation teaching be somewhat lightened, and alphabetics taught in the same manner as penmanship, by making a correct copy and bidding the child take it and strive until he makes one like it. Sollte die Vf. die optische Methode der Flammenbilder nicht kennen? Vgl. I. Z. I. 83, 88.

Cf. GREENBERGER I. Z. III. 327.

ANNUAIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES BEAUX-ARTS DE BELGIQUE. — BRUXELLES, 1885. 51E ANNÉE. 12°. 535.

ARCHIV FÜR DAS STUDIUM DER NEUERN SPRR. U. LITT., HERAUSG. VON L. HERRIG. — BRAUNSCHWEIG, WESTERMANN. — LXXIII. 8°, 480 und LXXIV. 480.

LXXIII: BILTZ: ÜBER DAS WORT UND DEN BEGRIFF POSSE.

A. RISOP: AIMON DE VARENNES.

G. MICHAELIS: BEMERKUNGEN ZU OTFRID AT LIUTBERTUM.

---

[1] Über Plan, Inhalt, Umfang, Anordnung, Art und Weise dieser Bibliographie habe ich mich ausführlicher I. Z. I. 416 ausgesprochen. Den gelehrten Gesellschaften und Instituten, den Herausgebern verwandter Zeitschriften, den Verfassern und Verlegern, welche durch Einsendung von Exemplaren diese Bibliographie gefördert haben, sage ich hier meinen besten Dank. Von ihrer wohlwollenden Willfahrigkeit hangt ja, was ich bei Kritik dieser Bibliographien nicht zu übersehen bitte, die Vollstardigkeit der letztern ganz ab.

H. Isaac: einige bemerkungen über den unterricht in der engl. gramm. . . .
R. Brandstetter: der Ebingersche vokabularius 1438.
W. Fricke: lateinschrift oder deutsche schrift?
P. Eberhardt: der Lucidaire Gilleberts.
H. Isaac: die Hamlet-periode in Shakspeares leben.
A. Rudolf: kyffhäuser, Tannhäuser, rattenfänger.
LXXIV: F. Davids: über form und spr. der gedichte Thibauts IV. v. champagne.
G. Rudolph: der gebrauch der tempora und modi im anglonorm. horn.
Th. Devidé: K. Vogt und die lateinschrift.
S. Michaelis i. z. III. 347.

---

archiv fur slav. philol. unter mitwirkung von A. Brückner, A. Leskien, W. Nehring herausg. von V. Jagić. — Berlin, Weidmann, VIII. 8°, 676. M. 20.

K. Lugebil: zur frage über zweiteilige und einheitliche sätze.
J. Leciejewski: die spr. des poln. teils des florianer psalters.
C. Jireček: konventionelle geheimsprr. auf der balkanhalbinsel.
J. Baudouin de Courtenay: sprachproben der dialekts von Cirkno (Kirchheim).
J. Gebauer: uber die negation, insbesondere im altböhmischen.
St. Smal Stockij: über die wirkungen der analogie in der dekl. des kleinruss.
L. Masing: studien zur kenntnis des izbornik Svjatoslava v. j. 1073.
J. Kirste: die entstehung der präpos. bezŭ, vŭzŭ, izŭ, nizŭ, prêzŭ und razŭ.
M. Valjavec: mitteil. aus dem kroat. kaj-dialekte.
L. Starostzick: beitr. zur slav. dialektologie.

---

beiträge zur kunde der indogerm. sprr. herausg. von A. Bezzenberger. — Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht. — X. 8°, 348.

H. Collitz: die flexion der nomina mit 3facher stammabstufung im altind. und im griech.
A. Bezzenberger: lat. emo — got. nima.
S. Bugge: beitr. zur erforsch. der etrusk. spr.
G. Meyer: die karier.
A. Bezzenberger: zur litauischen accentuation.
B. Liebich: die kasuslehre der ind. grammatiker vgl. mit dem gebrauch der kasus im aitareya-brâhmaṇa.
Chr. Bartholomae: beitr. zur altiranischen grammatik. iv.
F. Bechtel: parerga.
Chr. Bartholomae: beitr. zur armen. lautlehre.
F. Froehde: etymologien.
S. Lefmann: zur etymologie von leo, löwe.
K. Lugebil: eine ältere form des griech. namens der karier.
A. Bezzenberger: zur žemaitischen grammatik.
E. Wilhelm: zum übergang von der unthematischen in die thematische konjugation.
K. Angermann: Georg Curtius (nekrolog).
S. Bugge i. z. III. 311, Meyer 345.

---

bulletin de l'académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de belgique. — Bruxelles, 1885. 54e année. 3e série, tome IX. 622; X. (984).

---

bureau of ethnology, 3. annual report to the secretary of the Smithsonian institution 1881—82. by J. W. Powell, director. — Washington, 1884. Roy. 8°, LXXIV, 606.

The first part consists of an explanation of the plan and operations of the Bureau . . . Operations have been continued on the plan established in previous years [cf. I. Z. I. 418; II. 278] . . . The work of the Bureau during the year may be conveniently divided into 1. Publications, 2. Field work. 3. Office work . . .

Three papers were published during the year . . . vol. V contributions to north amer. ethnology [cf. I. Z. II. 279].

Field work of Messrs Cushing, Stevenson, V. Mindeleff, Hillers, Gatschet. Mrs. E. A Smith. Dr. W. J. Hoffman.

Office work of Messrs Gatschet, Dorsey, Pilling, Col. Mallery etc.

The second part consists of a series of papers on anthropological subjects.

C. Thomas: notes on certain maya and mexican manuscripts.

W. H. Dall: on masks, labrets, and certain aboriginal customs.

J. O. Dorsey: omaha sociology.

W. Matthews: navajo weavers.

W. H. Holmes: prehistoric textile fabrics of the u. st., derived from impressions on pottery.

— illustrated catalogue of a portion of the collections made during the field season of 1881.

Cf. Thomas.

---

centenary review of the asiatic society of bengal from 1784 to 1883. — published by the soc., Calcutta, 1885, 8°.

part I. Rajendralala Mitra: history of the society. 195.

part II. A. F. R. Hoernle: archaeology, history, literature etc. 216, CIII.

part III. P. N. Bose: natural science. 109, XCVII.

proceedings of the special centenary meeting of the as. soc. of beng. (20).

Es ist namentlich durch Benfey in seiner gesch. der sprachw. 342, 346 ff., 358 ff. ausführlich dargestellt, welche Bedeutung das Bekanntwerden der Ergebnisse altindischer Sprachstudien in Europa für die Entwickelung der neuern Sprachw. gehabt hat. Die Vermittelung dieser Bekanntschaft verdanken wir aber in erster Reihe den Arbeiten der frühesten Mitglieder der as. soc. of beng.

Ich kann mir das Vergnügen nicht versagen, bei dieser Gelegenheit zurückzugreifen auf den I. Bd. der asiatic researches; or, transactions of the soc., instituted in bengal, for inquiring into the history and antiquities, the arts, sciences, and literature of asia. Da findet man die Namen von W. Jones, welcher damals die Seele der Gesellschaft war, von Al. Hamilton, welcher später bei seinem Aufenthalt in Paris Friedr. Schlegel in der Skrspr. unterrichtete, Warren Hastings, Ch. Wilkins u. aa., denen sich später H. Th. Colebrooke, H. H. Wilson etc. anschlossen, welche alle die Gesch. d. Sprachw. mit Achtung nennt. In seinem preliminary discourse spricht sich der damalige Präsident über die Aufgabe der Ges. folgendermaßen aus: If now it be asked what are the intended objects of our inquiries within these spacious limits [of Asia], we answer, man and nature; whatever is performed by the one, or produced by the other. Daß die ind. Sprachw. und Philologie den Löwenanteil dabei erhielt, zeigen schon die Titel der Arbeiten des I. Bandes, von welchen ich einige herausgreife:

W. Jones: a dissertation on the orthography of asiatic words in roman letters.

Ch. Wilkins: an inscription on a pillar near Buddal.

W. Jones: on the gods of greece, italy, and india.

Ch. Wilkins: translation of a skr. inscription at Buddha Gayá.

G. Caul: on the literature of the hindus from the skr.

Von besonderm Interesse sind für uns noch des Präsidenten W. Jones 2. and 3. anniversary discourse, namentlich letzterer (vom 2. Febr. 1786). Hieraus erlaube ich mir hervorzuheben S. 422: The Sanscrit language, whatever be its antiquity, is of a wonderful structure; more perfect than the Greek, more copious than the Latin and more exquisitely refined than either; yet bearing to both of them a stronger

affinity, both in the roots of verbs, and in the forms of grammar, than could possibly have been produced by accident; so strong, indeed, that no philologer could examine them all three, without believing them to have sprung from some common source, which, perhaps, no longer exists. There is a similar reason, though not quite so forcible, for supporting that both the Gothic and the Celtic ... had the same origin with the Sanscrit; and the old Persian might be added to the same family. Vgl. LEIBNIZ i. z. III. 341.

Die CENTENARY REVIEW zeigt nun, daß die Gesellschaft den Prinzipien der Begründer treu geblieben. Der Keim, welcher indischem Boden entsprang, entwickelte sich zu seiner vollen Größe, nachdem er auf europäischen Boden verpflanzt worden, wo viele günstige Umstände zusammentrafen, um sein Wachstum zu fördern. Die Sprachforscher Europas werden stets mit dankbarer Anerkennung auf die Arbeiten der altehrwürdigen AS. SOC. zurückblicken. Die Geschichte derselben im I. T. der CENT. REV. und das 5. Kap. des II. T. nehmen unser besonderes Interesse in Anspruch. Der Inhalt des letztern ist: Sanskrit—Prakrit, Pali—Gaudian: Sindhi, Panjabi, Kashmiri, Hindi and Urdu, Bihari, Bengali, Gipsy, — Indo-Aryan: Kaffiri, Brahui, Baluchi, Pashtu, Chilas, Dardi, Galchah — Aboriginal: Dravidian, Kolarian, Tibeto-Birman, Indo-Chinese, Malayan — Arabic — Persian — General. Vgl. POTT, ZUR LITT. DER SPRACHENKUNDE ASIENS, i. z. II. III.

Die Verdienste der AS. SOC. OF BENG. sind bei Gelegenheit des CENTENARY MEETING (15. Jan. 1884) gebührend gewürdigt worden u. aa. auch in der beglückwünschenden Zuschrift der BERLINer Akademie, welche mit den Worten schließt: 'Möge der Geist, in dem sie begründet wurde, auch in dem neuen Saeculum in ihr fortdauernd in voller Wirksamkeit bleiben!'

CIRCULARS OF INFORMATION OF THE BUREAU OF EDUCATION NO. 2 — 1884. WASHINGTON, 1885. — Cf. ROCKWELL.

DEUTSCHE RUNDSCHAU. HERAUSG. V. J. RODENBERG. XII. Jahrg. 2. u. 3. Heft, 1885.
S. GOLTZ i. z. III. 326.

EVANG. MISSIONS-MAGAZIN. HERAUSG. V. J. HESSE. — BASEL, XXIX, 1885.

LE MUSÉON. REVUE INTERNATIONALE. DIR. C. DE HARLEZ. — LOUVAIN, PEETERS, 1885. — IV. 8°, 674.

G. H. SCHILS: LE VERBE JAPONAIS ET SES FORMATIONS.
C. DE HARLEZ: DU RÔLE DES MYTHES DANS LA FORMATION DES RELIGIONS ANTIQUES.
V. HENRY: L'AFFIXE -SJA DU GÉNITIF DES THÈMES DÉMONSTRATIFS.
J. DE NYEGH: LA NOUVELLE UNIVERSITÉ ORIENTALE D'ANGLETERRE.
J. VON YN: LES ÉTUDES AFRICAINES.
V. HENRY: ESQUISSES MORPHOLOGIQUES III.
Cf. HENRY i. z. III. 333 f.

LITTERATURBLATT FÜR GERM. U. ROM. PHILOLOGIE HERAUSG. V. BEHAGHEL U. NEUMANN. — HEILBRONN, HENNINGER, 1885.

MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE IMP. DER SCIENCES DE ST. PÉTERSBOURG, 1885.

MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS VI. 1. FASC. — PARIS, VIEWEG, 1885. — 8°, 82.

M. BRÉAL: DE QUELQUES MOTS LATINS TIRÉS DU GREC.
L. HAVET: MÉLANGES LATINS.
J. PSICHARI: DOUBLETS SYNTACTIQUES (ὅταν ὄντα ν).
M. BRÉAL: UNE NOUVELLE INSCRIPTION OSQUE.

H. d'Arbois de Jubainville: celtica.
V. Henry: les infinitifs médio-passifs du latin.
J. Loth: britannica.

---

nyare bidrag till kännedom om de svenska landsmålen ock svenskt folklif. tidskrift utgifven på uppdrag af landsmålsföreningarna i Upsala, Helsingfors ock Lund genom J. A. Lundell. — Stockholm, Samson & Wallin.

1884. E: H. Vendell: runömålet.
1885. A: de svenska landsmålsfören. i Upsala, Helsingfors ock Lund 1872—81.
1885. D: M. Klintberg: laumålets kvantitet ock aksent. smärre meddelanden.

---

pädagogisches archiv. — centralorgan für erzieh. u. unterr. in gymn., realsch., u. höh. bürgersch. herausg. v. Krumme. — Stettin, Herrcke & Lebeling, 1885. — XXVII. jahrg., 1. und 2. Heft.

Klinghardt: bericht über die verhandlungen der neusprachl. abteil. bei der 37. vers. d. philol. u. schulm. in dessau 1884 [vgl. i. z. II. 142; III. 337].

S. Breusing i. z. III. 305.

---

philosophische studien herausg. v. W. Wundt III. — Leipzig, Engelmann. — 8°, 691.

G. Th. Fechner: in sachen des zeitsinns und der methode der richtigen und falschen fälle, gegen Estel und Lorenz.
G. O. Berger: über den einfluss der reizstärke auf die dauer einfacher psychischer vorgänge mit besond. rücksicht auf lichtreize.
J. McKeen Cattell: über die trägheit der netzhaut und des sehzentrums.
O. Fischer: psychologische analyse der stroboskopischen erscheinungen.
Ljubomir Nedich: die lehre von der quantifikation des prädikats in der neuern engl. logik.
W. Wundt: über den begriff des gesetzes, mit rücksicht auf die frage der ausnahmslosigkeit der lautgesetze.
D. Selver: der entwickelungsgang der Leibnizschen monadenlehre bis 1695.
P. Starke: die messung von schallstärken.
J. McKeen Cattell: psychometrische untersuchungen.
L. Lange: die geschichtliche entwickelung des bewegungsbegriffs und ihr voraussichtliches endergebnis.
W. Wundt: wer ist der gesetzgeber der naturgesetze?
H. K. Wolfe: untersuchungen über das tongedächtnis.

S. Wundt.

---

rivista di filosofia scientifica diretta da E. Morselli. IV. 3—6.

P. Merlo: gli studii delle lingue.
L. Luciani: studii di psicofisiologia. — caratteri logici da sequire nelle indagini sperimentali sulle localizzazioni cerebrali.
G. Sergi: la psicologia come scienza biologica.
G. Bonelli: individuo e gruppo in biologia.
R. Acanfora-Venturelli: studii di psicofisica. il processo nervoso in rapporto al concetto della sensibilità.

---

romanische studien herausg. von E. Boehmer. Heft 21 (VIII. 3), 1885. — Bonn, E. Weber.

Boehmer: verzeichnis rätoromanischer litteratur. fortsetzung nebst nachtrr. und berichtigungen.
Gartner: die zehn alter, eine rätorom. bearbeit. aus dem 16. jahrh.
— W. v. Humboldt über rätoromanisches, nebst ungedrucktem von Matth. Conradi.
Boehmer: zum prädikatskasus.
— und Gartner: beiblatt.

---

sitzungsberichte der phil.-hist. klasse der kaiserl. akad. d. wiss. — Wien, Gerold, 1885.

S. Reinisch.

---

sitzungsberichte der philos.-philol. u. histor. klasse der k. b. akad. d. wiss. zu München, 1885. — 8°, 458.
Thurneysen: altirische und britische wörter in einer sortes-sammlung der Münchener bibliothek.
Wilh. Meyer: zu Guiraut de Borneils tagelied reis glorios.
A. Spengel: bemerkungen zu Varro de lingua latina.
Ohlenschlager: erklärung des ortsnamen Biburg.

Smithsonian institution: annual report of the board of regents of the Sm. i. showing the operations, expenditures, and condition of the i. for the year 1884. part II. — Washington, 1885, 8°, ix, 458.
G. Brown Goode: report upon the condition and progress of the u. s. national museum in 1884.
O. T. Mason: report of the department of ethnology.
Ch. Rau: report upon the department of antiquities.
scientific papers by O. T. Mason and others.

---

the american journal of philology ed. by B. L. Gildersleeve VI. — Baltimore, 1885. — 8°, v, 545. 3 Doll.
A. C. Merriam: ephebic inscription.
G. H. Balg: the i-sound in english.
M. Bloomfield: etymological notes.
B. L. Gildersleeve: the final sentence in greek.
H. R. Lang: on spanish metaphers. on spanish grammar.
A. M. Elliott: contributions to a history of the french language of canada.
F. D. Allen: greek and latin inscriptions from palestine.
W. D. Whitney: the sis. and sa aorists (6th and 7th aoristforms) in sanskrit.
A. S. Cook: vowel-length in old english.
E. H. Spieker: on the so-called genitive absolute and its use especially in the attic orators.
P. B. Marcou: two points in french style.
H. W. Smyth: the reduction of ei to ī in Homer.
M. Warren: Phillipps glossary.
J. P. Postgate: the ultimate derivation of essay.

---

transactions of the anthropological society of Washington. III. 1885. — 8°, XXII, 204.
L. F. Ward: mind as a social factor.
J. M. Gregory: elements of modern civilisation.

J. O. Dorsey: migrations of the siouan tribes.

W. H. Holmes: evidence of the antiquity of man on the site of the city of Mexico.

E. B. Tylor: how the problems of american anthropology present themselves to the english mind.

D. G. Brinton: on the probable nationality of the mound-builders.

F. A. Seely: the genesis of invention.

J. W. Powell: from savagery to barbarism.

Upsala universitets årsskrift 1884. filosofi, språkvetenskap och hist. vetensk. III. Cf. Aurivillius.

Zeitschrift der d. morgenländ. gesellsch. . . . red. des prof. E. Windisch XXXIX. — Leipzig, Brockhaus, 1885. — 8°, LXVIII, 714.

H. Oldenberg: âkhyâna-hymnen im rigveda.

H. Hübschmann: indoiranisch ul = idg. l-vokal.

J. H. Mordtmann: neue himjarische inschriften.

Th. Aufrecht: strophen von kâlidâsa.

P. Schroeder: phoenizische inschrift aus Tyrus.

Th. Nöldeke: über Mommsens darstellung der röm. herrschaft u. röm. politik im orient.

P. Schroeder: palmyrenische inschriften.

G. Bühler: beiträge zur erklärung der asóka-inschriften.

R. v. Sowa: erzählungen der slowakischen zigeuner.

O. Böhtlingk: bemerkungen zu Bühlers ausg. u. übers. des âpastastambîjadharmasūtra.

— zur indischen lexikographie.

M. Grünbaum: über schem hammephorasch als nachbildung eines arabischen ausdrucks u. über sprachl. nachbildungen überhaupt.

G. A. Grierson: selected specimens of the bihārī language, edited and translated.

Beigegeben: wissenschaftl. jahresbericht über die morgenländ. studien im jahre 1881, F. Hommel: arabien und der islam.

Zeitschrift für ethnologie. organ der Berliner gesellschaft für anthropologie, ethnologie und urgeschichte. red.-kommission: A. Bastian, R. Hartmann, R. Virchow, A. Voss. XVII. — Berlin, Asher, 1885. — 8°, 240, (598).

Alex. Schadenberg: die bewohner von süd-mindanao u. d. insel samal.

A. Bastian: über ethnologische sammlungen.

J. G. F. Riedel: galela und tobeloresen.

J. J. v. Tschudi: das lama . . . in seinen beziehungen zum altperuanischen volksleben.

W. Schwartz: die vermählung der himmlischen im gewitter. ein idg. mythos.

A. Ernst: über die reste der ureinwohner in den gebirgen von mérida.

M. Kulischer: der dualismus der ethik bei den primitiven völkern.

A. Bastian: zur ethnischen psychologie.

Zeitschrift für orthographie, orthoepie und sprachphysiologie. — organ des deutschen orthographie-reform-vereins. herausg. v. W. Vietor. V. jahrg. Rostock, Werther, 1885. — 8°, 48.

G. Michaelis: über die theorie der zischlaute.

E. Lohmeyer: zur aussprache des altgriechischen.

S. Michaelis i. z. III. 347.

ZEITSCHRIFT FÜR ROMANISCHE PHILOLOGIE HERAUSG. VON G. GRÖBER. IX. — HALLE, NIEMEYER, 1885. — 8°, IV, 436.

SUPPLEMENT: BIBLIOGRAPHIE 1881 V. W. LIST. 8°, 153.

W. HAMMER: DIE SPR. DER ANGLONORM. BRANDANLEGENDE.
W. MEYER: ZU DEN AUSLAUTGESETZEN.
— BEITRÄGE ZUR ROMAN. LAUT- UND FORMENLEHRE.
B. KRAUSE: DIE BEDEUTUNG DES ACCENTS IM FRANZ. VERSE FÜR DESSEN BEGRIFFL. INHALT.
A. TORLER: PROVERBIA QUE DICUNTUR SUPER NATURA FEMINARUM.
C. DESCURTINS: EINE ALTINDISCHE REIMCHRONIK.
A. REIFFERSCHEID: ÜBERSICHT DER AKAD. THÄTIGKEIT VON FR. DIEZ.
A. GASPARY: DIE ENTWICK. DER FAKTITIVEN BEDEUTUNG BEI ROMAN. VERBEN.
J. ULRICH: MIT DEM SUFFIX -IC- ABGELEITETE VERBA IM ROMAN.
A. HORNING: ZUR KUNDE DES NEUWALLONISCHEN.
— ZUR KUNDE DER ROMAN. DIALEKTE DER VOGESEN UND LOTHRINGENS.
L. HIRSCH: LAUT- UND FORMENLEHRE DES DIALEKTS VON SIENA.
H. TIKTIN: ZUR STELLUNG DER TONLOSEN PRONOMINA UND VERBALFORMEN IM RUMÄN.
W. MEYER: FRANKO-ITALIENISCHE STUDIEN.

ZEITSCHRIFT FÜR VÖLKERPSYCHOLOGIE UND SPRACHW. HERAUSG. VON LAZARUS UND STEINTHAL. XVI. — BERLIN, DUMMLER, 1885. — 8°, IV, 484.

H. SIEBECK: DAS VERHÄLTNIS VON LEIB UND SEELE.
C. G. BÜTTNER: DIE TEMPORALFORMEN IN DEN BANTUSPRR.
W. SCHUPPE: SUBJEKTLOSE SÄTZE (MIT BESOND. RÜCKS. AUF MIKLOSICHS SUBJEKTL. S. [VGL. I. Z. I. 472]).
H. BAYNES: WHO ARE THE CHINESE?
K. BRUCHMANN: EINE NEUE AUFLAGE DER ZUFALLSTHEORIE [GUMPLOWICZ: DER RASSENKAMPF, VGL. I. Z. I. 452].
I. GOLDZIHER: ÜBER GEBÄRDEN- UND ZEICHENSPR. BEI DEN ARABERN.
E. KOVÁŘ: ÜBER DIE BEDEUTUNG DES POSSESS. PRON. FÜR DIE AUSDRUCKSWEISE DES SUBSTANTIV. ATTRIBUTS.
A. KLEIN: ÜBER BEDEUTUNG DER ETYMOLOGIE FÜR DIE JURISPRUDENZ.

S. BAYNES I. Z. III. 303, BÜTTNER 313, GOLDZIHER 326.

II. EINZELNE WERKE.

Abel K.: gross- und kleinrussisch, aus Ilchester-vorlesungen über vgl. lexikographie gehalten an der universität Oxford. übers. v. R. Dielitz. — Leipzig, Friedrich, 1885. — 8°, vi, 140. M. 6.

Das engl. Original habe ich in der Bibliogr. für 1883 i. z. I. 423 besprochen. Die deutsche Übersetzung gibt zu besondern Bemerkungen nicht Veranlassung.

Adam L.: le taensa a-t-il été forgé de toutes pièces? — Paris, Maisonneuve fr. & Leclerc, 1885. — 8°, 22.

— dom Parisot ne produira pas le ms. taensa. Paris, Maisonneuve fr. & Leclerc, 1885. — 8°, 13.

In ersterer Schrift beantwortet Vf. Brintons von mir i. z. III. 307 angezeigte Kritik. Er veröffentlicht darin Briefe, welche zwischen ihm und den Parisot wegen des Ms. gewechselt worden, und sucht die Bedeutung der Gründe abzuschwächen, welche Brinton gegen die Echtheit des Werkes über das Taensa angeführt hat.

Die andre Schrift, ein Schreiben des Vf. an V. Henry, enthält weitere Briefe zwischen Adam einerseits und Parisot wie dessen Vorgesetzten, Ch. Couturier (abbé de Solesmes) anderseits. In einem Briefe scheint Parisot feststellen zu wollen S. 9: que j'ai possédé autrefois ces mss.; qu'à votre demande, sur la fin de l'impression, j'offrais de vous les faire parvenir sauf à ajourner un peu la publication; qu'ils se sont égarés depuis et que je n'ai pu les retrouver; qu'il n'est point trop malaisé d'expliquer la disparition des mss. dont on a fait, par une publication imprimée, l'usage auquel ils devaient naturellement servir.

Adam beruft sich schließlich auf das Urteil von Friedr. Müller (vgl. i. z. III. 351).

Almkvist H.: die bischari-spr. tū-beḍāwie in nordost-afrika. — I. einleitung. grammatik, 1881; 4°, v, 302. — II. wörterbuch, 1885; 4°, v, 114.

Die hohe Bedeutung der Bedjaspr., von welcher das Bischari als der reinste Typus gilt, ist namentlich durch Lepsius gewürdigt worden, zuerst in seinem Berichte aus Ägypten an das preuß. Ministerium (vgl. i. z. II. S. xviii f.) und später in seiner nub. gramm.. Vorw. S. i und Einl. S. cxxi—cxxxvi. A. sammelte den Stoff zu vorliegendem Werk auf einer achtmonatlichen Nilreise 1877/78; in der Hauptsache hatte er es dabei freilich auf das Nubische abgesehen, worüber er eine Arbeit in Aussicht stellt (vgl. mittlerweile Reinisch, die nubaspr., 1879; und Lepsius, nubische gramm., 1880).

In der Einleitung gedenkt Vf. zunächst der frühern Arbeiten über das Volk der B. (S. 2 f.), untersucht dessen Namen (9 ff.), Ursprung (14 ff.), seine verwandtschaftlichen Beziehungen, zu deren Feststellung neben anthropologischen auch sprachwissenschaftliche Kennzeichen heranzuziehen seien (17 ff.). 19: 'Bis auf weiteres dürfte somit nach meinem Dafürhalten der Name Bedja nicht anders aufzufassen sein als, im Einklang mit seiner ursprünglichen Anwendung bei den Arabern, wie eine sprachlich gemeinschaftliche Benennung für alle die Stämme, welche von Hause aus to-beḍāwie als ihre Mutterspr. reden oder geredet haben, für dessen reinsten Typus wir einstweilen die Bischarispr. gelten lassen müssen.' 20 ff. werden die sprachl. Vorarbeiten besprochen und zwar Worterverzeichnisse 21 ff., grammatische Arbeiten 24 ff. Hier wird namentlich das Verdienst von

LEPSIUS anerkannt, in dessen nachgelassenen Papieren, wie EBERS mitteilt (I. Z. II. S. XIX), wichtige Notizen über die Spr. der Bisch. zu finden sind; zu einer Veröffentlichung scheint nichts davon gelangt zu sein, abgesehen von den Bemerk. im LING. ALPH. (1855) und STAND. ALPH. (1863). Über seinen eignen Beitrag in vorl. Arbeit bemerkt A. 32: 'daß man auf den nachfolg. Seiten nicht eine bis in alle Einzelheiten vollständige Grammatik der Bischarispr. zu erwarten hat, wenn eine solche überhaupt bei der ersten Bearbeitung einer Spr., die keine Spur von Schrift oder Litteratur besitzt, jemals denkbar ist. Natürlich ist es die Darstellung der Syntax, wo sich ein solcher Mangel am meisten fühlbar macht.'

Es folgt 35—302 die **Grammatik** und zwar I. 'beschreibender Teil'. Zur Schrift wird 37 bemerkt, LEPSIUS habe mehrmals die Ansicht ausgesprochen und zu beweisen gesucht, 'daß die sog. meroitischen Inschriften in der Sprache der Bedja abgefaßt seien; so würden demnach die demotisch aussehenden Zeichen derselben eben die Schriftzeichen der Bedja sein. Wie dem auch sei, heutzutage besitzen die Bedjavölker weder Schrift noch Inschriften oder Litteratur in ihrer eignen Spr.' Die Laute werden klar beschrieben und in einfacher Weise transskribiert, wobei dem Vf. die Darstellung in LEPSIUS STAND. ALPH. zu gute gekommen. Nur 2 Einzelheiten finden meinen Beifall weniger: ' und h, nach der Beschreibung des Vf. in meiner Bezeichnung *ʔ* und *ḥ*, sind vom Vf. unter den 'tön.' Lauten angeführt, während doch im Augenblick, wo die Stimmbänder für *ʔ* geschlossen und für *ḥ* verengt werden, die Stimmbänder nicht 'tönen' können. Dagegen überzeugen mich vollkommen des Vf. Bemerkungen 41 ff. über 'u-haltige Gutturale', d. h. labialisierte Hinterzungen-Schlußlaute (I. Z. I. 160), sowie über das Schwanken der Artikulationsstelle für *ṣ̌*, welches nicht nur für verschiedene Sprr., sondern auch bei dem Einzelnen je nach den verschiedenen Nachbarlauten sich zeigt. Unter den Lautgesetzen verdient besondere Aufmerksamkeit, was Vf. über Kürzung, Indifferenzierung und Schwund unbetonter Vokale sagt. Über die 'Accentverhältnisse' ist Vf. 55 weniger sicher.

Im 2. Abschnitt über die Formenlehre spricht Vf. sich zuerst über das grammatische Geschlecht der Substantive und sein Verhalten zum natürlichen Geschlecht aus (ein Neutrum fehlt in der Spr.); ferner über Kasus und Postposition (73), sowie über die Deklination im allgemeinen (74); über die quinare Zählmethode (82); über die formelle Unterscheidung von männl. und weibl. Geschlecht bei der 2. und 3. Person; über das Verb 123: 'Das bedawische Verb hat 2 Hauptformen, Affirmativ und Negativ; 3 Genera, Aktiv, Passiv und Kausativ; 2 Numeri, 3 Personen, von welcher die 2. und 3. im Sing., aber nicht im Plur. nach dem Geschlecht in je 2 Formen zerfallen; 3 Haupttempora, Präsens, Perfekt und Aorist und 3 durch Zusammensetzung gebildete Nebenzeiten, Plusquamperfekt, 1. und 2. Futur. Hinsichtlich der Zahl der Modi bin ich etwas unsicher, wie die Formen am richtigsten aufzufassen seien.' Es ist zu beachten, daß Vf. hier wie an andern Stellen (vgl. namentlich 32 f.) Ungewißheiten im einzelnen seinerseits offen eingesteht; um so mehr Vertrauen dürfen wir zu der Arbeit im ganzen hegen. 128: 'In Bezug auf die Formenbildung der beiden übrigen einfachen Tempora, des Präs. und des Perf., teilen sich . . . die Verben in 2 große Klassen, die rein afformativische und die hauptsächlich präformativische.' Das Verb nimmt den Löwenanteil in der Grammatik in Anspruch. Kürzer werden die Satzfügung (246 ff.) und die Wortbildung (274 ff.) behandelt.

Der II. vergleichende Teil der Grammatik ist noch zu erwarten.

Zu dem **Wörterbuch** hat Vf. ungefähr 1700 Wörter selbst gesammelt, demselben aber auch die meisten Wörter der frühern Wörtersammlungen der Spr. einverleibt. Die Wörter sind auf ihre Stammform zurückgeführt. Bei jedem Nachschlagewort kommt zunächst in eckiger Klammer, soweit möglich, die Herleitung, dann die deutsche und zur Kontrolle die arabische Übersetzung. Den von Vorarbeitern übernommenen Wörtern ist ein Stern und der Name des Gewährsmanns beigefügt. Auf das bischari-deutsche Wörterb. (1—68) folgt ein deutsch-bischarisches (69—97) und ein arabisches Wortverzeichnis (99—113). Vgl. POTT I. Z. III. 259.

AURIVILLIUS E.: GRAMMATICAE SVECANAE SPECIMEN UTGIFVET AF G. STJERNSTRÖM. — UPSALA UNIVERS. ÅRSSKR. 1884 FILOS., SPRÅKV. OCK HIST. VET. III. LUNDSTRÖM. — 8°, 153.

Die ersten Versuche die Gesetze einer Spr. darzustellen verdienen vorzugsweise die Aufmerksamkeit nicht bloß derjenigen, welche die betr. Spr. studieren, sondern der Sprachforscher überhaupt. In seiner Vorrede vom Jahre 1684 spricht Vf. sich über seine Gesichtspunkte bei Bearbeitung der

vorliegenden schwed. Gramm. S. 4 folgendermaßen aus: Id vero hic ante omnia monitu necessarium videtur, me in hisce praeceptis consignandis praecipue attendisse ad linguam nostram, qualis hodie est in usu, in eaque communem melioremque dialectum, in publicis instrumentis, nec non aliis accuratioribus impressis scriptisque libris, inque his praesertim Sacrorum Bibliorum versione, receptam et observatam: cum id publice privatimque majoris videbatur fore usus, quam, obsoletarum quoque, minusque aut nihil hodie usitatarum flectionum et constructionum regulas ubique inspergendo, linguae nostrae praecepta, non peregrinis modo, sed et ipsis indigenis impeditiora, partim et inutilia reddere. Nach der Orthographie wird die Prosodie und von der Etymologie der Artikel, das Nomen, Pronomen und Verbum bis zur 1. Konjugation behandelt.

Ayer C.: grammaire comparée de la langue française 4. éd. — Bale, Georg, 1885. — 8°, XIV, 709.

Die historisch vgl. Methode, welche Diez zuerst mit Meisterhand auf dem Gebiet der roman. Sprr. geübt. wandte Vf. auf die franz. Spr. in mehreren Artikeln an, welche er unter dem Titel phonologie franç. 1846—1855 in der Émulation de Fribourg veröffentlichte. Seine grammaire franç. erschien zuerst 1851 und hat sich durch eine Reihe von mehr und mehr erweiterten und verbesserten Auflagen als ein für den höhern wissenschaftlichen Unterricht der franz. Spr. nützliches Buch bewährt, wie in Deutschland namentlich Mätzners franz. grammatik. Vf. hat die Vollendung der von ihm vorbereiteten 4. A. nicht mehr erlebt; die Herausg. ist von Dessoulavy besorgt und eine kurze Lebensgeschichte des Verstorbenen beigefügt.

Die Richtung, welche Vf. in seiner Gramm. befolgt, spricht sich in folgendem Schlußsatz seines 1. § S. 3 aus: La grammaire tient surtout compte de l'état actuel de la langue; mais l'usage présent dépend de l'usage ancien, et la plupart des faits grammaticaux ne s'expliquent que par leur comparaison avec les formes anciennes. L'étude de la grammaire doit donc s'appuyer constamment sur l'histoire de la langue, qui seule peut donner la raison des règles et rendre compte des exceptions.

Zur Einleitung einiger allgemeiner Bemerkungen über die vom Vf. mit größter Ausführlichkeit behandelten Phonologie spricht er sich auch über den Begriff der Artikulation aus und definiert diese als action des organes de la parole, aber nicht bloß in physiologischem, sondern auch in psychologischem Sinne: il n'y a que l'homme qui puisse articuler des sons, parce que dans l'homme seul l'action des organes de la parole est en liaison organique avec l'action de penser. L'articulation est donc le caractère essentiel du langage humain [3]. Der allgemeine, physiologische Teil der Phonologie entspricht nicht mehr dem Stand dieser Wissenschaft; besser ist die historische Behandlung der franz. Laute gelungen. Im übrigen möchte ich den Abschnitt über die Wortbildung hervorheben. Jedenfalls sollte das reichhaltige Buch in der Lehrerbibliothek höherer Schulen nicht fehlen.

Bahder K. von: die deutsche philologie im grundriss. — Paderborn, Schöningh, 1883. — 8°, XVI, 456. M. 6.

Das vorliegende Buch ist eine zunächst sachlich und im kleinern geographisch, bzhw. zeitlich geordnete Bibliographie der deutschen Philologie. Der Vf. hat den Begriff der d. Philol. zwar im weitern Sinne genommen, doch sich gewisse Beschränkungen in der vorliegenden Sammlung erlaubt: so ist die Bibliogr. der einzelnen Litteraturdenkmäler nicht mit aufgenommen, auch ist in den litteraturgeschichtlichen Abschnitten die neuere Periode und die mundartliche Litteratur ausgeschlossen. Vf. hat nach dem Muster des bibliogr. Grundrisses von Hoffmann v. Fallersleben (1836) gearbeitet, dessen Titel und dessen Einteilung er im ganzen angenommen hat; der Umfang aber ist hier durch Aufnahme der Volkskunde und Altertümer erweitert worden. Demnach gestaltet sich die Anordnung des Vf. folgendermaßen:

I. Einleitung: A) Begriff, B) Geschichte der d. Philol. C) Hilfsmittel.

II. Sprache: Einleitung. a) Spr. und Sprachw. im allg. b) Physiologie der Spr. c) Ursprung und Entwickelung der Spr. d) Vgl. Sprachforschung. e) Geschichte der d. Spr. f) Mischsammlungen sprachl. Inhalts.

A) Grammatik. B) Wortforschung. C) Mundarten (ober-, mittel-, niederdeutsche — die Niederlande eingeschlossen —).

III. Litteraturgeschichte.
IV. Volkskunde.
V. Altertümer.

Benutzt hat Vf. außer HOFFMANNS Bibliogr.: HERMANNS BIBLIOTHECA GERMAN. (1878), BARTSCHS Bibliogr. in der GERMANIA (1862 ff.). Bibliotheken, Fachzeitschriften. Eine eingehende Inhaltsangabe vorn und ein Autorenregister (z. T. mit biographischen Bemerkungen) am Schluß erleichtern das Nachschlagen. So wird die mühevolle Arbeit den Lehrern und Studierenden der germanischen Philologie und auch weitern Kreisen sich gewiß nützlich erweisen, auch denen, welche vielleicht eine vollständigere Bearbeitung des ganzen Gebiets, eine andre Anordnung, Weglassung von diesen und Aufnahme von jenen Einzelwerken wünschen sollten. Besonders anerkennen möchte ich meinerseits das Interesse für die allg. Sprachw., welches Vf. durch die betr. Bibliogr. S. 60—67 bekundet.

BARTSCH K.: DIE BRÜDER GRIMM. — FRANKFURT A. M., LITTERARISCHE ANSTALT RÜTTEN & LOENING, 1885. — 8°, 31. M. 0.60.

Vf. hat hier in erweiterter Gestalt die Festrede herausgegeben, welche er am 4. Jan. 1885, dem hundertsten Geburtstag von JAKOB GRIMM, in dem Geburtsort der Brüder, HANAU gehalten hat. Er feiert ihre treue, edle Geschwisterliebe und entwirft zunächst ein Lebens- und Charakterbild derselben, wobei namentlich ihr herrliches Gemüt in den Vordergrund gestellt wird; sodann werden die Werke besprochen, welche die Brüder gemeinsam schufen, daneben auch ihre wichtigsten andern Schriften erwähnt. Am Schluß faßt Vf. Art und Charakter der Brüder in folgenden Worten zusammen S. 29: 'Beiden gemeinsam ist der feine dichterische Sinn, das tiefe Verständnis für das Wesen der Poesie. Aber bei WILHELM ist es mehr eine rezeptive Fähigkeit, bei JAKOB in hohem Grade produktive Begabung . . . W. war eine von edlem Maß beherrschte Natur eigen; kühnes Wagen war nicht seine Sache . . . J. GR. ist ein kühner Eroberer im Reiche des Geistes, siegreich vordringend in unentdeckte Länder . . . In einem aber gleichen sich beide ganz; in der reinen Liebe zum Vaterlande. Ihr Glaube an die Zukunft unsers Volkes war unerschütterlich.'

Das so ansprechende Bild der Brüder, welches den I. Bd. des D. WÖRTERBUCHs schmückt, ist der Schrift beigegeben, deren Reinertrag für das Denkmal in HANAU bestimmt ist (vgl. den Aufruf I. Z. I. 500).

BAYNES H.: WHO ARE THE CHINESE? — LAZ.-STEINTH. ZTSCHR. XVI. 297—308.

299: The only way of satisfactorily answering these questions is by national and international linguistic analysis. In dissecting words we are in reality writing the history of civilisation . . . For, intellectuality and language only admit and induce forms which are mutually correspondent [W. v. HUMBOLDT]. Applying this to the Chinese, we are surprised to find that the principle which shows itself in their practical life, that, namely, of indifferentiated unity, is also the principle of their speech . . . Position and intonation decide the meaning of the sentence. But, what is the origin of the 'seń or tones? Darauf läßt Vf. DOUGLAS antworten: Infolge von Sprachmischung seien Kürzungen der Wörter und als Ersatz die 'seń eingetreten. 'By the movements of the organs of speech, and the ordinary principle of equilibrium, the place of these decayed articulations has been supplied by differences of tone in the pronunciation of the vowels, a system which, by the facility it gives for the economy of language, has received a full development.' Man vgl. schon LEPSIUS: CHIN. U. TIBET. LAUTVERH., BERL. AK. 1860.

Vf. geht dann auf chinesische Paläographie ein, welche auf vollere Formen der Wörter hinweise und auf eine Verwandtschaft mit der uralaltaischen Sprachfamilie. Vf. vgl. speziell akkadische und chinesische Wörter und sucht auch anderweitig die folgende Hypothese von DE LACOUPERIE zu stützen: that before their emigration to the far East, the Chinese Bak families had borrowed the pre-cuneiform writing and elements of their knowledge and institutions from a region connected with the old focus of culture of Susiana. An weitern Ergebnissen der Forschungen von DE LAC. werden vom Vf. hervorgehoben S. 306:

1. The writing was communicated with all its peculiarities and complexity of ideograms and phonetics, the latter keeping their sounds, and the former receiving sometimes new appellations in the language of the borrowers according to their picture-meaning.

2. The characters were still in the plastic stage which allows a certain range of alterations and occasional variations for the facility of the compound characters. A comparative analysis of the compounds in the early Cuneiform caracters discloses this parallel fact, and it is a feature of the so-called Hittite characters, which on the inscriptions are modified according to their position as opposed to the rigidity of the Egyptian hieroglyphics more early crystallised.

3. Many characters were still pictographic, but a great number had lost their original hieroglyphic shape and had assumed apparently arbitrary forms.

4. The writing hat not been drawn at first by an oblique eyed people.

5. The facing process, upwards or downwards, of drawing the pictographic characters, had been preferred as often as possible to the profile process (Egyptian and Hittite) probably to avoid the boustrophedon.

6. At the time of its propagation to the Chinese Bak families, the pre-cuneiform writing was disposed in horizontal lines, but it had been written previously horizontally and vertically, according to the size of the characters as in Egyptian and so-called Hittite hieroglyphs.

7. The borrowers, perhaps in imitation of the knotted cords and notched rods previously used by them, disposed the writing in vertical lines instead of horizontal, and for that purpose had to put up the characters single a compound not easy to disintegrate, which had too much width for the regularity of the lines. The putting-up of the pictographic characters was ruled by the figure of their subject.

8. In the script borrowed, the characters were used phonetically in the formation of compounds, without neglecting their ideographic values, which were taken into account and ruled their selection; their reading was from left to right or from top to bottom.

Vf. schließt: We have thus answered the question with which we started. The early leaders of the Chinese borrowed their culture from Elam, that confederation of states of which Susa was he chief town, and the Kussi the chief population.

Bezzenberger A.: lettische dialektstudien. — Göttingen, Vandenhoeck & R., 1885. — 8°, 180.

'Ergebnisse einer Reise durch das lettische Sprachgebiet', sagt Vf. S. 1. 'welche ich in der Absicht, ein selbständiges Urteil über die dialektische Lagerung der lettischen Spr. zu gewinnen, im Sommer 1882 ausgeführt habe'. Die Reise wurde in Gesellschaft von Pastor Bielenstein und Professor L. Stieda begonnen, denen das Buch auch gewidmet ist. Vf. gibt zunächst Texte (7—65); dann Untersuchungen und grammatische Bemerkungen (67—165). 67: 'Die lettische Spr. des kurländischen Oberlands, des polnischen Livlands und der hieran grenzenden Bezirke Livlands erinnern, teils durchaus teils stellenweise, so vielfach und so überraschend an das Litauische, daß die Frage, ob in ihr etwa ein Übergangsdialekt (im Sinne J. Schmidts) vom Litauischen zum Lettischen vorliege. nicht zu umgehen ist.' Nach eingehender Untersuchung dieser Frage kommt Vf. zu folgender Antwort 78: 'Es hat sich also nichts gefunden, das die etwaige Annahme, daß die südöstl. und östl. Mundarten der lett. Spr. die "organische Vermittelung" zwischen dieser und dem Litauischen bilden, zu beweisen geeignet ist.' Einen Hauptgegenstand der Bemerkungen bilden die Umlautserscheinungen. Der letzte Teil enthält Lexikalisches (167—179).

Bremer O.: germanisches ē. I. die lautgesetzliche entwickelung des idg. ē in den ältesten germ. sprr. — Leipz. dr.-diss. 1885. — 8°, 41.

I. Spontaner Lautwandel.
  A. in betonter Silbe.
    1. Urgermanisch. Dem idg. ē habe wohl ein urgerm. offenes ē entsprochen (6).
    2. Gotisch. 'Das urgerm. offene ē ist im Got. zu einem geschlossenen geworden, welches schon früh eine starke Färbung nach ī hin erhielt' (7). 'Grund, vom akustischen Standpunkt aus: eine Neigung zur Tonerhöhung, vom physiologischen Standpunkt aus: eine Neigung zur Verengung der bei der Hervorbringung des Lautes wirkenden Mundteile' (11). 'Eine ganz genaue Parallele aber zu dem besprochenen got. Lautwandel findet sich im Engl., in welchem das ags. offene ē (geschrieben ǣ) zu einem geschlossenen und weiter zu ī (geschrieben ee) verschoben ist' (12).

3. Altnordisch. 4. Anglofriesisch. 5. Althoch- und Altniederdeutsch.
B. in nichtbetonter Silbe.
Die Arbeit erscheint vollständig in BEITR. ZUR GESCH. D. D. SPR. U. LITT. XI.

BREUSING H.: GEDANKEN ÜBER DIE STELLUNG DER GRAMMATIK IM FREMDSPRACHLICHEN UNTERR. — PÄDAG. ARCH. XXVII. 1—19. — STETTIN, HERRCKE & LEBELING.

Vf. unterscheidet die Fähigkeit des Verständnisses von der des Gebrauchs einer Spr. als aufeinander folgende Stufen in einer und derselben Entwickelung, welche auf Associationen beruhe. Bei der Erlernung der Mutterspr. sei der natürliche Vorgang von Wort durch die Anschauung zur Deutung, zum Verständnis. 'Nun beginnt auch das Wort sich zur Vorstellung zu finden, erst zögernd, tastend, unter Fehlgriffen, durch die Wiederholung allmählich sicherer', bis die Ausübung auch ohne Reflexion gelinge. Und dies gelte auch für die Erlernung einer zweiten Spr. Insofern die Vorstellung nunmehr als bekannt vorauszusetzen sei, werde der Weg vom Wort zur Vorstellung erleichtert, der von der Vorstellung zum Worte erschwert; der sich ungerufen einmischende Ausdruck der Mutterspr. wirke hemmend. Eine Erleichterung des Verständnisses finde im Satze statt; eine gleiche Erleichterung für den Gebrauch der fremden Spr. gebe es nicht. Die Antwort auf die Frage, ob man bloß das Verständnis einer fremden Sprache anstreben solle, oder auch den Gebrauch, sei je nach dem Zweck der Erlernung und nach der dazu bestimmten Zeit zu geben. Danach habe sich auch die Methode zu richten.

Vf. kommt nach diesen allgemeinen Bemerkungen, dem bessern Teil des Aufsatzes, auf den Sprachunterricht der höhern Schulen zu sprechen und bedauert den darin noch immer zu findenden Dualismus, insofern Grammatik und Lektüre unter sich in gar keinem organischen Zusammenhang stehen. Wie man neuerdings empfohlen habe, den fremdsprachl. Unterricht zuerst an fremdsprachl. Text anzuknüpfen, so müsse auch die Grammatik 'vom Gegebenen ausgehend zuerst das Verständnis anstreben' (8). 'Das Verständnis werde erzielt bei dem Zusammenhang der Lektüre, die Regel werde hinzugefügt bei Gelegenheit der Übung im Gebrauch der Spr. Dann entsprechen die beiden Teile des Unterrichts den natürlichen 2 Stufen der Sprachaneignung' (13). Doch wohl nicht so ganz, wie der Vf. meint, denn bei natürlicher Sprachaneignung kann von einem so äußerlichen Hinzufügen der Regel nicht die Rede sein. Wird zu der natürlichen Spracherlernung der Mutterspr., welche, wie J. GRIMM sehr richtig sagt, ohne Regel [durch Nachahmung] erzielt wird. Sprachbildung angestrebt, dann ist dem Lernenden das Gesetzmäßige des ihm geläufigen Sprachstoffs induktiv zum Bewußtsein zu führen, am besten so, daß er angeleitet wird, es selbst darin zu finden. Daran kann sich dann in höhern Schulen in möglichst natürlicher und entsprechender Weise der fremdsprachl. Unterricht anschließen. Bei dieser Methode werden sich Lektüre und Grammatik zu organischer Einheit verbinden lassen. Wie Vf. nach seiner Weise die Vereinheitlichung zu verwirklichen denkt, habe ich leider nicht verstehen können. Erst gegen Ende kommt er zu seiner Hauptfrage S. 14: 'Und die Stellung der Grammatik in dem Lehrplan und der Prüfungsordnung? Nun, wenn die grammatischen Kenntnisse auf dem angedeuteten [!] Wege, stets an der Hand des nächsten Bedürfnisses [nicht zu vergessen, nach dem Vf. bei den Übungen im Gebrauch], angeeignet worden sind, dann ist die Mühe wahrlich nicht groß, sie übersichtlich zusammenzustellen.'

BREYMANN H.: FRANZ. GRAMMAT. FÜR DEN SCHULGEBRAUCH. I. T.: LAUT-, BUCHSTABEN- UND WORTLEHRE. — MÜNCHEN, OLDENBOURG, 1885. — 8°, VIII, 95. M. 1.

Vf. wendet dem Sprachunterricht besondere Aufmerksamkeit zu. In der Bibliogr. I. Z. II. 298 habe ich über 3 denselben betreffende Arbeiten vom Vf. berichtet und für den nächsten Bd. liegen mir bereits 2 weitere Veröffentlichungen derart von ihm vor. Ich erwähne sie in der I. Z., weil in ihnen ein Fortschritt der Methode nicht zu verkennen ist. Da das vorliegende Heft nach denselben Grundsätzen gearbeitet ist wie die von mir bereits besprochene FRANZ. ELEMENTARGRAMM., so kann ich hier davon absehen, auf den Inhalt im einzelnen einzugehen, zumal eine größere Anzahl meiner frühern Bemerkungen auch für die vorliegende Arbeit noch zutreffen; möchte aber im allgemeinen noch bemerken: auch was das Zeitwort anlangt, bin ich nicht der Ansicht des Vf., 'daß man den Schüler zunächst die Formen und Paradigmen memorieren . . . lasse.' Nicht aus den Paradigmen, sondern aus der Spr. selbst sollte er die Formen erlernen; später aber nach einer systematischen Grammatik ergänzen und wiederholen.

Breymann H.: wünsche und hoffnungen betreffend das studium der neuern sprr. an schule und universität. — München, Oldenbourg, 1885. — 8°, 52. M. 1.20.

Während man früher oft zu einseitig entweder die theoretisch-wissenschaftliche oder die praktische Seite hervorgehoben, betont Vf. mit Recht, daß das Ziel der neusprachlichen Universitätsbildung ein doppeltes, ein theoretisches und zugleich ein praktisches sein müsse. Beide Ziele würden durch Vorlesungen und Seminare erreicht; doch bedürfe es dazu: '1. gesonderter Professuren für Franz. und Engl., 2. einer ausreichenden Zahl von Dozenten . . ., 3. einer gründlichen Vorbildung der Studierenden, 4. zweckentsprechend eingerichteter Staatsprüfungen, 5. zahlreicher Reisestipendien.' Die Ratschläge des Vf. sind im ganzen sehr beherzigenswert; sie sind teils aus seiner eignen Erfahrung, teils aus Schriften von Fachgenossen geschöpft. Es wird u. a. von Stengel, päd. arch. 1881, xxiii. 38 zitiert: 'Für die möglichst weitgehende praktische Fertigkeit der neuere Sprr. Studierenden müßte von universitätswegen eifrigst Sorge getragen werden; statt dessen geschieht bis jetzt entweder nichts oder doch nur Unzureichendes.' Dazu bemerkt Vf. 30: 'daß auf der Universität das Hauptgewicht auf die wissenschaftliche, die philologisch-historische Seite der neusprachl. Studien gelegt werden muß.' Wie ist nun dieses doppelte Ziel ohne Überbürdung zu erreichen? Vf. antwortet: 'Meines Erachtens dadurch, daß man 1. die beiden Fächer trennt, also statt eines Examens "in den neuern Spr." ein "Examen in franz." und ein "Examen in englischer Philologie" einrichtet; 2. die Vorbildung, welche die Studierenden vom Gymnasium zur Univ. mitbringen, hebt . . .; 3. das an manchen Universitäten noch bestehende Triennium in ein Quadrennium verwandelt.' Danach würden sich als die natürlichsten Verbindungen von Prüfungs- und Lehrfächern ergeben: entweder

A) Hauptfach: Franz. Philologie; Nebenfächer Lateinisch und Engl. oder

B) Hauptfach: Engl. Philologie; Nebenfächer Deutsch und Franz. (vgl. S. 32).

Brinton D. G.: the philosophic grammar of american languages, as set forth by W. v. Humboldt; with the translation of an unpublished memoir by him on the american verb. — Philadelphia, 1885. — 8°, 51.

Das Unternehmen des Vf., seine Landsleute mit den Hauptzügen Humboldtscher Sprachphilosophie näher bekannt zu machen, ist sehr verdienstlich. Vf. verbirgt sich die Schwierigkeiten nicht und beschränkt seine Aufgabe S. 4: I would not have it understood that I am presenting a complete analysis of Humboldt's linguistic philosophy. This is far beyond the scope of the present paper. It aims to set forth merely enough of his general theories to explain his applications of them to the languages of the American race. Diesen nähern Zweck dürfte Vf. wohl erreicht haben. Nur in zwei, allerdings sehr wichtigen Punkten befriedigt die Darstellung der Ansichten Humboldts nicht, nämlich betreffs der innern Sprachform (16) und der Einteilung der Sprr. (21); freilich haben diese beiden Punkte den Erklärern Humboldtscher Sprachphilosophie von jeher besondere Schwierigkeiten gemacht. Dafür verdienen die § 12—14: nature of incorporation, psychological origin of incorporation, effect of incorporation on compound sentences unsre besondere Aufmerksamkeit. S. z. B. S. 24: This incorporative plan, which may be considered as distinctive of the American stock of languages, is explained in its psychological origin by Humboldt as the result of an exaltation of the imaginative over the intellectual elements of mind. Man vgl. hierzu meine Besprechung von Byrne i. z. III. 314 f.

Der ins Engl. übersetzte und hier zum erstenmal veröffentlichte Aufsatz Humboldts behandelt: Verbal forms classified as they indicate the notion of Being:

I. When the notion of Being is expressed independently [31].

II. The notion of Being is incorporated with the verb as an auxiliary [37].

III. The notion of Being is present in the verbal form only in idea [41].

Der Aufsatz schließt 49: Those [nations] whose languages we have here analyzed are, in speaking, constantly putting together elementary parts; they connect nothing firmly, because they follow the changing requirements of the moment, joining together only what these requirements demand, and often leave connected through habit, that which clear thinking would necessarily divide . . . Nations richly endowed in mind and sense will have an instinct for such correct divisions; the incessant moving to and fro of elementary parts of speech will be distasteful to

them; they will seek true individuality in the words they use; therefore they will connect them firmly, they will not accumulate too much in one, and they will only leave that connected which is so in thought, and not merely in usage or habit.

BRINTON D. G.: ON POLYSYNTHESIS AND INCORPORATION AS CHARACTERISTICS OF AMERICAN LANGUAGES. — PHILADELPHIA, 1885. — 8°, 41.

Vf. meint, daß man in der Ethnologie wieder auf die Rasseneinteilung von LINNAEUS nach den 5 Erdteilen zurückzukommen scheine. Dem entspreche auch eine gewisse Ähnlichkeit der in letztern geredeten Sprr. This similarity is not to be looked for in likeness between words, but in the inner structural development of tongues [4]. Vf. prüft darauf hin die amerikanischen Sprr. und findet in ihnen als Gemeinsames außer der im letztbesprochenen Buche beschriebenen Einverleibung die Polysynthesis, auf welche beide zuerst DUPONCEAU, z. B. in seinem REPORT ON THE GENERAL CHARACTER AND FORMS OF AMERICAN LANG. 1819, aufmerksam gemacht habe. Vf. verfolgt dann die Geschichte dieser beiden Begriffe in den Schriften von W. v. HUMBOLDT, LIEBER, STEINTHAL, ADAM, FRIEDR. MÜLLER und definiert selbst S. 14:

Polysynthesis is a method of word-building, applicable either to nominals or verbals, which not only employs juxtaposition with aphaeresis, syncope, apocope etc., but also words, forms of words and significant phonetic elements which have no separate existence apart from such compounds. This latter peculiarity marks it off altogether from the processes of agglutination and collocation.

Incorporation, Einverleibung, is a structural process confined to verbals, by which the nominal or pronominal elements of the proposition are subordinated to the verbal elements, either in form or position; in the former case having no independent existence in the language in the form required by the verb, and in the latter case being included within the specific verbal signs of tense and mood. In a fully incorporative language the verbal exhausts the syntax of the grammar, all other parts of speech remaining in isolation and without structural connection.

Holophrasis [LIEBER] does not refer to structural peculiarities of language, but to the psychological impulse which lies at the root of polysynthesis and incorporation. It is the same in both instances — the effort to express the whole proposition in one word.

Ich habe diese Begriffsbestimmungen des Vf. vollständig gegeben, weil andre Sprachforscher z. B. ADAM und FRIEDR. MÜLLER jene Begriffe anders definiert haben und zu andern Ergebnissen gekommen sind. Die Resultate des Vf. sind auf S. 41 zusammengefaßt; ich hebe daraus hervor:

1. The structural processes of incorporation and polysynthesis are much more influential elements in the morphology of language than has been conceded by some recent writers . . .

4. The opinion of DUPONCEAU and HUMBOLDT, therefore, that these processes belong to the groundplan of American languages, and are their leading characteristics, must be regarded as still uncontroverted in any instance.

Es ist zu erwarten, daß die weitere Erforschung amerik. Sprr. über diese Streitfrage mehr Licht verbreiten wird.

BRINTON D. G.: AMERICAN LANGUAGES, AND WHY WE SHOULD STUDY THEM. — PHILADELPHIA, 1885. — 8°, 23.

In diesem vor der PENNSYLVANIA HISTOR. SOC. gehaltenen Vortrag betont Vf. die Bedeutung der amerik. Sprr. für Anthropologie, Ethnologie, Psychologie und namentlich für die Sprachw. Groß sei die Zahl dieser Sprr., klein die der Forscher, welche sich dem Studium derselben widmen, bedauernswert klein in Amerika selbst, abgesehen von den Beamten des BUREAU OF ETHNOLOGY, who merit the highest praise in their several departments [22]. 23: What is wanted is by offering prizes for essays in this branch, by having one or more instructors in it at our great universities, and by providing the funds for editing and publishing the materials for studying the aboriginal languages, to awaken a wider interest in them.

BRINTON D. G.: THE TAENSA GRAMMAR AND DICTIONARY. A DECEPTION EXPOSED — AMER. ANTIQU. 1885. 109—114.

Der IX. Band der BIBLIOTHÈQUE LINGUISTIQUE AMÉRICAINE enthält eine GRAMMAIRE ET VOCABULAIRE DE LA LANGUE TAENSA AVEC TEXTES TRADUITS ET COMMENTÉS PAR J. D. HAUMONTÉ,

PARISOT, L. ADAM, 1882. Von dem erstgenannten soll das benutzte Ms. herstammen, welches sein Enkel PARISOT umgearbeitet habe. ADAM hat diese Umarbeitung mit einigen Änderungen herausgegeben, leider ohne das fragliche Originalms. selbst gesehen zu haben; freilich hatte er sich dasselbe erbeten. BRINTON führt eine Reihe von Gründen auf, welche ihn an der Echtheit zweifeln lassen. What I have now said is I think sufficient to brand this grammar and its associated texts as deceptions practiced on the scientific world. Man vgl. die Antwort von L. ADAM, I. Z. III. 300 und das Urteil von FRIEDR. MÜLLER, I. Z. III. 351.

BRUGMANN K.: MORPHOLOGISCHE UNTERSUCHUNGEN AUF DEM GEBIETE DER INDOGERM. SPRR. VON H. OSTHOFF UND K. BRUGMANN. I. — LEIPZIG, HIRZEL, 1878. — 8°, XX, 290.

Wenn ich auf den I. Teil der M. U. zurückgreife, so geschieht es nicht, um über die darin enthaltenen einzelnen Abhandlungen, sondern nur um über das Vorwort zu berichten, in welchem die Vff. gewissermaßen das sprachw. 'Glaubensbekenntnis' der 'junggrammatischen'[1] Richtung zuerst vollständiger ausgesprochen haben. Sie führen die erste Anregung zu der von ihnen vertretenen Forschungsmethode auf W. SCHERERS Buch: ZUR GESCH. DER D. SPR., 1868, zurück (M. U. S. III, V). In der That suchte SCHERER die Entwickelung der d. Spr. 'durch ausgedehnte Beobachtungen über das Leben der Spr.' (Z. G. D. D. SPR. S. X), durch physiologische, psychologische und historische Untersuchungen zu begreifen und mit der allgemeinen Sprachw. in Beziehung zu bringen.

'Die ältere Sprachforschung trat', sagen nun die Vff. S. IV, '. . . an ihr Untersuchungsobjekt, die indog. Sprr., heran, ohne sich zuvor eine klare Vorstellung davon gemacht zu haben, wie überhaupt menschl. Spr. lebt und sich weiterbildet, welche Faktoren beim Sprechen thätig sind und wie diese Faktoren in gemeinsamer Arbeit die Fortbewegung und Umbildung des Sprachstoffs bewirken. Man erforschte zwar eifrigst die Sprr., aber viel zu wenig den sprechenden Menschen. Der menschl. Sprechmechanismus hat eine doppelte Seite, eine psychische und eine leibliche . . . Mit der rein leiblichen Seite des Sprachmech. beschäftigt sich die Lautphysiologie . . . Es muß notwendigerweise noch hinzukommen eine Wissenschaft, welche über die Wirkungsweise der psychischen Faktoren, die bei unzähligen Lautbewegungen und Lautneuerungen sowie bei aller sogen. Analogiebildung thätig sind, umfassende Beobachtung anstellt, eine Wissenschaft, deren erste Grundlinien von STEINTHAL gezogen sind in dem von Seiten der Sprachw. und der Lautphysiologie bisher noch wenig beachteten Aufsatze ASSIMILATION UND ATTRAKTION, PSYCHOL. BELEUCHTET in der ZTSCHR. FÜR VÖLKERPS. I. 93—179.' Nicht durch Untersuchung der idg. Grundformen, 'die natürlich ja alle rein hypothetische Gebilde sind', sondern durch Beobachtung der lebenden Sprr. und am besten der Volksmundarten gewinne 'die vgl. Sprachforschung ihre methodologischen Prinzipien am sichersten.' IX: 'Wenn der Sprachforscher mit eignen Ohren hören kann, wie es im Sprachleben zugeht: warum zieht er es vor, sich seine Vorstellungen von Konsequenz und Inkonsequenz im Lautsystem einzig auf Grund der ungenauen und unzuverlässigen schriftlichen Überlieferung älterer Sprr. zu bilden?'

XI: 'Wie schon oben angedeutet, ist es SCHERERS Verdienst, die Frage, wie die sprachlichen Umgestaltungen und Neugestaltungen sich vollziehen, nachhaltig angeregt zu haben. Zum Entsetzen nicht weniger Mitforschenden, der Wissenschaft selbst zum Heil machte SCHERER in jenem oben gen. Buch einen sehr reichlichen Gebrauch von dem Erklärungsprinzip der "Formübertragung" . . . Bei andern, namentlich jüngern Forschern aber fiel die von SCHERER ausgestreute Saat auf fruchtbaren Boden. LESKIEN [vgl. DIE DEKL. IM SLAWISCH-LIT. U. GERM., 1876, S. XXVIII, I, 2, 43. 68] vor allen bemächtigte sich des Gedankens, und er kam, indem er gründlicher als es bisher geschehen war über den Begriff des "Lautgesetzes" und der "Ausnahme vom Gesetz" nachdachte, zu einer Reihe von methodologischen Prinzipien, welche er zunächst in seinen akademischen Vorlesungen in LEIPZIG fruchtbar machte und die dann andre jüngere Forscher, durch ihn persönlich angeregt, unter ihnen auch die Vff. dieser UNTERS. zu weiterer Geltung und Anerkennung zu bringen suchten und suchen. Diesen Prinzipien liegt der doppelte, unmittelbar einleuchtende Gedanke zu Grunde, erstens daß die Spr. kein Ding ist, das außer und über den Menschen steht und ein Leben für sich führt . . . und zweitens daß die psychische und physische Thätigkeit des

[1] Über die Bezeichnung 'junggrammatisch' vgl. PAUL, LITTBL. F. G. U. R. PH. VII. 3 und BRUGMANN in Iw. MÜLLERS HANDB. DER KLASS. ALTERTUMSWISS. I. 710.

Menschen bei der Aneignung der von den Vorfahren ererbten Spr. und bei der Reproduktion und Neugestaltung der ins Bewußtsein aufgenommenen Lautbilder zu allen Zeiten im wesentlichen dieselbe gewesen sein müsse. Die zwei wichtigsten von den methodischen Grundsätzen der "junggrammatischen" Richtung sind folgende:

1. Aller Lautwandel, soweit er mechanisch vor sich geht, vollzieht sich nach ausnahmslosen Gesetzen, d. h. die Richtung der Lautbewegung ist bei allen Angehörigen einer Sprachgenossenschaft, außer dem Fall, daß Dialektspaltung eintritt, stets dieselbe, und alle Wörter, in denen der der Lautbewegung unterworfene Laut unter gleichen Verhältnissen erscheint, werden ohne Ausnahme von der Änderung ergriffen.

2. Da sich klar herausstellt, daß die Formassociation, d. h. die Neubildung von Sprachformen auf dem Wege der Analogie, im Leben der neuern Sprr. eine sehr bedeutende Rolle spielt, so ist diese Art von Sprachneuerung unbedenklich auch für die ältern und ältesten Perioden anzuerkennen.'

XIV: 'Nur wer sich an die Lautgesetze, diesen Grundpfeiler unsrer ganzen Wissenschaft, streng hält, hat bei seiner Forschung überhaupt einen festen Boden unter den Füßen.' XVII: 'Unser nach bestem Willen streng eingehaltenes Prinzip ist es, erst dann zur Analogie zu greifen, wenn uns die Lautgesetze dazu zwingen. Auch für uns ist die Formassociation immer noch ein "ultimum refugium"'. XVIII: 'Es ist . . . sicher, daß hie und da in der Annahme von Formassociationen Fehlgriffe geschehen sind, anderseits aber auch, daß man allmählich . . . allgemeinere Gesichtspunkte finden wird für die sehr verschiedenartigen Richtungen der Association; hierdurch wird sich dann wohl auch allmählich ein Gradmesser für die Wahrscheinlichkeit der Associationsannahmen feststellen lassen.'

Was den ersten methodischen Grundsatz von der Ausnahmslosigkeit der Lautgesetze betrifft, so übersehe man nicht die Einschränkungen, unter denen die Vff. ihn aussprechen; ich hebe dazu noch die 1. Anm. auf S. XIV hervor: 'Wir reden hier natürlich immer nur vom mechanischen Lautwandel [dies Gebiet hätte wohl der strengern Definition bedurft], nicht von gewissen Dissimilationserscheinungen und Lautversetzungen (Metathesen), die in der Eigenart der Wörter, in welchen sie auftreten, ihre Begründung haben, stets das leibliche Abbild einer rein psychischen Bewegung sind und den Begriff des Lautgesetzes in keiner Weise aufheben.'

BRUGMANN K.: ZUM HEUTIGEN STAND DER SPRACHW. — STRASSBURG, TRUEBNER, 1885. — 8°, 144.

Unter obigem Titel veröffentlicht Vf. 2 Abhh.

A) SPRACHW. UND PHILOLOGIE, EINE AKAD. ANTRITTSVORLESUNG.

Vf. geht von BÖCKHS Auffassung der **Philologie** aus 7: 'Danach ist die Aufgabe dieser Wissenschaft, die geschichtliche Bethätigung des Geistes der Völker oder, was dasselbe sagt, die Kulturentwickelung der Völker zu erforschen und darzustellen.' Dabei kommen in Betracht: Spr., Glaube und Religion, Sitte und Recht, Litteratur, Kunst und Wissenschaft, Gestaltung des öffentlichen und privaten Lebens; und so meint Vf., 'hat jedes Volk ein Anrecht auf philologische Betrachtung' (8). Vf. spricht dann von der Gliederung dieser Wissenschaft nach den Völkern und nach den verschiedenen Seiten des Geisteslebens; die erstere Gliederung ist ihm die nächstliegende und naturgemäße. Es gibt für ihn nicht bloß eine klassische, eine indische, eine deutsche, sondern auch eine indogerm. Philologie, von welcher die vgl. Sprachw. nur ein Ausschnitt sei (13).

Den Umfang, Inhalt, Zweck der **Sprachw.** bestimmt Vf. leider nicht. Er spricht mit Vorzug von idg. Sprachw. und hat, wie es scheint, auch nur diese im Auge (vgl. z. B. 28, wo die idg. Philologen 'die Sprachforscher κατ' ἐξοχήν' genannt werden). 18 ff. kritisiert Vf. die Versuche zwischen Philologie und 'Linguistik' zu unterscheiden, die Entgegensetzung von deskriptiver oder statistischer Grammatik und entwickelungsgeschichtlicher Forschung, von Kultur- und Naturseite der Spr., von historischer und vorhistorischer Sprachforschung und kommt 25 'zu dem Ergebnis, daß Philologie und vgl. Sprachw. begrifflich auseinander zu bringen, von welcher Seite man es auch versuchen mag, unmöglich ist.' 26: 'Wir haben bisher hauptsächlich nur Begriffe zu bestimmen gesucht. Eine weitere Frage ist nun: was hat man gegenüber dem von uns gewonnenen Resultat von der wissenschaftlichen Praxis zu fordern?' Vf. geht dann auf die Forschungsmethode und die Geschichte der Sprachw. in unserm Jahrhunderte ein: historische Methode (BOPP), zunehmende Verwertung der Resultate der Lautphysiologie und Nachweis 'strengerer Ordnung und

Regel in der Lautwelt' (Curtius, Schleicher), systematische Untersuchung der allgemeinen Lebensbedingungen der Spr. (W. v. Humboldt, Steinthal, Whitney), ausgedehntere Verwendung der Analogie zur Erklärung der Formen der ältern Sprachperioden (Scherer), Grundsatz von der Ausnahmslosigkeit der Lautgesetze (Leskien), Vermählung zweier Richtungen der Sprachw., der empirischen Spezialforschung und der Sprachphilosophie, Prinzipien der Sprachgeschichte (Paul). Vf. bemerkt am Schluß der Vorlesung 40: 'Ich unterschätze die Wichtigkeit des Sanskritstudiums keineswegs und möchte nicht, daß dasselbe aus dem Studienplan dieser [klassischen und germanischen] Philologen gestrichen werde. Aber wichtiger für die sprachw. Ausbildung erscheint mir, daß der Philologe, und zwar der Philologe jedweder Gattung, zunächst eine Vorlesung zu hören bekommt, in der er über das Wesen der Spr. und ihrer Entwickelung orientiert wird.' Vgl. die Kritik von Schuchardt I. Z. III. 374, die Definition von Bursian I. Z. III. 312 und F. Müller I. Z. III. 349, sowie meinen Rückblick am Schluß der Bibl.; von ältern Arbeiten G. Curtius: philologie und sprachw. 1862, Jülg: wesen und aufgabe der sprachw. 1868, Clemm: aufgabe und stellung der klass. philologie insbes. ihr verhältnis zur vgl. sprachw. 1872.

B) erwiderung auf Georg Curtius' schrift 'zur kritik der neuesten sprachforschung [vgl. I. Z. III. 319].

Brugm. folgt der Anordnung der Hauptpunkte bei Curt.

I. B. gibt S. 53 zu: 'Daß sich aus der Spezialforschung ein vollständiger Induktionsbeweis für die Richtigkeit unsers Fundamentalsatzes [von der **Ausnahmslosigkeit der Lautgesetze**] nicht erbringen lasse, war von vorn herein klar'; er betont aber gleichzeitig: 'daß sich die Zahl der angedeuteten Ausnahmen von Jahr zu Jahr verringert, daß für lautliche Unregelmäßigkeiten in immer zahlreichern Fällen probable Erklärungen gefunden werden. Bei dem Suchen nach einer Erklärung für die lautlichen Inkonsequenzen waren es besonders folgende Punkte, die wir glaubten im Auge haben zu müssen . . .

1. Die schriftliche Darstellung kann inkonsequent sein, während die Lautproduktion selbst eine konsequente ist . . .

2. Scheinbare Inkonsequenz ist oft dadurch veranlaßt, daß eine Form aus einem andern Verkehrskreis aufgenommen ist . . .

3. Was man für rein lautliche Entwickelung zu halten geneigt ist, ist vielmehr Analogiebildung . . .

4. Nachdem durch die Wirksamkeit eines Lautgesetzes ein Laut verändert ist, entsteht dieselbe Lautverbindung von neuem und bleibt nunmehr unverändert, weil die Wirksamkeit jener Lautgesetze erloschen ist . . .

5. Der Schein der Ausnahme entsteht dadurch, daß 2 Gesetze nebeneinander . . . wirken.

6. Dieselbe Form geht unter verschiedenen phonetischen Bedingungen in 2 Formen auseinander . . . Es handelt sich hier stets um Einflüsse des Satzaccents und des Satzsandhi . . .

7. Öfter hat man . . . Spaltung eines Lautes . . . angenommen, wo die Verschiedenheit vielmehr eine ursprüngliche war. Die bekanntesten Beispiele sind die idg. k-Laute . . . und die idg. Vokale a, e, o . . .

8. Falsche Ansichten über den etymologischen Ursprung einer Bildung können irre führen . . .

9. Gewisse Formkategorien scheinen zuweilen ihre besondern, ihnen eigentümlichen Lautgesetze zu haben, z. B. die Reduplikationssilben.'

S. 68: 'Es war früher ein beliebtes Verfahren, wenn man in einem Wort eine Lautvertretung fand, wie man sie nicht erwartete, sich nach Analoga umzusehen und, wenn man den einen oder andern Fall aufgetrieben hatte, der, wie man glaubte, dieselbe Unregelmäßigkeit aufwies, dann so zu sprechen, als habe man die Inkonsequenz wissenschaftlich erklärt. Diesem Verfahren war Curtius von jeher zugethan . . . man kann nicht ein x dadurch in eine bekannte Größe verwandeln, daß man ihm ein andres x zur Seite stellt, nicht eine Unerklärlichkeit durch eine andre klar machen.' 73: 'Für Curtius liegen eben die Unregelmäßigkeiten, die Ausnahmen nicht in der unfertigen Erkentnis, sondern in der Natur der Sache.' Wenn Curtius a. a. O. S. 21 (vgl. I. Z. III. 319) die Bedeutung des Grundsatzes als selbsterziehenden Prinzips zugibt, so freut sich Vf. dessen in der Hoffnung, 'daß . . . von hier aus leicht eine Einigung in unsrer Streitfrage erzielt werde.'

II. Vf. weist die Bedeutung der **Analogiebildung** in jeder Phase des Sprachlebens nach. 80: 'Bei der Neuerzeugung durch analoge Nachbildung nach dem Muster der betr. Vorstellungsgruppe ist es für die Natur der produktiven Thätigkeit gleichgültig, ob etwas herauskommt,

was in der Spr. schon früher üblich gewesen ist, oder etwas vorher noch nicht dagewesenes [vgl. I. Z. III. 192] . . . Jede Spr. ist unaufhörlich damit beschäftigt, unnütze Ungleichmäßigkeiten zu beseitigen, für das funktionell gleiche auch den gleichen lautlichen Ausdruck zu gewinnen . . . Gegen die Zerstörung der Gruppen durch Bedeutungsverschiebung gibt es keine Reaktion.'

III. Betreffs der **idg. Urvokale** bemerkt Vf. nach einer Reihe von Einzeluntersuchungen 104: 'Hiernach dürfte CURTIUS im Unrecht sein, wenn er die Entstehung des arischen a aus ursprachlicher Dreiheit als "unerklärbar" bezeichnet'. 111: 'Hiernach halte ich die Annahme, daß der idg. Urspr. o neben a eignete, für unumgänglich, gebe aber auch jetzt wieder . . . sehr gern zu, daß das idg. o nicht ebenso sicher ist als e.'

IV. Zu den **glottogonischen Problemen** sagt Vf. 124: 'Wir haben in unsrer Wissenschaft, die so oft gezwungen ist den verhältnismäßig sichern Boden der Überlieferung zu verlassen und in die vorgeschichtlichen Zeiten der einzelsprachlichen Entwickelungen zurückzugreifen, des Hypothetischen schon genug, daß wir der Spekulationen über uridg. Lautveränderungen, die zu kontrolieren wir in keiner Weise im stande sind, uns mit gutem Gewissen entschlagen dürfen . . . Es ist ein gesunder . . . Zug der neuern Indogermanistik, daß sie ihren Blick mehr als es die ältere that, nach der Gegenwart wendet.'

So schreibt Vf. zu den 4 Hauptfragen. Im allgemeinen bemerkt er noch 125: 'Ich für meine Person habe die neuern Anschauungen immer nur für die organische und folgerechte Fortentwickelung der ältern Bestrebungen gehalten, und diese Ansicht hat sich mir von Jahr zu Jahr mehr befestigt.' Diese Erklärung habe ich mit besonderer Befriedigung gelesen.

BUGGE S.: BEITRÄGE ZUR ERFORSCHUNG DER ETRUSKISCHEN SPR. — BEZZENBERGERS BEITR. X. 73—121.

Die Beiträge sollen zur Begründung der vom Vf. bereits 1875 ausgesprochenen Ansicht dienen: 'daß das Etruskische eine idg., mit dem Italischen am nächsten, und dann mit dem Griech. verwandte, allein höchst eigentümlich, oft in schlagender Übereinstimmung mit den modernen Idiomen entwickelte Spr. ist. W. DEECKE hat in seinen neuern Arbeiten wesentlich dieselbe Auffassung verfochten. Dagegen hat K. PAULI die Ansicht, daß das Etr. eine idg. Sprache ist, als "eine unhaltbare Hypothese", "eine verlorene Sache" bezeichnet. Ich bezweifle nicht, daß manche Deutung, die ich im folgenden vorbringe, sich als nicht stichhattig erweisen wird; allein der idg. Charakter der etr. Spr. wird immer klarer hervortreten. In den hier mitgeteilten Beitr. bespreche ich namentlich etr. Pronomina, Partikeln und Verbalformen' (73). Vgl. POTT über die etr. Frage I. Z. Suppl. I. 15 ff. und meinen Bericht über G. MEYERS ESSAYS I. Z. III. 345 und PAULI I. Z. III. 363.

BURG F.: DIE ÄLTERN NORDISCHEN RUNENINSCHRIFTEN. EINE SPRACHW. UNTERSUCHUNG. — BERLIN, WEIDMANN, 1885. — 8°, 176. M. 4.

Dieses Buch soll nicht die größern Quellenwerke, wie namentlich die von WIMMER und STEPHENS ersetzen; 'aber den Überblick über das gegenwärtig vorhandene Material dürfte es doch wohl erleichtern' (6). 'Unter den "ältern" nordischen Runeninschriften sind hier diejenigen in Schleswig, Dänemark, Schweden und Norwegen gefundenen Runeninschr. verstanden, welche im "ältern" Runenalphabete verfaßt sind' (7). Die translitterierten Runeninschr. sind geographisch geordnet und nach eingehenden germanistischen Untersuchungen phonetisch transskribiert. Vf. suchte dabei festzustellen, 'welche Worte der "ältern" nord. Runeninschr. noch auf urgerm. Standpunkte stehen; welche sich bereits von ihm entfernt haben; und welche von diesen letztern spezifisch nord. Sprachcharakter aufweisen, das soll heißen: sich durch die Wirkung spezifisch nord. Lautgesetze oder durch spezifisch nord. Analogiebildung vom urgerm. Standpunkte entfernt haben' (4). Vf. wünscht namentlich die Germanisten in Deutschland mehr 'zur Beteiligung am Studium der Runeninschr. anzuregen' (5).

In Anhang I veröffentlicht Vf. einen Brief von WIMMER (20—21. IV. 84), welcher wichtige Ergänzungen und Berichtigungen zu dessen RUNESKRIFTENS OPR. OG UDV. I NORDEN, 1874, enthält. WIMMER schreibt S. 145: 'Die Aufgabe, die ich mir in der gen. Abh. stellte, war Antwort auf die zwei Fragen zu finden: 1. von welchem oder von welchen Alphabeten ist die Runenschr. ausgegangen? und 2. welches sind die Gründe für die großen Verschiedenheiten, die wir zwischen

den Schriftzeichen in unsern Runenschr. aus dem von den Archäologen sogen. ältern, mittlern und jüngern Eisenalter finden? Die Antwort auf die 1. Frage wurde die, daß das lat. Alphabet und nur dies der Runenschr. zu Grunde liege, indem die germ. Völker von Anfang an ein aus 24 Zeichen bestehendes Runenalphabet benutzt hätten, welches ungefähr um Chr. Geb. nach den lat. Kapitalbuchstaben gebildet worden. Die andre Frage beantwortete ich so: das kürzere speziell nord. Runenalph. von 16 Zeichen ist durch eine in mehreren Jahrhunderten festgesetzte Entwickelung aus dem längern gemeingerm. hervorgegangen . . . Die ganze Entwickelung ist abgeschlossen zwischen den Jahren 800—900 . . . Diese Resultate sehe ich als vollkommen sicher an, und sie sind in hohem Grade durch die neuen Funde und sprachl. Untersuchungen, die seit der Zeit herausgekommen sind, bekräftigt worden.' S. 148: 'Die erste Bildung der Runenschr. würde ich . . . jetzt — wenn ich alle mitsprechenden Umstände gebührend in Betracht ziehe — in das 2. oder den Anfang des 3. Jh. nach Chr. Geb. setzen . . . Während die Runenschr. von den lat. Kapitalbuchstaben ausgeht, ist das vulfilanische Alphabet wesentlich den griech. Uncialbuchstaben nachgebildet.'

Anhang II bringt ein Verzeichnis nord. Litteratur.

Vgl. die Besprechung von Pott I. Z. suppl. I. 157 f.

Bursian Konr.: GESCHICHTE DER KLASSISCHEN PHILOLOGIE IN DEUTSCHLAND VON DEN ANFÄNGEN BIS ZUR GEGENWART. — GESCHICHTE DER WISSENSCHAFTEN IN DEUTSCHL. XIX. — München, Oldenbourg, 1883. — 8°, VIII, 1271. M. 14.50.

Über des Vf. Leben und Schriften habe ich bereits I. Z. II. 359 nach Richters Biographie in Kürze berichtet. Das vorliegende Werk ist sein bedeutendstes und letztes, die 'Frucht einer mehr als 10jährigen Arbeit.' Das Vorwort dazu ist nur wenige Wochen vor seinem Tode geschrieben. Niemand war mehr befugt diese GESCHICHTE DER KLASS. PHILOL. zu schreiben als der Herausg. der JAHRESBER. ÜBER DIE FORTSCHR. DER KLASS. ALTERTUMSW.

In der Einleitung definiert Vf. den **Begriff der Philologie** folgenderweise: 'Mit dem Namen Philologie . . . bezeichnen wir diejenige wissenschaftliche Thätigkeit, welche sich die historische Erkenntnis und Reproduktion der gesamten Kulturentwickelung eines einzelnen Volkes oder einer eng verbundenen Völkergruppe innerhalb einer in sich abgeschlossenen Lebens- oder Kulturperiode zur Aufgabe stellt. Der klassischen Philologie . . . fällt also die Aufgabe zu, das Leben der beiden Völker, welche als die gemeinsamen Träger der Kultur des klassischen Altertums erscheinen, der Griechen und Römer, nach allen Richtungen hin, nach seiner theoretischen wie praktischen Seite, nach den Äußerungen ihrer eigentümlichen Geistesthätigkeit in Sprache, Religion, Litteratur, Wissenschaft und Kunst im weitesten Sinne, in politischen Einrichtungen, Recht und Sitte, in ihrer historischen Bethätigung nach außen wie in ihrem häuslichen und Privatleben, so vollständig als es die Beschaffenheit der ihr zu Gebote stehenden Quellen, d. h. sämtlicher uns erhaltener schriftlicher und bildlicher Denkmäler des Altertums, gestattet, zu erforschen und darzustellen.' Ich lege besondern Wert auf diese Begriffsbestimmung des Vf. einerseits in ihrer örtlichen und zeitlichen Beschränkung auf die Kulturentwickelung je 'eines einzelnen Volkes oder einer eng verbundenen Völkergruppe innerhalb einer in sich abgeschlossenen Lebens- oder Kulturperiode' mit 'ihrer eigentümlichen Geistesthätigkeit'; anderseits in ihrer Ausdehnung auf die 'gesamte Kulturentwickelung' und die allseitigen Äußerungen der Geistesthätigkeit in den örtlichen und zeitlichen Grenzen (vgl. I. Z. III. 309). S. 4 gedenkt Vf. der Vorarbeiten von Burckhard, Heeren, Erhard, Haase, Hirzel, Bernhardy, Hübner, Eckstein u. aa. Gemäß dem Plan der Sammlung, in welcher das Werk erschienen, hat Vf. sich auf die Gesch. der kl. Philol. in Deutschland zu beschränken gehabt. Er schließt den Elsaß, Deutschösterreich und die deutsche Schweiz mit ein.

Vf. führt nun zunächst im 1. Buch aus, wie griechisch-römische Bildung schon in den ersten Jhh. unsrer Zeitrechnung durch römische Ansiedlungen nach Deutschland gekommen, aber in der Zeit der Völkerwanderung wieder daraus verdrängt worden sei; wie dann das Christentum, die Klosterschulen, die Hofschule Karls des Gr. die Kenntnis der lat. Spr. in D. gefördert haben. Er verfolgt das Aufblühen der gelehrten Studien im 10., 11. und 12. und ihren Verfall im 13. und 14. Jh. Er behandelt im 2. Buch die klass. Stud. in D. im Zeitalter des Humanismus und der Reformation, im 3. Buch die Philologie im 17. und 18. Jh. als Dienerin andrer Wissenschaften

und in ihrer allmählichen Entwickelung zur Selbständigkeit; im 4. Buch die Philologie als Altertumswissenschaft, und zwar für diese neuere Zeit am eingehendsten, in folgenden Kapp.:

1. F. A. WOLF und seine Zeitgenossen.
2. Die Fortbildung der Altertumsw. durch G. HERMANN und A. BÖCKH.
3. Die grammatisch-kritische Richtung der Philol. unter dem Einfluß G. HERMANNS.
4. Die Grammatik der klass. Sprr. unter dem Einfluß der vgl. Sprachforschung.
5. Die historisch-antiquarischen Studien seit A. BÖCKH.

Von diesen Kapp. verdient das 4. unsre besondere Aufmerksamkeit und Anerkennung. Vf. geht von BOPPS Erstlingsarbeit aus und bemerkt, daß 'die anfangs noch ziemlich unsichere und tastende Methode der Sprachvergleicher, der vielfach hervortretende Mangel an gründlicher Kenntnis der Einzelsprr., die Gleichgültigkeit insbesondere gegen die Regeln der Syntax der klass. Sprr.' Mißtrauen und Widerspruch seitens der Philologen herausgefordert hätten. Durch die vereinten Forschungen von J. GRIMM, POTT, A. KUHN, SCHLEICHER, BENFEY, M. MÜLLER, L. MEYER u. aa. und namentlich durch die vermittelnde Thätigkeit von G. CURTIUS sei mehr und mehr das Vertrauen der Philologen gewonnen worden. Vf. gedenkt dann der sprachphilosophischen Arbeiten von STEINTHAL, WESTPHAL, der 'Vorlesungen' von ASCOLI, der Schriften der Junggrammatiker und ihrer Gegner, der einzelnen Beiträge zur vgl. Syntax.

Am Schluß erhalten wir noch einen 'Ausblick auf die philologischen Studien außerhalb Deutschlands'; bisher hatte dem Vf. nur hier und da 'der enge Zusammenhang, welcher zwischen den Arbeiten deutscher und ausländischer Philologen besteht, insbesondere der bestimmende Einfluß, welchen letztere auf einzelne Richtungen der deutschen philol. Forschung geübt haben, zu einem Ausblick über die Grenzen Deutschlands hinaus Veranlassung gegeben, wie dies besonders bei der dänisch-nordischen Philologenschule und ihrem anerkannten Haupte MADVIG der Fall gewesen.' Im 17. und 18. Jh. habe namentlich die holländische Philologie 'einen geradezu dominierenden Einfluß auf den Betrieb der philol. Stud. in D. ausgeübt.' Vf. gedenkt dann in Kürze der Philologie in England, Nordamerika, Frankreich, Italien, Ungarn, Griechenland. 'Es ist ein Bild rüstiger Arbeit, das sich bei der eben abgehaltenen Umschau in den außerdeutschen Ländern unsern Blicken dargeboten hat, wir möchten sagen ein Wettkampf fast aller gebildeter Nationen in der Bahn historisch-philologischer Forschung. Die Bahn ist breit genug, um vielen Bewerbern um den Preis nebeneinander Raum zu geben; darum wollen wir nicht nur neidlos, sondern auch mit dankbarer Anerkennung den Leistungen unsrer auswärtigen Mitkämpfer gerecht werden.' Von seinem eignen Werk wünscht Vf. bescheiden, daß es als eine brauchbare Vorarbeit anerkannt werden möge, 'für den sicher fundierten und in allen seinen Teilen gleichmäßig ausgeführten Aufbau einer allgemeinen Geschichte der philologischen Studien bei allen Kulturvölkern vom Altertum bis zur Gegenwart.' Bis sich dies Ideal verwirklicht, wird des Vf. Werk sich als zuverlässiges Werkzeug der Philologen erweisen und gewiß auch in den verwandten sprachwissenschaftlichen Kreisen Freunde erwerben. Es schließt sich in der auf Veranlassung und mit Unterstützung des Königs von Bayern MAXIMILIAN II. durch die historische Kommission bei der K. Ak. d. Wiss. herausgegebenen Sammlung an BENFEYS GESCHICHTE DER SPRACHW. und R. V. RAUMERS GESCHICHTE DER GERM. PHILOL. würdig an.

BÜTTNER C. G.: DIE TEMPORALFORMEN IN DEN BANTUSPRR. — LAZ.-STEINTH. ZTSCHR. XVI. 76—117.

Die Arbeit soll eine Fortsetzung von BLEEKS unvollendet gebliebener COMPARATIVE GRAMMAR OF SOUTH AFRICAN LANGUAGES sein. Die Quellen, aus welchen Vf. geschöpft, werden 77—78 aufgezählt. Nach einigen allgemeinen Bemerkungen über das Verbum der Bantusprr., mit welchen ein früherer Aufsatz des Vf. in der ZTSCHR. D. GES. F. ERDK., BERLIN XVI, zu vgl. ist, behandelt Vf. die Zeitformen in folgenden Sprr. einzeln: Kaffir, Sotho, Herero, Suaheli, Shambala, Nyamuezi, Yao, Makua, Makonde, Gindo, Zaramo, Pongue, Benga (s. die Spr. der Mundombe, über welche I. Z. II. 391 ff. berichtet worden). Es folgt eine Vgl. der Formen in den untersuchten Sprr. und eine Umschau über einige nur sehr wenig bekannte Bantusprr. Vf. kommt schließlich zu folgenden Ergebnissen S. 117:

'I. Die Bantusprr. flektieren die Tempora, indem die Verbalpronomina sich nach dem Genus des Subj. richten. Die Formen für die einzelnen Klassen stimmen in den verschiedensten Sprr. fast immer überein.

II. Allen Formen liegt eine Urform zu Grunde, welche gebildet wird, indem das nackte Pro-

nomen vor den Verbalstamm tritt. Diese Form ist in vielen Sprr. noch heute gebräuchlich. Sie bezeichnet die Handlung des Verbi, ohne einen bestimmten Zeitmoment zu fixieren.

III. Von dieser Form wird ein Aorist gebildet, indem an das Pronomen ein a angehängt wird, ferner ein Perfekt, welches die frühere Vergangenheit bezeichnet durch die Endung -ile, welche an den Verbalstamm tritt.

IV. Weitere sehr mannichfaltige Nüancen des Zeitmoments, in welchem die angegebene Handlung gedacht wird, werden durch ein kompliziertes aber meist sehr regelmäßiges System von Hilfszeitwörtern, welche in vielen Sprr. zu bloßen Hilfssilben abgeschliffen scheinen, näher gekennzeichnet.'

Byrne J.: general principles of the structure of language. 2 voll. — London, Truebner, 1885. — 8°, XXX, 504; XVII, 396.

Vf. hat sich in frühern Jahren, um mit dem zeitlich ersten zu beginnen, mit vergl. **Tierpsychologie** beschäftigt und 1874 in dem journ. of anat. and physiol. eine Abh. veröffentlicht: on the development of the powers of thought in vertebrate animals in connection with the development of their brain. Die Arbeit ist hier II. 380—395 abgedruckt. Auf Grund von vereinzelten Berichten über hervorragende Intelligenz von Tierindividuen schließt er in kühner Weise auf den Grad von Denkfähigkeit der betreffenden Tierklassen und setzt denselben in Beziehung zu gewissen Teilen ihres Hirns. Wer die Lokalisationsfrage bis in ihr letztes Stadium verfolgt hat, weiß, wie mangelhaft unsre Kenntnisse hier selbst bei den bestuntersuchten Klassen sind. Vgl. Goltz i. z. III. 326.

Vf. hat ferner seine Studien der **Völkerpsychologie** zugewendet; die Ergebnisse sind I. 45—86, II. Buch I. Kap. 1. Teil dargestellt unter dem Titel: Degrees of quickness of mental excitability possessed by different races of men. I. African. II. American. III. Oceanic and Dravidian. IV. Central and Northern Asiatic and Northern European. V. Chinese and Syro-Arabian groups. VI. Indo-European. Eine genauere Bestimmung des viel gebrauchten Worts 'race' habe ich nicht gefunden. Bisweilen wird es nicht im gewöhnlichen anthropologischen Sinne, sondern für Völkergruppen gebraucht, welche zu derselben Sprachfamilie gehören (z. B. II. 274 oben). Man vgl. die genauern Unterscheidungen von Fr. Müller i. z. III. 348.

Der folgende und wichtigste Teil handelt von der **Sprachenkunde**: Grammatical sketches, noting especially the magnitude of the elements of language, and their tendencies to combine, viewed in connection with the quickness of excitability of the race.

I. African languages [9 Sprr. bzhw. Sprachgruppen I. 87—134].

II. American [30 Sprr. I. 134—223].

III. Oceanic, Indian, N.-E.-African, and Central African [15 Sprr. I. 223—352].

IV. Central and Northern Asia and Northern Europe [18 Sprr. I. 352—472].

V. Chinese, Indo-Chinese, Tibetan, and Syro-Arabian [12 Sprr. I. 473—504; II. 1—101].

VI. Indo-European [10 Sprr. II. 102—272].

Der hierauf verwendete Fleiß verdient größte Anerkennung. Die Quellen, aus denen Vf. seine Kunde von den 94 Sprr., bzhw. Sprachgruppen, geschöpft, sind im allgemeinen die bestbekannten; nur in einigen Fällen dürften wohl die Kenner der betreffenden Sprr. Benutzung oder Vgl. gewisser andrer Werke vermissen (s. Potts Abh. zur litteratur der sprachenkunde in dieser Ztschr.). Es wird nützlich sein, die obigen Skizzen, welche von einem etwas einseitigen Standpunkt gezeichnet sind, mit Fr. Müllers Darstellungen in seinem grundriss der sprachw. zusammenzuhalten (s. i. z. III. 348.) Jedenfalls ist das von Byrne unter dem Titel: Inductive proof of the causes which have determined the structure of language zusammengestellte induktive völker- und sprachkundliche Material wertvoll; nur schade, daß alphabetische Verzeichnisse den Gebrauch nicht erleichtern. Weniger Vertrauen verdienen seine daraus z. T. recht kühn aufgebauten Grundsätze. Die letztern scheinen mir doch noch zu wenig begründet, um daraus nach deduktiver Methode ein System abzuleiten, wie es Vf. im Eingang seines Werkes I. 1—44 versucht:

Definitions and explanations of the elements of speech.

Book I. Deductive study of the action of the causes which tend to affect the structure of language.

Ch. I. Excitability of mental action.

Ch. II. Amount of mental power.

Ch. III. Habits of thought and life wherein the race has become adapted to the region.[1]

Ch. IV. Mixtures and migrations of the race, and its progress in knowledge, arts, and civilisation.

Die Definitionen und Deduktionen leiden in diesem Abschnitt an einer gewissen Unklarheit; sie werden klarer, wenn man erst die betr. induktiven Teile gelesen, in der Reihenfolge, wie ich sie hier besprochen habe.

Am Schluß des II. ('induktiven') Buchs werden nach dem bereits besprochenen I. Kap. noch folgende behandelt:

II. Mental power connected with unification of the elements of language, subjectivity of the verb, and development of grammatical gender.

III. The features of language which accompany the habits of thought wherein the race has become adapted to the region.

IV. Decay of inflections and formative elements, tendency to detached singleness of stem, and detached elements of definition and connection, phonetic decay. Migrations, mixtures, progress in knowledge, arts, and civilisation.

Der wirklich großartige Gegenstand der Arbeit und die Dunkelheit der Darstellung erinnern an W. v. HUMBOLDTS sprachw. Werke. Doch fehlt ersterer jenes Anregende, Erhebende, welches die letztern auszeichnet. HUMBOLDT eilte oft in seiner intuitiven Weise seinen Zeitgenossen voraus, während BYRNE in manchen Punkten der Sprachw. nach der naturwissenschaftlichen, psychologischen und historischen Seite nicht ganz auf ihrer gegenwärtigen Hohe steht.

CANITZ W.: GEHÖR UND LAUTSPR. — GYMNASIALPROGR. BAUTZEN, 1885. — 4°, 36. M. 1.

Vf., welcher nach dem Vorwort ein Vierteljahrhundert Erfahrungen im Unterricht mit Taubstummen gemacht hat, veröffentlicht hier den ersten Teil seiner Arbeit PHYSIOLOGISCH-PSYCHOLOGISCHE STUDIEN ÜBER LAUT- UND GEBÄRDENSPR. Er macht zunächst einige einleitende Bemerkungen über die Frage der Entstehung der Spr. und die Bedeutung des Tast- und Gesichtssinns für die Ausdrucksbewegungen. Er betrachtet 'die wichtigsten Teile des Gehörorgans und deren Funktionen, alsdann die Beziehung des Gehörsinns zu der äußern Wahrnehmung, die Beschaffenheit der Schallempfindungen und die hohe Bedeutung des Schallbildes, ferner die Fähigkeit des Gehörsinns, sich den Empfindungen andrer Sinne anzuschmiegen und durch die Stimme als Dolmetscherin der Gehörempfindungen auch Gefühle andrer Sinne auszudrücken, sodann die Leistung des Ohres für die Erkenntnis der Außenwelt, hiernach den reflexivischen Zusammenhang zwischen Gehör und den Sprachwerkzeugen und endlich die Bedeutung des Gehörsinns für Entstehung und Fortbildung unsrer Lautspr.' Ich hätte lieber gesehen, Vf. hätte uns Proben seiner eignen praktischen Erfahrung (s. oben) als seiner Belesenheit gegeben. Die Sprachforscher, welche noch immer die Wichtigkeit des Gehörs für die Lautspr. unterschätzen (vgl. I. Z. I. 73 Anm. 1), werden aus der Abh. Nutzen schöpfen können.

[1] Es sei mir verstattet ein paar Proben in einer Anm. zu geben. S. 30: Where the mode of life which is fitted to the region requires processes of action leading up more or less immediately to accomplishment as their end, but not themselves processes of accomplishment nor involving the thought of the accomplishment, there the succession of being or doing will tend to be connected more or less closely with the verbal root, but will not penetrate into it. Where the required processes of action are processes of accomplishment, or are associated with the thought of accomplishment, there the root of the verb will tend to be penetrated by the succession. In every case, the element of succession will tend to intervene between the person and the root, being carried more or less into the latter. But sometimes when the doing of the race habitually aims strongly at the object, the succession is carried through the root so as to be subjoined to it. And then if the root follows the person, it will come between the person and the succession.

Weniger dunkel ist der Schluß dieses Kap. S. 39: Different modes and conditions of life may make one race social and communicative, another thoughtful and observant.... Now it has been stated in Def. 25 that speech involves 2 steps, the representation of ideas to the consciousness of the speaker, and the transmission of that representation to the sense of the hearer; and that the consonants are more adapted for the first step, the vowels for the second. The first step is more in accordance than the second with the habits of a reserved and silent race ... in their language the consonants will tend to engage more the action of the organs and to predominate over the vowels. On the other hand, the second step for which the vowels are adapted is more in accordance than the first with the habits of a talkative unthinking race. And with them, therefore, the consonants will tend to engage less of the action of the organs; and the vowels will tend to predominate over the consonants. Mit dieser Darstellung bitte ich meine Unterscheidung der Spracherscheinungen in Schall- und Sprecherscheinungen zu vgl. I. Z. II. 168, 328.

(Carrière A.:) notice historique sur l'école spéciale des langues orientales vivantes. — extr. des mélanges orientaux publiés par l'école. — Paris, Leroux, 1883. — Gr. 8°, 55.

Die Bedeutung der orientalischen Sprr. ist in Frankreich bereits in frühern Jahrhunderten gewürdigt worden; um auch die lebenden or. Sprr. möglichst gut zu erlernen, wurden geborne Franzosen im Knabenalter nach dem Orient geschickt (Jeunes de langues) und dort in Klöstern erzogen. Später verlegte man die Anstalt nach Paris ins Collège Louis le Grand (1700). Nach der Revolution 1795 waren in letzterm nur noch 2 Jeunes de langues. Da wurde von der Convention nationale auf Anregung von L. Langlès am 30. März 1795 folgender Beschluß gefaßt:

I. Il sera établi dans l'enceinte de la Bibliothèque nationale une école publique destinée à l'enseignement des langues orientales vivantes, d'une utilité reconnue pour la politique et le commerce.

II. L'école des l. or. sera composée, 1° d'un professeur d'Arabe littéraire et vulgaire; 2° d'un prof. pour le Turc et le Tartare de Crimée; 3° d'un prof. de Persan et de Malais . . .

IV. Les dits prof. composeront en français la grammaire des langues qu'ils enseigneront.

Die ersten Professoren waren für das Persische Langlès, für das Arabische Silvestre de Sacy. Der letztere wurde die Seele der neuen Schule und durch ihn wurde Paris im 1. Drittel unsers Jh. der Mittelpunkt der orientalischen Studien. Vgl. H. Derenbourg: Silv. de Sacy in diesem Bde. I—XXVIII, wo die fernere Entwickelung der Schule ausführlich dargestellt wird. Die Schule verdient unsre Aufmerksamkeit ganz besonders in diesem Augenblick, wo das deutsche Reich damit umgeht ein Seminar für orientalische Sprr. in Berlin zu gründen. Hoffen wir, daß in dem neuen Berliner Seminar den Zöglingen neben einer tüchtigen praktischen Kenntnis der betr. Sprr. auch ein Interesse für das sprachwissenschaftliche Studium in die Fremde mitgegeben wird und die Fähigkeit neue Sprr. zu beobachten und darzustellen, damit sie unter Umständen auch unsrer Wissenschaft sich dienstlich erweisen können. Die praktische und wissenschaftliche Seite der Spr. treten einander jetzt näher und näher. Ich habe I. Z. II. 141 ff. und sonst wiederholt darauf hingewiesen, daß man auch im praktischen Sprachunterricht wohl daran thut, die sichern Ergebnisse der Sprachw. zu verwerten.

Chaucer G.: werke übersetzt von A. v. Düring. — Strassburg, Trübner. — Kl. 8°. I. 1883; VIII, 341. II. 1885; XII, 410. III. 1886; 484.

Die Übersetzung ist ten Brink gewidmet. Derselbe 'hat die besondere Güte gehabt, die Übersetzung vor deren Veröffentlichung durchzusehen und zu prüfen. Den mannichfachen Verbesserungsvorschlägen dieser ersten Autorität auf dem Gebiet der Chaucerforschung [vgl. I. Z. II. 299] bin ich nach besten Kräften gefolgt' (I. S. VII). Hiernach habe ich mich in meiner Vgl. des Originals und der Übersetzung auf ein paar Stichproben beschränkt, bei welchen ich die Übersetzung im einzelnen frei, z. T. vielleicht freier als es die dichterische Lizenz gestattet; im ganzen aber wohl geeignet gefunden habe, einem größern deutschen Leserkreis, der das Mittelenglische nicht versteht, die trefflichen Werke Chaucers zugänglich zu machen.

Der I. Bd. enthält: Das Haus der Fama. Die Legende von guten Weibern. Das Parlament der Vögel.

Der II. und III. Bd. enthalten die Canterbury-Erzählungen. Der Übersetzung der Cant. tales ist Tyrwhitts 2. A. (1789) zu Grunde gelegt, doch sind auch andre Ausg. zu Rate gezogen worden. In der Anordnung der Erzählungen sind namentlich Furnivalls Vorschläge in der temporary preface to the sixt-text edition befolgt worden. Sachliche und sprachliche Anmerkungen erleichtern das Verständnis.

Cosijn P. J.: altwestsächsische grammatik I. hälfte, 1883; 8°, VIII, 116. II. hälfte, 1886; VI, 200. — Haag, Nijhoff.

Im Angelsächsischen ist es besonders notwendig, für die Forschung wie für den Unterricht, die Dialekte wohl zu sondern. Vf. gründet seine Grammatik des altwestsächsischen Dialekts auf die cura pastoralis (Hatton und Cottonian Mss.) und den orosius (Lauderdale Ms.) von Alfred und die chronik (Parker Ms.).

In der I. Hälfte der Lautlehre werden die einzelnen Laute (oder vielmehr Buchstaben, über deren Aussprache der Leser leider nicht aufgeklärt wird) von historischem Gesichtspunkte aus betrachtet und reichliche Belegstellen mit genauer Angabe der Fundorte gegeben. Vorliegen die Vokale der Stammsilben. Es fehlen noch die unbetonten Vokale und Konsonanten.

In der II. Hälfte wird die Flexion behandelt. Das Werk ist mehr für die Mitforscher als für den Unterricht berechnet.

Curti Th.: DIE ENTSTEHUNG DER SPR. DURCH NACHAHMUNG DES SCHALLES. — STUTTGART, SCHWEIZERBART, 1885. — 8°, 72. M. 1.60.

Man hat die Frage nach dem Ursprung der Spr. von dem Programm der Sprachforschung ganz streichen wollen. Ich teile diese Ansicht nicht. So viel Arbeit auch mit dem Gegenstand verschwendet worden, namentlich von Laien, und so schwierig die Frage auch ist: diejenigen Sprachforscher, welche die Wichtigkeit der Untersuchung der Geschichte und Entwickelung der Spr. anerkennen, werden folgerichtigerweise den Ursprung nicht davon ausschließen können. Doch ist hier besondere Vorsicht erforderlich. Von der Gegenwart wird man ausgehen, hier die wirksamen Faktoren beobachten und die sprachl. Thatsachen nach historisch-vgl. Methode soweit als möglich in die Vergangenheit zurückverfolgen müssen. Da man aber auf diesem Wege zu der gesuchten Unbekannten nicht gelangen kann, so hat man nach der Weise der Mathematiker zu versuchen, ob dieselbe sich nicht in Grenzen einschliessen läßt. Dazu sind die Tier- und Kinderspr. ins Auge gefaßt worden und nicht ganz ohne Erfolg. Weniger glücklich sind die Forscher gewesen, welche rein deduktiv verfuhren und von einseitigem Prinzip aus die Spr. zu konstruieren gedachten.

Von diesen Gesichtspunkten aus, welche ich in meiner EINL. IN DIE SPRACHW., 1880, I. 116 ff. eingehender besprochen, will ich die Arbeit des Vf. betrachten. Zunächst Einzelnes. S. 1 spricht sich Vf. über die Aufgabe aus, welche er sich gestellt: 'Das Folgende soll ein Versuch sein, zu zeigen, wie es möglich war, daß auch diejenigen Wurzeln, welche nicht als onomatopoëtische angesehen werden, onomatopoëtischen Ursprung haben konnten, so daß das gesamte ursprüngliche Material, aus welchen die sprachl. Begriffe gebildet wurden, als durch Schallnachahmung erzeugt erschiene . . . Um mehr aber als um die Darlegung dieser Möglichkeit . . . kann es sich nicht handeln' (vgl. 24, 51). In einer Anm. dazu S. 27 definiert Vf.: 'Wurzel ist der ursprüngliche Laut [es scheint Vf. nimmt hier Laut in unbestimmterm, etwa in dem Sinne von Lautung], welcher Bedeutung hat. Nur sind diese Elementarwörter der philologischen Zergliederung oft nicht mehr zugänglich; es erreicht letztere nur die philologischen Wurzeln, nicht die bezeichneten physiologischen, die mit jenen nicht identisch zu sein brauchen, sondern frühere Entwickelungsstadien, oder, richtiger, das Anfangsstadium derselben darstellen.' 2 ff. werden die ersten hörbaren Ausdrucksbewegungen beim Kinde (vgl. HALE: THE ORIGIN OF LANG., AM. ASS. OF THE ADV. OF SC. XXXV, 1886) betrachtet: sisisisi, mamamama, papapapa, 'diese verdanken ihren Ursprung ohne Zweifel Empfindungsbewegungen' . . . tatatata, 'womit das Kind, den Laut mit einem Ausrecken des Armes begleitend, ein Verlangen kundgibt und etwas zu greifen sucht' [also zunächst und seitens des Kindes keine Schallnachahmungen]. 3: 'Die Bedeutung, welche die bezeichneten Laute anfänglich haben, ist nur eine physiologische . . . Das bloße Geräusch, der Ton — eine physiologische Äußerung der menschl. Lebensthätigkeit —, ist, indem er von einer 2. Person in eine Vorstellung umgesetzt, mitgeteilt und weiterhin begriffen wurde, zu sprachl. Bedeutung gelangt, Spr. geworden.' 5: 'Eltern sind geneigt, die Dinge nach dem zufälligen [!] Worte zu benennen, welches das Kind ausspricht, indem es sie berührt oder indem es etwas thut. Zwischen einem solchen Worte und dem Gegenstande der Benennung ist ein innerer Zusammenhang nicht vorhanden.' 8: 'In den ersten Zeiten des Menschengeschlechts lernten die Eltern den Kindern Laute wie ababab . . . ab, indem sie den Schall nachahmten' [hier beginnt also erst nach der Ansicht des Vf. die Schallnachahmung und zwar seitens der Eltern].[1] 6: 'Heute geschiedene und selbst gegenteilige Begriffe [vgl. I. Z. I. 424], wie beispielsweise kommen und gehen, geben und nehmen, werden aber in der ersten Zeit der Sprachbildung oft genug mit demselben Laute bezeichnet worden sein, bis sie, im reifern Bewußtsein gespalten, auch in der Spr. eine Scheidung erfahren.' In einer Anm. auf S. 41 gedenkt Vf. auch des von HERODOT berichteten Versuchs des Königs PSAMMETICH: 'Die Erzählung ist bekannt, aber eine Deutung wurde ihr nicht gegeben, die ihr füglich gegeben werden könnte, weil sie die

[1] Diese Ansicht spricht auch L. STEIN ÜBER DIE ENTST. DER SPR. SCHWEIZ. LEHRERZT. SCHABELITZ, ZÜR. 1880. S.-A 6, 11, 12 aus. Vgl. WUNDT, ESSAYS, I. Z. III. 394.

einfachste ist.' Die betr. Deutung ist ihr doch wohl bereits vor dem Vf. gegeben, vgl. Volney: l'alfabet européen appliqué aux langues asiatiques, 1819, S. 48 Anmerk., sowie meine einl. in die sprachw. I. 124: 'Bekannt ist das von Herodot II. 2 beschriebene Experiment Psammetichs, die Entwickelung der Spr. an 2 Kindern zu beobachten, welche er von der Gesellschaft der Menschen isolieren und von Ziegen säugen ließ und die dann das Wort bekos artikuliert haben sollen, keine üble Nachahmung der Spr. ihrer Ammen.' Und Vf.: 'Die ersten Laute der Kinder waren auch hier — diese hat man aber . . . nicht beachtet — pa, ma u. a. solche; dann folgte ganz richtig die Nachahmung des Naturlauts der äußern Welt, in diesem Fall zuerst derjenige der Ziege.' Ferner S. 8: 'Vom Kinde haben wir so lange gesprochen, weil es heute noch ein Objekt für sprachw. Betrachtung abgibt. Und man halte uns nicht entgegen, die ersten Laute der ersten menschl. Kinder könnten andre gewesen sein, als sie es heute sind; das Kind beschreitet die Etappen der Sprachentwickelung des Menschengeschlechts, soweit die Außenwelt nicht hemmend dazwischen tritt.' Dazu in einer Anm. auf S. 42: 'Ich weiß nicht, ob dieser Gedanke schon irgendwo ausgesprochen worden ist, bin ich aber der erste, der es thut, so wende ich auf die Entwickelung der Spr. nur ein biologisches Gesetz an, das in andern Bereichen schon anerkannt ist [nämlich, daß die Keimesentwickelung (Ontogenesis) eine abgekürzte Wiederholung der Stammesentwickelung (Phylogenesis) sei] . . . so ist wohl die Wiederentwickelung der Spr. beim Kinde die Rekapitulation der Entwickelungsgeschichte der menschl. Spr. überhaupt.' Dieser Gedanke ist nicht neu; er lag meiner ganzen Darstellung in meiner einl. in die sprachw. I. 116 ff. 'Ursprung und phylogenetische Entwickelung der Spr.' und S. 124 ff. 'Ontogenetische Entwickelung der Spr.' zu Grunde und ist auch in dem Programm dieser ztschr. I. S. xv andeutungsweise zum Ausdruck gekommen; vielleicht ist er schon vor mir ausgesprochen oder doch wenigstens erfaßt worden. Die Vgl. der Entwickelung von Naturorganismen und Sprr. ist uns ja längst so nahe gelegt worden, wohl zu nahe, so daß man mit Durchführung der Vgl. im einzelnen recht vorsichtig sein muß.

S. 9 spricht Vf. von dem Lock- und Warnungsruf und im Anschluß daran 10 von den verschiedenen Empfindungslauten; innerhalb derselben weist er den Interjektionen einen eignen Platz an. Einige wie ah, oh, hi, ha 'sind ganz Reflex, überrumpeln den Menschen sozusagen'; andre wie pah, bah, eh, hee, pst 'werden mit Absicht ausgesprochen.' 11 spricht Vf. die Ansicht aus, daß die erste Spr. eine 'vielsilbig-gleichsilbige' gewesen, aber schon in der ersten Periode 'eine Verkürzung, eine Reduktion der Repetition' erfahren. Er bemerkt weiter, daß 'auf die Unterscheidung artikulierter und unartikulierter Laute, als von Anfang an in ihrer Qualität verschiedener, verzichtet werden sollte. Man sieht nicht ein, weshalb die Laute der Tiere, durch welche einige von ihnen vielseitiger, als man oft zugeben will, ihre Gefühle und Bedürfnisse ausdrücken, für ganz andre gehalten werden sollen als jene ersten menschlichen Empfindungslaute . . . Ein artikulierter Laut ist derjenige Laut, der eine Bedeutung erhalten hat; man kann sagen, die Bedeutung artikuliere den Laut . . . wenn die Spr. den Menschen unendlich hoch über das Tier erhoben hat, so muß doch bei Annahme einer natürlichen Entwickelung diese nicht unvermittelt, sprungweise, sondern in Übergängen von statten gegangen sein . . . Von dem Empfindungslaute des niedrigsten Tieres bis zu den tiefsinnigsten Wortgebilden der zivilisierten Menschheit zieht sich eine Kette und weben sich Netze sprachl. Bildungen so, daß dem Vorausgegangenen immer nur ein wenig Vollkommeneres folgt.'

S. 13 bemerkt Vf., daß in der Beurteilung der Frage, ob Wurzelwörter ursprünglich Schallnachahmungen gewesen, unser Sprachgefühl ein schlechter Richter sei. 'Wir sind auf die Schallnachahmung als Mittel der Sprachbildung nicht mehr angewiesen, und deshalb ist uns auch die Natur nicht in gleicher Weise mehr ein Tönendes wie unsern Voreltern' (ähnlich Krause, urspr. II. 1. z. II. 335). In einer Anm. S. 53 kommt Vf. auf die 'sog. Pronominalwurzeln' zu sprechen; bei diesen scheint er mit seinem Prinzip die größte Schwierigkeit zu finden. S. 19 spricht Vf. von dem Wechsel der Bedeutungen, wodurch die Worte ihre onomatopoetische Bedeutung verloren: 'Die Spr., das Mittel der Gedankendarstellung durch Worter, welche nicht mehr dieselben Vorstellungen zu erwecken brauchen, die ihr Laut ursprünglich erweckte, ist in ihrem letzten Bestande die Nachahmung der Naturlaute zu dem Zwecke, bei zweien oder mehreren gemeinsame Vorstellungen hervorzurufen.' Auf die einzelnen Versuche an Wörtern der verschiedensten Sprr. ihren onomatopoetischen Ursprung nachzuweisen kann ich hier nicht eingehen: einige haben mich überzeugt; in der Mehrzahl habe ich der Phantasie des Vf. nicht folgen können.

Überschaue ich noch einmal das Ganze so vermisse ich die Induktion. Vf. hat das Leben

der Spr. und die darin wirksamen Gesetze und Kräfte nicht gehörig in Sprr. der Gegenwart untersucht; er hat auch nicht den Weg der historischen Sprachvgl. betreten. Im Gegenteil, er stellt ein einseitiges Prinzip auf, welches, so wichtig auch immer, allein zur Erklärung des Entstehens der Spr. nicht ausreicht; aus diesem Prinzip sucht er im ganzen in deduktiver Weise die Sprachformen abzuleiten, wobei er sich auf die Kinderspr., z. T. auf tierische hörbare Ausdrucksbewegungen stützt. Die Abhandlung erklärt mehr die Entstehung der Kinderspr. als der Spr. überhaupt; sie hat mich in der Ansicht bestärkt, daß wir eine Reihe von Sprachbildungsfaktoren bzhw. -stufen zu unterscheiden haben:

1. Empfindungslaute (und -gebärden).
2. Deutegebärden in Verbindung mit gewissen Lauten (demonstrative Wurzeln).
3. Nachahmung (prädikative Wurzeln).
4. Bedeutungsübertragung, Symbolik, Abstraktion (vgl. I. Z. II. 145).

Jedenfalls verdient die interessante Arbeit die Aufmerksamkeit der Sprachforscher.

CURTIUS G.: ZUR KRITIK DER NEUESTEN SPRACHFORSCHUNG. — LEIPZIG, HIRZEL, 1885. — 8°, 161. M. 2.60.

S. 1: 'Im Jahre 1866 feierte unsre Wissenschaft in ungeteilter, warmer Anerkennung ihres damals noch lebenden Begründers FRANZ BOPP ihr 50jähriges Bestehen, ohne daß dabei ein prinzipieller Gegensatz hervortrat. 10 Jahre später lasen wir zuerst von einer neuen oder jungen oder angeblich strengern Richtung, von der Notwendigkeit einer wesentlichen Abweichung von den bisher in weiten Kreisen angenommenen Ansichten.' 3: 'Der Gegensatz zwischen den ältern und den jüngern Anschauungen tritt am schärfsten bei JOH. SCHMIDT hervor, welcher bei seiner feierlichen Aufnahme in die BERL. AK. D. WISS. (3. Juli 1884, SITZUNGSBER. S. 6) sogar von einer "Katastrophe" redet, die in der Geschichte der Wissenschaft eingetreten sei.' Das Urteil des Vf. darüber ist: 'daß die Gegensätze z. T. mehr auf Schein und auf Mißverständnis als auf Wirklichkeit beruhen' (5).

Vf. erörtert nun einzeln nacheinander die 4 Hauptfragen, welche hier in Betracht kommen: I. der Lautgesetze, II. der Analogie, III. der Grundlage des idg. Vokalismus, IV. der Entstehung der idg. Sprachformen. Er führt sowohl Meinungsäußerungen andrer als eigne Gründe ins Feld, welche letztern in Einzeluntersuchungen weiter ausgeführt werden, von denen ich hier absehen muß.

I. Der Grundsatz, daß die **Lautgesetze** keine Ausnahme erleiden, sei ein Axiom, das auf induktivem Wege nicht erwiesen werden könne. DELBRÜCK gestehe in seiner EINLEIT. [2] (vgl. I. Z. II. 304): 'Es ist zugegeben, daß völlige Gleichmäßigkeit des Lautwandels sich nirgends in der Welt der gegebenen Thatsachen findet.' Vf. kommt dem gegenüber auf seine frühere Unterscheidung von konstantem und sporadischem Lautwandel zurück und bemerkt dann vermittelnd S. 21: 'Soll übrigens jener Grundsatz mehr die Bedeutung eines selbsterziehenden Prinzips haben in dem Sinne, daß wir uns wechselseitig ermahnen, von anerkannten Lautgesetzen nicht leichtsinnig Ausnahmen zuzulassen und für alle seltnern Lautbewegungen in Übereinstimmung mit ASCOLI sorgfältig nach einem warum? zu fragen, so wird darüber eine Meinungsverschiedenheit unter vernünftigen Gelehrten kaum stattfinden können.'

II. Der Begriff der συνεκδρομή habe in der neuern Sprachforschung folgende Benennungen gefunden: 1. **Analogiebildung**, 2. Formübertragung, 3. Parallelbildung, 4. Association mit der Unterabteilung Formenassociation, 5. An- und Ausgleichung, 6. Verschleppung u. aa.; Vf. schließt sich der ersten als der weitest verbreiteten an, bemerkt jedoch: 'ἀναλογία im Sinne der Alten ist das Gegenteil von συνεκδρομή. Ἀναλογία bezeichnet durchweg die Regel, weshalb es bei den Alten . . . bekanntlich in dem langen Streite der Analogisten und Anomalisten das gerade Gegenteil der ἀνωμαλία war' (38). HENRY habe in seiner ÉTUDE SUR L'ANALOGIE S. 105 bemerkt: L'explication par l'analogie est toujours aisée; mais c'est précisément parce qu'elle est trop aisée, qu'il s'en faut défier. 39: 'Die Analogiebildung ist . . . an und für sich überall möglich, aber nirgend notwendig.' 47 ff.: 'Die erste Forderung, welche wir an den stellen, welcher behauptet, eine Wortform, die wir a nennen wollen, habe auf eine zweite, die wir b nennen, assimilierend eingewirkt, ist die, daß die Form a neben b an einem und demselben Ort und zu einer und derselben Zeit bestanden habe . . . Eine weitere Forderung ist die, daß die Form, welche das Muster für eine zweite Form abgegeben haben soll, dieser nahe oder, wie MISTELI . . . sich ausdrückt,

psychologisch nahe liege.' 51: 'Es zeigt sich hier, denke ich, wie anderswo, daß es außer den Lautgesetzen und Analogiewirkungen doch noch allerlei andre Kräfte und Triebe in der Spr. gibt, die man nicht übersehen darf.' 70: 'Eine mehrfach erörterte Frage ist, inwiefern bei den Sprechenden ein Gefühl für die Bedeutsamkeit der Laute und Silben als mitwirkend bei der Entscheidung zwischen Erhaltung und Veränderung vorauszusetzen ist.' Vf. ist 'für die Annahme, daß die bedeutungsvolle Silbe sich nicht so leicht verschiebt oder verändert wie die minder-bedeutungsvolle' (72).

III. Nach einer längern Untersuchung über die 'Grundlage des idg. **Vokalismus**' bemerkt Vf. 109: 'Wir haben bisher die neue Hypothese daraufhin geprüft, wie weit die für sie beigebrachten Argumente überzeugend sind, und es haben sich uns namentlich 3 Hauptpunkte herausgestellt, welche gegen dieselbe sprechen: 1. Die Unerklärbarkeit der Entstehung des arischen a aus ursprachlicher Dreiheit, 2. die Unzulänglichkeit der Versuche, auch für das Arische Spuren eines uralten e nachzuweisen, 3. der gänzliche Mangel eines Beweises für die Existenz eines arischen ŏ.'

IV. Betreffs der glotto- oder, wie Vf. sagt, morphogonischen Probleme, welchen er mehr Sympathie entgegenbringt als die neuern Sprachforscher, betont Vf. 149 das Prinzip der Kürzung als bedeutungsvoll für die **Entstehung der idg. Sprachformen.** 'Es scheint mir mehr als wahrscheinlich, daß dies Prinzip in jener frühen Epoche wirksam war, in welcher der Übergang von der Anfügung zur eigentlichen Flexion stattfand.'

Besonders versöhnlich lautet das Nachwort 154—5: 'Ich habe mit Freuden die Gelegenheit benutzt, wo es mir möglich war, meine Zustimmung auszusprechen oder Mißverständnisse zu beseitigen . . . Die mannichfachen Anregungen und Förderungen, welche der Wissenschaft aus den neuesten Arbeiten erwachsen sind, erkenne ich gern an. Aber daß in ihr jemals eine "Katastrophe" eingetreten sei, daß man sich jetzt auf einem neuen verläßlichern Boden befinde, von welchem aus alles neu anzugreifen sei, kann ich nicht zugeben . . . Im Anschluß und unter kritischer Benutzung der Arbeiten, welche vom Beginn der vgl. Sprachw. an bis auf die Gegenwart unternommen sind, wird man, das ist zu hoffen, weiter und weiter kommen . . . Sollten diese Blätter etwas zur Klärung der Meinungen und zur Ausgleichung der Gegensätze beitragen, würde ich das nach mehr als 40jähriger Bemühung auf diesem Gebiet als den schönsten Lohn betrachten.' Diese Zeilen am Schluß des wissenschaftlichen Testaments des hochverdienten Sprachforschers, den der Tod am 12. Aug. 1885 der Wissenschaft entriß, erinnern mich an mein erstes Wort in der I. Z., I. S. III. Das war der Vergangenheit geweiht und lautete: 'Es diene als Wahrzeichen dafür, daß wir auf der alten Grundlage, soweit sie für sicher befunden worden, mit dem vorhandenen, als zuverlässig bewährten Material fort zu bauen gewillt sind, dankbar der Vorarbeiter gedenkend, welche die Bausteine mühsam herbeigeschafft und das Werkzeug sinnreich vervollkommnet.'

DELBRÜCK B.: DIE NEUESTE SPRACHFORSCHUNG. — BETRACHTUNGEN ÜBER G. CURTIUS' SCHRIFT ZUR KRITIK DER NEUESTEN SPRACHFORSCHUNG. 2. ABDR. — LEIPZIG, BREITKOPF & H., 1885. — 8°, 49.

Vf. äußert sich im Eingange S. 4 ff. über die Entstehung seiner von CURTIUS häufig erwähnten Schrift EINLEIT. IN DAS SPRACHSTUDIUM, 1880, deren 2. A. ich I. Z. II. 304 angezeigt habe. Vf. bemerkt betreffs der neuesten Richtung in der Sprachw. 6: er habe 'stets betont, es sei nicht richtig, daß eine Katastrophe stattgefunden, daß ein völlig neues sich entwickelt habe; wer näher zusehe, werde die Kontinuität bald gewahr werden; der neue Glaube sei nichts andres als die natürliche Weiterentwickelung der Anschauungen von BOPP und POTT, von BENFEY, SCHLEICHER und CURTIUS. Diese Ansicht wünschte ich in meiner Schrift in geschichtlicher Darstellung zur Geltung zu bringen.' Gleichzeitig spricht sich Vf. über die Bescheidenheit seines Anteils an der neuen Bewegung und die Freiheit seiner Stellung zu derselben aus. In der Betrachtung über CURTIUS' Schrift schließt er sich der Einteilung der letztern an (vgl. I. Z. III. 319, 320).

I. Die Lautgesetze. Vf. erörtert hier zunächst die Entstehung der Lehre von der Ausnahmslosigkeit der Lautgesetze. BOPP habe die Ansicht gehabt, es gäbe 2 Arten von 'euphonischen Veränderungen': 'die eine, zum allgemeinen Gesetz erhoben, kommt bei jeder gleichen Veranlassung in gleicher Gestalt zum Vorschein, während andre nicht zum Gesetz gewordene nur gelegentlich hervortreten'. Nach und nach habe sich in der Seele der Sprachgelehrten die Vorstellung gebildet, die Lautgesetze duldeten keine Ausnahme, bis jene zu einem Grundsatz sich verdichtet. CURTIUS selber habe bereits bemerkt: 'Träten in der Sprachgeschichte wirklich so

erhebliche sporadische Verirrungen und völlig krankhafte unberechenbare Lautentstellungen ein, wie sie von manchen Gelehrten mit Zuversicht angenommen werden, so müßten wir in der That auf alles Etymologisieren verzichten. Denn nur das Gesetzmäßige und innerlich zusammenhängende läßt sich wissenschaftlich erforschen.' Von hier aus sei es nur ein kleiner Schritt zu dem Aperçu gewesen: die Lautgesetze sind ausnahmslos. Was bedeutet nun dieser Satz? Vf. hat in seiner EINL. 129 zugestanden: 'daß völlige Gesetzmäßigkeit des Lautwandels sich nirgend in der Welt der gegebenen Thatsachen findet; es liegen aber genügende Gründe vor, welche zu der Annahme führen, daß gesetzmäßig verlaufender Lautwandel einer von den Faktoren ist, aus deren gemeinschaftlichem Wirken die empirische Gestalt der Spr. hervorgeht.' Ebenda hat sich Vf. die Frage vorgelegt, wo man ausnahmslose Lautgesetze zu finden erwarten kann. 'Jedenfalls nicht in der gesamten Masse irgend einer vorliegenden Volks- oder Kulturspr. Denn es läßt sich nicht erwarten, daß alle Individuen innerhalb einer Sprachgemeinschaft völlig gleich sprechen werden. Wir können sie also nur erwarten bei dem einzelnen Individuum, oder vielmehr, wenn wir ganz genau sein wollen, nur im Momentandurchschnitte der Spr. eines Individuums.' Aber auch hier sei noch abzuziehen, was man als Entlehnung im weitesten Sinne ansehen müsse, ferner alle Analogie- oder Associationsbildungen; auch von etwaigen Schwankungen innerhalb eines Übergangsstadiums sei abzusehen, wofür ein lehrreiches Beisp. 15 aus dem Jakutischen vorgeführt wird. Mit Recht hebe CURTIUS hervor, daß auch noch andre störende Kräfte im Leben der Sprache vorhanden sein könnten. Engere Schranken lassen sich da wohl kaum ziehen.

17: 'Es ist deshalb auch wiederholt hervorgehoben worden, daß man besser thäte, nicht von Gesetzen, sondern bescheidener von geschichtlichen Gleichmäßigkeiten zu reden. Namentlich ist die Vergleichung mit Naturgesetzen wiederholt abgewiesen worden, so z. B. von mir in den Worten: "Nicht billigen kann ich die Bezeichnung der Lautgesetze als Naturgesetze. Mit chemischen oder physikalischen Gesetzen haben offenbar diese geschichtlichen Gleichmäßigkeiten keine Ähnlichkeit. Die Spr. setzt sich aus menschlichen Handlungen zusammen und folglich gehören die Lautgesetze nicht in die Lehre von der Gesetzmäßigkeit der Naturvorgänge, sondern in die Lehre von der Gesetzmäßigkeit der scheinbar willkürlichen menschlichen Handlungen"' (EINL. 130, vgl. dem entsprechend PAUL. I. Z. III. 359). 'Wo nun auch dieses letzte Kriterium für den Begriff des Gesetzes, nämlich eine Mehrheit gleicher Einzelerscheinungen nicht vorhanden ist, kann man nicht mehr von einem "Gesetze" reden. Völlig vereinzelte Vorgänge fallen nicht unter den Begriff des Gesetzes.' Schließlich stellen sich die Lautgesetze heraus als 'Formelausdrücke für nicht hinlänglich überschaute Thatsachen.' 'Auch wer der Lehre von der Ausnahmslosigkeit der Lautgesetze huldigt, ist [in der Praxis] gezwungen eine Menge von Einzelfällen anzuerkennen, die er mit dem Gesetz nicht in Übereinstimmung bringen kann, und findet kein Arg darin, diese Fälle als Ausnahmen zu bezeichnen.'

II. Die Associationsbildungen. 24: 'Offenbar sind diejenigen Wörter oder Silben am meisten geeignet, die besprochene Einwirkung zu erfahren, welche in der Seele der Sprechenden zu Reihen oder Systemen vereinigt sind. Solche Reihen bilden z. B. die sämtlichen Endungen eines Kasus, die Zahlwörter u. s. w.' Vf. bespricht bei der Gelegenheit Verkürzungserscheinungen, z. B. bei Kosenamen: Bob aus Robert u. ä. Er sieht dieselben als Bildungen der Kinderspr. und Entlehnungen aus derselben an (vgl. WUNDT I. Z. III. 394).

III. Vokalismus. Vf. bleibt bei der Meinung, 'daß mit Sicherheit ein idg. e, mit Wahrscheinlichkeit ein gleiches o anzunehmen sei.'

IV. Die Ursprache. Vf. hat bereits in seiner EINL. 'die ungeheuren Schwierigkeiten hervorgehoben, die diesen Untersuchungen im Wege stehen, aber zugleich es für unmöglich erklärt, derartige Forschungen gänzlich über Bord zu werfen.' Er schließt hier 49: 'Sollte der Versuch je besser gelingen, so wird das jedenfalls nur mit Hinzuziehung eines unendlich viel größern Materials, als jetzt gewöhnlich geschieht, also mit reichlicher Benutzung der außerindogermanischen Sprachwelt möglich sein' (vgl. I. Z. III. 304).

DONNER O.: OM DE OLIKA TYPERNA AF SPRÅKBILDNING SÅSOM UTTRYCK FÖR DET MENSKLIGA TÄNKANDET. — HELSINGFORS, 1885. — 8°, 18.

In dem beim Jahresfest der WISSENSCH. GESELLSCH. in HELSINGFORS am 29. Apr. 1885 gehaltenen Vortrag gedenkt Vf. des Aufschwungs, den die europäische Sprachw. genommen, nachdem das Skr. und die Ergebnisse der altindischen Sprachforschung in Europa bekannt geworden.

Er feiert BOPP als den Begründer der geschichtlich-vgl. und W. v. HUMBOLDT als den Schöpfer der philosophischen, neuern Sprachw. Es werden dann die verschiedenen Versuche besprochen, die Sprr. zu klassifizieren, nach morphologischem Prinzip (W. v. HUMBOLDT, POTT, SCHLEICHER, MAX MÜLLER), nach psychologischem (STEINTHAL) und nach genealogischem (FRIEDR. MÜLLER; vgl. letztern I. Z. III. 349).

DÜHR A.: ÜBER METRIK UND RHYTHMIK. — PROGR. DES GYMN. FRIEDLAND I. M. 1885. — 4°, 28.

Vf. beginnt mit allgem. sprachw. Bemerkungen: er unterscheidet Begriffs- und Formwörter. 'Je entwickelter und ausgebildeter eine Spr. ist, um so größer ist in ihr die Zahl der Formwörter; je reicher die Erkenntnis des Volkes ist, . . . um so reicher ist der Wortschatz, um so vielfältiger aber auch die Art, die Begriffe zu bezeichnen, um so mannigfaltiger die Satzbildung' (1). Die Sprachw. wird weiter in reine und angewandte unterschieden. Reine Sprachw. und Philologie, Sprachw. und Logik. Sprachlehre: Onomatik und Grammatik. Angewandte Sprachw., Rhetorik. Orthoëpie und Orthographie: 'Für die modernen Spr. sind die beiden letzten Teile aufs allergenauste bestimmt . . .; von der Orthoëpie der antiken wissen wir nicht allzuviel' (3). Vgl. SEELMANN I. Z. III. 377. Prosodik (Quantitäts- und Accentlehre). Rhetorik: Invention, Disposition, Elokution, Aktion, Memorieren. Ungebundene (Prosa) und gebundene Rede (Poesie). Metrik. Musik. Vf. weist nach, 'daß in den ältesten Zeiten die Metrik nicht eine Domäne der Sprachw., sondern der Musik war' (5). Vgl. WESTPHAL I. Z. III. 390. Harmonie, Akkorden- und Melodienlehre, Rhythmik (Takt und musikalischer Accent); 'es seien 3 ῥυθμιζόμενα: λέξις (Sprache), μέλος (musikalischer Ton), κίνησις σωματική (Gang, Tanz) . . . Erst im alexandrinischen Zeitalter scheint die Metrik ganz abgesondert von der Musik behandelt worden zu sein' und zwar von den 'Grammatikern', welche jetzt ein Interesse dafür hatten, das Wesen der Metra in den klassischen Dichtern festzustellen (8). Gesang: Tonsetzer, Deklamator, Dichter. 'Jetzt wird es klar geworden sein, weshalb es der Musik gelingen konnte, in ihrer Notierung eine besondere harmonische und rhythmische Zeichenlehre aufzustellen, weshalb aber alle Versuche, welche man angestellt hat, die Deklamation in ähnlicher Weise, wie eine musikalische Leistung, in Schriftzeichen niederzulegen, bisher gescheitert und völlig verunglückt sind und gar keinen Anklang gefunden haben' (11). Nach dieser Seite ist das Bedürfnis verhältnismäßig geringer, sonst würde auch der Erfolg nicht gefehlt haben; vgl. übrigens meine Artikulationsnotenschrift I. Z. I. Tab. V. und meinen Vorschlag I. 197, dieselbe auch für die sichtbaren Ausdrucksbewegungen zu verwerten. Reim. Quantitierende und accentuierende Verse. Griechischer, römischer, germanischer Versbau. 'Ein II. Teil dieser Abh. anderswo und -wann' (28).

Beigegeben ist: GEIBELII EDYLLIUM EUTINUM GRAECE HONORI CIVITATIS EUTINENSIS NUPERRIME DEDICATUM QUUM J. H. VOSSII SIGNUM IN IPSORUM OPPIDO CONSTITUERETUR. Man sieht daraus, daß die Kunst griechische Verse zu machen noch nicht unter unsern ältern Philologen ausgestorben ist.

DÜRING V. s. CHAUCER.

FISHER M.: THE THREE PRONUNCIATIONS OF LATIN. THE CLAIMS OF EACH PRESENTED, AND SPECIAL REASONS GIVEN FOR THE USE OF THE ENGLISH MODE. 3. ED. (REV. AND ENL.). — NEW YORK, APPLETON & CO., 1885.

Vf. schreibt für die Lehrer des Lat., welche im Zweifel sind, welcheAusspr. sie zu lehren haben. Er bespricht zuerst das 'kontinentale System' in den verschiedenen Ländern und in seinen verschieden Phasen seit ERASMUS, zweitens die 'römische Methode'. Er weist auf die Schwierigkeit der Erforschung der wahren alten Ausspr. des Lat. hin; nicht bloß die neuern Sprachforscher, sondern die alten selbst gehen in ihren Darstellungen derselben auseinander. Anwendung der römischen Methode in Amerika und England; ihr Zusammenhang mit den Bestrebungen die engl. Orthographie nach phonetischen Grundsätzen zu reformieren. Drittens das 'Englische System'. Von besonderm Interesse sind die statistischen Zusammenstellungen des Vf. und die reichhaltige Sammlung von Meinungsäußerungen der Fachgenossen der verschiedensten Länder über die Frage. Vf. befürwortet das dritte System. Ich kann ihm darin leider nicht beipflichten. Die Besprechung von SEELMANN I. Z. III. 377 hat uns gezeigt, daß es bis jetzt zwar noch nicht gelungen,

und wohl auch nie vollkommen gelingen wird, die Feinheiten der lat. Ausspr. festzustellen, daß aber ihre wesentlichen Grundzüge hinreichend feststehen, um im lat. Unterricht verwertet werden zu können. Nachdem ich meine im deutschen Gymnasium erlernte Ausspr. des Lat. während meines Aufenthalts in Frankreich, England und Italien 3 mal in gewissem Sinne umzulernen genötigt worden (man vgl. z. B. die Ausspr. von CICERO in diesen Ländern), bin ich zu der Überzeugung gedrängt worden, daß man wohl daran thue in Schulen jedweder Nationalität die altrömische Ausspr. zu lehren, so weit sie durch die neuern Forschungen sicher festgestellt worden. Man verschmähe nicht das bessere, bloß weil man das wahrhaft vollkommene nicht erreichen könne.

FLEISCHER H. L.: KLEINERE SCHRIFTEN. GESAMMELT, DURCHGESEHEN UND VERMEHRT, I. — LEIPZIG, HIRZEL, 1885. — 8°, IV, 844.

H. DERENBOURG hat in seiner ESQUISSE BIOGRAPHIQUE in diesem Bde. im Anschluß an SILVESTRE DE SACYS GRAMMAIRE ARABE die Bedeutung des vorliegenden Werkes seines einstmaligen Lehrers gewürdigt. Ich erlaube mir deshalb auf I. Z. III. S. I, II, namentlich XVIII ff. zu verweisen, um Wiederholungen möglichst zu vermeiden. Der Vf. selbst sagt Vorwort S. I: 'Der I. Bd. dieser KL. SCHR. enthält in seinen 2 Teilen eine berichtigte und vermehrte Ausg. der in den SITZUNGSBER. D. PHILOL.-HIST. KL. D. K. SÄCHS. GES. D. W. von 1863 bis 1884 in 11 Stücken erschienenen BEITR. Z. ARAB. SPRACHKUNDE, einer kritischen Durchmusterung von DE SACYS GR. AR.' Und zu letzterer bemerkt er S. 1: 'Seit dem Erscheinen der 2. A. von DE SACYS GR. AR., PARIS 1831, ist der Stoff zu einer neuen Bearbeitung dieses grundlegenden Werkes von allen Seiten so angewachsen und durch die völlige Erschöpfung der Auflage ein so dringendes äußeres Bedürfnis hinzugekommen, daß man sich über das Ausbleiben einer troisième éd. billig wundern möchte.' Nachdem er dann das Verdienst von EWALDS GRAMM. CRIT. L. ARAB., 1831 und 33, hervorgehoben und ein paar neuere ar. Gramm. genannt, fährt Vf. S. 2 fort: 'Der nächst größere Fortschritt der Grammatik des Altarabischen wird einerseits von einer genau abwägenden Vgl. und Würdigung der morgenländischen Sprachlehrer selbst nach ihren verschiedenen Schulen, anderseits von einer möglichst umfassenden und aufmerksamen, im Geiste unsrer Sprachw. ausgeführten Durchforschung des in den maßgebenden Sprachdenkmälern vorliegenden grammatischen Materials ausgehen. An die Beitr., welche ich dazu hier und an andern Orten bereits geliefert habe, reihe ich in folgendem zunächst Berichtigungen und gelegentliche Zusätze für eine etwaige neue Ausg. von DE SACYS Gramm.'

Ich würde die Grenzen meines Wissens und Verstehens und die dieser BIBLIOGR. gesetzten Schranken überschreiten, wollte ich auf die Einzelheiten der Beitr. weiter eingehen.

FRANCK J.: ETYMOLOGISCH WOORDENBOEK DER NEDERLANDSCHE TAAL. — S'-GRAVENHAGE, NIJHOFF, 1885. — 3. AFLEV. 8°, 258—383. 90 Cents.

Die beiden ersten Lief. sind I. Z. II. 312 angezeigt. Die 3. enthält Fries-Horn. Eingehendere Besprechung behalte ich mir bis nach Vollendung des Werkes vor.

FRENSDORFF F.: JAKOB GRIMM IN GÖTTINGEN. — GÖTTINGEN, DIETERICH, 1885. — Gr. 8°, 44.

Die Schrift ist ein Abdruck aus Nr. 1 des Jg. 1885 der NACHR. VON DER K. GES. D. WISS. . . . ZU GÖTTINGEN. Da die Zeit, während welcher J. GR. Mitglied der Universität GÖTTINGEN gewesen, in seinen Lebensbeschreibungen meist sehr kurz behandelt wird, stellt Vf. zur Ergänzung sich die Aufgabe: 'die Berufung der Brüder GR. nach GÖTTINGEN und ihre Wirksamkeit in GÖTTINGEN zu beleuchten.' Für die letztere beschränkt Vf. sich im wesentlichen auf das, was in Briefen, Biographien und amtlichen Veröffentlichungen von verschiedenen Seiten herausgegeben worden; für erstere hat dem Vf. ungedrucktes Material aus dem Archiv des k. Universitätskuratorium zur Verfügung gestanden, was der Arbeit ein besonderes Interesse verleiht. Vgl. I. Z. II. 305, III. 303, 366, 398.

FÖRSTEMANN E.: DER MAYA-APPARAT IN DRESDEN. — ZENTRALBL. F. BIBLIOTHEKSWESEN HERAUSG. V. HARTWIG UND SCHULZ, II. 181—192. — LEIPZIG, HARRASSOWITZ, 1885.

Vf., welcher bei Übernahme der Verwaltung der DRESDENER k. s. Bibliothek die Bedeutung der dort bewahrten Mayahs., des wichtigsten bis dahin bekannten Schriftdenkmals der einzigen vor-

kolumbischen Litteratur Amerikas, voll würdigte, hat sich seitdem bemüht dort einen Zentralpunkt zu schaffen, von welchem die weitern Forschungen auf diesem Gebiet auszugehen und an den sie sich anzulehnen hätten. Er veröffentlichte zunächst DIE MAYAHS. DER K. S. BIBLIOTHEK ZU DRESDEN, MIT 74 TAF. IN CHROMOLICHTDRUCK, LEIPZIG, A. NAUMANNsche Lichtdruckerei, 1880, 4°, in deren Einl. er zusammenstellte, was ihm über die Geschichte der Hs. und über die zur Mayalitteratur überhaupt bis dahin veröffentlichten Studien bekannt geworden war. Seine nächste Aufgabe war, die übrigen veröffentlichten Denkmäler der Mayalitteratur in DRESDEN zusammenzubringen. Er verzeichnet dieselben nebst andern Hilfsmitteln für die Mayastudien, welche er gesammelt. Die letztveröffentlichten unter ihnen habe ich z. T., dazu ein paar vom Vf. nicht aufgeführte, in dieser ZTSCHR. besprochen; vgl. CHARENCEY I. 431, HOLDEN I. 456; BRINTON II. 299, STOLL II. 369, THOMAS II. 370, III. 385. Dazu hat Vf. auch Briefe von Fachgelehrten zur Mayafrage aufbewahrt. Schließlich verzeichnet er, was von der betr. Litteratur der DRESDENer Bibliothek noch fehlt und bemerkt S. 191: 'Meine auf diesen Blättern gemachten Mitteilungen verfolgen den Zweck, den jede bibliographische Sammlung haben muß, die Entwickelung eines wissenschaftlichen Faches geschichtlich festzustellen, für die Zukunft aber neue Kräfte zu dem betr. Studium zu erwecken und mit dem nötigen Material zu versehen. Und zwar handelt es sich hier um ein wichtiges Wissensgebiet, dessen ganze Tragweite wir noch kaum übersehen können.'

GABELENTZ G. V. D.: EINIGES ÜBER DIE SPRR. DER NICOBAREN-INSULANER. — K. S. GES. D. W., 1885, 296—307.

In einer Einleitung deutet Vf. das Verhältnis der von ihm unter dem Namen der 'indonesischen' zusammengefaßten Sprachfamilie zu den polynesischen, den melanesischen und mikronesischen Sprr. und dem Mafoorschen von Neu-Guinea an. 'Der Zweck der gegenwärtigen Mitteilung ist, der Spr. [der Nicobaren] einen Platz innerhalb der indonesischen Familie zu sichern, nicht aber, diesen Platz näher zu bestimmen' (297). Behandelt wird zuerst das Lautwesen: die Lautbildung werde durch das Betelkauen beeinträchtigt und undeutlich (vgl. I. Z. II. 254). Es werden dann einige hundert Nancowry-Wörter (unter dem Namen des Nancowryvolks sind die Bewohner von Trinkut, Nancowry, Camorta, Katchall, Car Nicobar und der Küsten von Klein- und Groß-Nicobar zusammengefaßt) mit malaiischen und melanesischen vgl. Vf. stellt als Ergebnis seiner Wort- und Lautvgl. einige Gruppen von Erscheinungen zusammen, die noch nicht Gesetze seien, aber auf Gesetzen beruhen dürften (306). Die Arbeit schließt mit einigen Bemerkungen über die Vgl. des Sprachbaues: Wortstellung, Hilfswörter, Wortbildung. Als Quelle nennt Vf. F. A. VON ROEPSTORFF: VOCABULARY OF DIALECTS SPOKEN IN THE NICOBAR AND ANDAMAN ISLES, 2. A. CALCUTTA 1875, und desselben Vfs. DICTIONARY OF THE NANCOWRY DIALECT OF THE NICOBARESE LANGUAGE, CALCUTTA 1884.

GERBER G.: DIE SPRACHE ALS KUNST. 2. A. — BERLIN, GAERTNER, 1885. — 8°, Bd. I. VIII, 561. Bd. II. 526.

Vf. unterscheidet, wie ich bereits in der BIBLIOGR. 1884, I. Z. II. 313. bemerkt, die Spr. nach der Seite des Könnens, Erkennens und Kennenlehrens. 'In dem Sinne, daß Kunst vor allem ein freies Können bezeichnet' (Vorrede I. S. V), erweitert er in ihm eigentumlicher Weise den Begriff Kunst, um die 'Sprachkunst' mit hinein zu fassen (vgl. I. Z. III. 322 und 390).

Im allgemeinen Teil behandelt Vf. das System der Künste:

'1. Künste des Auges:

a) Baukunst (Architektur). b) Bildnerkunst (Plastik). c) Malerei.

2. Künste des Ohrs:

a) Tonkunst (Musik). b) Sprachkunst. c) Dichtkunst' (I. 32).

'Es ist hierbei von der Spr. nicht in dem Sinne die Rede, wie sie, als mächtigstes Mittel menschlicher Entwickelung, aber doch nur als Mittel, Völker zusammenschließt, die Fortschritte der Kultur bedingt, die Wissenschaft trägt, überhaupt jede menschliche Praxis begleitet und fördert, sondern von der Spr., sofern sie Ausdruck der Seelenbewegungen ist; denn der Sprachkunst ist die Spr. nicht Mittel zur Darstellung irgend welchen Inhalts, welchen die Seele aufgenommen haben kann, sondern sie selbst, ihre Formation ist der alleinige Zweck der Darstellung, und der Gehalt, welchen sie in diesen Bildungen verkörpert, ist ebenso nichts andres als die Menschenseele

in der bewußten Bestimmtheit, zu welcher sie in ihren einzelnen Lebensmomenten gelangt. Gerade so stellt die Plastik den Menschenleib hin' (I. 28).

Im besondern Teil untersucht Vf. im I. Abschnitt die Spr. als Kunst: den Ursprung und die natürlichen Vorstufen der Spr.; die Sprachwurzel als Werk naiver Kunst, die Symbolik der Laute; die Bedeutung der Wurzel als Satz und Bild; das Verhältnis der Spr. zu der menschlichen Entwickelung überhaupt, die Analogie der Entw. von Schrift und Spr. (I. 290); wiefern Lexikon und Grammatik als Darstellung der Technik der Sprachkunst zu betrachten sind; das Wort, betrachtet nach seiner Bedeutung und deren Wandel (Tropen), nach seinem Lautkörper (grammat. Figuren phonetischer Art), in seinen Beziehungen (syntaktisch-grammat. Figuren). I. 309: 'Alle Wörter sind Lautbilder und sind in Bezug auf ihre Bedeutung an sich und von Anfang an Tropen. Wie der Ursprung des Wortes ein künstlerischer war, so verändert es auch seine Bedeutung wesentlich nur durch künstlerische Induktion. "Eigentliche Worte", d. h. Prosa gibt es in der Spr. nicht' (vgl. I. 358).

Im II. Abschnitt untersucht Vf. die Sprachkunst im Dienste der Rede: die ästhetischen Figuren, Synekdoche, Metonymie, Metapher, Lautfiguren, Onomatopöie, Figuren des Gleichklangs und der Euphonie, Wortfiguren, Sinnfiguren.

Der III. Abschnitt behandelt die selbständigen Werke der Sprachkunst: Sprachbild, Laut- und Wortspiele, -witze, -rätsel; Sinnsprüche, Sprichwort, Epigramm, Gnome, Priamel, Sinnwitz und -rätsel; ästhetische Sprachbilder, Fabel, Parabel, Allegorie, allegor. Rätsel, bildl. Witz.

Schließlich wird das Grenzgebiet zwischen Sprachkunst und Dichtkunst erörtert. II. 501: 'Als Merkmal für eine Unterscheidung steht uns fest, daß diejenigen Lieder, welche nur einen einzelnen Daseinsmoment der Seele ausdrücken und mit dieser Darstellung allein sich genug thun, der Sprachkunst angehören; daß dagegen das Lied der Dichtkunst eben ein Dichten zeigen muß, also in einer Mannigfaltigkeit von Gedanken eine Bewegung, einen Widerstreit, eine Durchdringung, welche sich dann zu der Einheit eines Gedankens oder eines Gefühls erst gestalten.'

Soviel über den Inhalt und zur Charakterisierung der Darstellungsweise des Werkes. Anzuerkennen ist besonders der Fleiß, mit welchem darin so reicher Stoff zusammengetragen worden. Letzterer wird durch ein Sachregister auch denen zugänglich gemacht, die nicht die Zeit oder Ausdauer haben, die beiden Bände ganz durchzulesen.

GERHARDT s. LEIBNIZ.

GHEYN J. VAN DEN: L'ORIGINE EUROPÉENNE DES ARYAS. — EXTR. DES BULL. DE LA SOC. R. DE GÉOGR. D'ANVERS, 1885. — 8°, 44.

Die Ansicht, daß Europa der Ursitz der Indogermanen gewesen, habe zuerst LATHAM entwickelt (ELEMENTS OF COMPARATIVE PHILOLOGY, 1862); für dieselbe haben sich u. aa. erklärt BENFEY 1868, LAZ. GEIGER 1871, CUNO 1871, SPIEGEL 1871, POESCHE 1878, SAYCE 1885 (vgl. I. Z. II. 363), FRIEDR. MÜLLER (I. Z. III. 349) und PESCHEL. Neuerdings sind Versuche gemacht sie näher zu begründen von O. SCHRADER: SPRACHVGL. U. URGESCH. 1883 (vgl. I. Z. I. 488), PENKA: ORIGINES ARIACAE, 1883; von LÖHER, MÜNCHENER AKADEMIE 1883, 593—633; TOMASCHEK, AUSLAND, 1883, 3. Sept. Gegen die Ausführungen der letztern wendet sich Vf. in eingehender Kritik. S. 18 handelt er von der Sinflut und bemerkt: la première dispersion des fils de NOÉ fit-elle émigrer les Japhétites ou Aryens jusqu'en Europe, qui serait ainsi le premier centre de l'unité aryenne, ou bien, les maintint-elle en Asie, jusqu'au jour où une nouvelle émigration les transporta sur le continent européen? De ces 2 hypothèses, la seconde nous paraît la plus plausible. 40: Nous venons d'insister sur le contact des Aryas et des Sémites comme preuve non équivoque du séjour primitif de nos ancêtres en Asie. 43: Le problème demeure en discussion . . . nous croyons que . . . la plus grande somme de probabilités se réunit toujours en faveur de l'Asie centrale. La théorie de l'indigénéité des Aryas en Europe, dit M. POTT [I. Z. I. 335], ne s'appuie encore sur aucun argument convaincant.

GLASER K.: A. VANÍČEK. BIOGRAPHISCHE SKIZZE. MIT DEM PORTRÄT VS. — WIEN, KONEGEN, 1885. — 8°, IV, 66. M. 1.60.

V. wurde am 21. Juni 1825 in PRAG geboren. Den ersten Unterricht genoß er bei seinem Vater, von 1833 an besuchte er die öffentliche Schule und bezog 1843 die Universität seiner Vater-

stadt. Neben dem Recht studierte er auch Sprr.: Böhmisch, Polnisch, Französisch, Italienisch. 1847 begann er seine öffentliche Thätigkeit als Konzeptspraktikant der k.k. Kameralgefällen-Verwaltung für Galizien. Anfeindung von seiten oder wegen einer polnischen Dame, für deren Liebe er kein Verständnis hatte, scheinen ihm diese Laufbahn erschwert und verleidet zu haben. Er kehrte nach Prag zurück und widmete sich ganz dem Sprachstudium. Er schreibt in dieser Zeit: 'Skr. und Magyarisch, Persisch und Hebräisch, Gotisch und Italienisch, Türkisch und Russisch etc., das alles durcheinander geworfen, muß die größte Verwirrung hervorrufen' (11). In Prag wurde er mit Schleicher und Curtius bekannt, von welchen eine Reihe interessanter Briefe hier veröffentlicht werden. Auf Schleichers Rat beschränkte er sich auf die klassische Philologie und wurde Gymnasiallehrer in Jičin, Kaschau, Olmütz und später Direktor am Staatsuntergymnasium in Trebitsch. 1882 wurde er zum ordentlichen Professor für Skr. und vgl. Sprachforschung an die böhm. Abteil. der Prager Hochschule berufen, starb aber bereits am 9. März 1883. Von seinen Schriften will ich hervorheben: lat. schulgramm. I. formenlehre, 1856 (vgl. die Rez. von L. Lange, ztschr. f. öst. gymn., 1857, 134 ff., und Jolly, Kuhns ztschr. xxii. 343 ff.); 2. A. 1858. — etymol. wörterb. der lat. spr. 1874; 2. A. 1881. — griech.-lat. etymol. wörterb., 1877. — fremdwörter im griech. und lat., 1877. — Sehr nützlich sind auch seine Indices zu Kuhns ztschr. u. aa. — V. hat hinterlassen: indische nomenklatur der naturgeschichte, wovon Proben S. 30 ff. gegeben werden. In einem Anhang S. 55 ff. werden Erinnerungen an Schleicher von V. aus bohemia, 1869, Nr. 16, 17 und 18 abgedruckt, welche von großem Interesse sind.

Goldziher I.: über die gebärden- und zeichenspr. bei den arabern. — Laz.-Steinth. ztschr. XVI. 369—386.

Die neuern Arbeiten über die sichtbaren Ausdrucksbewegungen, namentlich die von G. Mallery (vgl. I. A. report of the bur. of ethnol. und i. z. I. 192 ff.) haben den Vf. zu seinen Untersuchungen angeregt. Er geht zunächst auf Berichte von Reisenden und Nachrichten über eine eigentümliche Ausdrucksweise der vorislamischen Araber, sodann auf die muhammedanische Litteratur ein. S. 373: 'Wenn wir den Berichten der Tradition Glauben schenken wollen, so waren die Reden des Propheten überhaupt von den lebhaftesten Gesten begleitet.' Besprochen werden ferner die Gesten zur Bejahung und Verneinung, die Zeichen der Huldigung und seines Gegenteils, des Entsetzens u. aa.; weiter die Bewegung der Finger zum Zwecke des Gedankenausdrucks, besonders der Zahlenbezeichnung (vgl. E. Rödigers Aufs. über die im orient gebräuchliche fingerspr. für den ausdruck der zahlen).

Goltz F.: über die moderne phrenologie. — d. rundschau herausg. v. J. Rodenberg, XII. 263—283, 361—375. — Berlin, gebr. Paetel.

Die Sprachw. hat die wichtigern Ergebnisse der Erforschung der Sprechorgane zu verfolgen, und zwar nicht bloß seiner äußern Teile, wie der Lippen, der Zunge u. s. w., sondern bis zu einem gewissen Grade auch der innern, der Nerven und der Zentralorgane. Demgemäß bin ich auf die letztern in meiner einl. in die sprachw., I. phonetik 1880 näher eingegangen und habe über die betr. Arbeiten von Broca, Hugenin, Wundt, Meynert, Ecker, Hitzig, Fritsch, Munk, Ferrier, Charcot u. aa. in Kürze berichtet. Es war damals das Interesse an diesen Untersuchungen gerade in seinem Höhenpunkt; die Begeisterung hat seitdem nachgelassen und Zweifel an den neuern Ergebnissen sind laut geworden, so auch in der vorliegenden Arbeit.

Vf. gedenkt im Eingange der Lehre Galls, welche von Flourens so schlagend widerlegt worden. S. 263: 'Wieder, wie zu den Zeiten Galls, werden Karten von der Oberfläche des großen Gehirns entworfen, aus welchen genau zu ersehen sein soll, welche Verrichtung jeder einzelne Abschnitt derselben hat. Gall nennt die Bezirke, in welche er das Gehirn zerlegte, Organe. Jetzt nennt man sie Zentren oder Sphären.' 265: 'Die sicherste Methode, die Bedeutung eines Organs aufzuklären, ist die, zu beobachten, wie sich ein Geschöpf verhält, welches das betr. Organ eingebüßt hat.' 266: 'Des Großhirns beraubte Geschöpfe suchen nicht mehr ihre Genossen auf, bekümmern sich nicht mehr um die Lockrufe andrer, lassen freiwillig kaum jemals ihre Stimme hören. Sie äußern weder Furcht noch Freude, weder Liebe noch Haß. So scheinen sie nur noch lebendige Maschinen ohne alle höhern Bewußtseinsvorgänge zu sein. Wenn nach Wegnahme des gesamten Großhirns eine solche Fülle von Lebenserscheinungen in Wegfall kommt, so lag der Gedanke nahe, daß nach Zerstörung einzelner Abschnitte dieses großen Organs nur ein bestimmter Teil jener

Lebenserscheinungen erlöschen dürfte ... FLOURENS ... glaubte auf Grund seiner Versuche die Behauptung aufstellen zu dürfen, daß das große Gehirn in allen seinen Abschnitten gleiche Bedeutung hat und ebensowenig in Organe gesonderter Verrichtungen zu zerlegen sei, wie etwa die Lunge.' Den der FLOURENSschen Ansicht widersprechenden Beobachtungen und Schlüssen von BOUILLAUD und BROCA stellt Vf. Erfahrungen andrer gegenüber und bemerkt 269: 'Ich muß bekennen, daß diese Erfahrungen für mich entscheidend sind, die gangbare Lehre, nach welcher die BROCAsche Windung [s. meine PHON. ATLAS Fig. 118 i D] jederseits ein symmetrisches Sprachzentrum sein soll, abzulehnen.' 271 gibt Vf. eine Andeutung darüber, wie er sich seinerseits denkt, daß die Sprachstörung, die wir Aphasie nennen, etwa zu verstehen sei: 'Man kann sich sehr wohl vorstellen, daß z. B. ein Eiterungsprozeß, welcher an der BROCAschen Hirnwindung statt hat, gewissermaßen nagend auf seine Umgebung wirkt und so durch den dauernden Reiz den Rest des spracherzeugenden Zentralorgans lähmt, der noch unversehrt besteht. Nach dieser meiner Vermutung würde also das Sprachzentrum vielleicht das ganze Großhirn oder doch einen großen Teil desselben einnehmen ... Wie schon oben bemerkt, gebe ich diese Ansicht mit allem Vorbehalt. Daß sie nicht allen Schwierigkeiten gerecht wird, ist offenbar ... Diese Thatsache, daß die Sprachstörung so innig verknüpft scheint mit einer Verletzung der BROCAschen Windung und ihrer Nachbarschaft, steht eben fest.'

Vf. gedenkt ferner der Reizungsversuche von FRITSCH und HITZIG, welche letztern den Satz aufstellten, 'daß die Rinde des Großhirns aus lauter umschriebenen d. h. gegeneinander scharf abgegrenzten Zentren besteht, von denen ein jedes abweichende Funktionen hat. Dieser Satz bildet die Grundlage aller Systeme der modernen Phrenologie.' Er hat nicht den Beifall des Vf. Die Reizungsversuche haben ihre Ergänzung in Ausschaltungsversuchen gefunden, denen Vf. einen hohen Wert für die Hirnphysiologie beimißt. Solche Ausschaltungen sind zuerst teils von HITZIG, teils vom Vf., ferner von MUNK, FERRIER u. aa. beschrieben. Doch auch nach diesen Versuchen hält Vf. an der Überzeugung fest, 'daß die Bemühungen der modernen Phrenologie, die Rinde des Großhirns in eine Mosaik von Teilhirnchen zu zerlegen, als gescheitert zu betrachten sind', ohne jedoch 'zur Fahne FLOURENS' zu schwören und die Gleichwertigkeit der Gehirnsubstanz zu vertreten'. Vf. hat weiter eine Reihe von Versuchen angestellt, um die Ersetzungsfähigkeit von Teilen des Großhirns festzustellen. Er scheint danach der Annahme geneigt, 'daß wirklich eine Hälfte des Großhirns die symmetrische andre Hälfte bis zu einem gewissen Grade vertreten kann' (363). 'Ferner läßt sich bei Hunden kein Stück der Großhirnrinde abgrenzen, nach dessen Zerstörung notwendig eine vollständige Lähmung der willkürlichen Bewegung irgend eines Muskels oder die Aufhebung der Empfindung in irgend einem Hauptgebiet erfolgen müßte. Es ist ferner auch nicht möglich, einen Abschnitt der Großhirnrinde anzugeben, nach dessen Entfernung das Tier vollständig blind oder stocktaub werden oder den Geruchssinn oder den Schmecksinn für immer verlieren müßte ... Anderseits hat die Gegenüberstellung der Erscheinungen, welche vorn oder welche hinten operierte Tiere darbieten, überzeugend dargethan, daß die Masse des Großhirns in allen ihren Abschnitten nicht gleichwertig sein kann ... LUCIANI [I. Z. III. 296] ... glaubt ... die bekannten Thatsachen genügend erklären zu können unter der Annahme weniger großer Zentren oder Sphären, die aber nicht streng gegeneinander abgegrenzt sind, sondern ineinander zerfließen ... Für mich ist es unzweifelhaft, daß jede Hälfte des Großhirns durch selbständige Bahnen mit allen Muskeln und allen empfindlichen Teilen des ganzen Körpers zusammenhängt. Zugegeben ist nur, daß die Verbindung zwischen jeder Halbkugel des Gehirns und der gekreuzten Körperhälfte inniger ist als diejenige mit der gleichsinnigen Körperhälfte.' Man vgl. damit WUNDTs Prinzipien der Funktionen des Nervensystems im allgemeinen, über welche ich in meiner PHON. 96 (ATLAS 85) berichtet.

Vf. nimmt demnach eine mittlere Stellung ein zwischen FLOURENS und den Vertretern der Annahme einer genau bestimmten Lokalisation der Funktionen im Gehirn. Vgl. die folg. Besprech.

GREENBERGER D.: THE ORGANS OF SPEECH III. AM. ANN. OF THE DEAF AND DUMB. XXX. 259—270.

Über die ersten beiden Teile dieses Aufsatzes habe ich bereits I. Z. I. 451 berichtet. In vorliegendem dritten geht Vf. auf die Frage der Sprechzentren näher ein, sowie auf die Verdienste, welche sich BROCA, FRITSCH und HITZIG, FERRIER, CHARCOT und PITRES u. aa. um dieselbe erworben. Er handelt zunächst vom Artikulationszentrum linker und rechter Seite im Hirn, bei Erwachsenen und bei Kindern; dann von dem Hörzentrum und dem Verlust des Schallgedächtnisses

bei Taubstummen. S. 268: the current [?] belief is that our word perceptions consist of acoustic impressions. and when we think in spoken words the auditory sensations which articulate sounds have previously caused in our brain cells are rivived in idea. Dr. Hoppe . . . defends this theory [cf. i. z. 457] . . . Dr. Stricker [studien über die sprachvorstellungen, 1880] . . . concludes that 'our word perceptions are motor perceptions'. 269: Although there may be some who prefer Hoppes theory to that of Stricker's, so far as hearing people are concerned, yet it is evident that the ideas which deaf-mutes have of spoken words after they have learned to articulate must consist of their motor conceptions of articulation. They cannot think in sounds because they have never heard them. Außer den Schall- und Bewegungsempfindungen können noch, wie ich in meiner Besprechung der Strickerschen Arbeit, phonetik I. 211 gezeigt, eine Reihe andrer für die Apperception des Lauts in Frage kommen wie die des Licht- und Drucksinns: 'auf je mehr Wegen der Laut zum Bewußtsein gekommen, desto vielseitiger ist die Kenntnis desselben. Die Thatsache der "Enge des Bewußtseins bringt es mit sich, daß von den vielen Wegen nur einer, von den verschiedenen simultanen Artikulationen des Lauts nur eine in dem betr. Augenblick in den "Blickpunkt des Bewußtseins" gelangt . . . . je nach Richtung des Willens und der Übung. So wird der Laut vom Musiker besonders auf dem Wege a) [des Schallsinns], vom Blinden auf den Wegen a), e) [des Drucksinns des tastenden Fingers, der artikulierenden Organe], vom Tauben auf den Wegen b) [des Lichtsinns], e) [auch der innern Innervationsempfindung] appercipiert werden; und es wird, wer sich daran gewöhnt hat, die Laute von den Lippen abzulesen, namentlich die Innervation der labialen Artikulation, wer mehr an Kehlkopfspiegelung gewöhnt ist, die Innervation der Stimmbandartikulation empfinden u. s. w. Jedenfalls ist die Artikulations- und Lautvorstellung stets an irgend eine Empfindung gebunden. Eine vollkommen isolierte d. i. von all und jeder Empfindung losgelöste Vorstellung erscheint unmöglich . . . Das Nebeneinander der Artikulationsvorstellungen ergibt die komplexe Lautvorstellung, die Aufeinanderfolge der Lautvorstellungen ergibt die noch komplexern Silben-, Wort- und Satzvorstellungen, abgesehen von psychischer Bedeutung . . . Ich bin geneigt anzunehmen, daß mit jeder elementaren Artikulation auch ein elementares Zentrum geübt und mit den simultan und successiv kombinierten Artikulationen bestimmte die betreffenden Artikulationszentren verbindende Bahnen "ausgefahren" werden, verschiedene je nach der Nationalität. Durch diese Gewöhnung würden komplexere Einheiten sekundären, tertiären etc. Grades im Gehirn gebildet, den Lauten Silben, Wörtern entsprechend, von welchen komplexern Einheiten die letzte hervortritt bei Völkern mit Wortschrift, die vorletzte bei Völkern mit Silbenschrift, die drittletzte bei Völkern mit Lautschrift . . . Mit den Artikulationen und ihren simultanen und successiven Kombinationen kann der Mensch gewisse optische Zeichen associieren. Doch können die optischen Ausdrucksbewegungen, welche hierbei in den Dienst von akustischen gebracht werden, sich von letztern wieder emanzipieren.' Weiteres über die Frage der Sprechzentren in meiner phonetik. Vergleiche übrigens i. z. III. 326 Goltz.

Grimm s. i. z. II. 305 Duncker; III. Bartsch, Frensdorff, Scherer, Zschech.

Harlez C. de: manuel du pehlevi des livres religieux et historiques de la perse. — Paris, Maisonneuve & c^ie^, 1880. — 8°, xii, 346. Fr. 10.

In der Einleitung spricht Vf. seine Ansicht über den Ursprung und das Wesen der Pehlevispr. sowie über die Stellung der letztern zu den nächstverwandten Idiomen aus. S. v: Le pehlevi des livres religieux de la Perse est, quant à l'écriture, un mélange d'éléments sémitiques et éraniens. un composé d'araméen et de moyen-persan. Il en est surtout ainsi des radicaux et racines, car les formes grammaticales appartiennent en général à la lexicographie éranienne; les suffixes persans s'ajoutent aux radicaux sémitiques. vi: le pehlevi éranien et le pârsi ne sont . . . qu'une même langue, mais ils ne se confondent pas pour cela. Ils constituent deux états d'un même idiôme; ils diffèrent par l'âge et par quelques variétés de termes . . . [Le pehlevi éranien] ne dérive point certainement de la langue avestique bien qu'il lui fasse de nombreux emprunts. vii: D'autre part, on n'oserait affirmer que le pehlevi descend directement du persan des inscriptions achéménides. Il semble plutôt dérivé d'un dialecte collatéral ou vulgaire.

Das Handbuch enthält eine Grammatik, Textproben mit Transskription, ein Wörterbuch, kritische und erklärende Anmerkungen und ein alphabetisches Verzeichnis der im Wb. erklärten Wörter. Dazu das Faksimile eines Ms. u. ä. Beilagen.

Harlez C. de: AVESTA LIVRE SACRÉ DU ZOROASTRISME TRADUIT DU TEXTE ZEND ACCOMPAGNÉ DE NOTES EXPLICATIVES ET PRÉCÉDÉ D'UNE INTRODUCTION À L'ÉTUDE DE L'AVESTA ET DE LA RELIGION MAZDÉENNE. 2. ÉD. — BIBLIOTH. ORIENT. V. — PARIS, MAISONNEUVE & CIE, 1881. — Imp. 8°, CCXLVIII, 671. Fr. 20.

Über die Einleitung, welche mir bereits im vor. J. gesondert vorlag, habe ich schon I. Z. II. 318 f. berichtet. Die Übersetzung, welche möglichst wörtlich gehalten ist, enthält: Vendidâd; Vîspered; Yaçna; Yeshts; Nyâyishs, Afrigans, Gahs; Sirozah; nebst Bruchstücken. Es folgen eingehende Inhaltsangaben, Anmerkungen, ein Wort- und Sachregister.

Harlez C. de: MANUEL DE LA LANGUE MANDCHOUE. — PARIS, MAISONNEUVE FR. & LECLERC, 1884. — 8°, 232.

Le Mandchou est la langue de tribus de race tongouse, établies sur les rives de l'Amour entre la Chine, la Sibérie et la Corée; tribus qui, après des vicissitudes diverses de puissance et d'asservissement, finirent par conquérir la Chine (en 1644) et établirent une dynastie de leur race sur le trône du Céleste empire. Le Mandchou est donc la langue non seulement des peuplades tartares de la Mandchourie, mais aussi de la dynastie impériale qui règne actuellement sur la Chine [5]. En 1599 l'empereur mandchou TAI-TSOU chargea deux lettrés de créer un alphabet pour sa nation. Ceux-ci le formèrent sur le modèle du mongol lequel avait été lui-même modelé sur l'alphabet ouïgour, emprunté au syriaque des prêtres nestoriens. Cet alphabet perfectionné par ordre et sur les indications de l'empereur KIANG-LOUNG, est encore en usage aujourd'hui [6]. Die Mandschuspr. wurde in China unter der Gunst der Kaiser gepflegt; es wurden daselbst Übersetzungen von chines. Litteraturschätzen in dieselbe und eine Grammatik (1732, vgl. HOFFMANN, GRAMM. MANC., 1883) und ein Wörterbuch des M. (1772) verfaßt. In Europa haben sich um die Kenntnis der Spr. C. V. D. GABELENTZ, KLAPROTH u. aa. verdient gemacht. Ein Verzeichnis der darauf bez. Werke gibt Vf. 7—10. Über das Wesen der Spr. bemerkt er 10: La langue m. est généralement rattachée aux langues ouralo-altaïques et classée parmi les idiômes tartares bien qu'elle ait une nature et un vocabulaire propres. Elle est à la fois agglutinante et isolante et possède même quelques traits des langues flexionnelles ... La littérature m. s'étant formée sous l'influence des lettrés chinois, il est tout naturel que la langue m. ait subi les conséquences de ce fait. 18: Tout le vocabulaire m. peut donc se diviser en mots isolés, mots primitifs thématiques (c'est-à-dire formant des dérivés) et dérivés ou composés. Und nach ihrer Bedeutung werden unter dem Einfluß der chines. Gramm. S. 29 unterschieden: mots pleins ou significatifs, indiquant un objet, un concept, et mots vides ou termes auxiliaires ... désignant seulement une relation entre des êtres et des concepts; außerdem noch die onomatopoëtischen Wörter, welche im M. eine größere Rolle zu spielen scheinen als sonst (vgl. 70 f.). 19: Les mots ne se développent que par des suffixes ... Les suffixes subissent en grande partie la loi de l'assimilation des voyelles. Die Darstellung dieses Gesetzes wolle man mit der von RADLOFF, PHON. DER NÖRDL. TÜRKSPRR. (I. Z. I. 482—484) vgl. Über das Geschlecht sagt Vf. 32: Le M. n'a pas de forme particulière pour indiquer le sexe, le genre grammatical lui est inconnu. Cependant dans quelques mots le changement de voyelle distingue les sexes réels. La voy. faible e désigne le féminin. Ex. ama père, eme mère ... haha homme, hehe femme. Auf mehr Einzelheiten einzugehen muß ich mir hier versagen. Das Handbuch bringt außer der Grammatik Textproben z. T. in der nationalen Schrift und ein Wörterbuch. In einem Anhang franz. Übersetzung einiger Textproben.

Hartmanns ARMER HEINRICH. MIT ANMM. UND ABHH. VON W. WACKERNAGEL HRSG. VON W. TOISCHER. — BASEL, SCHWABE. 1885. — 8°, VII, 220. M. 3.20.

Das Ms. zum A. H., welches W. W. zu seinen Vorlesungen zusammengestellt, wiederholt überarbeitet und vervollständigt hat, wird hier veröffentlicht. In der Einleitung werden HARTMANNS Leben und Werke, die Hss. und Ausgaben des A. H., die Metrik behandelt (1—39). Dem Texte sind in der Mitte der Seiten Besserungen und Lesarten, am Fuß reichliche sprachl. und sachl. Anmerkungen beigefügt (41—141). Es folgen 2 Beigaben ST. SILVESTER, Tischrede aus dem Buch von der Heiligen Leben von H. V. FRITZLAR und AMICUS UND AMELIUS, aus DER SEELE TROST. Endlich Abhh. von W. W. über die geschichtliche Grundlage und die sagenhafte Ausbildung des geschichtlichen Stoffs, welche ebenso wohl zum Verständnis des Ganzen, wie die Anm. zu dem

des Einzelnen beitragen. Dürfte auch W. W. selbst jetzt vielleicht manches nach neuern Forschungen anders gestaltet haben, so werden die Germanisten dem Herausg. gewiß Dank wissen, daß er W. Ws. Werk jahrelangen Sammelns und Arbeitens ihnen treu und ohne wesentliche sachliche Änderungen übermittelt hat. Auch in weitern Kreisen wird die Ausgabe wohl willkommen sein.

Haym R.: Herder nach seinem leben und seinen werken. — Berlin, Gaertner, 1880—85. 8°. I. xiv, 748; II. xv, 864.

Wie in seinem Buch: W. v. Humboldt, lebensbild und charakteristik, 1856, hat Vf. auch in vorliegendem Werk sein Interesse der sprachwissenschaftlichen Seite zugewandt; freilich fand er in den gegebenen Umständen bei Humboldt mehr Veranlassung dasselbe zu bethätigen als bei Herder. Schon in seinem Humboldt (S. 493 ff.) deutet Vf. bei der Frage über Ursprung und Wesen der Spr. Herders Standpunkt in Kürze an, um dann auszuführen, wie Humboldt die Herderschen Anschauungen weiter fortgeführt hat. Hier erstattet Vf. nun über Herders Arbeiten, auch auf sprachw. Gebiet in eingehender Weise Bericht, wobei jene Frage, wie wir sehen werden, mit in den Vordergrund tritt.

Herders Knabenjahre: Geburt (25. Aug. 1744), Heimat (Mohrungen in Ostpreußen). Unterricht (Mohrunger Stadtschule). Universitätsjahre in Königsberg, Thätigkeit am Collegium Fridericianum, Vorlesungen von Kant, Bekanntschaft mit Hamann.

Lehr- und Predigtamt in Riga, die fragmente über die neuere deutsche litteratur: Über den Ursprung des Liedes überhaupt, Von den Lebensaltern einer Spr., 140: 'Halb wie ein Historiker, halb wie ein Naturforscher, halb als Dichter, halb als Philosoph skizziert er die Entwickelungsgeschichte der Spr. . . . Die Spr. einer noch im Kindesalter befindlichen Nation, so glaubt er annehmen zu dürfen, ist Spr. des Affekts und als solche noch kaum Spr. Man sprach noch nicht, sondern "tönte" — bis sich diese erste rohe Spr. mit der weitern Ausbildung der Sprachwerkzeuge und der zunehmenden Vertrautheit mit den Gegenständen der Außenwelt zu Gesang, unterstützt von Gebärden, erhob. Und er sucht weiter zu zeigen, wie "sich das Kind zum Jüngling erhob". Aus der Wildheit zu geordneten Zuständen herausgetreten, nahm man auch unsinnliche Begriffe in die Spr. auf, aber benannte sie durchaus mit sinnlichen Namen und redete daher in Bildern und Metaphern — man war eingetreten in das poetische Sprachalter . . . Es folgt das männliche Alter . . . die philosophische Epoche der Spr. . . .' Idiotismen (141), Synonyme (142), Versmaß (143), Inversionen 145: 'Immer steht vor seinem Geist die werdende Spr. Denn zwar den Ursprung der Spr. zu erforschen, hat er abgelehnt: allein die Meinung, "als wären die ältesten Sprr. von Gott oder einem Philosophen erfunden und wären aus seinem Gehirn mit aller Rüstung gesprungen wie Pallas aus dem Gehirn Jupiters" [fragm. I. 99] — diese Meinung jedenfalls teilt er nicht. Und so vermag er denn in der anschaulichsten Weise Ursprung und Natur der Inversionen aus der menschlichen Natur zu erklären . . . Die sinnliche Aufmerksamkeit des Redenden, seine Empfindung, sein Affekt rückt bald diesen, bald jenen Gesichtspunkt in den Vordergrund . . . Die Sprr. in ihren ersten Anfängen daher werden voll Inversionen, ohne alle Konstruktionsordnung, ein unendlich veränderliches Chaos von Worten sein, welches nur mit Hilfe von Gebärden und Accenten verständlich gemacht werden kann.' Ein letzter Abschnitt 'über das Ideal der Spr.' (vgl. Platos Sprachphilosophie). der torso. die kritischen wälder.

Reiseleben. Von Riga bis Paris. Das Reisetagebuch: Ideal einer Schule, der Sprachunterricht 326: 'Seine erste Forderung ist, daß "die Spr. nicht aus der Grammatik, sondern die Grammatik aus der Spr." gelernt werde und hiervon wieder ist die nächste Konsequenz, daß die Grundlage des Sprachunterrichts die Mutterspr. bilde . . . Zunächst nach dem begonnenen Unterricht in der Mutterspr. setzt das Franz. ein. "Ich will", fügt er hinzu, "daß selbst der Gelehrte besser Franz. als Lat. könne" [vgl. schon 7, 86, 157]. In einer untersten Klasse beginnt der Unterricht mit einer "Plapperstunde" . . . in jenem Schulplan krystallisiert nur in scharf bestimmten Formen sein eignes Bildungsideal.' Beeinflussung durch Diderot; dessen lettre sur les aveugles und sur les sourds et les muets (348). Nach Eutin. Nach Strassburg. Augenoperation. Preisschrift über den Ursprung der Spr. 400: Aufgabe der Berliner Akademie: En supposant les hommes abandonnés à leurs facultés naturelles, sont-ils en état d'inventer le langage? et par quels moyens parviendront-ils d'eux-mêmes à cette invention? 'Sie war im Jahre 1769 von der Ak. in weiterm Verfolg der 1759 gekrönten Preisschr. von Michaelis über den Einfluß der Spr. auf die Meinungen . . . gestellt worden. nouv. mém. de l'ac., a. 1770 S. 28 . . . "Eine

vortreffliche, große und wahrhaft philosophische Frage." . . . Der Ablieferungstermin, der 1. Jan. 1771, stand unmittelbar vor der Thür. Da, in wenig Wochen, schreibt er die schöne Abh. ÜBER DEN URSPRUNG DER SPR. . . . Trotz des mehrfachen Umarbeitens war die Schrift noch vor Weihnachten fertig . . . Die Materie von der Spr. war ihm durchaus geläufig . . . Der Überzeugung, daß die Spr. nicht von Gott oder einem Philosophen erfunden worden, hatte er bereits in der 1. Samml. der FRAGM. (I. 99) Ausdruck gegeben; die SÜSSMILCHsche Schrift, welche die Göttlichkeit der Spr. zu beweisen suchte, hatte er sogleich bei ihrem Erscheinen gelesen . . . Die Aufgabe der Ak. kam ihm also wie gerufen; sie gab ihm nur Gelegenheit, die Gedanken, die sich längst in seinem Kopfe gesammelt hatten, zu formen, zu ordnen, aufzuzeichnen. Sie hing in der Wurzel mit dem so früh schon von ihm behandelten Thema vom Ursprung der Poesie zusammen . . . mit den Untersuchungen über die Natur der Sinne, welche er im 4. KRIT. WÄLDCHEN und in der PLASTIK geführt hatte . . . mit seinen Studien über die Bildung der Völker . . . mit jenen Reflexionen, die er, laut des Zeugnisses seines Reisejournals auf Anlaß seiner eignen Bemühungen um das Verstehen und Erlernen der franz. Spr. in Frankreich über den Unterschied grammatischer und lebendiger Sprachkenntnis angestellt hatte . . . Eine Aufgabe, wie gemacht für ihn . . . "wo sich der Anfang der Dinge nicht historisch erfahren läßt, da müssen philosophische Schlüsse und wahrscheinliche Mutmaßungen zu Hilfe genommen werden" . . . und eben hierfür kam ihm die sinnige Biegsamkeit, die kombinatorische Lebendigkeit, die genial eindringende Anschauungs- und Empfindungskraft seiner Seele aufs glücklichste zu statten.' Über den Inhalt dieser Preisschrift wolle man S. 403—409 mit dem Original vgl. Das Ms. wurde noch vor Einsendung heftweise dem jungen GOETHE mitgeteilt, mit dem HERDER in STRASSBURG bekannt geworden. So sehr auch die Abh. von der Ak. und sonst anerkannt wurde, HERDER war selbst damit nicht zufrieden und hat sich später wieder, namentlich durch HAMANNS Rezension beeinflußt (491), für göttlichen Ursprung der Spr. erklärt (vgl. II. 224).

Amtliche Stellung in BÜCKEBURG. Weitere schriftstellerische Thätigkeit: Auch eine Philosophie der Geschichte, Die älteste Urkunde des Menschengeschlechts, Theologische Schriften, weitere Preisschriften. Göttinger Verhandlungen und Ruf nach WEIMAR auf Empfehlung von GOETHE. DIE PLASTIK (II. 68). Veröffentlichung von Volksliedern (II. 88). Die Preisschrift über die Wirkung der Dichtkunst (II. 104). Vom Geist der hebräischen Poesie (II. 166). Die Ideen zur Philosophie der Geschichte (II. 193). Wie bereits angemerkt, war H. von seiner frühern Ansicht von einer natürlichen Entwickelung der Spr. leider zurückgekommen. Zu seinen spätern Ansichten darüber sagt Vf. S. 224: 'Kaum in einem andern Punkt herrscht in den Gedanken HERDERS so viel Verwirrung als in Beziehung auf den einst so folgerichtig von einem einheitlichen großen Gesichtspunkt aus von ihm erklärten Ursprung der Spr. Er hatte vor kurzem den 1. Bd. von MONBODDOS Werk: OF THE ORIGIN AND PROGRESS OF LANGUAGE mit Freuden begrüßt und eine Übersetzung des Werkes veranlaßt.' Dieselbe erschien 1784 mit einer Vorrede von HERDER. Auch MONBODDO blieb sich bekanntlich in der weitern Folge seines Werkes nicht treu und gab sich schließlich einem unbegreiflichen Mystizismus hin. So bitter Vf. HERDERS spätere Irrungen auf sprachw. Gebiet beklagt, so hebt er doch wieder anerkennend hervor II. 226: 'Sein Genie ist ihm statt aller geschulten Methode. Er ist ein ungemein glücklicher Völkerphysiognom, ein Meister in vgl. Völkeranthropologie.' Man vgl. noch, was über HERDERS Beeinflussung durch LEIBNIZ (II. 265, NOUV. ESS., s. I. Z. III. 340 ff.), die Anfänge indischer Philologie (II. 455), WOLFS PROLEGOMENA (II. 602) bemerkt wird. Nach II. 674 hat H. in seiner METAKRITIK das Werden der Spr. wieder als einen rein menschlichen, durch die Natur des Verstandes bedingten Prozess gefaßt.

HEIMS W.: WIE ERLERNT MAN FREMDE SPRR.? WINKE FÜR DEN SELBSTUNTERRICHT, ZUGLEICH EIN BEITRAG ZUR METHODIK DES STUDIUMS FREMDER SPRR. FÜR PRAKTISCHE ZWECKE. — GERA, KANITZ, 1885. — 8°, 46.

Die Art des Studiums fremder Sprr. muß sich nach dem Zweck desselben richten: ob derselbe ein wissenschaftlicher, pädagogischer oder praktischer ist. Vf. hat nur den letzten im Auge. 'Beherrschung einer Spr. heißt Verstehen und Anwenden derselben, soweit die Bedürfnisse es verlangen' (8). 'Ist schon die Beherrschung der Mutterspr. eine relative, wie viel mehr muß dies bei den fremden Sprr. der Fall sein, die häufig nur zu ganz beschränkten Zwecken erlernt werden, sei es für den mündlichen oder schriftlichen Gebrauch . . .' (9).

Die Grundzüge der vom Vf. empfohlenen Methode sind 'zwar nicht neu', wie Vf. 13 selbst

bemerkt, obwohl er sich nur auf die neuern Schriften über die Frage bezieht. Richtiger, wenngleich weniger bequem, wäre es, einmal auf die bahnbrechenden ältern Arbeiten zurückzugreifen, als immer auf solche, welche sich, bewußt oder unbewußt, in bereits von andern ausgefahrenen Geleisen bewegen.

Die Anwendung jener Prinzipien, welche neuerdings in immer weitern Kreisen die verdiente Anerkennung finden, die praktischen Winke, namentlich für den Selbstunterricht, zeigen, daß Vf. auch aus eigner Erfahrung schöpft, und diese Seite der Schrift, nicht die ewige Wiederholung jener Grundsätze, ist es, welche unsre Aufmerksamkeit verdient. 15 ff. bespricht Vf. einige der bekannten Methoden von Jacotot, Hamilton, Robertson, Toussaint-Langenscheidt, Ollendorf, Rosenthal. Vf. empfiehlt als Lesestoff namentlich Konversationsstücke, Lustspiele u. dgl. 'Um die Hilfe der Mutterspr. für das Verständnis des fremdsprachl. Textes möglichst zu beschränken und den gedankl. und sprachl. Inhalt des Stückes einander näher zu bringen, möchten wir dringend anraten, sich zuerst mit dem Inhalt des Lustspiels in der Mutterspr. bekannt zu machen; und um die Anschaulichkeit des Inhalts noch zu erhöhen, versäume man nicht, der Darstellung des zu lesenden Stückes auf der Bühne beizuwohnen.' Dem kann ich nur beipflichten, nachdem ich mit Comenius betont: 'Je leichter der erste Lesestoff, desto besser; am besten ist es, wenn der Inhalt bereits bekannt' (i. z. II. 181). Von dem Aufenthalt in dem fremden Lande bemerkt Vf. treffend S. 37: 'Hier vollzieht sich die Aneignung der fremden Spr. fast wie die Erlernung der Mutterspr. dadurch, daß man wie das Kind durch Beobachtung vorgenommener Handlungen und der sie begleitenden Spr. stets und überall Wort und Erscheinung zugleich erwirbt, also unmittelbar in der fremden Spr. denken lernt.' Und weiter: 'Es führen ja viele Wege nach Rom . . . doch muß ein Weg der nächste sein, alle andern sind Umwege.' Sehr richtig, und der Weg des Hin- und Herübersetzens ist sicher ein Umweg, und das schlimmste dabei ist, daß er trotz alles Aufwands an Zeit und Kraft nur selten zum ersehnten Ziel führt.

Heness G.: der leitfaden für den unterricht in der deutschen spr., ohne sprachlehre und wörterbuch, mit einer engl. einleitung über die lehrmethode in der schule moderner sprr. in Boston. 4. a. — New York, Holt & co., 1877. — 12°, 253.

i. z. II. 183 habe ich bemerkt, daß man wohl daran thue, im Interesse der Spracherlernung das Sprechen der fremden Spr. gleich von den ersten Stunden an zu üben, soweit es thunlich sei. Es gebe Lehrer die von Anfang an sich ausschließlich der zu erlernenden Spr. bedienen und zunächst die natürliche Gebärdenspr. zu Hilfe nehmen, um das Verständnis zu erleichtern. Nach einem Berichte in Fays amer. ann. xxii. 131 machte ich bei der Gelegenheit auf Sauveur: causeries avec mes élèves aufmerksam. Seitdem sind mir eine Anzahl von Büchern derart aus den Ver. St. Am. zugegangen, von denen oben gen. das wichtigste ist und verdient hätte an jener Stelle vor Sauveur erwähnt zu werden. Vf., von Geburt ein Deutscher, siedelte 1841 nach den Ver. St. über und erlernte Engl. ohne Lehrer, in natürlicher Weise. Es scheint ihm erst später, nachdem er sich lange ohne rechten Erfolg abgemüht, Amerikaner Deutsch sprechen zu lehren, allmählich zum Bewußtsein gekommen zu sein, wie er selbst Engl. gelernt und wie sehr ihm das einerseits durch die Verwandtschaft des Engl. mit seiner Mutterspr., anderseits durch die mit natürlichen Umständen gegebene Anschauung erleichtert worden. Er entschloß sich dann diese natürliche Methode beim Unterrichten engl. spr. Kinder in deutscher Spr. nachzuahmen. Er gewann Whitney, Hadley u. aa. Professoren in New Haven, Conn. für seinen Plan, welche ihm ihre Söhne anvertrauten, um das Experiment zu versuchen, ob sich in 1 Schuljahr (1866/67) von 40 Wochen, 5 Tagen jede Woche und 4 St. jeden Tag sein Versprechen erfüllen lasse, die Schüler fließend deutsch sprechen zu lehren. Die Umstände waren außerordentlich günstig und der Erfolg scheint ihnen entsprochen zu haben. 2 Jahre später gewann er L. Sauveur für seinen Plan und fur seine Schule; Sauveur übernahm die franz. Abteilung und übersetzte, bzhw. verfaßte die betr. franz. Leitfäden, darunter außer den oben gen. causeries: de l'enseignement des langues vivantes, entretiens sur la grammaire. Die Schule siedelte dann nach Boston über. Veröffentlicht hat Heness seine Methode zuerst 1872 in der 1. A. des leitfadens.

Die Unterrichtsweise wird S. 9 ff. dargestellt. Reading and writing come after speaking, grammar and dictionary after reading and writing. Das Sprechen knüpft der Lehrer an folgende

Hilfsmittel: in the beginning . . . the objects; after that . . . pictures; and finally he should explain by questions and answers all new words by the means of the vocabulary already acquired. Also erst konkrete Wörter, deren Bedeutung durch die unmittelbare Anschauung gefaßt wird, später abstrakte, deren Sinn aus dem Satze erschlossen wird. Das erfordert natürlich große Kunst seitens des Lehrers und veranlaßt unter Umständen lange Umwege. Man wird deshalb der Kürze halber geneigt sein, zur Übersetzung in die Mutterspr. seine Zuflucht zu nehmen; je weniger, desto besser. Vf. zählt folgende Hilfsmittel auf, welche er beim Unterricht verwerte: 1. Die Verwandtschaft deutscher und engl. Wörter, wobei das GRIMMsche Lautverschiebungsgesetz zu berücksichtigen sei. 2. Den Satz, die Verbindung mehrerer bekannter Wörter mit einem unbekannten, als Mittel die Bedeutung des letztern zu erschließen; danach habe der Lehrer seine Fragen einzurichten. 3. Bilder. 4. Das Lesebuch mit leichtverständlichen Stücken: Der Finger. Die Hand u. s. w. Anekdoten. Gedichte. Ich vermisse hiernach die schönen Sprichwörter. Außerdem enthält der Leitfaden des Vf. eine kurze Grammatik für spätern Gebrauch. Eine kleine Wortsammlung stellt er in Aussicht: It is founded on purely philological principles and on association of ideas without giving English equivalents. Ob sie erschienen, weiß ich nicht; sie würde mich besonders interessiert haben, da ich die dem Zweck entsprechende Ausführung für sehr schwierig halte. 5. Kurze, klare, leichte Fragen seitens des Lehrers und Antworten in vollständigen Sätzen seitens der Schüler. 6. Wiederholung der Fragen und Antworten seitens der ganzen Klasse [am besten wohl der Fragen seitens einer Hälfte, der Antworten seitens der andern]. Gebrauch der Befehlsform zur Einübung der Wurzeln, Unterscheidung der Bildungssilben nach ihrer Bedeutung. Im grammat. Teil gibt Vf. ein Verzeichnis der Vor- und Nachsilben. Für den fremdsprachl. Unterricht von Kindern empfiehlt Vf. mit den Gegenständen zu wechseln; nach vgl. Grammatik, Geographie und Geschichte, Zahlenlehre, Raumlehre, Musik u. s. w. Schließlich erläutert Vf. seine Methode an 2 Beisp.: Der Finger. Die Mäuse und die Katze. In der Ausführung im einzelnen dürfte der Geschmack der Lehrer wohl mehr auseinander gehen als in den Grundsätzen. Im Anhang (207 ff.) gibt Vf. den Lehrern mancherlei Winke über die katechetische Behandlung nach sokratischer Weise, Anmerkungen über Verwandtschaft von Wörtern nach Bedeutung und Herkommen u. ä. In etymologischer Vgl. hätte Vf. freilich hier wie früher viel vorsichtiger sein sollen. Ich will nur auf ein paar Beisp. eingehen. So stellt er S. 13 furchtsam mit fear statt mit fright zusammen; Gefahr gehört zu engl. fear. Die Ableitung Finger von 'fang' S. 14 ist nicht sicher. Warten auf derselben S. hat mit garden und yard nichts gemein. Daß Rind und Horn denselben Ursprung haben (S. 210) läßt sich nicht zeigen. Hosen, Kutte sind nicht verwandt mit Haus, Haut, Hut, Hütte. Nur ganz sichere Ergebnisse der vgl. Sprachw. sind hier zu verwerten.

An HENESS' LEITFAD. schließen sich an und sind in demselben Verlage erschienen: S. M. STERN, STUDIEN UND PLAUDEREIEN I. 13. A. 12°, XIII, 226 (mit grammatischen Tafeln 36 S.); II. 7. A. 12°, XII, 380. S. M. STERN ET B. MÉRAS, ÉTUDE PROGRESSIVE DE LA LANGUE FRANÇ. 3. ÉD. 12°, 288.

HENRY V.: ESQUISSES MORPHOLOGIQUES. III. LE SUBJONCTIF LATIN. — EXTR. DU MUSÉON. — DOUAI, DUTILLEUX, 1885. 8°, 20.

Le but de cette étude est de reconstruire théoriquement les formes primitives du subjonctif latin, et de dégager, s'il est possible, les diverses actions d'analogie qui les ont transformées au point d'en rendre quelques-unes presque méconnaissables. Die Untersuchung führt den Vf. schließlich zu folgendem Ergebnis: L'examen auquel nous venons de nous livrer semble nous autoriser à rattacher, directement ou indirectement, au subjonctif indo-européen, les formes latines suivantes:

1° Le futur simple de 3e—4e conjug., en réalité présent du subj.;

2° Le prés. du subj. de 2e—3e—4e conjug., également prés. du subj., ayant subi un métaplasme d'origine obscure;

3° Peut-être le futur-parfait du type faxō, résultat de la confusion d'un indic. de futur sigmatique et d'un subj. d'aoriste sigmatique;

4° L'imparfait du subj. du type essēm, faxem, résultat de la confusion d'un subj. d'aoriste sigmatique et d'un subj. de futur sigmatique;

5° L'imparfait du subj. du type legerēm, amārēm, etc., analogique du précédent;

6° Le plus-que-parfait du subj. du type lēgissem, amāuissem, etc., analogique du précédent.

Toutes les autres formes dites de subj. lat. appartiennent à l'optatif.

Henry V.: l'affixe -sja du génitif des thèmes démonstratifs. — Muséon IV. 203—4.

Il y a longtemps que m. Max Müller a fait remarquer la concordance de la désinence -sja du génitif avec l'affixe -sja qui forme des thèmes d'adjectifs possessifs (v. g. en grec δήμοιο δημόσιος). concordance également admise par m. Curtius, et rendue suspecte aujourd'hui, dans les principes rigoureux de la nouvelle école, par le maintien du σ intervocalique . . . Nachdem Vf. mit Bergaigne -sja- und -tja vgl., fährt er fort: il ne paraît pas sans intérêt de chercher à éclaircir l'origine et le sens primitif de ces deux thèmes, dont l'un au moins semble rentrer dans une catégorie morphologique bien reconnaissable . . . Or une forme *s-ió nous reporte invinciblement à une racine es, régulièrement réduite par l'adjonction du suffixe -ió-, qui originairement portait l'accent . . . une liaison telle que, par exemple, *bhrātēr (s?) tésio (sk. bhrāta tasja) équivaudrait, littéralement traduite, à "frère-le lui-étant, le frère qui est (de) lui" . . . C'est ainsi qu'en chinois thiân tchì mîng, i. e. ciel étant ordre, l'ordre du ciel (3) [Vf. verweist auf Abel-Rémusat, gramm. chin., nos 81 sq., wo ich mîng tchî thiân = mandatum coeli finde], la relation d'appartenance est indiquée par un mot vide dont le sens primitif était 'croître', puis 'être'. Vgl. l. Kozlovski i. z. III. 286.

Hirsch R.: über schriftliche Übungen beim Unterricht in den fremden Sprr. — Progr. des Dorotheenstädt. R.-G. Berlin, Gaertner, 1885. — 4°, 28.

Vf. sucht zwischen der ältern und neuern Methode des fremdsprachl. Unterrichts zu vermitteln, auf die Gefahr hin, weder die Vertreter der erstern noch die der letztern zu befriedigen. Hauptgegenstand seiner Betrachtung sind das Exerzitium und Extemporale; er gelangt S. 21 zu folgendem Ergebnis: '1. die genannten Übungen stehen im Dienste der Grammatik, welche wiederum der Lektüre untergeordnet ist und nur im Lat. durch sprachl.-formale Schulung noch einen besondern pädagogischem Zweck erfüllen soll . . . 2. Das Ext. steht an pädagogischem und didaktischem Wert weit hinter dem Exerz. zurück. 3. Der epideiktische Wert des Ext. ist kein unbedingter; infolge thatsächlich vorhandener Schwierigkeiten in unsern Schulverhältnissen ist das Prüfungsext. aber nicht völlig zu entbehren. 4. Klassenskripta in unmittelbarer Verbindung mit grammat. Unterweisung sind eine zweckmäßige Übung.' Es folgen dann weitere Bemerkungen über den freien Aufsatz.

Holthausen F.: die Remscheider Mundart. — Beitr. z. Gesch. d. d. Spr. X, 1885; 403—425, 546—576.

'Den im folgenden dargestellten Sprachstoff verdanke ich sämtlich den Mitteilungen des Sekundaners A. Krumm aus Remscheid.' Als ich diese Worte im Eingang S. 403 las, glaubte ich, Vf. werde seinen Hauptfleiß auf eine möglichst genaue Darstellung der betr. individuellen lebenden Sprechweise verwandt haben, wozu er ganz besonders in der Lage war. Zu meiner Überraschung fand ich in der Folge eine vorwiegend geschichtliche Darstellung, weiche doch unter Voraussetzung der erstern der Sachverständige nach Bedürfnis ergänzen könnte. Hätte doch Vf. einen Teil der auf die geschichtliche Seite verwandten Arbeit verwertet, um an Ort und Stelle die Sprechweise einer größern Anzahl von Personen, namentlich solcher die nur die Mundart sprechen, vergleichenderweise zu beobachten. Über die Stellung des Dialekts von Remscheid im allg. bemerkt Vf. 404: 'seine Mundart ist dem Stande der Konsonantenverschiebung gemäß noch zu den niederd., speziell den westfälischen, zu zählen. Doch wie die Stadt politisch zur Rheinprovinz gehört, so hat auch der Vokalismus ihres Dialekts ein entschieden fränkisches Gepräge und manche Eigentümlichkeiten in der Formentwickelung erinnern an das nicht allzufern liegende Niederländische. Die Nähe der Sprachgrenze sowie das gesteigerte Verkehrsleben des Industriebezirkes, in welchem R. liegt, erklärt genügend das Auftreten mancher hochd. Formen nicht bloß im Wortschatz, sondern auch in solchen integrierenden Teilen der Grammatik, wie dem Pronomen und Zahlwort.' Im einzelnen will ich herausheben von S. 406: 'l hat einen dunklen Klang, welcher wohl durch eine Hebung der Hinterzunge hervorgebracht wird.' Das konnte Vf. doch mittels der stomatoskopischen Methode feststellen. Übrigens könnte der dunkle Klang auch durch Lippenartikulation bewirkt werden, welche nach 405 in der Mundart 'recht energisch' ist; dafür spricht die Bemerkung auf S. 410, daß gewisse Vokale in der Nachbarschaft u. a. von l Lippenrundung erfahren.

Horatius Flaccus: satiren und episteln für den schulgebrauch erkl. von G. T. A. Krüger. 11. a. bes. von G. Krüger. — Leipzig, Teubner, 1885. — 8°, xii, 390.

Die vorliegende Horazausgabe hat sich bereits durch soviel Auflagen bewährt, daß sie einer Anzeige nicht bedarf, am wenigsten an dieser Stelle. Ich habe sie jedoch in diese Bibliogr. aufgenommen, weil ich ein Ex. der persönlichen Freundlichkeit des Herausg. verdanke. Derselbe bemerkt zu der neuen Aufl. S. xi, daß eine eingehende Revision des Textes, wie des Kommentars ihm zu nicht wenigen Veränderungen Anlaß geboten hat, wobei selbstverständlich die im Laufe der letzten Jahre erschienenen Beiträge andrer zur Kritik und Erklärung des Horaz berücksichtigt worden.

Hornemann F.: zur reform des neusprachl. unterrichts auf höhern lehranstalten. — Hannover, Meyer, 1885. — 8°, 92. M. 1.60.

Vf. behandelt I. Ursachen und Ziele der gegenwärtigen Reformbewegungen auf dem Gebiet des Sprachunterrichts. Er greift dabei weit aus, wie schon die Überschriften dieses Abschnitts zeigen: A) Der nationale Gedanke. B) Die Idee der freien Individualität. C) Der Übergang zum Industriestaat.

II. Die neuern Sprr. im Verhältnis zu den übrigen Unterrichtsgegenständen der höhern Lehranstalten. A) Gymnasium oder Realgymnasium? Vf. spricht fur eine Einheitsschule; S. 20: 'die künftige Einheitsschule wird sich an das Gymnasium näher anlehnen als an das Realgymnasium . . . weil das Griech. für unsre höhere allg. Bildung unentbehrlich ist' (35). Vf. betont die induktive Methode im Unterricht, namentlich aber für die untern Klassen eine Annäherung an die natürliche Weise der Spracherlernung (36). B) Das Verhältnis des Franz. zum Lat. im künftigen Gymnasium. Vf. macht hier S. 43 den Vorschlag: 'durch Abschaffung des lat. Aufsatzes . . . und durch Beschränkung der lat. Lektüre dem Franz. soweit Raum zu schaffen, daß man einige Übung im Sprechen erreichen und in der Reifeprüfung einen freien franz. Aufsatz verlangen kann.' Vom Engl. sieht Vf. leider ab.

III. Zur Reform des franz. Unterrichts. A) Lesen und Aussprechen. B) Entwurf einer Lehre von den Lauten und ihrer Schreibung für den franz. Elementarunterricht. C) Vokabel- und Formenerlernung. D) Franz. Lesebuch für Quinta mit Glossar.

Über eine Fortsetzung dieser Schrift gedenke ich in der bibliogr. des nächsten Bandes zu berichten.

Hübschmann H.: das indogerm. vokalsystem. — Strassburg, Trübner, 1885. — 8°, 192.

Die idg. Sprachforschung bewegt sich noch heute z. T. in den Bahnen, auf welcher ihr die altindischen Grammatiker vorangegangen. Man erkennt das namentlich in der Vokallehre mit ihren Stufen und Reihen. Vf. knüpft an F. de Saussure, mém. sur. le système primitif des voy. dans les l. i.-e., 1879, an. Er zollt demselben volle Anerkennung. 'Und doch [sagt er S. 2] ist eine Stelle in diesem System, an der ein Angriff einsetzen könnte . . . Um es kurz zu sagen, es handelt sich um die Auffassung von gr. ἄγω = skr. áǰāmi. Vergleicht man die beiden Reihen miteinander:

1. skr. bhárāmi, zd. baraiti, gr. φέρω, lat. fero, got. baíra, altir. berim, do-biur, arm. berem;

2. skr. áǰāmi, zd. azaiti, gr. ἄγω, lat. ago, an. aka (Inf.), altir. ato-m-aig, 'adigit me', arm. acem,

so wird man, wenn man aus der 1. Reihe auf ein idg. bhérō, bhéreti mit Recht schließt, auch aus der 2. Reihe entsprechend auf ein idg. ág¹ō 'ich führe', ág¹eti 'er führt' schließen müssen. Nun muß aber de Saussure seinem System zuliebe annehmen, daß ein dem bhérō entsprechend gebildetes Präsens von ag¹ vielmehr idg. ā́g¹ō gelautet habe, und daß skr. áǰāmi = gr. ἄγω als Aoristpräsens (Präs. der 6. ind. Klasse) auf idg. ag¹ó' zurückgehe . . . In der That scheint nichts gegen die Hypothese de Saussures zu sprechen, da ja im Gr. doch *ἀγώ = idg. ag¹ó' zu ἄγω, und im Skr. *aǰā́mi = idg. ag¹ó' zu áǰāmi werden würde. Und so erklärten sich alle Formen der obigen 2. Reihe auch bei der Annahme eines idg. Aoristpräs. ag¹ó'? Ja, aber nur in dem

Falle, daß idg. ag^{1}o', das Aoristpräs. zu dem . . . vermuteten Imperfektpräs. a'g^{1}o, im Skr. wirklich zunächst durch *aǰā'mi vertreten sein müßte. Ich glaube aber nicht, daß dies der Fall sein würde, vermute vielmehr, daß von einer . . . Wurzel āg^1 das Aoristpräs. im Skr. *iǰā'mi gelautet hätte. Habe ich recht, so war jenes idg. Imperfektpräs. ā'g^{1}ō weder vorhanden noch möglich, an seiner Stelle stand vielmehr ā̆'g^{1}o und neben diesem als Aoristpräs. — wenn es überhaupt von der Wurzel gebildet wurde — ā̆g^{1}o'. Dann wäre aber auch die Annahme einer Wurzel ag^1 und mit ihr die Annahme einer einzigen idg. Vokalreihe hinfällig, es müßten statt derselben vielmehr 6 verschiedene Reihen angenommen werden. Ich versuche im folgenden meine Vermutung zu begründen, weiß aber, daß ich das, was ich oben behauptet habe, nicht vollkommen beweisen kann.'

Vf. behandelt nun im I. Teil die 'schwere' Vokalreihe des Skr. Er nennt S. 7: 'die Wurzel as mit kurzem Vokal eine leichte Wurzel, die Wurzel pa mit langem Vokal eine schwere'. Diese übertragenen Bezeichnungen können freilich um so eher mißverstanden werden als 'leicht' und 'schwer' von andern Sprachforschern in anderm Sinne gebraucht werden, wie Vf. von Whitney S. 62 selbst bemerkt. Nach dem Vf. durchlaufen die idg. Wurzeln **4 Stufen** nach folgendem Schema S. 8:

betonte Stufen		tonlose Stufen	
starke Stufe	mittlere Stufe	schwache Stufe	schwächste oder Nullstufe
1	**2**	**3**	**4**
z. B. die 'leichte' Wurzel sad 'sich setzen' im Skr.:			
sā'd	sád	sàd-	sd
vgl. sasā'da (Perf.)	sádathas	sattá (Ptz.)	sī'dati aus *sí-sd-ati
die 'schwere' Wurzel dha 'setzen' im Skr.:			
dhā'	dhā'	dhi̋	dh
vgl. da-dhā'-tha	dhā'ti	dhi-švá adhīmahi	da-dh-mási.

Eine eingehende Untersuchung der 'schweren' Wurzel führt den Vf. für die idg. Zeit zu dem Schluß 63, 'daß sich kurzes a in schweren Wurzeln sicher nur vor y (und v?) findet.' 65: 'Es besteht also der Satz zu Recht, den ich oben aufgestellt habe:

die schweren Wurzeln zeigen ursprünglich den Ablaut:

ā ā ĭ̋ —

aber nicht ă außer vor y (und v?)

die leichten den Ablaut:

ā̆ ă ă (aber nicht ĭ̋) —'

Daraus folgert Vf. 66: 'Also war aǰ = idg. ag^1 eine leichte Wurzel, die ihr Präs. 1 Kl. als áǰāmi = idg. ág^{1}ō bildete — und somit fällt de Saussures Annahme einer einzigen idg. Vokalreihe.' Vf. geht nun weiter und unterscheidet 'sechs durch die Vokale ā ē ō a e o zu charakterisierende **Reihen**, welche er im II. Teil 69 ff. im einzelnen je mit ihren verschiedenen Stufen untersucht.

In den Nachträgen spricht Vf. 187 bedingungsweise von 9 eigentlichen Vokalen der Ursprache, außer den eben genannten 6 noch von ä ë ö, deren Wert nicht näher bestimmt wird. Zur Geschichte der Vokalreihen bemerkt er noch 189, daß Kluge in seinen beitr. z. gesch. d. germ. konj. 2 Reihen und Osthoff m. u. iv. 6 Reihen unterscheide. S. 188 kommt Vf. zu dem Schluß: 'Es gibt also keine Wurzeln, die auf Vokale ausgehen und überhaupt keine Wurzeln mit festem vokalischem Bestandteil. Der feste und bleibende Bestandteil der Wurzel sind die Konsonanten, das vokalische Element, das jede enthält, ist innerhalb bestimmter Grenzen veränderlich und schwindet im Fall der Tonlosigkeit ganz und gar.' Vgl. F. Müller, i. z. III. 351. So wertvoll die Untersuchungen des Vf. über die Ablautsreihen sind, so haben doch seine, wie seiner Vorgänger, Ergebnisse noch nicht zu einem streng durchgeführten System geführt.

Jespersen O.: Kortfattet engelsk grammatik for tale- og skriftsproget. — København, Larsen, 1885. — 8°, II, 59.

Die Grammatik legt besonderes Gewicht auf die gesprochene Spr.; sie geht deshalb von den Lauten aus, welche ihrer Hervorbringungsweise nach beschrieben und mit Beispielen belegt werden.

Man vgl. mit der Beschreibung die autographischen Bilder von KINGSLEY mit meinen Bemerkungen, welche bei einigen Lauten von der Darstellung des Vf. etwas abweichen (I. Z. III. 225 ff.). Seine Transskription hat den Vorzug der Einfachheit. An zweiter Stelle S. 8 folgt die Darstellung der engl. überlieferten Schrift. Darauf handelt Vf. vom Satzbau im allgemeinen und weiter von den einzelnen Redeteilen. Das Ganze ist kurz und klar gefaßt und im Sinne der neuern Bestrebungen auf dem Gebiet des Unterrichts in lebenden Sprr. Das Elementarbuch wird sich gewiß in dänischen Schulen sehr nützlich erweisen.

KLINGHARDT H.: DIE LAUTPHYSIOLOGIE IN DER SCHULE. — ENGL. STUD. VIII. 1885, S. 287—323.

Im I. Teil macht Vf. einige Bemerkungen zur Geschichte der Lautphysiologie, um dann im II. Teil die Frage zu beantworten, wie sich die Ergebnisse der letztern im Sprachunterricht verwerten lassen. Er knüpft dabei an die DESSAUer These an, welche ich I. Z. II. 142 besprochen (vgl. des Vf. ausführlichen BERICHT ÜBER DIE VERHANDL. DER NEUSPRACHL. ABT. BEI D. 37. VERS. D. PHILOL. U. SCHULM. IN DESSAU 1884, PÄDAG. ARCH. XXVII. 48—53). Er erörtert dann 8 eigne Thesen, welche er in DESSAU bereits vorläufig mitgeteilt hatte. Da lesen wir S. 302: 'Vor allem denken wir nicht an systematische Vollständigkeit, weder in der Beschreibung der Sprachorgane, noch in der Besprechung und Anordnung der Sprachlaute . . . immer handelt es sich nur um eine gewisse Schulung von Gehör- und Sprechorganen, nicht um Mitteilung theoretischen Wissens.' Vf. hat sich in seiner 5. These ausdrücklich gegen vgl. Behandlung der Lautphysiologie im Unterricht ausgesprochen. Doch erklärt er 306: 'Dabei verkenne ich keineswegs, wie in zahlreichen Fällen eine Vgl. des einzigen Lautsystems, das der Schüler überhaupt zu absolut festem Eigentum gewinnt, ich meine des deutschen, von außerordentlichem praktischen Wert ist.' Vgl. ist im Unterricht ja überhaupt nur berechtigt, wenn das Neue an Altbekanntes angeknüpft wird, sei es, daß es sich darum handelt Unbekanntes durch Bekanntes zu erklären oder dem Gedächtnis durch Ideenassociation eine Hilfe zu gewähren. Vf. veranschaulicht seine Ansicht an einem frz. Beispiel 307 ff. Dabei kann ich ihm leider nicht beistimmen, wenn er sich im Unterricht mit 'nicht völlig korrekten' und 'minder vollkommenen' Lautnachahmungen begnügt, um nur fortzuschreiten. Lieber langsam, aber sicher; damit sich nicht Falsches einprägt, was nach allen Erfahrungen später schwer abzugewöhnen ist. Damit meine ich natürlich nicht, daß der Unterricht auf absolute Richtigkeit bis in die feinsten Lautschattierungen hinarbeiten soll. Wenn Vf. 309 gelegentlich bemerkt, 'daß die p, t und k eigentlich doch weiter nichts sind als absolute Pausen, so kann er doch nur momentane Schallpausen, nicht Sprechpausen meinen (von einer Unterbrechung der Artikulation kann bei den gen. Lauten nicht die Rede sein; vgl. meine VERANSCH. DER LAUTBILD., S. 32). Damit würde er aber in der Definition von Lauten ausnahmsweise der akustischen vor der genetischen Seite den Vorrang lassen, welche doch beide gleicherweise zu berücksichtigen und auf alle Fälle wohl auseinander zu halten sind, wenn wir uns vor Irrungen und Mißverständnissen bewahren wollen. Für den engl. Unterricht empfiehlt Vf. das BELLsche Vokalschema und meint 313 ein 'Vorzug des engl. Systems liegt darin, daß dasselbe besser als alle andern, eigentlich allein, die Vorstellung der Schüler vom gedruckten Schema ab auf die Sprachorgane und ihre Lage selber führt.' 'All die verschiedenen Vokaltafeln mit ihren Horizontallinien, Winkeln, Doppelwinkeln, Kreuzen, Kreisen' hätten wegen ihres theoretisch-abstrakten Charakters für den Unterricht wenig Wert, wo es sich um eine unmittelbare, lebensfrische Erfassung der Spr. handle. Sehr richtig, für die letztere hat überhaupt zu allernächst nur die unmittelbare Nachahmung des gehörten (und höchstens für die Lippenartikulation des gesehenen) Lautes Bedeutung. Für neue, nach dem Gehör schwieriger nachzuahmende Laute, z. B. engl. u in but oder th in thanks, wird dann die genetische Seite eine willkommene und wirksame Hilfe bieten und dafür ist die Veranschaulichung an den Sprachorganen, soweit möglich den lebenden des Lehrers, oder an einem Modell oder Abbildungen außerordentlich nützlich. Die Abbildungen der engl. Phonetiker, namentlich BELLS, sind z. gr. T. sehr fehlerhaft; die Veranschaulichung der Vokalreihen in Fächern, welche durch sich kreuzende Parallelen gebildet werden, um mich eines Ausdrucks des Vf. zu bedienen, 'ein Zerrbild der zu Grunde liegenden organischen Verhältnisse' (315). Eine natürlichere Veranschaulichung mit Hinweis auf und Anpassung an die Artikulationen der Zunge bietet aber schon HELLWAG 1781 § 57. Über die Anordnung von VIETOR, welche Vf. 314 bespricht, vgl. I. Z. II. 375. — In demselben Bde. der ENGL. STUD. S. 341—350 zeigt Vf. einige Arbeiten an, welche sich auf Phonetik im allg., ihre Be-

deutung für den Sprachunterricht, und namentlich für den engl., beziehen. Wenn ich nun auch in einigen sehr wesentlichen Punkten der Lautphysiologie und des Sprachunterrichts den Anschauungen des Vf. nicht beipflichten kann, so zolle ich seiner Begeisterung für den Gegenstand volle Anerkennung. Jene äußert sich freilich hier und da noch etwas stürmisch; nun, die Zeit ruhigerer Erwägung und Vgl. wird mit längerer Erfahrung schon von selber kommen und dann, hoffe ich, werden unsre Ansichten einander näher stehen.

KNAUER F.: DAS GOBHILAGRHYASUTRA HERAUSGEG. U. ÜBERSETZT. 2. HEFT (ÜBERS. U. KOMMENTAR). — LEIPZIG, SIMMEL (KOMMISS.), 1885. — 8°, IV, 210.

Der Text ist im 1. Heft veröffentlicht worden. In der Einleitung spricht sich Vf. über das Verhältnis des GOBHILA zu den übrigen GRHYASUTREN aus. Der Inhalt des G. wird S. 48 angegeben: Anlegung des Hausfeuers. Die heilige Opferschnur. Die Opfer. Die Hochzeitszeremonie. Die Sohneserziehung. Namengebung. Einführung in die Schule u. s. w.

KOCK A.: SPRÅKHISTORISKA UNDERSÖKNINGAR OM SVENSK ACCENT. II. — LUND, GLEERUP, 1884—85. — Kl. 8°, II, 524.

Auf die Eigentümlichkeit der schwedischen 'Betonung', d. h. das ungewöhnliche Auseinandergehen von Stärke und Stimmhöhe, habe ich bereits in meiner PHONETIK I. 180 f. aufmerksam gemacht. Vf. hat nun in vorliegender Arbeit die geschichtliche Entwickelung dieser Betonungsverhältnisse im Schwedischen in eingehender Weise untersucht, im Zusammenhang mit 'Studien über die schwedische Lautlehre' überhaupt, worüber ich in der Bibliogr. des nächsten Bdes. zu berichten gedenke.

KÖRTING H.: GESCHICHTE DES FRANZ. ROMANS IM XVII. JAHRH. I. ABT. LEIPZIGER HABILITATIONSSCHR. — LEIPZIG & OPPELN, MASKE, 1885. — 8°, XVI, 68.

Die Arbeit ist ein 'Versuch, den gesamten franz. Roman des XVII. Jahrh. einheitlich zu behandeln und ihm womöglich zu einer etwas angesehenern Stellung in der franz. Litteratur zu verhelfen' (VI). 'Vier Einflüsse namentlich sind es, unter denen der franz. Roman des XVII. Jahrh. entsteht und sich fortentwickelt: der Einfluß des AMADÍS, der des griech. Liebesromans; jener der ältern Pastoraldichtung und endlich der des span. Schelmenromans' (Einl. 7—8). Diese Entstehung und Entwickelung des franz. Romans des XVII. Jahrh. wird nun in der vorliegenden I. Abt. behandelt. Der erste Bd. soll den Idealroman der gen. Zeit abschließen, ein zweiter Bd. den realistischen Roman darstellen. Die Bibliographie wird S. XIV—XVI gegeben.

KRUSZEWSKI N.: ÜBER DIE LAUTABWECHSLUNG. — KASAN, UNIVERSITÄTSBUCHDRUCKEREI, 1881. — Kl. 8°, 41.

Die Richtung, welche die 'Junggrammatiker' seit einer Reihe von Jahren mit der ihnen eignen Energie verfolgen, ist auch in Osteuropa von einigen jüngern Sprachforschern eingeschlagen worden. Wie BRUGMANN und OSTHOFF sich LESKIEN gegenüber für die Anregung zu Dank verpflichtet fuhlen (vgl. I. Z. III. 308), in demselben Sinne bekennt sich KRUSZEWSKI zu BAUDOUIN DE COURTENAY (I. Z. I. 299 und in der oben gen. Schrift S. 1). BAUDOUIN selbst hat mir brieflich mitgeteilt, daß er auf den Gedanken von der Notwendigkeit einer Erklärung gewisser sprachl. Veränderungen mittels der 'Analogie' unabhängig von LESKIEN wie von SCHERER gekommen, wohl aber die Anregung zu solcher psychologischen Erklärung sprachl. Erscheinungen den Werken STEINTHALS und namentlich W. v. HUMBOLDTS verdanke.

Die oben gen. Abh. von KRUSZEWSKI ist z. T. nicht ganz klar, woran gewiß die fremde Spr. mit schuld ist; teilweise aber wieder wirkt sie sehr anregend. S. 3: 'Es ist nicht schwer die Ursachen der bestehenden archäologischen Richtung in der Linguistik zu verstehen. Die Linguistik entstand im Kreise der historisch-philol. Wissenschaften und wurde von Gelehrten behandelt, die ihre Ausbildung histor. und philol. Studien verdanken . . . Daher war die Wiederherstellung des Bildes der Vergangenheit die einzige Aufgabe, die sie verfolgten. Eine der wichtigsten Folgen solch einer Anschauung der Sprachforscher in betreff ihrer Wissenschaft ist die Vernachlässigung, die man den neuern Sprr. beweist und bewiesen hat . . . Besteht aber unsre Aufgabe . . . in der Enthüllung der Gesetze der Erscheinungen, so erhält alles Neue, alles, das vor unsern Augen vorgeht, eine besondere Bedeutung.' Nachdem Vf. nun die bisherige Morphologie und Phonetik (nach

ihrer geschichtlichen Seite) kritistert, sucht er das Wesen der Spr. zu bestimmen, S. 6: 'sie ist eine Kombination von physiologisch-akustischen Erscheinungen, reguliert durch physische Gesetze, mit unbewußtpsychischen Erscheinungen, reguliert durch Gesetze völlig andrer Art . . . In welchem Verhältnis stehen zueinander in der Spr. überhaupt und speziell in der Phonetik diese zwei verschiedenen Prinzipien? . . . In der Sprache haben wir es immer mit Folgen von unbestimmten Ursachen zu thun; außerdem findet hier dasjenige statt, was in der Logik Zusammensetzung der Ursachen benannt wird; der Laut kann sich (phonetisch) durch den Einfluß von den sich in seiner Verbindung befindenden Faktoren (kombinatorischer Lautwandel) und unabhängig, dank der Zeitdauer (spontaner Laatwandel) verändern.' Nach diesen allgemeinern Bemerkungen geht Vf. zu seinem besondern Gegenstand, der Lautabwechslung über. Ich unterlasse es über die Ausführung im einzelnen zu berichten, da Vf. darüber seine Ansichten in der I. Z. etwas klarer und ausführlicher vorgetragen hat. Nur einen Punkt muß ich hervorheben, in welchem Vf. sich von den Ansichten der 'Junggrammatiker', namentlich auch von PAUL, mit dem er in seinem in der I. Z. erscheinenden Artikel sonst viel Gemeinsames hat (I. Z. I. 300), wesentlich entfernt. Es handelt sich um die Bestimmung des Begriffs 'Lautgesetz'. Während OSTHOFF und PAUL von ausnahmslos wirkenden Lautgesetzen nur 'innerhalb derselben zeitlichen Begrenztheit' (I. Z. III. 354), bzhw. 'innerhalb einer Gruppe bestimmter historischer Erscheinungen' (I. Z. III. 359) reden, schreibt Vf. S. 35: 'Gibt es gewisse Lautgesetze, die für alle Zeiten und alle Sprr. unbedingt maßgebend sind? Unzweifelhaft gibt es solche; das dürfen wir schon a priori [?] annehmen, da es unmöglich ist, daß die Spr. als solche etwas Gesetzloses sein kann. So müssen z. B. in allen Sprr. und zu allen Zeiten palatale Vokale die ihnen vorangehenden Konsonanten palatalisieren [vgl. I. Z. III. 351], . . . die Vokale betonter Silben deutlicher und energischer artikuliert werden als die Vokale unbetonter Silben u. s. w.' In diesem Sinne sind denn auch in der Folge die Lautgesetze als 'Naturgesetze' behandelt worden und aus dieser verschiedenen Gebrauchsweise desselben Wortes sind dann die Mißverständnisse entstanden, welche wir in der Litteratur über die Lautgesetzfrage leider zu konstatieren haben (vgl. schon meine Besprechung von MASING I. Z. I. 468).

KRÜGER s. HORATIUS.

KÜHN K.: FRANZ. SCHULGRAMMATIK. — BIELEFELD U. LEIPZIG, VELHAGEN & KLASING, 1885. — 8°, XII, 150.

'In vorliegendem Buche ist versucht worden [sagt Vf. S. III], in möglichst einfacher und übersichtlicher Weise die franz. Grammatik in ihren Grundzügen darzustellen. Die Formenlehre speziell gründet sich auf die Lautlehre . . . In der Syntax besonders war ich bestrebt die sprachl. Erscheinungen in ihrem Grunde darzustellen . . . Ob von letztern schon soviel ausgeschieden ist, als es das Interesse der Schule verlangt, ist mir zweifelhaft. Es hält häufig schwer, sich von dem Hergebrachten zu trennen.' Und doch muß es geschehen, um die Schule zu entlasten. Die Syntax sollte für die Folge noch weit mehr gekürzt und im Anschluß an die Lektüre getrieben werden. Was die Methode des Unterrichts betrifft, so weicht Vf. jetzt z. T. von den in seiner Schrift ZUR METH. DES FRANZ. UNTERR., 1883, vertretenen Ansichten ab, und zwar in der Richtung der in DESSAU und GIESSEN angenommenen Thesen (vgl. I. Z. II. 143, 336). Den Unterrichtsbetrieb denkt er sich jetzt folgendermaßen S. IV ff.: Vorläufige Lautübungen. Lesestücke. Allmähliche, induktive Einführung in die Grammatik. 'So wird alles weniger durch Regeln, als durch praktische Gewöhnung gelernt. Nach 2 Jahren endlich beginnt der systematische Unterricht in der Grammatik . . . Die eingeführte Grammatik dient als Stütze des Gedächtnisses und zur Erleichterung des Überblicks.' Wenn das Buch in diesem Sinne gebraucht wird, dürfte es zur Förderung des franz. Unterrichts wesentlich beitragen.

LEHMANN I. ET E.: COURS ÉLÉMENTAIRE DE LANGUE FRANÇ. D'APRÈS LA MÉTHODE INTUITIVE I. — MANNHEIM, BENSHEIMER, 1885. — 8°, VIII, 180. M. 2.

Bereits 1868 veröffentlichte I. L. sein LEHR- UND LESEBUCH DER FRANZ. SPR. NACH DER ANSCHAUUNGSMETH., um 'dem Anfangsunterr. in den neuern Sprr. eine neue Bahn' zu brechen. Er betonte darin den Zweck: 'Beherrschung der Spr. bis zum freien mündlichen und schriftlichen Gebrauch.' Dieser Zweck werde durch die alte 'grammatisch-philologische' Methode nicht erreicht. Man müsse einen ähnlichen Weg wie bei der Mutterspr. einschlagen. Dazu sei im Anfang Anschau-

ung unerläßlich, wie sie Pestalozzi, Basedow und deren Anhänger für jeden Elementarunterricht empfohlen. Der franz. Unterricht beginne mit den Gegenständen des Schulzimmers, welche man hinweisend franz. benenne, er gehe dann zu Dingen und Zuständen aus dem Schülerleben über, welche man im Bilde vorführen könne. Statt der Sisyphusarbeit der ewigen Übersetzungen pflege man von vornherein franz. Sprechübungen, damit sich Ohr und Mund an die fremden Laute gewöhne, damit das Wort sich mit Körper, Bild und Vorstellung unmittelbar verbinde und der Schüler in der fremden Spr. denken lerne. Die Mutterspr. sei nur aushilfsweise in Anspruch zu nehmen und die Übersetzungen seien auf das kleinste Maß zu beschränken. Das setze freilich Lehrer voraus, welche in Wort und Schrift die fremde Spr. vollständig beherrschen, und fordere ihre ganze eigenste Bethätigung. Dieselben werden aber für die größere Anstrengung auch im Unterricht mehr Genuß und Genugthuung finden. Neben dem gen. praktischen Zweck werde auch der formale, die geistige Bildung des Schülers gefördert; denn die Übung im Verständnis nicht bloß, sondern auch in der eignen unmittelbaren Anwendung einer fremden Spr. sei geistige Gymnastik. Der Vf. nennt schließlich als Vorarbeiter auf diesem Wege Louvier (I. Z. III. 342), Fricke-Wiesbaden und Danicher und als Mitarbeiter seinen Sohn Ernst, mit welchem er die neue oben gen. Bearbeitung veröffentlicht hat. An späterer Stelle bekennt er sich zu dem Grundsatz: 'Die Grammatik muß aus der Spr. erlernt werden, nicht die Spr. aus der Grammatik.'

In dem vorliegenden cours élém. sollen die Vorzüge der ältern 'philologischen' Methode (systematische Grammatik und Übersetzung in die fremde Spr.), sowie der von Jacotot-Robertson-Hamilton (Anknüpfen des sprachl., auch des grammat. Unterr. an den Lesestoff), Ollendorf (Frage und Antwort im Anschluß an den Lesestoff), Ahn-Seidenstücker (Einfachheit und Vermeidung von Schwierigkeiten), Plötz (Gründlichkeit), vereinigt werden — keine geringe Aufgabe —; vor allem aber die Anschauung gepflegt werden, wie sie Comenius, Locke, Pestalozzi, Fröbel u. aa. empfohlen. Dazu sind dem Buch 44 Holzschnitte eingefügt: Le petit garçon. Le bon garçon, la méchante fille. La fille et la mouche. Frère et sœur etc. Die Vff. sind auf dem Wege der Erfahrung zu der Erkenntnis gelangt, wie der fremdsprachliche Unterricht sein erstes Ziel erreichen kann, die Beherrschung einer fremden Spr. bis zum freien mündlichen und schriftlichen Gebrauch; auch sehen sie wohl, daß sich damit gleichzeitig der Zweck der Sprachbildung verbinden läßt, wenn sie auch ihre Methode nicht recht psychologisch und sprachwissenschaftlich begründen. Das Wesentlichste in ihrer Weise bleibt die Anschauung.

Leibniz G. W.: die philosophischen Schriften von G. W. L. herausgeg. von C. J. Gerhardt. — Berlin, Weidmann. Gr. 8°. V. (1882) viii, 509 (M. 16); VI. (1885) viii, 630 (M. 20).

Leibniz nimmt in der Geschichte der Wissenschaften und namentlich auch in der der Psychologie und Sprachw. eine so hervorragende Stelle ein, daß eine neue große Ausgabe seiner philosophischen Schriften unsre volle Beachtung verdient, zumal der Inhalt derselben vielerseits auf unser Gebiet herübergreift. Die ersten beiden Bde. dieser Ausg. enthalten den betr. Briefwechsel von Leibniz. Da Lz. bekanntlich auf diese Seite seiner litterarischen Thätigkeit besondern Fleiß verwandte, so spiegelt sich darin die Entwickelung des wissenschaftlichen Denkens unsers Forschers und seiner Zeit. Der iii. Bd., welcher noch nicht erschienen ist, wird die Fortsetzung des Briefwechsels bringen; ich weiß nicht, ob darin auch der Inhalt von I. Ludolfi et G. G. Leibnitii commercium epistolicum (rec. A. B. Michaelis 1755) wieder abgedruckt werden wird. Mit dem iv. Bde. beginnt die II. Abt.: philosophische Schriften 1663—1671, Schriften gegen den Cartesianismus 1677—1702, philosophische Abhh. 1684—1703, u. aa. Meditationes de cognitione, veritate et ideis und Systeme nouveau de la nature et de la communication des substances, aussi bien que de l'union qu'il y a entre l'ame et le corps.

Der vorliegende v. Bd. enthält die durch Lockes essay concerning human understanding (1. A. 1690) veranlaßten Schriften von Lz., namentlich: nouveaux essais sur l'entendement par l'auteur du systeme de l'harmonie preestablie, welche mit aa. philos. Schr. von Raspe erst nach dem Tode von Lz. 1765 herausgeg. wurde. Lz. setzt sich hier mit Locke auseinander und zwar in Form eines Zwiegesprächs nach platonischer Weise, worin Philalethe den Standpunkt von Locke und Theophile den von Lz. vertritt. Man thut jedoch gut auch Lockes essay im Original zu vgl., wobei der letztere nur gewinnen kann. Locke bleibt vorsichtig mehr auf dem

Boden der Erfahrung, während Lz. sich kühn auf metaphysiches Gebiet wagt; LOCKE hat den Vorzug in seiner Muttterspr. zu schreiben, während Lz. sich der franz. Spr. bedient, welche er, nach dem Urteil von ihm befreundeten Franzosen über diese Arbeit selbst, doch nicht genügend beherrscht (vgl. v. 8), um sich über so schwierige Fragen allgemeiner verständlich zu machen. Seine ersten Entwürfe zu den NOUV. ESS., welche hier v. 14 ff. und 20 ff. zu lesen sind und die BURNETT seinem Landsmann LOCKE mitteilte, waren sogar LOCKE nicht ganz verständlich geworden und erfuhren deshalb von diesem ungünstige Beurteilung. Der Inhalt der NOUV. ESS. ist außer der Preface: Livre I. Des notions innées. II. Des idées. III. Des mots. IV. De la connaissance. Uns berührt daraus am nächsten das letzte (32.) Kap. des II. Buchs: De l'association des idées, worüber Lz. 1700 besondern Bericht gegeben (in vorlieg. A. v. 26 ff.), sowie das ganze III. Buch. Aus letzterm ein paar Proben.

Ch. I. Des mots ou du langage en general § 1: THEOPH. Pour ce qui est des organes, les singes les ont en apparence aussi propres que nous à former la parole, cependant il ne s'y trouve point le moindre acheminement . . . Il faut considerer aussi qu'on pourroit parler, c'est à dire se faire entendre par les sons de la bouche sans former des sons articulés, si on se servoit des tons de Musique pour cet effect; mais il faudroit plus d'art pour inventer un langage des tons, au lieu que celuy des mots a pu estre formé et perfectionné peu à peu par des personnes, qui se trouvent dans la simplicité naturelle. Il y a cependant des peuples, comme les Chinois, qui par le moyen des tons et accens varient leurs mots, dont ils n'ont qu'un petit nombre . . . § 2. PHILAL.: Comme les Ourang-Outangs et autres singes ont les organes sans former des mots, on peut dire que les perroquets et quelques autres oiseaux ont les mots sans avoir de langage . . . Il n'y a que l'homme, qui soit en estat de se servir de ces sons comme des signes des conceptions interieures, afin que par là elles puissent estre manifestées aux autres . . . § 3. PHILAL.: Le langage a esté encor perfectionné par l'usage des termes generaux, lorsqu'ils signifient des idées generales. THEOPH.: Les termes generaux ne servent pas seulement à la perfection des langues, mais même ils sont necessaires pour leur constitution essentielle . . . il est seur que tous les noms propres ou individuels ont esté originairement appellatifs ou generaux. In Wirklichkeit sind die Namen wohl im Ursprung weder das eine noch das andre, sondern zunächst unbestimmter Natur.

Ch. II. De la signification des Mots. § 1. In der alten Frage, ob die Wörter Zeichen der Vorstellungen durch natürlichen Zusammenhang (connexion naturelle, φύσει) oder durch Satzung (institution arbitraire, ξυνθήκῃ) seien, ist PHILAL. für letztere, während THEOPH. auch erstere in gewissem Sinne gelten läßt; Satzung sei in künstlichen Sprr. allein maßgebend, wie die von DALGARNUS und WILKINS, Diebessprr. und die Lingua franca. Lz. spricht dann von der großen Veränderung der Sprr.: Cela est manifeste en les comparant avec les anciens livres et monumens, qui en restent. Le vieux François approchoit d'avantage du Provençal et de l'Italien et on voit le Theotisque avec le François ou Romain plustot (appellé autresfois lingua Romana rustica) tels qu'ils estoient au neuvieme siecle après JESUS-CHRIST dans les formules des sermens des Fils de l'Empéreur LOUIS le debonnaire, que Nithard leur parent nous a conservés . . . Mais pour du Theotisque ou Allemand ancien il y a l'Evangile d'OTFRIED, moine de WEISSENBOURG de ce même temps . . . Et les Saxons passés dans la Grande Bretagne nous ont laissé des livres encor plus anciens . . . Mais le plus ancien livre non seulement des Langues Germaniques, mais de toutes les langues de l'Europe, excepté la Greque et la Latine, est celuy de l'Evangile des Gots du Pont Euxin, connu sous le nom de Codex Argenteus . . . on croit avec quelque probabilité que les Gots du Pont Euxin sont venus originairement de Scandinavie, ou du moins de la mer Baltique . . . L'ancien Gaulois en estait encor plus different, à en juger par la langue la plus approchante de la vraye Gauloise, qui est celle du pays de Gales, de Cornvaille, et le bas-Breton . . . Cependant ces langues viennent toutes d'une source et peuvent estre prises pour des alterations d'une même langue, qu'on pourroit appeller la Celtique. Vom Lat. und Griech. bemerkt er sehr richtig: qui ont beaucoup de racines communes avec les langues Germaniques ou Celtiques, on peut conjecturer que cela vient de l'origine commune de tous ces peuples, . . . le langage des Finnoniens ou du Nordouest de nostre continent, qui est encor celuy des Lappons . . . a du rapport au Hongrois . . . Mais la langue Tartaresque, qui a rempli le Nordest de la l'Asie, avec ses variations, paroist avoir esté celle des Huns et Cumans, comme elle l'est des Usbecs ou Turcs, des Calmucs, et des Mugalles. Solche Verwandtschaften, denen er auch noch die der semitischen Sprr. beifügt, lassen

ihn an gemeinsamen Ursprung der Völker glauben und an eine gemeinsame Ursprache (une langue radicale primitive). Und in diesem Sinne spricht er dann von onomatopoetischen Wörtern (mots formés sur des raisons physiques wie coaxare, quaken; von Lautsymbolik in platonischer Weise: par un instinct naturel les anciens Germains, Celtes et autres peuples, apparentés avec aux, ont employé la lettre R pour signifier un mouvement violent et un bruit tel que celuy de cette lettre. Celuy paroist dans ῥέω . . . rinnen . . . la lettre L désigne un plus doux . . . lind, lenis, lentus . . . Et les langues en general estant les plus anciens monumens des peuples, avant l'ecriture et les arts, en marquent le mieux l'origine des cognations et migrations. C'est pourquoy les Etymologies bien entendues seroient curieuses et de consequence, mais il faut joindre des langues de plusieurs peuples, et ne point faire trop de sauts d'une nation à une autre fort eloignée sans en avoir des bonnes verifications. Ch. VII. § 6 Theoph.: Les langues sont le meilleur miroir de l'esprit humain, et . . . une analyse exacte de la signification des mots feroit mieux connoistre que toute autre chose, les operations de l'entendement. Ch. IX. § 5 Theoph.: On enregistrera avec le temps et mettra en Dictionnaires et en Grammaires toutes les langues de l'univers et on les comparera entre elles; ce qui aura des usages très grands tant pour la connoissance des choses . . . que la connoissance de nostre esprit et de la merveilleuse varieté de ses operations. Sans parler de l'origine des peuples, qu'on connoistra par le moyen des etymologies solides que la comparaison des langues fournira le mieux. Ganz besondere Aufmerksamkeit verdient das Kap. X de l'abus des Mots. § 4 Theoph.: j'avoue qu'il arrive assés aux hommes d'avoir tort lors même qu'ils disputent serieusement, et parlent suivant leur sentiment; cependant j'ay remarqué aussi assés souvent que dans leurs disputes de speculation sur des matieres, qui sont du ressort de leur esprit, ils sont tous raison des deux costés, excepté dans les oppositions qu'ils font les uns aux autres, où ils prennent mal le sentiment d'autruy: ce qui vient du mauvais usage des termes et quelquesfois aussi d'un esprit de contradiction et d'une affectation de superiorité.

Der VI. Band enthält außer den ESSAIS DE THEODICÉE: philosophische Abhh. aus den Jahren 1702—1716: Sur ce qui passe les sens et la matiere, die Monadologie u. aa. Hoffen wir, daß in den folgenden Bänden die Sprachphilosophie gleicherweise berücksichtigt werden wird. Ob darin die von J. G. Eccard 1717 herausgeg. COLLECTANEA ETYMOLOGICA wieder ganz oder teilweise zum Abdruck gelangen werden, muß dem Ermessen des Herausg. überlassen bleiben. Jedenfalls aber ist zu wünschen, daß die Lingua characteristica universalis und die damit zusammenhängenden Schriften vollständig abgedruckt werden.

Louvier A. F.: ÜBER DEN FRANZ. UNTERRICHT. — EIN BEITRAG ZUM NATURGEMÄSSEN ERLERNEN FREMDER SPRR. — Altona, Hestermann, 1867. — 8°, XVI.

Die Nennung Louviers als eines Vorarbeiters auf dem Gebiet des franz. Anschauungsunterrichts (oben S. 340) hat mich veranlaßt auf diese seine ältere Schrift zurückzugreifen, in dem Wunsch, Beiträge zu einer Geschichte der Methodik des Sprachunterrichts zu sammeln. S. III: 'Der Unterricht soll ein naturgemäßer sein . . .; er soll sich ganz derjenigen Entwickelung anschließen, die das Kind in seiner Mutterspr. durchmacht.' Die Traditionen des klassischen Sprachunterr. (des Lat. und Griech.), seien noch zu überwinden. An Vorstellungen seien unmittelbar Worte zu knüpfen, nicht an Worte der Mutterspr. fremde. Daher: 'Fort mit der Übersetzung! Zurück zu dem unmittelbaren Ausdruck nur dessen, was angeschaut ist! Fort mit dem Wust derjenigen Regeln, die nicht formal bildenden Inhalts sind . . .!' Nach Pestalozzi-Fröbelschen Grundsätzen empfiehlt er nun im vorbereitenden Elementarunter. Gegenstände und Bilder vor die Augen zu führen, daran unmittelbar die fremden Namen zu knüpfen und durch stereotype einfache Fragen zu festigen; in der Folge die Eigenschaften der benannten Gegenstände den Schüler selbstthätig suchen und nach Anleitung des Lehrers in der fremden Spr. benennen zu lassen; darauf zu solchen Thätigkeiten überzugehen, welche sich in der Klasse ausführen lassen, mit den Personenbeziehungen zunächst in der Gegenwart und später in den übrigen Zeiten. Nach der Übung das sprachliche Gesetz; die Regel solle nur bestätigen was der Schüler bereits aus dem mündlichen Gebrauch der Spr. könne. Nur formalbildende Sprachgesetze seien zum Bewußtsein zu bringen, wodurch die Grammatik wesentlich vereinfacht werde. Anstatt in die fremde Spr. zu übersetzen, seien Sätze in der fremden Spr. selbständig zu bilden.

Vf. führt diese Methode auf Joh. Sturm, den Begründer des Strassburger Gymnasiums urück, welcher in seinen Instruktionen eine ähnliche Methode für den lat. Unterr. empfohlen, was

für jene Zeit begreiflich, wo man noch mehr Wert darauf legen mußte, die lat. Spr. wie eine lebende im mündlichen und schriftlichen Gebrauch zu beherrschen. Vgl. ECKSTEIN, LAT. UNTERR. 2. A. Sep.-A. 1882 S. 530 über STURM, den alten Praeceptor Germaniae und seine hierher geh. Schriften, DE LITTERARUM LUDIS RECTE APERIENDIS, 1538 u. aa.

Für den Unterricht in den Mittelstufen betont L. die Pflege der genetischen Wortlehre und in den Oberstufen die der Satzlehre. Diese Grundsätze hat Vf. in seinen franz. Elementarbüchern zur Anwendung gebracht. Es liegen mir vor: DAS ERSTE JAHR und DAS ZWEITE JAHR FRANZ. UNTERRICHTS. Beide in 5. A., HAMBURG, GRÜNING, 1884.

MACDONELL A.: DIE SARVÂNUKRAMAṆÎ DES KÂTYÂYANA ZUM ṚGVEDA. ZUM ERSTENMAL MIT KRITISCHEN ANMERKUNGEN HERAUSGEG. — LEIPZ. DR.-DISS. — OXFORD, HART, 1885. — 4°, XII, 50.

Vf. verlebte seine ersten Knabenjahre in Indien, wo er fast ausschließlich Hindustânî sprach. Seinen weitern Unterricht genoß er in Deutschland und England. Der hier vorliegende Text der SARV. bildet den Anfang des IV. Teils der ANECDOTA OXONIENSIA, ÂRYAN SERIES, CLARENDON PRESS OXFORD. 'In dem Hauptteil des Werkes (S. 5—46) werden der Reihe nach für jeden Hymnus des ṚGVEDA nach der Rezension der ŚÂKALA ŚÂKHA die Anfangsworte, die Anzahl der Verse, der Name des Dichters und der Gottheit, sowie die Metra des ganzen Hymnus resp. seiner verschiedenen Verse gegeben' (VII).

MAHN A.: GRAMMATIK UND WÖRTERBUCH DER ALTPROVENÇALISCHEN SPR. 1. ABT.: LAUTLEHRE UND WORTBIEGUNGSLEHRE. — KÖTHEN, SCHETTLER, 1885. — 8°, VIII, 315. M. 6.

Als ich das vorliegende Buch öffnete, um von dem Inhalt Einsicht zu nehmen, da dachte ich an das hohe Alter des Vf. (geb. 1802), welchen man nahezu einen Zeitgenossen von DIEZ nennen dürfte, und ich sagte mir von vornherein, daß er es wohl kaum mehr möglich gemacht haben könne mit den so rüstig und schnell fortschreitenden jüngern Romanisten gleichen Schritt zu halten. Freilich mit provenç. Philologie haben sich wohl wenige so viel beschäftigt als Vf.; man vgl. nur: WERKE DER TROUBADOURS 1846—85, 4 Bde.; BIOGRAPHIEN DER TR., 1853, 2. A. 1878; GEDICHTE DER TR: 1856—73, 4 Bde.; ÜBER DIE EP. POESIE DER PROVENÇ., 1874. Dazu kommen noch Arbeiten über die roman. Sprr. überhaupt, wie: ETYMOL. UNTERSS. AUF DEM GEB. D. ROMAN. SPRR. 1854—76; ÜBER ENTSTEH., BEDEUT., ZWECKE U. ZIELE D. ROMAN. PHILOL., 1863.

In der Vorrede erörtert Vf. das Verhältnis von Philologie und Sprachw.: indem er die Geschichte beider Wissenschaften verfolgt, kommt er zu ähnlichen Ergebnissen wie jüngst BRUGMANN (vgl. I. Z. III. 310), nämlich, daß die letztere ein Ausschnitt aus der erstern sei. So nahe auch beide Wiss. miteinander verwandt sind und soviel Grund sie auch haben freundnachbarliche Beziehungen zu unterhalten, so verschieden sind doch die Zwecke, welche sie verfolgen, und dementsprechend ihre Methode.

Es ist charakteristisch für die Arbeit des Vf., was er im Eingange zur 'Lautlehre' bemerkt: 'Sie zeigt das Verhältnis der einzelnen Buchstaben [!] zu denen der Quellensprr., woraus die prov. Spr. entstanden ist, hauptsächlich zu der lat. und deutschen, in mindrer Zahl zu der keltischen, arab. und iberischen.' Und in Wirklichkeit folgt dann eine Buchstabenlehre derart, wie wir sie aus J. GRIMMS und DIEZ' Grammatiken gewöhnt sind. Doch würde ich dem Vf. Unrecht thun, wenn ich verschwiege, daß er gleich im 2. § und später öfter gelegentlich über die Misspr. der prov. Buchstaben handelt. Es treten aber die Laute nie recht in den Vordergrund, wie sie sollten; und was Vf. Lautgesetze nennt sind vielmehr Buchstabengesetze. Gleichwohl hat Vf. unter den einzelnen Buchstaben aus dem reichen Schatz seiner etymologischen Erfahrung eine Fülle von Beispielen mit etymol. Erklärung gegeben, welche sehr lehrreich sind, freilich streng genommen besser für das Wörterbuch aufgespart worden wären. Unter der Überschrift: 'Allgemeine Gesetze der Lautveränderung' werden Verkürzung und Erweiterung der Wörter in ihrer Lautmasse, Versetzung, Anziehung, Angleichung, Verunähnlichung, Erweichung behandelt. Von besonderm Interesse sind die Kapp. über Anbildung, Volksetymologie, Ausartung und Onomatopoetik. In dem Abschnitt über Prosodie wird u. a. von Quantität bzhw. auch Qualität von Lauten gesprochen nach den alten prov. Grammatikern. S. 147: 'Einige Neuere, wie MILÁ, G PARIS und MEYER, nehmen an, daß

unter larc und estreit nicht die Quantität, sondern die Qualität der Vokale zu verstehen sei, daß also für e und o larc offen und estreit geschlossen bedeute, wobei man nicht erfährt [fügt Vf. mit Recht hinzu], was nun larc und estreit für a und u bezeichne, auf welche Vokale es auch angewandt wird.' Ebenso wenig klar dürften spätern Geschlechtern die entsprechenden englischen Ausdrücke wide und narrow sein, sind sie es doch schon heute nicht ganz (vgl. I. Z. I. 158; II. 376).

Die vorliegende Abt. enthält ferner noch die Wortbiegungslehre. Die II. Abt. soll die Wortbildungslehre, die III. ein Wörterbuch, die IV. und letzte eine Einleitung in die prov. Spr. und Litteratur bringen. Habe ich über die vollendete I. Abt. oben mancherlei angedeutet, was ich anders wünschte, so kann ich diese Besprechung nicht schließen, ohne mit Dank zu bekennen, daß ich daraus reichlich gelernt habe; ich hoffe, daß das letztere auch bei den künftigen Abt.; ich bin sicher, daß es bei dem Wörterbuch der Fall sein wird. Das Hauptverdienst des Vf. liegt wohl in seinen etymologischen Arbeiten.[1]

Maniu V.: ZUR GESCHICHTSFORSCHUNG ÜBER DIE ROMÄNEN. HISTORISCH-KRITISCHE U. ETHNOLOGISCHE STUDIEN. DEUTSCH VON P. BROSTEANU. 2. A. — LEIPZIG, PFAU, 1885. — 8°, 170.

Vf. handelt von der Herkunft des romänischen Volks. Er kritistert Arbeiten von Réthy, Hunfalvy, Röszler, Diefenbach, Goldis, Pic u. aa. über die Frage und kommt zu dem Schluß, daß die Romänen Nachkommen der Kolonien Trajans in Dacien seien, welche 'im Donauthale, am Pindus und in den Karpathen den Namen, die Spr. und die Gesetze Roms mannhaft verteidigt' (vgl. Pott, sprachenk. eur. I. Z. suppl. I. 55).

March F. A.: THE NEO-GRAMMARIANS. — PROC. OF THE XVII. ANN. SESS. OF THE AMER. PHILOL. ASSOC., JULY 1885, XIX—XX.

M. bespricht E. Sievers' Artikel philology in der 9. A. der encyclop. britann. Sievers gebe 3 charakteristische Kennzeichen der Junggrammatiker an:

1. Sie sehen von glottogonischen Problemen ab, weil diese unlösbar seien.

2. Sie rügen die von organischer Entwickelung entlehnten bildlichen Ausdrucke, welche irreleiten.

3. Sie seien der festen Überzeugung, daß aus Beobachtung der lebenden Sprr. eine Einsicht in die wirkenden Faktoren (forces) der Spr. zu gewinnen sei. Als solche Faktoren behandle Sievers eingehender Lautveränderung und Analogiebildung. Er bemühe sich zu zeigen, daß die Lautveränderungen nach ausnahmslosen Gesetzen vor sich gehen. Diese Behauptung hat nach M. praktischen Wert für diejenigen, welche solche Gesetze aufstellen, wünschenswert aber sei auf induktivem Wege den Kräften (powers) nachzuspüren, welche den Veränderungen zu Grunde liegen. Die Analogiewirkung könne nach S. ganz willkürlich und unregelmäßig sein; doch habe alles in der Sprache seinen Grund (reason). S. betone die Bedeutung von Stärke und Stimmhöhe für die Ablautsreihen mit Recht; doch scheint M. die Welt umgekehrt zu werden, wenn statt der Steigerung, wie die altindischen Grammatiker sie gelehrt, neuerdings eine Schwächung beliebt werde. Vgl. Whitneys Kritik I. Z. III. 392, Hübschmann I. Z. III. 335 und F. Müller I. Z. III. 350.

Merlo P.: IN DIFESA DELLA TEORIA DELL'AGGLUTINAZIONE, APPUNTI CRITICI. I. SULLA GENESI DELLE DESINENZE PERSONALI. — ESTR. DALLA RIV. DI FILOL. E D'ISTR. CLASS. XII. TORINO, LOESCHER, 1884. — 8°, 23.

— CENNI SULLO STATO PRESENTE DELLA GRAMMATICA ARIANA STORICA E PREISTORICA. A PROPOSITO DI UN LIBRO DI G. CURTIUS. — ESTR. D. RIV. DI FILOL. E D'ISTR. CLASS. XIV. — TORINO, LOESCHER, 1885.

— GLI STUDÎ DELLE LINGUE. — ESTR. DALLA RIV. DI FILOS. SC. IV. — MILANO-TORINO, DUMOLARD, 1885. — 8°, 16.

---

[1] Seit ich obige Zeilen schrieb, ist Vf. durch den Tod von seiner fleißigen Arbeit abberufen. Von ihm kann man auch sagen: 'und wenn es kostlich gewesen ist, so ist es Muh und Arbeit gewesen.' Ehre seinem Andenken!

In der erstgen. Schrift bespricht Vf. die Änderungen der 2. A. von DELBRÜCKS EINL. (deren 1. A. er ins Italienische übersetzt hat) und u. aa. auch die Behauptung desselben, daß die Zeit vorüber sei, wo man an jenen letzten Fragen der Sprachw., wie der Agglutinations- und Adaptationstheorie, Interesse genommen habe. Vf. teilt diese Ansicht nicht und beweist es in der That durch die folgende Untersuchung, deren nächster Zweck ist den Satz zu begründen: alcune desinenze verbali si sdoppiano in mediali e attive e generano due suffissi del dativo e del locativo. S. 20 ff. geht Vf. auf SAYCES Artikel I. Z. I. 223—25 ein.

In dem 2. Artikel handelt es sich um CURTIUS: ZUR KRITIK DER NEUESTEN SPRACHFORSCH. (vgl. I. Z. III. 319) und die junggrammatische Richtung. In Bezug auf die letztere bemerkt Vf. S. 6: non si tratta di nessuna terribile catastrofe; non è punto esatto parlare di rovesci che sieno avvenuti; ed invece di adoperare la voce Umwälzung era ben più giusto usar quella mitissima di Entwickelung. 9. I grammatici nuovi non posseggono di fatto un criterio di più nè uno di meno de'grammatici antichi. Al più troverai che quelli abbiano maggior fede nella moltiplicazione analogica delle forme, questi invece nella moltiplicazione fonetica. Die Hauptaufgabe, welche Vf. sich stellt, ist, di combattere l'opinione . . . di un assoluto contrasto tra le dottrine antiche e le nuove.

In dem letztgen. Aufsatz stellt Vf. sich die Aufgabe den Lesern der philosophischen Ztschr. die Bedeutung und höchsten Ziele der Sprachw. vorzuführen. Dem entspricht denn auch der Charakter der Schrift, als dessen Inhalt Vf. angibt: I. Unità dello scibile. II. La lingua organo universale di tutte le scienze. III. Lenti progressi degli studî glottologici. IV. Storia delle lingue. V. Paleontologia glottologica. VI. La famiglia delle genti ariane. VII. Moltiplicazione dialettale. VIII. Filosofia del linguaggio. IX. Problema delle origini.

MEYER GEORG: DIE KARIER, EINE ETHNOGRAPHISCH-LINGUISTISCHE UNTERSUCHUNG. — BEZZENBERGERS BEITR. X. 147—202.

'Der Zweck der . . . Abh. ist, die Karier als Angehörige des indoeur. Sprachstamms zu erweisen. Bisher hat man über den ethnogr. Charakter dieses Volkes sehr geschwankt. Von einigen Gelehrten werden sie für Semiten erklärt, während andre [in neuerer Zeit namentlich ED. MEYER und MILCHHÖFER] sie als Idg. in Anspruch nahmen' (147). Vf. bespricht I. die antiken Zeugnisse, welche uns über die K. vorliegen; bemerkt dann 155: Es 'läßt sich aus den Nachrichten der Griechen vermittelst der vgl. Sitten- und Religionsgeschichte nur eine gewisse Wahrscheinlichkeit, kein strenger Beweis für die idg. Abstammung der K. gewinnen. Dieser kann nur durch sprachl. Kriterien erbracht werden. II. Die Überreste der k. Spr. bestehen aus Namen und einigen größtenteils bei STEPHANUS V. BYZANZ überlieferten, von LAGARDE in den GES. ABHH. zusammengestellten Glossen.' 156: 'Von den beiden Gruppen der Orts- und Personennamen scheint mir die erstere für die Spr. charakteristischer zu sein als die letztere, weil Ortsnamen weniger leicht von andern Völkern entlehnt werden und bei ihnen die Scheidung des Einheimischen von dem Griech. eher vorzunehmen, wenn auch nicht streng durchführbar.' Vf. gibt nun III. ein Verzeichnis von 411 k. Ortsnamen, untersucht IV. die Suffixe, V. die Wurzeln und zieht VI. seine Schlußfolgerungen S. 198: 'Überblicken wir nochmals die Resultate der vorangegangenen Untersuchung, so müssen wir sagen, daß das k. Namensystem sowohl in seinen suffixalen als in seinen wurzelhaften Bestandteilen ein durchaus idg. Gepräge zeigt . . . Dieses Ergebnis wird aber noch wahrscheinlicher gemacht durch 2 Eigentümlichkeiten der k. Morphologie . . . Wortbildung durch Zusammensetzung . . . Reduplikation.' In betreff der Bestimmung der Verwandtschaftsgrade erklärt Vf. 200: 'daß das K. im Kreise der idg. Spr. dem Griech. am nächsten stand . . . Innerhalb Kleinasiens selbst waren . . . die K. mit keinem Volke näher verwandt als mit den südl. von ihnen wohnenden Lyciern . . . Nach den Lyciern standen die Phrygier den K. am nächsten . . . Aus Thracien, ihrer gemeinsamen Heimat, wanderten sowohl die Phrygier als auch die K. und Lycier nach Kleinasien.' Vgl. dagegen PAULI: EINE VORGRIECH. INSCHR. VON LEMNOS, über welche ich in der BIBLIOGR. des nächsten Bdes. zu berichten habe.

MEYER GUST.: ESSAYS UND STUDIEN ZUR SPRACHGESCHICHTE. — BERLIN, OPPENHEIM, 1885. — Kl. 8°, 412. M. 7.

Das Buch ist leicht, gefällig und klar geschrieben und sein Inhalt ebenso anregend wie belehrend. Beiträge **zur Sprachgeschichte** sind:

I. Das indogerm. Urvolk. Die zu vorteilhafte Auffassung des Lebens unsrer Urzeit nach

seiner äußern wie geistigen Seite, zu welcher die Sprachvgl. früherer Jahrzehnte geführt, ist durch die Arbeiten von V. Hehn und O. Schrader (vgl. i. z. II. 487) dahin berichtigt worden, daß der Kulturzustand der Idg. verhältnismäßig nur niedrig gewesen. Um so ehrenvoller für sie, daß sie sich so hoch emporgearbeitet haben. Doch bemerkt Vf. S. 12 mit Recht: 'Wir Idg. sind ja freilich durchaus nicht die selfmade men, als die wir uns häufig zu gerieren belieben; nicht ohne mannigfaltigen fremden, zumal semitischen Einfluß ist das stolze Gebäude unsrer heutigen Kultur fertig geworden.'

II. Die etruskische Sprachfrage. Namen, Herkunft, älteste Geschichte, Blüteperiode, Verfall des Etruskervolkes (13—20). Von da ab wird die Frage erörtert: 'welche Stellung nimmt die e. Spr. zu den andern bekannten Sprr. ein?' E. Inschriften: Fabrettis Inschriftenwerk. Th. Mommsens Untersuchung über das Alphabet. Deutungsversuche: 'Alle möglichen Sprr. sind so auf ihre Verwandtschaft mit der e. hin befragt worden' (26), die verschiedenen idg., uralalt. (I. Taylor), semit. (G. Stickel u. aa.) in bunter Reihe. Vf. empfiehlt 'Liebhabern solchen kindlichen Zeitvertreibs besonders das Baskische und das Albanesische' (27). Corssens Werk über die spr. der e., I. 1874 (II. nach Cs. Tode von E. Kuhn herausgeg.) und Deeckes Kritik, 1878; doch spricht sich Deecke, nicht ohne Schwanken, 1882 wie früher Corss. für Verwandtschaft besonders mit dem ital. Zweige der idg. Sprachfamilie aus; auch S. Bugge hält das E. für eine idg., Karl Pauli dagegen, abgesehen von einem 'Scherz', für eine nichtidg. Spr. 'Das letzte und entscheidende Wort ist . . . über die e. Sprachfrage noch nicht gesprochen worden . . . Nur eine umfangreichere Bilingue kann uns von dem Rätsel definitiv erlösen.' Vf. hat diese Frage, wie man sieht, mit besonderm Interesse verfolgt. Vgl. übrigens Pott i. z. suppl. I. 15 ff. und Pauli i. z. III. 363.

III. Über die Spr. und Litteratur der Albanesen (vgl. Pott: Albanesen i. z. suppl. I. 28 ff.). Geographie und Geschichte. Namen. Hauptmundarten: Gegisch und Toskisch. 57: 'Waren . . . die Illyrier die Vorfahren der Albanesen und die illyrische Spr. eine ältere Phase des heutigen A., so ist das Illyrische eine idg. Spr. gewesen; denn das A. ist ohne Zweifel idg. . . . Das Illyrisch-Albanesische ist somit als ein selbständiges Glied in die Familie der idg. Sprr. einzureihen.' Die Spr. ist ihrem Wortschatz nach vom Griech., vom Lat. und Slaw.; vom Lat. sogar in der Gramm. beeinflußt worden. 'Voll türkischer Wörter ist heute das im türk. Albanien gesprochene A.' (67). Es fehlt den A. eine Gemeinspr., Einheit in politischer Beziehung, in Religion und Schrift. Anfänge von Litteratur: Übersetzungen des n. test. u. a.; a. Volkslieder, herausgeg. von Rada; Kunstdichtung von Nesim. 'Auf dem Gebiete der Litt., das sieht man deutlich, wächst der Lorbeer nicht, nach dem der A. greift' (88).

IV. Das heutige Griechisch. Eines der Hauptmittel des Verkehrs in der ganzen Levante. Vernachlässigung des Studiums desselben. Viel schuld daran habe die klassische Philologie, 'wie sie sich gegenüber dem Studium des Skr. und der modernen Sprachw. allzu lange vornehm in ihren antiken Faltenwurf gehüllt hat . . .' (95). 'Die moderne Sprachw. war berufen auch hier neue Impulse zu geben. Sobald sie das Prinzip aufgestellt hatte, daß nicht bloß die Phase im Leben einer Spr., wo sie Ausdruck für eine reich entwickelte Litteratur geworden ist, Gegenstand der wissenschaftlichen Betrachtung sein dürfe, sondern daß für sie der gesamte historische Entwickelungsgang einer Spr. und die Erkenntnis der Gesetze desselben das Ziel der Forschung seien, so war damit auch für die Berücksichtigung der neugr. Spr. der Boden geschaffen' (96). Entlehnungen von den Römern, Romanen, Slawen, Türken. Mehr als tausendjährige Entwickelung der altgriechischen Gemeinspr. (κοινή). Analogie der roman. Sprr.: lautlicher Verfall, teilweise Auflösung der Flexionsformen in analytische Ausdrucksweise und Modifikationen im Wortschatz. Doch sei die Mundart der Tsakonen auf die altdorische zurückzuführen. Die gr. Mundarten in Unteritalien, ihr Ursprung nur eine Folge von Einwanderungen im Laufe des Mittelalters. Sprachdenkmäler des gr. Mittelalters in künstlich zurechtgemachter Schriftspr. Bestrebungen der Neugriechen, eine Litteraturspr. zu schaffen: 'man will die Entwickelung eines Jahrtausends wegleugnen und heute so schreiben und sprechen, wie in der Blütezeit des alten Hellas . . . Aber durch gelehrte Gesellschaften und akademische Dekrete läßt sich eine historische Entwickelung nicht rückgängig machen . . . für das Gr. wird eine Litteraturspr. nur möglich sein auf der Basis der heutigen Volksdialekte' (111—112). Kurze Charakteristik der letztern im Vgl. zum Altgr.: Lautverhältnisse, analytische Ausdrucksweise. 'Für jemand, der sein Gr. auf dem Gymnasium gelernt hat, ist es eine verhältnismäßig geringe Mühe, sich die Kenntnis des heutigen Gr. zu erwerben' (116).

V. Konstantin Sathas und die Slawenfrage in Griechenland. 'Seit dem Tode

Wilh. Wagners ist der rüstigste unter den Arbeitern auf dem Felde mittel- und neugr. Litteraturgeschichte K. Sathas.' Seine Studien und Veröffentlichungen. Ergebnis seiner Untersuchungen zur Slawenfrage in Griechenl.: 'daß niemals Slawen in den Peloponnes eingedrungen seien, sondern daß die Byzantiner den in Morea angesiedelten Albanesen teils aus Mißverständnis teils aus Mißachtung den Namen Slawen gegeben häben.' Vf. hält dies Ergebnis nicht für richtig.

Nach den obigen 5 Beiträgen zur Sprachgeschichte folgen weitere 10 zur vgl. Märchenkunde und 3 zur Kenntnis des Volksliedes; auf all diese kann ich hier leider nicht näher eingehen.

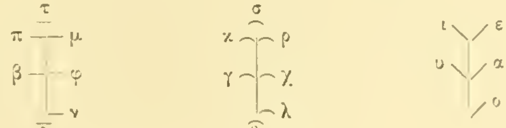
Michaelis G.: Über die Theorie der Zischlaute. — Vietors Ztschr. f. Orthogr. V. 1—5.

Eine frühere ausführlichere Arbeit des Vf. über denselben Gegenstand habe ich bereits I. Z. I. 469 besprochen, vgl. daselbst noch S. 86 und 180. Auch hier geht Vf. auf die Litteratur der Frage ein, aus welcher sich ergibt, daß eine größere Anzahl von Beobachtern schon längst erkannt (Chladni 1824, Schulthess 1830, R. v. Raumer 1837, Merkel 1866), daß die Enge bei ʃ eine breitere, bei s eine schmalere sei. Vf. bespricht dann die betreffenden stomatoskopischen Zeichnungen von Kingsley, Grützner und mir und bemerkt S. 4: 'Im ganzen dürften diese Zeichnungen noch nicht ausreichen, um sichere Schlüsse über die Breitenverhältnisse der Zischlaute darauf zu bauen. Weitere stomatoskopische Untersuchungen sind dringend zu wünschen.' Diese Bemerkung ist vollkommen berechtigt. Daß die Grütznerschen Bilder z. T. ganz irreleitend, und weshalb sie unzuverlässig sind, habe ich bereits in meiner Phonetik gesagt. Vor ihnen haben zeitlich und mehr noch dem Werte nach den Vorrang die Zeichnungen von Kingsley, deren Studium den Phonetikern nicht bloß, sondern den Sprachforschern und Lehrern der engl. Spr. sehr zu empfehlen ist, um so mehr, als es für das engl. Lautsystem charakteristisch ist, daß die Zungenartikulationen verhältnismäßig mehr rückwärts streben als es in andern Sprr. geschieht, ganz abgesehen von lässigerer Lippenartikulation. Die Leser der I. Z. können sich davon mit eignen Augen überzeugen durch Vgl. der Kingsleyschen Illustrations in diesem Bde. S. 225—248 mit meinen Tafeln im ersten Bde. Leider scheint gerade für ʃ bei Kingsleys Experimenten etwas versehen zu sein (s. I. Z. III. 241), was mich veranlaßt hat, den Laut bei Landsleuten von K. nach stomatoskopischer Methode zu untersuchen und das von mir gewonnene Bild zur Vgl. beizufügen. Dies bestätigt durchaus meine frühern Beobachtungen (vgl. auch I. Z. II. 376). Wenn ich demnach über den genetischen Unterschied der s- und ʃ-Laute weniger im Zweifel bin als Michaelis, so schließe ich mich doch darin seiner Ansicht ganz an, daß weitere stomatoskopische Untersuchungen dringend zu wünschen sind, nicht bloß im Interesse der Frage der Zischlaute, sondern der Phonetik überhaupt. Um möglichst naturgetreue Abbildungen zu erzielen, empfiehlt sich das von Stein beschriebene photographische Verfahren (I. Z. III. 384). Anfänger sind vor Überschätzung des ihnen eigentümlichen zu warnen und auf die vgl. Methode hinzuweisen (I. Z. III. 248).

Auf die Zischlautfrage geht Vf. auch in seinen Bemerk. zu Otfrid ad Liutbertum Herrigs Archiv LXXIII. 73—84 ein (vgl. I. Z. III. 292).

Mitzschke P.: Eine griech. Kurzschrift aus dem 4. vorchristl. Jh. — Leipzig, Robolsky, 1885. — Kl. 8°, 28.

S. 3: 'Die nachfolgenden Untersuchungen, welche zuerst im Arch. f. Stenographie Nr. 434 ff. veröffentlicht wurden, schließen sich an Gomperz' dankenswerte Abh. Über ein bisher unbekanntes griech. Schriftsyst. an' (vgl. die Bespr. I. Z. II. 314). M. gibt zunächst eine Beschreibung und Abbildung des Bruchstücks des Inschriftensteins, auf welchem der alte Grieche sein Kurzschriftsystem dargestellt. Die Ergebnisse von M. weichen nicht bloß im einzelnen, sondern teilweise, z. B. für die Vokale, auch im Prinzip von denen von Gomperz ab: nach M. S. 8, 11, 16 wäre das fragliche Schriftsystem:



wo der senkrechte Hauptstrich das Gattungszeichen der Vokale ist, an dem die einzelnen Vokalarten durch die betreffenden schrägaufsteigenden Nebenstriche bezeichnet werden, die einzelnen mit den Vokalen zur Silbe verbundenen Konsonantenarten durch die horizontalen geraden Nebenstriche (vorwiegend Lippenlaute), bzhw. die bogenförmigen Nebenstriche (vorwiegend Hinterzungenlaute — die Zungenspitzenlaute sind auf beide letztern Systeme oben und unten verteilt —). Man vgl. Gomperz' System I. Z. II. 314. Bei den großen Lücken der Inschrift ist es schwer zu beurteilen, ob G. oder M. in den Ergänzungen und Erklärungen dem Original näher gekommen. Beide stimmen überein in der großen, wer weiß ob nicht zu großen, Bewunderung für den unbekannten Vf. G. ist mehr auf die besondere griech. Lautlehre eingegangen, M. als praktischer Stenograph mehr auf die graphische Seite; letzterer vergleicht eingehender das griech. mit dem Stolzeschen System. Zu wünschen wäre noch eine Bearbeitung, in welcher neben jenen beiden Seiten mehr die allgemeinen sprachphysiologischen Grundsätze in Anwendung kämen.

Müller Friedr.: allgemeine ethnographie. 2. a. — Wien, Hölder, 1879. — 8°, xv, 621.

— grundriss der sprachw. bd. I. I. abt. einleitung in die sprachw., 1876. (8°, viii, 178). II. abt. die sprr. der wollhaarigen rassen, 1877. (263). bd. II. die sprr. der schlichthaarigen rassen. I. abt. die sprr. der australischen, der hyperboreischen und der amerik. rassen, 1882. (x, 440). II. abt. die sprr. der malaiischen und der hochasiatischen rassen 1882. (416). bd. III. die sprr. der lockenhaarigen rassen. I. abt. die sprr. der nuba- und der dravidarasse, 1884. (246). II. abt. die sprr. der mittelländischen rasse, 1887. (vii, 679). — Wien, Hölder.

Seitdem auch in den Wissenschaften die Teilung der Arbeit mehr und mehr Fortschritte gemacht, sind die Männer selten geworden, welche mit ihrem Interesse und mit ihren Kenntnissen mehrere Wissenschaften umspannen. Zu diesen ist Vf. zu zählen. Der von ihm bearbeitete ethnographische Teil der Novara-Expedition hat seiner Zeit gleicherweise bei Ethnologen und Sprachforschern Anerkennung gefunden. Und die oben gen. Werke berühren sich nicht bloß in ihrem Inhalt, sie greifen ineinander über und ergänzen sich in willkommenster Weise. Aus diesem Grunde habe ich auch bei meinem Bericht über den grundriss der sprachw. einen Rückblick auf die allgem. ethnogr., auf welche ersterer sich stützt, thun zu müssen geglaubt.

Die 1. A. der allgem. ethnogr. ist vom J. 1873; ich höre, 'daß die 3. ganz umgearbeitete, berichtigte und wesentlich vermehrte A. in nicht langer Zeit erscheinen dürfte.' In der Einleitung der vorliegenden 2. A. erörtert Vf. zuerst den Begriff der Ethnogr. und ihr Verhältnis zur Anthropologie S. 1: 'Während die Anthropol. den Menschen als Exemplar der zoologischen Spezies Homo nach seinen physischen und psychischen natürlichen Anlagen betrachtet, faßt die Ethnogr. den Menschen als ein zu einer bestimmten, auf Sitte und Herkommen beruhenden, durch gemeinsame Spr. geeinten Gesellschaft gehörendes Individuum.' Daran schließt sich die Geschichte dieser beiden Wissenschaften und die Besprechung des Verhältnisses von Rasse und Volk. Hierauf handelt Vf. über die Spr. und ihre Wichtigkeit für die Ethnogr., über die Einteilung der Sprr. und die Systeme der Anthropol. und Ethnogr. 'Soll nun auf diesem Gebiete eine Verständigung überhaupt angebahnt werden, so ist eine gegenseitige Rücksichtnahme und Kritik dieser beiden Richtungen notwendig.' Diesen Weg hat Vf. bereits in dem gen. Werke reise der fregatte Novara betreten. Er entscheidet sich für folgende **Einteilung von Rassen**:

I. Wollhaarige.	A. Büschelhaarige:	1. Hottentotten.
		2. Papuas.
	B. Vließhaarige:	1. Afrikanische Neger.
		2. Kaffern.
II. Schlichthaarige.	A. Straffhaarige:	1. Australier.
		2. Hyperboreer.
		3. Amerikaner.
		4. Malaien.
		5. Mongolen.

B. Lockenhaarige: 1. Dravidas.
2. Nubas.
3. Mittelländer.

An diese anthropologische Einteilung schließt sich dann die ethnologische nach Sprach- bzhw. Volksstämmen und Sprr. bzhw. Völkern an. Z. B. I. A. 1 gliedert sich weiter
1. Hottentottenspr.: Nama, !Kora, Kapdial.
2. Buschmannsprr.: Sprr. der Buschmänner.
U. s. w. S. 19 ff. bis zu II. B. 3, wo Vf. unterscheidet 1. Baskisch.
2. Kaukasische Sprr.
3. Hamito-semitische Sprr.
4. Indogerm. Sprr.

Je mit den einzelnen Sprr. bzhw. Völkern. Diesem auf anthropologischem Grunde erbauten System habe ich mich in meiner PHONETIK angeschlossen, obgleich ich mir nicht verhehlen konnte, daß das von der Beschaffenheit der Haare entlehnte oberste Einteilungsprinzip wohl nur auf vorläufige Geltung an der Stelle Anspruch machen dürfte. Im weitern handelt Vf. u. a. über die Vielheit und das Schwinden der Sprr., über den Ursprung des Menschen, sein Alter als Rassen- und Volksindividuum, über die Urheimat des Menschen, über die Übereinstimmung und Verschiedenheit der Rassen und Völker je nach den physischen und psychischen Momenten; über die Beständigkeit der Rassen und Völker, über die zwischen denselben stattgehabten Mischungen; über den Einfluß von Land und Klima auf die Kulturentwickelung, die Stufen und Mittelpunkte und Bedingungen der Kultur; die Wanderung der Rassen und Völker. Ich habe in den Bibliographien der I. Z. recht verschiedener in den letzten Jahren ausgesprochener Ansichten über die Urheimat und Wanderungen von Völkerstämmen und Völkern, namentlich idg., zu gedenken gehabt I. 434, 488; II. 363; III. 325.

Ehe ich nun zu dem weitern Inhalt der ALLGEM. ETHNOGR. übergehe, möchte ich zunächst über den GRUNDRISS I. I. EINLEIT. IN DIE SPRACHW. berichten. Vf. behandelt hier zuerst A) die Sprache an und für sich (in abstracto); er unterscheidet § 1. den praktischen, philologischen und sprachw. Zweck der Sprachkenntnis. S. 2: 'Dem Sprachforscher ist die Sprache nicht Mittel, wie dem Praktiker und dem Philologen, sondern Zweck selbst. Der Sprachforscher frägt nicht nach der Wichtigkeit der Spr. für den täglichen Verkehr oder fur das Verständnis irgend einer Litteratur, wie die beiden vorgenannten, sondern ihn interessiert die Spr. als solche selbst. Und zwar interessiert ihn nicht diese oder jene Spr., sondern eine jede Spr. . . . er frägt nach deren Entstehen und ihrer Entwickelung. Ja er geht über die einzelne Spr. hinaus und frägt nach der Form der Spr. überhaupt, nach der Verschiedenheit der Sprr., nach dem Verhältnis zum sprechenden Menschen, nach dem Ursprung der Spr. und a. ä. Problemen.' Vgl. damit S. 13: 'Wie nun jedermann, der mit dem Gegenstande näher vertraut ist, weiß, gehen Philologie und Sprachw. in der Betrachtung der Spr. ganz verschiedene Wege.' § 2. Sprachkunde und Sprachwissenschaft. § 3 und 4. Die wissenschaftliche, historische und vgl. Grammatik (BOPP, GRIMM). § 5. Stellung der Sprachw. im Kreise der Natur- und Geisteswissenschaften. Vf. zählt die Sprachw. zwar zu den Geistesw., bemerkt aber S. 12 auch, 'die Spr. gehört teilweise dem Gebiet der Naturw., aber nur insofern, als man von den an die einzelnen Laute geknüpften Bedeutungen absieht', die Sprachphysiologie sei ein Zweig der Naturw.; da Vf. nun oben auch den geschichtlichen Charakter der Sprachw. hervorgehoben, glaube ich mich mit ihm in keinem prinzipiellen Gegensatz zu befinden, wenn ich in der Sprachw. 3 Seiten unterschieden habe: eine naturwissenschaftliche, eine psychologische, eine geschichtliche, von welchen keine vernachlässigt oder unterschätzt werden sollte. § 6. Verhältnis der Sprachw. zur Logik und Psychologie. § 7. Sprechen und Denken. Bei Erörterung des Verhältnisses der letztern beiden macht Vf. folgende leicht mißzuverstehende Bemerkung S. 17: 'das Erlernen fremder Sprr. beruht ja hauptsächlich darauf, daß man den Zusammenhang, welcher zwischen der Anschauung und dem dieses repräsentierenden Worte der Mutterspr. besteht, auflöst und die nun losgelöste Anschauung mit dem Worte der fremden Sprache verknüpft.' Die gute Unterrichtsmethode hat den Zweck die Anschauungen mit den Worten der fremden Spr. unmittelbar zu verknüpfen, ohne erstere von denen der Mutterspr. loszulösen; sonst wäre ja der Verlust größer als der Gewinn. § 8. Der Ursprung der Spr. und § 9. Psychischer Entwickelungsgang im wesentlichen nach STEINTHAL, bzhw. LAZARUS. § 10. Verhältnis der Spr. zum Lernenden, besonders zum Kinde. § 12. Stoff und Form in der Spr.

B) die Sprache als Individuum (in concreto). § 1. Über die Mehrheit des Ursprungs

der Sprr., für welche Vf. Gründe vom Standpunkt der Entwickelungs- und Sprachgeschichte vorführt. § 2 und 3. Die Merkmale der Sprachverwandtschaft. S. 60: 'Wir sind ... der Ansicht, daß bei Bestimmung der Verwandtschaft zweier Sprr. zunächst der Beweis aus der Gleichheit ihres Formensystems geführt werden müsse und daß dann, nachdem dies geschehen, der weitere Beweis aus der Gleichheit des Wurzelvorrats und der von diesen ausgegangenen Bildungen als Ergänzung des erstern dazuzutreten habe.' Dabei verlangt Vf. strengste Rücksichtsnahme auf die für das betr. Sprachgebiet geltenden besondern Lautgesetze. § 4. Klassifikation der Sprr.: morphologische von F. v. SCHLEGEL, W. v. HUMBOLDT, POTT, SCHLEICHER, M. MÜLLER; genealogische des Vf. (vgl. oben die ALLGEM. ETHNOGR.); psychologische von STEINTHAL. § 5. Übersicht der Sprr. der Erde nach dem genealogischen System mit der wichtigsten Litteratur, wozu jetzt POTTs reichhaltige Beiträge zur Litteratur der Sprachenkunde in dieser ZTSCHR. zu vgl. sind.

C) Die Elemente der Spr. I. Der Satz. II. Das Wort. § 1. Der Sprachstoff an und für sich: die Stoff- und Formwurzeln. S. 104: 'Alle Sprr. kennen Stoffwurzeln, während nur jene Sprr., welche ein Verständnis für den Unterschied zwischen Stoff und Form besitzen, neben diesen noch eine zweite Kategorie von Wurzeln, nämlich Formwurzeln, entwickelt haben.' § 2. Der Sprachstoff im Verhältnis zum Denken. § 3. Verhältnis der Wortkategorien zur Wurzel. § 4. Entwickelung der beiden Wortkategorien Nomen und Verbum. § 5. Die Form der Worte im allgemeinen. § 6. Die Sprachformen im Dienste des Gedankens. § 7. Das Wesen der Form. § 8. Entwickelung der Spr.: historische und prähistorische oder embryonale. III. Der Laut und seine Transskription.

D) Darstellung des Gedankens durch die Schrift. Entwickelung derselben. Von 'Knotenschrift' u. dgl. sieht Vf. ab. Er unterscheidet zunächst Schriftmalerei und Bilderschrift. S. 153: 'Beide Fälle haben das gemeinsame, daß direkt an den Gedanken angeknüpft wird, sie unterscheiden sich aber insofern voneinander, als in dem ersten Falle der Gedanke in seiner Ganzheit, in dem letztern dagegen in seine einzelnen Bestandteile geteilt zur Darstellung gebracht wird.' Vf. geht dann zur Lautschrift über: Wortschrift, Silbenschrift, Buchstabenschrift (indifferente Silben-Buchstabenschrift). Es folgt ein genealogischer Überblick der verschiedenen Schriftarten in der neuen und alten Welt; in letzterer der chinesischen, japanesischen, ägyptischen, semitischen, idg. Schriften.

E) Verhältnis der Schrift zur Entwickelung der Spr.

Nachdem ich über die allgemeinern Einleitungen der beiden Werke berichtet, will ich noch einige kurze Bemerkungen über den weitern Inhalt hinzufügen, auf den ich hier leider nicht im einzelnen eingehen kann; zu einer Vergleichung desselben mit verwandten Werken hoffe ich in spätern Bibliogr. recht oft Gelegenheit zu finden. In der ETHNOGR. werden nach dem oben angedeuteten System die einzelnen Menschenrassen und Völker behandelt und zwar je der leibliche Typus, der psychische Charakter, die ethnographische Seite und die Sprache im allgemeinen. Im GRUNDRISS werden außer dem allgemeinen Charakter der betr. Spr. grammatische Skizzen und Sprachproben gegeben und ist demselben der gewaltige Fortschritt zu gute gekommen, welchen die Sprachw. und Sprachkunde seit dem ADELUNG-VATERschen MITHRIDATES gemacht haben. Ethnologen wie Sprachforscher sind dem Vf. für dieses treffliche so umfassende Rüstzeug zu größtem Dank verpflichtet. Die im System zusammengehörenden Teile beider Werke sollten auch im Zusammenhange studiert werden. Wenn auch die Wissenschaft die Art der Abhängigkeit der einzelnen Sprachstämme und Sprr. von den physischen, psychischen und ethnographischen Umständen keineswegs in befriedigender Weise enthüllt hat (vgl. hier namentlich W. v. HUMBOLDT, ASCOLIs Arbeiten und BYRNE I. Z. III. 314), so wird doch kein Sprachforscher die Thatsache der Abhängigkeit zu leugnen geneigt sein. Das Nachschlagen wird durch das genaue Register der ETHNOGR. erleichtert, welches auch für den GRUNDRISS dienen kann, da er ja streng nach demselben System durchgeführt worden und darin die einzelnen Sprr. leicht zu finden sind, wenn man in der ETHNOGR. ihre Stellung im System festgestellt hat.

Auf einen Teil des GRUNDRISS möchte ich schon jetzt die Aufmerksamkeit der Leser lenken, welcher in einer gewissen Beziehung zur junggrammatischen Frage steht. Es handelt sich um die idg. Wurzelvokale III. II. 450 ff.: 'I. Ansicht (der ind. Grammatiker): Die Wurzel repräsentiert die aus den Worten und Stämmen erschließbare kürzeste Form des zu Grunde liegenden lautlichen Stoffes, sofern diese Form in ihrem vokalischen Bestandteile auf die in der Sprache als Grundvokale angenommenen vokalischen Elemente (a, i, u, r̥) zurückgeführt werden kann. Als Wurzel gelten daher z. B. as- ... pat- ... gam- ... rik- ... jug- ... kr̥- ..., welche, wenn sie in der Form s-, pt-, gm- erscheinen, eine Schwächung, dagegen, wenn sie in der Form raik-, jaug-, kar-

auftreten, eine Steigerung erleiden . . . II. Ansicht (der sog. Junggrammatiker): Die Form der Wurzel lautet gleichmäßig as-, pat-, gam-, kar-, raik-, jaug- oder nach der Ansicht dieser Schule über den Vokalismus [der idg. Ursprache] es-, pet-, gem-, ker-, reik-, jeug-. Die Schwächung der Wurzel zu s-, pt-, gm-, kr̥-, rik-, jug- ist durch die Tonlosigkeit hervorgerufen, d. h. durch die Betonung des auf die Wurzel folgenden Suffixes bedingt . . . III. Ansicht [des Vf.]: Wir möchten . . . die Wurzel derart ansetzen, daß wir die unverändert bleibenden Bestandteile derselben in konsonantischer Form hinstellen und jene Stelle, wo durch Eindringen des Vokals a die Erweiterung derselben stattfindet, mit einem Strich bezeichnen. Die idg. Wurzel ist ebenso ein theoretischer Begriff, wie es die semit. Wurzel war, und gerade so, wie wir auf dem Gebiet der semit. Sprr. die Formen k-t-b . . . f-r-s . . . angesetzt haben, werden wir auch hier Wurzeln wie -s . . . p-t . . . w-k . . . sw-p . . . j-wg . . . r-jk . . . aufstellen [vgl. HUBSCHMANN I. Z. III. 336]. Die idg. Wurzel erscheint, wenn sie innerhalb des Wortes auftritt, in einer zweifachen Form: . . .

Kurze Form: -s, p-t, g-m, k-r, w-k, j-g', sw-p, j-wg, r-jk.
Längere Form: as, pat, gam, kar, wak, jag', swap, jaug, raik.

Nach unsrer Auffassung sind nicht nur jaug, raik, kar gegenüber jug, rik, kr̥ (wie die ind. Grammatiker lehren), sondern auch as, pat, gam, wak, jag' gegenüber s, pt, gm, uk, ig', sup (wenn man den Ausdruck beibehalten darf) gesteigert. Nach dem soeben dargelegten wird der den Vokalismus betreffende Teil der Lautlehre lediglich auf die Betrachtung des Vokals a reduziert.'

S. 455: 'Jene Sprachforscher, welche von der Ursprünglichkeit der 3 Vokale a, e, o der europ. Sprr. und der Unursprünglichkeit des a der asiat. Sprr. überzeugt sind, behaupten, die asiatischen Sprr. hätten einmal ganz bestimmt das e besessen, da dieses deutliche Spuren seines ehemaligen Daseins hinterlassen habe . . . Man behauptet: Der grundsprachl. Laut e besaß die Kraft, vorangehende Gutturale in Patalale zu verwandeln. Dieser Laut e kommt aber bloß in den europ. Sprr. wirklich vor. Das natürliche Postulat ist, daß in den europ. Sprr. alle Gutturale, auf welche e folgt, in Palatale umgewandelt worden sind. Dies ist jedoch nirgends, mit alleiniger [?] Ausnahme des Slaw. . . . der Fall . . . Es hat also mit der ganzen Hypothese folgende Bewandtnis: zur Erklärung eines Phänomens wird eine Kraft angenommen, die dort, wo das Phänomen wirklich beobachtet werden kann, nicht [überall] nachweisbar ist.'

Zu den 'Nachträgen und Verbesserungen' sind noch in III. II. hinzuzufügen:

S. 426 3. Z. v. o. lies: Stummlaut anstatt Stammlaut;
S. 473 1. Z. v. u. lies: auf die vorangehenden dentalen τ, ϑ, δ einen assibilierenden Einfluß;
S. 474 2. Z. v. o. lies: bewahrt, wo der attische Dialekt σ-μ bietet.

MÜLLER FRIEDR.: LE TAENSA N'A PAS ÉTÉ FORGÉ DE TOUTES PIÈCES. — PARIS, MAISONNEUVE FR. & LECLERC, 1885. — 8°, 4.

Über die Taensafrage, zu der ich BRINTON, I. Z. III. 307, und ADAM, I. Z. III. 300, zu vgl. bitte, schreibt FR. M. an ADAM S. 3: 'Daß die Taensagrammatik ein wissenschaftlicher Betrug ist, in dem Sinne wie PSALMANAZARS Buch über Formosa, glaube ich nicht; daß aber an der ganzen Angelegenheit ein wunder Fleck vorhanden ist, das ist mir aus der Lektüre von BRINTONS Angriff, Ihrer Entgegnung und der Vorrede zur Taensagrammatik nun klar geworden . . . Herr PARISOT dürfte bei der Bearbeitung des Stoffes manche Willkürlichkeiten sich erlaubt haben, die bei der Vgl. seiner Publikation mit dem Original ans Tageslicht kommen könnten. — Ich glaube daher, daß die Taensagrammatik im großen und ganzen echt ist.'

NEUDECKER K. J.: DAS DOCTRINALE DES ALEXANDER DE VILLA-DEI UND DER LAT. UNTERRICHT WÄHREND DES SPÄTERN MITTELALTERS IN DEUTSCHLAND. — LEIPZIG. DR.-DISS. 1885. — 4°, 36.

Vf. behandelt zunächst Historisches und zwar 1. die Zeit vom Erscheinen des DOCTRINALE bis zur Erlangung allgemeiner Herrschaft (Methode des lat. Unterrichts an städtischen Schulen; ALEXANDERS Leben und Werke; das Latein an den deutschen Universitäten und die akademische Methode). 2. die Zeit des Kampfes gegen das DOCTR. und dessen Beseitigung.

Es wird sodann der Inhalt des DOCTR. nebst einigen Proben daraus gegeben. Die Schrift ist eine Ergänzung zu ECKSTEINS Abh. über den lat. Unterricht in SCHMIDS ENCYKL.

Nicklas J.: Joh. Andr. Schmellers leben und wirken. — eine festgabe zum 100 jähr. geburtstag des grossen sprachforschers. mit dem bildn. Schms. — München, Rieger, 1885. — 8°, vii, 174. M. 3.

Auf dieses Werk habe ich bereits S. 127 bei Gelegenheit der Veröffentlichung von Schms. Erstlingsschrift aufmerksam gemacht. Über die wesentlichen Erlebnisse und Werke des Sprachforschers haben uns schon seine frühern Biographen namentlich Thiersch, Föringer und R. v. Raumer unterrichtet. Was die vorliegende Arbeit auszeichnet ist nicht so sehr eine selbständige Würdigung der Verdienste Schmellers um die Sprachw. und namentlich um die Dialektforschung als die Darstellung des innersten Lebens des Mannes auf Grund seiner eignen Tagebücher und Briefe, welche von den bisherigen Arbeiten über Schmeller in diesem Umfange nicht ausgebeutet waren. Vf. beschreibt zunächst die Jugendzeit: Lehrjahre, Wanderjahre in der Schweiz und Spanien, Kriegsjahre; sodann das Mannesalter: Mundartliche Forschungen, bayrische Grammatik, bayr. Wörterb. und sonstige, vornehmlich germanische Schriften, Wirken an der Münchener Universität, am Kadettenkorps, an der Staatsbibliothek und Akademie; endlich den Lebensabend und das Ende: die häuslichen und amtlichen Leiden und Freuden, die Freundschaft mit J. Grimm. Betreffs der kritischen Arbeiten, welche nebst den übrigen Schriften in Föringers Lebensskizze aufgezählt sind, bemerkt Vf. S. 143: 'Vor allem unterstützte ihn hierbei seine immense Sprachkenntnis, die sich über alle germanischen und romanischen Sprr., ja über die Hauptsprr. des slaw. Stammes und ihrer ältern Dialekte erstreckte; auch Sanskrit hatte er mit Erfolg betrieben. Er sprach and schrieb engl., franz., span., ital., schwed. mit gleicher Leichtigkeit. Bei seinen kritischen Arbeiten ist ein unermüdetes Spüren und Suchen, ein Ausgreifen nach allen Richtungen überall bemerkbar. Werke, die aus dem Chines. und Armen. übersetzt waren — die Spr. der Albanesen oder Schkipetaren — Übersicht über die Arbeiten der dän. Gesellsch. der Wiss. — der Appenzeller Sprachschatz — die nordische Altertumskunde — isländ. Gedichte — slaw. Sprachkarte — über alte böhm. und mähr. Denkmäler — die deutschen Kolonien in Piemont — über die Herkunft der Bayern — über das Wesen und Wert des wechselseitigen Unterrichts — über die Deutschen und die Nachbarstämme — dies alles findet sich bunt gemischt unter seinen zahlreichen Kritiken.' Das Ganze ist mit wohlthuender Wärme geschrieben.

Noiré L.: logos. ursprung und wesen der begriffe. — Leipzig, Engelmann, 1885. — 8°, xvii, 362.

Vf. gibt als Inhalt des Buches an:

'i. Die allgemeinen Begriffe.
ii. Das Zeichen.
iii. Das Bild.
iv. Zeichen und Bild.
v. Die Spr. und die soziale Kunst.
vi. Gesicht und Gehör.
vii. Das Prädizieren.
viii. Der Begriff.
ix. Die prädikativen und demonstrativen Redeteile.
x. Die logischen Funktionen in der Spr.
xi. Das metaphorische Leben der Spr.
xii. Der Ursprung der Begriffe aus dem Gegensatz.
xiii. Sinnlichkeit und Denken.
xiv. Die Logostheorie.'

Es darf uns nicht überraschen, daß Vf. in seiner apriorischen Art z. T. in einen gewissen Gegensatz zu den Ergebnissen der sprachwissenschaftlichen Induktion kommt, auf welche er nicht gebührend Rücksicht nimmt. Daß er aber mit sich selbst in Widerspruch gerät, ist befremdlich in einem Buch mit dem Titel logos. Vgl. z. B. S. 125, wo Vf. von den 'ersten Worten' spricht und mit Bezug darauf bemerkt: 'Die Laute waren also demonstrativ, nicht prädikativ.' Und S. 149 sagt ebenderselbe: 'Jedes Wort ist ursprünglich prädikativ.' Wie, wenn alle beiden einander widersprechenden Behauptungen falsch wären und die Lautungen ursprünglich sowohl nach der physiologischen wie der psychischen Seite, d. h. im letztern Fall ihrer Bedeutung nach, unbestimmt gewesen wären

und sich erst allmählich zur Bestimmtheit entwickelt hätten (vgl. WUNDT, ESSAYS 205, 207, 288; I. Z. III. 396). Ich mache diese Andeutung nur mit der Bescheidenheit, welche sich auf einem Gebiet geziemt, auf dem niemand sich als Wissenden betrachten darf. Was nun des Vf. Hypothese vom Ursprung der Spr. betrifft, so bemerkt er S. 344 und 362 im XIV. Abschnitt: 'Zwei andre Bezeichnungen "Sympathie-Theorie" und "Kausalitäts-Theorie" passen wohl auch, sind aber unvollständig . . . Darum gebührt meiner Sprachtheorie vor allem die Bezeichnung: Logos-Theorie.' Entgegengesetzte Theorien werden nicht mit solcher Zärtlichkeit behandelt, die müssen sich sogar Ausdrücke gefallen lassen wie: 'die läppische, nichtssagende Trivialität der sogen. "Nachahmungs- und Interjektions-Theorien"' (344).

NOREEN A.: OM SPRÅKRIKTIGHET. — AFTRYCK UR NORDISK TIDSKRIFT 1885, STOCKHOLM. — 8°, 41.

Es werden zunächst 3 verschiedene Standpunkte besprochen, von welchen die Sprachrichtigkeit ins Auge gefaßt worden:

I. Der 'litterarhistorische' Standpunkt (J. GRIMM, I. E. RYDQVIST, C. SÄVE, V. RYDBERG). S. 2: På denna ståndpunkt uppställes såsom norm for språkriktighet: enofta skäligen godtyckligt vald-förfluten periods språkbruk. Nicht in der Gegenwart, sondern in der Vergangenheit der Spr. sei von den Vertretern dieses Standpunkts die Norm der Sprachrichtigkeit gesucht worden.

II. Der 'naturgeschichtliche' Standpunkt (SCHLEICHER, MAX MÜLLER in fruhern Arbeiten, M. B. RICHERT). The real and natural life of language is in its dialects (M. M.). Vox populi vox dei.

III. Der 'rationelle' Standpunkt (MADVIG, WHITNEY, LESKIEN, PAUL u. aa. Junggrammatiker, ES. TEGNÉR). S. 12—27: Bäst är hvad som kan af den förevarande publiken exaktast och snabbast uppfattas och af föredraganden lättast produceras . . . 1. Oriktigt är hvad som missförstås . . . 2. Oriktigt är hvad som icke förstås . . . 3. Oriktigt är vidare, hvad some endast med svårighet förstås . . . 4. Sämre äro sådana uttryck, som innebära en större uttalssvårighet, d. v. s. som icke stält sig de svenska uttalsvanorna till efterrättelse . . . 5. Sämre äro sådana former, som äro svårare att för det tillfälle, då de behöfvas, hitta; hvilket beror på att de äro svårare att minnas; hvilket i sin ordning beror på att de trögare associera sig med öfriga uttryck af likartad användning . . . 6. Sämre är ett längre uttryck, då det icke säger något annat än ett kortare, eller åtminstone icke för tillfället kan eller bör uttrycka något annat . . . 7. Dåliga äro uttryck, som lida af pedantisk och onödig tydlighet . . . 8. Absolut förkastlig är hvarje ändring i språkbruket, hvarigenom intet vinnes. — Im weitern handelt Vf. noch von Fremdwörtern (28 ff.), Neubildungen (33), Lehnwörtern (34); auch von der Schönheit der Spr. (32).

NÖRRENBERG K.: ORTHOEPISCHES. — VIETORS ZTSCHR. F. ORTHOGR. IV. 79—86.

79: 'Die thatsächliche Ausspr. des Nhd. seitens der Gebildeten besteht durchschnittlich in einem Ersetzen der Buchstaben der nhd. Orthographie durch die Laute der Mundart, welche man mit denselben unwillkürlich associiert. Natürlich ist das nhd. Aussprechen nicht ein jedesmaliges Übersetzen von Buchstaben in Laute, sondern im allgemeinen nur die Reproduktion der traditionellen Ausspr. einer jeden Gegend.' 80: 'Wir können 3 Hauptstufen der thatsächlichen Ausspr. unterscheiden, die freilich ineinander übergehen: eine unterste, wenn dem unzweideutigen Buchstabenlaut zuwider eine der mundartlichen nähertretende Lautform gebraucht wird . . . nit statt nicht . . . Eine 2. Stufe, wenn jeder Buchstabe durch den Laut vertreten wird, der für die Angehörigen des betreffenden Sprachgebiets damit associiert ist . . . Die 3. und höchste Stufe ist da, wo jeder Buchstabe durch den Laut vertreten wird, der gewissermaßen seine ideale Geltung vorstellt.' 81: 'Wenn es nun keine selbständige nhd. Lautentwickelung gibt, wenn nhd. Laute nur in der angegebenen Weise ein Reflex der mundartlichen sind, so scheint damit die Berechtigung der nhd. Lautlehre als Teiles zwar nicht der praktischen, wohl aber der wissenschaftlichen Grammatik, der deutschen Lautgeschichte, in Frage gestellt . . . Da die bisher noch nicht entschiedenen orthoepischen Fragen sich im Sinne einer Bevorzugung der überwiegend gebrauchten oder überwiegend als Muster geltenden Aussprachen scheinen erledigen zu wollen, so ist es natürlich von Bedeutung, die Verbreitung der Ausspiachen zu kennen. Die folgende Skizze der Ausspr. am Niederrhein [mit dem Schwerpunkt KÖLN] will ein Beitrag nicht zur nhd. Lautlehre, sondern zu dieser orthoepischen Statistik darstellen.'

Vf. stellt nun die Ausspr. des gen. Sprachgebiets in folgender Gliederung dar:

I. Relative Lauteigenschaften.
  A) Tonhöhe und Energie.
  B) Quantität.
II. Absolute Lauteigenschaften.
  A) Vokalqualitäten.
    1. Offene und geschlossene Laute.
    2. Rundung.
  B) Mittellaute: w, j, l u. s. w.
  C) Reibelaute.
  D) Klapplaute.
III. Lautwechsel.
  A) Homorganierender.
  B) Homogenierender.

Solche Beitrage zur Statistik der Ausspr. sind sehr willkommen, sofern sie nach genauen Beobachtungen feststellen, wie innerhalb eines bestimmten engern Sprachgebiets ausgesprochen wird, ohne vorschnelle Verallgemeinerung der Ergebnisse auf weitere Sprachgebiete hinaus, welche der einzelne nicht beobachten kann, so verlockend das auch scheinen mag. Dieser Lockung hat Vf. gerade in einem besonders heiklen Punkt nicht widerstanden. S. 82: 'Wir haben hier nur zu bemerken, was die Tonhöhe angeht, daß nach allgemein [?] norddeutscher Weise die Stammsilbe den Hochton hat und . . . was die Energie angeht, daß zusammengesetzte Wörter, zumal Ortsnamen, den starken Ton gern auf den zweiten Bestandteil tragen.' So schnell ist die Frage nach dem Verhalten der Stimmhöhe und Stärke in 'allgemein norddeutscher' Ausspr. wohl nicht zu erledigen, wiewohl sie weit weniger schwierig sein dürfte als die franz. 'Accentfrage'. Vgl. übrigens meine Besprechung von des Vf. studien zu den niederrhein. mundarten i. z. II. 349.

Osthoff H. s. Brugmann.

— das physiologische und psychologische moment in der sprachl. formenbildung. — Virch.-Holtzend. s. wiss. vortr. — Berlin, Habel, 1879. — 8°, 48.

Vf. formuliert S. 3 folgende 2 'methodische Grundsätze der modernen Sprachw. . . .:

1. Der historische Lautwandel des formalen Sprachstoffes vollzieht sich innerhalb derselben zeitlichen und örtlichen Begrenztheit nach ausnahmslos wirkenden Gesetzen. Dies ist die physiologische Seite der sprachlichen Formenbildung und -umbildung [rein physiologisch ist wohl kein historischer Lautwandel; vgl. das unten über die Sprechorgane und das zu Pauls prinz. 32 ff. i. z. III. 358 bemerkte].

2. Alle Unregelmäßigkeiten der Lautentwickelung sind nur scheinbar solche. Sie beruhen nämlich darauf, daß die Wirkungen der physiologischen Gesetze zahlreiche Druckkreuzungen und Aufhebungen erfuhren von dem psychologischen Triebe, dessen Wirken darin besteht, daß Sprachformen, im Begriff gesprochen zu werden, mittels der Ideenassociation mit ihnen nahe liegenden andern Sprachformen in unbewußte Verbindung gebracht und von diesen letztern formal beeinflußt und lautlich umgestaltet werden'. 5: 'Der Terminus "falsche Analogiebildung" ist verwerflich, weil er mit der Sache ein nicht zu rechtfertigendes Odium verknüpft' [vgl. Jespersen i. z. III. 192]. 6: 'An Stelle des fehlenden vollständigen Induktionsbeweises für unsern Satz [daß die Lautgesetze ausnahmslos wirken] treten mehrere Wahrscheinlichkeitsgründe.' 8: 'Es gelang, bei fortgesetzter eindringlicher Forschung das Walten mehrerer Gesetze nachzuweisen in Fällen, wo man bisher nur von einem Gesetze und mehrfachen Ausnahmen desselben wußte.' Vf. verweist auf Verners Ergänzungsgesetz zu dem von Rask und Grimm gefundenen germ. Lautverschiebungsgesetz und bemerkt dazu: 'wir haben von Ursprung an verschiedene physiologische Vorbedingungen, und diese haben naturgemäß verschiedene Folgen.' 12: 'Zu den induktiven Beweisgründen, die unsern Satz wahrscheinlich machen, kommt nun endlich noch ein Deduktionsbeweis.' 13: 'Es darf wohl jetzt als allgemein zugestanden betrachtet werden, daß der Lautwandel sich durchaus dem Sprechenden unbewußt, daher rein mechanisch vollzieht . . . Man hat als letzte Triebfeder zur "Verwitterung" der Sprachlaute eine Art von "Vis inertiae" angesehen.' Vf. will nun zwar nicht leugnen, 'daß das unbewußte Streben nach Kraftersparnis eine große Rolle

bei den lautlichen Umwandlungen in der Spr. spielt', kommt aber seinerseits zu dem Schluß: 'Veränderung der Sprachorgane ist im allgemeinen die eigentliche Ursache des historischen Lautwandels der Sprr.' (vgl. schon LOTZE: MIKROKOSMOS II. 223). Der induktive Beweis für diese letzte Behauptung dürfte freilich schwer durchzuführen sein. 19: 'Wie die Gestaltung aller physischen Organe des Menschen, so hängt auch die Gestaltung seiner Sprachorgane vorzugsweise von den klimatischen und Kulturverhältnissen ab, unter denen er lebt.'

Im II. Teil von S. 22 ab behandelt Vf. die psychologische Thätigkeit der Ideenassociation und unterscheidet mit PAUL (BEITR. Z. G. D. D. S. U. L. VI. 7 ff.; vgl. I. Z. III. 357) 'stoffliche' und 'formale' Ausgleichung. 28: 'Es ist interessant, hier das auch bei den sprachl. Neubildungen geltende allgemeine Naturgesetz zu beobachten: wo die Kraft eine geringere ist, da ist entsprechend auch die Wirkung derselben eine weniger durchgreifende.' Vf. führt eine größere Anzahl von Analogiebildungen vor und sagt 37: 'die historische Sprachw. weist auch diesen Gebilden des unbewußten, nicht reflektierenden volkstümlichen Sprechens und Sprachschöpfens ihre gute Berechtigung zu, indem sie den des historischen Sinnes baaren Sprachreiniger belehrt, daß sehr viele, ja die allermeisten unsrer jetzt schriftgemäß gewordenen Formen anfänglich auch nichts andres waren, als ebensolche Sprachfehler und Verirrungen des ausgleichenden psychologischen Triebes, bis sie der alles heiligende Usus tyrannus auf eine höhere Rangstufe des Daseins erhob.'

Die Frage, 'inwiefern die Wissenschaft von der Spr. Naturw., inwiefern sie anderseits Geistesw. ist' beantwortet Vf. 47 mit Recht dahin, 'daß sie zum guten Teil eben beides zugleich ist.' Schließlich macht Vf. auf die Bedeutung aufmerksam, welche die von ihm besprochenen Grundsätze auch für die Praxis des grammatischen Schulunterrichts gewinnen können (vgl. meine Bespr. von MASING I. Z. I. 468).

ÖHLWEIN K.: MEINE ERFAHRUNGEN UND ANSICHTEN ÜBER DAS WESEN DER VIER- UND SCHWACHSINNIGEN UND DEREN BEHANDLUNG. — JUBILÄUMSSCHRIFT 2. A. — WEIMAR, KOMMISS. BÖHLAU, 1885. M. 2.

Die äußere Veranlassung zu der Schrift war das 25jährige Jubiläum der Großherz. sächs. Taubstummen- und Blindenanstalt in WEIMAR, deren Direktor der Vf. ist. Aus dem vielseitigen Inhalt hebe ich hervor: Die natürliche Zeichenspr. der Taubstummen (vgl. I. Z. II. 350) und das erste artikulierte Sprechen, Lesen und Schreiben als Anfangs-Erziehungsfaktoren. Über letzteres hat Vf. eigenartige Ansichten veröffentlicht, welche ich bereits in meiner PHONETIK I. 126 und I. Z. II. 157 anerkennend besprochen. Von dem lautphysiologischen Teile, der sich weniger empfiehlt, sehe ich besser ab. Da der Betrag der Schrift zur Unterstützung bedürftiger Taubstummen verwendet werden soll, ist ein recht großer Absatz zu wünschen.

PARADIGMEN DER ARABISCHEN SCHRIFTSPR. — ÜBERSICHTLICHE FORMENLEHRE NEBST ANLEITUNG ZUM LESEN UND ZUM VERSTÄNDNIS DER HEUTIGEN VULGÄRAUSSPR. HERAUSG. V. D. KK. Ö. LEHRANSTALT FÜR ORIENTALISCHE SPRR. IN WIEN. — WIEN, W. FRICK, 1885. — 8°, IV, 120. M. 4.

Den Anfang macht eine Anleitung zum Lesen der ar. Schrift (vgl. RADLOFF I. Z. I., namentlich 360 ff.). Auf die Ausspr. ist besondere Aufmerksamkeit verwendet und sind die Ergebnisse von Spezialarbeiten darüber, wie die von BRÜCKE, WALLIN u. aa., verwertet worden; unter den lebenden Mundarten ist die ägyptische mit berücksichtigt und SPITTA-BEYS GRAMM. DES AR. VULGÄRDIAL. VON ÄGYPTEN, 1880 verwertet worden. Die Formenlehre (Zeitwort, Nominalformen u. s. w.) wird in knappster Weise, möglichst paradigmatisch vorgeführt, da das Buch zunächst den Zweck hat, als Leitfaden bei Vorträgen über ar. Schriftspr. zu dienen. Dem Zahlwort, Fürwort und den Partikeln ist auch Syntaktisches beigegeben.

PAUL H.: UNTERSUCHUNGEN ÜBER DEN GERM. VOKALISMUS. — S.-A. AUS DEN BEITR. Z. GESCH. D. D. SPR. U. LITT. IV. UND VI. — HALLE, NIEMEYER, 1879. — 8°, 425. M. 10.

Diese UNTERS. spielen eine Rolle in der Geschichte der 'neuesten' Sprachw. und erlaube ich mir, da ich einmal in dieser BIBLIOGR. über die letztere in gewissem Sinne zusammenhängend berichte, auf die vom Vf. darin ausgesprochenen allgemeinern Grundsätze hier zurückzukommen,

zumal derselbe in der Vorrede zu der 2. A. seiner PRINZIPIEN DER SPRACHGESCH. (s. unten 360) sich besonders darauf bezieht.

S. 6: 'Der Wissenschaft ist nur mit zwingendem Gesetz, nicht mit Willkür gedient . . . Was ist mit den lautlich nicht zusammengehörigen Formen anzufangen? Die Abweichungen lassen sich in 2 Gruppen sondern.' Zur ersten gehören die Formen, welche ursprünglich verschiedene Funktion hatten; zur zweiten solche, welche niemals verschiedene Funktion gehabt. Im Anschluß hieran handelt Vf. dann von den nach 'falscher Analogie' gebildeten Formen. 9: 'Der Zulassung solcher "falschen Analogien" hat man in der Formenerklärung niemals ganz entraten können. Aber sie sind von der ältern vgl. Grammatik und bis auf die neueste Zeit immer perhorresziert worden als etwas, das man nur im höchsten Notfall zu Hilfe ziehen durfte . . . SCHERER, indem er eine konsequentere Durchführung der Lautgesetze anstrebte, ist auch in der Annahme von Analogiebildungen weiter gegangen als die frühern Grammatiker . . . Seit einigen Jahren hat sich mit wachsender Entschiedenheit eine Richtung Bahn gebrochen, welche neben konsequenter Durchführung der Lautgesetze der bisher in ihrer Bedeutung unterschätzten Analogie zu ihrem Rechte zu verhelfen strebt.' Vf. macht Arbeiten von BRAUNE, SIEVERS, LESKIEN, OSTHOFF und BRUGMANN namhaft. 'Die Grundanschauung, in welcher die genannten übereinstimmen, . . . beruht auf der Überzeugung, daß der Entwickelungsgang der Spr. in den ältern Perioden nicht prinzipiell verschieden gewesen ist von dem in den jüngern, daß daher die Erfahrungen, welche aus den klar und deutlich zu beobachtenden Thatsachen in den letztern sich ergeben, auch auf die erstern anzuwenden sind.'

Die einzelnen Menschen gruppieren unbewußt die ihnen überlieferten fertigen Formen. 12: 'Diese Gruppierung unterstützt zunächst außerordentlich das Gedächtnis, ermöglicht aber weiterhin auch das Zustandekommen neuer Kombinationen.' Diese Neubildung sei in früher Kindheit reger als im spätern Leben, in Mundarten reger als in Schriftsprr. 14: 'Es kann daher jedenfalls keine Rede davon sein, daß in den ältern Perioden die Analogiebildung weniger wirksam gewesen sein sollte als in den modernen.' 15: 'Gegen die große Harmonie aber, die doch im Verhältnis zu der spätern Zeit bestand, wirkte von Anfang an eine unmerklich, aber unaufhaltsam arbeitende, zerstörende Gewalt in der lautlichen Umgestaltung.' Reaktion dagegen durch Analogiebildungen. Kampf der jüngern mit den ältern Formen. Was anfangs zu Sprachfehlern gerechnet werde, gelange zur Anerkennung, wenn es dem Zweck der Spr. diene, sich leicht und bequem zu verständigen (vgl. NOREEN I. Z. III. 353). 17: 'Eine Klassifizierung der Analogiebildungen hat BRUGMANN . . . versucht. Mir scheint das wesentlichste Einteilungsprinzip davon hergenommen werden zu müssen, ob als Muster die entsprechenden Formen andrer Wörter oder die übrigen Formen des gleichen Wortes dienen.' Dies führt Vf. im II. Teil weiter aus. Daselbst strebt er zunächst 165 eine 'strenge Scheidung der psychologischen Vorgänge in der Sprachgeschichte von den physiologischen [vgl. OSTHOFF I. Z. III. 354] und vollständige Konsequenz in den letztern' an. 'Die Voraussetzung, von welcher dabei ausgegangen wird, ist die, daß jedes Lautgesetz mit absoluter Notwendigkeit wirkt, daß es ebenso wenig eine Ausnahme gestattet, wie ein chemisches oder physikalisches Gesetz.' Da Vf. schon selbst in der 1. Aufl. seiner PRINZ. S. 55 (I. Z. III. 359) eine andre Ansicht über letzteres vorträgt, so brauche ich nicht weiter hierauf einzugehen. So sehr Vf. nun auch hier den Satz von der 'absoluten Gesetzmäßigkeit der Lautbewegung' 'auf physiologischem Wege' betont, so bemerkt er doch vorsichtig 166: 'Mehr als den Wert einer Hypothese kann allerdings unser Satz nicht in Anspruch nehmen.' Von Ausnahmen dürfe man selbstverständlich nicht reden, wo es sich um Schwanken in der Orthographie, um fremde Einflüsse, um gewisse Formen künstlicher Sprechweisen, Entlehnungen aus andern Mundarten handle. Was nun die 'auf psychologischem Wege, durch Formenassociation' bedingte Ausgleichung betrifft, so unterscheidet Vf., wie bereits oben angedeutet, 2 Arten 171: 'Die eine können wir als stoffliche, die andre als formale bezeichnen. Die erstere vollzieht sich zwischen verschiedenen Formen oder verschiedenen Satzstellungen eines und desselben Wortes oder zwischen verschiedenen aus der gleichen Wurzel abgeleiteten Wörtern, die letztere zwischen den entsprechenden Formen verschiedener Wörter oder zwischen den entsprechenden Bildungen aus verschiedenen Wurzeln.' Die Erhaltung alter Lautunterschiede werde am besten dadurch gesichert, daß sie grammatisch bedeutsam werden. Isolierung von Formen, welche einem System angehörten, könne eintreten 1. durch Untergang der verwandten Formen, 2. durch Modifikation ihrer Bedeutung und Gebrauchsweise. 175: 'Dies geschieht entweder so, daß durch den Wandel der Bedeutung die Etymologie verdunkelt wird: dann entzieht

sie sich der stofflichen Association; oder dadurch, daß infolge eigentümlicher Gebrauchsweise ihre formale Natur nicht mehr in der ursprünglichen Weise empfunden wird: dann entzieht sie sich der formalen Association; endlich aber kann auch beides zusammentreffen.' 178: 'Mit der Scheidung zwischen Lautwandel und Formenassociation und der damit zusammenhängenden Feststellung der Lautgesetze ist der wesentlichste Teil unsrer Aufgabe erledigt.' Im Anschluß hieran möchte ich noch auf einen für die Praxis wichtigen Grundsatz aufmerksam machen. Vf. bemerkt 166: 'Man hat sich . . . sehr häufig verleiten lassen, Lautübergänge anzunehmen, die niemals stattgefunden haben, indem man als Belege dafür Veränderungen benutzt, die auf Formenassociation beruhen . . . Eben in der Vermeidung dieses Fehlers liegt der eigentliche Kernpunkt der Methode.' 171: Der Sprachforscher hat 'aus dem zufällig gegebenen Materiale die geeigneten Fälle herauszusuchen, die von dem Verdachte eines die Wirkung der Lautgesetze modifizierenden Einflusses frei sind.' 172: 'Hieraus folgt, daß die vereinzelten anomalen Formen der Spr. für die richtige Erkenntnis der Lautgesetze viel instruktiver sind als die sog. regelmäßigen, nach denen man sie gewöhnlich bestimmt.' Vgl. damit BRUGMANN STUD. IX. 320 und Z. HEUT. ST. D. SPRACHW. 89, 90: 'Es kommt bei der Entscheidung über lautgesetzliche Wirkungen — das wird immer noch oft übersehen — viel weniger auf die Anzahl der Sprachformen an als auf ihre Art, d. h. ihre Gruppierungsverhältnisse.' BR. weist z. B. darauf hin, daß für das ionisch-attische Gesetz, demzufolge τ in -στι- unverändert blieb (vgl. dagegen δίδωσι aus δίδωτι), das isolierte ἔστι (sonst in der 3. Sg. stets -σι, wie δίδωσι) ein gültigerer Zeuge sei als z. B. πίστις πίστιν; denn in den letztern Formen könnte τ nach den Kasusformen wie πίστεως πίστει, wo ε auf τ folgte, wieder hergestellt sein. Vgl. hier noch S. 105 und 108.

PAUL H.: PRINZIPIEN DER SPRACHGESCHICHTE. — HALLE, NIEMEYER, 1880. — 8°, VII, 288.

Das Buch gehört zu den bedeutendern Erscheinungen auf dem Gebiet der allg. Sprachw. und ich glaube aus den im Eingange des letzten Berichts angegebenen Gründen auf die 1. A. zurückgreifen zu müssen. Wir lesen S. 7: 'Eben jetzt sucht sich eine Richtung Bahn zu brechen, die auf eine tiefgreifende Umgestaltung der Methode hindrängt. Bei dem Streite, der sich darüber entsponnen hat, ist deutlich zu Tage getreten, wie groß noch bei vielen Sprachforschern die Unklarheit über die Elemente ihrer Wissenschaft ist. Eben dieser Streit ist auch die nächste Veranlassung zur Entstehung dieser Abh. ... Sie will ihr möglichstes dazu beitragen eine Klärung der Anschauungen herbeizuführen . . . Es ist zu diesem Zwecke erforderlich möglichst allseitig die Bedingungen des Sprachlebens darzulegen und somit überhaupt die Grundlinien für eine Theorie der Sprachentwickelung zu ziehen.' S. 14 betont Vf.: 'daß alle rein psychische Wechselwirkung sich nur innerhalb der Einzelseele vollzieht. Aller Verkehr der Seelen untereinander ist nur ein indirekter, auf physischem Wege vermittelter.' 16: 'Um die einer in ihr selbst entsprungenen entsprechende Vorstellungsverbindung in einer andern Seele hervorzurufen, kann die Seele nichts andres thun als vermittelst der motorischen Nerven ein physisches Produkt zu erzeugen, welches seinerseits wieder vermittelst Erregung der sensitiven Nerven des andern Individuums in der Seele desselben die entsprechenden Vorstellungen hervorruft, und zwar entsprechend associiert. Die wichtigsten unter den diesem Zwecke dienenden physischen Produkten sind eben die Sprachlaute. Andre sind die sonstigen Töne, ferner Mienen, Gebärden, Bilder etc.' 30: 'Es associieren sich die Vorstellungen aufeinander folgender Klänge, nacheinander ausgeführter Bewegungen der Sprechorgane zu einer Reihe. Die Klangreihen und die Bewegungsreihen associieren sich untereinander. Mit beiden associieren sich die Vorstellungen, für die sie als Symbole dienen, nicht bloß die Vorstellungen von Wortbedeutungen, sondern auch die Vorstellungen von syntaktischen Verhältnissen. Und nicht bloß die einzelnen Wörter, sondern größere Lautreihen, ganze Sätze associieren sich unmittelbar mit dem Gedankeninhalt, der in sie gelegt worden ist.' Schon früher 16 hatte Vf. zwischen dem physischen Mittel der Übertragung von Vorstellungen auf ein andres Individuum und diesen Vorstellungen selbst erstens eine direkte und zweitens eine durch Ideenassociation vermittelte Verbindung unterschieden und 17 bemerkt: 'Man muß es demnach als selbstverständlich voraussetzen, daß alle Mitteilung unter den Menschen mit der erstern Art begonnen hat und erst von da zu der letztern übergegangen ist.' 32: 'Als physiologisch-physikalisches Produkt geht das Wort spurlos unter, nachdem die dabei in Bewegung gesetzten Körper wieder zur Ruhe gekommen. Und ebenso vergeht der physische Eindruck auf den Hörenden. Wenn ich

dieselben Bewegungen der Sprechorgane, die ich das erstemal gemacht habe, ein 2., 3., 4. Mal wiederhole, so besteht zwischen diesen vier gleichen Bewegungen keinerlei physischer Kausalnexus, sondern sie sind untereinander nur durch den psychischen Organismus vermittelt.' Vorder- und Schlußsatz treffen nicht ganz zu, insofern in den Organen auch gewisse physische Spuren ihrer Bewegungen zurückbleiben müssen, welche, so gering sie auch sein mögen, doch die Wiederholungen der Funktion auch physischerseits mehr und mehr erleichtern. Nicht zu verkennen ist die größere Entwickelung der Organe infolge häufig wiederholter Funktion, innerhalb gewisser Grenzen. 36 unterscheidet Vf. im Sprachleben vernichtende Vorgänge (Vergessen) und schöpferische Vorgänge; letztere seien 'ursprüngliche Schöpfung und Umgestaltung des früher geschaffenen.' Diese Umgestaltung könne Laut- oder Bedeutungswandel sein. Während Vf. im Anschluß an seine eben angeführte Bemerkung von S. 32 behauptet: 'Auch der Lautwandel ist ein psychischer Prozeß', bin ich der Ansicht, daß er ein physischer und psychischer Vorgang ist; damit nehme ich eine mittlere Stellung zwischen Paul und Osthoff ein, welcher letzterer auf dem Gebiete des historischen Lautwandels den Veränderungen der Sprechorgane und der physiologischen Seite überhaupt zu viel Bedeutung beimaß (vgl. I. Z. III. 354 und auch Pauls prinz. S. 53).

40 ff. wird der **Lautwandel** ausführlich behandelt. Als die bei der Hervorbringung der Sprachlaute thätigen Faktoren werden Bewegungsgefühl und Tonempfindungen genannt. 'Diese Empfindungen sind natürlich nicht bloß physiologische, sondern auch psychologische Prozesse [wohl richtiger psychische Vorgänge, welche an physische gebunden sind]. Auch nachdem die physische Erregung geschwunden ist, hinterlassen sie eine bleibende psychische Wirkung, Erinnerungsbilder [Vf. übersieht auch hier wieder die in den Organen nach ihrer Funktion hinterlassenen physischen Spuren; vgl. Hering, gedächtnis als eine allgem. funkt. der org. materie] . . . Das Erinnerungsbild, welches die Empfindung der früher ausgeführten Bewegungen hinterlassen hat, ist es, vermittelst dessen die Reproduktion der gleichen Bewegungen möglich ist. Bewegungsgefühl und Tonempfindung brauchen in keinem innern Zusammenhang untereinander zu stehen. Beide gehen aber eine äußere Association ein, indem der Sprechende zugleich sich selbst reden hört.' 44: 'Für die Beurteilung des natürlichen, durch keine Art von Schulmeisterei geregelten Sprachlebens, muß . . . durchaus an dem Grundsatz festgehalten werden, daß die Laute ohne klares Bewußtsein erzeugt und perzipiert werden . . . Anderseits aber schließt die Unbewußtheit der Elemente nicht eine genauere Kontrolle aus . . . wie überhaupt jede Abweichung von dem gewohnten unbewußten Verlauf der Vorstellungen zum Bewußtsein zu gelangen pflegt . . . Die Möglichkeit der Kontrolle reicht soweit wie das Unterscheidungsvermögen. Dieses aber geht nicht bis ins Unendliche, während die Möglichkeit der Abstufung in den Bewegungen der Sprechorgane und natürlich auch in den dadurch erzeugten Lauten allerdings eine unendliche ist . . . Geringe Schwankungen in der Ausspr. des gleichen Wortes an der gleichen Satzstelle sind unausbleiblich . . . Diese Variabilität der Ausspr., die wegen der engen Grenzen, in denen sie sich bewegt, unbeachtet bleibt, enthält den Schlüssel zum Verständnis der sonst unbegreiflichen Thatsache, daß sich allmählich eine Veränderung des Usus in Bezug auf die lautliche Seite der Spr. vollzieht, ohne daß diejenigen, an welchen die Veränderung vor sich geht, die geringste Ahnung davon haben.' Vf. führt nun weiter aus, daß mit den Abweichungen sich auch das Bewegungsgefühl verschieben müsse, wobei von Wichtigkeit sei, daß die spätern Eindrücke stärker nachwirken als die frühern. So entstehe durch Summierung der unendlich kleinen Verschiebungen allmählich eine merkliche Verschiedenheit.

Vf. kommt nun auf die Bequemlichkeit zu sprechen, deren Bedeutung für die Lautentwickelung von ihm (wie von Osthoff im Verhältnis zu der Veränderung der Sprechorgane, vgl. I. Z. III. 355) unterschätzt wird, denn er behauptet 50, daß sie 'bei jeder einzelnen Lautproduktion immer nur eine sehr untergeordnete Nebenursache abgibt, während das Bewegungsgefühl immer das eigentlich bestimmende bleibt.'

Ferner erörtert Vf. 51 ff., daß der individuellen Lautveränderung eine Schranke durch die Verkehrsgemeinschaft gesetzt sei. 'Es gehört eben zum eigensten Wesen der Spr. als eines Verkehrsmittels, daß der Einzelne sich in steter Übereinstimmung mit seinen Verkehrsgenossen fühlt.' Bei dieser Gelegenheit möchte ich mir die Bemerkung erlauben, daß in der Arbeit des Vf. sonst die Individualität zu einseitig betont, die Gemeinschaft zu sehr in den Hintergrund geschoben ist. Die letztere ist in der Entwickelung der Spr. nicht bloß ein hemmender, sondern auch ein treibender Faktor, und zwar an erster Stelle. Ohne Gesellschaft keine Spr.

55 ff.: 'Es bleibt uns jetzt noch die wichtige Frage zu beantworten, um die neuerdings so viel gestritten ist: wie steht es um die Konsequenz der **Lautgesetze**. Zunächst müssen wir uns klar machen, was wir denn überhaupt unter einem Lautgesetz verstehen ... In dem Sinne, wie wir in der Physik oder Chemie von Gesetzen reden, ... ist der Begriff "Lautgesetz" nicht zu verstehen. Das Lautgesetz sagt nicht aus, was unter gewissen allgemeinen Bedingungen immer wieder eintreten muß, sondern es konstatiert nur die Gleichmäßigkeit innerhalb einer Gruppe bestimmter historischer Erscheinungen [man beachte diese Einschränkung des Vf. im Gegensatz zu seiner frühern Darstellung G. VOK. 165 und andern z. B. zu KRUSZEWSKI, welcher hier viel zu weit geht; vgl. z. B. I. z. III. 163, 168, 339] ... Wenn wir daher von konsequenter Wirkung der Lautgesetze reden, so kann das nur heißen, daß bei dem Lautwandel innerhalb desselben Dialekts alle einzelnen Fälle, in denen die gleichen lautlichen Bedingungen vorliegen, gleichmäßig behandelt werden.' Eine Inkonsequenz entwickele sich 'nur infolge einer Dialektmischung oder, wie wir richtiger zu sagen haben werden, infolge der Entlehnung eines Wortes aus einem fremden Dialekte.'

Nachdem ich mit größerer Vollständigkeit über die allgemeinern Teile des Werkes (Kap. I und II) und das III. Kap. berichtet, in welchem sich die Stellung kund gibt, die Vf. zur Lautgesetzfrage einnimmt, muß ich mich über die weitern Teile des reichhaltigen Buchs kurz fassen, kürzer als mir lieb ist.

Kap. IV. Bildung der auf die Spr. bezüglichen Vorstellungsgruppen und Wirksamkeit dieser Gruppen. 63 ff.: 'Durch dieselbe Art von Gruppenbildung entsteht das Gefühl für etymologischen Zusammenhang und für die Bildungsgesetze der Spr. ... Es besteht ... eine **Analogie** zwischen den Reihen, die sich durch die mathem. Formel einer Proportion ausdrücken läßt: $a : b = \alpha : \beta$ und demgemäß auch $a : \alpha = b : \beta$ ... Das Gefühl für das Flexions- und Wortbildungssystem beruht ganz auf Proportionen.' 69: 'Wenn wir eine fremde Spr. methodisch erlernen, so werden uns Regeln gegeben, nach denen wir die einzelnen Wörter zu Sätzen zusammenfügen. Kein Lehrer aber, der nicht ganz unpädagogisch verfährt, wird es versäumen zugleich Beispiele für die Regel d. h. mit Rücksicht auf die selbständig zu bildenden Sätze Muster zu geben' [richtiger wird der Lehrer zuerst die Muster geben und die Lernenden anleiten, so weit möglich die Regel selber daraus abzuleiten und danach selbst entsprechende Sätze zu bilden]. 74: 'Das Gewöhnliche ist jedenfalls, daß Produktion und Reproduktion zusammenwirken, und zwar in sehr verschiedenem Verhältnis zu einander. Die produktive Thätigkeit dabei ist gewissermaßen die Auflösung einer Proportionsgleichung: $a : b = \alpha : x$ ... Eine Proportionsbildung, oder, wie man gewöhnlich sagt, Analogiebildung findet gar keine Hemmung in der Seele, wenn für die Funktion, für welche sie geschaffen wird, bisher überhaupt noch kein Ausdruck vorhanden gewesen ist. Aber auch dann nicht, wenn zwar ein abweichender Ausdruck bereits üblich, aber dem betreffenden Individuum niemals überliefert ist.'

Kap. V. Zerstörung und Verwirrung der sprachl. Vorstellungsgruppen durch Laut- und Bedeutungswandel.

Kap. VI. Reaktion gegen die Zerstörung und Verwirrung der Gruppen. 'Ein Mittel zu solcher Reaktion ist nun aber in der Analogiebildung gegeben ... Je stärker die Gruppen durch den Lautwandel angegriffen werden, um so lebendiger ist die Thätigkeit der Neuschöpfung.' Stoffliche und formale Ausgleichung. 129: 'Es darf als ein allgemeiner Grundsatz hingestellt werden, daß alles Vereinzelte, Anomale in der Spr. als Rest einer frühern durch umfassende Kategorie vertretenen Regel anzusehen ist.'

Kap. VII. Bedeutungsdifferenzierung. 'Die Sprache ist allem Luxus abhold ... Bei der Beseitigung des Luxus müssen wir uns natürlich wieder jede bewußte Absicht ausgeschlossen denken ... Neben dieser bloß negativen Entlastung der Spr. gibt es aber auch eine positive Nutzbarmachung des Luxus vermittelst einer Bedeutungsdifferenzierung des Gleichwertigen.'

Kap. VIII. Verschiebung in der Gruppierung der etymologisch zusammenhängenden Wörter.

Kap. IX. Der positive Wert der Isolierung als Vorbedingung für die Entstehung der Wortbildung und Flexion. Entstehung des Formellen in der Spr. aus der Komposition, Entstehung der Komposition ihrerseits aus syntaktischen Wortgruppen. 177: 'Hier sind wir bei dem Ursprunge der Ableitungssuffixe und Präfixe angelangt. Dieselben entstehen anfänglich stets so, daß ein Kompositionsglied die Fühlung mit dem ursprünglich identischen einfachen Worte verliert ... Auf die gleiche Weise wie die Ableitungssuffixe entstehen Flexionssuffixe.'

Kap. x. Urschöpfung: Reflexlaute, Schallnachahmungen, unterstützt von Gebärden u. s. w. Sprachentwickelung bis zur Satzbildung.

Kap. xi. Die Scheidung der Redeteile. Kritik der hergebrachten Einteilung. Geschichtliche Betrachtung. 201: 'Ein wirklich konsequentes System aufzustellen wird überhaupt auf keine Weise gelingen.'

Kap. xii. Die Spaltung in Dialekte. 232: 'Wir müssen eigentlich soviele Sprachen [Sprechweisen] unterscheiden als es Individuen gibt ... Dialektspaltung bedeutet nichts andres als das Hinauswachsen der individuellen Verschiedenheiten über ein gewisses Maß' 236: 'Es besteht ein ewiger Kampf zwischen den individuellen Sprr., wobei jede Einfluß übt und Einfluß leidet.' 242: 'Das eigentlich charakteristische Moment in der dialektischen Gliederung eines zusammenhängenden Gebietes bleiben immer die Lautverhältnisse ... Am wenigsten ist der Wortschatz und seine Verwendung charakteristisch ... Alle natürliche Sprachentwickelung führt zu einem stetigen, unbegrenzten Anwachsen der mundartlichen Verschiedenheiten.'

Kap. xiii. Spr. und Schrift. 257: Es seien zwei Tendenzen in der letztern, die eine zur Beständigkeit, die andre gehe dahin, Spr. und Schrift in größere Übereinstimmung zu bringen. Konflikt. 'So zeigt die Geschichte der Orthographie das Schauspiel eines ewigen Kampfes zwischen diesen beiden Tendenzen, wobei der jeweilige Zustand einen Maßstab für das derzeitige Kraftverhältnis der Parteien gibt.' Vgl. übrigens die folgende Abh. des Vf. i. z. III. 361.

Kap. xiv. Die Gemeinspr. 268: 'Die mustergültige Spr. für uns ist ... die auf dem Theater im ernsten Drama übliche, mit der die herrschende Ausspr. der Gebildeten an keinem Orte vollständig übereinkommt.' 275: 'In Niederdeutschland spricht man ein korrekteres Schriftdeutsch als in Mittel- und Oberdeutschland.' 277: 'Es lernt ein Individuum zu der bis dahin allein angewendeten natürlichen Spr. eine der Norm näher stehende künstliche. Das geschieht in den modernen Kulturländern meist zuerst durch den Schulunterricht ... Zweitens wirkt die künstliche Sprache auf die natürliche, indem aus ihr Wörter, hie und da auch Flexionsformen und Konstruktionsweisen entlehnt werden ... Es entstehen Mischungen zwischen dem Muster und den verschiedenen heimatlichen Dialekten der einzelnen Individuen.'

Seit Veröffentlichung der 1. A. ist Vf. unablässig darauf bedacht gewesen, das Werk zu ergänzen und zu vervollständigen. Es sind denn auch verhältnismäßig wenige Kapitel ohne erhebliche Veränderungen in die **2. Auflage** herübergenommen. Ganz oder fast ganz neu sind in der letztern die folgenden Kap.:

iv. Wandel der Wortbedeutung (vgl. Wundt i. z. II. 149 f.). S. 66: 'Er besteht immer in einer Erweiterung oder einer Verengerung des Umfangs der Bedeutung ... Darin aber verhält sich der Bedeutungswandel genau wie der Lautwandel, daß er zu stande kommt durch eine Abweichung in der individuellen Anwendung von dem Usuellen, die allmählich usuell wird ... Wir verstehen ... unter usueller Bedeutung den gesamten Vorstellungsinhalt, der sich für den Angehörigen einer Sprachgenossenschaft mit einem Worte verbindet, unter occasioneller Bedeutung denjenigen Vorstellungsinhalt, welchen der Redende, indem er das Wort ausspricht, damit verbindet.' Abweichung der occasionellen Bedeutung von der usuellen: abstrakte und konkrete Bedeutung, Spezialisierung der Bedeutung. Das Kind lernt nur occasionelle Verwendungsweisen des Wortes kennen. Fehlgriffe und Mißverständnisse. Allmähliche Korrektur nach dem bestehenden Usus. Hauptarten des Bedeutungswandels:

1. Spezialisierung.

2. Beschränkung auf einen Teil des ursprünglichen Inhalts. 80: 'Die Analogie von Raum und Zeit macht die Übertragung der für räumliche Anschauungen geschaffenen Ausdrücke auf die zeitlichen möglich ... Die Analogie zwischen den verschiedenen Sinneswahrnehmungen ermöglicht die Übertragung von dem Eindrucke eines Sinnes auf den eines andern ... Die Bezeichnung für sinnliche Wahrnehmungen und Zustände werden auf geistige übertragen ... Wörter, die eine einzelne Art bezeichnen, werden zu weitern Gattungsbegriffen gemacht.'

3. Übertragung auf das räumlich, zeitlich oder kausal mit dem Grundbegriff verknüpfte: pars pro toto u. s. w. Kombination der gen. Arten. Bedeutungswandel in Wortgruppen und ganzen Sätzen. Abhängigkeit der Bedeutung des Wortschatzes von dem Bildungsstande der Einzelnen wie des Volks (vgl. Wegener, i. z. III. 388).

vi. Die syntaktischen Grundverhältnisse. Vf. definiert 99: 'Der Satz ist der sprachl.

Ausdruck, das Symbol dafür, daß sich die Verbindung mehrerer Vorstellungen oder Vorstellungsgruppen in der Seele des Sprechenden vollzogen hat, und das Mittel dazu die nämliche Verbindung der nämlichen Vorstellungen in der Seele des Hörenden zu erzeugen.' Als Mittel dieses sprachl. Ausdrucks nennt Vf. 1. die Nebeinanderstellung der Wörter, 2. ihre Reihenfolge, 3. die verschiedene Energie der Hervorbringung, 4. die Tonhöhe, 5. das Tempo, 6. Verbindungswörter, 7. flexivische Abwandlung. Psychologisches und grammatisches Subjekt und Prädikat (vgl. MISTELI und V. D. GABELENTZ I. Z. III. 59. 65; 103). Die sog. unpersönlichen Zeitwörter (vgl. MIKLOSICH I. Z. I. 472). 'MIKLOSICH und MARTY verkennen die Existenz eines psychologischen Subjekts für die unpersönlichen Sätze.'

VII. Bedeutungswandel auf syntaktischem Gebiet.

VIII. Kontamination.

XII. Einfluß der Funktionsveränderung auf die Analogiebildung.

XV. Psychologische und grammatische Kategorie. 219: 'Jede grammatische Kategorie erzeugt sich auf Grundlage einer psychologischen . . . Die gr. K. ist gewissermaßen eine Erstarrung der ps. . . . Die ps. dagegen bleibt immer etwas Freies, lebendig Wirkendes . . . Indem dann wieder eine Tendenz zur Ausgleichung sich geltend macht, vollzieht sich eine Verschiebung der gr. K., wobei auch eigentümliche Zwitterverhältnisse entstehen können.'

XVI. Verschiebung der syntaktischen Gliederung.

XVII. Kongruenz.

XVIII. Sparsamkeit im Ausdruck.

XXII. Sprachmischung. 337: 'Gehen wir davon aus, daß es nur Individualsprr. gibt, so können wir sagen, daß in einem fort Sprachmischung stattfindet, sobald sich überhaupt 2 Individuen miteinander unterhalten'. Vgl. SCHUCHARDT I. Z. III. 370. Vf. faßt hier das Wort in engerm Sinne: 'Sprachmischung in diesem engern Sinne ist zunächst die Beeinflussung einer Spr. durch eine andre, die entweder ganz unverwandt ist oder zwar urverwandt, aber so stark differenziert, daß sie besonders erlernt werden muß; weiterhin aber auch die Beeinflussung einer Mundart durch eine andre, die dem gleichen kontinuierlich zusammenhängenden Sprachgebiete angehört, auch wenn sie noch nicht so stark abweicht, daß nicht ein gegenseitiges Verständnis zwischen den Angehörigen der einen und denen der andern möglich wäre. Noch eine Art von Sprachmischung gibt es, die darin besteht, daß aus einer ältern Epoche der gleichen Spr. schon Untergegangenes neu aufgenommen wird.' Vf. unterscheidet nun in der weitern Untersuchung im einzelnen 2 Arten von Beeinflussung durch ein fremdes Idiom, je nachdem fremdes Material aufgenommen und die innere Sprachform beeinflußt wird. Aufnahme fremder Wörter nach Bedürfnis und über das eigentliche Bedürfnis hinaus. Veränderung des Entlehnten nach Laut und Bedeutung. 346: 'Es werden immer nur ganze Wörter entlehnt, niemals Ableitungs- und Flexionssuffixe. Wird aber eine größere Anzahl von Wörtern entlehnt, die das gleiche Suffix enthalten, so schließen sich dieselben ebenso gut zu einer Gruppe zusammen wie einheimische Wörter mit dem gleichen Suffix und eine solche Gruppe kann dann auch produktiv werden. Es kann sich das so aufgenommene Suffix durch analogische Neubildung mit einheimischem Sprachgut verknüpfen.' Beeinflussung in Bezug auf die innere Sprachform. Einfluß der Übersetzungen. Beeinflussung der Syntax.

PAUL H.: ZUR ORTHOGRAPHISCHEN FRAGE. — DEUTSCHE ZEIT- UND STREITFR. HER. V. HOLTZEND. IX, 1880. — Kl. 8°, 40.

Die Reformbestrebungen auf dem Gebiet der deutschen Rechtschreibung geben dem Vf. Veranlassung das Verhältnis von gesprochenem Wort (Laut), Schrift (Buchstaben) und Vorstellung eingehend nach der geschichtlichen und praktischen Seite zu erörtern. S. 14: 'Die Lautveränderungen erfolgen durch eine langsam vorwärts schreitende, stufenweise Verschiebung, von der die Beteiligten gar nichts merken. Die Schreibung kann diese kontinuierliche Entwickelung nicht Schritt für Schritt mitmachen, sondern kann der vorangeeilten nur von Zeit zu Zeit durch einen gewaltsamen Ruck nachkommen.' 20: 'Noch ein wichtiges Moment ist hervorzuheben, wodurch die Gleichförmigkeit der Schreibung wesentlich gefördert wird, nämlich die Wirkung der Analogie. Es ist ein in der Sprachgeschichte sich immer wiederholender Vorgang, daß Lautverschiedenheiten, die sich zwischen nahe verwandten Formen gebildet haben, wieder ausgeglichen werden dadurch, daß der eine Teil sich nach der Analogie des andern umformt. Es gibt nun auch solche Ausgleichungen in der Schreibung, die von der Aussprache nicht mitgemacht werden . . . Tag, lag, neigten . . .

nach Analogie von Tages, liegen, neigen ... Es gibt aber eine Grenze, welche die Anwendung des Analogieprinzips nicht leicht überschreiten wird und nicht ohne großen Nachteil überschreiten kann ... Sie [die Wirkung der Analogie] gehört zu den Ursachen, wodurch die traditionelle Schreibweise bewahrt, die Anbequemung der Schrift an Veränderungen der Aussprache verhindert wird ... Wir haben also an der wohlthätigen Herrschaft dieses Analogieprinzipes in unsrer jetzigen Orthographie durchaus nicht zu rütteln.' 28: 'Weder das sog. historische noch das phonetische Prinzip kann uns die maßgebende Norm für die bestmögliche Einrichtung unsrer Orthographie geben.' Vf. befürwortet also 'im praktischen Interesse ... die Verselbständigung der Schrift gegenüber der gesprochenen Rede'; vgl. 12: 'Während ursprünglich die Buchstaben mit der Bedeutung der Wörter nur indirekt durch den Laut verknüpft sind, verknüpfen sich allmählich die Buchstabengruppen, das Schriftbild eines Wortes direkt mit der Bedeutung. Ohne solche Abkürzung des Verfahrens würde geläufiges Schreiben und Lesen garnicht möglich sein.' So mag es auf den ersten Blick scheinen. Doch wird man in der That durch Übung in phonetischem Schreiben und Lesen zu derselben Geläufigkeit gelangen, wie bei der traditionellen Weise. Für die praktischen Zwecke des Lebens wäre die phonetische Schreibung natürlich viel einfacher zu gestalten als für sprachw. Zwecke. In dem Maße wie die Sprechweise der Einzelnen der Gemeinspr. zustrebt, würde die phonetische Schreibung einer entsprechenden Gemeinschrift sich nähern. Solche phonetische Gemeinschrift würde die größere Verbreitung der Gemeinspr. und damit die Volkseinheit fördern. Das leichte Verständnis würde hier wie dort durch den Zusammenhang ermöglicht werden. Ich halte also weder die historische noch mit dem Vf. die verselbständigte Analogieschrift für das zu erstrebende Ideal, sondern die phonetische. Für letztere kämpfen in erster Reihe die englischen und nordamerikanischen, auch franz. Sprachforscher, welche die Nachteile entgegengesetzter Schreibung für ihre eigne Spr. aus bitterster Erfahrung kennen. Die Lautschrift muß ihrer ursprünglichen Bestimmung treu bleiben; als gehorsam auf Schritt und Tritt folgende Dienerin des Lauts wird sie sich nützlicher erweisen als wenn sie ungebührlich zurückbleibt, um mit einem andern einflußreichen Herrn bloß zu liebäugeln — mehr scheint ja auch Vf. von ihr nicht zu erwarten, wenn er oben von einer 'Grenze' nach dieser Seite spricht, welche sie 'nicht ohne großen Nachteil überschreiten kann' —. Sie kann eben nicht zweien Herren dienen. Was aber den Übergang von der überlieferten Schrift zu der phonetischen betrifft, so ist diese Reform behutsam und vorsichtig zu verwirklichen.

Paul H.: gutachten über die von der Halleschen revisionskommission herausg probebibel. Halle, Niemeyer, 1885. — 8°, 50.

Für die Neubearbeitung der d. Bibelübersetzung hatte man bestimmt den lutherischen Text zu Grunde zu legen und nur solche Änderungen vorzunehmen, welche durch die Rücksicht auf den Originaltext und auf die Verständlichkeit für die heutigen Leser geboten wären. Die Grundsätze für diese Änderungen sind noch von R. v. Raumer zusammengestellt worden. Auf Antrag von Zacher wurde in der deutsch-roman. Sektion der Philologenvers. zu Dessau eine Kommission zur Prüfung der von der Halleschen Revisionskommission herausg. Probebibel nach der sprachl. Seite gewählt und zwar: H. Paul (als Geschäftsführer), M. Rieger und E. Wülcker. Nach gethaner Arbeit 'stellte sich nun leider heraus, daß die Ansichten der drei Kommissionsmitglieder zu weit auseinander gingen, als daß es möglich gewesen wäre, aus ihnen ein gemeinschaftliches Gutachten herzustellen' (3). So sind denn die betr. Gutachten hier besonders veröffentlicht worden.

Bekanntlich hat in England die authorised version of the bible, über welche Storm engl. philologie I. 402 ff. zu vgl., jüngst eine ähnliche Krise durchgemacht.

Paul W.: der vokal a. — ein beitrag zur methodik des artikulationsunterrichts der taubstummen. — Strassburg, C. F. Schmidt, 1885. — 8°, 40. M. 0.80.

5: 'Für uns Taubstummenlehrer ist a zum Normalvokal geworden, ... der als Basis für die Artikulation der übrigen Vokale dienen muß. A steht so recht im Zentrum des Artikulationsunterrichts.' Die Frage ist nur die: wie Taubstumme das a sprechen zu lehren. Schwierig ist nicht die Einstellung des Mundes für a, sondern die Vereinigung von Nasenschluß und Stimme. Daher hätten praktische Taubstummenlehrer wie Arnold den Lautunterricht mit Konsonanten begonnen und Vf. empfiehlt im Anschluß daran Silbenunterricht zunächst nach Art des Lallens:

bababa . . ., mamama . . .; dann in geschlossenen einzelnen Silben mit Konsonanten als An- und Auslaut bam; ferner in 'offnen' Silben: ab, am — ba, ma; um endlich zum reinen einzelnen a zu gelangen. Vf. behandelt dann die verschiedenen Vokaleinsätze 17 ff. und die Stimmerzeugung 20 ff. Mit GUDE empfiehlt er 23 die Artikulationen, welche der Taubstumme mitbringt, als sichere Anknüpfungspunkte und Stoff für die weitern Übungen zu benutzen; nicht aber etwa alle Artikulationen auszusondern und für sich zu üben. 'Wozu aber auch eine solche künstliche Trennung machen, wenn die Natur schon Fertiges darbietet?!' Durch m, als dem leichtesten stimmhaften Laut (25), strebt Vf. nach der angedeuteten Methode von Lallübungen zur Auslösung von a zu gelangen. Dabei bleibt aber, wie mir scheint, die Übung der Artikulation des Nasenschlusses dem Zufall überlassen; jedenfalls sehe ich in des Vf. Darstellung keine planvolle Anleitung, das betr. charakteristische Muskelgefühl zum Bewußtsein des Taubstummen zu bringen; das Absehen und Tastgefühl können in diesem Fall natürlich nicht in Anwendung kommen und die Nachahmung nach dem Gehör, welche Vollsinnige über all diese Schwierigkeiten hinweghebt, ist ganz ausgeschlossen.

Alle Kunst ist im Unterricht darauf zu verwenden, wo möglich nur bedeutsame Laute, Silben und Wörter bei solchen Übungen zu verwenden und mit den entsprechenden Vorstellungen durch die Anschauung zu verknüpfen, wobei natürlich die ersten Ausdrücke der Kinderspr. zunächst in Frage kommen. Vgl. I. Z. II. 157—8.

PAULI K.: ALTITALISCHE FORSCHUNGEN I. DIE INSCHRIFTEN NORDETRUSKISCHEN ALPHABETS. MIT 7 LITHOGR. TAF. — LEIPZIG, BARTH, 1885. — 8°, VIII, 131. M. 9.

In seiner grundlegenden Abh. über DIE NORDETRUSKISCHEN ALPHABETE (MITTEIL. D. ANTIQU. GES. IN ZÜRICH VII, 1853) unterschied MOMMSEN auf Grund des damals vorliegenden inschriftlichen Materials (38 Nummern) 8 Spielarten der betr. Alphabete, die er zu 3 Gruppen zusammenfaßte: das West-, das transalpinische und das Ostalphabet; auf eine Untersuchung der Sprache der betr. Inschriften einzugehen hielt er damals noch nicht für zeitgemäß.

Seitdem hat sich das Material bedeutend vermehrt. Es wird von P. in vorliegender Schrift S. 4—36 in geographischer Ordnung besprochen und auf den Tafeln in 99 Nummern abgebildet; darunter einiges noch unveröffentlichte. Hier sind die TEDESCHIschen Zeichnungen der Bronzetafeln und Griffel von ESTE N. 53—71 hervorzuheben, durch welche nach dem Vf. die richtige Lesung eines großen Teils der Inschriften erst ermöglicht worden. P. unterscheidet seinerseits vier Alphabete, die von ESTE (48), BOZEN (54), SONDRIO (55), LUGANO (56). Es ergibt sich dem Vf., 'daß die Alphabete von BOZEN und LUGANO unmittelbar mit dem gemein etruskischen in engem Zusammenhang stehen' (60). 'Es sind diese beiden Alphabete daher mit vollem Rechte als nordetr. zu bezeichnen, das von BOZEN als die östl., das von LUGANO als die westl. Spielart desselben. Der Ursprung des etr. Alph. ist, wie ich meine, im Süden zu suchen. Da es als ein Tochteralph. des Alph. der chalkidischen Kolonien nachgewiesen ist (KIRCHHOFF [3] 107) . . . Völlig anders nun liegen die Verhältnisse bei den Alph. von SONDRIO und ESTE . . .' Diese 2. Gruppe des Vf. 'steht nun allen übrigen ital. Alph. völlig fremdartig gegenüber . . . Ebensowenig aber findet sich unter den uns bis jetzt bekannten griech. Alph. eines, welches man als Mutteralph. unsrer Gruppe ansehen könnte . . . Der Name nordetr. . . . paßt nach dem vorstehenden nicht mehr für die soeben behandelten Alph. . . . Als Gesamtname für sie möchte vielleicht die Bezeichnung "adriatische" am passendsten sein, da sowohl ihr mutmaßlicher Ausgangspunkt als auch ihr Hauptverbreitungsgebiet an der Küste des adriatischen Meeres liegt' (62—68).

Was die Sprache betrifft, so bemerkt Vf. 69: 'daß eine vollständige Entzifferung oder besser Deutung der fraglichen Inschriften auch jetzt noch nicht möglich scheint (so wenig, wie sie es schon bei den etruskischen ist) und daher auch von mir hier nicht beabsichtigt sein kann; wohl aber schien mir die Möglichkeit vorzuliegen, eine Reihe einzelner sprachl. Beobachtungen, zumeist grammatischer Natur, aufzustellen und darauf hin eine sprachl. Klassifikation der Inschriften zu versuchen.' Das Ergebnis dieser Untersuchungen des Vf. ist, daß die Spr. teils keltisch (95), teils etruskisch (109) sei und die des ESTEalph. dem Messapischen (118) verwandt sei und damit dem illyrischen Sprachstamm (119) zugehöre.

123 ff. sucht Vf. die Zeit zu bestimmen, welcher die Inschriften angehören; es ergibt sich ihm das 2. und 3. Jh. v. CHR. Am Schluß 130 entwirft er ein ethnographisches Bild für diese

Zeit und das betr. Gebiet nach den Inschriften. Man vgl. Pauli: eine vorgriech. inschr. von Lemnos, 1886. Letztgen. Arbeit soll in der nächsten Bibliogr. der i. z. zur Besprechung kommen. Vf. trägt darin u. a. seine Ansichten über Herkunft und Wanderung der Etrusker vor.

In 2 weitern Bden. der altit. forsch. gedenkt Vf. nach Vorwort S. vi sich mit den Galliern und Venetern näher zu befassen.

Perthes H.: zur reform des lat. unterrichts auf gymn. und realsch. — I. 2. a. 8°, 24 S. 60 Pf. II. 3. a. 31 S. 60 Pf. — Berlin, Weidmann, 1885.

Die neueste Litteratur zur Reform des fremdsprachl. Unterrichts hat sich leider zumeist in dem Grade verflacht als sie sich ausgedehnt. Von Eignem ist wenig hinzugekommen und geschöpft hat man nicht einmal aus erster, sondern aus zweiter oder ich weiß nicht wievielter Hand; das mag ja bequem sein, verrät aber wenig Sinn für die Entwickelungsgeschichte und überhaupt die wissenschaftliche Seite der Frage. Die i. z. hat u. a. auch die Aufgabe die Geschichte ihrer Wissenschaft möglichst in allen im Programm vorgesehenen Teilen zu pflegen und deshalb benutze ich gern die Veranlassung einer neuen Auflage der vorliegenden Artikel des um die Geschichte des Sprachunterrichts verdienten Vf. († 1883), um die Aufmerksamkeit der Leser auf seine eigenartigen Reformvorschläge zurückzulenken (vgl. i. z. II. 142 u. sonst).

Der I. Artikel ist zuerst in der ztschr. f. d. gymnasialw. xxvii, 1873 erschienen. Der Gesamtplan des Vf. umfaßte: 1. lat. Wortkunde im Anschluß an die Lektüre, 2. lat. Lesebücher, 3. Darlegung seiner Prinzipien. Von letztern kommen im I. Artikel folgende zur Darstellung: daß die Worte und Wortverbindungen als lebendige Glieder des Satzorganismus erfaßt werden sollen, wie er sich der unmittelbaren Anschauung des Knaben bei der Lektüre bietet (I. 5); ferner 'daß das den Schülern durch die Lektüre bekanntgewordene in mannigfach gruppierender Weise im Anschluß an das aus der Lektüre neuzuerlernende wieder vorgeführt wird' (I. 7). Diese gruppierende Repetitionsmethode biete folgende Vorteile 1. 'Das Erlernen des Neuen wird wesentlich erleichtert . . . 2. Das bereits gelernte wird in einer alles Mechanische und Langweilige vermeidenden Weise wieder und immer wieder repetiert . . . 3. Es wird von der ersten Unterrichtsstufe an die Induktion geübt' (I. 8—9). I. 13 wird die Aneignung des Sprachgefühls als ein wesentliches Erfordernis der Sprachbildung betont.

Der II. Artikel geht von der Frage nach der zweckmäßigsten Art der ersten Wörtererlernung aus. 'Beim Vokabellernen ist nicht von der einzelnen Vokabel, sondern vom Satz auszugehen' (II. 10). Den Grundsatz: 'daß die Erlernung der Vokabeln erleichtert werde, wenn eine lebendige und klare Vorstellung der bezeichneten Gegenstände sie begleite' veranschaulicht Vf. II. 11 ff. durch ein mathematisches Bild (vgl. i. z. II. 312). Für den ersten Kursus seiner Wortkunde hat er folgende 5 Gesichtspunkte berücksichtigt: '1. Beschränkung des Memorierstoffs auf die Primitiva und die grammatisch wichtigen Derivata; 2. Angabe der in den Lesestücken enthaltenen Derivata zu jedesmaliger beiläufiger Kenntnisnahme und daraus allmählich erwachsender unbewußter Aneignung; 3. grammatische Gruppierung sowohl der Primitiva als der Derivata; 4. unmittelbare Anlehnung der Vokabeln an die einzelnen Abschnitte der Lektüre; 5. stetige etymologisch gruppierende Repetition des in vorangegangen Lesepensen vorgekommenen.' S. 22 ff. handelt Vf. eingehender von der das bewußte Lernen begleitenden unbewußten Aneignung, dieser bisher im Unterricht zu wenig beachteten und z. T. ganz unbeachtet gebliebenen Seelenkraft.

Die 2. A. der Artikel III und IV gedenke ich in der Bibliogr. von 1886 zu besprechen.

Prosch F.: die grammatik als gegenstand des deutschen und philosophisch-propädeutischen unterrichts. — Wien, Hölder, 1885. — 8°, 70.

Die Schrift soll zugleich ein Kommentar zu einzelnen Punkten der neuen österr. Instruktionen für den Gymnasialunterr. im Deutschen und in der philos. Propädeutik sein. Nach dieser neuen Instruktion ist eine 'Steigerung des lebendigen Sprachgefühls' dadurch zu erzielen, daß 'der Unterr. die lebendigen Kräfte der Sprachbildung und deren Gesetze zum Bewußtsein bringt.' An den Unterricht in der Mutterspr. soll sich in der 7. Klasse die Logik und in der 8. die Psychologie anschließen. Die erstere hat Vf. sich bemüht 'im Geiste der neuern Logik. d. i. der erkenntnistheoretischen Wissenschaft, zu lehren' (vgl. Wundt, i. z. II. 380). Vf. behandelt nun zunächst den Stoff der 5. und 6. Klasse: 1. Lautlehre und Wortbildung, 2. Genealogie der germ. Sprr. und

Prinzipien der Sprachbildung; ferner: 3. Grammatik und Logik, Sprechen und Denken. Er strebt dabei eine gewisse Vollständigkeit an, was ihn natürlich über das der Schule gesetzte Ziel hinausführt. Vgl. SEEMÜLLER I. Z. III. 377.

RADLOFF W.: DIE SPRR. DER NÖRDLICHEN TÜRKISCHEN STÄMME I. ABT.: PROBEN DER VOLKSLITTERATUR V. TEIL: DER DIALEKT DER KARA-KIRGISEN. — TEXT 8°, XXVI, 599. UEBERSETZUNG 8°, XXVIII, 603. — ST. PETERSBURG, K. K. AKAD. D. WISS., 1885.

Unser verehrter Mitarbeiter, dessen PHONETIK DER NÖRDL. TÜRKSPRR. ich I. Z. I. 481 ff. besprochen, bereichert hier die Litteratur dieses Sprachgebiets mit einer Fortsetzung seiner PROBEN DER VOLKSLITTERATUR. Die vorliegenden Texte hat er in den Jahren 1862 und 1869 bei den schwarzen Kirgisen gesammelt, welche die nördlichen Ausläufe des Thian-schan am Flusse Tekes bewohnen. Die lautlichen Eigentümlichkeiten des Karakirgisischen hat Vf. in der gen. PHONET. behandelt. Die gegebenen Texte sind fast ausschließlich epische Gesänge, welche zeigen, daß die Volkspoesie des K.-K. sich in der 'Periode des Epik' befindet, in der die Griechen standen, 'als die epischen Poesien des trojanischen Sagenkreises noch als unaufgezeichnete, echte Volkspoesie im Munde des Volkes lebten.' In dem Vorwort schildert Vf. die Redegewandtheit der K.-K. und die natürliche Rhythmik ihrer Spr. Die gebundene Rede werde als höchste Kunst betrachtet. Die Kunst des Improvisierens sei verbreitet. Es bestehe eine Sängerkaste, welche aus dem Singen bei größern Versammlungen ein Gewerbe mache. Der Volksgeist der K.-K. habe die Gesamtmasse ihrer epischen Volkslieder zu einer Art von Ganzem zusammengefügt. Der Mittelpunkt dieser Volksdichtung sei der ideale Fürst der Moslim, MANAS, den die meisten Proben betreffen (1—371 der Übers.). Ihm gegenüber der Heidenfürst JOLOI (372—529). Ferner TÖTSCHTÜK (530—593) u. aa. Die Proben hat Vf. nach dem Diktat von eingebornen Sängern niedergeschrieben, wie er sagt, nicht ohne Schwierigkeiten. Die Sänger verfügen über eine Anzahl fertiger Bildteile, welche sie je nach Umständen augenblicklich zu verändern und zusammenzufügen verstehen. Vf. vgl. die karakirgisische mit der griech. Epik und mit dem von LÖNNROT gesammelten finnischen Epos KALEWALA (s. STEINTHAL in seiner Ztschr. V. 41 und POTT I. Z. SUPPL. I. 20) und geht dann auf die epische Frage im allgemeinen näher ein.

Außer den epischen Proben gibt Vf. noch ein paar Lieder (594—603).

REINISCH L.: DIE BILIN-SPR. I. TEXTE. — LEIPZIG, TH. GRIEBEN, 1883. — Kl. 8°, VIII, 322. M. 10.

— DIE QUARA-SPR. IN ABESSINIEN I. 8°, 120 S.; II. TEXTPROBEN 152 S. — K. K. A. D. WISS. CVIII. 655—772; CIX. 3—152. — WIEN, GEROLD, 1885.

— DIE 'AFAR-SPR. I. 112 S. K. K. AK. D. WISS. CXI. 5—112. — WIEN, GEROLD, 1885.

Die hier behandelten Sprr. gehören zur äthiopischen Gruppe der hamitischen Sprr. (vgl. FRIEDR. MÜLLER, ETHNOGR. [2] 501, GRUNDR. III. II. 228. I. Z. III. 348 f.; POTT, I. Z. III. 255); LEPSIUS bezeichnet die Gruppe als kuschitische Sprr. (I. Z. III. 258 und 273). Zu ihnen gehört auch die von ALMKVIST beschriebene Bischari-Spr. (I. Z. III. 259, 300). Den Stoff hat R. auf seinen Reisen in Äthiopien 1875—76 und 1879—80 gesammelt.

Über die BILIN-SPR. hat Vf. eine Skizze bereits 1882 AK. D. WISS. XCIX veröffentlicht. Die vorliegenden mit Unterstützung der Ak. herausgegebenen Texte enthalten: I. geschichtliche Überlieferungen der Bogos, II. Sagen, Märchen und Anekdoten, III. Tierfabeln, IV. Trinklieder, V. biblische Legenden. Ein Wörterbuch und eine vollständige Grammatik werden in Aussicht gestellt. Ich hoffe also über des Vf. Bearbeitung der Bilin-Spr. noch ausführlicher berichten zu können.

In dem I. Heft über die QUARA-SPR., worüber Vorarbeiten von M. FLAD und J. HALÉVY namhaft gemacht werden, sind die Laut- und Formenlehre unter Vgl. der verwandten Bilin- und Chamir-Spr. behandelt (über letztere vgl. des Vf. Abh. AK. D. WISS. CV. 573—697 und CVI. 317—450). Das II. Heft enthält Textproben: Kap. XXVII der GENESIS, Kap. I des Buches RUTH, Kap. II des EV. JOH., Gespräche und Redensarten in der Quara-Spr. (in äthiopischen Schriftzeichen) mit gegen-

überstehender amharischer Übersetzung, das Numerale in Quara (S. 3—17). Es folgt ein quarisch-deutsches Wörterbuch S. 18—152.

Das vorliegende I. Heft über die ʿafar-spr. bringt Texte mannigfachen Inhalts, Diktate des blinden Königs der Buru-ʿAfar, Bilal-Nugus, welcher zum Vf. während des Aufenthalts des letztern in Massaua gekommen. Beigegeben sind: den Texten gegenüber eine Übersetzung ins Saho von des Vf. Saho-Dolmetsch Abdallah-Dasamoyta, am Fuße eine deutsche Übersetzung.

Riegel H.: der allgemeine deutsche sprachverein. — Heilbronn, Henninger, 1885. — 8°, 56. M. 1.

ʿAls Ergänzung seiner Schrift: ein hauptstück von unsrer mutterspr. mahnruf an alle national gesinnten deutschenʾ, welche ich i. z. I. 484 besprochen. Vf. berichtet S. 5 ff. über die Erfolge der letzten 2 Jahre in dem Kampf gegen das Übel der Fremdwörter: über nicht-öffentliche und öffentliche Zustimmungen, über Schriften zur Frage von Saalfeld (vgl. i. z. II. 360 f.), Scheffler, Teweles (i. z. II. 370), Sanders, Dunger (i. z. II. 305) u. aa., über die wohlwollende Haltung von Regierungen, Behörden, Versammlungen u. s. w.

Der Stand des Übels wird 23 ff. durch Belege beleuchtet, welche dem Vf. in jüngster Zeit entgegengetreten sind, im gesellschaftlichen Leben, bei Schriftstellern, in Zeitungen, bei Männern der Wissenschaft, im Handel und Gewerbe, in der Schule. Hier wird namentlich die große Anzahl von Fremdwörtern und ihre Schreibung in dem amtlichen wörterverzeichnis für die deutsche rechtschr. gerügt (vgl. Wilmanns i. z. III. 392).

Darauf kommt der Hauptgegenstand: der Sprachverein, welcher nicht bloß die Fremdwörter zu bekämpfen, sondern auch andre Fragen der Spr. zu berücksichtigen habe, wie: Pflege des deutschen Sprachunterrichts, der deutschenAusspr., Rechtschreibung u. aa. 39 wird dann ein Entwurf zu den Satzungen eines allgemeinen deutschen Sprachvereins veröffentlicht.

Endlich spricht sich Vf. 44 ff. über die Art und den Umfang des Vorgehens gegen die Fremdwörter aus. Wenn man an das Leiden ʿin kluger und maßvoller Weise die heilende und bessernde Hand legt, wird man von Stufe zu Stufe vorschreiten.ʾ Grundsatz sei: ʿKein Fremdwort für das, was deutsch gut ausgedrückt werden kann.ʾ

Ich darf als bekannt voraussetzen, daß der hier geplante allgemeine deutsche Sprachverein mit einer größern Zahl von Zweigvereinen seitdem verwirklicht worden und seine besondere Ztschr. hat, welche vom Vf. herausgegeben wird.

Rockwell J. E.: the teaching, practice, and literature of shorthand. — circul. of inform. of the bur. of educ. no. 2. — 1884. 2. ed. Washington, 1885.

Shorthand Systems: Vf. gedenkt zuerst der Notae des M. T. Tiro, des Freundes von Cicero. Vor demselben wäre nun das neuerdings aufgefundene griech. Kurzschriftsystem zu erwähnen, über welches ich i. z. II. 314 und III. 347 berichtet. Vf. bespricht dann kurz die Systeme von T. Bright (1588), P. Bales (1590) . . . J. Willis (1602). From this period to the present day . . . the history of shorthand is little more than the repetition of the titles of the various systems that have appeared [I. Pitman]. Es folgt nun: Chronological list of English and American authors and anonymous works. Shorthand in foreign countries. Shorthand in the United States: Statistics of instruction during 1882; institutions, etc., into which shorthand was introduced during 1883; stenographers in courts; societies; magazines. Bibliography of shorthand works in the English language, alphabetisch geordnet und reichhaltig S. 61—158, mit Nachträgen in der 2. A. bis S. 182. Am Schluß eine wertvolle vgl. Tafel der wichtigern stenographischen Alphabete.

Scherer W.: Jakob Grimm. 2. verbess. a. — Berlin, Weidmann, 1885. — Kl. 8°, viii, 361. M. 5.

Die 1. A. erschien in den preuss. jahrb. xiv—xvi und in besonderm Abdruck bei Reimer 1865; sie wurde von Steinthal in seiner Ztschr. 247—252 besprochen und in jener Anzeige von Sch. gerühmt: ʿer hat für J. Grimms Größe Auge und Herz.ʾ St. hat das Buch mehr vom Standpunkt der Völkerpsychologie betrachtet. Meine Aufgabe ist hier, die sprachwissenschaftliche Seite an der 2. verbesserten A. hervorzuheben. Damit geschieht aber dem Werke auch nicht

volles Genüge. J. GRIMM war deutscher Philologe im weitern Sinne des Worts und als solchen hat ihn SCHERER allseitig dargestellt mit dem Verständnis des Forschers, der selbständig die verschiedenen Teile der deutschen Philologie in hervorragender Weise bearbeitet hat (vgl. MARTINS Nachruf I. Z. III. 217 ff.). Das bekundet schon die Inhaltsangabe der Kapitel: 1. Heimat. 2. Die Anfänge der altdeutschen Studien. 3. Romantik. 4. Sagen und Märchen. 5. Ansichten der Poesie. 6. Die deutsche Grammatik. 7. Mitarbeiter. 8. Der Ausbau der Grammatik. 9. GÖTTINGEN und BERLIN. 10. Die Rechtsaltertümer. 11. Die Mythologie. 12. Reinhart Fuchs. 13. Geschichte der deutschen Spr. 14. Das deutsche Wörterbuch. 15. Alter und Tod. In jedem Gebiet, auf welchem J. GRIMM schöpferisch thätig gewesen, gibt der Vf. einen Überblick über die Vorarbeiten bis zu dem Zeitpunkt, wo GRIMMS Arbeit einsetzte; auf diese Weise wird das allgemeinere Interesse wesentlich erhöht und durch gewandte Form und Wärme der Darstellung wach gehalten.

Den Sprachforscher interessieren namentlich: das 6. Kap. (J. GRIMMS Wendung zur Grammatik. Die Vorgänger: RADLOF, WOLKE, Sprachgesellschaften, W. v. HUMBOLDT. Der I. Bd. der DEUTSCHEN GRAMMATIK von 1819); das 8. Kap. (der I. Bd. der D. GR. von 1822: die Lautlehre; Umlaut, Brechung, Ablaut; Lautverschiebung. Lautgesetze als Voraussetzung der wissenschaftlichen Etymologie. Fremde Sprr. Der II. Bd. der GR.; der III.; der IV. Bd. Zur Kritik. Wirkung); das 13. Kap. (Ethnographie und Spr. Vgl. Sprachstudien — Kultur und Spr.; Grammatisches —. Wirkung. Geten und Goten); das 14. Kap. (Grundzüge des Planes des D. WÖRTERBUCHS, 1838. Praktischer Zweck. Vorgänger: J. G. ECKHART, NIKOLAI. Charakteristik und Kritik. J. GRIMMS Orthographie. Sein Verhältnis zur Sprachgesetzgebung. Das Wörterbuch und seine Fortsetzer. J. GRIMMS eigne Spr.).

Es sei mir verstattet ein paar Proben herauszuheben, auch aus den Teilen von vorwiegend philologischem Belang. 153: 'Unter den Händen der Brüder GRIMM ist die Philologie national und populär geworden: sie ward aber zugleich ein Vorbild für die Erforschung aller Völker der Erde und fur eine vgl. Betrachtung alles geistigen Lebens der Menschheit, von welcher die geschriebene Litteratur nur ein kleiner Ausschnitt ist.'

157: "Die Regel unsrer Grammatiker ist entweder aus der langen Gewohnheit gezogen (und dann meistens gut) oder willkülich gefunden (und dann meistens schlecht): die wahre, rechte könnte erst aus einer reiflichen, historischen Ergründung unsrer Spr. hervorspringen und würde vielseitig und lebendig lauten." 171: J. GR. 'betont ausdrücklich seinen Gegensatz gegen alle philosophische . . . und gegen alle kritische d. h. praktische und gesetzgebende Grammatik. J. GRIMMS D. GR. war . . . eine Geschichte der germanischen Sprr. Und weil sie die Aufgabe einer vgl. Gr. so ausgezeichnet löste, so war sie ein Grundwerk der historischen und vgl. Methode überhaupt.'

Nachdem Vf. von GRIMMS Lautlehre 196—206 eingehender gehandelt, fährt er wörtlich fort: '**Lautgesetz**! Das war das Geheimnis. In dies eine Wort faßt sich J. GRIMMS denkwürdigste Entdeckung zusammen. Es gibt Lautgesetze; wir müssen sie finden; wir dürfen keine Wörter verschiedener Sprr. oder verschiedener Sprachepochen miteinander vgl. d. h. voneinander oder von einer zu Grunde liegenden Urform ableiten, wenn nicht die Unterschiede ihrer Laute sich auf ein Lautgesetz zurückführen lassen. Lautgesetze sind keine Naturgesetze. Aber die wissenschaftliche Wortableitung und Worterklärung darf so wenig gegen die Lautgesetze verstoßen, wie die Erklärung einer Naturerscheinung gegen die Naturgesetze. Nur durch die methodische Erforschung und Anwendung der Lautgesetze gibt es eine wissenschaftliche Etymologie. Nur durch wissenschaftliche Etymologie gibt es eine wahre vgl. Gr., eine Erkenntnis der Völkerverwandtschaften . . . Die wissenschaftliche Etymologie ist . . . ein verbessertes Fernrohr durch die Riesenzeiträume der Urgeschichte. Und J. GRIMM hat zu dem Bau der wissenschaftl. Etym. den Grundstein gelegt.'

Auch die Schattenseiten werden bei J. GR. keineswegs verschwiegen: 317: 'J. GR. stellte schon 1819 in seiner Vorr. zur Gr. den berühmten, oft angeführten und oft mißbrauchten Satz auf: "Jeder Deutsche. der sein Deutsch schlecht und recht weiß, d. h. ungelehrt, darf sich nach dem treffenden Ausdruck eines Franzosen: eine selbsteigne lebendige Grammatik nennen und kühnlich alle Sprachmeisterregeln fahren lassen". Der Franzose war CHARLES DE VILLERS . . . J. GRIMM vergaß, daß unser Schriftdeutsch eine künstliche Spr. ist, die notwendig von Millionen Deutschen in der Schule aus dem Buche gelernt werden muß . . . Wieder [wie bei der Orthographie] würde ihn die Konsequenz seiner Prinzipien zu einer Aktion gegen die deutsche Einheit, gegen die deutsche Spracheinheit, gezwungen haben.' S. I. Z. II. 163 f. und 362.

Nachdem Vf. 326 die vgl. sprachw. Methode mit der ältern vgl. naturw. Methode in direkte Beziehung gestellt, bemerkt er weiter 328: 'Vergleichung kann nicht ohne Kritik gedeihen. Durch Mangel an Kritik ist J. Gr. im REINHART FUCHS und in der GESCHICHTE D. D. SPR. zu unhaltbaren Kombinationen geführt worden. Und kritische Durcharbeitung, kritische Prüfung und vielleicht Umschmelzung verlangen alle seine Schriften. Doch wessen Schriften verlangen sie nicht?'

Schilling F.: PRINCIPLES AND RULES OF ACCENT IN THE ENGLISH LANGUAGE CHIEFLY IN MODERN ENGLISH. — PROGR. D. RITTER-AKAD. ZU Liegnitz 1885. — 4°, 30.

Im Eingange kritisiert Vf. die Behandlung des 'Accents' u. a. in Kochs HISTOR. GRAMMATIK. An Stelle dieser Kritik wäre eine Einleitung über das Wesen des englischen 'Accents' auf Grund der neuern Phonetik und unter Berücksichtigung von Werken wie Ellis, EARLY ENGL. PRONUNC. seinen Lesern wohl willkommener gewesen. Vf. behandelt dann seinen Stoff nach folgender Anordnung.

A) Words of Teutonic origin.
  I. Simple words.
  II. Compound words.
B) Foreign words: Celtic, Latin, Danish, French, Greek etc.
  I. Foreign accent.
  II. Foreign words which have undergone English influence.
    Simple words: the rhythmical, the etymological principle, the principle of distinction.
    Foreign words compounded with foreign or with national words.

Schmeller s. Nicklas.

Schmidt Alex.: Shakespeare-lexicon. A COMPLETE DICTIONARY OF ALL THE ENGLISH WORDS, PHRASES AND CONSTRUCTIONS IN THE WORKS OF THE POET. 2 VOLL. 2 ED. — Berlin, G. Reimer; London Williams & Norgate. — LEX. 8°, X, 1451. M. 24.

Es gibt wenige Schriftsteller, für deren Werke ein besonderes Wörterbuch so notwendig ist, wie für Shakespeares; es sind wenige solche Sonderwörterbücher mit gleicher Sachkenntnis und Gründlichkeit verfaßt wie das vorliegende. Die frühern Wörterbücher zu Shakespeare waren, wie z. B. das von Dyce, glossaries 'of uncommon words, . . . of passages which contain an obscure or doubtful sense, of proverbial expressions, of cant phrases, . . . and of numerous allusions with which only archaeologists and antiquaries are supposed to be familiar.' Über sein Sh.-lex. sagt Vf. in der Vorrede zur 1. A.: The present work, as differing from the existing Shakespearian glossaries . . . is to contain his [Shakespeares] whole vocabulary and subject the sense and use of every word of it to a careful examination . . . it seemed convenient . . . to consider as genuine all that has been commonly printed together as Shakespeare's, namely the thirty six plays of the first and second Folios, together with Pericles, and the so called Poems . . . The example and reasons of the Cambridge editors have been decisive for adopting the modern orthography . . . The derivation of words has been neglected on purpose, except where there was no other means of finding out their meaning. Accordingly, in arranging the different significations of one and the same word, a natural and rational rather than an historical order has been observed, as it always seemed the safest way to study and explain the language of Sh. by itself, calling in no other help as long as it could be done without . . . Obscurities not originating in the peculiar use of words, but in the poet's train of thought, have been considered as quite out of the question and entirely left to the commentators . . . Planned it [the Sh.-lex.] was with a view to make the poet better understood than before; to lay a firmer foundation for the criticism of his text; — to furnish reliable materials for English lexicography . . . ; — to set right, although only one, yet certainly the most prominent landmark in the history of the English language . . . To make the poet his own interpreter, by discarding all preconceived opinions and subordinating all external means of information to those offered by himself, was throughout the leading principle of the work.

Indem Vf. sich streng an die selbst gesteckten Schranken hielt, war es ihm möglich die Arbeit

bis ins kleinste mit jener Sorgfalt durchzuführen, welche die allgemeinste Anerkennung gefunden hat. Nicht bloß für die Kritiker und Erklärer SHs., sondern auch für die engl. Lexikographen überhaupt ist das Werk eine zuverlässige Fundgrube geworden (vgl. z. B. SKEAT, ETYMOL. DICT. 2. ed. p. IX) und wird sich als solche gewiß noch lange erhalten. Ein Anhang enthält: I. Grammatical observations (vgl. ABBOTTS SHAKESPEARIAN GRAMMAR), II. Provincialisms, III. Words and sentences taken from foreign languages, IV. List of words forming the latter part in composition.

Da das Werk stereotypiert worden ist, so ist der Umfang der Änderungen für die neue Aufl. ein beschränkter gewesen. Doch ist im einzelnen so weit gebessert worden, that the correctness of the quotations will be found all but absolute, und dies ist ja der Hauptvorzug des SH.-LEX. Wer sich über Herkommen und Geschichte der Wörter SHs. unterrichten will, wird ED. MÜLLERS und SKEATs etymologische Wörterbücher (vgl. I. Z. III. 382) und besser noch das NEW ENGLISH DICT. ON HISTORICAL PRINCIPLES (vgl. I. Z. II. 343 ff.), so weit es fertig ist, zu Hilfe nehmen.

SCHMIDT EM.: ÜBER ALT- UND NEUÄGYPTISCHE SCHÄDEL. — BEITRAG ZU UNSERN ANSCHAUUNGEN ÜBER DIE VERÄNDERLICHKEIT UND KONSTANZ DER SCHÄDELFORMEN. — LEIPZ. HABILITATIONSSCHR. 1885. — 8°, 64.

Vf. geht von der Frage nach dem einheitlichen oder mehrheitlichen Ursprung des Menschen aus. Zwischen den Mono- und Polygenisten habe DARWINS Lehre vermittelt: 'Vererbung und Erhaltung der alten Form und dabei zugleich Abänderung und Entstehung neuer Formen unter dem Einfluß veränderter Lebensbedingungen und der natürlichen Zuchtwahl, das war der Grundgedanke, das Fundament einer neuen, größern Weltanschauung' (4). 'Aber ganz ausgeglichen sind die Gegensätze doch noch nicht; noch weit gehen die Meinungen darüber auseinander, wie weit speziell beim Menschen die Veränderlichkeit, wie weit das Beharren der Form überwiegt' (5). 7: 'Wie weit gilt für den Schädel das Gesetz der Formerhaltung durch Vererbung, und wie weit findet bei ihm unter dem Einfluß äußerer Bedingungen Formveränderung statt?' Indem nun Vf. von dem Gedanken ausgegangen, daß es u. a. zur Beantwortung der letzten Frage beitragen könne, aus derselben Gegend Schädel zu untersuchen, die sehr weit von einander getrennten Zeiträumen angehören, hat er vgl. Studien an alt- und neuägyptischen Schädeln angestellt, welche er teils selbst an Ort und Stelle gesammelt, teils anderseits erworben. Die Ergebnisse sind: An modernen äg. Schädeln unterscheidet er eine rein äg. Form, eine äg.-nubische Mischform, eine rein nubische Form, eine rein brachycephale Form; die letztere sei fremd in Afrika, sie sei auf Westasien als ihre Urheimat zurückzuführen. Die Vgl. der Schädel aus neuer mit denen aus alter äg. Zeit ergibt für die Größe der Kapazität, daß das äg. Gehirn kleiner geworden ist (45) und für die Form eine geringe Zunahme des nubischen Elements. 'Daneben bestehen aber die reinen Typen unverändert fort' (47). Daraus wird dann 48 der Schluß gezogen: 'daß in diesem einen Fall in Ägypten die Energie der Vererbung das Übergewicht hatte über die Energie äußerer Einflüsse.'

SCHMIDT K. ED.: PARALLEL-HOMER ODER INDEX ALLER HOMERISCHEN ITERATI IN LEXIKALISCHER ORDNUNG. — GÖTTINGEN, VANDENHOECK & RUPRECHT, 1885. — 8°, VIII, 250. M. 6.

'Wie unendlich oft HOMER sich wiederholt, weiß jeder Homeriker, welchen Umfang die Wiederholungen aber erreichen, hat meines Wissens noch niemand berechnet' (VIII). Es beträgt nun nach dem Vf. die Zahl fast genau ein Drittel sämtlicher HOMERverse. Dieses Verhältnis ist überraschend und erinnert mich an die Bemerkung von RADLOFF, daß die karakirgisischen Volkssänger über eine Zahl fertiger Bildteilchen verfügen, die sie je nach Umständen zu verändern und zusammenzufügen verstehen (I. Z. III. 365). Die langwierige und mühevolle Arbeit des Vf. wird gewiß in erster Reihe der besondern philologischen Kritik zu gute kommen; vielleicht erweist sie sich auch in weiterm Sinne für die Lösung der epischen Frage förderlich.

SCHRÖER M. M. ARN.: SUPPLEMENT ZUR ENGL. SCHULGRAMMATIK. — EINLEITUNG UND PARADIGMEN ZUR LEHRE VON DER AUSSPRACHE UND WORTBILDUNG. — WIEN, HÖLDER, 1885. — 8°, VI, 34.

Obgleich Vf. mit vorliegendem SUPPL. 'weder wissenschaftlich, noch pädagogisch-didaktisch Neues' geboten haben will (S. III), glaube ich doch dasselbe hier erwähnen zu müssen. Ich teile

die Ansicht des Vf., daß die Mehrzahl der eingebürgerten engl. Grammatiken einer Ergänzung bedürftig sind. Freilich was die Aussprache betrifft, so könnten alle einleitenden oder ergänzenden Bemerkungen hierüber der Schulgrammatik erspart bleiben, vorausgesetzt, daß der Lehrer die nötigen Kenntnisse in der allgemeinen und in der betr. besondern Phonetik besitzt und behutsamerweise in seinem Unterricht verwertet. Vf. legt seiner Darstellung der Aussprache, in welcher die Vokale mit Recht in den Vordergrund treten, das Bellsche Schema zu Grunde, zu welchem ich bereits I. Z. I. 156 ff. Stellung genommen. Auch über die Art, in welcher Vf. die Erzeugung der engl. Vokale nach jenem Schema physiologisch zu veranschaulichen versucht, habe ich schon I. Z. II. 169 eine Bemerkung veröffentlicht. Vf. meint, 'daß Physiologen ihre Hilfe dem engl. System noch nicht genügend geliehen haben' (S. IV). Es ist eine beachtenswerte Thatsache, daß bis jetzt, so viel ich weiß, überhaupt kein Physiologe sich als Anhänger jenes Systems bekannt hat und es würde überraschend sein, wenn zukünftig sich ein solcher dafür bekennen sollte, nachdem Bell selbst in seinen essays and postscripts on elocution, 1886, sein Schema aufgegeben zu haben scheint, um die Vokale in einem Winkel anzuordnen, mit der Spitze a unten, dem a . . . u-Schenkel links und dem a . . . i-Schenkel rechts (vgl. engl. stud. x. 372 und I. Z. II. 167, 375). Ein paar Bemerkungen im einzelnen seien mir noch gestattet. Zu S. 2 § 2: Beim gewöhnlichen Atmen nimmt der Luftstrom seinen Weg im allgemeinen durch die Nase, nicht durch den Mund. Zu S. 4 § 7: Bei den engl. stimmlosen Lauten haben wir es nicht mit einem 'Hauch' zu thun. Die 'gehauchten' Laute werden bei verengter Glottis erzeugt, während die engl. stimmlosen, wie auch Vf. S. 4 1. Z. anzuerkennen scheint, bei offner Stimmritze hervorgebracht werden. Zu der Veranschaulichung der einzelnen engl. Laute bitte ich Kingsleys Abhandlung I. Z. III. 225 ff. zu vgl., welche mich weiterer Kritik überhebt.

Die übersichtlichen Paradigmen der Wortbildungslehre S. 16 ff. werden sich zu systematischer Wiederholung bzhw. Ergänzung im Unterricht sehr nützlich erweisen, nachdem dieselben bei der Lektüre im wesentlichen induktiv entwickelt worden (vgl. I. Z. II. 179 ff.).

Schuchardt H.: slawo-deutsches und slawo-italienisches. — Graz, Leuschner & Lubensky, 1884. Fol. 140.

Die Schrift ist v. Miklosich gewidmet, welcher sich nicht nur um die historisch-vergleichende Bearbeitung der slaw. Spr., sondern auch um das wichtige Problem der **Sprachmischung** besonders verdient gemacht hat. Vf. wendet sich gleich im Eingange der Frage nach den Ursachen der Sprachveränderung zu. Er bemerkt S. 4: 'Man nimmt an, daß da, wo die Sprache nicht selbst überliefert wird, die Sprachanlagen überliefert werden können . . . Wiederholte Beobachtungen z. B. an Chinesen oder Negern, die in der ersten Kindheit aus der Mitte ihrer Rassenangehörigen entfernt worden sind, oder noch besser an den Kindern und Enkeln solcher Isolierten müßten uns darüber aufklären, inwieweit die neuerdings sehr begünstigte und auf die Urgeschichte angewandte Hypothese von unzerstörbaren sprachlichen Rasseneigentümlichkeiten Berechtigung besitzt. Wenn wir nun auch das Physiologische, um das es sich hier jedenfalls handelt [die psychische Seite kommt bei der Vererbung gewiß auch in Betracht], erst als Wirkung der Spr. selbst ansähen, so würde doch diese nur die gleiche Rolle spielen wie die andern Lebensumstände.' Solche Beobachtungen zur Feststellung der Erblichkeit der Sprachanlagen, nicht bloß nach der physischen, sondern auch nach der psychischen Seite, würden die Sprachw. gewiß fördern. S. 7: 'In unserm Gehirn lebt eine unendliche Welt von Sprachvorstellungen, deren jede mit vielen andern in verschiedenartigster Weise verknüpft ist. Die Stärke dieser Verbände befindet sich in einem steten Wechsel und dadurch werden zahlreiche und tiefgehende Änderungen in der Spr. selbst hervorgerufen. Die allgemeinste und wichtigste Art des Verbandes ist die zwischen den Vorstellungen von den Lautbildern und denen von den Bedeutungen . . . Wir pflegen uns vorzustellen — allerdings ohne uns wirkliche Rechenschaft darüber abzulegen — daß 2 Sprr., welche ein Individuum beherrscht, in seinem Gehirn ganz getrennte Centra haben; das ist ein Irrtum.' In meiner phonet. I. 130 habe ich meine Ansicht darüber mit folgenden Worten ausgesprochen: 'Über die Frage, ob mit Erlernung fremder Sprr. neue Laut- resp. Wortzentren und Bahnen einzuüben sind, wage ich nach den vorliegenden Erfahrungen nicht mich zu entscheiden.' Doch habe ich daselbst S. 207 einige pathologische Thatsachen angeführt, welche fü solche neuen Zentren zu sprechen scheinen.

Nach solchen allgemeinern Vorbemerkungen wendet sich Vf. im besondern zunächst zur Suffixvertauschung S. 9: 'Möglich ist die Entlehnung isolierter Suffixe, aber unwahrscheinlich.

Es wird meistens die Entlehnung ganzer Wörter zu Grunde liegen, in denen sie enthalten sind, und dabei sind wiederum 2 Fälle denkbar: es kann die Verbindung der verschiedensprachigen Elemente entweder in A oder in $\mathfrak{B}$ vor sich gehen. Also entweder a^b nach Analogie von [∞] $b^b = \mathfrak{b}^b$ oder $a^b = \mathfrak{a}^b$ nach Analogie von $\mathfrak{b}^b$ . . . So dürfte man denn annehmen, daß $a^b \infty b^b = \mathfrak{b}^b$ bei denjenigen vorkomme, deren Muttterspr. A ist, $a^b = \mathfrak{a}^b \propto \mathfrak{b}^b$ bei denjenigen, deren Mutterspr. $\mathfrak{B}$ ist.' 10: 'Aus dem Gesagten wird sich ergeben, daß eine Spr. A ganz allmählich, durch fortgesetzte Mischung, in eine von ihr sehr verschiedene $\mathfrak{B}$ übergehen kann; für die Beantwortung der Frage aber, ob sie an einem bestimmten Entwickelungspunkt noch A oder schon $\mathfrak{B}$ zu nennen ist, fehlt es uns gänzlich an Kriterien.'

Was die Methode sprachl. Beobachtung betrifft, so bemerkt Vf. S. 12: 'Dabei ist einerseits vom Gegenwärtigen auszugehen, anderseits von der eigentlichen Spracheinheit, der Individualspr. Es würde sich sogar vor allem die Selbstbeobachtung empfehlen . . . Es werden aber jene durch glückliche Induktion gewonnenen "Lautgesetze", welche auf die geschichtliche Entwickelung und die Verwandtschaftsverhältnisse der Völker über die ältesten Völker hinaus ein so überraschendes Licht werfen, so lange ihrem Ursprung nach als unbegreifliche Launen, ihrem Vollzug nach als ungeheure Sprünge erscheinen, als wir nicht alle die kleinen und kleinsten sprachl. Verstöße, Nachahmungen, Tastungen, Spielereien, die zu jeder Zeit und bei jedem vorkommen, zum Gegenstand unsrer sorgfältigen Betrachtung gemacht haben.'

17: 'Nirgends findet sich ein günstigerer Boden für Sprachmischung als in unsrer Monarchie; zu Beobachtungen nach dieser Seite hin anzuregen ist ein Hauptzweck der vorliegenden Schrift. Es kam mir der Gedanke, das friedliche Wellenspiel näher ins Auge zu fassen, welches sich bei dem Zusammenprall deutscher und slaw. Sprachflut in Cisleithanien erzeugt, und zwar wiederum nur die eine Seite desselben.' 18: 'Es besteht erstens ein wirklicher tschecho-deutscher Jargon, wie er sich bei den ungebildeten Tschechen überall da entwickelt, wo sie in nähere Beziehung zu den Deutschen treten.' 20: 'Von einem entsprechenden Jargon der Slowenen herrscht kaum Kunde.' 21: 'Es hat zweitens das Slaw. auf das D. im Munde gebildeter Slaw. eingewirkt; wir haben keinen Jargon mehr, sondern ein D. mit vereinzelten Slawismen. Von diesen Slawismen der Slaw. sind drittens viele auf die unter einer dichten slaw. Bevölkerung wohnenden D. übergegangen. Manches wiederum davon ist viertens Gemeingut der d. Österreicher geworden. Das und jenes . . . haben sogar wir Deutschen "aus dem Reiche" uns angeeignet.' 24: 'Endlich fünftens hat das Slaw. auch die an der Sprachgrenze gesprochenen d. Volksmundarten nicht verschont.'

25: 'Lehrreicher fast däuchte es mich die Parallelaktion des Slaw. auf das Ital. zu untersuchen.' 35: 'Viele slaw. Eltern unterrichten ihre Kinder zuerst in der fremden Spr. . . . damit die Kinder mit dem 6. Jahre in eine d. oder ital. Volksschule aufgenommen werden . . . die Eltern blicken dabei über die Schule hinaus, die Kinder dürfen wohl sagen: "non scholae, sed vitae discimus". So wird in vielen Gegenden, und nicht bloß von den Männern, eine vollständige Zweisprachigkeit kultiviert; die eine Spr. ist . . . die "lingua del cuore", die andre die "lingua del pane".' 37: 'Häufig gehörtes wird leicht angenommen . . . Mit dieser Häufigkeit verbindet sich vielfach ein innerer Vorzug des Fremdsprachlichen, der wiederum auch allein zu entscheiden vermag: Kürze, Wohlklang, Anklang der äußern, Schärfe, Phantasie, Humor der innern Form.' 38: 'Ich lege nun den gesammelten Stoff nach teils schon angedeuteten teils erst zu begründenden Gesichtspunkten vor. Zunächst behandle ich den Übertritt von slaw. Sprachstoff. Hier nimmt natürlich das Lautliche den wichtigsten Platz ein.' Da finden wir den Vf. denn auch auf dem 'sehr bearbeiteten und immer noch recht unwegsamen Gebiet der Aspiraten, Medien und Tenues', auf dem, wie er sich 43 bescheiden ausdrückt, er 'keinen allzu starken Fehltritt gethan zu haben' hofft. Ich bedaure sagen zu müssen, daß ich nach meinen Beobachtungen den allgemeinern phonetischen Bemerkungen, welche Vf. S. 40 ff. daran knüpft, z. T. nicht beipflichten kann; auf die einzelnen Punkte darf ich hier leider nicht eingehen. Es werden dann die Lautverbindungen und die individuellen Eigenschaften der Laute: Dauer, Stärke, Höhe behandelt.

Betreffs der 'Anleihen, welche der Wortschatz des österr. D. beim Slaw. gemacht hat', begnügt Vf. sich 'mit einigen fragmentarischen Bemerkungen' (63).

72: 'Das Italienische zeigt sich weniger empfänglich gegen das Slaw.' 79: 'Es lassen sich unter den im vorhergehenden aufgezählten slaw. Fremdwörtern im D. und Ital. bezüglich der Form und der Funktion, des Anlasses der Entlehnung und des Umfangs der Verwendung die mannigfachsten Abstufungen wahrnehmen.'

Nach den eigentlich lexikalischen Anleihen behandelt Vf. die individuelle Sprachmischung und betont, daß zwischen der letztern und der Aneignung fremden Sprachguts sich keine Grenze ziehen läßt, um so weniger als diese durch jene bedingt werde. 81: 'Die individuelle Sprachmischung basiert immer auf Zweisprachigkeit . . . Die Einmischung einer auswärtigen Kulturspr. wie des Franz. in das D. geschieht aus Affektation oder Raffinement.' Interjektionalsätze sowie Empfindungs- und Reflexlaute werden mit größter Zähigkeit festgehalten. 87: 'Im ganzen Kreis der bisher besprochenen Erscheinungen, mit Ausnahme der rein phonetischen, sehen wir wie die Gleichheit oder Ähnlichkeit der Bedeutungen die Vertauschung der daran geknüpften Lautbilder nach sich zieht . . . An diesem Punkte überschreiten wir die Grenzen eines weiten Reiches, des der "Volksetymologie", deren Wesen ja in der gründlichen Aneignung von etwas wirklich oder scheinbar fremdem besteht. Daher innerhalb derselben Spr. nichts ihr mehr ausgesetzt ist als Fremdwörter, niemand ihrer mehr pflegt als Kinder und Ungebildete.'

89: 'Ich habe mich nun mit der merkwürdigsten und wichtigsten Art des Einflusses zu beschäftigen, welchen eine Spr. auf die andre ausübt, desjenigen nämlich, bei dem ihre äußern Formen, die Lautbilder sowohl aktiv als passiv ganz aus dem Spiele bleiben, und nur die diesen unmittelbar zu Grunde liegenden ideellen Elemente, die wir als die **innern Formen** bezeichnen, in Betracht kommen.' Vf. sucht diesem schwierigen Gegenstande 'auf dem Wege der populären Auffassung' näher zu kommen, wobei er von der 'allzuwörtlichen Übersetzung' ausgeht und die Verhältnisse durch algebraische Schrift zu veranschaulichen strebt, wie er sie bereits S. 9 ff. an der von mir oben angeführten Stelle benutzt hat. Solche Schrift ist nicht bloß in der Mathematik und in verschiedenen Teilen der Naturwissenschaft in glücklichster Weise verwertet, sondern auch auf die Grammatik von den alten Indern angewandt worden. Warum sollte sie sich nicht auch in der neuern Sprachw. nützlich erweisen. Nur hätte ich im Interesse des allgemeinern Verständnisses gewünscht, daß Vf. sich nicht so kurz in Erklärung seiner algebraischen Zeichen gefaßt hätte.

92: 'Wenn man nun erwägt, daß im einzelnen der Umfang und der Charakter der Substitution sowie die aktive Beteiligung der betroffenen Sprache schwer zu bestimmen sind, daß insbesondere gleiche Ergebnisse auf individuell verschiedene Bedingungen sich zurückführen lassen, daß ferner zwischen Wortteil, Wort, Wortreihe ebenso wenig feste Grenzen bestehen wie zwischen stofflichen und formalen Elementen, und daß endlich alles mit allem auf die verschiedenste Weise zusammenhängt, so wird man begreifen, daß eine wirkliche Klassifikation der gesammelten Belege für innere slawo-d. und slawo-ital. Sprachmischung geradezu unmöglich ist.' Was nicht gleich beim ersten Wurf gelingt, wird vielleicht doch bei weiterer Forschung erzielt. Gewiß ist die aprioristische Systematik 'eine sehr reiche Fehlerquelle bei der Untersuchung großer Erscheinungskomplexe', aber ebenso gewiß ist das Streben zum System auf dem Wege der Induktion von großem Segen für die Wissenschaft, wie sich besonders in der Naturw. offenbart hat; in dem System gelangen jene associativen Verbände, mit welchen nicht bloß das wissenschaftliche, sondern jedes ordentliche Denken beginnt, zur Vollendung. Es wird niemals gelingen, die Association aus der Psychologie (I. Z. I. 310), die Systematik aus der Wissenschaft zu vertreiben. Doch gebe ich gern jene Forscher, welche das einzig wahre System gefunden zu haben wähnen, dem gerechten Zorn des Vf. preis.

In der folgenden Darstellung ordnet Vf. seinen Stoff im großen und ganzen nach den Redeteilen. Auf das Einzelne (von wie großem Wert auch immer) einzugehen, ist hier nicht der Ort. Der Schluß bringt allgemeine Betrachtungen zunächst vom pädagogischen Standpunkt. 128: 'Wer danach strebt gut zu reden, muß radebrechen . . . Am besten eignet man sich eine fremde Spr. unter dem fremden Volke selbst an, und wiederum indem man nicht nur jeden Verkehr mit den alten Sprachgenossen abbricht, sondern überhaupt auf jeden vermittelnden Dienst der eignen Spr. verzichtet.' 129 deutet Vf. seine Ansichten über die Lautgesetze an, welche erstern er in einer besondern Schrift 1885 ausführlich entwickelt hat (s. unten). Er schließt mit sprachpolitischen Betrachtungen, auf die er in seiner Abh. zu meiner Schrift 'Slawo-d. u. slawo-ital.' Ztschr. f. öst. Gymn., 1886, S. 349 zurückkommt; letztere enthält Nachträge der verschiedensten Art, welche zumeist Einzelheiten teils berichtigen teils bereichern.

Schuchardt H.: Über die Lautgesetze. Gegen die Junggrammatiker. — Berlin, Oppenheim, 1885. — 8°, VI, 39.

S. 1: 'Der einzige Satz, den die sog. junggrammatische Schule als ihr ausschließliches Eigentum betrachten darf, ist der von der ausnahmslosen Wirkung der Lautgesetze.' 2: 'Die

Natur des vorliegenden Satzes schließt, wie dies von junggr. Seite selbst zugestanden wird, die induktive Beweisführung aus. Die bisherigen Versuche einer deduktiven aber betrachte ich als mißlungen.' 3: 'Das Wort "Ausnahme" drückt ein ganz äußerliches Verhältnis aus, schließt keinen Hinweis auf die wirkenden Kräfte in sich [vgl. WUNDT I. Z. II. 383, III. 397] . . . Die Ausnahmen, von welchen bei der Ausnahmslosigkeit der Lautgesetze abgesehen werden soll, bestehen in der Kreuzung mit andern Lautgesetzen, in der dialektischen Mischung und in der Einwirkung begrifflicher Associationen.' Von dem letzten Faktor bemerkt Vf. 4: 'Man bringt ihn geradezu in Antithese zu der lautlichen Gesetzmäßigkeit, als den "psychologischen" zum "physiologischen" Faktor.' Die Frage nach dem Rangverhältnis der beiden letztern beantwortet Vf. dahin, 'daß Gesetzmäßigkeit dem psychologischen wie dem physiologischen Sprachprinzip innewohnt, mit andern Worten, daß beide zu koordieren sind . . . Der Wille vermag im eignen Körper substantielle Veränderungen nicht zu hemmen, wohl aber Reflexbewegungen, und das erklärt sich daraus, daß diese weiter nichts als mechanisch gewordene Willenshandlungen sind.' Wo Wille dann natürlich im weitern Sinne des Worts zu verstehen ist. Hierauf untersucht Vf. die Beziehung des "psychologischen" und "physiologischen" Faktors und findet 7, 'daß diejenigen Lautgesetze, welche durch die Analogie gestört werden können, psychologisch bedingt sind . . . die Häufigkeit eines gewissen Lautwandels wird zur Allgemeinheit . . . Ich weiß nicht, ob meine Annahme von einer rein lautlichen Analogie etwas ganz neues ist; aus BLOOMFIELDs Zitat zu schließen, scheint EASTON in einem mir nicht bekannten Artikel zu ähnlichem Ergebnis gekommen zu sein' [EASTON sagt AM. JOURN. OF PHILOL., July 1884, V. 174: It is, perhaps, the most probable supposition that most purely phonetic corruption may also be referred to analogy, its action working, on the whole, in the 'line of least resistance', as the physicists put it, that is towards economy of effort. Or it may be stated conversely; the constant impulse towards economy of effort, in any one word, is held in check by the analogy of the sounds and combinations found in other words of the language . . . In thus seeking the origin of most new phonetic tendencies in the previous constitution of a language, something may be gained in partly removing the mystery of the possible source of their inception, and in rendering the problem with respect to form nearly the same as that which concerns the distribution of the significant content]. SCH. fährt fort: 'Über das Einzelne mögen Zweifel noch obwalten; aber im ganzen sollte man doch die Einheitlichkeit des Sprachlebens zugeben.' 10: Man hat behauptet: Die Lautgesetze wirken ausnahmslos innerhalb desselben Dialekts und auch hier nur in einer und derselben Periode. 'DELBRÜCK steigt, um eine wirkliche Einheitlichkeit zu finden, innerhalb deren die Ausnahmslosigkeit der Lautgesetze gelte, zur Individualspr. herab und zwar zu deren Momentandurchschnitt [I. Z. III. 321]. Ob diese Beschränkung des junggramm. Satzes nicht eigentlich ihn aufhebt, oder wenigstens seinen praktischen Wert, das will ich nicht weiter untersuchen (TOBLER schon hatte gesagt: "je enger die Kreise werden, um so mehr nähern sie sich dem Individuellen, welches niemals von Gesetzen erschöpft werden kann"); . . . mir erscheint nicht einmal in diesem Falle notwendige Einheitlichkeit erweislich. So weit direkte Beobachtung an uns selbst oder an andern reicht, ist die Desspr. des Individuums von Schwankungen nie frei . . . Mit dieser endlosen Sprachspaltung geht endlose Sprachmischung Hand in Hand.' 13: 'Wenn ich mit F. MÜLLER die Lautgesetze nicht schlechtweg mit den Gesetzen der Modetrachten vergleichen will [I. Z. I. 213], so scheinen sie mir doch in großem Umfang Sache der Mode, d. h. der bewußten oder doch halbbewußten Nachahmung zu sein.' 15: 'Individueller Lautwandel wenigstens kann ohne weiteres ein willkürlicher sein.' 18: 'Jedes Stadium der Spr. ist ein Übergangsstadium.'

Wenn weiter gesagt worden: 'Bei dem Lautwandel . . . werden alle einzelnen Fälle, in denen die gleichen lautlichen Bedingungen vorliegen, gleichmäßig behandelt', so setzt Vf. dem entgegen, daß da ein undefinierter Bedingungskomplex in Frage komme, der in der Definition der Lautgesetze keinen Platz haben dürfe (19). Besonders beachtenswert scheint mir für meine Auffassung der Frage (vgl. I. Z. III. Rückblick am Schluß der Bibl.) eine Bemerkung, welche Vf. bei dieser Gelegenheit S. 20 macht: 'n wirkt . . . einmal als dentale Liquida, dann als Nasal, endlich als dentaler Nasal.' Das soll doch wohl andeuten, es komme hier nicht bloß der Laut als Komplex, sondern auch die ihn bedingenden einzelnen Artikulationen in Betracht. Es sollte deshalb das Endziel der Phonetiker sein den Artikulationsgesetzen und ihren Ursachen nachzuspüren.

24: 'Die Veränderung eines Lautes . . ., wobei natürlich von der notwendigen Wirkung rein physiologischer Veränderungen abgesehen wird, besteht aus einer Summe der allerkleinsten Ver-

schiebungen, ist also von der Zahl seiner Wiederholungen abhängig . . . Sehr selten gebrauchte Wörter bleiben zurück, sehr häufig gebrauchte eilen voran; von beiden Seiten also bilden sich Ausnahmen von den Lautgesetzen . . . Es scheint, als ob neben der Bequemlichkeit noch ein andrer Trieb, die Abneigung gegen die Monotonie sich geltend mache . . . Die Schrift gewährt für diese Gruppe von Erscheinungen ein Analogon: dieselben Zeichenkomplexe werden, je nachdem sie in seltnern oder gewöhnlichern oder genauer gesagt, dem Schreiber und dem Empfänger weniger oder mehr geläufigen Wörtern auftreten, sorgfaltiger oder flüchtiger dargestellt werden, und zwar auch unwillkürlich.' Nachdem Vf. ausgesprochen: 'es gibt sporadischen Lautwandel' [vgl. CURTIUS I. Z. III. 319] sagt er 32: 'Will man den verschiedenen Standpunkt durchaus mit gegensätzlicher Ausdrucksweise charakterisieren, so mag man von absoluter und von relativer Gesetzmäßigkeit reden.'

Hiernach geht Vf. auf die praktische Seite der Frage ein: 'Die Strenge kann nicht am Objekte, sondern nur am Subjekte sich äußern; nicht in der Aufstellung eines strengern Gesetzes, sondern in der strengern Beobachtung desjenigen, ohne welches es keine Wissenschaft gibt und das wiederum für alle Wissenschaft ausreicht, des Kausalitätsgesetzes . . . Mir . . . erscheint die Lehre von der Ausnahmslosigkeit der Lautgesetze als ein Hindernis für die Wissenschaft sich im Sinne des Kausalitätsgesetzes fortzuentwickeln. Die Lautgesetze werden in eine solche Hohe gehoben, daß das Bedürfnis über sie hinaus zu dringen ein weit geringeres ist als wenn sie nur den Wert großer Regelmäßigkeiten besitzen. Und doch sind sie jedenfalls nur empirische Gesetze, und, wie auch WUNDT betont [I. Z. II. 383, III. 397], muß ihre Umwandlung in kausale vollzogen werden.'

36: 'Diese Frage nach dem Werte der Prinzipien hängt eng zusammen mit der nach der **Stellung der Sprachw.** im Kreise der Wissenschaften . . . Auch in Bezug auf die letztere stehe ich in vollkommenem Widerspruch zu BRUGMANN . . . Das . . . kann ich BR. nicht zugestehen, daß z. B. die idg. Sprachw. nicht ein Ausschnitt der allg. Sprachw., sondern der idg. Philologie sei.' Vgl. I. Z. III. 309, 310, 312, und meinen Rückblick am Schluß der Bibl.

SEELMANN E.: DIE AUSSPRACHE DES LATEIN NACH PHYSIOLOGISCH-HISTORISCHEN GRUNDSATZEN. — HEILBRONN, HENNINGER, 1885. — 8°, XV, 398. M. 8.

In der Einleitung spricht Vf. von der Bedeutung der lat. Phonetik für die idg. und romanische Sprachw., für Regelung der lat. Orthographie, die phonetische Graphik, die Praxis des lat. Unterrichts u. a. Als Hilfsmittel der Erforschung der lat. Misspr. nennt Vf. namentlich die Einzelangaben der Alten über dieselbe (vgl. KEIL, GRAMM. LAT.), die Inschriften, die Thatsachen der lat. Lautlehre, die Rückschlüsse aus der vgl. idg. und roman. Sprachw., die lat. Metrik; 'alle diese Momente ergänzen und kontrollieren sich gegenseitig von selber. Freilich muß zu diesen historischen Hilfsmitteln eines hinzukommen: die Bekanntschaft mit den Erfahrungen und Lehren der Lautphysiologie . . . Alle jene historischen Hilfsmittel sollen uns nicht erst die Bekanntschaft der fraglichen Laute verschaffen, sondern nur zu einer Wiedererkennung derselben anleiten' (4). Vf. befolgt demnach die 'historisch-physiologische Methode'. Den 'Schlüssen auf die jeweilige Beschaffenheit eines Lautes aus der Etymologie, aus der Analogie, aus der Art der griechischen Transskription' mißt Vf. weniger Wert bei als frühere Forscher z. B. CORSSEN, AUSSPR., VOK. UND BETON. DER LAT. SPR. und RITSCHL, UNSRE HEUT. AUSSPR. DES LAT., RHEIN. MUS. F. PHIL. N. F. XXXI. 481 ff.; es 'bedarf', sagt er, 'in den meisten Fällen der zur Aufhellung eines lat. Lautes herangezogene stellvertretende griech. Buchstabe erst selber der Aufklärung und Fixierung' (13). Vf. unterscheidet S. 8 drei Sphären idiomatischer Eigentümlichkeiten: 'die der reinen Kunst- oder Schriftspr., die der Umgangs- oder allgemeinen Volksspr., schließlich die der Vulgär- oder Pöbelspr.'. Vulgärlatein hat also beim Vf. einen engern Sinn als bei SCHUCHARDT, VOKALISMUS DES VULGÄRLAT.

Den folgenden einzelnen Teilen der speziellen lat. Phonetik hat Vf. allgemeine 'physiologische Vorbemerkungen' vorausgeschickt, auf welche er laut Vorwort S. XI besondern Wert zu legen scheint. 'Das Neue und von den bisher vertretenen Anschauungen Abweichende unsrer eignen phonetischen Beobachtungen aber wird der Aufmerksamkeit der Fachgenossen schon allein nicht entgehen.' Behandelt werden im I. Hauptteil die Laute als Teile des Wortes: ihr gegenseitiges Verhältnis bezüglich Energie, Stimmhöhe, Dauer und Silbenzugehörigkeit.

Zunächst der 'Accent'. Wie ich in meiner PHONETIK I. 66 f., 69 (vgl. auch I. Z. I. Tab. IV)

die Lautungen eines Satzes mit ihrer Exspirationsstärke, Stimmhöhe, Öffnung des Ansatzrohrs, unter Berücksichtigung der Dauer, durch wellenartige Linien veranschaulicht habe, so vergleicht Vf. hier die Redegebilde mit einem gipfelreichen Bergzug. Er unterscheidet 'exspiratorisch-energischen', 'musikalischen' und 'quantitativen Accent', letzterer soll der Dauer entsprechen. S. 18: 'Gewöhnlich tritt aber nur ein Moment für die Auffassung des Lautbildes und für den Gang sprachlicher Entwickelung als entscheidend und wesentlich in den Vordergrund: es ist das "der Accent" κατ' ἐξοχήν. Wir werden daher, trotzdem an einem accentuierten Vokale [besser: an einer accentuierten Lautung] alle drei Accentarten (ev. in verschiedener Stufe) auftreten mögen, immerhin der Sprache

1. einen "wesentlich exspir. Acc." zuschreiben dürfen, sobald das exspir. Element siegreich die Quantitäts- und Stimmhöhenverhältnisse sich unterordnet;

2. einen "wesentlich musik. Acc.", wenn die Stimmlage für die Erfassung der Worte und die sprachgeschichtliche Entwickelung ausschlaggebend ist; ev. auch

3. einen "wesentlich exspir.-musik. Acc.", sofern etwa beide Momente sich als gleichwichtig, mächtig und selbständig in den einzelnen Worten einer Spr. erweisen sollten.'

Was Vf. über die 'Formen' des exspir. Acc. 'zweigipfliche Betonung' u. s. w. bemerkt, fordert Widerspruch heraus, wie auch die Bemerkung auf S. 19: 'Es ist ein folgenschwerer Irrtum anzunehmen, daß es irgendwie "naturnotwendig" oder auch nur das bei weitem häufigere sei, alle kräftiger betonten Silben mit höherer, die andern mit tieferer Stimme zu sprechen.' Ich erlaube mir dem gegenüber an ein Grundgesetz der Lautphysiologie zu erinnern, welches ich I. Z. 146 so ausgesprochen: Es 'werden in den Artikulationen des Windrohrs in ihrer Gesamtheit Kräfte lebendig, welche den Luftstrom nach außen treiben, in den Artikulationen des Kehlkopfs und des Ansatzrohrs Kräfte, welche diesen Luftstrom auf seinem Wege nach außen hemmen. Aus dem Kampfe dieser treibenden und hemmenden Kräfte geben die Laute hervor, welche wir wohl artikuliert nennen, wenn die Kräfte kürzere oder längere Zeit im Gleichgewicht sind. Die Bedingungsgleichung des Gleichgewichts ist, daß die algebraische Summe der treibenden gleich der der hemmenden Kräfte sei. Je größer also die erstere ist, desto größer muß auch die letztere sein. Je geringer die Hemmung an der Stelle der Stimmbänder, desto größer muß sie im Ansatzrohr sein und umgekehrt, die Triebkraft des Windrohrs als gleich vorausgesetzt.' Diesen letzten Satz habe ich noch mit angeführt, weil sich dadurch gleichzeitig erledigt, was Vf. später S. 249 über das Verhältnis von 'fortis' und 'stimmlos', 'lenis' und 'stimmhaft' bemerkt. Sehen wir nun hier von den Artikulationen im Ansatzrohr ab, so ergibt sich für wohl artikulierte stimmhafte Laute, daß mit der treibenden Kraft des Windrohrs die hemmende der Stimmbänder zunimmt, d. h. bei natürlicher Lautung werden die die Stimmritze verengenden bzhw. schließenden Muskeln sich kräftiger zusammenziehen, namentlich auch der Ring-Schildknorpelmuskel, welcher größere Spannung der Stimmbänder und höhere Stimme bewirkt (I. Z. I. 125, 128). Das ist also das natürliche, physiologische Verhalten von Exspirationsstärke und Stimmhöhe zueinander. Selbstverständlich können sich gewisse Sprachgemeinschaften an ein andres, ja sogar an das entgegengesetzte Verhalten gewöhnen, wie die Beobachtung lehrt. Bei der sprachl. Gewöhnung kommt aber nicht bloß die physiologische, sondern auch die psychische Seite in Frage. Was Vf. über das thatsächliche Verhalten von Stärke und Stimmhöhe S. 19 ff. für einzelne Sprr. anmerkt, entspricht nicht den Beobachtungen, welche ich z. B. an eingebornen Chinesen, Schweden, Franzosen angestellt. Wenn für die franz. Ausspr. die Ansichten über Stärke und Stimmhöhe noch immer sehr auseinander gehen, so ist es nicht überraschend, daß für den lat. 'Accent' weder die alten Gewährsmänner, noch die neuern, wie BENLOEW, WEIL (THÉORIE GÉNÉRALE DE L'ACCENTUATION LAT.), CORSSEN, SCHERER einerseits und LANGEN, SCHÖLL (DE ACCENTU LINGUAE LAT.) anderseits übereinstimmen. Vf. ist der Ansicht, 'daß der lat. Accent von Anfang an wesentlich exspiratorisch-energisch war' (23); gibt jedoch zugleich zu, 'daß . . . das musikalische Element in der Spr. zu fühlbaren Gegensätzen ausgebildet und accentuell geregelt war.' 'Anderseits', hat er kurz vorher bemerkt, 'übt wenigstens in litterarischer Epoche die Quantität eine Wechselwirkung aus, insofern durch die Dauerverhältnisse der vorletzten Silbe die Bewegungsfreiheit des Accentes beschränkt, seine spezielle Form bestimmt wird.'

Für die 'Vokalquantität' kommen als Hilfsmittel der Untersuchung außer den direkten und indirekten Zeugnissen der Alten besonders die Rückschlüsse von den romanischen Sprr. in Frage. Mit Recht weist Vf. auf diesen Weg hin, den uns SCHUCHARDT (VOKAL.), BÖHMER (KLANG, NICHT DAUER, ROM. STUD. III. 351 ff., 609 ff., IV. 336; vgl. damit TEN BRINK, DAUER UND KLANG),

W. Förster (Bestimmung der lat. Quantität aus dem Roman., Rhein. Mus. f. Phil. 1878 N. F. 33 S. 291 ff.) u. aa. gewiesen.

In dem Abschnitt über 'Konsonantengemination und Silbenteilung' sagt Vf. S. 111 (vgl. 132 ff.): 'Die "Pause" zwischen Implosion und Explosion, von der konstant einige Theoretiker noch ausgehen, ist ein ganz unverwendbarer Begriff: nicht sowohl unser Ohr als unser Muskelgefühl vermag hier die Grenze zwischen Doppellaut, Dauerlaut und einfachem Laut leidlich sicher zu bestimmen.' Die Zweideutigkeit des Wortes Pause habe ich wiederholt gerügt; ich erkenne die Bedeutung des Muskelgefühls wohl an, möchte aber daneben die des Ohrs nicht vernachlässigt sehen und habe deshalb I. Z. II. 168, 328 in paralleler Weise unterschieden

auf der Seite des Schalls: Schallsilbe, -silbenscheide, -laut, -stärke, -pause;
auf der Seite der Artikulation: Sprech „ „ „ „ „ .

Der II. Hauptteil behandelt 'die Einzellaute bezüglich ihrer Artikulationsform und Akustik (Bildungsart und Schall)'. Zuerst den Vokalismus. Vf. ist hier vorsichtiger und enthaltsamer in seinen Vorbemerkungen, er läßt sich vom Gesichtspunkt der Erzeugung der Vokale auf Systematik nicht ein. Er unterscheidet S. 154 schlicht 2 parallele Reihen nach dem Klange, die obere dürfte im ganzen meinen vollkommenen Klanglauten der Reihe *i* . . . *u*, die untere den unvollkommenen (zu kurzen) Klanglauten der kürzern Reihe *ĭ* . . . *ŭ* I. Z. I. 80, 81 m. m. entsprechen. An Stelle eines mittlern *a* nimmt Vf. nach dem Vorgange andrer 2 ganz nahe aneinander liegende a-Laute als normale Typen an, freilich ohne triftigere Gründe dafür vorzubringen als seine Vorgänger. Außer den gen. beiden Reihen beschreibt Vf. noch eine Reihe von 'Mittellauten' zwischen u und i (155; vgl. 199, 203), welche nach seiner Ansicht für den lat. Vokalismus in Frage kommt. Diese Reihe ist physiologisch nicht klar genug dargestellt, wie überhaupt die physiologisch-genetische Seite in diesem an sich so wichtigen Abschnitt wenig befriedigt. Für des Vfs. Darstellung der einzelnen Vokale der röm. Kaiserzeit ist Hauptgewährsmann Terentius Maurus, 'der röm. Phonetiker κατ' ἐξοχήν'. Man vgl. hierzu Michaelis I. Z. II. 269. Es dürften wohl bei den 'Mittellauten' Artikulationen der Mittelzunge bei indifferenter Lippenartik. in Frage kommen und die 'kurzen Vokale' im wesentlichen den zu kurzen Vokalen im Norddeutschen entsprechen.

Für den Konsonantismus, dessen Behandlung besser gelungen, führt Vf. z. T. neue Terminologie und neue Transskription (vgl. S. XV) ein.

An Artikulationsstellen der innern Mundhöhle entsprechen:

des Vfs.:	uvularis,	postvelaris, praevelaris,	postpalatalis,	mediopalatalis,	praepalatalis,
meinen:		velaris,	.	palatalis posterior,	palatalis media,	palatalis anterior,

des Vfs.:	supragingivalis,	gingivalis,	dentalis (245, 246)
meinen:	postalveolaris,	alveolaris,	dentalis (I. Z. I. 140).

Zu jener Teilung der Artic. linguo-velaris sehe ich in dem Buche des Vf. keine Veranlassung; theoretisch könnte man ja noch viertens eine A. 'mediovelaris' unterscheiden.

Außer dorsaler und apikaler Zungenartikulation unterscheidet Vf. eine 'coronale' als 'Übergang von der apik. zur dors.' für den sich verdickenden Zungenrand. Dazu kommt die laterale. Im einzelnen bemerkt Vf. über M und N im Silben- oder Wortauslaut 271: 'es tritt ein Laut auf, der abwechselnd durch M und N zum Ausdruck gelangt und der auch phonetisch in beider Mitte steht. Sonderbarerweise ist das Bewußtsein für diesen Mittellaut m/n, für den wir die neue Type . . . geschaffen, wiewohl er gar nicht selten ist und bei den Alten direkte Erwähnung findet, der nachrömischen Welt bis auf den heutigen Tag verloren gegangen.' Vf. meint diesen 'Zwitterlaut' 'ebensowohl als (implosiv-plosiv stimmhaftes dorsales) reduziertes n mit gleichzeitigem losem Lippenverschluß, wie als (implosiv-plosiv stimmhaftes bilabiales) reduziertes m mit gleichzeitigem losem dentalen n-Verschluß charakterisieren' zu können. Ich habe mich nicht von der Notwendigkeit einer gleichzeitigen Lippen- und Vorderzungenartikulation überzeugen können. Zur Erklärung der von den Alten überlieferten Angaben und Thatsachen genügt, so scheint mir, die Annahme einer indifferentern Artikulation, entweder an der Lippen- oder Vorderzungenstelle; ich meine nicht einen losern Verschluß, denn der würde von den Alten gewiß nicht an diesen Stellen übersehen worden sein, sondern eine Enge. Öffnung würde den betr. Laut in das Gebiet der nasalen Mundöffner führen, an welche Schuchardt und Joh. Schmidt (Zur Gesch. der indogerm. Vok. I. 98 ff.) gedacht; s. auch Schweisthal: Essai sur la valeur phonét. de l'alph. lat., 1882. Man vgl. damit die Geschichte des R im Engl.: nach dem Silbengipfel, also im Silbenniedergang, was wohl zu beachten, wurde die Artikulation der Zungenspitze all-

mählich mehr und mehr indifferent, statt Verschluß trat zunächst Enge ein, jetzt findet Öffnung statt; die Zungenspitze kann sich noch etwas heben, aber nie mehr zu Enge oder Schluß (vgl. I. Z. III. 245).

In dem Abschnitt über 'dorsodentale' Laute hat Vf. behauptet (vgl. S. 373. 7), aber nicht überzeugend nachgewiesen, daß die sog. 'Dentalen' im Lat. in der Kaiserzeit allgemein mit dem Rücken der Vorderzunge, nicht mit der Spitze, hervorgebracht worden. Die Frage scheint mir für die akustische Wirkung weniger von Belang, als für die Geschichte der Laute. Verschiedene Individuen derselben Mundart sprechen denselben (dentalen) Geräuschlaut verschieden, mit Zungenspitze oder mit Vorderzungenrücken; ja dieselbe Person bleibt sich darin nicht gleich, so spreche ich z. B. t, d, s teils apikal teils dorsal, je nach den Nachbarlauten. Übrigens habe ich bereits S. 248 bemerkt, daß ich die Vorderzungenrückenlaute für ursprünglicher halte als die entsprechenden Zungenspitzenlaute, schon weil ihre Artikulationsweise sich von der der Mundöffnungslaute weniger entfernt und darum bequemer und natürlicher, wenn auch weniger bestimmt ist.

Auch an andern Stellen ist Vf. etwas zu zuversichtlich verfahren. Das zeigt sich besonders am Schluß S. 369, wo er sagt: 'Die ausgezeichnete Methode und Hilfsmittel, die gerade die Gegenwart den antik-traditionellen hinzugefügt hat, ermöglichten ein Bild zu zeichnen, wie es vollständiger und sicherer bis vor kurzem uns nicht einmal von einem Dialekte oder Sprachstadium der Neuzeit geboten war.' 'Freilich, gibt Vf. auf derselben S. zu, wird spätere Forschung noch Lücken auszufüllen, manchen groben Strich unsrer Skizze feiner nachzuziehen haben.' Nun, den Vorwurf, daß Vf. mit zu grobem Stift gezeichnet, wird ihm wohl keiner machen; eher, daß er denselben zu sehr geschärft, um Feinheiten zu zeichnen, welche sich wohl nie mehr werden feststellen lassen (vgl. z. B. S. 372). Für die Praxis des lat. Unterrichts wäre gerade eine grobe Skizze am Schluß sehr willkommen gewesen, in welche nur Züge aufzunehmen gewesen wären, die den sicher festgestellten Ergebnissen entsprächen. Diese sichern Ergebnisse der Sprachforschung sollten dann auch im lat. Sprachunterricht gewissenhaft verwertet werden (vgl. meine Bespr. von FISHER I. Z. III. 322). Auf die neuern Vorarbeiten ist Vf. verhältnismäßig wenig eingegangen; namentlich hätten die Arbeiten von HALDEMAN, LAT. PRONUNCIATION, 1851, MUNRO AND PALMER, SYLLABUS OF LATIN PRON. und ELLIS, QUANTIT. PRON. OF LATIN, 1874, wohl Berücksichtigung verdient.

SEEMÜLLER J.: ZUR METHODIK DES DEUTSCHEN UNTERRICHTS IN DER 5. GYMNASIALKLASSE. — WIEN, HÖLDER, 1885. — 8°, 36.

Die Abh. hat Gemeinsames mit der oben I. Z. III. 364 besprochenen von PROSCH. Doch während P. den deutschen und propädeutischen Unterricht bzhw. der 5., 6. und 7., 8. Klasse ins Auge faßt, beschränkt Vf. sich auf den deutschen Unterricht der 5. Klasse. Gemäß der neuern Instruktion für österr. Gymn. behandelt er die Lautlehre, Umlaut, Brechung, Ablaut und die Wortbildung, unter Berücksichtigung der Ergebnisse geschichtlicher Sprachforschung, ohne sich eines andern als des nhd. Sprachstoffs zu bedienen. Vgl. I. Z. II. 170.

SIEVERS E.: GRUNDZÜGE DER PHONETIK ZUR EINFÜHRUNG IN DAS STUDIUM DER LAUTLEHRE DER IDG. SPRR. 3. VERB. A. — LEIPZIG, BREITKOPF & HARTEL, 1885. — 8°, XVI, 255. M. 5.

Die frühern Aufl., namentlich die 2., habe ich I. Z. II. 321 f. besprochen. Ich konnte daselbst den Gegensatz nicht übersehen, in welchen Vf. sich zu einer allgemeinen, auf naturwissenschaftlicher Grundlage aufgebauten Phonetik gestellt. Dieser Gegensatz ist leider durch die Änderungen und Erweiterungen der 3. A. noch verschärft worden, in Rücksicht auf die historische Sprachforschung, meint Vf.; ich glaube, weil ihm für die naturwissenschaftliche Seite das nötige Interesse abgeht. Nach dem Prospekt der BIBLIOTHEK IDG. GRAMMATIKEN, als deren 1. Bd. das Buch erschienen, sollte es 'zur Orientierung über die zum Verständnis der Lautlehre der idg. Sprr. notwendigen allgemeinen Fragen, sowie zur Feststellung einer einheitlichen Terminologie für die folgenden Grammatiken dienen' (S. V). Diesem Hauptzweck entsprechen die frühern Aufl., wie wir gesehen, keineswegs; wird ihn die neue A. erfüllen, in welcher nach dieser Richtung 'keine prinzipiellen Änderungen vorgenommen worden' sind (VII)?

Fassen wir die einzelnen Umarbeitungen näher ins Auge. Sie betreffen hauptsächlich die einleitenden Paragraphen und den Abschnitt über die Vokale.

§ 1. **Stellung, Aufgabe und Methode der Phonetik.** Die Einleitung begann in

2. A.: 'Unter Phonetik oder Lautphysiologie verstehen wir die Lehre von den Sprachlauten im weitesten Sinne des Wortes'. In 3. A. lesen wir dafür: 'Unter Phonetik verstehen wir die Lehre von der Sprachbildung.' Bedeutsam ist die Weglassung von 'Lautphysiologie', welches Wort doch den Haupttitel der 1. A. bildete, aber jetzt wohl zu sehr an Physiologie erinnert (vgl. I. Z. II. 321); bedeutsam ist ferner 'Sprachbildung', welchen Ausdruck Vf. freilich sachlich ergänzt, indem er in demselben Abschnitt zugibt, daß die Phonetik sich auch 'mit der akustischen Analyse der einzelnen Lautmassen beschäftigt'. Auf derselben S. lesen wir: 'Dem Naturforscher muß es ... mehr auf das Allgemeine, Theoretische ankommen, den Sprachforscher interessiert vorwiegend das Einzelne in seiner speziellen Verwendung innerhalb der Objekte, deren Studien er sich widmet.' Wie wenig doch Vf. den Naturforscher kennt: wie jedem Forscher kommt es ihm zunächst und vor allem auf das Einzelne an und wie er sollte jeder Forscher auf induktivem Wege zum Allgemeinen streben, natürlich auch der Phonetiker. S. 8: 'Jedenfalls ist die Aufstellung eines bloßen Lautsystems, so wichtig sie an sich ist, doch immer nur eine der elementarsten Thätigkeiten des Phonetikers.' Es kommt doch sehr darauf an, was für ein System das ist. Der Aufbau eines wissenschaftlichen Systems ist nicht elementare Thätigkeit, sondern Abschluß und Endziel der Wissenschaft, das Ergebnis der gesamten Induktion. S. 12 meint Vf., es 'ist ein näheres Eingehen auf die Konstruktion des Respirationsapparats für die Zwecke der Sprachw. nicht erforderlich.' Doch hängt von der Kenntnis desselben das Verständnis für seine Leistungen beim Sprechen und besonders die Behandlung des 'Accents' ab. Besondere Aufmerksamkeit schenkt Vf. S. 17 der Rundung und ihrem Verhältnis zur Vorstülpung der Lippen. Letztere 'ist immer mit einer gewissen Rundung verbunden.' Es kann aber auch Rundung ohne Vorstülpung und in verschiedenen Formen vorkommen (vgl. S. 93); diese Fälle sind jedoch nicht die gewöhnlichen und bedingen nicht Arten, sondern Unterarten von Sprechlauten. In der Indifferenzlage der Sprechorgane ist die Stimmritze nicht weit, wie Vf. S. 20 sagt, sondern mäßig geöffnet; weit geöffnet ist sie nur bei angestrengter Einatmung und bei den 'stimmlosen', genauer den geblasenen Lauten (I. Z. II. 167 5 [1]). Über den Begriff der Artikulation spricht sich Vf. jetzt 21 aus: 'Es gehören ... zum Begriff der Artikulation streng genommen [!] nicht nur die Bewegungen, durch welche Kehlkopf oder Ansatzrohr zur Bearbeitung des Respirationsstroms aus ihrer Ruhelage herausbewegt werden, sondern auch jene willkürliche Regelung der Respiration selbst. Doch ist es bisher meist üblich gewesen, nur von Artikulationen des Kehlkopfs und des Ansatzrohrs zu sprechen, also den Begriff der Artikulation auf jene Hemmungen des Respirationsstromes zu beschränken, und in diesem engern Sinne soll denn der Ausdruck auch im folgenden allein gebraucht werden.' In letzterm Sinne hat Vf. einzelne Stellen der 2. A. zurückgeändert. Dabei hat die Einheitlichkeit der Darstellung leider nicht gewonnen. Einen Fortschritt finde ich hingegen S. 22 in der Darstellung der dynamischen Verhältnisse der Artikulationen, der treibenden Kräfte einer- und der hemmenden Kräfte anderseits. Daß die Schnalzlaute Sauglaute sind, bemerkt Vf. S. 23 nach Chladni richtig; sie sind aber nach meinen Beobachtungen an Buschmännern ganz unabhängig von Artikulationen der Stimmbänder wie des Windrohrs. Doch das geht über den Kreis der idg. Sprr. hinaus. Die letztern berührt, was Vf. über die 'Tenues mit Kehlkopfverschluß' S. 23, 31, 34, 137 bemerkt; Vf. hat diese Laute nur im Armenischen in der Musspr. von Tiflis und Erzerum und im Georgischen beobachten können; keinesfalls möchte ich dieselben mit den Schnalzlauten zu den von der Atmung unabhängigen Lauten zählen.

§ 5. **Die Einteilung der Sprachlaute.** Hier erörtert Vf. zuerst die Begriffe 'Sprachlaut' und 'Sprachelement' mit Rücksicht auf Flodströms Auffassung (vgl. I. Z. II. 322). S. 33: 'Diese Auffassung ist ohne Zweifel bis zu einem gewissen Grade korrekter als die frühere Ansicht, welche nur Sprachlaute anerkannte. Aber die Terminologie, die darauf aufgebaut wird, ist höchst unbequem.' Und S. 36: 'Zusammenfassend können wir hiernach konstatieren, daß die Spr. allerdings aus lautenden und nicht lautenden Elementen besteht, daß aber die letztern hinter den erstern so zurücktreten und derartig an sie gebunden sind, daß man unter gebührenden Kautelen den althergebrachten Namen Sprachlaute für die verschiedenen Elemente der Spr. beibehalten kann.' So ist es denn in dem Buch des Vf. an dieser wie aa. Stellen leider bei den alten Namen geblieben. Und doch hätte eine scharfe Scheidung der artikulatorischen und akustischen Seite und eine gründliche und einheitliche Umgestaltung seiner Terminologie schon mit Rücksicht auf das im Anfang dieser Besprechung erwähnte Programm not gethan (vgl. I. Z. II. 328). Immer noch erscheint 'Konsonant' zugestandenermaßen (S. 40) in doppelter Bedeutung. S. 41 geht Vf. auf die Frage

ein, was denn ein Einzellaut (oder Einzelelement) sei. 'Streng theoretisch wäre wohl zu antworten, daß darunter ein isolierbares Etwas (meist ein Schall) zu verstehen sei, das durch eine bestimmte Zusammenwirkung bestimmter Faktoren der Sprachbildung und nur durch diese erzeugt wird. Aber in der Praxis hat niemand daran gedacht, diesen Satz in voller Strenge durchzuführen.' Welche Unbestimmtheit bei den grundlegenden Definitionen! S. 43 wird mit Recht für die Bestimmung von Einzellauten 'das Prinzip der Unterscheidung nach gegensätzlicher und nicht gegensätzlicher Verwendung' als eine Handhabe betont und werden die Übergangslaute als nicht selbständige Laute von der Betrachtung zunächst ausgeschlossen (44). In der 2. A. hatte ich zu kritisieren (I. Z. II. 322), daß Vf. historische (ja vorhistorische!) Gesichtspunkte in Fragen hineingetragen, welche eine rein naturwissenschaftliche Behandlung verlangen. Die auf die Vorgeschichte der idg. Sprr. bezüglichen Bemerkungen der 2. A. S. 38 sind weggeblieben. Doch finden wir auch in der 3. A. Stellen wie folgende S. 46: 'Für denjenigen, welcher die Phonetik zu sprachgeschichtlichen Untersuchungen benutzen will, ergibt sich geradezu die Notwendigkeit auch auf diese subjektiven Momente in der Auffassung der Laute durch die Sprechenden [es handelt sich wieder um die leidige Media- und Tenuisfrage!] Rücksicht zu nehmen, selbst auf die Gefahr hin, sein abstraktes System dadurch zu stören. Aus solchen und ähnlichen Erwägungen ergibt sich, daß ein allgemeines System für die Einteilung der Sprachlaute, das namentlich auch für die Bedürfnisse des Sprachhistorikers überall ausreicht, nicht aufgestellt werden kann.' Vf. behauptet im Anschluß daran, 'daß das Streben nach einem allgemeinen Lautsystem nutzlos sei, zumal für die historische Phonetik', der Sprachhistoriker bedürfe zunächst der Einzelsysteme. Für all und jede wissenschaftliche Phonetik ist die Beobachtung von Einzellauten nur die Vorstufe, um auf dem Wege der Vgl. zu einem allgemeinen System zu gelangen. Insofern alle Einzelsysteme in dem allgemeinen zu berücksichtigen sind, wird letzteres für die geschichtliche Untersuchung der Laute bis ins Einzelne in höherm Sinne verwendbar sein; wie ja die Ergebnisse der allgemeinen vgl. Sprachw. der geschichtlichen Erforschung jeder einzelnen Spr. zu gute kommen.

Nach dem akustischen Wert unterscheidet Vf. 'für die Praxis' S. 69: I. Sonore [oder 'reine Stimmlaute'] II. Geräuschlaute: 1. stimmhafte, 2. stimmlose, findet sich aber selber schon veranlaßt vor Verwechselungen zwischen sonor einerseits und stimmhaft und sonantisch anderseits zu warnen. Der akustischen Definition wird Vf. bereits S. 72 untreu, wenn er von den 'stimmlosen, nicht spirantischen Dauerlauten' sagt: 'Sie verhalten sich zu den Sonoren wie die stimmlosen Spiranten zu den stimmhaften, und können daher wohl als stimmlose Sonoren [d. h. nach der 3 Seiten vorher gegebenen Bestimmung, stimmlose 'reine Stimmlaute'!] bezeichnet werden, wenn man mit einer Erweiterung des Begriffes unter Sonoren Dauerlaute ohne Engenreibungsgeräusch versteht.' In der folgenden Anm. erkennt Vf. dann selbst den Widerspruch in der Zusammenstellung an, sucht aber die neueingeführte Doppelsinnigkeit von 'Sonor' dadurch zu entschuldigen, daß es 'zur Zeit noch an einem brauchbaren Gesamtnamen für stimmhafte und stimmlose Dauerlaute ohne Reibungsgeräusch fehlt.' Ich habe dafür im genetischen System 'Mundöffnungslaute' im Gegensatz zu den 'Mundengeschlußlauten' gebraucht und sehe mit Genugthuung, daß z. B. VIETOR in seiner PHONETIK [2] 15 ff. es für die Praxis brauchbar befunden auch I. Laute mit Mundöffnung: 1. stimmhafte, 2. stimmlose; II. Laute mit Mundenge und Mundverschluß zu unterscheiden. Übrigens findet sich diese Unterscheidung von 'apertae' und 'clausae' bereits in dem für seine Zeit großartigen phonetischen System von WILKINS, ESSAY S. 357 ff.

'Unter Vokalen verstehen wir im allgemeinen eine Gruppe von Sonorlauten, welche mit offenem Munde und dorsaler Artikulation der Zunge gebildet werden, einschließlich ihrer stimmlosen Parallelen' (75). In der 2. A. S. 62 fehlte diese Definition. Vf. berichtet nun eingehender über drei Prinzipien der **Anordnung der 'Vokale'**:

1. Die Anordnung nach Klangreihen. HELLWAGS, BRÜCKES, WINTELERS und die vom Vf. in 1. A. gegebene Anordnung. 'Diese Anordnung ist später in mehr oder weniger modifizierter Gestalt von TRAUTMANN und TECHMER aufgenommen und weiter ausgebildet worden' (83). Hierzu einige Bemerkungen. HELLWAGS in seiner DISS. DE FORM. LOQU., 1781, § 57 zuerst veröffentlichte grundlegende Anordnung wird vom Vf. ganz verkehrt dargestellt; sie entspricht im wesentlichen, wenigstens für die a . . . i- und a . . . u-Reihe den Zungenstellungen (vgl. I. Z. II. 167), welche H. § 58—60 sorgfältig beschreibt; die akustischen Angaben kommen bei H. erst in 2. Reihe § 63 ff. Da auch mein Name an dieser Stelle genannt worden, so möchte ich mich vor Mißverständnis wahren. Ich habe I. Z. I. 81 allerdings nach einer physikalisch-akustischen Analyse der Klanglaute

eine strahlenartige Übersicht derselben gegeben, aber ausdrücklich dazu bemerkt: 'daß die charakteristische Tonhöhe allein nicht ausreichen würde, die Klanglaute akustisch vollkommen zu sondern, insofern dieser Höhe nach mehrere Klanglaute zusammenfallen; ja daß auch vollkommenere akustische Charakterisierung ohne die Feststellung der Erzeugungsart nicht genügen würde, jeden Laut mit ganz ausreichender wissenschaftlicher Genauigkeit zu bestimmen.' Hiermit glaube ich klar genug ausgesprochen zu haben, daß ich die Erzeugung der Laute als das wichtigere ansehe und auf genetische Systeme mehr Wert lege, wie ich solche nach eingehender physiologischer Analyse und mit sorgfältigster Berücksichtigung der bisherigen phonetischen Induktion, gleichwohl durchaus unabhängig von irgend welchen einzelnen Systemen I. Z. I. 152, 154 (vgl. 178 und II. 167) aufgestellt. Das Wichtigste war dabei für mich eine möglichst natürliche Anordnung und Veranschaulichung der betreffenden Artikulationen, die Figuren, in welchen sich die bekanntesten Mundöffnungslaute dabei reihten, waren mir dabei ganz gleichgültig. Ich bemerke das, weil nach diesen äußerlichen Fig. meine Anordnungen obenhin beurteilt zu werden scheinen (vgl. z. B. SIEVERS [3] 83, TRAUTMANNS SPRACHLAUTE, 1886, 326, VIETORS PHON. [2], 1887, 24 — über die letzten beiden Bücher behalte ich mir einen weitern Bericht vor —). Ich sehe mich dadurch veranlaßt an eine Stelle aus I. Z. I. 155 zu erinnern: 'Die physiologischen Grundlagen und Prinzipien sind das Wesentliche. Die Außenstehenden beurteilen den Wert des Baues mehr oder nur nach jener Außenseite; doch die Kenner prüfen das durch die Induktion herbeigeschaffte Material und den innern Plan. Zu einer solchen gründlichen Prüfung möchte ich den Fachgenossen mein obiges System der Mundöffner empfehlen . . . All und jede Artikulationsstellen und -grade, welche in dem System aufgeführt worden, sind von mir an den Mundöffnern der verschiedensten Personen und Sprr. mittels der angedeuteten Methoden in Wirklichkeit beobachtet worden; keine ist hypothetisch oder bloß als möglich aufgestellt.' Es finden in meinem System ihre Stelle neben den Artikulationen des hintern und vordern, die des mittlern Zungenrückens, deren Berücksichtigung ein Vorzug des BELLschen Systems ist, wenigstens in seiner spätern Darstellung durch B. (vgl. I. Z. III. 157); aber auch neben den Lippenrundöffnungen die verschiedenen Grade der Lippenlängsöffnung, welche letztern die kontinentalen Systeme richtiger gewürdigt haben. Auch seltnere Kombinationen von Lippen- und Zungenartikulationen, welche Unterarten bedingen (ich will nur an deutsches ü, ö und die schwedischen Mundöffnungslaute erinnern) finden in meiner nicht linear, sondern netzartig gebildeten Anordnung ihren Platz; dabei werden in der Transskription die Lippenartik. durch den betr. Hauptbuchstaben, die Zungenartik. durch den betr. rechts unten gesetzten Nebenbuchstaben bezeichnet. Unterarten mit partiell unvollkommener oder ganz unterbleibender Lippen-, bzhw. Zungenartik. (worüber schon HOLDER, ELEM. OF SP. 1669 das Wesentlichste veröffentlichte) werden durch Nebenzeichen angedeutet. Doch ich sehe, die Wahrung des eignen Standpunkts hat mich weiter geführt, als ich beabsichtigt. Ich kehre zu SIEVERS' Darstellung zurück.

2. Die Anordnung nach Eigentonreihen. Kritik von TRAUTMANNS System. Vf. macht u. a. den Einwand S. 87: 'daß es nicht angeht, nur den Vokalismus einiger ausgewählter Kultursprr. zur Grundlage eines Vokalsystems zu machen, das allgemeinen Zwecken dienen soll, namentlich wenn der Vokalismus dieser Mustersprr. ein so einförmiger ist, wie etwa der des Deutschen, Franz. und Italien.' Sehr richtig. Aber ebenso wenig darf etwa einseitig der englische Vokalismus, von dem Vf. in der Folge spricht, zur Grundlage eines allgemeinen Vokalsystems gemacht werden, zumal er anerkanntermaßen so ungewöhnlich ist. Und doch ist das im BELLschen Schema geschehen, welches dem Vf. noch immer 'als das relativ vollkommenste aller bisher aufgestellten Vokalsysteme' gilt (90, vgl. jedoch S. VIII). Vf. stellt sich in seiner Kritik auf den Standpunkt der engl. Musspr. In mundartlicher engl. Ausspr., welche uns neuerdings sogar für den engl. Sprachunterricht in Schulen als mustergültig empfohlen wird, ist der a-Laut annähernd ein Hinterzungenlaut, wenn auch nicht in dem Maße wie *o* und *u* (vgl. jedoch PLUMPTRE I. Z. II. 354, welcher das mittlere a auch für die engl. Spr. als das normale ansieht). Vf. bemerkt nun S. 89: 'Bei dem offnen o von [engl.] fall steht aber die Hinterzunge tiefer als bei a und dem geschlossenen o. Der Klangfolge a^2, o, o^1 [sollte wohl a, o^2, o^1 gedruckt werden] entspricht also hier die Artikulationsfolge o^2, a, o^1.' Das wäre ein Widerspruch, welcher gegen alle phonetische Induktion sein würde, die ja eine Übereinstimmung der physikalisch-akustischen und physiologisch-genetischen Verhältnisse erweist (vgl. I. Z. I. 153). In Wirklichkeit steht die Sache ganz anders. Das a wird selbst im Engl. nicht mit soweit zurückgezogener Zunge hervorgebracht als wohlartikulierte o^2, o^1 und gehört also artikulatorisch gar nicht in die Reihe zwischen letztere

hinein. Es kommt aber, wie ich schon früher mit WALLIS betont (I. Z. I. 151, 157), auch für Herstellung des Resonanzraums und somit für die akustische Wirkung zunächst nicht auf den betr. Höhengrad des Zungenrückens, sondern auf den Öffnungsgrad und seine Stelle an. Die Stelle ist aber für engl. a, wie gesagt, der Mitte näher und der Öffnungsgrad erweist sich keineswegs kleiner als bei o^2, bei Berücksichtigung des Umstandes, daß der gewölbte Gaumen nach hinten wie nach vorn absteigt, was auch Vf. S. 91 andeutet. Nicht oberflächliches Hineinschauen in den artikulierenden Mund, welches mit optischen Täuschungen verknüpft ist, sondern nur genaues Messen der betr. Abstände darf da entscheiden. Hier ist einer der heikelsten Punkte des BELLschen Systems, welcher nicht bestehen könnte, hätte physiologische Arbeit dasselbe begründet oder wenigstens ausgebaut (vgl. SCHRÖER, I. Z. III. 370).

3. Die Anordnung nach Artikulationsreihen. Vf. behauptet 3. A. 91, daß 'zu jeder beliebigen Zungenstellung jede beliebige Lippenstellung modifizierend hinzutreten kann.' Es ist das, freilich in zu allgemein theoretischer Form ausgesprochen, der Satz, welcher meiner Anordnung I. Z. I. 154 zu Grunde gelegen; doch habe ich mich, wie bemerkt, auf die von mir selbst wirklich beobachteten Lippen- und Zungenartikulationen wie ihre Kombinationen beschränkt. Vf. gibt auf derselben S. zu: 'Die Ausdrücke horizontale und vertikale Stellung sind nicht ganz buchstäblich zu nehmen, weil der Mundraum nicht eine gerade, horizontal liegende Röhre bildet, sondern eine gekrümmte Gestalt hat.' Das wäre ein wichtiges Zugeständnis, wenn Vf. damit anerkännte, daß man es in Wirklichkeit nicht mit parallelen vertikalen, sondern mit aufwärts auseinander gehenden Reihen (vgl. I. Z. II. 167) zu thun hat. Vf. gibt weiter S. 92 zu: 'Der Ausdruck mixed für die Vokale mit Artikulation der Mittelzunge beruht auf einer irrtümlichen Analyse BELLs, welcher ursprünglich glaubte, daß bei diesen Vokalen Vorderzunge und Hinterzunge gleichzeitig artikulierten' (vgl. I. Z. I. 157). Verbessert ist die unrichtige Darstellung der 2. A. S. 76, 78 von deutschem ü in Sühne und ö in Söhne im Gegensatz zu den entsprechenden franz. und skandin. Lauten hier S. 93 und 97 (vgl. I. Z. I. 154). Berücksichtigt wird S. 94 auch als 'spaltförmige Ausdehnung' die Längsöffnung, welche das englische System seinem Ursprung gemäß vernachlässigt. Die Darstellung des russ. Jery S. 98 entspricht nicht ganz meinen Beobachtungen. S. 99 gibt Vf. ferner zu, daß einige Kriterien des BELLschen Schemas 'z. T. noch etwas zweifelhafter Natur' seien. 'Namentlich gilt dies wohl auch heute noch von der Unterscheidung der engen und weiten Vokale' [vgl. I. Z. I. 135, 158; II. 376]. . . . Ferner liegt auf der Hand, daß die Tabelle über den Bestand der gerundeten Vokale keinen Anspruch auf allgemeine Gültigkeit haben kann, weil das Verhältnis von Rundung und Zungenartikulation nicht überall das gleiche ist. Das deutsche ü findet so, um bei diesem Beisp. stehen zu bleiben, in der Tabelle keinen Platz [ebensowenig das d. ö, Laute der schwed. u-Reihe u. ä.; vgl. I. Z. I. 158] . . . An die Stelle der einen Tabelle für "gerundete" Vokale müssen dagegen ohne Zweifel Spezialtabellen treten, die sich nicht nur auf die gerundeten Vokale, sondern ev. auch auf die Vokale mit spaltförmiger Erweiterung der Lippen zu erstrecken haben.' Durch Häufung solcher Untertabellen würde natürlich die einheitliche Übersicht verscherzt werden.

In den übrigen Teilen des Buches sind Änderungen nicht hervorzuheben. Doch hat bei Behandlung der Silbe S. 178 ff. und der Silbentrennung S. 188 ff. Vf. einen Anfang gemacht zwischen akustischer und artikulatorischer Seite strenger zu unterscheiden, was sich hier auch in seiner Terminologie: Exspirations- oder Druck- und Schallsilbe, Exspirations- oder Druck- und Schallgrenzen kund gibt. Ich bitte damit meine Definitionen von Sprech- und Schallsilben, Sprech- und Schallsilbenscheiden, Sprech- und Schallpausen, bereits in meiner Schrift ZUR VERANSCHAUL. DER LAUTBILDUNG 3 und 23, dann I. Z. II. 168, 328 zu vgl. Es ist zu bedauern, daß Vf. diese strengere Scheidung in der 3. A. nicht von Anfang an für die Laute, die 'Pausen' und überhaupt durchgeführt hat. In dem Litteraturverzeichnis ist HELLWAGS DISSERTATIO DE FORMATIONE LOQUELAE, 1781, wohl nur aus Versehen weggeblieben, welche bescheidene Schrift in meinen Augen nach eingehender Vgl. für die Geschichte der Phonetik wichtiger ist als BELLS INAUGURAL EDITION von VISIBLE SPEECH, 1867, und Gefolge.

Aus der Fülle der Bemerkungen, welche ich mir bei Vgl. der 3. mit der 2. A. der SIEVERSschen PHON. notiert, habe ich hier reichlicher Mitteilung gemacht, weil das Buch eine große Rolle in der Sprachwissenschaft spielt und der Vf. sich, wenn auch nicht um die Begründung oder den Ausbau der Phonetik als Wissenschaft, wohl aber um ihre Verbreitung unter den Sprachforschern und ihre Verwendung für die geschichtliche Seite der Sprachw. hervorragend verdient gemacht hat. Je mehr

das Buch verbreitet ist, um so notwendiger wird für folgende Aufl. eine einheitliche Umarbeitung des allgemeinen Teils dem Programm gemäß, nach der akustischen und physiologischen Seite, namentlich der Systematik und Terminologie. Fühlt Vf. sich dazu nicht in der Lage, dann dürfte es sich doch wohl ziemen, die Verkleinerung des Wertes der allgemeinen Phonetik, wie des Strebens nach einem allgemeinen natürlichen System und dem entsprechender einheitlicher Benennung fürderhin zu unterlassen.

Skeat W.: an etymological dictionary of the english language. 2. ed. rev. and corr. — Oxford, Clarendon press, 1884. — 4°, XXXII, 844.

Als ich in der vorjährigen Bibliogr. das histor. Wörterb. der philol. soc. I. besprach, hätte ich Skeats etym. dict. erwähnen sollen, eine der wichtigsten Vorarbeiten, welche auf jeden Fall ihren Platz in der Büchersammlung der Freunde des wissenschaftlichen Studiums der englischen Sprache behaupten wird, so lange das eben gen. histor. Wb. unvollendet ist.

Über die Stelle, welche sein Wb. in der Reihe engl. Wbb. einnehmen soll, spricht sich Vf. in der 1. Aufl. aus. Nachdem er die Wbb. von Richardson, Johnson, Stratmann und Mätzner erwähnt, sagt er: we have, in E. Müller's etymol. wb. der engl. spr. an excellent collection of etymologies and cognate words, but without any illustrations of the use or history of words, or any indication of the period when they first came into use. We have also Webster's dictionary, with the etymologies as revised by Dr. Mahn, a very useful and comprehensive volume; but the plan of the work does not allow of much explanation of a purely philological character. Vf. kommt dann auf das Wb. der philol. soc. zu sprechen, von welchem damals noch nichts erschienen war: For the illustration of the history of words, this will be all-important ... It was chiefly with the hope of assisting in this national work, that, many years ago, I began collecting materials and making notes upon points relating to etymology. The result of such work, in a modified form, and with very large additions, is here offered to the reader ... In one respect I have attempted considerably more than is usually done by the writers of works upon English etymology. I have endeavoured, where possible, to trace back words to their Aryan roots, by availing myself of the latest works upon comparative philology.

Ich habe mehrere hundert Wörter aus den verschiedenen Teilen des Wb. nachgeschlagen und die betr. Artikel, soweit sie die Geschichte der Wörter und ihre Entwickelung auf englischem Boden betrafen, zu meiner Belehrung und Befriedigung gelesen. Auf den Ausflügen auf das fernere idg. Gebiet habe ich oft Bedenken getragen dem Vf. zu folgen.

Each article begins with a word, the etymology of which is to be sought ... After the word comes a brief definition ... Next follows an exact statement of the actual (or probable) language whence the word is taken, with an account of the channel or channels through which it reached us. Thus the word 'Canopy' is marked (F., — Ital., — L., — Gk.), to be read as 'French, from Italian, from Latin, from Greek.' ... After the exact statement of the source, follow a few quotations. These are intended to indicate the period at which the word was borrowed, or else the usual Middle-English forms. When the word is not a very old one, I have given one or two of the earliest quotations which I have been able to find ... The materials collected by the philol. soc. will doubtless decide many debatable points.

The appendix contains a list of Prefixes, a general account of Suffixes, a list of Aryan Roots, and lists of Homonyms and Doublets. Besides these, I have attempted to give lists shewing the Distribution of the Sources of English.

In der Vorrede zur 2. A. bekennt Vf. sich u. aa. verpflichtet Wedgwood, contested etymologies (vgl. meine Bespr. I. z. III. 387) und Palmer, folk-etymology. Zu Murrays Wb. bemerkt er: if any of my results as to the etymology of such words as he has discussed are found not to agree with his, I at once submit to his careful induction from better materials and to the results of the assistance his work has received from many scholars.

Vergleichungshalber lasse ich hier das Wort agony aus Skeats Wb. abdrucken, nachdem dasselbe Wort aus Murrays Wb. im vor. Bande S. 346 gegeben worden.

AGONY, great pain. (F., — L., — Gk.) The use of the word by Gower (C. A. I. 74) shews that the word was not derived *directly* from the Gk., but from the French. Wyclif employs

agonye in the translation of Luke, XXII. 43, where the Vulgate has 'factus in *agonia*.' — F. *agonie* (Cotgrave). — Lat. *agonia*, borrowed from Gk. ἀγωνία, agony; orig. a contest, wrestling, struggle. — Gk. ἀγών, (1) an assembly, (2) an arena for combatants, (3) a contest, wrestle. — Gk. ἄγειν, to drive, lead. — √AG, to drive. See **Agent. Der.** *agonise*, from F. *agoniser*, 'to grieve extreamly, to be much perplexed' (Cotgrave); whence *agonis-ing*, *agonis-ing-ly*; *Agonistes*, directly from Gr. ἀγωνιστής, a champion. Also *ant-agon-ist*, *ant-agon-istic*, *ant-agon-ism*.

Ausstellungen im einzelnen findet der Leser in HERRIGS ARCH. LXXV. 205—218: KLEINE BEMERKUNGEN ZU SKEATS ET. DICT. von J. ZUPITZA.

SOCIN A.: ARABISCHE GRAMMATIK, PARADIGMEN, LITTERATUR, CHRESTOMATHIE UND GLOSSAR. — KARLSRUHE, REUTHER, 1885. — 12°, XVI, 195. M. 6.

Das Buch ist als IV. Teil der von PETERMANN begonnenen und von STRACK fortgesetzten Sammlung, PORTA LINGUARUM ORIENTALIUM, in deutscher und auch in engl. Spr. erschienen und soll als Handbuch für den Anfang des akademischen Unterrichts, weniger dem Selbstunterricht, dienen. In der Grammatik sind die wichtigsten Regeln nicht bloß der Formenlehre, sondern auch der Syntax kurz zusammengefaßt (1—105), woran sich die Paradigmen anschließen (1—26). Für diejenigen, welche weitere Studien zu machen wünschen, wird die nötige Litteratur angegeben (27—45). Der 1. Teil der Chrestomathie enthält zusammenhängende Texte, welche geeignet sind die Studierenden in die Denkweise der islamischen Welt einzuführen: erstens ein Stück von Ṯaʿlabis Prophetenlegenden (49—71); das 2. Stück ist historisch und dem Murūǵ al-ḏahab entnommen (72—85). Der 2. Teil der Chrest. enthält Stücke zum Übersetzen ins Arab. (86—109). Endlich ein arab.-deutsches (111—168) und deutsch-arab. Glossar (169—194).

SPENGEL s. TERENTIUS VARRO.

STAPPERS H.: DICTIONNAIRE SYNOPTIQUE D'ÉTYMOLOGIE FRANÇ. — BRUXELLES, MUQUARDT, 1885. — 12°, 697.

Das Titelblatt gibt weiter als Inhalt an: la dérivation des mots usuels classés sous leur racine commune et en divers groupes: latin, grec, langues germaniques, celtique, anglais, italien, espagnol, portugais, arabe, hébreu, hongrois, russe, langues slaves, langue turque, langues africaines, asiatiques, américaines, Australie et Polynésie; interjections, jurons, langage enfantin, noms de lettres, notes de musique, onomatopées, fiction littéraire, mythologie, noms propres, noms de peuples, noms géographiques; étymologie douteuse ou inconnue. Das ist viel, streng genommen zu viel für den Zweck des Buchs. Der Plan desselben ist keineswegs so ganz neu, wie es dem Vf. scheint (man vgl. DANET, DICT. LAT. 1677; DICT. DE L'ACAD. FR. 1. ÉD. 1694; LEIBNIZ, COLLECT. ETYM. 1717, 297; BROSSES, TRAITÉ DE LA FORMATION MÉCHANIQUE DES LANGUES ET DES PRINCIPES PHYSIQUES DE L'ÉTYMOLOGIE, 1765, II. 501; BRÉAL, MÉLANGES DE MYTHOL. ET DE LING., 1877, 330). In Bezug auf die gegebenen Wörter und ihre Definitionen beruft Vf. sich auf LAROUSSES DICT., ÉDIT. POP., für die Etymologien auf LITTRÉ, A. SCHELER und LAROUSSES GRAND DICT. UNIV. SCHELER schreibt dem Vf. in einem in der Vorrede veröffentlichten Briefe: le dict. . . . serait appelé à rendre de notables services dans les régions scolaires, si les études étymologiques et la grammaire historique de la langue franç. y étaient appréciées à leur juste valeur . . . Votre livre . . . se recommenderait particulièrement à l'attention des professeurs d'humanités appelés à enseigner soit le franç. ou le latin. Ein vocabulaire alphabétique, welches auf die einzelnen natürlichen Gruppen im Hauptteil verweist, erleichtert das Nachschlagen. Vgl. BRÉAL ET BAILLY, DICT. ÉTYM. LAT. 1886, über welches in der nächsten Bibliogr. zu berichten ist.

STEIN L. s. CURTI I. Z. III. 317 Anm.

STEIN S. TH.: DIE LICHTBILDKUNST IM DIENSTE DER NATURW. FORSCHUNG. — VORTRAG GEH. AUF D. 50. VERS. D. NATURF. U. ÄRZTE ZU MÜNCHEN AM 19. SEPT. 1877. MIT 32 ABBILD. — STUTTGART, SCHWEIZERBART, 1877. — 8°, 46.

STEIN S. TH.: DAS LICHT IM DIENSTE WISSENSCHAFTLICHER FORSCHUNG. — 2. A. 3. HEFT: DAS LICHT UND DIE LICHTBILDKUNST IN IHRER ANWENDUNG AUF ANATOM., PHYSIOL., ANTHROPOL. U. ÄRZTL. UNTERSUCH. MIT 172 TEXTABBILD. U. 2. TAF. — HALLE A. S., KNAPP, 1885. — 8°, VIII, S. 323—472.

— NEUE VERWENDUNGSWEISEN DES ELEKTR. GLÜHLICHTS ZU ÄRZTL. UND CHIRURG. ZWECKEN. — STEINS ELEKTROTECHN. RUNDSCHAU II. NO. 3, 4, 1885.

Im erstgen. Vortr. führt Vf. aus, daß die Lichtbildkunst lange einer gewissen Mißachtung ausgesetzt gewesen sei, weil sie gleich nach ihrer Entdeckung zu einem gewöhnlichen Gewerbe gemacht worden. Sie komme jetzt zu Ehren, seit sie sich zum Kunstgewerbe emporgeschwungen und sich auch in den Dienst der Wissenschaft gestellt, der Astronomie, der Meteorologie, der Spektralanalyse, der Akustik. S. 10 ff. veranschaulicht Vf. die von ihm erfundene Anwendung der Photographie zur Darstellung von Tonschwingungen, welche vor den bisherigen Aufzeichnungsmethoden (vgl. I. Z. I. 170) den Vorzug habe, daß die Reibung des Schreibstifts vermieden werde. Vf. gelangt dann zum medizinischen Gebiet und beschreibt u. a. seine photo-laryngoskopische Methode. Schließlich gedenkt er der neuern Fortschritte der Photographie und des Lichtdrucks.

In dem an 2. Stelle gen. Buch wird der Gegenstand in größter Ausführlichkeit behandelt. Aus frühern Abschnitten will ich nur hervorheben das über BOUDETS parleur microphonique (329) und GERHARDTS Lichtbilder des Perkussionsschalles (384—6) bemerkte. Uns interessiert hier besonders der 4. Abschnitt: Der Kehlkopfspiegel und das elektrische Licht für die Laryngoskopie S. 425 ff. Vf. geht hier von dem Grundsatz aus: 'daß alles, was das menschliche Auge zu erkennen im stande sei, bei der geeigneten Beleuchtung auch der lichtempfindlichen photogr. Platte als ein bleibendes Bild zugeführt werden könne.' Vf. geht auf die Geschichte der Kehlkopf- und Nasenspiegelung und die neuesten Beleuchtungsmethoden mittels des Glühlichts (namentlich von JIRASKO, HÉLOT-TROUVÉ 1883) ein. Im 5. Abschnitt S. 446 ff. behandelt Vf. die Photographie des Kehlkopfs, die Versuche von CZERMAK (1860, die Originalphotographien befinden sich in der Sammlung, welche mir von der Universität aus dem CZERMAKschen Institut für meine Vorlesungen über Sprachphysiologie zur Verfügung gestellt worden), vom Vf., von FRENCH (LARYNGOLOGY, 1883 Oct.), von BROWN und BEHNKE (VOICE, SONG AND SPEECH, 1884); eine Auswahl der betr. Photographien sind auf Taf. VII 5—8a durch Lichtdruck vervielfältigt.

6. Abschnitt: Photographie und anthropologische Forschung. Vf. bespricht hier: FRITSCHS ANLEITUNG ZU WISSENSCHAFTLICHEN BEOBACHTUNGEN AUF REISEN, DUCHENNES MÉCANISME DE LA PHYSIONOMIE HUMAINE, 1862, DARWINS EXPRESSION OF EMOTIONS IN MAN AND ANIMAL, 1872. Man vgl. hiermit MICHELS GEBÄRDENSPR. 2. A. 1886, namentlich den II. Teil enthaltend 94 Originalphotographien.

In dem an 3. Stelle gen. Artikel seiner RUNDSCHAU veranschaulicht Vf. mit allen Einzelheiten sein neuestes Verfahren den Kehlkopf mittels Glühlicht zu beleuchten und zu photographieren. Man vgl. dazu WIENER PHOTOGR. KORRESP. Mai 1877, No. 160; POGGENDORFFS ANN. CLIX. 149; TAGEBL. DER 58. VERS. D. NATURF. U. ÄRZTE, STRASSBURG, 1885, S. 328. Die hier besprochenen und angeführten Arbeiten des Vf. verdienen die Aufmerksamkeit der Sprachforscher, welche selbständig die Artikulationen der Stimmbänder, des weichen Gaumens u. s. w. zu beobachten und zu veranschaulichen beabsichtigen (vgl. I. Z. III. 248, 347).

STERN s. HENESS.

STJERNSTRÖM s. AURIVILLIUS.

TERENTI VARRONIS DE LINGUA LATINA LIBRI. EMENDAVIT APPARATU CRITICO INSTRUXIT PRAEFATUS EST L. SPENGEL. — LEONARDO PATRE MORTUO EDIDIT ET RECOGNOVIT FILIUS A. SPENGEL. — BEROLINI, APUD WEIDMANNOS, 1885. — 8°, XC, 286. M. 8.

Die sprachw. Werke der Römer sind ja im ganzen nur Nachahmungen der griech. Einer der verhältnismäßig selbständigsten und bedeutendsten röm. Grammatiker war VARRO (116—27 v. CHR.). Sein Werk DE LINGUA LAT. ist eine großartig angelegte Grammatik; von den 24 Büchern

sind leider nicht mehr als 6 (V—X) und diese nicht vollständig erhalten. Der Inhalt scheint folgender gewesen zu sein: Ursprung der lat. Spr., Etymologie und Entstehung der Wörter, ihre Beugung und Satzbildung. BÖCKHS ENCYKL. verzeichnet folg. Ausg.: L. SPENGEL, 1826; K. O. MÜLLER, 1833; A. E. EGGER, 1837; dazu WILMANNS, DE VARRONIS LIBRIS GRAMMATICIS SCRIPSIT RELIQUIASQUE SUBJECIT, 1864. Seine vorliegende 2. vollständig umgearbeitete A. hatte L. SP. im letzten Jahrzehnt seines Lebens vorbereitet, sie ist nach seinem Tode von seinem Sohne A. SP. veröffentlicht, welcher sich darüber in seinen BEMERK. ZU V. DE LINGUA LAT. SITZUNGSBER. D. AK. D. WISS. ZU MÜNCHEN 1885, 243 ff. ausspricht. In letzterer Schrift wird bemerkt, daß V. in der Frage der Analogie und Anomalie den richtigen (vermittelnden) Standpunkt vertreten, daß seine Etymologien freilich den Stempel seiner Zeit tragen, insofern sie lediglich nach dem ähnlichen Klange ohne gebührende Berücksichtigung der Bedeutung aufgestellt seien, wie nexum von nec suum, quaero von quae res u. ä. Die Vorrede des Vaters enthält Bericht über die Hss. S. II ff., die ersten Ausgaben (XIV ff.), den Inhalt der erhaltenen Bücher (XXXIV ff.) und Kritisches (LXV ff.). Es folgt der Text mit reichlichen Anmerk. Am Schluß Index I rerum et vocabulorum, II scriptorum, librorum, artificum, populorum.

THOMAS C.: NOTES ON CERTAIN MAYA AND MEXICAN MANUSCRIPTS. 3. ANN. REP. OF THE BUREAU OF ETHNOLOGY 7—65.

Über des Vfs. Untersuchung des Ms. TROANO habe ich I. Z. II. 370 f. berichtet. Es handelt sich in vorliegender Abh. zunächst um eine Tafel der Bacab, a representation of the gods of the 4 cardinal points. Von dieser Taf. wird auf Pl. I ein Faksimile, Pl. II eine Wiederherstellung, Fig. 2 ein Schema gegeben; die 4 cardinal symbols sind in Fig. 1 und Fig. 7 besonders dargestellt. Zur nähern Bestimmung der letztern werden andere Maya und auch mexikanische Mss. vgl. und hier veranschaulicht z. B. Fig. 4 Borgian codex, Pl. III Faksimile von einer Taf. des Fejervary codex mit Schema Fig. 6, Fig. 8 Kalenderrad von Duran, Pl. IV Nachbildung von Taff. des vatikanischen Kodex B, Fig. 9 Kalenderrad aus dem Buch von CHILAN BALAM. Die Ergebnisse faßt Vf. S. 61 ff. zusammen, zunächst in betreff der cardinal symbols, daneben: 1. That the order in which the groups and characters are to be taken is around to the left ... 2. That the cross ... was used among these nations as a symbol of the cardinal points. 3. ... That the bird figures were used to denote the winds ... 4. Another and more important result is the proof it furnishes of an intimate relation of the Maya with the Nahua [Mexican] nations ... the Cortesian codex certainly appertains to the former and Fejervary as certainly to the latter ... the Mexican are the older.

TOISCHER s. HARTMANN.

VANÍČEK s. GLASER.

VIETOR W.: GERMAN PRONUNCIATION. PRACTICE AND THEORY. — HEILBRONN, HENNINGER, 1885. — 12°, V, 123. — M. 2.

— DIE AUSSPRACHE DER IN DEM WÖRTERVERZ. F. D. D. RECHTSCHREIB. Z. GEBR. I. D. PR. SCHULEN ENTHALTENEN WÖRTER. MIT EINER EINL.: PHONETISCHES. ORTHOEPISCHES. — HEILBRONN, HENNINGER, 1885. — 12°, IV, 64. — M. 1.

In seinen ELEMENTEN D. PHONETIK hat sich Vf., wie wir in unsrer Bespr. der 1. A. (I. Z. II. 377) gesehen, als Kenner der speziellen engl. und mehr noch der deutschen Phonetik gezeigt. Diese Kenntnis bewährt und verwertet Vf. in sehr praktischer Weise in den vorliegenden beiden kleinern Arbeiten.

I. GERMAN PRONUNCIATION. 1: The best German ... 4: This we find in the language used on the German Stage ... the standard of German pronunciation. Now, if in the contest about the language of literature the South has gained the victory over the North, it is gratifying to see that with regard to pronunciation the converse has taken place, the Northern practice of distinguishing 'voiceless' and 'voiced', instead of the southern 'hard' and 'soft' consonants, having been unanimously adopted on the stage.

9: German sounds and how they are represented in spelling. 1. Vowels. Zu des Vfs. Veranschaulichung der d. Mundöffnungslaute bitte ich meine Besprechung I. Z. II. 375 ff.

zu vgl. Statt die Lippenlängsöffnungen zu vernachlässigen, hätte er sie für die engl. Leser gerade besonders hervorheben sollen. Was die Benennung der Laute betrifft, so gebraucht Vf., wie er S. 10 sagt, the terminology of Mr. A. M. BELL, which I find it possible to use, although I can only partly accept his analysis of vowel-articulation. Diese Terminologie hat den Vf. leider zu Widersprüchen geführt, namentlich die Namen 'mixed' und 'wide'.

Im einzelnen will ich noch bemerken, daß das deutsche *ü* in kühn und *ö* in schön des Vf. [ü·] und [ö·] unrichtig beschrieben werden; es verbinden sich mit den betr. Lippenrundöffnungen bzhw. von *u* und *o* die Zungenartik. von *ĭ* und *ĕ*, nicht von [i·] und [e·], vgl. I. Z. I. Tab. III. 7a. Das d. *a* in da ist kein low-back-(wide) vowel. Warum das 'wide' in Klammern steht, sehe ich nicht; vielleicht war Vf. im Zweifel, ob er den Mundoffn. 'narrow' oder 'wide' nennen sollte; die Schuld kommt hier auf Rechnung der Terminologie (vgl. I. Z. III. 390). Wie unterscheidet Vf. die Mundöffn. in kam und Kamm? Den letztern nennt er S. 24 the same sound as [ā], only shortened. In Wirklichkeit ist er nicht bloß gekürzt, sondern zu kurz und deshalb in Artik. und Klang verschieden. Dasselbe Verhältnis findet je in den folgenden Reihen statt:

ihn	käme[1]	kam	Schoß	Ruhm	Höhle	Füße
in	Kämme	Kamm	schoss	Rum	Hölle	Flüsse

29: Mid-mixed vowel, [ə]. — By combining an [e] front and a relaxed [o] back-elevation of the tongue. Es scheint Vf. hält hier noch an BELLS Definition von 'mixed' in VIS. SPEECH fest, welche BELL später selbst aufgegeben hat. In Wirklichkeit, wird das sog. d. unbetonte e in relativer Ruhelage hervorgebracht, mit mittlerer Zungenstellung, d. h. die Mittelzunge ist im Höhenpunkt; vgl. *H̆* in der Tafel I. Z. II. 167. Doch kann man in schnellerer und nachlässiger Usspr. eine Menge von Abarten dieses Mundöffn. beobachten, Übergangslaute zwischen dem gen. und seinen Nachbarn. Übrigens paßt die Beschreibung dieses Mundöffn. des Vf. keineswegs zu seiner Veranschaulichung auf S. 9 außerhalb seines Vokaldreiecks.

52: The so-called 'ich-Laut' is formed between the front of the tongue and the middle of the hard palate, in the same place where the vowel [i] is articulated. Nach meinen stomatoskopischen Beobachtungen artikuliert beim 'ich-Laut' die Mittelzunge genau gegen die vordere Grenze des Gaumenbeins (Os palatinum, vgl. I. Z. II. 167 und I. Tab. IV. 3 im Gegensatz zu 3a).

55: The 'ach Laut' is articulated between the back of the tongue and the middle of the soft palate, where also the vowel [u] is formed. In Wirklichkeit findet die Artik. mehr rückwärts statt als bei [u].

59: The letters of the alphabet and their phonetic values in German.

91: German accent and other peculiarities of German pronunciation. Mode of articulation.

101: Specimens. Hier habe ich anzuerkennen, daß ich, abgesehen von den im obigen im allgemeinen erinnerten Abweichungen meinerseits bis auf wenige Einzelheiten genau so spreche, wie Vf. es phonetisch transskribiert; in einigen Fällen muß ich wohl einen Druckfehler annehmen, z. B. bei *ic* statt *iç*. Auf S. 103 spreche ich *frŏĭd* statt *frŏit*, auf S. 105 *papī·r* statt *pāpī·r*.

Schließlich möchte ich noch die Vergleichungen deutscher und englischer Laute hervorheben, welche im ganzen sehr treffend sind und sich für den Sprachunterricht gewiß als nützlich erweisen werden.

In der letztgen. Arbeit: DIE AUSSPR. . . . finden wir eine kleine Einleitung über allg. Phonetik; dieselbe läßt einen Fortschritt im Vgl. zur erstern Abh. erkennen, insofern die Darstellung und Bezeichnungen klarer geworden. Hier werden auch z. B. die Lippenöffnungen bei den Mundöffnern genauer geschieden:

kleinste	Längsöffnung	. . . i
|		
größte		. . . a
|	Rundöffnung	
kleinste		. . . u

[1] Der Unterschied der betonten Mundöffn. in käme und Kehle scheint mir mehr ein schulmäßig für die Schriftspr. anerzogener als natürlich entwickelter zu sein; in der Umgangsspr. hören wir einen Mundöffn., der meist zwischen beiden in der Mitte steht und mundartlich nach dem einen oder dem andern hinüberschwankt.

Der Ausdruck Mischlaut S. 4 (vgl. AMMAN, LOQU. Tab. lit. synopt. 'vocales mixtae', BELL 'mixed') ist nicht zu billigen. Jeder Laut ist streng genommen ein Mischlaut; selbst der einfachste Klanglaut ist aus Tönen gemischt und der einfachste Sprechlaut aus Artikulationen zusammengesetzt. Auch der Ausdruck 'Umlaut' hat in der allgemeinen Phonetik keinen Platz; er gehört in die Lautgeschichte und Formenlehre.

WACKERNAGEL W. s. HARTMANN.

WEDGWOOD H.: CONTESTED ETYMOLOGIES IN THE DICTIONARY OF THE REV. W. W. SKEAT. — LONDON, TRÜBNER, 1882. — Crown 8°, VIII, 193.

Für wenige Sprr. ist die Etymologie so wohl gepflegt worden, wie für die engl. Die Ergebnisse dieser Arbeit sind am besten von ED. MÜLLER und SKEAT (vgl. I. Z. III. 382) dargestellt worden. WEDGWOOD hat in seinem Wörterb. einen eigenartigen Standpunkt vertreten und seine Grundanschauungen in seiner Schrift ON THE ORIGIN OF LANGUAGE 1866 auseinandergesetzt. Es spielt in seinen frühern Werken die Onomatopöie eine größere Rolle als bei den andern Etymologen; dieser Grundzug drängt sich in der vorliegenden Arbeit weniger hervor. Es liegt in dem Wesen der etymologischen Wissenschaft, daß gewisse Schwierigkeiten ungelöst bleiben. Die schweren Etymologien der engl. Spr. werden hier vom Vf. in Angriff genommen. Teils befriedigen die Etym. des Vf. mehr als SKEATS, wie letzterer selbst in der Vorrede seines ET. DICT.[2] bekennt, teils die von SKEAT mehr als die WEDGWOODS; bei einer nicht kleinen Zahl befriedigen die versuchten Lösungen beiderseits gleich wenig, so daß hier noch immer ein hübsches Stück Arbeit zu thun bleibt.

Im ganzen führt Vf. Gründe vor, welche den verschiedenartigen einzelnen Umständen jedes Falls entnommen sind; nur in ein paar Fällen wird ein schwacher Anlauf zu allgemeinen Gesetzen gemacht; und doch sollten die Entwickelungsgesetze für den Laut wie für die Bedeutung die Hauptrichtschnur bei solchen Arbeiten wie die vorliegende sein. Die wichtigste Aufgabe der vgl. etymologischen Wissenschaft ist also, solche Gesetze zu finden.

Ich habe die Schrift mit großem Interesse gelesen und empfehle sie allen, welche sich mit Etym. beschäftigen.

WEGENER PH.: UNTERSUCHUNGEN ÜBER DIE GRUNDFRAGEN DES SPRACHLEBENS. — HALLE, NIEMEYER, 1885. — 8°, VIII, 208. M. 5.

Die vorliegenden UNTERSUCH. sind aus 2 Vorträgen hervorgegangen, welche Vf. auf 2 provinziellen Philologenversammlungen in MAGDEBURG (1883) und HALBERSTADT (1884) gehalten.

I. **Aus dem Leben der Spr.** Vf. kritisiert S. 4 die Versuche, die 2 Faktoren, den physiologischen und psychologischen, zu scheiden, wie ihn z. B. OSTHOFF gemacht (vgl. I. Z. III. 354). 'Was man hier physiologisch nennt, ist nichts weiter als eine mechanisch und automatisch gewordene ursprünglich spontane Bewegung ... Soll auf Grund dieser Mechanisierung etwas über die Gültigkeit, Ausnahmslosigkeit, Unumstößlichkeit der Lautgesetze ausgesagt werden, so darf man sich nicht darauf berufen, daß man es mit einem Naturgesetz zu thun hat, sondern man muß sich stets bewußt bleiben, daß man sich auf dem Gebiet automatischer, mechanisierter psychologischer Vorgänge befindet. Für die Untersuchung gerade dieses psychischen Gebietes bleibt eigentlich noch alles zu thun.' 5: 'Die physiologischen Bedingungen des Sprechens sind mit Glück und Erfolg in der sog. Lautphysiologie oder Phonetik behandelt ... Daß auch diese Wissenschaft noch in ihren Anfängen steht, scheint mir gewiß.' Es scheint, Vf. unterscheidet hier nicht gebührend sein phonetisches Wissen, wovon er ein paar Proben in Bemerkungen über Tenuis und Media, s, r, š gibt, von der phonetischen Wissenschaft unsrer Zeit. Wollte man jedoch nach diesem phonetischen Abschweif das ganze Buch beurteilen, so würde man dem Vf. Unrecht thun. Denn für die psychologische Seite der Spr. hat derselbe nicht bloß die Ergebnisse der wichtigern neuern Arbeiten sich zu eigen gemacht, sondern auch eigne Beobachtungen angestellt und selbständig darüber nachgedacht. Vf. handelt in diesem Teile zunächst von der unbewußten Erlernung der Muttersprache: Association von Lautbildern mit Empfindungen und Muskelgefühlen. Zeitliche Nüancen der kindlichen Äußerungsweise je nach Beziehung auf Gegenwart, Zukunft und Vergangenheit. Veränderungen der Tonhöhe, Stärke, Geschwindigkeit. Sichtbarer Ausdruck des Auges, der Miene, der Gesten. Das logische Subjekt 'Exposition'; das logische Prädikat; letzteres im Satz am stärksten

betont. Situation der Anschauung, der Erinnerung; feste Interessen, Stimmungen, Temperamente, herrschende Ideen, Vorurteile der Zeit, Weltanschauung. Vf. bespricht hier die Erscheinungen, welche die Psychologen unter dem Begriff der Apperception zusammenzufassen pflegen (vgl. z. B. I. Z. II. 6 f.). 27: 'Je klarer und vollständiger die Situation durch die Anschauung gegeben ist, um so weniger sprachlicher Mittel bedarf es.' 34: 'Apposition und Relativsatz sind . . . nachträgliche Korrekturen unsrer Darstellung.' Dasselbe Wort, welches eindeutig scheint, bedeutet den verschiedenen Einzelnen, ja einem und demselben in verschiedenen Zeiten und je nach der verschiedenen Verbindung im Satze Verschiedenes. 50: 'Somit müssen wir die Annahme der Einheit der Wortbedeutung fallen lassen.' Die Entwickelungsreihe des metaphorischen Gebrauchs der Wörter; das Abblassen der letztern. 54: Es bildet der 'Prozess der Abblassung die Brücke zwischen der ersten im Anfang unsrer Untersuchung dargelegten Sprachstufe zu der entwickelten Stufe einer ausführenden Exposition.'

Der II. Teil ist ein Beitrag zur Frage: Wie verstehen wir Spr.? Er behandelt: A) Zweck und Veranlassung des Sprechens; B) Willensbeeinflussung; C) Substanz und Satz; D) Handlung.

Besondere Aufmerksamkeit verdient hier der 1. Zusatz S. 184 ff. über die Gründe für den Verlust oder die Verstümmelung unbetonter Silben.

Western A.: englische lautlehre für studierende und lehrer. — Heilbronn, Henninger, 1885. — 8°, VIII, 98. M. 2.

— kurze darstellung der engl.ausspr. für schulen u. z. selbstunterr. — Heilbronn, Henninger, 1885. — 12°, 43.

Die beiden Schriften sind zuerst in des Vf. Mutterspr. 1882 bei Malling in Kristiania erschienen und von G. Stjernström in der nord. revy 1883, 78 f. besprochen worden. Die deutsche von der Originalausg. in einigen Punkten abweichende Bearbeitung hat Vf. selbst besorgt. Nachdem derselbe zu Hause bei J. Storm seine Studien gemacht, setzte er dieselben in England im Herbst und Winter 1880/81 fort. Die Ergebnisse seiner Beobachtung der engl. Ausspr. im einzelnen sind hier dargestellt. Und dies ist verhältnismäßig der wertvollere Teil, welchen man behufs Vgl. mit den zahlreichen bestehenden Arbeiten über die engl. Ausspr. mit Nutzen verwenden wird.

Vf. hat aber auch für gut befunden uns über allgemeine Fragen der Phonetik zu belehren; dieser Abschnitt gehört nun besonders in das Gebiet dieser Ztschr. Bei der Beschreibung der Artikulationen der Stimmbänder gedenkt Vf. der Stimmstellung, Flüsterenge und Öffnung der Stimmbänder, vernachlässigt aber die Hauchenge. 'Sonore', 'Konsonanten' werden leider im Sinne von Sievers' phon. (vgl. I. Z. III. 379) verwendet, auf die er sich gerade in allgemeinen Fragen mit Vorliebe bezieht. Für die Anordnung der Vokale wird das Bellsche Schema zu Grunde gelegt. Beibehalten wird sogar die 'gemischte' Stellung ('mixtae' Amman, 'mixed' Bell), 'bei welcher sich sowohl die Hinterzunge wie die Vorderzunge mit der Zungenspitze hebt' (4). Wir haben I. Z. III. 381 gesehen, daß neuerdings auch Sievers phon. [3] 92 zugibt: 'der Ausdruck mixed für die Vokale mit Artik. der Mittelzunge beruht auf einer irrtümlichen Analyse Bells' (vgl. I. Z. I. 157). In einem wichtigen Punkte glaubt Vf. von Bell abweichen zu müssen, nämlich für die a-Laute, 'bei welchen die Zunge ganz platt wie in der Ruhelage im Munde liegt [bei wohl entwickelter nicht zu magrer Zunge natürlich in der Mitte mehr nach oben gewölbt, vgl. I. Z. III. 230 Anm. 1] . . . In diesem Punkte, sagt Vf. hier, stimme ich daher mit den deutschen Phonetikern überein; denn in der heutigen Form des Bellschen Systems werden, glaube ich, die a-Laute keinen Platz finden können.' In einem Nachtrag am Schluß S. 83 nimmt Vf. dieses Zugeständnis wieder bis zu einem gewissen Grade zurück als 'zu viel gesagt. Ich glaube vielmehr jetzt, daß a-Laute sich sehr wohl als mid- und low-back [nach meiner Ansicht nicht ganz back, d. i. nicht innerhalb der o . . . u-Reihe, sondern zwischen Hinter- und Mittelzungenreihe, vgl. meine Bespr. von Sievers I. Z. III. 380 f.] bilden lassen, glaube aber auch, daß dies nicht die einzige Bildungsweise der betr. Laute ist. Es war die Übereinstimmung zwischen den Beschreibungen des a bei Trautmann und Techmer und der Bildungsweise meines eignen natürlichen [!] a, die mich auf den Gedanken brachte, daß hier eine Lücke im Bell-Sweetschen System sein müsse; da aber das System mich in allen andern Punkten befriedigte [also mehr als sonstige Anhänger des Systems, z. B. Sievers und Storm, die auch in andern Punkten Bedenken ausgesprochen], konnte ich nicht

zu irgend einem deutschen System übergehen, und es war mir nichts andres übrig, als die fehlende Artikulation einzufügen.' Nachdem also Vf. sich inzwischen hat überzeugen lassen, daß das engl. a nicht das mittlere sei, bemerkt er weiter: 'es wäre für meinen Zweck vielleicht besser gewesen, wenn ich das BELL-SWEETsche System unverändert beibehalten und meine Modifikation in einer Anm. vorgeschlagen hätte.' Ich kehre zu S. 4 zurück. Dort fährt Vf. fort: 'Durch diese Ansetzung einer besondern a-Artikulation bin ich also nicht zu dem deutschen Dreieck übergegangen und verwerfe daher die Entwickelungsreihen i-e-æ-a und u-o-å-a der deutschen Systeme. Ich kann nicht finden, daß z. B. bei der Reihe i-e-æ-a die Zunge sich allmählich zurückziehe, bis sie endlich die a-Artikulation erreicht hat; selbst wenn ich das offenste æ ausspreche, ist meine [!] Zunge völlig vorgeschoben und nimmt die oben beschriebene vordere Stellung ein.' Die Zungenartikulation, welche Vf. an sich eben beschreibt, ist so ungewöhnlich, daß ihm zu raten ist, dieselben genau nachzuprüfen. Seine persönliche Artikulationsweise, falls sie wirklich so wäre, würde aber weder für die engl.Ausspr., noch für ein allgemeines Vokalsystem maßgebend sein. Seine Ansicht widerspricht hier nicht bloß derjenigen von 'deutschen Phonetikern', sondern auch der von Anhängern des BELLschen Schemas (s. z. B. SIEVERS PHON. 396, Anm. 11), ja von BELL selbst. Vf. vgl. nur die in diesem Fall unzweideutigen Figuren VISIBLE SPEECH INAUG. ED. S. 74 oben, VIS. SP. FOR THE MILLION S. 8 Fig. 4—6, sowie SOUNDS AND THEIR RELATIONS S. 35—37. Was ich hier über die vordere i-Reihe bemerkt, gilt gleicherweise nur in andrer Richtung für die hintere u-Reihe. Von parallelen Vertikalreihen kann hier also keineswegs die Rede sein, sondern nur von nach oben auseinander gehenden. Jedenfalls gelangt man durch vgl. Beobachtung mehr und mehr zu natürlichen ununterbrochenen Hauptreihen von mittlern a nach vorn zu i und nach hinten zu u, ohne 'plötzliches Hinüberspringen', welches, beiläufig gesagt, auch der allmählichen geschichtlichen Entwickelung des a in der Richtung nach i und u widersprechen würde. Von Nebenreihen sehe ich dabei ab. Ich behaupte damit nicht, daß der von dem Höhenpunkte der artikulierenden Zunge beschriebene Weg der Hauptreihen in 2 vollständig geraden Linien besteht, a . . . i und a . . . u, die einen Winkel bilden mit a als Scheitel, wie neuerdings BELL, ESSAYS AND POSTSCRIPTS ON ELOCUTION, NEW YORK 1886, die engl. Vokale in pool . . . ah . . . eel anordnet und mit andern VIETOR lehrt; ich bin vielmehr der Ansicht, daß jener Weg wenige einfache Kurven beschreibt, die zwischen dem geradlinigen Winkel deutscher Systeme und jenen parallelen Vertikalen des ältern BELLschen Schemas verlaufen (vgl. meine Veranschaulichung I. Z. II. 167, welche durch den Zeichner leider mehr schematisiert worden als ich gewünscht). Und mit dieser Veranschaulichung suchte ich zwischen den beiden zu extremen Systemen zu vermitteln, freilich auf die Gefahr hin, es beiden Parteien nicht ganz recht zu machen (vgl. VIETOR PHON.[2] S. 2 und KLINGHARDT ENGL. STUD. X. 323). Den Vorwurf des 'plötzlichen Hinüberspringens' von mittlerm a zu den Vokalen der vordern und hintern Reihe (S. 5) hätte Vf. füglich sich selber und dem von ihm vertretenen Schema machen müssen.

Mit jener einseitigen Anschauung von den 'horizontalen' Artikulationsabständen hängt die weiter S. 5 über die Herstellung der 'vertikalen' Abstände beschriebene zusammen; diese soll nach dem Vf. für die verschiedenen Arten von Mundöffnern nur durch die Veränderung des Kieferwinkels bewirkt werden. 'Wenn man von i zum e und weiter zum æ geht, behält die Zunge selbst die ganze Zeit dieselbe Form und Hebung.' In Wirklichkeit halten die Hebungsgrade der Zunge mit den Verkleinerungen des Kieferwinkels im großen und ganzen gleichen Schrift, oder es findet eine Ausgleichung zwischen beiden statt, die dem Prinzip vom kleinsten Kraftaufwand entspricht. Dieser Ansicht ist bis jetzt wohl kaum widersprochen worden, vgl. auch SIEV. PHON.[3] 16 Anm. 5. Vf. lenkt deshalb auch im Nachtrag S. 83 ein: 'Es ist natürlich, daß die Größe des Kieferwinkels nicht allein den Unterschied zwischen den Vokalen derselben Reihe, wie i-e-æ bewirkt; dieser beruht in Wirklichkeit auf dem Abstand zwischen der Zunge und dem Gaumen, woher es auch leicht möglich [aber wider nicht natürlich] ist, die verschiedenen Vokale derselben Reihe mit ganz demselben Kieferwinkel auszusprechen . . . Ein besonderer Grund für mich, die Größe des Kieferwinkels als Kriterium aufzustellen, war aber auch der Umstand, daß ich glaubte, dadurch eine klarere Vorstellung zu geben von dem Unterschied zwischen offen und geschlossen einerseits und weit und eng anderseits, indem im ersten Fall die Veränderung des Abstandes zwischen der Zunge und dem Gaumen auch [früher hieß es: nur!] mit Veränderung des Kieferwinkels verbunden ist, während im letztern der Kieferwinkel unverändert bleibt.' Die letzte Behauptung ist ebenso unerwiesen wie die im obigen von mir zurückgewiesene. Der Hebungsgrad der Zunge soll hiernach nur den Unter-

schied von Unterarten bedingen; vgl. auch S. 6: 'auf diesem absoluten Hebungsgrad der Zunge beruht, glaube ich, die Unterscheidung der Lautnüancen, welche im engl. System als "narrow" (eng) und "wide" (weit) bezeichnet werden . . . praktisch wird es . . . genügen, wenn man zwei Hebungen annimmt, von welchen die höchste [je die höhere] allen engen, die tiefste [je die tiefere] allen weiten Vokalen gemein ist.' Dies ist, wie ich schon wiederholt betont (i. z. I. 158, vgl. II. 376), ein Irrtum, zu dem wohl die Namen 'narrow' und 'wide' verleiten, welche zwar für die Vokale mit kleinster und kleinerer Öffnung, aber nicht für solche mit größerer und größter Öffnung passen. Ich habe deshalb die Ausdrücke vollkommen bzhw. unvollkommen artikulierte Mundöffner vorgezogen, welche letztern wohl bei den Mundöffnern mit kleinster und kleinerer Öffnung verhältnismäßig weiter, bei Mundöffnern mit größerer und größter Öffnung im Gegenteil verhältnismäßig enger sind als die entsprechenden wohl artikulierten Mundöffner. Das kommt daher weil alle unvollkommenen Artik. der relativen Ruhelage, d. i. der mittlern Öffnung zustreben, also ihre Stellung je zwischen den entsprechenden vollkommen artik. Mundöffnern und der mittlern Öffnung der Mittelzunge haben. Eine Schlaffheit der Artik. erkennt Vf. selbst S. 6 unten an. Beipflichten muß ich aber dem Vf., wenn er S. 7 bemerkt: 'Eben den Übelstand vieler deutschen Systeme [namentlich auch des von Vietor], daß Zwischenvokale in die harmonischen Reihen störend eingeschoben werden, vermeidet ja das Bellsche System durch die Scheidung zwischen narrow und wide.' Wenn hier nur nicht bei den Mundöffnern mit größerer und größter Öffnung die leidigen Verwechslungen zwischen 'wide' und 'narrow' vorkämen. Soviel über die allgemeine Einleitung. Da Vf. in seinen darin ausgesprochenen Ansichten noch nicht ganz sicher war, wie die prinzipiellen Änderungen im Nachtrag beweisen, so hätte er besser gethan, die allgemeinen Vorbemerkungen nicht an dieser Stelle zu veröffentlichen, wo sie Verwirrung anrichten können. Für Phonetiker vom Fach sind sie nicht ohne Interesse.

Auf die Beschreibung der einzelnen engl. Laute kann ich hier nicht näher eingehen; dieselbe befriedigt mehr als der allgemeine Teil. Ich bitte damit die Kingsleyschen Abbildungen i. z. III. 225 ff. zu vgl.

Die an zweiter Stelle gen. Schrift ist ein Auszug aus der eben besprochenen.

Westphal R.: griechische rhythmik. — theorie der musischen künste der hellenen von A. Rossbach und R. Westphal. I. 3. A. — Leipzig, Teubner, 1885. — 8°, xl, 305. M. 7.20.

Westphal hat sich für die historisch-vgl. Sprachw. überhaupt, besonders aber für die vgl. Metrik verdient gemacht. Bei den alten Griechen bildete die Metrik mit der Harmonik und Rhythmik eine Einheit, welche erst in der alexandrinischen Epoche sich aufzulösen begann. Die Bedeutung, welche des Aristoteles Schüler Aristoxenus für die Rhythmik und Metrik hat, ist nicht allein von Böckh, sondern auch von G. Hermann, wenigstens in seinen elem. doctr. metr., 1816, gewürdigt worden. Feussner gab in einem Progr. Aristoxenus' grundz. der rhythmik, ein bruchst. in bericht. urschrift mit d. übers., 1840 heraus. Es folgte 1854 die 1. A. des vorlieg. Buches, von Rossbach 'in steter wissenschaftlicher Gemeinschaft mit Westphal' bearbeitet, der erste Versuch, das griech. System der Rhythmik unmittelbar aus den griech. Quellen darzustellen. Unter Anregung und Mitarbeit von Männern wie Weil und Baumgart hat Westphal diese Arbeit später selbst fortgeführt und hier die 3. A. veröffentlicht. In dieser wird nun zunächst das Verhältnis der rhythmischen Elemente des Aristox. zu den übrigen griech. Quellen der Rhythmik, den Arbeiten von Dionysius dem Musiker, Aristides, Quintilianus u. aa., dann des Aristox. System der Künste dargestellt. 'Aristoteles setzt das Wesen der Künste ohne Unterschied in die "Nachahmung" (μίμησις)' (vgl. i. z. III. 324). Sein Schüler unterscheidet die Kunstwerke weiter: 'Die letztern sind, sagt er, entweder κινούμενα oder ἀκίνητα.' Zu den ἀκίνητα gehören die Werke der Plastik, Architektur, Malerei; zu den κινούμενα die Werke der musischen Künste: Orchestik, Musik, Poesie (30). Diese Künste der Bewegung nehmen als solche stets eine bestimmte Zeit in Anspruch, welche gesetzmäßig gegliedert sein muß. 'Die so gegliederte Zeit heißt Rhythmus, der nach den 3 verschiedenen Künsten verschiedene Bewegungsstoff wird von Aristox. als Rhythmizomenon bezeichnet. Ein jedes der Teile, aus welchen das Rhythmizomenon besteht: der einzelne Ton, die einzelne Sprachsilbe, die einzelne Bewegung der Tanzenden muß eine bestimmte Zeit einnehmen. Dies ist die einzelne rhythmische Zeitgröße.

Die Ordnung innerhalb dieser rhythmischen Zeitgrößen wird den Sinnen . . . dadurch vernehmlich gemacht, daß die einzelnen Teile des Rhythmizomenon mit ungleicher Stärke zur Erscheinung gebracht werden . . . die stärker hervorgehobenen Teile bezeichnen die Grenzen rhythmischer Abschnitte' (42). Es wird ferner Sing- und Sprechstimme unterschieden: bei ersterer verweilt die Stimme eine meßbare Zeit auf gleicher Höhe, um dann plötzlich zu einer andern Tonstufe überzugehen; bei letzterer ist die Stimme in fortwährender Bewegung in Übergängen zu andern Stufen, ohne auf irgend einer Stufe lange zu ruhen. Es wird nun der Rhythmus der Deklamation, die Rhythmik der Kunst und die außerhalb der Kunst behandelt; ferner die Rhapsoden-Deklamation, die Deklamation unter gleichzeitiger Instrumentalbegleitung, die Deklamation in Verbindung mit gleichzeitiger Orchestik. ARISTOX. hat sich auch mit Lauteinteilung befaßt; er unterschied Vokale φωνήεντα und Konsonanten ψόφους und bei letztern weiter Mutä ἄφωνα und Semivocales ἡμίφωνα. Über die 'Pause' vgl. S. 59. S. 60: 'In jedem Rhythmizomenon wechseln Momente der Bewegung und des Stetigen miteinander ab . . . Die Zeit, welche durch ein stetiges Moment ausgefüllt wird, ist sinnlich wahrnehmbar (γνώριμος), die Zeit der Bewegung oder des Übergangs ist wegen ihrer Kleinheit nicht sinnlich wahrnehmbar (ἄγνωστος).' Die einseitig theoretischen Phonetiker wollen diese Unterscheidung der endlichen, meßbaren und der unendlich kleinen, unmeßbaren Größen wohl beachten, welche letztern erst bei der unendlichen Summierung, wie sie sich im Lauf der Lautgeschichte verwirklicht, erkennbar werden (I. Z. III. 150). Danach definiert nun ARISTIDES: ῥυθμὸς τοίνυν ἐστὶ σύστημά τι ἐκ γρωρίμων χρόνων κατά τινα τάξιν συγκείμενον (61). Während die ältern Rhythmiker für die gesungene Poesie die Silbe als das Maß des Rhythmus ansehen, bestimmt ARISTOX. als kleinstes rhythmisches Maß den χρόνος πρῶτος (die Primärzeit, vgl. 64, 75). Auf die nun folgenden Hauptkapitel: Rhythmus der Musik im allgemeinen und Taktlehre kann ich nicht näher eingehen. Nur des ARISTOX. Definition des Taktes mag hier noch angeführt werden S. 99: '"Fuß" (πούς) nannte man zunächst in einem Tanz- oder Prozessionsliede diejenige Gruppe von Tönen, innerhalb welcher ein Niedertreten und ein Aufheben des Fußes stattfindet; weiterhin wurde der Ausdruck, auch wenn nicht getanzt wurde, für die betr. Silbengruppe des gesungenen oder deklamierten Verses beibehalten. Da ein solcher "Fuß" stets ein Teil eines Verses ist, sagen wir gewöhnlich "Versfuß" . . . In der rhythmischen Theorie des ARISTOX. ist der Ausdruck πούς nicht auf den Begriff des Versfußes beschränkt, er dient auch als adäquater Ausdruck für dasjenige, was unsre Musiker "Takt" nennen . . . Bei ARISTIDES lautet der Anfang der Taktlehre: ποὺς μὲν οὖν ἐστι μέρος τοῦ παντὸς ῥυθμοῦ, δι'οὗ τὸν ὅλον καταλαμβανόμενον. Τούτου μέρη δύο, ἄρσις καὶ θέσις.'

Über die physische und psychische Seite des Rhythmus vgl. WUNDT: GRUNDZ. DER PHYSIOL. PSYCHOL. 2. A., 1880, II. 50.

WHITNEY W. D.: THE ROOTS, VERB-FORMS, AND PRIMARY DERIVATIVES OF THE SANSKRIT LANGUAGE. A SUPPLEMENT TO HIS SANSKRIT GRAMMAR. — LEIPZIG, BREITKOPF & HÄRTEL, 1885. — 8°, XIV, 250. M. 6.

PANINI setzte bei seiner Grammatik ein Verzeichnis der Wurzeln voraus. So waren denn WESTERGAARDS RADICES LINGUAE SANSCRITAE, 1841, eine willkommene Ergänzung zu BÖHTLINGKS Ausgabe von PANINIS Werk (1839, 40) und zu a. Sanskritgrammatiken. Seitdem haben die indischen Forschungen große Fortschritte gemacht, welche des Vf. SANSKRIT GRAMMAR, 1879, wie vorliegendem Supplement zu derselben zu gute gekommen und dadurch das Studium der ind. Spr. dem Fachmann wie dem vgl. Sprachforscher wesentlich erleichtert haben. Die Sammlung enthält außer den Wurzeln eine Auswahl (vgl. S. IX) von Verbalformen und die primären Ableitungen oder solche, die das Aussehen von primären bekommen haben, sämtlich der Zeit nach bestimmt. Vf. unterscheidet 6 Zeitabschnitte im Leben der Spr.: Veda (V.), Brāhmaṇa (B.), Upanishads (U.), Sūtras (S.), Epen (E.), classisches Skr. (C.); durch ein † hinter dem betr. Buchstaben, der den Zeitabschnitt angibt, wird das weitere Vorkommen der betr. Form bis zum letzten Abschnitt (C.) angedeutet. Geschöpft hat Vf. aus folg. Quellen: aus BÖHTLINGK und ROTHS großem PETERSB. LEXIK. und dem kleinern, soweit erschienen; für die ältere Spr. (V., B., U. und S.) hat er aus den ihm zugänglichen Texten selbst die nötigen Formen ausgezogen. Erschöpfende Wortverzeichnisse standen für RIG-VEDA und ATHARVA-VEDA zu Gebot. Nicht aufgefundene, aber von den ind. Grammatikern beglaubigte Verbalformen wurden reichlich aufgenommen uud durch [ ] gekennzeichnet. Die Ablei-

tungen wurden soweit möglich nach der alphabetischen Folge der Suffixe geordnet, Accente nur verzeichnet, wo die Wörter mit solchen aus accentuierten Texten entnommen sind. Was die Etymologie betrifft, so bekennt Vf., nicht allzu vorsichtig gewesen zu sein. Von Vgl. mit aa. idg. Sprr. hat er ganz abgesehen. Die Wurzeln sind in derselben Form gegeben wie früher in der Grammatik; nur ihnen ist zu ihrer Kennzeichnung die Bedeutung beigefügt, nicht den unter ihnen gegebenen Formen. Am Schluß finden sich Verzeichnisse von Stämmen, welche nach der Zeit geordnet sind.

Whitney proc. of the XVII. ann. sess. of the amer. philol. soc. july 1885. XXI.

Zur 'junggrammatischen' Frage spricht sich Wh. bei Gelegenheit des Berichts von March (i. z. III. 344) folgendermaßen aus: While the so-called neo-grammatical movement is indeed a highly interesting and important one ... its range and scope should not be mistaken nor its originality overstated. The truth of the three characteristics just laid down [by Prof. March according to Sievers' Article on philology in the encyclop. britann. — cf. i. z. III. 344 —] he could by no means admit ... 1. The question whether vaid precedes vid, or the contrary, is a 'glottogonic' problem as much as any other; and all the other questions as to what precedes what is language-history are of the same sort, and have an equal claim to be investigated; to set aside any part of them as insoluble, is simple unscientific. As regards the 2. point ... that caution as to using such metaphors is a peculiar merit of the new school is a claim without any foundation whatever. Then, that one must study the growth of living languages in order to understand that of older ones, is a truism; no one who knew anything about the science of language has thought of disputing it.

General opinion attributes to the new school, as the most essential article in its creed, the invariability of phonetic change. But that is not an induction, nor a deduction, it is simply an assumption, a hypothesis as yet undemonstrated and probably never to be demonstrated.

Wilmanns W.: deutsche schulgrammatik nebst regeln und wörterverzeichnis für die d. rechtschreibung nach der amtl. festsetzung. 6. umgearb. a. I. kl. 8°, IV, 98. 75 Pf. II. VI, 146. M. 1.25. — Berlin, Parey, 1885.

In einem besonders erschienenen Vorwort erörtert W. die Grundsätze, nach denen er die Schulgrammatik verfaßt, bzhw. die 6. A. umgearbeitet. Für den ersten Teil ist H. Poppelreuter Mitherausgeber. Es war von vornherein von W. zu erwarten, daß er der Rechtschreibung in der Schulgr. besondere Aufmerksamkeit widmen werde, und so sind denn in dem I. T. nicht bloß die allgemeinen Gesichtspunkte gegeben, welche die d. Schreibweise beherrschen, sondern auch 'die nötigen Einschränkungen und Ergänzungen'. Das Wörterverzeichnis am Schluß beruht auf dem amtl. Verzeichnis, nur eine Reihe von Fremdwörtern sind mit Recht weggeblieben (vgl. i. z. III. 366). Nach der grammatischen Seite wird zunächst das Unentbehrlichste geboten. Dem Lehrer ist die Aufgabe überlassen 'durch Fragen dem Schüler zu entlocken, was er unbewußt schon besitzt.' Die Paradigmen sollen nur die Wiederholung erleichtern. Die allgemeinen grammatischen Begriffe und die entsprechende Terminologie sollen an der Mutterspr. entwickelt und dadurch die Grundlage für jeden Unterricht in einer fremden Spr. gewonnen werden. Vf. betrachtet es 'als eine wesentliche Aufgabe des Unterrichts in der d. Gr., den Schüler an eine historische Auffassung der Spr. zu gewöhnen.' Hierauf ist natürlich besonders im II. T. Rücksicht genommen und in diesem Sinne die Lautlehre, die Lehre von der Wortbildung und -beugung, sowie die Satzlehre behandelt worden. Eine nach solchen Grundsätzen und von einem Gewährsmann wie W. verfaßte d. Schulgr. bedarf keiner weitern Empfehlung.

Wimmer s. Burg.

Winkler H.: uralaltaische völker und sprr. — Berlin, Dümmler, 1884. — 8°, 480. M. 8.

Die erste hier behandelte Frage ist, ob die uralalt. Völker trotz vielfacher Mischungen einen einheitlichen Kern erkennen lassen. 'Meine Arbeit', sagt Vf. S. 2, 'soll die Frage beantworten, der

anthropologische Teil nur in den allgemeinsten Grundzügen die Möglichkeit oder Wahrscheinlichkeit eines Zusammenhangs auf Grund des mir leider nur teilweise zugänglichen Materials auf einem Gebiet, in welchem ich eigentlich Laie bin, geben [von diesem Teil, dessen Ergebnis Vf. S. 51 ff. zusammengefaßt, darf ich wohl absehen]; der linguistische an einem eng begrenzten Gebiete, vorwiegend den Kasus der örtlichen Richtung und der Beziehung im übertragenen Sinne des Interesses sowie des Besitzes das näher darthun.' Vf. stellt sich im letztern Teil S. 54 ff. die Aufgabe nachzuweisen, daß zum uralalt. Stamme außer den samojedischen, türkischen, mongolischen, tungusischen Sprr., gegen welche sich kaum erheblicher Widerspruch gezeigt habe, auch die finnischen und japanischen gehören (vgl. BOLLER, WIENER AK. D. W. XXIII, 3. Heft 1857). Vf. charakterisiert die uralalt. als 'Suffixsprr.', die durch sinnliche Anschaulichkeit und den Drang zum Individualisieren gekennzeichnet werden; Formlosigkeit herrsche vor, wenn es ihnen auch nicht an einem gewissen formalen Triebe fehle — es sei 'rein formal die im Pronomen (und sonst bisweilen) in weitem Umfang angewendete Lautsymbolik' —. Die uralalt. Sprr. seien keineswegs so nahe miteinander verwandt, wie die idg. Sprr. ihrerseits untereinander. Vf. geht dann S. 65 auf die japan. und verwandte Sprr., 75 ff. auf die finnische Spr. ein, um die Zugehörigkeit derselben zu dem uralalt. Stamm durch allgemeinere sprachl. Betrachtungen, namentlich aber durch vgl. Untersuchung des Dativ (99, 171 ff.) zu erweisen. Auf die Einzelheiten dieser Untersuchung kann ich leider nicht eingehen und bitte dazu MISTELIS ausführliche Besprechung in ZTSCHR. F. VÖLKERPS. XVI. 414 ff. zu vgl. Leider schweifen, bevor er an seine besondere Aufgabe herantritt, des Vf. Gedanken in weite Fernen, über afrikanische, amerikanische, asiatische, australische Sprr. hin, um zuweilen gelegentlich in einer Anm. Fragen der Sprachmischung und Verwandtschaft zu lösen, wozu ganze Werke altbewährter Sprachforscher nicht ausgereicht haben. Und über so manches hofft Vf. dann noch andernorts abzuhandeln. Dazu kommen Nachträge zu frühern Teilen während des Drucks mitten im Text z. B. 169 ff., so daß die Geduld der Leser eine harte Probe zu bestehen hat. Um so mehr ist zu bedauern, daß dem Buche ein ausführliches Register fehlt, welches die Benutzung des überreichen Stoffs zur Vgl. erleichtert hätte.

Über des Vf. neuere Arbeit: DAS URALALTAISCHE UND SEINE GRUPPEN, 1. und 2. Lief. 1885, beabsichtige ich zu berichten, wenn sie vollendet sein wird.

WUNDT W.: ESSAYS. — LEIPZIG, ENGELMANN, 1885. — 8°, V, 386. M. 7.

Die bisherige Lebensarbeit des Vf., welche sich auf dem Gebiet der Naturwissenschaften ebenso sehr wie auf dem der Geisteswissenschaften, auf dem der Spezialforschung wie auf dem allgemeinen der Philosophie bewährt hat, zeigt bei aller Mannigfaltigkeit doch eine charakteristische Einheit, eine vermittelnde Richtung. Diese ist es wohl, welche schon seinen größern streng wissenschaftlichen Werken eine Verbreitung über die Zahl der Fachgelehrten hinaus verschafft hat. Vf. hat sich aber auch die weitern Kreise der Gebildeten überhaupt zu Dank verpflichtet, indem er die wichtigern Ergebnisse der größern Arbeiten in kürzern allgemein verständlichen Aufsätzen in der DEUTSCHEN RUNDSCHAU, UNSERE ZEIT, u. a. O. veröffentlicht hat. Das vorliegende Buch ist eine Sammlung solcher bereits gedruckten und einiger hier zum erstenmal veröffentlichten Aufsätze. Über erstere habe ich bereits berichtet teils in meiner EINL. IN DIE SPRACHW. I. (über GEHIRN UND SEELE, DER AUSDRUCK DER GEMÜTSBEWEGUNGEN; ferner über den Inhalt von GEFÜHL UND VORSTELLUNG, DIE ENTWICKELUNG DES WILLENS nach der 2. A. seiner PHYSIOL. PSYCHOL.); teils in frühern Bibliogr. dieser ZTSCHR. (über die Aufgabe, Methode und Ergebnisse der experimentellen Psychologie nach des Vf. Abhh. in den PHILOS. STUD., vgl. hier ESSAYS N. V und VI.). Von den neuen Abhh. liegt ganz auf unserm Gebiet N. X: DIE SPRACHE UND DAS DENKEN, S. 244—285. Vf. bemerkt hier im Eingange S. 245, es gehöre zu den nicht seltenen Erscheinungen in der Geschichte der Erkenntnis, 'daß man gerade dann mit besonderm Eifer um die allgemeinsten Probleme einer Wissenschaft sich bemüht, wenn diese selbst erst noch entstehen soll.' Das zeige sich in den Untersuchungen über den Ursprung der Spr. bei den Alten (in der Behandlung der Frage, ob die Spr. φύσει oder θέσει entstanden), wie in der 2. Hälfte des vorigen Jh. (HERDERS Übergang von der Ansicht, daß die Spr. ein Werk natürlicher Erfindung sei zu dem Glauben an ihren göttlichen Ursprung, s. I. Z. III. 330). Erst W. v. HUMBOLDT habe erkannt, 'daß die Spr. ebensowohl Ursache wie Wirkung des Denkens . . . ist.' In der neuern Sprachphilosophie strebe man, jene alten Gegensätze zu beseitigen, indem man die Spr. als eine physiologische Funktion zu begreifen suche. Aber der Reflextheorie gegenüber sei die Erfindungstheorie geblieben und so habe der alte

Gegensatz nur ein modernes Gewand angethan. Vf. stellt sich eine rein psychologische Aufgabe, deren Lösung für jenes allgemeinere Problem einen vorbereitenden Wert besitzen könnte: die Betrachtung der Sprachentwickelung des Kindes und der Gebärdensprr. der Taubstummen.

Bei der **Sprachentw. des Kindes** sei die Abstraktion von äußern Einflüssen schwer. Das Kind bringe selbstthätig Lautungen hervor, welche zunächst nicht die Bedeutung von Sprachäußerungen besitzen, aber doch den Stoff bilden, dessen sich die später beginnende Sprachentw. bediene. Es mache sich eine wechselseitige Nachahmung geltend zwischen dem Kinde und den Erwachsenen. Das Kind schaffe die Laute, den Erwachsenen gehöre die Anwendung in der betr. Bedeutung zum Zweck der Mitteilung an (vgl. I. Z. III. 317); so gehen die Bezeichnungen Papa, Mama hervor. Doch seien die Kindersprr. der verschiedenen Nationen keineswegs gleich; 'sie verhalten sich höchstens wie abweichende Dialekte einer höchst unvollkommenen Mutterspr.'; es weichen ja auch die onomatopoëtischen Wörter von gleicher Bedeutung in verschiedenen Sprr. voneinander ab. Ähnlich werde die Fixierung der kindlichen, mit hinweisender Gebärde begleiteten, Lallworte, wie d. da, franz. tem (vgl. tiens), von der Umgebung beeinflußt; so verhalte es sich bei mum oder ham für essen, die sehr natürliche Lautgebärden seien. Auffallend sei bei den Nachahmungen von Geräuschen u. dgl. des Kindes Sinn für das Rhythmische, womit auch wohl die mehrfachen Wiederholungen der Lallwörter zusammenhängen, welche sich erst allmählich zu den geläufigen Doppelsilben verkürzen. Dabei betont Vf. die Bedeutung der begleitenden Gebärde S. 255: 'So ist es eigentlich die Gebärdenspr., die mit ihrer sinnlichen Lebendigkeit und mit der kaum mißzuverstehenden Deutlichkeit ihrer Zeichen ursprünglich den Verkehr des Kindes mit seiner Umgebung vermittelt, und mit deren Hilfe sich jenes allmählich die Lautspr. aneignet.' Einige Gebärden möge das Kind selbst erfinden, andre werden ihm beigebracht. Worte und Gebärde ergänzen sich wohl auch zu primitiven Sätzen, wie Papa (mit Kopfschütteln) = 'Papa ist nicht hier'.

Vf. wendet sich nun S. 258 zur **Sprachentw. bei den Taubstummen** (vgl. I. Z. II. 172). '"Gedankenäußerung durch artikulierte Bewegungen", nicht "Gedankenäußerung durch artikulierte Laute" müßten wir die Spr. nennen, wollten wir eine Begriffsbestimmung von ihr geben, die hinreichend umfassend ist. Mag die Bewegung laut oder stumm sein, sobald sie nur unmittelbar von einem Menschen zum andern die Gedanken hinüberträgt, nicht wie die Schrift durch das Mittel dauernd fixierter Symbole [will denn Vf. die Schrift von der Sprache ganz ausschließen?], so hat sie den psychologischen Charakter der Spr. [vgl. I. Z. I. 110 Mitte]. Die stummen Zeichen des Taubgebornen tragen alle wesentlichen Kennzeichen einer wirklichen Spr. an sich ... Die Gebärdensprr. verschiedener Kreise verhalten sich ... wie Dialekte einer einzigen Mutterspr.; sie gleichen darin der primitiven Spr. des Kindes, nur sind sie unendlich reicher und ausgebildeter, wenn sie auch weit hinter den entwickelten Lautsprr. zurückstehen ... Hier ist es ja von so großer Bedeutung, daß in der Lautspr. die Beziehung zwischen Laut und Bedeutung, die einst bestanden haben mag, längst verloren ging ... Die Gebärde dagegen kann sich vermöge ihrer sinnlichen Anschaulichkeit immer nur wenig von der ursprünglichen Vorstellung, die sie bedeutet, entfernen' (vgl. auch 271). Die allmähliche Abkürzung von natürlichen Gebärden scheine oft, aber sei nie durch Übereinkunft entstanden. J. J. Engel habe ausdrückende und malende Gebärden unterschieden, den letztern will Vf. die hinweisenden nicht unter- sondern nebengeordnet wissen. Den ausdrückenden lassen sich die Interjektionen, den hinweisenden die Deute- und den malenden die Nennwurzeln vgl. Die hinweisende Gebärde sei, wo anwendbar, verständlicher und bequemer als die malende. Als Unterabteilung der malenden Gebärde im allgemeinern Sinne des Wortes nennt Vf. noch die mitbezeichnende; sie 'bildet ... nicht den Gegenstand selbst nach, sondern irgend eine Eigenschaft oder Handlung, die durch eine vielfältige Association unsrer Vorstellungen mit demselben in Beziehung steht.' Sie beruhe auf Übertragung der Vorstellung, welche ja auch in der Lautspr. eine so große Rolle spiele. So werde der Mann durch die Bewegung des Hutabnehmens mit bezeichnet. Als fernere Unterabteilung wird vom Vf. nun die symbolische Gebärde angeführt, mittels welcher auch das Abstrakte dargestellt werden könne; dadurch werde der geringe Schatz bedeutungsvoller Zeichen zu einer unerschöpflichen Quelle für den Ausdruck der Gedanken. Freilich entstehe daraus eine Vieldeutigkeit der Zeichen, wie z. B. das Hutabnehmen auch Höflichkeit und Gruß bedeuten könne; der Gedankenzusammenhang lasse aber erraten, was gemeint sei. Hier bekommen wir einen Einblick in die geistige Werkstätte der Spracherzeugung. 'Wohl hat man für die Zwecke des Taubstummenunterrichts auch künstliche Gebärden, namentlich für abstrakte Begriffe, ersonnen. Aber sie sind

keine natürlichen Bestandteile der Gebärdenspr. . . . Sie gleichen den künstlichen Wortbildungen, die ja auch in der Lautsprache vorkommen' (267). Die Gebärdenspr. sei eine Art Wurzelspr. wie die chinesische, insofern sie die grammatischen Kategorien durch die Aufeinanderfolge der Zeichen andeute. Diese Syntax leide freilich auch an Vieldeutigkeit, um so mehr als Ausnahmen von der regelmäßigen Folge vorkommen. So würde für den Gedanken: 'der zornige Mann schlug das Kind' die regelmäßige Folge sein: 'Mann zornig Kind schlagen'; ausnahmsweise aber auch: 'Kind schlagen Mann zornig' in derselben Bedeutung vorkommen können. Die Gebärdenspr., welche bei Taubgebornen die allein natürliche sei und bei Vollsinnigen die Lautspr. mehr oder minder begleite, dürfte für die erste Entwickelung der Lautspr. vielleicht notwendige Bedingung gewesen sein (273). Am Schluß dieser wertvollen Untersuchung über die Gebärdenspr. kann ich ein Bedenken nicht unterdrücken. Vf. scheint nämlich S. 258 f. und 271 von der Voraussetzung auszugehen, als ob die taubstummen Kinder ihre Spr. ganz selbständig und unmittelbar mit der 'Absicht der Mitteilung' (276) erzeugen. Es ist jedoch nicht zu verkennen, daß sie seitens der Umgebung, wenn auch nicht den zielbewußten Unterricht in dem Maße genießen, wie die vollsinnigen Kinder für die hörbare Spr., doch ihr Teil für den sichtbaren Ausdruck entnehmen, in jedem Fall aber die Anregung zu Mitteilung. All diese Beeinflussung durch die sprachgeübte Umgebung muß für die erste Sprachentwickelung der Menschheit in Abzug gebracht werden, was die Lösung des Problems natürlich wesentlich erschwert. Neue Versuche von Stein, Curti und Hale, dasselbe mit Bezugnahme auf die Kinderspr. zu lösen, sind I. Z. III. 317 erwähnt, bzhw. besprochen worden.

Vf. kommt nun S. 273 wieder auf die heikle Frage zurück, ob die Spr. ein Erzeugnis bedachtsamer Erfindung oder ein Naturprodukt (die Sprachbewegungen also Reflexbewegungen) sei. Er findet: 'es ist der Begriff des Willens, um den hier der Knoten geschürzt ist . . . Der einfache Willensakt ist eine unmittelbare Äußerung unsers Selbstbewußtseins, welche sich gleichzeitig nach außen und innen richtet. Nach außen erzeugt sie die Willenshandlung, nach innen beherrscht sie den Lauf unsers Denkens' (276, vgl. N. XI S. 286 ff.). Die Spr. sei eine unmittelbar an die innern Vorgänge des Denkens gebundene äußere Willenshandlung. Nachdem Vf. noch die Beziehungen des Willens zur Apperception und Association behandelt, schließt er S. 285: 'So ist die Spr. nicht aus vernünftiger Überlegung und bedachtsamer Voraussicht, noch aus einem blinden Zwang entsprungen . . . So ist sie beides zugleich, Kunstwerk und Naturerzeugnis.'

WUNDT W.: DAS SITTLICHE IN DER SPRACHE. — D. RUNDSCHAU XII. 70—92.

Die Hauptanregung zu dieser Abhandlung scheint R. v. Jherings Buch ZWECK IM RECHT geboten zu haben, welchem Vf. zwar alle Anerkennung zollt, mit dessen Ergebnissen in Bezug auf die vorliegende Frage er jedoch vielfach nicht einverstanden ist. W. geht von der Überzeugung aus, daß die Spr. nicht ein äußeres Werkzeug ist, sondern 'die lebendige Form des Gedankens selbst, die von dem Geistesinhalt, den sie birgt, ebenso abhängt wie die äußere Form eines organischen Wesens von dessen Lebensvorgängen.' Die Wechselbeziehungen zwischen Form und Inhalt des sprachl. Denkens auf dem Gebiet der sittlichen Vorstellung zu verfolgen ist die Aufgabe der Abh. In den sichtbaren Grußformen, welche Jh. als Überbleibsel einstiger Friedensbezeigungen betrachtet, findet Vf. den Ausdruck religiöser Anschauung; denn die die Gebärden begleitenden Grußworte seien Gebetsformeln. Die Gebärden und Worte seien freilich allmählich abgeschwächt. Doch gelte für das Gebiet der sittlichen Vorstellungen, wie für alle geistige Entwickelung das Gesetz der Stetigkeit.

Im II. Teil der Abh. behauptet W., daß auf ethischem Gebiet die Mehrzahl der Wörter wissenschaftlichen und somit individuellen Ursprungs sei, die Minderzahl dem ursprünglichen Sprachgut angehöre. Er verfolgt die Geschichte des Wortes Egoismus von seinem Ursprung bei den Gelehrten vom 'Port-Royal' und der Wörter für Sittlichkeit bei den Griechen — von Aristoteles' Theorie von dem Einfluß der Übung (ἔθος) auf das sittliche Handeln (ἦθος) — ferner bei den Römern und Deutschen und beweist im Gegensatz zu Jhering die Abhängigkeit der Bildung der Wörter moralitas und Sittlichkeit von jenen griech. Wörtern nach. 79: 'Der wissenschaftliche Sprachgebrauch ist aber, auch wo er sich der Anwendung der Fremdwörter enthält, ein internationaler. Wie schon die Römer ihre philosophische [und sprachw.] Terminologie durch Übersetzungen aus dem Griech. bereichert haben, so hat unsre ganze moderne Kultur unablässig aus dem Sprachgut der Griechen und Römer geschöpft, und unter den wissenschaftlichen und namentlich den

philosophischen Ausdrücken, deren wir uns heute bedienen, gibt es sehr wenige selbst unter denen, die aus deutschem Material zusammengefügt sind, welche von jenem Einflusse frei blieben.'

Der III. Teil beginnt mit der Frage: 'Was ist früher, das Gute oder das Schlechte?' 'Die religiöse Überlieferung gibt bekanntlich der Priorität des Guten den Vorzug; die Wissenschaft hat häufig die entgegengesetzte Ansicht verfochten. Von einem paradiesischen Urzustande will sie nichts wissen . . . JH. scheint in diesem Streit der religiösen Überlieferung . . . Recht zu geben. "Die Spr., so führt er aus, kennt zwei Formen zum Ausdruck von Gegensätzen: eine positive [reich und arm, jung und alt] und eine negative' [Tugend und Untugend, Treue und Untreue; von Haß, Stolz habe sie keine Negationen gebildet]. Die von JH. behauptete Thatsache, 'daß sämtliche Gegensätze auf dem sittlichen Gebiet das Gewand der negativen Ausdrucksform an sich tragen und daß die Spr. von den Tugenden Negationen bildet, nicht aber von Lastern', beanstandet in der ausgesprochenen Allgemeinheit Vf. mit Recht unter Hinweis auf Wörter wie Gut und Böse, Tugend und Laster einerseits, Sünde und Sündlosigkeit, Schuld und Schuldlosigkeit [vgl. auch Unschuld] anderseits. 'Aber eine gewisse Wahrheit kommt ihr trotzdem zu, insofern nämlich, als in der That ein Übergewicht negativer sprachlicher Bildungen in dem angegebenen Sinne statt findet'. Das weist Vf. statistisch nach und erkennt in dieser Thatsache S. 85 'ein allgemeines Gesetz, dessen Herrschaft sich über die Gesamtheit unsrer Gefühle und Gemütsbewegungen erstreckt. Wo immer ein Objekt unsre Unlust oder Mißbilligung erregt, da sind wir geneigt, den Ausdruck der Negation anzuwenden, indem wir bei der sprachlichen Bezeichnung von dem gegenüberstehenden Gefühl der Lust und des Wohlgefallens ausgehen.' Die Gegensätze der Gefühle, welche schon bei Tieren aneinander gebunden auftreten, seien jedoch sicher älter als die Formen der Spr. Allerdings gebe es für den Menschen kein Gut ohne ein Übel, an dem es gemessen werde. Das erinnert an die Behauptung eines frühern 'Gegensinns' der Wörter (s. I. Z. I. 424, aber auch III. 270). Hätte man danach anzunehmen, daß zunächst der Reiz als ununterschiedener, dann die Lust und zuletzt die Unlust zum Bewußtsein oder wenigstens zum sprachl. Ausdruck gelangt seien? Interessante Vgl. bieten hierzu die natürlichen Taubstummengebärden. Vgl. Ws. Satz ESSAYS 205: 'daß die ursprünglichsten Zustände unsres Bewußtseins ungeschieden enthalten, was erst in der spätern Entwickelung, z. T. sogar erst in der psychologischen Abstraktion sich trennt.' S. daselbst auch 207, 288. Vf. denkt dabei freilich zunächst nur an die 'einander koordinierten Teilerscheinungen eines und desselben innern Vorgangs', nämlich Gefühl und Bewußtsein.

Im IV. Teil unterscheidet Vf. S. 91 nach den Zeugnissen der sprachl. Überlieferungen [Vf. hat die Ausdrücke für das Gute bei mehreren idg. Völkern ins Auge gefaßt; leider bieten gerade jene Wörter der etymologischen Erklärung besondre Schwierigkeit] 3 Stadien in der Entwickelung der sittlichen Vorstellungen: In dem 1. seien diese Vorstellungen roh, fast ganz der Wertschätzung äußerer sinnenfälliger Eigenschaften zugewandt, ohne erhebliche Unterschiede bei den verschiedenen Völkern; in dem 2. zeigen sich nationale Sonderungen je nach der relativen Schätzung der einzelnen Tugenden; in dem 3. wurden diese Sonderungen wieder durch religiöse Vertiefung oder philosophische Erleuchtung aufgehoben. Es scheint, die Sprachentwickelung steigt einen ähnlichen Stufengang empor.

WUNDT W.: ÜBER DEN BEGRIFF DES GESETZES, MIT RÜCKSICHT AUF DIE FRAGE DER AUSNAHMSLOSIGKEIT DER LAUTGESETZE. — PHILOS. STUD. III. 195—215.
— WER IST DER GESETZGEBER DER NATURGESETZE? — PHILOS. STUD. III. 493—496.

S. 195: 'Während in der ältern Grammatik neben der "Regel" bekanntlich die "Ausnahme" als deren selbstverständliche Ergänzung nicht zu fehlen pflegte, ist in der neuern Sprachw. das Streben entstanden, auch auf die sprachl. Erscheinungen jenen strengern Begriff des **Gesetzes** anzuwenden, der in der Naturw. Geltung besitzt, und bei welchem man die Statuierung zufälliger Ausnahmen nicht für zulässig hält.' 196: 'Nun ist der Begriff des Gesetzes bekanntlich auf geistigem Gebiet entstanden. Das Altertum kennt den Ausdruck "Gesetz", "lex", nur innerhalb der bürgerlichen Rechtsordnung . . . Erst DESCARTES eröffnet seine Naturphilosophie mit der Aufstellung gewisser "Regulae sive leges naturae", und bei NEWTON endlich scheidet sich die Regel als ein bloß methodologisches Forschungsprinzip von dem Gesetz als einer die Naturerscheinungen beherrschenden Norm.' 197: 'Der Begriff der "Lex naturalis" hat sich so allmählich, indem er sich des Attributs der Natur entledigte, über alle möglichen Gebiete ausgedehnt, in denen eine

Regelmäßigkeit allgemeingültiger Art zu bemerken ist, mag es sich dabei um Sätze von prinzipieller oder von abgeleiteter Art oder selbst um solche konkrete oder regelmäßige Erscheinungen handeln, für die eine prinzipielle Ableitung bis dahin nicht möglich ist. Das letztere pflegen wir durch den speziellen Ausdruck "empirisches Gesetz" anzudeuten ... Nachdem er diese etwas unbestimmte Bedeutung angenommen, ist dann der Ausdruck "Gesetz" auch auf das geistige Gebiet übertragen worden, von dem er dereinst durch metaphorische Entlehnung genommen war.' 198: 'Es konnte nicht ausbleiben, daß diese zu etwas vager Unbestimmtheit herangereifte Bedeutung des Begriffs allmählich Reaktionen hervorrief, die sich gegen seine Anwendung richteten' sowohl seitens der Vertreter der Natur- als der Geisteswissenschaften. Dagegen hat St. Mill in seiner Logik den Vorschlag gemacht, 'die niedern komplexen Gleichförmigkeiten als bloße "Gesetze", die fundamentalern von universeller Geltung dagegen als "Naturgesetze" zu bezeichnen.'

Der Begriff '**Ausnahme**' stammt, wie Vf. bereits 195 bemerkt, aus der ältern Grammatik. 200: 'In der Naturw. pflegt man ... nicht von der Ausnahmslosigkeit, sondern von der Allgemeingültigkeit der Gesetze zu sprechen ... das Wort "ausnahmslos" ist dem Mißverständnis mehr ausgesetzt als "allgemeingültig". 201: 'Kein Naturgesetz gilt thatsächlich ausnahmslos. Es gibt nur ein Gesetz, welchem wir, abgesehen von allen besondern Bedingungen, Ausnahmslosigkeit zuerkennen. Dies ist das allgemeine Kausalgesetz selbst, welches, über das Gebiet der Naturgesetze hinausreichend, überhaupt vielmehr den Charakter eines logischen Postulats als den eines eigentlichen Gesetzes besitzt' (eines logischen Postulats, 'welches, wie Vf. 205 sagt, seine Berechtigung eben daraus schöpft, daß unter seiner Voraussetzung empirische Gesetze gefunden werden').

203: 'Die psychologischen Gesetze sind ... samt und sonders empirische Gesetze ... Die **Associationsgesetze** z. B., die Mill, sicherlich übertreibend, mit dem Gravitationsgesetz auf gleiche Linie gestellt hat, sind so sehr von vorangegangenen individuellen Lebenserfahrungen, zufälligen Eindrücken und störenden Einflüssen abhängig, daß hier der Umkreis der Bedingungen, unter denen ein einzelnes Associationsgesetz zur Wirksamkeit gelangt, geradezu ins Unabsehbare sich erweitert. Gegenüber den empirischen Naturgesetzen sind daher die entsprechenden psychologischen Gesetze regelmäßig durch das Merkmal ausgezeichnet, daß unter gegebenen Bedingungen die Wirksamkeit eines bestimmten Gesetzes immer nur als möglich, niemals aber als notwendig vorausgesagt werden kann.'

206 hebt Vf. den Naturvorgängen gegenüber die 'viel größere individuelle Mannigfaltigkeit der geistigen Vorgänge und namentlich einen fortwährenden Fluß der Gesetze des geistigen Lebens' hervor.

'Treten wir mit diesen allgemeinen Gesichtspunkten wieder an die Frage nach der "**Ausnahmslosigkeit der Lautgesetze**" heran, so wird zunächst von allen Seiten anerkannt, daß die Lautgesetze den Charakter empirischer Gesetze besitzen ... Die Lautgesetze, beruhend auf der geistigen und körperlichen Anlage der Sprachgemeinschaften, nehmen so, ähnlich andern Gesetzmäßigkeiten von psychophysischem Charakter, eine Art Mittelstellung zwischen dem Physischen und Psychischen ein ... Direkt ausgeprägt ist der psychologische Charakter einiger andrer Regelmäßigkeiten ... Es sind dies die sog. **Analogiebildungen.**' Vf. gedenkt dann noch weiterer Ursachen für die Durchkreuzung der Lautgesetze. Der Gedanke, welcher dem Satz von der Ausnahmslosigkeit der letztern zu Grunde liege, sei, 'daß die bekannten, die konstantere Richtung der Lautveränderungen bezeichnenden Gesetze auf Kräften beruhten, die überall, ja im Grunde selbst da vorhanden seien, wo interkurrierende Ursachen das Zustandekommen der Wirkungen vereitelten. Nicht das ausnahmslose Zusammentreffen der Thatsachen mit dem Gesetze, sondern **das ausnahmslose Vorhandensein der Ursachen,** auf denen das Gesetz beruht, soll also behauptet werden.' Dieser Satz berührt den Kern der ganzen Frage. Statt der Ausnahmslosigkeit der Lautgesetze bekommen wir so 'ausnahmslose Kausalität der Lautveränderungen', 'wobei aber zugleich ausdrücklich zugestanden wird, daß sich die Lautveränderungen selbst nicht alle auf die Lautgesetze zurückführen lassen, so daß jene ausnahmslose Kausalität zugleich mit zahlreichen thatsächlichen Ausnahmen von den Lautgesetzen verbunden ist ... darin besteht, wie mir scheint, das Wesentliche und zugleich das unleugbar Bedeutsame der in der neuern Sprachw. zur Geltung gelangten Anschauungen, daß die Ausnahme nicht als selbstverständlich und nicht weiter zu untersuchende Thatsache zugelassen wird, sondern daß man sich die Aufgabe stellt, die interkurrierenden Ursachen nachzuweisen, welche die Ausnahme erklären.' Es

wird dabei bemerkt, daß man die Ursachen der Lautgesetze selbst, abgesehen von unsichern Hypothesen, leider noch nicht kennt.

215: 'Es ist nicht wahrscheinlich, daß völlig launenhafte und dem absoluten Zufall gleich erscheinende individuelle Einflüsse auf sie [die Spr.] in erheblichem Maße eingewirkt haben; es ist noch weniger wahrscheinlich, daß solche Einflüsse, wenn sie stattfanden, eine dauernde Macht über sie gewinnen konnten.' Man thut wohl daran bei sprachl. Untersuchungen vom Individuellen auszugehen, man sollte aber keinenfalls die gegenseitige Beeinflussung der Einzelnen bei der Entwickelung der Spr. vernachlässigen (vgl. des Vf. Aufs. ÜBER ZIELE UND WEGE DER VÖLKERPSYCHOLOGIE, PHILOS. STUD. IV. 1—27).

In dem 2. Aufsatz beantwortet Vf. die Frage: 'Wer ist der Gesetzgeber der Naturgesetze?' 496 folgendermaßen: 'Im 17. Jh. gibt Gott die Naturgesetze, im 18. thut es die Natur und im 19. besorgen es die einzelnen Naturforscher.'

So sucht denn Vf. von dem logischen Standpunkt aus, den er hier einnimmt, zwischen der 'junggrammatischen' und der entgegengesetzten Richtung zu vermitteln, und diesem Zwecke möchte auch ich meinerseits mit meinen Berichten über die Streitfrage gedient haben. Vgl. I. Z. III. 406.

ZSCHECH F.: DIE BRÜDER JAKOB UND WILHELM GRIMM. — HAMBURG UND LEIPZIG, VOSS, 1885. — 8°, 37. M. 0.60.

Wir haben hier einen Vortrag, welcher im Auftrag des Komitees für die Herstellung eines Nationaldenkmals der Brüder GRIMM zu HANAU (vgl. den Aufruf derselben I. Z. I. 500) in HAMBURG den 6. Nov. 1884 gehalten worden. Der Vf. beschreibt das Leben der Brüder und ihre wissenschaftliche Wirksamkeit. Für letztere hat ihm namentlich SCHERERS eingehende Arbeit (vgl. I. Z. III. 366) als Quelle gedient. Der Erlös ist für die Denkmalskasse bestimmt.

RÜCKBLICK.

Ordne ich die im obigen nach der alphabetischen Reihenfolge der Vf. besprochenen Einzelwerke[1] nunmehr **nach dem Inhalt** dem Programm der I. Z. gemäß, so ergibt sich folgende **Übersicht:**

Zur Sprachw. im **allgem.**: Begriff, Methodik u. s. w. (MERLO 296; BRUGMANN 309; CURTIUS 319; DELBRÜCK 320; GERBER 324; KRUSZEWSKI 338; MARCH 344; MERLO 344; MÜLLER FR. 349; OSTHOFF 355; PAUL 357; SCHUCHARDT 374; TECHMER 402).

Zur Geschichte der Sprachw. (EBERS über LEPSIUS II. I—XXXII. ANGERMANN über CURTIUS 293; RAJENDRALALA MITRA HIST. OF THE AS. SOC. OF BENGAL 294; REIFFERSCHEID über F. DIEZ 299; BARTSCH über die Br. GRIMM 303; BRUGMANN 311; BURSIAN 312; CARRIÈRE 316; CURTIUS 319; DELBRÜCK 320; DONNER 321; FRENSDORFF 323; GLASER 325; über GRIMM 328; HAYM 330; LEIBNIZ 340; MERLO 344; NICKLAS 354; PAUL 356; SCHERER 366; ZSCHECH 398; TECHMER 401).

I. Naturwissenschaftliche Seite (OSTHOFF 354).

Beziehungen zur Anthropologie (BONELLI 296; WARD, GREGORY 297; DORSEY, HOLMES, TYLOR, BRINTON, SEELY, POWELL 298; SIEBECK 299; BYRNE 314; MÜLLER FR. 348; SCHMIDT E. 369).

1. Akustische Ausdrucksbewegungen (LEIBNIZ 341). Phonetik (TECHMER II. 165; MICHAELIS II. 269; LUTOSŁAWSKI II. 393. MICHAELIS 292, 298. KLINGHARDT 337; MICHAELIS 347; PAUL 362; SCHRÖER 369; SEELMANN 374; SIEVERS 377; STEIN 383; VIETOR 385; WESTERN 388).
   Anatomie, Physiologie, Pathologie des gesamten Sprachorgans (CANITZ 315; GOLTZ 326; GREENBERGER 327).
   Physiologische Erklärung des Laut- oder vielmehr Artikulationswandels und der Lautgesetze (KRUSZEWSKI II. 260. WUNDT 296. BRUGMANN 309; CURTIUS 319; DELBRÜCK 320; KRUSZEWSKI 338; MARCH 344; OSTHOFF 355; PAUL 356; SCHERER 366; SCHUCHARDT 372; WHITNEY 392; WUNDT 396; TECHMER 405).
   Metrik (DÜHR 322; WESTPHAL 390).
2. Optische Ausdrucksbewegungen. Graphik (STEIN 383). Physiognomie und Gesten (KLUGE II. 116; LEIBNIZ II. 134; MALLERY II. 138; GOLDZIHER 299. 326; WUNDT 394).
   Bilderschrift u. s. w. (FÖRSTEMANN 323; MÜLLER FR. 350; THOMAS 385).
3. Gegenseitiges Verhalten der akustischen und optischen Ausdrucksbewegungen. Phonetische Schrift (PAUL 362).
   Lautschrift (FRICKE, DEVIDÉ 293. MÜLLER FR. 350).
   Kurzschrift (MITZSCHKE 347; ROCKWELL 366).
   Orthoepie und Orthographie (NÖRRENBERG 353; PAUL 360. 361; SEELMANN 374).
   Prinzipien der Transskription (v. D. GABELENTZ II. 252).
   Taubstummenunterricht (TECHMER II. 172. WORCESTER, DUDLEY, CURRIER, WALSH, MOFFAT, GORDON, CLARKE, BOOTH, JENKINS, GREENBERGER 292. ÖHLWEIN 355; PAUL 362; WUNDT 394).
   Psychophysisches (FECHNER, BERGER, MCKEEN CATTELL, FISCHER, NEDICH, WUNDT, SELVER, STARKE, LANGE, WOLFE; LUCIANI. ACANFORA-VENTURELLI 296. GOLTZ 326; GREENBERGER 327).

---

[1] Ich halte es für nützlich außer den III. 300—398 besprochenen Einzelwerken der Bibliogr. von 1885 die im vorigen (II.) Jahrgange der I. Z. S. I—XXXII und 1—276 enthaltenen Artikel, für welche ich leider weder eine sachliche noch alphabetische Ordnung streng durchführen konnte, sowie die aus den Sammelwerken III. 292—299 namhaft gemachten Arbeiten in diesem Überblick mit zu berücksichtigen und die Seitenzahl des II. und III. Bdes. der I. Z. anzugeben. Die Seitenzahlen ohne Nennung des Bdes. beziehen sich auf den III. Bd.

II. Psychologische Seite, Psychik. Beziehungen zur Psychologie (Baynes II. 1. Wundt, Sergi 296; Ward 297; Bastian 298; Siebeck 299. Byrne 314; Leibniz (Locke) 340; Müller Fr. 349; Noiré 354; Osthoff 354; Paul 356; Prosch 364; Wundt 393).
Semasiologie und Bedeutungswandel (Paul 360).
Analogie (Brugmann 309; Curtius 319; Delbrück 321; March 344; Osthoff 355; Paul 356; Wundt 397; Techmer 405).
Etymologie (Klein 299. Skeat 382; Stappers 383; Wedgwood 387).
Syntax (Paul 360).
Subjektlose Sätze (Schuppe 299. Paul 361).

III. Historische Seite, Historik.

1. Phylogenetische Entwickelung der Spr.
Ursprung und vorhistorische Entwickelung (Techmer II. 141, 145. Bruchmann 299. Brugmann 311; Curti 317; Curtius 320; Delbrück 321; March 344; Merlo 344; Müller Fr. 349; Noiré 353; Paul 360; Stein 383; Whitney 392; Wundt 393; Techmer 406).
Beziehungen zur Mythologie (de Harlez 295; Schwartz 298).
Beziehungen zur Ethnographie (Dall, Dorsey, Matthews, Holmes 294; Goode, Mason, Rau 297; Schadenberg, Bastian, Riedel, v. Tschudi, Ernst, Kulischer 298. Müller Fr. 348).
Beziehung zur Ethik (Wundt 395).
Historische Entwickelung (Techmer II. 141, 145; Kruszewski II. 258. Brugmann 308; Delbrück 320; Kruszewski 338; Osthoff 354; Paul 357; Wegener 387).
Sprachw. und Philologie (Hoernle 294. Brugmann 309; Bursian 312; Dühr 322; Müller Fr. 349; Scherer 367; Schuchardt 374; Techmer 402).
Paläographie (Merriam, Allen 297; Mordtmann, Schroeder, Bühler 298. Burg 311; Pauli 363. Thomas 385; Wimmer 392).
Mischspr. (Paul 361; Schuchardt 370).
Fremdwörter (Riegel 366).
Mundart (Paul 360).
Grammatik und Wörterbuch (Abel 300).
Charakteristik der Sprr. in ihren verschiedenen Entwickelungsphasen (Brinton 307; Byrne 314; Donner 321; Merlo 344).

Sprachenkunde im allgem. (Byrne 314).

Einteilung der Sprr. (Abel II. 43; Müller Fr. 349).

A. Sprachen, welche **nicht semit. und indogerm.** Familie zugehören:
Afrika (Winkler II. 391. v. Vn 295; Grierson 298. Almkvist 300; Büttner 313; Reinisch 365).
Amerika (Adam 300; Brinton (W. v. Humboldt) 306 f.; Förstemann 323; Müller Fr. 351).
Asien: Litteratur (Pott II. 54). Fidji (Fison und Gatschet II. 193). Chinesisch (Baynes 299. 303). Japanisch (Schils 295). Indonesisch (v. d. Gabelentz 324). Mandschu (de Harlez 329). Nördl. türkischer Stamm (Radloff 365). Uralaltaisch (Winkler 392).
Europa: Türkisch (Radloff II. 13). Altitalisch (Pauli 363).

B. **Semit.** Sprachfamilie: Himjarisch (Mordtmann 298). Arabisch (Grünbaum, Hommel 298. Fleischer 323; paradigmen 355; Socin 383).

C. **Indogerm.** Sprachfamilie (Pott II. 102. Collitz, Bezzenberger, Bugge, Fröhde, Lugebil, Wilhelm 293; Henry, Bréal 295; Hübschmann, Schwartz 298. Brugmann 308; Bugge 311; Curtius 320; Delbrück 321; v. d. Gheyn 325; Henry 333, 334; Hübschmann 335; March 344; Merlo 344; Meyer Georg 345; Meyer Gust. 345; Müller Fr. 350).

Indisch (POTT II. 109, 209. COLLITZ, LIEBICH 293; WHITNEY 297; OLDENBERG, AUFRECHT, v. SOWA, BÖHTLINGK 298. KNAUER 338; MACDONELL 343; WHITNEY 391).

Eranisch (POTT II. 235. BARTHOLOMAE 293; DE HARLEZ 328).

Griechisch (COLLITZ 293; BRÉAL, PSICHARI 295; GILDERSLEEVE, SPIEKER, SMYTH 297; LOHMEYER 298. MEYER GUST. 346; SCHMIDT K. 369; WESTPHAL 390).

Lateinisch (LEFMANN 293; BRÉAL, HAVET 295, HENRY 296; SPENGEL 297. FISHER 322; HENRY 333; HORATIUS (KRÜGER) 335; NEUDECKER 351; PERTHES 364; SEELMANN 374; SPENGEL 383; VARRO 384).

Romanische Sprr. (RUDOLPH 293; LIST, HAMMER, W. MEYER, TOBLER, DESCURTINS, GASPARY, ULRICH, HORNING, HIRSCH 299).

Französisch (RISOP 292; EBERHARDT, DAVIDS 293; ELLIOT, MARCOU 297; HAMMER, KRAUSE 299. AYER 302; BREYMANN 305; KÖRTING H. 338; KÜHN 339; LEHMANN 339; LOUVIER 342; STAPPERS 383; STERN 384).

Italienisch (HIRSCH 299. SCHUCHARDT 370).

Provenzalisch (W. MEYER 297. MAHN 343).

Rätoromanisch (BÖHMER, GARTNER, W. v. HUMBOLDT, CONRADI 297).

Rumunisch (TIKTIN 299. MANIU 344).

Spanisch (LANG 297).

Celtisch (D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, LOTH 216; THURNEYSEN 297).

Slawisch (LUGEBIL, LECIEJEWSKI, JIREČEK, BAUDOUIN DE COURTENAY, GEBAUER, SMAL STOCKIJ, MASING, KIRSTE, VALJAVEC, STAROSTZICK, BEZZENBERGER 293. ABEL 300; BEZZENBERGER 304; SCHUCHARDT 370).

Germanisch:

Skandin. Sprr. (VENDELL, KLINTBERG 296. AURIVILLIUS 301; BURG 311; KOCK 338; STJERNSTRÖM 384).

Englisch (KLUGE II. 116; TECHMER II. 176; ISAAC 293; BALG, COOK, POSTGATE 297. CHAUCER, v. DÜRING 316; COSIJN 316; JESPERSEN 336; SCHILLING 368; SCHMIDT AL. 368; SCHRÖER 369; SKEAT 382; WEDGWOOD 387; WESTERN 388).

Holländisch (FRANCK 323).

Deutsch (BILTZ 292; BRANDSTETTER, RUDOLF 293; OHLENSCHLAGER 297. v. BAHDER 302; BREMER 304; HARTMANN 329; HENESS 332; HOLTHAUSEN 334; NÖRRENBERG 353; PAUL 356, 362; PROSCH 364; RIEGEL 366; SCHERER 366; SCHUCHARDT 370; SEEMULLER 377; STERN 384; TOISCHER 385; VIETOR 385; WACKERNAGEL 387; WILMANNS 392).

2. Ontologische Entwickelung der Spr. (TECHMER II. 153. WUNDT 394).

Methodik des Sprachunterrichts (TECHMER II. 141, 157, 175. ISAAC 293; KLINGHARDT 296. BREUSING 305; BREYMANN 306; FISHER 322; HEIMS 331; HENESS 332; HIRSCH 334; HORNEMANN 335; KLINGHARDT 337; KÜHN 339; LEHMANN 339; LOUVIER 342; NEUDECKER 351; PERTHES 364; PROSCH 364; SEEMULLER 377; STERN 384; WILMANNS 392.

Ich kann diesen sachlichen Rückblick nicht abschließen ohne einige allgemeinere Bemerkungen zur **Geschichte der 'neuesten Sprachforschung'**. Die besonnensten Sprachforscher der verschiedenen Richtungen stimmen in dem Urteil überein, es scheide die 'neueste Sprachforschung' sich in der neuern Sprachw. keineswegs durch eine plötzliche und vollständige Umwandlung ab; es sei hier vielmehr eine allmähliche Entwickelung vorgegangen, in dem Sinne, daß man mehr und mehr die Ergebnisse der Beobachtungen an lebenden Sprr. nach der physischen und psychischen Seite auf die vgl. geschichtliche Sprachforschung angewandt habe. Diese Bewegung machte sich vor etwa 10 Jahren auf dem Gebiet der vgl. idg. Sprachw., im engern Sinne des Wortes, geltend, wo man bisher mit Vorliebe nur die ältern idg. Sprachepochen in Betracht gezogen hatte; auf andern Sprachgebieten, wie dem romanischen, wo man mehr Veranlassung hatte von den lebenden Sprachen und Mundarten auszugehen, war diese Forschungsweise schon eine Reihe von Jahren früher von ASCOLI, SCHUCHARDT u. aa. gepflegt worden. Kein einzelner Sprachforscher, keine einzelne Schule, ja kein einzelnes Volk kann nun Anspruch darauf machen, allein den Anstoß zu dieser neuesten Bewegung gegeben zu haben. So wertvoll auch die Bethätigung der

einzelnen sein mag, sie hätte gewiß ganz wegbleiben können, ohne daß die Entwickelung der Sprachw. eine andre geworden wäre, eine Erkenntnis, welche zur Bescheidenheit mahnt.

Was den **Begriff der Sprachw.** betrifft, so ist neuerdings der Versuch gemacht, die Grenzen, welche Schleicher, G. Curtius, Jülg, Clemm u. aa. zwischen Sprachw. und Philologie gezogen, als unbegründet zu erweisen und erstere als 'Ausschnitt' aus letzterer hinzustellen, was nur geschehen konnte, indem der Begriff der Philologie zu einer Art Universalwissenschaft erweitert und der Begriff der Sprachw. über Gebühr verengt wurde (vgl. Brugmann i. z. III. 309 f.) Jene weitere Fassung des Begriffs der Philologie wird auf Böckh zurückgeführt. Von diesem ist in seiner encyklopädie und methodologie der philol. wissenschaften (herausg. von E. Bratuscheck, 2. A. bes. von R. Klussmann, Leipzig, Teubner 1886) 'die Idee der Philologie oder ihr Begriff, Umfang und höchster Zweck' in folgender Weise dargestellt worden S. 4: 'Es kann derselbe Stoff mehreren Wissenschaften gemeinsam sein ... Dem Stoffe entgegengesetzt ist die Form der Wissenschaft, welche in der Behandlungsweise oder Thätigkeit liegt, die man auf den Stoff richtet ... Es muß offenbar beides im Begriff enthalten sein ... Es handelt sich hier nicht darum willkürlich als Anfang einen Begriff zu setzen; sondern wir haben ein Seiendes vor uns, aus welchen wir jenen Begriff herausziehen müssen und zwar ein Seiendes, welches mancherlei Bestrebungen enthält.' Von diesem Gesichtspunkt aus ergibt sich aus des Vf. Betrachtungen der Philologie: 'daß ihr wahrer Begriff ein sehr weiter sein muß.' Die Philologie dürfe nicht als Altertumsstudium aufgefaßt werden: 'Eine Beschränkung der Philologie auf das gr. und röm. Altertum ist ... willkürlich und kann nicht in den Begriff aufgenommen werden; sie ist schon der hebr., ind., chin., überhaupt der orientalischen Philologie gegenüber unhaltbar' (6). Sie sei auch nicht Sprachstudium: 'Wiewohl es etwas Großes ist, dem geheimen Gang des menschlichen Geistes durch unzählige Völker auch in der Bildung der Sprr. nachzuspüren; wiewohl ferner in dem Begriff der Sprachw. ein wirklich Unterscheidendes liegt, indem dieselbe als besondere Wissenschaft aufgestellt werden muß ...: so ist es doch wieder faktisch falsch, daß Philologie Sprachstudium sei' (7). Sie sei auch nicht Polyhistorie, Kritik, Litteraturgeschichte und Humanitätsstudium. 'Sieht man auf das Wesen der philologischen Thätigkeit selbst, indem man alle willkürlich und empirisch gesetzten Schranken wegnimmt und der Betrachtung die höchste Allgemeinheit gibt, so ist die Philologie ... Erkenntnis des Erkannten' (11). 'Gerade in der Unendlichkeit liegt das Wesen der Wissenschaft' (15). Doch vergißt Vf. bei diesen theoretischen Betrachtungen, welche ihn zu dem Begriff einer unendlichen Universalwissenschaft geführt, die Praxis mit ihren endlichen Schranken nicht: 'Wenn wir nun aber das Wesen der Philologie ganz unbeschränkt in das Erkennen des Erkannten setzen, so scheint dies in vollem Umfange etwas Unmögliches; nach Aufhebung aller Schranken scheint die Ausführung des Begriffes unerreichbar für irgend einen menschlichen Geist' (15). 21: 'Je unbeschränkter der Begriff, desto mehr ist die Beschränkung in der Ausführung geboten ... Jener Begriff ist ein absoluter; der Umfang, in welchem er ausgeführt wird, ein relativer. So kann man die relative Beschränkung auch nach Disciplinen stellen ... Eine andre Beschränkung betrifft nur die äußere Erscheinung des Begriffs nach Zeit und Raum, wenn man nämlich ein relativ geschlossenes Zeitalter oder ein Volk allein in Betracht zieht. So erhält man eine antike und moderne, eine orientalische oder occidentalische, eine röm., griech., ind., hebr. Philologie u. s. w. Eine solche Teilung ist dem Wesen der Philologie angemessener ... Indem wir nun ausdrücklich die übrigen Zweige der Philologie als gleichberechtigt anerkennen, nehmen wir für die folgende Betrachtung die aus äußern Gründen gerechtfertigte, aber an sich zufällige Beschränkung auf das klassische Altertum, und zwar mit dem Bewußtsein der Beschränkung an: innerhalb derselben aber folgen wir dem unbeschränkten Begriff, aus dem allein die Methode und die Konstruktion hervorgeht.' S. 56: 'Sonach bildet das ganze geistige Leben und Handeln das Gebiet des Erkannten, und die Philologie hat also bei jedem Volke seine gesamte geistige Entwickelung, die Geschichte seiner Kultur nach ihren Richtungen darzustellen.'[1]

Jener absolute Begriff einer unendlichen Wissenschaft vom Erkennen des Erkannten ist eine 'Idee'; für die ausübende Forschung hält man sich wohl besser an die weise Begrenzung des Begriffs in Zeit und Ort, an welche nicht bloß Böckh, sondern die Philologen überhaupt sich in Wirklichkeit gebunden haben (vgl. Bursian i. z. III. 312). Ist hiernach die Philologie dem 'Stoff' nach auf die Kulturentwickelung je 'eines einzelnen Volkes oder einer eng verbundenen Völker-

[1] Den weitern Inhalt von Böckhs encyklopädie hat Pott im I. suppl. dieser ztschr. S. 93 besprochen und die Bedeutung des Vf. daselbst gebührend gewürdigt.

gruppe innerhalb einer in sich abgeschlossenen Lebens- oder Kulturperiode' mit 'ihrer eigentümlichen Geistesthätigkeit' beschränkt, so dehnt sie sich in diesen Grenzen auf die 'gesamte Kulturentwickelung' und die allseitigen Äußerungen der Geistesthätigkeit aus, von welchen die Spr. ja nur ein geringer Bruchteil ist. Wogegen die allgemeine Sprachw. sich auf das Studium der Spr. beschränkt, dasselbe aber auf alle Zeiten und alle Völker ausdehnt. Somit haben die gen. beiden Wissenschaften nur z. T. gemeinsames Gebiet, gehen aber schon im Stoff weit auseinander; noch viel weiter aber für die 'Form' (im BÖCKHschen Sinn dieses Wortes). Wie verschieden ihre Zwecke, ihre Behandlungsweisen sind, bedarf hier keiner weitern Auseinandersetzung. Beide sind demnach voneinander unabhängige Wissenschaften, keine ist ein 'Ausschnitt' aus der andern; die Sonderung erkennt ja auch BÖCKH S. 7 an. Damit sollen ihre nahen Beziehungen zueinander keineswegs in den Schatten gestellt werden; möchten letztere nur beiderseits recht gepflegt werden.

Im Zusammenhang mit dem Versuch, den Umfang des Begriffs der Philologie zu erweitern, habe ich oben des andern gedacht, das Gebiet der Sprachw. einzuschränken. Wie von frühern Forschern, z. B. von SCHLEICHER, die Sprachw. als ein Teil der Naturwissenschaft definiert worden unter Verkennung ihres psychologischen und geschichtlichen Wesens, so ist neuerdings im Gegensatz dazu behauptet worden, daß es keine andre wissenschaftliche Betrachtung der Spr. gebe, als die geschichtliche (PAUL, PRINZ. ² S. 19; vgl. dagegen OSTHOFF I. Z. III. 355 unten). Als ob es keine sprachwissenschaftliche Bethätigung sein könnte, das 'Seiende' einer lebenden Spr. nach der physischen und psychischen Seite sorgfältig zu beobachten und darzustellen, wie in einem 'Momentandurchschnitt', und als ob ohne das Vorhandensein solcher Momentandurchschnitte überhaupt vgl. Sprachgeschichte möglich wäre. Ich muß dem gegenüber an meiner im Programm dieser ZTSCHR. I. S. XIV f. veröffentlichten Unterscheidung einer naturwissenschaftlichen, psychologischen und historischen Seite der Sprachw. festhalten, von denen keine vernachlässigt, aber auch keine überschätzt werden sollte.

In meinem Bericht über die '**junggrammatische' Litteratur** und die Gegenschriften bin ich über die zeitlichen Grenzen dieser Bibliographie hinausgegangen, namentlich im letztern Teil, soweit es der Raum gestattete. Vollständigkeit war ausgeschlossen. Ich habe mich dabei auf folgende Werke zu beziehen:

BREDSDORFF J. H.: OM AARSAGERNE TIL SPROGENES FORANDRINGER, 1821 (PAA NY UDGIVET AF V. THOMSEN 1886).

SCHLEICHER A.: DIE DEUTSCHE SPR., 1860.

STEINTHAL: ASSIMILATION U. ATTRAKTION (ZTSCHR. F. VÖLKERPS. I. 93—179, 1860).

MÜLLER MAX: LECTURES ON THE SCIENCE OF LANGUAGE, 1861.

CURTIUS G.: ÜBER DIE SPALTUNG DES A-LAUTES IM GRIECH. U. LAT. MIT VGL. DER ÜBRIG. EUR. GLIED. DES IDG. SPRACHST. (K. SÄCHS. GES. D. W. I. 9—42, 1864).

WHITNEY W. D.: ON THE PRINCIPLES OF LINGUISTIC SCIENCE, 1867.

SCHERER W.: ZUR GESCH. DER DEUTSCHEN SPR., 1868.

ASCOLI G. I.: LEZIONI DI FONOLOGIA COMPARATA, 1870 (über frühere Arbeiten des Vf. vgl. seine 2 REC. LETT. GLOTT. ESTR. S. 22 ff.).

MERGUET: ENTW. D. LAT. FORMENBILDUNG, 1870.

CURTIUS G.: BEMERKK. ÜBER DIE TRAGWEITE DER LAUTGESETZE INSBES. IM GRIECH. U. LAT. (K. SÄCHS. GES. D. W. I. 1—39, 1871).

FICK A.: DIE EHEMALIGE SPRACHEINH. DER IDG. EUROPAS, 1873.

SAYCE A. H.: THE PRINCIPLES OF COMPARATIVE PHILOL., 1873 (3. ED. 1885, cf. I. Z. II. 362).

MÖLLER H.: DIE PALATALREIHE DER IDG. GRUNDSPR. IM GERM., 1875.

LESKIEN: DIE DEKLINATION IM SLAW.-LIT. U. GERM., 1876 (vgl. namentlich S. XXVIII, 1, 2, 43, 68; I. Z. III. 308).

WHITNEY W. D.: LEBEN U. WACHSTUM DER SPR. ÜBERS. V. A. LESKIEN, 1876.

PEZZI D.: GLOTTOLOGIA ARIA RECENTISSIMA, 1877.

VERNER K.: EINE AUSNAHME DER I. LAUTVERSCHIEBUNG (K. Z. IV. 97—130, 1877). ZUR ABLAUTSFRAGE (ebenda 131—138).

BRUGMANN K.: NASALIS SONANS IN DER IDG. GRUNDSPR. (CURTIUS U. BR. STUD. IX. 287—338; vgl. namentl. S. 317 ff. Anm.).

BRUGMANN: MORPHOL. UNTERSUCH. AUF DEM GEB. DER IDG. SPRR. VON OSTHOFF UND BRUGMANN I. 1878 (vgl. I. Z. III. 308).

Brugmann K.: zur gesch. des nominalsuffixes -as-, -jas-, -vas- (K. z. xxiv. 1—99, 1879; vgl. namentl. die Vorbemerkk. 1—8).

Collitz H.: die entstehung der indoiranischen palatalreihe (Bezzenb. beiträge III. 177—221, 1879).

Osthoff H.: das physiol. u. psychol. moment in der sprachl. formenbild., 1879 (vgl. i. z. III. 354).

Paul H.: untersuchungen über den germ. vokalismus (beitr. z. gesch. d. d. spr. u. l. iv. vi, 1879; vgl. i. z. III. 356).

Tobler L.: über die anwendung des begriffs von gesetzen auf die spr. (vierteljahrsschr. f. wiss. philos. III. 32 ff., 1879).

Misteli F.: lautgesetz u. analogie (ztschr. f. völkerps. xi. 365—475; xii. 1—26, 1880).

Delbrück B.: einl. in das sprachstud., 1880, (2. a., 1884; vgl. i. z. II. 304).

Paul H.: zur orthograph. frage, 1880. — prinzipien der sprachgeschichte, 1880 (2. a. 1886; vgl. i. z. III. 357 ff.).

Ascoli G. I.: lettera glottologica (riv. di filol. e d'istr. cl. x., 1881).

Kruszewski N.: über die lautabwechselung, 1881 (vgl. i. z. III. 338 und seinen Artikel: prinzipien der sprachentwickelung i. z. I. 295, II. 258, III. 145; 1884—86).

Fumi F. G.: la glottologia e i neogrammatici, 1881.

L. Ceci: B. Delbrück e la scienza del linguaggio indogerm., 1882.

Klaus: das psychol. moment in der spr. (korresp.-bl. f. d. gel.- u. realsch. würt. xxx. S. 449—62, 1883; vgl. i. z. I. 462).

Masing F.: lautgesetz und analogie in der methode der vgl. sprachw., 1883 (vgl. i. z. I. 446 ff.).

Wundt W.: logik II. 500, 550 ff., 1883 (vgl. i. z. II. 382 ff.).

Ziemer H.: junggrammatische streifzüge im geb. der Syntax 2. a. 1883 (vgl. i. z. II. 386).

Bloomfield M.: on the probability of the existence of phonetic law (am. journ. of philol. v. 178—185, 1884).

Easton M. W.: analogy and uniformity (am. journ. of philol. v. 164—177, 1884).

Körting G.: encykl. u. methodol. der roman. philol. II. 43 ff., 1884 (vgl. i. z. II. 334).

Müller Fr.: sind die lautgesetze naturgesetze? i. z. I. 211—214, 1884 (vgl. desselben grundriss der sprachw. III. ii. 420 ff., 1887; i. z. III. 350).

Neumann F.: über einige satzdoppelformen der franz. spr. (ztschr. f. roman. philol. viii. 243—274, 363—412, 1884; vgl. namentl. 250, 363; i. z. II. 348).

Curtius G.: zur kritik der neuesten sprachforschung, 1885 (vgl. i. z. III. 319).

Brugmann K.: zum heutigen stand der sprachw., 1885 (vgl. i. z. III. 310).

Delbrück B.: die neueste sprachforschung. betracht. über G. Curtius' schr. z. krit. d. n. sprachf., 1885 (vgl. i. z. III. 320).

March F. A.: the neo-grammarians (proc. am. philol. ass. july 1885, p. xix—xx; cf. i. z. III. 344).

Merlo P.: cenni sullo stato presente della grammatica ariana storica e preistorica (riv. di filol. e d'istr. cl. xiv, 1885; cf. i. z. III. 344).

Scherer W.: J. Grimm. 2. a. 1885 (vgl. i. z. III. 220, 367).

Schuchardt H.: über die lautgesetze. gegen die junggrammatiker. 1885 (vgl. i. z. III. 372).

Wegener Ph.: untersuch. über d. grundfragen d. sprachlebens, 1885 (vgl. i. z. III. 387).

Whitney W. D.: remarks upon marchs paper: the neogrammarians (proc. am. philol. ass. july 1885, p. xxi; cf. i. z. III. 344, 392).

Wundt W.: über den begriff des gesetzes, mit rücks. auf die frage der ausnahmslosigkeit der lautgesetze (philos. stud. III. 195—215).

— wer ist der gesetzgeber der naturgesetze? (ebenda III. 493—496). Vgl. i. z. III. 396.

— über ziele und wege der völkerpsych. (ebenda IV. 1—27).

Ascoli G. I.: due recenti lettere glottolog. e una poscritta nuova (arch. glottol. x, 1886).

Collitz H.: die neueste sprachforschung u. die erklär. des idg. ablauts (Bezzenb. beitr. xi. 1—40, 1886).

Gröber G.: grundriss der roman. philol. 1. Lief. 108, 1886.
Jespersen O.: til spørgsmålet om lydlove (nord. tidskr. f. filol. n. r. vii. 207—245; vgl. d. deutsche Bearb. zur lautgesetzfrage, i. z. III. 188—216, 1886).
Nyrop K.: adjektivernes kønsbøjning i de romanske sprog. med en indledn. om lydlov og analogi, 1886).
Osthoff H.: die neueste sprachforschung u. die erklärung d. idg. ablauts. — antwort auf die gleichn. schr. v. H. Collitz, 1886.
Paul H.: Besprechung von Schuchardt: über die lautgesetze (literaturbl. f. g. u. r. ph. 1886, 1 ff.; vgl. i. z. III 308).
Regnaud P.: les principes de la nouvelle grammaire à propos de l'ouvrage de K. Brugmann, intitulé: z. h. st. d. sprw. (ann. de la fac. de l. de Lyon).
Schmidt J.: Schleichers auffassung der lautgesetze (K. z. xxviii. 303—312. 1886; vgl. auch denselben K. z. xxvi, 329 ff. u. sitz.-ber. d. ak. d. w. Berlin v. 3. juli 1884).
Steinthal H.: zum gegenwärtigen zustande der sprachw. (die nation, 20. Nov. 1886, S. 117—118).
Verner K.: zur frage der entdeckung des palatalgesetzes (Zarnckes centr.-bl. 1886, Sp. 1707—10).
Wheeler B. I.: analogy and the scope of its applic. in lang. (proc. am. philol. ass. july 1886, p. xxxi).
Whitney: the method of phonetic change in lang. (proc. am. philol. ass. july 1886, p. xxxiii); cf. March ib. p. xxxvi.
Pott A. F.: einl. in die allg. sprachw. (i. z. suppl. I. 3 ff., 95 ff., 1887).

Um den Bericht über die 'junggrammatischen' Fragen möglichst treu und sachlich zu gestalten, habe ich, soweit thunlich, die Verfasser der verschiedenen Richtungen ihre Ansichten selber vortragen lassen und mich negativer Kritik fast ganz enthalten, schon um Wiederholungen zu vermeiden. Meine Ansicht über das Ergebnis der Untersuchungen betreffs der Hauptpunkte will ich hier kurz zusammenfassen:

1. Was die Streitfrage von der **Ausnahmslosigkeit der Lautgesetze** betrifft, so hat sich herausgestellt, daß jene insofern nicht von praktischer Bedeutung ist, als die Parteien darin übereinstimmen, daß der Sprachforscher die festgestellten Lautgesetze sorgfältig zu berücksichtigen hat. Es ist ferner anerkannt worden, daß die Lautgesetze im ganzen keineswegs so allgemeine Geltung haben, wie die Naturgesetze, sondern nur 'geschichtliche Gleichmäßigkeiten' sind, welche zeitlich, örtlich und anderweitig vielfachen Beschränkungen unterliegen (vgl. Brugmann i. z. III. 310); 'daß völlige Gesetzmäßigkeit des Lautwandels sich nirgend in der Welt der gegebenen Thatsachen findet'; daß wir ausnahmslose Lautgesetze 'nur bei dem einzelnen Individuum, oder vielmehr, wenn wir ganz genau sein wollen, nur im Momentandurchschnitt der Spr. eines Individuums' erwarten können (Delbrück i. z. III. 321). Statt also über diese metaphysische Frage, welche sich auf induktivem Wege ja nicht entscheiden läßt, noch weiter zu streiten, werden die Sprachforscher in Zukunft besser den Ursachen nachspüren, welche jene gleichmäßigen Veränderungen der Laute und die Abweichungen davon bedingen. Der Sprechlaut ist aber eine zusammengesetzte Erscheinung, welche man in die einzelnen Artikulationen, d. h. in die elementaren Bewegungen der Teile des Sprechorgans zu zerlegen hat, um die Kräfte zu finden, welche die regelmäßigen Veränderungen der einzelnen Artikulationen (und damit auch der Laute) bewirken. Man wird dann sehen, daß diese Kräfte auch da als 'latente' bestehen können, wo das der Regel gemäß erwartete Ergebnis nicht eintritt und wo nun Kräfte ausnahmsweise 'lebendig' geworden sind, die ihrer Wirkung hemmend entgegengetreten (Schuchardt 374, Wundt i. z. III. 397). Es gilt also zunächst die Formeln der Lautgesetze in die von Artikulationsgesetzen zu übertragen; da wird sich alles einfacher und klarer gestalten, da wird man auch ernstlicher nachforschen, was hinter den Buchstaben eigentlich steckt. Gegenwärtig sind die Lautgesetze z. T. nichts als Buchstabengesetze, Formeln mit unbekannten Größen.

2. **Associationsbildungen** sind überall möglich, in ältern wie in neuern Sprachen, doch nirgend im besondern notwendig (i. z. III. Brugmann 309, Curtius 319, Wundt 397); sie gehören aber zu den wesentlichsten Faktoren der Sprachentwickelung und dürfen in der Sprachvgl. nicht vernachlässigt werden (Paul i. z. III. 357).

3. Der häusliche Streit der Indogermanisten über die **idg. 'Urvokale'** hat weniger Bedeutung für die allgemeine Sprachw. Ob e und o neben a anzunehmen sind oder nicht, darüber ist man noch nicht einig. Auf die einzelnen Gründe, welche für und wider die größere Differentiation schon des idg. Vokalismus angeführt worden, kann ich hier nicht eingehen; möchte mir aber eine allgemeine Bemerkung zur Vermittelung erlauben: Wer an dem einen a festhält, muß für dasselbe wohl ein größeres Gebiet zugestehen, als dafür in der neuern Phonetik angenommen wird. Nach den Beobachtungen des Vokalismus der verschiedensten Sprr. ist eine so große Einfachheit des Vokalismus ganz unwahrscheinlich, wie sie für die idg. Ursprache früher angenommen und für die asiatischen Töchtersprr. durch die Schrift überliefert worden. Ich neige mich also zu der Ansicht, daß das a keineswegs auf der mittlern Stelle verharrte, sondern in der Richtung nach *i* und nach *u* sich verschob bzhw. hinüberschwankte. Ich wage keine Vermutung darüber, wie weit die Verschiebung oder das Schwanken in der idg. Ursprache und wie weit in den asiatischen Töchtersprr. statt gefunden, ob bloß bis *Æ* und *A* oder weiter bis *E* und *O* oder gar bis *e* und *o*.

4. Zur Frage der **glottogonischen Probleme**. Ich freue mich, daß die neuere historische Sprachforschung anfängt mehr den lebenden Sprachen ihre Aufmerksamkeit zuzuwenden als der vorgeschichtlichen Zeit (BRUGMANN I. Z. III. 311), ohne deshalb zu wünschen, daß die letztere ganz von der Sprachwissenschaft ausgeschlossen werde (WHITNEY I. Z. III. 392).

Zu dieser vermittelnden Richtung habe ich mich übrigens bereits I. Z. I. 466 ff. bekannt.

LEIPZIG.

F. TECHMER.

MITTEILUNGEN.

Die am 15. Nov. 1883 in Helsingfors gegründete Société finno-ougrienne de linguistique, d'archéologie, d'histoire ancienne et d'ethnographie hat das 1. Heft ihres Journals veröffentlicht, dessen interessanter Inhalt in der Bibliographie für 1886 zu besprechen sein wird.

Über die Verhandlungen des 1. allg. deutschen Neuphilologentags am 4., 5. und 6. Okt. 1886 zu Hannover (vgl. I. Z. II. 393 f.) wird Bericht gegeben in verhandlungen der neuphilologen 1. Jahrgang 1886. In Veranlassung derselben Versammlung sind erschienen neuphilologische beiträge herausgeg. vom verein für neuere sprr. in Hannover, 1886. Beide Schriften im Verlage von C. Meyer, Hannover.

Herr Prof. Ascoli feierte am 25. Nov. 1886 sein 25jähriges Professorjubiläum, zu welchem ihm folgende Schriften gewidmet wurden:

Flechia G.: frana-voragine. palmento-pagmentum.

Monaci E.: l'assedio di Milano nel m.c.lviii secondo l'anonimo del cod. vat ottob. 1463.

Salvioni C.: lamentazione metrica sulla passione di n. s. in antico dialetto pedemontano.

Ich erlaube mir die Leser der I. Z. an dieser Stelle auf ein Unternehmen der Tauchnitzschen Verlagsbuchhandlung: students' series for school, college, and home edited by L. Herrig aufmerksam zu machen, von welchem bis jetzt erschienen sind:

Bulwer E.: the lady of Lyons, ed. F. Bischoff 1886. — Br. M. 0.50 (kart. 0.60).
Carlyle Th.: the reign of terror, ed. L. Herrig 1886. — M. 1 (1.10).
Dickens Ch.: sketches, ed. A. Hoppe 1886. I. M. 1.20 (1.30). II. M. 1.40 (1.50).
Eliot G.: the mill on the floss, ed. H. Conrad (Isaac) 1886. — M. 1.70 (1.80).
Freeman E.: three historical essays, ed. C. Balzer 1887. — M. 0.70 (0.80).
Harte B.: tales of the argonauts, ed. G. Tanger 1886. — M. 1.40 (1.50).
Macaulay: england before the restoration, ed. W. Ihne 1886. — M. 0.70 (0.80).
— england under Charles the second, ed. W. Ihne 1886. — M. 1. (1.10).
— lord Clive, ed. R. Thum 1886. — M. 1.40 (1.50).
— Ranke's history of the popes, ed. R. Thum 1887. — M. 0.60 (0.70).
— Warren Hastings, ed. R. Thum 1887. — M. 1.50 (1.60).
Mc Carthy J.: the indian mutiny, ed. A. Hamann 1887. — M. 0.60 (0.70).
Scott W.: tales of a grandfather I., ed. H. Löschhorn 1886. — M. 1.50 (1.60).
— the talisman, ed. R. Dressel 1886. — M. 1.60 (1.70).
Shakespeare W.: twelfth night, ed. H. Conrad 1887. — M. 1.40 (1.50).
Stanhope: prince Charles Stuart, ed. M. Krummacher 1886. — M. 1.20 (1.30).
Tennyson: Enoch Arden and other poems, ed. A. Hamann 1886. — M. 0.70 (0.80).
Thackeray W. M.: Samuel Titmarsh and the great Hoggarty diamond, ed. G. Boyle 1886. — M. 1.20 (1.30).

Diese Ausgaben von Werken der großen engl. Historiker, Dichter und Romanschriftsteller sind mit kurzen in deutscher Spr. verfaßten Einleitungen und Anmerkungen versehen. Die Namen vor allen des Leiters des Unternehmens, sowie der einzelnen Herausgeber, dazu die Verlagsbuchhandlung sind eine Bürgschaft für die Gediegenheit des Unternehmens. Möge dasselbe ebensolche Erfolge erzielen wie die COLLECTION OF BRITISH AUTHORS, TAUCHNITZ EDITION, auf welche sich die STUDENTS' SERIES stützt.

Seit einiger Zeit besteht unter dem Vorsitz von Herrn PAUL PASSY eine 'Assosiasion fonétique des professeurs de langues vivantes, siéje sosial: 6, Rue Labordère, Neuilly-sur-Seine.

Statuts: 1° — L'assosiasion fonétique a pour but la réforme de l'enseignement des langues, conformément aux prinsipes de la siense linguistique contemporaine et de la saine pédagojie. Elle fait appel aux personnes dézireuzes de travailler à cette réforme, dans le sens indiqué d'une manière générale par le programme suivant:

1. Ce qu'il faut étudier d'abord dans une langue étranjère, ce n'est pas le langaje plus ou moins arcaïque de la littérature, mais le langaje parlé de tous les jours.

2. Le premier soin du maître doit être de rendre parfaitement familiers aux élèves les sons de la langue étranjère. Dans ce but il se servira d'une transcripsion fonétique, qui sera employée à l'excluzion de l'ortografe tradisionelle pendant la première partie du cours.

3. En second lieu, le maître fera étudier les frazes et les tournures idiomatiques les plus uzuelles de la langue étranjère. Pour cela il fera étudier des textes suivis, dialogues, descripsions et résits, aussi fasiles, aussi naturels et aussi intéressans que possible.

4. Il enseignera d'abord la grammaire inductivement, comme corollaire et généralization des faits observés pendant la lecture; une étude plus sistématique sera rézervée pour la fin.

5. Autant que possible, il rattachera les expressions de la langue étranjère directement aux idées, ou à d'autres expressions de la même langue, non à celles de la langue maternelle. Toutes les fois qu'il le pourra, il remplasera donc la traducsion par des lesons de chozes, des lesons sur des imajes et des explicasions données dans la langue étanjère.

6. Quand plus tard il donnera aux élèves des devoirs écrits à faire, ce seront d'abord des reproducsions de textes déjà lus et expliqués, puis de résits faits par lui-même de vive voix; ensuite viendront des redacsions libres; les versions et les tèmes seront gardés pour la fin.'

Mit obigen Grundsätzen bin ich im wesentlichen einverstanden, abgesehen von der Transskriptionsfrage (vgl. I. Z. II. 160 f., 181 Anm. 3), und wünsche dem Unternehmen, namentlich auch seinem Organ DHƎ FONETIK TÎTCƎR besten Fortgang.

In dem ELWERTschen Verlage in MARBURG erscheint das 1. Heft von: PHONETISCHE STUDIEN, Zeitschrift für wissenschaftliche und praktische Phonetik mit besonderer Rücksicht auf den Unterricht in der Aussprache. Unter Mitwirkung von A. M. BELL (WASHINGTON), A. J. ELLIS (LONDON), W. R. EVANS (LONDON), J. HOFFORY (BERLIN), O. JESPERSEN (KOPENHAGEN), G. KEWITSCH (LANDSBERG A. W.), E. LOHMEYER (KASSEL), J. A. LUNDELL (UPSALA), J. A. LYTTKENS (NORRKÖPING), A. NOREEN (UPSALA), P. PASSY (PARIS), A. SCHRÖER (FREIBURG I. B.), E. SIEVERS (TÜBINGEN), G. STJERNSTRÖM (UPSALA), H. SWEET (LONDON), F. TECHMER (LEIPZIG), M. TRAUTMANN (BONN), M. VION (AMIENS), A. WESTERN (FREDRIKSSTAD), J. WINTELER (AARAU), J. A. WULFF (LUND) u. a. herausgegeben von WILHELM VIETOR.

Dem Herausgeber ist ein Rundschreiben zugegangen, durch welches zu Beitritt zu dem **Verein für Lateinschrift** eingeladen wird. Geldbeiträge haben die Mitglieder nicht zu entrichten. Beitrittserklärungen sind an die Schriftführer Herren Dr. F. W. FRICKE in WIESBADEN und Dr. E. LOHMEYER in KASSEL zu senden. Es ist zu wünschen, daß sich nicht bloß in den Kreisen der Sprachgelehrten, sondern auch allgemein in unserm Volk der Wunsch nach ausschließlichem Gebrauch der Lateinschrift in Schule und Verkehr auf diesem Wege kund gebe (vgl. I. Z. II. 160).

In einem von Herrn Prof. Dr. FRIEDR. MÜLLER in WIEN u. aa. unterzeichneten Aufruf werden Geldbeiträge erbeten zu einem Denkmal, das dem verstorbenen Regierungsrat Prof. Dr. BERNH. JÜLG auf dem städtischen Friedhofe zu INNSBRUCK errichtet werden soll.

BUCHHÄNDLERISCHE KATALOGE,

WELCHE IN DER REDAKTION EINGEGANGEN:

ACKERMANN TH. in MÜNCHEN: 180 Sprachw.; 189 Pädag. u. a.

BAER & CO. in FRANKFURT a. M.: Lagerkat. 186. Ägypt. u. Assyr.; 192. Span., Portug.; 197. Prov., Franz.; 198. Semit. — Antiqu. Anz. 365. Deutsch; 366. Misc.; 370. Engl.; 371. 372. Misc.

BROCKHAUS in LEIPZIG: 1886, Klass. Philol. III; 1887, RICH. LEPSIUS' Bibl. III. Orient.; 1887, Philos.

FOCK in LEIPZIG: VII. Neuere Philol. u. Germ.

HARRASSOWITZ in LEIPZIG: 129. Europ. Ling.; 130. Orient. (W. SPITTA-BEYs Bibl.); 131. Philos., Psych., Pädag.; 132. Semit.

HIERSEMANN in LEIPZIG: 21. Semit.; 22. Orient.

HOEPLI in MILANO: 35. Ital.

JOSEPHSON in UPSALA: 2. Sprachw.

KAMPFFMEYER in BERLIN: 293. klass. Sprr.; 394. Altd., neuere Sprr., Pädag.

KERLER in ULM: 103. Vgl. Sprachw., Orient.; 104. Germ.; 109. Mythol.

KIRCHHOFF & WIGAND in LEIPZIG: 769. Engl.; 770. Franz.; 771. Ital., Span., Portug.; 786. Orient., neuere Ling.

KLEMMING in STOCKHOLM: 60. Sprachw. u. a.

KOEHLER K. F. in LEIPZIG: 440. Sprachw.; 442. Semit., Ägypt.; 452. Auswahl.

LEVI in STUTTGART: 55. Sprachw. u. a.

LIEPMANNSSOHN in BERLIN: 49. Franz.

LIPPERT in HALLE a. S.: I. ECKSTEINs und WEISSENBORNs Bibll. Griech. III Lat. IV. Philol. Hilfswiss. V. ECKSTEINS Bibl., Schul- u. Gelehrtengesch., Univ., Pädag. VI. JUL. CAESARS Bibl. Griech.

LIST & FRANCKE in LEIPZIG: 187. Exakte Wiss.

MAYER & MÜLLER in BERLIN: 85. Ling., Orient.

MERKEL in ERLANGEN: 92. Germ.

NIEMEYER in HALLE a. S.: Verlags-Kat. 1870—85.

OTTO in ERFURT: 359. Philos., Pädag.; 362. Klass. Philol.

RATH in ESSLINGEN: XIII. Neuere Sprr.

RHEINISCHES ANTIQU. in BONN: XIX. Griech.; XX. Lat.; XXI. Grammat.; XXII. Altertumsk.

SCHEIBLE in STUTTGART: Misc.; 197. Litteraturgesch. u. a.; 200. Verschied. Ant. Anz. 65. Misc.

SELIGSBERG in BAYREUTH: 196. Neue Sprr.

SIMMEL in LEIPZIG: 115. Vgl. Grammat. der idg. Sprr.; 117. Semit.

STEYER in CANNSTATT: XXXII. Sprachw.

TEUBNER in LEIPZIG: Mitteilungen 1886, 2. 3. 4. 5; 1887, 1. 2.

TRÜBNER in STRASSBURG i. E.: 45. Engl.; 46. Franz.; 48. Orient. Abt. I.

VELHAGEN & KLASING in BIELEFELD: Samml. franz. u. engl. Schriftst.

VÖLCKER in FRANKFURT a. M.: Anz. 23—26. Auswahl.; 134. 136. Auswahl.; 137. Biogr.; 140. Kulturgesch. 1. Abt.

WELTER in PARIS: 7., 9. Sprachw. u. a.

WINDPRECHT in AUGSBURG: Anz. 404. Verschied.

TODESFÄLLE DES JAHRES 1886.[1]

BERT PAUL, Generalresident Frankreichs für Tonkin und Annam, vorher Prof. der Physiologie zu PARIS, † in HANOÏ in Tonkin, 53 Jahr alt.

BIRCH SAM., Custos der ägypt. u. orient. Altertümer im Brit. Mus., † am 27. Dez. in LONDON im 72. Lebensj.

DESJARDINS ERN., Prof. der Inschriften am Collège de France, † am 23. Okt. in PARIS, 63 J. alt.

JÜLG BERNH., Regierungsrat, Prof. an der Univ. INNSBRUCK, † am 14. Aug. daselbst im 61. Lebensj.

MADVIG JOH. NIK., Prof. der Philol. an der Univ. KOPENHAGEN, † am 11. Dez. daselbst im 83. Lebensj.

RANKE LEOP. V., Prof. an der Univ. BERLIN, † am 23. Mai daselbst im 91. Lebensj.

SCHERER WILH., Geh. Regierungsrat, Prof. an der Univ. BERLIN, † am 6. Aug. daselbst im 46. Lebensj. (vgl. den Nachruf I. Z. III. 217).

Am 27. Jan. 1887 starb nach jahrelangem Leiden der Verleger der INTERNATIONALEN ZEITSCHRIFT FÜR ALLGEMEINE SPRACHWISSENSCHAFT, Herr JOH. AMBR. BARTH. Stets geneigt, sich für das Gute und Schöne zu begeistern, hat er die buchhändlerische Vertretung der I. Z. übernommen und ihr eine so treffliche Ausstattung mitgegeben, obwohl er sich kaum einen Gewinn von dem Unternehmen versprechen konnte; und trotz nicht geringer Opfer, die es seiner-, wie ja auch anderseits, im Verlauf erfordert, hat er es bis an sein Ende fortgeführt. Wir schulden ihm ein dankbares und ehrendes Gedenken.

Am 5. Juli 1887 starb Herr Geh. Regierungsrat Prof. Dr. AUG. FRIEDR. POTT zu HALLE a. S. im 85. Lebensjahre, der aufrichtigste Gönner und treueste Mitarbeiter der I. Z. Die Verdienste desselben um unsre Wissenschaft und die Bedeutung seiner zahlreichen Werke gebührend zu würdigen, wäre hier nicht der Platz. Ich hoffe, daß es mir später vergönnt sein wird, mich dieser Ehrenaufgabe mit frischerer Kraft und mehr Zeit zu widmen.

LEIPZIG, LÖHRS Platz 5.
Juli 1887.

F. TECHMER.

[1] Nach ZARNCKES LITER. CENTRALBL.

REGISTER.

PERSONENREGISTER.

SACHREGISTER.

(Vgl. den sachlich geordneten Rückblick S. 399—406.)

LEIPZIG. C. PAULI.